

Orbis Linguarum

Vol. 37

Rada Naukowa
Advisory board
Conseil Scientifique
Wissenschaftlicher Beirat

Leszek Berezowski
(Uniwersytet Wrocławski)

Edward Białek
(Uniwersytet Wrocławski)

Marcin Cieński
(Uniwersytet Wrocławski)

Andrzej Kątny
(Uniwersytet Gdański)

Maria Kłańska
(Uniwersytet Jagielloński)

Danuta Rytel-Schwarz
(Universität Leipzig)

Georg Schuppener
(Universität Leipzig)

Eugeniusz Tomiczek
(Uniwersytet Wrocławski)

Carl Vettors
(Université du Littoral)

Institut für Germanische Philologie
der Universität Wrocław

Orbis Linguarum

Vol. 37

Herausgegeben von
Edward Białek, Monika Grabowska und Eugeniusz Tomiczek

Neisse
Verlag 

Neisse Verlag & Oficyna Wydawnicza ATUT – Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe

Dresden – Wrocław 2011

Orbis Linguarum 37/2011

Herausgegeben von
Edward Białek, Monika Grabowska und Eugeniusz Tomiczek

Gutachter:

Prof. Dr. Lívia Ablonczy-Mihályka
Prof. Dr. Elżbieta Biardzka
Prof. Dr. Iwona Bartoszewicz
Prof. Dr. Roman Lewicki
Prof. Dr. Joanna Pyszny
Prof. Dr. Carl Vetters
Prof. Dr. Paweł Zimniak

Redaktion:

Prof. Dr. Edward Białek / Prof. Dr. Eugeniusz Tomiczek

Uniwersytet Wrocławski
Instytut Filologii Germańskiej
Plac Nankiera 15
50-140 Wrocław
Faks 071/3752862
e-mail: ebialek@atut.ig.pl

Redaktionelle Mitarbeit: Justyna Kubocz

Online-Edition: www.ifg.uni.wroc.pl/orbislinguarum.html

© Orbis Linguarum 2011

ISSN 1426-7241

ISBN 978-3-86276-038-1

ISBN 978-83-7432-795-4

Neisse Verlag Neisse Verlag, Silvia & Detlef Krell GbR
Tel. (0351) 8 10 70 90, Fax (0351) 8 10 73 46
e-mail: mail@neisseverlag.de, www.neisseverlag.de



Oficina Wydawnicza ATUT – Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe
ul. Kościuszki 51 A, 50-011 Wrocław, Tel. (0048) 71 342 20 56 Tel./Fax (0048) 71 341 32 04
www.atut.ig.pl, oficina@atut.ig.pl

◆ I ◆

Autour des codes de politesse dans *Bienvenue chez les Ch'tis* et sa version polonaise

La politesse, composante majeure de la conversation, constitue un ensemble de règles de conduite (ou codes) que l'on adapte aux différentes situations sociales. Selon les règles de politesse formulées par Robin T. Lakoff, elle permet d'établir, de maintenir et de renforcer la relation interpersonnelle et de marquer la distance, la déférence et l'égalité des locuteurs (Lakoff 1973 :298). Bien qu'il existe un certain nombre de règles considérées comme « universaux de la politesse » (Marcjanik 2001 : 163-170), la politesse, faisant partie des « codes », qui régissent un grand nombre des interactions quotidiennes, diffère d'une culture à l'autre. C'est pourquoi elle peut constituer une difficulté, voire une entrave à la communication interculturelle, y compris dans la traduction, qui est une des formes de cette communication.

Dans ce travail, nous nous occuperons de quelques formules de politesse utilisées dans le film *Bienvenue chez les Ch'tis* de Dany Boon et de leur traduction dans la version polonaise du film. Le choix de l'objet n'est pas fortuit : dans le domaine de l'interaction, les dialogues de film semblent une représentation de la réalité plus exacte que les dialogues romanesques. Aussi, l'étude des formules de politesse en tant qu'éléments culturellement marqués semble-t-elle justifiée. Mais il y a plus : d'abord, le film, étant un amalgame de plusieurs codes sémiologiques, unit en soi le code verbal (dialogues), le code visuel et la bande son (musique, bruits, etc.) ; la politesse peut se manifester au niveau verbal, mais aussi au niveau non-verbal (gestes, mimiques), ce qui contribue à la redondance d'information, assurant la compréhension du film. Enfin, le contenu du film lui-même repose sur des stéréotypes et leur démontage : c'est l'histoire du directeur de la poste de Salon-de-Provence, qui, à la suite d'une faute professionnelle, est muté à Bergues, dans le Nord-Pas-de-Calais, ce qui est vécu par lui-même, mais aussi par ses proches, comme une catastrophe ; comme on le devine, après un temps passé au milieu des Ch'tis, quand vient le moment de quitter le Nord, il vit cette séparation comme un deuil.

Étant donné que la traduction de l'audiovisuel concerne avant tout le matériau verbal, nous nous limiterons dans notre étude aux éléments linguistiques exprimant la politesse, et plus précisément aux formules adressatives présentes dans le discours des personnages, constituant une sorte d'« encadrement » de toute interaction.

La version polonaise, faite par Magdalena Kamińska-Maurugeon sur demande de Hagi Film, est une version sous-titrée¹. Cette méthode, qui consiste à faire passer des

¹ Le sous-titrage est, à côté du doublage et de la *voix-off* (c'est-à-dire les dialogues lus par un seul lecteur lors de la projection du film), l'un des trois systèmes de traduction au cinéma.

lignes imprimées en bas de l'image, est soumise à des contraintes d'ordre technique. Deux facteurs sont décisifs : *primo*, que le spectateur doit non seulement lire et comprendre les sous-titres, mais en même temps comprendre l'image dans sa totalité, et *secundo*, que les sous-titres doivent être synchronisés avec la rapidité des dialogues, vu l'impossibilité de les lire à la même vitesse que l'on parle. Il en résulte que 30 à 50% du texte original disparaît dans la traduction. Comme le montrent les études, la réduction significative du message verbal dans le sous-titrage touche entre autres les expressions courantes, formules de politesse, exclamations, répliques téléphoniques, interpellations par nom propre ou par nom commun, phrases inachevées, répétitions (Laks 1957 : 31) et tous les autres éléments susceptibles d'être compris par le spectateur sans explication. Bien évidemment, c'est le traducteur qui prend la décision définitive de supprimer ou conserver telle ou telle forme.

Étant donné que sur deux cent vingt-deux emplois des formes appellatives dans *Bienvenue chez les Ch'tis*, cent trente-sept ont été supprimées et quatre-vingt-cinq ont été gardées, on pourrait se demander dans quelle mesure les choix du traducteur sont dus aux facteurs techniques évoqués et dans quelle mesure ils résultent d'autres facteurs. Nous allons réfléchir sur les motivations de ces choix et sur leurs effets pour le message du film en version polonaise. Nous nous limiterons aux formules adressatives ayant caractère de « routines conversationnelles », c'est-à-dire d'énoncés récurrents et stéréotypés considérés comme formules « toutes faites » dont l'emploi est plus ou moins réglé et prévisible (Lüger 1993 : 16).

Le tableau qui suit présente l'inventaire des formules adressatives dans *Bienvenue chez les Ch'tis* classées en fonction du type de situation de communication ainsi que les moyens de les traduire employés dans la version polonaise du film, avec leur fréquence. Ce répertoire va nous servir de base à l'analyse des facteurs qui ont influencé le choix des stratégies de traduction des formes appellatives employées dans une situation officielle ou non-officielle.

1. Situation officielle			
	Suppression	Traduction	Total
1.1. « Monsieur », « Madame »	14	3	17
1.2. « Monsieur » + nom de famille	21	9	30
1.3. « Monsieur » + nom de la fonction	7	11	18
1.4. prénom + verbe à la 2 ^{ème} pers. pluriel	11	3	14
1.5. autres	18	8	26
2. Situation non officielle			
2.1. prénom	36	16	52
2.2. « maman », « papa »	9	12	21
2.3. « mon chéri », « mon amour »	7	12	19
2.4. « biloute », « tizaute », « vouzaute »	8	8	16
2.5. autres	6	3	9
Total	137	85	222

1. Formules adressatives utilisées dans une situation officielle et leur traduction

Les situations officielles se caractérisent par une distance entre les locuteurs, qui ne veulent ou qui ne peuvent pas dépasser les limites du territoire réservé aux intimes. Ils prêtent une attention particulière à leur discours. Il peut s'agir alors d'une relation asymétrique, quand les locuteurs occupent différentes places dans la hiérarchie professionnelle ou sociale, ou bien d'une relation symétrique, quand les locuteurs ne se distinguent que par leur rang pragmatique (l'âge, le sexe, ou le rôle joué dans une situation donnée, par exemple : vendeur/client) (Marcjanik 2007 : 44).

1.1. « Monsieur », « Madame »

Sur 17 emplois des formes *Monsieur* ou *Madame*, qui sont des adressatifs neutres employés dans des situations officielles, seulement 3 ont été gardées dans la traduction.

- (1) Philippe: Bonjour, **madame**.
- (1a) Philippe: Dzień dobry **pani**. (120/2AB)

Dans cette situation, ayant caractère de routine conversationnelle, la forme adressative *madame* participe à la construction de la formule d'ouverture du dialogue, dont le rôle est de « rendre possible l'interaction verbale et (...) de définir les rôles des interlocuteurs » (Gajewska 2002 : 59). Il est probable que c'est pour souligner ce rôle que le traducteur a décidé de garder la forme *madame*, malgré l'addition d'une syllabe supplémentaire dans la traduction.

- (2) Gendarme: On va **vous** emmener à l'hôpital pour une prise de sang.
Julie : Mon mari n'a pas bu, **monsieur**.
- (2b) Gendarme: Jedziemy do szpitala. Pobierzemy krew.
Julie: Mąż nic nie pił. Ø (275-276/4AB)

Dans (2), nous avons affaire à un échange de propos entre un gendarme et des usagers de la route, qui se distinguent par leur rang pragmatique. L'emploi du pronom personnel *vous* et de l'adressatif *monsieur* souligne le caractère officiel et neutre des relations des locuteurs. La suppression de la formule adressative dans la traduction peut s'expliquer, d'une part, par les contraintes d'ordre technique dans la traduction audiovisuelle. D'autre part, elle peut résulter des différences de normes de politesse en français et en polonais. Il semblerait qu'en français, cette formule est beaucoup plus répandue et naturelle que dans le système polonais. En polonais, l'adressatif *proszę pana*, placé à la fin de l'énoncé et adressé à un agent de police semblerait peu naturel et marquerait la soumission de celui qui parle. Il est donc probable que la réduction des formules d'adresse *madame/monsieur* postposées aux autres éléments résulte non seulement du facteur technique, mais aussi de l'adaptation aux normes de politesse polonaise.

1.2. « *Monsieur* » + *nom de famille*

Dans la version originale du film, cette formule apparaît 30 fois. Dans la traduction, elle n'est conservée que neuf fois.

- (3) Philippe : Allô ?, **monsieur Bailleul** ?
Philippe : Philippe Abrams, de Salon-de-Provence, votre nouveau directeur.
- (3a) Philippe : **Pan Bailleul**?
Philippe : Philippe Abrams, nowy naczelnik. (299-301/1AB)

Cet exemple illustre l'emploi de la forme adressative dans une conversation téléphonique. Comme nous le voyons, lors du premier contact, la personne qui appelle utilise l'interjection de prise de contact et s'assure de bien parler avec la personne appropriée. Ce schéma du commencement de la conversation, pareil en polonais, est plus ou moins gardé dans la traduction. La suppression de l'interjection *allô* n'empêche pas de reconstruire la partie manquante à partir de la connaissance du modèle de la conversation téléphonique. Par contre, la traduction de l'adressatif *monsieur Bailleul* est obligatoire. La suppression partielle de celui-ci provoquerait le changement de registre et par conséquent, de type de relation entre les interlocuteurs, et la suppression totale rendrait la compréhension de la scène impossible.

- (4) Philippe : C'est important pour nous, handicapés, de voir dans l' regard de gens valides comme vous, M. Lebic, autre chose que de la pitié.
Inspecteur Lebic : C'est tout à votre honneur, monsieur Abrams.
- (4a) Philippe: To ważne dla nas... niepełnosprawnych. Nie potrzebujemy litości.
Chcemy żyć jak wszyscy. Ø
Inspecteur Lebic: To się chwali. Ø (120-123/1AB)

Dans cette conversation entre le directeur et l'inspecteur de la poste (aucun n'étant supérieur à l'autre), la forme *monsieur*, neutre en français, souligne le caractère officiel de l'échange verbal. En polonais, le vocatif *panie+nom* présent dans la langue des ouvriers et des milieux campagnards (Miodek 2001), est stylistiquement marqué et semblerait peu élégant dans la conversation de deux fonctionnaires situés haut dans la hiérarchie. La suppression de 21 emplois de cette forme résulte donc non seulement de la routine de traduction, mais avant tout des différences entre les codes de politesse français et polonais. Alors qu'en français cette forme, assez fréquente, semble neutre et naturelle, en polonais elle est stylistiquement marquée.

1.3. « *Monsieur* » + *nom de la fonction*

Cette fois-ci, la norme concernant les éléments supprimables dans le sous-titrage ne se justifie pas. Sur 18 cas d'emploi de cette formule, elle n'est supprimée dans la traduction que 7 fois.

- (5) Employée : Excusez-moi, **monsieur le directeur**, il y a un inspecteur qui insiste pour vous voir.

(5a) Employée: **Ø Inspektor do pana. Ø** (83/1AB)

L'exemple (5) illustre une courte conversation entre Philippe, le directeur de la Poste, et une employée, inférieure à lui dans la hiérarchie. Ils se vouvoient, ce qui est naturel dans ce type de relation. L'employée s'adresse à Philippe par l'appellatif composé du nom *monsieur*, jouant ici le rôle de substitut substantival du pronom, et du nom de fonction désignant la position de Philippe dans l'entreprise. Ce type d'interpellation, composée de deux constituants, l'un substituable au pronom d'adresse, l'autre renvoyant à la fonction, est beaucoup plus fréquent et plus neutre en français qu'en polonais. En polonais, ce type de formules est réservé avant tout à la langue spécialisée des milieux se caractérisant par une hiérarchie complexe (l'armée, l'administration, la justice, l'enseignement supérieur, etc.). Bien qu'il existe dans la langue polonaise le vocatif *panie dyrektorze*, pouvant fonctionner comme l'équivalent de *monsieur le directeur*, il semble moins neutre, soulignant l'infériorité de l'émetteur par rapport au récepteur du message. On peut interpréter la solution choisie par la traductrice comme une adaptation aux normes de politesse polonaise, ce qui n'implique pas d'ailleurs de changement de registre.

(6) Yann: **Monsieur le directeur**, il y a un client qui voudrait **vous** voir.

(6a) Yann : **Szefie**, klient. (238/2AB)

Dans (6), Yann, un employé de la Poste de Bergues s'adresse à Philippe, son directeur. Dans ce cas, la formule *monsieur le directeur*, accompagnée du pronom personnel *vous* est rendue par le vocatif *szefie*. L'emploi de cette forme diminue le rang hiérarchique de Philippe. Par conséquent, le spectateur polonais peut croire que l'employé est trop familier avec son supérieur et que la relation entre les deux est plus une relation amicale que hiérarchique. Il est aussi à souligner que cette forme apparaît comme équivalent de *monsieur le directeur* dans tous les cas où ce sont les employés de la poste de Bergues qui s'adressent à leur directeur. Le choix de cette forme peut donc aider à créer, dans la version polonaise du film, un stéréotype des habitants du Nord.

1.4. *Prénom + verbe à la 2ème personne du pluriel*

Cet appellatif, composé d'un prénom accompagné du verbe conjugué à la 2^{ème} personne du pluriel, est utilisé dans *Bienvenue chez les Ch'tis* uniquement par Philippe, qui s'adresse à ses inférieurs. Sur 14 emplois de cette forme, seules 3 ont été gardées dans la version polonaise du film.

(7) Philippe : **Venez vous** asseoir, **Antoine**.

(7a) Philippe : **Proszę siadać**, **Antoine**. (321/2AB)

Dans (7), le directeur parle à Antoine, un employé situé plus bas dans la hiérarchie de l'entreprise. Il vouvoie Antoine, et, en même temps, il l'interpelle par son prénom. Cette corrélation de deux formes, l'une appartenant au discours officiel, l'autre au discours plus courant, peut être l'indice d'une tentative de créer une relation intermédiaire

entre la relation officielle et informelle². Comme le remarque Małgorzata Marcjanik, dans la langue polonaise, cette tentative se manifeste dans les situations où les locuteurs se connaissent bien, mais leurs statuts différents ne leur permettent pas de dépasser cette frontière. Selon nous, cette hypothèse pourrait s'appliquer également à l'exemple étudié. Philippe, qui connaît déjà Antoine (ils deviennent amis en quelque sorte) ne lui propose pas de passer au tutoiement à cause de la distance professionnelle entre eux. Ne cessant de le vouvoyer, il se permet cependant de rendre ce vouvoiement moins officiel, en interpellant Antoine par son prénom. Dans la traduction, l'effet est semblable: la formule *proszę* + infinitif, caractéristique de la relation officielle (et plus courte que par exemple *niech pan usiądzie*) accompagnée ici de l'interpellation par le prénom, permet de diminuer la distance entre les locuteurs, sans recourir au tutoiement au sens strict.

- (8) Antoine : Ah ! Bonjour, M. L'directeur !
 Philippe : Bonjour, Antoine. Ça va bien ?
 Antoine : Ça va, et vous ?
 Philippe : Ça va. Bien dormi ?
 Philippe : Bonjour, **Yann. Vous allez bien ?**
 Yann : Bonjour, M. L'directeur.
 Philippe : Ça va, la forme, ça va ?
 Yann : Oui, en pleine forme.
 Philippe : Pardon. Excusez-moi. Bonne journée.
- (8a) Antoine: Ø
 Philippe: Cześć, Antoine. Co słychać?
 Antoine: W porządku.
 Philippe: Ø
 Philippe: Dzień dobry, **Yann.**
 Yann: Ø
 Philippe: Ø
 Yann: Ø
 Philippe: Miłego dnia. (142-146/2AB)

Dans l'exemple (8) nous avons affaire à une suppression partielle de l'appellatif. On pourrait se demander si, à part des contraintes techniques et le rapport de redondance entre le côté verbal et visuel du film, il y a d'autres raisons pour lesquelles le traducteur a supprimé la formule de politesse. Cette conversation de trois hommes, le directeur et les employés de la poste, ne s'appuie que sur un échange de courtoisies. Les salutations réciproques, accompagnées de multiples salutations complémentaires, constituent un dialogue entier, se terminant, en plus, par le souhait de bonne journée. Ce stéréotype, risible pour le spectateur français, pourrait ne pas être compris par le spectateur polonais, habitué à des normes de politesse différentes. Il s'agit surtout des

² Comme le remarque Teresa Tomaszekiewicz : « Na przykład w jakimś momencie pada propozycja : *Proszę mi mówić Jacqueline*, ale to jeszcze nie oznacza, że jesteśmy na ty ; jest to forma pośrednia : imię wraz z *vous*. Ta forma może być stosowana przez osoby różniące się wiekiem, a więc ktoś młody zwraca się po imieniu do osoby starszej, dodając do tego *vous* » (Tomaszekiewicz 2005: 13).

salutations complémentaires considérées en Pologne comme neutres (*Jak się masz ? Tak sobie. Co słychać ? Nic dobrego*) (Marcjanik 2007 : 26). C'est pourquoi la traductrice réduit ce dialogue à un minimum. Il contient différentes formes de politesse : la forme d'accueil *bonjour* adressée aux employés, plus bas dans la hiérarchie, traduite comme *dzień dobry* ou *cześć* ou une question de salutation, mais elles ne donnent pas aux yeux du Polonais l'impression d'un excès de courtoisie. À cela s'ajoute, bien sûr, le facteur technique qui n'empêche pas, d'ailleurs, de voir dans quel ordre et comment les interlocuteurs échangent les salutations.

1.5. Autres

Ce groupe comprend les emplois d'interpellation par un nom ainsi que des formules adressatives utilisées normalement dans les situations non-officielles, telles que l'interpellation par le prénom ou les expressions en dialecte picard comme *biloute* ou *tizaute*. Sur 26 cas d'emplois de ces formules, 18 ont été omises dans la traduction.

2. Formules adressatives utilisées dans une situation non officielle et leur traduction

Par la situation non officielle, nous entendons une situation dans laquelle le sujet parlant ne surveille pas de façon particulière la qualité de son discours en s'adressant à une personne qu'il connaît bien ou qui est de même rang pragmatique.

2.1. Prénom

Dans la version polonaise du film, l'emploi des prénoms est beaucoup moins fréquent que dans la version originale : 16 fois les prénoms sont traduits, alors que 36 fois ils disparaissent.

- (9) Philippe : Mais on va pas dans l'pôle Nord. On va dans le Nord !
Julie : **Philippe**, dis-moi la vérité. Qu'est-ce que t'as fait ?
- (9a) Philippe: Nie na Biegun. Na północ!
Julie: Przyznaj się, co zrobiłeś? Ø (217-218/1AB)

L'exemple (9) montre la situation la plus fréquente : le prénom utilisé par les époux comme forme adressative, antéposé à l'énoncé, n'est pas rendu dans la traduction. Sur 7 cas d'emploi de cette forme, seule une est traduite. Quant aux autres emplois des prénoms comme appellatifs, seuls 5 sur 12 ont été conservés dans la version polonaise du film. On pourrait postuler l'hypothèse que dans la langue polonaise, l'usage des prénoms en fonction des adressatifs est moins fréquent que dans la langue française. Cela exige, bien sûr, une autre étude.

- (10) Philippe : Encore merci, **Jean**.
(10a) Philippe : -Dzięk, **Jean**. (225-227/1AB)
(11) Philippe: Non non, non **Julie**, écoute c'est pas toi, c'est le destin.
(11a) Philippe : Nie, **Julie**. Taki los. (297/1AB)

La traduction des prénoms postposés aux énoncés a lieu quand ceux-ci jouent un rôle significatif dans le message filmique. Dans (10), il s'agit d'une conversation téléphonique. Le spectateur ne serait pas capable de comprendre la situation sans connaître l'identité de l'interlocuteur de Philippe. Comme celle-ci n'apparaît pas dans la couche visuelle du film, elle doit être exprimée au niveau verbal.

Dans l'exemple suivant, l'emploi du prénom sert de moyen d'atténuation. Philippe, pour calmer sa femme, s'adresse à elle par son prénom. Dans la traduction, on observe le même effet. On pourrait donc constater qu'aussi bien en français qu'en polonais, l'emploi du prénom en tant que forme adressative peut servir de moyen d'atténuation.

2.2. « Maman », « papa »

- (12) Raphaël : **Papa**, fais-moi voir **tes** orteils !
(12a) Raphaël : **Tato**, pokaż palce ! (174/3AB)
(13) Antoine : Non, faut que j'**te** parle, **maman**.
(13a) Antoine : Muszę **ci** coś powiedzieć. Ø (154/5AB)

Dans les exemples (12) et (13), les enfants s'adressent à leurs parents. Comme nous le voyons, indépendamment de l'âge de l'enfant (le petit Raphaël et Antoine, trente-cinq ans) et de la région (le sud ou le nord de la France), les enfants tutoient leurs parents et s'adressent à eux à l'aide des formes affectueuses *maman* et *papa*. Dans le cas des formes antéposées, servant avant tout d'appellatifs, ces formules sont rendues par les vocatifs *mamo* ou *tato* (3 fois) ou bien elles ne sont pas traduites du tout (4 fois). Même chose quant aux formes postposées permettant d'obtenir un effet d'affection : elle sont traduites 3 fois et omises 4 fois.

2.3. « Mon chéri », « mon amour »

- (14) Philippe : Ils m'ont refusé ma mutation.
Julie : Ohrrr, putain.
Philippe : Non, mais c'est pas la peine de t'**énerv**, **mon amour**, ça sert à rien.
(14a) Philippe : -Odrzucili mój wniosek.
Julie: Ø
Philippe: Uspokój się, **kochanie**. (20-21/1AB)
(15) Philippe : Je serai pas là ce soir, **ma chérie**. Je rentre demain matin. J'suis au commissariat.
(15a) Przyjdę jutro rano. Jestem na komisariacie. Ø (232/4AB)

Les exemples (14) et (15) illustrent la façon dont les époux se parlent l'un à l'autre. Le plus souvent, ils utilisent les formules affectives, comme *mon amour* ou *mon chéri*

pour montrer la tendresse ou pour calmer l'autre personne dans une situation tendue. Dans l'exemple (14), Philippe avoue à sa femme qu'il n'a pas reçu sa mutation dans une région plus attractive (ce qui aurait été la solution de leurs problèmes conjugaux). Pour détendre la situation, Philippe calme Julie en l'appelant *mon amour*. Cette tentative d'atténuation permettant d'éviter la dispute est rendue dans la traduction. L'emploi de la forme adressative *kochanie* permet de montrer l'affection pour Julie dans cette situation difficile. Dans le cas suivant, nous avons affaire à une situation similaire, mais cette fois-ci, dans la communication indirecte. Philippe téléphone à Julie pour justifier son retard. Grâce à l'usage du terme *ma chérie* exprimant l'affection, Philippe détourne l'attention de Julie du fait qu'il se trouve au commissariat. Dans la version polonaise, l'absence de forme de tendresse (due probablement à la nécessité de synchroniser le sous-titre avec la rapidité du plan) fait que l'affection de Philippe pour Julie n'est exprimée par aucun moyen (dans le cas du film doublé, elle pourrait être rendue au niveau prosodique). Il est aussi à remarquer que sur les 10 fois où les époux s'appellent par *mon amour*, jusqu'à 9 fois cette formule se trouve à la fin de l'énoncé. Cette postposition permet tout d'abord d'exprimer la tendresse avant de servir de vocatif qui sert à attirer l'attention. Dans la traduction, 5 formes sont traduites comme *kochanie* ou *mój kochany*, le reste étant omis. En ce qui concerne la forme *ma chérie* ou *mon chéri*, qui apparaît 5 fois, chaque fois en postposition, elle n'est traduite dans la version polonaise que 2 fois, comme *kochanie*. Les exemples montrent que dans la version polonaise du film, l'emploi des formes d'affection postposées aux énoncés est moins fréquent que dans l'original. Si on rejette les cas de suppression pour des raisons techniques, on pourrait postuler l'hypothèse que dans la langue polonaise, l'affection exprimée par la postposition des formules adressatives est beaucoup moins fréquente qu'en français.

2.4. « *Biloute* », « *tizaute* », « *vouzaute* »

Les expressions *biloute*, *tizaute* et *vouzaute* sont des formules adressatives utilisées dans *Bienvenue chez les Ch'tis* par les habitants du Nord ainsi que par Philippe Abrams, pour lequel l'emploi de ces formules est un moyen de se rapprocher des Ch'tis. Ayant pris en considération l'usage régionalement marqué de celles-ci dans le film, il nous semble impossible de traiter ces formes comme indicateurs de politesse réelle, et, par conséquent, comme une base de comparaison des systèmes français et polonais. Il est seulement à remarquer que sur 16 cas d'emploi de ces formes, la moitié a été gardée dans la traduction. La formule *biloute* a été gardée dans la traduction sans changer de forme, tandis que pour rendre l'expression *tizaute* la traductrice a eu recours à des mots polonais régionalement marqués, tels que *karlus* (beau garçon) ou *chopok* (garçon).

2.5. *Autres*

Dans ce groupe ont été recueillies les formules qui n'apparaissent qu'une seule fois (comme *mon petit*, *jeune homme* etc.) ainsi que des appellatifs composés d'un prénom

accompagné du nom, employés dans les situations non officielles et stylistiquement marquées. L'exemple le plus intéressant est cependant celui où la formule adressative proprement dite n'est pas employée dans le film, mais sa traduction apparaît dans la version sous-titrée.

- (18) Philippe: **Vous** m'reconnaissez ? Je suis Philippe, le mari de Julie, **votre** petite nièce.
Philippe: Et Julie m'a dit que **vous** connaissiez bien la région près de... de Lille.
Vieux Marseillais: Ah oui, elle m'a dit que tu voulais venir m'emmerder. Bon alors, qu'est-ce que **tu** veux ?
- (18a) Philippe: **Poznaje** mnie **wuj**? Philippe. Maż Julie.
Philippe: Podobno **wuj zna** te okolice.
Vieux Marseillais: Styszałem, że przyjdiesz. Czego chcesz? (228/1 AB ; 233/1AB)

Philippe, mari de Julie, rend visite à un vieux Marseillais, l'oncle de sa femme, pour l'interroger sur la région du Nord que celui-ci est susceptible de connaître. Par respect dû à son âge et par le fait qu'il ne le voit pas très souvent, Philippe ne se permet pas de tutoyer le Marseillais et il utilise la forme *vous* accompagnée des formes verbales à la deuxième personne du pluriel. Le Marseillais, quant à lui, ne garde pas cette convention et non seulement tutoie Philippe (ce qui est compréhensible, étant donné leur différence d'âge), mais aussi se permet d'utiliser les mots grossiers et d'ajouter un *qu'est-ce que tu veux*. Dans la traduction, le vouvoiement est rendu par la forme *wuj* au nominatif, accompagnée du verbe à la troisième personne du singulier, utilisé en polonais dans les situations officielles. Le choix du mot *wuj* (et non pas *wujek*), mis au nominatif, permet d'éviter la forme adressative indirecte au vocatif et de souligner le respect pour la personne dont le rang pragmatique est plus élevé. Même si ce mot apporte une information sur la relation familiale unissant les deux hommes, absente dans l'original, il semble que cette solution est meilleure que par exemple la forme *pan*. En polonais, on appelle l'oncle de sa femme *wuj* plutôt que *pan*. L'adaptation de la forme adressative française aux normes polonaises rend le dialogue plus proche au spectateur polonais.

3. Conclusion

L'étude des emplois des formules de politesse dans *Bienvenue chez les Ch'tis* et dans sa version polonaise montre que la traduction de la politesse n'est pas une tâche facile. Comme le constate Lucien Marleau, les suppressions nombreuses dans la version sous-titrée des films portent avant tout sur les formules de politesse (Marleau 1982 : 279). L'analyse du matériau provenant de *Bienvenue chez les Ch'tis* montre que ces formules disparaissent non seulement parce qu'elles peuvent être comprises à partir du contexte, mais aussi à cause de leur adaptation aux normes polonaises. Il semble que l'emploi des formes adressatives, surtout en position finale de la phrase, que ce soit dans les situations officielles ou informelles, est moins fréquent en polonais qu'en français, d'où les solutions choisies par la traductrice. Même chose pour les formules *Monsieur/Madame* ou *Monsieur* + nom de la fonction, qui paraissent moins ritualisées en polonais.

Pour reprendre encore une fois la thèse de Marleau, on pourrait supposer que les formules de politesse sont censées être supprimées dans le sous-titrage. Pourtant, dans la traduction du film de Dany Boon, il y a de nombreux cas où elles sont conservées. On peut constater qu'il s'agit surtout des cas où elles servent d'indices des relations entre les locuteurs (là où le contexte visuel semble insuffisant). Elles permettent de montrer le rapport émotionnel entre les personnages (la tendresse ou le respect) et de créer ainsi un arrière-fond discret des scènes.

Références bibliographiques

- ANUSIEWICZ, J. & MARCJANIK, M. (éds.), (1992), *Język a kultura*, t. 6: *Polska etykieta językowa*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- BOGUCKI, Ł., Relevance jako ograniczenie w procesie tworzenia napisów, http://www.jostrans.org/issue01/art_bogucki_pl.php, consulté le 17 janvier 2010.
- CHLEBDA, T. (1991), *Elementy frazematyki. Wprowadzenie do frazeologii nadawcy*, Łask, Leksem.
- ENG, T. (2002), La langue parlée transcrite à l'écrit : le sous-titrage en français des films suédois – quelques traits stylistiques chez deux sous-titreur en activité, dans Kacprzak, A. (éds.), *Points communs: linguistique, glottodidactique, traductologie*, Łódź, Wyd. Biblioteka, 27-36.
- GAJEWSKA, E. (2002), Les séquences phatiques d'ouverture et de clôture du dialogue: les rituels conversationnels en traductologie et didactique des langues, dans Kacprzak, A. (éds.), *Points communs: linguistique, glottodidactique, traductologie*, Łódź, Wyd. Biblioteka, 57-67.
- GAMBIER, Y. (2004), Traduction audiovisuelle : un genre en expansion, *Meta*, n° 1/49, 1-11.
- GRABOWSKA, M. (2002), Formy adresatywne we francuskim przekładzie *Kompleksu polskiego* Tadeusza Konwickiego, dans Skibińska, E., Cieński, M. (éds.), *Język – Stereotyp – Przekład*, Wrocław, Dolnośląskie Wydawnictwo Edukacyjne, 85-96.
- GRABOWSKA, M. (2004), La politesse et l'interaction dans l'enseignement du FLE, dans Bogacki K., Giermak-Zielińska T. (éds.), *La linguistique romane en Pologne : millésime 2004*, Łask, Oficyna Wydawnicza Leksem, 55-62.
- GRABOWSKA, M. (2005), L'interaction et la politesse dans les romans de Boris Vian et leur traduction polonaise, *Romanica Wratislaviensia*, LII, 39-52.
- GRABOWSKA, M. (2006), Les stratégies adressives au service de la satire sociale dans *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac, dans Taavisainen, I., Härmä, J., Korhonen, J. (éds.), *Dialogic Language Use / Dimensions du dialogisme / Dialogischer Sprachgebrauch*, Helsinki, Société Néophilologique, 415-429.
- GRABOWSKA, M. (2006a), Romans Żyda i panny z dworku. O formułach adresatywnych w powieści *Bohiń* i jej francuskim przekładzie, dans Skibińska, E. (éds.), *Konwicki i tłumacze*, Łask, Oficyna Wydawnicza Leksem, 311-323.
- LAKOFF, R. T. (1973), The logic of politeness; or, minding your P's and Q's, dans: Corum, C., Smith-Stark, T., Weiser, A., *Papers from the Ninth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society* Chicago, Chicago Linguistic Society, 292-305.
- LUGER H.-H. (1993), Routine conversationnelle et comportement langagier, *Langue et société*, n° 63, 5-38.

- MARCJANIK M. (2001), *W kręgu grzeczności. Wybór prac z zakresu polskiej etykiety językowej*, Kielce, Wydawnictwo Akademii Świętokrzyskiej.
- MARCJANIK, M. (éd.), (2005), *Grzeczność nasza i obca*, Warszawa, Trio.
- MARCJANIK, M. (2007), *Grzeczność w komunikacji językowej*, Warszawa, PWN.
- MARLEAU, L. (1982), Les sous-titres... un mal nécessaire, *Meta*, n° 3/27, 271-285.
- MIODEK, J. (2001), Rozmyślajcie nad mową – Ekscelecencjo – Kierowniku – Szeffie, *Wiedza i Życie*, n° 7/2001, <http://archiwum.wiz.pl/2001/01073500.asp>, consulté le 8 janvier 2010.
- OŻÓG, K. (1992), O niektórych aspektach semantyki zwrotów grzecznościowych, dans Anusiewicz, J., Marcjanik, M. (éds.), *Język a kultura*, t. 6: *Polska etykieta językowa*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 51-56.
- PRZYBYLSKA, R. (2001), Czy w języku polskim istnieje osobna kategoria adresatywów?, dans Habrajska, G. (éd.), *Język w komunikacji*, 1, Łódź, Wydawnictwo Wyższej Szkoły Humanistyczno-Ekonomicznej w Łodzi.
- TOMASZKIEWICZ, T. (1993), *Les opérations linguistiques qui sous-tendent le processus de sous-titrage des films*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.
- TOMASZKIEWICZ, T. (2005), Grzeczność francuska na tle koncepcji grzeczności językowej, dans Marcjanik, M. (éd.), *Grzeczność nasza i obca*, Warszawa, Trio, 11-24.
- TOMASZKIEWICZ, T. (2006), *Przekład audiowizualny*, Warszawa, PWN.
- WAUTHION, T. & SIMON, A.-C. (2000), *Politesse et idéologie*, Louvain, Peeters.

Abstract

The purpose of this paper is to examine the Politeness Formulas taken from Dany Boon's French comedy "Bienvenue chez les Ch'tis" and their corresponding translation applied to the Polish version of the film. The author focuses, in particular, on the Address Formulas which can be treated as conversational routines with stereotypical nature, appearing both in the official, as well as in the unofficial situation.

The analysis shows that a large part of the Address Formulas disappears in the translation. It is shown that the reason for them not being there comes not only from technical limitations (which play a significant role in the subtitled films' versions), but also from adapting to the Polish standards of politeness. The formulas which have been preserved in the translation indicate the relationships between the interlocutors that could not be understood only through the extra-language context.

**Les nuances de la politesse dans la nouvelle
Proszę państwa do gazu [*Mesdames et Messieurs,
veuillez vous faire gazer, s'il vous plaît !*]
de Tadeusz Borowski dans leur expression
polonaise et leurs traductions françaises**

Le concept de la politesse a inspiré maintes réflexions. Le philosophe André Comte-Sponville dans son *Petit traité des grandes vertus* part du constat que « la politesse est la première vertu, et l'origine peut-être de toutes » (1995 : 15). Cependant, c'est « aussi la plus pauvre, la plus superficielle, la plus discutable » (1995 : 15) et il en conclut que « la politesse n'est pas une vertu, et ne saurait tenir lieu d'aucune » (1995 : 17). La politesse est, certes, une valeur mais « une valeur ambiguë, en elle-même insuffisante [car] elle peut recouvrir le meilleur comme le pire » (1995 : 15). Comte-Sponville cite Diderot qui parlait de la « politesse insultante » des grands et de celle « obséquieuse ou servile » des petits. Dans la présente communication, nous nous demanderons s'il ne faut distinguer une autre forme de politesse encore, à savoir celle qui, vidée de son sens, n'est plus que caricature.

En effet, si la politesse découle de l'éducation, elle est donc une acquisition de comportements et de codes censés faire référence. Ces derniers nous enseignent comment nous comporter en société, comment communiquer avec autrui. Ils déterminent également qui nous sommes et comment nous sommes perçus. Ils varient d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre, font partie du savoir-vivre et nombre de traités leurs sont consacrés. Qu'advient-il de ces codes dans un univers aussi particulier que celui du camp de concentration d'Auschwitz dans lequel Tadeusz Borowski a situé sa nouvelle *Proszę państwa do gazu* ?

Dans ce monde « inhumain », mais pourtant élaboré par des hommes, la communication interpersonnelle dont fait partie le langage, est aussi régie par des règles, mais celles-ci ont subi l'incidence d'un contexte répressif et morbide. Cela se manifeste de façon pertinente lorsque l'expression emprunte des tournures de politesse apparente.

L'intérêt pour le langage poli en tant que norme sociale remonte à la période de la rhétorique ancienne où l'art de « bien parler » était enseigné afin de « persuader l'interlocuteur ». Ce n'est que tardivement par rapport à la littérature du savoir-vivre, dans les années 1970, que les linguistes commencent à s'intéresser à la conversation et à la politesse dans les interactions verbales. Robin Lakoff est considérée comme le précurseur dans ce domaine. Elle s'inspire des maximes de Grice sur la conversation

(Cf. Enache et Popa, en ligne). Selon ce dernier, dans la conversation, les locuteurs adoptent des comportements verbaux coopératifs fondés sur les notions de quantité, de qualité, de modalité, mais aussi sur le devoir de parler à propos. Lakoff enrichit la théorie de Grice par l'ajout de la dimension relationnelle : « Soyez clair ! » et « Soyez poli ! » (*Ibid.*), ce qui fait d'elle la première chercheuse qui se soit préoccupée de la politesse linguistique.

Au fil du temps, d'autres théories sont nées et

la plupart de ces réflexions s'inspirent de la conception des « rencontres » proposée par Goffman, selon laquelle chaque individu s'y présente comme ayant adopté une certaine ligne de conduite, qu'il choisit conformément à ce qu'il pense être les attentes sociales dans la situation où il se trouve, et qu'il se doit de maintenir sous peine de perdre la face. Or, le maintien de cette image est soumis à différents risques lors des rencontres sociales, risques liés à la nature potentiellement menaçante des actions et à l'incompatibilité, toujours possible, des désirs des individus réunis. [...] Le principe général est donc le suivant : au cours de l'interaction, chacun s'attache à ce que personne, y compris lui-même, ne perde la face.

(Traverso 2000 : 8-9)

Les linguistes Brown et Levinson ont développé cette notion de face et l'ont adaptée à « une approche linguistique des faits interactionnels » (2000 : 9) Selon eux, chaque individu possède deux faces : l'une positive, ou simplement face, et l'autre négative ou territoire. La face représente l'amour-propre (c'est la face que l'on peut perdre ou sauver) et le territoire « correspond à la zone où l'irruption, voire la simple intervention d'autrui, peut constituer une ingérence » (*Ibid.*). Brown et Levinson nomment *face want* le fait de vouloir préserver sa face. Or la plupart des actes accomplis lors des rencontres constituent une menace potentielle pour la face ou le territoire des sujets en présence d'où le concept de *Face Threatening Acts (FTAs)*.

Puis Catherine Kerbrat-Orecchioni (2000 : 24) a complété cette théorie en y introduisant « une notion qui fasse office de *pendant positif à celle de FTA* »: les *FFAs* (ou *Face Flattering Acts*), c'est-à-dire les « actes susceptibles d'avoir sur les faces des effets positifs, comme le compliment, le vœu, ou le remerciement » (*Ibid.*). Ainsi, ce système est bipartite puisque les actes sont vus soit comme négatifs, soit comme positifs. La politesse consiste alors à éviter de commettre des actes menaçants ou à s'efforcer de les atténuer quand on les a commis et à produire des actes flatteurs.

Puisque ces théories fondées sur la notion de face tendent à voir dans « le phénomène de la politesse » des « stratégies universelles de l'interaction verbale » (cf. Burke, en ligne), nous pouvons nous demander si tel est l'unique rôle de la politesse et si ces théories s'appliquent dans un milieu aussi particulier qu'est l'univers concentrationnaire. En effet, Tadeusz Borowski dans sa nouvelle *Proszę państwa do gazu*, texte dont le titre lui-même est une formule de politesse, décrit la vie dans un camp de concentration. Pourquoi a-t-il choisi une telle expression ? Quelles peuvent être les attentes sociales dans un camp de concentration ? Quel est le rôle de la politesse dans ce contexte particulier ? Nous examinerons également comment ce langage a été rendu en traduction française. Il existe deux traductions françaises de cette nouvelle. La première est d'Erik

Veaux pour Calmann-Lévy 1964 (nous l'appellerons E.V.) et la seconde, aussi d'Erik Veaux, mais revue par Laurence Dyèvre (2002) pour Christian Bourgois 2002 (nous la dénommerons L.D.).

Dans *Proszę państwa do gazu*, nous trouvons une gradation de la politesse. Celle-ci commence par de la non politesse. Le texte regorge de phrases injonctives dont le but n'est pas de chercher à ménager la face de l'autre comme dans les requêtes polies, mais bel et bien d'ordonner quelque chose. Un Allemand s'adresse aux prisonniers :

- (1a) Kanada ! *Antreten* ! Ale szybko ! Transport przychodzi ! (P.P.G., 15)
- (1b) Canada ! *Antreten* ! Et vite ! Un transport est annoncé. (E.V., 100)
- (1c) Le Canada ! *Antreten* ! Et vite ! Un convoi arrive. (L.D., 83)

Le caractère injonctif est rendu par l'emploi de phrases brèves avec ellipse du verbe. Les ordres sont donnés en allemand car c'est la langue officielle des camps de concentration :

A Auschwitz-Birkenau, comme dans presque chaque camp de concentration, les nazis avaient interné des ressortissants de 35 à 40 nations ou ethnies différentes. Chaque groupe possédait sa langue maternelle. Cependant la situation extrême dans laquelle se trouvaient les prisonniers était marquée par l'omniprésence de la langue allemande. Toute communication, si elle existait, avec les gardiens du camp se faisait par le biais de la langue allemande ; le courrier, si le prisonnier était autorisé à l'envoyer ou le recevoir, se faisait en allemand ; dans les baraquements il était interdit de communiquer dans une langue autre que l'allemand. [...] Il n'y avait qu'une seule langue officielle – l'allemand.

(Tryuk : à paraître)

Les deux traducteurs français ont expliqué dans une note antérieure que « Canada » était la partie du camp d'Auschwitz où l'on dépouillait les détenus à leur arrivée. La traduction de *przychodzi* par un verbe au présent et à la voix active (*arrive*) semble plus naturelle que la traduction par le passif (*est annoncé*) étant donné le contexte. En effet, il s'agit d'ordres brefs donnés sans ménagement à des prisonniers qui doivent les exécuter sur le champ ; or le rythme de la phrase passive casse celui des phrases elliptiques qui le précèdent. On trouve nombre d'ordres comme celui-ci dans cette nouvelle et en général, les termes allemands ne sont traduits en note que dans la traduction la plus tardive.

Sur l'échelle de gradation de la politesse, nous trouvons des dialogues, certes polis, mais familiers quand le locuteur et l'allocataire sont des détenus.

- (2a) – **Sluchaj, mon ami**, jak pójdziemy znów na rampę, przyniosę ci oryginalnego szampana. (P.P.G., 213)
- (2b) – **Ecoute, mon ami**, lorsque nous retournerons au quai, je t'apporterai du champagne d'origine. (E.V., 97-98)
- (2c) – **Ecoute, mon ami**, lorsque nous retournerons au quai, je te rapporterai du vrai champagne. (L.D., 80)

Dans cette phrase, le tutoiement s'oppose à l'emploi de *mon ami* en français. Il y a un décalage avec la réalité. *Sluchaj* est familier tandis que *mon ami* appartient à un niveau de langue plus élevé, c'est d'autant plus le cas que le français était considérée comme la langue des personnes cultivées en Pologne. Le décalage entre *sluchaj* et *mon ami* n'est pas rendu par les traducteurs bien que Laurence Dyèvre signale dans une note que cette expression est en français dans le texte. Les traducteurs auraient pu rendre *mon ami* dans une autre langue que le français, mais alors ce ne serait plus la langue maternelle du personnage Henri. Dans cette phrase, comme dans nombre d'autres, les formules de politesse n'ont pas pour seul rôle de ménager la face ou le territoire de l'autre. Elles dénotent une intention de l'auteur de dénoncer quelque chose comme nous le verrons dans les exemples suivants.

- (3a) – **Może by się zdało go uspokoić ? Drze się**, jakby Boga za nogi złapał. – Nie chce mi się z buksy złazić. **Niech się drze**, prędjiej do komina pójdzie. (P.P.G., 215)
- (3b) – **Il n'y aurait pas moyen de le calmer ? Il gueule** comme s'il avait attrapé le bon Dieu par les pieds.
– J'ai pas envie de descendre. **Laisse-le brailler**, il n'en ira que plus tôt à la chambre à gaz. (E.V., 99)
- (3c) – **Il n'y aurait pas moyen de le calmer ? Il gueule** comme s'il avait attrapé le bon Dieu par les pieds.
– Je n'ai pas envie de descendre. **Laisse-le brailler**, il n'en ira que plus tôt à la chambre à gaz. (L.D., 82)

Dans cette phrase, il y a un contraste entre la politesse de la question grâce à l'emploi du conditionnel et la phrase suivante où le personnage emploie un verbe très familier, voire vulgaire. Il y a là rupture d'urbanité. Encore une fois, il n'est plus question de ménager la face de l'autre. Les traducteurs ont opté pour une même traduction et leur choix du verbe *gueuler* dénote bien la rupture de la civilité. Cependant, ils n'ont pas répété ce verbe comme l'auteur. Soit dit en passant, il est à noter que tous deux ont traduit *jakby Boga za nogi złapał* littéralement, créant ainsi un faux sens, voire un non sens pour un francophone, car cette expression signifie remporter un vif succès. Une expression comme *décrocher le gros lot* aurait été plus proche de l'original et aurait permis au lecteur du texte traduit de saisir toute l'ironie de cette phrase. Par ailleurs, en rendant *komin* (cheminée) par chambre à gaz, les traductions sont moins précises car on a traduit une partie précise par le tout. Ce dialogue est cynique car il est celui de prisonniers à propos d'un autre prisonnier. Il témoigne de l'anéantissement progressif de toute humanité, même chez les prisonniers. Au fil des dialogues, on glisse dans la barbarie.

- (4a) Henri, buty ! – krzyknąłem na pożegnanie.
– **Keine Angst !** – odkrzyknął mi już z dworu. (P.P.G., 16)
- (4b) – Henri, les chaussures !
– Keine Angst ! me renvoie-t-il, déjà dans la cour. (E.V., 100)
- (4c) – Henri, les chaussures ! criai-je en guise d'au revoir.
– **Keine Angst !** me répondit-il, déjà dehors. (L.D., 83)

Il y a entrée dans la barbarie par l'emploi forcé de la langue de l'ennemi et cet emploi est omniprésent pour la raison citée dans l'exemple 1. Il est à noter qu'Erik Veaux

a omis de traduire *krzyknąłem na pożegnanie*. Il y a là une perte. Encore une fois, seule Laurence Dyèvre a mis une note pour l'allemand. Il en est de même dans :

- (5a) **Platz !** – wrzasnąłem przeciskając się między Grekami. Odsuwali się na bok.
We drzwiach natknąłem się na Henriego.
– *Allez, allez, vite, vite !*
– **Was ist los ?**
– Chcesz iść z nami na rampę ?
– Mogę pójść. (P.P.G., 216).
- (5b) – **Platz**, ai-je hurlé en me frayant un chemin parmi les Grecs. Ils se sont écartés.
A la porte, j'ai retrouvé Henri.
– *Allez, allez, vite, vite !*
– **Was ist los ?**
– Tu veux aller au quai avec nous ?
– Je peux. (E.V., 100-101)
- (5c) – **Platz**, hurlai-je en me frayant un chemin parmi les Grecs.
Ils s'écartaient. A la porte, je me retrouvai nez à nez avec Henri.
– *Allez, allez, vite, vite !*
– **Was ist los ?**
– Tu veux aller au quai avec nous ?
– Je veux bien. (L.D., 84)

Cette fois, c'est le narrateur qui utilise la langue de l'ennemi. Quoique l'emploi de cet idiome soit de rigueur, cela confère une note cynique à ce dialogue. En utilisant la langue allemande, les prisonniers participent au monde de l'ennemi et ce faisant entrent dans la barbarie. En ce qui concerne les traductions, une fois de plus, Laurence Dyèvre a recours aux notes pour signaler qu'une phrase est en français et pour donner la signification de la phrase allemande. Par l'emploi du passé simple, son dialogue est plus littéraire que celui d'Erik Veaux.

D'autres prisonniers, un groupe de Grecs qui espèrent ne pas devoir effectuer de travaux lourds, parlent également allemand bien qu'il s'agisse d'un allemand approximatif.

- (6a) – **Was wir arbeiten ?** – pytają.
– **Niks. Transport kommen, alles krematorium, compris ?**
– **Alles verstehen** – odpowiadają w krematoryjnym esperanto. Uspokajają się : nie będą ładować szyn na auta ani nosić belek. (P.P.G., 219).
- (6b) – **Was wir arbeiten ?** demandent-ils ?
– **Niks. Transport kommen. Alles krematorium, compris ?**
– **Alles verstehen**, répondent-ils en espéranto de crématore. Ils se tranquillisent : ils n'auront ni à charger des rails ni à porter des poutrelles. (E.V., 103)
- (6c) – **Was wir arbeiten ?** demandent-ils ?
– **Niks. Convoi kommen. Alles crématoire, compris ?**
– **Alles verstehen**, répondent-ils dans un espéranto des crématoires. Ils sont rassurés : ils n'auront ni à charger des rails sur des camions ni à porter des poutrelles. (L.D., 87).

Il s'agit là d'un échange poli dont le but cependant, une fois de plus, n'est pas de ménager la face de l'autre puisqu'on lui annonce son horrible mort prochaine. Ce passage est d'un profond cynisme car les allocutaires ne comprennent pas ce qu'on leur annonce. De plus, ils sont rassurés d'être dispensés des travaux lourds. Or dans le camp, ceux qui travaillent sont ceux qui sauvent leur vie du moins pour un certain temps. Le cynisme se trouve également dans le fait que le personnage s'abaisse à parler un mauvais allemand à ces Grecs alors qu'il connaît plutôt bien la langue de Goethe. S'agit-il de cette forme de mépris que l'on appelle « petit nègre » parce que les colons « cultivés » simplifiaient leur langage pour interpeller les indigènes « barbares » ? Par le fait même, se range-t-il de façon symbolique mais illusoire du côté de ceux qui sont les « maîtres » du camp ? Ainsi s'instaure une hiérarchie parmi les prisonniers. Au détour, il s'agit évidemment pour Borowski de dénoncer le caractère machiavélique de la structure hiérarchique de l'oppression carcérale : les vrais SS apparaissent peu dans ses nouvelles. Ils ne sont pas visibles, ils délèguent leur fonction de bourreau à des sous-fifres, mais l'allemand est le vecteur de leur « loi ».

Par ailleurs, l'appellation « espéranto des crématoires » n'est pas sans ironie car l'espéranto est une langue créée artificiellement, dans un but noble, celui de réduire les barrières linguistiques pour rapprocher les hommes et mieux exprimer l'humanité de chacun. Dans l'univers concentrationnaire, le langage est réduit au minimum le plus strictement pragmatique. Les êtres qui, par la volonté des geôliers, sont assimilés à des bêtes sont privés de toute parole susceptible de rappeler leur dignité humaine. Le statut de la langue en camp est l'aboutissement extrême de toute la politique nazie contre la culture et notamment la littérature. Les spectres en pyjamas rayés ont juste droit à la *Lagersprache*, langue officieuse du camp :

une variante sociolectale formée à la base du polonais, du dialecte silésien, du yiddish et de quelques éléments du hongrois, qui était une sorte de jargon utilisée par les prisonniers entre eux et dans la communication avec les gardiens et les SS.

(Tryuk : à paraître)

La *Lagersprache* a en commun avec l'espéranto son caractère artificiel mais sa finalité diffère. Ce cynisme marque la rupture d'urbanité. Cette fois, dans sa traduction, Laurence Dyèvre n'a pas mis de note pour l'allemand. Elle aurait pu signaler qu'il s'agissait d'une langue approximative comme l'indique une note dans la version polonaise.

Mais l'entrée en barbarie est d'autant plus cruelle quand la victime utilise la langue du bourreau et qu'elle le fait dans un niveau de langue supérieur au sien :

(7a) „**Ich will mit dem Herrn Kommandanten sprechen** – chcę mówić z panem komendantem” [...]

– **Człowieku, uspokój siebie, ale !** – woła do niego młodu esman, zaśmiewając się głośno – za pół godziny będziesz gadał z największym komendantem ! Tylko nie zapomnij powiedzieć mu : „Heil Hitler”! (P.P.G., 231)

(7b) «**Ich will mit dem Herrn Kommandanten sprechen**» (« Je veux parler avec le commandant » [...])

– **Le vieux, du calme, ah mais !** lui jette un jeune SS qui part d'un rire sonore, dans une demi-heure, tu parleras avec le plus grand de tous les commandants ! Et n'oublie pas de lui dire : « Heil Hitler ! » (E.V., 116)

(7c) « **Ich will mit dem Herrn Kommandanten sprechen, je veux parler au commandant.** » [...]

Calme-toi, bonhomme, ah mais ! lui crie un jeune SS qui part d'un rire sonore. Dans une demi-heure tu causeras avec le commandant suprême ! Et n'oublie pas de lui dire : « Heil Hitler ! » (L.D., 102)

L'interlocuteur s'adresse en allemand pour montrer qu'il est cultivé, civilisé. Or, dans le camp, l'allemand n'est plus la langue de la civilisation et c'est dans ce renversement que réside la barbarie. En effet, la victime utilise un code social dans un univers où celui-ci n'a plus cours. Les valeurs qui devraient prédominer sont remplacées par l'inhumanité : tout est inversé.

Certains des personnages principaux ne font pas que parler la langue de l'ennemi : parfois, ils sont de connivence avec ce dernier :

(8a) – Te, gruby – but posta dotyka lekko karku Henriego. – *Pass ma auf*, chce ci się pić ?

– Chce, ale nie mam marek –odpowiedział fachowo Francuz.

– *Schade*, szkoda.

– Ależ, *Herr Posten*, czy moje słowo nic już nie znaczy ? Nie handlował *Herr Posten* ze mną ? *Wiewiel* ?

– Sto. *Gemacht* ?

– *Gemacht*. (P.P.G., 218).

(8b) – Toi, le gros. La botte de la sentinelle touche légèrement la nuque d'Henri. « *Pass mal auf*, tu as soif ?

– Plutôt, mais je n'ai pas de marks, répond le Français en homme pratique.

– *Schade*, dommage.

– Mais *Herr Posten*, ma parole n'aurait-elle plus aucune valeur ? Est-ce que *Herr Posten* n'a jamais fait d'affaires avec moi ? *Wiewiel* ?

– Cent. *Gemacht* ?

– *Gemacht*. (E.V., 102-103).

(8c) – Toi, le gros. » La botte de la sentinelle touche légèrement la nuque d'Henri. « *Pass mal auf*, tu as soif ?

– Oui, mais je n'ai pas de marks ; répond le Français, au courant des usages.

– *Schade*. Dommage.

– Mais, *Herr Posten*, est-ce que ma parole n'a plus de valeur ? Vous n'avez jamais fait d'affaires avec moi ? *Wiewiel* ?

– Cent. *Gemacht*.

– *Gemacht*. (L.D., 86)

Henri est très poli avec la sentinelle puisqu'il l'appelle *Herr Posten* (Monsieur la sentinelle). Il lui parle comme un inférieur à un supérieur. S'il ménage sa face, ce n'est pas parce que l'autre peut la perdre, mais parce qu'Henri cherche à survivre. La politesse reflète les relations bourreau/victime. Elle est emblématique de la hiérarchie du camp. Elle devrait être le support de l'humanité et n'est qu'anti-humanité tant elle est détournée de son vrai rôle. La politesse ici est obséquieuse car utilisée dans un

rapport de force. Il est à noter qu'aucun des traducteurs n'a expliqué les termes *Herr Posten*. Sans doute ont-ils pensé que le sens était évident puisqu'il était aussi question de la botte de la sentinelle.

Dans cette nouvelle, nous trouvons deux cas de ce que Christine Geoffroy (2000 : 46) appelle *Hedging*, c'est-à-dire l'évitement qui, avec l'atténuation, fait partie de la politesse négative :

- (9a) – Panie, co z nami będzie ? – zeskakują już na żwir, niespokojni, roztrzęsieni.
– Skąd jesteście ?
– Sosnowiec, Będzin. Panie, co to będzie, – uparcie powtarzają pytania, wpatrując się żarliwie w cudze zmęczone oczy.
– **Nie wiem, nie rozumiem po polsku.** (P.P.G., 221).
- (9b) – Monsieur, que va-t-on faire de nous ? Ils sautent déjà sur le gravier, inquiets, ébranlés.
– D'où êtes-vous ?
– De Sosnowiec, Bedzin. Monsieur, que va-t-il arriver ? Ils répètent leurs questions, fixant ardemment les yeux fatigués de leurs interlocuteurs.
– **Je ne sais pas, je ne comprends pas le polonais.** (E.V., 106)
- (9c) – Monsieur, que va-t-on faire de nous ?
Ils sautent déjà sur le gravier, inquiets, très énervés.
– D'où venez-vous ?
– De Sosnowiec, de Bedzin. Monsieur, que va-t-il nous arriver ?
Ils répètent obstinément les mêmes questions, fixant ardemment les yeux fatigués de leurs interlocuteurs.
– **Je ne sais pas, je ne comprends pas le polonais.** (L.D., 90)

L'Allemand répond poliment qu'il ne comprend pas le polonais. En fait, il se refuse à exprimer l'indicible ou peut-être fait-il preuve d'hypocrisie. L'évitement sert à masquer la barbarie de la réalité.

- (10a) – Słuchaj, słuchaj, powiedz, dokąd one nas powiozą ? [...]
– Suchaj, odpowiedz.
Milczalem. Zaciśnięta usta. (P.P.G., 229-230)
- (10b) – Ecoute, dis-moi, où nous mènent-ils ? [...]
– Ecoute, réponds-moi.
Je me tais. Elle pince les lèvres. (E.V., 114)
- (10c) – Ecoute, dis-moi où ils nous emmènent ! [...]
– Ecoute, réponds- moi.
Je me taisais. Elle pinça les lèvres. (L.D., 100)

Il en est de même dans cet extrait mais cette fois, c'est le narrateur qui utilise l'évitement. Ainsi donc, bourreaux et victimes utilisent les mêmes stratégies et effacent la frontière qui les sépare.

Cependant, dans la plupart des échanges, la politesse émane des victimes et vient se heurter à la rudesse des bourreaux :

- (11a) [...] kobietom wrywa się torebki, odbiera parasole.
– **Panie, panie, ale to od słońca, ja nie mogę...**
– *Verboten* – **szczeka się przez zęby, sycząc głośno.** (P.P.G., 222)

- (11b) On enlève aux femmes leurs sacs. Des parasols sont confisqués.
– **Monsieur, monsieur, c'est pour le soleil, je ne peux pas...**
– **Verboten, grogne-t-on entre les dents avec un sifflement bruyant.** (E.V., 106)
- (11c) [...] on arrache leurs sacs à main aux femmes, on confisque les parapluies.
– **Monsieur, monsieur, c'est pour le soleil, je ne peux pas...**
– **Verboten, aboie-t-on entre ses dents en sifflant bruyamment.** (L.D., 91)

Dans la théorie des faces, une requête est censée menacer la face négative de l'interlocuteur. Ici la requête devient supplique et l'entrée en barbarie se fait quand elle rencontre une réponse impitoyable. La dureté de la réponse émane du fait que l'on dise *verboten* (interdit) au lieu de *vous n'en aurez plus besoin*. L'interdit fait référence à la loi, ce qui rappelle qu'on est dans une nouvelle loi où les anciennes valeurs n'ont plus cours.

Par ailleurs, l'ombrelle témoigne du rang social et du raffinement de la dame. En effet, dans les couches supérieures de la société, il était de bon ton d'avoir le teint pâle, les mines hâlées rappelant celle des paysans. Là encore, il y a renversement des valeurs car tout code social devient inutile : des gens normaux arrivent comme des bêtes qui vont à l'abattoir. Nous touchons à l'absurde. L'atmosphère de cette nouvelle n'est pas sans rappeler le poème de Tadeusz Różewicz : *J'ai vingt-quatre ans mené au carnage, j'ai survécu*. Le poète y compare l'homme condamné sans raison à l'animal voué à l'abattage :

L'homme se tue comme l'animal
j'ai vu :
des fourgons d'hommes décimés
qui ne connaîtront le salut.
(Różewicz 1991 : 183)

Une même impression d'absurdité et de folie se dégage du poème de Różewicz que de la nouvelle de Borowski. Il est à noter que le verbe *aboyer* correspond mieux au verbe polonais que *grognier*.

Parfois, l'urbanité devient barbarie par le fait d'une remarque dérisoire qui n'a pas sa raison d'être étant donné le contexte :

- (12a) – Uwaga : Wysiadać z rzeczami. Zabierać wszystko. Wszystkie te swoje kłopoty skadać koło wagonu na kupę. **Palta oddawać. Jest lato. Maszerować na lewo.** Zrozumiano ? (P.P.G., 221)
- (12b) – *Achtung*, descendre avec les bagages. Ne rien laisser. Déposer tous ces trésors en tas près du wagon. **Rendre les vestes. Nous sommes en été.** Partir sur la gauche. Compris ? (E.V., 106)
- (12c) – *Achtung*, descendez avec vos bagages. Ne laissez rien. Déposez toutes ces hardes en tas près du wagon. **Donnez vos manteaux. Nous sommes en été.** Dirigez-vous vers la gauche. Compris ? (L.D., 90)

Le fait de mentionner l'inutilité des manteaux du fait de la saison rend cette requête, certes ferme mais quand même polie, d'autant plus cruelle : les manteaux deviennent inutiles pour une autre raison, inavouable celle-là. Il est à remarquer que les traduc-

teurs ont pris la liberté de rendre *uwaga* par l'équivalent allemand, chose que ne fit pas l'auteur.

L'entrée dans la barbarie se fait aussi quand c'est le bourreau qui utilise la politesse vis-à-vis de ses victimes et l'on rejoint là André Comte-Sponville. En effet, selon lui, la politesse, chez un être ignoble, le rend encore plus haïssable. En effet, « elle dénote en lui une éducation sans laquelle sa méchanceté, en quelque sorte, serait excusable » (1995 : 16). Selon le philosophe, certains nazis excellaient dans ce rôle. Pour lui,

une part de l'ignominie allemande s'est jouée là, dans ce mélange de barbarie et de civilisation, de violence et de civilité, dans cette cruauté tantôt polie tantôt bestiale, mais toujours cruelle, et plus coupable peut-être d'être humaine, dans les formes, plus barbare d'être civilisée.

(Comte-Sponville 1995 : 16-17)

Un Allemand donne un ordre de façon courtoise mais son comportement le trahit :

(13a) *Meine Herrschaften, moi państwo*, nierozrzucajcie tak rzeczy. Trzeba okazać trochę dobrej woli. – *Mówi dobrotliwie*, a cienka trzcina gniewu się nerwowo w rękach. (P.P.G., 222)

(13b) – *Meine Herrschaften, mesdames et messieurs*, ne jetez pas les objets ainsi. Il faut montrer un peu de bonne volonté. **Il parle avec bienveillance**, mais sa fine cravache se tord dans ses mains. (E.V., 107)

(13c) – *Meine Herrschaften, mesdames et messieurs*, ne jetez pas vos affaires n'importe comment. Montrez donc un peu de bonne volonté.

Il parle avec gentillesse mais sa fine cravache se tord nerveusement dans ses mains. (L.D., 91)

Le bourreau utilise une gentillesse de façade contredite par son geste nerveux. Il y a un décalage entre les propos polis de l'Allemand et le fait de tordre nerveusement une cravache. Il s'agit d'une politesse négative destinée à masquer une situation menaçante : il leur parle comme à des humains, mais pour lui, ce ne sont que des bêtes, d'où l'emploi annoncé par la gestuelle d'une cravache. Aucun des traducteurs n'a jugé utile d'expliquer les termes allemands dont la traduction est apposée.

Les exemples que nous venons de citer témoignent de l'entrée en barbarie par le biais de la politesse. Cela se fait par l'application, en décalé, de tournures de politesse censées dénoter le respect ou une relation d'égalité. Ces tournures sont hors contexte dans le milieu concentrationnaire. Cette entrée se fait dès le titre provocateur de cette nouvelle :

Proszę państwa do gazu

Aux douches, messieurs-dames... (E.V.)

Aux douches, mesdames et messieurs... (L.D.)

Ce type est un FTA typique car c'est une phrase injonctive qui réfère à un acte directif. Pour ménager la face des allocutaires, cet ordre est présenté comme une invite par l'emploi de *proszę*. Or, il ne s'agit pas d'une invitation à quelque chose d'agréable mais à mourir. C'est par ce cynisme que se fait l'entrée en barbarie.

Il en va de *proszę*, placé en tête de phrase et donc marquant une insistance courtoise, qui n'est pas traduit. Contextuellement, il devrait être rendu par un « veuillez » comme l'on dirait « veuillez passer à table ! », « veuillez vous défaire de votre manteau ! ». Ce *proszę* est très important car il signale au lecteur qu'il sera question de quelque chose de normal, de naturel. Et c'est bien cela qui fait la force de l'écriture de Borowski : son monde décrit n'est pas présenté comme monstrueux, fou, délirant. L'inhumanité jaillit d'un univers totalement sans aspérités ou anomalies, de règles totalement intégrées par les protagonistes. Le lecteur frissonne pourtant à chaque phrase, mais cela vient du choc des mots. Celui-ci est tel que les traducteurs l'ont atténué, et ce sans doute inconsciemment. Ce qui est un peu plus gênant avec le titre, c'est qu'ils ont précisément recouru au mensonge utilisé par les nazis pour tromper les victimes. En effet, les Allemands ne disaient-ils pas aux détenus qu'ils devaient se déshabiller pour aller aux douches ? L'utilisation de « aux douches » pourrait avoir fonction de litote pour faire deviner l'horreur dans toute sa force. Malheureusement, l'absence de contexte immédiat réduit à néant la possibilité d'un tel effet et ne fait rien deviner du tout !

Par ailleurs, le titre choisi par Erik Veaux emprunte le *messieurs-dames* au langage familier des harangueries du petit peuple parisien, ce qui n'est pas très heureux. Là encore, cela pourrait se justifier par la banalité de la tournure quand elle est employée de façon répétitive comme dans « Messieurs-dames vos tickets s'il vous plaît ! ». La familiarité n'est possible que parce que le public est informé de la situation (ce qui n'est pas le cas des arrivants au camp !). La tournure correcte est « Mesdames et Messieurs ». Alors pourquoi refuser à cette nouvelle un titre français d'une expressivité similaire à celle du titre polonais :

Mesdames et messieurs, veuillez vous faire gazer !

Mesdames et Messieurs, veuillez passer au gaz s'il vous plaît !

...

A la lumière des exemples que nous venons d'analyser, nous pouvons conclure que si le langage poli entre dans les moules définis par les linguistes, parfois, il peut être détourné de sa signification. Tadeusz Borowski se sert de la politesse pour faire la démonstration de la barbarie. A cette fin, il utilise divers procédés : un décalage avec la réalité, une politesse de façade, l'emploi de la langue allemande, l'idiome officiel du camp et un mélange des langues qui crée une rupture dans les phrases. Des dialogues de cette nouvelle se dégagent souvent un cynisme dont le summum se trouve dans le titre qui est une invitation à mourir.

Quant aux traductions, celle de Laurence Dyèvre est souvent plus fidèle et enrichie d'un plus grand nombre de notes explicatives. Cependant, l'une comme l'autre, ces traductions témoignent de la difficulté de rendre le climat particulier des dialogues. Parfois, il y a ingénierie des traducteurs quand ils décident d'employer un terme allemand alors que l'original est en polonais ou quand ils atténuent la violence du propos. L'utilisation de la politesse dans les dialogues pour souligner la barbarie des actes n'est guère aisée à rendre en traduction. Cela n'est pas surprenant car la politesse est un code complexe dont le rôle est majeur. En effet, selon Roland Barthes « la politesse vaut mieux que la sincérité, car la politesse fait toujours confiance à l'intelligence d'autrui » (Carlier, en

ligne)... Tadeusz Borowski faisait confiance à l'intelligence de ses lecteurs pour comprendre l'enfer concentrationnaire inscrit dans des propos pleins d'urbanité.

Références bibliographiques

Sources des exemples

- BOROWSKI, T. (1991), *Utwory wybrane*, Wrocław, Ossolineum, coll. Biblioteka Narodowa.
- BOROWSKI, T. (1964). *Le monde de pierre*, Paris, Calmann-Lévy, traduit du polonais par Eric Veaux.
- BOROWSKI, T. (1992, 2002), *Le monde de pierre*, Paris, Christian Bourgois, traduit du polonais par Eric Veaux et Laurence Dyèvre.
- RÓŻEWICZ, T. (1991), *Poètes de l'Apocalypse, Anthologie de poésie en polonais, hébreu et yiddish (1939–1945)*, Presses Universitaires de Lille, traduit du polonais par Maryla Laurent.

Ouvrages théoriques

- BROWN, P. & LEVINSON, S.C. (1987), *Politeness, Some universals in language usage*, Cambridge University Press.
- COMTE-SPONVILLE, A. (1995), *Petit traité des grandes vertus*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DUQUESNE, J., (1998), *Le bonheur en 36 vertus*, Paris, Albin Michel.
- GEOFFROY, Ch. (2000), « La politesse des autres. Regards croisés franco-anglais sur quelques éléments de politesse », *Les langues modernes*, vol. 94, n°1, 41-51.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2000), « Est-il bon, est-il méchant : quelle représentation de l'homme-en-société dans les théories contemporaines de la politesse linguistique ? dans Wauthion M., Simon A.-C. (éds.), *Politesse et idéologie, Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain 2000, pp. 21-35.
- TRAVERSO, V. (2000), « La politesse et les usages dans les interactions : quelques aspects interculturels », *Les langues modernes*, vol. 94, n°1, 8-19.
- TRYUK, M., « Pour une approche socioculturelle du métier du traducteur/ interprète » (article à paraître)
- WALERYSZAK, L. (2006), « L'art de s'adresser à autrui dans les littératures polonaise et française » dans *L'Autre tel qu'on le traduit*, textes réunis par M. Laurent avec la collaboration de L. Waleryszak, Paris, Le Rocher de Calliope, Numilog.

Sites Internet

- BURKE, P., « Les langages de la politesse », <http://terrain.org/index2704.html>, consulté le 28 janvier 2010.
- CARLIER, R., « Mots d'auteur », www.mots-auteurs.fr/mots_citations/sincerite.html, consulté le 28 janvier 2010.
- ENACHE, C. & POPA, G., « Théories linguistiques dans le domaine de la politesse », <http://lce.valahia.ro-volum-55.cenache.gpopa.pdf>, consulté le 28 janvier 2010.

Abstract

The concept of politeness has been food for thought for centuries. In fact, the interest for polite language dates back to the days of ancient rhetoric when the art of “talking properly” was taught in order to convince the interlocutor. But it is only in the 1970s that linguists such as Lakoff, Grice, Brown and Levinson and later Kerbrat-Orecchioni began to get interested in politeness from a linguistic point of view and put forward theories about it. The aim of this article is to find out whether those theories apply in a concentration camp such as described by Tadeusz Borowski in his short story *Proszę państwa do gazu* where polite phrases abound. The objective is also to discover the intention of the author when he uses politeness in such an unexpected place.

La compétence interculturelle et les stratégies didactiques du polonais langue étrangère (PLE) : les formules de politesse dans les méthodes pour les débutants

La succession des différentes méthodologies de l'apprentissage des langues influence à chaque fois la pratique d'un cours et redéfinit la place et le rôle de l'enseignement de la culture. Se basant sur les acquis des anciennes théories, les nouvelles approches les complètent par les principes puisés dans la sociologie, la psychologie, la linguistique, la philosophie ou encore l'ethnologie moderne.

La présente communication s'attache à examiner le problème de l'importance de la dimension culturelle, dont les formules de politesse sont une partie intégrante, dans la didactique du polonais langue étrangère (désormais PLE). Plus précisément, il va s'agir d'analyser la question de la place de l'interculturel dans les manuels et les programmes multimédia pour les apprenants débutants. Pour cela, notre réflexion s'appuiera tout d'abord sur des théories relatives à la compétence socio et interculturelle (au sens large puis dans le contexte polonais), puis sera illustrée par des exemples concrets, tirés de notre corpus.

Nous pouvons constater qu'à partir de la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix du XX^e siècle la problématique de l'enseignement de la culture polonaise aux apprenants étrangers est un domaine qui connaît un grand essor en Pologne (Miodunka 2004 : 16). Les publications prolifèrent, notamment celles de Piotr Garczarek (1997), Jarosław Rokicki (1999), Grażyna Zarzycka (2000), Sybille Schmidt (2002) ou Anna Burzyńska (2002).

Un tel intérêt porté à ce sujet auparavant peu présent dans les travaux des chercheurs polonais s'explique facilement par le fait de la parution en 1992 de *Język polski jako obcy. Programy nauczania na tle badań współczesnej polszczyzny* [Le Polonais langue étrangère. Programmes d'enseignement sur fond des études sur le polonais contemporain]¹ sous la rédaction de Władysław Miodunka. Cet ouvrage fut le premier cadre pédagogique officiel pour le polonais langue étrangère, issu des années d'expériences pédagogiques et de l'influence des directives du Conseil de l'Europe (Trim

¹ Nous signalons que les titres des ouvrages, les citations, ainsi que les exemples mentionnés dans la présente communication – originellement en langue polonaise – ont été traduits par les soins de M. Jeremy Lambert. Compte tenu de la spécificité du sujet, en l'occurrence les formules de politesse propres au polonais, nous avons tenu à ce que la traduction soit la plus littérale possible.

1973 : 9 ; Coste 1980 : 45). Ce cadre introduit également dans le PLE l'approche communicative qui est un concept fondamental de notre recherche. Pour les besoins de l'exposé, nous aimerions présenter très brièvement les grands principes de la méthodologie communicative.

1. Entre le savoir et le savoir-faire...

Le fait que les membres d'une communauté linguistique partagent non seulement un savoir linguistique (normes de grammaire), mais aussi un savoir sociolinguistique (normes d'emploi), est à la base de la notion de compétence de communication (Hymes 1984). Souvent défini comme « l'ensemble des connaissances que doit acquérir tout individu pour être en mesure de communiquer efficacement en fonction du contexte social » (Yuchen 2005 : 41), la compétence de communication met ainsi l'accent sur les acquis théoriques et les savoir-faire pratiques des apprenants. Nous retrouvons les mêmes éléments mises en valeur dans la définition proposée par le *Cadre européen commun de référence pour les langues* (désormais CECRL) : « La compétence sociolinguistique porte sur la connaissance et les habiletés exigées pour faire fonctionner la langue dans sa dimension sociale » (2001 : 93-94).

Selon le CECRL, devenu aujourd'hui un outil de référence, un apprenant débutant doit donc savoir jouer entre les différences de registre de la langue selon le contexte : officiel, formel, neutre, informel, familier et intime. Au niveau A1 – A2 un étranger :

- peut s'exprimer et répondre aux fonctions langagières de base telles que l'échange d'information et la demande et exprimer simplement une idée et une opinion,
- peut entrer dans des relations sociales simplement mais efficacement en utilisant les expressions courantes les plus simples et en suivant les usages de base,
- peut se débrouiller dans des échanges sociaux très courts, en utilisant les formes quotidiennes polies d'accueil et de contact,
- peut faire des invitations, des excuses et y répondre,
- peut établir un contact social de base en utilisant les formes de politesse les plus élémentaires ; accueil et prise de congé, présentations et dire « merci », « s'il vous plaît », « excusez-moi », etc.

(CECRL, 2001 : 95)

Sur ce substrat se greffent par la suite d'autres notions clés de l'apprentissage des langues modernes, notamment celle de la compétence interculturelle qui fait apparaître de nouveaux éléments et aboutit à une vision plus globale de la didactique des langues (Burzyńska 2002 : 46). Dans le processus de la communication réussie entre deux partenaires, l'un *native speaker* et l'autre apprenant, l'accent est mis non seulement sur l'action de se faire comprendre mais aussi de comprendre réellement son interlocuteur. Dans cette approche, la culture du pays de l'apprenant devient une composante essentielle à la compréhension d'une autre réalité culturelle.

D'après le CECRL (2001 : 84), les aptitudes et les savoir-faire interculturels comprennent :

- la capacité d'établir une relation entre la culture d'origine et la culture étrangère,
- la sensibilisation à la notion de culture et la capacité de reconnaître et d'utiliser des stratégies variées pour établir le contact avec des gens d'une autre culture,
- la capacité de jouer le rôle d'intermédiaire culturel entre sa propre culture et la culture étrangère et de gérer efficacement des situations de malentendus et de conflits culturels,
- la capacité à aller au-delà de relations superficielles stéréotypées.

En ce sens, la communication interculturelle se concentre sur ce type spécifique d'interactions où le contact entre un apprenant et un locuteur natif est gêné, voir empêché, à cause des différences culturelles. Les problèmes de communication ne proviennent pas uniquement d'une simple incompréhension de la culture, d'interactions culturellement motivées, ou de lacunes linguistiques de l'étudiant, mais aussi de l'attitude que développe l'apprenant par rapport à une réalité différente véhiculée par la langue cible, car :

La connaissance, la conscience et la compréhension des relations (ressemblances et différences distinctives) entre « le monde d'où l'on vient » et « le monde de la communauté cible » sont à l'origine d'une prise de conscience interculturelle. Il faut souligner que la prise de conscience interculturelle inclut la conscience de la diversité régionale et sociale des deux mondes. Elle s'enrichit également de la conscience qu'il existe un plus grand éventail de cultures que celles véhiculées par la langue maternelle et la langue cible de l'apprenant. Cela aide à les situer toutes deux en contexte. Outre la connaissance objective, la conscience interculturelle englobe la conscience de la manière dont chaque communauté apparaît dans l'optique de l'autre, souvent sous la forme de stéréotypes nationaux.

(CECRL 2001 : 83)

2. ...le savoir-vivre

Le « savoir-vivre » propre à chaque culture est donc une partie intégrante de la compétence interculturelle. Selon le CECRL : « Les règles de politesse fournissent une des raisons les plus importantes pour s'éloigner du *principe de coopération* [...] »² (2001 : 93-94). Par conséquent, ce sont les formules de politesse qui « [...] varient d'une culture à l'autre et sont la source fréquente de malentendus inter-ethniques, en particulier quand l'expression de la politesse est prise au pied de la lettre » (CECRL 2001 : 93-94). Les chercheurs distinguent fréquemment la politesse dite positive, la politesse « par défaut », l'usage adéquat des formules de base, ainsi que l'impolitesse :

² Cf. CECRL (2001 : 96), le principe coopératif (maximes conversationnelles de Grice, 1975) : « Faites en sorte que votre contribution corresponde à ce qui est exigé, au niveau où elle a lieu, par la finalité ou le sens acceptés de l'échange conversationnel dans lequel vous êtes engagé(s), en observant les principes suivants :

- la qualité (essayez de rendre votre contribution véridique) ;
- la quantité (rendez votre contribution aussi informative que possible mais pas plus) ;
- la pertinence (ne dites que ce qui est approprié) ;
- la modalité (soyez bref et précis ; évitez l'obscurité et l'ambiguïté) ».

1. Politesse positive

Par exemple :

- montrer de l'intérêt pour la santé de l'autre, etc.,
- partager expérience et soucis, etc.,
- exprimer admiration, affection, gratitude, etc.,
- offrir des cadeaux, promettre des faveurs, une invitation, etc.

2. « Politesse par défaut »

Par exemple :

- éviter les comportements de pouvoir qui font perdre la face (dogmatisme, ordres directs, etc.)
- exprimer un regret, s'excuser pour un comportement de pouvoir (correction, contradiction, interdiction, etc.),
- éluder, chercher des échappatoires, etc.

3. Utilisation convenable de *merci, s'il vous plaît*, etc.

4. Impolitesse (ignorance délibérée des règles de politesse)

Par exemple :

- brusquerie, franchise excessive,
- expression du mépris, du dégoût,
- réclamation et réprimande,
- colère déclarée, impatience.

CECRL (2001 : 93-94).

En ce qui concerne le contexte polonais, Małgorzata Marcjanik (1993 : 271) présente un modèle général de la politesse se divisant en deux principes :

- okazywanie szacunku partnerowi (chodzi tutaj przede wszystkim o osoby starsze, kobiety, przełożonych, osoby na eksponowanych stanowiskach) z równoczesnym umniejszeniem roli nadawcy,
- wykazywanie zainteresowania istotnymi dla partnera i jego rodziny sprawami (przede wszystkim stanem zdrowia, współt rozmówcy, jego życiem zawodowym i rodzinnym)³.

Ce modèle peut être développé et se déclinera en six règles plus précises : « współodczuwanie, aprobata i życzliwość dla poczynań partnera, demonstrowanie chęci przebywania w towarzystwie partnera, deklarowanie pomocy partnerowi, składanie dowodów pamięci, dyskrecja »⁴. Anna Burzyńska (2002 : 121-123) montre un lien étroit qui unit le modèle de Marcjanik et le savoir- vivre en Pologne à l'époque de la noblesse. Le système politique typiquement polonais au XVII^e et XVIII^e siècle est à la base de ce qu'on appelle « tytułomania » [les formules d'adresse démesurées] qui avait pour but de souligner l'importance de l'interlocuteur. De même pour le respect montré obligatoirement

³ « Montrer du respect vis-à-vis de l'interlocuteur (notamment les personnes âgées, les femmes, les personnes à un échelon supérieur dans la hiérarchie professionnelle) ; montrer de l'intérêt par rapport aux événements importants pour le partenaire et sa famille (la vie professionnelle, la famille, la santé) ».

⁴ « Compatir, approuver et avoir de la bienveillance pour les initiatives du partenaire, montrer de l'envie d'être en compagnie de celui-ci, se déclarer prêt à l'aider, montrer des preuves de souvenir, être discret ».

aux certains membres de la société : les personnes âgées, les femmes ou les personnes au pouvoir. Le modèle de la politesse polonaise se caractérise également par une grande richesse lexicale, notamment synonymique.

La réalisation correcte de ce modèle est étroitement liée à l'utilisation des formules de politesse appropriées, ainsi que du para-verbal (les gestes, la mimique, etc.). On peut parler alors de « l'étiquette linguistique » [etykieta językowa], définie en polonais comme « zbiór przyjętych w danej społeczności wzorów językowych zachowań grzecznościowych, zwyczajowo podporządkowanych określonym sytuacjom pragmatycznym »⁵ (Marcjanik, 1993 : 271). Les codes de politesse règlent à chaque fois l'interaction et leurs usages adéquats permettant aux interlocuteurs de réaliser leurs intentions (une conversation vue comme un acte illocutoire). Le respect de ce système est obligatoire :

Przestrzeganie konwencji językowych jest warunkiem niezbędnym przede wszystkim do skutecznego używania języka, aby wypowiedziane przez nas słowa i zdania niosły treść przez nas, mówiących, zamierzoną i jednocześnie zrozumiałą dla naszego partnera⁶.
(Zgólkowie, 1993 : 9)

Dans cette optique, Burzyńska (2002 : 133-135) décrit les facteurs déterminant la forme de dialogue pour un Polonais contemporain, importants du point de vue de la didactique de PLE :

- I. typ kontaktu : oficjalny – nieoficjalny (potoczny)
- II. wiek i płeć
- III. role społeczne :
 - 1) społeczne role trwałe :
 - a) w kontaktach oficjalnych :
 - sytuacje zawodowe i służbowe (lekarz – lekarz, przełożony – podwładny),
 - sytuacje utrwalone w procesie nauczania i wychowanie (nauczyciel – uczeń),
 - b) w kontaktach nieoficjalnych :
 - sytuacje rodzinne i towarzyskie (ojciec – matka, dziecko – rodzice, kontakty przyjaciół),
 - 2) społeczne role nietrwałe
 - a) w kontaktach oficjalnych :
 - codzienne kontakty osób nieznanym (spotkanych w pociągu, w teatrze itp.),
 - relacje petent – pełniący funkcję (urzędnik – załatwiający sprawę, sprzedający – kupujący),
 - sytuacje wyznaczone etykietą (znany pisarz – czytelnik),
 - b) w kontaktach nieoficjalnych :
 - zachowania spotkanych przypadkowo znajomych⁷.

⁵ « L'ensemble des modèles linguistiques de comportements de politesse acceptés dans une société donnée et habituellement subordonnés à des situations pragmatiques précises ».

⁶ « L'observation des conventions linguistiques est la condition essentielle d'une utilisation de la langue adéquate afin que les mots et les phrases que nous disons, nous les interlocuteurs, colportent un sens qui soit bien pensé et en même temps compréhensibles pour notre partenaire ».

⁷ « I. type de contact : officiel – non officiel (standard) ; II. l'âge et le sexe ; III. types de rôles sociaux : 1) rôles permanents : a) contacts officiels : situations professionnelles (supérieur – em-

La spécificité de la politesse polonaise se manifeste alors non seulement du point de vue formel (par exemple les formules d'adresse), mais également du point de vue pragmatique :

Na wybór określonych zwrotów grzecznościowych wpływa przede wszystkim stopień oficjalności kontaktu (sytuacja oficjalna – nieoficjalna – neutralna), jego rodzaj (kontakt bezpośredni – pośredni) oraz hierarchia między uczestnikami aktu komunikacji (zróżnicowanie wiekowe, zawodowe itp.)⁸.
(Burzyńska, 2002 : 125)

Les formules de politesse servent non seulement à s'exprimer poliment, mais montrent également le type de relation entre les partenaires et le type de liens entre eux (familiarité, intimité, etc.). Selon Marcjanik (1993 : 278) :

Polska etykieta wyjątkową wagę przywiązuje do przestrzegania dystansu istniejącego między partnerami. Zwrócenie się na przykład do przełożonego w takiej formie jak do kolegi [...] traktowane jest jako poważne uchybienie towarzyskie. Istnieją środowiska zawodowe, w których używanie form adresatywnych [...] oznaczających stanowiska, stopnie lub tytuły naukowe [...] jest przyjęte zwyczajowo. Dotyczy to zwłaszcza lekarzy, prawników, pracowników naukowych, wojska, policji, duchownych. Używanie tych form dotyczących przede wszystkim stanowisk cieszących się prestiżem społecznym, przenoszone nieraz bywa na stosunki pozasłużbowe⁹.

Ainsi, un apprenant étranger maîtrisant parfaitement la grammaire et disposant d'un large vocabulaire risque de ne pas comprendre la situation sans avoir pu intégrer préalablement les règles des actes de parole. Il va faire face, tôt ou tard dans son parcours de formation, à la difficulté d'adaptation du complexe modèle de « savoir-vivre » polonais. Comme le démontre notre raisonnement, pour le préparer au mieux à cette épreuve les méthodes de PLE, dans l'esprit de l'approche communicative, devraient présenter les normes de ce qu'on a appelé ici l'étiquette linguistique. Qu'en est-il de la réalité ?

ployé) et situations de système de l'éducation (professeur – étudiant) ; b) contacts non officiels : situations familiales et amicales (père – enfant). 2) rôles non permanents : a) contacts officiels : contacts quotidiens des inconnus (conversation dans un train), relations de type acheteur – vendeur, fonctionnaire – client et situations formalisées du type grand écrivain – lecteur ; b) contacts non officiels : comportements entre les gens qui se connaissent (croiser un ami) ».

⁸ « Le choix des expressions de politesse est avant tout influencé par le degré d'officialité du contact (s'agit-il d'une situation officielle, non-officielle, neutre ?), de son genre (contact direct ou indirect) ainsi que de la hiérarchie entre les participants à l'acte de communication (différence d'âge, de profession, etc.) ».

⁹ « L'étiquette polonaise donne une importance très nette à la distance qui sépare les interlocuteurs. S'adresser à son supérieur de la même manière qu'à un ami est considéré comme un sérieux manquement à la civilité. Il est des milieux professionnels dans lesquels l'utilisation des formes d'adresse marquant le statut, le grade ou les titres scientifiques est accepté comme allant de soi. Il s'agit surtout des médecins, des juristes, des scientifiques, des militaires, de la police et des ecclésiastiques. L'utilisation de ces formes touchant avant tout des positions sociales suscitant le prestige est quelquefois transposée hors du domaine professionnel ».

3. La théorie en pratique

Nous allons analyser quatre manuels et trois programmes multimédia utilisés dans un dispositif d'auto-apprentissage guidé au Centre de Ressources en Langues de l'université Charles-de-Gaulle Lille 3. Quels critères avons-nous retenus quant au choix des méthodes ?

Tout d'abord, il faut souligner l'importance d'un support de référence dans un cours de langue. Les enquêtes menées dans quatre pays européens (Estonie, Islande, Pologne et Hongrie) démontrent que les éléments interculturels sont souvent introduits à l'aide des manuels utilisés :

Nawet jeżeli podstawy programowe uwzględniają zadanie rozwijania kompetencji interkulturowej na lekcjach języków obcych, wielu nauczycieli za program nauczania przyjmuje podręcznik. Wpływ treści zawartych w podręczniku ma często większe znaczenie dla praktyki nauczania niż program. Dotyczy to także obecności na lekcjach problematyki interkulturowości¹⁰.

(Aleksandrowicz-Pędlich, 2007 : 47)

Les quatre manuels choisis : *Cześć, jak się masz ? Cześć I : Spotykamy się w Polsce* de Władysław Miodunka, *Hurra!!! Po polsku I* de Małgorzata Małolepsza et Aneta Szymkiewicz et *Hurra!!! Po polsku II* de Agnieszka Burkat et Agnieszka Jasińska, ainsi que *Dzień dobry!* de Laurence Dyèvre et Marie Furman-Bouvard sont :

- a. des cours complets destinés à l'apprentissage de compétences décrites dans le CE-CRL et conformes aux normes de la certification nationale polonaise¹¹ (les auteurs des trois premiers livres confirment cette approche explicitement, sur la couverture et dans l'introduction) ;
- b. prévus pour l'enseignement des débutants adultes et visent respectivement les niveaux (selon les indications des auteurs) : A1, A1, A2 et « débutants ». Nous avons décidé de nous intéresser aux apprenants débutants car c'est à cette étape-là que l'introduction des éléments interculturels est un réel défi ;
- c. publiés récemment : respectivement en 1996 (2006 deuxième édition), 2006, 2007 et 1994 (2003 quatrième édition corrigée), par souci de l'actualité de contenu ;
- d. élaborés en Pologne par les auteurs polonais en ce qui concerne les trois premiers manuels, le *Dzień dobry!* ayant été créé en France par une équipe franco-polonaise ;
- e. deux livres ont été écrits uniquement en polonais (qui est la langue des consignes, des exercices et des explications) : il s'agit de *Hurra!!! Po polsku I* et de *Hurra!!!*

¹⁰ « Même si les bases du programme prennent en compte et tentent à développer la compétence interculturelle lors des cours de langue étrangère, de nombreux enseignants utilisent le manuel comme programme d'enseignement. L'influence du contenu du manuel est souvent plus grande dans la pratique de l'enseignement que le programme. Cela touche également à la présence de la problématique de l'interculturalité lors des leçons ».

¹¹ L'arrêté de 11 avril 2003 de Ministère de l'Éducation Nationale donne aux étrangers et aux personnes d'origine polonaise résidentes à l'étranger la possibilité d'attester leur niveau de langue grâce à une certification nationale conforme aux normes du *Cadre européen commun de référence pour les langues*. Voir : <http://www.buwiwm.edu.pl/certyfikacja/index.html>.

Po polsku II ; deux autres ont été complétés de commentaires dans une langue étrangère : en anglais dans *Cześć, jak się masz ?* et en français dans *Dzień dobry!* (ce choix laisse aux auteurs la possibilité de fournir des explications concernant les phénomènes culturels).

Chaque manuel possède également des enregistrements audio, *Hurra!!! Po polsku I* et *II* proposent en plus un cahier d'exercices et un guide pour l'enseignant. L'analyse de ces documents n'entre pas dans le cadre de cette communication.

En ce qui concerne les outils multimédia, nous avons choisi trois programmes : *Język Polski dla obcokrajowców I et II* publiés par la maison d'éditions EuroTalk Interactive, *Polski bez problemu !* publié par la maison d'éditions SuperMemo et un site internet à vocation éducative <http://www.oneness.vu.lt/pl/>. Tous les supports sont destinés aux apprenants étrangers débutants et ont été créés récemment. Les deux premiers programmes proposent des commentaires en français, le site de projet *Oneness* en anglais.

Comme nous avons cherché à le montrer plus haut, les formules de politesse, ou l'étiquette linguistique dans un sens plus large, font partie de la compétence à communiquer et leur apprentissage est indispensable, car sans les règles de savoir-vivre de pays de la langue cible une interaction réussie est difficile à imaginer. Dans les manuels et les supports multimédia analysés, ont été présentées les formules de politesse polonaises suivantes: 1) les formules de politesse de base et leurs usages appropriés, 2) les formules d'adresse, 3) les formules utilisées pour inviter pour prendre ou refuser un rendez-vous, 4) les formules de vœux, 5) les formules utilisées dans les échanges écrits du type carte postale, lettre.

1) Dans les textes et les exercices examinés, le type de contact représenté le plus souvent est l'interaction directe officielle et non-officielle (*Hurra!!! Po polsku I* et *II* proposent dès le début trois niveaux de langue : officiel, standard et familier, 2006 : 8). Selon le modèle de Burzyńska présenté plus haut, ce sont donc les contacts les plus fréquemment rencontrés entre les interlocuteurs dans la vie quotidienne. Les mots et les expressions de base comme : *Proszę*¹², *Dziękuję*, *Przepraszam*, *Dobranoc*, *Dzień dobry*, *Jak się pani nazywa ?*, *Jak ma pan na imię ?*, *Bardzo mi miło*, *Cześć*, *Jestem Paweł* [respectivement : « S'il vous plaît », « Merci », « Excusez-moi », « Bonne nuit », « Bonjour », « Quel est votre nom de famille ? », « Vous vous appelez comment ? », « Enchanté », « Salut, je suis Paul »], sont introduits dans les dialogues situés dans un contexte précis : le matin ou le soir, à l'école ou dans la rue. Voici trois exemples :

- (1) – *Cześć*. Mam na imię Beata. A ty ?
– Mam na imię Anna.
– *Bardzo mi miło*.

¹² Miodunka (2006 : 146) montre huit façons d'employer le verbe *proszę* en polonais : quand on s'adresse directement à quelqu'un ou quand on veut attirer l'attention de quelqu'un (*proszę pani*) ; comme une réponse pour *dziękuję* ; quand on donne quelque chose à quelqu'un (*proszę bardzo*) ; en guise de permission ; quand on laisse passer quelqu'un ; pour dire *entrer* ; quand un vendeur s'adresse pour une première fois au client ; pour faire répéter quelqu'un.

- Miło mi¹³.
(*Hurra!!! Po polsku I*, 2006 : 10)
- (2) – Dzień dobry.
– Dzień dobry.
– Jak się pani nazywa ?
– Nazywam się Mikulska.
– A jak ma pani na imię ?
– Mam na imię Katarzyna¹⁴.
(*Hurra!!! Po polsku I*, 2006 : 10)
- (3) – Agnieszka ! Cześć kochanie !
– Cześć Robert.
– Jak się masz ?
– Cudownie. A ty ?
– Fajnie. Cieszę się, że już jesteś¹⁵.
(*Cześć, jak się masz I*, 2006 : 45)

Tous les manuels montrent comment se saluer, se présenter et prendre congé en tenant compte de différents rapports entre les interlocuteurs et le contexte de la conversation (qui parle à qui, où, quand, dans quel but, etc.). *Cześć, jak się masz ?* (pp. 48–52) et *Dzień dobry!* (p. 51) donnent également quelques commentaires sur les coutumes polonaises. Les auteurs montrent la différence entre *ty* et *pan, pani* (suivi du verbe à la troisième personne du singulier) et *państwo* en soulignant que la prise de contact pour les inconnus, dans les situations quotidiennes et officielles, implique toujours le « vouvoiement ». Le fait de se dire *pan/pani* n’a pas de connotations valorisantes comme c’est le cas du vouvoiement présenté dans certaines méthodes de français langue étrangère (Grabowska, 2004 : 55-62).

Seulement Miodunka (p. 50) précise que le passage au tutoiement est fortement ritualisé, grâce aux formules : *Proszę pani/pana, czy możemy przejść na ty ?, Proszę mi mówić na ty* [respectivement : « Peut-on passer au “tu” ? » et « Dites-moi “tu” »]. Ce passage est habituellement amené par une femme (à un homme), une personne plus âgée (à quelqu’un de plus jeune) ou un supérieur (à un employé). Toutes les méthodes introduisent aussi l’usage des prénoms en diminutif : *Agnisia, Marysia, Wojtek*.

Toutefois, aucun auteur n’explique pas explicitement les règles concernant les pratiques suivantes, typiquement polonaises : la tradition de baisemain, l’obligation d’enlever son couvre-chef ou de retirer les mains de ses poches pour se saluer, de se serrer la main. Les manuels présentent uniquement le modèle « occidental », seulement Miodunka montre quelques photographies, mais sans commentaire.

De même, tous les manuels montrent les expressions et les formules de politesse les plus courantes, sans s’attarder sur le lexique un peu moins courant, mais ancré dans la culture. En ce qui concerne les salutations, nous pouvons citer ici, d’après Halina et Tadeusz Zgólkowie (1993 : 29-31), de nombreux exemples bien connus des Polonais

¹³ – Salut. Je m’appelle Beata, et toi ? – Je m’appelle Anna.- Enchantée.- Enchantée.

¹⁴ – Bonjour. – Bonjour. – Comment vous appelez-vous ? – Mon nom est Mikulska. – Et quel est votre prénom ? – Je m’appelle Katarzyna.

¹⁵ – Agnieszka !, salut ma chérie ! – Salut Robert. – Comment vas-tu ? – Parfaitement bien, et toi ? – Très bien. Je suis content que tu sois là.

mais rarement évoqués dans les manuels : *hej, serwus, uszanowanie, helo, czolem, klaniam się, siemasz, ahoj, szacuneczek* ou encore *szczęść Boże*. De même pour les formules permettant de se dire au revoir de manière informelle : *do zobaczenia, tymczasem, na razie, trzymaj się, do milego zobaczenia, do jutra, bywaj zdrow, no to pa, siema*, ou plus élégamment : *Polecam się łaskawej pamięci, Myślę, że będę miał przyjemność spotkać się z panią raz jeszcze, Niech nas pan kiedyś odwiedzi, Bardzo przyjemnie mi się z panem rozmawiało*, etc. [respectivement : « Je m'en remets à votre bon souvenir », « Je pense que j'aurai la joie de vous rencontrer une autre fois », « Passez nous voir », « Il m'a été très agréable de converser avec vous »]. Les étudiants s'intéressent vivement à ce type de vocabulaire, mais doivent le découvrir et apprendre à l'utiliser par eux-mêmes.

Les phrases du type : *Co słyhać ?, Jak się masz ?*, dans la plupart des manuels font partie des salutations. Voici un exemple :

- (4) – Dobry wieczór. Jak się pan ma ?
– Dobrze. A pani ?
– Świetnie¹⁶.
(*Hurra!!! Po polsku I*, 2006 : 10)

Les propositions de réponses pour la question : *Jak się masz ?* sont assez limitées : *świetnie, bardzo dobrze, dobrze, tak sobie, źle, bardzo źle, fatalnie* [respectivement : « parfaitement bien », « très bien », « bien », « comme ci, comme ça », « mal », « très mal », « horriblement »]. Nous n'avons pas trouvé non plus de questions du type : *Jak ma się pana żona ?, Co u babci ?, Co słyhać w rodzinie ?, Wszyscy zdrowi ?* [respectivement : « Comment va votre femme ? », « Comment ça va chez mamie ? », « Comment va la famille ? », « Tout le monde est en bonne santé ? »]. Encore une fois, les auteurs n'introduisent pas, même lexicalement – compte tenu de la faible connaissance de la langue des apprenants, des expressions de la politesse polonaise où l'intérêt montré à la santé du partenaire et de sa famille est très présent.

Seulement le manuel de Miodunka présente les questions du type *Jak się masz ?* comme ne faisant plus partie du rituel des salutations *sensu stricto*, mais comme de véritables questions auxquelles les Polonais répondent sérieusement (d'où le stéréotype du « Polonais râleur » étalant ses soucis). Cela amène une certaine incompréhension de la part des apprenants occidentaux, notamment des Français, pour qui la question *Comment ça va ?* est devenue l'équivalent d'une salutation à laquelle on n'attend plus de réponse.

Dans la plupart des cas, tous les dialogues sont illustrés par les photographies ou les dessins pour montrer le langage du corps, dont le décodage exige une « connaissance des conventions qui régissent les comportements qui font partie de la compétence socioculturelle de l'usager/apprenant » (CECRL 2001 : 83), qui varie d'une culture à l'autre. *Hurra!!! Po polsku II* propose aussi des exercices d'intonation : savoir interpréter et produire correctement et poliment une phrase exprimant la joie, la tristesse, le regret ou encore la plainte peut être très utile pour un apprenant étranger.

¹⁶ - Bonsoir. Comment allez-vous ? – Bien, et vous ? – Très bien .

2) Tous les auteurs attirent aussi l'attention des apprenants sur l'usage des formules d'adresse du type : *Dzień dobry pani Krysiu* , *Pan Jacek jest chory*, *Pan Krzysz pracuje* [respectivement : *« Bonjour Madame Krystyna », *« Monsieur Jacek est malade », *« Monsieur Christophe travaille »], caractéristiques du niveau de langue familier. L'exemple suivant en témoigne :

(5) Pani Katarzyna jest sekretarką. Jutro będzie rozmawiać przez telefon¹⁷.

(*Hurra!!! Po polsku I*, 2006 : 94)

Les manuels montrent aussi exhaustivement la pratique d'emploi des titres dans certains milieux professionnels : *panie inżynierze*, *pani profesor*, *panie doktorze* [respectivement : *« Monsieur l'ingénieur », *« Madame le professeur », *« Monsieur le docteur »], propres au modèle de la politesse polonaise. Voici deux exemples :

(6) – Dzień dobry panu. Jestem Małgorzata Solska.

– Dzień dobry pani. Jestem Piotr Nowicki.

– Czy jest pan inżynier Maciej Solski ?

– Tak. Proszę...

– Dziękuję. Do widzenia panu¹⁸.

(*Dzień dobry!*, 2003 : 23)

(7) Naszym dzisiejszym gościem jest pan profesor Marian Tarkowski. Panie profesorze, jest pan psychologiem praktykiem, prowadzi pan kursy szybkiego uczenia się [...] ¹⁹.

(*Hurra!!! Po polsku I*, 2006 : 143)

3) Une place importante est accordée dans chaque manuel aux situations de rencontres. Les auteurs montrent comment proposer un rendez-vous, quelles formules de politesse utiliser pour l'accepter ou le refuser : *Zapraszam cię*, *Chciałbym zaprosić panią na imieniny*, *Czy mogę zaproponować panu obiad ?*, *Jesteś wolna jutro wieczorem ?*, *Może pójdziemy do kina ?*, *To dobry pomysł*, *Niestety nie mogę*, *Przepraszam, ale nie mam czasu*, *Dziękuję ci, z przyjemnością* [respectivement : « Je t'invite », « Je voudrais vous inviter à ma fête », « Puis-je vous proposer de déjeuner avec moi ? », « Es-tu libre demain soir ? », « Nous pouvons peut-être aller au cinéma ? », « C'est une bonne idée », « Malheureusement je ne peux pas », « Excuse-moi, mais je n'ai pas le temps », « Je te remercie, avec plaisir »]. Par exemple :

(8) – Słucham !

– Cześć, tu Beata.

– A cześć. Co słyhać ?

¹⁷ Madame Katarzyna est secrétaire. Demain elle discutera par téléphone.

¹⁸ – Bonjour Monsieur. Je suis Małgorzata Solska. – Bonjour Madame. Je suis Piotr Nowicki. – Est-ce que Monsieur l'ingénieur Maciej Solski est là ? – Oui, s'il vous plaît... – Merci. Au revoir, Monsieur.

¹⁹ Notre invité du jour est Monsieur le professeur Marian Tarkowski. Monsieur le professeur, vous êtes psychologue praticien, vous donnez des cours d'apprentissage rapide (...).

- Nic specjalnego. Trochę pracuję na komputerze.
- Może pójdziemy do kina ?
- Dobry pomysł, ale nie wiem co jest w kinie.
- W „Apollo” jest festiwal filmów japońskich.
- Nie lubię filmów japońskich.
- Co proponujesz ?
- Może teatr ?
- Nie ma dzisiaj nic interesującego.
- Może pójdziemy na kawę do kawiarni ?
- Dobrze, na Rynek [...] ²⁰.

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 69)

- (9) – Czy masz czas w poniedziałek o piątej ?
- Niestety, nie. Mam lekcję angielskiego.
 - Może w środę ?
 - Tak, w środę mam czas. Co proponujesz ? ²¹

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 69)

- (10) – W niedzielę zapraszam cię do restauracji na obiad.
- Dziękuję ci, ale to naprawdę zbyt wiele ²².

(*Cześć, jak się masz I*, 2006 : 161)

4) Les formules de vœux, présentées toujours dans un contexte spécifique : fêtes de fin d’année, Pâques, anniversaire, sont également introduites très vite, mais le vocabulaire reste tout de même très limité. Les auteurs mentionnent aussi, entre autres, la coutume de célébrer « imieniny », typiquement polonaise : *Wszystkiego najlepszego z okazji imienin/urodzin, Wesółych Świąt bożego Narodzenia, Szczęśliwego Nowego Roku, Wielu sukcesów* [respectivement : « Tout le meilleur à l’occasion de ta fête/ ton anniversaire », « Joyeux Noël », « Heureuse année », « Beaucoup de succès »]. Le texte de la chanson d’anniversaire *Sto lat* a été également introduit. Voilà deux exemples de formules de vœux tirés de manuel *Hurra!!! Po polsku I* :

- (11) – Wszystkiego najlepszego z okazji imienin panie dyrektorze
- Och, dziękuję wam wszystkim. Jestem naprawdę wzruszony ²³.

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 149)

- (12) – Moi Kochani, życzę wam pogodnych, zdrowych , szczęśliwych świąt Bożego Narodzenia ²⁴.

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 149)

²⁰ – Allo. – Salut, c’est Beata. – Ah salut ! Comment vas-tu ? – Rien de spécial. Je travaille un petit peu sur l’ordinateur. – On va au cinéma ? – Bonne idée, mais je ne sais pas ce qu’il y a au cinéma. – Il y le festival du film japonais à l’« Apollo ». – Je n’aime pas les films japonais. – Qu’est-ce que tu proposes ? – Le théâtre peut-être ? – Il n’y a rien d’intéressant aujourd’hui. – Nous pouvons peut-être aller boire un café ? – Bien, allons sur la Grand-place (...).

²¹ – Est-ce que tu aurais le temps lundi à cinq heures ? – Malheureusement pas... J’ai ma leçon d’anglais. – Mercredi, peut-être ? – Oui, j’ai le temps mercredi. Qu’est-ce que tu proposes ?

²² – Dimanche, je t’invite à déjeuner au restaurant. – Je te remercie, mais c’est vraiment inutile.

²³ Tout le meilleur à l’occasion de votre fête, Monsieur le directeur. – Oh, je vous remercie tous. Je suis vraiment ému.

²⁴ – * Mes chers, je vous souhaite un serein, sain et heureux Noël.

Seul Miodunka (p. 168) présente dans ce contexte la tradition des toasts et explique les coutumes liées à la consommation d'alcool en Pologne. Il introduit, entre autres, les exemples suivants : *Na zdrowie, Zdrowie pani domu, Zdrowie jubilata, Zdrowie solenizantki, Zdrowie pięknych pań* [respectivement : « Santé », « Santé à la maîtresse de maison », « A la santé du jubilaire », « A la santé *de la jubilaire », « A la santé de belles dames »].

5) L'étudiant apprend aussi comment écrire une carte postale, une simple lettre ou une lettre officielle en utilisant les formules de politesse adéquates : *Kochana babciu, Drogi Wojtku, Pozdrawiamy serdecznie, Szanowni państwo, Całujemy, Z wyrazami szacunku, Z poważaniem, Do zobaczenia, Będę wdzięczny za szybką odpowiedź* [respectivement : « Chère Grand-mère », « Cher Wojtek », « Cordiales salutations », « Madame, Monsieur », « Nous vous embrassons », « Respectueusement », « Je vous présente mes salutations empressées », « Au revoir », « Je vous serai reconnaissant de me répondre rapidement »]. Voici quelques exemples :

(13) Kochani Rodzice !

Deszczowe pozdrowienia z Mazur przesyłają Wojtek i Marek²⁵.

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 113)

(14) Szanowni Państwo,

Jestem zainteresowana Państwa ofertą wycieczki do Grecji [...]. Będę wdzięczna za szybką odpowiedź, Z poważaniem...²⁶

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 113)

(15) Szanowni Państwo,

zwracam się z uprzejmą prośbą o przyznanie mi stypendium naukowego. [...].

Z wyrazami szacunku...²⁷

(Hurra!!! *Po polsku I*, 2006 : 144)

Les formules proposées sont, encore une fois, appropriées mais leur choix reste très restreint. Il suffit de citer quelques expressions proposées par Halina et Tadeusz Zgólkowie pour comparer (1993 : 125-131) : *Kończę już i całuję, Pięknie się kłaniam, Na tym kończę, Całuję, Na zakończenie chciałbym życzyć Tobie i Twojej rodzinie..., Nie będę Cię dłużej zanudzać, To na razie tyle ode mnie, Przesyłam moc uścisków, Odpisz szybko, Napisz co słychać u Ciebie* [respectivement : « Je termine maintenant, et je t'embrasse », « Je te/vous salue bien bas », « Sur ce, je termine », « Je te/vous embrasse », « Pour terminer, je voudrais te souhaiter à toi et à ta famille... », « Je ne t'ennuierai pas plus longtemps », « Pour l'heure, je m'arrête ici », « Je t'embrasse très fort », « Réponds-moi vite », « Ecris-moi comment tu vas »], etc. Par contre, tous les auteurs montrent l'usage des majuscules dans la correspondance privée, par exemple : *kochana Babciu, serdecznie Cię pozdrawiam* [respectivement : « Chère Grand-mère », *« Je Te salue cordialement »].

²⁵ Chers parents, Salutations pluvieuses de Mazurie, Wojtek et Marek.

²⁶ Madame, Monsieur, Je suis intéressé par votre offre d'excursion en Grèce. (...) Je vous serais reconnaissant de me répondre rapidement, Bien à vous...

²⁷ Madame, Monsieur, Je m'adresse à vous dans le but de vous demander de m'accorder une bourse d'étude. (...) Respectueusement...

En ce qui concerne les programmes multimédia, nous présenterons les résultats de l'analyse sous la forme d'un tableau. Néanmoins, nous constatons que, contrairement à ce qu'on pouvait attendre d'un support disposant de la possibilité de montrer réellement les différentes situations et différents contextes, les programmes analysés ne s'intéressent pas souvent à la dimension socioculturelle. Les situations présentées restent superficielles et dépourvues des particularités polonaises :

Nom de la ressource :	1)	2)	3)	4)	5)	Commentaires pragmatiques
<i>Język Polski dla obcokrajowców I et II</i>	oui	non	non	non	oui	non
<i>Polski bez problemu !</i>	oui	oui	oui	oui	oui	oui
http://www.oneness.vu.lt/pl/	oui	oui	oui	oui	oui	non

4. Conclusion

Les résultats qui viennent d'être présentés mènent à la conclusion suivante : l'apprentissage des formules de politesse est devenu, grâce à l'expansion de l'approche communicative, un élément indispensable dans la didactique du PLE. Une place lui est accordée dans la plupart des méthodes et des supports numériques. Nous trouverons les différentes formules de politesse présentées assez tôt dans le parcours de formation proposé par les auteurs de chaque manuel : dans les textes et les dialogues, dans les exercices et les tâches communicatives.

Toutefois, les explications pragmatiques restent rares, les auteurs se contentant de présenter les structures lexicales sans d'autres commentaires, et il peut arriver qu'un apprenant étranger accumule un vocabulaire important sans savoir l'utiliser correctement dans le contexte des traditions et coutumes polonaises, dont certaines ont été évoquées plus haut. Le manque de diversité du lexique est aussi décevant.

Le manuel qui consacre le plus de place à la culture au sens large est le *Cześć, jak się masz ? Część I : Spotykamy się w Polsce*. L'auteur introduit l'étiquette linguistique par les textes accompagnés dans la plupart des cas d'un dessin ou d'une photographie. Les commentaires pragmatiques sont également fournis : Miodunka explique comment se comporter dans les situations spécifiques à la culture polonaise. Le savoir est par la suite transformé en savoir-faire grâce aux exercices communicatifs (dialogues, scènes, etc.).

Les manuels *Hurra!!! Po polsku I et II* restent par contre les plus riches au niveau du vocabulaire et des thématiques abordés. En complément des situations ici évoquées, les auteurs introduisent des formules de compliments, de doutes et de certitudes, l'art de la discussion, les comparaisons, les justifications, etc.

Est-ce qu'un apprenant peut alors, en se basant uniquement sur les informations présentées dans les manuels, acquérir une compétence interculturelle au niveau postulé par le CECRL ? En ce qui concerne la politesse dite « positive », un étudiant débutant dispose d'un savoir-faire qui pourrait lui permettre une communication réussie.

Par contre, un manque de lexique et d'explications se fait clairement ressentir dans les manuels en ce qui concerne la « politesse par défaut » et l'impolitesse (cf. CECRL, 2001 : 93-94). Comment aider alors les étudiants à assimiler ce savoir certes complexe, mais pourtant essentiel ?

Les chercheurs polonais soulignent en premier lieu le rôle que devrait jouer l'enseignant : celui d'un expert linguistique logiquement, mais aussi celui d'un guide :

Istotną rolę odgrywa tutaj także komentarz własny lektora, uwzględniający zasadę poglądowości (ilustracje i inne materiały graficzne oraz środki audiowizualne), zwłaszcza na początkowym etapie nauczania.²⁸
(Burzyńska, 2002 : 139)

Ewa Lipińska et Anna Seretny (2006), Lucyna Aleksandrowicz-Pędlich (2007) ou encore Anna Burzyńska (2002) attirent également notre l'attention sur la nécessité d'intégrer aux programmes d'enseignement du PLE des textes littéraires : « Odkrywanie i zrozumienie utrwalonych w literaturze realiów socjokulturowych i kodów kulturowych może więc ułatwić uczącym się odnalezienie się w otaczającej ich nowej dla nich rzeczywistości językowej »²⁹ (Lipińska et Seretny, 2006 : 243), pour que la vision de la culture polonaise acquise au cours de l'apprentissage soit la plus large, la plus riche et le plus réaliste possible.

Références bibliographiques

- ALEKSANDROWICZ-PĘDLICH, L. (2007), Interkulturowość w kształceniu językowym w Polsce i innych krajach europejskich, dans : Komorowska H. (éd.), *Nauczanie języków obcych. Polska a Europa*, Varsovie, Academica, 39-57.
- BURKAT, A. & JASIŃSKA, A. (2007), *Hurra!!! Po polsku II*, Cracovie, Prolog.
- BURZYŃSKA, A. B. (2002), *Jakże rad bym się nauczył polskiej mowy... O glottodydaktycznych aspektach relacji język a kultura w nauczaniu języka polskiego jako obcego*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- CADRE EUROPÉEN COMMUN DE RÉFÉRENCE POUR LES LANGUES : http://www.coe.int/T/DG4/Linguistic/Source/Framework_FR.pdf
- COSTE, D. (1980), Communicatif, fonctionnel, notionnel et quelques autres, *Le français dans le monde*, n° 153, 41-47.
- DYÈVRE, L. & FURMAN-BOUVARD, M. (2003), *Dzień dobry! Méthode de polonais*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- GARNCAREK, P. (1997), *Świat języka polskiego oczami cudzoziemców*, Varsovie, Wydawnictwo DiG.

²⁸ « Le commentaire personnel du lecteur joue ici un rôle fondamental, il doit être démonstratif (se baser par exemple sur des illustrations, du matériel graphique ou des moyens audiovisuels) surtout dans les premières étapes de l'apprentissage ».

²⁹ « La découverte et la compréhension des aspects socioculturels ainsi que des codes culturels fixés en littérature pourrait donc faciliter à l'apprenant la découverte d'une nouvelle réalité linguistique ».

- GRABOWSKA, M. (2004), La politesse et l'interaction dans l'enseignement du FLE, dans : Bogacki K., Giermak-Zielińska T. (éds), *La linguistique romane en Pologne : millésime 2004*, Łask, Leksem, 55-62.
- HYMES, D. (1984), *Vers la compétence de communication*, Paris, Credif – Hatier.
- LIPIŃSKA, E., SERETNY, A. (2006), *Z zagadnień dydaktyki języka polskiego jako obcego*, Cracovie, Universitas.
- MAŁOLEPSZA, M., SZYMKIEWICZ, A. (2006), *Hurra!!! Po polsku 1*, Cracovie, Prolog.
- MARCJANIK, M. (1993), Etykieta językowa, dans : J. Bartmiński (éd.), *Encyklopedia kultury polskiej XX wieku, t. 2 : Współczesny język polski*, Wrocław, Wiedza o kulturze, 271-283.
- MIODUNKA, W. (2006), *Cześć, jak się masz ? Część I : Spotkamy się w Polsce*, Cracovie, Universitas.
- MIODUNKA, W. (éd.) (2004), *Kultura w nauczaniu języka polskiego jako obcego : stan obecny – programy nauczania- pomoce dydaktyczne*, Cracovie, Universitas.
- ROKICKI, J. (1999), Studenci obcokrajowcy o Polsce i Polakach, dans : Miodunka W. et Rokicki J. (éds.), *Oswajanie chrząszcza w trzcinnie*, Cracovie, Universitas, 165-204.
- SCHMIDT, S. (2002), *Kompetencja komunikacyjna Niemców w polskich aktach grzeczności językowej z uwzględnieniem form adresatywnych. Perspektywa glottodydaktyczna*, Université de Varsovie, thèse de doctorat non publiée.
- TRIM, J. (1973), *Système d'apprentissage des langues vivantes par les adultes*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.
- YUCHEN, CH. (2005), *Didactique des langues étrangères et ressources matérielles d'apprentissage en dispositif d'autoformation*, Université Grenoble 2, thèse de doctorat non publiée.
- ZARZYCKA, G. (2000), *Dialog międzykulturowy. Teoria i opis komunikowania się cudzoziemców przyswajających język polski*, Łódź, Université de Łódź.
- ZGÓLKOWIE, H. ET T. (1993), *Językowy savoir-vivre. Praktyczny poradnik posługiwania się polszczyzną w sytuacjach oficjalnych i towarzyskich*, Poznań, SAWW.

Abstract

This research aims to examine the problem of the (inter)cultural dimension in second language acquisition. More precisely, we propose to study how the linguistic forms of Polish language politeness are presented in the sample of recent textbooks and multimedia environments for foreign novice learners. The reflexion will be based on a theoretical framework (theories of social and intercultural competence) and illustrated by selected examples.

Les nouveaux rituels verbaux en russe moderne

Vingt ans après l'effondrement de l'URSS, les linguistes constatent que le style communicatif russe a beaucoup changé par rapport à celui de l'époque soviétique. Dans son dernier livre qui porte un titre très significatif *Le russe au bord de la crise de nerfs*, Maxime Krongauz remarque qu'actuellement on peut parler de deux étiquettes de la parole russe¹ : l'ancienne et la nouvelle, à tel point elles sont différentes (2008 : 117).

En effet, le russe et la communication en russe changent très vite, même par rapport aux années 1990, ce qui est sans doute lié à l'ouverture de la Russie vers le monde extérieur et, entre parenthèses, à l'usage de plus en plus généralisé de l'Internet. Ce qui n'était alors qu'une tendance (la disparition de l'appellatif *товарищ* – camarade; la manifestation plus explicite de la politesse dans les lieux publics, surtout dans les commerces ; l'emploi de plus en plus fréquent des anglicismes et américanismes etc.), s'est transformé maintenant en lieux communs.

Par rapport à notre recherche sur la politesse linguistique russe dans les années 1990 que nous avons entreprise sur un vaste corpus audio qui représente 15 heures d'enregistrements de conversations courantes entre les Russes (Kastler 1998), le sujet de cet article est plus restreint et porte sur les nouveaux rituels verbaux en russe apparus ces derniers temps dans les échanges quotidiens. Cette fois, nous avons rédigé un questionnaire « Quoi de neuf dans l'étiquette russe ? » contenant 22 questions sur la façon de se comporter dans la communication quotidienne. Une cinquantaine de citoyens entre 16 ans et 60 ans (provenant de trois villes de la partie européenne de la Russie : Moscou, Toula, Iochkar-Ola) ont répondu à ce questionnaire. La moitié des participants est représentée par les étudiants, une autre moitié appartient essentiellement à la classe moyenne, 82% sont des femmes. L'article en question présente donc les résultats de cette enquête sur la nouvelle politesse russe.

1. Les rituels verbaux interpersonnels

Comme il s'agit des manifestations concrètes de la politesse linguistique, nous utilisons ici le concept de rituel verbal interpersonnel élaboré par le sociologue américain Erving Goffman qui donne ce nom aux « actes formels et conventionnalisés qu'un individu accomplit pour et envers un autre et qui attestent de la civilité et du bon vouloir de la part de l'exécutant » (1973 : 74). On voit que la notion goffmanienne de

¹ *Речевой этикет*, terme russe qui correspond au terme français *politesse linguistique*.

rituel verbal possède certainement une valeur dialogique de sorte que le code rituel présuppose non seulement des actes de langage quelconques (remerciement, excuse, vœux etc.), mais des échanges verbaux. Certes, ces échanges verbaux possèdent des contours linguistiques figés et relativement peu variables à l'intérieur d'une même communauté ou d'un groupe social, mais ce système de règles du comportement langagier n'est pas complètement statique, il peut bouger, changer, évoluer.

Goffman distingue des rituels positifs qui consistent à « rendre hommage de diverses façons par diverses offrandes » et des rituels négatifs qui « signifient l'interdiction, l'évitement, l'écart » lorsqu'il s'agit des réserves du *moi* et du droit de l'individu à la tranquillité (1973 : 73).

De cette distinction Goffman en arrive à une autre : il distingue des échanges confirmatifs (salutations d'ouverture et de clôture, offres, remerciements, compliments, etc.) et des échanges réparateurs (excuse, justification, formulation indirecte etc.) (1973 : 88).

Nous allons nous concentrer sur les échanges confirmatifs, car la politesse russe, comme nous l'avons montré dans nos travaux précédents, privilégie les stratégies communicatives basées sur les rituels positifs qui valorisent la face de l'interlocuteur (Kastler 2000 : 169).

2. Les nouveaux échanges confirmatifs

2.1. *Les rituels d'accès*

Par le terme *rituels d'accès* Goffman désigne les salutations et les adieux dont la valeur illocutoire est de permettre l'établissement d'un contact entre les gens et, ensuite, de faciliter la séparation des interlocuteurs. Dans la littérature sur les interactions verbales sont également utilisées les termes *salutations d'ouverture* et *salutations de clôture* (Traverso 1996 : 67).

Le choix des salutations dépend en général de la situation communicative et en particulier des relations interpersonnelles entre les partenaires. On distingue deux types de relations interpersonnelles : la relation horizontale qui place les interactants sur l'axe *distance/ familiarité (intimité)* et la relation verticale dont relèvent les différentes positions (*haute/ basse*) qu'occupent les participants d'une interaction verbale en fonction de différents facteurs (âge, sexe, statut social etc.).

Sur l'axe de la relation horizontale *distance / familiarité*, on distingue des interactants inconnus et connus, le degré de connaissance pouvant être différent : voisins, collègues, amis, proches, membres de la famille. Les interactants inconnus peuvent être, d'une part, anonymes, c'est-à-dire dépourvus de marqueurs évidents de leur statut social (des passants dans la rue, des passagers dans les transports publics etc.), et d'autre part, on peut parler des « inconnus identifiés » qui, au cours de la communication, remplissent certaines fonctions sociales, par exemple celles de vendeur et de client, de bibliothécaire et de lecteur etc.

2.1.1. Salutations entre les interactants inconnus

Sur cet axe nous avons constaté les tendances suivantes :

- les termes d’adresse *Госпожа/Господин* (Madame, Monsieur) ne sont pas finalement entrés dans l’usage quotidien alors que l’appellatif « unisexe » de l’époque soviétique *Товарищ* (Camarade) est tombé en désuétude ;
- lorsqu’on s’adresse à une personne inconnue, on utilise le soi-disant « appellatif zéro » : *Будьте добры* (Soyez bon) / *Извините, пожалуйста* (Excusez-moi, s’il vous plaît) ;
- les termes d’adresse *Мужчина* (Homme) / *Женщина* (Femme), si choquants à l’époque soviétique, s’emploient beaucoup plus rarement qu’avant ;
- les personnes inconnues échangent de plus en plus souvent de salutations lorsqu’elles se rencontrent dans l’escalier ou dans l’ascenseur, se rapprochant ainsi de rituels occidentaux, mais il ne s’agit pas encore d’un usage généralisé.

2.1.2. Salutations dans les lieux publics

Entre les interactants inconnus identifiés dont l’exemple le plus typique est représenté par le couple vendeur/acheteur, les relations ont beaucoup changé par rapport à l’époque soviétique. En dépit des appels « Vendeur et acheteur, soyez mutuellement polis ! », affichés dans chaque magasin, l’impolitesse soviétique était caricaturale. De nos jours, on n’observe plus d’impolitesse évidente, les vendeurs disent bonjour (*Здравствуйте!*, *Добрый день!* *Добрый вечер !*) à leurs clients, leur sourient comme en Occident. Encore une fois, il s’agit d’une tendance, car il y a des supermarkets ou minimarkets où les caissières ne saluent pas les acheteurs. Les magasins spécialisés de type « Yves Rocher », qui existent dans toutes les grandes et moyennes villes de la Russie, fonctionnent beaucoup mieux sur le plan de la politesse.

2.1.3. Salutations entre amis

La salutation la plus répandue est *привет* (salut), plus économique que *здравствуй(те)* (bonjour) et moins distant que *добрый день* (bonne journée). Nous avons attesté quelques salutations plus individuelles et originales à savoir : *привет-привет*, *приветик*, *приветус* ainsi que *hello*.

Il y a aussi des changements pour ce qui est des salutations complémentaires de type « Ça va ? – Ça va ». Selon D. André-Larochebouvy, ces échanges servent « d’amorce à un développement du thème qui servira alors d’exorde avant d’aborder d’autres sujets moins anodins » (1984 : 69).

Si dans les années 1990, la question « *Как дела?* » (Comment ça va ?) engendrait les réponses prudentes « *Спасибо, потихоньку* » (Merci, tout doucement), « *Да так, ничего* » (Comme ci comme ça) ou « *Так себе* » (A peu près), de nos jours les Russes répondent à la même question d’une façon plus optimiste : « *Все хорошо* » (Tout est bien), « *Нормально* » (Normalement) et parfois même, en plaisantant : « *Лучше всех!* » (Mieux que personne).

2.1.4. La communication non verbale

Catherine Kerbrat-Orecchioni souligne l'importance du matériel sémiotique et plus précisément paraverbal et non verbal dans l'analyse des conversations, surtout dans une approche interculturelle (1994 : 15).

Jusqu'à présent, la distinction la plus évidente entre les rituels de salutations russes et français concernait avant tout l'échange de bises, omniprésent dans une situation de communication non-formelle entre les Français, et quasiment absent chez les Russes (Kastler 1998 : 100-101). Notre récente étude montre que la situation a changé par rapport à la période soviétique et post-soviétique.

Ainsi, 25% de participants de notre enquête ont indiqué qu'ils échangeaient des bises (une ou deux fois) avec leurs amis. Un nouveau mot est apparu en russe, équivalent au mot français « bise », à savoir *чмок*². Pour l'instant, il s'agit d'une tendance plutôt chez les jeunes (entre 16 et 25 ans), tendance qui révèle plus de sympathie et de bienveillance dans le comportement non verbal des Russes qui, avant et surtout à l'époque soviétique, paraissaient très réservés et tendus. On pourrait y ajouter aussi un autre signe, à savoir l'apparition de sourires lors des échanges verbaux dans les lieux publics.

2.1.5. Le baiser sur la bouche

Pendant longtemps, lorsqu'il s'agissait du style communicatif russe, on évoquait fatalement le fameux baiser sur la bouche à la Brejnev. Les étrangers pensaient que c'était un rituel spécifiquement russe. En fait, c'était un rituel pratiqué par les dirigeants du PCUS dans leurs échanges avec les dirigeants des partis « frères » du camp socialiste, rituel qui provenait d'une ancienne coutume paysanne russe et ukrainienne (Kastler 1998 : 102).

De façon inopinée, on constate ces derniers temps la réapparition du baiser sur la bouche, cette fois dans les salutations entre les jeunes, surtout les jeunes filles de 15-20 ans. Ce nouveau rituel reflète comme un miroir grossissant le style glamour qui s'est propagé ces dix dernières années à la télévision russe³.

3. Les rituels festifs

Le style communicatif russe comportait toujours un grand nombre de rituels liés à toutes sortes de fêtes : félicitations, cadeaux, toasts etc. Puisque, en 20 ans, une quantité de nouvelles fêtes sont apparues en Russie, les nouveaux échanges rituels n'ont pas tardé à se créer.

Ainsi, le 14 février, jour de Saint-Valentin, il est désormais d'usage d'envoyer des cartes avec des vœux : « *С Днём Святого Валентина!* » (Bonne Saint Valentin),

² Depuis quelque temps, les jeunes Russes (d'ailleurs, moins jeunes aussi) peuvent achever leurs messages électroniques par cette salutation finale : « *Чмок!* » (Bisou) .

³ Il n'est pas exclu que ce rituel soit apparu sous l'influence de l'image scénique du duo « *1.A.T.u* », groupe de musique électro-pop russe, qui a connu un pic de popularité en 2003–2005.

«С Днём Всех Влюблённых !» (Joyeuse fête de tous les amoureux) et ainsi de suite, cartes qui ont reçu le nom de « *Валентинки* », sans parler de nombreux gadgets et bouquets de fleurs qu'on offre à ses bien-aimés. Il paraît que dans certaines classes des écoles secondaires, les professeurs installent ce jour-ci des boîtes pour y déposer des *valentinkis*.

Pour contrebalancer cette « nouveauté » venue de l'Occident, on a introduit une nouvelle fête et donc un nouveau rituel, à savoir la fête des Saints Pierre et Fevronia ou la Journée de la Famille, de l'Amour et de la Fidélité dans la Fédération de Russie (nom officiel de la fête) qu'on appelle aussi la Journée des Amoureux russes⁴ qui a lieu le 8 juillet depuis 2008. A l'occasion de cette fête d'une couleur russe et orthodoxe, il est recommandé d'offrir des marguerites.

3.1. Le cadre spatial des échanges

A l'époque soviétique, le lieu privilégié de rencontres festives entre amis étaient les fameuses cuisines, étroites certes, mais où régnait une ambiance chaleureuse. Pour les grandes fêtes on recevait dans la salle à manger. Les grands événements, comme mariages ou jubilés, étaient souvent fêtés dans des cafés ou des restaurants.

De nos jours, les Russes se donnent volontiers rendez-vous dans de petits cafés conviviaux qui sont apparus en quantité dans chaque ville russe. Selon le mot d'une participante à notre enquête, « on s'est déplacés des cuisines dans les cafés », même si les amis les plus proches sont toujours reçus dans les cuisines, devenues, entre temps, plus grandes, mais qui n'ont rien perdu de leur aspect chaleureux.

Les Russes ont une autre tradition qui remonte également à l'époque soviétique d'organiser des fêtes avec leurs collègues sur les lieux de travail : c'étaient des collations où l'on servait du thé et des gâteaux (*чаепития*), mais pas uniquement.

De nos jours, cela existe toujours, mais depuis quelque temps, des « firmes » organisent des soi-disant « *корпоративы* », c'est-à-dire des fêtes corporatives, et ceci dans des restaurants de luxe avec un programme d'animation bien variée, surtout à la veille du Nouvel An.

Conclusion

À la suite de notre étude nous pouvons confirmer l'avis de Maxime Krongauz qui signale le rapprochement de l'étiquette russe de la politesse européenne et américaine (2008 : 120).

Toutefois, deux réflexions s'imposent :

- pour l'instant, il ne s'agit que des tendances qui ne sont pas encore devenues la norme pour la majorité des sujets parlants russes ;

⁴ *День Святых Петра и Февронии/День семьи, любви и верности в Российской Федерации/День российских влюбленных.*

- se rapprochant dans certaines manifestations du modèle de la politesse occidentale, le style communicatif russe garde toute sa spécificité et originalité.

Références bibliographiques

- ANDRÉ-LAROCHEBOUVY, D. (1984), *Introduction à l'analyse sémio-linguistique de la conversation*, Paris, Crédif.
- GOFFMAN, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- KASTLER, L. (1998), *La politesse linguistique dans la communication quotidienne en français et en russe*, Thèse à la carte, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion.
- KASTLER, L. (2000), Les styles (ou ethos) communicatifs russe et français, dans Traverso, V. (éd), *Perspectives interculturelles sur l'interaction*, Lyon, PUL, 151-170.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1994), *Les interactions verbales*, t. III, Paris, Armand Colin.
- КРОНГАУЗ, М. (2008), *Русский язык на грани нервного срыва*, Москва, Языки славянских культур.
- TRAVERSO, V. (1996), *La conversation familière*, Lyon, PUL.

Abstract

The paper deals with new verbal rituals appearing in everyday communication among the Russian nowadays. The study of the new Russian politeness is based on a questionnaire "What is new in the Russian etiquette?" submitted to fifty people aged 16 to 60 . The author shows an analogy between the Russian and European politeness putting forward some specific features of Russian etiquette, though.

Formes d'adresse au service de la politesse : une approche interculturelle polono-française

1. Remarques théoriques

Le présent article a pour objet les formes d'adresse en tant que l'un des objectifs de l'enseignement interculturel des langues étrangères. Le but est de montrer qu'étant une des pierres angulaires du dialogue interculturel, elles ne font pas pour autant partie d'un enseignement explicite et systématique faute de description lexicographique fiable (notamment dans l'optique bilingue polono-française).

Deux prémisses constituent le point de départ de notre raisonnement. Premièrement, il s'agit du malentendu interculturel en tant qu'écueil susceptible de se présenter dans la communication interculturelle au point d'entraver celle-ci. C'est un écueil exigeant impérativement une pédagogie interculturelle à mettre en oeuvre lors de la scolarisation. Cette pédagogie ne concerne pas exclusivement les cours de langues étrangères, mais ils restent un espace privilégié de sensibilisation interculturelle. Deuxièmement, il s'agit du fait qu'un emploi maladroit des formes d'adresse, non adapté à la situation de communication, souvent tout simplement calqué sur la langue maternelle du locuteur, peut causer un tel malentendu, sinon un malaise conversationnel. Ces prémisses seront développées dans le point 2 *infra*.

La conclusion qui découle de ces prémisses est que les formes d'adresse devraient être obligatoirement enseignées en cours de langue étrangère, d'autant plus que dans la linguistique moderne du polonais, on leur assigne une catégorie morpho-syntaxique à part (*cf.* point 3 ci-dessous où nous nous référerons aux théories de Romuald Huszcza et Renata Przybylska). Malheureusement, leur présence dans l'enseignement interculturel est problématique, ce que nous allons argumenter dans le point 4 de l'article, en soulignant les conséquences négatives d'un manque de traitement explicite des formes d'adresse en classe de FLE, et en prouvant les bénéfices de l'analyse des erreurs en vue d'une meilleure conceptualisation du fonctionnement des formes d'adresse. Dans le point 5, nous signalerons le besoin urgent d'un dictionnaire bilingue des formes d'adresse, sans lequel il n'est vraiment pas possible de mettre en oeuvre des stratégies de résolution des malendus interculturels dans le champ des formes d'adresse. Nous proposerons dans l'annexe un échantillon de glossaire polono-français de formes d'adresse tel qu'il pourrait être proposé aux étudiants, compte tenu des postulats de Renata Przybylska 2001.

2. Notion de malentendu interculturel

Avant de passer à l'essentiel, il est indispensable de définir le malentendu interculturel.

Tout d'abord, le *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde* de Jean-Pierre Cuq et Isabelle Gruca (2003:136) comprend par l'« interculturel »: « l'échange entre les différentes cultures, l'articulation, les connexions, les enrichissements mutuels ». Née dans l'enceinte éducative, la pédagogie interculturelle « était conçue par ses promoteurs comme s'adressant à tous les élèves sans exception, y compris, bien entendu, les indigènes, qui avaient, comme les autres, à y gagner » (*ibid.*, p. 137). En effet, en mettant en cause le caractère supposé naturel des représentations issues de sa culture d'origine, l'individu est censé finir par la relativiser. Ainsi, on considère aujourd'hui que tout le monde est concerné par une prise de conscience interculturelle, les principaux enjeux de l'éducation interculturelle étant, selon Maddalena De Carlo (1998:44), premièrement, de savoir objectiver les principes d'organisation du monde et deuxièmement, de supporter l'ambiguïté de situations et de concepts appartenant à une autre culture.

Or, paradoxalement, à l'ère actuelle, les communications internationales, facilitées par le développement technologique, « n'ont pas fait disparaître le racisme et la xénophobie, loin de là. C'est plutôt de l'inverse qu'il s'agit: l'inégalité des pays du monde entre eux transforme l'interculturalisme en un ingrédient potentiellement explosif » (Cuq et Gruca 2003:137). L'une des sources de ces explosions est le malentendu interculturel. En effet:

toute interaction entre personnes de langues et de cultures différentes peut être l'occasion de malentendus, voire de ruptures dues à l'intervention de valeurs, d'implicites conversationnels et de paramètres socio-culturels différents selon les cultures d'appartenance des individus.

(Auger et Louis, 2009:10)

Le malentendu interculturel s'oppose au malentendu linguistique qui normalement n'entraîne pas d'effets de valorisation culturelle de l'interlocuteur allophone. Par exemple la distinction entre « où est la rue/la roue? » (*ibid.*, p. 106) peut être facilement indiquée par le contexte. Même en commettant une faute phonétique entraînant un changement de registre (et donc frôlant l'impolitesse), comme dans: « Il a beaucoup baissé depuis cinq ans », où le participe sera prononcé [beze], un non-francophone fera plutôt sourire ses interlocuteurs natifs, sans cependant passer pour un mufle. Ce qui ne sera très probablement pas le cas s'il amorce certains sujets, comme le salaire ou les convictions politiques, sujets tabous variant selon les cultures et les époques. Au XIX^e siècle en France, il était par exemple inconvenant de parler de la nourriture au point qu'aucune remarque flatteuse, aucun compliment ne pouvait être adressé à la maîtresse de maison sur la qualité de sa cuisine (*cf.* Rouvillois 2006). Aujourd'hui les règles du savoir-vivre exigent absolument le contraire.

Si les auteurs du *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère* récusent un optimisme béat par rapport à l'égalité effective des cultures dans le monde moderne, ils indiquent un chemin pour remédier à la naissance ou à l'entretien de

l'hostilité par rapport aux autres cultures. Il s'agit d'un véritable dialogue interculturel, un échange « qui dépasse les différences sans les effacer » et est basé sur le respect de ces dernières, constitutives de l'identité individuelle et collective de chacun (Cuq et Gruca 2009:138). Un tel dialogue ne saurait avoir lieu si les règles de politesse ne sont pas respectées. Ayant déjà défini à maintes reprises, dans nos écrits antérieurs, les notions de politesse, descriptive et normative, positive et négative, nous n'allons pas nous redire, en rappelant juste que le CECR (2000:97-98) traite la connaissance des règles de politesse ainsi que l'usage et choix des formes d'adresse comme composante emblématique de la compétence sociolinguistique.

3. Classes des formes d'adresse en polonais

Les formes d'adresse jouent un grand rôle dans l'interaction en tant que symboles de codage des relations sociales. Leur maniement est d'autant plus délicat que, comme le souligne Béatrice Coffen (2002:17):

L'adresse personnelle, considérée traditionnellement comme le lieu par excellence de l'expression de la politesse, est (...) à la fois systématique et variable. Elle permet notamment de dévoiler l'identité des interlocuteurs concernés pour appréhender leurs intentions exprimées au cours de l'interaction, notamment par le biais de pronoms allocutoires.

En effet,

Le choix de l'adresse repose sur l'intention du locuteur, dans la mesure où celui-ci vise un objectif particulier. Il relève cependant avant tout de la compétence linguistique de ce même locuteur, soit de sa capacité, dans un cadre donné, à utiliser la langue de façon adéquate, conformément à la norme en vigueur. Il s'agit, en l'occurrence, d'une compétence au sens large, qui va au-delà de la compétence chomskienne dite indispensable à la maîtrise de la syntaxe, et que l'on peut qualifier de compétence communicative, pour reprendre les termes de Hymes (1972) et de Haarman (1988). Celle-ci prend en considération les éléments ignorés du modèle chomskien, telles les fonctions sociales du langage, et étaye la nécessité d'une approche pragmatique plus nuancée. S'écartant du couple figé du locuteur-auditeur idéal, ce concept élargi met en évidence l'aspect complexe et dynamique de l'interaction verbale et la capacité de l'individu non seulement de produire et de décoder des messages, mais aussi de s'adapter aux circonstances, en fonction de son identité plurielle.

Coffen (2002:17-18)

En polonais le problème de l'articulation entre les formules de politesse et l'interaction nous paraît pertinent pour une raison supplémentaire qui est postulée par Renata Przybylska dans son article de 2001, et qui implique de traiter les formes d'adresse en tant que catégorie à part (grammaticale ou lexicale? – la question reste ouverte). Nous nous permettons en ce lieu de résumer brièvement l'argumentation de l'auteur, basée à son tour sur les théories de Romuald Huszcza (*cf.* son article de 1980 et la mo-

nographie *Honoryfikatywność. Gramatyka, pragmatyka, typologia* de 1996, nouvelle édition 2006).

Les formes d'adresse s'inscrivent dans l'« honorification » (*honoryfikatywność*), terme créé par Huszcza pour désigner une catégorie grammatico-lexicale dont le rôle est de communiquer la relation sociale soit entre les interlocuteurs, soit entre le locuteur et l'auditeur (« témoin » de l'énonciation) soit encore entre le locuteur et le protagoniste de l'énoncé. En polonais, comme d'ailleurs aussi en français, l'honorification se présente d'une façon relativement simple (par exemple par rapport aux langues asiatiques) sous forme d'une opposition binaire entre deux niveaux: familier, non officiel d'un côté, et non familier, officiel de l'autre.

3. 1. Niveau officiel (non familier)

Le niveau officiel de l'honorification implique en polonais un choix sur le plan:

- 1) des vocatifs, par ex. « Proszę pana! » (« Monsieur! »¹), « Panie Janku! » (« Monsieur Janek! » + vouvoiement, où « Janek » est un diminutif du prénom « Jan » ou « Janusz »);
- 2) des formes d'adresse intégrées syntaxiquement à l'énoncé, par ex. dans le registre officiel: « Czy pan mówi po angielsku? » (« Monsieur parle-t-il anglais? ») – qui est fonctionnellement une phrase à la 2^e personne, même si le verbe est à la 3^e personne²;
- 3) des formes verbales, par ex. « Ma pan zgłosić się jutro » (« Monsieur doit venir demain ») – où la 3^e personne verbale joue dans le registre officiel la fonction de la 2^e (cf. Przybylska 2001:180 et Huszcza *passim*).

Huszcza argumente par ailleurs que, dans leur emploi honorifique, les formes « pan », « pani », « państwo » devraient être classées parmi les pronoms et non les substantifs, et postule l'emploi pronominal des substantifs humains désignant une fonction, une profession ou un grade, comme dans l'exemple « Czy doktor może teraz przyjść ? » (« [Le] docteur peut-il venir maintenant ? »). Il distingue par conséquent la classe des pronoms composés. Prenons l'exemple de « pan doktor » (« monsieur le docteur »): le morphème « pan » (« pani », « panowie », « panie », « państwo ») y est la marque du registre officiel et se combine avec un substantif humain dans son emploi pronominal pour former le pronom composé.

¹ Toutes les traductions des exemples sont des traductions sémantiques et syntaxiques effectuées par l'auteur de l'article, et pas pragmatiques.

² À l'opposé de « Czy ten pan mówi po angielsku? » (« Ce monsieur parle-t-il anglais? »), une phrase à la véritable 3^e personne avec comme sujet le SN « ten pan », où le pronom « pan » est précédé d'un adjectif démonstratif.

On peut aussi remarquer les phrases mixtes: « Czy pan mówisz po angielsku », avec le pronom « pan », indice du style officiel, et le verbe conjugué à la 2^e personne, indice du style non-officiel.

3.2. Niveau familial (non officiel)

Au niveau familial, on utilise en polonais:

- 1) le pronom « ty » ou « wy », ex. « Ej ty, chodź no tutaj ! » (« Toi, viens ici ! »), « Wy tam, do was mówię ! », (« Vous là-bas, c'est à vous que je parle ! ») ;
- 2) les prénoms : « Janku ! », « Zosiu ! » ;
- 3) les noms des relations familiales : « Mamusiu ! » (« Maman ! »), « Synku ! » (« Fils ! », « Fiston ! ») ;
- 4) occasionnellement d'autres SN : « Chłopcy ! » (« Les gars ! »), notamment des formules chargées émotionnellement : positivement et négativement, ex. « Kochanie ! » (« Mon chéri ! »), « Ty małpo jedna ! » (« Espèce de singe ! », cf. Przybylska 2001:181) .

Parmi les formes d'adresse, dont la liste est proposée en fin de l'article cité, Renata Przybylska observe un phénomène grammatical intéressant, en quelque sorte pierre de touche de son argumentation en faveur du traitement des formules de politesse en tant qu'une classe grammaticale à part. Il s'agit des formes du type « brachu ! » ou « bratku ! » (« frère ! », « frangin ! ») qui ressemblent au vocatif mais qui ne font pas partie du paradigme de déclinaison (cf. * « brach », * « bratek » au nominatif). Dans cette catégorie on peut inclure aussi des formes comme « chłopie ! » (« mon gars ! », « mon pote ! »), « kierowniku ! » (littéralement : « chef ! »), « stary ! » (« mon vieux ! »), « kochany ! » (« chéri ! ») qui de prime abord forment un paradigme grammatical, mais où le contenu sémantique du vrai vocatif et celui du *quasi*-vocatif ne sont pas identiques. La différence est plus flagrante si on juxtapose le cas vocatif et le *quasi*-vocatif avec le cas nominatif , par ex. :

<i>Nominatif</i>	chłop				
<i>Génitif</i>	chłopa				
<i>Datif</i>	chłopu				
<i>Accusatif</i>	chłopa				
<i>Instrumental</i>	chłopem				
<i>Locatif</i>	chłopie				
<i>Vocatif</i>	chłopie !	<i>Quasi-vocatif</i>	chłopie !		

En effet, « chłop » (« paysan »), le nominatif formant un paradigme de déclinaison avec le vocatif « chłopie ! » (« paysan ! »), n'a sémantiquement rien à voir avec le *quasi*-vocatif « chłopie ! » (« mon gars ! », « mon pote ! »).

Finalement, Przybylska conclut que la classe des formes d'adresse serait génétiquement une classe de substantifs, adjectifs ou constructions nominales lexicalisées, utilisées par les partenaires du dialogue à la place des pronoms de la 2^e ou 3^e personne. Cette classe serait en partie ouverte (ceci dit, un emploi occasionnel d'un SN comme

forme d'adresse ne suffit pas pour qu'on puisse le classer dans cette catégorie). Pour ce qui est de la description lexicographique des éléments de cette classe dans les dictionnaires, ils devraient se présenter sous forme de (*quasi*-)vocatifs.

4. Problèmes d'enseignement de formes d'adresse en classe de FLE dans l'approche interculturelle

4.1. Constat préalable

Nous arrivons maintenant au coeur du problème, à savoir comment enseigner ces formes d'adresse en classe de langue afin d'éviter aux apprenants de commettre un impair. Un bref examen des méthodes de FLE disponibles sur le marché permet de constater qu'elles font l'objet d'un enseignement :

- 1) contextualisé : dans les dialogues et échantillons de correspondance, officielle et non-officielle, y compris via e-mail et publication des messages sur l'Internet ;
- 2) inductif, allant des exemples aux règles, raisonnement laissé à l'apprenant (pour ne pas dire laissé pour compte) puisque cet enseignement est avant tout :
- 3) implicite, exempt de représentation descriptive du système d'adresse – à moins de la distinction entre le vouvoiement et le tutoiement, qui offre d'ailleurs une vision incomplète et stéréotypée de leur fonctionnement, comme nous l'avons démontré dans nos écrits antérieurs (*cf.* par ex. Grabowska 2003 a et b).

4.2. Conséquences d'un enseignement implicite des formes d'adresse

En effet, dans l'absence d'un enseignement explicite, deux sortes d'erreurs risquent d'être produites:

- 1) dans les limites du même registre, officiel ou non-officiel, le mauvais choix de la formule, comme dans le cas de certains étudiants qui commencent leur mails par la formule « Pani Doktor Grabowska » (tandis que le système polonais refuse le nom après le grade dans les formes d'adresse) ou encore de celui qui a fait irruption dans le bureau d'un collègue universitaire en l'interpellant par « Panie Ucherku ! », en déclinant le nom à l'instar du grade qui aurait dû être utilisé à la place (« panie doktorze ! ») ;
- 2) la transgression du registre, officiel ou non-officiel, par le choix de la formule qui ne lui appartient pas³, notamment en tutoyant une personne qui devrait être vouvoyée.

³ Ces erreurs peuvent être aussi interprétatives : ne pas reconnaître la forme adressive utilisée par l'interlocuteur natif à l'intérieur d'un registre déterminé ou bien la classer dans le registre opposé, mais elles nous intéressent moins puisque leur reconnaissance relève de l'introspection donc n'occasionne pas d'impolitesse, à moins de se répecuter dans la suite de l'échange entraînant les erreurs de production.

4.3. Apport de l'analyse des erreurs en termes de représentations initiales

Pour amener les locuteurs polonophones à une conceptualisation du système d'adresse français dans le cadre d'un apprentissage explicite, nous pouvons profiter des apports de l'analyse des erreurs, une méthodologie qui rend compte de leur caractère systématique. Nous nous appuyerons aussi sur un texte de Nathalie Auger et Vincent Louis (2009), qui analysent les erreurs interculturels en termes d'écart à la norme (et qui dit politesse dit norme!) et de représentations initiales que l'apprenant devra réviser. En effet, ces représentations peuvent être:

- 1) erronées, dans la plupart des cas résultant du transfert de la culture maternelle (les représentations sont opératoires dans la culture maternelle mais pas dans la culture étrangère);
- 2) relever de préjugés, opinions préconçues souvent imposées par le milieu, l'époque ou l'éducation;
- 3) insuffisantes, issues du manque de connaissances déclaratives concernant la culture de l'interlocuteur étranger.

Dans le contexte des formes d'adresse utilisées effectivement par les polonophones en classe de FLE, les exemples peuvent être suivants:

- une représentation erronée serait à l'origine de la productions des calques du type « Monsieur Pierre », « Madame Ewa », à l'instar de formes très fréquentes en polonais par exemple parmi les collègues de travail («Pan Piotr», «Pani Ewa»), mais inexistantes en français dans le même contexte; un autre exemple est la production d'une apostrophe censée tendre « ma petite grenouille » (« żabciu ») là où un Français évoquera un autre animal: « mon lapin », « ma puce », « mon poulet » etc.;
- un préjugé conduira à identifier systématiquement le vouvoiement avec l'utilisation des formes « pan/pani » en polonais (vision malheureusement imposée par la plupart des professeurs) ou bien à stigmatiser certains prénoms français comme vieilliss ou ridicules. Selon les sources Internet, parmi les 20 prénoms les plus populaires récemment en France, on rencontre par exemple Mélanie et Valentin dont les équivalents polonais Melania et Walenty relèvent de la génération de l'avant deuxième guerre mondiale; le prénom Océane est susceptible d'éveiller le sourire des collégiens polonais, d'autres encore peuvent être jugés comme prétentieux (Baptiste) ou bizarres (Enzo, Jade, Maëlys, Hugo, Reine, France...);
- une représentation insuffisante peut se produire en situation officielle, notamment par écrit, quand l'apprenant ne sait pas quelle formule utiliser afin de s'adresser à une autorité administrative ou encore quel en-tête proposer dans un texte fort marqué du point de vue rhétorique.

5. Les stratégies de résolution d'un malentendu interculturel et leur application possible dans le champ des formes d'adresse

Dans l'optique de Louis et Auger (2009:104), pour résoudre un malentendu interculturel, trois stratégies s'offrent au locuteur allophone:

- 1) « formuler des hypothèses interprétatives lui permettant de se glisser momentanément dans la culture de son partenaire allophone afin de comprendre les représentations et les usages qui lui dictent son attitude » – par exemple seule la démarche intraculturelle peut rendre compte de l'opposition entre le tutoiement et le vouvoiement;
- 2) « élaborer des stratégies comportementales lui permettant d'aplanir ou de contourner les difficultés rencontrées » – il s'agit alors des stratégies d'évitement qui sont normalement déconseillées (puisque dans la plupart des cas l'apprenant évite les tâches exigeant un effort ou bien éveillant un sentiment d'insécurité) mais qui dans le cadre du choix des formes d'adresse semblent tout-à-fait louables;
- 3) « mettre ces hypothèses à l'épreuve de la réalité et de la vérification soit auprès de ressources (ouvrages scientifiques), soit auprès de natifs ».

Si toutes ces stratégies doivent être expliquées et exercées avec les apprenants, selon les principes de l'entraînement stratégique, cette dernière ne peut l'être tout-à-fait faute d'une référence documentaire postulée. Or, nous ne disposons pas de source fiable, et maniable dans le contexte pédagogique, du fonctionnement comparatif de formes d'adresse en français et en polonais. Il devient donc urgent d'élaborer un glossaire de formes d'adresse dans la perspective bilingue – d'autant plus que des tentatives de codification des formes d'adresse voient déjà le jour dans la perspective unilingue en répondant à des besoins d'utilisateurs de varier leur style (nous nous référons notamment au dictionnaire polonais des mots doux édité en 2010 par PWN).

ANNEXE

Liste des formes d'adresse selon Przybylska (2001) avec proposition de leurs équivalents français

Nous proposons ci-dessous un tableau de formes d'adresse de Przybylska avec leurs équivalents potentiels en français, tableau pouvant être adressé aux apprenants au niveau A1-B1 de FLE (mais pas seulement), que la compétence restreinte réduit à la consultation des sources bilingues. La liste a été construite avec l'aide de deux locuteurs bilingues franco-polonais et une polono-française et n'est qu'une version à tester et, éventuellement, à rectifier et à compléter, en respectant toutefois les contraintes de la description lexicographique (donc décontextualisée).

- (1a) Babciu!
- (1b) Grand-mère!/ Mémé!/ Grand-maman!/ Granny!/ Bonne maman!/ Mamie!

- (2a) Brachu!
(2b) Frérot!/ Frangin!/ Mon frère!
- (3a) Bracie!
(3b) cf. 2b
- (4a) Bratku!
(4b) Frérot!
- (5a) Chłopie!
(5b) Mon gars! / Mon pote!
- (6a) Chłopy!
(6b) Les gars! / Les mecs!
- (7a) Ciociu!
(7b) Tata! / Tantine!/ Ma tante!/ Tati!
- (8a) Córciu!
(8b) Fillette! / Ma fille! / Ma grande!/ Ma petite fille!
- (9a) Córúś!
(9b) cf. 8b
- (10a) Dobra kobieto!
(10b) Ma bonne dame!
- (11a) Dobry człowieku!
(11b) Mon bon! / Mon brave!
- (12a) Drogi panie!
(12b) Mon cher monsieur!/ Cher monsieur!
- (13a) Droga pani!
(13b) Ma chère madame!/ Chère madame!
- (14a) Droga panno!
(14b) Ma chère mademoiselle!/ Chère mademoiselle!
- (15a) Drodzy państwo!
(15b) Chers amis! / Mes amis!/ Monsieur, madame!/ Mesdames et messieurs!
- (16a) Drodzy bracia i siostry!
(16b) Mes bien chers frères!/ Chers frères et soeurs!/ Mes bien chers frères, mes bien chères soeurs!
- (17a) Duszko!
(17b) Mon coeur!
- (18a) Dziadku! (1 – il existe un lien de parenté)
(18b) Grand-père!/ Papy (papi)!/ Pépé!/ Bon papa!
- (19a) Dziadku ! (2 – sans lien de parenté)
(19b) Pépère!/ Papy (papi)!/ Le vieux!
- (20a) Dziecko drogie!
(20b) Mon enfant!/ Mon cher enfant!

- (21a) Dziecino!
(21b) Mon enfant!
- (22a) Dziewczyno!
(22b) Fillette! Ma fille!
- (23a) Dziewczyny!
(23b) Les filles! / Les enfants! / Mes filles!
- (24a) Dzióbasku!
(24b) Mon p'tit bout!
- (25a) Dzióbku!
(25b) Ma puce!
- (26a) Ekscelencjo!
(26b) Votre excellence!
- (27a) Jego magnificencja
(27b) Sa magnificence
- (28a) Jego ekscelencja
(28b) Son excellence
- (29a) Jego świętość
(29b) Sa sainteté
- (30a) Kawalerze!
(30b) Mon garçon!
- (31a) Kierowniku!
(31b) Monsieur le directeur! / Chef!
- (32a) Kierowniczo!
(32b) Madame la directrice!
- (33a) Kochany [kochana, kochani, kochane]!
(33b) Chéri(e)! / mon chéri! / (mon) chou!
- (34a) Kochaniutki [kochaniutka]!
(34b) cf. 33b
- (35a) Kochasiu!
(35b) cf. 33b
- (36a) Kolego!
(36b) Collègue!
- (37a) Kolego + {fonction, par ex. *przewodniczący, prezes*}!
(37b) Collègue X!
- (38a) Koleżanko + {fonction, par ex. *przewodnicząca*}!
(38b) Collègue X!
- (39a) Koleś!
(39b) Mon pote!
- (40a) Koteczku!
(40b) Mon petit chat! / Mon chaton! / Mon petit chaton! / Mon minou! / Mon minet!

- (41a) Kotku!
(41b) cf. 40b
- (42a) Kotusiu!
(42b) cf. 40b
- (43a) Magnificencjo!
(43b) Votre magnificence!
- (44a) Mały [mała]!
(44b) Petit!
- (45a) Mili państwo!
(45b) Chers amis!
- (46a) Mistrzu!
(46b) Maître!
- (47a) Moi państwo!
(47b) Mes amis!
- (48a) Moi mili państwo!
(48b) Mes chers amis!
- (49a) Moja droga!
(49b) Ma chère!
- (50a) Moja droga pani!
(50b) Ma chère!/ Chère madame!/ Ma chère dame!
- (51a) Moja złota!
(51b) Mon trésor!
- (52a) Moja złociutka!
(52b) cf. 51b
- (53a) Moje złotko!
(53b) cf. 51b
- (54a) Moje kochanie!
(54b) Ma chérie!/ Mon chéri!/ Ma chère!/ Mon cher!/ Mon amour!
- (55a) Moje serce!
(55b) Mon coeur!/ Mon petit coeur!
- (56a) Mój drogi!
(56b) Mon cher!
- (57a) Mój drogi panie!
(57b) (Mon) cher monsieur!
- (58a) Mój złoty!
(58b) Mon trésor!
- (59a) Mój złociutki!
(59b) cf. 58b
- (60a) Ojciec! (1 – il existe un lien de parenté)
(60b) Papa! / Père!

- (61a) Ojciec! (2 – sans lien de parenté)
(61b) Papa! (méprisant)
- (62a) Ojczcie! (1 – il existe un lien de parenté)
(62b) cf. 60b
- (63a) Ojczcie! (2 – sans lien de parenté)
(63b) Mon père!
- (64a) Ojczulku! (1 – il existe un lien de parenté)
(64b) Papounet!/ Mon petit père!
- (65a) Ojczulku! (2 – sans lien de parenté)
(65b) cf. 64b
- (66a) Panie magistrze!
(66b) Monsieur!
- (67a) Pani magister!
(67b) Madame!
- (68a) Panie profesorze!
(68b) Monsieur!/ Monsieur le professeur!
- (69a) Pani profesor!
(69b) Madame!/ Mademoiselle!/ Madame le professeur!
- (70a) Pani profesorko!
(70b) Madame! / Mademoiselle!
- (71a) Panie redaktorze!
(71b) Monsieur!
- (72a) Pani redaktor!
(72b) Madame!/ Mademoiselle!/ Madame la rédactrice!
- (73a) Panie mecenasie!
(73b) Maître!
- (74a) Pani mecenas!
(74b) Maître!
- (75a) Panie władzo!
(75b) Monsieur!/ Monsieur l'agent!
- (76a) Panie + {prénom}!
(76b) Monsieur!
- (77a) Pani + {prénom}!
(77b) Madame!/ Mademoiselle!
- (78a) Panie + {nom}!
(78b) Monsieur X!
- (79a) Pani + {nom}!
(79b) Madame / Mademoiselle X!
- (80a) Paniusiu!
(80b) Madame!/ Mademoiselle!

- (81a) Proszę pana!
(81b) Monsieur!
- (82a) Proszę pani!
(82b) Madame!/ Mademoiselle!
- (83a) Proszę państwa!
(83b) Mesdames et messieurs!/ Mesdames, messieurs!/ Messieurs-dames!
- (84a) Proszę sądu!
(84b) Monsieur le juge!/ Madame le juge!
- (85a) Proszę wysokiego sądu!
(85b) Monsieur le juge!/ Madame le juge!
- (86a) Serce!
(86b) Mon coeur!
- (87a) Serdeńko!
(87b) Mon coeur! Mon petit coeur!
- (88a) Siostró!
(88b) Ma soeur! (religieuse)!/ Mademoiselle! (infirmière)!
- (89a) Siostró + {prénom}
(89b) Soeur X! (religieuse)
- (90a) Siostró + {fonction, par ex. *przełożona*}
(90b) Ma mère!
- (91a) Siostrzyczko!
(91b) Ma soeur! (religieuse) / Sourette! (ma vraie soeur)
- (92a) Stary [stara]!
(92b) Mon vieux! / Ma vieille!
- (93a) Staruszek!
(93b) Ma petite vieille!
- (94a) Staruszkó!
(94b) Vieux!/ Mon petit vieux!
- (95a) Synku! (1 – il existe un lien de parenté)
(95b) Fils! / Fiston! / Fieu! (Belgique)
- (96a) Synku! (2 – sans lien de parenté)
(96b) (Mon) fils!/ Gamin! / Fiston!
- (97a) Synu! (1– il existe un lien de parenté)
(97b) cf. 95b
- (98a) Synu! (2– sans lien de parenté)
(98b) cf. 96b
- (99a) Szanowni państwo!
(99b) Mesdames et messieurs!/ Mesdames, messieurs!/ Messieurs-dames!
- (100a) Szefie!
(100b) Monsieur!/ Chef! / Patron!

- (101a) Szefuniu!
(101b) prénom ou surnom de la personne, ex: Pierrot, Hulk, Nounours...
- (102a) Szefuńciu!
(102b) cf. 101b
- (103a) Szefowo!
(103b) Madame!/ Chef!/ Patronne!
- (104a) Tato!
(104b) Papa!
- (105a) Tatusiu!
(105b) Papa!/ Petit papa!/ Papounet!/ Papinet!
- (106a) Towarzyszu [towarzysze]!
(106b) Camarade(s)!
- (107a) Towarzyszko [towarzyszki]!
(107b) Camarade(s)!
- (108a) Umiłowani bracia i siostry!
(108b) Mes bien chers frères! / Chers frères et soeurs!
- (109a) Wasza świętobliwość!
(109b) Votre sainteté!
- (110a) Wujku ! (1 – il existe un lien de parenté)
(110b) Tonton! / Mon oncle!
- (111a) Wujku ! (2 – sans lien de parenté)
(111b) Tonton!
- (112a) Wysoki sędzie!
(112b) Monsieur le juge!/ Madame le juge!
- (113a) Wysoki sejmie!
(113b) Mesdames et messieurs!
- (114a) Wysoka izbo!
(114b) Mesdames et messieurs!/ Chers confrères! (dans le cas des confrères d'un ordre)
- (115a) Wysoka rado!
(115b) Mesdames et messieurs les conseillers!
- (116a) Złoty [złota]!
(116b) Mon trésor!
- (117a) Złociutki [złociutka]!
(117b) cf. 116b
- (118a) Złotko!
(118b) cf. 116b
- (119a) Żabciu!
(119b) D'autres animaux, mais pas la grenouille, par ex. mon poussin!/ mon lapin!/ mon petit chat!/ ma puce!/ mon poulet!...

Références bibliographiques

- AUGER N., LOUIS V., (2009), CECR et dimension interculturelle de l'enseignement/ apprentissage du FLE: quelles tâches possibles?, *Recherches et applications* n°45, 102-110.
- BAŃKO M., ZYGMUNT A., (2010), *Czule słówka. Słownik*, Warszawa, PWN.
- CARLO M. [DE], (2004), *L'interculturel*, Paris, CLE International.
- CECR : *Cadre commun de référence pour les langues: apprendre, enseigner, évaluer*, (2000), Strasbourg, Conseil de l'Europe, Division des Langues Vivantes.
- COFFEN B., (2002), *Histoire culturelle des pronoms d'adresse. Vers une typologie des systèmes allocutoires dans les langues romanes*, Paris, Honoré Champion.
- CUQ J.-P., GRUCA I., (2003), *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, Paris, CLE International.
- GRABOWSKA M. (2003a), Jak podręczniki języka francuskiego przedstawiają zagadnienie tutoiement i vouvoiement – obserwacje wstępne, dans Miatliuk H., Bogacki K., Komorowska H. (éds.). *Problemy lingwistyki i nauczania języków obcych*, Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku, 189-196.
- GRABOWSKA M. (2003b), Le tutoiement et le vouvoiement dans la perspective didactique, *Romanica Wratislaviensia*, L, 17-30.
- HUSZCZA R., (2006), *Honoryfikatywność. Gramatyka, pragmatyka, typologia*, Warszawa, PWN.
- HUSZCZA R., (1980), O gramatyce grzeczności, *Pamiętnik Literacki*, n° LXXI/1, 175-186.
- PRZYBYLSKA R., (2001), Czy w języku polskim istnieje osobna kategoria adresatywów?, dans Habrajska G. (éd), *Język w komunikacji* 1, Łódź, Wydawnictwo Wyższej Szkoły Humanistyczno-Ekonomicznej w Łodzi, 180-185.
- ROUVILLOIS F., (2006), *Histoire de la politesse de 1789 à nos jours*, Paris. Flammarion.

Abstract

An intercultural approach of the address forms in teaching French as a foreign language

The subject of this paper are the address forms within the framework of intercultural teaching of foreign language. The aim is to demonstrate that, being touchstones of intercultural dialogue, there are not taught systematically and explicitly for a lack of reliable lexicographical description. In this work, the author discusses their morphological and lexical status and presents examples elicited during French classes in Poland in order to show that incompetence in this matter can possibly lead to an intercultural misunderstanding with less or more serious effects. At the end, she proposes a Polish-French glossary of the address forms inspired by an article of R. Przybylska (2001).

La catégorie grammaticale de la personne et la politesse. *Pan/pani* dans les traductions françaises

Dans cet article, nous tenons à mettre en relief le lien qui existe entre la catégorie grammaticale de la personne et la notion de politesse. Toutes nos analyses seront centrées sur le pronom personnel *pan/pani* en polonais et ses équivalents en français. Il convient de souligner, dès à présent, que le pronom personnel évoqué est en même temps le pronom de politesse. Le polonais, contrairement à d'autres langues slaves, ne possède pas de pronom de politesse de la deuxième personne du pluriel adressé à l'allocutaire unique. Nous présenterons en premier lieu la catégorie de la personne et ses définitions les plus répandues ainsi que ses affinités avec la notion de politesse et d'honorification. Ensuite, nous exposerons la spécificité de la langue polonaise dans ce domaine à partir des énoncés polonais à l'impératif.

1. La notion de la personne en rapport avec la politesse et l'honorification

La notion de la personne en linguistique vient de la tradition théâtrale de l'Ancienne Grèce et de sa répartition des rôles, grammaticalisés dans les langues occidentales. Ainsi, la première personne est définie le plus souvent comme « celui qui parle », la deuxième personne – « celui à qui on s'adresse » et la troisième – « celui qui est absent » (Włodarczyk 1996 : 22). Autrement dit, la première personne est employée par le locuteur pour se désigner soi-même, la deuxième personne est utilisée pour désigner l'allocutaire, et la troisième pour désigner des personnes ou des objets différents du locuteur et de l'allocutaire. A titre d'exemple, dans *La grammaire d'aujourd'hui*, nous trouverons la description de la personne comme une catégorie générale, présente aussi bien dans le groupe verbal que dans le groupe nominal :

La catégorie de la personne grammaticale permet de spécifier la relation entre l'instance de l'énonciation et l'énoncé. La personne affecte la classe du verbe, celle des pronoms précisément dits personnels, et la sous-classe de déterminants qui est en relation avec les personnels : les possessifs.
(Arrivé, Gadet, Galmiche 1986 : 494)

L'emploi des pronoms personnels n'est donc pas arbitraire mais dépend des données de la situation de communication auxquelles le sujet parlant se voit confronté. L'énonciation permet de mettre en jeu le locuteur et l'allocutaire dans une situation particulière.

Quant à la politesse, elle peut être définie comme « un rapport entre soi et autrui » (Włodarczyk 1996 :77-78). « Soi » s'identifie avec le locuteur, et « autrui » avec l'allocutaire. Les facteurs qui influencent le choix d'une forme de politesse sont d'ordre pragmatique. La politesse est donc une propriété des énoncés actualisés. L'effet de politesse est la résultante de son contenu sémantico-pragmatique et de divers paramètres contextuels. Les facteurs pragmatiques sont souvent classés, comme le rappelle l'auteur, selon deux axes :

- axe de référence : position (sociale), différence d'âge, de sexe,
- axe d'adresse : extériorité au groupe, position (sociale), différence d'âge, de sexe.

Il convient à présent de voir le rapport entre le concept de la personne et celui de l'honorification.

La catégorie d'honorification reflète les différences hiérarchiques qui existent dans la société donnée. Elle fut introduite dans les descriptions grammaticales par R. Huszcza (1980). C'est une catégorie autonome basée sur l'honorification lexicale et grammaticale. Il s'agit d'une nouvelle conception des formes honorifiques qui s'appuient sur les relations pouvant exister entre les interlocuteurs : relation de supériorité, d'égalité et d'infériorité. Il faut admettre que c'est une catégorie basée sur l'opposition des notions telles que la distance et la familiarité. Elle touche de près la situation d'allocution et définit les rapports existant dans les échanges verbaux entre le locuteur et l'allocutaire. La langue polonaise dispose de moyens lexicaux et grammaticaux pour exprimer l'honorification. L'auteur décrit les parties du discours pour lesquelles la reconnaissance du niveau d'honorification est obligatoire. Il s'agit, entre autres, de l'opposition des pronoms personnels : *ty* familier – *pan/pani* distant, *wy* non honorifique – *państwo* honorifique, des noms au vocatif : *Jasiu (Jean)* familier – *panie dyrektorze (monsieur le directeur)* distant, des degrés de politesse différents des verbes à l'impératif : *pisz – niech pan pisze – niech pan będzie łaskaw pisać (écris – écrivez – veuillez écrire)*. Enfin, sur le plan lexical, l'honorification consiste en le choix de mots affectueux ou grossiers. Dans la langue polonaise, la notion d'honorification concerne avant tout les pronoms personnels *pan/pani* suivis de la troisième personne du verbe au singulier, utilisés comme forme indirecte pour s'adresser à l'allocutaire unique.

Nous partageons l'avis des linguistes qui considèrent qu'en polonais il n'existe pas une opposition binaire *ty – wy*, mais à la place du *vous* universel, le polonais possède les pronoms personnels de la troisième personne ainsi qu'une panoplie de titres utilisés en fonction de pronoms de troisième personne. Nous mentionnons à ce sujet les articles de A. Bogusławski (1985) et de A. Dąbrowska (1983) qui admettent l'existence des noms honorifiques à fonction des pronoms, et les décrivent comme noms de deuxième personne.

Les formes adressatives avec *pan* ainsi que tous les titres sont essentiellement la manifestation de « la politesse négative » (la notion vient des chercheurs américains

Brown et Levinson, 1987), celle qui met en valeur le respect du locuteur. Cependant, les linguistes américains voient, dans la plupart des langues, la deuxième personne du pluriel comme une forme où la politesse négative se manifeste, d'où le classement binaire des formes *tu* familier – *vous* distant. Compte tenu des arguments avancés plus haut, nous n'allons pas utiliser les notions de « tutoiement » et de « vouvoiement » qui caractérisent de nombreuses langues dont le français et toutes les langues slaves, mais ne sont pas adaptées au polonais. Pour cette raison nous préférons utiliser les termes : « forme directe familière » (*ty*) et « forme indirecte de distance » (*pan/pani*).

Nous considérerons l'honorification, suivant R. Huszcza (1996 : 89), comme une catégorie grammaticale liée à la personne verbale. Nous pouvons même dire que la notion de personne est inséparable de la notion de la politesse, car diverses formes personnelles permettent d'exprimer la relation qui unit les interlocuteurs. Cette dépendance mutuelle en polonais s'accroît autour des formes de la deuxième et troisième personne *ty* et *pan*.

Dans la langue polonaise, le clivage s'opère entre les formes honorifiques dites de distance et les formes non honorifiques directes. Parmi les premières, nous pouvons distinguer les pronoms personnels *pan*, *pani* au singulier et *państwo*, *panie*, *panowie* au pluriel, caractéristiques par leur genre et nombre. Les formes non honorifiques sont les formes de la deuxième personne, le pronom *ty* au singulier et le pronom *wy* au pluriel. Le système des pronoms d'adresse varie d'une langue à l'autre. Il est spécifique en polonais et se distingue des autres langues slaves, dans lesquelles la deuxième personne du pluriel exprime la politesse, et même des langues européennes qui possèdent le pronom de la troisième personne à valeur honorifique. C'est le cas de l'italien, de l'espagnol, de l'allemand, dont les pronoms de politesse ne sont pas marqués à la fois dans le genre et dans le nombre. En italien, le pronom *lei* est suivi de la troisième personne du singulier, en espagnol le pronom *usted* est employé avec la troisième personne du singulier, en allemand le pronom *sie* est utilisé avec la troisième personne du pluriel. Ces formes d'adresse polies semblent exprimer une plus grande distance vis-à-vis de l'allocutaire que l'usage du vouvoiement et n'expriment pas le même rapport social (Włodarczyk 1996 : 127). La langue polonaise moderne dispose de deux façons d'exprimer la politesse à travers les formes de distance *pan/pani* ou des formes de familiarité *ty*. Pour A. Grybosiowa (1998 : 68) *pan* est un terme non-marqué et *ty* un terme marqué. Pour employer d'autres dénominations, nous pouvons parler de *ty* comme adresse de base (Bogusławski 1985 : 474) par rapport à *pan*, *pani* honorifiques. *Pan* n'est pas marqué car on l'utilise pour chaque interlocuteur lors des contacts formels, neutres et individuels. La variante *ty* exprime une proximité – familiale, de voisinage, professionnelle. *Ty* est le signe d'une communauté, d'une intégration, ce qui veut dire, suite aux influences occidentales, qu'il a acquis une connotation nouvelle et positive : *ty*, c'est l'un des nôtres, un proche, celui qui est avec nous.

De nos jours, la sémantique de solidarité qui correspond au *ty* de familiarité l'emporte sur la sémantique du pouvoir qui cultive l'usage asymétrique des pronoms personnels dans tous les pays européens, mais certaines traces d'asymétrie dans l'emploi des pronoms honorifiques existent. Il s'agit avant tout de la relation entre les gens de différentes générations (d'une manière générale, c'est la personne la plus âgée qui

propose d'instaurer le passage à *ty*), certaines relations au travail. En Pologne, les formes honorifiques d'adresse composés comme *panie dyrektorze* (monsieur le directeur), *panie kierowniku* (monsieur le responsable), *panie ministrze* (monsieur le ministre), à l'opposé de *ty* direct, en témoignent.

Le modèle polonais de politesse ne possède pas de forme universelle comme c'est le cas de *vous* dans beaucoup de langues. Il est déterminé par la « sémantique du pouvoir » qui exploite les titres existant dans différents milieux sociaux en Pologne (Łaziński 2006 : 21). La sémantique du pouvoir s'exprime à travers l'usage non réciproque des pronoms. En polonais, l'emploi d'un titre professionnel permet de rappeler la position de l'interlocuteur dans la hiérarchie. Les formes du vocatif analytique *proszę pani*, *proszę pana* (madame, monsieur en français) étant neutres, le locuteur préférera l'emploi plus souligné et identificateur à la fois des formes adressatives comme *panie dyrektorze*, *panie doktorze* (*monsieur le directeur*, *monsieur le docteur*).

Dans les cultures plus éloignées de la culture européenne comme c'est le cas du Japon, les formes d'adresse ont le caractère essentiellement asymétrique. A. Włodarczyk établit une corrélation entre la notion de politesse et la notion de personne qui sont capables d'expliquer ce phénomène :

cette asymétrie est due au fait que la catégorie permettant d'identifier les protagonistes du discours en japonais, la politesse, se fonde sur le principe de hiérarchie alors que la catégorie de la personne (ayant la même fonction dans les langues indo-européennes) se fonde sur le principe de l'interchangeabilité des rôles dans la situation d'énonciation. (Włodarczyk 1996 : 140)

Il en résulte que le choix des formes d'adresse est conditionné par la qualité des rapports entre les interlocuteurs.

Il faut avouer que la notion d'honorification s'est révélée très fonctionnelle pour la description des énoncés impératifs dans notre travail, étant donné qu'elle ne se limite pas à un domaine précis comme emploi des termes d'adresse mais permet aussi de classer les divers emplois à l'impératif selon le degré familier ou distant utilisé.

Les termes honorifiques font partie des moyens linguistiques qui dépendent largement de la situation et des paramètres pragmatiques. Quant à la notion de la politesse, elle est souvent trompeuse, car un terme honorifique peut être perçu comme impoli. Tous les énoncés avec *pan* ou autre titre honorifique ne sont pas polis, ce que nous allons voir dans la suite de ce travail. Pour cette raison, nous n'allons pas associer entièrement la politesse à l'honorification.

2. Particularité des pronoms honorifiques *pan/pani*

Les formes *pan/pani* sont des formes courtoises, non familières, en opposition à *ty* familier. La première chose qui nous semble importante est de comparer le fonctionnement de *pan* pronom avec *pan* substantif, pour passer ensuite à la relation qui lie *pan* avec *vous*.

Tout d'abord, il convient de distinguer en polonais deux lexèmes homonymiques *pan* : *pan* en tant que substantif et *pan* en tant que pronom de politesse. Les pronoms honorifiques *pan/pani*, identifient la deuxième personne – l'interlocuteur actif, pendant que leurs homonymes substantifs nomment un tiers, personne qui n'est ni locuteur ni interlocuteur.

Les substantifs *pan/pani* peuvent être remplacés par des pronoms *on, ona*, alors que les pronoms de politesse *pan/pani* ne possèdent pas cette faculté.

En polonais, les formes *pan/pani* sont intégrées au paradigme des pronoms personnels depuis R. Huszcza (1980), et même avant cet auteur certains linguistes ont remarqué ce phénomène, entre autres W. Doroszewski (1966 : 241) qui écrivait : « nous employons les mots *pan, pani*, qui possèdent presque le caractère des pronoms personnels », ou encore K. Pisarkowa (1979 : 6), qui parle de *pan* adressé à l'allocutaire comme « d'un pronom substitut de la deuxième personne ».

Les pronoms honorifiques appartiennent fonctionnellement aux pronoms de 2e personne. Nous nous référons à ce propos à la définition des formes de 2e personne suivant H. Włodarczyk pour qui ces formes sont :

aussi bien les formes proprement dites de 2e personne du verbe et des pronoms au singulier (*robisz, twój*) ou au pluriel (*robicie, wasz*) que les formes de 3e personne employées en fonction de 2e personne, c'est-à-dire les formes de politesse où le verbe à la troisième personne est employée avec les substantifs *pan, pani, państwo, panowie, panie* fonctionnant comme pronom personnel de politesse.
(Włodarczyk 1990, 471)

Comme le remarque H. Włodarczyk (1990 : 461), dans la langue polonaise, nous rencontrons fréquemment des syntagmes nominaux en fonction d'adresse dans lesquelles le substantif est accompagné d'un déterminant apposé tel que *pan, pani* (*monsieur, madame*) ou d'un titre professionnel ou social *profesor, doktor* (*professeur, docteur*).

Néanmoins, les formes évoquées n'ont pas le même statut que les formes *madame/monsieur* en français. La composante sémantique différente dans la langue polonaise ne permet pas d'assimiler vous à *pan/pani*. Une tentative d'explication de ce phénomène du point de vue sémantique est présentée par A. Wierzbicka (1999 : 69) selon laquelle, le vouvoiement ne permet pas de s'adresser à quelqu'un de manière intime et informelle. Quant à l'origine du mot *pan*, il constitue la forme raccourcie de *wasza miłość mój miłościwy pan/pani* (Łaziński 2006 : 56) Dans l'opinion de A. Grybosiova (2003 : 67), *pan* dans la culture polonaise était une marque d'appartenance à l'élite, tandis que *ty* était adressé à l'enfant, aux paysans et aux minorités. Pour cette raison, on pouvait entendre des formes méprisantes dans chacune des classes évoquées. Dans les dialectes polonais, l'opposition *ty/pan* existait mais était un peu différente. Les expressions de politesse contenant *pan* étaient initialement destinées aux non-paysans. Il ne faut pas oublier que *pan/pani*, devenus une sorte de pronoms de politesse, permettent l'expression plus indirecte et plus recherchée, et son domaine d'emploi est plus étroit et limité que celui de *vous* français, ce que les exemples des énoncés polonais et de leurs traductions confirmeront.

2.1. Emplois honorifiques à l'impératif

Pour montrer la particularité de *pan* pronom, nous pouvons nous servir des constructions impératives. Dans l'emploi à l'impératif, la présence du pronom *pan* s'avère indispensable dans les énoncés de type :

- (1) Niech *pan* usiądzie.
Asseyez-vous.

En revanche, l'ellipse du pronom *pan* dans l'énoncé :

- (2) Niech usiądzie.
Qu'il s'assoie.

indique qu'il s'agit d'une personne qui n'est pas l'interlocuteur. L'exemple ci-dessus illustre cette possibilité :

- (3) Gdzie jest pan Kowalski ? W salonie ? Niech usiądzie.
Où est monsieur Kowalski ? Dans le salon ? Qu'il s'assoie.

L'emploi de *pan/pani* comme pronoms honorifiques est visible dans les constructions à l'impératif où le verbe est employé à la troisième personne du singulier, ce que les exemples qui suivent nous montrent.

- (4) Niech *pani* dzwoni. (KP 71)
Allez téléphoner. (LCP 86)
- (5) Niech *pan* tu podejdz. (KP 129)
Approchez un peu. (LCP 154)

Les mêmes constructions peuvent exister avec les pronoms personnels au pluriel tels *państwo, panowie, panie*, suivis de la troisième personne du pluriel. Il s'agit des formes s'adressant à des interlocuteurs multiples (les formes *pan* et *pani* demandant la présence d'un interlocuteur unique).

Voici des exemples construits à partir d'un énoncé cité plus haut (dans lequel le pronom personnel a été remplacé par des pronoms au pluriel) pour illustrer ce phénomène :

- (6) Niech *państwo* tu podejda.
Approchez un peu.
- (7) Niech *panie* tu podejda.
Approchez un peu.
- (8) Niech *panowie* tu podejda.
Approchez un peu.

A côté de ces constructions, il existe en polonais la possibilité d'employer la deuxième personne du pluriel (et non pas la troisième) avec les mêmes pronoms, ce qui caractérise le style décontracté moderne, non assimilé dans certains milieux :

- (9) Podejdźcie *państwo/panie/panowie*.
Approchez.

3.1. Les termes d'adresse en fonction des pronoms personnels honorifiques

Il est à noter que la place du pronom honorifique peut être occupée par un autre terme que *pan/pani*. Il s'agit d'une tournure intermédiaire qui consiste à employer un nom de parenté ou de la relation sociale suivie de la troisième personne du verbe. Cependant il s'agit en polonais des formes de politesse différentes, moins formelles que *pan/pani*.

3.1. Les termes de parenté

Les formes de parenté sont utilisées dans le milieu familial. A côté du trait plus humain, elles renseignent sur la relation familiale de l'interlocuteur.

Ces formes de politesse sont utilisées par les enfants qui s'adressent à leurs parents, leurs grands-parents ou d'autres membres de la famille. Il nous paraît important d'insister sur les différences qui existent entre ces formes et *pan/pani*, ce que les traductions en français confirment. Il s'avère que l'emploi des formes de parenté autorise deux traductions différentes : par *tu* ou par *vous* suivant l'époque, le milieu, le type de relation. Cette caractéristique permet de soutenir que les formes *pan/pani*, contrairement aux termes de parenté, sont plus recherchées et qu'elles n'acceptent pas de traduction autre que par *vous*.

Voici quelques exemples de la traduction par *tu* :

- (10) No, już dobrze, niech *mama* wraca. (KWM 193)
Bon, ça va. Rentre, maman. (CDEA 181)
(11) Niech *tato* już nie pije. (P 44)
Arrête de boire, papa. (AP 260)

Les énoncés analysés contiennent en polonais un terme de parenté suivi de la troisième personne du verbe à l'impératif au singulier.

Les exemples traduits utilisent la deuxième personne du singulier *tu* qui n'exprime pas la distance et ne nous renseigne pas sur le caractère spécifique de la relation unissant le locuteur et l'interlocuteur. Pour cette raison, les énoncés impératifs en polonais semblent être plus polis que leurs équivalents français. La forme *vous* adressée aux parents et à d'autres membres de la famille existe en français mais elle est beaucoup moins fréquente en comparaison à la langue polonaise. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'emploi du verbe à la troisième personne ne conditionne pas pour autant la traduction par la forme de politesse *vous*.

Dans les exemples qui suivent, la traduction par la forme indirecte polie *vous* reflète le caractère plus poli et respectueux de la relation entre les membres de famille :

- (12) Niech *dziadek* zaśnie. (KWM 31)
Essayez de vous endormir, grand-père. (CDEA 30)
- (13) Niech *mama* idzie spać. (KWM 26)
Maman, allez vous coucher. (CDEA 25)

3.2. Emplois des formes de relation sociale à l'impératif

A côté des termes de parenté, nous pouvons distinguer d'autres titres professionnels ou sociaux qui imposent les formes de l'impératif à la troisième personne et sont considérées comme honorifiques :

- (14) Ale niech *ksiądz* da spokój z teologią. (PRZ 137)
Oh, je vous en prie, laissez de côté la théologie. (A 199)
- (15) Niech *pan magister* nie traci zimnej krwi. (CN 238)
Il faut garder notre sang froid. (LNDR 79)

Les énoncés cités ont été traduits par *vous* de politesse qui manifeste une relation non familière. En revanche, l'utilisation des noms de métiers et des titres est en voie de disparition. Ils sont généralement déconsidérés et remplacés par l'appellatif universel *madame/monsieur*. Pour cette raison, les titres (hormis le premier exemple) n'ont pas été traduits.

En résumant, nous pouvons dire que toutes les formes de politesse à la troisième personne de l'impératif n'ont pas été automatiquement traduites par *vous*, ce qui est justifié par les différences (souvent sociales) existant entre les interlocuteurs. Plus il y a de respect et de distance et plus ces formes tendent en polonais vers les constructions avec *pan*, et alors la traduction par *vous* s'impose.

4. L'omission de la particule *niech*

L'impératif polonais familier qui traduit parfois le mépris peut omettre la particule *niech*.

- (17) *Pani* podejdzie tutaj. (KP 70)
Venez par là. (LCP 84)
- (18) *Pani* pokaże tę cielęcinę. (KP 14)
Faites donc voir ce veau. (LCP 17)
- (19) *Pan* podpisze, a później będziemy dyskutować. (C 52)
Signez, on discutera après. (RDGC 62)

Nous pouvons remarquer que la présence du pronom personnel *pan/pani* dans les exemples cités en polonais impose le vouvoiement dans les exemples traduits.

5. *Pan/pani* suivis de la deuxième personne du singulier

Dans la langue polonaise, il est possible d'employer *pan/pani* avec la deuxième personne du singulier du verbe. Il s'agit d'une forme familière, parfois ironique ou même insultante. L'emploi des formes de ce type, caractéristique du langage familier, peut être dédaigneux. Cependant, tous les linguistes ne partagent pas le même avis. Pour certains, il s'agit d'une forme intermédiaire entre *ty* jugé trop familier et *pan/pani* avec la troisième personne jugés trop distants. D'autres considèrent que ce type d'énoncés est toujours impoli. L'emploi de ces formes est en polonais limité et réservé à la langue familière. Il nous semble cependant que tout est fonction du contexte et l'interprétation des énoncés en dépend. Parmi les constructions de ce type, nous avons trouvé celles qui sont difficilement acceptables du point de vue de la politesse mais aussi celles qui expriment de la bienveillance.

Les exemples qui suivent expriment la volonté de réduire la distance. Pragmatiquement, ils expriment des conseils, des requêtes ou des invitations.

- (20) *Patrz pan, panie Konwicki, ona chyba zasnęła.* (KP 11)
Regardez, monsieur Konwicki, elle s'est endormie. (LCP 14)
- (21) *Siadaj pani, ale z tyłu, będzie nam wygodniej.* (KP 165)
Allez-y, montez. Mais derrière, c'est plus confortable. (LCP 196)

Nous constatons que les deux exemples ci-dessus ont été traduits par le *vous* de politesse en raison de la présence du pronom *pan/pani* honorifique. Toutefois, la traduction française par *vous* ne souligne pas la particularité de la forme.

Les constructions étudiées peuvent également exprimer l'impolitesse.

- (22) *Zajrzyj pan do swoich papierów.* (KP 21)
Fouillez dans vos papiers. (LCP 26)
- (23) *Wyciągaj pani, do cholery, bo już tracimy cierpliwość.* (KP 70)
Vous la sortez, cette marchandise, bon Dieu, notre patience a ses limites. (LCP 85)

La forme *pan + la 2e personne du singulier* n'exprime pas le tutoiement. Il s'agit d'une forme intermédiaire entre *tu* et *vous*. M. Grabowska (2002 : 27), en analysant les formes de ce type dans *Kompleks Polski*, aperçoit que « le locuteur respecte son interlocuteur en tant qu'un individu autonome, mais, en même temps, instaure un léger rapport de supériorité, visible dans les tournures impératives ».

L'utilisation de cette forme est de plus en plus rare. Elle concerne certaines couches sociales et les représentants de l'ancienne génération. Les formes appartenant au style familier comme *zajrzyj pan, wyciągaj pani* ne sont pratiquement pas acceptées du point de vue normatif et se trouvent à la périphérie de la catégorie d'honorification (R. Huszcza, 1996 : 200). Les formes de l'impératif au singulier appartiennent à la langue courante. Elles se caractérisent par leur expressivité. Du point de vue de la syntaxe, le pronom situé juste après le verbe rappelle les formes familières avec le vocatif.

6. Conclusion

Pour conclure, nous pouvons dire que les constructions avec *pan/pani* ont été traduites par le vouvoiement, ce qui n'est pas le cas des formes qui possèdent une fonction similaire. Il faut ajouter que le modèle traditionnel de la politesse dans lequel *pan* était majoritaire interfère avec le modèle dialectal où *ty* est plus fréquent. La règle polonaise de la politesse est née sur la base d'une synthèse de la tradition des élites nobles et de la tradition populaire. Elle est intimement liée à d'autres éléments de la culture que la langue : les relations sociales, la vie économique, des influences extérieures. La langue a instauré également une forme d'adresse nouvelle, mi-distante, mi-familiale, qui consiste à employer le terme *pan/pani* suivi du prénom : *pani Basiu*, *Panie Janku*, qui tend à devenir universelle (Łaziński 2006).

Même si la relation interpersonnelle ne se limite pas au fonctionnement des termes d'adresse et honorifiques, ces derniers jouent un rôle important dans la construction des énoncés impératifs. Les règles de politesse évoluent avec l'ensemble de la culture. Le système de l'expression de la politesse dans les dialectes tend à disparaître. Auprès des jeunes générations un changement axiologique a eu lieu et il est visible dans l'usage de *ty*. Les jeunes le considèrent comme plus chaleureux, proche, permettant une intégration plus rapide et dénué de tout caractère artificiel.

Références bibliographiques

- ARRIVÉ, M., GADET F. & GALMICHE M. (1986), *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion.
- AMÉNOS, J., CAMPOS, C., DAVY, D. & PIRES, M. (éds) (2004), *Second-person pronouns and forms of address, Contemporary European languages*, numéro double de *Franco-British Studies* n° 33-34, automne 2003 – printemps 2004.
- BOGUSŁAWSKI, A. (1955), De l'adresse. Avec référence particulière au polonais, *Revue des études slaves*, n° 57, 469-481.
- BROWN P. & LEVINSON S.C. (1987), *Politeness : Some universals in language use*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DĄBROWSKA, A. (1983), Formy zwracania się do innych w niektórych językach europejskich, *Studia Linguistica*, VIII, 4-19.
- DOROSZEWSKI, W. (1966), *O kulturę słowa – poradnik Językowy*, Tom 2, Warszawa, PWN.
- GRABOWSKA, M. (2002), Le monde viril dans Kompleks Polski de Tadeusz Konwicki et dans sa traduction française. Analyse des formes adressives, *Romanica Wratislaviensia*, XLIX, 19-34.
- GRYBOSIOWA, A. (2003), *Język wtopiony w rzeczywistość*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- HUSZCZA, R. (1980), O gramatyce grzeczności, *Pamiętnik Literacki*, LXXI, 1, 175-186.
- HUSZCZA, R. (1996), *Honoryfikatywność. Gramatyka. Pragmatyka. Typologia*, Warszawa, Dialog.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1992), *Les interactions verbales*, t. II, Paris, Armand Colin.
- ŁAZIŃSKI, M. (2006), *O panach i o paniach*, Warszawa, PWN.

- PISARKOWA, K. (1979), Jak się tytułujemy i zwracamy do innych, *Język Polski*, LX, 5-17.
- WIERZBICKA, A. (1999), *Język-umysł-kultura*, Warszawa, PWN.
- WŁODARCZYK, H. (1990), Description formelle des énoncés à vocatif en polonais, *Revue des Etudes Slaves*, LXII/1-2, 453-479.
- WŁODARCZYK, A. (1996), *Politesse et personne. Le japonais face aux langues occidentales*, Paris, Harmattan.

Sources d'exemples

- (PRZ) IWASZKIEWICZ, J. (1971), *Przyjaciele*, Warszawa, Czytelnik.
- (A) IWASZKIEWICZ, J. (1993), *Amis*, trad. M. Smorąg, Paris, Balland.
- (KP) KONWICKI, T. (1977), *Kompleks polski*, Warszawa, Niezależna Oficyna Wydawnicza.
- (LCP) KONWICKI, T. (1988), *Le complexe polonais*, trad. H. Włodarczyk, Paris, Alfa.
- (KWM) KONWICKI, T. (1985), *Kronika wypadków miłosnych*, Warszawa, Czytelnik.
- (CDEA) KONWICKI, T. (1987), *Chronique des événements amoureux*, trad. H. Włodarczyk, Paris, Publications Orientalistes de France.
- (C) KONWICKI, T. (1993), *Czytadło*, Warszawa, Niezależna Oficyna Wydawnicza.
- (RDGC) KONWICKI, T. (1994), *Roman de gare contemporain*, trad. M. Laurent, Paris, Laffont.
- (CN) MROŻEK, S. (1973), *Czarowna noc. Utwory sceniczne*, Kraków, Wydawnictwo Literackie.
- (LNDR) MROŻEK, S. (1993), *La Nuit de rêve, Théâtre 2, Oeuvres complètes III*, trad. T. Douchy, Montricher (Suisse), Noir sur Blanc.
- (P) MROŻEK, S. (1973), *Pieszko. Utwory sceniczne*, Kraków, Wydawnictwo Literackie.
- (NDR) MROŻEK, S. (1993), *A pied, Théâtre 2, Oeuvres complètes III*, trad. L. Dyèvre, Montricher (Suisse), Noir sur Blanc.

Abstract

The present article highlights the existing relationship between the grammatical category of the person and the notion of politeness. The analysis was focused on the Polish personal pronoun *pan/pani* in the constructions in the imperative mood and its equivalents in French. The forms *pan/pani* are the polite, non familiar forms, unlike the familiar *ty*. Other forms of address – like blood relationship terms or social relationship terms – can have in Polish a similar function. The analysis of the translated examples showed that the constructions with *pan/pani* were systematically translated in French by the *vous* form, which not always occurred with different manners of address having a similar honorific function.

Autour de la sémiotique du corps : ce que révèlent le geste et la mimique dans le dialogue romanesque

- (1) Enfin Julien parut. C'était un autre homme. C'eût été mal parler que de dire qu'il était grave; c'était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, et leur parla d'un air qui étonna M. de Rênal lui-même.
- Je suis ici, Messieurs, leur dit-il en finissant son allocution, pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c'est que de réciter une leçon. Voici la sainte Bible, dit-il **en leur montrant un petit volume in-32, relié en noir**. C'est particulièrement l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne. (p. 42)¹
- (2) Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.
- Je veux le voir, lui dit-elle.
- Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. **Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher**; là était enveloppé ce qui restait de Julien. (p. 506)

Soit qu'ils accompagnent les paroles de personnages (1) ou qu'ils se substituent à elles (2), les gestes et les mimiques ont toujours une valeur de signification. D. Abercrombie l'a déjà constaté : „Nous parlons avec nos organes vocaux, mais c'est avec tout le corps que nous conversons.”² Cette observation nous a amenée à nous poser quelques questions : comment le corps de l'homme peut-il être signe? Quelles lois régissent la communication par le corps? Quel rôle la gestualité joue-t-elle sur le plan de la diégèse?

En effet, le corps humain est vecteur de signes de nature diverse : signes du langage avec la dimension prosodique et vocale, signes posturaux et gestuels, signes vestimentaires, signes corporels extérieurs reflétant la condition sociale, professionnelle, psychologique, etc. de l'individu. Ce qui nous intéresse dans la présente étude, c'est la

¹ Tous nos exemples sont tirés du roman *Le Rouge et le Noir* de Stendhal (coll. Le Livre de Poche classique, 1997).

² citation puisée dans l'étude de C. Kerbrat-Orecchioni (1996 : 27) ; nous pouvons multiplier les sentences semblables soulignant le caractère plurisémiotique des échanges verbaux : „On ne peut pas ne pas communiquer“ (Paul Watzlawick), „Nul mortel ne peut garder un secret ; si les lèvres sont silencieuses, il bavarde du bout des doigts“ (Freud, *Études sur l'hystérie*), „Que je le veuille on non, je suis placé dans un circuit d'échange“ (Roland Barthes).

sémiologie du geste et de la mimique – non pas dans une situation de communication authentique, mais dans le cadre du dialogue romanesque. Ainsi nos réflexions porteront-elles sur le portrait kinésique des personnages. Comme source d'exemples, nous avons choisi le roman *Le Rouge et le Noir* de Stendhal qui a éveillé notre curiosité par le fait que le corps n'est pas muet lorsque la bouche parle et que le message non verbal n'est pas secondaire, accessoire ni complémentaire dans la situation de communication en face à face.

Premièrement, nous essayerons de rappeler brièvement ce que les spécialistes disent à propos du rôle que la communication non verbale assume dans une interaction conversationnelle. Deuxièmement, nous relèverons et répertorierons les occurrences des segments textuels véhiculant des informations sur les signes mimo-gestuels des personnages dans *Le Rouge et Le Noir* de Stendhal. Par la suite, nous irons plus loin et nous chercherons à répondre à la question de savoir quel rôle diégétique joue la gestualité des personnages. Pour ce faire, nous étudierons l'évolution des gestes dans la relation amoureuse que Julien entretient avec Mme de Rênal.

Quelques remarques sur la communication en face à face

Au préalable, rappelons brièvement quelques principes de base. La communication en face à face est multicanale et plurisémiotique, cela est évident³. Les mouvements du corps accompagnent sans cesse chaque effort de communication langagière : on bouge lorsque l'on parle. À côté du message verbal, des informations sont transmises par le truchement du message paraverbal (prosodique et vocal) et du message non verbal (mimo-gestuel et proxémique). Ces deux derniers types de messages sont hautement informatifs et l'on ne peut pas négliger leur rôle compte tenu du fait que l'information qui passe au-delà des paroles échangées s'impose souvent comme plus importante que ce qui est contenu dans le message linguistique.

Étant en état d'émission continue, le corps humain émet simultanément plusieurs signaux. Ceux-ci peuvent être complémentaires, redondants ou contradictoires. Par exemple, si les paroles prononcées ne s'harmonisent pas avec les signaux envoyés par le corps, si la cohérence y manque, nous faisons confiance plutôt aux indices vocaux et non verbaux qu'à la signification véhiculée par les paroles : bien que les mots soient „neutres“, ou même caressants, le ton de la voix peut suggérer l'ironie, l'affront, le cynisme ou l'insinuation. En outre, la communication paraverbale et non verbale est non seulement primordiale, mais aussi primaire – „pré-verbale“ – surtout lorsqu'on pense à la relation entre une mère et son bébé : les premiers messages s'établissent sur

³ Nous ne prétendons pas à l'originalité : la multicanalité de la communication a été reconnue depuis longtemps. Un chapitre de la rhétorique classique était consacré à l'action : au rôle de la voix et de l'expression corporelle dans l'art oratoire, reprenant les idées formulées par Aristote, Cicéron et Quintilien. Cependant, c'est à l'époque contemporaine que la conception de la multicanalité de la communication a été élargie et approfondie, surtout par les travaux des éthologues, des anthropologues, des sociologues, des psychologues et des psychiatres (Cosnier, Brossard 1984 : 2-3).

des bases non linguistiques, ce sont les berceuses, les sourires, le contact oculaire, les gestes d'attouchement, les caresses, le gazouillement, etc.⁴

Les spécialistes de divers domaines se sont efforcés d'établir des répartitions systématiques des composantes verbales, paraverbales et non verbales des interactions sociales. En effet, il existe plusieurs possibilités de classification des moyens que les interlocuteurs utilisent, consciemment ou inconsciemment, intentionnellement ou non, pour communiquer. Rappelons-en quelques-unes. Ch. Baylon et X. Mignot (1991 : 142) proposent un classement fait selon deux oppositions : vocal *versus* non vocal (paroles *versus* gestes et attitudes) et verbal *versus* non verbal (mots *versus* non mots). Nous avons donc quatre possibilités : vocal – verbal (le mot phonétique comme unité linguistique) ; vocal – non verbal (l'intonation, la qualité de la voix) ; non vocal – verbal (le mot graphique comme unité linguistique) ; non vocal – non verbal (l'expression du visage, les gestes, les attitudes). Les auteurs de *La Communication* (1991) présentent encore un autre classement de ces moyens et proposent de distinguer : les moyens linguistiques (la langue doublement articulée et de manifestation vocale) ; les moyens paralinguistiques (plus ou moins conscients, compris par les membres d'une même culture: le non verbal – vocal, par ex. le ton de la voix, et le non vocal, par ex. les gestes) ; et les moyens extralinguistiques (qui échappent au contrôle du locuteur : le vocal, par ex. la qualité de la voix apportant à l'auditeur des renseignements biologiques, psychologiques ou sociaux sur le locuteur, le non vocal, par ex. la façon de se vêtir). C. Kerbrat-Orecchioni (1996 : 23) propose une autre classification et regroupe le matériau d'une conversation en trois ensembles : le matériel verbal (unités phonologiques, lexicales et morphosyntaxiques), le matériel paraverbal (prosodique et vocal : intonations, pauses, débit, caractéristiques de la voix qui change sous l'effet des émotions) et le matériel non verbal. Ce dernier comprend les signes statiques (rides, bronzage, vêtements, maquillage, etc.), les cinétiques lents (distance, attitudes et postures) et les cinétiques rapides (jeu des regards, mimiques et gestes).

Restreignons maintenant le champs de nos observations aux seuls mouvements corporels. Dans un tel contexte, il serait impardonnable de ne pas mentionner l'anthropologue américain Ray Birdwhistell et son *Introduction to Kinesics* (1952), l'œuvre avec laquelle il marque le commencement d'une étude structurale du comportement corporel. Birdwhistell propose une micro-analyse systématique construite sur le modèle de la linguistique structurale⁵. Il définit la kinésique comme l'étude des façons de se

⁴ Selon les observations des chercheurs, les mouvements corporels accompagnent chaque activité locutoire en la facilitant : si l'on empêche un individu de bouger, en liant ses membres supérieurs ou en le priant de croiser les bras, on peut remarquer une augmentation sensible des mouvements de sa tête ; en outre, l'exclusion du canal visuel (par exemple téléphone, position dos à dos) laisse subsister une activité motrice, qui en bonne logique n'a plus d'utilité car elle ne peut pas être perçue par le récepteur (Cosnier, Brossard 1984 : 21).

⁵ La kinésique est une discipline qui applique les méthodes de la linguistique structurale au système des gestes : aux phonèmes, unités distinctives de la phonologie, correspondent les kinèmes, les plus petites unités d'action, du geste ou de la mimique (par exemple l'œil gauche fermé). Aux morphèmes, les plus petites unités significatives du lexique, correspondent les kinémorphèmes (par exemple clin d'œil). Ainsi, la kinésique devient une grammaire des gestes. (Baylon, Mignot 1991 : 145-146, cf. Cosnier, Brossard 1984 : 10-11).

mouvoir et d'utiliser son corps. Il propose d'envisager l'ensemble des signes comportementaux émis naturellement ou culturellement voulant ainsi créer une linguistique corporelle. „La kinésique en tant que méthodologie traite des aspects communicatifs du comportement appris et structuré du corps en mouvement“, écrit-il⁶. Sa définition donne les caractéristiques et les limites de cette science, en la situant dans la marge de la théorie de la communication et du béhaviorisme.

Le vaste domaine de la kinésique a également intéressé deux autres Américains, les psychologues P. Ekman et W. V. Friesen (1969 a), qui de leur côté proposent un système de description microanalytique des signes corporels. Leur classification repose sur deux grandes sous-catégories fonctionnelles : la première est constituée par les gestes non universels liés au langage et à la culture (dans la terminologie d'Ekman et Friesen, ce sont des emblèmes, des illustateurs et des régulateurs) ; la seconde comprend les indices universels, qui ne sont pas associés au langage ni à la culture (Ekman et Friesen les qualifient d'adaptateurs et d'expressions affectives). Nous nous permettons de recourir ici aux définitions de chacune de ces classes que donne J. Corraze (1980 : 69-70) lorsqu'il présente le système descriptif d'Ekman et Friesen au public français⁷ :

- emblèmes : Tous les gestes qui sont susceptibles d'être traduits par des mots. Ces signes sont des acquisitions culturelles comme les mouvements de la tête signifiant le oui et le non ; l'index sur la bouche signifiant le silence, le frottement du pouce et de l'index l'argent, etc... Les emblèmes sont exécutés avec toute la conscience de l'émetteur, et nécessitent la coexistence d'un receveur.
- régulateurs : Les régulateurs maintiennent et règlent l'échange verbal... Grâce à ces mouvements, le locuteur sait s'il doit poursuivre, se reprendre, s'arrêter, se hâter, etc.
- illustateurs : L'illustateur est un mouvement qui accompagne l'expression verbale pour l'illustrer. Les illustateurs n'existent jamais hors du langage et ils font l'objet d'un apprentissage social. Tels sont les mouvements des sourcils ou les gestes de la main qui peuvent dessiner l'objet ou accentuer une affirmation ou une négation.⁸

⁶ cit. par Kristeva (1968 : 55)

⁷ cit. par Marmot Raim (1986 : 94-95)

⁸ Dans leur article *Nonverbal leakage and clues to deception* (1969 b), Ekman et Friesen ont décrit quelques types d'illustateurs gestuels :

- les bâtons, mouvements qui rythment, qui accentuent ou soulignent un mot particulier ou une phrase, „ils battent le temps de la locomotion mentale“ ;
- les idéographes, mouvements qui dessinent le mouvement de la pensée, „traçant l'itinéraire d'un parcours logique“ ;
- les mouvements déictiques, désignant un objet présent ;
- les mouvements spaciaux, dépeignant une relation spatiale ;
- les kinétographes, mouvements qui miment l'action corporelle ;
- les pictographes, mouvements qui dessinent un tableau du référent (Scherer 1984 : 79-80).

- adaptateurs : Les adaptateurs sont des activités au cours desquelles on manipule une partie de son corps ou un objet. Ils ne sont pas exécutés avec la conscience d'émettre une information et l'individu peut s'y livrer dans la solitude.
- expressions affectives : Ce sont des phénomènes biologiques qui secondairement ont pris la valeur de communication. Elles impliquent surtout la mimique faciale et ont des significations transculturelles identiques.

La classification ci-dessus s'applique aisément à l'étude des œuvres littéraires. A. Marmot Raim (1986) et J. Jakubowska-Cichoń (2010) s'en sont déjà inspirées dans leurs analyses respectivement des nouvelles de Guy de Maupassant et des romans de Marguerite Duras. Nous aussi, comme point de départ, nous emprunterons dans la présente étude les catégories d'Ekman et Friesen pour analyser le dialogue stendhalien.

Les indices mimo-gestuels ont besoin de passer par le biais de l'expression verbale du narrateur pour figurer dans une œuvre littéraire écrite. Cependant, le discours narratif est toujours fragmentaire et sélectif : trop de détails situationnels rendant compte des gestes, des mimiques, des postures, des mouvements dans l'espace, des caractéristiques de la voix, de l'aspect physique des personnages, etc. surchargeraient sans doute l'imagination du lecteur et nuiraient à l'économie du récit. Donc, nous nous sommes proposée d'observer les séquences textuelles accompagnant les paroles de personnages rapportées par le narrateur dans *Le Rouge et le Noir* afin de voir ce à quoi Stendhal semble avoir été particulièrement sensible dans la construction des portraits kinésiques de ses personnages.

Le Rouge et le Noir est un roman riche en notations d'éléments mimo-gestuels. Le narrateur intervient souvent pour décrire le comportement corporel et l'expression faciale des personnages. Nous avons sélectionné environ 400 segments textuels narratifs ayant pour objet l'activité motrice. Ils renseignent sur la personnalité ainsi que sur les émotions passagères que les personnages ressentent dans une situation de communication rapportée.

Répertoire des signes mimo-gestuels

En nous inspirant des propositions d'Ekman et Friesen, nous allons répertorier les signes mimo-gestuels des personnages en deux grandes classes. Pour ce faire, nous nous baserons sur le critère de l'universalité de ces signes et observerons s'ils sont déterminés par les contextes linguistiques et culturels ou, tout au contraire, s'ils en sont libérés.

Nous pouvons reconstruire le portrait kinésique des personnages sur la base des séquences dialogiques où, à côté des paroles rapportées, le narrateur verbalise aussi les traits expressifs des interlocuteurs : expressions faciales, mouvements de la tête, gestes, mouvements du corps, etc. Au théâtre, l'expression est véhiculée par le jeu scénique des acteurs. Dans le roman, elle fait l'objet d'un discours narratif – à supposer que le narrateur le cherche – en apportant de l'information sur l'activité gestuelle des personnages.

a/ signes associés au langage et à la culture

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, certains signes ne sont pas universels : la culture s'incorpore et le comportement corporel peut s'imposer comme un code particulier, compris à l'intérieur d'une même culture et étrange à ceux qui font partie d'une autre. Aussi la gesticulation peut-elle être indissolublement liée à l'activité locutoire, étant un support corporel aux paroles prononcées.

La première catégorie d'Ekman et Friesen comprend les emblèmes (ang. *emblems*), les *régulateurs* (ang. *regulators*) et les *illustrateurs* (ang. *illustrators*).

Les **emblèmes** ont un grand potentiel communicatif et peuvent même remplacer le message verbal. Contrôlés, exécutés consciemment et intentionnellement, ils exigent la présence de l'interlocuteur. Quel usage Stendhal fait-il des emblèmes dans les séquences dialogiques dans *Le Rouge et le Noir*? Compte tenu de leur relation aux citations, nous avons observé que les signes corporels soit se substituent aux paroles, soit s'imposent comme un support corporel au message verbal. Dans le premier cas, le narrateur laisse l'interprétation des indices gestuels au lecteur, dans le deuxième cas, il fournit non seulement l'information gestuelle mais aussi la formulation verbale à laquelle l'emblème correspond.

Le premier cas est illustré par les exemples (3) – (10) qui mettent à jour la force évocatrice des emblèmes : le geste y est la seule réponse. L'activité motrice relatée par le narrateur dans les exemples (3) et (4) résulte d'une situation de communication difficile : Julien et Fouqué ne s'expriment qu'avec le geste car ils n'ont pas le courage de parler.

- (3) Il peignit au prince, sous des noms supposés, les actions et le caractère de Mathilde.

– N'achevez pas, dit Korasoff: pour vous donner confiance en votre médecin, je vais terminer la confidence. Le mari de cette jeune femme jouit d'une fortune énorme, ou bien plutôt elle appartient, elle, à la plus haute noblesse du pays. Il faut qu'elle soit fière de quelque chose.

Julien fit un signe de tête, il n'avait plus le courage de parler.

– Fort bien, dit le prince, voici trois drogues assez amères que vous allez prendre sans délai. (p. 397)

- (4) – Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. **Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher**; là était enveloppé ce qui restait de Julien. (p. 506)

De même, lors d'une réunion secrète où la discrétion compte le plus, le cardinal préfère communiquer sans recourir aux paroles (5).

- (5) – Délibérons enfin, Messieurs, dit le président, n'essayons plus de nous persuader les uns les autres. Songeons à la teneur de la note qui dans quarante-huit heures sera sous les yeux de nos amis du dehors. On a parlé des ministres. Nous pouvons le dire maintenant que M. de Nerval nous a quittés, que nous importent les ministres? nous les ferons vouloir.

Le cardinal approuva par un sourire fin.

– Rien de plus facile, ce me semble, que de résumer notre position, dit le jeune évêque d'Agde avec le feu concentré et contraint du fanatisme le plus exalté. (p. 390)

Se faire des signes que l'on déchiffre facilement est aussi un moyen de communiquer. Bien que les gestes exécutés pour se faire suivre (6) ou pour approcher (7) soient couramment compréhensibles, le fait de tirer sa montre et de la faire voir est un signe secret, convenu précédemment. Pas besoin de prononcer des mots qui, entendus par un tiers, pourraient faire faillir la mission secrète.

- (6) Julien releva les yeux avec effort, et d'une voix que le battement de coeur rendait tremblante, il expliqua qu'il désirait parler à M. Pirard, le directeur du séminaire. Sans dire une parole, **l'homme noir lui fit signe de le suivre.** (pp. 171-172)
- (7) **L'abbé Pirard fit signe de loin à Julien;** M. de La Mole venait de lui dire un mot. Mais quand Julien, qui dans ce moment écoutait les yeux baissés les gémissements d'un évêque, fut libre enfin, et put approcher de son ami, il le trouva accaparé par cet abominable petit Tanbeau. (p. 261)
- (8) Il perdit toute une matinée à solliciter en vain une audience. Par bonheur, vers les quatre heures, le duc voulut prendre l'air. Julien le vit sortir à pied, il n'hésita pas à l'approcher et à lui demander l'aumône. Arrivé à deux pas du grand personnage, **il tira la montre du marquis de La Mole, et la montra avec affectation.** *Suivez-moi de loin,* lui dit-on sans le regarder. (pp. 393-394)

Les salutations sont des rituels quotidiens qui ne nécessitent pas de paroles : un seul mouvement du corps suffit. Face à la hauteur de Mathilde, Sorel se sert du langage du corps afin d'exprimer sa soumission et son obéissance aux caprices de la jeune aristocrate (9). De même, il n'entame pas la conversation avec un monsieur qu'il ne connaît pas. Restant muet, il le salue seulement (10).

- (9) – Venez au bal avec mon frère, ajouta-t-elle d'un ton fort sec. **Julien salua avec respect.** (p. 283)
- (10) Il regardait une magnifique pendule dorée, représentant un sujet très indécent selon lui, lorsqu'un monsieur fort élégant s'approcha d'un air riant. **Julien fit un demi-salut.** (p. 240)

Le narrateur peut également choisir de juxtaposer la description du mouvement corporel à sa formulation verbale. Dans les exemples (11) – (13), à côté des emblèmes, il fournit leur traduction verbale. La narration est donc redondante : elle comprend les gestes et leur signification. L'homme à la redingote se sert d'un geste de la main pour menacer Julien, en plus il l'insulte verbalement (11), Julien croise les bras sur sa poitrine en s'excusant en même temps en latin (12), enfin pour se faire ouvrir, il crie pour qu'on le laisse entrer et frappe fortement à la vitre (13).

- (11) L'homme à la redingote, entendant cette décision souvent répétée, jeta au nez de Julien cinq ou six cartes. Aucune heureusement ne l'atteignit au visage, il s'était promis de ne faire usage de ses pistolets que dans le cas où il serait touché.

L'homme s'en alla, non sans se retourner de temps en temps pour le **menacer du poing** et lui adresser des injures. (p. 268)

- (12) Il se hâta de brosser son habit et de descendre, il était en retard. Un sous-maître le gronda sévèrement; au lieu de chercher à se justifier, **Julien croisa les bras sur sa poitrine** :

– *Peccavi, pater optime* (j'ai péché, j'avoue ma faute, ô mon père), dit-il d'un air contrit.

Ce début eut un grand succès. (p. 178)

- (13) C'est moi, répétait-il assez haut, un ami. Pas de réponse; le fantôme blanc avait disparu. Daignez m'ouvrir, il faut que je vous parle, je suis trop malheureux! et **il frappait de façon à briser la vitre**. (p. 216)

Comme nous l'avons déjà mentionné, les emblèmes résultent d'une acquisition culturelle et pour saisir la signification d'un geste, les participants d'une situation de communication donnée doivent les connaître. Dans *Le Rouge et le Noir*, nous avons sélectionné plusieurs signes de ce type. Ce sont surtout des emblèmes liés à la religion, par exemple le signe de la croix (14, 15), l'agenouillement (16, 17) et les bénédictions (18, 19) que l'on peut déchiffrer comme indices des rituels chrétiens.

- (14) L'abbé Pirard, ralentissant la voix comme il lisait la signature, prononça avec un soupir le mot Chélan.

– Il est tranquille, dit-il; en effet, sa vertu méritait cette récompense; Dieu puisse-t-il me l'accorder, le cas échéant!

Il regarda le ciel et **fit un signe de croix**. A la vue de **ce signe sacré**, Julien sentit diminuer l'horreur profonde qui, depuis son entrée dans cette maison, l'avait glacé. (p. 174)

- (15) – Faites entrer ce saint prêtre, dit-il enfin au porte-clefs, et la sueur coulait à grands flots sur son front. Le porte-clefs **fit le signe de la croix** et sortit tout joyeux. (p. 493)

- (16) Après le discours de l'évêque et la réponse du roi, Sa Majesté se plaça sous le dais, ensuite elle **s'agenouilla fort dévotement** sur un coussin près de l'autel. (p. 112)

- (17) Avant d'ouvrir la porte, l'évêque **se mit à genoux** au milieu de ces jeunes filles toutes jolies. Pendant qu'il priait à haute voix, elles semblaient ne pouvoir assez admirer ses belles dentelles, sa bonne grâce, sa figure si jeune et si douce. Ce spectacle fit perdre à notre héros ce qui lui restait de raison. (p. 113)

- (18) Il avança et parcourut assez lentement la longueur de la salle, toujours la vue fixée vers l'unique fenêtre et regardant ce jeune homme qui continuait à **donner des bénédictions exécutées lentement mais en nombre infini, et sans se reposer un instant**. (p. 110)

- (19) Julien l'aïda à placer sa mitre. L'évêque secoua la tête.

– Ah! elle tiendra, dit-il à Julien d'un air content. Voulez-vous vous éloigner un peu? Alors l'évêque alla fort vite au milieu de la pièce, puis se rapprochant du miroir à pas lents, il reprit l'air fâché, et **donnait gravement des bénédictions**. (p. 111)

D'un autre côté, certains gestes sont dictés par les règles du savoir-vivre en vigueur au sein d'une culture. Par exemple, baiser la main d'une femme exprime le respect (20). Une poignée de main donnée pour exprimer la reconnaissance a aussi une valeur de pacte : se serrer la main est un emblème culturel qui signifie la gratitude, ce que le narra-

teur atteste en citant les paroles de Julien (21). Enfin, nous pouvons qualifier d'emblème culturel le geste de lancer en l'air une pièce de monnaie. Le principe de ce jeu de hasard est de parier sur le côté de la pièce, ce que font les collègues du jeune Sorel (22).

- (20) – Vous vous ferez toujours attendre, dit la marquise, **à laquelle il baisait la main.** (p. 244)
- (21) Ma foi, on peut penser comme vous, finit par lui dire M. Félix Vaneau; c'était le nom de l'avocat. Mais vous avez trois jours pleins pour appeler, et il est de mon devoir de revenir tous les jours. Si un volcan s'ouvrait sous la prison, d'ici à deux mois, vous seriez sauvé. Vous pouvez mourir de maladie, dit-il en regardant Julien. **Julien lui serra la main.** – Je vous remercie, vous êtes un brave homme. A ceci je songerai. (p. 489)
- (22) Dans tous les groupes, il voyait **un élève jeter un sol en l'air**, et s'il devinait juste au jeu de croix ou pile, ses camarades en concluaient qu'il aurait bientôt une de ces cures à riche casuel. (p. 190)

En ce qui concerne les **régulateurs**, ceux-ci sont responsables de la synchronisation interactionnelle, ils assurent la distribution de la parole et le maintien de la conversation. Régulant l'échange verbal, ils garantissent le bon fonctionnement de divers canaux. Comme exemples, nous pouvons mentionner les postures, le maintien (ou le refus) du contact oculaire qui indiquent que l'on est attentif aux propos de l'interlocuteur et qui encouragent à continuer à parler, à faire des précisions, etc. Le processus de communication est souvent ébauché par l'établissement d'un contact physique entre les interlocuteurs : on se tourne vers autrui et on efface ainsi la distance séparatrice. Une telle posture est signe d'acceptation du partenaire conversationnel et d'invitation à un échange verbal. Ainsi le curé de Verrières se tourne-t-il vers M. Appert (23). Le contact oculaire remplit une fonction interactionnelle similaire. Le regard permet d'établir, de maintenir et de rompre une interaction sociale. Dans l'exemple (24), par le regard Julien communique à l'académicien qu'il ne sait pas ce qui s'est passé le 30 avril 1574 et l'incite à lui donner plus de précisions.

- (23) Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix, ils n'oseraient! **Se tournant tout de suite vers le monsieur de Paris**, avec des yeux où, malgré le grand âge, brillait ce feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse:
– Venez avec moi, monsieur, et en présence du geôlier et surtout des surveillants du dépôt de mendicité, veuillez n'émettre aucune opinion sur les choses que nous verrons. (p. 18)
- (24) – Quoi! vous êtes de la maison, dit l'académicien en s'arrêtant tout court, et vous ne savez pas sa folie? Au fait, il est étrange que sa mère lui permette de telles choses; mais entre nous, ce n'est pas précisément par la force du caractère qu'on brille dans cette maison. Mlle Mathilde en a pour eux tous, et les mène. C'est aujourd'hui le 30 avril! Et l'académicien s'arrêta en regardant Julien d'un air fin. Julien sourit de l'air le plus spirituel qu'il put.
Quel rapport peut-il y avoir entre mener toute une maison, porter une robe noire et le 30 avril? se disait-il. Il faut que je sois encore plus gauche que je ne le pensais.
– Je vous avouerai..., dit-il à l'académicien, et **son oeil continuait à interroger.**

– Faisons un tour de jardin, dit l'académicien, entrevoyant avec ravissement l'occasion de faire une longue narration élégante. Quoi! Est-il bien possible que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé le 30 avril 1574. (pp. 304-306)

En revanche, fixer son regard sur autrui est un indice de volonté de domination. Éviter le regard est par contre signe non seulement de timidité ou de honte, mais aussi de soumission, pour atténuer l'agressivité de l'interlocuteur et pour terminer l'interaction sociale⁹. L'exemple (25) illustre ce „rituel apaisant“ : à Besançon, Amanda ordonne à Julien de baisser les yeux devant un de ses amants, ce qu'il fait évitant ainsi un duel.

- (25) Un de ses amants paraissait à la porte du café. Il s'approcha du comptoir, en sifflant et marchant des épaules; il **regarda** Julien. A l'instant, l'imagination de celui-ci, toujours dans les extrêmes, ne fut remplie que d'idées de duel. Il pâlit beaucoup, éloigna sa tasse, prit une mine assurée, et **regarda son rival fort attentivement**. Comme ce rival baissait la tête en se versant familièrement un verre d'eau-de-vie sur le comptoir, **d'un regard** Amanda ordonna à Julien de **baisser les yeux. Il obéit**, et, pendant deux minutes, se tint immobile à sa place, pâle, résolu et ne songeant qu'à ce qui allait arriver; il était vraiment bien en cet instant. Le rival avait été étonné des yeux de Julien; son verre d'eau-de-vie avalé d'un trait, il dit un mot à Amanda, plaça ses deux mains dans les poches latérales de sa grosse redingote et s'approcha d'un billard en soufflant et **regardant** Julien. Celui-ci se leva transporté de colère; mais il ne savait comment s'y prendre pour être insolent. (p. 168)

La gestualité peut aussi s'imposer comme illustration et redoublement de la parole. Les **illustreurs** dépendent du message verbal et renforcent l'activité locutoire. Ils diffèrent des emblèmes en ce sens qu'ils ne remplacent pas les mots, mais ils les complètent. En outre, ils n'apparaissent pas hors du contexte linguistique. Indiquer de la main tendue ou du doigt le plancher (26), une table de marbre (27), une horloge (28), un petit balcon (29) ou les poches du tablier (30) sont des gestes exécutés en tant qu'illustrateurs. Les informations gestuelles y sont en redondance avec le contenu verbal.

- (26) – Tombez-vous souvent ainsi? dit-il à Julien en français et **lui montrant du doigt le plancher**.
– C'est la première fois de ma vie, la figure du portier m'avait glacé, ajouta Julien en rougissant comme un enfant. (p. 176)
- (27) – Placez-vous ici près de moi, dit-elle **en lui montrant une table de marbre**, presque tout à fait cachée par l'énorme comptoir d'acajou qui s'avance dans la salle. (pp. 166-167)
- (28) – Je désire, monsieur, lui dit Julien d'un air grave, n'être pas un instant seul; daignez remarquer, ajouta-t-il **en lui montrant l'horloge au-dessus de leur tête**, que j'arrive à cinq heures moins une minute. (pp. 193-194)

⁹ Établir, maintenir et refuser le contact visuel, regarder les autres et d'autre part être regardé par les autres sont les composantes essentielles des interactions sociales : observation évidente aux romanciers et aux poètes, longtemps ignorée, cependant, des psychologues qui ne se sont penchés sur ces phénomènes que depuis les années 1960 (Cook 1984 : 125).

- (29) – Voyez, voilà Mme la préfète qui reçoit aussi son dîner, lui dit l’avocat **en lui indiquant le petit balcon**. Bon courage, tout va bien. La séance recommença. (p. 482)
- (30) – Elle volait quelques sucreries, ou bien elle nous épiait, dit Mme de Rênal avec une indifférence complète. Mais heureusement j’ai trouvé un pâté et un gros pain.
– Qu’y a-t-il donc là? dit Julien, **en lui montrant les poches de son tablier**.
Mme de Rênal avait oublié que, depuis le dîner, elles étaient remplies de pain. (p. 223)

b/ signes non associés au langage ou à la culture

Passons maintenant aux signes universels, produits indépendamment de la culture et de l’activité verbale. Les **adaptateurs** (ang. *adaptators*), qualifiés aussi de manipulateurs, sont plus ou moins conscients, souvent incontrôlables et autocentrés. L’individu touche une partie de son corps, ce qui est souvent une réaction instinctive. N’ayant pas pour but explicite de communiquer, les adaptateurs ne sont pas effectués volontairement afin de transmettre un message, néanmoins ils jouent un rôle important pour les spectateurs qui les perçoivent car ils renseignent sur l’état affectif de l’émetteur et sur sa personnalité. Une telle gestualité sert à satisfaire certains besoins psychiques et physiques réduisant la tension et l’inconfort conversationnel. Le balancement corporel, le fait de manipuler un objet (stylo, boule de papier), de toucher ses cheveux, de se ronger les ongles ou de rouler entre les doigts le bout de sa moustache sont des adaptateurs qui s’imposent comme indicateurs de l’état d’âme de l’émetteur.

Dans *Le Rouge et le Noir*, le narrateur relate plusieurs signes de ce type. En général, nous pouvons les répertorier dans deux catégories : la première comprend les gestes qui sont exécutés en état de relaxation et de relâchement psychiques. Ainsi Mathilde de La Mole joue-t-elle avec coquetterie avec ses cheveux (31) et l’avocat général bondit-il sur son siège (32) :

- (31) Elle lui reprocha le soir, en riant, son goût pour Mme de Fervaques: un bourgeois aimer une parvenue! Les coeurs de cette espèce sont peut-être les seuls que mon Julien ne puisse rendre fou. Elle avait fait de vous un vrai dandy, disait-elle **en jouant avec ses cheveux**. (p. 431)
- (32) – Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu’il avait sur le coeur; l’avocat général, qui aspirait aux faveurs de l’aristocratie, **bondissait sur son siège**; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. (p. 483)

Dans la deuxième catégorie, nous avons classé les gestes machinaux auxquels on se livre en état de nervosité et de malaise. Il est facile de décoder leur signification : Julien se mord la lèvre afin de réduire son stress et sa tension face au terrible abbé Pirard (33), Mathilde de La Mole se tord les mains en réaction à l’information que Frilair l’a trahie (34) et M. de Rênal se frappe machinalement la tête lorsqu’il apprend l’infidélité de sa femme et ne sait pas comment réagir à cette nouvelle (35) – (36). Il est intéressant de noter que le maire de Verrières a coutume de répéter ce geste dans les situations stressan-

tes, et se frapper la tête constitue un des traits caractéristiques de son portrait kinésique esquissé par le narrateur dans les séquences dialogiques du roman.

- (33) – Je les en défie, dit Julien **en se mordant la lèvre**, et il reprit toute sa méfiance. (p. 239)
- (34) Il trouva Mathilde changée comme par six mois de maladie: réellement elle n'était pas reconnaissable.
– Cet infâme Frilair m'a trahie, lui disait-elle **en se tordant les mains**; la fureur l'empêchait de pleurer. (p. 486)
- (35) Il faut consulter ma femme, se dit-il par habitude, en se levant du fauteuil où il était abîmé.
A peine levé, – grand Dieu! dit-il **en se frappant la tête**, c'est d'elle surtout qu'il faut que je me méfie; elle est mon ennemie en ce moment. Et, de colère, les larmes lui vinrent aux yeux. (p. 128)
- (36) – Hé! c'est de l'histoire ancienne, mon cher ami, dit Mme de Rênal en riant, et peut-être il ne s'est point passé de mal. C'était dans le temps que votre bon ami Valenod n'aurait pas été fâché que l'on pensât dans Verrières qu'il s'établissait entre lui et moi un petit amour tout platonique.
– J'ai eu cette idée une fois, s'écria M. de Rênal **se frappant la tête avec fureur** et marchant de découvertes en découvertes, et vous ne m'en avez rien dit? (p. 134)

La dernière sous-classe d'Ekman et Friesen est celle des **expressions affectives** (ang. *affect display*). Comme les signes décrits plus haut, elles sont universelles et même les non-spécialistes peuvent aisément reconnaître les émotions qui se reflètent sur le visage d'autrui. Selon nos calculs, c'est la catégorie la plus nombreuses dans *Le Rouge et le Noir*.

L'intensité des émotions est présentée dans un texte narratif au moyen de la description des effets physiques qu'elles impliquent. Comment et où les émotions se manifestent-elles donc? Bien évidemment, le visage est la zone privilégiée où se reflète l'état d'âme d'un individu, cependant il est important de noter que le corps tout entier participe à leur expression. Dans les segments textuels accompagnant les paroles de personnages, le narrateur fournit un large éventail des multiples façons dont les émotions se manifestent. Nous avons observé qu'il utilise avec prédilection un outil textuel grâce auquel il peut suggérer beaucoup sans trop surcharger l'imagination du lecteur d'un détail ou d'un trait physique du personnage. Il s'agit du substantif *air*. Son emploi s'inscrit d'ailleurs dans la stratégie stendhalienne de l'économie du récit. *Le Trésor de la langue française* définit l'*air* comme *apparence, comportement, attitude extérieure d'une personne (maintien, expression des traits...)*. Le lecteur doit donc esquisser dans son imagination par exemple le portrait des habitants de Besançon qui ressemblent à des guerriers terribles (37) et le portrait de M. de Rênal qui a une apparence tantôt douloureuse (38), tantôt majestueuse et paternelle (39).

- (37) Ces nobles enfants de l'antique Bisontium ne parlaient qu'en criant; ils se donnaient **les airs de guerriers terribles**. (p. 166)
- (38) – Eh bien! Monsieur, lui dit-il enfin avec un soupir et **de l'air dont il eût appelé le chirurgien pour l'opération la plus douloureuse**, j'accède à votre demande.

A compter d'après-demain, qui est le premier du mois, je vous donne cinquante francs par mois. (p. 69)

- (39) M. de Rênal, qui avait entendu parler, sortit de son cabinet; **du même air majestueux et paterne qu'il prenait lorsqu'il faisait des mariages à la mairie**, il dit à Julien:

– Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants ne vous voient. (p. 40)

Pourtant, le plus souvent, le narrateur nous informe sur les expressions affectives des personnages localisées sur le visage. En effet, la face transmet des messages de nature diverse en fonction de la contraction ou du relâchement des muscles. Ch. Baylon et X. Mignot notent que „la caractérologie a tenté de diviser le visage en trois zones de localisation des émotions. Le haut, sourcils et front, indiquerait l'importance cérébrale [...] ; la partie médiane, yeux et paupières, refléterait la vie émotive [...] ; quant à la partie basse (nez, joues, bouche, menton), elle exprimerait la force de nos instincts“ (1991 : 147). Ainsi que les exemples ci-dessous le montrent, les trois zones du visage traduisent l'émotion. Commençons par la plus haute. Pour avoir accès aux livres, Julien veut s'inscrire au registre d'un libraire. Il faut seulement convaincre M. de Rênal que son nom si noble n'y apparaîtra pas. Le narrateur relate qu'à ces mots flatteurs le front du maire s'éclaircit (40). Dans cet exemple, M. de Rênal ne communique que par un signe non verbal : son expression faciale est la seule réponse.

- (40) – Je pensais, Monsieur, lui dit-il un jour, qu'il y aurait une haute inconvenance à ce que le nom d'un bon gentilhomme tel qu'un Rênal parût sur le sale registre du libraire.

Le front de M. de Rênal s'éclaircit.

– Ce serait aussi une bien mauvaise note, continua Julien, d'un ton plus humble, pour un pauvre étudiant en théologie, si l'on pouvait un jour découvrir que son nom a été sur le registre d'un libraire loueur de livres. Les libéraux pourraient m'accuser d'avoir demandé les livres les plus infâmes; qui sait même s'ils n'iraient pas jusqu'à écrire après mon nom les titres de ces livres pervers. (p. 50)

De même la motricité des sourcils est un indice d'activité cérébrale : dans la scène où Julien récite la Bible qu'il connaît par cœur, M. de Rênal, de son côté, cite un vers d'Horace. En réaction, le jeune précepteur fronce le sourcil en s'expliquant qu'il ne lit pas des poètes profanes (41). L'activité des muscles dans la partie supérieure du visage caractérise également le maire et constitue l'un des traits particuliers de son portrait kinésique (42) – (43). Le narrateur relate qu'il a l'habitude de froncer les sourcils au seul nom d'argent.

- (41) – Ah, mon Dieu! le joli petit prêtre, dit tout haut la cuisinière, bonne fille fort dévote. L'amour-propre de M. de Rênal était inquiet; loin de songer à examiner le précepteur, il était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins; enfin, il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa Bible. Il répondit **en fronçant le sourcil**:

– Le saint ministère auquel je me destine m'a défendu de lire un poète aussi profane. M. de Rênal cita un assez grand nombre de prétendus vers d'Horace. (p. 42)

- (42) – Ce jeune homme n'a point de tact, reprit Mme de Rênal, il peut être savant, vous vous y connaissez, mais ce n'est au fond qu'un véritable paysan. Pour moi, je n'en ai jamais eu bonne idée depuis qu'il a refusé d'épouser Elisa; c'était une fortune assurée; et cela sous prétexte que quelquefois, en secret, elle fait des visites à M. Valenod.
– Ah! dit M. de Rênal, **élevant le sourcil d'une façon démesurée**, quoi, Julien vous a dit cela? (p. 133)
- (43) Tout à coup la porte s'ouvrit; c'était M. de Rênal. Sa figure sévère et mécontente fit un étrange contraste avec la douce joie que sa présence chassait. Mme de Rênal pâlit; elle se sentait hors d'état de rien nier. Julien saisit la parole, et, parlant très haut, se mit à raconter à M. le maire le trait du gobelet d'argent que Stanislas voulait vendre. Il était sûr que cette histoire serait mal accueillie. D'abord M. de Rênal **fronçait le sourcil** par bonne habitude au seul nom d'argent. La mention de ce métal, disait-il, est toujours une préface à quelque mandat tiré sur ma bourse. (pp. 146-147)

Lorsqu'il brosse les portraits kinésiques des personnages, le narrateur est cependant le plus sensible aux expressions affectives localisées dans la partie médiane du visage. Les segments textuels qui escortent les paroles de personnages véhiculent fréquemment l'expression des yeux et des paupières, ce que nous avons illustré par les exemples (44) – (46). Étant le miroir de l'âme, le regard reflète les pensées et les émotions les plus cachées.

- (44) L'entretien continua en latin. **L'expression des yeux de l'abbé s'adoucisait**; Julien reprenait quelque sang-froid. (pp. 174-175)
- (45) Si, dans le salon de l'hôtel de La Mole, quelque imprudent oubliait le lieu où il était, et se permettait l'allusion la plus éloignée à une plaisanterie contre les intérêts vrais ou supposés du trône ou de l'autel, Mathilde devenait à l'instant d'un sérieux de glace. **Son regard, qui était si piquant, reprenait toute la hauteur impassible d'un vieux portrait de famille.** (p. 325)
- (46) L'homme aux gilets et à l'air paternel (c'était un évêque peut-être) souriait souvent, et alors ses yeux, entourés **de paupières flottantes**, prenaient un brillant singulier et une expression moins indécise que de coutume. Ce personnage, que l'on faisait parler le premier devant le duc (mais quel duc? se disait Julien), apparemment pour exposer les opinions et faire les fonctions d'avocat général, parut à Julien tomber dans l'incertitude et l'absence de conclusions décidées que l'on reproche souvent à ces magistrats. Dans le courant de la discussion, le duc alla même jusqu'à le lui reprocher. (p. 380)

Les rires et les pleurs sont deux phénomènes physiologiques qui se caractérisent par une certaine dualité expressive. Nous les percevons d'un côté par le canal visuel et d'autre part par le canal auditif. Compte tenu du fait qu'ils unissent l'élément mimique et l'élément acoustique, ils contribuent à l'élaboration du portrait kinésique et du portrait vocal des personnages. Dans *Le Rouge et le Noir*, nous avons observé beaucoup de segments ayant pour objet les rires, les sourires et les pleurs des protagonistes.

Le rire et le sourire (celui-ci peut être également muet) sont des indices de la gaieté, de la joie, du contentement, du bonheur et du bien-être. Nous avons observé que M. de

La Mole est un personnage souvent de bonne humeur. Julien le met en gaieté franche en lui racontant entre autres des épisodes amusants de sa vie (47). Quant à Sorel, il rit fréquemment, en revanche son rire est rarement désinvolte. Souvent, il dissimule de l'ironie, du sarcasme ou de la moquerie (48).

- (47) M. de La Mole, réduit à la société de ce petit abbé, voulut l'émoustiller. Il piqua d'honneur l'orgueil de Julien. Puisqu'on lui demandait la vérité, Julien résolut de tout dire; mais en taisant deux choses: son admiration fanatique pour un nom qui donnait de l'humeur au marquis, et la parfaite incrédulité qui n'allait pas trop bien à un futur curé. Sa petite affaire avec le chevalier de Beauvois arriva fort à propos. Le marquis **rit aux larmes** de la scène dans le café de la rue Saint-Honoré, avec le cocher qui l'accablait d'injures sales. Ce fut l'époque d'une franchise parfaite dans les relations entre le maître et le protégé. (p. 275)
- (48) Jamais ministre éloquent, qui veut user la fin d'une séance où la Chambre a l'air de vouloir se réveiller, n'a moins dit en plus de paroles. A peine M. de Maugiron sorti, Julien **se mit à rire comme un fou**. (p. 140)

Outre les paroles de personnages, le narrateur relate aussi leurs pleurs qui laissent paraître sur leur visage le tumulte intérieur. Les larmes et les sanglots trahissent des émotions intenses, comme l'illustrent les deux scènes ci-dessous (49) – (50).

- (49) – Qui vous refuse? dit Mme de Rênal respirant à peine.
– Eh qui, Madame, si ce n'est M. Julien? répliqua la femme de chambre **en sanglotant**. M. le curé n'a pu vaincre sa résistance [...] (p. 55)
- (50) A mesure que le récit de cet homme prouvait à Julien que la blessure de Mme de Rênal n'était pas mortelle, il se sentait **gagné par les larmes**.
– Sortez! dit-il brusquement.
Le geôlier obéit. A peine la porte fut-elle fermée: Grand Dieu! elle n'est pas morte! s'écria Julien; et il tomba à genoux, **pleurant à chaudes larmes**. (pp. 457-458)

Dans une situation de communication authentique, il nous est difficile d'avoir le plein contrôle de notre expression mimique. Il s'avère que le narrateur est sensible aussi à cet aspect communicatif et qu'il enregistre des tics, des contractions, des mouvements involontaires et incontrôlables des muscles de la bouche des personnages (51).

- (51) – Ah! c'est à M. Pirard que j'ai l'honneur de parler dit Julien d'une voix mourante.
– Apparemment, répliqua le directeur du séminaire, en le regardant avec humeur. Il y eut un redoublement d'éclat dans ses petits yeux, **suivi d'un mouvement involontaire des muscles des coins de la bouche. C'était la physionomie du tigre goûtant par avance le plaisir de dévorer sa proie**.
– La lettre de Chélan est courte, dit-il, comme se parlant à lui-même. (p. 173)

Cependant, le visage est loin d'être la seule partie du corps à manifester les réactions affectives, ce qui est aussi illustré par l'exemple (51). Outre les expressions faciales, le narrateur relate les expressions posturales engageant tout le corps, qui peut traduire, ou même trahir, les sentiments les plus cachés. Il est à noter que dans *Le Rouge et le Noir*, l'expression affective des personnages est véhiculée à l'aide de substantifs tels

que *figure, attitude* ou *physionomie* qui à leur tour sont accompagnés de compléments plus ou moins détaillés. Dans les constructions textuelles de ce type, le narrateur préfère dépeindre l'impression générale de l'état affectif d'un personnage plutôt que de fournir trop de détails sur son aspect physique. Ainsi, le lecteur est obligé de reconstruire dans son imagination la physionomie de tigre de l'abbé Pirard (51), l'attitude et la physionomie humble de Julien (52) ou la physionomie souriante et bonne de Norbert (53).

- (52) – Demain à pareille heure, j'aurai l'honneur de vous revoir, dit-il enfin au curé. M. Chélan, qui comptait l'emporter de haute lutte sur un si jeune homme, parla beaucoup. Enveloppé dans **l'attitude et la physionomie la plus humble**, Julien n'ouvrit pas la bouche. (p. 158)
- (53) Quelque dominé que fût Norbert, les paroles de sa soeur étaient si claires, qu'il prit un air grave qui allait assez mal, il faut l'avouer, à **sa physionomie souriante et bonne**. Il osa dire quelques mots. (p. 321)

Rôle diégétique des signes mimo-gestuels

Il nous reste enfin à étudier la fonction des gestes et des mimiques sur le plan de la diégèse. Nous nous sommes proposée de le faire car *Le Rouge et le Noir* est un roman qui offre un témoignage convaincant de l'importance non négligeable de la gestualité, surtout lorsqu'on pense aux relations amoureuses de Julien. C'est pourquoi il nous a semblé utile d'en faire mention.

En effet, les gestes et les mimiques constituent un important indicateur de l'état de la relation qui s'établit entre les personnages, particulièrement les gestes d'attouchement. Ce n'est pas dans le code verbal, mais dans le code tactile qu'est chiffré l'amour dans *Le Rouge et le Noir*¹⁰. La déclaration d'amour est prononcée silencieusement, sans paroles : c'est grâce au dialogue des mains que les sentiments et les émotions se font reconnaître.

L'échange tactile entre Julien et Mme de Rênal commence d'une manière très innocente. Ils se promènent ensemble, Sorel lui donne le bras, elle s'y appuie avec amitié (54) – (55).

- (54) **Elle prit son bras et s'appuya** d'une façon qui parut singulière à Julien. C'était pour la première fois qu'elle l'avait appelé mon ami. (p. 48)
- (55) A peine le déjeuner fut-il fini, qu'elle demanda à Julien de lui donner le bras pour la promenade, **elle s'appuyait sur lui avec amitié**. A tout ce que Mme de Rênal lui disait, Julien ne pouvait que répondre à demi-voix :
– *Voilà bien les gens riches!* (p. 64)

L'étape suivante, c'est un contact accidentel des mains. Il est de coutume de passer les soirées dans le jardin sous le tilleul. Un soir, Julien parle aux femmes, et gesticulant vivement, il touche par hasard la main de Mme de Rênal. Celle-ci est vite retirée (56).

¹⁰ cf. Rousset (1998 : 77-150)

- (56) On prit l'habitude de passer les soirées sous un immense tilleul à quelques pas de la maison. L'obscurité y était profonde. Un soir, Julien parlait avec action, il jouissait avec délices du plaisir de bien parler et à des femmes jeunes; **en gesticulant, il toucha la main de Mme de Rênal** qui était appuyée sur le dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

Cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son *devoir* d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. (p. 60)

Les soirées successives apportent un progrès important dans cette communication silencieuse. Les gestes deviennent plus conscients et volontaires et sont dotés d'un potentiel informatif toujours plus grand. Il s'avère cependant que chez Julien, l'expression gestuelle est calculée et projetée par avance. Pour lui, le contact tactile avec Mme de Rênal s'impose surtout comme un combat héroïque et comme un défi : *Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait* (p. 60) et ensuite *il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne* (p. 61). Il triomphe faisant ainsi preuve de la force de son caractère :

- (57) Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, **Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait**. (p. 63)

- (58) Mme de Rênal, qui avait été obligée de lui **ôter sa main**, parce qu'elle se leva pour aider sa cousine à relever un vase de fleurs que le vent venait de renverser à leurs pieds, fut à peine assise de nouveau, qu'elle **lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue**. (p. 63)

- (59) M. de Rênal parlait politique avec colère: deux ou trois industriels de Verrières devenaient décidément plus riches que lui, et voulaient le contrarier dans les élections. Mme Derville l'écoutait, Julien irrité de ces discours approcha sa chaise de celle de Mme de Rênal. L'obscurité cachait tous les mouvements. **Il osa placer sa main très près du joli bras** que la robe laissait à découvert. Il fut troublé, sa pensée ne fut plus à lui, il approcha sa joue de ce joli bras, il osa y appliquer ses lèvres.

Mme de Rênal frémit. Son mari était à quatre pas, **elle se hâta de donner sa main à Julien, et en même temps de le repousser un peu**. Comme M. de Rênal continuait ses injures contre les gens de rien et les jacobins qui s'enrichissent, Julien couvrait **la main qu'on lui avait laissée** de baisers passionnés ou du moins qui semblaient tels à Mme de Rênal. (p. 72)

Au fil du temps, ce dialogue non verbal devient de plus en plus dynamique; en outre les rôles conversationnels s'échangent. Un soir, après le retour d'un voyage, Julien saisit la main de Mme de Rênal. Plongé dans ses pensées, il abandonne cependant cette main sans même s'en apercevoir. Et alors c'est elle qui reprend la main de Julien, ce qui incite notre héros à faire le bilan de ses progrès récents : *avant mon voyage, je lui prenait la main, elle la retirait; aujourd'hui je retire ma main, elle la saisit et la serre* (p. 84). Il est à noter que le dialogue des mains ne s'arrête pas sous le tilleul. Les échanges tactiles se poursuivent et même s'intensifient. Le narrateur relate que Mme de Rênal se permet avec Julien les mêmes gestes intimes qu'avec ses enfants (60).

- (60) Dans les moments où la présence d'enfants trop intelligents les réduisait à ne parler que le langage de la froide raison, c'était avec une docilité parfaite que Julien, la regardant avec des yeux étincelants d'amour, écoutait ses explications du monde comme il va. Souvent, au milieu du récit de quelque friponnerie savante, à l'occasion d'un chemin ou d'une fourniture, l'esprit de Mme de Rênal s'égarait tout à coup jusqu'au délire, Julien avait besoin de la gronder, **elle se permettait avec lui les mêmes gestes intimes qu'avec ses enfants**. C'est qu'il y avait des jours où elle avait l'illusion de l'aimer comme son enfant. (pp. 100-102)

Les mains sont loin d'être la seule partie du corps à toucher l'autre. Les pieds également participent dans ce dialogue tactile, ce qu'illustre la scène où Mme de Rênal laisse tomber ses ciseaux, son peloton de laine et ses aiguilles (61). Les gestes des amants ne sont plus secrets, tout au contraire, et Mme Derville se faire une idée relativement précise de la nature du lien qui unit sa cousine et Julien. Leurs gestes s'imposent comme révélateurs d'une relation intime.

- (61) [...] notre héros trouva convenable **d'avancer sa botte et de presser le joli pied de Mme de Rênal**, dont le bas à jour et le joli soulier de Paris attiraient évidemment les regards du galant sous-préfet.
Mme de Rênal eut une peur extrême; elle laissa tomber ses ciseaux, son peloton de laine, ses aiguilles, et le mouvement de Julien put passer pour une tentative gauche destinée à empêcher la chute des ciseaux, qu'il avait vu glisser. Heureusement ces petits ciseaux d'acier anglais se brisèrent, et Mme de Rênal ne tarit pas en regrets de ce que Julien ne s'était pas trouvé plus près d'elle.
– Vous avez aperçu la chute avant moi, vous l'eussiez empêchée; au lieu de cela votre zèle n'a réussi qu'à me donner un fort grand coup de pied.
Tout cela trompa le sous-préfet, mais non Mme Derville. (pp. 87-88)

Cependant, les remords commencent à torturer Mme de Rênal, et même dans les moments en apparence les plus heureux, elle tombe dans le désespoir. Julien essaie de la calmer, mais ses mouvements deviennent incontrôlables et convulsifs (62) – (63). Avant de partir pour Paris, Mme de Rênal ne l'accueille plus aussi cordialement qu'auparavant. Cette fois, c'est Julien qui est au désespoir. Le dialogue verbal se superpose au dialogue des mains : lorsque les mots font souffrir, les mains apaisent la douleur et négocient un compromis (64). Enfin, Julien et Mme de Rênal réussissent à synchroniser les deux canaux de communication, le verbal et le non verbal. Entre-temps, ils abandonnent le ton officiel de conversation et Julien se permet de passer son bras autour de la taille de Mme de Rênal. Le narrateur ajoute que ce geste a bien des dangers (65).

- (62) Dans les moments les plus heureux et en apparence les plus tranquilles: – Ah! grand Dieu! je vois l'enfer, s'écriait tout à coup Mme de Rênal, **en serrant la main de Julien d'un mouvement convulsif**. Quels supplices horribles! je les ai bien mérités. **Elle le serrait**, s'attachant à lui comme le lierre à la muraille. Julien essayait en vain de calmer cette âme agitée. **Elle lui prenait la main**, qu'elle couvrait de baisers. Puis, retombée dans une rêverie sombre [...] (p. 121)
- (63) Si elle se forçait à lui dire qu'elle l'aimait, c'était d'un air gauche qui prouvait presque le contraire. Rien ne put la distraire de l'idée cruelle de séparation éternelle. Le méfiant Julien crut un instant être déjà oublié. Ses mots piqués dans

- ce sens ne furent accueillis que par de grosses larmes coulant en silence, et **des serremments de main presque convulsifs**.
- Mais, grand Dieu! comment voulez-vous que je vous croie? répondait Julien aux froides protestations de son amie; vous montreriez cent fois plus d'amitié sincère à Mme Derville, à une simple connaissance. (p. 161)
- (64) – Ainsi je suis complètement oublié du seul être qui m'ait jamais aimé! A quoi bon vivre désormais? Tout son courage l'avait quitté dès qu'il n'avait plus eu à craindre le danger de rencontrer un homme; tout avait disparu de son coeur, hors l'amour. Il pleura longtemps en silence. **Il prit sa main, elle voulut la retirer; et cependant, après quelques mouvements presque convulsifs, elle la lui laissa.** L'obscurité était extrême; ils se trouvaient l'un et l'autre assis sur le lit de Mme de Rênal. (p. 217)
- (65) Ce fut alors, ajouta-t-il, qu'après un long silence, qui sans doute était destiné à me faire comprendre ce que je vois trop aujourd'hui, que vous ne m'aimiez plus et que j'étais devenu indifférent pour vous... **Mme de Rênal serra ses mains.** Ce fut alors que vous m'envoyâtes une somme de cinq cents francs.
- Jamais, dit Mme de Rênal.
- C'était une lettre timbrée de Paris et signée Paul Sorel, afin de déjouer tous les soupçons. Il s'éleva une petite discussion sur l'origine possible de cette lettre. La position morale changea. Sans le savoir, Mme de Rênal et Julien avaient quitté le ton solennel; ils étaient revenus à celui d'une tendre amitié. Ils ne se voyaient point tant l'obscurité était profonde, mais le son de la voix disait tout. **Julien passa le bras autour de la taille de son amie; ce mouvement avait bien des dangers. Elle essaya d'éloigner le bras de Julien,** qui, avec assez d'habileté, attira son attention dans ce moment par une circonstance intéressante de son récit. **Ce bras fut comme oublié et resta dans la position qu'il occupait.** (p. 219)

Comme les exemples cités ci-dessus le montrent, les gestes jouent un rôle important dans *Le Rouge et le Noir*. Ils participent à la construction de la diégèse et reflètent l'évolution des sentiments. L'activité motrice s'impose souvent comme plus révélatrice : là où les paroles sont dépourvues de significations réelles, les gestes sont des indicateurs très éloquents de l'état affectif et une source de renseignements sur les personnages de l'action.

Conclusion

La communication déborde largement le seul système verbal : l'activité mimo-gestuelle des interlocuteurs se superpose aux paroles, complète le message linguistique, l'illustre et contrôle le flux conversationnel. Bien que la signification des gestes puisse différer selon la culture, leur emploi est déterminé par des règles aussi rigides que celles de la grammaire. Grâce aux segments textuels escortant les paroles de personnages, nous sommes en mesure de reconstruire leur portrait dans sa dimension kinésique. Dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal semble avoir été sensible particulièrement aux expressions affectives qui se reflètent sur le visage des protagonistes. En outre, il est important de noter que l'activité motrice des personnages assume une fonction importante dans la construction de la diégèse.

Bibliographie

Source d'exemples :

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Librairie Générale Française, 1997 (coll. Le Livre de Poche classique).

Études :

BARRIER G., *La Communications non verbale. Aspects pragmatiques et gestuels des interactions*, Paris, ESF, 1984.

BAYLON Ch., MIGNOT X., *La Communication*, Paris, Nathan, 1991.

BIRDWHISTELL R. L., „L'analyse kinésique”, in: *Langages*, juin 1968, 101-106.

COOK M., „Regard et regard réciproque dans les interactions sociales”, in: *La Communication non verbale*, sous la rédaction de J. Cosnier et A. Brossard, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1984, 125-144.

CORRAZE J., *Les Communications non-verbales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980.

COSNIER J., BROSSARD A., „Communication non verbale : co-texte ou contexte?” in: *La Communication non verbale*, sous la rédaction de J. Cosnier et A. Brossard, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1984, 1-29.

CRESSWELL R., „Le geste manuel associé au langage”, in: *Langages*, juin 1968, 119-127.

Décrire la conversation, sous la rédaction de J. Cosnier et C. Kerbrat-Orecchioni, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987 (coll. Linguistique et Sémiologie).

EKMAN P., FRIESEN W. V., „The Repertoire of Nonverbal behavior: Categories, Origins, Usage and Coding”, *Semiotica, Journal of the International Association for Semiotic Studies*, 1 (1969), 49-98 (a).

EKMAN P., FRIESEN W. V., „Nonverbal leakage and clues to deception”, in: *Psychiatry*, 32, 1969, 88-105 (b).

GŁODOWSKI W., *Bez słowa. Komunikacyjna funkcja zachowań niewerbalnych*, Warszawa, Hansa Communication, 1999.

JAKUBOWSKA-CIHOŃ J., „Le langage mimo-gestuel mis en discours dans *Un Barrage contre le Pacifique* et *L'Amant de Marguerite Duras*”, in Communications du IVE Ci-dit Colloque international, Nice 11-13 juin 2009, sous la dir. de S. Mellet, S. Marnette, J. M. López Muñoz et L. Rosier, publié en ligne: <http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=512>

JAKUBOWSKA-CIHOŃ J., *Mowa przytaczana w narracjach Marguerite Duras*, Kraków, UNIVERSITAS, 2010.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *La conversation*, Paris, Seuil, 1996.

KRISTEVA J., „Le geste, pratique ou communication”, in: *Langages*, juin 1968, 48-64.

MARMOT RAIM Anne, *La communication non-verbale chez Maupassant*, Librairie A.-G. Nizet, 1986.

MARTIN L., „Corps – la sémiotique du corps”, *Encyclopedia Universalis*, vol. 6, 2002.

ROUSSET J., „Le geste et la voix dans le dialogue romanesque”, in: *Dernier regard sur le baroque*, Paris, José Corti, 1998, 77-150.

- SCHERER K. R., „Les fonctions des signes non verbaux dans la conversation”, in: *La Communication non verbale*, sous la rédaction de J. Cosnier et A. Brossard, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1984, 71-100.
- SIKORSKI W., *Gesty zamiast słów*, Kraków, Oficyna Wydawnicza Impuls, 2005.
- THIEL E., *Komunikacja niewerbalna. Mowa ciała*, Wrocław, Astrum, 1997.
- THIEL E., *Mowa ciała zdradzi więcej niż tysiąc słów*, Wrocław, Wydawnictwo LUNA, 1992.
- TRAVERSO Véronique, *L'Analyse des conversations*, Paris, Nathan, 1999.

Abstract

Around the semiotics of the body: what gesture and facial expression reveal in fictional dialogue

In this article we examine information provided by the narrator about kinesics behaviour of the characters in Stendhal's *Le Rouge et le Noir*. The purpose of our article is to analyse non verbal communication, its roles and its functions in fictional dialogue. After the analysis of our corpus (about 400 examples) we can conclude that Stendhal seems to pay special attention to the facial expression of the characters. He also provides the reader with information regarding gestures, eye movements and body postures which help round out his character's kinesics portraits.

keywords :

narrator's comment, character's words, kinesics portrait, gesture, facial expression

mots-clés :

commentaire du narrateur, paroles de personnages, portrait kinésique, geste, mimique

◆ II ◆

Monika Szczepaniak

Bydgoszcz

Der verliebte Heros

Zum Narrativ der männlichen Liebe in heroischen Mythen
und in der deutschsprachigen Literatur am Beispiel Herakles¹

1. Heroische Narrationen

Heroische Mythen können als variable „Meistererzählungen“ über Männlichkeit interpretiert werden, in denen sich jene Geschlechter-Zuschreibungen manifestieren, denen (auch) männliche Subjekte ausgesetzt sind. Männer eignen sich Männlichkeit an, „indem sie eine Geschichte darstellen, indem sie in eine Geschichte gezwungen werden, die sie zugleich performativ in einer Abfolge von ebenso realen wie imaginären Lebensentwürfen vollziehen“². Eine spezifisch auf Männlichkeit gerichtete Perspektive ermöglicht es, gleichermaßen die gemeinsame Struktur der heroischen Männlichkeiten in den Blick zu nehmen wie auf verschiedene variable, spielerisch-performative, inszenatorisch-rituelle Momente aufmerksam zu werden, deren sich die männlichen Protagonisten auf ihrem abenteuerlichen Weg bedienen. Dabei gilt es zu beachten, dass männliche Schwäche und Verletzlichkeit bzw. eine gewisse Krisentendenz, die oft von den Stereotypen des Maskulinen verdeckt wird, aus den heroischen Narrationen nicht wegzudenken sind. Hans-Jürgen Wirth macht auf die weniger bekannte Sprachwurzel des Wortes *Held*, die an die schutzbedürftige Seite des Heros erinnert, aufmerksam (sich schützen, sich bedecken, sich rüsten): „Der Held ist nicht *per se* unbesiegbar, unverletzlich, sondern im Gegenteil: er ist höchst verwundbar und gefährdet und bedarf deshalb seiner Rüstung, seines Schutzschildes, seines heldenhaften Mutes.“³

Männlicher Lebenszusammenhang präsentiert sich aus der Sicht der neueren Geschlechterforschung als etwas Hergestelltes, Komplexes und Fragiles⁴ – eine dynamische kulturelle Praxis, die sich nicht auf ein universelles Wesen bzw. eine konstante

¹ Die Hauptthesen des vorliegenden Beitrags wurden auf der 7. Tagung des Arbeitskreises für Interdisziplinäre Männer- und Geschlechterforschung AIM Gender *Männer und Gefühle – Männlichkeit und Emotionen* (Stuttgart-Hohenheim, 9.-11.12.2010) präsentiert und zur Diskussion gestellt.

² Walter Erhart: Männlichkeitsforschung und das neue Unbehagen der Gender Studies. In: Sabine Lucia Müller; Sabine Schülting (Hrsg.): *Geschlechter-Revisionen. Zur Zukunft von Feminismus und Gender Studies in den Kultur- und Literaturwissenschaften*. Königstein/Taunus 2006, S. 77-100, hier: S. 86.

³ Hans-Jürgen Wirth: Die Sehnsucht nach Vollkommenheit. Zur Psychoanalyse der Heldenverehrung. In: *Psychosozial* 31 (1987), S. 96-113, hier: S. 97.

⁴ Vgl. dazu Monika Szczepaniak: *Männer in Blau. Blaubart-Bilder in der deutschsprachigen Literatur*. Köln/ Weimar/ Wien 2005, Kap. 1: Männlichkeit als Selbstverständlichkeit und Problem und Kap. 2: Der Weg zum Mann.

Tiefenstruktur zurückführen lässt und die historisch veränderbar ist⁵. Die kulturelle geschlechtliche Codierung von Männlichkeit ist primär narrativ verfasst⁶, zeitlich organisiert und an eine Entwicklung gekoppelt – Männlichkeit ist seit Jahrhunderten in Form von Erzählungen organisiert, die sich historisch unterschiedlich formen lassen. Walter Erhart verweist auf den prozesshaften Charakter der Männlichkeitskonstruktion und vergleicht diese mit „einer Strecke, die durch viele Orte hindurchführt, einer Passage, durch die sich Männlichkeit in Form von Grenzüberschreitungen und Initiationen konstituiert“⁷. Dieser zurückzulegende Weg kann in der kollektiven narrativen Form der heroischen Biographie mit den zentralen Elementen der Aktivität, Überwindung von Hindernissen sowie Eroberung und Unterwerfung (von Land, Frauen, Ungeheuern, Feinden etc.) versinnbildlicht werden.

In ihrem spannungsvollen Verhältnis zur Weiblichkeit, die mehr mit Raum und Passivität assoziiert wird, integriert die Männlichkeit das Paradigma der Mobilität und der Aneignung, der Bekämpfung oder Überwindung des als statisch konzipierten Weiblichen. „Indem der mythische Akteur der ihm widerständigen Welt gegenübersteht, prägt er eine ‚männliche‘ Bewegung, die alle ihm entgegengesetzten Grenzen und Gegner als Objekte und als unbewegliche Funktionen eines ‚weiblichen‘ Raumes markiert.“⁸ Den heroischen Weg, voller Initiationen, Hindernisse und Herausforderungen kann man sich als ein teleologisches Unternehmen vorstellen, dem eine lineare Struktur inhärent ist und das durch eine Reihe von standardisierten narrativen Strukturen (Scripts)⁹ erzählt wird. Horst und Ingrid Daemmrich sehen das so: „Die Lebensfahrt des Helden folgt der auf- und untergehenden Sonne nach Westen. Er säubert die Welt von Ungeheuern, wird aufgerufen, sich im Dickicht der Welt zu bewähren, muß in furchterregende Länder, Zauberreiche, den Hades oder die Hölle vordringen, kehrt ruhmbekränzt nach Hause und erringt sein Reich.“¹⁰

Im narrativen Muster der heroischen Biographie, die sich allgemein gesehen in einem Raum von Kampf, Gewalt und Tod situiert, lassen sich einige deutlich abgegrenzte Stationen der Entfaltung unterscheiden, wobei den Protagonisten der heroischen Narrationen stets liminale, darunter geschlechtstranszendierende Erfahrungen zuteilwerden. Zunächst erfolgt eine ungewöhnliche Geburt, mit der eine göttliche oder halbgöttliche Abstammung, d.h. ein Sonderstatus unter den Sterblichen einhergeht. Darauf folgt eine Kindheit unter großer Belastung, in der oft Versuche unternommen werden, den Knaben zu töten oder anderweitig loszuwerden, dann die geschlechtsspezifische Sozialisation unter spartanischen Bedingungen und mit Hilfe hervorragender Lehrmeister, als Näch-

⁵ Vgl. die Definition von Robert Connell (*Der gemachte Mann. Konstruktion und Krise von Männlichkeiten*. Opladen 1999, S. 91).

⁶ Zur narrativen Verfasstheit von männlichen Identitätswürfen in der Literatur vgl. Ben Knights: *Writing Masculinities. Male Narratives in Twentieth-Century Fiction*. N. York 1999.

⁷ Erhart: *Männlichkeitsforschung*, S. 86.

⁸ Walter Erhart: *Familienmänner. Über den literarischen Ursprung moderner Männlichkeit*. München 2001, S. 11.

⁹ Schank, Roger C; Abelson, Robert P.: *Scripts, plans, goals and understanding : an inquiry into human knowledge structures*. Hillsdale 1977.

¹⁰ Horst S. und Ingrid D. Daemmrich: *Themen und Motive in der Literatur: Ein Handbuch*. Tübingen/Basel 1995, S. 189-190.

stes die Ablösung von der Herkunftsfamilie und Entfernung von Heim und Heimat (die Heldenfahrt), der Prozess der Initiation und die Erfüllung einer Mission in der Fremde (Befreiung eines Landes, Gründung eines Staates, Rettung von Unterdrückten etc.). Die Heroen „ziehen in die Welt hinaus, um sich mit grimmigen Feinden, reißenden Bestien und unberechenbaren Naturgewalten herumzuschlagen“¹¹. Die Krönung des abenteuerlichen Lebens ist entweder glückliche Heimkehr oder rühmlicher Tod und Apotheose. Die zeitlich organisierten Handlungssequenzen, die eine Situationsveränderung zur Folge haben, werden durch die Versuche verschiedener Kräfte begleitet, den Heros in Versuchung zu führen und ihn vom abgesteckten Weg abirren zu lassen. Der kräftige Held im jungen Mannesalter¹², der symbolisch mit solaren Kräften assoziiert wird, bringt es immer fertig, die Angst zu überwinden, das Unbekannte vertraut zu machen, die dunklen Mächte zu besiegen und Licht (Ordnung) in die Welt zu bringen. Die Attribute des Heros verbinden sich mit Individualität, Rivalität, Konkurrenz, Kampf, Sieg, Macht, Ruhm und Unsterblichkeit. Der für den Kampf präparierte strahlende Held – ein gewalttätiges, ein tötendes Wesen – sieht den Gefahren mit Tollkühnheit entgegen und verwirklicht mit Hilfe von Muskeln (ein starker und mutiger Krieger in der *Ilias*) und von Intellekt (ein listiger Mann in der *Odyssee*) das Unmögliche.

Dabei sind heroische Mythen Erzählungen über ambivalente und spannungsvolle Prozesse, voller Verschiebungen, Widersprüche und Fragilitäten, in denen sich die Dialektik von Macht und Krise manifestiert und die auch die schwachen Seiten der zwanghaft „phallischen“ Helden demonstrieren¹³. Während das Gewaltparadigma in zahlreichen Repräsentationen und Figurationen männlicher Hegemonialität¹⁴ sowohl in der Mythenrezeption als auch in der wissenschaftlichen Auseinandersetzung mit heroischer Männlichkeit stark beachtet wurde, sind Aspekte der männlichen Emotionalität in der genderorientierten Literatur- und Kulturwissenschaft bislang erstaunlich wenig in den Blick genommen worden.¹⁵ Den Heros als einen körperlich-erotisch

¹¹ Wirth: Die Sehnsucht nach Vollkommenheit, S. 97.

¹² Die Heroen sind immer jung, kräftig und potent. Wirth verweist auf mehrere Analogien zum Stadium der Adoleszenz (vgl. Wirth: Die Sehnsucht nach Vollkommenheit, S. 97-100) und konstatiert, dass der Heros nicht altert, jedoch immer erfahrener und kompetenter wirkt, als es ein Adoleszenter sein kann.

¹³ Lutz Müller konstatiert aus psychologischer Sicht, dass das heroische Prinzip nicht den ganzen Mythos ausmacht und dass die zwanghaft „phallische“ Männlichkeit Ergebnis einer Fixierung auf eine destruktive Zerrform des Helden darstellt – Heroen können zu den anderen archetypischen Lebensbereichen keinen Zugang finden und spalten wesentliche Aspekte ihrer Persönlichkeiten ab (vgl. Lutz Müller: Manns-Bilder. Zur Psychologie des männlichen Bewusstseins. In: Peter Michael Pflüger (Hrsg.): Der Mann im Umbruch. Patriarchat am Ende? Olten/ Freiburg im Breisgau 1992, S. 92-113, hier: S. 101).

¹⁴ Zur Gewalt als einer wichtigen Ressource des *Doing Masculinity* vgl. Michael Meuser: „Doing Masculinity“. Zur Geschlechtslogik männlichen Gewalthandelns. In: Regina Dackweiler; Reinhild Schäfer (Hrsg.): Gewaltverhältnisse. Feministische Perspektiven auf Geschlecht und Gewalt. Frankfurt a. M. 2002, S. 53-78.

¹⁵ Vgl. z. B. den Sammelband: Manuel Borutta; Nina Verheyen (Hrsg.): Die Präsenz der Gefühle. Männlichkeit und Emotionen in der Moderne. Bielefeld 2010 und das umfangreiche Kapitel *Der Liebhaber* in: Ernst Hanisch: Männlichkeiten. Eine andere Geschichte des 20. Jahrhunderts. Wien/ Köln/ Weimar 2005, S. 127-285.

definierten, sinnlich orientierten, genießenden, verliebten Mann wahrzunehmen oder zu imaginieren, scheint nämlich mit der Männlichkeitskonstruktion des Abendlandes und mit der spezifisch männlichen Kampf- und Siegerkultur nicht vereinbar zu sein.

Das mangelnde Interesse an Gefühlen betrifft die kulturelle Männlichkeitskonstruktion im Allgemeinen und ergibt sich nicht zuletzt aus der geschlechtlichen Codierung von Gefühlen bzw. der in modernen Gesellschaften sehr wirksamen diskursiven Zuschreibung von Weiblichkeit und Emotionen sowie Männlichkeit und Rationalität. Als „männlich“ wurden höchstens negative Emotionen (Aggressionsausbrüche, Wut und Ärger) kulturell akzeptiert, als „unmännlich“ galten mit einem (weiblichen) Objekt- und Opferstatus verbundene Affekte, insbesondere Angst, Scham und Trauer¹⁶. Dass die letzteren auf eine spezifische Weise an der Konstruktion von Männlichkeit maßgeblich beteiligt waren und sind, dürfte inzwischen außer Zweifel stehen. In diesem Sinne formuliert Sylka Scholz ein Desiderat für die interdisziplinäre Männlichkeitsforschung: „Ähnlich wie bei dem Zusammenspiel von männlich codierter Verletzungsmacht und weiblich codierter Verletzungsoffenheit gilt es, auch bei den Emotionen das Wechselverhältnis zwischen eher als männlich und eher als weiblich angesehenen Gefühlen [und dessen Relevanz] für die Konstruktion von Männlichkeit zu analysieren“¹⁷. Auch Walter Erhart postuliert eine Emanzipation des sichtlich analytisch vernachlässigten Narrativs der männlichen Emotionen (konkret der Liebe) im weiten Feld der Männlichkeitsforschung: Im Narrativ der männlichen Liebe („zwischen verlorenem maternalem Ursprung und paternaler Identifikation“) dürfte nämlich – so die Argumentation von Erhart – „einer jenen Knotenpunkte vorliegen, in denen die differenten geschlechtlichen Objektbeziehungen sich dramatisch überlagern und wechselweise kombiniert werden“¹⁸. Als einem kulturellen Arrangement kann der Liebe sowohl eine den Geschlechterunterschied stabilisierende als auch eine geschlechterversöhnende Bedeutung zugeschrieben werden, was zum einen mit den jeweils kulturell dominierenden Männlichkeitskonstruktionen, zum anderen mit den aktuellen soziokulturellen Liebeskonzepten im Einklang steht.

Männliche Liebe ist genuiner Teil der heroischen Mythen und stellt ein Moment in der teleologisch orientierten Heldenbiographie dar, das immer wieder als ein Hindernis auf dem Weg zum Ziel, eine Ablenkung von großen kulturtragenden Projekten, eine Krise der Männlichkeit bzw. ein dämonisches Verweiblichungssymptom wahrgenom-

¹⁶ Zu der dem Mann zugeschriebenen Tätersperspektive und der dem Paradigma *der Mann als Opfer* innewohnenden kulturellen Paradoxie vgl. Hans-Joachim Lenz: Mann versus Opfer? Kritische Männerforschung zwischen der Verstrickung in herrschende Verhältnisse und einer neuen Herrscherperspektive. In: BauSteineMänner (Hrsg.): Kritische Männerforschung. Neue Ansätze in der Geschlechtertheorie. Hamburg 2001, S. 359-396. Lothar Böhnisch diagnostiziert, dass es in einer patriarchalischen Gesellschaft „strukturell widersinnig“ scheint, von Männern als Opfern zu reden – sie werden als Täter in der Dominanz- und Konkurrenzkultur der Männergesellschaft akzeptiert, interpretiert und imaginiert (vgl. Lothar Böhnisch: Die Entgrenzung der Männlichkeit. Verstörungen und Formierungen des Mannseins im gesellschaftlichen Übergang. Opladen 2003, S. 143).

¹⁷ Sylka Scholz: Gewaltgefühle. Überlegungen zum Zusammenhang von Männlichkeit, Gewalt und Emotionen. In: Feministische Studien 1 (2008), S. 106-121, hier: S. 119.

¹⁸ Erhart: Männlichkeitsforschung, S. 97.

men wurde. Der Fokus meiner Analyse richtet sich auf die Liebe als Element der heroischen Biographie des größten und berühmtesten Heros Herakles, der sich mehrfach mit Frauen arrangiert: mal von ihnen abhängt, mal sie bekämpft, mal zum Ehemann und Liebhaber, mal zum Sklaven und Diener von Frauen wird. Die Liebe des Herakles ist meistens als Schande der Effeminierung, als eine Form der Schwächung des unbesiegbaren Heros, der plötzlich vom Amor an der Nase herumgeführt wird, oder als ein für die Literatur des Abendlandes charakteristisches Motiv des Mannes, der die Frau verlässt und sich dem Kampf widmet, dargestellt und interpretiert worden. Ausgehend von der Erkenntnis, dass die soziokulturellen Konstruktionen von Männlichkeit in hohem Maße emotional fundiert sind, sollen die literarischen Herakles-Bilder aus verschiedenen Epochen als Manifestationen der heroischen Männlichkeitsnarration, die Liebe oder leidenschaftliche Zuneigung integriert oder exkludiert, anvisiert werden. Zu fragen ist, ob die literarischen Mythos-Bearbeitungen auf fiktiver Ebene Ansätze dazu bieten, das zählebige Paradigma der „männlichen Herrschaft“ (P. Bourdieu) durch die „enthierarchisierende“ Liebe zu überwinden.

2. Der mythische Frauenheld

Herakles als Protagonisten eines der bedeutungsträchtigen und stets inspirierenden Gender-Mythen¹⁹ aus einer spezifisch auf Männlichkeit als Ensemble von Geschichten gerichteten Perspektive zu fokussieren, bedeutet also nicht nur auf die Aspekte der heroischen „Berufsbiographie“ aufmerksam zu werden (Held des Kampfes und Held der Arbeit²⁰), sondern jene bereits dem Mythos und der antike Literatur innewohnende Ambivalenz des Heros zu berücksichtigen, die Nicole Loraux dazu verleitet, Herakles – den „Heros Widersprüche“²¹ – als „Helden der Lust“²² zu bezeichnen.

¹⁹ Bernd Effe verweist auf den Funktionswandel des Herakles-Mythos schon in der griechisch-römischen Literatur (Bernd Effe: Heroische Größe. Der Funktionswandel des Herakles-Mythos in der griechisch-römischen Literatur. In: Ralph Kray; Stephan Oettermann (Hrsg.): Herakles/Herkules I. Metamorphosen des Heros in der medialen Vielfalt. Frankfurt a. M. 1994, S. 15-23). Dorothee Kimmich untersucht die Figur des *heros theos* und *heros comicus* in seinen „Heldenposen und Narrenposen“ als Stationen eines Männermythos (vgl. Dorothee Kimmich: Herakles. Heldenposen und Narrenposen. Stationen eines Männermythos? In: Walter Erhart; Britta Herrmann (Hrsg.): Wann ist der Mann ein Mann? Zur Geschichte der Männlichkeit. Stuttgart/ Weimar 1997, S. 173-191).

²⁰ Männlichkeit präsentiert sich in heroischen Mythen und allgemein in verschiedenen Kulturen als ein „exklusiver“ Status, den man in erster Linie durch Arbeit und Kampf (Ausdauer, Mut, Disziplin) erreichen kann und der permanent gefährdet ist, daher mehrmals geprüft und getestet wird, mühsam verteidigt und aufrechterhalten werden muss (vgl. dazu die Thesen des Anthropologen David D. Gilmore: Mythos Mann. Wie Männer gemacht werden. Rollen, Rituale, Leitbilder. München 1993).

²¹ Ulrike Brunotte: Herakles. Der Heros der Männlichkeit und der Geschlechterspannung. In: Gisela Völger (Hrsg.): Sie und Er. Frauenmacht und Männerherrschaft im Kulturvergleich. Bd. 1. Köln 1997, S. 139-146, hier: S. 139.

²² Nicole Loraux: Herakles: Der Über-Mann und das Weibliche. In: Renate Schlesier (Hrsg.): Faszination des Mythos. Studien zu antiken und modernen Interpretationen. Frankfurt a. M. 1985, S. 167-208, hier: S. 171.

Der Tugendheld²³, der Kämpfer und Arbeiter²⁴ schlechthin, bei dem eine athletische Postur und Muskelausstattung, außergewöhnliche kriegerische Kraft und sexuelle Potenz nicht nur mit Tollkühnheit, sondern auch mit geistigen Fähigkeiten und Kompetenzen eines Wasseringenieurs einhergehen, der sich als Kulturbringer und fürsorglicher Herrscher, Neustifter der Olympischen Spiele, Gründer vieler Stämme, Städte und Opferkulte, Eroberer, Kolonisator und Befreier ausweist und die äußere Welt mit seinen Leistungen prägt²⁵, ist eben auch ein großer Freier, Liebhaber, Ehemann und Kindererzeuger. Diese Herakles-Rollen sind in den zahlreichen heroischen Narrationen hinter dem externalisierten Habitus einer „Männlichkeitsmaschine“²⁶ nahezu verschwunden bzw. sie spielten nur eine marginale Rolle.

Deshalb müssten die herkömmlichen *hero studies*, auch die genderzentrierten, neu perspektiviert und um die Fragestellung bereichert werden, wie sich die emotionale Sphäre der stereotyp mit Männlichkeitsmaschinen assoziierten Heroen organisiert. Anders formuliert und mit Robert Connell gesprochen: Es liegt nahe, in der Herakles-Forschung über die Dimensionen der Machtbeziehungen (Unterdrückung von Frauen, Bekämpfung von schwächeren Männern) und der Produktionsbeziehungen (Arbeit, Reichtum, Leistung etc.) hinauszugehen und auch die emotionale Bindungsstruktur, d. h. Begehren und die Praktiken, die es formen und realisieren²⁷ sowie – kulturwissenschaftlich inspiriert – ihre historischen Interpretationen zu fokussieren. Es bedarf einer Ergänzung der traditionellen *love studies* um die Untersuchung der heroischen Liebe, eine Untersuchung, die die psychoanalytischen Erklärungen des Paradigmas *der Mann, der eben noch liebte, geht*²⁸, überwindet und interdisziplinär öffnet. Das spannungsvolle Verhältnis zur Weiblichkeit (Mutter, Geliebte) in den an sich paternalen mythischen Erzählungen über männliche Genealogien bzw. das Schwanken zwischen maternaler Nostalgie und Vatersucht liegt den Herakles-Narrationen gleichermaßen

²³ Die mittelalterlichen Männlichkeitskonzepte exponierten geistige und moralische Eigenschaften des Heros und favorisierten ihn als Tugendhelden. Bis zum frühen 18. Jahrhundert galt Herakles als Leitfigur feudalen Herrschertums (vgl. Volker Riedel: Herakles-Bilder in der deutschen Literatur des 17. bis 20. Jahrhunderts. In: Literarische Antikerezeption. Aufsätze und Vorträge. Jenaer Studien Bd. 2. Jena 1996, S. 46-64, hier: S. 47).

²⁴ Den kanonischen narrativen Kern des Herakles-Mythos bilden die berühmten, ihm auferlegten 12 Arbeiten, durch die er seine Kompetenzen als mächtiger Ringer, tüchtiger Krieger, geschickter Jäger und schließlich auch erfindungsreicher Denker unter Beweis stellt.

²⁵ Vgl. die Konstatierung von Walter Hollstein über den Zusammenhang von Männlichkeit mit dem Bild des *homo faber*, der Kultur gestaltet, für Fortschritt und Wohlstand sorgt, der sich permanent „tuend und schaffend“ bewähren muss (Walter Hollstein: Männerdämmerung. Von Tätern, Opfern, Schurken und Helden. Göttingen 1999, S. 62).

²⁶ „Der Mann als Männlichkeitsmaschine ist dafür ‚konstruiert‘, konsequent zu arbeiten, Leistung effizient zu erbringen, objektive Schwierigkeiten zu überwinden, alle Probleme zu lösen, jede Aufgabe willensstark anzugehen und richtig zu erledigen. Sieg ist der Männlichkeitsmaschine alles – darauf ist sie programmiert; Niederlagen darf und will sie nicht kennen.“ (Hollstein: Männerdämmerung, S. 68)

²⁷ Vgl. Connell: Der gemachte Mann, S. 94-95.

²⁸ Vgl. Pietzker: The Motif of the Man, Who, Although He Loves, Goes to War: On the History of the Construction of Masculinity in the European Tradition. In: Roy Jerome (Hrsg.): Conceptions of Postwar German Masculinity With an Afterword by Michael Kimmel. N. York 2001, S. 134-170.

zugrunde wie die mehrmals erprobte Dialektik von Macht und Krise, in deren Rahmen die Liebe mal als Paradigma der Macht, mal als das der Krise interpretiert wurde.

Im Herakles-Mythos, von dem es ungewöhnlich viele Varianten gibt, wird der starke Heros nicht nur in hierarchisch strukturierten Relationen zu anderen Männern gezeigt, sondern auch als Fall einer durch Weiblichkeit stets bedrohten Männlichkeit inszeniert. Allein die unberechenbaren Naturgewalten, Ungeheuer und Bestien, mit denen er sich auf seinem heroischen Weg herumschlägt, sind in der griechischen Vorstellungswelt des Öfteren weiblich konnotiert²⁹ und können – aus psychoanalytischer Sicht – als symbolische Darstellung der bösen, verschlingenden Mutterimago interpretiert werden.³⁰

Der Sohn des Zeus und der Alkmene ist den durch Eifersucht und unbändigen Hass motivierten Racheaktionen der Hera ausgesetzt³¹, die gleich bei seiner Geburt die Beseitigung des Jungen beschließt und ihn dann mit Herausforderungen seiner Männlichkeit systematisch verfolgt. Die erste im Mythos geschilderte Episode mit Frauen zeigt Herakles als einen überaus potenten Liebhaber. Im Alter von 18 Jahren ist er zu Gast bei König Thespios und schläft jede Nacht mit einer anderen der fünfzig Töchter des Gastgebers. In den anderen Versionen des Mythos braucht er nur eine Nacht, um alle Frauen zu schwängern bzw. seine fünfzig Söhne zu zeugen³². Diese spektakuläre Manifestation des heroischen Eros lässt an das erwähnte Konzept „Männlichkeitsmaschine“ denken und rückt die Liebe in der Ausführung des wilden Heros in die Nähe seines Spezialgebiets: Liebe erscheint gleichsam als Entjungferungsarbeit. Nicole Loraux verweist auf die hypermännliche Sexualität als eine der wichtigsten Eigenschaften, die den Heros konstituieren: „als Modell des übermännlichen Mannes entjungfert er munter Jungfrauen (...); je nach dem zufälligen Verlauf seiner Irrfahrten heiratet er unterwegs, zeugt er und geht dann davon, und die große Zahl seiner Gattinnen bringt ihm den Titel *philogynes* (Frauenliebhaber) ein. Als Objekt der Eroberung und der Lust ist der weibliche Körper für ihn stets neu, und bei den Gastmählern der hellenistischen Epoche erzählt man sich allegorisierende erotische Interpretationen seiner Liebhaberlaufbahn“³³. Die heroische Biographie des Herakles besteht nicht zuletzt aus Vermählungen und Ausschweifungen in der Liebe, aus Vergewaltigungen, Wollustausbrüchen und Ehebruchepisoden, die ihm allesamt nur Unglück bringen und schließlich seinen qualvollen Tod herbeiführen.

²⁹ Vgl. Brunotte: Herakles, S. 142-147. Brunotte zeigt überzeugend, dass Herakles als Inkarnation des Tugendideals einseitig zum Gottmenschen stilisiert wurde. Dabei ist er eine komplexe Figur und steht nicht nur für Arbeits-, sondern auch für Trieb- und Geschlechterkonflikte.

³⁰ Vgl. Wirth: Die Sehnsucht nach Vollkommenheit, S. 109-110. Ähnlich verläuft die Argumentation der bereits genannten Analyse von Pietzker, nach der alle Frauen das Bild der zärtlich liebenden, aber auch gefürchteten (kastrierenden) Mutter repräsentieren.

³¹ Andererseits stillt ihn Hera kurz mit göttlicher Milch und nimmt ihn am Ende seines Lebenswegs als Stiefsohn in den Olymp. Der Name Herakles bedeutet übrigens „Ruhm durch Hera“ und zeugt symbolisch vom ambivalenten Verhältnis des Heros zur Weiblichkeit. Vgl. dazu: Loraux: Herakles (*Über den Namen des Herakles und über die Brust der Hera*), S. 195-206.

³² Von den vielen Kindern des Heros werden eigentlich nur Söhne registriert. Manche Quellen erwähnen die einzige Tochter Makaria.

³³ Nicole Loraux: Herakles, S. 173.

Der tapfere Krieger Herakles bekommt die Tochter des Kreon Megara zur Frau, mit der er – je nach Version des Mythos – zwei bis acht Kinder hat. Im Anfall des Wahnsinns³⁴ tötet er später sowohl Megara als auch die Kinder³⁵, woraufhin er sich den Arbeiten unterzieht, um die in rasender Wut begangene bestialische Tat zu büßen. Die nächste von Herakles begehrte Frau ist Iole – die Tochter des Königs Eurytos, die er – vom „gewaltigen Verlangen“³⁶ ergriffen – besitzen will und dann als Kriegsgefangene gewaltsam entführt.³⁷ Als selbstvergessenen Liebhaber und Karikatur des Helden präsentiert ihn der Mythos in der Episode der Sklaverei bei der lydischen Königin Omphale, bei der er als Sühne für die Ermordung des Iphitos drei Jahre lang dienen sollte³⁸. Er sorgt für Ordnung, besiegt Räuber und Ungeheuer, verjagt Feinde, unternimmt verschiedene Aktivitäten³⁹. Doch hatte Omphale Herakles „sicher als Liebhaber und nicht als Kämpfer gekauft“⁴⁰. Nach der hellenischen Überlieferung (u. a. des Apollonios von Rhodos in *Argonautika*) verbindet die beiden im Land des Luxus, der orientalischen Üppigkeit und der Verweichlichung, über das Omphale herrscht, leidenschaftliche Liebe. Sie wird als eine den Helden beeinträchtigende, schändliche Episode und Ausdruck einer Verirrung oder Verblendung interpretiert.⁴¹ In der römischen Literatur (Ovid, Seneca, Properz) wird der starke Heros in seiner Schwäche des der Frau hörigen Liebhabers durch die Vertauschung der Gewänder und Rollen ahnungslos lächerlich gemacht. „Bei Seneca (...) legt er Bogen und Löwenhaut beiseite, paßt sich Smaragde an die Finger, legt das struppige Haar in Locken, schnürt die eine mit goldenen Bändern, schlüpft in goldgelbe Schuhe, und die keulengewohnte Hand spinnt mit fliegender Spindel den Faden. In reiches tyrisches Gewand ist er gekleidet (...), während Omphale sich die Löwenhaut umwirft.“⁴² Kirk macht darauf aufmerksam, dass der Transvestitismus als Form der Unterbrechung des Alltäglichen ein Zug der *rites de passage* ist⁴³ und Loraux verweist auf die Kostümierung als Element des Hochzeitsritus⁴⁴ und analysiert die Episode als Manifestationsform des Weiblichen

³⁴ Wie der Mythos in vielen Versionen suggeriert, wird der Wahnsinnsanfall durch Hera ausgelöst.

³⁵ Diese Episode wird z. B. bei Apollodor und bei Euripides verhandelt.

³⁶ Vgl. Sophokles: Die Trachinierinnen. Stuttgart 1989, S. 23. In der Berichterstattung von Lichas an Daianira heißt es: „Denn Herakles, in allem anderen unbesiegt, der Liebe zu diesem Mädchen wurde er nicht Herr.“ (S. 23)

³⁷ Da Eurytos ihm die Tochter versagt, tötet ihn Herakles und nimmt Iole gefangen.

³⁸ Die Knechtschaft bei Omphale wird z. B. bei Sophokles in den *Trachinierinnen* und bei Plutarch in *Theseus* thematisiert.

³⁹ Vgl. Hans-K. und Susanne Lücke: Antike Mythologie. Ein Handbuch. Der Mythos und seine Überlieferung in Literatur und bildender Kunst. Reinbek bei Hamburg 1999, S. 382. Zu den Taten während des Dienstes bei Omphale vgl. auch Geoeffrey Stephen Kirk: Griechische Mythen. Ihre Bedeutung und Funktion. Reinbek bei Hamburg 1980, S. 190-191 und Robert von Ranke-Graves: Griechische Mythologie. Quellen und Deutung. Reinbek bei Hamburg 1984, S. 487-488.

⁴⁰ Ranke-Graves: Griechische Mythologie, S. 488.

⁴¹ In den *Trachinierinnen* des Sophokles ist von einer dem Helden angetanen Schmach die Rede (vgl. Sophokles: Die Trachinierinnen, S. 14).

⁴² Lücke: Antike Mythologie, S. 382.

⁴³ Kirk: Griechische Mythen, S. 190.

⁴⁴ Loraux: Herakles, S. 190.

im Manne⁴⁵. Der Verwischung der Grenze zwischen den Geschlechtern wird keine positive Bedeutung zugeschrieben. Ranke-Graves notiert, dass Omphale den Heros mit ihrem goldenen Schuh zu schlagen pflegte, wenn seine ungeschickten Finger die Spindel zerbrachen.⁴⁶

Herakles scheint nur zur Liebe fähig, wenn er verweiblicht ist und innehält, was allerdings den heroischen Lebenslauf beeinträchtigt. Der lustvolle Aufenthalt bei Omphale bringt den Heros deutlich in Verruf, da er vom Handeln und Kämpfen abgebracht wird und sich stattdessen auf Warten und Weben einlässt. Statt seiner Leidenschaft Herr zu werden, gerät Herakles unter Weiberherrschaft. Liebe wird mit der Schande der Effeminierung gleichgesetzt – sie bedeutet Männlichkeitsverlust. Glücklicherweise kann sich der Held noch retten, indem er sich auf seine Maskulinität besinnt, die Frauenkleider abschüttelt, die Kräfte regeneriert und wieder in den Kampf zieht.

Die nächste Frau – Deianira – wird von Herakles im Wettbewerb gewonnen. Er heiratet sie nach einem Ringkampf mit dem stierköpfigen Acheloos. Als sie Kalydon verlassen will, muss sie einen Fluss überqueren und nimmt die Hilfe des Kentaur Nessos an. Beim Übersetzen von Deianira versucht der Kentaur, die Frau zu vergewaltigen und er wird von Herakles tödlich getroffen. Der sterbende Nessos verspricht Deianira einen Liebeszauber, der ihr die Treue des Heros sichern soll. Es ist Herakles' leidenschaftliche Liebe und eheliche Untreue, die Deianira dazu provozieren, jenes Gewand zu weben und ihrem Gemahl zu schenken, das den Tod des letzteren verursacht. Bekanntlich stirbt der größte der Heroen im berühmt-berüchtigten Nessoshemd⁴⁷ unter großen Schmerzen⁴⁸. Sein Flammentod auf dem Scheiterhaufen führt ihn hinauf in die Gesellschaft der Götter. Der Heldenweg endet mit der Versöhnung mit Hera und wird mit Unsterblichkeit gekrönt. Herakles heiratet Heras Tochter Hebe (Jugend) und hat mit ihr zwei Söhne. Seine letzte göttliche Gemahlin wird ihm zusammen mit der Apotheose zuteil.

Erwähnenswert sind nicht zuletzt die in mythischen Narrationen präsenten, doch wenig rezipierten homosexuellen Abenteuer von Herakles. Es geht in erster Linie um den schönen jugendlichen Freund Hylas, der den Heros auf der Argonautenfahrt als Waffenträger begleitet und den die Nymphen in ihren Quellteich ziehen. Nach seinem Verschwinden begibt sich Herakles auf die Suche nach ihm und versäumt die Mission der Argonauten. Das gebrochene Herz des Helden lässt ihn über die heroischen Aufgaben vergessen. Bei Theokrit, Appolonius Rhodius, Ovid und Properz finden sich Suggestionen, dass sich zwischen den beiden Liebe entwickelte. Darüber hinaus lassen sich verstreute Hinweise ausfindig machen, nach denen Herakles mehrere Liebhaber hatte⁴⁹, was nicht darüber hinwegtäuscht, dass der größte der Heroen im kollektiven Gedächtnis als heterosexuell imaginiert wird.

⁴⁵ Ebenda, S. 180-194.

⁴⁶ Ranke-Graves: Griechische Mythologie, S. 488.

⁴⁷ Deianira macht Gebrauch vom Blutgemisch des Kentaurus als sie in Iole ihre Nebenbuhlerin erkennt.

⁴⁸ Als „Mann der Schmerzen“ empfindet Herakles sein Leid als „weiblich“ („im Elend zeig ich mich als Weib“ – Sophokles: Die Trachinierinnen, S. 44).

⁴⁹ Beispielsweise Abderos, Admet, Eurystheus, Adonis, Iolaos, Iphitos, Jason, Nestor, Philoktet. Vgl. dazu: Bernard Sergent: Homosexuality in Greek Myth. Beacon Press 1986.

3. „Ich sollte Amors Ketten tragen?“

In der lebensgeschichtlichen Narration des Herakles gibt es einen Moment, in dem er eine Wahl zu treffen hat, die seine Identität definieren wird. Und dem Herakles am Scheidewege erscheinen Tugend und Laster bezeichnenderweise in weiblichen Gestalten. Diese mythisch überlieferte Szene findet Eingang in die deutsche Literatur. Im lyrischen Drama Christoph Martin Wielands *Die Wahl des Herkules* (1774)⁵⁰ wird der junge, nach Taten lechzende Heros mit Arete und Kakia konfrontiert bzw. ihren Verführungskünsten ausgesetzt. Einerseits die Aufforderung der Arete: „Sei ein Wohltäter/ Der Menschheit, lebe, schwitze, blute/ In ihrem Dienst“⁵¹, andererseits die Versprechungen der Kakia: Genuss, Sorglosigkeit, ein Leben „aus Lust gewebt“, „Freuden ohne Maß“⁵² in den Armen der geliebten Frau Deianira. Herkules entscheidet sich für Arete, schenkt ihr sein ganzes Herz und wird zum Tugendhelden: „Ich sollte Amors Ketten tragen?! Die Torheit schleppte mich an ihrem Siegeswagen?! Ein feiger Sklave sollt ich sein?! Beim Himmel! Nein!“⁵³

In der literarischen Rezeption des Mythos stand die affektive Konstruktion des Herakles selten im Mittelpunkt. Seit Winckelmanns bekannter Bewunderung des Heros als den schönsten männlichen Körper⁵⁴, der Ruhe und Statik, nicht aber Gewalt und Sexualität inkarniert⁵⁵, konstituierte sich – so George L. Mosse – das moderne Ideal des männlichen Körpers mit dem zentralen Element der Affektkontrolle (trainiert, aber asexuell, gewissermaßen abstrakt)⁵⁶. Der moderne Held entwickelt sich zu einer selbst-

⁵⁰ 1771 ist darüber hinaus Wielands Singspiel *Alceste* erschienen, dem ein empfindsames Herakles-Bild zugrunde liegt.

⁵¹ Christoph Martin Wieland: *Die Wahl des Herkules*. Ein lyrisches Drama. In: Herakles: Eurypides, Sophokles, Seneca, Wieland, Klinger, Wedekind, Pound und Dürrenmatt. Hrsg. von Joachim Schondorff. München/ Wien 1964, S. 201-216, hier: S. 209.

⁵² Ebenda, S. 207.

⁵³ Ebenda, S. 203.

⁵⁴ Für diese klassische männliche Schönheit steht die berühmte 1540 in den Caracalla-Thermen in Rom gefundene Kolossalstatue des *Hercules Farnese*, die den nackten Heros in der Ruhepose, auf seine Keule gestützt, darstellt. Auf diese Statue bezieht sich die bekannte Zeichnung von Hendrick Goltzius *Der große Herkules* (1589), die mit den gedrungenen Proportionen, den übertrieben exponierten Muskeln und dem wilden, unzivilisierten Gesamteindruck von den klassischen Darstellungen abweicht und eher karikaturistische Züge trägt. Zu den Idealen der männlichen Schönheit vgl. Wilhelm Trapp: *Der schöne Mann. Zur Ästhetik eines unmöglichen Körpers*. Berlin 2003.

⁵⁵ Winckelmann bezieht sich auf den berühmten Torso im Belvedere. Vgl. dazu: Reinhard Habel: Schiller und die Tradition des Herakles-Mythos, in: Manfred Fuhrmann (Hrsg.): *Terror und Spiel. Probleme der Mythenrezeption*. München 1971, S. 265-294, hier: S. 275-282 und Ludwig Uhlig: *Apotheose und Medienwechsel – Herkules in der Goethezeit*, in: Kray/ Oettermann (Hrsg.): *Herakles/ Herkules I*, S. 149-158.

⁵⁶ George L. Mosse: *Das Bild des Mannes. Zur Konstruktion der modernen Männlichkeit*. Frankfurt a. M. 1997, S. 46. Wolfgang Schmale verweist darauf, dass der Typus des starken Mannes im 17. Jahrhundert beliebt war und Herkules zum Tugendhelden stilisiert wurde (die Äpfel der Hesperiden stehen für drei Tugenden: Zügelung des Zorns, Mäßigung der Habsucht und kontrollierte Sexualität). Andererseits steht Herakles für den Typus des polygamen Liebhabers (vgl. das exzessive Leben des Helden der Zeit Ludwig XIV, der als Herkules dargestellt wurde) (Wolf-

bestimmten, durch eigene Leistungen geprägten und die Umgebung prägenden Figur. Die Aufmerksamkeit der Schriftsteller und bildenden Künstler gilt hauptsächlich dem „Genius der Kühnheit“ in dessen göttlicher Gestalt⁵⁷, seinem Einfluss auf die Konstituierung der männlichen Identität („Dank, mein Herkules! Den Knaben/ Hast zum Manne du gemacht“⁵⁸), seinem Engagement in rein „männliche“ Aktivitäten bzw. in den Aufbau von „dorischen Welten“⁵⁹ als Bollwerken gegen die Gefahren der Feminisierung der Kultur oder seinen für das Massenpublikum des postheroischen Zeitalters attraktiven körperlich-ästhetischen Qualitäten (Rambo, Rocky, Terminator)⁶⁰. In der Zeit „vagabundierender männlicher Positionierungs-, Macht- und Erfolgspraktiken“⁶¹ hat der drachentötende Held seine Existenzberechtigung nahezu verloren, was keinesfalls bedeutet, dass bodybuilding-gestahlte Körper und tollkühne Kämpfer von der Bühne verschwunden sind.

Die bereits in der antiken Literatur als Schande der Effeminierung inszenierte Liebe bzw. die oppressive Lage des Heros in der verkehrten Geschlechterhierarchie wird auch in der deutschen Literatur und Kultur thematisiert und als Skandalon interpretiert. Die Liebe als „Schwächung des Helden“, dessen Ruhm in intimen Räumen verwelken muss, ist ein in der bildenden Kunst der Frühen Neuzeit beliebtes Motiv. In den bildlichen Darstellungen des Paares Herakles-Omphale dominiert die Angst vor Macht- und Männlichkeitsverlust, die erst in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts und im 18. Jahrhundert durch gegenseitige Liebe abgelöst wird⁶². Cordula Bischoffs Analyse zahlreicher Bilder des Herakles bei der Omphale ergibt neben den Motiven des unmännlichen und des versklavten Mannes eine Gruppe von Darstellungen, die die Liebe deutlich aufwerten – „das Moment der Unterordnung des Mannes unter die Frau verliert an Bedrohlichkeit“⁶³. Männlichkeit und Liebe erscheinen nicht als disparate Diskurse, doch dies nur für kurze Zeit und vorwiegend in visuellen Repräsen-

gang Schmale: *Geschichte der Männlichkeit in Europa (1450–2000)*. Wien/ Köln/ Weimar 2003, S. 112-113).

⁵⁷ Vgl. die Hymne *Dem Genius der Kühnheit* (1795).

⁵⁸ Vgl. Hölderlin: *An Herkules*. In: Hölderlin: *Sämtliche Werke*. Kleine Stuttgarter Ausgabe, Bd. 1: *Gedichte bis 1800*. Stuttgart 1944, S. 205-206, hier: S. 205.

⁵⁹ Vgl. Gottfried Benn: *Dorische Welt* (1934). Zur politischen Funktionalisierung des Herakles als misogynen Heros der Arbeit, des Kampfes und der dorischen Männerbünde im 20. Jahrhundert vgl. Ulrike Brunotte: *Zwischen Eros und Krieg. Männerbund und Ritual in der Moderne*. Berlin 2003, S. 66-69.

⁶⁰ Zum Bild des klassischen Heros als einer Galionsfigur der Werbung vgl. Johannes Kirschenmann; Werner Stehr: „Kühn, kraftvoll und kompromißlos“. Die Mythen der Männer. In: *Kunst und Unterricht* 209 (1997), S. 12-17. In der Nachkriegsliteratur wird der Mythos Herakles auch gründlich dekonstruiert, etwa in Heiner Müllers dramatischen Arbeiten *Herakles 5*, *Herakles 2 oder die Hydra* und *Herakles 13*, in Hartmut Langes *Herakles* oder in Friedrich Dürrenmatts *Herkules oder der Stall des Augias*.

⁶¹ Toni Tholen: *Verlust der Nähe. Reflexion von Männlichkeit in der Literatur*. Heidelberg 2005, S. 7.

⁶² Vgl. Cordula Bischoff: *Die Schwäche des starken Geschlechts. Herkules und Omphale und die Liebe in bildlichen Darstellungen des 16. bis 18. Jahrhundert*. In: Martin Dinges (Hrsg.): *Hausväter, Priester, Kastraten. Zur Konstruktion von Männlichkeit in Spätmittelalter und Früher Neuzeit*. Göttingen 1998, S. 153-184.

⁶³ Ebenda, S. 167.

tationen. Resümierend formuliert Bischof den Verdacht, „daß dem frühneuzeitlichen Adelssohn die Liebe durch die Drohung des Männlichkeitsverlustes vergällt werden mußte, um eine Vernunfthehe besser durchsetzen zu können“⁶⁴.

Goethe befreit den Heros aus den Fesseln des Amors. In der Farce *Götter, Helden und Wieland* (1773) setzt er sich mit der höfisch-sentimentalen Stilisierung Wielands auseinander. Goethes Herkules entsagt der Tugend und bekommt die ursprünglichen Eigenschaften eines hypermaskulinen und superpotenten Helden (Kraft und Mut, Affinität zu Gewalt und Exzess) zurück. Auf Wielands Frage, was er unter einem „braven Kerl“ verstehe, antwortet Herkules folgendermaßen: „Einen, der mitteilt, was er hat. Und der reichste ist der bravste. Hatte einer Überfluss an Kräften, so prügelte er den anderen aus. Und versteht sich, ein ächter Mann giebt sich nie mit geringern ab, nur mit Seinesgleichen, auch größern wohl. Hatte einer den Überfluss an Säften, machte er den Weibern so viel Kinder als sie beehrten, wie ich denn selbst in einer Nacht fünfzig Buben ausgearbeitet habe.“⁶⁵ In der neunzehnten der *Römischen Elegien* schildert Goethe die Verwandlung des „Amazonen-Besiegers“ in einen Liebhaber durch den unbemerkt agierenden Amor, der mit Fama um Herakles rivalisiert und den Wettbewerb gewinnt: „Amorn bemerkte sie nicht: er schlich beiseite; den/ Helden/ Brach er mit weniger Kunst unter der Schönsten/ Gewalt./ Nun verummumt er sein Paar; ihr hängt er die Bürde/ des Löwen/ Über die Schultern und lehnt mühsam die Keule/ dazu./ Drauf bespickt er mit Blumen des Helden sträubende Haare,/ Reichet den Rocken der Faust, die sich dem Scherze bequemt./ So vollendet er bald die neckische Gruppe.“⁶⁶ Im Angesicht der Konstellation „Amor der Sieger – Heros der Verlierer“⁶⁷ flieht die beschämte Fama „rasch und voll Grimmes“ und verliert seitdem jeden Heros-Kandidaten, auf den sie es abgesehen hatte.

Der Sprung ins 20. Jahrhundert⁶⁸, in einen Kontext also, in dem die Grenzen zwischen den Geschlechtern durchlässiger werden und neue Liebeskonzepte kulturelle Relevanz gewinnen⁶⁹, zeigt Milderung oder gar Abschaffung des skandalösen Umstands, dass der Heros „zu der Dame kam, die ihn ungemein umstrickte“⁷⁰. Es scheint – wie bei Robert Walser – nicht mehr sonderlich zu stören, dass der berühmte Kämpfer sich nun zu Hause aufhält, am Geschirrabwaschen Geschmack findet und einem „zarten Frauchen“ gehorcht⁷¹.

⁶⁴ Ebenda, S. 175.

⁶⁵ Johann Wolfgang Goethe: *Götter, Helden und Wieland*. In: Johann Wolfgang Goethe: *Sämtliche Werke in vierzig Bänden*. Bd. 7. Stuttgart und Tübingen 1853, S. 213-228, hier: S. 226.

⁶⁶ Johann Wolfgang Goethe: *Poetische Werke*. Berliner Ausgabe. Bd. 1. Berlin 1965, S. 180-181.

⁶⁷ Auf Daumiers Bild *Herkules und Omphale* (1842) ist diese Konstellation zu sehen: der Heros lässt sich vom Amor buchstäblich an der Nase herumführen.

⁶⁸ Im 19. Jahrhundert wird Herakles in der schönen Literatur wenig thematisiert. Vielmehr dient der mythische Stoff als Werkzeug der Auseinandersetzung im Rahmen kulturgeschichtlicher und wissenschaftlicher Projekte. Zu den neuen Heldentaten des 19. Jahrhunderts vgl. Kimmich: *Herakles*, S. 181-184.

⁶⁹ Vgl. Christoph Klotter (Hrsg.): *Liebesvorstellungen im 20. Jahrhundert. Die Individualisierung der Liebe*. Gießen 1999.

⁷⁰ Robert Walser: *Herkules*. In: Karl Riha; Carsten Zelle (Hrsg.): *Die Taten des Herkules*. Frankfurt a. M./Leipzig 1997, S. 138-139, hier: S. 138.

⁷¹ Ebenda, 139.

In Frank Wedekinds dramatischem Gedicht *Herakles* (1917) wird der heroische Habitus in den Hintergrund gedrängt⁷². Der Held lebt mehr für die Liebe als für die Arbeit und den Kampf. Die Lage des Geschlechterkampfes und der Liebesoppression des Herakles wird entschärft, auch wenn der Heros weit davon entfernt ist, als Liebhaber glücklich zu sein. Das Drama thematisiert in erster Linie Herakles Beziehungen zu Frauen: die mißglückte Werbung um Iole, den Dienst bei Omphale, die Werbung um Deianira und die Vermählung mit ihr, die Nessus-Episode, die Gefangennahme Ioles und die Verbindung mit Hebe nach dem Tod.

Von Anfang an ist Herakles durch den Mord an seiner Familie belastet und traumatisiert. Seine biographische Narration präsentiert sich als eine Kette von Enttäuschungen in Liebe und Ehe. Sein Begehren nach immer neuen Frauen wird durch die Erfahrung der Gewalttätigkeit und die Neigung zur Gewalt begleitet. Einerseits erklärt er sein vergangenes Tötungsdelikt durch einen unbezähmbaren Anfall von Wut, andererseits ist er wieder bereit, Gewalt anzuwenden, um Iole zu gewinnen: „So nehm ich als Held mit Gewalt mir denn mein Recht!“⁷³ Von Iole ist er sofort bezaubert: „Kein Kind noch sah ich so von Lust durchglüht.“ (285) Doch wird diese Leidenschaft getrübt durch das Verlangen nach Rache für seine Kränkung (Eurutos wollte ihn die versprochene Tochter nicht geben, obwohl Herakles den Kampf gewonnen hat): „O, Iole! Du führst in meinem Innern/ Das Zepter. Täglich, seit ich dich geschaut, Wächst racheheischend deine Herrschgewalt.“ (290) Später bekennt der Heros, dass er – „von Lüsten umschmeichelt“ – selbst „in tosender Feldschlacht“ die Geliebte nicht vergessen konnte (313). Er wünscht sich Ioles wahre Liebe und verlangt damit das Unmögliche, hat er doch ihren Vater getötet und sie als Sklavin entführt.

Auch das Verhältnis mit der herrischen Frau Omphale ist insgesamt unbefriedigend, obwohl Herakles auch glückliche Momente erlebt. Barfuß, mit rosengeschmücktem Kopf, in kurzem Tänzerinnenkleid dreht er sich munter um Omphale herum und diese macht die in ihrem Reich geltende Hierarchie unmissverständlich deutlich: „Still, Sklave! Deine Herrin heißt dich schweigen!“ (296) „Von Weibern entkräftet“, ist sich der rohe Krafttäter der tiefen Schmach bewusst und er beginnt sich nach dem unschuldigen jungen Mädchen Deianira zu sehnen. Omphale gegenüber entwickelt er eine emotionale Attitüde, die als Liebeskampf bezeichnet werden kann. In seiner gereizten Empfindlichkeit will er mit der amazonenhaften Frau ringen („Dich ring ich spielend nieder! Sieh dich vor, Daß ich im Scherz dir nicht dein Rückgrat/ breche!“ (298)) und nennt sie gleichzeitig das herrlichste und schönste Weib („Die Kraft, die ich in dir, o Omphale,/ Bezwinde, überwältigt mich als Schönheit!“ (299)). Als Sklave ihrer Schönheit zeigt sich Herakles empfänglich für die erotischen Reize der Domina⁷⁴, von der er geliebt zu werden scheint und der sie auf jeden Fall nicht als Heros, sondern als ein attraktiver Partner interessiert. Und auch Herakles zeigt sich in der Lage, neben oder gar statt Kraft und Mut Schönheit zu erkennen und zu akzeptieren.

⁷² Die einzige heroische Episode ist die Befreiung des Prometheus.

⁷³ Frank Wedekind: *Herakles*. Dramatisches Gedicht in drei Akten. In: Frank Wedekind: *Dramen* 2. Bd. 2: *Gedichte*. Berlin/ Wien 1969, S. 281-342, tu: S. 287.

⁷⁴ Dorothee Kimmich konstatiert, dass bei Wedekind die Domina statt der Mätresse ihren Auftritt hat (Kimmich: *Herakles*, S. 185).

Herakles' nächste Frau ist bei Wedekind Deianira, die er als Lohn von Oineus bekommt und die gleich am Hochzeitstag seine geradezu pathologische Empfindlichkeit reizt. Die Eifersucht bewegt Herakles zum (ungewollten) Totschlag an einem Knaben. Der Heros fühlt, wie sein Heldentum ihn erdrückt und sehnt sich mal nach Omphale, mal nach der Amazonenkönigin Hippolyte, er beschuldigt Deianira und will sterben. Nach der Befreiung des Prometheus wird ihm auch das Schicksal des Todes durch das Nessoshemd beschieden und er fasst sein Leben zusammen:

Stets wieder tobte das Chaos,
Stets wieder wankte die Erde.
Leichter war alles errungen
Als der häusliche Herd. (340)

Der einsame, verlassene, unglückliche Held⁷⁵ – ein Außenseiter, der sich zeitlebens nach Liebe und Zuneigung sehnte und nie in erotischen Beziehungen zufrieden war, räsoniert vor dem Tod am Scheiterhaufen über sein verfehltes Liebesleben:

Ungezählte Geliebte
Hielt ich in feurigen Armen.
Unter allen war keine,
Deren Herz ich gewann. (341)

Wedekinds Herakles formuliert somit indirekt und relativ vage eine Kritik der traditionellen heroischen Männlichkeit, die die Liebe lediglich als unerwünschte Episode inkludiert. Der Heros ist zwar (noch) nicht zur Liebe fähig, doch ohne Zweifel liebesbedürftig. Er wird als ein „Familienmann“ auf dem Olymp situiert, versöhnt sich mit Hera, bekommt Hebe zur Frau und soll sich in der himmlischen Welt der Lust und Liebe freuen. Der supervirile Mann wird nun befreit aus der bedrückenden Lage der emotionalen Verarmung und die himmlische Hebe erweist sich vielleicht als wirkliche Erlöserin. Insofern kann behauptet werden, dass Wedekinds *Herakles* die grundlegende Problematisierung der heroischen Männlichkeit antizipiert, die in der Gegenwartsliteratur erfolgt⁷⁶. Allerdings: Heinrich Heine wusste schon im 19. Jahrhundert: „Wenn man einen Herkules besingt, muß man auch erwähnen, daß er einmal die Löwenhaut abgelegt und am Spinnrocken gesessen; er bleibt ja darum doch immer ein Herkules.“⁷⁷

⁷⁵ Dorothee Mounier liest Wedekinds Drama als eine Stationenfolge des männlichen Märtyriums („fortschreitende psychische Dissoziation des Helden“). Vgl. Dorothee Mounier: Wedekinds „Herakles“ als Wendepunkt der neuen Herakles-Dramatik. In: Kray/ Oettermann (Hrsg.): Herakles/ Herkules I, S. 231-250.

⁷⁶ Vgl. beispielsweise Friedrich Dürrenmatts *Herkules oder der Stall des Augias* oder Heiner Müllers Herakles-Dramen.

⁷⁷ Heinrich Heine: Die romantische Schule. In: Heinrich Heine: Werke und Briefe in zehn Bänden. Bd. 5. Berlin/ Weimar 1972, S. 7-164, hier: S. 158.

4. „Ist nicht für beide Raum in meinem Herzen?“

Peter Hacks Liebeskomödie *Omphale* (1969)⁷⁸ stammt aus dem postheroischen Zeitalter, in dem Kraftprotze und Drachentöter nicht mehr zu den maskulinen Leitbildern gehören.⁷⁹ Das Drama inszeniert die Liebe als ein durch den Heros willkommenes Schicksal und eine durchaus positive Erfahrung. Herakles sucht die Nähe von Frauen und zieht unmissverständlich das Liebesglück den Kampf- und Arbeitsaufträgen vor. Omphale bewundert ihn nicht als athletischen Helden, sondern einen schönen Mann: „Siehst du den Sklaven, den ich gestern erwarb?/ Wie göttlich schön er ist, wie sanft und klug,/ Wie zierlich fügten sich ums Haupt die Locken.“⁸⁰ Die „Kette der Liebe“, die ihn unzerreißbar mit Omphale bindet, ist für ihn am wichtigsten und definiert seine Existenz. Seine Deklaration „ich bin in Liebe“ (121) wird den rein heroischen Imperativen entgegengesetzt. Die weibliche Ausstaffierung des Heros verliert den Charakter einer Strafe oder gar Schande. Der Heros „schminkt sich, besprüht das Haar mit Narde,/ Schlüpft in ein safrangelbes Unterkleid,/ Legt einen Purpurshawl um und maionischen Gürtel/ Und ziert den Hals mit einer Perlenschnur“ (126). Und es ist eine geplante, eine gewollte Maskerade, die das Ziel verfolgt, sich das „würdig-weibliche Geschlecht“ zu borgen. Auf die Frage, warum es ihn so dränge, eine Frau zu sein, antwortet der Heros schlicht: „Die Frauen liebend, ahme ich sie nach.“ (131) Dass es Anstoß erregt, stört ihn nicht weiter. Sich darauf zu besinnen, dass er doch ein Held ist, findet er nicht angebracht, denn: „Ein Held, das kann doch nicht schon alles sein.“ (131)

Die hier inszenierte Aufhebung überlieferter Geschlechtsbilder spricht Bände und kann als eine Zusammenfassung der jahrhundertelangen affektiver Spezialisierung der Geschlechter bzw. der ungleich verteilten Liebesmaterie interpretiert werden. Nur als „Weib“ kann der Mann Liebe erleben und dies ist sein sehnlichster Wunsch. Im Sinne der Männlichkeitsforschung ist der Hacksche Herakles eine Emanzipationsfigur: ein Mann, der danach trachtet, seine als defizitär empfundene heroische Attitüde zu überwinden, seine inneren Bedürfnisse zu befriedigen, den blockierten „weiblichen“ Anteilen (die der tradierte Heros zu bekämpfen suchte) zu ihrem Recht zu verhelfen. Die folgende Passage illustriert die verzweifelte Inszenierung von Selbstwert als Zugehörigkeit zur heroischen Männlichkeit und deren Konsequenzen:

HERAKLES

Nicht fürderhin mag ich als Mann mich zeigen,
mit jedem Keulenschlag mein Ich erschlagen.
Wie angestrengt: ein Mann. Wie wenig eigen.
Was ich nicht bin, will ich zu werden wagen.

⁷⁸ Der Text ist als Drama und Libretto bekannt. Er kam 1970 in Frankfurt am Main sowie 1972 in Ostberlin zur Aufführung und wurde u. a. als Inszenierung der bedrückenden Lage des entfremdeten Menschen in politischen Systemen interpretiert.

⁷⁹ Herakles ist aus den Texten der Gegenwartsliteratur nahezu verschwunden, dafür ist er bekannt als Protagonist der filmischen Muskel-Epen oder Comicfigur. Vgl. Thoma Reuter: Wie Herkules Mr. Universum wurde und zum Film ging. Anekdoten aus der B(u)ildungsgeschichte des Muskelhelden. In: Kray/ Oettermann (Hrsg.): Herakles/ Herkules I, S. 285-295.

⁸⁰ Peter Hacks: *Omphale*. In: Peter Hacks: *Die Oper*. Berlin 1975, S. 110-153, hier: S. 112.

DAPHNIS

Ermanne dich! Du bist dir selbst entflohen.

HERAKLES

Ein Mensch ja will ich sein an Mannes statt.

Ach, diese Übermänner, die Heroen,

Ich hab sie wie die Ungeheuer satt. (131)

Bald erfolgt zwar die Rückkehr in das traditionelle Rollenbild – Herakles zieht wieder in den Kampf und funktionalisiert seinen Körper für die Leistung, Omphale bringt drei Söhne zur Welt –, doch die unmissverständlich formulierte Selbstreflexion hegemonialer Männlichkeit pocht auf die Befreiung aus der Maskulinitätsfalle und auf die Erweiterung der männlichen Emotionsdispositive. Es wird eine Phantasie des Liebesuniversums durchgespielt: Herakles reißt eine Säule aus, verbarrikadiert das Tor („Hier dieser Marmor sei die Schranke zwischen/ Liebe und Welt.“ (133)) und ruft die „scheue Liebe“ herbei. Derart abgeschieden, will er dem Drängen der Omphale nicht nachgeben, sondern – auf rein „weibliche“ Art – langsam die Liebe in Verbindung mit Lust gedeihen lassen und genießen: „Kaum wird die Lust mir wachsen ohne Liebe.“ (135) Auch die Tränen des Glücks sind hier die Domäne des verliebten Mannes und Omphale kann die Rührung des glücklichen Mannes nicht nachvollziehen.

Es drängt sich die Frage auf, ob das verliebte Paar bei Hacks nur eine Art *cross dressing* vorführt und der Text selbst ein freies Spiel mit den tradierten Elementen des Mythos betreibt oder ob wir es vielleicht mit einer Versöhnungsvision – einer Utopie der Enthierarchisierung der Geschlechterverhältnisse durch Liebe und Spuren eines anderen Mannseins zu tun haben. Auf jeden Fall wird eine Konstellation evoziert, in der Amor die Keule des Herakles biegt, der Heros aber nicht zum „Hampelmann der Frau“⁸¹ wird, sondern mit ihr in Liebesglück schwelgt. Diese Konstellation hat temporären Charakter („Wie soll da die Liebe dauern unversehrt?“ (151)), aber man kann ihr die von Pierre Bourdieu postulierte utopische Qualität beimessen. Liebe erscheint als Bruch mit der auf männlicher Herrschaft gebauten asymmetrischen Geschlechterordnung. Obwohl der soziale Wandel, der es erlauben könnte, dass die männliche Liebe „unversehrt dauert“, noch nicht stattgefunden hat und die männliche Herrschaft nach wie vor kulturell „ratifiziert“ wird, leben Herakles und Omphale für kurze Zeit die Liebesutopie vor – jenen „wunderbaren Waffenstillstand“⁸², in dem die maskuline Dominanz aufgehoben ist und Mann und Frau sich den Genüssen der Liebe hingeben können.

Die kulturellen Imaginationen über Herakles können zu jenen *grand narratives* der westlichen Kultur gezählt werden, „die Gefühle von Männern entweder ausblenden oder ausschließlich negativ darstellten: als Unterdrückung, Disziplinierung oder verhängnisvolle Entfesselung pathologischer Leidenschaften“⁸³. Sie illustrieren die Tendenz zum *gendering* der Emotionen, in deren Rahmen Männern, speziell des

⁸¹ Vgl. den Kupferstich von J. R. Gruikshank *Der Mann als Hampelmann der Frau* (1818).

⁸² Pierre Bourdieu: Die männliche Herrschaft. Frankfurt a. M. 2005, S. 188.

⁸³ Manuel Borutta; Nina Verheyen: Vulkanier und Choleriker. Männlichkeit und Emotionen in der deutschen Geschichte 1800–2000. In: Borutta/ Verheyen (Hrsg.): Die Präsenz der Gefühle, S. 11–39, hier: S. 13.

heroischen Typus, das Recht auf Ausbrüche von Wut, Zorn und Raserei zugesprochen wurde. Aber sie lassen in der Männlichkeitskonstruktion des heroischen Typus auch eine Sehnsucht nach Liebe und Leidenschaft erblicken. Heroische Narrationen enthalten nämlich auch Momente des Innehaltens, der Zuneigung und Zärtlichkeit – Momente, in denen eine „Erotik des Mannseins“ durchschimmert, „die nicht tötet, sondern genießt, die den anderen nicht als Unterdrücker fürchtet und zu überwindet trachtet, sondern ihn am Genießen teilnehmen läßt“⁸⁴. Diese Momente können als Krisen interpretiert werden, die – Walter Erhart zufolge – als inhärente Bestandteile der Männlichkeit fungieren und diese nicht bedrohen oder gar dezimieren, sondern zu ihrer Konstitution beitragen⁸⁵. Sie können aber auch das männliche Recht auf Liebe repräsentieren.

Dass die literarische Emanzipation solcher Momente gerade zu Beginn des (postheroischen) Zeitalters der androgynen und polymorphen Männlichkeitskonstruktionen erfolgt, dürfte – aus geschlechter- und emotionsgeschichtlicher Perspektive betrachtet – nicht sonderlich verwundern. In Wielands Aufarbeitung des Mythos wird der Verzicht auf Lust und Liebe als Vorbedingung der Unsterblichkeit inszeniert. Aber der Heros – bei Wieland durch Kakia und Arete, bei Goethe durch Amor und Fama umkämpft – träumt voller Zuversicht: „Ist nicht für beide Raum in meinem Herzen?“ Im Rahmen der postmodernen Identitätskonzepte könnte der traditionell zwischen exzessiver Sinnlichkeit und strenger Affektkontrolle changierende Held möglicherweise für beide – Leistung und Liebe – „Raum in seinem Herzen finden“.

⁸⁴ Tholen: Verlust der Nähe, S. 15.

⁸⁵ Vgl. Erhart: Männlichkeitsforschung, S. 94.

Brigitte Schultze
Mainz – Göttingen

Philologische und translatorische Arbeit auf dem Prüfstand: innerslavische (interslavistische) und slavisch-deutsche Beispiele aus drei Jahrhunderten

I.

Dieser Bericht gilt nicht der Vorstellung einer zusammenhängenden, neuen Forschung. Es geht vielmehr um einen Erfahrungsbericht aus etwa drei Jahrzehnten slavistischer, komparatistischer Forschung und Lehre. Eines der Ergebnisse sei bereits vorab genannt: Die zusammengetragenen Befunde laufen auf ein entschiedenes Plädoyer für eine Überwindung monophilologischen Arbeitens hinaus, für Kooperation, wo die Kompetenz eines einzelnen Forschers begrenzt ist. Im Zentrum stehen mehrere systematische Fragestellungen bzw. Problemkonstellationen, die auf vielfältige Art ineinander greifen. Zu ihnen zählen: Spuren der Teilungszeit in literarischen Übersetzungen, Spuren der heiklen russisch-polnischen ‚Beziehungsgeschichte‘, der Umgang mit Stereotypen in literarischen Übersetzungen und die Behandlung des *Anderen* in der Literatur wie auch in Übersetzungen und philologischen Arbeiten, die Rolle politisch-ideologischer Vorgaben für philologische Arbeit.

Da der bislang ignorierte *polnische Text* in einem Beispiel der russischen Literatur den Anlass zu diesem Bericht gegeben hat, sei dieser Fall von *Textarchäologie* zunächst vorgestellt. Hierbei geht es um Forschung mit meiner langjährigen Teamkollegin Beata Weinhausen. Sie bringt die muttersprachliche Kompetenz des Polnischen sowie das Wissen des Faches Osteuropäische Geschichte in die gemeinsame Arbeit ein. Der lesbar zu machende *polnische Text* – mit Spuren in die polnische Geschichte und Literaturgeschichte des 19. Jahrhunderts – befindet sich in Michail Ju. Lermontovs (1814–1841) 1836 entstandenem Romanfragment *Knjaginja Ligovskaja* (*Fürstin Ligovskaja*).¹ Zu diesem erst 1882, d.h. lange nach Lermontovs Tod, edierten Text (er ist je nach Ausgabe 60 oder mehr Seiten lang) tritt ein „junger Beamter“ („molodoy činovnik“) Stanislav Krasinskij² auf. Das erinnert an die Vornamen eines der Dichter-

¹ Brigitte Schultze, Beata Weinhausen: „Spurensuche: zur gegenseitigen Nichtwahrnehmung des literarischen Schaffens der Zeitgenossen M.Ju. Lermontov und Zygmunt Krasiński“, in: Herta Schmid, Jenny Stelleman (Hgg.), *Lermontov neu erschlossen – Lermontov revisited*. München: Otto Sagner, 2010 (Die Welt der Slaven. Sammelbände).

² Michail Ju. Lermontov: *Knjaginja Ligovskaja*. Roman, in: *Polnoe sobranie sočinenij v pjati tomach*, t. 5: *Proza i pis'ma*. Moskva, Leningrad: Academia, 1937, S. 109-171, hier S. 109. Aus dieser von Boris Ėjchenbaum edierten Ausgabe wird der Text unter der Chiffre KL zitiert.

Seher der polnischen Romantik – Zygmunt Krasiński: Napoleon, *Stanisław*, Adam, Ludwik, *Zygmunt* (meine Hervorheb., B.S.).³ Mit dem Vornamen Stanislaw ist dabei auch der autobiographische Bezug zwischen dem früh erblindeten und früh verwaisten Kind Orcio (= Jerzy) in dem 1835 erstmals gedruckten Drama *Nie-Boska komedia* (*Un-Göttliche Komödie*) und dem Autor Krasiński angezeigt: Während der Taufzeremonie wird der Name Jerzy *Stanislaw* dreimal wiederholt.⁴ Ungeachtet solcher Signalsetzungen und trotz der russischen Entsprechung des Autorennamens (Krasiński: Krasinskij) sowie einer Reihe weiterer Bezüge zu der Person Zygmunt Krasiński, ist das Verhältnis von Lermontovs Romanfigur zu dem polnischen ‚Urbild‘ weder von der russischen noch von der westeuropäischen Russistik identifiziert und zur Bedeutungsbildung genutzt worden. Selbst in einem Beitrag der polnischen Russistik, auf den zurückzukommen ist, wird hinter dem verschlossenen, hasserfüllten „jungen Beamten“ Stanislaw Krasinskij nicht Zygmunt, sondern dessen Vater, der in russischen Diensten stehende General Wincenty Krasiński vermutet. Zugleich mit dem Namen Stanislaw Krasinskij ist dabei ein umfassender *polnischer Text* übersehen.⁵

Viele Forschungsbeiträge zu *Knjaginja Ligovskaja*, einem Text, der intratextuell mit dem Roman *Geroj našego vremeni* (*Ein Held unserer Zeit*) verbunden ist, lassen den Namen Stanislaw Krasinskij völlig unerwähnt. Einzelne Arbeiten, Monographien wie auch Aufsatzliteratur, gelangen zu höchst sonderbaren Deutungen der Krasinskij-Gestalt. In einem Beitrag der renommierten Zeitschrift *Russian Literature* wird dieser Name z.B. als sprechender Name, d.h. eigens zu ästhetischer Bedeutungsbildung gewählter oder auch geschaffener Name interpretiert: „Krasinskij is young, energetic, and, as his name suggests, strikingly handsome“.⁶ Der polnische Familienname wird offensichtlich mit russischem Vokabular wie dem obsoleten Wort *krasá* (‚Schönheit‘, ‚Zierde‘) und *krasavec* (‚schöner Mann‘) in Verbindung gebracht. Obwohl westeuropäische Russisten – selbstverständlich – von den problematischen russisch-polnischen ‚Beziehungsgeschichten‘ wissen müssen und wissen und obwohl der Vorname Stanislaw als polnischer Vorname gilt,⁷ wird der russistische Forschungshorizont nicht verlassen. Es kommt, wie gezeigt, nicht nur zu unsinnigen Deutungen, sondern wesentliche Bestandteile des Deutungsangebots werden überhaupt nicht erfasst.

³ Maria Janion: „Krasiński (Napoleon, Stanisław, Adam, Ludwik) Zygmunt“, in: *Literatura Polska. Przewodnik Encyklopedyczny*, t. 1. Warszawa: Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1984, S. 502-504, hier S. 502.

⁴ Zygmunt Krasiński: *Nie-Boska komedia*. Wrocław usw.: Ossolineum, 1974 (Biblioteka Narodowa. I/24), S. 19-21.

⁵ Selbst eine gezielte Evaluierung von Lermontov-Bibliographien bis zum Jahre 2007 hat hier nicht weitergeführt. Es scheint einen einzigen, etwa eine Seite umfassenden Beitrag zur „Polnischen Episode in Lermontovs Prosa“ zu geben: Ja. Orlovskij: „Pol’skij épidod v proze Lermontova“, in: *Problemy izučénija i prepodávánija tvorčestva M.Ju. Lermontova*. Stavropol’ 1991, S. 4-5. Dieser kurze Text konnte nicht eingesehen werden.

⁶ Helena Gosciolo: „The First Pečorin en Route to *A hero: Lermontov’s Princess Ligovskaja*“, in: *Russian Literature XI* (1982), S. 129-162, hier S. 148.

⁷ Vgl. „Stanislaus“, in: *Taschenbuch der Vornamen*. München: Humboldt-Taschenbuchverlag Jacoby, 1978 (Humboldt-Taschenbuch. 210), S. 122.

II.

Hier sei zunächst – nach einer Kurzcharakteristik des Romanfragments *Knjaginja Ligoŭskaja* – aufgezeigt, wie der polnische ‚Text im Text‘ – mit Zygmunt Krasiński als figuralem Zentrum – aussieht: In dem aus acht vollständigen und einem abgebrochenen neunten Kapitel bestehenden Romanfragment – das Geschehen spielt in St. Petersburg, Moskau ist verweisend einbezogen – sind drei Erzählstränge nebeneinander her geführt, teilweise auch miteinander verbunden. Grigorij Aleksandrovič Pečorin, noch nicht völlig desillusioniert und noch nicht so fundamental an Russlands Fähigkeit zu Veränderung zweifelnd wie in *Geroj našego vremeni*, ist die wesentliche verbindende Figur zwischen den Erzählsträngen. Zwei Frauengeschichten Pečorins, um deren Bezüge zu Lermontovs Biographie sich die Forschung besonders gekümmert hat,⁸ werden zumeist als Teile eines unvollendeten Gesellschaftsromans besprochen. Das eine Teilgeschehen gilt Pečorins Versuch, sich seiner Jugendliebe Vera, die – von ihm verlassen – den um Jahre älteren Fürsten Ligoŭskoj geheiratet hat, nochmals zu nähern. Das Gefühl der Kränkung, gekränkte Eitelkeit, ist dabei ein tragendes Verhaltensmotiv. Das zweite Teilgeschehen gilt der fünfundzwanzigjährigen Elizaveta L'vovna Negurova (von dem Er-Erzähler auch Lizaveta Nikolavna genannt, KL, S. 116, 125-128), die so lange mit Liebesbeziehungen gespielt hat, bis sie als ‚sitzengeblieben‘ gelten muss. Pečorin macht der Negurova den Hof, um Zugang zu den höchsten Kreisen Petersburgs zu erlangen. Sobald sein Kalkül aufgegangen ist, wendet er sich von dieser gleichfalls berechnenden Gestalt ab.

Der dritte Erzählstrang, als „Geschichte vom armen Beamten“ („poor clerk tale“)⁹ bezeichnet, erinnert an die zur „Natürlichen Schule“ („Natural'naja škola“) gehörende „Physiologische Skizze“ („Fiziologičeskij očerk“) der 1840er und 1850er Jahre. Diese narrative Teilmenge gilt Stanislav Krasinskij, dem „jungen Beamten“. Die als genretypisch erachtete Interdependenz von Milieu, Figur, Lebenseinstellung und Verhalten wird teilweise auf eklatante Art unterlaufen. Hier soll jedoch nicht der durchaus deutungsrelevante Unterschied zu den Milieustudien,¹⁰ sondern die Darstellung des in der Petersburger Verwaltung, beim Fiskus, tätigen Krasinskij interessieren. Dem „jungen Beamten“ sind fünf Erzählsegmente, darunter eine Episode am absoluten Erzähleingang, gewidmet. Der Textanfang zeigt den Beamten, der in einem Augenblick der Unachtsamkeit von einem dahinjagenden Kutschpferd auf den Fußweg geschleudert wird. Der in der Kutsche sitzende Offizier, Pečorin, kümmert sich nicht um den gestürzten Fußgänger. Der „Hass“ auf „Kutscher“ („nenavidel izvozčikov“, KL, S. 110) steigert sich zu konkretem „ganzen Hass“ („vsju nenavist“, ebd.) auf den Traber und den weißen Federbusch des ansonsten unsichtbaren Insassen der Kutsche. Neben der zweifachen Nennung des Gefühls von Hass enthält der Erzähleingang eine weitere markante Signalsetzung: den Hinweis auf „bittere Gedanken [Überlegungen]“ im „Herzen“ des Beamten („gor'kie dumy ovladeli ego serdcem“, ebd.) Worin die – nicht

⁸ Eketerina N. Michajlova: *Proza Lermontova*. Moskva: Gosudarstvennoe Izdatel'stvo Chudožestvennoj Literatury, 1957, S. 129, 131.

⁹ Goscilo, „The First Pečorin“, S. 130; vgl. Michajlova, *Proza Lermontova*, S. 131, 145.

¹⁰ Vgl. Schultze, Weinhausen, „Spurensuche“.

als „mysli“, sondern als „dumy“ (auch: ‚Sorgen‘) – somit lexikalisch markiert, ausgedrückten „Gedanken“ bestehen, ist nicht gesagt. Der Hinweis auf den „Hass“ und auf die „bitteren Gedanken“ des jungen Beamten kehrt noch mehrfach wieder, bildet somit etwas wie ein Wortgitter in dem Romanfragment: „ja imeju sil’nuju pričinu ego nenavidet“ (‚ich habe einen starken Grund, ihn zu hassen‘, KL, S. 158); „Uznat’ pričinu takoj glubokoj nenavisti“ (‚die Ursache eines so tiefen Hasses zu erfahren‘, ebd.); „moja žizn’ gor’ka, – buduščnosti u menja net ...“ (‚mein Leben ist bitter, – ich habe keine Zukunft ...‘, KL, S. 122); „Gor’koe čuvstvo izobrazilos’ na prekrasnom lice Stanislava“ (‚Ein bitteres Gefühl zeigte sich auf dem schönen Gesicht von Stanislav‘, KL, S. 158) usw.

Es ist evident, dass die „Ursache“ von anhaltendem Hass und „bitteren Gedanken“ nicht in der Episode mit der Kutsche liegen kann. Der eigentliche Beweggrund für die emotionale Befindlichkeit des jungen Beamten bleibt in dem Romanfragment ungeannt: Hinter der dargestellten Situation scheint die fundamentale Kränkung der Polen durch das Teilungsgeschehen wie auch durch das repressive Vorgehen der Zarenmacht nach dem November-Aufstand auf. Die angeführten und eine Reihe ähnlich prägnanter Signalsetzungen hätten gewiss zur Entstehungszeit von *Knjaginja Ligovskaja*, d.h. 1836, von russischen, polnischen und vielleicht sogar von einigen mitteleuropäischen Lesern als Lesehilfen genutzt werden können. Man denke daran, dass der Januar-Aufstand 1830/31 und die Große Emigration nicht sehr weit zurücklagen. Deutlicher hätte Lermontov um diese Zeit kaum schreiben dürfen.

Die Spuren, die zu Zygmunt Krasiński führen, sind dabei noch viel dichter. Die Darstellung des jungen Beamten, den Pečorin um seiner Schönheit willen – hier scheint die Biographie des offensichtlich wenig attraktiven Lermontov auf¹¹ beneidet (KL, S. 119, 162 f.), wird in einem weiteren Erzählabschnitt, einer Episode am Rande eines Opernabends, fortgesetzt. In der Pause einer Aufführung von Aubers *La muette de Portici*, in Russland *Fenella*, sitzen der junge Beamte und Pečorin am gleichen Tisch des zum Aleksandrinskij teatr gehörenden Künstlerrestaurants. Nachdem Pečorin seinen Begleitern, zwei Offizieren, lachend von dem Vorfall mit der Kutsche berichtet hat, wirft der Beamte, seinen Hut vom Tisch nehmend, das Teegeschirr der Offiziere zu Boden. Pečorin vermeidet den gefürchteten Skandal („istorija“, KL, S. 119f.), indem er dem Kellner die Kosten für das Geschirr erstatten lässt. Der junge Beamte gibt jedoch keine Ruhe. Auf den Gängen des Opernhauses erklärt er Pečorin: „vy menja obideli! – vy menja obideli smertel’no“ (‚Sie haben mich gekränkt! – Sie haben mich tödlich gekränkt‘, KL, S. 121). Auch dieses „tödliche“ Gekränktsein ist schwerlich durch den Vorfall mit der Kutsche zu erklären. Der junge Beamte bietet zumindest eine Teilerklärung, indem er Pečorin wissen lässt, dass er ein Standesgenosse sei: „razve ja ne takoj že dvorjanin, kak vy?“ (‚bin ich etwa nicht ein ebensolcher Adliger wie Sie?‘, ebd.). Ein Teil der Kränkung mag somit darin liegen, dass der junge Beamte – was Pečorin gar nicht wissen kann – gleichfalls adliger Herkunft, damit ‚satisfaktionsfähig‘, ist. Das von dem – heute würde man sagen ‚genervten‘ – Pečorin vorgeschlagene Duell wird von dem jungen Beamten allerdings mit Rücksicht auf

¹¹ Vgl. Turgenevs Beschreibung des wenig attraktiven Äußeren und der wenig anziehenden Gesichtszüge Lermontovs, zit. bei Goscilo, „The First Pečorin“, S. 160 f., Anm. 49.

seine Mutter, die mit ihm in Petersburg lebt, abgelehnt. Schließlich gelingt es Pečorin herauszufinden, worin ein Ausgleich bestehen könnte: Er, Pečorin, solle „bereuen“ („raskajat'sja“, KL, S. 122). Zu einem solchen Reuebekenntnis kommt es in dem Romanfragment jedoch nicht.

Pečorin kommt weiterhin nicht von dem jungen Beamten los. Als sich herausstellt, dass die Akten eines Steuerprozesses, der Veras Ehemann, den Fürsten Ligoŭskoj, bedrängt, auf dem Schreibtisch des Beamten Krasinskij liegen, begibt Pečorin sich zu der Vorstadtwohnung, um den Beamten für den Fürsten tätig werden zu lassen. Er trifft jedoch nur dessen früh gealterte Mutter an, die sich als Witwe eines „polnischen Adligen“ („pol'skij dvorjanin“, KL, S. 156) vorstellt. Pečorin erbittet einen Besuch des Beamten beim Fürsten Ligoŭskoj. An der Türschwelle trifft er mit dem heimkehrenden Krasinskij zusammen. Nach Pečorins Fortgang lässt „Stanislaw“ seine Mutter wissen, dieser Russe sei sein „Todfeind“ („smertel'nyj vrag“, KL, S. 158).

Eine weitere Episode zeigt den Beamten in der Wohnung des Fürsten Ligoŭskoj. Nachdem der Beamte mit dem Fürsten beratschlagt und Hilfsbereitschaft in dem Steuerprozess zugesagt hat, darf er für eine Weile an der Teerunde des adligen Hauses teilnehmen. Er beeindruckt die Damen der Teerunde durch gewandtes Auftreten, das jene von so einem Beamten gar nicht erwartet hätten.

Die letzte Episode mit dem Beamten Krasinskij befindet sich in dem offen endenden neunten Kapitel des Romanfragments. Wie am Erzähleingang, ist der junge Beamte wiederum nur Beobachter der ‚großen Welt‘ (*svet*) Petersburgs. Gemeinsam mit vielen anderen Zuschauern sieht er dem Eintreffen von Gästen am Anwesen eines reichen kurländischen Barons zu. Durch seine Erfahrungen zu der Erkenntnis gelangt, dass nicht sein Adelstitel, sondern allein Geld den Weg an die Spitze der Gesellschaft ebnen kann, formuliert er ein Zukunftsprojekt: „ja budu bogat nepremenno“ („ich werde auf jeden Fall reich sein“, KL, S. 166). In der gegebenen Situation erfasst ihn nun auch ein Gefühl der „Abneigung“ („neprijazn“, ebd.) gegen die Fürstin Ligoŭskaja, die – mit ihrem Mann zu der Abendveranstaltung eintreffend – den höflich grüßenden Gast vom Vortage nicht einmal wahrnimmt.

Ungeachtet einer Reihe von Mystifikationen – die Krasinski hatten bekanntlich Wege gefunden, nach 1830/31 der Verarmung zu entgehen,¹² Zygmunt selbst hatte sich erfolgreich dagegen gewehrt, beim Zaren ‚Dienst zu tun‘; sein zarophiler Vater war hingegen ein hochdekoriertes Beamten am Zarenhof – lassen die hier zusammengetragenen Textspuren hinter dem verarmten jungen Beamten Stanislaw Krasinskij den Schriftsteller und Magnaten Zygmunt Krasinski erkennen. Es ergibt sich dieses Mosaik von Belegen: 1. Der neben Zygmunt aussagehaltigste Vorname Stanisław, wird – wie der Familienname – in der korrekten russischen Entsprechung verwendet, wobei allein im siebenten Kapitel der Vorname Stanislaw viermal, der Familienname Krasinskij zehnmal (KL, S. 154-158) fällt; eine derartige Häufung von Signalsetzungen (an einer Stelle ist der Familienname in sechs Zeilen dreimal genannt) sollte gewiss im Hinblick auf ihre bedeutungsbildende Funktion hinterfragt werden. 2. Als Lermontov seinen Roman schrieb, 1836, war Zygmunt Krasinski 24

¹² Vgl. Saturnin Sobol: *Tajemnice polskich rodów arystokratycznych*. Poznań: Publicat S. A., 2003, S. 98.

Jahre alt; dieses Alter passt durchaus zu dem jungen Beamten, der offensichtlich schon einige Erfahrung mit seiner Tätigkeit hat. 3. Die erzählte Figur Stanislav Krasinskij zeigt eine Reihe von Eigenschaften, welche die Forschung bei dem als überaus schwierig geltenden Zygmunt Krasiński gegeben sieht: ein ausgeprägtes Bewusstsein von der eigenen Adelswürde,¹³ Empfindlichkeit und rasche Erregbarkeit,¹⁴ beharrlicher Widerstand gegen Situationen, mit denen er sich nicht anfreunden bzw. abfinden kann, Introvertiertheit.¹⁵ 4. Als persönliche Haltung verdient der unversöhnliche, offensichtlich lebenslange Hass auf Russland besondere Aufmerksamkeit; dieser am Erzähleingang von *Knjaginja Ligojskaja* benannte Hass war bei Krasiński – das stellt die Forschung des 21. Jahrhunderts heraus – geradezu eine „Obsession“; Russland war der Inbegriff von Tyrannei, Inbegriff des Bösen.¹⁶ Es ist nicht ausgeschlossen, dass hinter der Beharrlichkeit, mit welcher der junge Beamte eine Wiederherstellung seiner Ehre durch „Reue“ vonseiten Pečorins anstrebt, etwas von Krasińskis – mit Janion formuliert – „Komplex der beschädigten Ehre“ („kompleks splamionego honoru“)¹⁷ eingeschrieben ist, d.h. von dem Leiden an der ‚Schmach‘, die für den Patrioten Zygmunt Krasiński die Nähe des Vaters, Wincenty, zum Zaren bedeutete.

Ein weiterer, gleichfalls tragfähiger Anhaltspunkt für eine Identifizierung von Zygmunt Krasiński ist das Auftreten eines Artillerie-Offiziers Branickij im sechsten Kapitel des Romanfragments. Pečorin begrüßt den Offizier wie einen alten Bekannten: „A, Branickij, [...] ja očen’ rad, čto ty tak kstati zaechal, ty nepremenno budeš’ u nas obedat“ („Ah, Branickij, [...] ich bin sehr froh, dass du so gelegen daherkommst, du wirst auf jeden Fall bei uns zu Mittag speisen“, KL, S. 143). Als ‚Urbild‘ dieses Offiziers vermutet die Forschung einen der Brüder von Krasińskis späterer Frau Eliza Branicka – Ksawery.¹⁸ Auch wenn die von Wincenty arrangierte Heirat erst 1843, sieben Jahre nach Entstehung des Romanfragments und nach Lermontovs Tod,¹⁹ stattfand, darf davon ausgegangen werden, dass die Magnatenfamilie Branicki die entscheidende Kontaktstelle zwischen den Zeitgenossen Michail Lermontov und Zygmunt Krasiński – beide sind sich nie persönlich begegnet – gewesen ist. Elizas Bruder Ksawery dürfte auch einer der wesentlichen ‚Informanten‘ Lermontovs zur Situation des geteilten und besetzten Polen gewesen sein. Soweit erkennbar, sind die Offiziere Michail Lermontov und Ksawery Branicki erstmals 1835 miteinander

¹³ Zbigniew Sudolski: „Zygmunt Krasiński jako człowiek“, in: Grażyna Halkiewicz-Sojak, Bogdan Burdziej (Hgg.), *Zygmunt Krasiński – nowe spojrzenia*. Toruń: Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 2001, S. 9-17, hier S. 10.

¹⁴ Ebd., S. 13.

¹⁵ Ebd., S. 10, 12.

¹⁶ Jerzy Fiećko: *Rosja Krasińskiego. Rzecz o nieprzejednaniu*. Poznań: Wydawnictwo Uniwersytetu Adama Mickiewicza, 2005, S. 7 f., 22, 448; vgl. Piotr Chlebowski: „Krasiński wobec Rosji“, in: Halkiewicz-Sojak, Burdziej (Hgg.), *Zygmunt Krasiński – nowe spojrzenia*, S. 132 f.

¹⁷ Janion, „Krasiński“, S. 503.

¹⁸ Józef Borsukiewicz: *Lermontow a Polska*. Lublin: Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, 1991, S. 40 f., 159, Anm. 173; vgl. Krystyna Galon-Kurkova: *Nad prozą Michała Lermontowa*. Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 1984 (Acta Universitatis Wratislaviensis. 773. Slavica Wratislaviensia. XXXV), S. 128.

¹⁹ Jerzy Jankowski: „Nieromantyczni romantycy – Zygmunt Krasiński“, in: <http://www.toporzeln.pl/teksty/romant.html>, 2009.

in Kontakt gekommen.²⁰ Hier muss in erster Linie interessieren, in welcher Weise über die erzählte Figur Branickij die Textspur zu Zygmunt Krasiński und weiter zum größeren *polnischen Text* ausgebaut wird. In unmittelbarer Nähe zur Einführung des Offiziers Branickij ist im Erzähltext ein Hinweis darauf gegeben, dass junge Leute das Thema Politik klugerweise meiden sollten: „v politiku blagorazumie mešaet puskat'sja“ („die Vernunft hindert daran, sich auf die Politik einzulassen [sich über Politik zu ergehen]“, KL, S. 144). Die Begegnung zwischen Pečorin, hinter dem der Werkproduzent Lermontov bzw. der biographische Michail Lermontov sichtbar wird, und dem Offizier Branickij, hinter dem der polnische Patriot Ksawery Branicki steht,²¹ ist also mit einem Tabu belegt: Über die politische Situation darf nicht gesprochen werden. Während der Beamte Stanislav Krasinskij immer wieder in „bittere Gedanken“ versinkt, ist bei dem Offizier Branickij ein anderes Mittel der Rezeptionssteuerung von Lesern gewählt: Branickij pfeift eine Arie aus Aubers Oper *Die Stumme von Portici* (= *Fenella*) (KL, S. 153), einem in den 1830er Jahren in ganz Europa erfolgreichen Werk, in dem mehrere Aufstände vorkommen und dessen Aufführungsgeschichte mit weiteren nationalen und sozialen Erhebungen verbunden ist.²² Unter Beachtung des Gebots der „Klugheit“, ist somit indirekt an den Aufstand 1830/31 erinnert. Dieses Geschehen wird allerdings auch einmal an der Textoberfläche in Erinnerung gebracht: Es ist die Rede von der „Einnahme Warschau“ („vzjatje Varšavy“, KL, S. 143), und damit ist ein entscheidender Augenblick im Aufstandsgeschehen benannt.²³ Ansonsten ist das russische Vorgehen gegen die Aufständischen mit „pol'skaja kampanija“ („polnischer Feldzug“, KL, S. 142), von der Mutter des Beamten mit „vojna“ („Krieg“, KL, S. 156) bezeichnet. Zum *polnischen Text* gehört schließlich auch eine Anekdote aus dem Aufstandsgeschehen, die Pečorin in der fürstlichen Teerunde als eigenes Erleben vorträgt. Über die in der Anekdote vorkommenden Namen gelangt man nochmals zum polnischen Adelsgeschlecht der Branickis.²⁴ Es dürfte lohnend sein, den verborgenen Textsinn noch umfassender zu heben als das hier getan werden konnte. In diesem Zusammenhang sei auf eine Schwierigkeit aufmerksam gemacht, die unmittelbar mit Lermontovs Individualästhetik zusammenhängt: An manchen Textstellen sieht sich der Rezipient vor die Frage gestellt, ob es legitim ist, einen Verweis auf das Schicksal Polens mitzudenken oder ob eine solche Bedeutungsbildung überzogen wäre. Wenn der Beamte bei sich einen Gedanken wie diesen formuliert: „und dann werde ich diese

²⁰ Vgl. Borsukiewicz, *Lermontov a Polska*, S. 40-43; Schultze, Weinhausen, „Spurensuche“. – Dem Briefwechsel von Eliza Branicka/Krasińska ist zu entnehmen, dass die Magnatenfamilien Branicki und Krasiński mindestens seit 1835 privaten Kontakt miteinander hatten. Dazu Zbigniew Sudolski (Hg.), *Świadek epoki. Listy Elizy z Branickich Krasińskiej z lat 1835–1876*, t. 1: listopad 1835 – czerwiec 1848 (listy nr 1-425), Z rękopisu odczytał, wybrał, skomentował i wstępem opatrzył Zbigniew Sudolski, Przekład Urszula Sudolska, Warszawa 1995, S. 77.

²¹ Die Brüder Ksawery und Aleksander Branicki waren dann von 1839 bis 1840 mit Lermontov als Gesinnungsfreunde in entschiedener Abneigung gegen die zaristische Despotie in dem „Zirkel der Sechzehn“ („kółko szesnastu“, „kružok šestnadcati“), (Borsukiewicz, *Lermontov a Polska*, S. 42 f.) miteinander verbunden.

²² Vgl. Schultze, Weinhausen, „Spurensuche“.

²³ Jörg K. Hoensch: *Geschichte Polens*. Stuttgart: Ulmer, 1998, S. 200. Dieses Detail findet in der Forschung Erwähnung, insbesondere in Anmerkungen.

²⁴ Vgl. Schultze, Weinhausen, „Spurensuche“.

[d.h. die russische, B.S.] Gesellschaft dazu veranlassen [zwingen], mir angemessene Gerechtigkeit zuteil werden zu lassen“ („i togda zastavljaju éto obščestvo otdat' mne dolžnuju spravedlivost“), KL, S. 166), so kann man geneigt sein, hier einen Hinweis darauf zu sehen, dass Russland irgendwann in der Zukunft eine Wiedergewinnung polnischer Staatlichkeit akzeptieren wird bzw. muss. Ähnlich wie hier bleibt es in Lermontovs Texten oftmals den Lesern überlassen, ob sie bestimmte Formulierungen zur Bedeutungsbildung nutzen wollen oder nicht. Es scheint, wie gesagt, auch legitim, hinter den Kränkungen der identifizierbaren biographischen Gestalt Zygmunt Krasiński zugleich die Kränkungen aufzunehmen, die große Teile der polnischen Bevölkerung vonseiten Russlands, insbesondere der Zarenmacht, erfahren haben; die erzählte Figur Stanislav Krasinskij stünde dann für eine *Einzelperson* und ein *Kollektiv*. Vertretbar wäre auch, die Mystifikation der Darstellung des „jungen Beamten“ nochmals anders auszudeuten: in dem Sinne, dass der Beamte zum einen für die *Einzelperson* Zygmunt Krasiński steht, zum anderen aber auch eine *synthetische Figur* ist; in der synthetischen Figur wären dann Vertreter des polnischen Adels abgebildet, die vor allem daran interessiert sind, durch Wohlstand Zugang zur russischen Gesellschaft zu erlangen. Gerade die synthetische Figur stünde für einen kritischen Blick auf das Verhalten von Teilen des polnischen Adels nach 1830/31. Das Romanfragment *Knjaginja Ligovskaja* enthält, wie gezeigt, eine Fülle von offenem, der Aufgeschlossenheit und Kompetenz von Lesern anvertrauten Deutungsangebot

Im Alter von nur 22 oder 23 Jahren hat Lermontov somit einen Text geschaffen, aus dem russische Leser – wenn die Drucklegung erfolgt wäre – bereits in den 1830er Jahren einen neuen Blick auf die Situation Polens erhalten hätten. Ungeachtet einer Fülle prägnanter Signalsetzungen ist die Hebung des *polnischen Textes* jedoch bis ins 21. Jahrhundert hinein unterblieben. Das führt noch einmal zu dem Problem monophilo-logischen Arbeitens und zu weiteren Formen – gewollt oder ungewollt – einseitiger Texterschließung.

Während der Name Krasinskij, wie gezeigt, in einem Forschungsbeitrag der westeuropäischen Russistik als sprechender – auf die Schönheit²⁵ des Trägers verweisender – Name gedeutet wird, lässt die russische bzw. russisch-sowjetische Russistik den Namen als solchen in aller Regel unbeachtet. Dass in einem russischen Gegenwartsroman des Jahres 1836 Polen als *innere Andere* des supranationalen Zarenreichs vorkommen konnten, wird nicht wahrgenommen oder ignoriert. Als Beispiel kann die in der russischen Russistik oft zitierte, 1957 postum edierte Monographie *Proza Lermontova* von Ekaterina Nikolaevna Michajlova dienen. Von der Leitfunktion des Kritischen Realismus und des Sozialistischen Realismus ausgehend – und hier ist die monophilo-logische Arbeitsweise zusätzlich ideologisch ausgerichtet – ist Lermontov als ein Autor gesehen, der mit seinem „progressiven Verständnis“ die literarische Entwicklung zum Realismus hin teilweise vorwegnimmt.²⁶ Dies wird u.a. in einem umfangreichen Kapitel

²⁵ Selbstverständlich hätte auch das gute Aussehen des jungen Beamten, das in Lermontovs Romanfragment sowohl vom Erzähler als auch von Pečorin selbst gegen Pečorin mit allerlei Mängeln versehene Erscheinung ‚ausgespielt‘ wird (KL, S. 111, 119, 163 f.), als ein Kriterium zur Identifizierung von Zygmunt Krasiński, der weithin als gutaussehend galt, herangezogen werden können. Vgl. Schultze, Weinlagen, „Spurensuche“.

²⁶ Michajlova, *Proza Lermontova*, S. 3 (Vorrede der Herausgeber).

zu *Knjaginja Ligovskaja* erörtert. An der Figur des Stanislav Krasinskij ist danach das „Thema“ des „armen Beamten“ und „hauptstädtischer Armut“ überhaupt herausgearbeitet.²⁷ Da die polnischen Aristokraten Krasinski und Branicki, wie der *polnische Text* überhaupt, unentdeckt bleiben, ist betont, dass „außer der Krasinskij-Linie“ alle Erzählstränge eine „autobiographische Grundlage“ haben.²⁸ In dem „Zusammentreffen“ von Pečorin und Krasinskij ist eine Beleidigung des sozialen Unten durch das soziale Oben gesehen: die Kränkung eines „Helden aus den demokratischen Schichten der Gesellschaft“ („geroja iz demokratičeskich sloev obščestva“).²⁹ Michajlova, die durchaus über *close reading* manche Bereiche des Deutungsangebots erschließt, bemerkt z.B. die Hinweise auf die adlige Herkunft des Stanislav Krasinskij. Sie findet dafür eine wirkungsästhetische Begründung: „Lermontov hat Krasinskij zu einem Adligen gemacht“ („sdelal Krasinskogo dvorjaninom“), um die „doppelte Erniedrigung“, des „armen Schluckers“ wie auch des Adligen, im „zeitgenössischen Gesellschaftssystem“ aufzuzeigen. „Faktisch“ sei Krasinskij dennoch ein *raznočinec*, d.h. ein nichtadliger Intellektueller.³⁰ Dem nur russischen und russistischen sowie sozialgeschichtlichen Deutungshorizont gemäß, wird der Hass des jungen Beamten als „unversöhnlicher Hass auf die Reichen“ („neprimirimaja nenavist' k bogačam“)³¹ gesehen. Die Beispiele ließen sich fortsetzen. Die Erschließung einer wesentlichen Teilmenge des Deutungsangebots von Lermontovs Romanfragment findet nicht statt.

Das hier gezeigte Muster des Umgangs mit Lermontovs Text wird über Jahrzehnte hin weitergetragen, teilweise unter Bezug auf die Monographie der Lermontov-Spezialistin Michajlova.³² Immer wieder ist der junge Beamte als typischer *raznočinec*,³³ auch als typischer „Plebejer“³⁴ bezeichnet. Selbst in einer russistischen Arbeit der Nachwendezeit, von 1997, ist weder der Schriftsteller Zygmunt Krasinski noch der *polnische Text* insgesamt angesprochen. Branicki findet nur als „Artillerie-Offizier“ Erwähnung.³⁵ Von dem Deutungsangebot des Ausgangstextes ist diese Forschung insofern besonders weit entfernt, als für die Fortsetzung des Romans ein „Liebesdreieck“ zwischen Pečorin, Krasinskij und der Fürstin Ligovskaja angenommen wird.³⁶ Ein Verlassen der russischen und russistischen Perspektive scheint in diesem Fall nicht gelungen zu sein.³⁷ Die russistische Perspektive wird, wie einleitend erwähnt, auch

²⁷ Ebd., S. 145.

²⁸ Ebd., S. 129, vgl. S. 130 f.

²⁹ Ebd., S. 146.

³⁰ Ebd., S. 147.

³¹ Ebd., S. 148.

³² Z.B. Dmitrij E. Maksimov: *Poëzija Lermontova*. Leningrad: Sovetskij pisatel', 1959, S. 100, Anm. 1.

³³ Z.B. Ul'rich R. Focht: M.Ju. *Lermontov. Logika tvorčestva*. Moskva: Nauka, 1975, S. 147; Maksimov, *Poëzija Lermontova*, S. 63.

³⁴ Maksimov, *Poëzija Lermontova*, S. 152.

³⁵ Il'ja Serman: *Michail Lermontov. Žizn' v literature. 1836–1841*. Ierusalim: Slavističeskij Centr Gumanitarnogo Fakul'teta Evrejskogo Universiteta v Ierusalime, 1997, S. 260.

³⁶ Ebd., S. 273.

³⁷ Im Hinblick auf andere russische Autoren, etwa Nikolaj Gogol', ist die Forschungsperspektive gerade nach 1990 von russischer Seite aus erweitert worden: Einseitigkeit und offensichtliche

in einem 1984, somit vor dem Boom kulturwissenschaftlich und textarchäologisch ausgerichteter Neulektüren vieler Klassiker der slavischen Länder, in einem in Polen entstandenen Forschungsbeitrag nicht verlassen. Hier ist der *polnische Text* mit seiner politischen und der biographische Text des Zygmunt Krasiński mit seiner persönlichen Brisanz (wenn nicht Tragik) nicht erfasst. Der junge Beamte wird als der General Wincenty Krasiński, Zygmunts Vater, identifiziert.³⁸

Das hier betrachtete Beispiel gibt Anlass zu einigen grundlegenden Überlegungen. Mit Blick auf die „Internationalität nationaler Literaturen“³⁹ kann monophilologische, d.h. nur mit einer Nationalphilologie vertraute Texterschließung zur Sackgasse werden. Wenn einem Literaturwissenschaftler Anleitung und Kompetenz zu komparatistischem, kulturwissenschaftlichen und interdisziplinären Umgang mit Texten fehlt, sollte die Hinzuziehung von Fachkollegen eine Selbstverständlichkeit sein. Ein Fall anderer Art, der freilich mit ‚nationalphilologischer Selbstbeschränkung‘ verbunden sein kann, ist die ideologisch begründete einseitige Ausrichtung philologischer Forschung, wie sie sich ganz besonders in der russisch-sowjetischen Russistik gezeigt hat. Einflüsse dieses Forschungsgeschehens waren – z.B. durch ein Beibehalten mancher ‚blinder Flecken‘ – auch in der westeuropäischen Russistik und Slavistik der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts greifbar. Heute muss jeder Literatur- und Kulturwissenschaftler für sich entscheiden, in welchem Umfang er die unter ideologischen Prämissen entstandenen Arbeiten in seine Vorhaben einbeziehen sollte. Es ist davon auszugehen, dass Problemkonstellationen, wie die hier exemplarisch vorgeführte, Literaturwissenschaftlern – abhängig von politisch-nationalem Umfeld und abhängig von der Generationenzugehörigkeit – in ganz unterschiedlichem Maße vertraut sind.

III.

Wenig bekannt dürfte insgesamt sein, wie die Spuren der Teilungszeit in russisch-polnischen, deutsch-polnischen, englisch-polnischen Übersetzungen aussehen. Hierzu seien im Folgenden einige Beispiele vorgestellt. Dieser Aspekt des Übersetzungsgeschehens berührt sich teilweise mit dem übersetzerischen Transfer von Stereotypen (sprachlichen wie auch figuralen), auch mit der Wiedergabe *innerer Anderer* in Übersetzungstexten. Zielsprachen werden nun das Polnische und das Deutsche sein. Zunächst interessieren Spuren der Teilungen bzw. der politischen Situation angesichts der Teilungen in Bühnenübersetzungen und -adaptationen seit den 80er Jahren des 18. Jahrhunderts. Reaktionen auf die Erste Teilung finden sich tatsächlich bereits in polnischen Bühnenwerken der 1780er Jahre.

Irrwege werden aufgedeckt, zuvor nicht hinlänglich beachtete russische Forschermeinungen neu gewürdigt, Arbeiten der nichtrussischen, z.B. der westeuropäischen Russistik, einbezogen. Vgl. Antonina N. Lazareva: *Duchovnyj opyt Gogolja*. Moskva: IFRAN, 1993, S. 3-29.

³⁸ Gallon-Kurkowa, *Nad prozq Michala Lermontowa*, S. 126.

³⁹ So lautete der Name des am Ende des 20. Jahrhunderts an der Universität Göttingen angesiedelten Sonderforschungsbereichs 529.

Als Beispiel kann Franciszek Zabłockis Komödie *Król w kraju rozkoszy* (1786) dienen, eine Bearbeitung von Marc-Antoine Legrands *Le roi de Cocagne* (1718).⁴⁰ Betroffen sind sowohl die Makro- als auch die Mikrostrukturen der Adaptation. Zabłocki führt z.B. das polnische Kulturwort *zgoda*, mit dem seit der Renaissance in literarischen und publizistischen Texten ‚Eintracht‘, ‚Einigkeit‘, ‚Versöhnung‘ angemahnt werden, auch dort in den Zieltext ein, wo der französische Ausgangstext dies nur schwach oder überhaupt nicht vorgibt. Es kommt vor, dass das Kulturwort dem französischen Verb ‚s’accorder‘ (‚übereinstimmen‘, ‚sich vertragen‘) abgewonnen wird. Es kommt aber auch vor, dass *zgoda* im Zieltext ausgebracht ist, wo die französische Vorlage keinerlei Anlass dazu gibt.⁴¹ Oft ist dieses ‚Losungswort‘ durch Wiederholung oder die Reimstelle mit besonderer Betonung versehen. Möglicherweise hat der Nationalisierungseffekt solcher Verfahren mit dazu beigetragen, dass Zabłockis Stücke als polnische Originalwerke, nicht aber als Adaptationen aus dem Französischen aufgenommen wurden.

Ein Beobachtungsfeld eigener Art sind übrigens die Spuren der Teilungszeit in den Shakespeare-Adaptationen von Wojciech Bogusławski und Jan Nepomucen Kamiński, d.h. in Spielvorlagen, die teilweise aus deutschen Zwischenübersetzungen erstellt worden sind. So wird z.B. das Wort ‚Freiheit‘ (*wolność*) in die Adaptionen eingebracht, ohne dass die Vorlagen Anlass dazu böten.⁴² Gerade in Übersetzungen aus dem 19. Jahrhundert finden sich Abweichungen, die sich einzig aus dem Zusammenhang der Teilungen erklären lassen. Ein solcher Fall ist auch die erste polnische Übersetzung (genauer: bearbeitende Übersetzung) von Lermontovs 1835 entstandener kanonischer Fassung von *Maskarad*. Nachdem – etwa ein Jahrzehnt nach Lermontovs Tod (1852) – Friedrich Bodenstedts Übertragung ins Deutsche wegen Qualitätsmängeln zurückgezogen worden war,⁴³ dürfte dies übrigens weltweit die erste *Maskarad*-Übersetzung sein. Hier deutet sich ein für das ganze 19. Jahrhundert kennzeichnendes Reaktionsmuster im Umgang mit der Teilungsmacht Russland an: Während eine Hineinnahme russischer Lexik in die polnische Sprache mit bemerkenswerter Konsequenz vermieden wurde, konnte es im übersetzerischen Transfer russischer Literatur vorkommen, dass Polen anderen Ländern voraus war.

Die von dem heute wenig bekannten Schriftsteller und Übersetzer Antoni Kolanowski 1872 in den *Kłosy* herausgebrachte Übersetzung⁴⁴ lässt den Wechsel der

⁴⁰ Brigitte Schultze: *Der polnische BAUERNFÜRST: Vom Bauern zum König. Arbeit am Stoff in vier Jahrhunderten*. Frankfurt am Main: Peter Lang, 2003 (Studien zur Deutschen und Europäischen Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts. 51), S. 162, 167, 174-176.

⁴¹ Brigitte Schultze: „Kulturpoetik als Verstehensproblem und als Herausforderung für Übersetzer: das Beispiel *zgoda*“, in: *Studia Germanica Posnaniensia* XXIX (2003), S. 95-103, hier S. 100.

⁴² Vgl. Brigitte Schultze: „Kulturstiftende Funktion der Dramenübersetzung seit dem Anfang des 18. Jahrhunderts“, in: Harald Kittel u.a. (Hgg.), *Übersetzung, Translation, Traduction. Ein internationales Handbuch zur Übersetzungsforschung*. Berlin, New York: Walter de Gruyter, 2007 (HSK. 26.2), S. 1644-1659, hier S. 1650.

⁴³ Brigitte Schultze: „Zeitversetzte Rezeption: M.Ju. Lermontovs Drama *Maskarad* (1835) in deutschen Übersetzungen (1987, 2004)“, in: Schmid, Stelleman (Hgg.), *Lermontov neu erschlossen*.

⁴⁴ M.Ju. Lermontow: *Maskarada. Dramat w czterech aktach*. Przełożył Antoni Kolanowski, in: *Kłosy* XIV (1872), 340-346, S. 18 f., 27 f., 47 f., 62 f., 78 f., 97-99, 114-116 [Nachdruck]. Aus dieser Ausgabe wird im Folgenden unter der Chiffre MK zitiert.

Epochencodes – von der Spätromantik zum Positivismus – deutlich erkennen.⁴⁵ Hier sollen jedoch nur mögliche Spuren der Teilungszeit interessieren. Um die Tragweite der Übersetzerentscheidungen nachvollziehbar zu machen, sei die Anlage des Ausgangstextes knapp und vereinfachend in Erinnerung gebracht: Evgenij Aleksandrovič Arbenin, der seine – heute würde man sagen in einer Parallelwelt lebende – in Spiel und Maskierungen erstarrte Petersburger Adelsgesellschaft verlassen und mit seiner jungen Frau Nina persönliches Glück gefunden hat, kehrt nach einer Weile in diese ‚hohe Welt‘ (*svet*) zurück. Ungeachtet seiner Sinnsuche, die ihn zu einem Einzelgänger und Fremden in seiner Gesellschaft macht und trotz seiner Ansprüche an sich selbst und an ein menschenwürdiges Dasein setzt er sich wieder an den Kartentisch und gewinnt dem jungen Fürsten Zvezdič einen hohen Spieleinsatz zurück. Als dann Nina auf einem Maskenball eines ihrer modischen Zwillingsarmbänder verliert, das die Baronin Štral’, eine Witwe, aufgehoben und dem Fürsten Zvezdič als Liebespfand überlassen hat, sieht Arbenin sich um sein Glück gebracht. Nicht bereit zum Zuhören und unfähig, das Missverständnis im Gespräch zu klären, beginnt er einen Rachefeldzug. Während der intrigante jüdische Händler Adam Petrovič Šprich, der im Namen des Fürsten einen kompromittierenden Brief an Nina geschrieben hat, verschont bleibt, wird der Fürst – zu Unrecht – in einem weiteren Kartenspiel des Falschspiels bezichtigt und damit entehrt; Nina wird während eines weiteren Balls mit vergiftetem Eis umgebracht. Erst nach ihrem Tod lässt Arbenin sich davon überzeugen, dass seine Frau unschuldig war. Er wird wahnsinnig.⁴⁶

Ohne seinen Lesern davon Kenntnis zu geben (das war im 19. Jahrhundert auch nicht üblich), kürzt Kolankowski etliche Monologe und Dialogsequenzen, greift insbesondere in das überaus präzise angelegte bedeutungsbildende System von Anrede,⁴⁷ Titulaturen und Namen ein. Gerade Namen sind, das zeigt auch das Romanfragment *Knjaginja Ligovskaja*, ein wichtiger Teilbereich von Lermontovs Individualpoetik. Der russische Onomastiker und Kulturwissenschaftler Aleksandr B. Pen’kovskij spricht mit Blick auf *Maskarad* sogar von einem „anthroponymen Raum“.⁴⁸ Das durch ein Liebesspiel unter der Maske aufeinander bezogene Rollen- und Namenpaar *Zvezdič – Štral’* (‚Stern‘-/‚Strahl‘), durch das die äußerlich glanzvolle Petersburger Gesellschaft einen satirischen Hieb erhält, ist in Kolankowskis Übersetzung aufgehoben: Der Fürst ist nurmehr durch seinen Titel ausgewiesen, „Książę“ (MK, S. 18; vgl. M, S. 247), die Baronswitwe heißt „Baronowa *Ształ*“ (ebd.). Aus der auf die russische Gesellschaft bezogenen Signalsetzung ist, soweit erkennbar, eine gegen die deutsche Teilungsmacht gewendete Signalsetzung geworden: Der Name *Ształ* erinnert an das Stereotyp von den harten, eisernen Deutschen.

⁴⁵ Brigitte Schultze: „Geben und Nehmen: die polnischen Übersetzungen von Lermontovs *Maskarad* (1872, 1951) im Kontext polnisch-russischer Beziehungsgeschichten“, in: Schmid, Stellan (Hgg.), *Lermontov neu erschlossen*.

⁴⁶ Der Ausgangstext wird – unter der Chiffre M – gemäß der von Ėjchenbaum edierten Ausgabe zitiert: Michail Ju. Lermontov: *Maskarad. Drama v 4-ch dejstvijach, v stichach*, in: *Polnoe sobranie sočinenij v pjati tomach*, t. 4: *Dramy i tragedii*. Moskva, Leningrad: Academia, 1935, S. 247-362.

⁴⁷ Dazu Schultze, „Geben und Nehmen“.

⁴⁸ Aleksandr B. Pen’kovskij: „Nina“. *Kul’turnyj mif zolotogo veka russkoj literatury v lingvističeskom osveščanii*. Moskva: Indrik, 1999, S. 31.

Ein weitergehender Eingriff mit völlig anderen bedeutungsbildenden Folgen liegt darin, dass allen Rollenfiguren, bis auf Nina, ihre Vor- und Vatersnamen genommen sind (M, S. 247; MK, S. 18). Der Protagonist des Dramas heißt nurmehr Arbenin; aus dessen langjährigem Gefährten beim Kartenspiel, Afanasij Pavlovič Kazarin, ist Kazarin, aus dem jüdischen Händler Adam Petrovič Šprich ist Szprych geworden. Fortgefallen ist auch der nur einmal im Stück enthüllte, typisch russische Name von Arbenins Frau, Nastas'ja Pavlovna (M, S. 333). Arbenins Frau wird weder mit dem – gemäß einer gesellschaftlichen Konvention gewählten (vielleicht von Arbenin ausgesuchten?) – Rufnamen Nina noch mit ihrem wirklichen Vor- und Vatersnamen identifiziert, sondern als „Pani“ (MK, S. 99) angeredet. Während Kazarin im Ausgangstext Arbenin und Šprich formgerecht miteinander bekannt macht, zuerst den Bürgerlichen vorstellt – „Šprich!/Adam Petrovič! ... Ja vas poznamlju razem“ (M, S. 250): „Šprich!/Adam Petrovič! ... ich werde euch sogleich [gegenseitig] bekannt machen“) – sagt der Kazarin des Zieltextes: „Szprych. Ja was zapoznam“ (MK, S. 19). Entsprechend formlos wird auch Arbenin vorgestellt. Mit der radikalen Tilgung der Vor- und Vatersnamen ist gewiss gegen die polnischen Regeln höflicher Anrede verstoßen. Neben der Demaskierung von Ninas Namen, d.h. der Identifizierung dieser Gestalt außerhalb der Petersburger ‚großen Welt‘, geht auch der intertextuelle Bezug zwischen Evgenij Arbenin und Puškins Roman in Versen *Evgenij Onegin* verloren. Fragt man, weshalb so viel translatorischer Verlust in Kauf genommen wird, dürfte es vor allem diese Antwort geben: Mit der Tilgung der Vor- und Vatersnamen entfällt auch die Namenform *Adam Petrovič*, die zu dem intriganten Zuträger und Geldverleiher Šprych, der wohl negativsten Figur des ganzen Stückes, gehört. Damit ist eine Beschädigung des Nationaldichters Adam Mickiewicz vermieden. Diese in den Kontext der Teilungszeit gehörende Erklärung bietet sich auch deshalb an, weil um 1870, somit zur Entstehungszeit von Kolankowskis *Maskarad*-Übersetzung, die kultische Verehrung des Nationaldichters nochmals an Intensität gewonnen hatte.⁴⁹

In diesem Fallbeispiel sind also die Teilungszeit als Rahmenbedingung translatorischer Entscheidungen sowie der übersetzerische Umgang mit Stereotypen (die Baronin Sztal kann selbstverständlich auch eine baltendeutsche Adlige sein) und mit *inneren Anderen* (den Vertretern der jüdischen Bevölkerung in Petersburg) zu beobachten. Sowohl Stereotypen als auch *innere Andere* – oft lassen sich diese Bestandteile literarischer oder auch publizistischer Texte nicht voneinander trennen – sind erfahrungsgemäß besonders sensible Orte des übersetzerischen Transfers. Manchmal wird ein Stereotyp, wie gezeigt, überhaupt erst in eine Übersetzung eingebracht.

Charakteristisch ist aber auch ein Überschreiten oder Unterschreiten von Deutungsangebot, das in Stereotypen enthalten ist. Eine der deutschen Übersetzungen von *Maskarad* enthält ein Beispiel dafür, dass Vertrautheit des Übersetzers mit Stereotypen, d.h. ein besonderes Maß an kultureller Kompetenz, sogar zur Falle werden kann. Solche ‚Verführung‘ durch ein Stereotyp sei abschließend vorgestellt. Das Beispiel ist wiederum Lermontovs Drama *Maskarad* entnommen. Diesmal geht es um eine 1987 herausgebrachte deutsche Übersetzung von Heinz Czechowski.⁵⁰ Als Stereotyp ist hier eines

⁴⁹ Diesen Hinweis verdanke ich Herbert Matuschek.

⁵⁰ Michail Lermontov: *Maskerade. Versdrama in vier Akten*. Nachgedichtet von Heinz Czechowski, in: ders., *Prosa und Dramatik*. Berlin: Rütten und Loening, 1987, S. 439-530.

der identitätsstiftenden russischen Kulturwörter⁵¹ gefasst – *sud'ba* („Schicksal“). Ähnlich wie *stradanie* („Leiden“), *duša* („Seele“, „Herz“), *toska* („Sehnsucht“, „Schwermut“, „Melancholie“) und anderes Vokabular ist auch *sud'ba* – als Hinweis auf russische Schicksalsergebenheit, sogar einen gewissen Fatalismus – weithin verfügbar. In *Maskarad* wird nun, sowohl in Monologen Arbenins als auch in Gesprächen zwischen mehreren Rollenfiguren, nach derjenigen Instanz gefragt, die für menschliches Glück und Unglück verantwortlich ist. Dabei wird eine breite Palette von Antworten gegeben: *bog* („Gott“), *tvorec* („Schöpfer“, „Gott“), *rok* („Fatum“, „Schicksal“), *sud'ba* („Schicksal“, „Los“), *providen'e* („Vorsehung“) u.a.m. Der Übersetzer Czechowski überschreitet das Deutungsangebot des Kulturwortes *sud'ba* („Schicksal“), indem er aus den verschiedenen Vokabeln ein einziges dichtes Wiederholungsmuster zum *Schicksal* erstellt. Einebnend sind dabei u.a. die Wörter *voznagraždenie* („Belohnung“, M, S. 277; vgl. MCZ, S. 665), *rok* („Fatum“, „Geschick“, M, S. 305; vgl. MCZ, S. 487) und *providen'e* („Vorsehung“, M, S. 360; vgl. MCZ, S. 528) auch mit dem Kulturwort *Schicksal* wiedergegeben. Auf diese Weise gibt die Übersetzung eine eindeutige, das Stereotyp bestätigende Antwort, wo der Ausgangstext offen bleibt. Hier hat die sicherlich vorhandene kulturelle Kompetenz zu einer überzogenen übersetzerischen Lösung geführt. Insgesamt sind solche translatorischen Eingriffe in das Deutungsangebot eines Ausgangstextes eher untypisch für die zweite Hälfte des 20. Jahrhunderts. Sie kommen entschieden häufiger – das veranschaulichen die Verstärkung des Kulturwortes *zgoda* („Eintracht“) bei Zablocki und die Tilgung der Vor- und Familiennamen bei Kolankowski – in Übersetzungen des 18. und 19. Jahrhunderts vor.⁵²

Dieser Erfahrungsbericht mag veranschaulicht haben, wie sehr das Deutungsangebot von Texten verfehlt werden kann, wenn die Erschließung aus der Perspektive nur einer Nationalphilologie oder aber im Horizont ideologischer Selbstbeschränkung erfolgt. Obwohl komparatistische und textarchäologisch ausgerichtete Relektüren vieler bedeutender Werke in den letzten Jahrzehnten eine Fülle von Richtigstellungen gebracht haben, dürften solche Relektüren weiterhin nötig sein. Wenig erforscht sind, soweit erkennbar, die Spuren der polnischen Teilungszeit in literarischen Übersetzungen. Gerade dort, wo die Erstübersetzung eines kanonischen Textes und damit die Eingangsphase eines Rezeptionsprozesses betroffen ist – und das gilt für Kolankowskis Wiedergabe von *Maskarad*⁵³ – erhalten solche Spuren ein gewisses literaturgeschichtliches Gewicht. Die hier vorgestellten Beispiele können auch dazu anregen, die *gegenseitige Wahrnehmung* von Forschungsarbeiten verschiedener Länder

⁵¹ Brigitte Schultze: „Mythen, Topoi, Kulturthemen und andere sinntragende Ordnungen in neueren Identitätsdebatten. Am Beispiel der russischen, polnischen und tschechischen Kultur“, in: Horst Turk, Brigitte Schultze, Roberto Simanowski (Hgg.), *Kulturelle Grenzziehungen im Spiegel der Literaturen. Nationalismus, Regionalismus, Fundamentalismus*. Göttingen: Wallstein, 1998 (Sonderforschungsbereich 529. „Internationalität nationaler Literaturen“. Serie B: Europäische Literaturen und internationale Prozesse. 1), S. 220-238, hier S. 236 f., auch 223.

⁵² Der aus Dänemark stammende erste Übersetzer von Krasinski's *Nie-Boska komedia* (1835), K. Batornicki (eigtl. Friedrich Heinrich Lewestam) lässt z.B. die ihm sicher nicht annehmbare große Szene mit den getauften Juden, den Neophyten, völlig fort, ohne einen Hinweis darauf zu geben: *Die ungöttliche Komödie*. Leipzig: Weber, 1841.

⁵³ Ebenso für Batornickis Erstübersetzung von Krasinski's *Nie-Boska komedia*, vgl. Anm. 52.

zu verstärken:⁵⁴ Oft könnte ein Zusammenführen von Forschungsergebnissen zur Vermeidung ‚blinder Flecken‘ und unsinniger Schlussfolgerungen beitragen.

Dieser Bericht trägt Erfahrungen aus mehreren Jahrzehnten slavistischer und komparatistischer Forschung und Lehre zusammen. Es interessieren ‚philologische Fehlleistungen‘, die sich aus einer einseitigen – monophilologisch oder ideologisch bestimmten – Forschungsperspektive ergeben, ebenso translatorische Abweichungen im Kontext der schwierigen polnisch-russischen ‚Beziehungsgeschichte‘ des 18. und 19. Jahrhunderts, schließlich auch Stereotypen als Herausforderung und Manipulationsobjekt in literarischen Übersetzungen. Das zentrale Textbeispiel ist M. Ju. Lermontovs Romanfragment *Knjaginja Ligovskaja* (*Fürstin Ligovskaja*, 1836 entstanden, 1882 gedruckt). In diesem Fall von ‚Textarchäologie‘ ist ein verdeckter *polnischer Text* bis ins 21. Jahrhundert unbeachtet geblieben.

Abstract

This paper compiles experience gained in several decades of slavistic and comparative research and university teaching. What interests here are ‚philological slips‘ stemming from a one-sided – monophilologically or ideologically limited – perspective of research, likewise interest translatory deviations connected with the difficult history of Polish-Russian relations during the 18th and 19th centuries, and, finally, stereotypes as challenge and objects of manipulation in literary translations. The main text discussed is M. Ju. Lermontov’s unfinished novel *Knjaginja Ligovskaja* (*Princess Ligovskaja*, written in 1836, printed in 1882). In this case of ‚textual archaeology‘, a hidden *Polish text* has remained unnoticed up to the 21st century.

⁵⁴ In neuesten Forschungsbeiträgen wird allerdings auch die Frage gestellt, ob in den Rahmenbedingungen einer globalen Welt überhaupt noch ein Interesse an kulturellen Spezifika und kultureller Differenz bestehe. Vgl. Gudrun Goes: „Verschwinden kulturelle russische Kontexte in neuen Čechov-Übersetzungen und -Inszenierungen seit den 90er Jahren des 20. Jahrhunderts?“, in: Heidemarie Salevsky, Ina Müller (Hgg.), *Die russische Kultur und ihre Vermittlung*. Frankfurt am Main usw.: Peter Lang, 2010 [im Druck].

Über die „Aufrichtung eines geheimnisvollen geistigen Matriarchats“¹. Das Thema der Mütterlichkeit im Prosawerk Ina Seidels

Meiner Mutter

Die heute etwas vergessene Autorin Ina Seidel (1885–1974) verfasste acht Romane (darunter *Das Wunschkind*, 1930; *Das unverwesliche Erbe*, 1954), mehrere Erzählungen (*Der vergrabene Schatz*, 1929; *Die Geschichte einer Frau Berngruber*, 1950), autobiographische Texte und Erinnerungen (*Lebensbericht*, 1970; *Berlin, ich vergesse dich nicht!*, 1962), Essays sowie literaturgeschichtliche Skizzen und betätigte sich nicht zuletzt als Herausgeberin. Der literarischen Öffentlichkeit wurde sie auch als Lyrikerin bekannt (*Gedichte*, 1914).

Trotz solch eines umfangreichen Schaffens wurden der Autorin in den letzten Jahren nur wenige Beiträge² gewidmet, und die neueste veröffentlichte Dissertation stammt aus dem Jahre 1984³. Der Grund für das allmähliche Vergessen der Dichterin, die sich in den 20er und 30er Jahren des 20. Jahrhunderts einer großen Popularität erfreute, ist wohl in ihrer Biographie zu suchen. Ina Seidel gehörte nämlich, wie sie es selbst bekannte, zu den „Idioten“⁴, die sich von der faschistischen Ideologie verführen

¹ Ina Seidel: *Bei den Sibyllen, den Königinnen*. In: (Dies.): *Frau und Wort. Ausgewählte Betrachtungen und Aufsätze*. Stuttgart 1965, S.18-24, hier S. 19. Der vorliegende Artikel ist zum ersten Mal erschienen in: *Zeszyty naukowo-dydaktyczne NKJO Zabrze*. Zabrze 2009. S. 152-164.

² Der neueste Beitrag einer deutschen Forscherin wurde 2004 publiziert. (Hiltrud Häntzschel: „*Deutsches Verhängnis*“. *Ina Seidels Roman Michaela aus dem Jahr 1959 und seine Rezeption*. In: Adrian Hummel, Sigrid Nieberle (Hrsg): *weiter schreiben, wieder schreiben. Deutschsprachige Literatur der 50er Jahre. Festschrift für Günter Häntzschel*. München 2004. S. 56-72.) Auch die polnische Germanistik zeigte ein Interesse für Seidels Werk. Abgesehen von den kurzen Publikationen von Tadeusz Namowicz sind hier drei Beiträge zu nennen: Czesław Karolak: „*In die Geschichte hinabgraben...*“ *Ina Seidels erzählerische Selbstdarstellung*. In: Izabela Sellmer (Hrsg): *Die biographische Illusion im 20. Jahrhundert: (Auto-) Biographien unter Legitimierungszwang*. Frankfurt am Main 2003. S. 73-80; Grażyna B. Szewczyk: *Starke Mutter – ewige Mutter. Zwei Mythen und zwei Paradigmata der Weiblichkeit im Werk von Ina Seidel und Gertrud von Le Fort*. In: Mirosława Czarnecka, Krystyna Gabryjelska, Christa Ebert (Hrsg.): *Die Bilder der neuen Frau in der Moderne und den Modernisierungsprozessen des 20. Jahrhunderts*. Wrocław 1998. S. 225-231; Norbert Honsza: *Georg Forster und „Das Labyrinth“ von Ina Seidel*. In: *Germanica Wratislaviensia*, 1964, 9, S. 105-126.)

³ Gabriele Thöns: *Aufklärungskritik und Weiblichkeitsmythos – die Krise der Rationalität im Werk Ina Seidels*. Düsseldorf 1984.

⁴ Christian Ferber (Hrsg.): *Ina Seidel. Aus den schwarzen Wachstumheften. Monologe, Notizen, Fragmente*. (Unveröffentlichte Texte.) Stuttgart 1980. S. 97.

ließen. Als sie im Jahre 1933 die Treueerklärung für Hitler unterschrieb, lud sie eine Schuld auf sich, über die bis heute diskutiert wird.⁵ Als unmittelbare Folge dieses Schrittes zeigte sich die Verschonung der Dichterin von dem Publikationsverbot im Dritten Reich. Ina Seidels nationalistische Verstrickung bestätigen darüber hinaus ein anlässlich des Geburtstages des Reichskanzlers Hitler im Jahre 1939 verfasstes Gedicht und ein Huldigungstext, der 1942 in der Presse erschienen ist, in welchem sie Hitler als einen „Auserwählten der Generation“⁶ preist. Die Dichterin hat ihren Irrtum eingesehen; sie versuchte auch, sich und andere ‚Entgleiste‘ zu rechtfertigen⁷, doch das Stigma einer NS-Dichterin lastet auf ihr bis heute.

Man kann jedoch nicht bestreiten, dass sie sich mit ihrem Erfolgsroman *Das Wunschkind* einen festen Platz in der Geschichte der deutschen Literatur erworben hat:

Dieser Roman zählt zu den erfolgreichsten Büchern, die in deutscher Sprache geschrieben wurden. Und immer noch, ein halbes Jahrhundert nach seinem ersten Erscheinen im Jahr 1930, findet er seine Leser, obwohl die Autorin seit dem Kriegsende durch ein fast undurchdringliches Schweigen aus der literarischen Öffentlichkeit verbannt wurde.⁸

Es ist aber nicht das Wunschkind, das im Zentrum des über eintausend Seiten hinausgehenden Romans steht, sondern seine Mutter, Cornelia von Echter, die berühmteste und ohne Zweifel die wichtigste Muttergestalt, die Ina Seidel kreiert hat. Die Figur der Mutter und das Problem der Mütterlichkeit, denen im Roman eine zentrale Bedeutung zukommt, durchziehen leitmotivisch das ganze Schaffen der Schriftstellerin.

In der einschlägigen Forschung ist bereits mehrmals versucht worden, sich diesem Fragenkomplex bei Ina Seidel anzunähern. So befasst sich z. B. Grażyna B. Szewczyk mit dem Mythos der starken Mutter, welcher von Seidel in der Gestalt der Cornelia beschworen wird⁹, während Barbara Vinken die in dem Roman verorteten Inzest-

⁵ Vgl. Z. B. Jasper, Martin: *Verfangen im Ungeist. Symposion zieht Lehren aus dem Fall Ina Seidel*. In: „ALG Umschau.“ Nr. 33 /September 2004. S. 2-3.

⁶ Ina Seidel: *Zum Geburtstag des Führers am 20.4.1942* in: „Der deutsche Schriftsteller“, April 1942. Zit. nach: Joseph Wulf: *Literatur und Dichtung im Dritten Reich. Eine Dokumentation*. Frankfurt / Main, Berlin, Wien 1983, S. 405-406, hier S. 406.

⁷ Eine eigenartige Auseinandersetzung mit der Vergangenheit erfolgt im Roman *Michaela* [1959], der die Schicksale und Lebensläufe einiger Vertreter des Bildungsbürgertums zur Zeit des Nationalsozialismus darstellt. Ursprünglich trug der Roman den Titel *Helden waren wir nicht*. Wie Czesław Karolak treffend bemerkt, wirkt diese Auseinandersetzung nicht überzeugend. (Vgl.: Czesław Karolak: „In die Geschichte hinabgraben...“ *Ina Seidels erzählerische Selbstdarstellung*. W: Izabela Sellmer (Red.): *Die biographische Illusion im 20. Jahrhundert: (Auto-) Biographien unter Legitimierungszwang*. Frankfurt am Main 2003. S. 73-80, hier S. 78.).

⁸ Klaus Harpprecht: *Auf chronische Weise deutsch. Ina Seidel: Das Wunschkind (1930)*. In: Marcel Reich-Ranicki (Hrsg.): *Romane von gestern – heute gelesen*. Band 2. 1918–1933. Frankfurt / Main 1996 [1989]. S. 260-268, hier S. 260. Bei Zitaten wird die ursprüngliche Schreibweise beibehalten.

⁹ Vgl.: Grażyna B. Szewczyk: *Starke Mutter – ewige Mutter. Zwei Mythen und zwei Paradigmata der Weiblichkeit im Werk von Ina Seidel und Getrud von Le Fort*. In: Mirosława Czarnačka, Krystyna Gabryjelska, Christa Ebert (Hrsg.): *Die Bilder der neuen Frau in der Moderne und den Modernisierungsprozessen des 20. Jahrhunderts*. Wrocław 1998. S. 225-231.

phantasien aufspürt und auf seine Nähe zu der faschistischen Ideologie verweist.¹⁰ Eine interessante Bemerkung macht in diesem Zusammenhang Irmgard Hölscher, die die Entwicklung des Mutterbildes in *Das Wunschkind* nachzeichnet:

Es geht vielmehr darum, über die Sublimierung der Sexualität zur Mütterlichkeit die Ausweitung von der biologischen zur „geistigen“ Mutterschaft, von der Mütterlichkeit dem eigenen Kind gegenüber zur mütterlichen Sorge in allen Lebensbereichen vollziehen zu können.¹¹

Obzwar Hölscher den Begriff der „geistigen Mutterschaft“ nicht näher untersucht und sich nur auf die Analyse des *Wunschkindes* beschränkt, so deutet sie mit ihren Ausführungen ein Problem an, das einer genaueren Erläuterung bedarf.

Der Begriff ‚geistige Mütterlichkeit‘ geht auf die Theorien Friedrich Fröbels (1782–1852), der den Müttern „eine besondere Eignung für die Erziehung von Kindern und Jugendlichen“ zuschrieb, und Henriette Schrader-Breymanns (1827–1899) zurück und wurde auch unter dem Begriff ‚organisierte Mütterlichkeit‘ propagiert:

„Weiblichkeit“ wurde mit „Mütterlichkeit“ gleichgesetzt, indem die Mütterlichkeit von der biologischen Mutterschaft entkoppelt und allen Frauen auf Grund ihrer „naturegebenen“ Gebärfähigkeit eine geistige Mütterlichkeit zugesprochen wurde. Unter Rückgriff auf diese These wurde nicht nur die Öffnung pädagogischer und sozialfürsorglicher Berufsfelder für Frauen, sondern auch die politische Partizipation von Frauen gefordert, die auf allen Ebenen die einseitig männlich dominierte Welt durch das „weibliche Prinzip“ ergänzen sollten, um so eine grundlegende Reform der Gesellschaft und des Staates einzuleiten.¹²

Dieses Konzept wurde von Helene Lange (1848–1930) und ihrer Nachfolgerin Gertrud Bäumer (1873–1954), den führenden Vertreterinnen des gemäßigten Flügels der deutschen Frauenbewegung, aufgegriffen. Für beide Feministinnen ist das Muttersein die wichtigste weibliche Berufung: „Denn unerschüttert steht eins auch in der neuen Zeit: der Gedanke, daß der *höchste* Beruf der *Mutterberuf* [Hervorhebung im Original – N. N.] ist, insofern er den Beruf der Erzieherin des heranwachsenden Geschlechts in sich schließt.“¹³ Die Mutterschaft macht den grundlegenden Unterschied zwischen den Geschlechtern aus, indem sie zu der eigentlichen, naturegebenen Substanz der Frau

¹⁰ Vgl.: Barbara Vinken: *Inzest und totaler Krieg. Ina Seidels politische Romantik und der Nationalsozialismus*. In: Petra Leutner (Hrsg.): *Das verortete Geschlecht. Literarische Räume sexueller und kultureller Differenz*. Tübingen 2003, S. 175–184.

¹¹ Irmgard Hölscher: *Geschichtskonstruktion und Weiblichkeitsbilder in Ina Seidels Roman »Das Wunschkind«*. In: Barbara Determann, Ulrike Hammer, Doron Kiesel (Hrsg.): *Verdeckte Überlieferungen. Weiblichkeitsbilder zwischen Weimarer Republik, Nationalsozialismus und Fünfziger Jahren*. Frankfurt / Main 1991. S. 41–81, hier S. 68. Hölscher behauptet darüber hinaus, dass man es im Falle von Cornelie mit einem Prozess der Bewusstwerdung zu tun habe und dass die Figur letzten Endes „zur Verkörperung der Nation“ werde. (Vgl. S. 68 und 72).

¹² Angelika Schaser: *Frauenbewegung in Deutschland 1848–1933*. Darmstadt 2006, S. 28f.

¹³ Helene Lange: *Was wir wollen*. [1893]. In: Caroline Hopf / Eva Matthes: *Helene Lange und Gertrud Bäumer. Ihr Engagement für die Frauen- und Mädchenbildung*. Kommentierte Texte. Bad Heilbrunn 2001. S. 43.

erhoben wird: „Das Weib ist zur Mutterschaft bestimmt; diese Bestimmung bedingt ihre physische und psychische Eigenart.“¹⁴ Die gattungsmäßige Bestimmung der Frau zur Mutterschaft betont ebenfalls Bäumer, ähnlich wie Lange die Mutterrolle als eine in der Natur der Frau verankerte Berufung darstellend.¹⁵ Die rein physische Mutterschaft ist jedoch weder für Bäumer noch für Lange ein ‚Endzweck‘ der Frau; lediglich dem biologischen Mutterinstinkt zu folgen sei nicht die ausschließliche Lebensbestimmung der Frau. Die Mutterschaft ist vielmehr eine besondere weibliche Disposition,

eine Qualität des Weibes [...], die sein Wesen bedingt, eigenartig färbt, in seinen Bestrebungen bestimmt und der Menschheit einen durch keinen anderen zu ersetzenden Kulturfaktor sichert.¹⁶

Und ähnliches findet sich bei Bäumer, die den unübersehbaren Kultur-Beitrag der mütterlichen Frau hervorhebt: Die Frau, die mit der „ewigen mütterlichen Kraft“ ausgestattet ist, welche über den „Mutterinstinkt von Ewigkeit her“ verfügt, könne nämlich die Kultur von ihren „Entartungen“¹⁷ loslösen. Der primitive Mutterinstinkt muss aber sublimiert werden, denn erst in sublimierter Gestalt erlangt er einen besonderen Wert: er kann es der Frau ermöglichen, sich von der Bindung an die häusliche Sphäre zu befreien:

Und vielleicht ist nichts im stande, den Sieg der Idee, den Sieg menschlicher Sitte zu so überzeugender Darstellung zu bringen als das Emporwachsen der unterdrückten Sklavin zu geistiger Mutterschaft, zur Herrscherin des Hauses, in dem sie physisch vielleicht die Schwächste ist.¹⁸

Dem Zitat lässt sich entnehmen, dass die Aktivistin anscheinend darum bemüht ist, eine Trennungslinie zwischen der biologisch und der psychisch aufgefassten Mutterschaft zu ziehen und die Vergeistigung der elementaren mütterlichen Veranlagung als das Ziel der weiblichen Entwicklung festzusetzen. Dabei ist es nicht zu übersehen, dass dieser Reifungsprozess der Frau ein Versprechen der Macht enthält.

Eine Bestätigung für diese These liefert die folgende Äußerung der Frauenrechtlerin:

Wenn die Frau ändern helfen will, sich zu entwickeln und zu einem gereinigten Willen zu gelangen, so muß sie erst sich selbst entwickeln in der Schule des Denkens und des Thuns unter eigener Verantwortung. Und wenn aus dieser Schule ihre Eigen-

¹⁴ Helene Lange: *Intellektuelle Grenzlinien zwischen Mann und Frau* [1896/97]. In: ebd., S. 87.

¹⁵ Gertrud Bäumer: *Psychologische Grundlegung* [1911]. In: ebd. S. 105.

¹⁶ Ebd. S. 87.

¹⁷ Gertrud Bäumer: *Die Frau in der Krisis der Kultur* [1926]. Zit. nach: Barbara Holland-Cunz: *Die alte neue Frauenfrage*. Frankfurt / Main 2003. S. 47.

¹⁸ Helene Lange: *Weltanschauung und Frauenbewegung*. [1899/1900] In: Caroline Hopf / Eva Matthes: *Helene Lange und Gertrud Bäumer. Ihr Engagement für die Frauen- und Mädchenbildung*. Kommentierte Texte. Bad Heilbrunn 2001. S. 45.

art potenziertes, edler, feiner hervorgegangen sein wird, dann wird man an die Frau glauben nicht nur als Mutter der Familie, sondern als Mutter der Menschheit.¹⁹

Der hier von Lange skizzierte Werdegang der Frau lässt sich mit dem Schlagwort der ‚geistigen Mütterlichkeit‘ beschreiben: es ist die Forderung nach einer Sublimierung und Veredelung der Eigenart der Frau, die vorzugsweise ihr Mutterinstinkt bestimmt. Es ist hervorzuheben, dass Lange hier von der Frau das Hinausgehen über die rein biologische Bestimmung, eine Art Selbstüberwindung fordert. Dieses Konzept der ‚geistigen Mütterlichkeit‘ fasst Grażyna B. Szewczyk auf folgende Weise zusammen:

Dieser Auffassung [dass die Mutterschaft ein innerer Trieb im Sinne der Darwinischen Lehre sei, der die Mütter und nicht die Väter dazu veranlasse, für ihre Kinder zu sorgen – N. N.] von der Mütterlichkeit stellten die Vertreterinnen der bürgerlichen Frauenbewegung das Konzept von der geistigen Mütterlichkeit entgegen. Sein zentraler Gedanke war, die natürlich gegebene Mütterlichkeit der Frauen nicht auf die häusliche Sphäre zu beschränken, sondern durch eine, vorwiegend soziale Arbeit der Gesellschaft zugute kommen zu lassen.²⁰

Solch eine Mütterlichkeitsauffassung findet ihren Niederschlag in den Prosawerken von Ina Seidel. Bereits in ihrem ersten Roman *Das Haus zum Monde* [1916] steht im Mittelpunkt eine starke und opferbereite Mutter, die ihre ungewöhnliche Kraft aus der Mutterschaft schöpft. Obzwar die Heldin (Brigitte) eine Mutter vor allem im biologischen Sinne ist und sich unbewusst von ihrem Mutterinstinkt lenken lässt, so führen ihre Entscheidungen letzten Endes zu einem guten Ausgang, weil sie ihrer weiblichen Natur gemäß und somit richtig handelt. Brigitte repräsentiert eine ‚instinktive Mutterschaft‘, die als eine Art Auftakt zu dem Mütterlichkeitskonzept des *Wunschkindes* verstanden werden kann. Doch das Interesse für diese Thematik zeigt sich auch in der diesem Roman vorausgehenden Erzählung *Renée und Rainer* [1928].

Eine der vier die Handlung tragenden Protagonisten der in den zwanziger Jahren angesiedelten Erzählung ist die Lehrerin Muriel: dank ihrer mütterlichen Stärke vermag sie es, die um sie stehenden Menschen von sich abhängig zu machen. In Abhängigkeit von Muriel geraten nicht nur ihre Zöglinge, von denen sie sich die Mutter nennen lässt, sondern auch ihr Sohn, der nicht im Stande ist, die über alles geliebte Mutter für längere Zeit zu verlassen. Muriel sieht jedoch ihren Fehltritt in Bezug auf das eigene Kind ein und versucht, ihn wieder gutzumachen. Die Figur der Lehrerin erscheint zum zweiten Mal in Seidels letztem Roman *Michaela*, wo sie in einem neuen Licht gezeigt wird. Muriel kommt hier zu der Erkenntnis, dass an ihrem Missverhalten „jene egoistische, triebhafte Form von Mütterlichkeit“²¹ schuld sei. Die Titelheldin, die eine Charakteristik Muriels vorzunehmen versucht, verweist auf einen Wandel,

¹⁹ Helene Lange: *Intellektuelle Grenzlinien zwischen Mann und Frau* [1896/97]. In: Caroline Hopf / Eva Matthes: *Helene Lange und Gertrud Bäumer. Ihr Engagement für die Frauen- und Mädchenbildung*. Kommentierte Texte. Bad Heilbrunn 2001, S. 96.

²⁰ Grażyna Barbara Szewczyk: *Der Mythos Mutterschaft zwischen Heiligkeit und Profanität*. In: Mirosława Czarniecka (Hrsg.): *Mutterbilder und Mütterlichkeitskonzepte im ästhetischen Diskurs*. Wrocław 2000. S. 9-19, hier S. 11.

²¹ Ina Seidel: *Michaela. Aufzeichnungen des Jürgen Brook*. Stuttgart 1959. S. 643.

den Muriel als Mutter durchgemacht hat. Ihre Persönlichkeit erwachse nämlich „aus der Entfaltung und gradweisen Vergeistigung einer triebhaften Anlage, die alle anderen Kräfte ihres Wesens zu harmonischer Wechselwirkung steigerte.“²² Muriels Mütterlichkeit verliert folglich allmählich ihren triebhaften Charakter und nimmt die Form einer eindeutig höher bewerteten, vergeistigten Mütterlichkeit an. Dabei ist nicht zu übersehen, dass mit dieser Unterscheidung der Mütterlichkeitsformen der Gedanke aufgegriffen wird, dass die mütterliche Veranlagung der Frau etwas Triebhaftes und somit Ursprüngliches ist. Indem die Mütterlichkeit mit einem Trieb verglichen wird, wird suggeriert, dass sie eine Art Potenz ist, die als Instinkt in jeder Frau ruht.

Vorbildhaft exemplifiziert wird die Idee der ‚geistigen Mütterlichkeit‘ am Beispiel Cornelia von Eichters aus dem in den Jahren 1793–1813 spielenden Roman *Das Wunschkind*. Die Protagonistin selbst bringt ihre Berufung zur Mutterrolle explizit zum Ausdruck: „Ich bin ja doch wohl zu nichts anderem bestimmt als eben nur eine Mutter zu sein.“²³ Die Mütterlichkeit als ein alles umfassendes, ja absolutes Gefühl, macht für Cornelia den eigentlichen Sinn des Lebens aus:

Ach, der kleine Junge, dessen Leben an ihrem hing, dessen saugende Lippen ihr die süßen Schauer des mütterlichen Blutes weckten... Ach die Tage holden Rhythmus der Erfüllung seiner Lebensbedürfnisse [...]: das [Hervorhebung im Original – N. N.] war Wirklichkeit, war Leben [...]. (W. S. 61)

Die Erfahrung des Mutterseins (in welcher sich auch eine körperliche, diesmal erotische Komponente bemerkbar macht²⁴) bedeutet für die Protagonistin das höchste Glück; erst dank diesem Zustand kann sie die Selbsterfüllung finden. Der Mutterinstinkt, mit dem sie nicht nur ihrem Kind Christoph, sondern auch den Menschen aus ihrer unmittelbaren Nähe begegnet, wird zum eigentlichen Antrieb ihrer Handlungen. Dank dem Mutterinstinkt vermag sie es, ihren Vater zu lieben, den sie gleichzeitig fürchtet. Der Wunsch Cornelies, ein Kind zu haben, ist stärker als die Verzweiflung nach dem Tode ihres ersten Sohnes und ihres Ehemannes. Und nicht einmal der Tod des innig geliebten Wunschkindes lässt sie ihre mütterliche Berufung vergessen: nach dem Tod Christophs adoptiert sie an seiner Stelle verwaiste Offizierssöhne.

Obschon Cornelies Mutterinstinkt anfänglich den Charakter einer ursprünglichen Kraft hat, so erfährt er im Laufe der Handlung eine weitere Vervollkommnung. Die Heldin entsagt dem Körperlichen, wodurch ihre Mutterschaft eine sublimierte und vergeistigte Gestalt annimmt. Die Metamorphose der Protagonistin symbolisieren die Träume, in denen sich ihr Körper in ein Grab verwandelt, sowie die Tatsache, dass sie letzten Endes auf die Bindung an einen Mann verzichtet. Cornelies Beziehungen zu Männern sind auf eine gewisse Weise mit dem Tode infiziert: einem Verehrer erklärt

²² Ebd. S. 805.

²³ Ina Seidel: *Das Wunschkind*. Stuttgart / Berlin 1930. S. 967. Bei Zitaten aus dem Roman wird im laufenden Text die Seitennummer mit der Sigle W in Klammern angegeben.

²⁴ Diese erotische Komponente untersucht genauer Barbara Vinken. Siehe mehr dazu: Barbara Vinken: *Inzest und totaler Krieg. Ina Seidels politische Romantik und der Nationalsozialismus*. In: Petra Leutner (Hrsg.): *Das verortete Geschlecht. Literarische Räume sexueller und kultureller Differenz*. Tübingen 2003, S. 175-184.

sie ihre Liebe, als sie zusammen bei einem Sterbenden wachen; auch der um sie anhaltende Fritz Rühle, der ähnlich wie Cornelies verstorbener Gatte Soldat ist, muss ständig mit dem möglichen Tod im Feld rechnen.

Die Heroine schöpft aus der Mutterschaft eine beinahe übermenschliche Kraft²⁵, dank der sie auf die persönlichen, egoistischen Bedürfnisse verzichten kann. Den Normen der Moral und der reinen, unbefleckten, nicht sinnlichen Liebe folgend vermag sie es, das aufzuopfern, was für sie den größten Wert hat: das eigene Kind. Auf diese Weise wird Cornelia nicht so sehr zum Sinnbild einer starken Mutter, als vielmehr der Idee der ‚geistigen Mütterlichkeit‘ par excellence. Die ‚geistige Mütterlichkeit‘ ist für Ina Seidel das höchste Ziel, das ihre Protagonistin anstreben soll:

Gott hätte der Menschheit als Naturtrieb die Mütterlichkeit gegeben, in der Nächstenliebe und Opfersinn schon vorgebildet seien, freilich nur auf das eigene Blut gerichtet. Christus habe diesen Naturtrieb zur Religion erhoben und ihn durch sein Beispiel, seine Lehre, sein Leben – sein Sterben geheiligt. Niemand, sagte er, sei Christus so nahe, wie eine rechte Mutter, wenn sie denn eine Christin sei – nämlich auch eine Mutter im Geiste... (W. S. 968)

Die im Zitat vorgenommene Unterscheidung zweier Mütterlichkeitsarten, der natürlichen und vergeistigten, findet sich ebenfalls in Seidels Aufsatz *Mütterlichkeit – Brüderlichkeit* [1949]. Zum einen handelt es sich um die ‚natürliche‘, zum anderen um die „durchgeistigte“²⁶ Mütterlichkeit. Die natürliche Mütterlichkeit sei mit anderen Worten als eine „Naturanlage“ zu verstehen, die sich auf den unmittelbaren Lebenskreis der Mutter erstrecke. Diese Anlage ist zugleich etwas Elementares und Triebhaftes, das sich auf das Irdische beschränkt. Als Ausdruck „des Selbsterhaltungstriebes der Menschheit“²⁷ vermag die natürliche Mütterlichkeit die bestehende Ordnung der Dinge nicht zu ändern, weil sie in diesem Sinne zu selbstbezogen und zu eingeschränkt ist. Erst die vergeistigte Mütterlichkeit kann sich als viel wirksamer erweisen:

Vieles mag für die Annahme sprechen, daß die Frauen auf Grund der ihnen von der Natur verliehenen Anlage der Mütterlichkeit die berufensten Hüterinnen des Weltfriedens sein müßten, wenn sie es nur verstünden, diese Naturanlage zu vergeistigen und die damit verbundene Verantwortlichkeit über die Grenzen der von ihnen geborenen, auf ihre Fürsorge unmittelbar angewiesenen Nachkommenschaft hinaus auch gegenüber einer unmündigen, der Leitung bedürftigen Menschheit zu empfinden.²⁸

²⁵ Das von ihr repräsentierte Modell einer totalen Mutterschaft lässt an den Mutterkult des Dritten Reiches denken. Den Zusammenhang zwischen dem Roman und der faschistischen Ideologie analysieren Annette Kliewer: *Die Mutter als „Wurzel der Gemeinschaft“: Ina Seidels „Wunschkind“ als Wende zum NS-Mutterroman*. In: „Diskussion Deutsch“. Jg. 23 (1996), Heft 127, S. 426-437 und Sigrid Schmid-Bortenschlager: *Besinnung auf Traditionen. Heimat und Geschichte im Roman des frühen 20. Jahrhunderts*. In: Gisela Brinker-Gabler (Hrsg): *Deutsche Literatur von Frauen*. München 1988, S. 235-249.

²⁶ Vgl. Ina Seidel: *Mütterlichkeit – Brüderlichkeit*. In: (Dies.): *Frau und Wort. Ausgewählte Betrachtungen und Aufsätze*. Stuttgart 1965, S. 241-244, hier S. 243.

²⁷ Ebd. S. 242.

²⁸ Ebd. S. 241.

Es handelt sich also gewissermaßen um ein Zurücktreten des subjektiven Empfindens, um eine Entsubjektivierung der Mütterlichkeit, die den Charakter einer äußerst altruistischen Haltung annehmen sollte.

Zu diesem Konzept kehrt Ina Seidel ebenfalls in ihren späteren Texten zurück, wobei sie es interessanterweise nicht nur an Müttergestalten veranschaulicht. Als Beispiel kann die Figur der Klavierspielerin Merula Orlens im Roman *Der Weg ohne Wahl* [1933] dienen, welcher das verworrene Schicksal eines musikalisch talentierten Geschwisterpaars einige Tage vor dem Ausbruch des Ersten Weltkrieges schildert. Merula hat keine Kinder, und ihre eigene Mutter hat die Familie verlassen, als sie und ihr Bruder noch Kinder waren. Trotzdem besitzt die Klavierspielerin die Attribute einer guten Mutter: sie ist fürsorglich, wärmespendend, liebevoll. Diese Eigenschaften kommen vor allem in ihrer Einstellung zum Bruder zum Vorschein, dessen sie sich mütterlich annimmt. Merulas Mütterlichkeit rückt sie in die Nähe des Sacrams:

„Das ist aber doch keine Frau“, dachte Rasmus jetzt ganz verwirrt, seiner Arbeit wieder zugewandt, ohne fortfahren zu können. „Jungfräuliche Mutter!“ fügte er stauend hinzu. Diese Neigung, mit der sie sich über den Liegenden gebeugt hatte [über ihren Bruder Manno – N. N.] – das schmerzliche Lächeln ihres Mundes dazu –, es waren so ganz Neigung und Lächeln einer jugendlichen Pietà gewesen, die er heute in irgendeiner Kirche gesehen hatte.²⁹

Und etwas weiter liest man, dass Rasmus (einem Arzt, in dessen Behandlung sich Merulas Bruder befindet) „die Seligkeit von Merulas Nähe“ auffällt und dass „sie anzusehen gesteigertes Leben“ (Z. S. 19) bedeute – für Rasmus gleicht die Klavierspielerin einer „Virgo Mater“ (Z. S. 40). Dadurch, dass Merula als ‚jungfräuliche Mutter‘ dargestellt wird, wird angedeutet, dass das Attribut der Mütterlichkeit nicht nur auf das Biologische begrenzt werden darf. Auch eine allein stehende Frau, wie sie von Merula repräsentiert wird, kann eine ‚Mutter im Geiste‘ werden, allerdings unter der Bedingung, dass sie zugleich als Frau rein und keusch ist. Symptomatisch ist zugleich, dass diese Vergeistigung der Klavierspielerin von dem Arzt als eine beunruhigende Erscheinung wahrgenommen wird:

Er stellte für sich fest, daß ihr Gesicht aber durch einen Zug verzweifelter Willensanpassung wie das Antlitz einer Verzückten – einer Märtyrerin wirkte, weder alt noch jung, nur so sonderbar erdenentrückt, daß er erschrak, denn auf einmal fühlte er sich ganz dieser Erde zugehörig, von der sie so abgewandt schien. (Z. S. 173)

Um die Erdgebundenheit der Frau wieder herzustellen, will Rasmus Merula heiraten und sie so schnell wie möglich zu einer ‚wirklichen‘, d. h. biologischen Mutter machen. Die Bindung der Frau an die Erde erweist sich demzufolge als ein Garant der Machtposition des Mannes. Obwohl Merula dank ihrer ‚geistigen Mütterlichkeit‘ keine so starke Persönlichkeit wie Cornelia von Echter in *Das Wunschkind* ist, so erlaubt ihr der Zustand der Virgo-Mater, wenn auch nur für eine kurze Zeit, dem männlichen Machtanspruch zu entgleiten. Dies zeigt sich in der Tatsache, dass Merula im beruf-

²⁹ Ina Seidel: *Der Weg ohne Wahl*. Stuttgart 1933. S. 11. Bei Zitaten aus dem Roman wird im laufenden Text die Seitennummer mit der Sigle Z in Klammern angegeben.

lichen Leben im Schatten des berühmten Bruders steht, im privaten jedoch als seine ‚Mutter‘ über ihn dominiert.

Mehr Affinitäten zu Cornelia von Echter lassen sich im Falle einer der Heldinnen der Saga *Das unverwesliche Erbe* [1954] feststellen, welche die Lebensläufe von drei Müttergenerationen in den Jahren 1813–1914 beschreibt. Maria Lennacker muss, ähnlich wie Cornelia, einen Reifungsprozess durchmachen, um die wahre Bedeutung des Wortes ‚Mutter‘ zu erkennen. Erst wenn sie die Berufung zur Mutterrolle als eine spezifische Nobilitation erblickt, kann sie ein glückliches Leben führen. Die Protagonistin muss jedoch zuerst eine eigenartige Illumination erleben und auf die eigennützige Bindung an einen Mann verzichten:

Es war ein sehr nüchterner Wille in ihr erwacht, die Folgerungen aus der durch ihre Liebe zu einem Menschen dieser Art [zu Jansen, einem Mann, der um Maria anhielt – N. N.] für sie selber Konstellationen zu ziehen und sich mit dem abzufinden, was das Leben ihr immerhin noch bot, mit dem Glück, ein Kind, einen Sohn zu besitzen – ein Glück, das durch keine Enttäuschung beeinträchtigt werden konnte und das sie, wie es ihr nun erschien, noch niemals voll gewürdigt hatte, dessen sie also auch bisher noch nicht würdig geworden war. Es mochte sein, daß alle diese jetzt in ihr zu einem inneren Licht zusammenschießenden Einsichten sich nun [...] daraus ergaben, daß sie endlich aus einer gewissen Kindlichkeit ihres Wesens, [...] durch das Erlebnis dieser neuen Liebe erst zur Bewusstheit ihrer selbst gekommen war.³⁰

Die Erkenntnis der besonderen Berufung der Frau zur Mutterrolle wird demzufolge zu einer Voraussetzung der weiblichen Selbstfindung überhaupt. Die Mütterlichkeit wird, so gesehen, nicht zum Selbstzweck, sondern zur Grundlage einer altruistischen Haltung: in diesem Sinne nähert sich Maria nicht nur der starken Mutter Cornelia, sondern auch dem Konzept der ‚geistigen Mütterlichkeit‘, wobei diese Nähe der sprechende Name Maria selbst nahe legt.

Die von Ina Seidel kreierte Gestalten der Mütter und mütterlichen Frauen kennzeichnen solche Merkmale wie Altruismus, Opferbereitschaft und Selbstlosigkeit. Doch bei genauerem Hinsehen erweist es sich, dass das Verhalten vieler Protagonistinnen doch auch vom Machtanspruch motiviert ist. Dieses Machtbestreben tritt indes nicht in den Vordergrund: Wie Sigrid Schmid-Bortenschlager in Bezug auf *Das Wunschkind* konstatiert, sollte man hier vielmehr von einem Subtext³¹ sprechen. Diese These kann man auch auf die anderen Seidelschen Texte beziehen. Es drängt sich hier der Gedanke auf, dass die Autorin eine verdeckte Botschaft übermitteln will, die bei einer nur oberflächlichen Lektüre ihrer Werke verloren gehen kann. Diese Botschaft suggeriert der wohl berühmteste Abschnitt aus dem *Wunschkind*:

„Aber der Tag wird kommen – und er muß kommen – da die Tränen der Frauen stark genug sein werden, um gleich einer Flut das Feuer des Krieges für ewig zu löschen.

³⁰ Ina Seidel: *Das unverwesliche Erbe*. Stuttgart 1954. S. 319f.

³¹ Vgl. Sigrid Schmid-Bortenschlager: *Besinnung auf Traditionen. Heimat und Geschichte im Roman des frühen 20. Jahrhunderts*. In: Gisela Brinker-Gabler (Hrsg.): *Deutsche Literatur von Frauen*. München 1988, S. 235-249, hier S. 245.

Der Tag, da der Geist – die Taube – unter dem heiligen Regenbogen über der wiedergeborenen Erde schwebt – und dann...“ [...] „Dann setzt der Sohn der Mutter die Krone aufs Haupt.“ (W. S. 1048f.)

Die Krönung der Mutter durch den Sohn könnte man als einen Akt der Machtübergabe interpretieren, obwohl die Dichterin selbst auf eine andere Bedeutung dieser Szene verweist.³² Die Idee der ‚geistigen Mütterlichkeit‘ entpuppt sich in diesem Sinne als eine verborgene Emanzipationsstrategie: diese implizite Botschaft des Seidelschen Werkes steht dabei im Einklang mit der Behauptung, dass die bestehende patriarchalische Ordnung keineswegs durch eine direkte Auflehnung der Frau oder durch radikale Umgestaltung verändert werden kann, sondern dass die Frau nur zu ihren Rechten und ‘an die Macht‘ kommen kann, indem sie das Bestehende stufenweise und eher indirekt ihrer mütterlichen Wirkung unterzieht. Die Prämisse der Veränderung der gesellschaftlichen Stellung der Frau ist im Sinne Helene Langes vor allem die innere Reifung zu einer starken Persönlichkeit, die Entfaltung der mütterlichen Veranlagung, mit welcher die Frau ihre Umwelt beeinflussen kann. Dieser Prozess darf keinen subversiven Charakter annehmen; die Frau soll vielmehr dank ihren weiblichen Eigenschaften eine Vervollkommnung der vorhandenen Ordnung anstreben und so zu einer Erzieherin werden. Man könnte hier die Feststellung riskieren, dass die mütterliche Frau als Spiritus Rector agieren, dass sie zu einer im Verborgenen handelnden Anführerin werden sollte. Ein verwandter Gedanke findet sich in Seidels Aufsatz *Bei den Sibyllen, den Königinnen*:

Inmitten einer geistigen Welt, die vom Manne begründet, vom Manne beherrscht und getragen von großen Männern ist, die, wie nicht anders möglich, sich dem Bewußtsein der Mit- und Nachwelt mit ihren „Vatersnamen“ einzuprägen pflegen, geschah durch diese Frauen [Karoline von Günderode, Bettine von Arnim, Annette von Droste-Hülshoff und Ricarda Huch – N. N.] ungewollt die Aufrichtung eines geheimnisvollen geistigen Matriarchats [die Hervorhebung kommt von mir – N. N.], einer ganz weiblichen Schöpfung, die von einer gewissen naturhaften Anonymität des Ursprungs unwittert bleiben zu sollen scheint.³³

Das von der Dichterin angeführte Wort „Matriarchat“ scheint nicht nur ihren Wunsch nach einer Übernahme der Macht durch die Frauen auszudrücken, sondern ist zugleich eine nicht zu übersehende Anspielung auf Johann Jakob Bachofens Werk *Das Mutterrecht: eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt nach ihrer religiösen*

³² Dass es sich in dem angeführten Zitat um die Muttergottes handelt, betont Ina Seidel selbst: „Dann setzt der Sohn der Mutter die Krone aufs Haupt...“ – diese Worte beziehen sich ursprünglich auf ein die Krönung Marias durch Christus darstellendes Gemälde – ein Bild also, auf dem der von Ewigkeit her erhöhte Sohn die Mutter zu sich erhebt! Mir wurde dies Bild, dieser mit Worten kaum auszuschöpfende heilige Vorgang zum Symbol der höchsten Verschmelzung männlichen und weiblichen Wesens in letzten, überzeitlichen Zielen des Menschen.“ Ina Seidel: *Über die Entstehung meines Romans „Das Wunschkind.“* In: (Dies.): *Dichter, Volkstum und Sprache. Ausgewählte Vorträge und Aufsätze.* Stuttgart/Berlin 1934. S. 175-190, hier S. 188f.

³³ Ina Seidel: *Bei den Sibyllen, den Königinnen.* In: (Dies.): *Frau und Wort. Ausgewählte Betrachtungen und Aufsätze.* Stuttgart 1965, S.18-24, hier S. 19.

und rechtlichen Natur³⁴, in dem der Schweizer Forscher die Theorie des Matriarchats entwickelt. Das Matriarchat sei eine Entwicklungsstufe in der Geschichte der menschlichen Zivilisation, in welcher alle Maßstäbe vom weiblichen Standpunkt aus gesetzt wurden und das geltende Recht das Mutterrecht war. Diese mutterrechtliche Kulturperiode ging laut diesem Forscher dem Patriarchat voraus und zeichnete sich durch Ordnung, Prosperität und Frieden aus, was darauf zurückzuführen war, dass man den Werten huldigte, die die Mütter repräsentierten. Die Bachofenschen Mütter waren jedoch in erster Linie Mütter im biologischen Sinne; es fehlte ihnen der geistige Umgang mit ihrer Mutterschaft, die, wie wir sahen, bei Ina Seidel vor allem als eine Geisteshaltung anzusehen ist.

„Die Aufrichtung eines [...] geistigen Matriarchats“ ermöglicht nach der Dichterin die Veränderung der patriarchalischen Ordnung, die Mütterlichkeit wird demzufolge zur spezifisch weiblichen ‘Waffe’. So gesehen erweist sich die Mütterlichkeit als die Präfiguration der Weiblichkeit, was aus heutiger Perspektive reaktionär und wenig attraktiv anmutet. Doch vor dem Hintergrund ihrer Epoche bildet Ina Seidel keine Ausnahme. In der Weimarer Republik bleibt das konservative Weltbild der Frau trotz der das ganze Europa umfassenden Emanzipationsbewegungen nach wie vor bestehen: als Antwort auf die fortschreitende Modernisierung und Mechanisierung des Lebens erheben sich Stimmen für die „Wiedereinsetzung weiblicher Werte“, welche an die Naturbestimmung der Frau mahnen und „ihr mütterliches Sein“ durch den „Geist der Maschine“ bedroht sehen.³⁵ Neben der hier zitierten Gabriele Palm schreiben sich in diese konservative Strömung solche Schriftstellerinnen wie Gertrud von le Fort (1876–1971), Elisabeth Langgässer (1899–1950) oder Agnes Miegel (1879–1964) ein, die die traditionellen Lebensmuster der Wilhelminischen Ära fortsetzen, sich von den emanzipierten und unabhängigen ‚Neuen Frauen‘³⁶ distanzierend.

Ina Seidel, aufgewachsen in einer christlich-konservativen Tradition, Mutter von zwei Kindern³⁷, Gattin und Tochter eines Pastors, trug als 22jähriges Mädchen in ihr Tagebuch folgenden Wunsch ein: „Ich will gern fähig werden, meine Pflicht als Mensch gegen andere zu erfüllen. Ich habe eingesehen, dass man das als Frau am besten als Gattin und Mutter kann.“³⁸ Eine solche Überzeugung, auch wenn sie traditionelle weibliche Rollen akzeptiert, kann nach Ina Seidel zum Ausgangspunkt weiblicher Emanzipationsbestrebungen werden.

³⁴ Johann Jakob Bachofen: *Das Mutterrecht: eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*. Stuttgart 1861. Zugänglich auch im Internet: <http://books.google.de/books?id=FYEBAQAAJ&printsec=titlepage&hl=pl>.

³⁵ Gabriele Palm: *Die Wiedereinsetzung weiblicher Werte* (1927/1928). In: Gisela Brinker-Gabler (Hrsg.): *Zur Psychologie der Frau. Die Frau in der Gesellschaft. Frühe Texte*. Frankfurt / Main 1978. S. 326-344, hier S. 332.

³⁶ Zu dem Modell der Neuen Frau siehe mehr bei: Barbara Drescher: *Die 'Neue Frau'*. In: Walter Fähnders / Helga Karrenbrock (Hrsg.): *Autorinnen der Weimarer Republik*. Bielefeld 2003, S. 163-186.

³⁷ Ina Seidel hatte eine Tochter (Hedwig) und einen Sohn (Georg). Die zweite Tochter (Ulrike) verstarb bei der Geburt.

³⁸ Tagebucheintrag aus dem Jahre 1905. In: Christian Ferber (Georg Seidel): *Die Seidels. Geschichte einer bürgerlichen Familie 1811–1977*. Frankfurt / Main, Berlin, Wien 1982. S. 153.

J.W. Goethes *Die Leiden des jungen Werther* – ein Adoleszenzroman?

Die Leiden des jungen Werther, das wohl bekannteste Prosastück von Goethe, nimmt im modernen Adoleszenzdiskurs eine besondere Stellung ein. Der Text gilt nämlich als „erster Adoleszenzroman“¹, in dem die gattungsspezifischen Merkmale zutage treten. Der vorliegende Beitrag stellt eine Auseinandersetzung mit dieser *Werther*-Interpretation dar. Das Ziel ist festzustellen, ob eine nachweisbare Verwandtschaft zwischen Goethes Roman und denjenigen Texten, die als Musterbeispiele der Adoleszenzliteratur behandelt werden, existiert. Dabei soll zwischen den Schlussfolgerungen, die auf einer sorgfältigen Textanalyse gründen, und denjenigen Thesen, die der enge Bezug auf das soziokulturelle Feld der Epoche hervorbringt, streng unterschieden werden. Das aufs Soziale orientierte Verfahren wird am folgenden Beispiel, Inge Wilds Adoleszenzstudien entnommen, sichtbar:

Der Zusammenhang zwischen Jugendbewegungen und der literarischen Gestaltung von Adoleszenz ist evid; die Epochen des Sturm und Drang und der Jahrhundertwende liefern dafür die markantesten Beispiele. Seit Goethes *Die Leiden des jungen Werther*, dem „Urmodell“ der Gattung Adoleszenzroman, das am Beginn der bürgerlichen Subjektgenese stand, ist die Dialektik von Anspruch auf Selbstverwirklichung und Scheitern an sozialen Normierungen [...] ein zentrales Merkmal des Adoleszenzromans.²

Sowohl der „Anspruch auf Selbstverwirklichung“ als auch das „Scheitern an sozialen Normierungen“ treten in Goethes Roman tatsächlich auf. Dass aber der „Unbedingtheit des Gefühls“³ sowie dem Konflikt mit der nächsten Umgebung im Fall von Werther dieselbe Quelle, wie bei den moderneren adoleszenten Protagonisten, zugrunde liegt, scheint kein offensichtliches Faktum, sondern das Ergebnis einer Verwechslung von Text und seiner Rezeption zu sein. Katja Mellmann weist zu Recht, sich auf Baacke beziehend, auf die „personalen Mythen“ hin, die die modernen Medien schaffen

¹ Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): *Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert*. Hrsg. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2006. S. 235.

² Wild, Inge: Neue Bilder weiblicher Adoleszenz. Wandel eines kulturellen Musters in Jugendromanen von Christine Nöstlinger und Inger Edelfeldt. In: Cremerius, Johannes; Fischer, Gottfried und Gutjahr, Ortrud (Hrsg.): *Freiburger literaturpsychologische Gespräche*, Bd. 16. Adoleszenz. Jahrbuch für Literatur und Psychoanalyse. Königshausen & Neumann, Würzburg 1997. S. 192-193.

³ Kaiser, Gerhard: *Aufklärung. Empfindsamkeit. Sturm und Drang*. 6., erweiterte Auflage. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag, 2007. S. 209.

und „unter denen der ‹problematische Jugendheld› einen besonders wichtigen Typus ausmacht“.⁴ Wenn sie aber kurz danach behauptet, dass *Werther* „genau einen solchen identifikationsfähigen ‹problematischen Jugendhelden› als Identifikationsobjekt“⁵ bereitstellt, finden sich mindestens zwei schwerwiegende Gegenargumente dazu. Erstens kann man im Bezug auf die Entstehungszeit von Goethes Roman nur vorsichtig über diejenigen Massenphänomene reden, die heute durch die Medien erschaffen werden und sämtliche Identifizierungsprozesse bedingen. Es sei denn, man wagt die These, dass Goethes Roman in der Gesellschaft des XVIII. Jh. dieselbe Rolle gespielt hat, wie die Medien im postmodernen Sozium. Ob aber *Werthers* enorme Popularität und die berühmte Nachahmungswelle unter den jungen Romanverehrern ein ausreichender Grund dafür sind, Goethes Text dem „modernen Fan-Kult (Fandom)“⁶ gleichzusetzen, ist eher fragwürdig.

Nach Ulrich Karthaus sollte eine vollwertige *Werther*-Deutung drei Umstände unter acht nehmen: Struktur, Handlung und Wirkung⁷. Geht man aber der Frage nach, welche von diesen drei Textebenen in der bisherigen Forschung die primäre Rolle spielte, lässt sich feststellen, dass es eben die Wirkung sowie der Kultstatus des Romans sind, die den oft suggerierten Parallelaufbau zwischen Goethes Text und dem modernen Adoleszenz- bzw. Popliteraturdiskurs größtenteils bedingen. Nicht zu vergessen sind auch die biographischen Prämissen, die bis heute in keiner sekundären Auseinandersetzung mit *Werther*, sei es eine rein pädagogische oder eine literaturwissenschaftliche, übergangen werden. Das alles addiert sich zu einem festen Gesamtbild, wo den *Die Leiden des jungen Werther* die unbestrittene Stelle eines Vorläufers des Adoleszenzromans der Moderne⁸ zugeteilt wird. Daher möchte ich bei meiner Analyse die Wirkungsproblematik sowie die fiktiven Anklänge an reale Begebenheiten beiseite lassen und mich ausschließlich auf den Text konzentrieren. Was dabei gezeigt bzw. bestätigt werden will, sind nicht die offensichtlichen, jedoch meistens überschätzten Gemeinsamkeiten, sondern vielmehr die signifikanten Unterschiede zwischen der im *Werther* erzählten Geschichte und der Adoleszenzproblematik.

Die Adoleszenzperiode wird in der modernen Forschung als psychologische Anpassung an die physischen Pubertäterscheinungen verstanden⁹. Das bedeutet, die Adoleszenz kann erstens keineswegs ein permanenter Zustand sein, denn sie ist nur eine Periode, eine Stufe in der Persönlichkeitsentwicklung, die mit dem Eintreten ins erwachsene Leben überwunden wird bzw. überwunden sein sollte. Dadurch wird der Einfluss der Adoleszenzetapepe weder auf das Individuum noch auf die Gesellschaft aufgehoben, denn:

⁴ Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Hrsg. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2006. S. 235.

⁵ Ebd.

⁶ Ebd., S. 232.

⁷ Vgl. Karthaus, Ulrich: Sturm und Drang. Epoche – Werk – Wirkung. Verlag C.H. Beck, München 2000. S. 183.

⁸ Vgl. Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Hrsg. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2006, S. 236.

⁹ Vgl. Blos, Peter: Adoleszenz. Eine psychoanalytische Interpretation. Stuttgart 2001, S. 14.

Mit der Universalisierung der Jugendphase, wird «die lebensgeschichtliche Zeitspanne organisiert, die als Grundlage der Herausbildung des individuiert-autonomen Selbst fungiert». Kurz: das «Projekt Jugend» ist auf das engste mit dem Projekt der gesellschaftlichen Modernisierung verbunden.¹⁰

Trotzdem bleibt die Adoleszenz eine Etappe: allein deshalb, weil sie an eine konkrete Zeitspanne – nämlich die Jugend – gebunden ist. Man kann sie also als einen äußerst krisenhaften, von sämtlichen inneren Gegensätzen dominierten und oft gefährlichen Zeitraum im menschlichen Leben sehen, der jedoch für die weitere Entfaltung der Persönlichkeit relevant ist. Die Wirrungen der Adoleszenz sind sowohl mit dem Erwerb der psychologischen Autonomie als auch mit dem späteren Sozialisierungsprozess aufs engste verknüpft. Aus dieser Perspektive nimmt die Tendenz kein Wunder, Goethes größtem Bucherfolg, den *Karthaas* als „ein Dokument der Säkularisation“¹¹ bezeichnet, die Züge des modernen Adoleszenzromans zuzuschreiben: „[...] die Diskussion, die Goethes erster Roman auslöste, zeigt, daß sich mit diesem Werk die Romandichtung von den Vorgaben der Moral, der Religion und der Philosophie befreite [...]“¹² Diese Befreiung entspricht ja genau demjenigen Säkularisierungsdrang, der für die Adoleszenzphase von so enormer Bedeutung ist. Man befindet sich aber damit wiederum auf der Ebene der Wirkung, welche der Roman von Goethe auf das damalige Leserpublikum sowie auf die Literaturgeschichte ausgeübt hat. Diese Wirkung ist mit der adoleszenten Revolte tatsächlich durchaus vergleichbar. Weniger eindeutig sieht die Situation mit dem Text an sich aus.

Bemerkenswert ist, dass die Lebensphase, die stets ins reflektive Erzählzentrum des Romans tritt, nicht die Jugend, sondern die Kindheit ist. Bereits am Anfang des Ersten Buches, im fünften Brief, den Werther an seinen Freund schreibt, steht es: „Die geringen Leute des Ortes kennen mich schon und lieben mich, besonders die Kinder.“¹³ Diese innere Bindung, gewisse geistige Verwandtschaft zwischen dem Protagonisten und den Kindern wird zum Leitpfaden des Romans. Allen bedeutenden Geschehnissen im Text geht das Kindmotiv voran. Als Werther am 16. Juni Lotte zum ersten Mal begegnet, meint er, es sei eine Wonne für seine Seele „sie in dem Kreise der lieben muntern Kinder, ihrer acht Geschwister zu sehen.“¹⁴ Die Liebe zu den Kindern, die sich nicht nur in einer sorgfältigen Aufmerksamkeit äußert, sondern sich zu einer wahren Freundschaft entwickelt, vereint Werther mit Lotte und trennt sie beide von der starren Erwachsenenwelt ab:

¹⁰ Gansel, Carsten Gansel, Carsten: «Es war eine verdammte Zeit» – Moderne Adoleszenzkrisen als traumatische Erinnerung. Neue Überlegungen zu Hans Falladas Frühwerk «Der arme Goedschal». In: Gansel, Carsten/ Liersch, Werner (Hrsg.): *Zeit vergessen, Zeit erinnern*. Hans Fallada und das kulturelle Gedächtnis. Göttingen 2008, S. 101.

¹¹ *Karthaas*, Ulrich: *Sturm und Drang. Epoche – Werk – Wirkung*. München: Verlag C.H. Beck 2000. S. 188.

¹² Ebd., S. 191.

¹³ Goethe, Johann Wolfgang: *Die Leiden des jungen Werther*. Stuttgart: Philipp Reclam jun. GmbH & Co. 2001. S. 9.

¹⁴ Ebd., S. 21.

Vorgestern kam der Medicus hier aus der Stadt hinaus zum Amtmann, und fand mich auf der Erde unter Lottens Kindern, wie einige auf mir herumklabbelten, andere mich neckten, und wie ich sie kitzelte und ein großes Geschrei mit ihnen erregte. Der Doktor, der eine sehr dogmatische Drahtpuppe ist, unterm Reden seine Manschetten in Falten legt und einen Kräusel ohne Ende herauszupft, fand dieses unter der Würde eines gescheiterten Menschen; das merkte ich an seiner Nase. Ich ließ mich aber in nichts stören, ließ ihn sehr vernünftige Sachen abhandeln, und baute den Kindern ihre Kartenhäuser wieder, die sie zerschlagen hatten. Auch ging er darauf in der Stadt herum und beklagte: des Amtmanns Kinder wären so schon ungezogen genug, der Werther verderbe sie nun völlig.¹⁵

Die Aufteilung der nächsten Umgebung Werthers in Menschen, die seinem Geiste nahe sind (Lotte und die Kinder), und diejenigen, die Werthers Innenraum gegenüber abwertend bzw. feindlich stehen, ist in der angeführten Passage offensichtlich. Albert, Lottes Bräutigam und zukünftiger Ehemann, nimmt darin eine ‚Zwischenstellung‘ ein. Er mag Werther, ohne seine idealistischen, naiven Ansichten zu teilen. Zu den Kindern hat Albert zwar ein respektvolles, aber ein emotional distanziertes Verhältnis. Für ihn ist das Kind vor allem ein Erziehungsobjekt, aus dem eines Tages ein erwachsener Mensch herausgebildet wird. Werthers Position widerspricht diesem Herangehen diametral:

Ja, lieber Wilhelm, meinem Herzen sind die Kinder am nächsten auf der Erde. Wenn ich ihnen zusehe, und in dem kleinen Dinge die Keime aller Tugenden, aller Kräfte sehe, die sie einmal so nötig brauchen werden; wenn ich in dem Eigensinne künftige Standhaftigkeit und Festigkeit des Charakters, in dem Mutwillen guten Humor und Leichtigkeit, über die Gefahren der Welt hinzuschlüpfen, erblicke, alles so unverdorben, so ganz! – immer, immer wiederhole ich dann die goldenen Worte des Lehrers der Menschen: Wenn ihr nicht werdet wie eines von diesen! Und nun, mein Bester, sie, die unseresgleichen sind, die wir als unsere Muster ansehen sollten, behandeln wir als Untertanen. Sie sollen keinen Willen haben! – Haben wir denn keinen? und wo liegt das Vorrecht? – Weil wir älter sind und gescheiter! – Guter Gott von deinem Himmel, alte Kinder siehst du und junge Kinder, und nichts weiter; und an welchen du mehr Freude hast, das hat dein Sohn schon lange verkündigt. Aber sie glauben an ihn und hören ihn nicht [...] und bilden ihre Kinder nach sich [...]¹⁶

Ungefähr bis zur Hälfte der zitierten Textstelle bleiben Werthers Überlegungen dem klassischen Aufklärungsmodell getreu: in den besten Eigenschaften der Kinder werden spätere positive Züge eines Erwachsenen erblickt und geprägt. Aber plötzlich macht der Gedankengang des reflektierenden homodiegetischen Erzählers einen radikalen Wendepunkt, der die scheinbaren Parallelen zu Aufklärung auf einmal negiert. Werther behauptet nämlich, dass nicht die Kinder von den Erwachsenen erzogen werden müssen, sondern im Gegenteil: die so genannten Erwachsenen sollten eigentlich von den Kindern viel lernen. Werthers Schlussfolgerungen sind so weitreichend und offen, dass sogar die Pädagogik und Psychologie von heute, die für Toleranz und Partnerschaft zwischen dem Kind und seinen Erziehern plädieren, diesen Liberalitätsgrad kaum errei-

¹⁵ Ebd., S. 33-34.

¹⁶ Ebd., S. 34.

chen. Es ist eben die natürliche Primitivität (im Sinne der Romantik) und die ursprüngliche Unerzogenheit, die Werther an der Kindheit faszinieren. Diese Weltanschauung steht im perfekten Einklang mit dem inneren Zustand der Hauptfigur. Werther ist verliebt, und der Wille, Lottes Herz zu erobern, steigt in ihm immer stärker. Die Tatsache, dass sie vergeben ist, erscheint ihm nur am Anfang als Hindernis. Je größer die Liebe zu Lotte wird, desto geringere Bedeutung haben alle möglichen Umstände, die das Zusammensein mit ihr unmöglich machen. In seinem unbedingten Streben verhält sich Werther nicht wie ein Jugendlicher, sondern wie ein Kind. Er rebelliert nicht gegen seine Umgebung – er kann sie bloß nicht verstehen. Die Welt der Erwachsenen samt ihren Prioritäten, Motivationen und Grenzsetzungen ist für ihn unnachvollziehbar. Werther wundert sich über die in der Gesellschaft geltenden Regeln, gleich einem Kind, dem zum ersten Mal erklärt wird, was man tun bzw. nicht tun dürfe.

Die kindliche Verwunderung schmälert jedoch nicht die zweifelloste Belesenheit und den Sinn für das Philosophische, die dem äußerst gebildeten Protagonisten eigen sind. Mehr noch: das Kind, das Werthers Natur innewohnt, ist auf eine paradoxe Weise mit dermaßen hohem geistig-intellektuellem Potenzial vereinigt, dass es an manchen Textstellen in eine mystische Offenbarung überzugehen scheint:

Hier, Lotte! Ich schaudere nicht, den kalten schrecklichen Kelch zu fassen, aus dem ich den Taumel des Todes trinken soll! Du reichtest mir ihn und ich zage nicht. All! all! So sind alle die Wünsche und Hoffnungen meines Lebens erfüllt! [...]

Dass ich des Glückes hätte teilhaftig werden können, für d i c h zu sterben! Lotte, für d i c h mich hinzugeben! Ich wollte mutig, ich wollte freudig sterben, wenn ich dir die Ruhe, die Wonne deines Lebens wieder schaffen könnte. [...]

In diesen Kleidern, Lotte, will ich begraben sein, du hast sie berührt, geheiligt; ich habe auch deinen Vater darum gebeten. Meine Seele schwebt über dem Sarge. Diese blassrote Schleife, die du am Busen hattest, als ich dich zum ersten Male unter deinen Kindern fand – O küsse sie tausendmal und erzähle ihnen das Schicksal ihres unglücklichen Freundes.¹⁷

Die kontroverse Anspielung an Christus und den Kelch Seines Leidens zeugt davon, dass Werther seinen Selbstmord nicht nur als den einzigen Ausweg aus der entstandenen Situation, sondern vielmehr als ein Opfer empfindet. Kennzeichnend ist, dass Werther sich wenige Minuten vor dem Tod wieder an Lottes kleine Geschwister erinnert und bittet, dass sie den Kindern sein tragisches Schicksal mitteilt. Damit hofft Werther bei den Kindern dasjenige Verständnis zu finden, das ihm vorher allein die Natur zeigte. Das Kindliche und das Philosophisch-Religiöse sind in der Figur von Werther so eng miteinander verwickelt, dass praktisch hinter jedem seiner Gefühle und Taten, die einem als kindisch vorkommen mögen, diejenige Weltanschauung verborgen ist, deren chaotischer verbaler Ausdruck im absoluten harmonischen Einklang zu ihrer inneren, beinahe hermetischen, Abgeschlossenheit steht. Das „Streben nach Entgrenzung und Überschreitung des Ich“¹⁸ ist nicht nur tief in Werthers Ich verankert,

¹⁷ Ebd., S. 151.

¹⁸ Kaiser, Gerhard: Aufklärung, Empfindsamkeit. Sturm und Drang. 6., erweiterte Auflage. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag, 2007. S. 210.

sondern es ist auch von bestimmten philosophischen Ansichten untermauert, die man als einen weit verstandenen romantischen Pantheismus bestimmen könnte. An folgender Textstelle lässt sich dieser scheinbar von jeder Ideologie losgelöste Gefühlsstrom gut beobachten:

Eine wunderbare Heiterkeit hat meine ganze Seele eingenommen, gleich den süßen Frühlingsmorgen, die ich mit ganzen Herzen genieße. Ich bin allein und freue mich meines Lebens in dieser Gegend, die für solche Seelen geschaffen ist, wie die meine. Ich bin so glücklich, mein Bester, so ganz in dem Gefühle von ruhigem Dasein versunken, daß meine Kunst darunter leidet. Ich könnte jetzt nicht zeichnen, nicht einen Strich, und bin nie ein größter Maler gewesen als in diesen Augenblicken. [...] mein Freund, wenn's dann um meine Augen dämmert und die Welt um mich Her und der Kimmel ganz in meiner Stele ruhn wie die Gestalt einer Geliebten – dann sehne ich mich oft und denke: ach könntest du das wieder ausdrücken, könntest du dem Papiere das einhauchen, was so voll, so warm in dir lebt, daß es würde der Spiegel des unendlichen Gottes!¹⁹

Die bunte emotive Kulisse der angeführten Aussage sollte die Aufmerksamkeit nicht von der eigentlichen Pointe, mit der die heitere Naturbeschreibung ausklingt, ablenken. Die poetische „Gefühlskette“ endet nämlich mit der dem Gedankengut des Pantheismus entnommenen Schlussfolgerung, die Natur sei „der Spiegel des unendlichen Gottes“. Kennzeichnend ist auch das von Werther analysierte Verhältnis zwischen Kunst und Natur. Er bemerkt, dass seine Kunst unter den intensiven Erlebnissen seines Innenraumes leidet: seine Gefühle seien so stark, überwältigend und ungeordnet, dass sie keinerlei äußeren Ausdruck finden können. Dasselbe meint auch Kaiser, indem er schreibt, Werther sei „der typische Halbkünstler, unfähig zur künstlerischen Gestaltung, die nicht zuletzt ein Akt der Begrenzung und des Verzichts ist“.²⁰ Diese Feststellung ist jedoch eine täuschende, denn Werthers Emotionen werden, wenn auch nicht in Bildern, so doch in Worten, künstlerisch verarbeitet und zu Papier gebracht. Es ist nicht so sehr der Inhalt seiner Überlegungen, der einen Denker in ihm entlarvt, sondern das Wie der Darstellung, d.h. die Form, in welcher die Gedanken der Hauptfigur ausgedrückt werden. Der personale homodiegetische Erzähler ist nicht nur ein Dichter; er ist vor allem ein Philosoph. Werthers Erkenntnis, er könne nicht malen, und trotzdem sei er „nie ein größter Maler gewesen“, zeugt davon, dass es sich um einen bewanderten Gelehrten handelt, dem weder die scharfsinnige Selbstanalyse noch eine allgemeine Bildung im Bereich der Kunst und Philosophie fehlen. Wäre Werther nur ein infantiler Jugendlicher, ein unzufriedener Adoleszenter, würde der Identifikationsprozess, der bereits im Vorwort zu *Werther* vorausgesetzt wird, viel problematischer. Hermann Hettner formuliert es folgendermaßen :

¹⁹ Goethe, J. W. von: Werke in zwölf Bänden. Die Leiden des jungen Werther. Das Märchen. Die Wahlverwandschaften. Berlin und Weimar: Aufbau-Verlag, 1988. S. 9.

²⁰ Kaiser, Gerhard: Aufklärung. Empfindsamkeit. Sturm und Drang. 6., erweiterte Auflage. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag, 2007. S. 210.

Werther ist Phantast. [...] aber er ist nicht bloß ein Phantast. Untrennbar neben und in seiner Überspannung und Krankhaftigkeit [...] liegt so viel echter und kräftiger Idealismus, so viel rein und allgemein Menschliches, so viel gesunder revolutionärer Zorn gegen Unnatur und Unvernunft [...], daß wir immer wieder in die tiefste Mitleidenschaft des Helden gezogen werden [...].²¹

Es scheint zwar, dass Werther aus „purem Gefühl“ agiert, in der Tat geht seinen Entscheidungen und sogar seinen Gefühlen ein bestimmtes Weltbild voran. Dieses Weltbild kann man nur annähernd als „idealistisch“ bezeichnen. Es geht dabei weniger um die systematische Philosophie des Deutschen Idealismus, sondern vielmehr um das Streben nach einem Ideal, dass im Text nur symbolisch dargestellt wird. Auf der Subjektebene des *Werthers* ist Charlotte dasjenige Objekt, das vom Protagonisten begehrt wird. Lottes Gestalt ist aber an sich eher unbedeutend. Wichtig sind die Gefühle, die sie bei Werther hervorruft. Sie erscheint als Bestätigung der Wahrhaftigkeit seiner Träume von der großen „Sturm-und-Drang-Liebe“; zugleich bildet sie die Verkörperung dieser Träume. Es ist kein tragischer Zufall, dass Werther gerade diese – vergebene – Frau kennen lernt und sich in sie verliebt. Seine bereits geformten Überzeugungen und Vorstellungen führen konsequenterweise zum Konflikt zwischen ihm und seinem Milieu. Mehr noch: auch der tragische Ausgang dieses Konfliktes fügt sich ins philosophische Paradigma des idealistischen Außenseitertums perfekt ein, was von Gerhard Kaiser zurecht unterstrichen wird:

Werther kennt nur den anderen Pol der Liebe, der sie in die Nähe des Todes rückt, das Aufgehen- und Untergehenwollen in der Ewigkeit des Augenblicks, und so ist denn seine Liebe nichts anderes als die höchste Erscheinungsform seiner Sehnsucht, die Grenzen der Menschheit zu überspringen, die Krise jener Krankheit zum Tode, die im Kern seines Wesens verborgen liegt. Im Geheimsten seines Innern *will* Werther die Unmöglichkeit der Erfüllung, wie er auch die abermalige Enttäuschung im gesellschaftlichen Leben will, eher er zum zweitenmal in den Bannkreis Lottes zurückkehrt. Wie er aber im grenzenlosen Vereinigungswillen kein Gegenüber, sondern nur Projektionen seines Ichs findet, wird die Welt, erst Spiegel seines Enthusiasmus, nun Spiegel seiner Verzweiflung. Er begegnet in ihr seiner veräußerten, entfremdeten Innerlichkeit. [...] Der Selbstmord wird zur Tat der Selbstbestimmung [...].²²

In dieser Hinsicht sind „Die Leiden des jungen Werther“ vielmehr ein Entwicklungs- als ein Adoleszenzroman, denn der Text schildert keine Etappe im Leben des Protagonisten, sondern einen abgeschlossenen Weg, dessen Anfänge man nur vermuten kann, dessen Kulmination aber (die unglückliche Verliebtheit in Lotte) und die Endstufe (der Freitod) den Kern der erzählten Handlung bilden. Es scheint demnach einseitig, *Werther* als die Geschichte eines jungen Mannes zu interpretieren, der mit den typisch-spezifischen Adoleszenzproblemen keinen Umgang finden kann und, ohne sich nach einem alternativen Ausweg zu erkundigen, Selbstmord begeht. Der Roman schildert eher das Porträt eines erwachsenen Menschen, dessen Erwachsensein jedoch über mehrere Charakter-

²¹ Hettner, Hermann: Geschichte der Deutschen Literatur im Achtzehnten Jahrhundert. Band II. 2. Auflage. Berlin und Weimar: Aufbau-Verlag 1979. S. 128.

²² Ebd., S. 211.

züge verfügt, die heutzutage der Adoleszenzperiode zugetraut werden. In seinem Essay über Friedrich Schelling macht Walter Schulz folgende Bemerkung:

Das Wesen der Liebe, so sagt er [...] ist ihr Geheimnis, und dies Geheimnis liegt darin, daß Liebe gerade das Gegenteil ihrer selbst, nämlich die Getrenntheit und die Unordnung, voraussetzt, das sie aber als Liebe zu überwinden vermag²³.

Wenn auch die Überwindung in Goethes Roman – wenigstens auf der Ebene der erzählten äußeren Geschehnisse – nicht zustande kommt, so sind Werthers Liebe sowie sein allgemeiner Lebensweg eine passende Illustration zu den zitierten Worten. Getrenntheit und Unordnung erscheinen hier als keine unvorhersehbaren Komplikationen: sie werden eben vorausgesetzt. Wo ein naiver Werther-Verehrer nur eine traurige Liebesgeschichte und ein postmoderner Analytiker „ein frühes Pop-Phänomen“²⁴ sieht, erblickt der unbefangene aufmerksame Betrachter ein geschlossenes, fast programmatisches System. Werther ist kein durchschnittlicher junger Mann, der sich spontan und unbewusst der Schicksalshand und dem Leben mit all seinen Freuden und Leiden überlässt. Liebe, Leidenschaft und der Kampf gegen die Konventionen gehören zu den Schwerpunkten affektiv-emotiver Erzählstruktur seines Tagebuches. Die semantische Tiefenstruktur des Textes liegt jedoch in einer anderen Dimension. Hinter dem feurigen, hoffnungslos verliebten Studenten versteckt sich ein reflektierender Außenseiter, dessen Anfänge bis an Shakespeares „Hamlet“ heranreichen. Gerhard Kaiser behauptet, Werther sei „ein Verwandter Fausts und Prometheus“²⁵ – und genauso weit, wie diese beiden Figuren, von der Adoleszenzproblematik entfernt. Werther ist ein vollendeter Mensch, sein Innenraum bildet ein geschlossenes Ganzes, das sich bis zum tragischen und zugleich logischen Ende entwickelt hat. Auch das für die Adoleszenz charakteristische Unsicherheitsgefühl, der ständige Zweifel an sich selbst und eigenen Entscheidungen sind bei Werther kaum bemerkbar. Keine Sekunde zweifelt er daran, ob seine Versuche, Lotte zu „erobern“, moralisch berechtigt sind: nicht weil die Moral ihn nicht interessiert (wie es manchmal gedeutet wird²⁶), sondern wegen der felsenfesten Überzeugung, die Moral stehe an seiner Seite. Im mit dem 15. November datierten Brief an Wilhelm befürchtet Werther zwar die schicksalhaft-tragische Prädestination seiner Liebesbesessenheit, hat aber keinerlei Zweifel, was die ursprüngliche Quelle dieses Höheren Willens angeht:

Ich danke dir, Wilhelm, für deinen herzlichen Anteil, für deinen wohlmeinenden Rat, und bitte dich, ruhig zu sein. Lass mich ausdulden, ich habe bei aller meiner Müdse-

²³ Schultz, Walter: Freiheit und Geschichte in Schellings Philosophie. In: Schelling, Friedrich: Über das Wesen der menschlichen Freiheit. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag 1975. S. 22.

²⁴ Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Tübingen: Max Niemeyer Verlag 2006. S. 231.

²⁵ Kaiser, Gerhard: Aufklärung. Empfindsamkeit. Sturm und Drang. 6., erweiterte Auflage. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag 2007. S. 210.

²⁶ Goethe, Johann Wolfgang: Die Leiden des jungen Werther. Stuttgart: Philipp Reclam jun. GmbH & Co. 2001. S. 212.

ligkeit noch Kraft genug durchzusetzen. Ich ehre die Religion, das weißt du, ich fühle, dass sie [...] manchem Verschmachten Erquickung ist. Nur – kann sie denn, muss sie denn das einem jeden sein? Wenn du die große Welt ansiehst, so siehst du Tausende, denen es nicht war, Tausende, denen sie es nicht sein wird, gepredigt oder ungepredigt, und muss sie mir es denn sein? Sagt nicht selbst der Sohn Gottes: dass die um ihn sein würden, die ihm der Vater gegeben hat? Wenn ich ihm nun nicht gegeben bin? wenn mich nun der Vater für sich behalten will, wie mir mein Herz sagt?²⁷

Diese verzweifelte Fragestellung ist ein weiterer Beweis dafür, dass das im Roman berührte Problem sich über das Persönliche ins Transzendente hinausverstreckt und einer ernsthaften theologischen Lösung bedarf. Diese Lösung wird aber weder der Figur noch dem Leser gegeben. In der erzählten Welt scheint sie auch nicht nötig zu sein, denn, wie gesagt, Werther betrachtet sich als einen von Gott auserwählten Menschen, was allem, was er fühlt und tut, einen unübersehbaren fatalistischen Hauch verleiht. Deshalb sollte die oft auftauchende Frage nach Goethes Stellung seinem Protagonisten gegenüber weder mit der aufklärerischen Warnung des fiktiven Herausgebers („Sieh, dir winkt sein Geist seiner Höhle: Sei ein Mann und folge mir nicht nach“²⁸) noch mit den „leicht zu überlesenden Aufforderungen zu Distanzierung“²⁹ beantwortet werden. Werthers Herz – und das Herz täuscht in der empfindsamen Literatur ganz selten – sagt ihm, dass der Vatergott ihn für sich behalten will. Dieses auf den ersten Blick rein intuitives Gefühl deckt sich wiederum mit dem pantheistischen Weltbild, wo es freilich mehr Platz für den geheimnisvollen und unerreichbaren „alttestamentlichen“ Gott gibt, als für den verkörperten und gekreuzigten Jesus. Gerhard Kaiser schreibt dazu:

Wer keine Vermittlungen gelten lässt, braucht auch nicht den Vermittler Jesus Christus; er wird selbst in seinem Leiden christushaft.

Werthers Hingabe an das Diktat seines Herzens ist nicht zu verwechseln mit einer Haltung, die alles haben und alles umsonst haben will. Werther zahlt den vollen Preis.³⁰

Ersetzt man „das Diktat des Herzens“ durch „das Diktat Gottes“ (in Werthers persönlicher Gottesauffassung), so werden alle Fragestellungen nach der Motivation von Werthers Handlungen völlig überflüssig. Dass Werther „den vollen Preis“ zahlt, ist ein nächstes Argument für den erwähnten quantitativen Unterschied zwischen ihm und einem rebellierenden Adoleszenten, der „alles umsonst haben will“. Die Liebe wird für Werther zu einer mysteriösen Fluchgabe, was auch mit seiner idealistischen, kompromisslosen Philosophie übereinstimmt. Er selbst vergleicht den Verliebten mit einem Kranken, indem er dem Selbstmordgegner Albert ein folgendes Beispiel herbeiführt und interpretiert:

²⁷ Ebd., S. 105.

²⁸ Vgl. Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Tübingen: ax Niemeyer Verlag 2006. S. 226.

²⁹ Karthaus, Ulrich: Sturm und Drang. Epoche – Werk – Wirkung. München: Verlag C.H. Beck 2000. S. 184.

³⁰ Kaiser, Gerhard: Aufklärung. Empfindsamkeit. Sturm und Drang. 6., erweiterte Auflage. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag, 2007. S. 212.

Ich erinnerte ihn an ein Mädchen, das man vor weniger Zeit im Wasser tot gefunden, und wiederholte ihm ihre Geschichte. – Ein gutes junges Geschöpf, das in dem engen Kreise häuslicher Beschäftigungen [...] herangewachsen war, das weiter keine Aussicht von Vergnügen hatte, als etwa sonntags [...] um die Stadt spazieren zu gehen [...]. Deren feurige Natur fühlt nun endlich innigere Bedürfnisse [...] bis sie endlich einen Menschen antrifft, zu dem ein unbekanntes Gefühl sie unwiderstehlich hinreißt, auf den sie nun alle ihre Hoffnungen wirft [...]. Sie streckt endlich ihre Arme aus, all ihre Wünsche zu umfassen – und ihr Geliebter verlässt sie. [...] und blind, in die Enge gepresst von der entsetzlichen Not ihres Herzens, stürzt sie sich hinunter, um in einem rings umfangenden Tode alle ihre Qualen zu ersticken. [...] Wehe dem, der zusehen und sagen könnte: die Törin! Hätte sie gewartet, hätte sie die Zeit wirken lassen, die Verzweiflung würde sich schon gelegt [...]. Das ist eben, als wenn einer sagte: der Tor, stirbt am Fieber! Hätte er gewartet, bis seine Kräfte sich erholt [...] der Tumult seines Blutes sich gelegt hätten: alles wäre gut gegangen, und er lebte bis auf den heutigen Tag!³¹

Diese Stelle ist nicht nur deshalb so wichtig, weil hier zum ersten Mal eine ernsthafte Diskussion über die Selbstmordproblematik geführt wird. Bedeutend ist auch der oben angesprochene Vergleich, wo Liebe als eine unheilbare Krankheit bezeichnet wird. Die zentrale Eigenschaft der Liebe ist nach Werther ihre Schicksalhaftigkeit. Das heißt: man wählt das geliebte Objekt nicht, sondern wird selbst von einer unbekannteren höheren Instanz für den Wahn der Liebe auserwählt. Die Anziehungskraft, die Werther zu Lotte treibt, ist freilich einer psychischen Krankheit gleich. Ob aber sein junges Alter bzw. die Adoleszenzperiode der einzige Grund dafür ist, kann man allerdings bezweifeln. Wie oben bereits gezeigt wurde, ist Werther, der die Kindheit preist und das Erwachsensein verachtet, eher ein verzweifelter Intellektueller, als ein naiver Junge. Die Gründe seiner Verzweiflung liegen in der Erkenntnis, dass es keinen Weg zurück zur Reinheit des Kindseins gibt. Dass der Protagonist seine eigene Entferntheit von dem erwünschten Kindideal anerkennt und bedauert, kommt in folgender Textpassage eindeutig zum Ausdruck:

Ich habe die Wallfahrt nach meiner Heimat mit aller Andacht eines Pilgrims vollendet, und manche unerwarteten Gefühle haben mich ergriffen. An der großen Linde [...] ließ ich haptan, stieg aus und hieß den Postillon fortfahren, um zu Fuße jede Erinnerung ganz neu, lebhaft, nach meinem Herzen zu kosten. Da stand ich nun unter der Linde, die ehemals, als Knabe, das Ziel und die Grenze meiner Spaziergänge gewesen. Wie anders! Damals sehnte ich mich in glücklicher Unwissenheit hinaus in die unbekanntere Welt, wo ich für mein Herz so viele Nahrung, so vielen Genuss hoffte, meinen strebenden, sehnenenden Busen auszufüllen und zu befriedigen. Jetzt komme ich zurück aus der weiten Welt – o mein Freund, mit wie viel fehlgeschlagenen Hoffnungen, mit wie viel zerstörten Plänen! [...] Im Hingehen bemerkte ich, dass die Schulstube, wo ein ehrliches altes Weib unsere Kindheit zusammengepfertcht hatte, in einen Kramladen verwandelt war.³²

³¹ Goethe, Johann Wolfgang: Die Leiden des jungen Werther. Stuttgart: Philipp Reclam jun. GmbH & Co. 2001. S. 57-59.

³² Ebd., S. 87-88.

Der letzte Satz der zitierten Passage richtet eine plötzliche Brücke zwischen dem inneren Erinnerungsraum der Gefühle und dem äußeren Gegenwartsraum der physischen Realität auf. Die alte zerstörte Schulstube wird zum Symbol der „fehlgeschlagenen Hoffnungen“. Es geht hier aber nicht nur darum, dass die Welt die ehemaligen Erwartungen des jungen Werther getäuscht hat. Vielmehr weist die Szene auf die Unmöglichkeit des Lebenswandels weg vom Erwachsenen zurück zur Unschuld des Kindes hin. Ein anderer markanter Unterschied ist die Situation des Begehrens, in der sich die Hauptinstanz befindet. Werther vergleicht zwar seine Lage und sein Gefühl mit denen eines Kindes, aber er fragt sich selbst, ob dieser Vergleich gerechtfertigt sei:

Wenn ich nicht schon hundertmal auf dem Punkte gestanden bin, ihr um den Hals zu fallen! Weiß der große Gott, wie einem das tut, so viele Liebenswürdigkeiten vor einem herumkreuzen zu sehen und nicht zugreifen zu dürfen; und das Zugreifen ist doch der natürlichste Trieb der Menschheit. Greifen die Kinder nicht nach allem, was ihnen in den Sinn fällt? – Und ich?³³

Ein Kind würde also zugreifen. Ein Durchschnittserwachsener wäre auf die Frage wahrscheinlich nie gekommen. Ein Adoleszenter würde dagegen entweder zugreifen und „alles umsonst haben“ oder er würde den restitutiven Weg wählen: aus Angst, Unsicherheit oder Stolz – nicht aber aus denselben Gründen, warum Werther es tut, der ja im „Kern seines Wesens“ eben nach der „Unmöglichkeit der Erfüllung“ strebt. Warum ihn das Tragische und Unerfüllbare im Leben an sich zieht, kann er sich selber nicht erklären. Er genießt die Einsamkeit – anders jedoch, als sie von einem jugendlichen Außenseiter genossen wird (was in moderner Adoleszenzliteratur immer seltener vorkommt). Im Wald oder auf einer Wiese wird ihm die geheime Harmonie der menschlichen Einsamkeit und der Einsamkeit der Natur sichtbar:

Die Einsamkeit ist meinem Herzen köstlicher Balsam in dieser paradiesischen Gegend, und diese Jahreszeit der Jugend wärmt mit aller Fülle mein oft schauerndes Herz. Jeder Baum, jede Hecke ist ein Strauß von Blüten, und man möchte zum Maienkäfer werden, um in dem Meer von Wohlgerüchen herumschweben und alle seine Nahrung darin finden zu können.³⁴

Das Schlüsselwort ist hier *die Erkenntnis*. Werthers Aufzeichnungen und insbesondere die Art und Weise, wie sie gestaltet werden, zeugen von einer tiefen inneren Überzeugung der Hauptinstanz, ihr seien diejenigen Zusammenhänge des Lebens offenbart, die für die meisten Menschen latent bleiben. Dazu schreibt Katja Mellmann treffend: „Werthers generalisierendes <wir> bezieht sich zwar auf die Menschen im allgemeinen, jedoch nicht auf die <meisten> unter ihnen, sondern nur auf <manche>; aus Werthers Perspektive: auf <unser eine[n]>“³⁵. Diese elitäre Sonderstellung Werthers ist ein weiterer

³³ Ebd., S. 103.

³⁴ Goethe, J. W. von: Werke in zwölf Bänden. S. o., S. 8.

³⁵ Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Tübingen: Max Niemeyer Verlag 2006. S. 207.

Beweis dafür, dass Werther sich keiner Gruppe zuschreiben lässt, auch nicht der der Adoleszenten. Deshalb scheinen die Interpretationen, wie die folgende, die Kernproblematik des Textes übersehen zu haben:

Es geht hier um einen Zusammenstoß der unbedingten Leidenschaft eines jungen Menschen mit den Konventionen der zeitgenössischen Gesellschaft, dargestellt größtenteils aus der ganz subjektiven Perspektive des Protagonisten in Briefform. Der Selbstmord, der als Flucht aus der ausweglosen Grenzsituation und zugleich als Mittel des Sichdurchsetzens ohne Rücksicht auf die Umgebenden begangen wird, korrespondiert auch mit dem Suizidmotiv der Schul- und Adoleszenzthematik. Wie ein psychopathologisches Dokument schildert dieser Roman von innen her die unstenen Wandlungen und Schwankungen einer jungen Seele, die in typisch jugendlicher Leidenschaft befangen ist.³⁶

Wie oben mehrmals belegt wurde, ist Werthers Liebe zu Lotte keine „typisch jugendliche Leidenschaft“. Ähnlich hat sein Selbstmord mit dem „Suizidmotiv der Schul- und Adoleszenzthematik“ wenig gemeinsam. Die rein äußeren Erscheinungsformen stimmen zwar überein, auf der tieferen psychologisch-philosophischen Ebene hat man hier aber mit zwei verschiedenen Konfliktsituationen zu tun. Bei der Adoleszenzrevolte geht es tatsächlich um die „Konventionen der zeitgenössischen Gesellschaft“ bzw. um die Schwierigkeit, sich durchzusetzen. Werthers Ansichten verletzen jedoch nicht nur die zeitgenössischen, sondern die allgemeinen menschlichen Vorstellungen: angefangen von seiner Vision der Kindererziehung bis zu seiner letzten Tat, die dazu noch von einer eindeutigen religiösen Symbolik begleitet wird. Für Werther ist sein Zustand keine Periode, keine Etappe in seinem Leben, sondern das einzig mögliche Finale. Eine Etappe könnte man abwarten. „Mehr Selbstbeherrschung und Manneskraft, und Werther war gerettet“³⁷, meint Hettner. „Und wäre nicht mehr Werther“ – könnte man hinzufügen. Für Werther gibt es keine Alternative: deshalb vergleicht er schon in der ersten Hälfte des Romans den Liebenden mit dem Todkranken. Es darf dabei nicht vergessen werden, dass hier nicht ein abstrakter Jedermann, der unter einer unglücklichen Liebe leidet, nicht Werther als Gesamtbeispiel, sondern die konkrete fiktionale Figur von Johann Wolfgang Goethes „Die Leiden des jungen Werthers“ dargestellt ist. Und diese Figur – wenn man sie aus der Kontexthinsicht betrachtet – bricht ihre Entwicklung keineswegs ab. Sie beendet ihren mühsamen Lebens- und Liebensweg auf eine Art und Weise, die, kontextuell gesehen, ein harmonisches Kontinuum, die unvermeidbare Endsequenz der erzählten Story bildet. Diese innere Abgeschlossenheit wird auch auf der Wie-Ebene bestätigt. Dafür sorgen z.B. die unübersehbaren Andeutungen auf die weitere Sujetentfaltung. Schon im Ersten Buch trifft man im Text Stellen, wo der entzückte Ich-Erzähler den flüchtigen Gedanken an den freiwilligen Tod in bunten, erhabenen Tönen beschreibt:

³⁶ Imai, Atsushi: Das Bild des ästhetisch-empfindsamen Jugendlichen. Deutsche Schul- und Adoleszenzromane zu Beginn des 20. Jahrhunderts. Wiesbaden: Dt. Univ.Vl. 2001. S. 15.

³⁷ Hettner, Hermann: Geschichte der Deutschen Literatur im Achtzehnten Jahrhundert. Band II. 2. Auflage. Berlin und Weimar: Aufbau-Verlag 1979. S. 128.

Kein Wort von der alten Zauberkraft der Musik ist mir unwahrscheinlich. Wie mich der einfache Gesang angreift! Und wie sie ihn anzubringen weiß, oft zur Zeit, wo ich mir eine Kugel vor den Kopf schießen möchte! Die Irrung und Finsternis meiner Seele zerstreut sich, und ich atme freier.³⁸

Bemerkenswert ist hier auch, dass sogar die erwähnte Selbstmordmethode dieselbe ist, für die sich Werther am Ende des Romans entscheidet. Die letzte Szene kommt dem Leser nicht unüberraschend vor, sondern wird während der Lektüre stets erwartet, was jedoch dank dem stufenweise steigenden Emotionsgrad die wachsende Spannung nicht hindert. Außerdem kann auf der strukturellen Erzählebene noch eine aufschlussreiche Nuance entdeckt werden. Kehrt man nach dem Ende der Lektüre zurück zum Satz, der den Text eröffnet, so bekommt die Bedeutung des fröhlichen Aufrufs, mit dem Werther seinen Freund Wilhelm im ersten Brief begrüßt – „Wie froh bin ich, dass ich weg bin!“³⁹ – eine andere, ‚jenseitige‘, Interpretationsmöglichkeit.

Zusammenfassend lässt sich schlussfolgern, dass „Die Leiden des jungen Werthers“ auf der reinen Textebene keinen ausreichenden Anlass dazu geben, das Werk der Gattung des Adoleszenzromans beizuordnen. Zwar muss man Katja Mellmann zustimmen, der Text sei „den modernen Adoleszenzromanen vergleichbar“⁴⁰, aber es finden sich in Goethes Roman keine überzeugenden Beweise dafür, dass Werthers Geschichte die Jugendwirrungen, wie man sie aus der Adoleszenzliteratur kennt, darstellt. Man kann unter Berufung auf einige Passagen behaupten, dass der Roman viele für die Adoleszenzzeit typische Probleme thematisiert, jedoch ist die Hauptfigur des Buches kein klassisches Adoleszentenbeispiel, sondern vielmehr eine erwachsene, auf ihre eigene Art und Weise reife Persönlichkeit, deren Selbstmord das logische Endstadium ihrer Entwicklung bildet. Der Zusammenhang zwischen Werther und den Protagonisten der modernen Adoleszenzromane (die man je nach Interpretation als eine weitere Entfaltung oder auch als eine Degradierung des „problematischen Jugendhelden“ sehen kann) scheint allerdings ein durchaus interessanter Ausgangspunkt zu sein, der eine aufschlussreiche und vielseitige Diskussion hervorrufen könnte.

Quellen

Primärliteratur:

Goethe, Johann Wolfgang: Die Leiden des jungen Werther. Philipp Reclam jun. GmbH & Co., Stuttgart 2001

Goethe, Johann Wolfgang von: Werke in zwölf Bänden. Die Leiden des jungen Werther. Das Märchen. Die Wahlverwandschaften. Aufbau-Verlag, Berlin und Weimar 1988

³⁸ Goethe, Johann Wolfgang: Die Leiden des jungen Werther. S. o., S. 45.

³⁹ Ebd., S. 5.

⁴⁰ Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugnis. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Hrsg. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2006. S. 235.

Sekundärliteratur:

- Blos, Peter: Adoleszenz. Eine psychoanalytische Interpretation. Klett-Cotta /J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachflg; Auflage: 7., veränd. Auflage, Stuttgart 2001
- Gansel, Carsten: «Es war eine verdammte Zeit» – Moderne Adoleszenzkrise als traumatische Erinnerung. Neue Überlegungen zu Hans Falladas Frühwerk «Der arme Godeschal». In: Gansel, Carsten/ Liersch, Werner (Hrsg.): Zeit vergessen, Zeit erinnern. Hans Fallada und das kulturelle Gedächtnis. Göttingen 2008, S. 95-113
- Imai, Atsushi: Das Bild des ästhetisch-empfindsamen Jugendlichen. Deutsche Schul- und Adoleszenzromane zu Beginn des 20. Jahrhunderts. Dt. Univ. VI., Wiesbaden 2001
- Hettner, Hermann: Geschichte der Deutschen Literatur im Achtzehnten Jahrhundert. Band II. 2. Auflage 1979, Aufbau-Verlag, Berlin und Weimar
- Kaiser, Gerhard: Aufklärung. Empfindsamkeit. Sturm und Drang. 6., erweiterte Auflage. A. Francke Verlag, Tübingen und Basel 2007
- Karthus, Ulrich: Sturm und Drang. Epoche – Werk – Wirkung. Verlag C.H. Beck, München 2000
- Mellmann, Katja: Das Buch als Freund – der Freund als Zeugniss. In: Friedrich, Hans-Edwin, Fotis Jannidis, Willems, Marianne (Hrsg.): Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert. Hrsg. Max Niemeyer Verlag, Tübingen 2006, S. 201-240
- Schultz, Walter: Freiheit und Geschichte in Schellings Philosophie. In: Schelling, Friedrich: Über das Wesen der menschlichen Freiheit. Frankfurt am Main 1975
- Wild, Inge: Neue Bilder weiblicher Adoleszenz. Wandel eines kulturellen Musters in Jugendromanen von Christine Nöstlinger und Inger Edelfeldt. In: Cremerius, Johannes; Fischer, Gottfried und Gutjahr, Ortrud (Hrsg.): Freiburger literaturpsychologische Gespräche, Bd. 16. Adoleszenz. Jahrbuch für Literatur und Psychoanalyse. Königshausen & Neumann, Würzburg 1997. S. 187-198

Cezary Lipiński
Zielona Góra

„Niemand lebt bloß im Augenblick“.

Jan Assmanns Programm der Neuverortung des Alten Ägyptens
und Konzeption des kulturellen Gedächtnisses
in der deutschen Presse seit 1995

1

„Alles spricht dafür, daß sich um den Begriff der Erinnerung ein neues Paradigma der Kulturwissenschaften aufbaut, das die verschiedenen kulturellen Phänomene und Felder – Kunst und Literatur, Politik und Gesellschaft, Religion und Recht – in neuen Zusammenhängen sehen läßt“¹, prophezeite Jan Assmann 1992 im Vorwort zu seinem mittlerweile schon klassisch gewordenen Hauptwerk *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. Die frappante Popularität des dort vorgetragenen Programms gibt immerhin ein Rätsel auf. So soll im Folgenden versucht werden, auf die vielaspektige Aufnahme des Oeuvres des Heidelberger Gelehrten im Medium Presse hinzuweisen. Dabei kommt den beiden tragenden Topoi: dem des Alten Ägyptens und dem des kulturellen Gedächtnisses eine besondere Bedeutung zu.

Sicherlich kann davon ausgegangen werden, dass die holistische Kulturtheorie, die die Aufdeckung von komplexen Zusammenhängen ansteuert und darüber hinaus mit einleuchtenden Argumenten untermauert ist, mit einiger Erleichterung empfangen wurde. Angesichts des sich auch in den modernen Geisteswissenschaften ausbreitenden Hangs zum Reduktionismus stellt das Programm Assmanns ein Modell zur Verfügung, das eine breitere Perspektive eröffnet, die seit Mircea Eliade ihresgleichen sucht. Das fundierte und v. a. vielseitige Wissen, das dem Ägyptologen selbst dessen Opponenten attestieren, ermöglicht dem Gelehrten, sich frei über die Grenzen der einzelnen Disziplinen hinweg zu bewegen, unterschiedliche Wissensgebiete für die Ziele seiner Theorie einspannend. Dieses intellektuelle Potential weiß er außerdem, in einer attraktiven sprachlichen Verpackung anzubieten (eine Konstante der meisten Rezensionen), dank deren seine Bücher auf eine weit regere Rezeption hoffen dürfen, als das normalerweise beim wissenschaftlichen Schrifttum der Fall ist. Zweifellos begünstigt auch die aus der Perspektive des gegenwärtigen Rezipienten interessante Zielsetzung der Arbeiten Assmanns den für die Fachliteratur eher ungewöhnlich breiten Empfang. Die häufig unverdauliche Art der gelehrten Präsentation neigt *per definitionem* dazu,

¹ Assmann, Jan: *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. 5. Aufl. München: Verlag C.K. Beck 2005, S. 11.

in einer atomistischen Betrachtungsweise möglichst viele Tatsachen aneinanderzureihen bzw. den Beweismaterial weit über die Grenzen des für den Leser Zumutbaren aufzublähen. Der Heidelberger Ägyptologe versteht es, diesem beinahe genetischen Unvermögen der modernen, an den Naturwissenschaften geschulten Kulturwissenschaften nicht nur Überzeugungskraft, sondern auch Klarheit und Plausibilität der Erklärung entgegenzusetzen.

Gleichwohl sieht der Gedächtnisforscher Harald Welzer das Hauptverdienst Jan Assmanns eher darin, „eine recht genaue kulturwissenschaftliche Bestimmung von Gedächtnisformen, die eine dringend notwendige Differenzierung des so eindrucksvollen und faszinierenden, nichtsdestoweniger aber ziemlich unklaren Konzepts vom «kollektiven Gedächtnis» von Maurice Halbwachs“² geliefert zu haben. Vor diesem Hintergrund stellt der hauptsächlich auf Assmanns Aufsatz *Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität*³ (1988) fußende Welzer zwei Modi des kulturellen Gedächtnisses: Potentialität und Aktualität (14), heraus und führt dessen „mittlerweile klassische Definition“ heran als der

jeder Gesellschaft und jeder Epoche eigentümliche Bestand an Wiedergebrauchstexten, -Bildern und -Riten [...], in deren «Pflege» sie ihr Selbstbild stabilisiert und vermittelt, ein kollektiv geteiltes Wissen vorzugsweise (aber nicht ausschließlich) über die Vergangenheit, auf das eine Gruppe ihr Bewußtsein von Einheit und Eigenart stützt⁴.

Assmann, der um eine Stellungnahme zum in der deutschen Öffentlichkeit Ende des 20. Jh.s akut⁵ gewordenen Thema der Erinnerung an die NS-Vergangenheit gebeten wurde, bestätigte in einem Interview für „Die Zeit“⁶ den „Normalfall“ eines nach ca.

² Welzer, Harald: *Das kommunikative Gedächtnis. Eine Theorie der Erinnerung*. München: C.H. Beck 2005, S. 13.

³ Assmann, Jan: *Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität*. In: Assmann, Jan/Hölscher, Tonio (Hrsg.): *Kultur und Gedächtnis*. Frankfurt am Main: Fischer 1988, S. 9-19.

⁴ Ebd., S. 15.

⁵ Diese Virulenz wurde u. a. in der Rede zum 40. Jahrestag des Kriegsendes (8.05.1985) des Bundespräsidenten Richard von Weizsäcker auf einer gemeinsamen Gedenkstunde von Bundestag und Bundesrat in Bonn; dem „Historikerstreit“ über die Einordnung und Bewertung des Nationalsozialismus, ausgelöst durch den Vorwurf Jürgen Habermas („Die Zeit“ vom 11.07.1986) gegen eine Gruppe von Historikern (bes. Ernst Hermann Nolte), die NS-Herrschaft relativieren zu wollen; der Dankesrede von Martin Walser aus Anlass der Verleihung des Friedenspreises des Deutschen Buchhandels in der Frankfurter Paulskirche (11.10.1998) und der sich daran anschließenden Diskussion um eine Instrumentalisierung der deutschen Vergangenheit und Verharmlosung von Auschwitz sowie der Rede von Ignatz Bubis, dem Vorsitzenden des Zentralrats der Juden in Deutschland, vom 9.11.1998 in der Synagoge in Berlin aus Anlass des 60. Jahrestages der „Reichskristallnacht“ über Walser unterstellten Versuch „Geschichte zu verdrängen“ bzw. „Erinnerung auszulöschen“ und „eine Kultur des Wegschauens und des Wegdenkens“ (Bubis-Walser-Kontroverse); der Debatte über das Holocaust-Mahnmal („Denkmal für die ermordeten Juden Europas“) (2000–2005) u. v. m. klar.

⁶ Niemand lebt im Augenblick. Ein Gespräch mit den Kulturwissenschaftlern Aleida und Jan Assmann über deutsche Geschichte, deutsches Gedenken und den Streit um Martin Walser. In: *Die Zeit* 50, 1998 (Online-Version ohne Seitenangaben).

vierzig Jahren einsetzenden Erinnerungsprozesses. Gegenüber dem oft erhobenen seiner Ansicht nach trivialen Vorwurf der Instrumentalisierung des Gedächtnisses leitet er dessen persuasiblen Charakter aus den fortgeschrittenen Möglichkeiten der Anpassung an die konkrete Gegenwart ab. „Niemand lebt bloß im Augenblick. Was in einer Gegenwart erinnert wird, steht immer im Bezug zu dieser Gegenwart, man könnte auch sagen: ist immer instrumentalisiert.“ Es liege einfach „in der Natur der Sache. Es gibt da kein neutrales Gebiet. Die erinnerte Vergangenheit dient immer dazu, die Gegenwart zu legitimieren oder auch zu delegitimieren.“ Als ein Faktor der (Re-)Konstruktion des Vergangenen und der Berechtigung des Gegenwärtigen entziehe sich die Erinnerung jeder moralischen Beurteilung. „Erinnerung an sich ist nichts Gutes und nichts Schlechtes. Sie ist eine ambivalente Angelegenheit. Bei Dankbarkeit und Verantwortung ist Erinnerung im Spiel. Aber auch um Rachedgedanken und Ressentiment zu nähren, muß man sich gut erinnern.“ Der Begriff und des kulturellen Gedächtnisses konstituiert die „Kultur als Gedächtnis“. Dies bekommt bei Assmann auch eine persönliche Dimension, da „das individuelle Gedächtnis kulturell geformt ist“. Das Fehlen der „klare[n] Trennung zwischen Innen und Außen“ habe zur Folge, dass „mit seinem Gedächtnis [...] jeder Teil eines größeren Zusammenhangs [ist]. Sobald ich mich erinnere, nehme ich an einem größeren Spiel teil. Die Soziogenese unserer Erinnerungen und die Gedächtnishaftigkeit der Kultur greifen ineinander.“

Dies soll aber nicht bedeuten, dass ein Gleichheitszeichen zwischen dem individuellen und kulturellen, *per se* kollektiven, Gedächtnis gesetzt werden dürfe. Gegen diese Versuchung zog Assmann u. a. in seiner sonst wohlwollenden Rezension⁷ des Buchs *Der Schleier der Erinnerung. Grundzüge einer historischen Memorik*⁸ von Johannes Fried zu Felde. In dieser Monographie, die vom deutschen Ägyptologen generell als „ein bahnbrechender Beitrag zur kritischen Historie“ bekomplimentiert wird, sei Fried offensichtlich der Gefahr erlegen, Erscheinungen, die Charakteristika der individuellen Erinnerung sind, unberechtigterweise auf das Kollektive projiziert und in Analogie zueinander betrachtet zu haben. Dies sehe man besonders krass bei der Behandlung des Prozesses der Implantierung der Erinnerungen, die „als ‚false memory debate‘ in den USA in den neunziger Jahren Furore gemacht hat“. Fried zerre fälschlicherweise nicht nur das individuelle, sondern auch „kulturelle“ Gedächtnis, das bei ihm lediglich auf „die mediengestützten und institutionalisierten Formen der Überlieferung“ beschnitten wurde, vor den „Richterstuhl des Historikers“. Er, der nur das Funktionsgedächtnis nicht aber das Speichergedächtnis kenne, begründe „seinen Begriff des kulturellen Gedächtnisses am Leitfaden mündlicher Überlieferung“, während die Schriftkulturen einen von Grund aus anderen Fall darstellen.

In Schriftkulturen dagegen erhält sich immer mehr, als von jeweiligen Gegenwarten gebraucht wird, und lagert sich, vergessen aber nicht verschwunden, in Archiven, Deponien und Verschüttungshorizonten ab. Gerade die Vergessenheit bewahrt solche

⁷ Assmann, Jan: *Von Haus aus unzuverlässig. Johannes Fried erklärt das Erinnerungsvermögen aus einem Wechselspiel von Kultur und Gehirn*. In: „Frankfurter Rundschau“ vom 6.10.2004 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁸ München: C. H. Beck 2004.

Spuren vor den verformenden Kräften der Erinnerung. Es wäre eine arge Verkürzung, wenn man das kulturelle Gedächtnis von Schriftkulturen nach dem organisistischen Modell unaufhörlichen Wandels und Fließens verstehen wollte. Hier kommt es zu Sedimentierungen, Verschüttungen und Verfestigungen, die teil- oder zeitweise dem kulturellen Recycling, dem Zugriff verformender Erinnerung entzogen sind. (Ebd.)

Die Teilhabe der Vergangenheit an unserer Gegenwart kommt nicht nur in deren entstellten Bildern zum Ausdruck, sondern auch solchen, die wir „als bedeutungsgeladen interpretieren, verantworten und verarbeiten müssen“. Auf dreierlei Weise manifestiere sie sich in unserem Leben: „in Spuren, die wir verwischen oder lesen können, in Botschaften, Legaten und Testaten, das heißt als Tradition und als Erbe, das wir antreten oder verwerfen können, und in Erinnerungen, die uns die Vergangenheit entstellen und verschleiern, indem sie sie repräsentieren“.

2

Die Assmannsche Konzeption des kulturellen Gedächtnisses und das Programm der Neuverortung des Alten Ägyptens stießen auf reges Interesse der Fachwelt. Aus den Reihen der Philologen kam Kritik recht unterschiedlichen Charakters. So sieht z. B. Elena Esposito im Assmanns Verfahren, den Gedächtnisbegriff auf Bereiche auszuweiten, „die oft nicht damit verbunden werden“⁹, nichts Originelles, da es „eine heute ziemlich verbreitete Tendenz“ (248) sei. Sein Hauptverdienst stelle vielmehr die ausgezeichnete Systematik der theoretischen Einrahmung dar, die dadurch „als Anknüpfung für verschiedene Disziplinen“ (248) diene. Die Zweifel der Forscherin weckt jedoch die „Fokalisierung des Gedächtnisses auf Kultur“, die doch kontingent, nicht aber notwendig sei. Den Akzent legt Esposito auf den vom Assmann hervorgehobenen „Drang zur Stabilisierung“ als „Grundmotiv der Gedächtnisleistung“, welcher doch in der *per definitionem* den Veränderungen unterliegenden Kultur nicht verwirklicht werden könne. Die Gelehrte legt nahe, in diesem Kontext eher einen anderen Faktor – z. B. das Vergessen – in den Fokus zu stellen. „Die Funktion des Gedächtnisses wäre dann wohl Erinnern, aber zugleich auch [...] Vergessen, also sich von der Vergangenheit zu befreien, um anderen Projektionen in der Zukunft Platz zu machen“ (248). Als primäre Funktion des Gedächtnisses tritt aus dieser Perspektive nicht die Aufbewahrung der Vergangenheit, sondern eher „ihre Rekonstruktion in der Form von Erinnerungen“ (248) hervor. Das Ergebnis der Erinnerungsarbeit wäre dann wohl die „Wirklichkeit“, vermindert um das, „was unvermeidlich vergessen werden muss“. Aus dieser Sicht müsse von einem komplementären Zusammenhang zwischen Erinnern und Vergessen ausgegangen werden, was wiederum unmöglich macht, das Erinnern als eine selbstständige Größe zu betrachten.

Diese Sicht unterscheidet sich von der Perspektive Bernd Faulenbachs, dessen Kritik v. a. darauf abzielt, die Anwendbarkeit der „Theorie des kulturellen Gedächtnisses

⁹ Esposito, Elena: *Eine Erinnerung an das Vergessen*. In: „Erwägen, Wissen, Ethik“, Nr. 13, 2002. Hrsg. v. Frank Benseler/Bettina Blanck/Reinhard Keil-Slawik/Werner Loh. Stuttgart: Lucius Verlagsgesellschaft, S. 248.

auf die neuste Geschichte“¹⁰ kritisch zu hinterfragen. Die Analyse der historischen Entwicklung im 19. Jh. erlaubt dem Forscher die Schlussfolgerung zu ziehen, es gebe eine Korrelation zwischen dem kommunikativen und kulturellen Gedächtnis. Dabei komme vor, dass „Teile der ‚Inhalte‘ des Speichergedächtnisses mit der Gegenwart in Beziehung gesetzt werden und damit Splitter der ‚bewohnten‘ Vergangenheit“ (249) würden. Als Ergebnis stellt sich die Unmöglichkeit einer klaren Grenzziehung zwischen den beiden Typen des Gedächtnisses heraus. Für disputabel hält Faulenbach ferner die Anwendung (durch Assmann) einer Theorie, die auf der Basis der Leistungen von frühen Hochkulturen des Orients geschaffen wurde, auf die Gegenwart des Westens. In diesem Zusammenhang wäre seiner Ansicht nach sinnvoll zu fragen, „inwieweit die kulturellen Gedächtnisse sich in der Gegenwart transformieren oder erodieren“ (249). Die Wirksamkeit der beiden von Assmann erhobenen entscheidenden Momente der Ausbildung des kulturellen Gedächtnisses: der „Stabilisierung von Erfahrung“ und der „Einschließung lebenszeittranszendierenden Zeithorizonte“, sei in der gegenwärtigen Welt zumindest umstritten, was die These nahelege, dass an dem Punkt die Theorie des kulturellen Gedächtnisses an ihre Grenzen stieße (250).

Das Problem der Umsetzung der Theorie Assmanns in die Praxis der historisch-empirischen Forschung beschäftigt auch Jan-Holger Kirsch. In diesem Zusammenhang interessieren ihn die Möglichkeiten, Assmanns Gedankengebäude zu präzisieren, „um Probleme der Gedächtnisbildung in modernen Gesellschaften noch überzeugender zu beschreiben“¹¹. Im Gegensatz zu Faulenbach ist Kirsch aber zuversichtlicher, was die praktische Anwendung der Theorie angeht. Zwar ist sie anhand vormoderner Gesellschaften entwickelt worden, jedoch sollen sich deren Kategorien, die eine schnelle Operationalisierung erlauben, ohne Weiteres auf „die neuere und neueste Geschichte“ (254) übertragen lassen. Um die Belastbarkeit der Theorie unter Beweis zu stellen, schildert er einerseits Beispiele zeremonieller Kommunikation in den Ländern des Realsozialismus, andererseits „rituelle Inszenierungen“ in der alten Bundesrepublik, mit deren primärer Funktion, die gesellschaftliche Integration herzustellen. Um Assmanns Programm überzeugend zur Analyse zeitgeschichtlicher Themen zu verwenden, müsse man es allerdings „um Elemente der Konfliktsoziologie und der politischen Kulturforschung“ (254) ergänzen und die individuelle „Akteursebene“ stärker berücksichtigen.

Andreas Langenohl konzentriert sein Augenmerk auf den „kontraintuitiven [gleichwohl fruchtbaren] Gedanken“ Assmanns, dass „kollektive Erinnerung nicht beliebig formbar und instrumentalisierbar ist, sondern sich ab einem gewissen Punkt jeglichen Instrumentalisierungsversuchen entzieht“¹². Gleichzeitig bemängelt der Forscher

¹⁰ Faulenbach, Bernd: *Lösen sich in der Gegenwart die im 19. Jahrhundert herausgebildeten „kulturellen Gedächtnisse“ auf? Zur Anwendbarkeit von Jan Assmanns Theorie auf die neuste Zeit.* In: „Erwägen, Wissen, Ethik“, Nr. 13, 2002. Hrsg. v. Frank Benseler/Bettina Blanck/Reinhard Keil-Slawik/Werner Loh. Stuttgart: Lucius Verlagsgesellschaft, S. 249.

¹¹ Kirsch, Jan-Holger: *Formen des Erinnerns – Kulturtheorie der Sozialgeschichte.* In: „Erwägen, Wissen, Ethik“, Nr. 13, 2002. Hrsg. v. Frank Benseler/Bettina Blanck/Reinhard Keil-Slawik/Werner Loh. Stuttgart: Lucius Verlagsgesellschaft, S. 253.

¹² Langenohl, Andreas: „*Kulturelles Gedächtnis*“? *Soziologische Bedenken.* In: „Erwägen, Wissen, Ethik“, Nr. 13, 2002. Hrsg. v. Frank Benseler/Bettina Blanck/Reinhard Keil-Slawik/Werner Loh. Stuttgart: Lucius Verlagsgesellschaft, S. 255 f.

„theoretische Inkonsistenzen und empirische Fragwürdigkeiten“ (256), die sich zwangsläufig beim Versuch ergeben müssen, diese an sich produktive These allein aus dem textuellen Kulturbegriff heraus zu entwickeln. Sie ließen sich aber leicht vermeiden, „wenn man die These unter Rückgriff auf die *Interaktions- und Konflikttheorie*“ (256) begründen würde. Im Einzelnen sollen zahlreiche „theoretische Kalamitäten“ auf die unzureichende Berücksichtigung des „basale[n] soziale[n] Mechanismus der Bewältigung existenzieller Unsicherheit“ (256) durch Assmann zurückgehen. Die radikale Fokussierung der „„geformte[n]’ Sprachhandlungen – Texte“ als „kulturelle Merkzeichen“ statt der konkreten Kommunikationsakte „blendet [...] nicht nur Erinnerungspraktiken in interaktionalem Kontext aus, sondern betont über Gebühr Kohäsion und Kohärenz“ (256). Unter Bezugnahme auf die Studien Jack Goodys rüttelt Langenohl darüber hinaus an der seiner Meinung nach „irrig[e] Annahme“, die Schriftlosigkeit führe zur Entwicklung „eine[r] besondere[n] Erinnerungsvirtuosität“. Ebenso kritisch steht er Assmanns anthropomorphem Verständnis kollektiver Erinnerung gegenüber, das für Aporien und Inkonsistenzen im gesamten Konzept verantwortlich sei (256 f.), und spricht der vom Ägyptologen durchgeführten „Gleichsetzung von Kultur und Gedächtnis“ (257) jede Produktivität ab. Sie müsse unweigerlich „denklogisch zur Donquichotterie einer Suche nach Kollektivneurosen“ (257) führen.

3

Die Halbwachs-Assmann-Theorie des kulturellen Gedächtnisses in ihrer klassischen Observanz, die durch Assmann hauptsächlich in dem Aufsatz *Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität* (1988), dem theoretischen Hauptwerk *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen* (1992) und der Zehn-Studien-Sammlung *Religion und kulturelles Gedächtnis*¹³ (2000) dargelegt wurde, stieß – eingedenk aller geäußerten Vorbehalte – besonders in den Philologen- und Kulturwissenschaftlerkreisen auf eine große Resonanz. Seit Jahren gehört dieses Gedankengebäude zu den meist diskutierten und zitierten Denkansätzen. Umso paradoxer mag es erscheinen, dass von allen Konstruktionen Assmanns mitnichten dieser letzten Endes beschieden war, das größte Aufsehen, und zwar sowohl der Fachwelt als auch der Öffentlichkeit, zu verursachen. Diese Rolle wurde deren immanentem Bestandteil und Ausläufer – dem Begriff der Erinnerungsfigur zuteil, den Assmann in der Gestalt Moses und der mit ihm zusammenhängenden „Mosaischen Unterscheidung“ thematisierte. Besonders zwei Bücher: *Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur*¹⁴ (2000) und *Die Mosaische Unterscheidung oder der Preis des Monotheismus*¹⁵ (2003) lösten eine Lawine von Kommentaren und Gegenstimmen aus.

¹³ Assmann, Jan: *Religion und kulturelles Gedächtnis*. 2. Aufl. (1990). München: C. H. Beck 2004.

¹⁴ Assmann, Jan: *Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur*. 6. Aufl. (1990). Frankfurt am Main: Fischer 2007. Die englischsprachige Originalausgabe, *Moses the Egyptian. The Memory of Egypt in Western Monotheism*, erschien bei Harvard University Press in Cambridge bereits 1997.

¹⁵ Assmann, Jan: *Die Mosaische Unterscheidung oder der Preis des Monotheismus*. München, Wien: Carl Hanser Verlag 2003.

Von den um den Eingottglauben sowie die Gestalten Moses und Echnatons kreisenden Büchern Assmanns fühlten sich zuerst Theologen sowie Religions- und Kulturwissenschaftler angesprochen und herausgefordert¹⁶. Zum Reaktionsspektrum, das von zuweilen scharfen Kritiken bis zur wohlwollenden Unterstützung reicht, äußerte sich Assmann selbst folgendermaßen:

Die einen werfen mir vor, ich hätte einen Popanz konstruiert. Im Alten Testament gehe es nicht um wahre oder falsche Religion, sondern um Freiheit und Knechtschaft. Das halte ich schlicht für unzutreffend. Die anderen halten mich für einen Vertreter der Postmoderne, die keine verbindlichen Normen mehr kennt. Dieser Vorwurf ist sehr viel interessanter und hat mir viel zu denken gegeben.¹⁷

Für die Erforscher des Alten Testaments hat die Frage nach der Gestalt Moses eine fundamentale Bedeutung. Deshalb fragt Rolf Rendtorff, „ob Mose ein Ägypter war – und ob er denn jemals gelebt hat“¹⁸, und das, obwohl Assmann das Problem der Historizität dieser Gestalt überhaupt nicht angehen will und schon früher diese Absicht *expressis verbis*¹⁹ zum Ausdruck brachte. Gleichwohl ergibt sich für den Alttestamentler die schlechthinnige Notwendigkeit der Frage einerseits daraus, dass es für Moses keine anderen Quellen als die *Bibel* selbst gibt (195), andererseits weil die Frage nach Moses gleichzeitig eine „nach den Anfängen der israelitischen Religion oder gar nach ihrem Ursprung“ (196) sei. „Wenn Mose aber ausschließlich eine Figur der Erinnerung ist, was bedeutet das für die »Mosaische Unterscheidung«?“ (197) Rendtorff polemisiert mit den Behauptungen Assmanns, „die monotheistische Bewegung, die sich [...] gerade mit dem Namen Moses verbindet, versteht sich als eine anti-ägyptische Revolution“²⁰ und die Bibel habe – um der Selbstdefinition der Religion willen – „ein Bild Ägyptens als ihr eigenes Gegenbild bewahrt“²¹. Dem Ägyptologen gehe es tatsächlich gar „nicht um eine Auslegung der Texte, sondern um eine Aufnahme

¹⁶ Vgl. u. a. Schulz, Matthias: *Das Testament des Pharao*. In: „Der Spiegel“ 52, 2006 vom 22.12.2006, S. 114.

¹⁷ Assmann, Jan. In: „Eine neue Form der Gewalt“. *Der Ägyptologe Jan Assmann über die Intoleranz der monotheistischen Religionen*. In: „Der Spiegel“ 52, 2006 vom 22.12.2006, S. 118.

¹⁸ Rendtorff, Rolf: *Ägypten und die »Mosaische Unterscheidung«*. (Erstdruck: Becker, Dieter [Hrsg.]: *Mit dem fremden leben. Teil 2: Kunst, Hermeneutik, Ökumene*. Erlangen: Erlanger Verlag für Mission und Ökumene 2002, S. 113-122.) Hier nach dem Nachdruck im Anhang zu: Assmann, Jan: *Die Mosaische Unterscheidung. Oder der Preis des Monotheismus*. München, Wien: Carl Hanser Verlag 2003, S. 193.

¹⁹ „Dabei werde ich die Frage gar nicht stellen, geschweige denn beantworten, ob Moses ein Ägypter oder ein Hebräer oder ein Midianiter war. Diese Frage betrifft den historischen Moses und gehört daher zur Geschichte. Mir geht es um Moses als Figur der Erinnerung. Als Figur der Erinnerung unterscheidet sich Moses der Ägypter grundsätzlich von Moses dem Hebräer oder dem Moses der Bibel.“ Assmann, Jan: *Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur*. 6. Auflage. Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag 2007, S. 29.

²⁰ Ebd., S. 268.

²¹ Ebd., S. 269.

und Weiterführung ihrer Wirkungsgeschichte“ (199). Unhaltbar ist für Rendtorff die Bewertung der Wüste als der Gegenwelt Ägyptens, wo die Ausformung des Begriffs „Israels“ erfolgt und die einen geeigneten Rahmen für die Gründung der Gegenreligion darstellt, die sich gegen alles, wofür Ägypten steht, wende. Ebenfalls verfehlt sei Assmanns Bezugnahme auf die Exodus-Geschichte, die erneut als ein Symbolisierungsprozess geschildert wird, der darauf hinausläuft, Ägypten zum Inbegriff „des Ausgegrenzten, Verworfenen, religiös Unwahren“²² zu machen. Die Denkweise des Heidelberger Forschers führe dazu, „das Mosaische Gesetz [...] auf die »Unterscheidungen und Gegensätze« zwischen Israel und Ägypten“ (202) zu reduzieren. Assmanns Hauptthese: „Ägyptens Rolle in der Exodus-Geschichte ist nicht historisch, sondern mythisch: sie gehört bestimmend zum Selbstbild derer, die diese Geschichte erzählen“²³, sowie die daran anschließende Kritik, seien unzutreffend. Sie werden vor dem Hintergrund „eines Ägyptenbildes [vorgebracht], das es so in der Hebräischen Bibel“ nicht gebe (201, 204). In Konsequenz gebe es auch die Mosaische Unterscheidung nicht, zumindest in der von Assmann gewollten Gestalt.

Ähnlich wie bei Rendtorff schwankt auch bei Erich Zenger das pauschale Urteil über die Monographie Assmanns zwischen Anerkennung für die kulturwissenschaftliche Leistung des Ägyptologen²⁴ und der Überzeugung von der Brisanz des dort vorgebrachten Materials²⁵. Assmann gehe es im Allgemeinen „nicht um die Destruktion des Monotheismus, sondern um dessen Befreiung von den ihm inhärenten Feindbildern, von dessen dogmatischer Verachtung »Ägyptens« und von dessen Hang zur Gewalt“ (214). Der Fehler des Ägyptologen beruhe jedoch auf der primären Überschätzung der „Friedfertigkeit des Polytheismus“ (215), dessen internationaler Charakter doch nirgends die Kriege verhinderte. Mit diesem Einwand geht es Zenger um nichts weniger als „die Infragestellung der Hauptthese Assmanns, daß die Mosaische Unterscheidung die Wurzel der Gewalttätigkeit des biblischen Monotheismus sei“ (216). „Kaum nachvollziehbar“ ist in den Augen des Gelehrten die Behauptung, die Gründung der neuen (monotheistischen) Religion und der Auszug aus Ägypten würden den Verzicht auf die „Weltbeheimatung“²⁶ bedeuten. Die Auffassung Assmanns stehe „im Widerspruch zum Mainstream biblischer Heilsvorstellungen und Heilsverheißungen“ (217). Einen Höhepunkt erreicht die Auseinandersetzung in der Kritik der „Hauptthese des Buches über die Mosaische Unterscheidung als dem religionsgeschichtlichen Ur-Sündenfall“ (218). Der Forscher bestreitet die der Bibel von Assmann unterstellte Sicht Ägyptens

²² Ebd., S. 20.

²³ Ebd., S. 247.

²⁴ „*Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur* [...] ist nicht nur ein kulturwissenschaftlich faszinierendes Buch“. Zenger, Erich: *Was ist der Preis des Monotheismus?* (Erstdruck: „Herder Korrespondenz. Monatshefte für Gesellschaft und Religion.“ H. 4, April 2001, S. 186-191.) Hier nach dem Nachdruck im Anhang zu: Assmann, Jan: *Die Mosaische Unterscheidung. Oder der Preis des Monotheismus*. München, Wien: Carl Hanser Verlag 2003, S. 209.

²⁵ „Die hier vorgetragenen Thesen sind im höchsten Maße brisant und provokant für eine Theologie, die [...] die Hebräische Bibel [...] als unaufgebbares Fundament festhalten will.“ Ebd., S. 209; vgl. Rendtorff, *Ägypten und die »Mosaische Unterscheidung«*. 2003, S. 194.

²⁶ Der „Einzug in die Religion [bedeute] das Nein zur Welt, die darauf mit Haß und Verfolgung reagiert“ Assmann, *Moses der Ägypter*. 2007, S. 247.

als „mythische Chiffre für Polytheismus“ (218). Vielmehr stehe es für „alle Formen der Entwürdigung und Entrechtung“ (218), ein Aspekt, den Assmann völlig ausblende. Trotz all dieser Einwände sieht Zenger die Aufgabe der „heilsamen Provokation“ des Buches darin erfüllt, dass „wir [...] die gewaltbesetzten Texte der Bibel über den wahren Gott nicht mehr so naiv lesen dürfen, wie wir dies bis heute tun“ (220).

Viel kritischer steht der These vom *per se* gewaltsamen Charakter des Monotheismus Klaus Koch gegenüber. Er sieht darin ein nächstes Glied in einer ganzen Kette von letztlich gescheiterten Versuchen, für „die Entsetzen erregenden Geschehnisse und Verhältnisse“²⁷ eine plausible Erklärung zu bieten. Nachdem die bisherigen Anstrengungen, die Wurzel des Übels auf den „preußisch-deutschen Militarismus“, dann auf „einen weiträumiger gedachten Kapitalismus“, schließlich auf die „die Menschheitsgeschichte prägende patriarchale Unterdrückung der Frau“ abzuwälzen als „nicht ausreichend“ erschienen sind, „bietet sich neuerdings der Monotheismus von Judentum, Christentum und Islam als genereller Sündenbock für Geschichte und Gegenwart an“ (221). Die gemischten Gefühle Kochs resultieren aus zweierlei Gründen. Einerseits bringt er seine unverhohlene Bewunderung für die Zeichnung durch Assmann des „geistesgeschichtlichen Horizont[s]“ und „die glanzvolle Ordnung des disparaten Materials“ (228), die „Licht auf zahlreiche geschichtliche Weichenstellungen, die bislang von der Forschung übersehen worden waren“ (228) werfe, zum Ausdruck. Auf der anderen Seite bezweifelt er die tatsächliche informative Leistung des Buches, dessen Lektüre „mindestens ebenso viele Fragen [wecke], wie sie beantwortet“ (228). Wenig „textlichen Anhalt“ biete u. a. Assmanns Monographie für die These vom internationalen und dadurch toleranten Charakter des Polytheismus. Überhaupt scheint dem Forscher der Binarismus, der radikal zwischen polytheistischen und monotheistischen Religionen differenziert, fehl am Platz. Stattdessen starte Assmann im „Programm des Kosmotheismus [...] einen Generalangriff auf die christliche (jüdische und islamische) Gotteslehre“ (236). Während Koch im „blaß gewordenen Christentum“ (236) einen „Schluß des Kosmotheismus“ begrüßen würde, kehre für den Ägyptologen das Verdrängte „nicht in Gestalt des Polytheismus, sondern des [verhassten] spätantiken Kosmotheismus“²⁸ zurück. Die „Wiederkehr des Verdrängten“ sei für Assmann gleichbedeutend mit der „Wiederkehr des Ägyptens“²⁹, „der Heimat des Kosmotheismus“³⁰, die „der westliche Monotheismus [...] stets latent in sich getragen hat, bis es in der Renaissance und der Aufklärung zu einer Wiederkehr des Verdrängten kam“³¹.

Im Aufsatz *War der Exodus der Sündenfall?*³² von Gerhard Kaiser erfolgt die Kritik der Theorie Assmanns aus philologischen Positionen. Die selbst eingestandene Rand-

²⁷ Koch, Klaus: *Monotheismus als Sündenbock?* (Erstdruck: „Theologische Literaturzeitung. Monatsschrift für da gesamte Gebiet der Theologie und Religionswissenschaft“. H. 9, September 1999, S. 874-884.) Hier nach dem Nachdruck im Anhang zu: Assmann, Jan: *Die Mosaïsche Unterscheidung. Oder der Preis des Monotheismus*. München, Wien: Carl Hanser Verlag 2003, S. 221.

²⁸ Assmann, *Moses der Ägypter*. 2007, S. 279.

²⁹ Ebd.

³⁰ Ebd., S. 209.

³¹ Ebd., S. 280.

³² Kaiser, Gerhard: *War der Exodus der Sündenfall?* (Erstdruck: „Zeitschrift für Theologie und Kirche“. H. 1, 2001, S. 1-24.) Hier nach dem Nachdruck im Anhang zu: Assmann, Jan: *Die Mo-*

stellung des Autors unter den Ägyptologen, Alttestamentlern, Ideengeschichtlern und Historikern ermöglicht ihm „aus dem Abstand einen Blick für das Grundsätzliche zu entwickeln“ (239). Als erstes wirft Kaiser Assmann, der die „Gedächtnisgeschichte als neuen Zweig der Historiographie“ (242) zu begründen sucht, ein „terminologisches Schwanken“ vor. Er könne sich nicht richtig entscheiden, wie er die Gedächtnis- und Faktengeschichte tatsächlich auffasst. Inakzeptabel ist für den Philologen eine Optik, aus welcher die Vergangenheit als bloße Sammlung von Fakten und Ereignissen verstanden wird, während sie doch „auch Konstellationen, sogar ideelle, umfaßt“ (240). Ziemlich suspekt komme dem Forscher überhaupt das Unterfangen vor, die Gedächtnisgeschichte als eine neue mehr oder minder autonome unter dem Dach der Geschichte zu installierende Disziplin zu etablieren. Assmann übergehe „den selbstreflexiven Zug“ (242) der Gedächtnisgeschichte, die im Gegensatz zu anderen „geschichtlichen“ Fächern, wie Sozial- oder Ideengeschichte, „sich anderen Weisen der Geschichtsschreibung zu[ordne], die sich mit der Geschichte des menschlichen Geschichtsverhältnisses selber befassen, wie etwa Traditionsgeschichte“ (242). Die Problematik der Verdrängung gibt dem Philologen Anlass, zur Moses-Frage überzuleiten. Kaiser ficht die Stichhaltigkeit des Freudschen Konzeptes³³ an, Moses, ein ägyptischer Anhänger Echnatons, sei von den Juden, denen er den Monotheismus beigebracht hatte, ermordet worden. Die im Zusammenhang mit diesem Verbrechen entstandene Schuld solle dann von ihnen verdrängt worden sein, indem sie „den ermordeten Moses [...] zum Offenbarungsträger und charismatischen Führer“ (245) überhöht hätten. Diese für Freud grundsätzliche, für Assmann als Beweismaterial für die Stützung seiner Theorie relevante These schwebe ziemlich in der Luft, weil „Moses als historische Gestalt nicht zwingend nachweisbar“ (245) sei. Auch daran zeige, sich dass „die Konstruktion Assmann [...] in seinem Sinne kaum als gedächtnisgeschichtlich bezeichnet werden“ (247) könne, „weil in erheblichem Umfang die Folie der realgeschichtlich vorgegebenen Sachverhalte“ (247) fehle. Der große zeitliche Abstand zwischen der Herrschaft Echnatons (13. Jh. v. Chr.) und dem Übergang der Juden zum Monotheismus (am frühestem im 7. Jh. v. Chr., wahrscheinlich aber viel später) lasse einen Zusammenhang zwischen den beiden als sehr unwahrscheinlich erscheinen. Assmanns Erwägungen zu Echnatons und Moses gäben übrigens dessen „Schwanken zwischen Hermeneutik und Konstruktion“ (250) wieder. In Wirklichkeit versuche hier Assmann, Feuer und Wasser zu vereinen. Da der Monotheismus Echnatonischer und Mosaischer Prägung nichts miteinander zu tun haben, können sie „nicht sinnvoll auf einen gemeinsamen Oberbegriff gebracht werden“ (252). Aus diesem Grund wendet sich Kaiser entschieden gegen Assmanns Praxis, „die politischen Implikationen und Positionierungen der biblischen Texte als Primärbestand“ auf Kosten der „Geschichte Israels mit seinem Gott“ darzustellen.

saische Unterscheidung. Oder der Preis des Monotheismus. München, Wien: Carl Hanser 2003, S. 239; vgl. Bahnert, Partick: *Die Sendung Assmanns.* In: „F.A.Z.“ vom 22.11.2000 (Online-Version ohne Seitenangaben).

³³ Vgl. Assmann, Jan: *Moses, Paulus, Ödipus. Religion als Schuldgefühl und als Zusammenhalt: Richard J. Bernstein interpretiert Freuds Analyse des jüdischen Monotheismus neu.* In: „Frankfurter Rundschau“ vom 12.07.2003 (Online-Version ohne Seitenangaben).

Die Brisanz des Themas, der provokative, überkommene religiöse Auffassungen herausfordernde Charakter der Thesenstellung und die Einfachheit, mit der sich der Stoff in die gegenwärtigen gesellschaftlichen Entwicklungen und mentalen Prozesse einbetten lässt, haben dazu geführt, dass Assmann zu einer stark medial wirkenden und sogar auf der politischen Ebene ohne Weiteres sichtbaren³⁴ Persönlichkeit öffentlichen Lebens wurde. Dadurch fanden auch seine Behauptungen, allen voran selbstverständlich die Monotheismus-Konzeption, Eingang in die überregionale Tages- und Wochenpresse. So wechselt Matthias Schulz in seinem elfseitigen Aufsatz *Das Testament des Pharao*³⁵ zwischen der Darstellung der Theorien Assmanns, Sigmund Freuds und Franz Maciejewskis und den Überleitungen zur aktuellen Religionsdebatte und -situation in Deutschland mit den Elementen des Sensations- und entlarvenden Journalismus. Assmanns Konstruktion wird hier schlechtweg als der Todesstoß betrachtet, welcher der schnell schrumpfenden Religiosität der Deutschen³⁶ versetzt wird. „Doch nun wankt auch dieser letzte – moralische – Turm der einst ‚festen Burg‘ Luthers. Gottes sittliche Integrität steht in Zweifel. Der Monotheismus, heißt es, sei *per se* ein gewalttätiger Glaube“ (113).

Solche Art des Sensationsjournalismus zwang zuweilen Assmann dazu, Repliken zu schreiben. Von einigen Thesen und dem allgemeinen Tenor des obigen Artikels distanzierte er sich schnell und entschieden im offenen Brief an die „Spiegel“-Redaktion³⁷. Seine Empörung weckte einerseits die „anachronistische Verwendung des Begriffs ‚Jude‘“, während die Bibel „nie von ‚Juden‘, sondern von Israel oder den ‚Kindern Israel‘“ spreche. Zum anderen könne er sich nicht unter dem den Juden gemachten Vorwurf des Religionsplagiats unterschreiben. Der Gelehrte berief sich dabei auf seine oft zitierte und in zahlreichen Schriften zum Ausdruck gebrachte Überzeugung, dass es in seinen „Augen zwischen dem exklusiven Sonnenkult Echnatons und dem biblischen Eingottglauben keinerlei kausale Beziehung“³⁸ gebe. Drittens nahm er Abstand vom Vorwurf des Priesterbetrugs. „Das ist die Sicht der radikalen Aufklärung, die religiöse Phänomene nicht anders als in der Sprache des Priesterbetrugs behandeln kann. Nichts könnte meiner Sicht der Dinge ferner liegen.“ Noch kritischer sprach sich Assmann zu diesen Revelationen im „Die-Welt“-Interview mit Hannes Stein aus.³⁹ Auch diesmal stehen v. a. zwei umstrittene Thesen des „Spiegel“-Titelartikels im Focus: 1) Ob die Juden von den Ägyptern abgekupfert haben? 2) Ob sich der jüdische Monotheismus tatsächlich „mit ungeheuerlichen Blutbädern gegen eine friedvolle heidnische Umwelt durchgesetzt“ habe? Assmann brachte erneut seine Einwände gegen den volksetymo-

³⁴ Die Menge der Jan Assmann verliehenen Preise, Auszeichnungen, Staatsorden u. ä. ist imposant.

³⁵ Schulz, *Das Testament des Pharao*. 2006, S. 112-123.

³⁶ „In Sachsen und Thüringen ist mehr als die Hälfte der Bevölkerung konfessionslos, Schleswig-Holstein liegt bei knapp 40 Prozent“ (113).

³⁷ Assmann, Jan: *Offener Leserbrief*: <http://spiegelkritik.de/2007/01/05/offener-leserbrief-assmann-distanziert-sich/> [12.02.2008]

³⁸ Ebd.

³⁹ *Ist eine „Spiegel“-Titelgeschichte massiv antisemitisch? Hannes Stein im Gespräch mit Jan Assmann*. In: „Die Welt“ vom 13.01.2007 (Online-Version ohne Seitenangaben).

logischen Gebrauch des Begriffs „die Juden“ in Bezug auf eine spätbronzezeitliche Gemeinschaft vor und bestätigte noch einmal, dass er „überhaupt keine Verbindung zwischen dieser Amarna-Religion und dem biblischen Monotheismus“ sehe. Besonders hart zog er zu Felde gegen die vehement in der Tages- und Wochenpresse als eine Sensationsmeldung missbrauchte These von den angeblich auf den Ursprung des Monotheismus zurückgehenden Gewalttaten. Damit solle der dem Eingottglauben angeborene *per se* gewalttätige Charakter zusammenhängen.

Das ist natürlich alles Unsinn. Wenn in der Bibel davon die Rede ist, dass Hunderte Baalspriester abgeschlachtet wurden – oder von den Säuberungen nach dem Tanz um das goldene Kalb –, dann ist das in meinen Augen Literatur.

Assmann weist darauf hin, dass aus seiner Sicht das Entscheidende nicht das ist, was man auf der textuellen Oberfläche vorfindet, sondern das „Wie“ des Leseprozesses, also die Lektüre selbst. Deshalb solle die Bibel nicht als historisches Werk und nicht ohne gebührende Einbeziehung des Zeitkontextes betrachtet werden. „Ich sehe die Aufgabe unserer philologischen Beschäftigung mit den biblischen Texten darin, sie zu historisieren, also zu sagen: Das hatte seinen Ort in einer bestimmten Zeit. Aus dieser Zeit heraus versteht man die Sprache.“ Die Diktion des „Der-Spiegel“-Artikels erinnere ihn an „die sehr grobschlächtige Religionskritik des 18. Jahrhunderts“. Sie heute gegen die Kirche einzusetzen komme ihm wie „reine Donquichotterie“ vor.

Die allerdings aus mehr traditionellen Positionen besprochene Gestalt Moses wurde schon früher das Thema des Editorials in „Der Spiegel“. In *Mose Superstar* von Mathias Schreiber⁴⁰ wird neben neuen Büchern über den religiösen Eiferer, die größtenteils aus den Federn der Theologen oder Religionswissenschaftler stammen, auch die Theorie Assmanns aus *Moses der Ägypter* vorgestellt. Tatsächlich kommt in diesem Kontext tendenziös eigentlich nur eine These zur Sprache, und zwar erneut die von der militanten Natur des Monotheismus gegenüber dem toleranten Wesen des Polytheismus, die – wie es sich herausstellt – ihren Befürworter im prominenten Religionshistoriker Mircea Eliade gefunden haben sollte.

Die Signifikanz der Thesenstellung und die rapide wachsende Popularität der Bücher Assmanns wurde sehr schnell in der „Frankfurter Allgemeine Zeitung“ erkannt, für die der Ägyptologe *notabene* bereits seit 1995 Sachbuchrezensionen⁴¹ schreibt.

⁴⁰ Schreiber, Mathias: *Mose Superstar*. In: „Der Spiegel“ 16, 2006 vom 15.04.2006, S. 152-164.

⁴¹ U. a. Assmann, Jan: *Hellas, Hellas über alles*. In: „F.A.Z.“ vom 6.11.1995 [Besprechung von: Pichot, André: *Die Geburt der Wissenschaft. Von den Babyloniern zu den frühen Griechen*. Aus dem Französischen von Siglinde Summerer und Gerda Kurz. Frankfurt am Main/New York: Campus Verlag 1995.] (Online-Version ohne Seitenangaben); ders.: *Fingerzeig und Flammenschrift*. In: „F.A.Z.“ vom 07.11.1997 [Besprechung von: Kieffer, René; Bergman, Jan (Hrsg.): *La Main de Dieu. Die Hand Gottes*. Tübingen: Verlag Mohr Siebeck 1997] (Online-Version ohne Seitenangaben); ders.: *Israel unter den Völkern*. In: „F.A.Z.“ vom 18.05.1998. [Besprechung von: Görg, Manfred: *Die Beziehungen zwischen dem alten Israel und Ägypten. Von den Anfängen bis zum Exil*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1997] (Online-Version ohne Seitenangaben); ders.: *Tagsüber parliert er als Ägyptologe, nachts reißt er die Bibel auf*. In: „F.A.Z.“ vom 2.02.2002 [Besprechung von: Krauss, Rolf: *Das Moses-Rätsel. Auf den Spuren einer biblischen Erfindung*. München: Ullstein Verlag 2001]; ders.: *Gott muß Gerechtigkeit lernen*. In:

Nachdem 1996 Wolfgang Röllig Assmanns Buch „Ägypten. Eine Sinngeschichte“⁴², „ein Buch, mit dem er [der Leser] an den Botschaften Ägyptens teilnehmen kann, das ihn zum Mitdenken veranlaßt und damit zum besseren Begreifen des letztlich Unbegreiflichen an dieser Kultur“, rezensiert⁴³ hatte, erschien 1998 die Besprechung von „Moses der Ägypter“⁴⁴. Der umfangreiche Text steht symptomatisch für die Rezeption des Buches von Assmann. Die meisten später wiederholt erhobenen Zweifel und Einsprüche wurden hier antizipiert, zahlreiche Vorzüge der berühmten Monographie herausgestellt. Zu der ersten Gruppe gehört v. a. die kontroverse und schnell zum hauptsächlichen Stein des Anstoßes gewordene Opposition von dem toleranten, humanen Polytheismus und dem militanten, reaktionären Monotheismus, die in der Besprechung ironisch gekontert wurde. „Der Gedanke steht moralisch hoch und ist intellektuell sehr flach. Den ethischen Schuh zieht Assmann sich an, sein grobschlächtiges Gegenstück läßt er aber links liegen. Manchmal macht er den Eindruck, als gehe er auf einem Socken durch seine Geschichte.“ (Ebd.) Eine zweite Konstante auf der, zwar nicht allzu langen, dafür aber sehr widerstandsfähigen und sich kaum ändernden Liste der Vorbehalte stellt der Befangenheitsvorwurf dar. In diesem Fall wird er multiperspektivisch als: 1) private Ansichten Assmanns, 2) fachliche Ausführungen eines Ägyptologen, 3) nationale Folie eines Deutschen⁴⁵ beschrieben.

Sein Buch hat einen Hintergedanken, angedeutet nur, aber doch erkennbar: Der Widerspruch gegen die Mosaische Unterscheidung läuft auf eine moralische Entlastung des christlichen Abendlands hinaus. „Moses der Ägypter“ ist nicht bloß eine neue Wortmeldung in der Moses-Debatte, sondern auch ein Nachwort auf den Antisemitismus. Wer die ägyptischen Kulte nicht gänzlich verdammt, liest man zwischen den Zeilen, versagte sich jenem Denken, das den Antisemitismus hervorbrachte. (Ebd.)

Eine vierte Gestalt der Befangenheit Assmanns sei seine diskursive Vorgehensweise, die blind auf die neueren Gedächtniswissenschaften und ihr Instrumentarium vertraue. „Assmann hält sich denn auch an die jüngere Mnemohistorie, die sich mit dem kollektiven Unbewußten befaßt. Sein Loblied auf diese Herangehensweise ist so groß, daß man sich mitunter wünscht, er möge sich von seiner Begeisterung bald erholen.“ (Ebd.)

„F.A.Z.“ vom 18.06.2002 (die überarbeitete Version erschien u. d. T. Laß sie uns totschiagen. In: „F.A.Z.“ vom 16.08.2002) [Besprechung von Dershowitz, Alan: *Die Entstehung von Recht und Gesetz aus Mord und Totschlag*. Aus dem Amerikanischen von Ilse Utz. Hamburg: Europäische Verlagsanstalt, 2002] (Online-Version ohne Seitenangaben); ders.: *Den Wunderblock vermessen*. Netzwerk: Maurice Halbwachs an den Stätten der Verkündigung. „In F.A.Z.“ vom 16.06.2003 [Besprechung von: Maurice Halbwachs: *Stätten der Verkündigung im Heiligen Land. Eine Studie zum kollektiven Gedächtnis*. Konstanz: UVK Verlagsgesellschaft 2003] (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁴² Assmann, Jan: *Ägypten. Eine Sinngeschichte*. München, Wien: Carl Hanser 1996.

⁴³ Röllig, Wolfgang: *Das heilige Asyl der Hieroglyphen*. In: „F.A.Z.“ vom 25.04.1996 (Online-Version ohne Seitenangaben); vgl. G.W.M.: *Ferne*. In: „F.A.Z.“ vom 2.09.1999 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁴⁴ *Und er war groß im Lande Ägypten*. In: „F.A.Z.“ vom 24.03.1998 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁴⁵ „Der Autor ist Partei, als Ägyptologe und als Deutscher.“

Diesmal wie später wird immer wieder betont zum Ausdruck gebracht, dass alle die Details betreffenden Einsprüche nichts an dem pauschalen Urteil über das Buch ändern, das – man könnte sagen: traditionell – sehr günstig für Assmann ausfällt. „Moses der Ägypter‘ ist ein großes Buch, unabhängig davon, ob jeder Leser sich davon überzeugen läßt, daß die Rehabilitierung der ägyptischen Religion und die Unterminierung der Mosaïschen Unterscheidung wirklich in eins fallen.“ (Ebd.) Assmanns Bücher verdanken ihre Überzeugungskraft „nicht den referierten Tatsachen, sondern der zirkulären Verschränkung von Wissenschaftsgeschichte und Geschichtswissenschaft“⁴⁶.

Der bekannte „Die-Zeit“-Feuilletonist, Thomas Assheuer, entwickelte sich in der Redaktion dieser Hamburger Wochenzeitschrift zum Stammgegner Assmanns. In zahlreichen Beiträgen zur Kultur(-geschichte), den Fragen des breit verstandenen Gedächtnisses und der gegenwärtigen Lage der Religion nimmt er, meistens kritisch, Bezug auf die Thesen des Ägyptologen. Seine Sicht der Theorie Assmanns ändert sich kaum seit 2002, als er dem Heidelberger Gelehrten zum ersten Mal ein größeres Feuilleton gewidmet hat. Den Anlass zu dieser Auseinandersetzung gab die Erscheinung 2002 des „Jahrbuchs Politische Theologie“⁴⁷, das seine Spalten der Diskussion über die Assmannsche Monotheismus-Theorie öffnete.

Für Assmann ist die Gewalt, die Islam und Christentum über die Welt gebracht haben, keine historische Verirrung, sondern logische Folge der ursprünglichen Botschaft der elementaren Unterscheidung von wahr und falsch, gut und böse. [...] Kurzum, der jüdische Monotheismus zerstöre das symbiotische Verhältnis zum Dasein und setze mit der Leitdifferenz von wahrem Gott und falschen Göttern auch die fatale Unterscheidung von Freund und Feind in die Welt.⁴⁸

Eine Optik aus der Perspektive der Opposition, welche der angeblich toleranten Welt der antiken Vielgötterei den militanten Monotheismus gegenübergestellt, erscheine zahlreichen Beiträgern des Bandes schlichtweg blind. „Es ist diese grausame Realität, auf die die Bibel reagiert. Sie beklagt das Versagen der Götter und betreibt eine spektakulär neue Form von Gewaltkritik.“ Erst der Konnex von Religion und Politik habe den Eingottglauben gewalttätig werden lassen. In Anlehnung an Jürgen Manemann schreibt Assheuer, dass selbst wenn Assmann (was er selbst beteuert) den Monotheismus retten will, sei sein politischer Antimonotheismus Wasser auf die Mühle eines breiten, von den Neuen Rechten bis hin zu Martin Walser reichenden Spektrums von Anzweiflern und Kontestatoren. Somit lege er im Endeffekt „die Axt an die jüdisch-christlichen Wurzeln der europäischen Kultur“.

Im seinem nächsten Feuilleton sieht Assheuer, genauso wie früher Klaus Koch, die gegenwärtige Position des Eingottglaubens, als wäre er zum „Sündenbock der globa-

⁴⁶ Bahnert, *Die Sendung Assmanns*. 2000.

⁴⁷ „Jahrbuch Politische Theologie“. Hrsg. von Jürgen Manemann. Band 4: *Monotheismus*. LIT Verlag: Münster 2002.

⁴⁸ Assheuer, Thomas: *Streit um Moses. Wie gefährlich ist der Monotheismus? Das Jahrbuch Politische Theologie diskutiert die Thesen des Ägyptologen Jan Assmann*. In: „Die Zeit“ 51, 2002 (Online-Version ohne Seitenangaben).

lisierten Gegenwart⁴⁹ geworden. Deshalb schreibe sich Assmann – laut des Feuilletonisten – in eine größere, gleichwohl negative, Tendenz ein. Die Brisanz dieser These werde erst dann klar, wenn man bedenkt, „dass der Antimontheismus, jedenfalls in seiner politisierten Fassung, zum geistigen Marschgepäck der intellektuellen Rechten“ gehöre, deren „perfide Spekulation“ auf ein konkretes Ziel zustrebe, die Verantwortung für den Antisemitismus des 20. Jh.s den Juden selbst in die Schuhe zu schieben. Assheuer unterstellt zwar Assmann ähnliche Absichten nicht und betont darüber hinaus, dass der Ägyptologe diese geistige Verwandtschaft energisch zurückweise, wirft ihm aber dennoch eindeutig tendenziöse Färbung vor. Die dunkle Seite des Monotheismus liege – laut des Ägyptologen – in der ihm inhärenten Angst des einen Gottes vor der Wiederkehr der vertriebenen Götter begraben. Gerade dies sei „jene ausgeschlagene ägyptische Alternative, die Assmann in derart leuchtenden Farben beschreibt, dass der Leser nicht immer weiß, wo die Wissenschaft endet und die retro-romantische Idyllisierung beginnt“ (ebd.). Der Heidelberger Ägyptologe begreife die revolutionären Ausmaße der Mosaischen Unterscheidung „nicht revolutionär genug“. Offenbar ist er an der Aufdeckung und Erklärung der Zusammenhänge nicht interessiert, vielmehr sei er darauf aus, das von vornherein angenommene Endergebnis zu erhärten. Wie andere Kritiker Assmanns erhebt auch Assheuer den entschiedenen Anspruch, die Begründung des Monotheismus im Sinne der Weltverneinung zu missdeuten. Was der Ägyptologe als „Sündenfixierung“ beklagt, bezeichnet der Feuilletonist als die „Entdeckung einer schuldfähigen Freiheit, des verletzbaren und verantwortlichen Subjekts“; was Assmann „mit einer gewissen Stereotypie“ „die Erfindung der Sünde und des schlechten Gewissens“ nennt, hält er für die Entdeckung eines moralischen Reichs, eine Befreiung von der Verkettung „durch Schicksal und Sühne“. Die Mosaische Unterscheidung habe dann also nicht, wie Assmann es will, „das kosmische Weltgebäude, die Verbindung von Herrschaft und Heil“ zum Einsturz gebracht, sondern „den Riss sichtbar gemacht, von dem dieses längst durchzogen war“. Die „Behauptung vom friedfertigen Mythos [sei] eine postmoderne Legende“ und Assmann wolle nicht verstehen, dass sich der Monotheismus „in eine Verfolger- und Klageligion“ erst dann verwandelt habe, „als er mit Staat und Politik paktierte“.

Bereits ein Jahr später hielt Assheuer für angebracht, sich dem obigen Problem erneut zu stellen. Im Feuilleton *Töten für Gott*⁵⁰ beschäftigte er sich wieder mit der Theorie des Eingottglaubens Assmanns und dessen Mosaischer Unterscheidung, allerdings unter dem Aspekt der Gewalt in der heutigen Welt. Die Antwort auf die Frage, welchen Sinn es heute überhaupt hat, sich mit dem Thema des Monotheismus zu befassen, unterfüttert er mit einiger Ironie. „Viele glauben deshalb, es sei sinnlos, unsere Zeit mit Theorien zu traktieren, die ihr selbst entstammen. Stattdessen müsse man zurück zu den Anfängen der Zivilisation, an jene Wegscheide, von der

⁴⁹ Assheuer, Thomas: *Hinter dem Rücken des einen Gottes*. In: „Die Zeit“ 42, 2003 vom 9.10.2003 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁵⁰ Assheuer, Thomas: *Töten für Gott. Von Moses, dem Ägypter, bis zum Fundamentalismus der Killer: Der Kulturwissenschaftler Jan Assmann spricht in Heidelberg über die religiösen Wurzeln moderner Gewalt*. In: „Die Zeit“ 30, 2004 vom 15.07.2004 (Online-Version ohne Seitenangaben).

sie ihren Ausgang nahm. Dort liege der Schlüssel vergraben, der uns die Gewalt der Gegenwart erschließt.“ (Ebd.) Trotz des tendenziösen Färbung des polarisierenden „Zusammenhang[s] von Monotheismus und Gewalt“ kann Assheuer nicht umhin, der Frage die „bestürzende Aktualität“ zu attestieren, ähnlich, wie er sich nicht zurückhalten kann, „oft subtil[en] und blendend vorgetragen[en]“ Deutungen Assmanns ihre dilettantische Seichtheit vorzuhalten. Denn, „was den theologischen Wesensgehalt der Bibel betrifft, verbleiben sie an der Oberfläche oder streifen die Karikatur wenn er zum Beispiel suggeriert, die Lebensheiligkeit sei eine Erfindung von Aussteigern“.

Eine durchaus andere Sicht der Texte Assmanns präsentiert Hannes Stein, der den Ägyptologen einerseits vom Verdacht der Glorifizierung des Polytheismus, andererseits deren Verklärung befreit.

Assmann weiß, dass die Heiden keineswegs friedfertiger waren als die Monotheisten; ihre gesellschaftlichen Beziehungen basierten auf Gewalt, die Assyrer führten manchen Ausrottungskrieg, um ihre Vasallenvölker Mores zu lehren. Assmann weiß ferner, dass „Toleranz“ eigentlich das falsche Wort ist, um die heidnische Welt zu charakterisieren [...]. Am wichtigsten aber ist, dass Assmann sich beinahe ohne Vorbehalt zum Monotheismus bekennt. Er begreift ihn als geistesgeschichtlichen Fortschritt [...].⁵¹

Der Ägyptologe selbst verstehe seine Aufgabe als Sublimierung und nicht Aufhebung der Mosaischen Unterscheidung. Sogar die umstrittene Assmannsche Lektüre Freuds⁵² gefällt dem Journalisten. An der Logik der Argumentation findet Stein nur eines auszusetzen. Assmanns These, die Mosaische Unterscheidung habe den Menschen „weltfremd“ gemacht, lasse sich schwer mit der Lehre und Lebenseinstellung des Judentums vereinen, bei dem durch die Suche nach Gott im Diesseits „das Heilige und der Alltag miteinander verschränkt [...] [seien], bis sie nicht mehr unterscheidbar sind“.

Diese für Assmann grundsätzlich wertschätzende und anerkennende Einstellung hatte damals in „Die Welt“ bereits eine Tradition. Schon 2000 erschienen dort gleich ein paar Besprechungen, die seinen Büchern gewidmet waren. Die erste aus der Feder von Kurt Scheel beschäftigt sich dem Flaggschiff Assmanns, *Moses der Ägypter*⁵³, einem Buch, das der Rezensent dem Lesepublikum als „einen Diamanten der Wissenschaft“ ans Herz legt. Von den übrigen deutschen Gelehrten hebe sich Assmann insofern ab, als „er klar und luzide zu schreiben“ vermöge. Das von der Geschichte des Gedächtnisses handelnde Buch sei „eine Fundgrube für an Geschichte Interessierte; vor allem aber für Menschen, die ihre Gegenwart verstehen wollen: für Zeitgenossen“. Deshalb gehöre es mehr oder weniger zur Pflichtlektüre jedes intelligenten Menschen, denn „die Welt, in der wir leben, beginnt mit Moses“.

⁵¹ Stein, Hannes: *Adieu, Toleranz. Jan Assmann bekennt sich zum Monotheismus*. In: „Die Welt“ vom 4.10.2003 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁵² Über die Rezeption von Der Mann Moses und die monotheistische Religion Freuds seit 1974 vgl.: Assmann, Jan: *Tagtraumdeutung*. In: „F.A.Z.“ vom 1.07.1999 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁵³ Scheel, Kurt: *Moses der Ägypter*. In: „Die Welt“ vom 10.06.2000 (Online-Version ohne Seitenangaben).

Nur wenige Monate später besprach die bekannte Literaturwissenschaftlerin und Schriftstellerin Dagmar Leupold das Buch *Weisheit und Mysterium. Das Bild der Griechen von Ägypten*⁵⁴. Das Problem, mit dem sie sich beschäftigt, ist eigentlich eines philologischer Natur. Es handelt sich nämlich um das Bild des Ägyptens, wie es von den Griechen der Ptolemäerzeit entworfen wurde. Das Besondere sei daran schon der deutende Charakter dieser Vision, die an sich also Fiktion darstelle. Die Reziprozität der Wirkung mache die Sache umso spannender. Das hier angesprochene Thema hängt mit Assmanns Theorie des kulturellen Gedächtnisses zusammen, indem es die Probleme der Speicherung und verschiedener Funktionen der Schrift anschneide.

Nur wenige Wochen später brachte „Die Welt“ einen größeren Aufsatz⁵⁵, das ein Fazit aus gleich drei damaligen Neuerscheinungen des Ägyptologen, *Weisheit und Mysterium. Das Bild der Griechen von Ägypten* (2000), *Der Tod als Thema der Kulturtheorie. Todesbilder und Totenriten im Alten Ägypten* (2000), *Herrschaft und Heil. Politische Theologie in Altägypten, Israel und Europa* (2000), zieht. Sein Autor, Berliner Althistoriker Heinrich Schlange-Schöningh, spricht schon an Anfang dem Heidelberger Forscher seinen Respekt aus, da ihm Seltenes gelungen sei, „seine Spezialdisziplin zu einer historischen Kulturwissenschaft zu erweitern und die Relevanz der Ägyptologie für eine universale Geistesgeschichte zu demonstrieren“. Schlange-Schöningh sucht zu resümieren, welches Bild Ägyptens die Bücher vermitteln. Eine erste Konstante sei seiner Ansicht nach „die Ausrichtung der Ägypter weniger auf das Leben als auf den Tod und die unermesslich tiefe Vergangenheit“. Dass von dort auch die Anfänge der groß angelegten Schriftlichkeit herrühren, sei also kein Zufall. „Die Griechen [zeigten sich beim Zusammentreffen beider Kulturen] als im Mythos befangen, während die Ägypter den Logos vertraten, eine auf Bürokratie und Schrift gestützte Vernunft“. Eine weitere Konstante der ägyptischen Weltansicht sei der einzigartige Umgang mit dem Tod gewesen. Erinnerung und Gedächtnis seien Faktoren, durch die der Tod überwunden werden könne. Auf diese Weise werde der Tod zum „Kulturgenerator ersten Ranges“, der einen großen Einfluss selbst auf die Mentalität, Rechtswesen, Zusammengehörigkeitsgefühl, Moralauffassung etc. der Ägypter ausgeübt habe. Denn Erinnerung sei nur im Zusammenleben möglich und Gerechtigkeit stelle *per se* einen Aspekt des Zusammenlebens dar. Diese zentrale Stellung der Gerechtigkeit baut die Macht der Pharaonen als ihrer Beschützer auf und lässt die „untrennbare Einheit von ‚Herrschaft und Heil‘“ entstehen.

Ähnliche Wertschätzung der Theorie Assmanns präsentiert auch Stefan Breuer, Publizist der „FAZ“⁵⁶, der zur Schlussfolgerung gelangt, dass das Bild des Alten Ägyptens, das Assmann in seinem Buch entwirft, das eines Landes sei, wo die Religion primär, das Göttliche aber nur mittelbar „im Pharaon, im Staat, im Kult und vor allem:

⁵⁴ Leupold, Dagmar: *Weisheit und Mysterium. Das Bild der Griechen von Ägypten*. In: „Die Welt“ vom 9.09.2000 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁵⁵ Schlange-Schöningh, Heinrich: *Aus der Fülle des Wissens. Von der Aktualität der Antike: Drei neue Bände des Ägyptologen Jan Assmann*. In: „Die Welt“ vom 16.09.2000 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁵⁶ Breuer, Stefan: *Ramses, der da genannt wird der reichlich Berappende*. In: „F.A.Z.“ vom 16.03.2000 (Online-Version ohne Seitenangaben).

in den Bildern, die das Göttliche repräsentieren“, präsent gewesen sei. Damit haben wir dort mit der politischen Theologie, „eine[r] Theologie der Repräsentation“ zu tun, welche auf „die institutionelle Umsetzung eine[r] Einheit von Staat und Kirche“ hinauslaufe. In Israel vollziehe sich dann der revolutionäre Übergang von der primären zur sekundären Religion. Zwar sei genauso unwahrscheinlich, dass „Gesetzeskodifikationen nur dort möglich seien, wo es kein Königtum“ gibt, wie die Tatsache, dass „allein das Judentum [...] es verstanden [habe], den Monotheismus von einer Theologie der Gewalt freizuhalten“. „Angesichts der vielfältigen Anregungen, die dieses Buch auf beinahe jeder Seite“ biete, ändern diese „Petitessen“ jedoch nichts an dem hohen Gesamtwert der Monographie Assmanns. Breuer hebt hervor, dass man als Leser immer wieder zur Kenntnis nehmen müsse, wie viele „Hinweise und Botschaften auch für das Selbstverständnis später Abendländer“ die Kultur des Alten Ägyptens enthalte. Auf dieser kulturvermittelnden Rolle beruht wahrscheinlich der Hauptwert nicht nur dieses Werkes des Ägyptologen. „Durch Jan Assmann ist Ägypten, ist die Ägyptologie zum Teil unserer eigenen ‚Sinngeschichte‘ geworden.“ (Ebd.)

Die große Anerkennung der Leser sowie die Debatte, die Assmann mit „Moses der Ägypter“ entfesselte, und die nach der Veröffentlichung des Buches aus verschiedenen Richtungen laut gewordene Kritik veranlassten den Ägyptologen dazu, der Frage des Monotheismus ein nächstes Buch zu widmen. Dort sollte er auch gleichzeitig seinen Kritikern antworten. So entstand „Die Mosaische Unterscheidung oder der Preis des Monotheismus“, in dem der Forscher gestand „dazugelernt zu haben, und zwar sowohl über die Sache als auch über sein eigenes Buch“⁵⁷. Gleichwohl ist Robert Spaemann eher skeptisch, was den Versuch angeht, sich in eine bequeme Position des Erzählers zu manövrieren, ohne für das Ergebnis der Rekonstruktion zur Rechenschaft gezogen werden zu müssen. Der Rezensent hebt hervor, dass der Heidelberger Gelehrte sich in seinem Buch bekenne, „wenn auch eher beiläufig, als Christ, also als offenbarungsgläubiger Monotheist“, um diesmal den ihm früher unterstellten Kosmotheismus-Vorwurf schon im Vorfeld zu entkräften. Die Mosaische Unterscheidung bekomme bei ihm jetzt „den Status eines Weberschen Idealtypus, der fast immer nur tendenziell verwirklicht war“. Dabei gebe es nur dessen eine „reine“ Verwirklichung: den Islam. Demgegenüber seien „die Juden nur Schreibtischtäter, die biblischen Massaker haben vermutlich nicht stattgefunden“ und die Gewalt der Christen stehe im krassen Widerspruch zu „Geist und Wortlaut der eigenen heiligen Bücher“. Interessantes berichtet Assmann über die Grundlagen des ägyptischen Antisemitismus, der mit den Juden selbst nichts gemeinsam habe. Vielmehr handele es sich um das Echnaton-Trauma, das gedächtnisgeschichtlich weiterwirkte. „Der ägyptische Antisemitismus ist Antimonotheismus.“ Ein Fehler Assmanns sei, die sozial-wirtschaftlichen Ursachen des jüdisch-ägyptischen Konfliktes ausgeklammert zu haben. Er sei dem wichtigen Hinweis der Alttestamentler ausgewichen, „daß Ägypten im Alten Testament gar nicht als religiöser Antipode, sondern als politischer erscheint, als ‚Haus der Knechtschaft‘“

⁵⁷ Spaemann, Robert: *Ein Streit, der nicht mehr aus der Welt zu schaffen ist. Sollen wir zwischen wahrer und falscher Religion unterscheiden? Jan Assmann fragt nach dem Preis des Monotheismus und antwortet seinen Kritikern*. In: „F.A.Z.“ vom 2.12.2003 (Online-Version ohne Seitenangaben).

(ebd.). Die Perspektive des Ägyptologen ist rein religionsgeschichtlich und genauso wie früher interessiere ihn in erster Linie „der Zusammenhang des Monotheismus mit der Einführung der Disjunktion von wahr und falsch in den religiösen Diskurs sowie der Preis dieser Einführung: Intoleranz“ (ebd.). Den Monotheismus á la Echnaton oder Moses sehe er nur als eine sekundäre Religion an, die „von außen als Irreligiosität wahrgenommen wird“, während sein Wohlwollen nach wie vor eindeutig dem „Polytheismus‘ kosmotheistischer Art“ gelte. Durch diese einseitige Optik handelte sich Assmann auch bei Spaemann, den Stammvorwurf der Assmann-Debatte ein, unberechtigterweise den Polytheismus zu verklären.

6

Nicht uninteressante Bemerkungen über die Kultur-Gedächtnis-Theorie Jan Assmanns werden im Zusammenhang mit der Rezeption Ägyptens in Thomas Manns Josephsromanen geäußert. Exemplarisch dafür steht der in „Die Welt“ veröffentlichte Aufsatz *Götter, Gräber und Lektüre*⁵⁸ von Wolfgang Schneider und seine leicht überarbeitete dafür viel besser strukturierte und als „Thomas Manns ägyptische Phase“⁵⁹ überschriebene Version. Die Schlussfolgerungen, die sich aus der Lektüre des Textes von Assmann ziehen lassen, sind nach Schneider in wenigen Punkten zusammenzufassen: 1) Die Josephromane Manns seien Ausdruck dessen außerordentlicher Mythos-Faszination; 2) Assmann lese in sie eine „Kritik am Mythos“ hinein; 3) Trotz zahlreicher historischer Entstellungen rechnet der Forscher den Romanschriftsteller auf Grund dessen beinahe „genialischer Intuition“ zu den „bedeutendsten Religions- und Mythostheoretikern seiner Zeit“; 4) teilweise (die Monotheismus-Kapitel) sei Assmann darum bemüht, „Thomas Mann zum Gewährsmann seiner eigenen Ideen zu machen“; 5) trotz dieser Mängel sei „Assmanns eigensinnige, thesenstarke Lektüre reich an Einsichten. Nie ist die mythostheoretische Problematik von Thomas Manns Hauptwerk so scharf herausgearbeitet worden“ (ebd.).

Kritischer den Enthüllungen Assmanns gegenüber steht der Publizist von „Die Neue Zürcher Zeitung“ Helmut Zander. Bereits zu Beginn seiner Rezension⁶⁰ von Assmanns „Thomas Mann und Ägypten. Mythos und Monotheismus in den Josephsromanen“ lässt er seine Überzeugung von der Befangenheit des Ägyptologen durchblicken. Ironisch stellt er auch Assmanns Anspruch, aus der Sicht seiner Disziplin, die gesamte Kulturgeschichte Europas deuten zu können, in Frage.

Da treffen sich zwei Lübecker Protestanten auf der Suche nach der wahren Religion. Thomas Mann ist der eine. [...] Der andere ist Jan Assmann, der grosse Ägyptologe,

⁵⁸ Schneider, Wolfgang: *Götter, Gräber und Lektüre. Jan Assmann hat Thomas Manns Josephsromane als Ägyptologe gelesen*. In: „Die Welt“ vom 31.03.2007 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁵⁹ Schneider, Wolfgang: *Thomas Manns ägyptische Phase*. In: „Die Welt“ vom 31.03.2007 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁶⁰ Zander, Helmut: *Kulturprotestantismus. Jan Assmann deutet Thomas Manns Josephsroman*. In: „Neue Zürcher Zeitung“ vom 2.10.2006 (Online-Version ohne Seitenangaben).

der nie ein Hehl daraus gemacht hat, dass er religiös musikalisch ist und der zudem in seinem Orchideenfach einen Schlüssel zur Deutung der europäischen Kulturgeschichte gefunden hat. (Ebd.)

Nicht um eine Deutung des Josephsromans gehe es Assmann, sondern um Entdeckung Manns als eines bedeutenden Kultur- und Religionswissenschaftlers des 20. Jh.s. Diese Perspektive verfolge er konsequent auf der Suche nach „Manns Verarbeitungen des historischen Materials“. Die Hauptthese der Untersuchung des Ägyptologen laute also: „Thomas Mann erzähle die Geschichte Gottes mit Hilfe eines «zeitlosen» Mythos, durch den sich die biblische und die heidnische Religion ‚in einer höheren Einheit aufheben‘ liessen“ (ebd.). Vor diesem Hintergrund entwickle Assmann eine „Fortschritts Hoffnung“, in der es auch Platz für „die Gewaltfolgen des Eingottglaubens“ gäbe. Dadurch entschärfe er die höchst umstrittene „religionskritische Dimension seiner Monotheismus-These“. Im neuen Konzept eines eigentümlichen „Fortschritts in der Geistigkeit“ und der damit einhergehenden Vision eines werdenden Gottes, bedürfe es des Menschen, ein Motiv, das „im protestantischen Deutschland im Gefolge von Schelling und des deutschen Idealismus eine ‚mystische‘ Weltfrömmigkeit artikulieren und dem Subjekt eine fast göttliche Verantwortung für die Geschichte zuweisen konnte“. Damit lässt sich das Buch Assmanns nicht unter den Begriff der wissenschaftlichen Literatur subsumieren und Jan Assmann selbst sei „zum Theologen geworden, der uns im Gewand des Wissenschaftlers seine religiösen Überzeugungen offenbart.“

Interessanterweise stimmt der Haupttenor des Textes Assmanns mit dessen eigenen Bemerkungen zu Manns Roman überein, die er viel früher in seiner Rezension des *Handbuchs zu Thomas Manns „Josephromanen“* von Bernd-Jürgen Fischer geäußert hatte.⁶¹ In dieser Buchbesprechung, in der er Fischer einerseits eingehende Textkenntnisse („der Kommentator kennt sich im kommentierten Text wie kaum ein anderer aus, er hat ihn von vorn bis hinten und hinten bis vorn gelesen, hat ihn ausgezählt und abgeklopft in allen seinen Wörtern“ [ebd.]) attestiert, andererseits ihm Kleinigkeitskrämerei, Unprofessionalität und „den gelehrten Dilettantismus“, den er in vielerlei Hinsicht mit Th. Mann teile, unterstellt, entwickelt Assmann die Grundlinien seiner späteren Sicht des Mannschen Romans.

7

Auch andere, mehrfach ausgezeichnete Bücher Jan Assmanns, z. B. „*Die Zauberflöte*“. *Oper und Mysterium*⁶², *Weisheit und Mysterium*. *Das Bild der Griechen von Ägypten*

⁶¹ Assmann, Jan: *Darf man dem Dichter widersprechen? Ein labyrinthischer Führer durchs Labyrinth: Bernd-Jürgen Fischers Handbuch zu den „Josephromanen“ von Thomas Mann*. In: „Frankfurter Rundschau“ vom 21.06.2003 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁶² Assmann, Jan: „*Die Zauberflöte*“. *Oper und Mysterium*. München: Carl Hanser 2005. Rezensionen: Jungheinrich, Hans-Klaus: *Eine Loge für Papageno. Jan Assmann gibt der „Zauberflöte“ ihren historischen Hintergrund zurück*. In: „Frankfurter Rundschau“ vom 19.10.2005; Koch, Gerhard R.: *Um ein Ägypten von innen bittend. Jan Assmanns frappierende Entschlüsselung der „Zauberflöte“*. In: „F.A.Z.“ vom 19.10.2005 (Online-Version ohne Seitenangaben).

ten⁶³ oder *Der Abschied von den Toten. Trauerrituale im Kulturvergleich*⁶⁴ sowie seine Arbeiten mit Aleida Assmann wurden in der deutschen überregionalen Presse rezensiert und breit kommentiert. Die oben besprochenen Beiträge weisen auf bestimmte feste Punkte der kaum überschaubaren Präsenz der Bücher und Theorien des Ägyptologen sowohl in den Fachperiodika als auch der überregionalen Tages- und Wochenpresse hin. Der wohl wichtigste und markanteste ist die ungewöhnlich breite Anerkennung, die seinen Theorien gleichermaßen in diversen Fachkreisen und von der Seite sehr zahlreicher interessierter Laienleser zuteil wurde. Die Dynamik der auch „populären“ Rezeption Assmannscher Theorien lässt die Schlussfolgerung zu, dass, ohne deren Bedeutung für die Wissenschaften schmälern zu wollen, das größte Verdienst und gleichzeitig die größte Leistung des Heidelberger Gelehrten darauf beruhe, an der Schwelle des 21. Jahrhunderts die Fragen der – besonders kollektiven – Behandlung der Vergangenheit nicht nur zum Gegenstand des wissenschaftlichen Diskurses gemacht, sondern sie auch ins Rampenlicht der Öffentlichkeit gerückt zu haben. Assmanns Einsatz lässt sich als ein eindeutiges Plädoyer für Interdisziplinarität und möglichst breite Kontextualisierung wissenschaftlicher Arbeit verstehen. Die Verkaufszahlen seiner Bücher legen ein eindeutiges Zeugnis von der Nachfrage nach einer solchen nicht reduktionistischen Perspektive ab. Aus dieser Sicht lassen sich noch nicht alle Konsequenzen des Wirkens Jan Assmanns eruieren. Es ist durchaus möglich, dass es in einer absehbarer Zukunft nicht nur Ägyptologie, Alttestamentliche Wissenschaft, Ideen-, Kultur- und Religionsgeschichte, Historiographie und Philologie, sondern auch die Methodologie der Wissenschaften erfasst.

Abstract

The extraordinary popularity of the Jan Assmann's cultural program is still something mysterious. The focal points in the program are there two significant subjects: the Ancient Egypt and the idea of cultural memory. It is quite possible that relatively large crowd of readers liked, the holistic in its nature, Assmann's theory, because the theory leads to the discovery of complex relationships and dependencies, and is encouraged interdisciplinary arguments. Also in this point it significantly differ from the reductionist perspective, typical for modern science, which is available only to a narrow circle of professionals.

The submitted Contribution analyzed the comments and criticisms on the main theses of the Egyptologist, that were published in both professional journals, and daily and weekly press.

⁶³ Assmann, Jan: *Weisheit und Mysterium. Das Bild der Griechen von Ägypten*. C. H. Beck, München 2000. Rezension: Ross, Katharina: *Einseitige Neugier. Jan Assmann über das Bild der Griechen von Ägypten*. In: „Berliner Zeitung“ vom 30.09.2000 (Online-Version ohne Seitenangaben).

⁶⁴ *Der Abschied von den Toten. Trauerrituale im Kulturvergleich*. Hrsg. von Jan Assmann, Franz Maciejewski und Axel Michaels. 2., überarb. Aufl. Göttingen: Wallstein 2007. Rezension: Pfohlmann, Oliver: *Letzte Reisevorbereitungen*. In: „Frankfurter Rundschau“ vom 29.08.2006 (Online-Version ohne Seitenangaben).

The compilation shows, that among them the following were a strong resonance: 1) the idea of cultural memory, 2) re-evaluation of the role of Ancient Egypt, 3) the idea of the “Mosaic distinction“. In this context the commentators refer in particular to the following books of the German researcher: *Cultural Memory: Writing, Remembering and Political Identity in Early Civilizations*, 1992, *Moses the Egyptian: The Memory of Egypt in Western Monotheism*, 1997, *Religion and Cultural Memory*, 2000, and *The Mosaic Distinction or The Price of Monotheism*, 2003.

Maria Kłańska

Kraków

Olga Dobijanka-Witczakowa (1921–2006)

Olga geb. Dobija wurde am 13. Dezember 1921 in Gorlice in Südostpolen (früher Galizien) als einziges Kind in einer Eisenbahnerfamilie geboren. Ihr Vater, Jan Dobija, war Zugschaffner, die Mutter, Katarzyna geb. Serafin war eine Hausfrau, Tochter eines Landwirtes. Bald wurde ihr Vater dienstlich nach Bielsko (Bielitz) im Teschener Schlesien (früher Österreichisch-Schlesien) versetzt, und die Tochter besuchte dort die 6-jährige Grundschule. 1934 begann sie im benachbarten Biała das Staatliche Gymnasium und Lyzeum namens Adam Asnyk zu frequentieren. Bis zum Ausbruch des Zweiten Weltkriegs beendete sie vier Gymnasialklassen und die erste Klasse des humanistischen Lyzeums. Der Ausbruch des Krieges und die folgende deutsche Okkupation unterbrach bei ihr, wie bei allen jungen Polen, den vorgesehenen Bildungsgang. Sie musste eine Arbeit aufnehmen, und zwar zuerst als Hilfskraft im Schuhgeschäft der Firma Bata in Bielsko und dann ab 1943 in der Schuhfabrik des Bata in Chelmek als Maschinenschreiberin in der Verkaufsabteilung. Die Eltern wurden zwangsweise 1941 aus Bielsko nach Biała umgesiedelt und mussten die Arbeit, der Vater als Bahnwärter, die Mutter als Graveurin in einer Fabrik der Elektromotore aufnehmen.

Die kleine Familie hatte Glück, sie haben alle drei den Krieg überlebt, was durchaus nicht in allen polnischen Familien der Fall war, und die junge Adeptin begann im beschleunigten Tempo, nach dem damaligen System, das die Kriegsverzögerung nachzuholen half, sich in einem Männergymnasium und –lyzeum auf das Abitur vorzubereiten, das sie im Juli 1945 bestand. Gleichzeitig arbeitete sie seit dem Kriegsende in der Kulturabteilung der Kreisleitung (Wydział Kultury Starostwa Powiatowego) in Bielsko.

Im Herbst 1945 begab sich Olga Dobijanka nach Krakau, um an der Jagellonen-Universität an der damaligen Humanistischen Fakultät ein Studium aufzunehmen.¹ Ihr Wunschfach soll die Altphilologie gewesen sein, doch um etwas Praktischeres zu wählen, entschied sie sich für die schon damals überlaufene, doch vor allem von Studenten, die wenig Ahnung von der englischen Sprache hatten, besuchte Anglistik. Das war ein Wagnis, denn Englisch hatte sie selbst während der Okkupation aus einem Lehrbuch als Autodidaktin erlernt. Sie musste allerdings nach dem damaligen Studiensystem ein Nebenfach dazu wählen, und da sie gut Deutsch konnte, fiel ihre Wahl auf die nach der deutschen Okkupation sehr unpopuläre Germanistik. Die Germanistik wurde 1945 von dem Sprachwissenschaftler und dem Lehrstuhlsleiter aus der Zeit bis 1939, Professor

¹ Bis dahin alle biographischen Angaben nach dem von Olga Dobijanka-Witczakowa maschinell verfassten und eigenhändig unterschriebenen Lebenslauf (Życiorys), vom 20.04.1969, vgl. S. 1.

Adam Kleczkowski, reaktiviert, der auch Literaturunterricht führte. Es gab allerdings ca. nur 30 Studenten, sodass der Professor bald seine Aufmerksamkeit auf die begabte Olga Dobijanka lenkte und ihr vorschlug, die Reihenfolge der Fächer zu wechseln und sich hauptsächlich der Germanistik zu widmen, die ja als eine Anrainerphilologie für die Polen besonders wichtig war (und ist).² Sie folgte seinem Ratschlag und bekam im Juni 1949 das Magisterdiplom für die Arbeit über Goethes Roman *Wilhelm Meister*.³ In der Anglistik hatte sie Zwischenprüfungen absolviert, wie sie in ihrem c.v. schreibt, haben ihr die damaligen Lebensbedingungen nicht erlaubt, ebenfalls in diesem Fach die Abschlussprüfung abzulegen.⁴

Im September 1949 begann sie die Arbeit als jüngere Assistentin am Lehrstuhl für die Deutsche Philologie, der von Kleczkowski geleitet wurde. Als Prof. Kleczkowski allerdings schon im November 1949 plötzlich starb, wurde die Lehrtätigkeit des Lehrstuhls allmählich aus politischen Gründen eingestellt. Man durfte keine neuen Studenten aufnehmen, und nachdem die letzten 1953 das Studium beendet hatten, erfolgte eine 13-jährige Pause im Lehrbetrieb. Dies war freiwillig sehr ungünstig für die berufliche Laufbahn der Assistentin Dobijanka. 1951 promovierte sie angesichts des Mangels an einem potentiellen germanistischen Doktorvater in Krakau bei dem berühmten Polonisten und Literaturwissenschaftler Juliusz Kleiner zum Thema: Gottfried Kellers Verhältnis zu Goethe. 1961 heiratete sie den Warschauer Landwirtschaftswissenschaftler, den späteren Professor Franciszek Witczak, und führte seit dieser Zeit den Doppelnamen Dobijanka-Witczakowa (bzw. Dobija-Witczakowa, aber die altpolnische Mädchennamenendung „-anka“ war ihr lieber).

Dank ihrem Entschluss, trotz des eingestellten Lehrbetriebs und der Heirat nach Warschau in Krakau und an der Jagellonen-Universität zu bleiben, dank ihrer Sorge um die kontinuierliche Aktualisierung der Bibliotheksbestände und ihren Vorlesungen in der deutschen Literaturgeschichte für andere Studienrichtungen konnte 1966 der endlich reaktivierte Lehrstuhl seine Tätigkeit nach den 13 Jahren Pause ohne größere Probleme wieder aufnehmen. Zuerst sollte Olga Dobijanka das Deutschlektorat für andere Studienrichtungen führen, aber sie fühlte sich nicht richtig eingesetzt dabei. Da schlug Prof. Safarewicz vor, dass sie Vorlesungen für die Polonisten in der deutschen Literatur übernimmt, was sich als eine sehr glückliche Idee erwies. Sie sollte diese Vorlesungen 30 Jahre lang halten, auch nachdem der Germanistiklehrstuhl endlich wieder aktiviert wurde. 25 Jahre lang hatte sie solche Vorlesungen auch für Russisten, und einige Jahre lang ebenfalls für Slawisten und Hungaristen.⁵ Diese Vorlesungen machten sie zu einer bekannten und beliebten Persönlichkeit der Philologischen Fakultät; berühmteste Polonisten wie der spätere langjährige Rektor Prof. Ziejka gehörten dadurch zu ihren dankbaren Schülern.

² Vgl. den von ELŻBIETA DZIWIŚZ in der Nummer 78 (Jg. 2006) der Krakauer „Alma Mater“ veröffentlichten Artikel u.d.T. *Z wiatrem i pod wiatr* (Mit dem Wind und gegen den Wind), der auf Grund eines Interviews mit Olga Dobijanka aufgeschrieben wurde, hier S. 49. Über Kleczkowskis Einfluss auf ihre Wahl der Germanistik habe ich auch selbst von Prof. Dobijanka gehört.

³ So DZIWIŚZ, ebd. Einen genaueren Titel habe ich in den Unterlagen nirgendwo gefunden.

⁴ Vgl. DOBIJANKA, *Życiorys*, S. 1.

⁵ Vgl. DZIWIŚZ, S. 51.

Indessen habilitierte sich Olga Dobijanka-Witczakowa im November 1963 an der Philologischen Fakultät der Adam-Mickiewicz-Universität in Posen am Lehrstuhl des berühmten germanistischen Sprachwissenschaftlers Ludwik Zabrocki auf Grund der Arbeit *Teoria tragedii Lessinga* (Lessings Theorie der Tragödie). Im April 1964 wurde ihre Habilitation von den Zentralbehörden bestätigt, und im Dezember 1964 wurde sie zur Dozentin am Lehrstuhl für die Deutschen Philologie der Jagellonen-Universität ernannt.⁶ Im Herbst 1966 durfte der Lehrstuhl endlich wieder Studenten aufnehmen. Als sein Leiter wurde der damalige Dozent Dr. habil. Aleksander Szulc von der Posener Universität berufen, und Dozentin Dobijanka wurde seine Stellvertreterin für Studienangelegenheiten, welche Funktion sie bis 1987 bekleidete. Bereits 1969 bewilligte man die Umnennung des Lehrstuhls in einen für Germanische Philologie, und er wurde in drei Abteilungen („Zakłady“) eingeteilt, von denen Doz. Dobijanka den für die Deutsche Literatur übernahm. Diese Funktion erfüllte sie bis 1994, also noch drei Jahre nach ihrer Emeritierung. 1974 wurde die Umbildung des Lehrstuhls in das Institut für Germanische Philologie bewilligt, sodass Szulc zum Direktor und Dobijanka zur Vizedirektorin avancierte. Den Titel der außerordentlichen Professorin erlangte Olga Dobijanka im Jahre 1973, den der Ordinaria im Jahre 1985.⁷ Nach ihrer Emeritierung im Jahre 1994 arbeitete sie weiter, zuerst mit einer halben Stelle, dann noch auf Honorarbasis am Institut und am Deutschlehrerkolleg der Philologischen Fakultät bis zu ihrer tödlichen Erkrankung, d.h. bis zum Ende des Studienjahres 2005/6. Olga Dobijanka starb am 11. März 2006 und wurde auf dem Warschauer Powązki Friedhof bestattet.

1967, 1979 und 1985 wurde sie mit den Preisen des polnischen Bildungs- bzw. Hochschulministeriums ausgezeichnet. An polnischen Ehrungen sind vor 1989 ebenfalls zu erwähnen: 1964 das Goldene Verdienstkreuz, 1976 die Medaille der Nationalen Polnischen Bildungskommission (Komisji Edukacji Narodowej), 1972 das Ritterkreuz (Krzyż Kawalerski Orderu Odrodzenia Polski).⁸ Größere Ehrungen kamen später, aber sie haben ihr noch manche Freude bereitet. 1995 wurde ihre Tätigkeit in der Bundesrepublik Deutschland mit der Verleihung des Förderpreises der Alexander von Humboldt-Stiftung gewürdigt.⁹ Sie war seit 1967 zuerst Mitglied und dann Ehrenmitglied der Literarhistorischen Kommission der Polnischen Akademie der Wissenschaften (Polska Akademia Nauk, PAN), der Krakauer Abteilung, sowie seit 1965 Mitglied des Neuphilologischen Komitees dieser Akademie in Warschau. Als nach der Wende die Polnische Akademie der Wissenschaften und Künste (Polska Akademia Umiejętności, PAU) reaktiviert wurde, wurde Olga Dobijanka 1997 korrespondierendes Mitglied und 2005 ordentliches Mitglied dieser Akademie. Seit 1998 war sie Leiterin der Neuphilologischen Kommission der PAU und gab seit 2000 einschlägige

⁶ Vgl. DOBIJANKA, *Życiorys*, S. 1.

⁷ Vgl. z.B. DIES., Formularz oceny Nauczyciela Akademickiego UJ za okres od 1 stycznia 1992 do 31 grudnia 1995, S. 1, unterschrieben von Prof. Olga Dobija-Witczakowa auf S. 4.

⁸ Vgl. AGNIESZKA PALEJ, Dobijanka-Witczakowa, Olga. In: Internationales Germanistenlexikon 1800–1950. Herausgeben u. eingel. v. CHRISTOPH KÖNIG, Berlin, New York 2003, CD-Rom-Fassung.

⁹ Vgl. z.B. DOBIJANKA, Formularz..., S. 4.

Bände der Reihe „Prace Komisji Neofilologicznej“ (Arbeiten der Neophilologischen Kommission) heraus, die sie bis zum Band 5 sorgfältig vorbereitete. Der 2007 herausgegebene 6. Band wurde dann von uns ihrem Andenken gewidmet¹⁰ und enthält noch die Druckfassung ihres letzten in der PAU gehaltenen Vortrags. Seit ihrer Pensionierung an der Jagellonen-Universität war offensichtlich die Tätigkeit an der Akademie (PAU) ihre größte Freude.

2000 fand in Zakopane eine Tagung zum 150-jährigen Jubiläum der Krakauer Germanistik statt. Der ansehnliche Band, der den Ertrag dieser interdisziplinären Tagung umfasste, *Perspektiven der polnischen Germanistik in Sprach- und Literaturwissenschaft*, hg. von Antoni Dębski und Krzysztof Lipiński, wurde Frau Prof. Dobijanka als Festschrift zu ihrem 80. Geburtstag gewidmet. Als er 2004 herauskam, regte der damalige Vizedirektor des Instituts, Prof. Dębski, eine feierliche Einreichung an, als ob er gehnt hätte, dass wir keine Gelegenheit mehr haben werden, unserer Mentorin zum 85. Geburtstag zu gratulieren. Der Rektor Ziejka nahm diese Initiative als Herzensanliegen an, stellte uns zu diesem Anlass den Raum im alten Collegium Maius, die *stuba communis* im Universitätsmuseum unentgeltlich für diese Feierlichkeit zur Verfügung und wurde selbst ihr Ehrengast. Die Universität als solche ehrte Prof. Dobijanka-Witczakowa am 26.03. 2001 mit der größten Würde, die die Universität ihrem eigenen Doktor kann zuteil werden lassen, und zwar mit der Erneuerung der Doktorwürde nach 50 Jahren, was dem Rang des Doktorats honoris causa entspricht. Prof. Dobijanka hat diese Feierlichkeit im Collegium Maius, die sie noch bei voller Gesundheit erlebte, sehr genossen.

Die dritte Feierlichkeit, die ihr zu Ehren im Collegium Maius, diesmal zum zweiten Mal in der alten Aula, stattfand, war das Einreichen der Statuette des Polnischen Germanistenverbandes (SGP, Stowarzyszenie Germanistów Polskich). Von Anfang an war Olga Dobijanka Mitglied des SGP und ohne je seinem Vorstand angehören zu wollen, opferte sie ihre Zeit, um in seinen Angelegenheiten den Kollegen mit Rat und Tat beizustehen. Sie hat die Ehrenstatuette am 17. Oktober 2005 mit den mit ihr ausgezeichneten, dem verdienten Polenfreund von der FU Berlin, Prof. Hartmut Eggert, und mit dem Wiener galizischer Herkunft Prof. Adam Zieliński, Schriftsteller und Wohltäter der Universität wie der Vereinigung, empfangen. Sie war damals schon krank, daher fanden die Feierlichkeiten nicht wie üblich in Warschau, sondern in den Räumen der Jagellonen-Universität statt, aber sie hat die einige Stunden lang dauernden Feierlichkeiten gut überstanden und zur Überraschung der Anwesenden eine lange frei vorgetragene brillante Rede gehalten. Das war wohl das letzte öffentliche Ereignis in ihrem arbeitsreichen Leben, dessen 55 Jahre sie der Jagellonen-Universität und der polnischen Germanistik geopfert hat.

In ihren Forschungsarbeiten hatte sie als den wichtigsten Schwerpunkt das goldene Zeitalter der deutschen Literatur gewählt, die Blütezeit der Aufklärung und die Weimarer Klassik, besonders mit den Autoren Lessing, Wieland¹¹, Goethe und Schiller

¹⁰ Prace Komisji Neofilologicznej, tom VI (Band VI) Red. MARIA KŁAŃSKA u. STANISŁAW WIDŁAK, Kraków 2007.

¹¹ Über Wieland hat sie 3 Aufsätze geschrieben, alle zu seinen politischen Ansichten, vor allem auf Grund des Romans *Der goldene Spiegel*.

als Forschungsgegenstand, der zweite Schwerpunkt war allerdings bestimmt die Literatur des 20. Jahrhunderts, insbesondere die österreichische Prosa und Dramatik sowie das Schaffen des Schweizer Max Frisch. Zuweilen beschäftigte sie sich auch mit Kleist, Grillparzer, öfter mit Hebbel. Eine besondere Vorliebe hatte sie für den Klassiker des norwegischen Dramas Henrik Ibsen, bei dem sie immer betonte, dass er kein Naturalist, sondern Realist war. Schließlich bildeten die deutsch-polnischen Literaturbeziehungen, bes. die wechselseitigen Rezeptionsvorgänge einen vierten wichtigen Bereich ihres Schaffens.

Ihre größtenteils von ihr selbst zusammengestellte, von mir für die Bedürfnisse dieser Arbeit punktuell ergänzte Publikationsliste zählt insgesamt 132 Positionen, wenn man die fünf Neuauflagen, die größtenteils revidierte oder gar neue Einleitungen enthalten, mitberücksichtigt, kommen wir auf 137 Positionen, davon sind 2 Monographien, 2 sehr wertvolle Bücherübersetzungen mit eigener Auswahl und Redaktion, 2 Anthologien für den Studiengebrauch, 9 (!) Einleitungen zu den Klassikerausgaben, besonders der deutschen und Ibsenschen Dramen in der verdienten Reihe der „Biblioteka Narodowa“ des Ossolineum, 3 Mitherausgeberschaften, 5 Übersetzungen literaturwissenschaftlicher Texte sowie 109 Aufsätze und Artikel. Ich habe mir zuerst überlegt, ob ich die letzteren weiter in „wissenschaftliche“ und „populärwissenschaftliche“ Publikationen untergliedern sollte, unter denen sich außer den Presseartikeln zahlreiche Artikel in Theaterprogrammen sowie populäre Vor- und Nachworte zu einigen Büchern befinden, doch kam ich letzten Endes zur Ansicht, dass diese Einteilung nicht sehr sinnvoll wäre, denn Dobijankas wissenschaftliche, in Fachzeitschriften veröffentlichte Aufsätze sind ebenfalls auf eine sehr leserfreundliche Weise verfasst, sehr leicht zugänglich, während ihre popularisierenden Texte sich ebenfalls auf ihr fundiertes, umfassendes Wissen gründen. Es liegt außer jedem Zweifel, dass sie die deutsche Literatur (und Ibsen) den polnischen Lesern und z.T. auch die polnische Literatur den deutschen Lesern vermitteln wollte. Interessant ist vielleicht auch die sprachliche Zusammenzählung, dass von diesen 132 (resp. 137) 53 Positionen auf Deutsch, 1 auf Englisch (da sie ja von ihrem Anglistikstudium her sehr gut konnte!) und die Mehrheit eben auf Polnisch verfasst wurde. Heute, als das polnische Hochschulministerium Publikationen in der Muttersprache viel niedriger als die fremd-, besonders englischsprachigen bewerten will, sollen wir dieses Vorbilds in Bezug auf unsere Verpflichtungen der Nationalkultur gegenüber ernsthaft gedenken.

Eine ihrer ersten Veröffentlichungen war bereits eine wichtige wissenschaftliche und translatorische Leistung, denn sie hat als Erste 1956 große Teile der *Hamburgischen Dramaturgie* Lessings ausgewählt, ins Polnische übersetzt und mit einer ausführlichen Einleitung im Verlag Ossolineum herausgeben. Eugeniusz Klin, der diese Veröffentlichung in „Kwartalnik Neofilologiczny“ (Neuphilologische Jahresviertelschrift) rezensierte, betonte die Gründlichkeit, Sachlichkeit, Bündigkeit und die gute Zugänglichkeit sowohl der Einleitung als auch der Übersetzung selbst, wobei er betonte, dass der gut lesbare und verständliche Stil angesichts der Lessingschen Ausdrucksweise ein besonderes Lob verdient.¹² Mit Lessings Dramentheorie und

¹² EUGENIUSZ KLIN, Rez. in Kwartalnik Neofilologiczny, Nr. 3, Jg. 1957, S. 265-267, hierzu S. 267.

–praxis befasste sie sich weiterhin, indem sie 1962 an der Jagellonen-Universität ihre Habilitation *Teoria tragedii Lessinga* (Lessings Theorie der Tragödie) veröffentlichte und in der „Biblioteka Narodowa“ Lessings *Minna von Barnhelm* (1958) und das Schauspiel *Nathan der Weise* (1963) herausgab. Im späteren Verlauf ihrer wissenschaftlichen Laufbahn hat sie mehrere Aufsätze über Lessing veröffentlicht, doch waren diese ersten Arbeiten umfangreicher und inhaltlich umfassender. Außerdem ist ihre Rolle nicht zu überschätzen, dass sie in den ersten Jahrzehnten nach dem Zweiten Weltkrieg, als in Polen infolge der Okkupationserfahrungen Misstrauen selbst gegen die deutsche Kultur herrschte, das Interesse polnischer Leser für diese Literatur erweckte.

Auch ihrer Liebe zur Weimarer Klassik blieb sie treu ihr Leben lang. 1959 gab sie in Ossolineum eine zweite, ebenso nützliche Auswahl heraus, und zwar eine Anthologie der Schriften Goethes und Schillers zur Theorie des Dramas und Goethes zur Bühnenpraxis, die ja für die Rezeption dieser literarischen Gattung ausschlaggebend ist. Diese Auswahl, u.d.T. *Goethe i Schiller o dramacie i teatrze* wurde, ebenso wie *Dramaturgia hamburska*, Mitte der 90er Jahre aus den Mitteln des Instituts für Germanische Philologie der Jagellonen-Universität im Verlag der Universität neu aufgelegt (s. Bibliographie II. 1a. und 2a.). Der Nutzen beider Anthologien ist eben dank ihrer Übersetzung ins Polnische auch für Polonisten und Theaterwissenschaftler außer jedem Zweifel.

Goethes *Wilhelm Meister* galt schon die Magisterarbeit von Olga Dobijanka und galten ihre wissenschaftlichen Aufsätze bis 1999 (s. Bibliographie Nr. VI, 102). Ihre, erst 1963 veröffentlichte, Doktorarbeit galt dem biographischen wie dem intertextuellen Einfluss Goethes auf den Schweizer Realisten Gottfried Keller, insbesondere auf den Bildungsroman *Der Grüne Heinrich*, aber auch anderen Spuren der Goethe-Rezeption in der Epik Kellers. Schließlich sei auf ihre Herausgabe des Goetheschen *Werther* in der Biblioteka Narodowa hingewiesen, deren drei Auflagen: im Jahre 1971 und dann revidiert 1975 und 2000 von der Lebendigkeit der Rezeption zeugen.

Ihr Lieblingsdichter war aber offensichtlich Schiller, den sie vor allem als den Dichter der Freiheit sah. Somit wies sie gern, auch in ihren Vorlesungen, auf seine besonders intensive und eben nationalspezifische Rezeption in der polnischen Romantik sie hin. Es ist etwas Berührendes in der Tatsache, dass die allererste Veröffentlichung der jungen Olga Dobijanka aus dem Jahre 1955, *Fryderyk Schiller – piewca wolności* (Friedrich Schiller – ein Dichter der Freiheit) heißt (s. VI.1) und die letzte, der PAU-Vortrag vom Herbst 2005, der 207 postum erschien, *Fryderyka Schillera droga do Weimaru* (Freidrich Schillers Weg nach Weimar, vgl. VI.109). Das war auch Olga Dobijankas Lebensweg – über 50 Jahre der intensiven, engagierten und tiefgründigen Beschäftigung der Autorin mit der Weimarer Klassik. Der Name Schiller erscheint auch am häufigsten unter den von ihr herausgegebenen Bänden der „Biblioteka Narodowa“: Sie hat vier seiner Dramen: *Wilhelm Tell* (1962), *Die Räuber* (*Zbójcy*, 1964, 2. Aufl. 1986), *Maria Stuart* (1972) und *Kabale und Liebe* (*Intryga i miłość*, 1976) herausgebracht. Die Übersetzungen der Dramen stammten nicht von ihr, doch sie versah alle Veröffentlichungen in „Biblioteka Narodowa“ mit ausführlichen wissenschaftlichen Einleitungen, die im Durchschnitt ca. 100 Seiten umfassten, und gründlichen Anmerkungen, die am besten von ihrer philologischen Akribie zeugen und die den Lesern eine ihnen manchmal fremde Kulturwelt näher bringen.

1967 leistete sie den gleichen Dienst für Ibsens meisterhaftes Drama *Peer Gynt*, den sog. norwegischen *Faust*, und 1983 für Ibsens ausgewählte Dramen (*Wybór dramatów*, 2 Bände; die Auswahl umfasst im Bd. 1: *Das Puppenheim*, *Die Gespenster* und *Die Wildente*¹³, im Bd. 2: *Rosmersholm* und *Hedda Gabler*). Ich weiß nicht, wessen Wahl es war, wahrscheinlich des Verlags – die sog. „gesellschaftlichen Dramen des 1. Bandes“ gehören zweifellos zu den wichtigsten Ibsens, unter den „neuromantischen“, die der 2. Band enthält, würde ich wenigstens *Hedda Gabler*, die zwar der späten Schaffenszeit gehört, aber nicht besonders typisch für Ibsens symbolistische und modernistische Dramen ist, lieber durch einen anderen Text ersetzt sehen, am liebsten durch den *Baumeister Solness*. Ein wichtiges Defizit dieser Ausgaben ist auch die Tatsache, dass fast alle diese Dramen nicht aus dem norwegischen Original, sondern über das Deutsche übersetzt wurden. Das lag aber nicht an der Herausgeberin, sondern an dem Mangel der Übersetzungen aus dem Original, dem bis heute nur fragmentarisch abgeholfen worden ist. Die Einleitungen Dobijankas sind sehr informativ; im Biographischen stützte sie sich zwar hauptsächlich auf die Biographie Ibsens in polnischer Sprache von Adam Stodor aus dem Jahre 1933, aber darüber hinaus zeigt sie eine profunde Kenntnis des Ibsenschen Werkes und seiner Rezeption, vor allem in Polen.¹⁴ Außer dieser Arbeit hat sie Ibsen noch einige Aufsätze gewidmet; einmal schrieb sie (in einem Theaterprogramm) über H.C. Andersen, einmal über das dramatische Werk Strindbergs, zweimal generell über die Rezeption des skandinavischen Dramas in Polen.

Dobijankas Einleitungen haben einen ähnlichen, obwohl nicht identischen Aufbau: Zuerst beschäftigt sie sich mit der Biographie des Verfassers (im Falle der *Minna von Barnhelm*, ihrer ersten Einleitung für das Ossolineum, mit dem Abriss der historischen Lage, in der Lessing wirkte), zumindest in der einschlägigen Periode des Schaffens des jeweiligen Autors (z.B. in beiden Ibsens Ausgaben, in Goethes *Werther*), dann mit der Genese des Werkes, mit seinem literarischen Kontext, mit dem historischen Hintergrund des Stoffes, falls es einen solchen gab, manchmal auch mit der Komposition des Werkes. Es folgt die Analyse des Textes. Sehr nützlich sind ihre Informationen zur Aufnahme des Werkes in seinem Ursprungsland und die immer vorhandenen Informationen über dessen Rezeption in Polen, was sowohl den am meisten selbständigen und am meisten zeitraubende Recherchen verlangenden Teil ihrer Arbeit ausmacht. Es folgt eine klar gegliederte Bibliographie, die allerdings vor allem ältere Werke der Sekundärliteratur berücksichtigt.¹⁵ Insgesamt muss man feststellen, dass gerade diese „Bearbeitungen“ der Meisterwerke der deutschen und norwegischen Literatur sehr breite Publikumskreise in Polen erreichten und für Generationen von Polonisten, Germanisten und Skandinavisten hilfreich bei ihrem *close reading* waren und sind.

¹³ Ich gebe die deutschen Titel an, um die Dramen identifizieren zu lassen, aber die Ausgabe ist freilich polnisch.

¹⁴ Vgl. ADAM STODOR, Henryk Ibsen. Życie i twórczość, Złoczów 1933. Meine Einschätzung der Arbeit Stodors und der einschlägigen Einleitungen Dobijankas findet sich im Aufsatz: MARIA KŁAŃSKA, Symbolical or Symbolic. Ibsens Translations into Polish [...]. In: Ibsen Reception in Poland and the Baltic Countries. Ed. by KNUT BRYNHILDSVOLL, LECH SOKOŁ, BENEDIKTS KALNACS, Oslo 2006, S.171-194, hierzu S. 188-191.

¹⁵ Vgl. HUBERT ORŁOWSKI in „Rocznik Literacki” 1972, S. 493f (zu *Maria Stuart*) bzw. ZENON CIESIELSKI, „Rocznik Literacki” 1984, S. 547-548 (zu Ibsens Dramen).

Die Beschäftigung Olga Dobijankas mit dem 20. Jahrhundert hat keine dergleichen markanten Spuren hinterlassen, da sie sich auf Aufsätze u.a. Artikel beschränkt, doch lassen sich auch hier ganz deutlich ihre Vorlieben feststellen: Ihr erster deutschsprachiger Aufsatz von 1977 galt Thomas Mann, und sie hat diesem Autor insgesamt 8 Aufsätze gewidmet, davon mehrere seiner *Lotte in Weimar*, 4 Aufsätze wurden Hauptmann, vor allem seinem Hamletroman, gewidmet, 2 Hermann Hesse. Heinrich Mann gilt ein, aus dem Anlass seines 100. Geburtstages geschriebener Aufsatz, Bertolt Brecht, den sie nach ihrer mündlichen Erklärung nicht mochte, ebenfalls einer. Besondere Vorliebe hatte die Krakauer Germanistin für das dramatische Werk des Österreicherers Fritz Hochwälder (5 Aufsätze) und für den Schweizer Max Frisch, bei dem sie sich allerdings ausschließlich mit dem epischen Werk befasste (4 mal). Außerdem schrieb sie 3 Aufsätze über Wolfgang Georg Fischer und einzelne über Siegfried Lenz, Elias Canetti und Stefan Zweig. Zahlenmäßig überwiegt dabei die österreichische Literatur, was wahrscheinlich nicht zuletzt an unserem leichteren Zugang zu österreichischen Bibliotheken u.a. Institutionen wissenschaftlichen Lebens als zu den westdeutschen vor 1989 liegt.

Frau Prof. Dobijanka war eine lebendige Chronik der Geschichte der Krakauer Germanistik. sehr bildhaft bezeichnete es Krzysztof Lipiński, als er in seiner Laudatio auf sie während der Tagung zum 150-jährigen Bestehen der Krakauer Germanistik sagte: „Es ist überraschend, aber wahr, dass mehr als ein Drittel dieser hundertfünfzigjährigen Geschichte der polnischen Germanistik¹⁶ von Frau Professor Dobijanka wesentlich beeinflusst wurde.“¹⁷ Sie schrieb Lexikabeiträge, Nachrufe und Artikel über die ihr noch persönlich bekannten Germanisten Zofia Ciechanowska, Adam Kleczkowski und Juliusz Ippoldt sowie über den ersten der Krakauer Ordinarien auf dem germanistischen Lehrstuhl¹⁸, den Böhmen F.T.Bratrnek, der ihr wohl als Goethe-Forscher besonders nahe stand. Als anlässlich des 600-jährigen Jubiläums der Universität eine Reihe von Büchern u.d.T. „Uniwersytet Jagielloński, Wydawnictwa Jubileuszowe, Historia katedr“ (1964) herausgebracht werden konnte, hat sie im Band zur Geschichte der Philologischen Fakultät selbstverständlich die Geschichte des Germanistiklehrstuhls ausgearbeitet.¹⁹

Für besonders wichtig, da sie gegenseitige Kenntnis der deutschen bzw. deutschsprachigen und polnischen Seite der Partnerschaft bereicherten, halte ich ihre Arbeiten über die deutschen Vermittler der polnischen Literatur, besonders mehrmals über Hermann Buddensieg und über Karl Dedecius, über die polnischen Autoren z.B. die Galizianer Józef Wittlin und Stanisław Vincenz, über die Nachkriegsschriftsteller wie z.B. über Maria Dąbrowska oder über Tadeusz Konwicki, ferner über „polnische Themen“ in deutschsprachiger Literatur, z.B. einige Aufsätze zum 300. Jahrestag des

¹⁶ Krakauer Germanistik ist nämlich die älteste der polnischen Germanistiken.

¹⁷ KRZYSZTOF LIPIŃSKI, Laudatio auf Olga Dobijanka-Witczakowa. In: Perspektiven der polnischen Germanistik in Sprach- und Literaturwissenschaft. Festschrift für Olga Dobijanka zum 80. Geburtstag, hg. v. ANTONI DĘBSKI und KRZYSZTOF LIPIŃSKI, Kraków 2004, S. 20.

¹⁸ Karl Weinhold lasse ich aus, da er bereits nach einem Semester Krakau fluchtartig verließ.

¹⁹ OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Historia Katedry Germanistyki w Uniwersytecie Jagiellońskim. In: Uniwersytet Jagielloński, Wydawnictwa Jubileuszowe. Historia Katedr, Kraków 1964, S. 349-365.

Entsatzes bei Wien oder über die Polen in der Wiener Presse um die Mitte des 19. Jahrhunderts. Wie sie aber mehrmals bekannt gab, war sie aber vor allem an den Spitzenleistungen der deutschen Literatur, des 18. bis zum 20. Jahrhunderts interessiert, besonders auf dem Gebiet der Prosa und des Dramas, und diese wollte sie dem polnischen Leser vermitteln. Sie hatte keine Angst, dass sie eingefahrene Spuren betritt, immer gab es in ihren Darstellungen etwas Neues, schon dadurch, dass sie die Spezifik der Rezeption auf dem polnischen Gebiet berührte, aber oft hat sie die bekannten Deutungen um neue Facetten bereichert. Sie hat auf Deutsch über die Rezeption solcher Autoren in Polen wie Lessing, Goethe, Lessing, Schiller, Kleist, sowie generell über die der deutschen Literatur in Polen geschrieben.

Methodengeschichtlich stand sie, wohl bewusst, auf dem Standpunkt des Positivismus, bereichert durch Diltheys Psychologismus und geistesgeschichtliche Forschungen schlechthin und um die *Kunst der Interpretation* Emil Staigers, die sie besonders schätzte und mit Begeisterung den Studenten beibrachte. Dies wirkte sich auch auf meine literaturwissenschaftliche Haltung aus. Oft sagte sie, das methodologische „Neuigkeiten“ zwar sehr attraktiv klingen, aber oft nichts zur Sache brachten und bald veralteten. Natürlich war diese Auffassung nicht unbegründet.

Für ein weiteres wichtiges Gebiet ihrer Tätigkeit halte ich die didaktischen Veröffentlichungen, insbesondere ihre zwei Anthologien, *Auswahl von Texten zur Poetik des deutschen Dramas* (1972) und *Auswahl von Texten zur Poetik des deutschen Romans* (1974), die einen Überblick über die Geschichte der jeweiligen Poetik der Gattung leisteten, im Falle des Dramas von Opitz bis zu Freytag und seiner *Technik des Dramas*, im Falle des Romans von Blanckenburg mit seinen Erörterungen über Wielands Romane als eine neue Qualität in der Geschichte der deutschen Literatur bis zu Thomas Mann und seiner *Kunst des Romans*. Außerdem beteiligte sich Dobijanka, besonders im Rahmen der Bilateralen Kommission DDR-Polen und ab 90er Jahren durch die Veranstaltungen des Krakauer Goethe-Instituts an Tagungen und Diskussionen zum Ausbildungsprofil der polnischen Germanistikstudenten, einem Bereich, wo sie besonders zuständig und interessiert war.

Zu den DDR-Zeiten war Olga Dobijanka. Vorstandsmitglied der Bilateralen Germanistenkommission Polen-DDR (Vizevorsitzende und Vorsitzende der Sektion Literatur, 1975–1989). Ebenfalls seit 1975 war sie Mitglied der Internationalen Vereinigung für Germanische Sprachen und Literatur (IVG), seit 1978 der Weimarer Goethe-Gesellschaft, seit 1991 der Schiller-Gesellschaft in Marbach.²⁰ Ihre Kontakte mit dem Ausland, die sich zuerst auf die DDR beschränkten, wo sich die für sie wichtigen Zentren der deutschen Klassik und Romantik, Weimar und Jena, sowie die Lessingstadt Kamenz befanden, erweiterten sich seit dem 6. Kongress der IVG in Basel im Jahre 1980 auf Westeuropa. Seit Innsbruck 1982 beteiligte sie sich regelmäßig an den Polnisch-österreichischen Germanistentreffen, die jedes vierte Jahr in Österreich, jedes vierte in Polen stattfinden: Sie nahm teil an den österreichischen Symposien dieser Reihe in Innsbruck, Salzburg, Wien und Graz. Mit der Zeit knüpfte sie ebenfalls wissenschaftliche Beziehungen zu Westdeutschland an, z.B. zur Regensburger Germanistik, zur Lessing-Stätte in Wolfenbüttel, zur Ostsee-Akademie in Lübeck-Travemünde. Im Jahre

²⁰ Vgl. PALEJ, CD-ROM sowie DOBIJANKA, Formularz..., S. 4.

1990 hielt sie als Gastprofessorin 6 Wochen lang Vorträge an der Römer Universität La Sapienza. 1995 erlangte sie mit dem Förderpreis der Bonner Alexander von Humboldt-Stiftung den Höhepunkt ihrer internationalen Bekanntheit. Doch immer schon hatte sie ausländische Kollegen, die sie sehr schätzten und mochten sowie Anerkennung für ihre Arbeit zollten.

Bestimmt war die Tatsache, dass die Germanistik in Krakau in den Jahren 1953–1966 nicht existierte, sehr ungünstig für ihre wissenschaftlichen Entfaltungsmöglichkeiten im außerpolnischen Bereich gewesen. Ihrem Veröffentlichungsverzeichnis können wir entnehmen, dass sie ihren ersten Beitrag in der deutschen Sprache erst 1977 (in „Germanica Wratislaviensia“ über Thomas Manns Ansichten über das Drama und das Theater) veröffentlichen konnte, und erst 1980 erschienen ihre ersten Beiträge im Ausland: in Halle über Lessings Rezeption in Polen, und in Basel über den österreichischen Romancier W.G. –Fischer. Doch seit ich mich erinnere (ich studierte nämlich an der Krakauer Germanistik seit 1968) besuchten unser Institut namhafte zuerst nur DDR-deutsche, dann auch österreichische, da dieses Land als neutral als politisch harmlos galt, dann auch andere Literaturwissenschaftler und, was noch schöner war, deutsch schreibende Dichter und Schriftsteller, die von unserer Frau Professor immer aufs Gastfreundlichste aufgenommen worden waren. Ein besonderes Erlebnis waren die Besuche österreichischer Autoren Hilde Spiel, H.C. Artmann, Wolfgang Georg Fischer und vor allem natürlich von Ingeborg Bachmann in ihrem letzten Lebensjahr. Um sie alle hat sich Prof. Dobijanka aufs Rührendste gekümmert, und sie haben Krakau hingerissen von ihr verlassen.

Olga Dobijanka war eine sehr begabte Didaktikerin, vor allem eine begnadete Vorlesende. Bevor sie die Gelegenheit bekam, als Germanistin auf Deutsch den polnischen Germanistikstudenten über die deutsche Literatur zu erzählen, hatte sie schon Jahre vorher die Gelegenheit gehabt, den Polonistikstudenten in der polnischen Muttersprache die Leistungen dieser Literatur näher zu bringen. Sie führte diese Vorlesungen nicht viel kürzer als die seit 1968 abgehaltenen Vorlesungen für die Germanisten. Außerdem führte sie 25 Jahre lang, bis 1988 eine Vorlesung in der westeuropäischen Literaturgeschichte für die Studenten der Russistik und einige Jahre lang auch der Slawistik und der ungarischen Philologie. Von 1971 bis 1988 führte sie Magisterseminare durch und bildete in dieser Zeit ca. 250 Magister der germanischen Philologie aus.²¹ Außerdem promovierte sie sieben Doktoren (s. das Verzeichnis am Ende des Aufsatzes), von dem ersten Doktorat von Maria Kłańska im Jahre 1978 an bis zu Marek Jakubów an der Katholischen Universität Lublin im Jahre 1995. Krzysztof Lipiński, der ebenfalls zu ihren Schülern gehört, wiewohl nicht zu ihren Magistranden oder Doktoranden gehörte hatte, charakterisiert in seiner *Laudatio auf Olga Dobijanka-Witczakowa* anlässlich ihres 80. Geburtstages auf folgende Weise ihre Tätigkeit als Vorlesende: „Zwar stellt die lateinische Sentenz *verba volant, scripta manent* das gesprochene Wort in den Schatten des ‘festen Buchstabs’, es soll je-

²¹ Angabe nach: RITA PAGACZ-MOCZARSKA, Odnowienie doktoratu prof. Olgi Dobijanki-Witczakowej (Erneuerung der Doktorwürde f. Prof. O.D.-W.), Alma Mater. Miesięcznik Uniwersytetu Jagiellońskiego, Nr. 30, 2001, Internet-Fassung: www3.uj.edu.pl/alma/alma/30/01/04.html, eingesehen am 15.10.2009.

doch besonders hervorgehoben werden, dass die Vorlesungen der Jubilarin für die Zuhörer (nicht nur Germanisten, sondern auch Polonisten und Russisten) immer ein sprachliches, ästhetisches und intellektuelles Erlebnis waren. In Krakau, in Polen, in Europa, ja in der ganzen Welt leben und wirken die einstigen Schüler der Krakauer Professorin, die mit ihrer unvergleichlich feinen, präzisen Diktion und synthetischer Gedankenführung ihrem Publikum Welten und Werte eröffnete und ihre Zuhörer nicht nur für literarisch-ästhetische Fragen, sondern auch für ‚reine Menschlichkeit‘ sensibilisierte.²²

Vermittlerin, Mittlerin sein war ihr Lebensanliegen. Schon 1967 erklärte sie es an die Interviewerin Grażyna Sokół: „Als Gelehrte meide sie populäre Formen nicht, dank derer sie mit ihren Bemerkungen, die ja unseren Erkenntniskreis erweitern, auch breite Leserschichten erreiche.“²³ So schrieb sie gern auch Artikel für literarische und sog. gesellschaftlich-kulturelle Zeitschriften, verfasste Texte für Theaterprogramme, hielt Vorträge in sog. Kulturhäusern und nahm gern jede Einladung an, wo sie über die deutsche Literatur sprechen konnte.

Olga Dobijanka erfreute sich eines außergewöhnlichen Ansehens sowohl in den Kreisen polnischer Germanisten, von denen sie vielen durch ihre Gutachten und freundschaftlichen Ratschläge zur wissenschaftlichen Karriere geholfen hatte, als auch in den Reihen der Philologischen Fakultät der Jagellonen-Universität (die damals noch Polonistik mit umschloss) und an der Akademie der Wissenschaften PAU. Sie war in der Umgebung durch ihre Hilfs- und Opferbereitschaft bekannt. Sie hatte kaum Privatleben. Ihr Mann, Professor der Landwirtschaft, lebte in Warschau, was natürlich durch das Pendeln an den Wochenenden und vor allem in ihren letzten sieben Lebensjahren, als er von einer unheilbaren Krankheit ans Bett gefesselt blieb, für die alte selbst zerbrechlich gewordene Frau eine große Herausforderung war. Ihr einziges Kind, die Tochter Joanna, ist 1965 kurz nach der Geburt gestorben. Da diese im Familiengrab in Warschau auf dem Powązki-Friedhof beigesetzt worden war, wünschte die verwaiste Mutter ebenfalls dort zu ruhen und wurde daher in Warschau und nicht in ihrer Lebens- und Wirkungsstätte Krakau bestattet.

So war die Universität und in ihren letzten Lebensjahren zunehmend die PAU ihr Zuhause. Ihre letzten 9 Lebensmonate waren von schwerer Krankheit geprägt, die sie so heroisch aufnahm, wie sie es über ihre Lieblingsautoren den Studenten zu vermitteln pflegte. Sie lebte den jüngeren Kollegen ein Leben vor, das ausschließlich der Arbeit, der Philologie, die sie noch auf die alte traditionelle, gründliche Weise verstand, der Didaktik, der Organisation des Hochschul- und Akademielebens, der Vermittlung der deutschen Literatur in Polen gewidmet war. Man wusste es allgemein und verehrte sie daher als einen Menschen, der nie auf eigenen materiellen Vorteil bedacht, ja nicht einmal auf die Befriedigung der Lebensbedürfnisse eingestellt war. In Existenzfragen hilflos, besonders in den letzten Lebensjahren, war sie auf die Hilfe praktischerer Freunde und Schüler angewiesen, die ihr bis zum Schluss beizustehen versuchten. Sie galt als die

²² LIPIŃSKI, S. 20.

²³ SOKÓŁ, GRAŻYNA, W pracowni Olgi Dobijanki. Z cyklu: Portrety germanistów polskich (Im Arbeitszimmer von O.D. Aus dem Zyklus: Porträts polnischer Germanisten), *Poglądy. Dwutygodnik społeczno-kulturalny*, Katowice, Nr. 12, 1967, S. 19. Übers. M.K.

grande vieuille Dame der polnischen Germanistik und trug diese Würde mit Stolz und einer gewissen Anmut.

Veröffentlichungsverzeichnis der Arbeiten von Olga Dobijanka-Witczakowa²⁴

I. Monographien

1. Teoria tragedii Lessinga (Lessings Theorie der Tragödie), Kraków: Państwowe Wydawnictwo Naukowe 1962, Serie: Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Rozprawy i studia, tom XLV, SS. 156.
2. Gottfried Keller und Goethe, Wrocław, Warszawa, Kraków: Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydaw. PAN 1963, SS. 117.

II. Bücherübersetzung und -redaktion

1. GOTTHOLD EPHRAIM LESSING, Dramaturgia hamburska. Wybór. Przełożyła i opracowała OLGA DOBIJANKA (Hamburgische Dramaturgie. Auswahl. Übers. u. eingel. v. O.D.), Wrocław, Warszawa, Kraków: Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydaw. PAN 1956 (Einleitung, S. 5-89, Übers. des Textes S. 85-283).
 - 1.a. Zweite Auflage: Kraków Wydawnictwa Uniwersytetu Jagiellońskiego, Seria Skrypty uczelniane nr 711, Einleitung S. 5-17, Übers. S. 18-152.
 2. Goethe i Schiller o dramacie i teatrze. Wybór pism. Przełożyła i opracowała OLGA DOBIJANKA Auswahl. Übers. u. eingel. v. O.D.), Wrocław, Warszawa, Kraków: Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydaw. PAN 1959 (Einleitung, S. 5-102, Übers. der Texte S. 105-363).
 - 2.a. Zweite Auflage: Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego [1996], Seria skrypty uczelniane nr 749, Einleitung S. 3-59, Übers. 63-224.

III. Einleitungen und Anmerkungen zu den Bänden der „Biblioteka Narodowa“ (Nationalbibliothek) des Ossolineum

1. GOTTHOLD EPHRAIM LESSING, Minna von Barnhelm czyli Żołnierska dola. Komedia w pięciu aktach. Przełożył HENRYK ZYMON-DEBICKI. Oprac. OLGA DOBIJANKA, Wrocław, Kraków: Zakład Narodowy im. Ossolińskich 1958, Biblioteka Narodowa Seria II nr 112, Einleitung, S. 3-139.
2. FRYDERYK SCHILLER, Wilhelm Tell. Przekład JERZEGO GAWROŃSKIEGO. Wstęp OLGII DOBIJANKI. Komentarz Mieczysława Urbanowicza. Wrocław, Warszawa, Kraków: Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 132, Einleitung, S.3-110.
3. GOTTHOLD EPHRAIM LESSING, Natan mędrzec (Nathan der Weise). Poemat dramatyczny w pięciu aktach. Przełożył ADAM SZCZERBOWSKI. Wstępem i pr-

²⁴ Mein Veröffentlichungsverzeichnis stützt sich vor allem auf die maschinengeschriebenen Veröffentlichungsverzeichnisse von Olga Dobijanka-Witczakowa aus der Personalmappe unseres Instituts (bis 2002), ergänzend auf die Internetseite des Instituts, den Internet-Katalog der Bibliothek Jagiellońska, auf die PLB 1959–1988 als Bücherreihe, bis 2004 als Internetfassung: mak.bn.org.pl/cgi/bin/makwww.exe?BM=25&IM=03&WI=D..., eingesehen am 27.08.2009.

- zypisami opatrzyla OLGA DOBIJANKA, Wrocław, Warszawa, Kraków 1963: Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 140, Einleitung, S.3-73.
4. FRYDERYK SCHILLER, Zbójcy (Die Räuber). Przełożył FELIKS KONOPKA. Oprac. OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Wrocław, Warszawa, Kraków: Zakład Narodowy im. Ossolińskich 2. veränd. Auflage (in Bezug auf die Aufl. v. 1923) 1964, Seria II nr 30, Einleitung, S. 3-74.
 - 4.a 3. Aufl. Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk, Łódź 1986.
 5. HENRYK IBSEN, Peer Gynt. Poemat dramatyczny. Przełożył ZBIGNIEW KRAWCZYKOWSKI. Wstępem i objaśnieniami opatrzyla OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Wrocław, Warszawa, Kraków 1967: Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 152, Einleitung, S. 3-89.
 6. JAN WOLFGANG GOETHE, Cierpienia młodego Wertera (Die Leiden des jungen Werthers). Przełożył LEOPOLD STAFF. Opracowała OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Wrocław, Warszawa, Kraków, 2. veränd. Auflage (in Bezug auf die Aufl. v. 1922,) 1971, Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 22, Einleitung, S. 3-121.
 - 6.a 3. ergänzte Auflage: Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1975, S. 3-121.
 - 6.b 4. (eigentlich 3.nach 1945) ergänzte Aufl. Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 2000, Einleitung S. 7-110.
 7. FRYDERYK SCHILLER, Maria Stuart. Przełożył WITOLD WIRPSZA. Wstępem i przypisami opatrzyla OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1972: Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 170, Einleitung, S. 3-75.
 8. FRYDERYK SCHILLER, Intryga i miłość (Kabale und Liebe). Przełożył ARTUR MARYA SWINARSKI. Oprac. OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1976: Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 183, Einleitung, S. 3-121.
 9. HENRYK IBSEN, Wybór dramatów, 2 tomy (2 Bände). Przełożyli JACEK FRÜHLING, JÓZEF GIEBUŁTOWICZ. Oprac. OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk, Łódź 1983, Zakład Narodowy im. Ossolińskich Seria II nr 210, Einleitung S. 3-124.

IV. Mitherausgabe wissenschaftlicher Texte

1. Mit TADEUSZ NAMOWICZ, Lessing und Probleme der deutschen und der polnischen Aufklärung. Die wissenschaftliche Leitung O.D. u. T.N., Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1983: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 124 SS. (Tagungsband).
2. Mit JAN PIROŻYŃSKI, JAN GAREWICZ, JERZY B. KOROLEC, Beiträge der polnischen Stipendiaten der Herzog August Bibliothek zur Philosophie, Geschichte und Philologie, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego 1994, 252 SS.

V. Herausgabe von Studienmaterialien

1. Mit ANNA STROKA, MARIAN SZYROCKI, Das deutsche Drama des 18. Jahrhunderts, Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1986: Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
2. Auswahl von Texten zur Poetik des Dramas, Kraków Wyd. UJ 1972, SS. 77.
3. Auswahl von Texten zur Poetik des Romans, Kraków Wyd. UJ 1974, SS. 166.

**VI. Wissenschaftliche Aufsätze, populärwissenschaftliche Aufsätze,
Nachworte, Berichte, Lexikabeiträge**

1. Fryderyk Schiller – piewca wolności (Friedrich Schiller – der Dichter der Freiheit), *Wiedza i Życie*, Nr. 9, 1955, S. 606-620.
2. Baśnie J. Ch. Andersena, (J.Ch. Andersens Märchen), *Zeitschrift des Theaters „Teatr Młodego Widza“*, Februar 1955, S. 2-17.
3. Hermann Hesse, *Życie Literackie* 1957, Nr. 42, S. 2-5.
4. Tragedia Hebbła „Dymitr“ i wycieczka autora do Krakowa (Hebbels Tragödie „Demetrius“ und die Reise des Autors nach Krakau), *Ruch Literacki* Nr. 3, 1960, S. 204-205.
5. „Zbójcy“ Fryderyka Schillera (Friedrich Schillers „Räuber“), *Programm des Stadttheaters Krakau*, November 1961, S. 15-20.
6. „Lotta w Weimarze“ Tomasza Manna (Thomas Manns „Lotte in Weimar“), *Sprawozdania z posiedzeń Komisji Oddziału PAN w Krakowie (Berichte der Krakauer Abt. der Poln. Akademie der Wiss.)*, 1961, Nr. 1, S. 84-85.
7. Tomasz Mann, *Życie Literackie*, 1963, Nr. 5, S. 3-5.
8. Juliusz Ippoldt (1867–1960). In: *Polski Słownik Biograficzny (Polnisches Biographisches Lexikon)*, Bd. X, Kraków 1963, S. 165-166.
9. Zagadnienie gatunku dramatycznego „Natana mędrca“ (Zum Problem der dramatischen Gattung von Lessings „Natan“), *Sprawozdania z posiedzeń Komisji Oddziału PAN w Krakowie (Berichte der Krakauer Abt. der Poln. Akademie der Wiss.)*, Januar-Juni 1962, Kraków 1963.
10. Historia Katedry Germanistyki w Uniwersytecie Jagiellońskim. In: *Uniwersytet Jagielloński, Wydawnictwa Jubileuszowe. Historia Katedr*, Kraków 1964, S. 349-365.
- 10.a. Die Geschichte des Lehrstuhls für Germanistik an der Jagiellonen-Universität (Krakau 1964). In: *Zur Geschichte der Germanistik, Anglistik und Skandinavistik in Polen. Aus dem Poln. v. Krzysztof Lipiński, St. Ingbert* 1995, S. 75-98.
11. Tomasz Mann. In: *Autorzy naszych lektur (Autoren unserer Lektüren)*. Hg. v. WŁODZIMIERZ MACIĄG, Wrocław-Warszawa-Kraków 1965, S. 356-374.
12. „Lotta w Weimarze“ Tomasza Manna, *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, 1965, Heft 8, S. 127-139.
13. Hermann Buddensieg, *Ruch Literacki* 1965, Nr. 1, S. 14-20.
14. Adam Kleczkowski (1883–1949). In: *Polski Słownik Biograficzny*, Bd. XI, Kraków 1967, S. 242-245.
15. „Złote zwierciadło“ C. M. Wielanda („Der goldene Spiegel“ C.M. Wielands), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie* 1968, Heft 14, S.235-258.
16. Hermann Hesse (1877–1962), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie* 1968, Heft 14, S. 293-309.
17. Powieść Maksa Frischa „Powiedzmy Gantenbein“ (Max Frischs Roman „Mein Name sei Gantenbein“), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie* 1970. Heft 17, S. 139-152.
18. Bohater powieści Maxa Frischa (Der Romanheld Max Frischs), *Sprawozdania z posiedzeń Komisji Naukowych Oddziału PAN*, Januar – Juni 1969, Kraków 1970.
19. Henryk Ibsen, *Programm des „Klassischen Theaters“*, Warszawa IV 1971.

20. „Hamlet“ G. Hauptmanna, *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 21, 1971, S. 135-150.
21. Henryk Mann. W setną rocznicę urodzin (Heinrich Mann. Zum 100. Geburtstag), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 24, 1972, S. 255-269.
22. Tomasza Manna „Sztuka powieści“ (Thomas Manns „Kunst des Romans“), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 27, 1973, S. 193-209.
23. Zofia Ciecchanowska (1896–1972) *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 27, 1973, S. 247-251.
24. Teatr Bertolta Brechta (Das Theater Bertolt Brechts), *Programm des Theaters „Bagatela“*, Kraków 1973, SS. 4.
25. Bohater powieści Maxa Frischa (Der Romanheld Max Frischs), *Rocznik Komisji Historycznoliterackiej PAN Oddział w Krakowie, Wrocław, Warszawa, Kraków 1973*, S. 143-179.
26. Tragedia Schillera o Dymitrze Samozwańcu (Schillers Tragödie „Demetrius“), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 29, 1974, S. 83-100.
27. Neofilologia zachodnioeuropejska w Uniwersytecie Jagiellońskim (Westeuropäische Neuphilologie an der Jagellonischen Universität), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 47, 1974, S. 251-260.
28. Twórczość dramatyczna Fritza Hochwäldera (F. Hs. dramatische Dichtungen), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 33, 1975, S. 97-115.
29. Tomasz Mann: mądra niechęć (Th.M.: Weise Abneigung), *Dialog 1975*, Nr. 10, S. 112-120.
30. Recepcja dramatu skandynawskiego w Polsce (Rezeption des skandinavischen Dramas in Polen), *Komunikaty Instytutu Bałtyckiego (Berichte des Ostsee-Instituts)*, Heft 22, 1975, S. 39-59.
31. „Czwartek“ Fritza Hochwäldera (F. Hs. „Donnerstag“), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 35, 1976, S. 199-213.
32. „John Gabriel Borkman“ Ibsena, *Rocznik Komisji Historycznoliterackiej PAN Oddział w Krakowie, Wrocław, Warszawa, Kraków 1976*, S. 93-104.
33. Hermann Buddensieg, *Ruch Literacki*, Nr. 4-5, 1976, S. 277-284.
34. Thomas Mann über das Drama und über das Theater, *Germanica Wratislaviensia*, Bd. 29, 1977, S. 55-70.
35. Nachwort zu der Ausgabe von Ibsens Dramen: H. IBSEN, *Dramat. Biblioteka klasyki Polskiej i Obcej*, Poznań 1977, S. 495-506.
36. Z dziejów dramatu skandynawskiego w Polsce (Zur Geschichte des skandinavischen Dramas in Polen), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 36, 1977, S. 105-129.
37. Friedrich Hebbel in Krakau *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft, Pannonia, Nr. 3-4, 1978, S. 34-35.
38. „Dzika kaczka“ Ibsena (Ibsens „Wildente“), *Programm des „Teatr Popularny“*, Warszawa 1979, S. 8-12.
39. Goethes „Werther“ in Polen, *Goethe-Jahrbuch*, Weimar 1979, Bd. 96, S. 306-316.

40. Zum Bild des Polen in der Wiener Zeitungsbellettristik um die Mitte des 19. Jahrhunderts. In: Österreichisch-polnische literarische Nachbarschaft, hrsg. v. HUBERT ORŁOWSKI, Poznań 1979, S. 65-74.
41. O niektórych polonikach w prasie wiedeńskiej ok. połowy XIX wieku (Über einige 'polonica' in der Wiener Presse um die Mitte des 19. Jahrhunderts, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie, Heft 37, 1979, S. 7-22.
42. Strindberg in Poland, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historyczne, Heft 61, 1979, S. 137-154.
43. Niemiecki przekład „Psalmów“ Kochanowskiego z czasów Jana III A. Wedecie „Geistliche Lieder“, Miscellanea Staropolskie V, 1980, S. 109-135.
44. Lessing auf polnischen Bühnen. In: Lessing-Konferenz Halle 1979, Bd. 2, Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg. Wissenschaftliche Beiträge 3, 1980, Halle a. S. 1980, S. 484-497.
45. Wolfgang Georg Fischers „Wohnungen“, Akte des VI. Internationalen Germanisten-Kongresses Basel 1980, S. 540-544.
46. T.F. Bratranek über die polnische Literatur. Ein Beitrag zu den „Polonica“ in der Wiener Presse um die Mitte des 19. Jahrhunderts, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historyczne. Studia Austro-Polonica, Heft 68, 1980, S. 57-68.
47. Opowiadanie Maxa Frischa „Der Mensch erscheint im Holozän“, Rocznik Komisji Historycznoliterackiej PAN Oddział w Krakowie, Wrocław, Warszawa, Kraków 1981, S. 137-151.
48. Heinrich von Kleist aus polnischer Sicht, Kleist-Jahrbuch, Berlin 1981/82, S. 171-183.
49. Krakau in alten deutschen Reisebüchern. Ein Beitrag zur Typologie der Reisebücher. In: Gebrauchsliteratur – Interferenz – Kontrastivität. Materialien des germanistisch-polonistischen Symposiums in Regensburg 1979, hrsg. von B. GAJEK u. E. WEDEL, Frankfurt a. M., Bern 1982, S. 193-202.
50. Schillers „Wilhelm Tell in Polen“, Impulse. Aufsätze, Quellen, Berichte zur deutschen Klassik und Romantik, Folge 5, Berlin, Weimar 1982, S. 172-191.
51. Lessing in Polen. In: Erbpflege in Kamenz. Schriftenreihe des Lessing-Museums, Heft 2, Kamenz 1982, S. 29-39.
52. Die Krise der Sprache und Wolfgang Fischer. Versuch über seinen Roman „Wohnungen“. In: Thematisierung der Sprache in der österreichischen Literatur des 20. Jahrhunderts. Beiträge eines polnisch-österreichischen Germanistensymposiums, hrsg. v. M. KLEIN u. S.P. SCHEICHL, Innsbruck 1982, S. 103-112.
53. Noch ein Beitrag zum Thema „Goethe in Polen“, Goethe-Jahrbuch, Bd. 100, 1983, S. 65-70.
54. Der Gegensatz „Künstler – Bürger in Thomas Manns „Lotte in Weimar“. In: Welt und Roman. Budapest Beiträge zur Germanistik, Bd. 10, Budapest 1983, S. 235-242.
55. Der polnische Beitrag zum Entsatz Wiens in der österreichischen Literatur vom Jahre 1933, Studia Austro-Polonica, Bd. 3, Kraków 1983, S. 456-478.
56. Udział Polaków w odsieczy wiedeńskiej w świetle publikacji austriackich z r. 1933 (Der Anteil der Polen am Entsatz Wiens in den österreichischen Publikationen aus dem Jahr 1933), Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historyczne, Heft 3, 1983, S. 401-416.
57. Vorwort zu: Lessing und Probleme der deutschen und der polnischen Aufklärung. Hrsg. v. OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA u. TADEUSZ NAMOWICZ, Wrocław, Warszawa 1983, S. 7-10.

58. Echo odsieczy wiedeńskiej w beletrystyce austriackiej ostatniego półwiecza (Der Entsatz Wiens in der österreichischen Dichtung der letzten 50 Jahre), *Ruch Literacki* 1983, Heft 5, S. 347-361.
59. Biskup Nikolas. Ze studiów nad "Prezydentami do tronu" Henryka Ibsena (Bischof Nikolas. Zu der Problematik der „Kronpräsidenten“ Henrik Ibsens), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 50, 1984, S. 31-44.
60. Siegfried Lenz o sprawach literatury. Wstęp do rozważań jego powieści „Heimatmuseum” (S.L. über die Aufgaben der Literatur. Einleitung zu den Betrachtungen über seinen Roman „Heimatmuseum”), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 53, 1984, S. 115-127.
61. Einige Gedanken über Canettis Rede „Der Beruf des Dichters”. In: *Die Lesbarkeit der Welt*, hrsg. v. STEFAN H. KASZYŃSKI, Poznań 1984, S. 11-19.
62. Zur Rezeption von Schillers „Räubern“ in Polen, *Skamandros. Germanistisches Jahrbuch DDR-Polen*, 1985, S. 10-23.
63. Künstlerproblematik in den Novellen von Stefan Zweig. In: *Literatur und Sprache im Österreich der Zwischenkriegszeit. Polnisch-Österreichisches Germanistensymposium 1983 in Salzburg*, hrsg. v. WALTER WEISS u. EDUARD BEUTNER, Stuttgart 1985, S. 163-170.
64. Schiller – ein Dichter für unsere Zeit. *Skamandros. Germanistisches Jahrbuch DDR-Polen* 1986, S. 7-19.
65. Der Dichter als Mittler. Zu Maria Dąbrowskas Bericht über ihre Reise nach Weimar 1955. In: *Suche die Meinung. Karl Dedecius, dem Übersetzer und Mittler zum 65. Geburtstag*, hrsg. v. ELVIRA GRÖZINGER u. ANDREAS LAWATY, Wiesbaden 1986, S. 224-233.
66. Das Drama der deutschen Aufklärung. In: OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, ANNA STROKA, MARIAN SZYROCKI, *Das deutsche Drama des 18. Jahrhunderts*, Wrocław 1986, S. 3-31.
67. Einige Gedanken über Friedrich Halms Novellen, *Germanica Wratislaviensia*. Bd. 77, 1987, S. 130-144 (Microfiche 5).
68. Das Werk Józef Wittlins und Stanisław Vinzenz' im galizischen Kontext. In: *Galizien – eine literarische Heimat*, hrsg. v. STEFAN H. KASZYŃSKI, Poznań 1987, S. 177-183.
69. Das Thema „Galizien“ in den „Denkwürdigkeiten“ Karoline Pichlers. In: *Galizien als gemeinsame Literaturlandschaft. Beiträge des 2. Innsbrucker Symposiums polnischer und österreichischer Literaturwissenschaftler*, hrsg. v. FRIDRUN RINNER u. KLAUS ZERINSCHKE, Innsbruck 1988, S. 13-18.
70. Der Nachhall der Kontroverse Schlegel – Wieland im Wiener literarischen Milieu. In: *Das Spätwerk Christoph Martin Wielands und seine Bedeutung für die deutsche Aufklärung. Kongress- und Tagungsberichte der Martin-Luther-Universität Halle, 4. Halberstädter Kolloquium 1987, Halle a.Saale 1988*, S. 209-217.
71. Die Französische Revolution in den Dramen Heinrich Manns, *Skamandros. Germanistisches Jahrbuch DDR – Polen* 1988, S. 95-105.
72. Zum Ausbildungsprofil der polnischen Germanistikstudenten. In: *Multilaterale Fachtagung der bilateralen Germanisten-Kommissionen, Brandenburg, Januar 1988, Konferenzbericht, Oberlungwitz 1989*, S. 22-26.

73. Ulrich Bräker – wspomnienie jubileuszowe (Ulrich Bräker – Nachwort zum Jubiläum, *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 69, 1990, S. 15-27.
74. Zu Rezeption der deutschen Literatur in Polen: Dichter des 18. und der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, *Płockie Rozprawy Neofilologiczne*, Bd. 1, 1991, S. 112-134.
75. Gerhart Hauptmanns „Hamlet“. In: Gerhart Hauptmann. Annäherungen und Neuansätze. Hrsg. v. KRZYSZTOF A. KUCZYŃSKI, Warszawa 1991, S. 65-72.
76. Die Literatur Polens. Ein Weg zur Demokratie (über T. Konwickis „Polnische Apokalypse“), *Podium. Literaturzeitschrift* Nr. 79, Pulkau 1991, S. 13-15.
77. Zum Problem der Germanisten- und Deutschlehrerausbildung in Polen. In: Symposium „Deutschlehrerausbildung im europäischen Vergleich“, November 1992, *Unterlagen der Diskussionsgruppen*, Goethe-Institut-Krakau 1992, S. 2-10.
78. Fritz Hochwälders Drama „Der öffentliche Ankläger“, *Prace Naukowe Uniwersytetu Śląskiego*, Nr. 1252, Katowice 1992, S. 29-35.
79. Fortsetzung der Tradition: Fritz Hochwälder, *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 82, 1993, S. 19-31.
80. Sprawa polska w pamiętnikach Karoliny Pichler (Karoline Pichler über den polnischen Freiheitskampf), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 82, 1993, S. 7-18.
81. Einleitung zu der neuen (revidierten) Ausgabe der Übersetzung von Lessings „Hamburgischer Dramaturgie“, *Wydawnictwa Uniwersytetu Jagiellońskiego. Skrypty uczelniane* Nr. 711, Krakow 1994, S. 5-17.
82. „Wien bleibt Wien“ – Ein Beitrag zum Thema „Wien“ in einigen Werken von Friedrich Torberg, Wolfgang Georg Fischer und Hilde Spiel. In: *Metropole und Provinz in der österreichischen Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts. Beiträge des 10. Österreichisch-Polnischen Germanistentreffens Wien 1992*, hrsg. v. ARNO DUSINI u. KARL WAGNER, Wien 1994, „Zirkular“, S. 189-199.
83. Zum Thema: Deutsche Dichter besuchen Krakau. *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historyczne*, Heft 111, 1994, S. 175-182.
84. Schillers „Kabale und Liebe“ aus polnischer Sicht, gestern und heute. In: *Beiträge der polnischen Stipendiaten der Herzog August Bibliothek zur Philosophie, Geschichte und Philologie*, Kraków 1994, S. 211-221.
85. Franz Grillparzer und das Haus Pichler. In: *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 88, 1994, S. 45-60.
86. Bericht über die Aufnahme der deutschen Literatur des 18. Jahrhunderts in Polen. In: *Das achtzehnte Jahrhundert*, Heft 1, Jg. 19, Wolfenbüttel 1995, S. 81-91.
87. Drei Varianten der polnischen Lustigen Person. In: *Wort und Musik*, Nr. 23, Anif b. Salzburg 1994 (ersch. 1995), S. 379-389.
88. Und das Volk? Zum Paradigma der sozialen Revolution in Zygmunt Krasińskis Drama „Die Ungöttliche Komödie“. In: *Wort und Musik*, Nr. 28, Bd. II, Anif b. Salzburg 1995, S. 731-740.
89. Von „Wilhelm Meisters theatralische Sendung“ zu „Wilhelm Meisters Lehrjahre“ – Zur Wandlung der Fabel in Goethes „Wilhelm Meister“-Romanen. *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie*, Heft 90, 1995, S. 17-28.
90. Hermann Buddensieg (1893–1976). In: „Nigdy nie będzie Niemiec Polakowi bratem...?“ *Praca zbiorowa* Red. MAREK ZYBURA, Wrocław 1995, S. 225-235.

91. Ostatni utwór dramatyczny Fritz Hochwäldera „Die Prinzessin von Chimay“ (Das letzte Werk F. Hs. „die Prinzessin von Chimay“), Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie, Heft 91, 1996, S. 7-18.
92. Der Fall Träubesser. Zum „Krimisterium“ von Peter Marginter. In: „Moderne“, „Spätmoderne“, „Postmoderne“ in der österreichischen Literatur. Beiträge des 12. Österreichisch-Polnischen Germanistentreffens Graz 1996, hrsg. v. DIETMAR GOLTSCHNIGG, GÜNTER A. HÖFLER, BETTINA RABELHOFER, „Zirkular“, Wien 1998, S. 135-141.
93. Przypadki mędrca Danizmenda. Głos C.M. Wielanda w sprawie ustroju państwa (Vorfälle des Weisen Danischmend. Stimme C.M. Wielands zu der Staatsverfassung), Sprawozdania z czynności i posiedzeń Polskiej Akademii Umiejętności, Bd. LXI, Kraków 1998, S. 25-28.
94. Einige Bemerkungen über die Regieanweisungen in Gerhart Hauptmanns Dramen. In: Travemünder Protokolle. Berichte aus der Ostsee-Akademie, Bd. 4: Gerhart Hauptmann, hrsg. RÜDIGER BERNHARDT, Lübeck-Travemünde 1998, S. 47-59.
95. Friedrich Halm oder Die Vergänglichkeit des Ruhms. In: Vielfalt der Sprachen. Festschrift für Aleksander Szulc zum 75. Geburtstag, hrsg. v. MARIA KŁAŃSKA u. PETER WIESINGER, Wien 1999, S. 275-286.
96. Franciszek T. Bratranek – budowniczy pomostów (Der Brückenbauer F.T.B.). In: Polska-Austria. Drogi porozumienia. Wyd. KRZYSZTOF A. KUCZYŃSKI et alii, Łódź 1999, S. 7-18.
97. Komentarz do „Przygody mojej młodości“ Gerharta Hauptmanna (Kommentar zum „Abenteuer meiner Jugend“ G. Hauptmanns). In: G. HAUPTMANN, Dzieła (Werke), Bd. 5, Wrocław 1998/99, S. 539-542.
98. O pewnych aspektach romantyzmu niemieckiego (Über einige Aspekte der deutschen Romantik), Sprawozdania z czynności i posiedzeń Polskiej Akademii Umiejętności, Bd. LXII, 1998, Kraków 1999, S. 9-13.
99. F.T. Bratranek jako propagator literatury polskiej (F.T.B. als Vermittler der polnischen Literatur), Sprawozdania z czynności i posiedzeń Polskiej Akademii Umiejętności, Bd. LXII, 1998, Kraków 1999, S. 20-21.
100. Unzeitgemäß – zeitgemäß? Zu Schillers „Kabale und Liebe“ (aus polnischer Sicht), Studia Germanica Posnaniensia XXIV, 1999, (Festschrift für Edyta Polczyńska), S. 37-44.
101. C.M. Wielanda poglądy na rządzenie państwem (C.M. Wielands Ansichten über die Staatsregierung), Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie, Heft 94, 1999, S. 35/47.
102. Goethes „Wilhelm Meisters theatralische Sendung“ und „Wilhelm Meisters Lehrjahre“. Zur Wandlung der Romankonzeption, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace historycznoliterackie, Heft 94, 1999, S. 49-59.
103. Życie i działalność twórcza Karla Dedeciusa Leben und Schaffen von K.D.). In: Karl Dedecius. Ambasador kultury polskiej, hrsg. KRZYSZTOF A. KUCZYŃSKI, IRENABARTOSZEWSKA, Łódź 2000, S. 13/22.
104. František Tomáš Bratranek (1815–1884). In: Uniwersytet Jagielloński. Złota Księga Wydziału Filologicznego, Red. JAN MICHALIK, WACŁAW WALECKI, Kraków 2000, S.50-58.

105. Juliusz Ippoldt (1867–1960). In: Uniwersytet Jagielloński. Złota Księga Wydziału Filologicznego, Red. JAN MICHALIK, WACŁAW WALECKI, Kraków 2000, S. 208-213.
106. Johann Gottfried Herder o swoich podróżach do krajów romańskich (J.G.H. über seine Reisen in die romanischen Länder), Prace Komisji Neofilologicznej PAU, Bd. II, Kraków 2001, S.59-72.
107. Auf dem Wege zur Moderne. Der Auftakt in München. In: Avantgarden in Ost und West: Literatur, Musik und Bildende Kunst um 1900. Hrsg. v. HARTMUT KIRCHER, MARIA KŁAŃSKA u. ERICH KLEINSCHMIDT, Köln, Weimar, Wien 2002, S. 13-22.
108. „Wielki geniuszu, drogi Williamie!“ – Ulrich Bräker o dramatach Szekspira) U. Bräker über Shakespeares Dramen), Prace Komisji Neofilologicznej PAU, Bd. IV, Kraków 2004, S. 67-92.
109. Fryderyka Schillera droga do Weimaru (w 200. rocznicę śmierci poety) (Friedrich Schillers Weg nach Weimar. Zum 200. Todestag des Dichters), Prace Komisji Neofilologicznej PAU, Bd. VI, Kraków 2007 (posthum), S. 15-29.

VIII. Übersetzungen wissenschaftlicher Texte

1. Übersetzung von Texten zur Literaturtheorie: Herder, Goethe, J. Grimm, E. Schmidt und A. Sauer im Band „Teoria badań literackich za granicą“ (Literaturtheorie im Ausland), hg. v. STEFANIA SKWARCZYŃSKA, Bd. 1 T. 1, Kraków 1966, insges. 52 SS.
2. Übersetzung der Studien von ZYGMUNT ŁEMPICKI: „Wurzeln und Typen des deutschen Realismus im 19. Jahrhundert“ und „Shaftesbury und der Idealismus“. In: ZYGMUNT ŁEMPICKI, Wybór pism, Warszawa 1966.
3. Übersetzung der Abhandlung W.B. Fleischmanns zum Problem der Vergleichenden Literaturwissenschaft („Zakres działalności literaturoznawstwa porównawczego“), Pamiętnik Literacki 1968, Nr. 3, S. 335-343.
4. Übersetzung von Abhandlungen E. Staigers und G. Kaysers für den Band „Współczesna teoria badań literackich za granicą“ (Zeitgenössische Literaturtheorie im Ausland), hrsg. v. HENRYK MARKIEWICZ, Bd. 1, Kraków 1970, S. 197-238.
5. Übersetzung der Texte von F. Mendelssohn, G.E. Lessing, J.J. Winckelmann, J.W. Goethe. In: Filozofia niemieckiego Oświecenia (Philosophie der deutschen Aufklärung), Warszawa 1973.

Archivalien zur Person

1. OLGA DOBIJANKA-WITCZAKOWA, Życiorys (Lebensauf), vom 20.04.1969, 2 Seiten, aufbewahrt in der Personalmappe im Sekretariat des Instituts für Germanischen Philologie der Jagellonen-Universität, mit eigenhändiger Unterschrift.
2. DIES., Formularz oceny Nauczyciela Akademickiego UJ za okres od 1 stycznia 1992 do 31 grudnia 1995 (Formular der Beurteilung des Hochschullehrers f. die Periode 1.01.1992–31.12.1995), 4 Seiten, ebenda, mit eigenhändiger Unterschrift.
3. DIES., Aufstellung der Veröffentlichungen, (ohne Datum, Veröffentlichungen reichen bis 2002), 13 Seiten, ebenda.

Veröffentlichungen über Olga Dobijanka-Witczakowa, über ihr Leben und Schaffen (chronologisch)

1. KLIN, EUGENIUSZ, Gotthold Ephraim Lessing, „Dramaturgia Hamburgska“. Wybór, przełożyła i opracowała Olga Dobijanka, Zakład im. Ossolińskich, Wrocław 1956, Kwartalnik Neofilologiczny, Nr. 3, 1957 (Rezension), S. 265/267.
2. SOKÓŁ, GRAŻYNA, W pracowni Olgi Dobijanki. Z cyklu: Portrety germanistów polskich (Im Arbeitszimmer von O.D. Aus dem Zyklus: Porträts polnischer Germanisten), Poglądy. Dwutygodnik społeczno-kulturalny, Katowice, Nr. 12, 1967, S. 19.
3. KUCZYŃSKI, KRZYSZTOF A., Rez. zu: Lessing und Probleme der deutschen und der polnischen Aufklärung. Die wissenschaftliche Leitung Olga Dobijanka u. Tadeusz Namowicz, Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk 1983: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Studia Historia Slavo-Germanica, Nr. 13, 1984, S. 301-302.
4. MALAK, Olga Dobijanka-Witczakowa, Gazeta Wyborcza, Kraków, 27.03.2001.
5. PAGACZ-MOCZARSKA, RITA, Odnowienie doktoratu prof. Olgi Dobijanki-Witczakowej (Erneuerung der Doktorwürde f. Prof. O.D.-W.), Alma Mater. Miesięcznik Uniwersytetu Jagiellońskiego, Nr. 30, 2001, Internet-Fassung: www3.uj.edu.pl/alma/alma/30/01/04.html, eingesehen am 15.10.2009.
6. PALEJ, AGNIESZKA, Dobijanka-Witczakowa, Olga, Beitrag in: Internationales Germanistenlexikon 1800–1950. Herausgeben u. eingel. v. CHRISTOPH KÖNIG Berlin, New York 2003, CD-Rom-Fassung.
7. LIPIŃSKI, KRZYSZTOF, Laudatio auf Olga Dobijanka-Witczakowa. In: Perspektiven der polnischen Germanistik in Sprach- und Literaturwissenschaft. Festschrift für Olga Dobijanka-Witczakowa zum 80. Geburtstag, Hrsg. v. ANTONI DĘBSKI und KRZYSZTOF LIPIŃSKI, Kraków 2004, S. 19-20.
8. KUCZYŃSKI, KRZYSZTOF A., Bibliographie der Veröffentlichungen von Prof. Dr. habil. Olga Dobijanka-Witczakowa. (Stand: 31.12.2000). In: Perspektiven der polnischen Germanistik in Sprach- und Literaturwissenschaft. Festschrift für Olga Dobijanka-Witczakowa zum 80. Geburtstag, Hrsg. v. ANTONI DĘBSKI und KRZYSZTOF LIPIŃSKI, Kraków 2004, S. 21-27.
9. Perspektiven der polnischen Germanistik in Sprach- und Literaturwissenschaft. Festschrift für Olga Dobijanka-Witczakowa zum 80. Geburtstag, Hrsg. v. ANTONI DĘBSKI und KRZYSZTOF LIPIŃSKI, Kraków 2004, SS.510.
10. SCHWENK, HANS-JÖRG, Verleihung der Ehrenstatuetten des Verbandes Polnischer Germanisten an Olga Dobijanka-Witczakowa, Hartmut Eggert und Adam Zieliński (Jagellonen-Universität zu Krakua, Collegium Maius, 17. Oktober 2005), „Kwartalnik Neofilologiczny, Heft 1, Jg. 53 (2006), S. 82-85.
11. DZIWIŚ, ELŻBIETA, Z wiatrem i pod wiatr (Mit dem Wind und gegen den Wind), Alma Mater. Miesięcznik Uniwersytetu Jagiellońskiego, Nr. 78, 2006, S. 48-53, ebenfalls Internet-Fassung: www3.uj.edu.pl/Alma/Alma/78/01/25.html, eingesehen am 8.09.2009.

Nachrufe

1. KUCZYŃSKI, KRZYSZTOF A., Prof. dr habil. Olga Dobijanka-Witczakowa (1921–2006). In memoriam. Studia Niemcoznawcze pod red. LECHA KOLAGO, Bd. XXIII,

- Warszawa 2006, S. 9-18 (enthält Bibliographie der Veröffentlichungen bis 2004, mit kleinen Auslassungen u. einer Verwechslung²⁵).
2. KUCZYŃSKI, KRZYSZTOF A., Prof. dr habil. Olga Dobijanka-Witczakowa.: wspomnienie, *Kwartalnik Opolski*, Nr. 4, Jg. 52 (2006), S. 147-158 (enthält die gleiche Bibliographie).
 3. KŁAŃSKA MARIA, Wspomnienie o św. pamięci Prof. dr hab. Oldze Dobijance-Witczakowej (13 XII 1921 – 11 III 2006). *Prace Komisji Neofilologicznej PAU*, Bd. VI, Red. MARIA KŁAŃSKA u. STANISŁAW WIDŁAK, Kraków 2007, S.7-13.
 4. WIDŁAK, STANISŁAW, Słowo wstępne. *Prace Komisji Neofilologicznej PAU*, Bd. VI, Red. MARIA KŁAŃSKA u. STANISŁAW WIDŁAK, Kraków 2007, S. 5-6.
 5. KŁAŃSKA MARIA, Olga Dobijanka-Witczakowa (1921–2006). *Nachruf. Convivium. Germanistisches Jahrbuch*, 2007, S. 415-420.
 6. REDAKTION (i.e. Kunicki, Wojciech), Prof. Dr. habil. Olga Dobijanka-Witczakowa (13.12.1921–11.03.2006), *Germanistische Studien*, (Nysa), Nr. 1(4)/2006, S. 2.

Verzeichnis der unter der Leitung von Olga Dobijanka-Witczakowa geschriebenen und verteidigten Doktorarbeiten²⁶:

1. MARIA KŁAŃSKA, *Mit Odysseusza w literaturze niemieckojęzycznej XX wieku*, 1978, UJ.
2. BARBARA DĄBROWA, *Zum Problem des Erzählers in den Romanen „Der Fall d’Arthez” von Hans Erich Nossack, „Deutschstunde“ von Siegfried Lenz, „Das Impressum“ von Hermann Kant*, 1979, UJ.
3. MAREK PERLIKIEWICZ, *Fritz von Herzmanovsky-Orlando (1877–1954)*, 1984, damals Mitarbeiter der Universität Rzeszów, Verfahren an der UJ.
4. MIROŚLAW OSSOWSKI, *Der „Berliner Roman“ zwischen 1880 und 1900*, 1985, damals Mitarbeiter der Universität Rzeszów, Verfahren an der UJ.
5. ANNA KLUBA, *Literarische Manifeste und Programme des deutschen Expressionismus. Zum Selbstbewusstsein einer künstlerischen Generation*, 1986, UJ.
6. ANIELA BIRECKA, *Dawna literatura polska w encyklopediach niemieckich (według wybranych leksykonów ogólnych, biograficznego leksykonu Konstantego Wurzbacha oraz słowników literackich opublikowanych w latach 1732–1970 i pochodzących z zbiorów Biblioteki Jagiellońskiej)*, 1989, UJ.
7. MAREK JAKUBÓW, *Ludwig Börnes satirische Gesellschaftskritik*, 1995, das Verfahren an der Katholischen Universität Lublin.

²⁵ Die Akademie, an der Olga Dobijanka in ihren letzten Jahren intensiv als Kommissionsvorsitzende wirkte und wo ihre 3 letzten Aufsätze veröffentlicht wurden, ist nicht die PAN, sondern PAU – Polska Akademia Umiejętności (Polnische Akademie der Wissenschaften und Künste), den Fehler gibt es übrigens leider auch in der Bibliographie in der Krakauer Festschrift.

²⁶ Die Verf. dieses Aufsatzes dankt der Mitarbeiterin des Dekanats der Philologischen Fakultät der Jagellonen-Universität, Frau Mgr. Renata Chitry-Basiaga, für die freundliche Hilfe bei der Anfertigung dieses Verzeichnisses.

Stephan Wolting

Poznań

„Wenn jemand eine Reise tut, so kann er was erzählen.“ (Matthias Claudius)

Reise und Fremdheitserfahrung als Impuls literarischen Schreibens

0. Kurzbeschreibung

Das im Titel erwähnte Zitat von Matthias Claudius aus dem Gedicht *Urians Reise um die Welt* verweist auf den Zusammenhang von Erzählen und Reiseerfahrung als Schnittstelle von Gedächtnisdiskurs, Fremdheitsdiskurs, Biographieforschung sowie Kreativer Schreibforschung. Ausgehend von repräsentativen Beispiele der zeitgenössischen deutschsprachigen Literatur sollen neuere Forschungsansätze und deren praktische Umsetzung in bezug auf den Didaktisierungsprozess eines fremdkulturellen, kreativen wie biographischen Schreibens vorgestellt werden.

1. Einleitung

Das im Titel erwähnte Zitat „Wenn jemand eine Reise tut, so kann er was erzählen“ aus dem Gedicht *Urians Reise um die Welt* von Matthias Claudius, inzwischen zu einem geflügelten Wort geworden, macht auf den Topos vom „Erzählenden Reisenden“ aufmerksam. Umgekehrt ist vice versa das Erzählen als „Reise, die niemals ein Ende hat“ bezeichnet worden (Ina-Maria Greverus, 2002). Auf die besondere Affinität von Reisen und Erzählen macht nicht zuletzt Peter Brenner aufmerksam, der in seinem Standardwerk einen Forschungsüberblick über die Gattung des Reiseberichts gibt (Brenner 1989, 7). Über weitere wichtige Werke zur Phänomenologie bzw. Typologie des Reisens gibt die Bibliographie Auskunft.

An dieser Stelle soll es in erster Linie um den Konnex von Reisen und Erzählen gehen, der zugleich andere Diskurse wie etwa den Erinnerungs- oder den Fremdheitsdiskurs mit einbezieht. Ausgehend von einigen wenigen signifikanten Beispielen der deutschsprachigen Literatur wird innerhalb des Beitrags der „Sprung“ zum eigenen, biographischen oder kreativen Schreiben im Hinblick auf die Nachbereitung einer Reise versucht, ausgehend von der didaktischen Prämisse, dass nur im Gedächtnis behalten wird, was selbst zum Gegenstand einer eigenen kreativen Auseinandersetzung wird, d.h. neben dem Rezeptionsprozess zum Gegenstand eines eigenen Aneignungsprozesses wird, in freier Anknüpfung an das berühmte Zitat Konfuzius’: „Erzähle es mir – und ich werde es vergessen. Zeige es mir – und ich werde mich erinnern. Lass es mich tun – und ich werde es behalten“, aber auch in Absetzung davon, als dass

Erzählen hier als Sprachhandlung begriffen wird und insofern zum Kommemorierungsprozess beiträgt.

2. Die Reise und ihre Beschreibung

Nun war es eine Zeit lang bei der Frau Holle, da ward es traurig und wusste anfangs selbst nicht, was ihm fehlte. Endlich merkte es, dass es Heimweh war; ob es ihm hier gleich viel tausendmal besser ging als zu Haus, so hatte es doch ein Verlangen dahin. Endlich sagte es zu ihr: Ich habe den Jammer nach Hause gekriegt, und wenn es mir auch noch so gut hier unten geht, so kann ich doch nicht länger bleiben, ich muss wieder hinauf zu den Meinigen.“

Die Frau Holle sagte: „Es gefällt mir, dass du wieder nach Hause verlangst, und weil du mir so treu gedient hast, so will ich dich selbst wieder hinaufbringen. (Jacob und Wilhelm Grimm, Frau Holle)

Historisch wurde dem Reisen von je her unterschiedliche Funktionen zugeschrieben. Es seien hier exemplarisch die Handelsreisen (mit ihren großen Routen wie der Salzstraße, der Seidenstraße o.ä.), die Pilgerreise (oft mit dem Zweck der moralischen Läuterung, etwa der Weg nach Santiago de Compostela, der in der zeitgenössischen deutschsprachigen Literatur – und nicht nur hier – satirisch wieder aufgenommen wird (etwa durch Harpe Kerkelings Bestseller *Ich bin dann mal weg*), die Entdeckungsreise (im 17. und 18. Jahrhundert, man denke hierbei etwa an Robert Forsters Beschreibung *Reise um die Welt*, der Beschreibung der 2. Reise des James Cook von 1772–1775) oder auch die Bildungsreisen (im „Schlepptau“, um im Bild zu bleiben, von Aufklärung und Klassik) genannt.

Schon diese wenigen Beispiele belegen, dass Reisen zumeist von Beschreibungen begleitet waren. So beginnt z. B. Johann Gottfried Seumes *Spaziergang nach Syrakus im Jahre 1802* mit dem Satz:

Voriges Jahr machte ich den Gang, den ich hier erzähle; und ich tue das, weil einige Männer von Beurteilung glaubten, es werde vielleicht vielen nicht unangenehm, und manchen sogar nützlich sein. Vielleicht waren diese Männer der Meinung, ich würde es anders und besser machen: darüber kann ich, in der Sache, nur an meine eigene individuelle Überzeugung appellieren; so gern ich auch eingestehen will, daß sie hier und da Recht haben mögen, was die Form betrifft. (zit. n. Johannes Paul, 1954, S. 113)

Auf Seumes Roman wird im übrigen im Roman von Christian Delius *Der Spaziergang von Rostock nach Syrakus* (1995) Bezug genommen. En passant sei hier noch erwähnt, dass das Reisen als Spaziergang schon in der Antike ein berühmter Topos der Peripathetiker war, die daran glaubten, dass Denken den Geist aktivieren würde.

Man könnte so weit gehen, die Behauptung auf zu stellen, dass vor allem gereist wird, um zu erzählen. Das schließt zunächst im weiteren Sinne mündliches Erzählen mit ein. An dieser Stelle sollen aber vor allem die literarisierten Reisebeschreibungen im Fokus stehen. Der Münsteraner Philosoph Josef Früchtl (jetzt Amsterdam) hat ein Standardwerk zur Heldengeschichte der Moderne *Das unverschämte Ich* vorgelegt, worin er das Reisen auf die Erkundung des amerikanischen Westens bezieht

und auf diese Weise einiges zur Erhellung der Mythologisierung des Wilden Westens beiträgt.

Damit wird noch ein weiterer wichtiger Punkt, die Beschreibung der Kolonialisierung durch das Reisen bzw. der Migration mittels des Reisens, herausgestellt. Zentrale Motive werden für Früchtl dabei die Prärie, aber auch das Meer. Früchtl stellt heraus, dass Herman Melville lange mit sich gerungen habe, ob er seinen großen Roman *Moby Dick* in der Prärie oder auf dem Wasser spielen lassen sollte (mit einem Pferd oder einem Wal als „Protagonisten“). Von den drei genuin amerikanischen Erfindungen des Pragmatismus, des Jazz und des Westerns thematisiert vor allem letzterer das Reisen als Auszug zu besseren Lebensbedingungen (vgl. dazu etwa auch *das* deutsche Auswandererwerk von Johannes Gillhoff, Jürnjakob Swehn, *Der Amerikafahrer*.)

Viele der größten internationalen Dichter oder Schriftsteller wie Victor Hugo oder andere sind auf Reisen gegangen, nicht zuletzt Goethe, wengleich er im Laufe seines langen Lebens ein durchaus ambivalentes Gefühl dem Reisen gegenüber entwickelte (und deshalb auch als „Gartentourist“ bezeichnet worden ist), was sich etwa in dem Satz dokumentiert:

Weit und schön ist die Welt, doch o wie dank ich dem Himmel daß ein Gärtchen beschränkt, zierlich, mein eigen gehört. Bringet mich wieder nach Hause! Was hat ein Gärtner zu reisen? Ehre bringt's ihm und Glück, wenn er sein Gärtchen versorgt. (Johann Wolfgang von Goethe, der sich durchaus als Gärtner empfand, *Römische Elegien, Epigramm Venedig 1790*, Johann Wolfgang von Goethe: Berliner Ausgabe. *Poetische Werke* [Band 1-16], Band 2, Berlin 1960 ff, S. 86-87,131-142.).

Als Erbe von Aufklärung und Klassik blieb aber nicht zuletzt der Satz, vom Reisen, was bildet, übrig, wenn wir etwa an den Bildungsroman *Wilhelm Meisters Lehrjahre* denken, worin der Protagonist Wilhelm in die Welt zieht. Überhaupt der Gedanke der Lehr- und Wanderjahre und des Bildungsromans hatte immer etwas mit dem Bildungsethos des Reisens zu tun.

Allerdings muss auch umgekehrt konzediert werden, dass es genug namhafte Schriftsteller, Wissenschaftler oder Philosophen gegeben hat, die ungern gereist sind und denen dies euphemistisch ausgedrückt, im Hinblick auf ihre Bildungsfähigkeit nicht besonders geschadet hat. Neben dem immer wieder gerne zitierten Immanuel Kant ist hier u.a. Erich Kästner zu nennen, der in seinem autobiographischen Werk *Als ich ein kleiner Junge war* bekennt:

Ganz sicher aber haben mir die Kästners eine Familieneigenschaft in die Wiege gelegt, die alle meine Freunde immer wieder verwundert und oft genug ärgert: die echte und unbelehrbare Abneigung vorm Reisen.

Wir Kästners sind auf die weite Welt nicht sonderlich neugierig. Wir leiden nicht am Fernweh, sondern am Heimweh. Warum sollten wir in den Schwarzwald oder auf den Garisankar oder zum Trafalgar Square? Die Kastanie vorm Haus, der Dresdner Wolfshügel und der Altmarkt tun es auch. Wenn wir unser Bett und die Fenster in der Wohnstube mitnehmen könnten, dann ließe sich vielleicht darüber reden! Aber in die Fremde ziehen und das Zuhause daheim lassen? Nein, so hoch kann kein Berg und so geheimnisvoll kann keine Oase sein, so abenteuerlich kein Hafen und so laut

kein Niagarafall, dass wir meinen, wir müssten sie kennen lernen! Es ginge noch, wenn wir daheim einschliefen und in Buenos Aires aufwachen! Das Dortsein wäre vorübergehend zu ertragen, ab er das Hinkommen? Niemals! Wir sind, fürchte ich, Hausfreunde der Gewohnheit und der Bequemlichkeit. Und wir haben, neben diesen zweifelhaften Eigenschaften, eine Tugend: Wir sind unfähig, uns zu langweilen. Ein Marienkäfer an der Fensterscheibe beschäftigt uns vollauf. Es muss kein Löwe in der Wüste sein. (Erich Kästner, 2003, S. 19f., *Als ich ein kleiner Junge war*, München 2003: Deutscher Taschenbuch Verlag.)

Der Bestseller von Daniel Kehlmann *Die Vermessung der Welt* (2005) thematisiert genau jenen Widerspruch zwischen dem Gelehrten und Naturforscher Alexander von Humboldt, der für seine Forschungen des Reisens dringend bedurfte, wie er selbst glaubte, und dem berühmten Mathematiker Carl Friedrich Gaus, der das Reisen hasste (schon jede Fahrt von Göttingen nach Berlin anlässlich eines Kongresses war ihm zuwider) und am liebsten Zuhause blieb.

„Im September 1828 verließ der größte Mathematiker des Landes zum ersten Mal seit Jahren seine Heimatstadt, um am Deutschen Naturforscherkongress in Berlin teilzunehmen. Selbstverständlich wollte er nicht dorthin.“ (Kehlmann 2005, S. 7)

An dieser Stelle ist es der Partikel „selbstverständlich“, der in diesem Zusammenhang ins Auge fällt. Partikel drücken ja rhetorische Mittel aus und sind eigentlich vor allem Bestandteile der gesprochenen Sprache. Auf diese Weise erhält die Darstellung eine große Plastizität, der Autor bzw. der Erzähler wendet sich direkt an den Leser und suggeriert ihm auf diese Weise etwas.

Inhaltlich wäre in diesem Zusammenhang auch an den Satz von Pascal aus den *Pensées* („Das Unglück des Menschen fängt damit an, dass er nicht mit sich in einem Raum sitzen kann.“) zu denken, aber auch an Ignatius von Loyola „Was nützt es dem Menschen, die Welt zu gewinnen, wenn er dabei seine Seele verliert“, der von Peter Handke wie folgt gekontert wird: „Was nützt es dem Menschen seine Seele zu gewinnen, wenn er dabei die Welt verliert.“ Was gegen Schluss des Werks auch bei Kehlmann immer wieder durchschimmert, ist die Vergeblichkeit (und frühere Eitelkeit all ihres Tuns und damit jedes Reisens.

Hinzu kommt, dass gerade auf beiden Wissenschaftsgebieten inzwischen Entdeckungen gemacht und Forschungen durchgeführt wurden, wovon man jetzt aktuell spricht. Bei Humboldt wirkt das ganz besonders extrem, weil er auf seiner letzten Reise nach Russland (international bekannt und anerkannt) quasi vorgeführt wird. (embedded Kriegsreporter). Er ist eine Figur der Vergangenheit und von Führern (und Anhängern) durch Russland geleitet und es gibt nicht einen einzigen Fall auf dieser letzten Reise, wo das wirklich getan wird, was er sagt. So bleibt ihm nur übrig, dem ins Exil verbannten Sohn von Gauß Eugen seine Ratschläge im „Umgang mit den Wilden“ (Kehlmann, 2005, S. 298) mit auf den Weg zu geben bzw. diese ihm zu schicken, die dieser überhaupt nicht brauchen kann. Insofern werden hier die beiden Prinzipien, nennen wir es das Gaußsche Prinzip, (...), „Man braucht nicht auf Berge zu klettern oder (sich)n durch den Dschungel zu quälen. Wer diese Nadel betrachtete, sah in das Innere der Welt.“ (Kehlmann 2005, S. 272) und das Humboldtsche Prinzip

in bezug auf das Reisen gegenübergestellt: „Plötzlich tat Gauß ihm Leid (Der arme Mensch hatte nie etwas von der Welt gesehen.“ (Kehlmann, S. 276). Bei Kehlmann werden diese beiden Positionen nebeneinander gestellt, ohne dass er direkt für eine Partei ergreifen würde, wenngleich der Leser am Schluss doch das Empfinden hat, dass Gauß der weniger „alterstraurige“ ist

In diesem Zusammenhang sei noch an eine weitere Gruppe von Schriftstellern und Anthropologen erinnert, die glaubt, dass es in Zeiten von Moderne bzw. Postmoderne nicht mehr möglich ist, authentisch oder sonst noch irgendwie zu reisen. Ich denke hierbei etwa an Claude Levis-Strauss Epoche machendes Werk *Traurige Tropen*, an den von ihm zusammengestellten Sammelband von Enzensberger *Nie wieder* oder aber auch an einige Erzählungen und Kolumnen von Peter Bichsel, die das Problem wieder thematisieren (wie etwa *Amerika gibt es nicht* in den *Kindergeschichten*), aber auch *Die Erde ist rund*, *Die Seele des Kalifen* (und auch die Geschichte, wo er darstellt, wie lange die Alpen für die Schweizer als hässlich galten) und den Essay *Wo wohnen wir?*, wo es heißt:

Jedenfalls ist es eigenartig, dass wir als Reiseziel jene Gegenden auswählen, wo sich die Einheimischen das Reisen nicht leisten können. Weil hier niemand mehr wohnt, gehen wir in Gegenden, wo die Leute noch wohnen. Das trifft für Griechenland genauso zu wie für New York. Denn man kann nicht *in* der Zivilisation wohnen, sondern nur *mit* der Zivilisation, und man kann nicht *mit* Kultur wohnen, sondern nur *in* Kultur. Wo wohnen wir? (Peter Bichsel, *Wo wir wohnen. Geschichten*. Hrsg.v. Rainer Weiss, Frankfurt am Main und Leipzig 2004: Titelgeschichte *Wo wohnen wir?*, S. 35f.)

Dieser kulturkritische Aspekt des Reisens gehört inzwischen ebenso mit zur Gattung des Reiseberichts. Doch zum Ausgangspunkt unserer Überlegungen zum Reisebericht zurückkehrend ist von der Voraussetzung auszugehen, dass an Reisebeschreibungen (hier verstanden im Sinne von Brenner als „Reisebericht“, als die „sprachliche Beschreibung oder Darstellung authentischer Reisen“, bei der Erzähler und Reisender übereinstimmen) je nach Epoche unterschiedliche Ansprüche erhoben wurden und bis ins frühe 18. Jahrhundert hinein, die „faktologische Reisebeschreibung“ vorherrschte (vgl. hierzu: Wolting 1998).

Dies mag im übrigen auch als Reaktion auf einem anderen festen Topos innerhalb der Reiseliteraturforschung gelten, der die Reisebeschreibung seit ihren Anfängen begleitet hat, dass Reiseberichte lügen, was mit der Vorstellung verbunden war, dass der Reisende auf einer Reise oft Erfahrungen macht, denen er sich nicht gewachsen fühlt. Und nicht zuletzt deshalb muss er davon erzählen und malte in seiner Phantasie Dinge aus, die es so auf der Reise nie gegeben hatte (berühmte Reisende in diesem Sinne waren unter anderem Münchhausen oder Don Quijote). Mit Hans Magnus Enzensberger wäre noch anzuführen, dass es gerade die nicht gelungenen Reisen sind, über die es zu erzählen gilt (Hans Magnus Enzensberger, Hrsg. *Nie wieder! Die schlimmsten Reisen der Welt*. Frankfurt am Main 1995: Eichborn). Angesprochen ist dabei ein spezifischer Perspektivismus des Reisenden.

Im Kontext hiesiger Überlegungen soll aber vor allem interessieren, inwieweit Reisen erzählbar sind oder als Anlass zum Erzählen dienen können und aus welcher

Perspektive, von welcher Optik her, sie erzählt werden. Bei der Betrachtung von Reisen und Erzählen kommt es zudem zum Schnittpunkt anderer Diskurse. Zunächst lässt sich festhalten – eine auf den ersten Blick banal erscheinende Feststellung, dass Reisen (und dessen Darstellung in literarisch fixierten Texten) etwas mit Erinnern zu tun und somit Anteil am Erinnerungs- sowie Gedächtnisdiskurs hat.

3. Das Erzählen als Erinnerungsbericht der Reise

Alle bedeutenden Forscher zu Gedächtnis und Erinnerung – ich denke hierbei etwa an Daniel Shacter, Salmon Ash, Elizabeth Lufton, Gerhard Roth, Hans Markowitsch oder Harald Welzer – machen darauf aufmerksam, dass Erinnerungen „unzuverlässige Kantonisten“ sind, dass ihnen nicht zu trauen ist, was in dem berühmten russischen Sprichwort gipfelt: „Er lügt wie ein Augenzeuge.“ Berühmt geworden in diesem Zusammenhang ist Piagets Beschreibung seiner „ersten Erinnerung“, die dies wie kaum eine andere zu illustrieren vermag:

Eine meiner ältesten Erinnerungen würde, wenn sie wahr wäre, in mein 2. Lebensjahr hineinreichen. Ich sehe noch jetzt mit größter visueller Genauigkeit folgende Szene, an die ich noch bis zu meinem 15. Lebensjahr geglaubt habe: Ich saß in meinem Kinderwagen, der von einer Amme auf den Champs Élysées (nahe beim Grand Palais) geschoben wurde, als ein Kerl mich entführen wollte. Der gestraffte Lederriemen über meiner Hüfte hielt mich zurück, während sich die Amme dem Mann mutig widersetzte (dabei erhielt sie einige Kratzwunden im Gesicht, deren Spuren ich noch heute vage sehen kann). Es gab einen Auflauf, ein Polizist mit kleiner Pelerine (über dem Mantel getragener Umhang) und weißem Stab kam heran, worauf der Kerl die Flucht ergriff. Ich sehe heute noch die ganze Szene, wie sie sich in der Nähe der Metro-Station abspielte.

Doch als ich 15 Jahre alt war, erhielten meine Eltern einen Brief jener Amme, in dem sie ihren Eintritt in die Heilsarmee mitteilte und ihren Wunsch ausdrückte, ihre früheren Verfehlungen zu bekennen, besonders aber die Uhr zurückzugeben, die sie als Belohnung für diese – einschließlich der sich selbst zugefügten Kratzspuren – völlig erfundene Geschichte bekommen hatte. Ich musste also als Kind diese Geschichte gehört haben, an die meine Eltern glaubten. In der Form einer visuellen Erinnerung habe ich sie in die Vergangenheit projiziert. So ist die Geschichte also eine Erinnerung an eine Erinnerung, allerdings an eine falsche. Viele echte Erinnerungen sind zweifellos von derselben Art.“ (Jean Piaget (1969), S. 240, Nachahmung, Spiel und Traum: die Entwicklung der Symbolfunktion beim Kinde. Stuttgart: Klett).

Diese Erkenntnis wird im übrigen schon viele Jahre zuvor von Seiten der Schreibforschung thematisiert. Hier wäre etwa an Raymond Queneaus berühmtes Werk *Stilübungen* zu erinnern (schon im Jahre 1947 im Original *Exercice de style* bei Gallimard in Paris erschienen), dass diese vermeintliche Schwäche des Perspektivismus‘ (im Sinne des perspektivischen Subjektivismus Nietzsches) zu einer Tugend macht und 99 mal die gleiche Geschichte aus einer anderen Perspektive erzählt. Queneaus Werk gilt bis heute als eines der Standardwerke zum *Kreativen Schreiben*, was damals noch gar nicht so genannt wurde. Die ursprüngliche Geschichte lautet wie folgt:

Im Autobus der Linie S. zur Hauptverkehrszeit. Ein Kerl von etwa Sechszwanzig Jahren, weicher Hut mit Kordel anstelle des Bandes, zu langer Hals, als hätte man daran gezogen. Leute steigen aus. Der in Frage kommende Kerl ist über seinen Nachbarn erbost. Er wirft ihm vor, ihn jedes Mal, wenn jemand vorbeikommt, anzurempeln. Weinerlicher Ton, der böse klingen soll. Als er einen leeren Platz sieht, stürzt er sich darauf.

Zwei Stunden später sehe ich ihn an der Cour de Rome, vor der Gare Saint-Lazare, wieder. Er ist mit einem Kameraden zusammen, der zu ihm sagt: „Du solltest dir noch einen Knopf an deinen Überzieher nähen lassen. Er zeigt ihm wo (am Ausschnitt) und warum. (Queneau, 2007 S. 7)

Es lässt sich also mit Queneau (und der Mehrheit der heutigen Neurowissenschaftlern) festhalten, dass die „Wirklichkeit“ jeweils anders aussieht, aus welcher Perspektive man sie betrachtet. Nimmt man nun noch den platonischen Topos (aus dem Politeia, abgewandelt von Solon übernommen „Alles Unvergängliche – das ist nur ein Gleichnis! Und die Dichter lügen zuviel.“), wonach die Dichter lügen sowie den ebenfalls weit verbreiteten alten Topos, wonach Reiseberichte lügen, mit in die Überlegungen hinein (und versteht sie als Analogie), so werden schon an dieser Stelle Überschneidungen von Erzählen, Erinnern, Reisen und Aufschreiben der Reiseerfahrungen virulent.

Damit sind wichtige Begriffe wie Perspektivismus, Optik, Fremde, Authentizität, Faktologie oder Fiktion zum Teil impliziert, zum Teil explizit erwähnt, denen im Laufe der Untersuchung eine besondere Bedeutung zukommt. Voraussetzung sowohl der Analyse als auch der sich daraus ergebenden Forderungen für den praktischen Teil einer kreativen schriftlichen Bearbeitung von Reiseeindrücken, bleibt aber in dem unserem Sinne künstlerisch gestaltete Schreiben (und Niedergeschriebene) einer Reise.

In diesem Zusammenhang hat der bekannte Heidelberger Theologe Theo Sundermeier wichtige Impulse in den Diskurs eingebracht. So hat sich Sundermeier mit der *Den Fremden verstehen* (1996), insbesondere auf Reisen und insbesondere von Künstlern, Schriftstellern und Philosophen auseinandergesetzt, drei Modelle in der Begegnung mit dem Fremden herausgestellt (das Gleichheitsmodell, das Alteritätsmodell sowie das Komplementaritätsmodell). Von noch größerer Bedeutung erscheint aber, dass er von einer mehrfach potenzierten Form der Fremde bei der künstlerischen Betrachtung ausgeht (im Sinne der kulturellen wie der künstlerischen Alterität beispielsweise). So mussten etwa, nach Sundermeier, die Einwohner von Tahiti mit der Waffe von seiner Frau in Schach gehalten werden, damit Gauguin seine Bilder malen konnte. Von einer irgend gearteten kulturellen Annäherung ist nichts festzustellen.

Dies lässt sich beispielsweise auf Schriftsteller ebenfalls beziehen, wenn wir etwa an Heine (im Gegensatz zu Pückler) oder ganz extrem an Rilke denken (Goethe ist hier kein gutes Beispiel, denn Goethe hatte stets auch immer die Fremde gesehen, Beispiel: Italienische Reise, siehe oben). An Rilke wird ein Problem virulent: er unternahm viele Reisen (nach Italien, Spanien, Frankreich sowieso) und wollte aber von der Fremde, etwa als ihm Tolstoi auch das Elend in Russland zeigen wollte, nichts wissen, weil er die Tiefe russische Religiosität erleben wollte. Von dieser Tendenz scheint auch die heutige deutschsprachige Literaturlandschaft nicht frei zu sein.

4. Das Fremde als das „innere Ausland“ (Freud): Ein Beispiel aus der zeitgenössischen Literatur: Judith Hermann

„Ich habe Sehnsucht danach, über etwas Fremdes zu schreiben.“ (Judith Hermann)

Gerade auch in Bezug auf die zeitgenössische Literatur wird von Kritikern ernst zu nehmend behauptet, dass die Protagonisten der zum Teil jungen Schriftstellerinnen und Schriftsteller häufig auf Reisen sind, dass es sich aber um Reisen in das eigene Innere handeln würde (das „innere Ausland“, wie Freud es einmal so schön nannte).

Stellvertretend sei hier Judith Hermann betrachtet. Die damals noch sehr junge Autorin Judith Hermann ist 1998 mit dem Erzählband *Sommerhaus, später* über Nacht bekannt geworden. Manche behaupten, dass sie zur „Symbolfigur einer neuen jungen deutschen Literatur“ wurde. Das schmale Werk wurde über 250.000-mal verkauft, in siebzehn Sprachen übersetzt (2004 auch ins Polnische *dom letnie, później*) und die Autorin galt als „Stimme einer bestimmten Generation“. Ihr zweiter Erzählband *Nichts als Gespenster* konnte diesen Erfolg nicht ganz wiederholen. Von den Protagonisten beider Werke ist behauptet worden, dass sie oft Reisende seien, die aber nicht das andere, sondern das Eigene in der Fremde suchen würden.

In einem Interview „Ich um Erlösung“ stellt der Literaturkritiker Kolja Mensing fest, dass es sich bei den Protagonisten des Erzählbandes *Nichts als Gespenster* vor allem um junge Leute Anfang Dreißig handelt, die viel reisen und sich so auf den ersten Blick der Fremde voll aussetzen (und mit dem Erwachsensein ringen). Sie selbst hat vom Schreiben in der Fremde, d.h. in diesem Fall auf Reisen bekannt:

„Das hat sicher damit zu tun, daß ich selbst in den letzten Jahren so viel auf Reisen gewesen bin und daß Reisen bei mir eine bestimmte Form von konzentrierter Wahrnehmung auslöst und auch ein ganz guter Ausgangspunkt ist für die Geschichten, ein bestimmtes bewußteres und angespannteres Erleben.“ (...) Ich bin auf Reisen konzentrierter und wahrnehmungsfähiger, finde mehr Ansatzpunkte, aus denen heraus eine Geschichte entstehen könnte.“ (Judith Hermann, „Meine Generation; was ist das eigentlich“. IN: FAZ vom 20. Januar 2003)

Die einzige längere Zeit, die sie neben ihren Reisen außerhalb von Berlin verbracht hat, war die das halbe Jahr, das sie in New York verbrachte und von dem sie behauptet, dass es durch Heimweh wie ein gleichzeitiges Glücksgefühl geprägt war. Von ihren Figuren wird allerdings behauptet, dass sie nicht in die Fremde reisen, um das Andere, sondern das eigene Selbst zu finden. Relativiert wird diese Einschätzung aber bereits durch einen Blick auf eine der Erzählungen des Bandes, die Erzählung *Kaltblau*, die hier exemplarisch herangezogen werden soll. Vorausschicken möchte ich noch den kleinen interkulturellen Hinweis, dass der Titel der Geschichte *Kaltblau* auf eine isländische Redensart zurückgeht, die meint: „Das ist eine eiskalte Tatsache, ein kaltblaues Fakt.“ (S. 87)

Auch andere Geschichten des Erzählbandes spielen in der „Fremde“, etwa in Venedig, Karlovy Vary oder Tromsø. Aber am Beispiel dieses, wenn man so will, literarisch interkulturellen Textes (vgl. z.B.: Michael Barth u.a. (Hrsg., 1992) *Einmal Eldorado und zurück – Interkulturelle Texte* spanischsprachiges Amerika – deutschsprachiges

Europa. München: Iudicium), wird die Frage nach den Voraussetzungen gestellt, inwieweit (in bezug auf die Doppelbedeutung von *Reiseführer* als konkrete Person wie als Textsorte) eine Kommunikation über Kulturen hinweg, um das viel gebrauchte Wort „interkulturell“ einmal zu vermeiden, funktionieren kann? Der kleine folgende Textausschnitt macht zudem, konkret wie symbolisch, auf eine Reihe wichtiger methodischer Probleme eines Reiseführers oder Reisebegleiters aufmerksam. Da ist die Frage nach dem Adressatenbezug und wie sich durch den Wunsch nach Vermittlung, die eigene Wahrnehmung verändert:

Erstaunlicherweise ist es so, daß Jonina Island anders sieht durch diesen Besuch von Irene und Jonas. Sie kann es für eine kurze Zeit mit den Augen einer Fremden sehen, obwohl sie geglaubt hat, daß das eigentlich nicht möglich sei. (S. 87f.)

Die primäre Absicht Joninas scheint es dabei, eine Landschaft anderen (Durch-) Reisenden im Sinne des bekannten, auf Watzlawick (ursprünglich auf Weaver etc.) zurückgehenden Sender-Empfänger-Kommunikationsmodells zu vermitteln, die sich ihnen selbst, nicht zuletzt durch persönliche Erlebnisse, auf eine Weise von Unmittelbarkeit erschlossen hat. Genau auf diese Schwierigkeit macht die Erzählerin in Hermanns Geschichte aufmerksam, indem sie die Differenz zwischen einem allgemeinen touristischen Empfinden (es sei zunächst dahingestellt, was das auch immer sein mag) und die Vermittlung einer persönlichen Beziehung, aufmerksam macht. Bei aller Unterschiedlichkeit treffen sich beide Erwartungshaltungen darin, dass es sich dabei um den Wunsch nach Veränderung der eigenen, sich oft eingeschliffenen Sichtweise überhaupt bzw. auf die Gegend handelt, in der Regel verbunden mit einem Wunsch nach (neuen) Erlebnissen. Letzterem muss vor allem die Tourismusindustrie heutzutage Rechnung tragen.

Touristisches Erleben ist, ob man will oder nicht, zunehmend stärker beeinträchtigt von der Entwicklung des Massentourismus, was Wang/Wierlacher neben der Globalisierung der Märkte und einer damit verbundenen stärkeren internationalen Verflechtungen als Hauptgrund für die intensivere Beschäftigung mit der Textsorte Reiseführer (Ich nehme hier die lapidare Definition von Wang/Wierlacher (2000) auf: „Unter der Textsorte Reiseführer werden in der Regel nichtfachgebundene Einführungen in eine Kultur verstanden.“ (ebd., 303) überhaupt bezeichnen: Im Zeitalter des Massentourismus werden Fremdkulturerfahrungen vielfach als Reiseerfahrungen gemacht, die durch Reiseführer vorbereitet oder begleitet werden. (Wierlacher, 2000, S. 303.).

Diese durch den Tourismus selbst geweckten Bedürfnisse nach *Reiseerfahrungen* stehen allerdings zum Teil in krasssem Gegensatz zu einem in Wahrheit herbei gewünschten individuellen Erleben, worauf Hermanns Text etwa in der Person des französischen Tourismusagenten Philippe anspielt. Der Widerspruch zwischen den Bedürfnissen der Konsumenten in der *Erlebnissesellschaft* (um mit Gerhart Schulze zu sprechen, vgl. Gerhard Schulze (1999): *Kulissen des Glücks. Streifzüge durch die Eventkultur*. Frankfurt/M./New York) bei gleichzeitig ständig steigender Unmöglichkeit authentischen Erlebens durchzieht den gesamten gegenwärtigen Tourismusbetrieb. Anders ausgedrückt: Aufgrund der Vermassung des Tourismus ist eigentliches individuelles Erleben kaum noch vorstellbar, also genau jenes Erleben, was wiederum

von der Branche „verkauft“ werden soll, wie auch an anderen Wirtschaftszweigen deutlich wird.

Doch dieses Bedürfnis nach Erlebnis wird zunehmend orts- und richtungslos, ja beliebig. Und das führt Hermann hier in diesen Geschichten im Sinne des Showings-and-not-Tellings-Prinzips vor. Das Reisen als Richtungs- und Orientierungslosigkeit findet sich auch in der Geschichte *Aqua Alta* wieder. Sehr komprimiert ausgedrückt wird in dieser Erzählung von einer Begegnung eines Elternpaares mit ihrer erwachsenen Tochter, der Ich-Erzählerin (wieder einer Ich-Erzählerin!) auf fremdem Terrain, in Italien erzählt.

Wieder wird hier Reisen nicht im aufklärerischen Sinne als Welterkenntnis und Selbstbildung verstanden, sondern als etwas, was man mehr oder weniger tut, um zu fliehen, vor der Welt, vor sich selbst oder um sich die Zeit tot zu schlagen. Irgend etwas muss man ja tun, genauso wie Rauchen, Miteinanderschlafen, Auto fahren etc.), was im übrigen eine exemplarische Haltung vieler Autoren dieser Generation ist. Ich denke hierbei etwa auch an den Schweizer Autor Peter Stamm. Doris Dörrie macht diese „Dialektik der Freizeitgesellschaft, wie ich dies einmal in Anklang an Richard Münchs *Dialektik der Mediengesellschaft*, einmal nennen möchte, zum Titel eines Werkes, immer wieder stellen sich die Protagonisten die Frage: „Was machen wir jetzt?“ Das Reisen wird zu einer Reise in das Nichts. Damit bieten sowohl Hermann als auch der erwähnte Kehlmann Anschlüsse für eine kulturkritische Reiseliteratur, eine interkulturelle Literaturbetrachtung und eine kreative Schreibforschung.

5. Reisen als Impuls kreativer Schreibforschung

An dieser Stelle sollen diese eher kritischen Bemerkungen positiv umgewandelt werden. Es darf ruhig die Reise in das eigene innere Sein, solange die Möglichkeiten der Fremderfahrung und der Wahrnehmung mit thematisiert werden. Dazu sollen auch die eigenen Schreibversuche anleiten, die sich auch als Teil einer *Angewandten Literaturwissenschaft* verstehen, wenngleich führende Vertreter der Zunft des *Kreativen Schreibens* wie Lutz von Werder ablehnen, weil es zu sehr die Funktionalisierung von Kreativem Schreiben wie Literaturwissenschaft thematisieren würde. Dennoch knüpft von Werder an Überlegungen der amerikanischen Schreibforschung an, wonach kreatives Schreiben eng auch mit dem künstlerischen Schreiben verbunden ist. Dort, unter anderem bei Steele (2004), werden Texte von bekannten Schriftstellern (etwa Raymond Carver *Kathedrale*) im Hinblick auf den Schreibprozess und die Werkstatt des Schreibens analysiert und kongenial soll so das eigene, kreative, aber auch literarische Schreiben vorbereitet werden. Es wäre dabei Goethes Wort von dem Verständnis des Dichters durch Kenntnis dessen Landes im doppelten Sinne aufzunehmen und etwas abzuwandeln: „Wenn du den Dichter willst verstehen, musst du mit ihm ins Land des Dichters bzw., wo er sich aufhält gehen.“ Insofern wird hier auch ein literaturdidaktischer Aspekt betont. Es würde den Raum dieses Beitrags sprengen hier noch weiter in Einzelheiten zu gehen. Stellvertretend sei hier ein wichtiger Vertreter genannt.

Lutz von Werder hat beispielsweise in seinen Schriften oft Reisen oder touristische Ziele zu Ausgangspunkten seiner Workshops zum Kreativen Schreiben gemacht.

„Wenn jemand eine Reise tut, so kann er was erzählen.“ (Matthias Claudius)

In seinem Standardwerk *Lehrbuch des kreativen Schreibens* schlägt er einige Projekte zum Reisen und Schreiben vor, wie etwa Romantisches Schreiben in der „romantischen Galerie“ Berlin (S. 158ff.) oder Reisen und Schreiben im mythischen Cornwall (England, S. 163ff.)

6. Resümee

Innerhalb dieses Beitrags ist versucht worden, auf den Konnex verschiedener Diskurse und insbesondere auf den Zusammenhang von literarischer Reiseliteraturlektüre und eigener Produktion von Reiseliteratur hinzuweisen. Es mag sich in der Zukunft erst noch erweisen, inwieweit dieser Ansatz, der bislang in der internationalen Forschungslandschaft eher marginal vertreten wird (Gary Snyder, Lutz von Werder, früher Raymond Queneau) sich in der Zukunft als fruchtbar erweisen wird. Unverzichtbar scheint dabei der Einbezug der Erinnerungs- und Gedächtnisforschung, die sich zum Teil auf literarische Kategorien wie autobiographisches oder episodisches oder linguistische Begriffe wie semantisches Gedächtnis stützt, was sicherlich kein Zufall ist. Mit der zunehmenden Bedeutung dieser Forschungsrichtung wird sich sicher auch die Bedeutung des Erzählens, der Kreativen Schreibforschung weiterhin steigern, die mit der Reiseliteraturforschung zudem zu einer viel geforderten Fremdeitsforschung bzw. einer interkulturellen Literaturwissenschaft eine Kombination eingehen wird. So kann man dann wirklich das Motto von Claudius an den Beginn jeder Fallstudie in diesem Bereich mit Fug und Recht setzen: Wenn jemand eine Reise tut, so kann (muss, SW) er was erzählen.“

7. Bibliographie

- Ahrens, Ulrich: *Fremde Träume. Eine ethnopsychologische Studie.* (Reihe. Krankheit und Kultur, Bd. 8, hrsg. von Thomas Hausschild). 1996: Reimer-Verlag.
- Bichsel, Peter (2004): *Wo wir wohnen. Geschichten.* Hrsg.v. Rainer Weiss, Frankfurt a. M. und Leipzig: Insel.
- Biondi, Franco (1991): „Arbeitsthesen zur Literatur der Fremde.“ In: *Die Brücke*, 62, S. 14.
- Brenner, Peter J. (Hg., 1989): *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur.* Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Chiellino, Carmine (1988): *Die Reise hält an. Ausländische Künstler in der Bundesrepublik.* München: Beck'sche Reihe
- Delius, Friedrich Christian (1995): *Der Spaziergang von Rostock nach Syrakus.* Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.
- Dihle, Albrecht: *Die Griechen und die Fremde.* 1994: C.H. Beck.
- Enzensberger, Hans Magnus (Hrsg., 1995): *Nie wieder! Die schlimmsten Reisen der Welt.* Frankfurt a. M.: Eichborn-Verlag.
- Forster, Robert (2008/4): *Reise um die Welt.* Illustriert von eigener Hand. Biographischer Essay von Klaus Harprecht. Frankfurt a.M.: Eichborn-Verlag.

- Früchtl, Josef (2004): *Das unverschämte Ich. Eine Heldengeschichte der Moderne*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Gardner, Richard A.: *Das elterliche Entfremdungssymptom (Parental Alienation Syndrom PAS)*. VWB V. f. Wissenschaft. 2002
- Gillhoff, Johannes (2007): *Jürnjakob Swehn, Der Amerikafahrer (1917)*. Rostock: Verlag BS.
- Greverus, Ina Maria (2002): *Anthropologisch Reisen*. Münster: Lit-Verlag.
- Habinger, Gabriele (2006): *Frauen reisen in die Fremde. Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert*. Wien: Promedia.
- Hermann, Judith: *Nichts als Gespenster*. Frankfurt: Fischer-Verlag.
- Kästner, Erich (2003): *Als ich ein kleiner Junge war*. München 2003: Deutscher Taschenbuch Verlag.
- Kehlmann, Daniel (2005): *Die Vermessung der Welt*. Reinbek bei Hamburg: Rowohlt Verlag.
- Kerkeling, Harpe (2008/70): *Ich bin dann mal weg*. München: Malik-Verlag.
- Kohl, Karl-Heinz: *Ethnologie. Die Wissenschaft vom kulturell Fremden*. C.H. Beck: 2000.
- Kreutzer, Leo (1989): *Literatur und Entwicklung. Studien zu einer Literatur der Ungleichzeitigkeit*. Frankfurt/M: Fischer.
- Kristeva, Julia: *Fremde sind wir uns selbst*. Frankfurt : edition Suhrkamp.
- Paul, Johannes (1954): Johann Gottfried Seume: „Spaziergang nach Syrakus.“ In: *Abenteuerliche Lebensreise – Sieben biographische Essays*. Minden: Wilhelm Köhler Verlag, S. 113-139.
- Piaget, Jean (1969): *Nachahmung, Spiel und Traum: die Entwicklung der Symbolfunktion beim Kinde*. Stuttgart: Klett.
- Queneau, Raymond (2007): *Stilübungen* (im Jahre 1947 im Original *Exercice de style* bei Gallimard in Paris erschienen). Frankfurt a.M.: Suhrkamp.
- Steele, Alexander (2004): *Creative Writing. Romane und Kurzgeschichten schreiben*. (Mit einer Kurgeschichte von Raymond Carver). Berlin: Autorenhaus Verlag.
- Sundermeier, Theo: *Den Fremden verstehen*. Göttingen: 1996: Vandenhoeck & Ruprecht.
- Waldenfels, Bernhard: *Der Stachel des Fremden*. Frankfurt/M.: Suhrkamp 1990.
- Waldenfels, Bernhard: *Sinnessschwellen*. Frankfurt/M. 1999: Suhrkamp. (Suhrkamp Taschenbücher Wissenschaft).
- Waldenfels, Bernhard: *Topographie des Fremden*. Frankfurt /M. 1997: Suhrkamp. (Suhrkamp Taschenbücher Wissenschaft).
- Waldenfels, Bernhard: *Vielstimmigkeit der Rede*. Frankfurt/M. 1999: Suhrkamp. (Suhrkamp Taschenbücher Wissenschaft).
- Werder, Lutz von (2007): *Lehrbuch des Kreativen Schreibens*. (Mit 22 Schreibbildern von Frank Steinicke). Wiesbaden: Marix Verlag.
- Wierlacher, Alois (Hg.) (1993): *Kulturthema Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdenforschung*. München: Iudicium.
- Wierlacher, Alois (Hrsg.) (2000): *Kulturthema: Kommunikation*. München: Iudicium.
- Wolting, Stephan (1998). *Lügen über Polen? — Xenologische Betrachtungen zum Reisebericht am Beispiel von Polenreisen in der deutschen Literatur nach 1945*. In: *Convivium. Deutsch-Polnisches Jahrbuch der Germanistik* (1998):. 321-338.

Skandalista Michelangelo Merisi da Caravaggio

Kilka uwag o powieści Petera Dempfa *Testament Caravaggio*

„Zadaniem dzieła sztuki jest wyróżniać się z otoczenia, przyciągnąć i zaabsorbować uwagę odbiorcy, poruszyć go emocjonalnie i wywołać przepływ myśli tematycznie z dziełem związanych”¹. Tak zdefiniowane zadania sztuki odzwierciedlają jednocześnie przekonanie, że zadaniem artysty jest wyróżniać się, odbiegać od przyjętych wzorców zachowań czy relacji z otoczeniem. Podobne przekonanie wiąże się jednak z nieuchronnym uwikłaniem w pewne stereotypy, zamknięciem postaci artysty w określonym modelu psychologicznym i także portretowanie go w literaturze czy filmie. Jako że osoba twórcy ściśle powiązania jest z aktywnością artystyczną, wynika z tego, że proces powstawania dzieła sztuki jest całkowicie podporządkowany wewnętrznym przeżyciom i doświadczeniom artysty.

Stanisław Leon Popek wskazuje, że „wiele obserwacji, a także badań psychologicznych opartych na materiale testowym wykazuje [...], że jeżeli nie choroba psychiczna, obejmująca całą sferę osobowości, to zaburzenia emocjonalne, nadmierna pobudliwość i nadwrażliwość emocjonalna, neurotyczność, większa niż przeciętna skłonność do uzależnień (alkohol, narkotyki), pojawiają się znacznie częściej u twórców sztuki niż u osób zajmujących się innymi dziedzinami”². Badacz nadmienia wszakże, iż „ani współczesne badania empiryczne, ani potoczne obserwacje nie udzielają ostatecznej odpowiedzi na pytanie o związek zaburzeń psychicznych osobowości z twórczością”³, chociaż z całą pewnością dostarczają materiału określającego zależność pomiędzy działalnością artystyczną a osobowością twórcy.

W powszechnym przekonaniu zadaniem i jednocześnie przywilejem artysty staje się niebanalny sposób postrzegania świata oraz wynikający z tego model prezentowania rzeczywistości. Oba te aspekty bywają podporządkowane kategorii skandalu, będąc rezultatem wyabstrahowania twórczych popędów z uporządkowanego, swoiście ujednoczonego schematu funkcjonowania. Wyniknięcie poza model harmonijnego trwania, interpretowane jako sprzeciw wobec spetryfikowanych metod tworzenia lub tradycyjnej moralności, stają się znakiem rozpoznawczym dzieł i stylu życia wielu uznanych artystów.

¹ P. Markiewicz, P. Przybysz, *Neuroestetyczne aspekty komunikacji wizualnej i wyobraźni*, http://www.staff.amu.edu.pl/~insfil/P_Przybysz/pdf/Neuroestetyka/4NeuroestAspekKomWizual.pdf, data dostępu: 17.11.2010, s. 112.

² S.L. Popek, *Psychologia twórczości plastycznej*, Kraków 2010, s. 48.

³ Tamże, s. 49.

Nie inaczej koncepcję tę prezentuje Peter Dempf w beletryzowanej biografii Michelangelo Merisiego da Caravaggia, zatytułowanej *Testament Caravaggia*. Losy artysty ukazane zostały w sztafażu sensacyjno-kryminalnym, niezwykle dokładnie jednak odsłaniając konfliktową osobowość Caravaggia, jego porywczy i niezwykle destrukcyjny charakter. Jeden z biografów malarza, Desmond Seward konstatuje zresztą, że „jednym z powodów, dla których Caravaggio tak bardzo fascynuje jest to, że na swoich obrazach umieścił wiele z własnej burzliwej osobowości”⁴, wskazując tym samym na ścisłą relację pomiędzy charakterem artysty a jego twórczością. Związek ten podkreśla także Dempf, konstruując opowieść o człowieku uwikłanym we własne namiętności. W tym wymiarze sztuka staje się metodą egzorcyzmowania przeszłości, środkiem, który w zamierzeniu ma uwolnić artystę od brzemienia grzechów młodości. Rozliczenie z dawnym życiem przeobraża się w obsesję, która bezustannie dręczy Caravaggia i powraca w jego dziełach. Interpretacja Dempfa bliska jest tutaj stanowisku niektórych badaczy twórczości Merisiego, sugerujących, że „artysta identyfikował się ze złem, publicznie wyznając, że jest grzesznikiem. Utrzymywano podobnie, iż Caravaggio w późniejszych autoportretach, na przykład Goliata świętego przez Dawida, oznajmiał światu swoją grzeszność”⁵. W twierdzeniu tym nietrudno doszukać się próby uzasadnienia dla porywczego usposobienia Caravaggia, wskazania bliskiego związku pomiędzy niepokojącym naturalizmem dzieł plastycznych a osobowością ich twórcy. W ujęciu Dempfa sztuka pełni właściwie funkcje demaskatorskie, stając się narzędziem ekspiacji artysty. Owa charakterystyczna „skandaliczność” dzieł Caravaggia jest tedy rezultatem określonej strategii, wynikając z osobistej i niezwykle intymnej potrzeby psychicznego oczyszczenia. Jednocześnie awanturniczy tryb życia, skłonność do agresji czy nadużywania alkoholu uzasadniają się jako znamienne niemożność ostatecznego rozliczenia z przeszłością, uwolnienia od pamięci o dawnych uczynkach. Uobecniające się zwłaszcza w późniejszych pracach Caravaggia cierpienie wynika w powieści właśnie z przeświadczenia o nieuchronności losu, staje się karą, z którą artysta zmagą się już do końca życia.

Wyeksponowanie motywu cierpienia jako składnika arcydzieła jest refleksem powszechnego przeświadczenia o nadrzędnej roli emocji w procesie twórczym. Dempf prezentuje tutaj koncepcję kreacji artystycznej, wedle której cierpienie wpływa kształtującą na dzieło sztuki, gwarantując autentyczność przeżyć odbiorcy. Według neuroestetyki, poszukującej odpowiedzi na pytanie, jak powstaje i w jaki sposób oddziałuje dzieło na odbiorcę, sztuka jest „bodźcem dla systemu percepcyjno-emocjonalnego”⁶. W ujęciu niektórych badaczy „artyści posiadają ukrytą wiedzę na temat zasad neurofizjologii percepcji i emocji, z której zazwyczaj nieświadomie korzystają podczas tworzenia [...]. W tym sensie każdy z artystów potrafi uruchomić zespół procesów neurofizjologicznych w mózgu odbiorcy i związane z tymi procesami doznania”⁷. Subtelna, choć jednocześnie niepokojąca gra światłocienia pełni w twórczości Caravaggia istotną rolę, podobnie jak portretowanie postaci w sposób na wskroś naturali-

⁴ D. Seward, *Caravaggio. Awanturnik i geniusz*. Przeł. R.A. Galos, Wrocław 2003, s. 10.

⁵ Tamże, s. 69.

⁶ P. Markiewicz, P. Przybysz, dz. cyt., s. 113.

⁷ Tamże, s. 113-114.

styczny miało za zadanie manipulować wyobraźnią patrzącego tak, aby pojmował on emocje, jakie wpisane zostały w dzieło sztuki.

Nie tyle tematyka, ile sposób jej realizacji wydaje się być w twórczości Caravaggia elementem permanentnie szokującym współczesnych mu odbiorców. Treści religijne zostają tu bowiem połączone z obrazoburczą niemal metodą ukazywania modeli jako „brzydkich, obdartych, pochodzących z niższych klas”⁸, a więc pozbawionych cech idealizujących, które właściwe były dotychczasowej sztuce. Ową znaną „skandalizację” działalności artystycznej Caravaggia egzemplifikuje proces powstawania jednego z najważniejszych malowideł tego twórcy, *Śmierć albo Zaśnięcie Marii*. Obraz ów, uznany przez współczesnych Caravaggiowi za skandalizujący, amplifikuje przede wszystkim „bolesne człowieczeństwo Marii, której ręka spoczywa na wzdętym brzuchu [...] nie neguje odkupienia, lecz skłania do kontemplacji misterium uczłowieczonej boskości”⁹. Zarówno Dempf, jak i biografowie Caravaggia podkreślają, że malowidło nie znalazło uznania w oczach zleceniodawców, którzy „nie dostrzegli w nim kontemplacji boskości i śmierci, lecz «jakaś brudną dziwkę z Ortaccio», eksponującą [...] bose stopy i wzdęty brzuch. Gorzej jeszcze, modelka była kochanką Caravaggia”¹⁰.

W *Testamencie Caravaggia* martwe ciało prostytutki stanowi inspirację do ukazania postaci Marii, będąc nie tylko hołdem złożonym zamordowanej, lecz także swoistym manifestem estetycznym. Obraz „opowiada o ludzkiej rozpacz, cichej żałobie, wzrusza gestami i wyrazem twarzy – widzimy załamane ręce, melancholię, głębokie zamyślenie i mroczną grę cieni”¹¹. Ukazanie kurtyzany jako Matki Boskiej stanowi drastyczne pogwałcenie dotychczasowych zasad realizowania tematyki sakralnej. Dopelnieniem szokującego zamysłu estetycznego jest w powieści Dempfa drobiazgowo deskrypcja procesu powstawania kompozycji. To „naturalistyczne przedstawienie śmierci”¹² zostaje bowiem opisane jako wielogodzinne, makabryczne i uciążliwe obcowanie żywych ze zmarłą. Szczególny naturalizm obrazów Caravaggia zostaje zatem wyeksponowany za pomocą sugestywnych scen, rejestrujących nie tylko twórczą pasję artysty, lecz także okoliczności zewnętrzne, a więc postępujący rozkład ciała, zmęczenie modeli, wzmagającą się przykrą woń czy krążące nad zwłokami roje much. Egzemplifikuje te okoliczności następujący *passus*: „dzień mijał, a woń, jaką wydzielало ciało Leny, stawała się coraz bardziej uciążliwa. Zbierała się pod nim kałuża wody z Tybru i płynów fizjologicznych. Nerina walczyła z mdościami i muchami, których było coraz więcej”¹³. Podkreślić przy tym należy, iż wszystkie te niedogodności wydają się zupełnie nie przeszkadzać artyście, który pogrążony we własnym świecie nie reaguje na bodźce zewnętrzne¹⁴.

⁸ D. Seward, dz. cyt., s. 96.

⁹ H. Langdon, *Caravaggio*. Przekł. S. Kroszczyński, Poznań 2003, s. 263.

¹⁰ Tamże, s. 264.

¹¹ Tamże, s. 262.

¹² D. Seward, dz. cyt., s. 79.

¹³ P. Dempf, *Testament Caravaggia*. Przeł. J. Hashold, Warszawa 2007, s. 41-42.

¹⁴ Edward Nęcka, pisząc o stanach świadomości w procesach tworzenia zwraca uwagę na fakt, że „w procesie twórczym występuje niekiedy częściowa lub całkowita utrata poczucia czasu” (E. Nęcka, *Proces twórczy i jego ograniczenia*, Kraków 1999, s. 98), która polega na stopieniu się z teraźniejszością. Podobne działanie jest wyrazem całkowitej koncentracji, sprzyjając twór-

Wyraźnie naturalistyczny sposób ukazania przez Dempfa procesu powstawania malowidła nawiązuje bezpośrednio do techniki malarskiej Caravaggia oraz przyjętej przez niego strategii tworzenia w najbardziej ekstremalnych warunkach i okolicznościach. Obsesyjna dążność do wnikliwego kopiowania natury łączy się tutaj z praktycznym sposobem wykorzystania światła, uniezależnienia się artysty od pory dnia. Metoda pracy, polegająca na posłużeniu się sztucznym oświetleniem, umożliwiła Caravaggiowi nie tylko pracę w dowolnym czasie, lecz znacząco wpłynęła na jakość prezentacji postaci, ich charakterystyczne usytuowanie pośród gry światła i cieni.

Sztuka jest w ujęciu artysty ściśle powiązana z postulatem naśladowania życia i stanowi jednocześnie hołd złożony zwyczajności pojmowanej jako autentyczność wraz ze wszystkimi konsekwencjami wiążącymi się z powszedniością człowieczeństwa. Jak podkreśla Langdon, „w [...] obrazie [*Zaśnięcie Marii*] nie ma żadnego odniesienia do pierwiastka boskiego, żadnych chórów anielskich usypiających Marię śpiewem, nikt nie spogląda w górę ku zaświatom, nic nie wskazuje na boską obecność, która rozproszyłaby atmosferę ciężkiej żałoby”¹⁵. Ten dysonans między świętością a cielesnością (i śmiertelnością) był wówczas tyleż autentyczny, co kontrowersyjny, bowiem „wierzo-no [wtedy], że po śmierci Marii jej dusza i ciało zostały wniebowzięte. Istniało wiele legend dotyczących ostatnich dni jej życia i chwili śmierci, jednak pod koniec XVI wieku, w trosce o historyczną rzetelność, wiele z nich usunięto z oficjalnej hagiografii. Stało się też tak w odpowiedzi na protestanckie ataki wobec kultu Matki Boskiej. Zaczęto przedstawiać ją jako raczej istotę ludzką, której udziałem było ludzkie cierpienie”¹⁶.

Jednoznaczność swoich dążeń artystycznych Caravaggio eksplikuje w powieściach w formie (uznawanych za skandalizujące) wykładów, prowadzonych najpierw w Rzymie, potem w Neapolu. Jako propagator ukazywania świętości poprzez codzienność, cierpienie czy ułomność, Caravaggio pyta swoich słuchaczy: „po co nam układni ludzie na obrazach? Po co gładkie twarze i dobrze zbudowane ciała? [...] Kiedy malujecie świętych, weźcie za modele dziewczki i złodziejów. Szukajcie oznak charakteru w twarzy, bruzd, które wyrył czas [...] i tak właśnie malujecie waszych apostołów, waszych świętych, wasze Marie. Na twarzach mają zmarszczki, za paznokciami brud. Ich stopy są pobrudzone i wysuszone od ulicznego kurzu, a nogi pokryte sińcami”¹⁷. Zasada odzwierciedlania wiary poprzez prawdę o otaczającym świecie staje się prymarną regułą sztuki estetyki włoskiego artysty, konstytuując jednocześnie zasady sztuki wykraczającej poza ograniczenia czy kanony jej współczesne. Warto także zwrócić uwagę, że wypowiedź malarza jest niezwykle emocjonalna, dowodząc głębokiego zaangażowania w proces kształtowania nowych kanonów estetycznych. Deprecjonując obowiązujące reguły tworzenia, Caravaggio może zostać uznany nie tyle za skandalistę, ile za heretyka. Wykłady artysty „w Rzymie z pewnością zapro-

kości w ten sposób, że „umacnia zdolność do długotrwałego wysiłku ukierunkowanego na jeden cel i ułatwia wyjście poza społeczny kontekst twórczości” (tamże). Artysta niejako pozostaje zamknięty w kręgu własnej wyobraźni i świadomości, w pewnym sensie zyskując odporność na czynniki zewnętrzne, mogące wpływać hamująco na tworzone przez niego dzieło.

¹⁵ H. Langdon, dz. cyt., s. 262.

¹⁶ Tamże, s. 261.

¹⁷ P. Dempf, dz. cyt., s. 137.

wadziłyby go do lochu. Tu, w Neapolu nie znano jeszcze Michelego, a wieść o jego bluźnierczych wykładach najwidoczniej nie dotarła jeszcze do dominikanów, którzy także i w tym mieście rozwijali działalność świętej Inkwizycji w imieniu Hiszpanii i Kościoła. W przeciwnym razie dawno uwięziono by go”¹⁸.

Poglądy malarza są nadzwyczaj kontrowersyjne, z jednej strony dowodząc niezwyklego wycucia estetycznego i głębokiej religijności, z drugiej ujawniając dążenie do sprzeciwiania się tradycyjnie pojmowanym zasadom wiary oraz poszukiwania własnej interpretacji świętości. Malarz dowodzi tu bowiem, iż proces tworzenia dzieła sztuki przypomina nadprzyrodzony proces kreacji, stawiając niemal znak równości pomiędzy utalentowanym człowiekiem a Bogiem. Postulat apoteozy codzienności jawi się w tym kontekście jako założenie, że to, co ludzkie jest w znacznym stopniu także naznaczone boskością. W swym kaznodziejskim zapale Caravaggio mówi bowiem: „sięgniecie boskości. Zaprawdę powiadam wam, tak mówi Pan, stworzyłem go na moje podobieństwo...”¹⁹. W ujęciu artysty piękno nierozzerwalnie wiąże się z brzydotą, które to wartości są względem siebie komplementarne. Reguły istnienia rzeczywistości warunkują ten określony ład, sytuując go równocześnie w kontekście boskiego porządku. „Jeśli Bóg stworzył ten świat, jakim jest, to stworzył tak samo piękno, jak i niedoskonałość. Bez niedoskonałości [...] nie ma piękna. Na czym mamy szkolić nasze spojrzenie? Jak rozpoznamy, co jest piękne, jeśli nie znamy tego, co nieproporcjonalne, zniekształcone? Prawdziwe piękno owoców w misie dostrzeżemy tylko wtedy, gdy owocom przydadacie robaka”²⁰.

Wszystko to sprawia, że choć ekscentryczne poglądy na wiarę i awanturniczy tryb życia utrudniają mu codzienną egzystencję, Caravaggio bezsprzecznie wciąż pozostaje uwielbianym przez lud twórcą arcydzieł, przemawiających do wyobraźni prostych ludzi. Pomimo spektakularnych niepowodzeń, do których niewątpliwie należy zaliczyć nieprzychylnie przyjęcie *Zaśnięcia Marii*, „ludowi podobają się [...] jego obrazy. Są świeże, nowe i bliskie myśleniu oraz wyobrażeniom ludzi”²¹.

Rozważania o zadaniach rodzącej się nowej sztuki i niezwykłości artystycznych poczynań Caravaggia zajmują w powieści Dempfa miejsce nadrzędne. Intryga kryminalna dotyczy na równi życia osobistego malarza, jak i przyjętej przez niego estetyki. Dyskusja o nowej formie artystycznego wyrazu rozpoczyna się w momencie śmierci papieża, a wybór nowego ukazany zostaje jako zapowiedź zmian w systemacie mecenatu, a więc także i w wymaganiach odnoszących się do twórczej wizji świata. Pasja Caravaggia czyni go jednakowoż niewygodnym, wyprzedza on bowiem swoje czasy na tyle, że świat nie do końca gotów jest na pełne zaakceptowanie zmian zapowiadanych przez

¹⁸ Tamże

¹⁹ Tamże

²⁰ Tamże, s. 138. *Nb.* zaznaczyć trzeba, iż ostatnie zdanie wykładu powieściowego Caravaggia stanowi czytelną aluzję do jednego z najbardziej intrygujących dzieł włoskiego artysty. Martwa natura *Kosz z owocami* jest obrazem szczególnym, ponieważ „owoce w koszu są dziwnie jesienne i wydają się [...] wybrane tak, żeby uchwycić moment, kiedy zaczynają się psuć. Jest wśród nich kilka przejrzałych winogron i fig, jabłko z robakiem w środku, gnijąca prawie gruszka i stara brzoskwinia. Wszystkie owoce leżą pomiędzy [...] wędnącymi liśćmi. To [...] melancholijne dzieło ma w sobie smutne, zapadające w pamięć piękno” (D. Seward, dz. cyt., s. 59).

²¹ P. Dempf, dz. cyt., s. 113.

twórczość artysty. O tym wszystkim rozprawiają głównie wielbiciel malarstwa Caravaggia, kardynał del Monte i Scipione Borghese, mający swoje odpowiedniki w rzeczywistości. Dyskusja o sztuce ściśle zresztą wiąże się ze zmianami optyki religijnej, jest polemiką z modelem wiary, typologią przeżywania tego, co święte i tego, co autentyczne. Camillo Borghese (papież Paweł V) konstatuje w powieści, że „żaden z jego [Caravaggia] obrazów nie ma w sobie ducha religijności naszych czasów. Zieje z nich ognisty podmuch reformacji, który rozrywa nasz Kościół i rodzi kolejne wojny. [...] Namalował ją [Marię] jako heterę, pozowała mu znana w mieście dziewczka. I jakby tego było mało, przedstawił Dzieciątka Jezus jako Apollona, nie, gorzej, jako Kupidyna, co rzuca zupełnie inne światło na tę tak zwaną Marię! Haniebne! Zamiast skupić się na zgniataniu zła [...] światłem podkreśla jej dekolty, ukazuje płodność matek. Podwójnie haniebne i heretyckie”²².

Według Langdon rzeczywiście „modelami Caravaggia byli ludzie z bliskiego kręgu jego przyjaciół – malarze, żołnierze, prostytutki”²³, a wybór ten jednoznacznie określił artystyczne determinanty jego twórczości. Fascynacja życiem i osobliwościami ulicy wynikała nie tylko z przekonania o prawdziwości przeżyć portretowanych ludzi, lecz wpływała na sposób ukazywania postaci na obrazach. Starość, ułomność, brzydota sygnalizowały autentyczność cierpienia, powszedniość i powszechność doznawanych przez nich upokorzeń i bezustanną walkę z trudami życia. Ten sposób oglądu określał w sposób jednoznaczny zamiar kopiowania tego, co Caravaggio oglądał i warunkował transponowanie tych doświadczeń na dzieło plastyczne. Warto zwrócić uwagę na fakt, że według artysty śmiertelność idzie parze ze świętością. W powieści dokumentuje to przekonanie zwłaszcza fragment poświęcony powstaniu *Zaśnięcia Marii*, w którym to, co uznane powszechnie za nieczyste (rozkład, przykry zapach, roje much) zyskuje w oczach Caravaggia wymiar sacrum. Proces kreacji jest dlań tedy metodą uświęcania tego, co powszechnie uznawane za brudne lub niegodne owego przeobrażenia z profanum w sacrum.

Świętość w ujęciu Caravaggia to świętość zwyczajna, zbrukana, naznaczona piętnem cierpienia i rozkładu. Zauważa ten fakt powieściowa towarzysząca malarza, która stwierdza, że „kiedy oglądała jego obrazy, odnajdywała tam właśnie takich ludzi, karciarzy i żebraków, dziewczki i wróżki, opętanych grą w kości. Odnajdywała tych, którym życie dało się we znaki. Czy był to święty Hieronim, czy święci Piotr i Paweł, czy malował powołanie świętego Mateusza, czy też grupę karciarzy albo wróżkę, zawsze przedstawiał mieszkańców Rzymu, nie dostojników [...] czy inne zmyślane postaci, których w życiu nigdzie nie można było spotkać i tylko je sobie wyobrażano. Malował lud. Na twarzach ludzi widać było cierpienie i smutek, bo naprawdę doświadczyli cierpienia i odczuwali smutek. Ręce pokryte były zmarszczkami i odciskami, a na nogach i stopach jego świętych widniały blizny i zrogowacenia”²⁴.

Swoista eksperymentalność i niekwestionowana niepowtarzalność techniki malarzkiej Caravaggia w dużej mierze opierała się także na nowatorskiej interpretacji znanych motywów, odmienności sposobu ukazywania tego, co doskonale znane. Wspo-

²² Tamże, s. 109.

²³ H. Langdon, dz. cyt., s. 156.

²⁴ Tamże, s. 98.

mniane *Zaśnięcie Marii* jest tylko jednym z wielu obrazów, na których uobecnia się indywidualizm postrzegania rzeczywistości czy dystans wobec typowości, wyrażający się nie tylko poprzez oryginalność metod pracy. Powieść Dempfa jest przede wszystkim zapisem dokonań niezwykłego artysty, a jednocześnie bardzo szczegółową próbą odpowiedzi na pytanie o etapy twórczego procesu. Wskazując charakterystyczne cechy dzieł Caravaggia, pisarz usiłuje zrekonstruować osobowość artysty oraz zinterpretować poszczególne dzieła jako ikoniczne interpretacje burzliwych epizodów z życia Caravaggia. W ujęciu tym osobowość, usposobienie i losy artysty determinują dzieło, które w ten sposób staje się zapisem określonego przeżycia, bądź doświadczenia.

Pełne detali deskrypcje dzieł Caravaggia służą nie tylko dopełnieniu biografii, lecz stanowią jednocześnie wyznacznik egzystencjalnej drogi malarza, zaświadczać o jego talencie i temperamencie. Każdy przywoływany przez Dempfa obraz pełni w powieści rolę punktu orientacyjnego, będąc zapisem konkretnego momentu w burzliwej biografii Caravaggia. Symbolika płócien pełni tutaj funkcję demaskującą zamiary oraz emocje mistrza, ilustruje określony etap światopoglądu malarza. Uwikłanie psychologiczne współgra z narastającym defetyzmem, perspektywa oglądu uzależniona zostaje od wydarzeń rozgrywających się wprawdzie poza dziełem plastycznym, lecz w znacznym stopniu wpływających na jego wymowę, atmosferę, sens. Najpełniej ów proces egzemplifikuje kompozycja *Ścięcie świętego Jana Chrzciciela*, przedstawiająca motyw biblijny w nowatorskim i w pewnym sensie szokującym ujęciu. Wstrząsające wrażenie autentyczności osiągnięte zostało przede wszystkim dlatego, że „Jan nie klęczy, jak w większości przedstawień. Leży skrępowany jak ofiarne jagnię na ziemi, z rękami związanymi na plecach, jego czerwona szata oznacza krew i męczeństwo, sznurek wije się po ziemi niczym wąż”²⁵. Mrocznego realizmu obrazu dopełnia jeszcze „groza więzienia [widocznego na drugim planie – K. O.], tortury i kary”²⁶. Ów specyficzny sposób prezentowania znanego tematu wiąże się bezpośrednio z artystycznym zamiarem wywołania wstrząsu moralnego, stworzenia dzieła, które jest – jak pisze Langdon – medytacją „na temat rzeczywistej treści męczeństwa”²⁷.

Dramatyzm oraz dynamika obrazu pełnią w powieści rolę demaskatorską, ujawniają bowiem mroczne sekrety przeszłości Caravaggia. Nadrzędnym celem powstania obrazu jest jednocześnie i zemsta, i ekspiacja, swoista próba przedśmiertnego rozliczenia się artysty z grzechami młodości. To *opus magnum* Caravaggia, choć nie ze względu na nowatorstwo, lecz na zaszyfrowane treści prywatne. Widoczna na pierwszym planie Salome uosabia w powieści siostrę Caravaggia, Caterinę, a wizerunek Jana Chrzciciela jest identyczny z rysami artysty (przy czym według znawców faktycznie nie jest to autoportret), natomiast żołnierz dokonujący dekapitacji świętego wyobraża szukającego zemsty Antonia. Sytuacja na obrazie zostaje pokazana w przewrotny sposób, pozwalający odpowiedzialność za zbrodnię przenieść ze sprawcy na ofiarę. W literackiej interpretacji Dempfa artysta uznaje, że wina została odkupiona więzieniem, a dalsza konsekwencja moralna czynu nie jest istotna. Strach malarza wiąże się raczej z obawą przed kresem życia i tym, co czeka go po śmierci (stąd jego

²⁵ Tamże, s. 374-375.

²⁶ Tamże, s. 375.

²⁷ Tamże.

słowa „jestem potępiony”), jednak nawet w obliczu rychłego zgonu Caravaggio unika wyznania prawdy wprost.

Elementem szczególnie wyeksponowanym przez Dempfa jest intrygująca badaczy maniera Caravaggia, który malując motyw dekapitacji często nadawał ściętym głowom własne rysy. Istnieją rozliczne hipotezy dotyczące powodów takiego działania artystycznego, nie ulega jednak wątpliwości fakt, iż „do śmierci [...] namalował [Caravaggio] tuzin obrazów ze ściętymi głowami, [a] niektóre z nich to [...] autoportrety. [...] Nie mówi nam to jednak zbyt wiele o tym, co działo się w umyśle malarza. [...] Możemy być tylko pewni, że odzwierciedla [to] ukryte cierpienie”²⁸, a zatem motywację proponowaną przez Dempfa. Literacka biografia Caravaggia uzupełniona zostaje o szczegóły nigdy nieodkrytej zbrodni, bezustannie powracającej we wspomnieniach artysty. Jest to wprawdzie historia, którą towarzysząca malarzowi bohaterka z pogardą określa jako wziętą z rycerskiego romansu, niemniej jednak odsłania ona przyczyny agresywnych i autodestrukcyjnych poczynań powieściowego Caravaggia. Utwór Dempfa eksponuje wyraźnie nie tylko awanturniczy charakter artysty, lecz przywołuje też refleksy teorii dotyczących rzekomego homoseksualizmu malarza²⁹. W literackiej interpretacji przeszłość Caravaggia w wyraźny sposób determinuje jego twórczość, staje się w ogromnym stopniu źródłem jego szokujących i nowatorskich metod pracy. Oto jako początkujący artysta Caravaggio dostał zlecenie namalowania portretu dwóch braci i podczas pracy nad obrazem obdarzył jednego z nich, Antonia, uczuciem. Ten jednak „pożądał siostry Michelego. A [...] skłonność ich obojga była początkowo obopólna”³⁰. Zazdrosny malarz zabił ukochanego siostry, bo „nie mógł znieść jego uczucia do [niej]. Może nawet uznał, że kocha ich oboje? [...] Zemsty postanowił dokonać na własnej siostrze”³¹, dokonując na niej gwałtu. W wyniku incestu przychodzi na świat dziecko, którym okazuje się być uczennica Caravaggia, Nerina.

W powieści Dempfa motyw ekspiacji ujawnia się wyraźnie także na obrazie zatytułowanym *Dawid z głową Goliata*, ukazanym jako dzieło makabryczne, o niesamowitej atmosferze. „Dawid nie rozkoszował się [...] swym zwycięstwem, najwyraźniej myślał o tym, że pewnego dnia w jakimś miejscu spotka go ten sam los. Zabłysła w nim świadomość przemijania. Goliat, którego odciętą głowę Dawid trzymał za włosy i z którego szyi kapała krew, żył. Tliło się jeszcze światło w oczach, widać było jeszcze jego zdziwienie, pomieszanie i niedowierzenie: wkrótce umrę, obwieszczą

²⁸ D. Seward, dz. cyt., s. 69-70.

²⁹ Niektórzy współcześni caravaggioniści utrzymują, że artysta był ukrytym homoseksualistą, powielając w ten sposób dawną teorię o fascynacji Caravaggia męską urodą. Warto zaznaczyć, że poza płótnami faktycznie ukazującymi piękno męskiego ciała, nie istnieją żadne inne dowody na poparcie tej tezy. Taki sposób przedstawiania postaci związany jest wszakże z upodobaniami estetycznymi całej epoki, nie dowodząc erotycznych preferencji Caravaggia. Sceptyczny wobec tej tezy o homoerotyzmie Seward konstatuje, że „w nieznanym jeszcze Freudowi świecie baroku podziw dla męskiego piękna niekoniecznie oznaczał homoseksualizm. Dziewczęcą, przypominającą Adonisa urodę młodych mężczyzn brano często raczej za dowód arystokratycznego wychowania niż zniewieścienia. W sztuce baroku powstało wielu ślicznych Dawidów, a większość tworzących ich artystów było heteroseksualistami” (D. Seward, dz. cyt., s. 52).

³⁰ P. Dempf, dz. cyt., s. 487.

³¹ Tamże.

obraz³². Warto zaznaczyć, że badacze faktycznie uznają to płótno za „najważniejsze i najbardziej osobiste”³³ ze wszystkich prac powstałych w Neapolu (gdzie Caravaggio przebywał po ucieczce z Rzymu). Detalem, zwracającym szczególną uwagę jest fakt, że obraz „osadzony jest w wywodzącej się jeszcze od Giorgionego długiej tradycji ukrytych autoportretów. [...] Caravaggio nawiązał do tej tradycji, a także częściowo do wydarzeń z własnego życia. Oto głowa artysty ciężko ranionego w Cerriglio; artysty, który ma wszelkie powody, by wyobrazić sobie własną egzekucję”³⁴.

Powraca tutaj ponownie szokujący motyw dekapitacji, tym bardziej wstrząsający, że „głowa [Goliata] jest wciąż żywa i wobec silnej w tamtej epoce wiary w życie pozagrobowe wyraża strach przed wiecznym potępieniem, nigdy nie kończącymi się wyrzutami sumienia”³⁵. W powieści Dempfa Caravaggio zwierza się pozującemu jako Dawid Enricowi: „poprzez moje obrazy próbuję strząsnąć z siebie [...] koszmar, ale wciąż mnie dopada. Niszczy mnie! I każdego, kto znajduje się w moim pobliżu! [...] Mnie czeka tylko potępienie”³⁶. Depresyjne nastroje oraz agresja artysty interpretowane są jako rezultaty przeszłych działań, decyzji, które jako nieodwracalne nie mogą zostać odkupione. Upojenie alkoholowe, ekscesy seksualne oraz twórczy szal dają malarzowi krótkotrwałe zapomnienie, stając się substytutem ucieczki od problemów. Wszystkie te czynniki znajdują odzwierciedlenie w obrazach, bowiem istotnie po 1600 roku twórczość artysty zaczyna cechować pewien regres. Jak konstatuje Langdon, „tragizm mrocznej, surowej sztuki Caravaggia coraz bardziej wydawał się z innej, ponurej epoki, jego dzieła nie miały już spójności [...]. Naturalizm [jest] mniej spektakularny i prowokujący, postaci [...] coraz częściej zdają się rozpląwać w cieniu; [...] kompozycje są niekiedy zdumiewająco archaiczne, nie pojawiają się już skomplikowane struktury złożone ze splecionych posagowych postaci”³⁷. Ta znikoma tendencja ściśle wiąże się z kolejnymi incydentami o charakterze kryminalnym, znużeniem i zniechęceniem do otaczającej rzeczywistości. W *Testamencie Caravaggia* owo obniżenie zdolności wykłada się w dość uproszczony sposób jako efekt żalu za popełnione grzechy i lęku przed śmiercią.

Langdon nadmienia wszakże, że mimo iż artysta „poruszał się w środowisku zabijaków, malarzy i prostytutek, grał w piłkę z [Onorio] Longhim i walczył z rodziną Tomassonich, pozowała mu słynna kurtyzana Fillide [to] zawsze jednak pozostawał nieco na uboczu. Brakowało mu pewności siebie, był agresywny i drażliwy na punkcie swego honoru”³⁸. Te osobiste perturbacje zostają w powieści Dempfa wyniesione do rangi permanentnego skonfliktowania ze światem. Skłonność do nadużywania przemocy, upodobanie do broni białej, a nade wszystko niepohamowany temperament Caravaggia determinują jego los banity, stając się przyczyną stopniowego popadania w niełaskę u możnych protektorów.

³² P. Dempf, dz. cyt., s. 448.

³³ H. Langdon., dz. cyt., s. 401.

³⁴ Tamże, [s.] 403.

³⁵ Tamże.

³⁶ P. Dempf, dz. cyt., s. 433-434.

³⁷ H. Langdon, dz. cyt., s. 306-307.

³⁸ Tamże, s. 164.

Aktywność pozaartystyczna Caravaggia jest zresztą przeważnie pokazana jako jednoznacznie destrukcyjna, konkretyzując się w postaci niszczenia własnego ciała poprzez długotrwałą pracę, alkoholowe libacje czy intensywność spotkań z kobietami lekkiej konduity. Dempf sportretował także w powieści jeszcze jeden szczegół obyczajowości Caravaggia, wyraźnie szokujący i zaznaczony w relacjach współczesnych mu osób. Powszechnie znany jest bowiem fakt, że malarz zupełnie nie dbał o swoją powierzchowność czy higienę osobistą, a przywdziewając ubranie nosił je tak długo, aż uległo pełnemu zniszczeniu („kiedy raz włożył na siebie jakieś ubranie [to] zmieniał je dopiero wtedy, gdy rozpadało się już na łachmany”³⁹). Ta szczególna abnegacja staje się kolejnym detalem składającym się na nietuzinkową i ekscentryczną osobowość malarza, będąc dowodem kontrowersyjnych zachowań Caravaggia.

Osobowość twórcy wydaje się zresztą w powieści Dempfa czynnikiem nadrzędnym, wykładającym się jako klucz pozwalający właściwie odczytać symbolikę i przesłanie ideowe dzieła plastycznego. Ten szczególny sposób interpretowania wzajemnych powiązań pomiędzy biografią artysty a arcydziełem pełni rolę unaocznienia. Dempf podejmuje próbę deszyfrowania ukrytych znaczeń, które istnieją w sztukach plastycznych. Poszukując odpowiedzi na pytanie, w jaki sposób życiorys twórcy determinuje jego działalność artystyczną, Dempf demonizuje znaczenie ekscentrycznej osobowości czy skandalizującego stylu bycia. Niewątpliwie sensacyjna biografia malarza sprawia, że staje się on także fascynującą postacią literacką, mającą centralne znaczenie dla intrygi kryminalnej.

Skandalizujący wymiar aktywności pozamalarskiej Caravaggia ukazany zostaje w kontekście bezustannie pogłębiającego się skonfliktowania artysty ze światem. Bójki, incydenty z użyciem broni białej, wreszcie spowodowanie przez artystę śmierci Ranuccia Tomassoniego i związana z tym ucieczka z Rzymu wpływają na pogłębiający się pesymizm kolejnych dzieł. Nieokiełznany temperament artysty jest w powieści wielokrotnie komentowany przez protektorów malarza, jego pomocnicę Nerinę oraz jej kochanka Enrica. Choć naganne moralnie czyny Caravaggia są przez nich postrzegane jako skandaliczne, to jednak usprawiedliwione są twórczym szaleństwem. Taka wykładnia wiąże się z tradycyjnym sposobem ujmowania osobowości artysty jako równocześnie genialnej i szalonej. Ambiwalencja charakteru Caravaggia łagodzona jest niepowtarzalnością jego dzieł, mając wobec nich znaczenie drugorzędne.

Motywy o wyjątkowo skandalicznym jest bezustannie przywoływany (choć całkowicie fikcyjny) wątek kazirodczej fascynacji, a zatem przekroczenia seksualnego tabu. Zakochany do szaleństwa we własnej siostrze⁴⁰ Caravaggio nie tylko przekracza granice psychiczne, lecz także fizyczne, czego rezultatem są narodziny dziecka. Jest nim Nerina, którą artysta zabiera później od przybranych rodziców i uczy malarstwa. Relacja tych dwojga jest dość dwuznaczna, wyraźnie widać tutaj głębokie uczucie, jakim darzą się bohaterowie i choć nigdy nie zostaje ono jednoznacznie wyeksplikowane, to jednak nie jest to miłość ojca do córki czy oczywista relacja mistrz – uczenica. Nerina wielokrotnie analizuje swoje oddanie Caravaggiowi, zastanawiając się,

³⁹ Tamże, s. 147.

⁴⁰ Caravaggio był poróżniony z rodziną. Powodem niesnasek między rodzeństwem były kwestie finansowe.

jak wyjaśnić fakt, że mimo trudnego charakteru malarz jest dla niej najbliższą osobą. Bohaterka podąża za artystą najpierw do Neapolu, potem na Malte i ponownie do Rzymu, troskliwie się nim opiekując. Intrygującym dopełnieniem ich wzajemnej relacji jest namalowany na wygnaniu obraz *Siedem uczynków miłosierdzia*, do którego Nerina pozuje jako Pero karmiącą piersią swego ojca, Cimona. Tak wyraźne odniesienie kompozycji do sytuacji bohaterów stanowi jednocześnie zapis losów bohaterki, przewyciężającej wstyd i słabość, by pomóc Caravaggiowi.

Istotnym składnikiem pozaartystycznych działań twórcy są jego ekscesy erotyczne. Skłonność do kobiet lekkich obyczajów uzupełniona zostaje o spostrzeżenie, że „portowe dziewczki, które wybierał, były bardzo szczupłe i bardzo męskie”⁴¹, stanowiąc nawiązanie do rzekomego homoseksualizmu malarza. Dość swobodny tryb życia Caravaggia wyklada się w powieści jako próba ucieczki od uciążliwego życia oraz trudnych doświadczeń przeszłości. W ujęciu Dempfa włoski artysta to opętany sztuką awanturnik i szaleniec, porozumiewający się ze światem za pomocą obrazów, usiłujący odkupić grzechy niezwykle dziełami plastycznymi, lecz jednocześnie unikający odpowiedzialności za popełnione w młodości zbrodnie. Bez wątpienia geniusz jest tutaj nierozzerwalnie związany z aberracjami psychicznymi, niemożnością porozumienia z otoczeniem. Jak wskazuje Seward „długa historia powtarzających się aktów przemocy sygnalizuje poważne wewnętrzne zaburzenia. Huśtawki nastrojów sygnalizują, że artysta cierpiał na jakąś chorobę depresyjną”⁴².

*

Sensacyjne, bo obfitujące w skandalizujące szczegóły biografie malarzy od kilku lat cieszą się sporym powodzeniem czytelnictwem⁴³. Pisarze nader chętnie wykorzystują popularne koncepcje osobowości twórczej, łącząc prawdę z fikcją. Szczególne miejsce zajmują tutaj malarze, których życiorysy wyróżniają się swoistą sensacyjnością, a dzieła stanowią zagadkę lub odstępstwo od konkretnych reguł estetycznych. Dla autorów powieści atrakcyjną postacią jest niewątpliwie Leonardo da Vinci – nie tylko ze względu na niezwykłość i zróżnicowany charakter jego aktywności artystycznej i naukowej, lecz głównie z powodu przypuszczalnego homoseksualizmu czy nieznanych biografom szczegółów życiorysu. Egzemplifikuje tę zależność słynna (i wzbudzająca kontrowersje) powieść Dana Browna *Kod Leonarda da Vinci*, a także szereg innych utworów kryminalnych czy sensacyjno-przygodowych, w których przywołane zostaje życie bądź twórczość tego artysty (np. Karen Essex, *Łabędzie Leonarda*, Javier Sierra, *Tajemna wieczerza*, Lewis Perdue, *Spadek Leonarda da Vinci*).

Ogromną popularność jako bohater literatury popularnej zyskał również Rembrandt (właśc. Rembrandt Harmenszoon van Rijn), którego niebanalne poczynania twórcze wydają tak samo intrygujące, jak biografia (chodzi tu zwłaszcza o niezalegalizowany związek z Hendrickje Stoffels). Ilustrują to zainteresowanie powieści Lynn Cullen

⁴¹ P. Dempf, op. cit., s. 487.

⁴² Ibid., s. 92.

⁴³ Zob.: K. Olkusz, W. Olkusz, *Dawni mistrzowie i ich dzieła w światowej literaturze popularnej (rekonesans)*, „Zbliżenia Interkulturowe” 2009, nr 6, s. 80-88.

Córka Rembrandta, Luigiiego Guarnieriego *Żydowska narzeczona* oraz Jörga Kastnera *Zabójczy błękit*. Niezwykle intrygującą interpretację zyskują dzieła Rembrandta w powieści José Carlosa Somozy *Klara i półmrok*. Powieść ta poświęcona jest zresztą w całości sztuce wyzwolonej z ograniczeń, przekraczającej barierę człowieczeństwa, ukazującej artystę jako manipulatora, przeświadczonego nie tylko o własnym geniuszu, lecz także o prawie do uprzedmiotowienia ludzi zamienianych w arcydzieła.

Fascynację skandalizującymi biografiami potwierdza też tekst Nicole Avril *Ja, Dora Maar*, którego fabuła dotyczy związku tytułowej bohaterki z Pablem Picassem. Sztafaż kryminalny zyskuje kilka epizodów z życiorysu Paula Cezanne'a w powieści Barbary Corrado Pope *Kamieniołom Cezanne'a*.

Tak znacząca liczba tekstów inspirowanych życiem i twórczością malarzy poświadcza dążność do wyzyskania tematyki takiej, jak proces twórczy, jego źródła, aberracje psychiczne artystów, deszyfracja dzieł sztuki. Fascynacja podobna wynika między innymi z przekonania, że „gdy człowiek przejmująco odczuwa ograniczenia, jakie narzuca mu świat, a zarazem ma dość sił, by podjąć protest wobec tego, co zastaje, gdy nie zadowala go to wszystko, co już zostało [...] zrealizowane, gdy lęk budzi w nim nie świat, lecz to, że mógłby się podporządkować *status quo* świata – wówczas z reguły rodzi się myśl twórcza”⁴⁴, w perspektywie literatury popularnej postrzegana niekiedy jako destrukcyjna wobec relacji z otoczeniem, lecz mająca niezwykłą moc przeobrażania rzeczywistości. Artysta, sprzeciwiając się zastanemu porządkowi i poprzez swoje zdolności, daje świadectwo bezustannym aspiracjom dążenia człowieka do przemieniania świata. Pamiętać przy tym trzeba, iż „istotne dla twórczości jest dążenie, by zinterioryzować świat i zeksterioryzować własne przeżycie świata. Dla twórczości jednakowo ważne jest to, co określa się mianem «subiektywnego», jak to, co określa się mianem «obiektywnego» – te dwie strony rzeczy dające podstawę dla przeciwstawnych stanowisk filozoficznych, spotykają się i uzupełniają w twórczości”⁴⁵.

Abstract

The scandalising Michelangelo Merisi da Caravaggio Notes on *Caravaggio's Legacy*, a novel by Peter Dempf

This article presents the motif of the scandalising artist – as found in *Caravaggio's Legacy*, a novel by Peter Dempf. The plot draws on the biography of Michelangelo Merisi da Caravaggio, a famous, controversial painter, precursor of Baroque art. In the novel, an analysis of the creative process and the accompanying emotions is combined with an outline of the artist's biography – all set in a thriller-adventure convention. The literary portrait of Caravaggio, notorious for his wild lifestyle, unruly temper, and frequent involvement in criminal incidents, is the novel's chief

⁴⁴ M. Gołaszewska, *Człowiek w zwierciadle sztuki. Studium z pogranicza estetyki i antropologii filozoficznej*, Warszawa 1977, s. 231.

⁴⁵ Tamże, s. 232.

highlight. Dempf employs the popular image of a mad artist, whose conduct and views go beyond the traditional morality. The close relationship between the artist's personality and his works makes for the naturalist character of his art. In Dempf's treatment, art has the uncovering function, thus becoming the tool of the painter's expiation. Caravaggio's trademark 'scandalising' work is a result of the adoption of a certain strategy closely bound up with the most intimate need for mental cleansing. Besides, Dempf's novel follows the recently-popular literary trend inspired by mysterious or scandalising works and biographies of famous painters.

Marta Ratajczak
Zielona Góra

Zainscenizowane dorastanie **Powieść adolescencyjna *Mit Haut und Haar*** **(*Z kretesem*) Hansa-Christiana Kirscha** **jako kronika pokolenia i jednostki**

1. Uwagi wstępne

W roku 2006 w wydawnictwie Iskry ukazała się książka pod tytułem *W drodze. Poeci pokolenia beatników* będąca biografią literacką Williama. Burroughs'a, Allena Ginsberga oraz Jacka Kerouac'a. Jej autorem jest niemiecki pisarz Hans-Christian Kirsch, który na swoim rodzimym rynku księgarskim jest kojarzony przede wszystkim z literaturą dla młodzieży, a to głównie za sprawą licznych, bo około 30 biografii literackich, które wyszły spod jego pióra w latach 1972–2004. Przy tym należy wspomnieć, iż teksty dla młodzieży pisał on pod pseudonimem Frederik Hetmann. Za teksty adresowane do młodej publiczności otrzymał dwukrotnie nagrodę zwaną Niemiecką Nagrodą za Książkę dla Młodzieży (*der Deutsche Jugendbuchpreis*)¹. Jednak jako pisarz zadebiutował on dużo wcześniej, bo w roku 1961 powieścią opartą na wątkach autobiograficznych pod tytułem *Mit Haut und Haar (Z kretesem)*, dzięki której w okamgnieniu stał się rozpoznawalny na rynku księgarskim. W tym kontekście rodzi się pytanie o treść i formę tekstu, który bez wątpienia zaliczyć można do tych powieści, w których z powodzeniem uchwycony został duch czasu, którego są refleksją.

Tekst *Z kretesem* będący debiutem pisarskim Kirscha ukazał się w roku 1961 nakładem wydawnictwa List. Ówczesnym lektorem Kirscha był pisarz Wolfgang Weyrauch. To właśnie o tej powieści Horst Bienek napisał w owym czasie następujące słowa:

... Hans-Christian Kirsch. Młodzieniec z rocznika 1934, o którym dotąd można było właściwie przeczytać najwyżej parę wersów w prasie, napisał tymczasem w swoim debiucie *Z kretesem* powieść swojego pokolenia. To pokolenie rozpozna się w każdym jego zdaniu, odnajdzie tu swoje myśli i pragnienia, swoje rytuały i reguły gry ...²

Bienek wskazuje na fakt, iż właśnie ta powieść stanowi pewnego rodzaju zwierciadło tamtejszej młodzieży, której dzieciństwo upłynęło w cieniu Drugiej wojny światowej

¹ Nagrodzone teksty ukazały się pod pseudonimem Frederik Hetmann. Pierwszym z nich jest *Amerika-Saga. Von Cowboys, Tramps und Desperados* (1964), drugim natomiast *Ich habe sieben Leben. Die Geschichte des Ernesto Che Guevara, genannt Che* (1972).

² Zacytowana wypowiedź Horsta Bienka pochodzi z wydania powieści pochodzącego z roku 1990, przytoczona została na obwolucie; pierwotnie słowa te zacytowane zostały w roku 1961 we Frankfurter Allgemeine Zeitung.

a faza poszukiwania własnej tożsamości przypada na pierwsze lata po wojnie. Z tego też powodu uzasadnione jest pytanie, czy powieść *Z kretesem*, która powstała w tym samym roku co *Kot i mysz* Günthera Grassa i którą wydawnictwo List 'reklamowało' hasłem „nieprzejednana powieść dla młodzieży“, jest w swojej istocie powieścią adolescencyjną oraz czy jako tekst fikcyjny istotnie może ona uchodzić za kronikę pokolenia oraz dokument osobisty?

W przytoczonej wypowiedzi Bienek wskazuje na następujący fakt: Ponieważ młodocianym bohaterom utworu Kirscha chodzi w szczególnej mierze o wypróbowanie nowych form poszukiwania własnej tożsamości (poprzez wyjazdy tramperskie) oraz o kwestie kryzysu teźże tożsamości, które odgrywają centralną rolę w powieści, zatem można stwierdzić, iż stanowią one przesłanki ku temu, żeby tekst Kirscha zakwalifikować do typu powieści, który od lat dziewięćdziesiątych dwudziestego wieku określa się mianem powieści adolescencyjnej. Znaczące cechy tego nowego podgatunku powieści wyodrębnił Carsten Gansel, który zwraca uwagę na fakt, iż cechą charakterystyczną powieści adolescencyjnej jest fakt, że główną rolę odgrywają w niej postaci młodych ludzi. Dąży się w nich do literackiego uchwycenia fazy młodzieńczej a nie asymilacji młodego człowieka ze społeczeństwem, co znaczy, iż nie mają one służyć celom dydaktycznym. Przedział czasowy objęty powieścią rozciąga się nie tylko na fazę pokwitania, lecz obejmuje również „całkowity proces poszukiwania własnej tożsamości młodych ludzi“.³ Może ona obejmować fazy rozwoju począwszy od pokwitania (11/12 lat) aż po postadolescencję, czyli po trzecie dziesięciolecie życia.

Bienek wyraził swoje uwagi w roku 1961, kiedy to nie posługiwano się jeszcze terminem powieść adolescencyjna. Zwraca on uwagę na to, iż w powieści Kirscha przedstawione jest życie grupy młodych ludzi, którzy mogą uchodzić za grupę reprezentatywną dla swojego pokolenia, co wyraża następującymi słowami:

Opowiedziana jest [tu] 'historia pokolenia' lub też pewnej jego części, której najważniejszym osiągnięciem z perspektywy dzisiejszego czytelnika jest odkrycie samego siebie, zamiast popadania w rozpacz na widok stert gruzu pozostałych po wojnie w Niemczech. Opowiedziana jest historia samego Hansa-Christiana Kirscha, począwszy od jego ucieczki z Turynii, wyjazdy tramperskie w latach pięćdziesiątych wzdłuż i wszcz Europey, aż po czas, kiedy to Niemcy ze zrozumiałych względów niemalże nie ważyli się wyjeżdżać za granicę.⁴

Bienek wskazuje tu na główne zagadnienie adolescencji, jakim jest poszukiwanie własnej tożsamości i na proces 'odkrywania samego siebie' młodych tramperów w latach pięćdziesiątych XX wieku. Ponadto elementy autobiograficzne nadają całości nowy wymiar: zwiększają one autentyczność tekstu, gdyż Kirsch opowiada tu swoją 'własną historię'. Młodociany narrator pierwszoosobowy staje się tu instancją wartościującą, przy czym wymiar mimetyczny, a więc pytanie, jak dalece tekst uchwycił rzeczywistość w autentyczny sposób, ma zasadnicze znaczenie.

³ C. Gansel, *Moderne Kinder- und Jugendliteratur. Ein Praxishandbuch für den Unterricht*, Cornelsen, Berlin 1999, s. 115.

⁴ D. Zink, *Sich selbst erfinden. H zum 70. Geburtstag (nachträglich, uns aber dennoch wichtig)*, w: „Coyote“ 2004, nr 2, s. 35.

Wolfgang Weyrauch zwraca uwagę na aspekt tematyczny, który wnosi do literatury pewne *novum*:

W erotyce, w jazzie, jednak przede wszystkim w podrózach tramperskich przez Niemcy, Skandynawię, Hiszpanię, Francję i Włochy szukają oni, opętani a zarazem z zimną krwią, sceptyczni, jednak pełni nadziei, tego czegoś, czego nie znają. Czy jest to wymaginowane szczęście, którym zdają się gardzić? Czy jest to przezwyciężanie europejskich rzeczywistości, które zdają się być zmarnowane im przez dorosłych? Czy jest to zwrócenie się ku własnemu wnętrzu? Czy jest to wolność, którą mają nadzieję odnaleźć w obcych krajach?⁵

Jeśli Gansel przyjmuje dla współczesnej powieści adolescencyjnej, iż kwestia wypróbowania seksualności lub muzyka odgrywają tu jakąś rolę, to dokładnie to znajduje swój wyraz w tekście Kirscha napisanym 40 lat wcześniej. Bez wątplenia postaci Kirscha eksperymentują z własnymi potencjałami i szukają wolności, własnej tożsamości, jak również nieznanego im wymaginowanego szczęścia. Właśnie to definiuje Gansel jako typowe cechy powieści adolescencyjnej.

Weyrauch podobnie jak Bienek zwraca szczególną uwagę na podróże tramperskie i odkrywanie siebie, które określa jako „zwrócenie się ku swojemu wnętrzu“. Literacka inscenizacja rzeczywistości młodych ludzi, która ma miejsce w tekście Kirscha, i która bazuje między innymi na testowaniu granic i poszukiwaniu własnej tożsamości, jest możliwa dopiero w warunkach modernizmu. Odpowiada tym samym warunkom modernistycznej powieści adolescencyjnej.

2. Struktura powieści i jej odniesienie do rzeczywistości

Powieść składa się z 11 rozdziałów, w których na około 440 stronach prezentowany jest los grupy młodych ludzi, którzy w latach pięćdziesiątych XX wieku przejechali pół Europy: Niemcy, Skandynawię, Hiszpanię, Francję i Włochy. Tytuł każdego rozdziału kryje w sobie w bardziej lub mniej zawoalowany sposób temat przewodni każdej kolejnej części tekstu. Jest on uzupełniony każdorazowo o nazwy miast, które wyznaczają kolejne przystanki na drodze protagonistów. Informacje te są uzupełnione o dokładne numery lat, na przykład „1. Obóz. Niemcy: Wiesbaden – Karlsruhe – Mannheim – Lorelei 1952–53“ lub „2. Furie i życzliwość. Niemcy – Szwecja. 1944–52“. Informacje te ukazują kontekst historyczno-geograficzny i umiejscawiają tekst w rzeczywistości pozaliterackiej. Z tego względu możemy mówić tu w kontekście tego, co proponuje Paul Ricœur, o Mimesis I. Potwierdza to uwaga narratora umieszczona przed treścią samej powieści w formie perytekstu:

Wszystkie postaci występujące w tej książce są fikcyjne i nie mają żadnego związku z osobami żyjącymi naprawdę. Wydarzenia dotyczące najnowszej historii a zapre-

⁵ W. Weyrauch, *Obwoluta*, w: Hans-Christian Kirsch, *Mit Haut und Haar*, List, Monachium 1961.

zentowane w tej książce nie mogą uchodzić za dokładne odzwierciedlenie faktów.
H-Ch. K.

Mimo zasygnalizowanej niedokładności dotyczącej opisywanych w tekście realiów powieść ta bezsprzecznie zawiera odniesienie do najnowszej historii. Jednak Kirsch próbuje w zacytowanym fragmencie osłabić oczywiste detale autobiograficzne. Dopiero po ponad trzydziestu latach przyznaje on, iż tekst ma wyraźne podłoże autobiograficzne. Powieść *Z kretesem* czerpie swoje źródła z doświadczeń autora zgromadzonych na podróżach tramperskich a jej fabuła pokrywa się w dalekim stopniu z faktycznym przebiegiem zdarzeń jego młodzieńczych podróży po Europie wraz z grupą przyjaciół, co potwierdza między innymi fakt, iż w wywiadzie z Leonardo Wildem przygotowującym jego biografię wielokrotnie odsyła go do tej powieści twierdząc, że tekst zawiera wierny opis jego podróży i przeżyć.⁶ W tekście tym zauważyć można wyraźny proces przenikania wspomnień z obszaru pamięci do obszaru literatury. Przy tym chodzi tu o punkty styczne pamięci i literatury, które z powodu fikcyjności tego tekstu można rozumieć jako wspomnienia literackie w formie re-konstrukcji przeszłości z naciskiem na drugi człon owego złożenia lub innymi słowy jako inscenizacja literacka procesów wspomniania. Pozwala to dostrzec odniesienia do wcześniejszej pozaliterackiej rzeczywistości, to znaczy prefiguracja tekstu (Mimesis I) podlega w nim swej literackiej konfiguracji do postaci tworu fikcyjnego (Mimesis II). Dlatego też możemy mówić jedynie o znacznie ograniczonym prawie literackiej prezentacji przeszłości do wierności faktom i obiektywizmu. Późniejsze wypowiedzi autora dotyczące autentyczności opisanych przeżyć mają mimo swego bezsprzecznego prawa do referencjalności zdecydowanie subiektywny charakter.

Właściwy tekst powieści poprzedza poza już wspomnianą uwagą autora motto książki, które odnosi się do płaszczyzny powierzchniowej tekstu. Wyraża ono filozofię młodego wówczas autora: „Jeśli śmierć jest jedynym rozwiązaniem, znajdujemy się na niewłaściwej drodze. Właściwa droga prowadzi do życia, ku słońcu.“ (Camus)⁷

Powyższe stwierdzenie wyraża fakt, iż życie i bycie w drodze będą głównym tematem tekstu. Wiodącymi zagadnieniami poruszonymi w nim będą dwie kontrastujące ze sobą wielkości: życie i śmierć, bycie w drodze jako wyraz poszukiwania własnej tożsamości i wartości przez młodych ludzi oraz bezczynność i chęć dopasowania się do nowych warunków życia przez starsze pokolenie. Przeciwwstawienie sobie tych dwóch światów: ludzi młodych oraz pokolenia ich rodziców jak również poszukiwanie przez nich autorytetów, wartości i własnego miejsca na ziemi mogą być uznane w myśl tego, co Gansel określa jako cechy powieści adolescencyjnej, za przymioty tego właśnie podgatunku.

⁶ Rozmowa z Hansem-Christianem Kirschem została przeprowadzona przez Leonardo Wilda w roku 1998 w Nomborn, gdzie pisarz przez lata zamieszkiwał wraz z rodziną. Miała ona być jednym z materiałów źródłowych służących Wildowi do napisania biografii Kirscha. Obejmuje ona sześciogodzinny wywiad z autorem. Do dnia dzisiejszego jednak ów plan nie został przez Wilda zrealizowany. Kasety VHS z nagraniem rozmowy znajdują się w prywatnym archiwum autora. Podczas rozmowy o młodzieńczym okresie swojego życia autor wielokrotnie wskazywał na fakt, iż jego podróże tramperskie zostały w powieści „względnie tak opisane, jak to miało miejsce“.

⁷ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, List, Monachium 1961, s. 7.

Powieść rozpoczyna się słowami narratora ramowego, który z jednej strony wyraża pragnienie opowiedzenia o tym, co sam przeżył, z drugiej natomiast strony podejmuje pierwszą próbę przybliżenia czytelnikowi grupy tramperów, w której żył. W ten sposób krótko kreśli tematykę powieści następującymi słowami:⁸

To, o czym chcę opowiedzieć, to historia mojego czasu wśród tramperów. Chcę opowiedzieć, jak do tego doszło, że zostałem tramperem wśród innych tramperów; co to jest tramper, czego owi tramperzy szukali na ulicach, rzekach i w wielkich miastach Europy oparci o poręcze mostów, w starych domach, pod gołym niebem, w pustych pokojach, siedząc pod plandeką ciężarówki w kucki, na dworcach, w poczekalniach, rozciągnięci na plankach, śpiąc nocą na plażach albo na ławkach w parku, w budkach telefonicznych albo w wagonach towarowych, marznąc na lodzie, ponieważ spalili ubrania, czego szukali w podróży przez płaskowyż do gorących bagien, do małych wsi, których nazw dotąd nigdy nie słyszano, raz w złotych kapeluszach a potem znów zaprzepaszczeni biedzie, jako nieroby i żebracy.⁹

Narrator, który dochodzi do głosu w powyższym cytacie, opowiada swoją własną historię. Z tego względu określić go można za Gérardem Genettem jako extradiegetycznego-homodiegetycznego, co znaczy, że z jednej strony narrator pierwszoosobowy będzie opowiadał o czymś, co miało miejsce w przeszłości, z drugiej zaś strony o czymś, co dotyczyło (i nie wykluczone, że nadal dotyczy) również jego osobiście.¹⁰ Będzie opowiadał zaś jako jeden z tramperów, jako naoczny świadek.

Mimo początkowo wyraźnie zarysowanego związku z pierwszą osobą zainteresowanie narratora prawie natychmiast przenosi się na zewnątrz, na tramperów, którzy początkowo nie wykazują cech indywidualnych, lecz są przez niego traktowani jako grupa, zjawisko występujące w Niemczech w latach pięćdziesiątych XX wieku. Koncentruje się on przy tym najpierw na przestrzeni, w której się oni poruszają. Ulice, rzeki, europejskie metropolie, wolna przestrzeń pod gołym niebem, perony, poczekalnie, ławki w parku tworzą przestrzeń do działania dla tramperów. Jej różnorodność wskazuje na to, iż ci młodzi ludzie nigdzie nie czują się u siebie, lub też przyjmując inny punkt widzenia, że potrafiliby zamieszkać wszędzie. Ponieważ po przeżyciach związanych z wojną oduczuli się oni posiadania ojczyzny. Równie dobrze czują się w Berlinie, we Frankfurcie nad Menem, Paryżu, Madrycie, to znaczy w europejskich metropoliach, jak również na francuskiej czy hiszpańskiej prowincji.

⁸ W dwóch późniejszych wydaniach powieści, obu z roku 1981, ten fragment tekstu został umieszczony przed pierwszym rozdziałem powieści. Tym samym została jeszcze bardziej zarysowana granica pomiędzy opowiadaniem ramowym a następującym po nim tekstem. Por. H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, Literarischer Verlag Braun, Kolonia, 1978, s. 9, jak również F. Hetmann/H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, Weismann Monachium 1981, s. 8 i F. Hetmann/H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, Bertelsmann-Club Gütersloh, Stuttgart, Wiedeń, Zug, Berlin, Darmstadt, 1981, s. 8. Wszystkie wymienione wydania zawierają niepełną wersję tekstu: dla przykładu wydanie z roku 1978 zostało skrócone przez Regine Schatzmann, pozostałe dwa z roku 1981 przez Petera Weismanna oraz małżonkę autora Elinor Kirsch.

⁹ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, List, Monachium 1961, s. 9 (Wszystkie poniższe cytaty użyte w analizie utworu odnoszą się do wydania pierwszego z roku 1961).

¹⁰ Por. G. Genette, *Die Erzählung*, UTB, Monachium 1998, s. 174-181.

Ponieważ pierwszy fragment utworu tworzy opowiadanie ramowe, możemy stwierdzić, iż w rozumieniu narratologicznym chodzi tu o przedmowę jako inwokację, gdyż narrator wprowadza czytelnika tą częścią w opowiadaną przez siebie historię pod określonym kątem¹¹, a tym samym uzasadnia fakt swojej narracji: chce opowiedzieć swoją historię pośród tramperów.

3. Analiza głównych wątków powieści

Główne wątki powieści, które możemy w niej wyodrębnić, określić można jako: po pierwsze czas pierwszych wielkich eksperymentów w sensie eksperymentowania z własnymi potencjałami, po drugie budowanie swojej przyszłości na gruzach przeszłości, po trzecie odłączenie się od rodziców i po czwarte doświadczenie miłości i seksualności.

W roku 1952, główna postać utworu, 18-letni Görmer zwany przez tramperów Chase, spotyka bezpośrednio po powrocie ze Szwecji, gdzie przebywał ostatni rok, pierwszego ze swych późniejszych kompanów, Hanniego, autsajdera i dziwaka. Już jego wygląd świadczył o tym, że nie jest on przeciętnym chłopakiem w swoim wieku:

Chodził wszędzie w koszuli, którą sam sobie uszył z jakiegoś worka, nosił brązowe ciesielskie spodnie i czarną jedwabną marynarkę z wielkimi błyszczącymi guzikami z masy perłowej, do tego botki i materiałowa czapka, jaką nosili amerykańscy muzycy jazzowi ery bopu albo kierowcy czołgu.¹²

Wygląd zewnętrzny Hanniego jest jedynie konsekwencją jego wewnętrznego nastawienia do świata: Nie akceptuje ciasnoty życia drobnomieszczańskiego, najlepiej czuje się nie w prowincjonalnym domu, w szkole czy na uczelni – w pomieszczeniach dusi się – lecz właśnie na ulicy. Swoim ubraniem manifestuje, że nie da się podporządkować rygorowi panujących norm społecznych, co można rozumieć jako przesłankę wskazującą na opis adolescencji w powieści, gdyż oznaki zewnętrzne takie jak na przykład w tym przypadku strój Hanniego, a także długie włosy, muzyka i tak dalej pełnią ważną rolę w znaczeniu przełamywania zasad i są indykatorami postawy wyrażającej protest. W tym kontekście Gansel zauważa, co następuje:

Z tego względu we wszystkich tekstach, które opowiadają o adolescencji, szczególną rolę pełni wygląd zewnętrzny, który ma w pewnym sensie symbolicznie wyrażać protest przeciwko panującym hierarchiom. Przyczyną tego jest fakt, iż ruchy młodzieżowe – jak wykazuje Pierre Bourdieu – nie dysponują żadnymi instancjami, które by je legitymizowały i z tego względu muszą naruszać istniejące systemy.¹³

Hanni protestuje przeciw panującym strukturom nie tylko przy pomocy swojego stroju, lecz również w ten sposób, że w rozumieniu społeczeństwa wczesnokapitalistycz-

¹¹ C. Gansel, *Moderne Kinder- und Jugendliteratur*, op. cit., s. 74.

¹² C. Gansel, *Moderne Kinder- und Jugendliteratur*; op. cit., s. 10.

¹³ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz – Der Adoleszenzroman seit den 1970er Jahren*, manuskrypt, s. 2.

nego, gdzie czas to pieniądz, namiętnie trwonił czas i miał „szalone pomysły” typu wykonywanie pozycji lotosu na skrzyżowaniu ruchliwych ulic. Dla młodszego o parę lat narratora stanowił on prawdziwy wzór do naśladowania i pełnił rolę swoistego guru. Przekazał mu on kilka istotnych wskazówek dotyczących tego, jak ma żyć:

„Nigdy nie przyjmuj niczego za prawdziwe, dopóki na własnej skórze się o tym nie przekonasz. Rób to, co ci sprawia frajdę, a jeśli coś ci ją sprawia, to rób to koniecznie. Obserwuj wszystko i postaraj się dociec, jak to naprawdę jest: To jest największa przygodą i tajemnicą mojego szczęścia, a ja jestem szczęśliwy!”

Bóg jeden wie, on naprawdę był szczęśliwy. A jak można było być szczęśliwym w tym czasie, to właśnie chciałem wiedzieć, bo dotychczas nie zaznałem zbyt wiele szczęścia na tym świecie. [...] Inną dewizą Hanniego było: „[...] Jeśli nie podoba ci się twoje życie, możesz je zmienić. I do cholery, mówię ci, musisz to zrobić. Musimy się wyłamać. To jest jedyna rzecz, która może nam dać kopa.” Słuchałem tych słów z zachwytem osiemnastolatka. Były one dla mnie dowodem na to, że marzenie, które nosiłem w sobie od dawna, może się urzeczywistnić, jeżeli tylko ma się odwagę.¹⁴

Przytoczony cytat dowodzi, że Hanni kieruje się w swoim życiu z jednej strony własną przyjemnością, natomiast z drugiej osobistym szczęściem, jednak nie szuka go zgodnie z ogólnie przyjętymi normami, lecz według wyznaczonych przez siebie zasad. Sprawia wrażenie osoby, która dysponuje gotową receptą na szczęście. Dla Chase’a, który jako dziecko mieszkał z rodzicami na Śląsku a w roku 1945 na skutek upadku reżimu Hitlera wraz ze swymi najbliższymi musiał opuścić kraj swego dzieciństwa, a następnie trafił do radzieckiej strefy okupacyjnej, do Turynii, i w wieku lat 15 uciekł wraz z dwoma przyjaciółmi Harrym i Helmutem na Zachód, przy czym Helmut został zastrzelony na granicy, wyznaczenie Hanniego mówiące o tym, że jest szczęśliwy, było niczym objawieniem, gdyż jak sam stwierdził, nie zaznał zbyt wiele radości na tym świecie.¹⁵

Osobiste szczęście, w które wpisana była też miłość, było tym, czego protagonista poszukiwał w życiu najintensywniej.¹⁶ Natomiast spośród jego przyjaciół każdy oczekiwał od życia czegoś innego, inaczej dochodził do prawdy o sobie, na przykład Frank Lorre koniecznie chciał zostać kupcem i zarabiać dużo pieniędzy, ponieważ szybko stwierdził, że tylko w ten sposób można dojść do władzy:

Chciałbym być bogaty, i to szybko. [...] Pół roku temu przyjechałem tu ze strefy i trochę to trwało, zanim pojąłem, że tutaj jest się nikim, jeśli nie ma się dużo pieniędzy. [...] Na robienie tego, co rzeczywiście sprawia komuś przyjemność, może pozwolić sobie tylko ten, kto siedzi na górze. Tylko bez iluzji. Indywidualizm to luksus.¹⁷

Frank błyskawicznie pojął, jakimi regułami kieruje się Republika Federalna Niemiec okresu cudu gospodarczego i dążył całkowicie świadomie do osiągnięcia sukcesu ekonomicznego, w którym widział narzędzie potrzebne do sprawowania władzy nad innymi oraz możliwość robienia tego, na co się ma ochotę. ‘Indywidualizm’ był dla

¹⁴ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz*, op. cit., s. 13.

¹⁵ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz*, op. cit., s. 13.

¹⁶ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz*, op. cit., s. 10.

¹⁷ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz*, op. cit., s. 27.

niego towarem luksusowym, na który można sobie pozwolić w zależności od stanu posiadania. Mówił o tym otwarcie i bez skrępowania, wiedział dokładnie, co liczy się w społeczeństwie kapitalistycznym i miał to zamiar wykorzystać, by móc pozwolić sobie na osobistą niezależność. Frank należy bez wątpienia do tych młodych ludzi, którzy bardzo szybko rozczarowali się panującą rzeczywistością, która pozbawiła ich wszelkich złudzeń. Jego ocena rzeczywistości bazuje na wnikliwej obserwacji ówczesnego społeczeństwa.

Tramperzy dzielili przekonanie, że przeżywszy wojnę chcąc czy też nie resztę swojego życia będą musieli spędzić z balastem wspomnień i doświadczeń wojennych. Łączyło ich również przekonanie, że w ich życie wszczepiona jest śmierć innych. Charakterystyczna jest dla nich również świadoma decyzja, że będą mimo wszystko cieszyć się życiem i czerpać z niego garściami, że zawsze będą robić to, co sami uznają za słuszne. Dla „Ja opowiadającego” szczególne znaczenie mają przede wszystkim rozmowy z jednym z najlepszych przyjaciół Pierem Wolffem, który jest jego przeciwnikiem i przez swoją inność daje mu możliwość poznania siebie z innej strony. Dzięki wspólnym rozmowom z Pierem krystalizują się poglądy Chase’a dotyczące reżimu totalitarnego, jego istoty, form występowania, problemu winy, co w przypadku tych dwóch przyjaciół ma szczególne znaczenie, gdyż Chase jako syn wysoko postawionego funkcjonariusza Wehrmachtu dyskutuje o tym z młodym Żydem, który poznał wojnę z zupełnie innej perspektywy: jako ofiara reżimu. Problem winy, który zajmował ich w sposób szczególny i rozmowy o tym wpisane były w ich codzienność, ponieważ wojna przez długi czas była rzeczywistością, w której żyli. Począwszy od zagadnień natury egzystencjalnej typu „nigdy więcej nie może dojść do takich sytuacji, że ludzie są prześladowani przez innych“, obaj doszli do wspólnego wniosku: Chcą cieszyć się życiem:

Byliśmy jednomyślni co do tego, że nigdy więcej nie mogło dojść do tego, że z powodu rasy albo przekonań „ludzie byliby prześladowani i mordowani w komorach gazowych. Zgadaliśmy się również w naszej nienawiści do wojny. Ale najgłębiej byliśmy zgodni w tym względzie, że chcieliśmy w końcu żyć: patrzeć, słuchać, czuć zapachy, smaki, to, co na tym świecie jeszcze było dobre i co mogło nas uszczęśliwić. Cholernie długo musieliśmy martwić się o bardzo wiele rzeczy, teraz chcieliśmy w końcu być wolni, nieskrępowani i nie obarczeni odpowiedzialnością. Wszystkie książki, które z nieopisaną żądzą pochłaniailiśmy nocami i w każdej wolnej minucie dnia [...], wznęgały tylko nasz głód żywych doświadczeń.¹⁸

W formie sprawozdania z rozmowy „Ja opowiadające” informuje o wyniku dysputy z Pierem. Posługuje się przy tym formą pierwszej osoby liczby mnogiej, aby podkreślić, że treść sprawozdania jest wynikiem wspólnego konsensusu. Punkt ciężkości spoczywa na stwierdzeniu dotyczącym kwestii winy. Obaj protagoniści są zgodni co do tego, że nie mogą wyłącznie deliberować o winie i karze. Ponieważ są młodzi i doświadczeni ponad swój wiek, chcą w końcu cieszyć się życiem i smakować je wszystkimi zmysłami. Narrator daje się tu poznać jako wyraziciel określonych wartości i norm. W jego wypowiedzi dochodzą do głosu pęd do życia, dążenie do szczęścia,

¹⁸ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz*, op. cit., s. 18.

a nie tylko to, co dotyczy ich traumatycznej przeszłości. W tym kontekście stwierdzenie „my żyjemy“, do którego protagoniści musieli dorosnąć, jest odkryciem w pełnym tego słowa znaczeniu.

Szczególną rolę w życiu tej grupy młodych ludzi odgrywał ich konflikt z pokoleniem rodziców, którzy wypierali z pamięci doświadczenie wojny i własny w niej udział traktując te tematy nierzadko jako tabu oraz jednocześnie stosując się bezkrytycznie do nowych reguł. Wykluczające się modele uporania się z przeszłością i terażniejszością są podstawą konfliktu pomiędzy Chasem a jego ojcem, który wynika nie z różnic pokoleniowych, to jest opozycji stary kontra młody, lecz z opozycji winny kontra niewinny. A jej korzenie tkwią w fakcie, iż ojciec Chase'a był wysokim rangą funkcjonariuszem Wehrmachtu, z czym syn nie może się pogodzić. Rozluźnienie więzów z rodzicami to stopniowy proces, który zapoczątkowała nieobecność ojca podczas wojny oraz w pierwszych latach następujących po niej. Obcość, która wkraśniała się w relacje ojca i syna jest szczególnie widoczna, kiedy to obaj prowadzą rozmowę na temat ucieczki piętnastoletniego wówczas protagonisty oraz jego dwóch przyjaciół Harryego i Helmuta z radzieckiej strefy okupacyjnej na Zachód (Ojciec przebywał w tym czasie w obozie dla jeńców wojennych, natomiast matka protagonisty wraz z jego młodszym bratem pozostała w Turynii). Późniejsze starania rodziców o zapewnienie obu synom 'normalnego domu', zakończyły się fiaskiem, gdyż protagonista zdążył w międzyczasie odzwyczaić się od 'normalnego życia', co w przekonaniu jego rodziców oznaczało małą stabilizację bazującą na sukcesie finansowym, przewidywalności życia prywatnego i zawodowego oraz nudzie, która go dusiła. W schemat przyszłego szczęścia syna, o którym marzą dla Chase'a rodzice, wpisują się następujące atrybuty dobrobytu:

Moja droga życiowa była pod każdym względem zabezpieczona. Teraz mając 21 lat, stażysta w banku. („Musisz się postarać. W porównaniu z rówieśnikami straciłeś parę lat.”) W wieku 22 lat: asystent dyrektora. („Mamy niezłe znajomości, musisz tylko nauczyć się panować nad uporem i stać się bardziej przystępny w obejściu”) W wieku 24 lat: lalkowata żona, dzieci nie za wcześnie, żeby nacieszyć się życiem. Na samochód moglibyśmy sobie pozwolić, zapłaci za niego firma. Nie zapominać, w celu kompletowania młodego szczęścia, o telewizorze i małym barku, robaczywej, gotyckiej madonnie (nie oryginalnej), dwóch lodówkach, meblach z drzewa teakowego z liliową tapicerką. [...]. Wszystko będzie. („Używszy naszych zmywalnych tapet utrzymanych w jasnych kolorach zapomną Państwo szybko o dużych i małych troskach dnia codziennego!”)¹⁹

Zacytowany fragment utworu opisujący z wyraźną dozą ironii atrybuty dobrobytu, w którym to narrator stawia w jednym szeregu „lalkowatą żonę“ oraz „telewizor i mały barek“, zasługuje na uwagę również z narratologicznego punktu widzenia, gdyż po pierwsze stanowi on montaż składający się z utrzymanego w prześmiewczym tonie monologu narratora, w którym z jednej strony wylicza on atrybuty szczęścia osobistego w ujęciu swojego ojca, z drugiej zaś strony wplata w ów monolog ojcowskie rady kierowane do Chase'a (na przykład „Musisz się postarać. W porównaniu

¹⁹ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 92.

z rówieśnikami straciłeś parę lat.“). Poza tym w monolog wpleciony został tekst reklamowy promujący bardzo wówczas modne tapety („Używszy naszych zmywalnych tapet utrzymanych w jasnych kolorach zapomną Państwo szybko o dużych i małych troskach dnia codziennego!“).

Wprawdzie Chase próbuje sprostać wymaganiom ojca i żyć zgodnie z jego zasadami, jednak szybko uświadamia sobie, że nie jest to zgodne z jego przekonaniami i podejmuje ostrą polemikę:

„Również ja musiałem się przestawić”, powiedział mój ojciec, „naturalnie popełniono błędy. Ale życie toczy się dalej. Nawet światowe mocarstwa rozumieją, że powoli trzeba zakończyć sprawę zapewne pożałowania godnych przewinień w naszej przeszłości, i że nie można nam wciąż wypominać naszych błędów. Macie szansę, jakiej nasze pokolenie nigdy nie miało. Ta koniunktura może się utrzymać dziesięciolecia, jeśli polityka gospodarcza będzie prowadzona umiejętnie.”

„Jeśli do tego czasu nowi naziści nie wmaszerują ponownie, nie spadnie nam na głowy żadna mała, miła bomba [...]. Nie mogę już słuchać tego ciągłego gadania o domach i autach, to całe odrażające otłuszczenie naszej egzystencji budzi we mnie wstręt, to nie jest moje życie. Nie zniosę tego braku skrupułów i lekceważenia naszej winy. Jeśli ty to potrafisz, to proszę! Ale nie powołuj się proszę na to, że musiałeś to zrobić dla mnie. Dla mnie wystarczająco zła jest myśl, że mogłeś wcześniej z mojego powodu zostać zbrodniarzem.” Bolesnie przesywający głos mojej matki przekrzyczał mnie. „Twój ojciec nie był zbrodniarzem!” Ale cały wezbrany we mnie gniew niósł mnie dalej: „Nie zniosę myśli, że wszystko, co miało miejsce, miałoby się jeszcze raz powtórzyć, a będzie tak, jeśli się nikt tym nie oburzy i wszyscy będą ciągle tylko o tym myśleli, jak można wygodnie i bez kłopotu zarobić i jeszcze raz zarobić i znów zarobić. Ty jesteś taki jak wszyscy. Rób to, co oni, proszę! Ale ja tego nie wytrzymam. Nie pozwolę moralnie sfuszerować sobie życia, tak jak wy sfuszerowaliście swoje, może właśnie dlatego, że byliście cicho i nic nie zrobiliście. Nie, nie wymagam żadnego usprawiedliwienia. Zawsze próbowałem zaakceptować fakt, że niezręcznie ci było wyjaśnić mi to wszystko, co wtedy myślałeś i robiłeś. Rozumiem, że nie ma powodu do usprawiedliwienia się. Ale jednego mogę wymagać: przeżyć moje życie tak, jak sam uważam za słuszne.”²⁰

W starciu inicjatywę przejmuje syn, który w przeciwieństwie do ojca posługującego się uogólnieniami i spoglądającego wyłącznie w przyszłość, mówi o swoich emocjach i obawach. Ojciec nie jest w stanie przyznać przed Chasem, że sam też nie jest bez winy. Posługuje się początkowo bezosobową formą „Naturalnie popełniono błędy“ mówiąc o między innymi swojej wojennej przeszłości, następnie mówi o „przewinieniach“, o „naszym pokoleniu“, przez co próbuje zminimalizować swoją odpowiedzialność a przy tym stara się odwrócić uwagę syna koncentrując się wyłącznie na przyszłości i związanych z nią perspektywach. Nie jest przy tym w stanie dostrzec, iż syn potrzebuje szczerzej rozmowy o tym, co było, żeby móc spokojnie patrzeć w przyszłość. Na skutek konfrontacji z ojcem Chase rozczarowany jego postawą opuszcza dom i odcina się od rodziców, którzy od tej pory pełnią marginalną rolę w jego życiu.

20 lat później autor Hans-Christian Kirsch pisze o zarysowanym w powieści konflikcie pomiędzy głównym bohaterem a jego ojcem następujące słowa:

²⁰ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 93 f.

Widzę to teraz wyraźnie, że w *Z kretesem* prawie nie ma konfrontacji pomiędzy młodymi ludźmi a ich rodzicami.

Co dotyczy mnie i niektórych innych moich rówolatków, odpowiada to ówczesnej sytuacji. Abstrahując od młodzieńczych wybryków byliśmy zbyt skrupowani, żeby szukać tego typu starć. Byliśmy całkowicie zajęci tym, aby przetrwać jakoś duchowe rany, które odnieśliśmy w czasie wojny i po niej, w schronach przeciwlotniczych, z pancerfaustami w dłoniach, w trakcie ucieczki, przeważnie bez ojców i ponad miarę przywiązani do matek. Chcieliśmy uciec i coś przeżyć. Nie chcieliśmy mieć nic wspólnego z zaściankowością, która wraz z rozpoczynającym się cudem gospodarczym zagnieździła się w domach naszych rodziców.²¹

Pierwszym poruszonym przez Kirscha w imieniu swoim i podobnych sobie problemem jest brak ojca w czasie wojny i po niej, gdyż najpierw był on zaangażowany w prowadzenie działań wojennych a potem dłuższy czas przebywał w niewoli, jak również silna więź z matką, która w owym czasie pełniła rolę obojga rodziców. W rezultacie tego ci młodzi ludzie tracili bezpowrotnie więź z ojcami. A zachwyty rodziców cudem gospodarczym pogłębiał tym bardziej przepaść dzielącą ich z dziećmi zrażonymi ich irytującą umiejętnością dostosowywania się do każdego warunków i brakiem jakiegokolwiek refleksji. Słowa Kirscha odnoszą się jednocześnie do dwóch wymiarów: wymiaru tekstu (Mimesis II) i świata przednarracyjnego (Mimesis I) a tym samym stanowią pewnego rodzaju uzupełnienie treści zawartych w powieści.

Kolejnym zagadnieniem, które zajmuje w powieści istotne miejsce jest seksualność młodych ludzi, która przez nich samych jest traktowana bez skrępowania, jako fakt oczywisty. Ich podejście do własnej seksualności rozumieć można również jako istotny element charakteryzujący ich postawę wobec siebie i innych: nastawienie na testowanie nowych doświadczeń, na przełamywanie sfery uznawanej dotąd powszechnie za tabu, na doznawanie przyjemności tu i teraz, bez jakichkolwiek zobowiązań. Pierwsze doświadczenia seksualne Chase nabywa w wieku lat 17 podczas rocznego pobytu u znajomych w Szwecji. Celem wyjazdu miało być oderwanie się od otaczającej rzeczywistości, nabranie dystansu do otaczającego świata oraz „ukojenie zszarpanych nerwów” chłopaka, który miał za sobą doświadczenie wojny, świeży jeszcze w pamięci obraz zabitego kolegi (Helmuta), oraz próbującego pogodzić się z faktem, iż jego ojciec brał udział w wojnie po stronie oprawców. Tam też zakochuje się po raz pierwszy w życiu w Gunilli, tancerce baletowej, córce znajomych, którzy go gościli. Matka Gunilli, która zorientowała się w zaistniałej sytuacji dużo wcześniej niż oboje nastolatki, przeprowadziła z nimi rozmowę, która jak na początek lat pięćdziesiątych XX wieku uchodzić mogła za uderzająco szczerą i otwartą:

Musch [matka Gunilli – M.R.] była kobietą o wiele za mądrą życiowo, by czynić nam jakiegokolwiek przeszkody, kiedy nas ostrzegała: „Nie zatraćcie się zbyt w sobie. To jest piękne, też to wiem, jakie to jest piękne” [ostrzegała – M.R.] z łobuzerskim uśmiechem. „Jednak właśnie was oboje bardzo to zrani, kiedy to dobiegnie końca.”²²

²¹ F. Hetmann/H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, Bertelsmann, Stuttgart 1981, S. 235.

²² H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 74.

„Ja opowiadające” wprowadza wypowiedź Musch słowami, które zdradzają sympatię oraz szacunek, gdyż w jego mniemaniu była ona „o wiele za mądra“, aby sprzeciwić się rodzącemu się na jej oczach uczuciu. Jednak z drugiej strony wiedziała od samego początku, że miłość obojga kiedyś dobiegnie końca. Jej ostrzeżenie kierowane pod adresem córki oraz Görmera narrator przytacza dosłownie, to jest w formie mowy bezpośredniej, co bez wątpienia zdradza jego nastawienie do Musch i treści jej wypowiedzi: Jej słowa nie potrzebują komentarza i zasługują na to, by je dosłownie zacytować. A wypowiedź tę uzupełniają słowa ojca dziewczyny: „Młodzi ludzi zawsze będą flirtować. Mam nadzieję, że sprawi wam to przyjemność.”²³ Dzięki postawie rodziców Gunilli protagonista wchodzi w świat miłości i erotyki bez skrępowania i poczucia śmieszności mając pełne zrozumienie u rodziców dziewczyny. Pozwala mu to dostrzec w pierwszym miłosnym zbliżeniu z ukochaną „nowe doświadczenie natury”, które się dokonuje.²⁴ Narrator w swoim opisie pierwszego zbliżenia seksualnego protagonisty opisuje otaczającą go przestrzeń oraz koncentruje się na panującej wówczas atmosferze towarzyszącej zakochanym:

Pewnego razu łało strugami przez cały dzień i nie mogliśmy pojechać do miasta, bo most był zalany. Leżeliśmy obok siebie w poprzek na zielonym łożku. Kochaliśmy się. „Będzie jutro jeszcze padać?” spytała Gunilla. „Pewnie” powiedziałem. „Bardzo dobrze” powiedziała z zamkniętymi oczami „jeśli o mnie chodzi, to teraz mogłaby się nawet rozpocząć jakaś powódź. Pocałuj mnie, min fines mǎn”²⁵

Eleganckie mieszkanie rodziców Gunilli, zielone łoże oraz padający za oknami deszcz tworzą atmosferę przestrzeni, w której protagoniści rozkoszują się swoją miłością. Następnie w postaci zacytowanej mowy bezpośredniej prezentowany jest dialog obojga na temat deszczu, jednak oboje wiedzą dokładnie, że nie chodzi tu o deszcz, lecz o ich uczucie. Natura jawi się w zacytowanym fragmencie tekstu jako ich sprzymierzeniec.

Po doświadczeniach z Gunillą, pierwszą młodzieńczą miłością, następują po powrocie do Niemiec doświadczenia mające charakter czysto cielesny. W tekście prezentowane są one w zupełnie inny sposób, sucho i bez emocji. Na ‘poezję życia’ nie ma tu absolutnie miejsca: „Wróciliśmy na chodnik, wzięliśmy dziewczyny pod rękę i poszliśmy z nimi przed siebie. Za murem uprawialiśmy z nimi seks.”²⁶

„Ja opowiadające” posługuje się w powyższym fragmencie skrótem czasowym, jego opowiadanie składa się z krótkich, pozbawionych emocji zdań sygnalizujących zaledwie, co miało miejsce. Wspomniane w powyższym cytacie dziewczyny występują w powieści wyłącznie w tej jednej scenie. Przyglądały się one protagonistom robiącym pozycję lotosu na środku skrzyżowania. Nie mają ani imion, ani cech charakteru. Zbliżenie seksualne z jedną z nich nie ma dla Chase’a, w przeciwieństwie do tego, co czuł do Gunilli, nic wspólnego z jakimkolwiek uczuciem. Otoczenie, podobnie jak partnerka, nie odgrywa tu żadnej roli: W przeciwieństwie do romantycznego ambiente

²³ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 74.

²⁴ Por. H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 76.

²⁵ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 77.

²⁶ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 14 f.

w Szwecji 'Ja opowiadające' mówi o murze, za którym protagoniści uprawiali seks. Zasada przypadkowości partnerki, miejsca i braku zaangażowania emocjonalnego odgrywa dla protagonistów decydującą rolę.

Dopiero w Paryżu, dużo później, podczas jednej ze swoich podróży tramperskich Chase poznaje Geney, kobietę, z którą początkowo łączą go doświadczenia erotyczne, jednak stopniowo ich wspólna relacja przeradza się w miłość. W pierwszej fazie ich znajomości decydującą rolę odrywają takie czynniki jak zaspokojenie własnych pragnień oraz podążanie za przyjemnościami a nie kierowanie się ogólnie przyjętymi normami. Z tego też względu nie razi obojga fakt, iż Geney będąc w związku z innym mężczyzną spędza noc z Chasem. Ich pierwsze spotkanie ma miejsce w następujących okolicznościach:

Była ona dziewczyną Juliena, ale to nie miało większego znaczenia. Tu na dole każdy sypiał z każdym, jeśli tylko sprawiało mu to przyjemność. Nic innego się nie liczyło. Prosta formuła składająca się z odrażających, głupawych powiedzonek, wystarczała, żeby się porozumieć.

„Powiedz, czy ja ci sprostam?” „Nie mogłabym powiedzieć, że mi sprostasz.” (...) „Sądziś, że potrafisz to lepiej niż inni?” „Wypróbuj mnie, bądź co bądź robienie tego ze mną mogłoby sprawić przyjemność.” „Nam obojgu czy tobie?” „Nam obojgu” „Przyznaj, przecież tego chcesz!!” (...) „Jak tak dalej pójdzie, to jeszcze będę brać za to pieniądze.”²⁷

Podążając za Genettem można stwierdzić, iż 'Ja opowiadające' koncentruje się tutaj najpierw na charakterystyce środowiska rzeczonych młodych ludzi, tramperów, w którym panowały swoiste zasady postępowania. Początkowo swoje spostrzeżenia wyraża ono w formie zdań teoretycznych uogólniających. Stwierdzenie „Tu na dole każdy sypiał z każdym, jeśli tylko sprawiało mu to przyjemność.” może i dziś prowokować, gdyż to, co dla tramperów było normą i zrozumiałe przez się, w innych kręgach traktowane było jako coś, czego nie można pod żadnym warunkiem zaakceptować. Z tego względu można przyjąć, iż również seksualność protagonistów była dla nich środkiem, za pomocą którego demonstrowali swój sprzeciw wobec panujących norm i hierarchii oraz buntowali się przeciwko pokoleniu swoich rodziców. Nowy styl życia miał zagwarantować desakralizację sfery życia erotycznego.²⁸

'Ja opowiadające' podkreśla fakt, iż nie trzeba się było wcale zbytnio starać, aby znaleźć partnera/partnerkę. Wystarczyło kilka „odrażających, głupawych powiedzonek.” Bezpośrednio po wstępie dokonany przez narratora następuje rozmowa pomiędzy Chasem a Geney, na której przykładzie uwidocznione jest, co kryje się za tym hasłem. W tym miejscu następuje dialog obojga, natomiast 'Ja opowiadające' ustępuje całkowicie miejsca nie sprawując nawet funkcji technicznych (na przykład wprowadzanie poszczególnych kwestii dialogu). Rozmowa przebiega w trybie dramatycznym, który charakteryzuje się narracją pokrywającą się z czasem opisywanej akcji oraz brakiem jakiegokolwiek dystansu, który wprowadzałaby obecność narratora wkraczającego pomiędzy protagonistów. Czytelnik ma tym samym możliwość

²⁷ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 155.

²⁸ C. Gansel, *Bilder von Jugend und Adoleszenz*, op. cit., s. 2.

zapoznania się z pełną treścią pierwszej rozmowy obojga. Posługują się oni slangiem młodzieżowym, treść ich rozmowy pozostawia wiele do życzenia: Oboje nie zadają sobie najmniejszego trudu, by zrobić na sobie dobre wrażenie, gdyż wiedzą dobrze, że chodzi tylko o seks, co wybrzmiewa w słowach narratora wprowadzającego w zacytowany dialog: Geney „była ona dziewczyną Juliana, ale to nie miało większego znaczenia.” Okazuje się jednak, iż związek ten przetrwa próbę czasu, mimo iż Chase jako zagorzały tramper panicznie bał się zobowiązań oraz sformalizowania związku, co w jego mniemaniu ograniczało wolność jednostki.

Dopiero po śmierci najlepszego przyjaciela Chase’a Harryego Wintera, nadwrażliwego pisarza, dokonuje się w protagoniście istotna przemiana, przewartościowuje on swoje dotychczasowe życie. Pytania, które sobie stawia, pozostają początkowo bez odpowiedzi. Jednak w końcu narrator opowiada o swoim śnie, który inspiruje go do dalszego działania. We śnie widzi białego konia, co interpretuje w następujący sposób:

Cóż to takiego ten biały koń? Tu, pod koniec mojej młodości stoi niczym pieczęć na moim życiu. Biały koń jest sygnałem do buntu, ostrzeżeniem, żeby również w przyszłości nie dać się zamknąć. Jeśli to konieczne wyłamać się wszędzie tam, gdzie się mnie ogranicza. To wezwanie do tego, by nie wypuścić z rąk rąbka tego, co nowe, niezależnie od tego, jak brutalnie wleczono by nas czasem po ziemi. Wtem przeniknęła mnie nie odwaga, lecz zachwyty. Było jeszcze coś wątpliwego a zarazem pociągającego. Największa w życiu przygoda. Geney waits for me. Może, pomyślałem.²⁹

Wyznanie „Ja opowiadającego” czynione czytelnikowi w postaci monologu wewnętrznego następuje w szczególnym okresie życia: na progu do dorosłości. Monolog ten niewątpliwie może uchodzić za programatyczny, gdyż „Ja opowiadające” stawia sobie cele na swoje rozpoczynające się właśnie dorosłe życie, na przykład: „wyłamać się wszędzie tam, gdzie się mnie ogranicza, jeśli to konieczne.” Po obietnicach, które składa sam sobie, następuje myśl, iż istnieje przecież coś o wiele bardziej ważnego niż wszelkie przyrzeczenia: „Największa w życiu przygoda. Geney waits for me.” Na podstawie zacytowanego fragmentu tekstu można snuć przypuszczenia, iż Chase uda się w drogę do czekającej na niego od dłuższego czasu Geney i będzie z nią chciał rozpocząć nowe życie. Jednak pozostaje to w sferze przypuszczeń, ponieważ nadzieja na nowe życie nie musi oznaczać automatycznie pewności, iż zostanie ona zrealizowana. Z tego względu możemy mówić o otwartym zakończeniu utworu.

4. Podsumowanie

Reasumując można stwierdzić, iż powieść *Z kretesem* może uchodzić z jednej strony za kronikę młodego pokolenia wchodzącego w dorosłe życie w latach 50-tych XX wieku ukazującą jego styl życia polegający na eksperymentowaniu z rzeczywistością na różnych płaszczyznach, jego priorytety, cele na przyszłość, traumatyczne wydarzenia z przeszłości i ich skutki w codziennym życiu oraz z drugiej strony za dokument osobisty autora przesycony licznymi wątkami autobiograficznymi stanowiący cenne

²⁹ H.-C. Kirsch, *Mit Haut und Haar*, op. cit., s. 440.

źródło wiedzy na temat młodzieńczych losów Kirscha. Jednocześnie kierując uwagę na strukturę głęboką powieści można stwierdzić, iż tekst ten zasadniczo odpowiada wymogom współczesnej powieści adolescencyjnej. Decyduje o tym nie tylko struktura powierzchniowa tekstu (*story*), lecz również sposób, w jaki w powieści prezentowana jest adolescencja głównych postaci utworu. Wspomnienia autora ujęte w ramy powieści autobiograficznej, czyli gatunku literackiego z założenia definiowanego jako tekst fikcyjny mimo wyraźnych odniesień do rzeczywistości przedliterackiej (*Mimesis I*), rozumieć można jako subiektywną refleksję jednostki dotyczącą minionych zdarzeń, które były jej udziałem, jednak ukazaną z wyraźnie określonej perspektywy: nie jako naśladowanie, czy próba powtórzenia przeszłości, lecz jako nowy 'twór' będący pewną re-konstrukcją, gdzie wybrane elementy *Mimesis I* - następuje tu selekcja zdarzeń – łączone są w nową całość, powstaje wówczas rzeczywistość określana przez Paula Ricœur'a jako „rzeczywistość jak-gdyby”, czyli iluzja *Mimesis*.

Abstract

Staged giving up – the adolescent novel „Mit Haut und Haar” („For good and all”) of Hans-Christian Kirsch as a chronicle of a generation and a individual

The novel “Mit Haut und Haar” (“For good and all“ – M.R.) came out in the year 1961 in the List publisher. It was the first text of Hans-Christian Kirsch. Kirsch got a famous author especially through his texts for a young reading public (literary Biographies). The novel is based on autobiographical threads and starting from it Kirsch became recognizable on the book market. In this context the question arises, what's the contents and the form of the text, which can be called as novel, where the spirit of the times and their reflections were successfully captured. Considering the surface structure of Kirsch's text, his novel can be called as a chronicle of the young generation, that went into adult world in the 1950s. Also, this is a personal document of the author. The deep structure of this text shows that the novel of Kirsch meets the requirements of modern adolescent novel.

Słowa kluczowe

powieść adolescencyjna, kronika pokolenia i jednostki, wątki autobiograficzne

Anna Gemra
Wrocław

Ciemno, cicho, pusto: budowanie nastroju grozy w *Studni i wahadle* Edgara Allana Poeo

Lęk to oczekiwanie tego, co się ma stać.

Platon

„Straszliwy wyrok śmierci [...] był ostatnim wyraźnym brzmieniem, które obilo się o moje uszy. Potem wydało mi się, że głosy inkwizytorów roztapiają się w jakimś sennym, nieokreślonym szumie”¹ – tak Edgar Allan Poe (1809–1849) rozpoczyna jedną ze swoich najbardziej przerażających nowel, *Studnię i wahadło* (*The Pit and the Pendulum*, 1842). Skazaniec w końcu zupełnie przestaje słyszeć, ale choć przeciętnemu czytelnikowi utrata słuchu może wydawać się czymś strasznym, ponieważ utrudnia – jeśli nie uniemożliwia, gdy myśleć o XIX wieku – kontakt ze światem, więzień-narrator pojmuje ją raczej jako dar, wręcz obawia się, że słuch mógłby mu powrócić. Patrzy na usta sędziów, widzi, jak „kształtują się na nich zgłoski jego nazwiska” – lecz to, co widzi, jest mniej straszne od tego, co mógłby usłyszeć. To niezwykle paradoks: brak tak ważnego zmysłu okazuje się nie przeszkodą, lecz zaletą, pomaga przetrwać. Bohater drży z lęku, że wróci mu słuch i że usłyszy ostateczne potwierdzenie czekającego go losu. Wyrok „zobaczony”, ale nie usłyszany wydaje mu się mniej przerażający, jakby dotyczył nie jego, lecz innej osoby. Zostaje też poniekąd zawieszony w czasie: choć skazaniec wie, że umrze, nie wie, kiedy to będzie; fakt, iż nie słyszy daty egzekucji – daty swojej śmierci – wydaje się umieszczać tę śmierć w nieokreślonej przyszłości. Może ona zdarzyć się natychmiast, ale też może się zdarzyć w dowolnym „później”: wywołuje niepewność, ale też wynikającą z niej nieśmiałą, ukrytą nadzieję na ocalenie, na cud, który pozwoli zachować życie.

Więzień przestaje też widzieć: najpierw świat „traci” kolory, staje się czarno-biały – jak szkic – z domieszką czerwieni: białe są usta sędziów ogłaszających wyrok, ustawione na stole wielkie świece; czarne są szaty wydających werdykt – co silnie kontrastuje z bielą ich twarzy i ust – i lekko falujące opony, osłaniające ściany komnaty (s. 308). Jedyny kolorowy akcent to czerwień płomieni świec, pozostająca jednak barwą domyślną, gdyż w relacji narratora nie został im przyporządkowany żaden kolor. Czerń, biel i czerwień to kolory ambiwalentne, ale w interpretacjach symbolicznych są często wiązane z rzeczami ostatecznymi. Biel jest uważana za „symbol [...] śmierci,

¹ E.A. Poe, *Studnia i wahadło*, przeł. S. Wyrzykowski, [w:] idem, *Opowiadania*, Wrocław 1996, s. 307. O ile nie zaznaczono inaczej, wszystkie cytaty będą pochodzić z tego wydania. Numery stron podano w nawiasach. Cały utwór na ss.-305-324.

żałoby. [...] Łączy się z absolutem, z początkiem i końcem”²; „czerń jako barwa niekolorowa symbolicznie pozostaje w analogicznym stosunku do bieli; podobnie jak ona odpowiada absolutowi i dlatego może wyrażać zarówno pełnię życia, jak i jego totalny brak”³; jest „symbolem zła, [...] nienawiści, [...] śmierci, [...] tajemnicy, [...] absolutu”⁴. Z kolei czerwień to „barwa ognia i krwi i podobnie jak one, jest ambiwalentna pod względem symbolicznym; pozytywnie: barwa życia, miłości, ciepła [...]; negatywnie: barwa wojny, niszczącej siły ognia, przelewu krwi, nienawiści”⁵. W *Studni i wahadle* czerń nie zmienia swojego symbolicznego znaczenia: w pojęciu więźnia pozostaje kolorem śmierci, nienawiści, zła; widoczna jest natomiast ambiwalencja czerwieni i bieli, choćby w zmianie postrzegania świec i ich płomieni przez narratora. I tak w oczach bohatera świece „zrazu miały [...] wygląd litosny i wydawały [...] się białymi, wysmukłymi aniołami, co przyszły, by [go] [...] ocalić; lecz wnet [...] zjawy anielskie przedzierzgnęły się w bezduszne widziadła o głowach z płomienia i [zrozumiał] [...], że pomocy od nich spodziewać się nie można” (s. 308). Światło świecy, w chrześcijaństwie będące symbolem obecności zmartwychwstałego Chrystusa, który pokonał mroki śmierci, w oczach patrzącego na nie skazańca zmienia się ze znaku manifestacji żywego Boga⁶, w znak szatana, ogień mocy piekielnych, zapowiedź śmierci i wiecznego potępienia. Kształt – atrybut bytu, harmonii i porządku istnienia – zmienia się w bezkształt, właściwość niebytu, chaosu sprzed stworzenia. I choć w teologii chrześcijańskiej w chaosie przed-istnienia kryje się obietnica porządku stworzenia, dla ofiary Inkwizycji przemiana kształtu w bezkształt jest świadectwem jej wykluczenia ze świata istniejących, pierwszym etapem osuwania się w nicość, chaos śmierci i rozpadu.

Utrata słuchu i wzroku w niezwykle realistyczny sposób oddaje efekt szoku, stresu, jakiego może doświadczać osoba, na którą wydano wyrok śmierci⁷. W *Studni i wahadle* dodatkowo mamy do czynienia z sytuacją, kiedy na śmierć skazana została niewinna – jak można przypuszczać – ofiara. Nie popełniła żadnej faktycznej zbrodni, żadnego realnego przestępstwa – a przynajmniej nie ma o tym mowy w tekście – mimo to jednak była najpierw torturowana, a po zakończeniu katuszy nie doczekała się miłosierdzia, uniewinnienia, lecz usłyszała, że ma umrzeć; usłyszała „straszliwy wyrok śmierci” („the dread sentence of death”). Użyte przez narratora-bohatera słowo „straszliwy” (dread), pozostawione bez żadnego komentarza, jest niejednoznaczne i pozostawia czytelnika w niepewności co tego, co rzeczywiście czeka więźnia. Może się przecież odnosić tylko do faktu skazania na śmierć, przerażającego, straszliwego

² W. Kopaliński, *Biały (Białość, Biel)* [hasło], [w:] idem, *Słownik symboli*, Warszawa 2001, s. 17.

³ *Czerń* [hasło], [w:] *Leksykon symboli*, przeł. J. Prokopiuk, Warszawa 1992, s. 27.

⁴ W. Kopaliński, *Czerń* [hasło], [w:] idem, *Słownik symboli*, op. cit., s. 48.

⁵ ; *Czerwień* [hasło], [w:] *Leksykon symboli*, op. cit., s. 27-28.

⁶ Na temat manifestacji Boga w ogniu zob. m.in. D. Forstner OSB, *Świat symboliki chrześcijańskiej*, przeł. W. Zakrzewska, P. Pachciarek, R. Turzyński, Warszawa 1990, s. 72-76.

⁷ W medycynie objawy takie nazywane są dysocjacyjnym znieczuleniem lub utratą czucia dysocjacyjnego. Osoby z takim zaburzeniem mogą tracić słuch, zdolność widzenia (tzw. głuchota lub ślepotą psychogenna); może też występować widzenie tunelowe, utrata świadomości lub osłupienie histeryczne (stupor histeryczny). Na ten temat zob. m.in. M. Jarosz, *Psychologia i psychopatologia życia codziennego*, Warszawa 1976; W. Łosiak, *Psychologia stresu*, Warszawa 2008.

samego w sobie⁸ – ale też i zawiera w sobie sugestię, że ofiarę może czekać „straszna śmierć” – w męczarniach. Pewne jest tylko to, że bohater umrze: tylko pod tym względem wyrok jest jednoznaczny, nie budzi żadnych wątpliwości i nie dopuszcza żadnej nadziei. Choć świadomość nieuchronności śmierci jest straszna, niemniej daje bohaterowi swoisty punkt oparcia, tworzy fundament jego przyszłości, jest podstawą jego ewentualnych planów co do własnych losów. To jedyny *constans* jego obecnego życia: poza nim nie ma nic stałego, nic pewnego. Brak informacji, jaką śmiercią będzie musiał umrzeć, jak będzie przebiegać egzekucja: czy będzie to „szybka” śmierć w wyniku np. powieszenia lub ścięcia, czy też do zgonu doprowadzą tortury. Poe stosuje tutaj charakterystyczną dla siebie metodę narracji: jego „narrator [jest] skrajnie powściągliwy (także wówczas, gdy przemawia w pierwszej osobie, a zwykle to właśnie czyni), usuwający się na ubocze – tak by czytelnik mógł skoncentrować uwagę na samych faktach”⁹. W *Studni i wahadle* faktem jest skazanie na śmierć: wszystko inne pozostaje jedynie w sferze domysłów, otwiera pole dla imaginacji odbiorcy. Strach wynika więc ze zderzenia pewności z niepewnością, wiedzy z niewiedzą, rzeczywistości z wyobrażeniami. Stan zawieszenia między życiem a śmiercią, zainicjowany przez nie do końca usłyszany i nie do końca „zobaczony” wyrok, zostaje w ten sposób ostatecznie potwierdzony. Bohater, choć pozornie jeszcze żywy, zostaje wykluczony ze społeczności żywych; jeszcze nie martwy, już nie należy do żyjących. Jego status ontologiczny staje się niejasny: nie przynależy już/jeszcze do żadnego z porządków. Oszczędna narracja, choć ujawnia stan psychiczny opowiadającego, jego doznania i emocje, pozostawia także wiele miejsc pustych, niedopełnionych, niejednoznacznych. Tak rodzi się miejsce dla wyobraźni: nastrój grozy i tajemnicy ulega pogłębieniu, ponieważ zależny jest nie tylko od inwencji autora, ale także od tego, co wyimagинуje sobie czytelnik. Pole dla wyobraźni tego ostatniego jest duże, ponieważ na wiele pytań, jakie się nasuwają podczas lektury, odbiorca otrzymuje niewiele odpowiedzi. Dowiaduje się ostatecznie, iż akcja toczy się w Toledo, a więzień wpadł w ręce inkwizytorów. Z informacji o uwolnieniu ofiary przez generała Lasalle’a może domyślić się czasu akcji, podobnie zresztą jak tego, że skoro ofiara – do końca anonimowa – jest sądzona przez Inkwizycję, prawdopodobnie jest heretykiem. Reszta informacji nie została przez narratora ujawniona. To charakterystyczna cecha narracji Poe’go, który zwykle „usuwa [...] elementy uboczne, a w każdym razie przypisuje im niewielkie znaczenie. Dzięki tej surowej powściągliwości główna myśl zostaje uwydatniona, a temat jaskrawo oddzielony od jednolitego tła”¹⁰.

Sposób widzenia, percypowania świata przez bohatera, a wraz z nim odbiorcy, który ogląda wszystkie sceny tylko jego oczami, korzysta wyłącznie z jego zmysłów, w toku akcji ulega powolnej, ale całkowitej przemianie. Wszystko zaczyna pogrążyć się w ciszy, przybierać „straszliwy wygląd” (s. 307), wydaje się, iż nadchodzi śmierć,

⁸ Angielskie słowo *dread* ma wiele znaczeń w tym także (w tym kontekście): przerażający, budzący grozę, lęk, strach.

⁹ M. Głowiński, *Leśmian, Poe, Baudelaire*, [w:] *Wielojęzyczność literatury i problemy przekładu artystycznego*, red. E. Balcerzan, Wrocław 1984, s. 168.

¹⁰ Ch. Baudelaire, *Studia o Poem*, [w:] *Sztuka romantyczna*, przeł. E. Burka et al., Gdańsk 2003, s. 297.

na którą bohater został skazany. Utrata zmysłów słuchu i wzroku, tak potrzebnych do normalnego funkcjonowania w społeczeństwie, z jednej strony oszczędza ofierze – do pewnego stopnia – cierpienie, z drugiej jednak jest oznaką konania, odchodzenia spośród żywych. Pogrążając się w bez-widzeniu i bez-czuciu, w ciemności i wszechogarniającej ciszy, protagonista doświadcza własnej agonii, własnego umierania. Pierwszoosobowa narracja sprawia, iż czytelnik może uczestniczyć w tej agonii, doznawać jej wspólnie z opowiadającym, którego nagle „otoczyła [...] czern mroków, wszystkie wrażenia zdawały się przepadać w obłądnym, rwącym zamierzchu duszy, odchodzącej w zaświaty” (s. 308). Groza wynika tutaj nie z obecności, lecz z nieobecności: nie z tego, że pojawia się coś niespodziewanego, lecz z tego, że to, co spodziewane, nie następuje. Przeraża nie to, co jest, lecz to, czego nie ma; nie nagłe zaistnienie jakichś nadzwyczajnych czynników, lecz niezastnienie tego, co zwykle, codzienne, normalne: powolne, nieubłagane i niezależne od ludzkiej woli zanikanie zwyczajnych dźwięków, obrazów, naturalnych zmysłowych doznań, które towarzyszą człowiekowi żyjącemu.

Narrator jest w pełni świadomy tego, że kona, opuszcza świat, który do tej pory był jego domem. Wie, że choć jeszcze żyje, za chwilę będzie już martwy. Nie jest istotne, iż w rezultacie okazuje się, iż chodziło tylko o utratę świadomości: bohater myśli, że umiera, więc to, czego doznaje, jest dla niego umieraniem. Poe tak konstruuje fabułę, by również odbiorca nie miał co do tego wątpliwości: protagonista został skazany na śmierć, roi mu się, jak słodko będzie w grobie – a przecież nie wiadomo, jaką śmiercią i kiedy ma zginąć, bo tego nie usłyszał: czy to dlatego, że w kluczowym momencie zawiódł go zmysł słuchu, czy dlatego, że nie wyjawiono mu czasu i rodzaju karni, by go jeszcze bardziej udręczyć. Być może zatem umiera właśnie teraz, a my uczestniczymy w jego konaniu, w jego prywatnym końcu świata, w jednej z najbardziej intymnych chwil w życiu człowieka.

Uczestniczymy także w tym, co dzieje się z bohaterem, kiedy już „umrze”. Poe sięgnął tutaj po jedną z największych tajemnic ludzkiej egzystencji, jedno z najbardziej nurtujących ludzkość pytań: o to, czego – jeśli w ogóle czegokolwiek – doświadcza człowiek po tym, kiedy żywi uznają go za zmarłego. Chodziło o to, czy istotę człowieka stanowi wyłącznie niewidzialny pierwiastek duchowy, czy też może składają się na nią pierwiastki duchowy i cielesny. Wątpliwości te z jednej strony wynikały z najważniejszej prawdy wiary chrześcijańskiej, głoszącej, że zbawieni zmartwychwstaną z duszą i ciałem. Jestestwo człowieka obejmowałoby zatem oba wymienione pierwiastki, a przecież jeden z nich, cielesny, narażony był na zniszczenie; dodatkowo także według wielu ojców Kościoła był tym, co przeszkadzało człowiekowi w drodze do nieba. Z drugiej strony wątpliwości te były efektem braku jednoznacznych opinii na temat tego, gdzie w człowieku mieszka jego dusza. Trzeba też przypomnieć, iż choć doktryna Kościoła chrześcijańskiego, który przez wiele wieków odgrywał kluczową rolę w cywilizacji Zachodu, głosiła, iż człowiek po śmierci idzie na sąd, a potem czeka go niebo, piekło albo czyściec, nie odpowiadała jednak na pytanie, kiedy naprawdę człowiek umiera, kiedy faktycznie opuszcza swoją ziemską powłokę i odchodzi do innego świata. Do początków XVIII wieku wierzono, że dopóki martwe ciało zachowuje swój kształt, może pozostawać w nim „pewna forma życia

i wrażliwości”¹¹. Śmierć zatem nie musiała być zdarzeniem momentalnym, lecz mogła być długotrwałym procesem (podobnie jak umieranie); mogła przedłużać się „aż do pełnego rozkładu ciała”¹². Określając własną tożsamość – zasadniczo – poprzez cielesność ludzie nie mieli pewności co do tego, co dzieje się z duszą zmarłego, gdy ciało jeszcze fizycznie istnieje; czy nie pozostaje ona uwięziona w trupie. Tajemnica śmierci uniemożliwiała odkrycie prawdy; na wszelki wypadek często więc pozostawiano na cmentarzu pokarm dla zmarłych, tak by nie głodowali, oczekując na ostateczny rozkład ciała i uwolnienie duszy¹³. Był to również jeden z powodów, dla których zakazywano przeprowadzania sekcji zwłok¹⁴, uważając, iż jeśli w rozkładającym się, ale wciąż istniejącym ciele uwięziona jest dusza, to zmarły będzie odczuwał ból.

Poe wydaje się podążać tropem tej koncepcji; wydaje się odsłaniać to, co do tej pory było otoczone tajemnicą. Bohater *Studni i wahadła*, osuwając się w otchłani śmierci – tracąc słuch, wzrok, jakby jego dusza odchodziła do (jak odnotowuje) Hadesu – nie traci do końca świadomości, wie, kim jest, wie, że istniał i istnieje. „Błogosławiona nieśmiertelność”, nadzieja na wieczne istnienie, umniejszająca lęk przed śmiercią, staje się w takim wypadku „nieśmiertelnością przeklętą”, która nie pozwala człowiekowi odejść w upragnioną nicość, pogrążyć się w niebycie. Cierpienie wydaje się nie mieć końca; grób, który miał dać „słodkie zapomnienie”, okazuje się tylko kolejnym etapem życia, w którym zmysły, choć stłumione, w dalszym ciągu w jakiś sposób funkcjonują. Opis doznań protagonisty, opis w pierwszej osobie, mógł budzić w czytelniku uczucie trwogi, pobudzając do rozważań na temat tego, co czeka człowieka/mnie po śmierci. „Rozciągnięta w czasie” śmierć mogła się z jednej strony wydawać doświadczeniem mniej krańcowym, mniej radykalnym; z drugiej strony jednak wzmagala nastrój metafizycznej, transcendentnej grozy, każąc po raz kolejny stawiać pytania o to, kiedy faktycznie się umiera – i jak długo trwa umieranie.

Atmosferę strachu i grozy podsyca także płynący z logicznej interpretacji fabularnych wydarzeń wniosek: skoro bohater opisuje swoje doświadczenia, żyje. Jest to czynnik, który powinien rozładować napięcie, umniejszyć grozę – powoduje jednak wzrost lęku¹⁵, ponieważ odbiorca nie wie, czy jest to opowieść kogoś, komu udało się

¹¹ A. Wieczorkiewicz, *Muzeum ludzkich ciał. Anatomia spojrzenia*, Gdańsk 2000, s. 62.

¹² Na ten temat zob. m.in. J. Barański, *Śmierć i zmysły. Doznania, wyobrażenia, przemijanie*, Wrocław 2000. s. 59 i n.

¹³ W wielu kulturach i religiach zwyczaj ten przetrwał do dziś (np. w kulturze Romów); w innych można spotkać jego pozostałości (np. w opóźnieniu ostatecznych ceremonii pogrzebowych na indonezyjskiej Bali bądź w zwyczajach meksykańskich „Dni Zmarłych”).

¹⁴ Zakaz (lub ograniczenie) sekcji zwłok Kościół Katolicki wprowadził zasadniczo w średniowieczu. Choć oficjalnie Kościół odwołał zakaz w 1560 roku, to w wielu krajach prawo długo nie zezwalało na dokonywanie sekcji zwłok, chyba że w wyjątkowych wypadkach, także jako dodatkową karę dla przestępcy. Na ten temat zob. m.in. C. Sagan, *Świat nawiedzany przez demony. Nauka jako światło w mroku*, przeł. F. Rybakowski, Poznań 1999, s. 21 i n.; J.A. Tyldesley, *Mumia. Zagadki mumifikacji, mumie starożytne i współczesne, pośmiertne losy faraonów, mumie zwierząt, rola mumii w kulturze masowej XX wieku*, przeł. M. Klimowska, Warszawa 2002, s. 87; A. Ostrowska, *Śmierć w doświadczeniu jednostki i społeczeństwa*, Warszawa 2005, s. 48.

¹⁵ Pojęć: strach, groza, lęk, trwoga używam wymiennie, zgodnie z polską praktyką językową. Ich ostateczne znaczenie wynika w takich wypadkach z kontekstu wypowiedzi. Zakresy znaczeniowe wymienionych pojęć nie są tożsame, ale częściowo się pokrywają, same pojęcia zaś nie

w ogóle uniknąć egzekucji, czy też może jest to opowiadanie skazańca, na którym jeszcze nie wykonano wyroku. Bohater w dalszym ciągu pozostaje w stanie zawieszenia pomiędzy życiem a śmiercią, w którym znalazł się z chwilą ogłoszenia decyzji sędziów. Sytuacje fabularne – nawet te późniejsze, kiedy protagonista relacjonuje swoje przeżycia po odzyskaniu świadomości – nie wskazują jednoznacznie, w jakim momencie życia się znajduje. Nie wskazują na to również charakterystyczny dla narracji epickiej czas przeszły, ponieważ sygnalizuje on jedynie, że zakończyły się wydarzenia, o których narrator opowiada¹⁶. Czytelnik do końca nie wie, jaki dystans czasowy dzieli wypadki od aktu opowiadania o nich, a „wąskość horyzontu” użytej formy epickiej (nowela) „stwarza [...] iluzję aktualnego dziania się, nie ukończonego jeszcze w okresie snucia opowieści”¹⁷. Bardziej realne wydaje się zatem to, że opowieść snuje więzień, na którym po prostu jeszcze nie wykonano wyroku, który ciągle czeka na egzekucję; wskazują na to później także kolejne sceny zmagania bohatera z czyhającymi nań zagrożeniami. Odbiorca otrzymuje więc relację człowieka skazanego na śmierć, wiedzącego, że niebawem umrze. Z chwilą uruchomienia drugiej pułapki – pierwsza nie zapowiadała jeszcze, że nie będzie ostatnią – więzień jest już świadomy, że nie będzie to „dobra” śmierć, lecz pełna męki agonია¹⁸. To zrozumienie, ta pewność widoczne są w kolejnych scenach, które z jednej strony dają nadzieję na uratowanie życia, gdy bohaterowi udaje się uniknąć zastawionych pułapek – z drugiej zaś coraz bardziej tej nadziei pozbawiają, skoro uniknięcie jednego śmiertelnego zagrożenia nie uwalnia, lecz uruchamia następne. Ich liczba może być w zasadzie nieskończona: nie ma żadnych dowodów na to, że bohater, rezygnując z walki o życie, poddając się na przykład pod ostrze wahadła, uniknąłby zaplanowanych dla niego dalszych tortur. Cela, choć niezwykle mała, nabiera cech labiryntu, z którego nie sposób się wydostać; jest labiryntem samym w sobie, zagrożeniem, które przybiera różne formy zgodnie z kapryсами niewidocznego sternika.

mają jednoznacznych definicji. Szerzej na ten temat pisałam w pracy *Od gotyczizmu do horroru. Wilkołak, wampir i Monstrum Frankensteinia w wybranych utworach*, Wrocław 2008, s. 22 i n.

¹⁶ Zob. K. Bartoszyński, *Problem konstrukcji czasu w utworach epickich*, [w:] *Problemy teorii literatury*, seria 2, Ossolineum 1987, s. 231. W noweli Poeego dystans czasowy nie zostaje doprecyzowany, zatem wspomniane wydarzenia mogły dziać się dużo wcześniej niż akt narracyjny – albo też zaledwie chwilę przed ich zapisaniem.

¹⁷ Tamże, s. 265.

¹⁸ Por. zwierzenia więźniów, którzy zostali skazani na karę śmierci. Jeden z nich na pytanie, na czym polega czekanie na kata, odpowiada: „To jest taki stan, jakby myśli nie miały się o co zaczepić. Taka beznadzieja. Wpada się w próżnię, człowiek ma rozbity osobowość, traci duch. Potem przychodzi myśl: poddam się, machnę ręką na wszystko. Ale to tylko krótki moment. [...] Zaczyna się szukać jakiejś obrony. Bo przecież nie wszystko stracone, o życie należy walczyć. [...] Szukać ratunku”. Inny mówi: „Oczekiwanie na wykonanie wyroku jest gorsze od samej kary śmierci, [...] bo czyni w człowieku wewnętrzne spustoszenie. [...] Nie wiadomo, kiedy przyjdzie ten dzień ostatni”. Jeszcze inny: strach przed katem „jest dziwny. [...] Zza tego strachu nie wyziera już nic. Ten strach jest ostateczny, za nim bowiem pozostaje już tylko śmierć, a po niej nie ma już nic. [...] I to jest chyba strach przed tą nicością. [...] Człowiek skazany na kaes [karę śmierci] już właściwie nie żyje. Nie można niczego zaplanować, wybiec w przyszłość. [...] Skazaniec żyje chwilą i nie wie, która będzie ostatnia” (P. Pytlakowski, *Czekając na kata*, Warszawa 1996, s. 58-59; s. 95; s. 111).

Bohater przechodzi różne próby, ale choć wychodzi z nich zwycięsko, żadna z nich nie daje mu wolności. Jedynym wyzwoleniem może być dla niego śmierć – a mimo to desperacko się przed nią broni. Ukazując walkę protagonisty z kolejnymi czyhającymi nań zagrożeniami, Poe ciągle przesuwając punkt kulminacyjny akcji – albo raczej tworzy wiele takich punktów. Z pierwszym z nich czytelnik ma do czynienia już na początku utworu, kiedy bohater zostaje skazany na śmierć i „umiera”. Kolejny pojawia się, gdy więzień budzi się w celi i sądzi, że został pogrzebany żywcem; następne – za każdym razem, gdy uświadamia sobie, iż jedna pułapka prowadzi do kolejnej. Nagromadzenie tak wielu punktów kulminacyjnych, choć mogłoby osłabiać atmosferę grozy, działa jednak stymulująco na uwagę i uczucia odbiorcy: nie jest on w stanie stwierdzić, kiedy tortury więźnia wreszcie się skończą, kiedy osiągnie go śmierć. Poe zastosował tutaj zasady techniki narracyjnej tzw. *thrill story*, polegającej m.in. na użyciu suspense'u (zawieszenia) i odsuwaniu finału opowieści¹⁹. Następujący pomiędzy jednym a drugim punktem kulminacyjnym stan zawieszenia wzmacnia nastrój grozy: oczekiwanie na to, co ma się stać, ale nie wiadomo, co to będzie, jest gorsze niż uczestniczenie w już dziejących się wydarzeniach, ponieważ wtedy znika atmosfera tajemnicy: zagrożenie zostaje ujawnione, można próbować sobie z nim poradzić²⁰. Podobną rolę odgrywa manipulacja czasem, którego bohater ma za mało i za dużo jednocześnie, w obrębie tego samego wydarzenia. Z jednej strony czas mu się dłuży: nie wie, ile będzie jeszcze żył, każda tortura wydaje się ciągnąć w nieskończoność. Z drugiej strony ten sam czas skraca się, jest go za mało, gdy protagonista usiłuje znaleźć sposób na uwolnienie się z pułapki oraz z racji tego, iż w każdej chwili może umrzeć.

Jest coś niezwykle przerażającego, wręcz obezwładniającego w tym obserwowaniu desperackich zmaganiach więźnia, by pożyć jeszcze choć chwilę, choć minutę – przy całkowitej świadomości tego, że i tak zginie, że jego śmierć jest nieuchronna i tylko nie wiadomo, kiedy i jak umrze. Tej pewności Poe nie dał swemu bohaterowi do samego końca: cień śmierci bezustannie mu towarzyszy, lecz jej rodzaj i czas pozostają dla niego tajemnicą. Jest coś niezwykle przerażającego, powtórzę, w obserwowaniu walki więźnia o przedłużenie życia – tego samego więźnia, który w trakcie ogłaszania wyroku myślał o tym – przypomnę – że „słodko musi być w grobie” (s. 308). Słodczyz mogiły, którą sobie wyobraża, oznacza jednak w tym wypadku marzenie o byciu już martwym, a więc niedotykalnym, poza zasięgiem oprawców; nie oznacza natomiast pragnienia umierania. Śmierć biologiczna jest efektem procesu umierania, przemiany z istoty żywej w istotę nie-żywą; przemianą z osoby – w trupa, z człowieka – w rzecz. Skazaniec marzy o tym właśnie końcowym stadium: nie o procesie umierania, lecz o stanie bycia martwym. Osiągnięcie tego stanu jest jednak możliwe tylko przez proces umierania: jemu zaś bohater, jak każda żywa istota, nie chce – czy raczej nie umie, nie może – biernie się poddać. Władzę nad nim ma imperatyw przetrwania: jeden z podstawowych, pierwotnych instynktów człowieka (i innych żywych organizmów), w zasadzie niez-

¹⁹ Zob. m.in. T. Hilfer, *The Crime Novel. A Deviant Genre*, Austin 1990; M. Priestman, *Detective Fiction and Literature. The Figure on the Carpet*, New York 1991; R. Harper, *The World of the Thriller*, Baltimore 1974; C. Olney, *Edgar Allan Poe Science Fiction Pioneer*, „Georgia Review” 1958 nr 12, s. 416-421.

²⁰ Poe zastosował tutaj technikę wykorzystywaną wcześniej przez Ann Radcliffe.

leżny od jego woli. Posłuszny temu instynktowi więzień, choć chce być martwy, usiłuje zarazem za wszelką cenę odwlec moment, kiedy stanie się trupem; nie chce/nie może biernie poddać się biegowi wydarzeń, broni się, podejmując walkę z kolejnymi zagrożeniami. W ten sposób to, co mogłoby (prawdopodobnie) trwać krócej, ulega wydłużeniu. Ulegając instynktowi przetrwania, protagonista sam przeciąga swoją agonię, przedłuża swoje cierpienia. Jego oprawcy zdają sobie sprawę z tego aspektu ludzkiej natury, który każe człowiekowi, jak każdemu żywemu organizmowi, bronić się przed śmiercią i wykorzystują to, by zadać mu jeszcze większy ból. „Używając rekwizytów wywołujących niesamowitą grozę [Poe] [...] ukazuje zachowanie się człowieka w obliczu śmierci”²¹. Bohater umiera tak długo i w tak wymyślny sposób, doświadczając różnych rodzajów cierpienia, na własne życzenie: gdyby się nie bronił, gdyby się poddał, umarłby (prawdopodobnie) o wiele szybciej i nie musiałby brać udziału w kolejnych przygotowanych dla niego torturach. Torturą ostateczną jest uświadomienie bohaterowi, że by uniknąć strasznej śmierci, będzie musiał wybrać inną śmierć – czyli zmuszenie bohatera do samobójstwa: w ten sposób, zgodnie z ówczesnymi wierzeniami, człowiek skazywał sam siebie na śmierć wieczną, na wieczne potępienie. Jest to akt najwyższego sadyzmu: inkwizytorzy nie chcą torturować i uśmiercić swojej ofiary tylko na ziemi: chcą, by kara dosięgła ją także w życiu nadprzyrodzonym, by cierpiała wiecznie. W *auto-da-fé* skazaniec mógł uzyskać odpuszczenie i szansę na zbawienie: samobójstwo sprawiało, że szansę tę tracił na wieki, a inkwizytorzy mieli „czyste ręce”.

Strach i groza rodzą się w tym momencie fabuły nie tylko z tego, co widać – to zostaje bowiem opisane, niekiedy dość szczegółowo, nie pozostawiając zbyt wiele miejsca dla wyobraźni – lecz przede wszystkim znów z tego, czego nie ma, czego brak – a co być powinno. Stojąc przed sądem bohater pogrąża się w „nocy, cichości i milczeniu” (s. 308); kiedy przytomność mu powraca, „spowija go czerń wiekuistej nocy” – i próżnia (s. 310-311). Nie wie, gdzie jest, nie słyszy żadnych dźwięków, niczego nie widzi, powietrze jest „nieznośnie duszne”. To, czego nie ma, czego brak, nagle nabiera wyjątkowego i groźnego znaczenia: staje się ciszą śmierci, grobu; nasuwa myśl, że został pochowany żywcem²². Czytelnik wespół z bohaterem może wyobrazić sobie śmierć, która go czeka: taką, której opisy odbiorca dziewiętnastowieczny znał zarówno z opisów dokumentalnych, jak i z tekstów literackich, m.in. z francuskiej literatury szalanej. Zawsze była to śmierć w męczarniach, powolna, w osamotnieniu i rozpacz. W *Studni i wahadle* groza nie ulega zmniejszeniu nawet wtedy, kiedy bohater przekonuje się, iż nie złożono go do mogiły, lecz zamknięto w celi. Ciasna, ciemna, ukryta w głębi ziemi, wcześniej czy później będzie jego grobem w dosłownym znaczeniu tego słowa. Tymczasem jest przestrzenią opresji; budzi klaustrofobiczny lęk zarówno dlatego, że jest zamknięta, nieznana (i jako taka, jako przestrzeń *profanum*, budzi tym większą grozę), jak i ze względu na swój niewielki rozmiar, pomniejszany dodatkowo przez kolejne pułapki, takie jak wahadło, studnia czy gorąca podłoga.

Uwięziony w celi-studni protagonista jest całkowicie odizolowany, nikt – oprócz oprawców – nie wie o jego istnieniu. Nie mając kontaktu ze światem zewnętrznym,

²¹ F. Lyra, *Edgar Allan Poe*, Warszawa 1973, s. 250.

²² Wydaje się, iż w ten sposób Poe uwewnętrznił strach, który podobno towarzyszył jemu samemu: miał cierpieć na tafefobię (lęk przed pogrzebaniem żywcem).

stojąc oko w oko z własnymi lękami, musi się z nimi zmierzyć sam. Gorycz bliskiej i strasznej śmierci wzmacnia myśl, iż jego podziemna cela może znajdować się w centrum miasta, w centrum życia – ale nikt z żywych nie będzie wiedział, że ktoś pod jego stopami umiera. Czeka go więc śmierć w przekonaniu, że dla innych umarł dawno temu; że oni będą żyli, podczas gdy on kona w samotności, zapomniany przez wszystkich. Życie toczy się dalej: jego śmierć jest ważna tylko dla niego, dla innych jest czymś niezauważalnym. Zniknięcie jednego stworzenia, jednej istoty, nie ma właściwie żadnego znaczenia w naturze, w świecie, wobec obfitości życia.

Użycie w noweli narracji pierwszoosobowej, zresztą bardzo charakterystycznej dla Poe'go, nie tylko wzmacnia wrażenie prawdopodobieństwa, ale też podsyca atmosferę strachu, głównie ze względu na fakt, iż mamy do czynienia z relacją świadka i zarazem uczestnika wydarzeń, podmiotu i przedmiotu akcji jednocześnie. Opowieść przybiera tym samym charakter dziennika intymnego, dziennika duszy. Choć bowiem wydaje się, iż dotyczy czegoś „zewnętrznego” – cielesnych udręczeń, fizycznych doznań bohatera – w rzeczywistości jednak dotyka przede wszystkim tego, co dzieje się w duszy człowieka skazanego na śmierć i odzieranego z godności, człowieka, któremu odbiera się, krok po kroku, ostatnie iskierki nadziei. Pułapki są straszne dla ciała – ale straszniejsze są tortury psychiczne, jakim zostaje poddany protagonista.

Niemalą rolę w budowaniu nastroju odgrywają także wspomniana już oszczędność narracji i powściągliwość narratora w opisywaniu uczuć i przeżyć. Wynika to z przyjętych przez Poe'go założeń artystycznych: uważał on, iż „w całym dziele nie powinno być ani jednego słowa, które znaczenie bezpośrednie czy pośrednio nie byłoby wcześniej zaplanowane”²³. Choć opowieść dotyczy przerażających doświadczeń, bohater relacjonuje je tak, jakby chodziło o wydarzenia „zwykłe, codzienne, nie naruszające przyjętego toku rzeczy”²⁴. Uczucie grozy, ciężące nad całym utworem, rodzi się tutaj w dużej mierze z uświadomienia sobie przez czytelnika faktu, iż to, co powinno budzić lęk, ukazywane jest jako coś normalnego, powszedniego, uzwyczajonego masowością i częstością doświadczenia. Narrator przyjmuje rolę sprawozdawcy, mówi tylko o tym, co „stanowi bezpośredni przedmiot jego wiedzy i doświadczenia. [...] [Usuwa] się na ubocze – tak by czytelnik mógł skoncentrować uwagę na samych faktach”²⁵. Suchość relacji pozostawia jednak miejsce dla wyobraźni czytelnika, który może sobie „wypełnić” puste miejsca. Poe „skraca opowieść przez prowadzenie wątku wprost ku zakończeniu, trzymając czytelnika w napięciu, nie dając mu po drodze ani chwili na odpoczynek, odprężenie, nie pozwalając mu na zejście na boczne ścieżki, na których jego uwaga mogłaby ulec rozproszeniu i eliminując wszystko, co nie służy z góry przyjętemu przez niego celowi, ku któremu zmierzał od początku”²⁶.

Świat noweli Poe'go jest światem na opak: co prawda „piekło”, cela, w której został uwięziony bohater, znajduje się pod ziemią, ale „demony”, które go dręczą, znajdują się ponad nim, przebywają w świetle, podczas gdy niewinny protagonista żyje w ciemno-

²³ Cyt. za: F.M. Perry, *Edgar Allan Poe – Master of Design*, [w:] *Story-writing. Lessons from the Masters*, New York 1926, s. 8-9. Wszystkie przekłady, jeśli nie zaznaczono inaczej, A.G.

²⁴ M. Głowiński, *op. cit.*, s. 167.

²⁵ Tamże, s. 168.

²⁶ F.M. Perry, *op. cit.*, s. 8.

ści, cierpiąc męki. Demony wprawdzie zadają ból, ale mają także moc w każdej chwili je zakończyć. Hierarchia wartości ulega odwróceniu, nic nie jest (nie musi) być tym, czym się wydaje. Plotka okazuje się dostarczać prawdziwej wiedzy: to, co na wolności uważano za „baśnię”, „głupstwo i zmyślenie” (s. 311; 314), z chwilą uwieżnienia przez Inkwizycję okazuje się prawdą. Obróńcy wiary, wyznawcy Chrystusa miłosiernego, skazują na śmierć niewinnych i gnębią ich wyrafinowanymi torturami fizycznymi i psychicznymi. Studnia, symbol Bożego błogosławieństwa, życia, źródło wody czystej, uzdrawiającej i odnawiającej – tu staje się miejscem przeklętym, źródłem ognia piekielnego. To świat jak z koszmaru (bohater zresztą ciągle zasypia, funkcjonuje na pograniczu jawy i snu), a właściwie – jak z całego cyklu sennych koszmarów, z których każdy prowokuje kolejny, jeszcze gorszy.

Przed oczami czytelnika odsłania się obraz powolnego konania w lęku przed śmiercią i bólem; konania, które pozornie dotyczy tylko bohatera. Patrząc na jego próby ratowania drobnych minut życia, gdy perspektywą jest wyłącznie śmierć, odbiorca może dostrzec w tej sytuacji metaforę własnego losu, zobaczyć siebie – śmiertelnego, bezradnego wobec śmierci mimo wszelkich podejmowanych wysiłków, umierającego od chwili narodzin. Obserwacja cudzej śmierci, nawet jeśli jest to tylko śmierć bohatera literackiego, jest jedynym dostępnym istocie ludzkiej sposobem jej doświadczenia²⁷: tylko w taki sposób, patrząc na czyjąś agonię, na czyjś trup, uświadomiamy sobie, że „być może my stoimy następni w kolejce”²⁸. To samo sedno lęku przed śmiercią: fakt, że nieuchronnie nas spotka, że nigdzie nie można przed nią uciec. W tym sensie *Studnię i wahadło* można uznać za metaforyczną opowieść o ludzkim życiu, które bez względu na czynione przez człowieka wysiłki kończy się zawsze jednako: śmiercią²⁹. Takie odczytanie jest w pewnym sensie uprawnione przez fakt, iż Poe nie dał swojemu bohaterowi żadnego imienia, żadnego nazwiska: pozostaje on anonimowy do końca opowieści. To chwyt dość charakterystyczny dla Poe, który „za pomocą dostępnych sobie środków artystycznych usiłował [...] ogarnąć wyobraźnią jeden z podstawowych i naturalnych instynktów człowieka, jakim jest lęk przed śmiercią”³⁰. Bezimienny bohater *Studni i wahadła* może być każdym i nikim jednocześnie. Może być mną – a ja nim: człowiekiem, istotą śmiertelną, skazaną na śmierć.

Nie ma znaczenia, czy jesteśmy dobrzy czy źli, winni czy niewinni, młodzi czy starzy: ceną za życie jest wyłącznie śmierć, zaś nadzieja na ocalenie jest złudna. Umieranie bohatera jest naszym umieraniem: wahadło nad jego pryczą, „trzymane” przez śmierć zamiast kosi jest tym, które za chwilę zarżnie nas, powoli, każąc patrzeć na wypływającą z naszego ciała krew – na uciekające życie. Pozostaje jedynie, wraz bohaterem, „liczyć drgnienia rozważanej stali” podczas „nieładzko długich godzin trwogi” (s. 318), obserwować, jak cał po cału zbliża się, by nas zabić. Nic nie można

²⁷ Por. na ten temat M. Uglorz, *Wszelkie ciało jest jak trawa*, [w:] *Zawłaszczanie zwłok ludzkich*, red. A. Wielkuk, Kraków 1996, s. 16 i n.

²⁸ Ch. Quigley, *The Corpse. A History*, [cyt. za:] B. Innes, *Granice śmierci*, przeł. M. Bernacki, E. Krzak-Ćwiertnia, Warszawa 1999, s. 22. Według Quigley na tym polega istota lęku przed śmiercią.

²⁹ Por. na ten temat m.in. S. Studniarz, *Tragiczna wizja. Rzecz o nowelistyce Poe*, Toruń 2008, s. 125.

³⁰ F. Lyra, *op. cit.*, Warszawa 1973, s. 250.

zrobić: bohater jest skrupowany, przywiązany do łóżka, nie może się ruszyć, a sama myśl o śmierci powoduje, że „przyrodzone władze jego ducha praktycznie ulegają unicestwieniu (s. 319). Absolutna bezradność, bezwolność protagonisty budują ogromne napięcie, intensyfikowane przez nakładanie wyobrażeń odbiorcy uświadamiającego sobie tragizm własnej egzystencji. Oto jakaś bezimienna, wyższa instancja najpierw daje mu życie, powołuje go do istnienia, by potem go uśmiercić. W noweli Poe go reprezentuje ją Inkwizycja: tajemniczy „oni”, anonimowi, bez twarzy, wprawdzie nie powołujący do życia, lecz mogący decydować o czymś życiu i śmierci. Opierają się na zasadach, które nie zostały wprost podane, a tym bardziej wyjaśnione: bohater Poe go nie wie przecież, za co został skazany, a przynajmniej tej wiedzy nie ujawnia; również sędziowie nie precyzują oskarżenia³¹ – jedynie ogłaszają wyrok. Nienazwana zbrodnia zmusza do myślenia o tym, że można być skazanym nie wiadomo za samo istnienie, za to, że się jest. Atmosferę przerażenia, grozy, mrozącej krew w żyłach tajemnicy podsycają także przytaczane przez narratora plotki na temat Inkwizycji, także dlatego, że nie ma w nich konkretnych informacji i że nie ma możliwości ich zweryfikowania – chyba że się samemu wpadnie w ręce Inkwizycji. O jej „więzieniach opowiadano sobie niemożliwości, [...] dziwaczne i [...] upiorne” (s. 311); „ofiary jej okrucieństwa miały do wyboru zgon wśród najstraszliwszych mąk cielesnych albo zatratę najprzeróżniejszych udręczeń duchowych” (s. 314)³².

Człowiek nie ma wpływu na to, czy powstanie; nikt nie pyta go, czy chce się narodzić; paradoksalnie, dając mu wolną wolę, pozbawia się go jej już w tym pierwszym, najważniejszym momencie, jeszcze przed zaistnieniem. Złapany w pułapkę życia, o które nie prosił, nie może uniknąć śmierci: jest na nią skazany tylko dlatego, że żył. Nie ma żadnego wyboru, tak jak nie ma wyboru bohater *Studni i wahadła*; nie może sobie nawet wybrać rodzaju śmierci ani tym bardziej jej czasu: czuwające na górze „demony” nie zamierzają pozwolić mu na podejmowanie samodzielnych decyzji w tej kwestii. Przybycie wojsk francuskich, które wydaje się ostatecznie ratować ofiarę Inkwizycji, jest tylko kolejnym oddaleniem w czasie tego, co i tak ją czeka³³. Bohater wprawdzie uniknął śmierci, lecz przecież cela pozostała. Zatem gdzieś tam ciągle jest wahadło. Kiedyś opadnie. Pułapka się zamknie.

³¹ Później z podobną sytuacją mamy do czynienia w *Procesie* (*Der Prozeß*, 1925) Franza Kafki.

³² Informacje o Inkwizycji, jakie posiadał czytelnik XIX wieku, nie pozwalały mu ograniczyć domysłów na temat przestępstwa protagonisty wyłącznie do kwestii religijnego przენiewierstwa. Poe zastosował tu ten sam chwyt, który wcześniej wykorzystał Matthew Gregory Lewis w *Mnichu* (*Ambrosio, or The Monk*, 1796): odwołał się do ogólnej, przekazywanej z pokolenia na pokolenie wiedzy na temat okrucieństw Inkwizycji, jaką posiadali przeciętni odbiorcy. Trzeba też pamiętać, iż pierwszymi czytelnikami zarówno dzieł Lewisa, jak i Poe go, byli zasadniczo protestanci – w ubiegłych stuleciach główny cel prześladowań Inkwizycji. W ich oczach wyglądała więc ona prawdopodobnie jeszcze gorzej, niż w oczach „bogobojnych” katolików.

³³ Sławomir Studniarz interpretuje tę scenę w aspekcie teologii chrześcijańskiej, jako zbawczą moc łaski pozwalającej na „przekroczenie granic kondycji ludzkiej” (S. Studniarz, *op. cit.*, s. 126). Należy jednak rozważyć, jak sądzę, także i inne możliwości interpretacyjne, skoro mowa tutaj o „odszczepeńcu”, ofierze inkwizycji, w której światopoglądzie niekoniecznie musi się mieścić taka interpretacja łaski Bożej.

Abstract

Dark, lugubrious, hollow: peril mood built in *The Pit and the Pendulum* by Edgar Allan Poe.

Edgar Allan Poe is regarded as one of forerunners of contemporary horror. By taking up frequently a subject matter of death, agony, lunacy, atrocity he subtly yet effectively fuelled readers' emotions. More relying on allusions and suggestions than on literal descriptions he was leaving a room for audience's imagination, keeping them in suspense regarding described events. In Poe's works universes of reasoning and madness, rationality and irrationality, a fear of inevitable death and an unabated lust for life alternate with each other. First-person narration, used by Poe so willingly, not only was giving credence to a story but also was heightening an atmosphere of terror and moulding emotions of the reader on the model of the character. *The Pit and the Pendulum* is one of the most famous books of Poe where aforementioned tricks have been applied to accomplish intended artistic effect: to create a climate of growing terror and danger holding firm even after the reading is over.

„Arystokracje i upadki”, czyli słów kilka o powstawaniu i ginięciu w *Hanemannie* Stefana Chwina

1.

Czytając Chwinowego *Hanemanna*, wkraczamy w świat rządzony prawem nieustannego „powstawania i ginięcia”¹, świat, którego wielowarstwową strukturę tworzą lustrzane odbicia kolejnych mieszkańców Gdańska, przyglądających się sobie i ze zdziwieniem odkrywających podobieństwo do niegdysiejszych lokatorów. W „starych dekoracjach umierają”² następne pokolenia gdańszczan i bez znaczenia jest, czy są to obywatele Niemiec, czy Rzeczypospolitej. *Historia non distinguit* – można by rzec, parafrazując jedną ze znanych prawniczych maksym. Powtarzalne cyklicznie mechanizmy dziejów mają tedy oczyszczającą moc, która pomaga wyzbyć się uprzedzeń narodowościowych i kulturowych, żywionych wobec „obcych”. Oczywiście asymilacja taka następuje nie od razu. Kategorie „obcego”, głęboko zakorzenione w świadomości każdego człowieka, aktualizują się szczególnie silnie w momentach bezpośredniego zagrożenia, wycofują zaś wtedy, gdy przyczyna lęku znika. W bohaterach powieści, legitymujących się polskim pochodzeniem, niechęć do niemieckich przesiedleńców zostaje przełamana po raz pierwszy w obliczu brutalnej dewastacji, jakiej dopuszczają się szabrownicy w kamienicy zamieszkiwanej przez Hanemanna. Ojciec narratora powieści, stając w obronie niewinnego człowieka, dokonuje podwójnego aktu: przeciwstawienia się złu i utożsamienia z obcym, który stał się ofiarą przemocy. Ponadto „gest wymierzony w szabrowników” to, jak dodaje Krzysztof Uniłowski, „akt fundamentalny, równoznaczny z osiedleniem się”³, z odczuciem miejsca jako swojego i powolnym konstytuowaniem otaczającej, dotąd cudzej, przestrzeni.

Pierwszy etap osvajania tego, co nieznane, następuje zatem w warunkach ekstremalnych, w których do głosu dochodzą instynkt i emocje, a nie zdolność racjonalnego myślenia. Po raz drugi przełamywanie obcości przestrzeni, wypełniających ją przedmiotów i zamieszkujących ludzi, dokonuje się w czasie odmierzonym kolejnymi, łądząco podobnymi do siebie dniami powszednimi. Zapach świeżo wykrochmalonych prześcieradeł z inicjałem „W” w końcu się ulatnia, nazwy ulic zmieniają, a zastawa zużywa i tucze. W ten sposób ślady poprzedników zacierają się. Aby temu zapobiec, potrzebny jest ktoś, kto ocali od zapomnienia przeszłość, nadając jej przy tym znacze-

¹ Arystoteles, *O powstawaniu i ginięciu*, przeł. L. Regner, Warszawa 1981.

² Tadeusz Różewicz, *Śmierć w starych dekoracjach*, Warszawa 1970.

³ Krzysztof Uniłowski, *Odpominanie [w:] Skądinąd. Zapiski krytyczne*, Bytom 1998, s. 109.

nie dla współczesnych. Rolę tę pełni przywdziewający kostium archeologa narrator *Hanemanna*.

Czy historia, którą opowiada, jest jednak historią rzeczy czy ludzi? Tytuły wielu rozdziałów („Kruche”, „Rzeczy”, „Zaszewki, jedwab, perłowe guziki”) potwierdzają początkowe przypuszczenia, jakoby rzeczy były głównym przedmiotem zainteresowania podmiotu mówiącego, przeczy temu jednak już sam tytuł powieści – wskazujący jednoznacznie na dominantę personalną⁴. Materia rozważań narratora jeszcze dobitniej o tym przekonuje. Powieścią o porcelanie *Hanemann* zatem nie jest, jak szydzą złośliwi. Za narratorską reifikacją kryją się bowiem problemy ludzi.

Chwin unika bezpośredniego ich obrazowania, tak samo jak powstrzymuje się od przedstawiania drastycznych scen przemocy. Zamiast zagłady ludzi opisuje zagładę rzeczy:

[...] rozdarte zasłony, blaty stołów porysowane czymś ostrym, stłuczone kryształowe szybki w komodzie, poprute kapy, rozdarte poduszki, pocięte koldry, zdeptane ręczniki, zalane naftą prześcieradła, przewrócone wazon, poszarpane firanki⁵.

Brutalność, z jaką potraktowano przedmioty, zastępuje brutalność naturalistycznego opisu wojny i ofiar, które pochłonęła. Rzeczy zyskują rangę symbolu kruchości ludzkiego istnienia. Dla przeciwwagi trzeba powiedzieć, że „cały ten porcelanowo-majolikowy świat” może być również rezerwuarem pozytywnych myśli i uczuć, a nie „nerwowym szyfrem barw, mówiących, że jest tylko ból, że niczego nie da się uniknąć, że nie ma litości i miłosierdzia”⁶.

Świat rzeczy jest ekwiwalentny wobec świata ludzi nie bez przyczyny, podobnie jak nie bez przyczyny w powieści obok dorosłego narratora pojawia się narrator dziecięcy. Dziecięce „wstrzemięźliwe napomknięcia są bardziej stosowne wobec takiego tematu [wojny, przesiedleń – przyp. aut.] niż freski z gatunku «kastet i krew»”⁷, sugestywniejsze jest też posłużenie się w tym celu tzw. opisem zastępczym.

Dzięki zastosowanym środkom wizja upadku ludzkości pod ciężarem kolejnej wielkiej wojny zostaje nieco złagodzona. Zamiast epatować znanymi z różnych tekstów kultury obrazami gwałtu i przemocy, Chwin drobiazgowo odtwarza losy rzeczy, tych zabieranych przez uciekających w pośpiechu Niemców i tych, które pozostały, narażone na zniszczenie bądź zmuszone do służenia nowym panom. Współczucie czytelnika zostaje w ten sposób automatycznie przeniesione z osób na przedmioty, a wydarzenia, których jesteście świadkami, odhumanizowane.

Przyczyn, dla których Chwin posłużył się w opisie ekwiwalencją, należy upatrywać również w tradycji mieszczańskiej, w jaką wpisuje się twórczość gdańskiego pisarza. Ten typ pisarstwa znamionuje – powtórzę za Wojciechem Browarnym – przede wszystkim „ikonosfera powieści, związana z ukształtowaniem przestrzeni na wzo-

⁴ Wojciech Browarny, *Fikcja i wspólnota. Szkice o tożsamości w literaturze współczesnej*, Wrocław 2008, s. 66.

⁵ Stefan Chwin, *Hanemann*, Gdańsk: Wydawnictwo Tytuł 2001, s. 57.

⁶ Tamże, s. 97-98.

⁷ Jarosław Klejnocki, *Wytrwać w wielkim przeczeniu, Z Stefanem Chwinem rozmawia Jarosław Klejnocki*, „Odra” 1996, nr 12, s. 65.

rach kultury materialnej, a także repertuar postaci literackich i typów narracji czy światopoglądowy przekaz”⁸ składające się na świat przedstawiony utworu.

Upadek starej mieszczańskiej Europy, jaki obserwujemy w dziełach Tomasza Manna (*Buddenbrookowie*, *Czarodziejska Góra*), znajduje swój wyraz u Chwina w zmienności i przemijalności tak ludzi, jak i rzeczy należących do poprzedniej epoki. Początkowo zdaje się, że tylko ludzie zmieniają miejsce swojego pobytu (część pod przymusem niż z dobrej woli), podczas gdy rzeczy pozostają niewzruszone, mszcząc się w ten sposób na swych dawnych właścicielach. Gdy jednak dostrzeżemy, że losy materii ożywionej i nieożywionej są splecione, wszak istnienie przedmiotu jest uzależnione od podmiotu poznającego, zrozumiemy, że nasze uprzednie wnioskowanie było błędne. Za każdym przedmiotem stoi człowiek, czasem jest to bliska osoba, czasem ktoś zupełnie obcy albo nie w pełni skonkretyzowana grupa ludzi. Z człowiekiem, którego obraz zachowujemy w pamięci, wiążą się: określone uczucia, historie, miejsca, a następnie – w szerszym wymiarze – cała czasoprzestrzeń, w której lokujemy wspomnienie. Przedmiot materialny, wywołujący podobne reakcje, nabiera dla nas znaczenia, gdy jest wartościowy albo gdy należał do bliskiej nam osoby. Mając to na uwadze, narrator *Hanemanna* sferę emocjonalną tytułowej postaci odsłania w chwili jej obcowania z przedmiotami. Mogą to być książki (*Listy Kleista*) albo obdarzone „wskrzesicielską mocą” fotografie⁹ (np. na molo w Glettkau z ukochaną Luizą). Hanemann doświadcza wówczas przeżyć, które moglibyśmy określić jako metafizyczne. Rzeczy, upostaciowiające drogą mu osobę, stają się przyczynkiem do rozważań natury egzystencjalnej, które doprowadzają go do kryzysu moralnego i duchowego, jaki stał się udziałem bohaterów *Buddenbrooków*. Ów kryzys jest drugim, po poczuciu schyłkowości, przejawem rozkładu norm właściwych mieszczańskiej Europie epoki biedermeierowskiej.

W poszukiwaniu tajemnicy ludzkiego istnienia Hanemann „otwierał ciała, które trafiały na marmurowy stół, by wysledzić to, co odgradza nas od śmierci”¹⁰. Wskutek braku efektów podejmowanych działań, a także zaistniałych okoliczności związanych ze śmiercią ukochanej, przyszło nań zwątpienie, które dało początek nostalgii, w jaką tytułowy bohater popadł. Zajmowane dotychczas racjonalistyczne stanowisko zastąpił był romantyczno-melancholijny typem wrażliwości i w ten sposób po raz kolejny dokonała się w powieści nieoczekiwana przemiana. Czynniki losowy (wypadek statku, na pokładzie którego znajdowała się ukochana lekarza) zakłócił spokojny tryb życia wiedziony przez Hanemanna i przyczynił się do bankructwa żywionych przez niego przekonań.

Ukazany przez Chwina na przykładzie tytułowej postaci kryzys jednostki jest symptomatyczny dla całego społeczeństwa, a nie tylko dla wysiedlonych gdańskich Niemców. Od przełomu wieku XIX i XX obserwujemy powolny rozkład wzorcowej mieszczańskiej rzeczywistości, jego etap finalny przypada zaś na czas dwóch światowych wojen. To nie zbieg okoliczności, że tak gwałtowne zmiany na mapie i w ludz-

⁸ Wojciech Browarny, dz. cyt., s. 58.

⁹ Marek Zaleski, *Nostalgia, siostra melancholii* [w:] *Formy pamięci. O przedstawianiu przeszłości w polskiej literaturze współczesnej*, Warszawa 1996, s. 44.

¹⁰ Stefan Chwin, dz. cyt., s. 19.

kiej psychice zachodzą w tym samym momencie zarówno dla Polaków, jak i Niemców. Wiąże je ścisła relacja przyczynowo-skutkowa. Miejsce wysiedlonych zajmują przesiedleni z Kresów, kultura polska zastępuje na gdańskiej ziemi niemiecką, trwałe pozostaje jedynie samo „miasto, które stać będzie wiecznie”¹¹, bez względu na to, kto uzna je za swoje terytorium i zasiedli. Staje się przeto Gdańsk niewzruszonym poruszcycielem procesu dziejowego, bo traktowanie go jedynie w kategoriach miejsca wydarzeń nie tyle odbiera mu nimb boskości, co degraduje do roli nic nieznaczącego tła. Tymczasem miasto ma w powieści ogromne znaczenie, realne i mitotwórcze¹². Jest literacką autobiografią, tj. stylizowaną rekonstrukcją najgłębszej struktury „ja” podmiotu mówiącego; rodzinną sagą opiewającą losy przodków; pajęczą siecią powiązań z innymi ludźmi i przedmiotami; tłem historycznym nadającym rytm wędrówkom przesiedleńców; zegarem odmierzającym czas niszczenia i (od)budowy materialnej i duchowej; magazynem nawarstwiających się przez lata kultur; mitycznym duchem tkwiącym w domach i ich mieszkańcach, a także wszelkich pozostawionych przez nich śladach; i w końcu całkiem dosłownym miejscem.

Powieściowy Gdańsk jest centralnym elementem, wokół którego podmiot mówiący zatacza koncentryczne kręgi fabuły i narracji. Obrazy przeszłe i teraźniejsze powstają jako topograficzne wyobrażenia przestrzeni, którymi posługuje się rekonstruująca i aktualizująca pamięć. O ile pamięć jest w tym procesie mechanizmem, miasto, będące czterowymiarową przestrzenią, staje się przedmiotem narratorskich rozważań, kulturowo-antropologiczną płaszczyzną, na której autor buduje swoją opowieść. Jest ono również w znacznej mierze czynnikiem uspołniającym utwór, łącznikiem między przeszłością a teraźniejszością, ustępującą kulturą niemiecką i odnawiającą się na tych terenach kulturą polską.

2.

Mechanizmy odbudowywania i rekonstruowania w toku zmieniających się uwarunkowań społeczno-kulturowych, jakie zostały tutaj przedstawione, są szczególnie interesujące przynajmniej z trzech powodów. Pierwszy to oczywiście chęć docieczenia, jakimi prawami rządzi się proces historyczny, jakie tryby regulują zachodzące zmiany i co jest ich przyczyną.

Drugi powód uznania omawianej problematyki za istotną w badaniach naukowych ściśle wiąże się z pierwszym. Otóż wizja historii zaprezentowana w *Hanemannie* znacząco odbiega od tradycyjnych przedstawień tego okresu w dziejach, z jakimi można

¹¹ Zob. Stefan Chwin, dz. cyt., s. 34-35: „A miasto rozpościerało się w dole, ciemnobrązowe, strzelające odbłaskami z otwieranych okien, snujące wąską pajęczynę dymów nad wysokimi kominami z poczerńiałej cegły. Kafar firmy Lehra z Dresden powoli posapywał w głębi wykopu dawnej fosy, nad Bramą Wyżynną przelatowało stadko gołębi, a kiedy przysłoniwszy oczy wpatrywaliśmy się w daleki horyzont poprzecinany wieżami św. Katarzyny, małego i dużego Rathausu, kopułą synagogi i zębatym konturem św. Trójcy, widzieliśmy za mgielką ciemną smugę morza, ciągnącą się od mierzei do urwisk Orłowa, i wiedzieliśmy, że miasto stać będzie wiecznie”.

¹² Arkadiusz Bałajewski, *Miejsce rzeczywiste, miejsce wyobrażone: studia nad kategorią miejsca w przestrzeni kultury*, pod red. M. Kitowskiej i E. Wolickiej, Lublin 1999, s. 317.

się zapoznać poprzez lekturę tekstów literackich i analizę dostępnych źródeł historycznych. Różnica powstaje wskutek odmiennego sposobu kształtowania narracji powieściowej przez dziecięcego narratora. Uosabia on znanego z koncepcji metahistorycznych Haydena White’a narratywistę obdarzonego wyobraźnią, zdolną „wynaleźć” przeszłość, której następnie będzie mógł nadać jakiś sens¹³. Chwin dowodzi swoją powieścią, że „historia jest dostępna tylko poprzez język”¹⁴, a mechanizmy jej działania przekładają się na podejmowane strategie retoryczne.

Trzecim powodem, dla którego warto uważniej przyjrzeć się podjętemu tematowi, jest możliwość zaobserwowania, jak jedne ideologie i estetyki są zastępowane po pewnym czasie innymi. Możliwość ta wzrasta oczywiście wraz ze zwiększającą się liczbą analizowanych tekstów kultury. Takie utwory jak *Hanemann* i *Esther* – Chwina, *E.E.* – Tokarczuk czy *Castorp* – Huellego można uznać za reprezentatywne dla kształtującego się obecnie nurtu powieści nowomieszczańskiej¹⁵. Nowa proza tego gatunku czerpie tyleż z tradycji literatury kręgu niemieckiego sentymentalizmu i nowego typu powieści epickiej o intelektualno-ironicznym zabarwieniu w wydaniu Tomasza Manna, co z osiągnięć europejskiego modernizmu i wykorzystywanych przez twórców tego okresu technik prozatorskich: strumienia świadomości, multiperspektywiczności i ahistorycznej narracji dziecięcego podmiotu mówiącego.

3.

Wdając się w spór o to, czy proces historyczny można analizować w kontekście jednego utworu, czy potrzebny jest do tego korpus kilkudziesięciu, jeśli nie kilkuset tekstów z różnych epok, musimy najpierw zdecydować, jaki charakter (mikro- makro- czy megahistoryczny) będą miały nasze dociekania. Nie poznamy sensu dziejów w mikroskali życia jednostki lub makroskali historii zbiorowości, rodziny, plemienia, jeśli uznamy, że poszczególne wydarzenia są unikatowe. Jeśli zaś przyznamy im status cyklicznych, wówczas nawet w perspektywie jednej powieści będziemy mogli poznać część skrywanej przed nami tajemnicy procesu dziejowych przemian¹⁶.

W *Hanemannie* ma on cechy względnej cykliczności. Koło dziejów toczy się wedle niezmiennych praw natury, których powtarzalność jest niepodważalna, toteż cykliczność następujących po sobie zdarzeń, takich jak: wojna, przejęcie władzy, tworzenie nowego porządku, rozkwit gospodarczy i w końcu kryzys doprowadzający do konfliktu przeradzającego się w kolejną wojnę, zostaje potwierdzona także przez Chwinę. Opowiadacz świadomie repetuje znany model, aby tym silniejsze wywołał zaskoczenie sposobem, w jaki przekazuje uniwersalne przeciwieństwo treści.

Wychodząc od konstrukcji przestrzeni, można dostrzec jej personifikację, podobną do tej, której poddane zostały przedmioty materialne. Miasto – to żywy organizm, reagu-

¹³ Ewa Domańska, *Wokół metahistorii* [w:] Hayden White, *Poetyka pisarstwa historycznego*, pod red. E. Domańskiej i M. Wilczyńskiego, Kraków 2000, s. 12.

¹⁴ Tamże, s. 23.

¹⁵ Wojciech Browarny, dz. cyt., s. 57.

¹⁶ Marek Wichrowski, *Spór o naturę procesu historycznego (od Hebrajczyków do śmierci Fryderyka Nietzschego)*, Warszawa 1995, s. 10.

jący na wzór ludzkiego, tyle że w odróżnieniu od *homo sapiens* kieruje się zbiorowym, a nie osobniczym instynktem przetrwania: „[...] tak naprawdę miasto nie chciało o tym słyszeć [o sprawie Hanemanna – przyp. aut.], zajęte inną pracą, innym czuwaniem”¹⁷. Los jednostki – zgodnie z naukowym stanowiskiem wyznawanym przez większość filozofów historii¹⁸ – nie zyskuje w procesie historycznym na tyle doniosłego znaczenia, aby można było rozciągnąć je na całokształt dziejów ludzkości i w tym kontekście interpretować. Pojedynczy opis jednostkowego bytu nie dowodzi praw ogólnych: „Nie można historycznych przemian sprowadzać do czynników indywidualnych”¹⁹, nawet jeśli przyznamy osobie ludzkiej status wyjątkowej, a może właśnie przez wzgląd na jej indywidualność, która utrudnia przewidzenie osobniczych zachowań.

Jak zatem pogodzić wymagania historiozofii, pretendującej do odkrycia ponadjednostkowych praw, z konstrukcją powieściową wymagającą skonkretyzowania poprzez egzemplaryczne zilustrowanie ludzkich losów? Fabuła utworu winna wpisywać się w dziejowy rytm zdarzeń i działaniami bohaterów go potwierdzać. Te z kolei muszą być na tyle reprezentatywne dla wspólnoty ludzkiej jako takiej, a więc prawdopodobne czy też w ogóle możliwe do pomyślenia, aby mogły zaistnieć w rzeczywistości. „Nie szło wcale o nadzwyczajność słów” – powie narrator – „te zwykle były błahe”²⁰, ani też o nadzwyczajność czynów – można by dopowiedzieć. Spełnienie w *Hanemannie* niezbędnych wymogów, o których tu mowa, nie wyróżnia powieści Chwina spośród utworów w podobnym gatunku. Historiozoficzny sens powieści przejawia się w wielu jej warstwach, najdobitniej zaś uzewnętrznia się w sferze świadomości narratora. „Przez doświadczenie czasu” – zachodzące w ludzkiej świadomości – „tworzy się sens i to w ten sposób, że doświadczenie przeszłości poprzez pamięć jest wyjaśniająco skierowane na doświadczenie teraźniejszości, dzięki czemu przyszłość jest udostępniana jako perspektywa działań”²¹. Dlatego właśnie narrator Hanemanna wnikliwie dokumentuje pracę pamięci. Stara się przy tym uchwycić to, co w relacjach międzyludzkich nigdy nie pozostawia trwałych śladów, mianowicie uczucia i wspomnienia. „Gra obrazów pamięci” przypomina kształtowanie się schematu historiozoficznego, budowanego od momentu opanowania chaosu faktów i niedających się ze sobą pogodzić relacji różnych ludzi. Rekonstrukcje przeszłości – z metahistorycznego punktu widzenia – są zupełnie nieuprawnione, wszakże od przeszłości należy się odciąć – przekonywał Hayden White. Podzieliliby ten pogląd także historiozoficzni agnostycy, podważający sens powierzchownych, nieweryfikowalnych rozpoznań pretendujących do rangi naukowych, jednakże obrazki przeszłości, uwiecznione w cudzych wspomnieniach, pełnią istotną funkcję tropów historii, którymi podążamy, z rozlicznych rodzinnych opowieści konstruując historie całych zbiorowości. Spekulatywny charakter tych historii nie może przeczyć wartości poznawczej, jaką ze sobą niosą. Zadajmy sobie bowiem pytanie czy mity są tekstami naukowymi? Oczywiście, że nie,

¹⁷ Stefan Chwin, dz. cyt., s. 29.

¹⁸ Marek Wichrowski, dz. cyt.

¹⁹ Joachim Rohlfles, *Opowiadanie historii [w:] Opowiadanie historii w niemieckiej refleksji historycznej i literaturoznawczej od Oświecenia do Oświecenia do współczesności*, Poznań 2003, s. 634.

²⁰ Tamże, s. 94.

²¹ Joachim Rohlfles, dz. cyt., s. 628.

a przecież świadczą pośrednio o stanie świadomości realnie istniejącej grupy ludzi, która w nie wierzyła, o jej umysłowości, wyobraźni i światopoglądzie. Nieweryfikowalność i nienaukowość wydawanych sądów nie są żadnymi argumentami na rzecz odstąpienia od poszukiwania praw rządzących dziejowym procesem. Świadomy tego narrator „gdańskiego trenu”²² próbuje utwalić ulotną materię ludzkich wspomnień²³, a że o jednoznaczny przekaz historyczny trudno, gdy badane fakty nie są sprawdzalne inaczej niż przez niemiarodajną konfrontację wspomnień różnych drugoplanowych postaci, zamiast kroniki wydarzeń dostajemy historiozoficzny palimpsest.

Doroślego narratora-archeologa zastępuje w trakcie opowieści zupełnie nieprzygotowany do tej roli dziecięcy podmiot mówiący. (Pseudo)historyczna narracja wskutek zarzucenia logiki faktów na rzecz opowiadania imaginacyjnego²⁴ poddana zostaje literaryzacji i estetyzacji²⁵; rekonstruowana retrospektywnie wizja historii jawi się jako w równej mierze realna, co fikcjonalna. Odrealnioną czynią ją brak stwierdzalnych ponad wszelką wątpliwość faktów, upoetyzowanie i idealizacja widzianych oczyma narratora obrazów, przenoszące powieściową rzeczywistość w sferę mitu. Mitu, aktualizowanego przez narratora, ilekroć zachodzi potrzeba samoutwierdzenia zagubionej jednostki, dlatego cykliczność powrotów do przeszłości jest względna, zależy bowiem każdorazowo od podmiotu wspominającego.

4.

Podsumowując dotychczasowe rozważania na temat wizji procesu dziejowego uwiecznionego w *Hanemannie* należałoby przywołać w tym miejscu pogląd Martina Heideggera na istotę dziejowości, postrzeganej jako „zanurzenie szeregów jednostkowych przeżyć w przemiany pierwsze [obiektywne]”²⁶. Zgadza się z nim Kazimierz Wyka, czyniąc miarą dziejów nieprzerwane następstwo pokoleń, powstających wówczas, gdy to, co „indywidualne staje się znamieniem zbiorowym”²⁷.

²² Mieczysław Orski, *Autokreacje i mitologie*, Wrocław 1997, s. 26.

²³ Zob. też Hannah Arendt, *Koncepcja historii: starożytna i nowożytna* [w:] *Między czasem minionym i przyszłym*, Warszawa 1994, s. 59: „Ale to, co dzieje się bezpośrednio pomiędzy śmiertelnikami, słowo mówione, wszystkie działania i czyny, które Grecy nazywali *πράξεις* lub *πράγματα*, w odróżnieniu od *ποιήσις*, wytwarzania, nigdy nie mogą przetrwać chwili swego urzeczywistnienia; bez pomocy pamięci nie pozostawiłyby po sobie żadnego śladu. Zadanie poety i historiografa (obu Arystoteles umieszcza w tej samej kategorii, jako że ich przedmiotem jest *πραξις*) polega na utrwalaniu pamięci. Dokonują tego przekładając *πραξις* działanie i mowę, na ten rodzaj *λέξις*, czyli wytwarzania, który ostatecznie stanie się słowem pisanym”.

²⁴ Dietrich Harth, *Historia jest tekstem. O metamorfozach dyskursu historycznego* [w:] *Opowiadanie historii w niemieckiej refleksji historycznej i literaturoznawczej...*, dz. cyt., s. 430.

²⁵ Tamże, s. 436.

²⁶ Zob. Kazimierz Wyka, *Pokolenia literackie*, pod red. H. Markiewicza i M. Wyki, Warszawa 1989, s. 58: „Dziejowość to nie są ani same przemiany obiektywne, ani też same dowolne szeregi jednostkowych przeżyć, ale dziejowość jest zanurzeniem tych przeżyć w przemiany pierwsze, jest ich powiązaną wzajemnie komplikacją”.

²⁷ Tamże, s. 57: „Dzięki łączności wieku, uwydatniającej się w istnieniu pokoleń, biopsychiczna faza indywidualna staje się wartością społeczną, pozwala od samotnego pozornie przeżywania

Ciągłość procesu historycznego wyznacza w powieści Chwina następstwo idei. One to właśnie doprowadzają do zmian, powoli kiełkując w ludzkich umysłach, jak gdyby w oczekiwaniu na właściwy moment, kiedy będą mogły się ujawnić. Wpływają na kształtowanie się estetyk, są też podstawą, na której opiera się system praw²⁸.

Głównego bohatera od lat berlińskiej młodości trawi choroba ducha zwana nostalgą. Przedmiotem tęsknoty czyni Hanemann Boga oraz własną duszę, o której istnieniu chce się przekonać, badając ludzkie ciała leżące na prosektoryjnym stole. Zgodnie z poleceniem profesora anatomii Hanemann szuka „boskiej energii życia” i przyczyn jej utraty przez samobójców. Nie znajdując „medycznych przyczyn rozpaczy”, kieruje swoje poszukiwania na grunt literatury niemieckiego sentymentalizmu, która zdaje się oddawać naturę poznającego i odpowiadać jego aktualnej kondycji psychofizycznej. Przejmując sentymentalną estetykę, budowaną na intymności i czułości wobec świata ludzi i rzeczy, Hanemann poczyną myśleć literackimi kategoriami, przez co tym trudniej jest mu się odnaleźć w terażniejszości. Śmierć ukochanej staje się dlań ważniejsza od wojny, tęsknota za utraconym czasem z nią spędzonym przeradza się zaś stopniowo w tęsknotę za ginącą kulturą, której miłość do Luizy była symbolem.

Jeśliśmy porównali doznania Hanemanna z doznaniem jego rodaków, zauważylibyśmy, że znamienne dla społeczeństwa niemieckiego okresu tużpowojennego jest to, co charakteryzuje tytułowego bohatera, mianowicie poczucie wyobcowania z rzeczywistości, brak samodzielności, strach przed wzięciem odpowiedzialności za własne życie²⁹. Wielomilionowa napływowa ludność niemiecka, która po wypędzeniu z ziem przyznanych po II wojnie światowej Polsce trafiła do Heimatu, zmagala się z podobnymi, co Hanemann, problemami asymilacyjnymi (i to we własnym kraju!). Miało to swoje źródło znacznie głębiej niż w dotkliwych skutkach minionej wojny. Ordoliberalowie słusznie wskazują tu na postępujący w dwudziestolecie międzywojennym proces proletaryzacji, który uczynił Niemców podatnymi na radykalne nastroje³⁰. Rozwojowi nazizmu sprzyjało dokonujące się już od jakiegoś czasu załamanie systemu klasowego, będące dalekim echem upadku kultury mieszczańskiej³¹, zaś sposobem na zaradzenie skutkom tego niepożądanego procesu postępującej degradacji miało być stanowcze odgrózenie się od gorszych kultur i ras.

Kwestię faszyzacji życia społecznego porusza Chwin przede wszystkim w *Krótkiej historii pewnego zartu*, na kartach *Hanemanna* natomiast dokonuje studium kryzysu duchowo-moralnego dotyczącego tytułową postać, której uczucia najlepiej oddają schyłkowe nastroje epoki. Jeszcze silniej, niż przez osobę głównego bohatera, gdański pisarz

historii przez jednostkę zbudować mosty ku przeżyciu zbiorowemu, pozwala wyznaczyć osi główne, wokół których wiruje duchowość wielkich grup wieku. Czasy zbiorowe powstają, ponieważ podobne czasy wieku indywidualnego zbiegły się z podobnymi zdarzeniami i to, co indywidualne, stało się znamieniem zbiorowym. Problem pokoleń polega na stwierdzeniu, że te czasy zbiorowe stale się wytwarzają, następują po sobie wraz z nieprzerwanym następstwem pokoleń i że one to są najwłaściwszą miarą dziejowości”.

²⁸ Hannah Arendt, dz. cyt., s. 64.

²⁹ Erich Fromm, *Ucieczka od wolności*, Warszawa 1993.

³⁰ Arkadiusz Jałowicz, *Spoleczna gospodarka rynkowa w idei ordoliberalnej*, „Goniec Wolności” czerwiec 2010, nr 6.

³¹ Hannah Arendt, *Korzenie totalitaryzmu*, t. 2, Warszawa 2008, s. 39.

oddziałuje na psychikę odbiorcy przez przedmioty, za pomocą których opisuje minioną biedermeyerską epokę, a ponieważ estetyka jest odbiciem ideologii, historyczną prawdę o tym, w jakim kierunku ewoluowało niemieckie społeczeństwo, poznajemy dzięki śledzeniu losów zabranych, pozostawionych i zniszczonych rzeczy, a także tych, które przyszły wraz z nowymi właścicielami na ich miejsce. „Dwuznaczności etyczne”, jakie odsłania przed nami Chwin, a jakie tkwią w kulturze mieszczańskiej, „pomogły faszyzmowi zakorzenie się w niemieckiej duszy”³² – konstatuje autor *Hanemanna*.

Opis kryzysu egzystencjalnego, przeżywanego przez pozostałego w Wolnym Mieście Hanemanna i kultury materialnej poniemieckiego Gdańska, której spadkobiercami okazali się Polacy, najpewniej służy Chwinowi do konfrontacji obcych sobie żywiołów narodowych w celu odpowiedzenia na pytanie o to, jak dochodzi do porozumienia między nimi. Posługuje się przy tym autor tak kreacją postaci i świata przedstawionego, jak i tonacją utrzymaną w konwencji romantycznej. Aby oddać dialektykę „swojego” i „obcego” powołuje się na dwie tradycje, które w ramach tego jednego nurtu istnieją. W *Hanemannie* łatwo przeto odnaleźć cechy romantyzmu polskiego (mystycyzm, doświadczenie religijne, historiozofia) skorelowane z cechami tzw. czarnego romantyzmu (melancholia, dekadentyzm), charakterystycznego dla utworów z kręgu kultury zachodnioeuropejskiej, głównie niemieckiej, na czele z dziełami Goethego i Schillera³³. Warto odnotować, że współistnienie obu odmian romantyzmu w warstwie estetycznej i niemieckiego sentymentalizmu wraz z polskim modernizmem w warstwie kreacji postaci nie wywołuje, co zadziwiające, żadnego dysonansu, a jest raczej zgodne, czego dowodzi choćby fakt, że na postawę głównego bohatera mają wpływ na równi Heinrich von Kleist, jak i Stanisław Ignacy Witkiewicz – dwaj słynni samobójcy o zgoła odmiennych rodowodach.

Elementem wspólnym w obu przypadkach jest tożsamość historii, będących udziałem poszczególnych postaci. Dzieląc wspólny los, Polacy i Niemcy stali się do siebie pod pewnymi względami podobni i w tym autor *Hanemanna* oraz jego czytelnicy mogą upatrywać szans na przełamanie wzajemnych uprzedzeń narodowych.

W ten sposób koło dziejowe, bieg którego na przykładzie *Hanemanna* próbowałam zakreślić, powoli się domyka. Wielokrotnie nagradzana powieść polskiego Güntera Grassa mówi nam o tym, w jaki sposób na podstawie jednostkowej egzystencji można wnioskować o ponadindywidualnych mechanizmach, będących udziałem całych zbiorowości³⁴, jak pamięć i wyobrażenia podmiotu, jego przyzwyczajenia i zamiłowa-

³² Ze Stefanem Chwinem rozmawia Maria Malatyńska, *O rzeczach i sztuce*, „Dekada Literacka” 2001, nr 7/8 (177/178).

³³ Zob. tamże: „[...] ja szukam odpowiedzi na te same pytania, nad którymi rozmyślali niemieccy romantycy. I jeśli piszę o przedmiotach, to umieszczam je w takiej właśnie duchowej atmosferze. W moich powieściach wszystko – a więc także świat rzeczy – jest głęboko zanurzone w doświadczeniu religijnym, może nawet – mistycznym. Przede wszystkim zaś w „ciemnym” doświadczeniu śmierci i nieskończoności”.

³⁴ Por. Wojciech Browamy, dz. cyt., s. 65-66 o *Esther*: „W prozie Chwina «socjalne» doświadczenie bohatera jest pozorne. Zamiast wiedzy o mechanizmach zbiorowych konfliktów Aleksander Celiński otrzymuje lekcję upadku samotnej jednostki, niemoralnie walczącej o zmianę swojego położenia, albo nieprzyjemne, lecz ekscytujące przeżycie spotkania z anonimowym, niewidocznym plebsem”.

nia, wreszcie jego zachowanie i sytuacja, w jakiej się znalazł oraz jej powody świadczą o jemu podobnych ludziach, żyjących w tym samym czasie i połączonych z bohaterem powieści wspólnotą doświadczeń. Narracja Chwina odpowiada w tym sensie Rügenowskiej narracji egzemplarycznej „na indywidualnych przykładach, próbującej wykazać istnienie «obowiązujących poza czasem norm»”³⁵, co przy założeniu, że „upływ czasu jest tylko złudzeniem”³⁶ uniwersalizuje przesłanie *Hanemanna*.

Bibliografia:

- Arendt Hannah, *Koncepcja historii: starożytna i nowożytna* [w:] *Między czasem minionym i przyszłym*, Warszawa 1994.
- Arendt Hannah, *Korzenie totalitaryzmu*, t. 2, Warszawa 2008.
- Arystoteles, *O powstawaniu i ginieciu*, przeł. L. Regner, Warszawa 1981.
- Bagłajewski Arkadiusz, *Miejsce rzeczywiste, miejsce wyobrażone: studia nad kategorią miejsca w przestrzeni kultury*, pod red. M. Kitowskiej i E. Wolickiej, Lublin 1999.
- Browarny Wojciech, *Fikcja i wspólnota. Szkice o tożsamości w literaturze współczesnej*, Wrocław 2008.
- Chwin Stefan, *Hanemann*, Gdańsk: Wydawnictwo Tytuł 2001.
- Czapliński Przemysław, *Literatura małych ojczyzn wobec problemu tożsamości* [w:] *Kultura wobec kręgów tożsamości*, pod red. T. Kostyrko i T. Zgótko, Poznań-Wrocław 2000.
- Domańska Ewa, *Wokół metahistorii* [w:] Hayden White, *Poetyka pisarstwa historycznego*, pod red. E. Domańskiej i M. Wilczyńskiego, Kraków 2000.
- Fromm Erich, *Ucieczka od wolności*, Warszawa 1993.
- Harth Dietrich, *Historia jest tekstem. O metamorfozach dyskursu historycznego* [w:] *Opowiadanie historii w niemieckiej refleksji historycznej i literaturoznawczej od Oświecenia do współczesności*, Poznań 2003.
- Jałowiec Arkadiusz, *Spoleczna gospodarka rynkowa w idei ordoliberalnej*, „Goniec Wolności” czerwiec 2010, nr 6.
- Klejnocki Jarosław, *Wyrwać w wielkim przeczeniu, Z Stefanem Chwinem rozmawia Jarosław Klejnocki*, „Odra” 1996, nr 12.
- Orski Mieczysław, *Autokreacje i mitologie*, Wrocław 1997.
- Rohlfles Joachim, *Opowiadanie historii* [w:] *Opowiadanie historii w niemieckiej refleksji historycznej i literaturoznawczej od Oświecenia do współczesności*, Poznań 2003.
- Różewicz Tadeusz, *Śmierć w starych dekoracjach*, Warszawa 1970.
- Uniłowski Krzysztof, *Odpominanie* [w:] *Skądinąd. Zapiski krytyczne*, Bytom 1998.
- Wichrowski Marek, *Spór o naturę procesu historycznego (od Hebrajczyków do śmierci Fryderyka Nietzschego)*, Warszawa 1995.
- Wyka Kazimierz, *Pokolenia literackie*, pod red. H. Markiewicza i M. Wyki, Warszawa 1989.
- Zaleski Marek, *Nostalgia, siostra melancholii* [w:] *Formy pamięci. O przedstawianiu przeszłości w polskiej literaturze współczesnej*, Warszawa 1996.
- Ze Stefanem Chwinem rozmawia Maria Malatyńska, *O rzeczach i sztuce*, „Dekada Literacka” 2001, nr 7/8 (177/178).

³⁵ Joachim Rohlfles, dz. cyt., s. 628.

³⁶ Stefan Chwin, dz. cyt., s. 112.

Abstract

"Downfalls of aristocracy" – about rising and dying in *Hanemann* in a nutshell

The objective of this article is to present process of changes in Hanemanns world. This process is being perceived and evaluated in very different ways. The author take a philosophy of histories point of view and argues why this perspective is so important in scientific research.

The subsequent chapters discuss possibilities of analysis this literary production authorship Stefan Chwin. Essential difference between authors methods of interpretation and traditional analysis lies in the great role ascribed to the one novels context and mechanism, that is based on two activities: destruction and reconstruction. They manifest in fictional space structure, in architecture and sphere of existence the heroes of Chwins novel, as well in a plot and ideology.

In the conclusions the author emphasize, that re-construction mechanism, that happen again and is periodical, thanks that has justification power. Residents in Gdańsk haven't prejudice against newcomers, because history dispense justice and *non distinguit*.

„Zepsute mechanizmy” miłości w wybranych utworach Włodzimierza Odojewskiego i Juliana Strykowskiego

Twórczość dwóch polskich pisarzy, Włodzimierza Odojewskiego i Juliana Strykowskiego, ma wiele miejsc wspólnych. Obydwaj autorzy są łączeni w obrębie dyskursu „kresowego” czy też tzw. literatury małych ojczyzn. Bogatą twórczość prozaików wiąże też motyw miłości przekłętej – niespełnionej, wiecznotrwałej, osadzonej w tradycji romantycznej. Zagadnieniu Erosa w twórczości powyższych pisarzy świetnie, lecz częściowe opracowania¹ poświęciło kilku badaczy: Magdalena Rembowska-Płuciennik przeanalizowała przeciwieństwo płci i destrukcyjną siłę uczucia w „cyklu podolskim”, Inga Iwasiów sięgnęła do archetypicznych problemów patriarchy i matriarchy, Magdalena Rabizo-Birek naświetliła problem inicjacji jednego z głównych bohaterów cyklu, a Andrzej Fabianowski zestawiał obrazowanie miłosne u Odojewskiego, Konwickiego i romantyków. Ciemne i jasne strony Erosa w twórczości Strykowskiego uchwycił Jacek Falkowski, Witold Bilip skonfrontował Erosa i Thanatosa w twórczości autora *Austerii*, z kolei Maciej Chrzanowski ukazał miłosne niespełnienie i wiecznotrwałego ducha pokusy. Leszek Bugajski wyeksplikował znaczenie „milczenia” w prozie Strykowskiego, Zygmunt Bauer jako puentę tejsze twórczości określił słowo „głód”, Anna Czabanowska-Wróbel zaś ukazała „kształt miłości niemożliwej” w jego utworach – topikę miłosnego niespełnienia.

Twórczość obu przywołanych przeze mnie pisarzy warta jest zestawienia ze względu na zbieżną problematykę i podobny wydźwięk – oscylowanie wokół kosmosu

¹ M.Rembowska-Płuciennik, „... nawet nie musi się kochać, to dość trudne...”. *Miłość i erotyka w cyklu podolskim Włodzimierza Odojewskiego*, „Fraza” 2002, nr 4 oraz *Poetyka i antropologia. Cykl podolski Włodzimierza Odojewskiego*, Kraków 2004; I.Iwasiów, *Kresy w twórczości Włodzimierza Odojewskiego. Próba feministyczna*, Szczecin 1994 oraz *Historia, śmierć i miłość. Próba antropologicznego wyjaśnienia okrucieństw w twórczości Włodzimierza Odojewskiego* [w:] *Z warsztatu badawczego humanistyki*, pod red. R. Cieślaka, E. Tierling i P. Urbańskiego, Szczecin 1993; M. Rabizo-Birek, *Zejsście w dolinę. „Wyspa ocalenia” Włodzimierza Odojewskiego jako powieść inicjacyjna* [w:] *W stronę współczesności. Studia i szkice o literaturze polskiej po 1939 roku*, red. Z. Andres, Rzeszów 1995; A. Fabianowski, *Miłość* [w tegoż:] *Konwicki, Odojewski i romantycy. Projekt interpretacji intertekstualnych*, Kraków 1999; J. Falkowski, *Eros ciemny i jasny*, „Krzywe Koło Literatury” 1991, nr 4; W. Bilip, *Miłość, śmierć, sztuka i cała reszta*, „Nowe Książki” 1982, nr 4; M. Chrzanowski, *Duch pokusy*, „Pismo Literacko – Artystyczne” 1983, nr 10/12 oraz *Nawiedzony helleńską miłością*, „Życie Literackie” 1983, nr 16; L. Bugajski, *Władza, wiara i miłość* [w tegoż:] *Pozy prozy*, Warszawa 1986 oraz *Co oznacza milczenie?*, „Twórczość” 1993, nr 11; Z. Bauer, *Głód*, „Nowe Książki” 1994, nr 2; A. Czabanowska-Wróbel, „Kształt miłości niemożliwej”. O „Milczeniu” Juliana Strykowskiego, „Teksty Drugie” 1995, nr 2.

miłosnego niespełnienia, ponurą refleksję nad niemożnością komunikacji międzyludzkiej i stygmatyzację losu ludzkiego pieczęcią udreki samotności w pobliżu osoby, którą się kocha. Zarówno Odojewski jak i Strykowski ukazują nieciągłość i fragmentaryczność erotycznego *universum* – kreślą chaos emocji, na który człowiek nie ma wpływu, mroczny fluid i żądze budzące się pod wpływem niezbadanej siły afektu, nad którym człowiek nie może zapanować.

Miłość

„Cykl podolski” autorstwa pierwszego pisarza to epos o miłości w raj utraconym, to opowieść o trudnych emocjach, które nie mają racji bytu w świecie targanym wojną, to wreszcie opowieść o Erosie zawodzącym i zawiedzionym, pojawiającym się poniewczasie, ginącym gdzieś, jak powie krytyk – „w kole bratobójczych rzezi”. W ostatniej powieści Odojewskiego, *Oksana*, miłość jest inna – spełnia się, ocala od śmierci; we wspomnieniach poszczególnych postaci subtelnie, na drugim planie, pojawia się jednak refleks dramatycznych uczuć związanych nierozłącznie ze światem, który przeminał – z kresowym *infernum*³, które to wyłania się z fragmentarycznego monologu Oksany i retrospekcji Karola na temat rodziny, szczególnie zaś byłej żony, Pauliny. W „cyklu podolskim” miłość to zaledwie tło dla szalejącego Zła obracającego w nicłość otaczającą rzeczywistość, w *Oksanie* następuje zmiana optyki – frenetyczne obrazy wojny to jedynie kontekst dla budzącej się między głównymi bohaterami miłości. Strykowski w lapidarnych jeśli chodzi o formę utworach – *Tommaso del Cavaliere* i *Milczenie* – ukazuje traumę helleńskiej miłości; nie niesie ona bohaterom radości, a stanowi brzemień, naznacza ich samotnością⁴, obdarza pragnieniami i żądzami oraz kontradiktoryjnym wiecznym niespełnieniem, traumą nieustannej wewnętrznej walki, brakiem akceptacji „ja”, skazując tym samym na ciągłą ucieczkę przed samym sobą i jednoznacznym określeniem, kim „jestem”.

Reasumując, miłość jest piekłem i ułudą – fikcja osiągnęła w światach przedstawionych u obydwu pisarzy *sui generis* metapoziom. Bohaterowie Odojewskiego i Strykowskiego pieczołowicie budują sobie własny obraz ukochanej osoby – wyidealizowany, ze wszech miar ulepszony. Żyją w wykreowanej przez siebie fikcji z chimeryczną personą, którą na własne potrzeby stworzyli. Każdy z bohaterów jest załamującym ręce Pigmalionem, prawdziwy podmiot jego uczuć jest bowiem nieosiągalny – odosobniony i odgradzony niedopowiedzeniem, posągowy, zimny i nieuchwytny⁵.

² Za elementy „cyklu podolskiego” Włodzimeirza Odojewskiego uważam, za Marią Janion, *Wyspę ocalenia, Zmierzc świata, Zasypie wszystko, zawieje... i fragmenty powieści Odejść, zapomnieć, żyć*.

³ Zob. E. Dutka, „Odojewszczyzna” lat dziewięćdziesiątych? O „Oksanie” Włodzimierza Odojewskiego [w:] *Język polski 1990–2000*, pod red. T. Cieślaka i K. Pietrych, t. 2, Kraków 2003, *passim* oraz M. Rembowska-Pluciennik, „[...] w samym środku swego bólu [...]”. O modelach doznawania cielesności w prozie Włodzimierza Odojewskiego, „Teksty Drugie” 2002, nr 6, *passim*.

⁴ Por. M. Rembowska-Pluciennik, *Poetyka i antropologia. Cykl podolski Włodzimierza Odojewskiego*, Kraków 2004, s. 114-127.

⁵ *Ibidem*, s. 117.

Postaci mogłyby więc powiedzieć: „pragnę obecności innego, a nieustannie tworzę pośrednictwa, mnożę mediacje, wytwarzam obrazy. Opieram afirmację na negacji i na tym polega mój dramat, z którego nie mogę się wywikłać, gdyż – na dodatek – obraz istnieje tylko dzięki słowom, które na nowo uobecniają to, co i tak nieobecne. Obraz jest fikcją, bez której nie mogę żyć”⁶.

Zarówno Odojewski, jak i Strykowski operują niedopowiedzeniami, elipsami, można powiedzieć, że stosują konsekwentnie „poetykę uniku” – paradoksalnie, kreśląc topologię miłości, jej zwarte i spójne *continuum* zamknięte w różnorodnych konstelacjach relacji pomiędzy bohaterami, pozostawiają ją zawsze w zawieszeniu między sferami przestrzeni intymnych poszczególnych postaci, w niedookreśleniu. Miłość jawi się między wierszami – tkwi gdzieś pośród słów wypowiedzianych przez postaci, wypływa z ich autoanaliz, strumieni świadomości, monologów wewnętrznych, nierzadko wiwisekcji i nieskrępowanego obnażania swych żądz lub przeciwnie – odgrywania ról niezgodnych z własnymi pragnieniami. Gąszcz uczuć, ich misterna siatka nadbudowane są na sferze *psyche* postaci, kolidując za każdym razem z nieporadnym *soma* – chorym, skrzywdzonym, zimnym, niechętnym⁷. Erosowi na każdym kroku towarzyszy nieodłączny Thanatos – czy to w postaci przeżyć wojennych, czy maligny, czy też sennego koszmaru – za każdym razem „uziemia” uczucie, ujawnia je i urzeczywistnia, zatrzymuje je *hic et nunc*, by pokazać, że jest naturalne, do głębi człowiecze i równie zależne od upływu czasu jak wszelkie inne formy bytu. Czytelnik ma pełny wgląd w *panopticum* afektów z perspektywy bohaterów – i tak zauważyć można, że treści koherentne w obrębie świadomości jednego bohatera nie są już spójne na płaszczyźnie komunikacji z drugą osobą – tak rodzi się miłosne niespełnienie. Dwie fasety oszlifowanego kamienia stykają się ze sobą, ale nigdy się nie połączą. Miłość nie zespała bohaterów, nie pozwala im się porozumieć, przeciwnie – dzieli ich, obdarza cierpieniem⁸, a mimo tego bohaterowie traktują miłość „wobec wszystkiego i wbrew wszystkiemu (...) jako wartość”⁹, uczucie jest główną wytyczną, punktem odniesienia, motorem działań. Dzięki uczuciu funkcjonują – wiedzą, widzą i czują, że „są”, istnieją w bólu¹⁰ i składają „ja” z potłuczonych elementów przypominających porcelanowe skorupy z ruin czupryńskiego dworu.

Milczenie o miłości

Zarówno bohaterowie „cyklu podolskiego”, jak i analizowanych tu utworów Strykowskiego (*Milczenie, Tommaso del Cavaliere*) milczą o miłości, „rzadko mówią czy rozmawiają ze sobą, najczęściej słuchają, słyszą, podsłuchują lub rozważają w myślach

⁶ M. P. Markowski, *Dyskurs i pragnienie* [w:] R. Barthes, *Fragmenty dyskursu miłosnego*, Warszawa 1999, s. 23.

⁷ M. Rembowska-Pluciennik, *Poetyka i antropologia...*, s. 35-143.

⁸ Zob. M. Rembowska-Pluciennik, „...nawet nie musi się kochać, to dość trudne...” ..., *passim*.

⁹ R. Barthes, *Fragmenty dyskursu miłosnego*, Warszawa 1999, s. 63.

¹⁰ Zob. M. Rembowska-Pluciennik, „[...] w samym środku swego bólu [...]”. *O modelach doznawania cielesności w prozie Włodzimierza Odojewskiego*, „Teksty Drugie” 2002, nr 6, *passim*

własne lub cudze wypowiedzi”¹¹. Uczucie jest zakleszczone w granicach osoby i poza nią nie wychodzi – niespełnienie rodzi się z braku wymiany myśli, komunikacji, prób zrozumienia i akceptacji. Miłość jest, jak już powiedziano, ukryta, przemilczana, skrętnie zatuszowana; owo przemilczenie jest „świadomym zatajaniem czegoś przy równoczesnym mówieniu o tym samym przedmiocie, jednak mówieniem niepełnym, fragmentarycznym, selektywnym”¹² – staje się niejako immanentną cechą zwieżłej, lapidarniej poetyki Strykowskiego i wszechogarniającej lawiny zdań u Odojewskiego, która niczego nie wyjaśnia, „nie wnosi ładu tam, gdzie go nie ma. Nie rozsypuje węzłów, które są niemożliwe do rozsypiania. Nie rozświetla ciemności. Ale (...) ujawnia chaos, niemożliwość, ciemność. Wyraża piekło”¹³.

Niezwykle silne afekty postaci nanizane są na skomplikowaną nić narracji – przepłatają niejako formę monologu wewnętrznego i strumienia świadomości („cykl podolski”), narracji personalnej (*Milczenie, Tommaso del Cavaliere*) czy auktorialnej w *Lesnym spacerze*. Wyjątkiem jest *Oksana*, gdzie wszechwiedzący narrator trzecioosobowy ukazuje uczucie spełnione, przerwane przez tragedię śmierci. Bohaterów prozy Odojewskiego „wypełnia (...), bez względu na to, co myślą i robią – głębokie milczenie wewnętrzne, ich wzajemne relacje także najczęściej z przemilczeń się składają. To nie jest już chyba bohater romantyczny, lecz ktoś, kto uznaje nad sobą całkowitą władzę losu”¹⁴. Związki międzyludzkie w wizji Odojewskiego, jak i Strykowskiego nie prowadzą do zbliżenia się pożądanego i pożądanego, paradoksalnie zwracają się przeciw nim, stanowiąc rodzaj zemsty owego losu, kataklizmu – kochankowie dostrzegają zupełną nieprzejrzystość psychologiczną dla siebie nawzajem¹⁵.

Bohaterowie milczą o miłości, zamykają ją w sobie. Przekształcany na różne sposoby mentalny obraz ukochanej osoby wkomponowany w siatkę pragnień i żądz paradoksalnie nie powoduje potęgowania uczuć, raczej bolesne odkrywanie własnej tożsamości¹⁶. W ostatnim utworze Strykowskiego Jakub obnaża swą miłość do narratora, dzięki czemu jest w stanie zaakceptować siebie, „odnaleźć i określić tożsamość, odmiennność i identyczność”¹⁷, pragnienia „ja”. Na styku owych pragnień, w zderzeniu pożądanego konstytuują się miłość w teorii Lacana¹⁸. Traumatyczne uczucie rozgrywa się w milczeniu. Podobnie w *Tommaso del Cavaliere*, gdzie miłość czyni z Michała Anioła, zgodnie ze słowami Platona, poetę¹⁹. Nieśmiałe próby wyznania uczucia na-

¹¹ M. Rabizo-Birek, *Dialog i zderzenie kultur w cyklu podolskim Włodzimierza Odojewskiego* [w:] *O dialogu kultur wspólnot kresowych*, pod red. S. Uliaszka, Rzeszów 1998, s. 332-333.

¹² K. Handke, *Milczymy mówiąc* [w:] *Semantyka milczenia*, pod red. K. Handke, t. 2, Warszawa 2002, s. 217.

¹³ Z. Bienkowski, *Ten raj jest piekłem* [w:] *Odojewski i krytycy. Antologia tekstów*, red. S. Barć, H. Kosienkowska, Lublin 1999, s. 107.

¹⁴ P. Kuncewicz, *Leksykon polskich pisarzy współczesnych*, t. 2, Warszawa 1995, s. 48 [hasło: Włodzimierz Odojewski].

¹⁵ M. Rembowska-Płuciennik, *Poetyka i antropologia...*, s. 117.

¹⁶ Zob. M. Rembowska-Płuciennik, „[...] w samym środku swego bólu...”, *passim*.

¹⁷ S. Melkowski, *Rozpaczliwe poszukiwanie tożsamości* [w tegoż:] *Powód czytania*, Warszawa 1982, s. 82.

¹⁸ M. P. Markowski, *op. cit.*, s. 23

¹⁹ Zob. H. Zaworska, *Niespełnienie*, „Twórczość” 1983, nr 8, *passim*.

potykają barierę milczenia. „Niewysłowiona” miłość czująca bliskość nadchodzącego ziemskiego kresu przekuta zostaje w sztukę o ponadczasowej sile wyrazu²⁰.

Strykowski tytułuje utwór imieniem Tommasa, największej miłości geniusza renesansu (podobnie jak Odojewski *Oksanę*), zwracając w ten sposób uwagę odbiorcy na postać pięknego młodzieńca jako przedmiotu uczuć Michała Anioła. Tym zabiegiem Strykowski „podkreślił szczególną rolę miłości w życiu artysty, nawet jeśli jest to miłość zła, wyklęta, nawet jeśli później pojawia się ona w zawołowanej formie – jako «skłonność», za którą trzeba odpokutować”²¹. Ów młodzieniec jest i nie jest jednocześnie głównym bohaterem – „jest tutaj bowiem sobą i zarazem kreacją osobowości Michała Anioła, czyli niejako nim właśnie. To [jego – przyp. A.M] istnienie [jest równocześnie – przyp. A.M] niejasne i dwuznaczne, rzeczywiste i symboliczne, podwojone i zarazem zaprzeczone (...) Rzeczywisty Tommaso del Cavaliere prawie nie pojawi się (...) natomiast jego wielki miłosny mit jest częścią życia Michała Anioła, żyje w nim i z niego. Aż do bolesnego zatarcia granicy: «Kto mnie mógł wydrzeć ze mnie»”²².

W „cyklu podolskim” skumulowane i potężne afekty Katarzyny, Pawła i Piotra wywodzą swą genezę z samoświadomości owych postaci. Nie są zwerbalizowane, nie pojawiają się w rozmowach, są wynikiem celowego milczenia, ukrycia się bohaterów „w płataninie myśli, wzruszeń i wzburzeń nawet jeśli jest mimowolne, bo namiętność przecież niechętnie podporządkowuje się woli, nie stanowi celu samego w sobie. Jest instrumentem poznania świata i własnej duszy”²³.

Cierpienie fizyczne i miłosne piekło hartują bohaterów i pozwalają im egzystować na granicy dwóch światów – potwornej rzeczywistości i płytkiego snu. Postaci często miewają oniryczne epifanie dające wrażenie *déjà vu* – mimo że wizje owe zaczynają się i kończą w świecie spotęgowanych do granic możliwości emocji, bardzo silnie przemawiają do bohaterów, wydając im się upiorną rzeczywistością (narrator *Milczenia* widzi Jakuba podczas spektaklu, Paweł czuje bliskość zmarłego brata, Aleksego, uciekająca z Kresów Katarzyna rozmawia z widmem partyzanta – Pawła, Karol widzi we snach zmarłą Paulinę). W tych „snach na jawie” pojawia się potrzeba samozrozumienia mająca kształt nakazu²⁴, imperatywu, który wyznacza drogę procesom mentalnym i działaniom bohaterów – spycha na drugi plan uczucie do innej osoby.

Milczenie o uczuciu, niedookreślenie go, poszukiwanie wewnątrz siebie słów mogących wyrazić całokształt emocjonalnego jestestwa jest też formą ucieczki przed samym sobą, przed bolesną świadomością niemożności bycia z kimś i niemożności zupełnego dotarcia do kogoś²⁵. Bohaterowie czują strach przed związkim, ponieważ nie mogą zrozumieć samych siebie, dotrzeć do „istoty” własnej egzystencji, a tym bardziej przeniknąć drugiego człowieka. Analogicznie – swoiste „milczenie” na po-

²⁰ Por. M. Chrzanowski, *Duch pokusy...*, s. 178-180.

²¹ L. Bugajski, *Władza, wiara, miłość* [w tegoż:] *Pozy prozy*, Warszawa 1986, s. 15.

²² H. Zaworska, *Niespełnienie*, „Twórczość” 1983, nr 8, s. 134.

²³ D. Krzywicka, *Apologia namiętności – „Wyspa ocalenia” Włodzimierza Odojewskiego* [w tej-że:] *Penetracja*, Kraków 1993, s. 66.

²⁴ Por. M. Rembowska-Płuciennik, *Nieznośna powaga bytu. O reprezentacjach pamięci i świadomości w cyklu podolskim Włodzimierza Odojewskiego*, „Pamiętnik Literacki” 2004, z.2, s. 39.

²⁵ M. Rembowska-Płuciennik, „... nawet nie musi się kochać, to dość trudne...”. *Miłość i erotyka w cyklu podolskim Włodzimierza Odojewskiego, passim*.

ziomie poetyki utworu Strykowski określa mianem realizmu, który polega, jak mówi, na „dokładnym widzeniu, którego nie opisuję, nie analizuję. U mnie nie ma prawie opisów ludzkich twarzy, krajobrazów, rzeczy, tylko odruchy i gesty. To jest mój behawiorizm i brak psychologizowania (...) W rozmowie z Sartrem tłumaczyłem się, że nie wiem, co się dzieje w mojej duszy, jak więc mogę analizować cudzą”²⁶. Milczenie u Strykowskiego²⁷ wynika z lęku przed słowami, przed nadaniem rzeczom imion, a tym samym przed ujednoznacznieniem ich, to ucieczka w formę zwięzłą, która wyraża mimo to wiele, mało jest bowiem „pisarzy, u których milczenie wypełniałoby tak ogromne wewnętrzne przestrzenie utworu literackiego”²⁸. Autor *Austerii* nie nazywa uczuć *explicite*, wyznacza raczej w swych dziełach „ściśłą granicę penetracji psychologicznej”²⁹. Podobnie „nienazwanie”, a parafrazowanie emocji jest możliwe do wychwycenia u Odojewskiego.

Odbiorca, dzięki behawiorystycznym opisom Strykowskiego, zauważa, że określić siebie w kontekście tego, co czuje, pragnie Michał Anioł, uporządkować swe emocje krążące uparcie wokół postaci Jakuba chce narrator *Milczenia*. U Odojewskiego w sferze komunikacji panuje podobny chaos, miłość nie jest możliwa do zwerbalizowania i nazwania, przez co traci prymarną rację bytu i przestaje funkcjonować, jak należy – Karol nie potrafi lub nie chce określić swojego związku z Oksaną, troje bohaterów tworzących trójkąt miłosny: Katarzyna – Paweł – Piotr ogarnia bezwład; ich gesty, reakcje, słowa są zdawkowe, porwane, fragmentaryczne, niepełne – ledwie zauważalne w lawinie zdań u Odojewskiego. W prozie autora *Kwarantanny* króluje milczenie i nienazwanie, „nieczęsto pojawiają się nazwy uczuć, jeśli zaś zostaną wprowadzone, to funkcjonują (...) przede wszystkim jako elementy bardzo rozbudowanych opisów procesu transformacji doznań. Wartość semantyczna tych opisów wskazuje na nieokreśloność, płynność, niepoznawalność i bezforemność ludzkiego wnętrza. Stany psychiczne konceptualizowane są jako zlepek niekoherentnych treści”³⁰.

Ewentualnie pojawiająca się u obydwu pisarzy *sui generis* „parafraza” miłości przypomina konfabulację, majak (*Odejść, zapomnieć, żyć...*), kłatwę, paranoję, obsesję, koszmar, demona sennego (*Milczenie, Oksana*), bestię, homunkulusa, chwast, pleśń (*Wyspa ocalenia*). Miłość wykluczona i wykluczająca u Strykowskiego jest analogiczna do miłości piętnującej u Odojewskiego, który „posługuje się obrazem uczuć i emocji rozrastających się w ludziach na kształt nowotworów – jako stany niechciane, autonomiczne i okrutne. Obraz ludzkich emocji (...) cechuje więc znacząca ambiwalencja. Odojewski uwypukla ich znaczenie dla ludzkiej podmiotowości, przypisuje im dużą rolę w kształtowaniu indywidualnej wiedzy o świecie, łączy je z prawdą jednostkowego przeżycia. Jednocześnie jednak odsłania fatalizm wewnętrznych impulsów i zagrożenia, jakie one stanowią dla podmiotu”³¹.

Kultura współczesna ucieka od milczenia – ucieka przed pustką i ciszą, które następują każdorazowo po akcie twórczym – akcie kreacji, to próba wyzwolenia się od

²⁶ J. Strykowski, *Diagnoza*, „Res Publica” 1991, nr 1, s. 100.

²⁷ Zob. L. Bugajski, *Co oznacza milczenie?*, „Twórczość” 1993, nr 11, *passim*.

²⁸ H. Bereza, *Tradycja u Strykowskiego*, „Twórczość” 1972, nr 2, s. 131.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ M. Rembowska-Pluciennik, *Nieznosna powaga bytu...*, s. 39.

³¹ *Ibidem*, s. 41.

„muzealizacji”³². W tym kontekście utwory Odojewskiego i Strykowskiego wydają się być anachroniczne, bliższe dziewiętnastowiecznej tradycji – obrazy miłości nie są „przegadane” – uwikłane w brzemień ludzkiej egzystencji potrzebują owej ciszy, by milczeć o miłości i ukazać związane z nią cierpienie niespełnienia. Nadmiar słów ociera się banał, kicz, czego obydwu autorom udało się uniknąć, w ich utworach „nie ma sentymentalizmu w traktowaniu miłości. To nie [Harlequiny – przyp. A.M.]”³³.

„mijam mijasz mija a zawsze tak samotnie”

Niemожność spełnienia miłosnego w utworach Odojewskiego i Strykowskiego wynika także z bezustannego mijania się potencjalnych kochanków w czasie i przestrzeni³⁴. Postaci spotykają się poniewczasie lub też zbyt wcześnie. Znają się od dzieciństwa, ze szkoły, są spokrewnieni, mieszkają razem, jednak nic o sobie nie wiedzą. Nie potrafią w pełni scharakteryzować uczuć wobec siebie. Relacje łączące bohaterów są nieudolne i dysfunkcyjne mimo starań obu stron, dają o sobie znać niespełnione ukryte pragnienia rodzące nieporozumienia³⁵. Bohaterowie daremnie szukają wzajemności; zostają sami ze swoimi uczuciami, kochają projekcje ukochanej osoby – fikcje osadzone we własnej świadomości, nie realnych ludzi, którzy ranią. „Kochankowie ponawiają daremne gesty akceptacji i odrzucenia – zawsze o moment spóźnione, już nie odpowiadające potrzebom tego, do kogo były skierowane”³⁶. Katarzyna gardzi Pawłem, darząc uczuciem Piotra, przez którego wkrótce zostaje opuszczona. Narrator *Milczenia* wyrzeka się Maryli, by powrócić z oświadczyniami i zostać odrzuconym; opuszcza też Mariana, by wrócić do niego i zostać wyproszonym za drzwi. Tommaso udaje, że nie zauważa uczuć Mistrza, aby po jego odejściu okazać pocałunkiem w czoło to, czego zwerbalizować nie potrafił. Karol mijają się natomiast z Pauliną, by na koniec ich drogi się rozeszły. Zarówno utwory Odojewskiego jak i Strykowskiego opowiadają o „głodzie. Głodzie innego człowieka, będącym zarazem głodem samowiedzy. Nic nie jest tutaj dostępne. Nic się nie spełni. Wszystko zatrzymuje się, zamiera w czasie, nie ma wczoraj i jutro. Jest trwanie, wypełniające pamięć: trwanie będące sublimacją głodu”³⁷.

Wyjątek stanowi odwzajemnione uczucie Karola do Oksany – w ostatniej powieści, *sui generis* palinodii koszmarów miłosnych z poprzednich utworów, uczucia funkcjonują jako pomost, nie bariera między dwojgiem ludzi. Niespełnienie i wieczna tęsknota bohaterów „cyklu podolskiego” w *Oksanie* przepoczwarzają się w uczucie idealne, spełnione, możliwe, gdzie kochankowie nie rozmiągają się, a zrzędzeniem kapryśnego losu – odnajdują, by na koniec fizycznie jedynie się rozdzielić.

Obrazowanie erotyczne w analizowanych utworach Odojewskiego i Strykowskiego³⁸ bazuje na kontradycji, paradoksie, ciągłym „przechodzeniu obok siebie” – miłość

³² T. Swoboda, *Kultura współczesna a ucieczka od milczenia*, „Fraza” 2002, nr 1/2, s. 200.

³³ A. Nasiłowska, *Wakacyjny romans*, „Polityka” 1999, nr 32, s. 48.

³⁴ Por. M. Rembowska-Płuciennik, „...nawet nie musi się kochać, to dość trudne...”..., *passim*.

³⁵ Zob. *eadem*, *Poetyka i antropologia...*, s. 117.

³⁶ *Eadem*, „...nawet nie musi się kochać, to dość trudne...”..., s. 113.

³⁷ Z. Bauer, *Głód*, „Nowe Książki” 1994, nr 2, s. 35.

³⁸ Wyłączając wątek uczucia łączącego Karola i Oksanę.

w twórczości pisarzy nie pozwala, by „zapomnieć o jej niezmiennym uwikłaniu w ból, rozpacz niespełnienia oraz rozstania, te międzyludzkie, tymczasowe, i te ostateczne”³⁹.

Eros i Thanatos

Bohaterom nieustannie towarzyszy tchnienie śmierci. Thanatos jest nieodłącznym elementem życia, przychodzi niespodziewanie, by zaskoczyć Oksanę i Karola, paradoksalnie zabierając spośród żywych kobietę zamiast śmiertelnie chorego mężczyzny. Thanatos zabiera też Michała Anioła, nie pozwoliwszy mu doznać jedynej próby zbliżenia ze strony Tommasa – ostatniego pocałunku. Jakub z *Milczenia* w tajemniczy sposób zostaje wyrwany śmierci przez żonę, Leę. Pod wpływem wizyty „w zaświatach” zmienia sposób postrzegania tego, co go otacza, akceptuje swą tożsamość i pozwala tęsknotom zaistnieć, ujrzeć światło dzienne. Osnowę dla miłości w „cyklu podolskim” stanowią obrazy frenetyczne i katastroficzne, wizje nicości i zagłady towarzyszą szukającym się po omacku postaciom na każdym kroku – miłość jest tu „doświadczeniem destrukcyjnym, trwale skażonym cierpieniem. Splata się tak ściśle z doznaniem krańcowymi, iż nie można jej przypisać wartości jednoznacznie pozytywnych. Człowiek nigdy nie dojrzewa na tyle, by przyjąć ją i nie ugiąć się pod jej ciężarem”⁴⁰. Katarzyna, Paweł i Piotr wciąż odczuwają mrowienie, zimno, drżą, trzęsą się – „chłód przenikający ciała bohaterów jest «śmiertelnym chłodem» wprowadzającym bezwład (...) Wszechogarniający chłód unicestwia jednak każde silniejsze uczucie. Bohaterowie jeszcze za życia doznają chłodu śmierci, który nie tylko obejmuje ich ciała, lecz przenika również w głąb uczuć i myśli”⁴¹.

Związek miłości i śmierci obrazują Pieti Michała Anioła. ‘Pietà’ etymologicznie, z włoskiego, oznacza miłosierdzie, litość, z łaciny natomiast – miłość zgodna z powołaniem. Mistrz renesansu misternie dokończył swe pierwsze dzieło, nie zaznał jeszcze bowiem ciężaru uczucia z całym bólem, jaki ze sobą niesie.

Ogrom miłosnego cierpienia w pełni obrazuje dopiero ostatnia Pietà Rondanini – dzieło najdoskonalsze, nigdy nieukończone, ukazujące ogrom afektów wstrząsających Mistrzem⁴². Toporność kształtu, niewydobycie pełni formy z nieociosanego kamienia symbolizuje, że miłość nie zawsze jest zgodna z powołaniem, że przychodzi nie wtedy, gdy trzeba, i nie tam, gdzie trzeba – ostatnia, niesymetryczna, nieharmonijna, fragmentaryczna, jakby wyrażała rozdarcie i gorycz Mistrza, mówiąc, wbrew etymologii, o jego porażce w sferze Erosa. „Ostatnia Pietà” nigdy nie została skończona, na zawsze już jest potencjalna w swej formie, a dzięki temu uchylająca się upływowi czasu, zawsze współczesna, zatrzymana w każdej terażniejszości, a równocześnie

³⁹ J. Bytner, *Antynomie* („Tommaso del Cavaliere” Juliana Strykowskiego), <http://verte.art.pl/literatura/antynomie/> [12.09.2011.], s. 1.

⁴⁰ Zob. M. Rembowska-Płuciennik, „...nawet nie musi się kochać, to dość trudne...”..., s. 113.

⁴¹ E. Szczepkowska, „Ruch jest li tylko inną postacią bezruchu”. *Z problematyki opisu w trylogii kresowej Włodzimierza Odojewskiego* [w:] *Teksty. Konteksty. Interpretacje*, pod red. D. Ossowskiej, Olsztyn 1994, s. 144.

⁴² Zob. J. Falkowski, *Eros ciemny i jasny*, „Krzywe Koło Literatury” 1991, nr 4, s. *passim*.

funkcjonująca w przeszłości⁴³. Rzeźba ta może być emblematem dla uczuć bohaterów analizowanych w tej pracy utworów Odojewskiego i Strykowskiego. Emocje owe są bowiem zawsze tylko możliwe, nigdy niespełnione, utrwalone przez „błysk magnety”⁴⁴, zatrzymane przez klisze pamięci i już nigdy nie kontynuowane w podobnej formie, obrośnięte w bańnię opowiadane sobie samemu – „miłość przynależy do przeszłości – zostaje zaprzepaszczona, zanim jeszcze zaistnieją okoliczności, aby mogła się utwalić. Istnieje zawsze jako potencjalność, która nie zdąży się wypełnić”⁴⁴.

Eros i Thanatos pozostają nierozłączni. Śmierć przerywa miłosne uniesienia Ireny i Teodora, Katarzyny i Aleksego, wkracza do alkowy młodej wdowy przez obecność Pawła, zabiera Oksanę zamiast Karola, zamyka oczy Michałowi Aniołowi, próbuje zabrać spośród żywych Jakuba. Miłość z kolei wyrywa Karola z objęć śmierci, resztki tłącego się uczucia pozwalają Katarzynie przetrwać biologicznie w niemieckim burdelu, Piotra i Pawła popycha w wir walki i zemsty, bohaterowi *Milczenia* pozwala po wielu mozolnych próbach dotrzeć do siebie samego. Obrazowanie erotyczne u Odojewskiego i Strykowskiego ukazuje antynomiczność obu sfer, potwierdzając sprzeczność z utworu Jana Lechonia – „śmierć chroni od miłości, a miłość od śmierci”.

Historie miłosne Odojewskiego i Strykowskiego układają się w ciągi figur miłosnych⁴⁵, są to obrazy szczególnie, mozaiki emocji maskujące udrękę samotności, ból istnienia i pragnienie bliskości ukochanej i pożądaney osoby. Wybrane tu przeze mnie utwory obydwu pisarzy „odbrązawiają” miłosne obrazowanie, skłaniają się ku modernistycznemu bólowi egzystencji, pozostając jednak blisko tradycji romantycznej. Wizji uczuć Odojewskiego czy Strykowskiego daleko do metafizyki – miłość jest mocno osadzona na ziemi, głęboko ludzka, a więc niedoskonała, raniąca, niespełniona, nieodwzajemniona, przez co uwiarygodniona i bliska odbiorcy. To miłość prawdziwa do bólu, zagmatwana i zaskakująca, kapryśna i nieprzewidywalna, młodzieńcza i dojrzała zarazem, zmienna i stała, a wreszcie niepoznawalna jak sam człowiek. Miłość ta „dzieje się” w jego wnętrzu, ukazując bogactwo i jarzmo uczuć, rozgrywa się w ciszy. Jak zauważyła Helena Zaworska – „nadmiar słów zabija erotykę. W życiu i w literaturze”⁴⁶. Brak słów czyni miłość niewypowiedzianą, przez co także niemożliwą i niespełnioną, ale potencjalną – nie reszta, a całość pozostaje milczeniem.

Abstract

„Broken mechanisms” of love in selected works of Włodzimierz Odojewski and Julian Strykowski

In the article there has been made the comparative analysis of love and erotic topoi and of its realization in selected works of Włodzimierz Odojewski and Julian

⁴³ Z. Taranienko, „*Pieta Rondanini*” – z podróży, wrzesień 1983 [w tegoż:] *Uwagi o sztuce współczesnej*, Warszawa 1988, s. 111.

⁴⁴ Zob. M. Rembowska-Pluciennik, „...nawet nie musi się kochać, to dość trudne...”..., s. 114.

⁴⁵ Zob. R. Barthes, *Fragmenty dyskursu miłosnego*, Warszawa 1999, *passim*.

⁴⁶ H. Zaworska, *Smutek gejów* [w tejże:] *Lustra Polaków*, Łódź 1994, s. 177.

Strykowski. Writers' output has been compared on account of the similar type of love illustration defined here as 'the poetics of a dodge' based on ellipsis, omitting, concealment. The attention has been attracted to the problem of silence within the structure of presented world in works and to unique feeling descriptions being pejorative most often. There have also been presented the issues of elapsing, characters' failing to meet and, connected with this, the problem of unfulfilment. The relationship between Eros and Thanatos, which based on antinomy is the structural pivot of the presented world, occurring in both writers' prose has been recapitulated. The analysed pictures of love in writers' works have been categorised as negative and non-metaphysical affection connected with seeking characters' identity and the condition of a contemporary man.

Słowa kluczowe

erotyka w literaturze, miłość w literaturze, Eros i Thanatos,
polska literatura współczesna

Bóg umarł. Friedrich Nietzsche

W *Wiedzy radosnej* Nietzsche po raz pierwszy przerywa tabu i formułuje jedną z swych centralnych tez, jedną z koncepcji o kluczowym znaczeniu dla zbliżającego się wieku dwudziestego: „Bóg umarł”. Odtąd temat ten zajmować go będzie aż do ostatnich dni jego świadomego życia. Gwoli przypomnienia: śmierć biologiczną filozofa w 1900 roku poprzedza choroba psychiczna, która w gruncie rzeczy była równoznaczna ze śmiercią intelektualną. W ostatnich 11 latach życia filozof nie stworzył ani jednej linijki tekstu, poza dosłownie kilkoma wyrazami najprawdopodobniej mechanicznie przepisanyymi albo napisanyymi pod dyktando osób, które zajmowały się jego opieką. Śmierć Boga, o której mowa po raz pierwszy w *Wiedzy radosnej* – ewidentne jest tu stylizowanie informacji o śmierci Boga na biblijną radosną nowinę – w aforyzmie zatytułowanym *Człowiek oszalały*, przewijać się będzie przez wszystkie późniejsze pisma niemieckiego myśliciela jako swego rodzaju lejtmotyw. Jej ślady odnajdujemy w takich dziełach jak *To rzekł Zaratustra*, *Poza dobrem i złem*, *Antychrześcijanin*, *Ecce homo*. Przytoczmy raz jeszcze obrazoburczy aforyzm w jego całościowym brzmieniu:

„Czy nie słyszeliście o owym oszalałym człowieku, który w jasne przedpołudnie latarnię zaświecił, wybiegł na targ i wołał bezustannie: »Szukam Boga! Szukam Boga!«. – Ponieważ zgromadziło się tam właśnie wielu z tych, którzy nie wierzyli w Boga, więc wzbudził wielki śmiech. Czyliż zginął? spytał jeden. Czyż zabłąkał się jak dziecko? rzekł drugi. Czy się ukrywa? Może boi się nas? Czy nie wsiadł na okręt? Wywędrował? – tak krzyczeli i śmieli się w zgielku. Oszalały człowiek wskoczył między nich i przesywał ich spojrzemiami swemi. »Gdzie się Bóg podział? zawołał, powiem wam! Zabiliśmy go – wy i ja! Wszyscy jesteście jego zabójcami! Lecz jakżeż to uczyniliśmy? Jakżeż zdołaliśmy wypić morze? Kto dał nam gąbkę, by zetrzeć cały widnokrąg? Cóż uczyniliśmy, odpętując ziemię od jej słońca? Dokąd zdąża teraz? Dokąd my zdążamy? Precz od wszystkich słońc? Nie spadamyż ustawicznie? I w tył, i w bok, i w przód, we wszystkich kierunkach? Jestże jeszcze jakieś na dole i w górze? Czyż nie błądzimy jakby w jakiejś nieskończonej nicości? Czyż nie owiewa nas pusty przestwór? Czy nie pozimniało? Czy nie nadchodzi ciągle noc i coraz więcej nocy? Nie trzebaż zapalać latarni w przedpołudnie? Czy nie słyhać jeszcze zgielku grabarzy, którzy grzebią Boga? Czy nie czuć nic jeszcze boskiego gnicia? – i bogowie gniją! Bóg umarł! Bóg nie żyje! Myśmy go zabili! Jakże się pocieszymy, mordercy nad mordercami?«¹».

¹ Friedrich Nietzsche: *Wiedza radosna*, przeł. L. Staff, Warszawa 1906, s. 167-168; podkr. oryg.

Sytuacja na targowisku jest jasna i niedookreślona jednocześnie. Czytelność przekazu bierze się z modelowej sytuacji w myśl teorii komunikacji: mamy tu nadawcę, komunikat i odbiorcę. Niejasność z kolei wynika z wystąpienia zakłóceń. Oto nadawcą jest człowiek szalony albo taki, który za szalonego jest uważany. Czy zatem to, co ma do przekazania światu, zostanie zarejestrowane czy też zignorowane? Czy zatem tego komunikat zmusi odbiorców do reakcji czy może raczej podzieli los innych informacji skazanych na niebyt, wyartykułowanych niejako w samotności? Nie bez znaczenia z pewnością jest szaleństwo człowieka, o którym mowa w aforyzmie. Czy jest on szalony z medycznego punktu widzenia czy też za szalonego – za sprawą niezrozumiałych słów i gestów – się go uważa? Czy mówi od rzeczy na skutek uszkodzeń w mózgu czy też może bierze się go za odludka i dziwaka, albowiem – postaramy się przyjąć na chwilę perspektywę zebranych na targowisku – tylko w chorej głowie mogła zrodzić się myśl o śmierci Boga? A może człowiek ten ma obłęd w oczach, szaleństwo wypisane na twarzy? Przecież każdy, kto dowiedziałby się o śmierci Boga, przeniknął tajemnicę, poznał prawdę, musiałby się pod jej ciężarem ugiąć i załamać. Człowiek, który uzyskał wgląd w prawdę, przypomina kogoś wpatzonego w słońce i przez nie oślepionego. Wreszcie człowiek z targowiska mógł oszaleć, doświadczając obojętności, niezrozumienia, drwiny ze strony otoczenia. Wysoką cenę płacą jednostki wrażliwe, które, nie odnajdując się w grupie, stają się z czasem outsiderami, dziwakami, szaleńcami. Ironia losu: człowiek oznajmiający na targowisku śmierć Boga popada w obłęd. Tę samą cenę za wgląd w prawdę zapłaci kilka lat później sam Nietzsche. Ogłoszenie śmierci Boga wywołuje całą lawinę pytań: Czy można w niezrozumieniu, z jakim spotyka się szalony człowiek, doszukać się analogii do czasów współczesnych Nietzschemu? Czy Nietzsche w związku z tym nie znalazł się w podobnej sytuacji co oszalały człowiek? W jakiej mierze my – ludzie dwudziestego pierwszego wieku – różnimy się od zebranych na targowisku i w jakim stopniu reagujemy inaczej od współczesnych Nietzschemu?

Śmierć Boga to zakłócona relacja między pytaniami i odpowiedziami. Szereg pytań, odpowiedzi brak. Kto zabił Boga? Nietzsche? A może Nietzsche to jedynie wnikliwy obserwator, który dokonuje diagnozy współczesności, sejsmograf, rejestrujący najdrobniejsze drgania? „W Europie znalazłoby się teraz pewno kilkanaście milionów ludzi należących do różnych narodów, którzy już »nie wierzą w Boga«”². Czy śmierć Boga jest przykładem śmierci naturalnej czy też może śmierci z udziałem osób trzecich? I jeszcze jedno pytanie, jakby było ich mało: o ile nie mamy wątpliwości co do metaforycznego charakteru śmierci Boga, to wątpliwości musi budzić pytanie: w jaki sposób zabija się Boga?

Tylko dwa słowa w języku polskim (Bóg umarł), trzy słowa w języku niemieckim (Gott ist tot), a zamęt i skutki porównywalne z eksplozją bomby. Nie można stawiać pytań dotyczących śmierci Boga i szukać na nie odpowiedzi bez znajomości filozofii Nietzschego i bez zrozumienia czasów, w których doszło do jej obwieszczenia. Śmierć Boga to swoiste ogniwo w długim łańcuchu wydarzeń: miała ona swój długi okres inkubacyjny, zarówno w życiu Nietzschego jak i w procesach historycznych (w tym sensie była produktem dziejów), miała ona również swoją ogromną siłę oddziaływa-

² Friedrich Nietzsche: *Jutrzenka*, przeł. L.M. Kalinowski, Kraków 2006, s. 65.

nia (w tym sensie tworzyła historię). W nawiązaniu do niej ogłoszono na przykład kolejne ważne śmierci: śmierć autora (Roland Barthes), śmierć człowieka (Michel Foucault), śmierć krytyka (Martin Walser), koniec historyka (Francis Fukuyama). W kontekście śmierci Boga należy pamiętać, że Nietzsche nie był pierwszym myślicielem, który ją oznajmił, czyniono to bowiem już po wielokroć przed nim. Za przykład posłużyć może tworzący w pierwszej połowie dziewiętnastego wieku niemiecki pionier anarchizmu Max Stirner. W jego dziele życia *Jedyny i jego własność* czytamy: „U progu nowej ery stoi »Bóg-Człowiek«. Czyż u jej kresu jedynie Bóg z niego uleci, a może Bóg-Człowiek umrze, gdy tylko umrze w nim Bóg? Nie zastanawiano się nad tą kwestią i sądzono, że się z nią uporano, gdy w naszych czasach doprowadzono do zwycięskiego końca dzieła Oświecenia, dzieła przewycięzania Boga. Nie zauważono jednak, że Człowiek uśmiercił Boga, by teraz stać się – »jedynym Bogiem na wysokościach«”³.

Zacytowany fragment zdaje się być interesujący również z innego względu: nie-trudno doszukać się w nim kolejnej analogii do Nietzschego. Obaj myśliciele ujmują śmierć Boga w szerszym kontekście: łączą ją bowiem z pojawieniem się jego następcy. Jeśli śmierć Boga nie ma przejmować nas grozą i brzmieć jak wyrok, to jej pozytywny wydźwięk zawdzięczamy faktowi, że ma ona wskrziesić nowe siły w starym człowieku. To śmierć, która ożywia. Bóg musiał umrzeć, jeśli na ziemi miał się pojawić najlepszy reprezentant ludzkości: nadczłowiek. Śmierć Boga staje się w związku z tym warunkiem i momentem inicjującym narodziny nadczłowieka: oba wydarzenia są wobec siebie komplementarne, od siebie ściśle zależne. Nadczłowiek to jednostka, dla której wiążąca i konstytutywna staje się sztuka przewycięzania: nadczłowiek przewycięża w sobie zarówno człowieka jak i Boga, zarówno to, co ogranicza go od środka (ból, słabości, kryzysy, deficyty), jak i to, co zniewala go na zewnątrz (Bóg, los). Z przewycięzonych słabości rodzi się siła, jak w aforyzmie Nietzschego: „Co mnie nie zabija, czyni mnie silniejszym”⁴. Porażki zostają przekute w sukcesy, do wykuwania i hartowania własnego życia z użyciem młota nawołuje w wierszu *Kowal* Leopold Staff. Trzeba sięgnąć dna, by móc się od niego odbić. Przewycięzony człowiek staje się zaczynem nadczłowieka, choć nawet nadczłowiekowi nigdy do końca nie uda się przewyciężyć w sobie tego wszystkiego, co ludzkie. Jeśli z przewycięzania nadczłowiek czerpie swą moc, to musi on stale znajdować w sobie coś, co kwalifikuje się do przewyciężenia. Proces przewycięzania nadaje życiu ludzkiemu dynamikę i przekazuje siłę, siłę konieczną choćby do pokonywania kolejnych piętrzących się w życiu ludzkim przeszkód, do pokonywania tego, co marne, liche, jałowe, połowiczne, przeciętne, letnie. Przewycięzanie jest kategorią, na mocy której różnicować możemy pomiędzy człowiekiem i nadczłowiekiem. Pierwszy ulega, godzi i poddaje się okolicznościom, drugi traktuje niesprzyjające okoliczności jako wyzwania – podjęcie walki wyzwala w nim nowe pokłady energii. Dla unaocznienia owych różnic posłużę się obrazem zaczerpniętym ze świata przyrody. Zwierzę, któremu nie uda się

³ Max Stirner: *Jedyny i jego własność*, przełożyli i przypisami opatrzyli J. i A. Gajlewiczowie, wstępem poprzedził L. Kusak, Warszawa 1995, s. 180.

⁴ Friedrich Nietzsche: *Zmierzch bożyśczech*, przełożył, opracował i posłowiem opatrzył P. Pieniążek, Kraków 2003, s. 6.

atak na ofiarę, z jeszcze większą siłą, determinacją i pasją rusza do kolejnego ataku. I w swoich atakach nie ustanie dopóty, dopóki ofiara nie padnie jego łupem. Zwierzęta zawdzięczają swoją determinację nieświadomości. Brak świadomości oznacza w tym konkretnym wypadku nieświadomość porażki. Inaczej rzecz się ma z ludźmi, świadomość, a co za tym również idzie, świadomość porażki może mieć u nich dwojakie następstwa: może paraliżować bądź wyzwalać nowe siły. Świadomość porażki, która ciąży i paraliżuje, ujawnia słabość charakteru, przeciwieństwo istoty nadczłowieka, na którego nieudana próba działa mobilizująco. Ścisłą zależność pomiędzy przezwyciężaniem przeciwności losu i wewnętrzną siłą, gdzie z jednej strony pokonywanie trudów życia dodaje siły, z drugiej zaś trzeba mieć siłę, by móc trudy życia pokonywać, Nietzsche wyrazi w formie pytania: czy drzewo „mające dumnie wznwyż rosnać, mogłoby się obejść bez niepogód i burz: czy wrogość i opór z zewnątrz, czy wszelka nienawiść, zazdrość, samolubstwo, nieufność, srogość, zachłanność i gwałtowność do sprzyjających nie należą warunków, bez których nawet wielki wzrost cnoty jest niemożliwy? Trucizna, od której słabsza niszczy natura, jest dla mocnego wzmocnieniem – on też jej nie zwie trucizną”⁵. Dla mnie osobiście synonimem nadludzkiego wysiłku, uosobieniem charakteryzującej nadczłowieka idei przezwyciężania okazują się przełamujący bariery i granice ludzkich możliwości niepełnosprawni sportowcy.

Nie przez przypadek zapewne niemieckie pojęcia „nadczałowiek” (Übermensch) i „przezwycięzać” (überwinden) wykazują podobieństwa w brzmieniu. Rzecz, która niestety gubi się w przekładzie na język polski.

Nietzsche nie był pierwszym myślicielem oznajmającym światu śmierć Boga. Ubiegł go w tym chociażby Max Stirner. Niepojętym zrzędzeniem losu to jednak Nietzsche uchodzi w powszechnej świadomości za filozofa, który jako pierwszy odważył się wypowiedzieć obrazoburcze słowa. Czy mamy tu do czynienia z dziełem przypadku czy też raczej z ekstremalną w formie i treści, przebijającą wszystkie dotychczasowe obwieszczenia ekspresją? Szukanie analogii i korzeni nietzscheańskich słów musi zaprowadzić również do początków chrześcijaństwa. Niemiecki filozof oznajmia w latach osiemdziesiątych dziewiętnastego wieku, że Bóg umarł, ale przecież nie jest to pierwszy przypadek śmierci Boga. Pierwszy – z historycznego i teologicznego punktu widzenia – wydarzył się dwa tysiące lat temu. Mowa oczywiście o Chrystusie. Śmierć Boga jest faktem, za jej nieuchronnością przemawia zarówno nietzscheański postulat przewartościowania wartości, a więc wezwanie do odwracania porządku rzeczy⁶, jak i jego koncepcja wiecznego powrotu tego samego. Wszystko,

⁵ Friedrich Nietzsche: *Wiedza radosna*, op. cit., s. 58; podkr. oryg.

⁶ Cezary Wodźński ujmuje tę kwestię następująco: „Dekretowana przez Nietzschego »śmierć Boga« oznacza odwartościowanie (*Entwertung*) najwyższych wartości: świat nadzmysłowy traci realną siłę oddziaływania w metafizycznych dziejach. (...) W kategoriach metafizycznych znaczy to, że dowartościowany byt jako taki nie posiada już ani sensu, ani celu, nie jest jednością i całością, nie ma też charakteru bytu prawdziwego. Komplementarnym momentem procesu odwartościowania jest w wizji Nietzschego zadanie przewartościowania (*Umwertung*) wszystkich wartości. Nie chodzi tu jednak o zastąpienie zdewaluowanego systemu wartości innym, konkurencyjnym systemem – byłoby to zresztą niemożliwe w świetle totalności odwartościowania – ale o wydarzenie znacznie bardziej radykalne i gruntowne. Destrukcji uległ bowiem nie tyle jakiś system wartości, ile zasada stanowienia wartości (*Prinzip der Wertsetzung*), która

co wydarzyło się po raz pierwszy, będzie się musiało cyklicznie i wiecznie powtarzać. Śmierć Boga nie stanowi tu bynajmniej wyjątku.

Reasumując: już raz w dziejach ludzkości uśmiercono, a dokładnie ukrzyżowano Boga. Drugi raz Boga uśmierca Nietzsche, odwołując się przy tym do idei przewartościowywania wartości lub koncepcji wiecznego powrotu tego samego. Jeśli założymy, że ofiarą Nietzschego pada Chrystus (jedyne znany w religiach świata przypadek Boga i człowieka zarazem), to ma to swoje ściśle określone powody i konsekwencje. Otóż Nietzsche zabija Boga w Chrystusie, aby mógł zrodzić się Chrystus-człowiek, Chrystus-nadczłowiek. Wszak śmierć Boga stanowiła warunek narodzin nowego typu człowieka: nadczłowieka. Ponadto Nietzsche zabija Boga, aby samemu móc zająć jego miejsce. W wielu swoich pismach i listach stylizuje się na Chrystusa, zdaje mu się zazdrościć charyzmy, mocą której wpływał na ludzi. Można zadać sobie pytanie, czy zabicie Boga nie było Nietzschemu potrzebne do przejęcia energii, boskiej energii? Na podobieństwo dawnych myśliwych, którzy spożywając serce upolowanego zwierzęcia, a więc organ, w którym zgodnie z dawnymi wierzeniami kryła się moc, wchodzili w posiadanie jego *mana*.⁷ Na podobieństwo ludów prymitywnych, których członkowie zjadali serca wojowników wrogich plemion dla spotęgowania własnej mocy. Na podobieństwo wreszcie królowej z bajki braci Grimm, która każe swojemu podwładnemu zabić Śnieżkę i przynieść jej serce. Spożycie serca zabitego równoznaczne było z przejęciem nie tylko energii, ale i jego przymiotów i atrybutów.

Istnienie Boga implikuje silny rozdział pomiędzy tym, co boskie i ludzkie: Bóg ucieleśnia boskość, człowiek jedynie to, co ludzkie. Śmierć Boga znosi ów rozdział i daje człowiekowi możliwość doświadczenia boskości rozumianej jako wolność, niezależność, autarkiczność, siła sprawcza, siła stwórcza, nieśmiertelność. Człowiek zajmujący miejsce Boga stanie się kimś więcej niż człowiekiem. Nadczłowiekiem. Bycie nadczłowiekiem z kolei uczyni z niego istotę nieśmiertelną. Nieśmiertelność należy tu wiązać z przewyciężaniem, a więc cechą, która konstytuuje nadczłowieka. W nieśmiertelności wyraża się przewyciężanie śmierci, a więc pozostawienie po sobie śladów życia w różnej postaci: od dzieł sztuki zaczynając, przez zasługi i heroiczne czy-

w dotychczasowej postaci warunkowała rozróżnienie i podporządkowanie bytu »zmysłowego« bytowi »nadmąsłowemu«. (...) W terminologii Nietzschego nową zasadą stanowienia wartości (podstawowym charakterem bytu w całości) jest: wola mocy" (Cezary Wodziński: *Wstęp*, w: Martin Heidegger: *Nietzsche*, przekład zbiorowy, t. I, Warszawa 1998, s. XXIV-XXV).

⁷ Ernst Jünger zwraca szczególną uwagę na serce jako trofeum myśliwskie służące fizycznemu i – nade wszystko – duchowemu wzmocnieniu: „Myśliwy to stary typ, który zachował wiele pierwotnych cech. Wyróżnia go głód trofeów służących zwiększaniu magicznej mocy. Domki myśliwskie to magiczne miejsca, gdzie w czaszkach, kościach, skórkach zwierząt przechowuje się ich życiowe moce. (...) Prawdziwy myśliwy ma przy sobie zawsze coś z upolowanych zwierząt, tak samo jak jest ubrany w ich futra czy skóry" (Ernst Jünger: *Jahre der Okkupation*, Stuttgart 1958, s. 197; jeśli nie zaznaczono inaczej, cytaty podaję w swoim przekładzie). Podobnym komentarzem opatrzył interesujące nas zjawisko Zbigniew Kaźmierczak: „Stąd staje się możliwe zjedzenie czyjejś duszy; spożycie serca albo innej substancji duszy wroga oznacza przyrost własnej substancji duszy" (Zbigniew Kaźmierczak: *Friedrich Nietzsche jako odnowiciel umysłowości pierwotnej. Analiza w kontekście fenomenologii religii Gerardusa van der Leeuwa*, Kraków 2000, s. 46; podkr. oryg.).

ny, na zasadzonym drzewie i spłodzonym potomstwie kończąc. Jednostka nadludzka współtworzy historię, a przez to na zawsze zapada w pamięci potomnych. Można nad jej grobem usłyszeć słowa: „Nie umarł, albowiem żyje w naszej pamięci”.

Nietzsche zabija Boga-Chrystusa i sam zaczyna się na niego stylizować: w utworze *Antychrześcijanin* proponuje, aby po jego śmierci rozpocząć nową rachubę czasu, pisze quasi-autobiografię *Ecce homo*, a przecież pamiętamy, że słowa „oto człowiek” zostały skierowane właśnie do Chrystusa. Ponadto przewiduje, że jego filozofia swoim zasięgiem, wpływem na ludzi i głębią ujęcia zjawisk przyćmi stare religie, że sama w końcu stanie się religią. Ostatnie listy, pisane na krótko przed popadnięciem w obłęd, Nietzsche sygnuje jako „ukrzyżowany”.

Kiedy mówimy o Nietzschem jako śmiertelnym wrogu chrześcijaństwa, należy pamiętać o tym, że zgoła inaczej wyglądał stosunek filozofa do Chrystusa. Chrystusa Nietzsche nazwał pierwszym i ostatnim chrześcijaninem, jakiego wydała matka ziemia. „*Advocatus diaboli* i oskarżyciel Boga”⁸, jak Nietzsche sam o sobie mawiał, wypowiadał się z atencją i szacunkiem dla Chrystusa, rewolucjonisty i indywidualisty, który zmienił bieg historii. Na przychylność niemieckiego filozofa liczyć nie mogła sama religia, synonim ograniczonego, albowiem skoszarowanego, zideologizowanego i zinstytucjonalizowanego myślenia. Owo rozgraniczenie stało się zresztą powodem, dla których współczesny polski tłumacz Nietzschego Grzegorz Sowiński zdecydował się na inny przekład tytułu dzieła *Antychryst*. W miejsce słowa „antychryst” pojawia się u niego „antychrześcijanin”, co ma dobitniej podkreślać antypatię Nietzschego nie wobec Chrystusa, a wobec chrześcijaństwa właśnie.

Śmierć Boga to przestrzeń nie do ogarnięcia, również w zakresie interpretacyjnym. Wprawdzie współczesna hermeneutyka znosi pytania w rodzaju: „Co autor miał na myśli?”, przyznając czytelnikowi rolę nadrzędną w konstruowaniu sensu tekstu, czyniąc w ten sposób z czytelnika współautora, a nawet samodzielnego autora tekstu, to jednak możemy na próbę oddać głos samemu Nietzschemu. W wielu miejscach pozostawionych po sobie dzieł zdradza powody, dla których Bóg musiał umrzeć, zginąć. Nie sposób przy tym przejść obojętnie nad zarysowującym się kontrastem. Wypowiedzi, które rozsadza ciężar znaczeniowy, nierzadko ujęte są w lekkiej formie. Pozorna sprzeczność, która przenika całe dzieło filozofa. Nietzschemu jako wielkiemu apologetce życia z trudnością przychodzi wiara w Boga, któremu brak lekkości i radości (z) życia, który ani śpiewać, ani tańczyć, ani śmiać się nie potrafi. „Uwierzyłbym tylko w takiego boga, który potrafi tańczyć”, „Stracony niech będzie dla nas każdy dzień, w którym się bodaj raz nie zatańczyło! I fałszem niech będzie dla nas każda prawda, która choć raz nie wzbudziła śmiechu!”⁹. Po wtóre na człowieku zabicie Boga wymusiły pewne okoliczności. Bóg stał się dla człowieka niewygodnym świadkiem, najprawdopodobniej świadkiem jego postępującej degeneracji: „Bóg, który widział wszystko, nawet człowieka – ten Bóg musiał umrzeć! Człowiek nie znosi tego, by żył taki świadek”¹⁰, bądź niewdzięcznym obiektem miłości: „Miłość do jednego jest bar-

⁸ Friedrich Nietzsche: *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden*, red. G. Colli, M. Montinari, t. 10 (*Nachgelassene Fragmente 1882–1884*), München 1999, s. 27.

⁹ Friedrich Nietzsche: *To rzekł Zarastustra. Książka dla wszystkich i dla nikogo*, przeł. S. Lisiecka, Z. Jaskuła, b. n. m. 2005, s. 36 i 204 (Biblioteka „Gazety Wyborczej”, t. 19).

¹⁰ *Ibidem*, s. 257; podkr. oryg.

barzyństwem: spełnia się bowiem kosztem pozostałych. Również miłość do Boga”¹¹. Śmierć Boga mogła w końcu zostać spowodowana jego litością nad człowiekiem: „»Bóg nie żyje; Bóg umarł ze współczucia dla ludzi«”¹².

Interpretując nietzscheańską formułę śmierci Boga nie można nie uwzględnić czy nie doceniać podkreślanego przez Nietzschego aspektu ciężkości, rozgniewania, mroczności, nieprzystępności, posepności Boga chrześcijan. Taka a nie inna konstrukcja Boga, określonego przez Nietzschego „duchem ciężkości”¹³, ma oczywiście swoje uzasadnienie: służy odebraniu znaczenia życiu doczesnemu i przeniesieniu go do zaświatów. W myśl chrześcijaństwa życie na ziemi to życie z balastem grzechu pierworodnego, a przynajmniej jego konsekwencji (na przykład śmiertelności), z ciężarem grzesznej, a przez to wyklętej cielesności. Na drugim biegunie stoi radość ze zjednoczenia duszy z Bogiem, radość, której przeżycie umożliwia dopiero śmierć. Nietzsche jako orędownik życia w jego wszystkich barwach i kształtach wypowiada zawężonemu przez chrześcijan życiu wojnę. Chrześcijańska nieumiejętność cieszenia się z życia tu i teraz zasługuje na jego dezaprobatę z co najmniej jeszcze kilku względów: Nietzsche dąży do ukształtowania człowieka pełni, a człowiek ascetyczny jest jego przeciwieństwem (pełnia nie znaczy tu bynajmniej pełni osiągniętej, chodzi tu raczej o pełnię postulowaną jako afirmację wszystkich przejawów życia). Filozof angażuje się w wychowanie człowieka aktywnego i dynamicznego, będącego wiecznie w drodze, współczesnego nomadę, który nad cel przedkłada proces (w tym sensie celem staje się proces), a nad jeden punkt widzenia – wielość perspektyw, podczas gdy chrześcijaństwo ukonstytuowało człowieka pasywnego, biernego, nieruchomego, wyposażonego w zestaw gotowych odpowiedzi. *Notabene*: jakież sens mają stawiane przez chrześcijan pytania, skoro z góry znane są odpowiedzi?¹⁴ Różni Nietzschego i chrześcijan również stosunek do cielesności: podczas gdy chrześcijaństwo ciało przeklęło i wyklęło, Nietzsche uczynił z ciała i zmysłów co najmniej równorzędny wobec rozumu aparat poznawczy. Dowartościowanie ciała ma poza tym inny wymiar: stanowi krytykę rozumu, któremu oświecenie przyznało rangę absolutu. Kult rozumu i idąca z nią w parze wiara w postęp już wkrótce miały się obrócić przeciwko ludzkości, już wkrótce ujawniły swą naturę węża, który kąsa własny ogon: wynalezienie broni masowego rażenia i ludobójstwo nie byłyby możliwe bez wyspecjalizowanej wiedzy ludzkiej, skomplikowanej techniki i zaawansowanej technologii. Nietzscheański

¹¹ Friedrich Nietzsche: *Poza dobrem i złem*, przełożył, opracował i posłowiem opatrzył P. Pieniążek, Kraków 2005, s. 71.

¹² Friedrich Nietzsche: *To rzekł Zaratustra*, op. cit., s. 86.

¹³ *Ibidem*, s. 36.

¹⁴ We *Wprowadzeniu do metafizyki* Martin Heidegger pisze: “Ten, dla kogo Biblia stanowi boskie objawienie i prawdę, odpowiedź ma gotową, zanim zostanie zadane pytanie »Dlaczego jest w ogóle byt, a nie raczej nic?«. Powie, że byt, o ile nie jest samym Bogiem, jest przezeń stworzony. Sam Bóg »jest« jako nie stworzony Stwórca. Kto zajmuje pozycję takiej wiary, może wprawdzie w pewien sposób zrozumieć i skutecznie zadawać naszego pytania, ale nie może właściwie pytać, nie porzucając swej wiary i nie biorąc na siebie wszystkich następstw tego kroku. Potrafi on tylko tak postępować, jak gdyby... Ale z drugiej strony, jeśli owa wiara nie naraża się stale na możliwą samozatrąę, nie jest też żadną wiarą, lecz wygodnictwem i uzgodnieniem z sobą, że będzie się obstawać przy doktrynie w jakiś sposób przekazanej tradycją” (Martin Heidegger: *Wprowadzenie do metafizyki*, przeł. R. Marszałek, Warszawa 2000, s. 12).

zwrot ku ciału jest równocześnie zwrotem od filozofii ku fizjologii. Zainteresowanie ciałem – na fali filozofii Nietzschego – osiągnie swoiste apogeum w psychoanalizie i freudowskim kulcie popędów (Erosa i Thanatosa), a u naszego rodzimego autora Stanisława Przybyszewskiego w utworze *Requiem aeternam* przyjmie postać alternatywnego wobec *Biblii* cytatu: „Na początku była chuć”¹⁵. Nietzsche zwraca się poza tym do indywiduów, podkreśla nierówność i różnorodność ludzi, chrześcijaństwo z kolei to „opium dla mas”, gdzie wszyscy są równi wobec Boga i śmierci. W końcu Nietzsche jest orędownikiem bezgranicznej wolności i odpowiedzialności. Do śmierci Boga dojść musiało również dlatego, że silne indywiduum ani nie potrzebowało ani nie akceptowało nadrzędnej instancji. Nietzscheańską wolność można rozumieć jako wolność światopoglądową, jako niezależność, suwerenność i krytyczność myślenia, rzecz nie do wyobrażenia w zinstytucjonalizowanym chrześcijaństwie czy religii w ogóle. Z absolutną wolnością z kolei wiąże się dla niemieckiego filozofa absolutna odpowiedzialność: jesteśmy jedynymi sprawcami swoich słów, czynów, gestów, zachowań i jako tacy samodzielnie ponosimy ich konsekwencje, podczas gdy w chrześcijaństwie, jak w każdej innej wspólnoty o charakterze masowym, odpowiedzialność ulega rozproszeniu. Posługując się nomenklaturą chrześcijańską: chrześcijanin nie odpokutowuje własnych win i grzechów. Uczynił to przed dwoma tysiącami lat Chrystus. Lecz również na odwrót: gdy chrześcijaninowi wyjdzie dobry uczynek, nie on, lecz przemawiający przez niego Bóg jest siłą sprawczą. W sytuacji, gdy w człowieku kiełkuje i rozwija się jakiś dar, mówi się, że nosi on w sobie iskrę bożą. W ten sposób trzeba się dzielić nawet radością z tego, co w nas czy za naszą sprawą dobre.

Kolejnymi miejscami, gdzie rozchodzą się drogi Nietzschego i religii chrześcijańskiej, są pojęcia dobra i zła. Nietzsche zwraca się w swojej filozofii do pojedynczego człowieka, kościół z kolei tworzy wspólnotę. Inaczej pojęcia dobra i zła definiuje jednostka, inaczej – grupa. Dla człowieka dobrem okazuje się to, co zaspokaja jego własne potrzeby; dla grupy z kolei to, co gwarantuje podstawy jej istnienia i umacnia więzi między jej członkami. Nie trzeba chyba nadmieniać, że dobro czy szczęście grupy odbywa się kosztem jednostki. Nietzsche ujął to w *Antychrześcijaninie* w następujących słowach: „Co jest dobre? – Wszystko, co zwiększa w człowieku poczucie mocy, wolę mocy, samą moc. Co jest lichy? – Wszystko, co pochodzi ze słabości. Co jest szczęściem? – Poczucie, że moc rośnie, że opór zostaje przewyciężony”¹⁶.

Reasumując: śmierć Boga w ujęciu Nietzschego jest równoznaczna ze śmiercią rozumu-absolutu, rozumu-uzurpatora z jednej i z dowartościowaniem ciała i tego wszystkiego, co się z nim wiąże, a więc zmysłów, popędów, intuicji, z drugiej strony. Poza tym uznać ją można za przeniesienie środka ciężkości z zaświatów na życie doczesne i za afirmację szeroko pojętej dynamiczności (aktywności człowieka, dynamicznej struktury osobowości ludzkiej, dynamiki procesów dziejowych). W śmierci Boga manifestuje się również zwrot ku jednostce. Indywidualności, a na niej przede wszystkim skupia się Nietzsche, odpowiadałyby takie atrybuty jak wolność, samodzielność, niezależność, suwerenność. Gdy umiera Bóg, rację bytu tracą pojęcia dobra

¹⁵ Stanisław Przybyszewski: *Wybór pism*, oprac. R. Taborski, Wrocław 1966, s. 37.

¹⁶ Friedrich Nietzsche: *Antychrześcijanin*, przeł. G. Sowinski, przedmowa Z. Kuderowicz, Kraków 1999, s. 170; podkr. oryg.

i zła. Stąd Nietzsche umiejscawia indywiduum i nadczłowieka jako jego najwyższą realizację „poza dobrem i złem”. W przypadku nowego człowieka konieczne wydaje się nie tyle całkowite zerwanie z tradycyjnymi pojęciami, co zerwanie z utrwalonymi kategoriami ich oceny. Od tej pory jednostka ludzka sama dla siebie definiuje pojęcia dobra i zła, szczęścia i niedoli. Sama o własnych siłach leci ku własnemu niebu.

Śmierć Boga wyznacza granicę w rozwoju, stanowi cezurę w historii myśli ludzkiej. Obwieszczenie śmierci Boga zmieniło życie ludzkie: inaczej przecież żyje się ze świadomością wydarzenia o tak ogromnej wadze, a inaczej – bez. Przełom dziewiętnastego i dwudziestego wieku, a o nim tu przecież mowa, określane bywa jako przejście od modernizmu do postmodernizmu. Charakterystyczna dla owego przejścia jest świadomość końca starego porządku, upadku mieszczańskiego świata i dewaluacji wyznawanych przez jego reprezentantów wartości. Nic nie było w stanie lepiej wyrazić i unaocznić owego rozkładu aniżeli słowa „Bóg umarł”. Na koniec dziewiętnastego wieku przypada również kres tzw. wielkich narracji. O ile lata sprzed 1900 roku cechowała wiara w istnienie wartości absolutnych i uniwersalnych, manifestująca się w próbach całościowego opisu zjawisk, to w wieku dwudziestym załamuje się świat zorganizowany wokół jednej naczelnej idei. W wieku dziewiętnastym trwają jeszcze chrześcijaństwo z ustalającym hierarchię wartości absolutnym i autorytarnym Bogiem, heglizm i jego samodoskonalący się w rozwoju Duch, oświeceniowa wiara w rozum i postęp, marksizm głoszący nadrzędną rolę proletariatu, nacjonalizmy podporządkowujące wszystkie pozostałe wartości narodowi, psychoanaliza ze swym wszechwładnym erosem. Na początku wieku dwudziestego Max Weber dla określenia stanu ducha epoki posłużył się formułą „pluralizmu i poliwalencji wartości”. Śmierć Boga oznacza w tym wypadku śmierć jednej uniwersalnej prawdy i narodziny wielu subiektywnych, indywidualnych i tymczasowych prawd. Naturalną konsekwencją detronizacji najwyższej instancji stała się wszechobecna relatywizacja. Znalazła ona swój wyraz zarówno w Weberowskiej diagnozie współczesności jako „pluralizmu wartości” jak i w teorii względności Einsteina. Nawet czas stracił rangę absolutnego i ostatecznego punktu odniesienia. Z jednego punktu widzenia zrezygnowało ostatecznie malarstwo: obrazy kubistów przedstawiają obiekt z kilku perspektyw jednocześnie. „W myśl Lyotarda dochodzi do głosu typowa dla postmodernizmu pochwała różnorodności, odmienności, rozproszenia, dyferencji, idiosynkratyczności i oporu wobec tego, co ujednociające, co rości sobie prawo, aby mówić za wszystkich”¹⁷. Socjolog Jerzy Szacki podsumuje: „»Wielka narracja« to pojęcie niezwykle szerokie, obejmujące równie dobrze uniwersalistyczną religię, jak i heglizm czy marksizm, czy, wreszcie, dowolny system filozoficzny lub naukowy, usiłujący zamknąć nieskończone bogactwo i zmienność rzeczywistości w granicach jednej formuły, która wyznaczałaby każdej rzeczy określone miejsce i wytyczała nieprzekraczalne granice. (...) W postmodernistycznym świecie nic nie jest do niczego ostatecznie przypisane, nic i nikt nie ma nigdy swojego stałego miejsca. Zmianie ulegają wyobrażenia przestrzeni i czasu. Pojęcia ładu, prawidłowości, przewidywalności i kierunku zostają wyklęte, podobnie jak słowa »prawda obiektywna« czy »autorytet«”¹⁸. Można ostatecznie kres wielkich

¹⁷ Andrzej Szahaj: *Postmodernizm*, w: Paweł Pieniążek: *Brzozowski. Wokół kultury: inspiracje nietzscheańskie*, Warszawa 2004, s. 176.

¹⁸ Jerzy Szacki: *Historia myśli socjologicznej*, Warszawa 2002, s. 914.

narracji, a więc upadek wizji centralistycznych powiązać z charakterystyczną dla dwudziestowiecznych zachodnich społeczeństw umownością. Relatywizacja i umowność pojęć i odpowiadających im znaczeń zaszły dziś tak daleko, że można się nawet umówić co do tego, kiedy zaczyna się życie, a kiedy następuje śmierć. Do sfery, która jeszcze do niedawna zarezerwowana była wyłącznie dla *sacrum*, wtargnęło *profanum*.

„Bóg umarł”. Obwieszczenie Nietzschego w świetle tego, co się wydarzyło w wieku dwudziestym, można uznać za upadek świętości. Gdy giną świętości, a obowiązującą moc tracą tradycyjne wartości, tworzy się przestrzeń dla powstawania ideologii irracjonalnych. Niektórzy interpretatorzy (Georg Lukács¹⁹) twierdzą, że powstanie i rozprzestrzenienie się ideologii faszystowskiej, narodowo-socjalistycznej i komunistycznej było możliwe jedynie na gruncie neutralizacji i niwelacji obowiązujących dotychczas wartości. Interpretacja formuły „Bóg umarł” w kategoriach upadku wartości uznanych za święte pociąga za sobą inną możliwość odczytania. Jeśli dałoby się ją zastąpić formułą „Umarł król, niech żyje król”, jeśli więc przyjęłoby się, że świat natury i kultury nie znosi próżni, można byłoby stwierdzić, że w miejsce starego boga pojawił się nowy. Wszzechobecna dziś mamona jest tego bodaj najlepszym dowodem. Wystarczy otrzymać spadek, by się przekonać, co dziś dla człowieka jest święte: pieniądze czy więzy rodzinne?

Śmierć Boga da się wyjaśnić również z pomocą następującego skrótu myślowego: człowiek stwarzając Boga dał wyraz swym potrzebom wyższego rzędu. Stworzył Boga, tj. ucieleśnienie (uosobienie) własnych, niedających się tu na ziemi urzeczywistnić ideałów. W dobie królującej mamony, rodzącej się homogenicznej masy, szerzącego się konsumpcjonizmu i umiłowania komfortu, gdy człowiek zredukował swoje potrzeby do najbardziej prymitywnego biologizmu, gdy potrzeby wyższego rzędu zostały wyparte przez najniższe pobudki, Bóg jako odzwierciedlenie tychże właśnie pobudek również musiał sięgnąć dna, a zatem umrzeć.

W końcu „śmierć Boga” interpretować można i należy również jako załazek egzystencjalizmu, a więc pogłębionej refleksji nad samotnością człowieka we wspólnocie i w kosmosie. Bóg jeszcze do niedawna stanowił ostatnią instancję, której można się było zwierzyć z własnych trosk, do której można się było zwrócić z prośbą o podtrzymanie na duchu. Ta świadomość działała na człowieka niczym balsam. Śmierć Boga pozbawiła kojącej świadomości, że na posterunku, gdy oto wszyscy zawiodą i nas opuszczą, trwać będzie Bóg. Bóg umarł. Dopiero teraz przyjdzie człowiekowi zrozumieć istotę prawdziwej samotności i zmierzyć się z absolutnym opuszczeniem. Ciężar, ból i tragizm owej konfrontacji uświadamia nam tekst piosenki *List do M.* w wykonaniu zespołu Dżem.

„Bóg umarł” – Nietzsche. „Nietzsche umarł” – Bóg. Tę ciekawą konstrukcję słowną i myślową w formie graffiti ujrzał Czesław Miłosz na budynku uniwersytetu w Berkeley,

¹⁹ Lukács określi immoralistę Nietzschego mianem pośredniego apologety irracjonalizmu, imperializmu i – w konsekwencji – niemieckiego faszyzmu. Według Lukácsa obecna w filozofii Nietzschego marginalizacja rozsądku i rozumu, apologia intuicji i mitów, arystokratyczna teoria poznania, krytyka społeczno-historycznego postępu utworowały drogę Hitlerowi. Por. Georg Lukács: *Die Zerstörung der Vernunft*, t. I (*Irrationalismus zwischen den Revolutionen*), Darmstadt 1979, s. 15.

na którym wykładał. Chyba nie do końca można się zgodzić z anonimowym autorem przywołanych słów. Jeśli przyjąć, że ludzie nie umierają, żyją i trwają w pamięci potomnych, choćby za sprawą pozostawionych po sobie dzieł, to Nietzsche jest tego doskonałym przykładem. Sam fakt, że kilkadziesiąt lat po jego śmierci ktoś odwołał się do jego myśli, jest tego koronnym dowodem. W obliczu faktów, a więc nad wyraz żywej recepcji i wciąż nowych interpretacji²⁰ śmierci Boga słowa anonimowego autora należy uznać albo za prowokację albo za pobożne życzenie.

Abstract

In my text *Bóg umarł. Friedrich Nietzsche (God is Dead. Friedrich Nietzsche)* I am trying to present the most comprehensive understanding of the diagnosis that is central to Nietzsche's philosophy and 20th-century thought. *Habent sua fata libelli* – as it turns out, not only books, but also words have their strange destinies. Although Max Stirner in his main work *The Ego and its Own* wrote about the death of God long before Nietzsche, it is Nietzsche who is generally regarded as the first one who dethroned God. One cannot imagine the 20th century without the death of God. It was referred to in the proclamations of the end of metaphysics (Heidegger), of history (Fukuyama), of the author (Barthes), of man (Foucault) or the critic (Martin Walser). The death of God can be compared with a supernova explosion. As its result the new order (expressionism) and new man (existentialism) emerges. Will existentialism be able to overcome the absolute solitude that was triggered by the death of God?

Słowa kluczowe

Nietzsche, Max Stirner, Bóg, Chrystus, nadczłowiek, śmierć, samotność, wielkie narracje

²⁰ Świadczyć o tym może najpierw opublikowany na łamach „Tygodnika Powszechnego” 31 stycznia 2010 tekst Jana Hartmana pt. *Zła nowina*, następnie reakcja (lawina tekstów), którą wywołał.

◆ III ◆

Absage, Eisschreiben, Aperitifbrief? **– Zur Analyse der Antworten auf Bewerbungen**

Labor et patientia omnia vincit – so könnte man die heutige Situation auf dem Arbeitsmarkt kommentieren. Denn es gehört zur fast täglichen Tätigkeit jedes sich um eine Arbeitsstelle Bewerbenden, immer neue Bewerbungen zu schreiben und die Beweise dieser Bemühungen zu sammeln. Und so wird man zu einem richtigen Sammler verschiedener Texte, durch die man sein ständiges Bemühen der Arbeitsagentur gegenüber nachzuweisen hat. Dass diese Bemühungen selten vom Erfolg gekrönt werden, bedeutet aber nicht, dass man nachgeben soll. Ganz im Gegenteil. Und diese Anforderungen, die an einen gestellt werden, bleiben auch nicht ohne Einfluss auf die Entwicklung im Bereich der Schreibkunst. Man kann hier sogar einen Zusammenhang beobachten: die Notwendigkeit der potenziellen Arbeitgeber, die langsam zu Absagenschreibern werden, auf die eingereichten Bewerbungen zu antworten, fördert die Popularität bestimmter Antworttexte: Absagenschreiben, Eisschreiben und Aperitifbriefe.

Die Grundlage der Analyse bilden authentische Antworten auf Bewerbungen, die sich den oben genannten Textsorten zuordnen lassen. Es werden ihre Struktur und Merkmale analysiert.

1. Terminologisches

Drei vorher erwähnte Texttypen lassen sich auf gleiche Situation zurückführen. Ihre Entstehung ist nämlich mit der Einreichung einer Bewerbung verbunden. Theoretisch gesehen kann der Bewerber eine positive oder negative Antwort bekommen.

1.1. Absagenschreiben

Die Absagenschreiben sind aus dem Leben des heutigen Menschen nicht mehr wegzudenken. Sie begegnen uns ständig, da bei jeder schriftlich oder mündlich formulierten Bitte eine potentiell negative Antwort mit in Kauf genommen werden muss. Aufgrund der Bedeutung des Nomens ‚Absage‘, verstanden als: (vgl. Duden 2002: 89): 1 a. ‚Zurücknahme [eines Übereinkommens], ablehnender Bescheid‘: *eine A. erhalten*; b. ‚Ablehnung, Zurückweisung‘: *eine A. an totalitäre Politik*, kann man Absagenschreiben folgend definieren: es sind Texte, die 1. von einem Kommunikationspartner 2. auf der Grundlage einer Bitte/ eines Vorschlags oder Angebots 3. schriftlich oder mündlich

formuliert werden, 4. an den anderen Kommunikationspartner (den potentiellen Arbeitgeber) gerichtet werden, 5. und von dem negativ entschieden werden (vgl. Szczek 2006a: 320).

1.2. Eisschreiben

In dem Wunsch *aufs Eis gelegt* zu werden kann man einen Funken Hoffnung sehen. Man wird laut Duden: ‚[vorläufig] zurückgestellt; für spätere Verwendung vorgemerkt‘ (2001: 450). Ob das nun positiv oder negativ gedeutet werden kann, hängt u.a. auch von der weiteren Entwicklung der Situation ab.

Und dies ist auch die Rolle der Eisschreiben, die folgend definiert werden: ‚[der Name – J. S.] stammt von „Ice Letter“ und bezeichnet Reserveschreiben. Damit wird Bewerbern mitgeteilt, dass die ausgeschriebene Stelle schon besetzt ist, ihnen also keine Stelle angeboten werden kann. Die Ablehnung wird jedoch damit verbunden, den Kontakt zu dem Bewerber aufrecht zu erhalten, um ihn bei Bedarf doch einzustellen (...)‘¹ oder: ‚eine Bezeichnung des Personalwesens und der Personalbeschaffung für einen Brief, den ein potentieller Arbeitgeber im Zuge eines Bewerbungsverfahrens an hinreichend qualifizierte Bewerber verschickt, wenn keine vakante Position im Unternehmen ist, aber grundsätzliches Interesse an einer Zusammenarbeit bekundet werden soll‘². Und sie haben auch eine bestimmte Funktion zu erfüllen: Es wird dabei versucht, Frustration durch eine endgültige Absage zu verhindern und den weiteren Dialog mit dem Bewerber zu führen².

Die Google-Suche ergibt bei dem Begriff „Eisschreiben“ über 1180 Treffer, das Duden-Wörterbuch notiert den Begriff aber noch nicht. Als ein Kuriosum gilt ein richtiger Wettbewerb, der reffline-Wettbewerb, den man im Jahre 2001 veranstaltet hat. Die Früchte dieses Wettbewerbs sind in einem Buch „Die besten Eis-Schreiben an Bewerber“ veröffentlicht worden.

1.3. Aperitifbriefe

Aperitif, verstanden als ‚appetitanregendes alkoholisches Getränk‘ (Duden 2001: 156), hat *per definitionem* eine bestimmte Aufgabe zu erfüllen. Wenn man sie auf die Situation des potentiellen Bewerbers überträgt, sieht man, dass manche Antworten auf Bewerbungen eben dieselbe Funktion hätten: über den Fortgang eines noch nicht beendeten Bewerbungsverfahrens zu informieren und dadurch vielleicht Appetit auf die künftige Stelle anzuregen. Ob das nicht als Hegen falscher Hoffnungen verstanden werden kann, ist eine andere Frage.

¹ Vgl. <http://www.p8n.net/5790.0.html> [zuletzt gesehen am 4. November 2007].

² Vgl. <http://de.wikipedia.org/wiki/Eisschreiben> [zuletzt gesehen am 4. November 2007].

2. Analyse der Textstruktur

Die Struktur des Textes wird verstanden als „Gefüge von Relationen, die zwischen den Sätzen bzw. den Propositionen als den unmittelbaren Strukturelementen des Textes bestehen und die den inneren Zusammenhang, die Kohärenz des Textes bewirken“ (vgl. dazu Brinker 1997: 21).

2.1. Absagenschreiben – Analyse der Makrostruktur

Im Lichte der oben definierten Textsorten scheinen die Absagenschreiben die am meisten ausgebaute Textstruktur zu haben³. Es lassen sich hier folgende Teile aussondern:

- 1. Eröffnung: Faktographische Elemente:** Adresse des Absenders, Zeichen der potenziellen Arbeitgeber⁴, die Adresse des Empfängers, Ort und Datum des Briefes im rechten oberen Feld, z.B.: *Ihre Bewerbung, Bewerbung für eine Mitarbeit, Ihre Bewerbung als, Ihre Bewerbung vom, Ihr Interesse an einer Mitarbeit, Ihr Schreiben vom, Initiativbewerbung, Ihre Bewerbung zum, Ihr Anschreiben,*
- 2. Hauptteil:** Es handelt sich hier um den Inhalt des Briefes. Es lassen sich hier folgende strukturell-inhaltliche Teile aussondern:
 - a. Anrede:** offiziell: *sehr geehrte(-r) Frau/ Herr; Sehr geehrter Bewerber...;* vertraulich: *Liebe(-r) Frau/ Herr⁵, Lieber Bewerber...;*
 - b. Bestätigungsformel:**
 - Feststellung der Tatsache, dass man sich beworben hat, z. B.: *sie haben sich bei uns beworben, Ich bestätige den Eingang Ihrer Bewerbung;*
 - Bestätigung und Dank für die Bewerbung: *Wir danken Ihnen für die Zusendung Ihrer Bewerbung; Entschuldigen Sie, dass wir Ihnen erst jetzt antworten; sie haben sich bei uns beworben;*
 - Dank für das Interesse an der Arbeit: *Es freut uns, dass Sie uns gewählt haben; Es freut uns, dass Sie Ihre berufliche Perspektive in unserem Unternehmen sehen; Wir danken Ihnen für das unserem Hause entgegengebrachte Interesse;*
 - c. Beschreibung der Auswahlrituale, des Auswahlverfahrens:** *nach eingehender Prüfung Ihrer Bewerbungsunterlagen; Wir haben Ihre Unterlagen mit großer Aufmerksamkeit gelesen;*
 - d. Formulieren der Absage:** *Leider müssen wir Ihnen mitteilen, dass eine Einsatzmöglichkeit in unserem Hause nicht gegeben ist; nach eingehender Prüfung ihrer Bewerbungsunterlage müssen wir Ihnen leider mitteilen, dass wir zur Zeit keine Stelle frei haben; bezüglich Ihrer Frage nach freier Mitarbeit müssen wir Sie enttäuschen;*
 - e. Nennen der Absagegründe:** *es steht uns keine Stelle zur Verfügung, die wir Ihnen im Hinblick auf Ihre Qualifikationen anbieten könnten; Aus personalwirt-*

³ Ebd.

⁴ Vgl. Szczek (2006a, b)

⁵ Das resultiert oft daraus, dass man die Absage auf dem Firmenpapier schreibt.

schaftlichen Gründen können wir leider keine Einstellungen vornehmen; wir nehmen keine Einstellung vor;

- f. Entschuldigung des potenziellen Arbeitgebers für die Erteilung der Absage:** *bitte nicht böse sein; bitte haben Sie Verständnis dafür, dass wir unsere Entscheidung nicht näher begründen können; bitte betrachten Sie die Entscheidung nicht als Wertung Ihrer kreativen Leistung; wenn wir Ihnen hiermit absagen, ist das kein Werturteil; Bitte sehen Sie dies nicht als persönliche Bewertung;*
 - g. Tröstung:** *bitte verstehen Sie daher unsere Entscheidung nicht als Wertung Ihrer Person und Qualifikation; Bitte betrachten Sie unsere Entscheidung nicht als Wertung Ihrer kreativen Leistung; Dieser Bescheid stellt selbstverständlich keine inhaltliche Beurteilung Ihrer ... dar;*
 - h. Bitte um Verständnis:** *Bitte haben Sie Verständnis; wir hoffen auf Ihr Verständnis; wir hoffen, Sie haben Verständnis für unsere Absage; bitte haben Sie Verständnis, dass wir diesen Weg der Absage wählen müssen;*
 - i. Dank für die Mühe, die man sich bei der Anfertigung des Absageschreibens gibt:** *wir wissen, wie viel Arbeit es macht, eine Bewerbung aufzusetzen und die Unterlagen zusammenzustellen. Oft sitzt man das ganze Wochenende daran. für Ihre Mühe bedanken wir uns; wir bedanken uns für Ihre Geduld und Ausdauer;*
 - j. Gutgemeinte Ratschläge für die weitere Arbeitssuche:** *Frei werdende Stellen werden von uns in regionalen Zeitungen (...) und in entsprechenden Zeitschriften ausgeschrieben; Wir bitten Sie, auf eventuelle Stellenanzeigen zu achten und sich gegebenenfalls auf eine konkrete Ausschreibung hin zu bewerben; Lassen Sie sich von dieser Absage nicht entmutigen; Lassen Sie in Ihren Bemühungen nicht nach;*
 - k. Ausdruck des Bedauerns:** *wir bedauern; wir bedauern, Ihnen keinen günstigeren Bescheid geben zu können; wir bedauern, Ihnen keine günstigere Mitteilung geben zu können; wir bedauern sehr; Ihnen nicht behilflich sein zu können; gern hätten wir Ihnen einen positiven Bescheid erteilt;*
 - l. Wünsche für die weitere Arbeitssuche:** *wir wünschen Ihnen für Ihren weiteren beruflichen Lebensweg alles Gute; wir wünschen Ihnen, dass Sie bald einen interessanten beruflichen Wirkungskreis finden werden; für Ihre Zukunft alles Gute;*
 - m. Rücksendung der eingereichten Unterlagen:** *Ihre Bewerbungsunterlagen erhalten Sie anbei zurück; leider können wir die Unterlagen wegen der Vielzahl von Bewerbungen aus Kostengründen nicht mehr zurücksenden; aus Portoersparnissen können wir deshalb Ihnen die Unterlagen nicht mehr zurückschicken. Bitte holen Sie diese selbst ab;*
- 3. Schluss:** *In diesem die Absage schließenden Teil findet man nur zwei Elemente: Grußzeile: mit freundlichen Grüßen; wir verbleiben mit freundlichen Grüßen, mit besten Wünschen; mit Bitte um Verständnis und den besten Grüßen; und Unterschrift.*

3.1. Eisschreiben – Analyse der Makrostruktur

Nicht jede Absage enthält das Element des „Aufs-Eis-Legens“. Es ist nur ein strukturell-thematisches Element. Seine Aufgabe besteht in der **Vormerkung (= Aufs-Eis-Legen)**, z.B.: *ich komme gerne auf Sie zurück, Ihr Bewerbungsschreiben lege ich gern auf Wiedervorlage, um zu gegebener Zeit darauf zurückgreifen zu können, Ihre Einwilligung vorausgesetzt, werden wir Ihre Bewerbung gerne in unserer Boxengasse parken. Bei einer freien Startposition werden wir uns mit Ihnen in Verbindung setzen, sobald wir eine neue Kollegin suchen, werden wir uns bei Ihnen melden, versprochen!, wir haben Ihr Profil elektronisch gespeichert.*

3.2. Aperitifbriefe – Analyse der Makrostruktur

Aperitifbriefe scheinen wohl am kürzesten zu sein. Es sind Bestätigungen der potentiellen Arbeitgeber über den Erhalt der Bewerbungsunterlagen, Informationen, dass die Bearbeitung der Unterlagen einige Zeit in Anspruch nehmen wird, und Versprechungen, dass man sich wieder melden wird. Daher lässt sich ihre Struktur folgend zerlegen:

1. Eröffnung: hier faktographische Informationen

2. Hauptteil:

a. Bestätigungsformel:

- Ausdruck der Freude, dass man sich bei der jeweiligen Firma beworben hat: *wir freuen uns über Ihr Interesse an einer Mitarbeit in unserem Unternehmen;*
- Bestätigung des Eingangs der Bewerbungsunterlagen: *wir bestätigen den Eingang Ihres Schreibens,*
- Dank für die Zusendung der Unterlagen: *wir danken Ihnen für die Zusendung Ihrer Bewerbungsunterlagen, vielen Dank für Ihre Bewerbung, ich danke Ihnen für das ... entgegengebrachte Interesse, für Ihre Bewerbung danke ich Ihnen, wir danken Ihnen für Ihr Interesse an der Mitarbeit;*

b. Information über das Auswahlverfahren:

- lange Dauer der Prüfung der Unterlagen: *die Vielzahl der eingehenden Bewerbungsunterlagen wird einige Zeit in Anspruch nehmen, die Bearbeitung / die Auswertung der eingegangenen Bewerbungsunterlagen wird voraussichtlich einige Zeit in Anspruch nehmen, das Auswahlverfahren wird einige Wochen in Anspruch nehmen und muss in unserem Institut mehrere Gremien durchlaufen;*
- noch nicht abgeschlossenes Auswahlverfahren: *nach Abschluss des Auswahlverfahrens, aufgrund zahlreicher Zuschriften wird die Bearbeitung Ihrer Bewerbung einige Zeit beanspruchen;*
- noch nicht begonnenes Auswahlverfahren: *mit dem Auswahlverfahren kann jedoch erst begonnen werden, wenn die erforderlichen haushaltstechnischen Grundlagen geschaffen worden sind;*
- sukzessive Auswertung der Unterlagen: *wir werten derzeit die eingehenden Bewertungen sukzessive aus;*

- Weiterleitung der Unterlagen: *ich habe Ihre Bewerbungsunterlagen zuständigkeitshalber an ... weitergeleitet;*
- c. Bitte um Geduld:** *wir bitten Sie um etwas Geduld, bis dahin bitte ich Sie um Geduld, ich bitte Sie deshalb, sich vorerst zu gedulden, bis ich auf die Angelegenheit zurückkomme;*
- d. Aperitif – Versprechung der späteren Kontaktaufnahme:** *wir werden uns wieder bei Ihnen melden, wir werden Sie über die getroffene Entscheidung so bald wie möglich informieren, wir werden uns unaufgefordert/ in Kürze wieder mit Ihnen in Verbindung setzen, es geht Ihnen unaufgefordert weitere Nachricht zu, sie erhalten zu gegebener Zeit Nachricht/ Bescheid von uns;*
- e. Information über die Speicherung der Daten:** *wir dürfen Sie noch darauf hinweisen, dass personenbezogene Daten zu Ihrer Bewerbung in einer speziell dafür eingerichteten Datei gespeichert werden, im Rahmen der Bearbeitung speichern wir Ihre Daten – selbstverständlich unter Sicherung der vertraulichen Behandlung;*

3. Schlussfolgerungen

Die analysierten Schreiben zeigen drei von vier Antwort-Möglichkeiten auf Bewerbungen. Es handelt sich eher um negative Antworten, die einem Bewerber keine Arbeitsstelle sichern. Die Absagschreiben als Antworten auf Bewerbungen kann man daher als eine Textsorte definieren⁶ und als eine Subgattung der Ablehnungs-/ Absagertexte überhaupt definieren. Die sprachlichen Mitteln, die in solchen Schreiben eingesetzt werden, zeugen von einer bewussten Technik des Verfassens solcher Schreiben und beweisen, dass die Absagschreiben langsam zu einer standardisierten schablonenhaften Textsorte werden.

Die Eisschreiben dagegen reihen sich in die Absagschreiben auf Bewerbungen ein und bilden deren Variante, in der eine bestimmte Absicht des Verfassers – Vormerkung für spätere Verwendung – verfolgt wird. Diese wird auch zusätzlich mit der Versprechung der künftigen Kontaktaufnahme, was vielleicht falsche Hoffnungen hegen lässt, in den Aperitifbriefen realisiert.

Dementsprechend kann man eine folgende Typologie der Antworten auf Bewerbungen vorschlagen:

1. positive Antwort:
 - a. Zusage der Arbeitsstelle
 - b. Einladung zu einem Vorstellungsgespräch
2. negative Antwort – Absage
3. „unsichere“ Antwort:
 - a. Eisschreiben
 - b. Aperitifbrief

⁶ Diese Anredeform ist eher für die privaten Briefe typisch.

„Wenn Unternehmen Bewerbern absagen müssen, dann tun sie das meist gestelzt, etwas plump und barsch. Aber sie können auch anders – und sorgen mit freundlichen oder sogar originellen Briefen für einen Tiefkühl-Vorrat guter Kandidaten. Den Firmen geht es nicht allein darum, den ohnehin enttäuschten Bewerbern Formulierungen im Kasernenhofen oder Beamtendeutsch zu ersparen. Sie wollen auch vermeiden, gute Kandidaten ohne Not zu verprellen. Denn im Leben trifft man sich immer zweimal“⁷.

Aus den analysierten Schreiben geht die Absicht der Arbeitgeber deutlich hervor, die Bewerber zu beruhigen und in ihrem großen Wert und ihrer großen Nützlichkeit für den Arbeitsmarkt zu bestätigen und von der Hoffnung auf zukünftige Arbeitsstellen zu überzeugen. Man kann in bezug darauf eine paradoxe Opposition in diesen Texten aufdecken: einerseits bemüht man sich, sehr höflich zu sein und das positive Denken in dem Bewerben aufzuwecken, andererseits sagt man aber ab. Man könnte sich natürlich eine Frage stellen, was nach dem Erhalt des Eisschreibens oder Aperitifbriefes passiert, ob die Firmen ihre Versprechungen einhalten? Oder ist es vielleicht nur eine geschickte Methode, den Bewerber loszuwerden? Auf jeden Fall scheinen die „Absagschreiber“ die Kunst des Hinhaltens sehr gut beherrscht zu haben.

Solche Schreiben scheinen aber eine gute Lösung für die Firmen zu sein, weil es einem nicht gerade leicht fällt ohne weiteres abzusagen. Ganz im Gegenteil, man sucht nach Mitteln und Wegen, um das eher zu umgehen. Dadurch kann nämlich der Arbeitgeber „*mehrere Fliegen mit einer Klappe schlagen*“: 1) er kann sich aus einer eher schwierigen Situation, einem Bewerber nein sagen zu müssen, und dies meist in einer schwierigen ökonomischen Situation, retten, indem er einfach Ja ein sagt und die Aussagekraft der Ablehnung mildert, und 2) er soll dadurch eine eher positive Reaktion des Bewerbers hervorrufen und 3) es kommt noch seine Absicht hinzu, sein Gesicht zu wahren und 4) einen positiven Eindruck von der Firma zu hinterlassen.

Literatur

- Brinker, Klaus (1997): *Linguistische Textanalyse: Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden*. Berlin: Erich Schmidt.
- Engel, Ulrich et al. (2000): *Deutsch-polnische kontrastive Grammatik*. Warszawa: PWN.
- Duden (2001): *Deutsches Universalwörterbuch*. Mannheim, Leipzig, Wien Zürich: Duden
- Szczęk, Joanna (2006a): Absagschreiben im Deutschen – Auf der Suche nach einer neuen (?) Textsorte. In: Kotin, Michail L./ Krycki, Piotr/ Laskowski, Marek/ Zuchewicz, Tadeusz (Hg.): *Das Deutsche als Forschungsobjekt und als Studienfach. Synchronie-Diachronie-Sprachkontrast-Glottodidaktik. Akten der Internationalen Fachtagung anlässlich des 30jährigen Bestehens der Germanistik in Zielona Góra/Grinberg*, Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien: Peter Lang, 319-325.
- Szczęk, Joanna (2006b): Formelhaft aber höflich abgefertigt – Zur Analyse der deutschen Absagschreiben auf Bewerbungen. In: Balzer, Bernd, Tomiczek, Eugeniusz (Hrsg.):

⁷ Darunter werden nach Brinker (1997: 123) konventionell geltende Muster für komplexe sprachliche Handlungen verstanden.

Wrocław – Berlin. *Germanistischer Brückenschlag im deutsch-polnischen Dialog. II. Kongress der Breslauer Germanistik, Bd. 1. Sprachwissenschaft.* Wrocław, Dresden: Neisse Verlag, 236-246.

Szczek, Joanna (2007): Die Kunst des Absagens im Deutschen (am Beispiel der Analyse von Absagenschreiben auf Bewerbungen). In: *Orbis Linguarum* 32, 283-297.

Internetadressen

<http://www.refline.de/web/german/eisschreiben.htm> [zuletzt besucht am 2.01.2008]

<http://www.p8n.net/5790.0.html> [zuletzt besucht am 4. November 2007].

<http://de.wikipedia.org/wiki/Eisschreiben> [zuletzt besucht am 4. November 2007].

<http://www.manager-magazin.de/koepfe/karriere/0,2828,321132,00.html> [zuletzt besucht am 2.01.2008].

Abstract

Changing reality of the contemporary world influences all spheres of human activity and renders new categories and patterns of behavior. At the present time, this phenomenon concerns also applying for a job, which is related to a specific scheme of particular actions. In most of cases, the applicant's offer is rejected, and the way of communicating the information shows an enormous variety of the language potential. The article presents an analysis of various ways of rejecting job applications in German language, on the basis of 500 authentic texts of this kind collected in the years of 2000 to 2004. The analysis concerns the forms of answers applied by employers in their acts of speech.

Didaktische Vorgehensweise beim Übersetzen der Gebrauchstexte

1. Was sind Gebrauchstexte?

Gebrauchstexte gehören zu einer großen Textsortengruppe der informativen Texte, die den größten Teil der Alltagspraxis der Übersetzer ausmachen. Sie bilden einen festen Bestandteil des Übersetzungsunterrichts in der Abteilung für Translatologie der Philosophischen Fakultät UKF in Nitra.

Da der Begriff „Gebrauchstext“ sehr breit ist, versuchen wir immer am Seminaranfang den Studenten klarzumachen, was ein Gebrauchstext ist, welche Funktion er hat, in welchen kommunikativen Situationen er vorkommt und für wen er bestimmt ist. Im Allgemeinen geht es bei einem Gebrauchstext um eine klare und knappe Ausdrucksweise, um den Versuch, dubiose Formulierungen zu vermeiden, damit im Endeffekt der Leser als potenzieller Benutzer der Gebrauchsinformationen, alle in dem Text enthaltenen Fakten in die Tat umsetzen könnte. Das heißt z.B., dem Patienten sollte klar sein, wie die Arzneimittel richtig einzunehmen sind, wie das elektrische Gerät fehlerlos bedient werden soll, aus dem Kochrezept – wie die gewünschte Speise vorzubereiten ist, und Vieles mehr.

Die Spezifik und gewissermaßen auch die Schwierigkeit beim Übersetzen und bei der Übersetzungsdidaktik der Gebrauchstexte liegt darin, dass

- a. Texte an einen großen Rezipientenkreis gerichtet sind und
- b. Textsortenkonventionen in dem Ausgangstext und in dem Zieltext nicht identisch sind.

Aus den oben erwähnten Gründen und auch unseren Erfahrungen gemäß vertreten wir die Ansicht, dass man mit Gebrauchstexten je nach Textsorte in Bezug auf ihre Makrostruktur und Mikrostruktur methodisch arbeiten sollte.

Welche Texte sind den Gebrauchstexten zuzuordnen? Die Studenten sind am Anfang der Lehrveranstaltungen der Meinung, dass zu den Gebrauchstexten nur praktische Anweisungen, Gebrauchsanweisungen, Bedienungsanleitungen, Flugblätter, Packungsbeilagen von Medikamenten gehören. Ihre Vermutungen sind richtig, aber man sollte vielleicht auch hervorheben, dass viele andere Textsorten in diese Kategorie fallen. Dahin gehören vornehmlich auch die Handelskorrespondenz, Werbetexte, Texte im Gastgewerbe wie z.B. Kochrezepte, Speisekarten, Reiseführer, Informationsbroschüren, oder in Einzelfällen auch Vertragsvereinbarungen, etc. Es sind also alles Texte, von denen ein durchschnittlicher Benutzer, abgesehen vom Alter, Bildung, sozialem Status und Nationalität, Gebrauch machen kann.

2. Warum sollte Übersetzen von Gebrauchstexten gelehrt werden?

Vor dem Hintergrund der Tatsache, dass heutzutage maschinelle Übersetzung und verschiedene Übersetzungswerkzeuge (CAT-Tools) gebraucht werden, muss großer Wert nicht nur auf den gesamten Übersetzungsprozess, sondern auch auf die letzte Phase – auf die Redaktion des Zieltextes gelegt werden. Im Prinzip arbeiten wir mit Paralleltexten in der Zielsprache, die gegenseitig unter Studenten korrigiert werden. Denn die Übersetzungsarbeit ist sehr häufig auch Teamarbeit. Deswegen versuchen wir die Studenten dafür zu sensibilisieren, auf ihre Texte durch mehrmalige Kontrolle mit Hilfe von Sprachtechnologien und Plattformen für Terminologie- und Textverwaltung zugreifen zu können. Die Sensibilisierung der Studenten mit Internet und Onlinelearning ist heutzutage in jedem Beruf von großer Bedeutung. – Wrede befasst sich mit diesem Thema sowohl theoretisch als auch praktisch und schreibt dazu Folgendes:

Razantný rozvoj vedy a techniky neprináša so sebou len nové poznatky, ale určuje nepriamo aj smerovanie samotného vzdelávania. Potreba nové poznatky čo v najkratšom čase efektívne spracovať a osvojiť si, je tak úzko prepojená s nevyhnutnosťou vytvárať nové paradigmy i pre výchovu a vzdelávanie. Jednou z týchto inovatívnych paradigiem je bezpochyby i implementácia internetu a technológie tzv. online vzdelávania do edukačného procesu. (2010: 178)

Viele können sich nun die Frage stellen, ob der Übersetzungsprozess überhaupt gelehrt werden muss, wenn wir über das „unersetzbare Allheilmittel“ in Form von computergestützten Übersetzungswerkzeugen verfügen. Die Antwort ist klar: Ja, auf jeden Fall! Der Unterschied zu den älteren Übungsformen liegt nun in der Methodik. Erfahrungsgemäß kann man behaupten, dass die meisten Diskrepanzen zwischen dem Ausgangs- und Zieltext im Bereich der Makrostruktur, Semantik und des Stils liegen. Deshalb widmen wir mehr Zeit der Recherche, Diskussion und Analyse der Paralleltexte, die auch ihren Platz im Unterrichtsprozess finden sollten. Denn die Paralleltexte sind ein wichtiger Ausgangspunkt für computergestütztes Übersetzen.

Bereits während des Übersetzens betreibt der Übersetzer qualitätsreichende Maßnahmen, indem er unter anderem kundenspezifische Terminologie verwendet oder die Übersetzung nach der gewünschten Zielgruppe und dem Zweck der Übersetzung ausrichtet. Werkzeuge für die maschinengestützte Übersetzung und Zusatzsoftware ermöglichen heute die Prüfung der terminologischen Konsistenz, der Zahlen-, Datums- und Zeitformate, Maßeinheiten, etc. (MDÜ 2/10: 12)

3. Wie wird beim Übersetzen der Gebrauchstexte vorgegangen?

Da in der Praxis jeder geschriebene Text immer seine Funktion und Zweck hat, werden die Studenten noch in der ersten Vorbereitungsphase aufgefordert, dem Text eine Kommunikationssituation zuzuschreiben, den Auftraggeber als auch die Bedürfnisse der Rezipienten zu bestimmen. Jeder Text wird anschließend je nach seinen Spezifika in allen seinen Einzelheiten analysiert.

In unseren Lehrveranstaltungen übersetzen wir folgende Gebrauchstexte:

1. Handelskorrespondenz – externe und interne Handelskorrespondenz, aus dem/ins Deutsche/en,
2. Gebrauchsanweisungen/Gebrauchsanleitungen/Bedienungsanleitungen, aus dem Deutschen,
3. Gebrauchstexte für Sonderzwecke, aus dem Deutschen,
4. Gebrauchstexte im Gastgewerbe, aus dem /ins Deutsche/en,
5. Werbetexte für Tourismus und Reisen, aus dem/ins Deutsche/en.

Beim Übersetzen der Gebrauchstexte konzentrieren wir uns im Allgemeinen mehr auf die Mikrostruktur (besonders auf logische, knappe und aussagekräftige Formulierungen) sowie auf die Erhaltung der richtigen Terminologie und Form im ZIELTEXT. Man versucht die Studenten in die Lage zu versetzen, dass sie anhand des übersetzten Schreibens so schnell wie möglich in der gegebenen Kommunikationssituation handeln sollten (Aktion-Reaktion Modell). Dabei verwenden wir auch beabsichtigte falsche Übersetzungen, die zum Kommunikationsscheitern führen, um sie auf die möglichen Gefahren und Konsequenzen der falsch interpretierten Texte aufmerksam zu machen.

3.1. Handelskorrespondenz

3.1.1. Externe Handelskorrespondenz

Beim Übersetzen der *externen Handelskorrespondenz* werden aus dem Deutschen sowie ins Deutsche kurze authentische Geschäftsbriefe, Anträge, Angebote und Bestellungen übersetzt. Man versucht dabei auf folgende Punkte einzugehen¹:

Übung kurzer und einfacher Ausdrucksweise,

z.B.: *In Anbetracht des Umstandes, dass – weil*

Vzhľadom na skutočnosť, že – keďže

Wenn dies nicht der Fall ist – falls nicht

V takom prípade, že – ak

Mehrdeutigkeit vermeiden,

z.B.: *Sie müssen ihren Antrag bis spätestens Dienstag einreichen. Sie können auch einen Antrag auf Fristverlängerung stellen. Ihr Antrag... (Welcher?)*

Žiadosť musíte odovzdať do utorka. Môžete zároveň podať žiadosť o predĺženie tohto termínu. Vašu požiadavku (Ktorú?)

Eine bessere Variante wäre hierzu: *Žiadosť musíte odovzdať do utorka. Môžete zároveň požiadať o predĺženie tohto termínu. Vašu požiadavku...*

Sie müssen Ihren Antrag bis spätestens Dienstag einreichen. Sie können auch um eine Fristverlängerung ersuchen. Ihr Antrag...

Verneinungen vermeiden,

Viele Slowaken neigen sowohl in schriftlicher als auch in mündlicher Kommunikation zu negierten Formulierungen bei Anfragen, wie z.B.:

¹ Vgl. <http://ec.europa.eu/translation> [Zugriff am 27.01.2011]

... *Či by ste nemohli...* – Ob Sie vielleicht nicht könnten (!).... Im Deutschen wird diese Formulierung selten verwendet. Angebrachter wäre jedenfalls eine nicht negierte Formulierung: ... *Či by ste mohli...* – Ob Sie vielleicht könnten....

Es ist nicht ungewöhnlich, dass Anträge abgelehnt werden; legen Sie deshalb nicht Beschwerde ein, wenn Sie nicht sicher sind, ob Sie Ihren Antrag nicht falsch ausgefüllt haben.

Nie je zriedkavé, že žiadosť sa zamietne, takže sa nestážujete, ak si nie ste istý/á, že ste ju nevyplnili nesprávne.

Eine bessere Variante wäre:

Es kommt recht häufig vor, dass Anträge abgelehnt werden; legen Sie deshalb nur Beschwerde ein, wenn Sie sicher sind, dass Sie Ihren Antrag richtig ausgefüllt haben.

Pomerne často sa stáva, že žiadosť sa zamietne. Preto sa sťažujte, len ak ste si istý/á, že ste ju vyplnili správne.

Verwechslung von Anrede- und Schlussformeln im Briefverkehr in der Ausgangs- und Zielsprache.

Hier verweisen wir die Studenten auf stilistische Bedeutungen der gebrauchten Formeln und die entsprechenden Äquivalente in der Zielsprache.

Standardformeln werden empfohlen, wenn man den Empfänger noch nicht kennt. Die meistgebrauchten Schlussformeln sind *mit freundlichen Grüßen* oder *mit freundlichem Gruß*. Alternative Formulierungen an hohe Amtsträger, die als veraltet oder konservativ gelten, sind z.B.: *hochachtungsvoll, mit vorzüglicher Hochachtung* oder *mit ausgezeichneter Hochachtung*.

Es gibt nicht viele entsprechende Äquivalente in der slowakischen Sprache. Zu den meistgebrauchten gehören z.B.: *S úctou*, bzw. *S hlbokou úctou*.

Zu den alternativen Formulierungen gehören:

Einen guten Rutsch in Všetko Dobré v

Freundlicher Gruß nach..... Posielam pozdravy/Pozdravujem do

Freundliche Grüße aus Pozdravujem z

Die anderen Formeln ordnen wir der persönlichen, vertrauten Kommunikation zu: *Bis dahin grüßt Sie herzlichst, Mit herzlichen Grüßen von..., Viele Grüße, Liebe Grüße*.

Die Abkürzungen wie *MFG* oder *LG* wollen wir immer vermeiden, da sie von den Empfängern als negativ empfunden werden².

3.1.2. Interne Handelskorrespondenz

In den Seminaren befassen wir uns auch mit *der internen Handelskorrespondenz*. Es geht hier meistens um die Kommunikation innerhalb eines Unternehmens, die Kommunikation unter den Handelspartnern u.Ä. Im Prinzip gilt, dass die interne Korrespondenz unpersönlich sowie sachlich, knapp und möglichst verständlich, mit Verzicht auf komplizierte Satzstrukturen sein sollte. Die größten Schwierigkeiten be-

² Vgl. www.iik-duesseldorf.de [Zugriff am 23.01.2011]

reiten den Studenten spezifische Lexik und Begriffe, die nur in der Ausgangskultur vorhanden sind, und die in der Zielkultur andere Äquivalente aufweisen. Als Beispiel wäre hier das Übersetzen der „Matrix für das Personalhandbuch“ eines österreichischen Unternehmens zu erwähnen. Inhaltlich handelt es sich in dem Dokument um Hinweise für Personalisten. Im Unterricht wird beim Übersetzen dieses Dokuments auf zwei Schwerpunkte eingegangen:

- a. Begriffe in Bezug auf österreichisches Arbeitsrecht, z.B.: *DN-Dienstnehmer, DG-Dienstgeber, Vorgesetzter, Arbeiter, Angestellte, GKK-Gebietskrankenkasse, Gehalt oder Lohn*;
- b. Begriffe, deren Übersetzungsprobleme auf die konkrete Firmenkultur und Ausdrucksweise zurückzuführen sind, z.B.: *Verwarnungen, Personalverrechnung-Personalabteilung, Abfertigungszahlung, KF-Kündigungsfrist, Personalakt* – Infos über die Angestellten, usw.

Da dem externen Übersetzer in der Regel keine Informationen über das Unternehmen zur Verfügung stehen (im Gegensatz zum internen Übersetzer, der in der Firma beschäftigt ist und quasi Kontakt zu jeglichen Materialien hat), wird bei der Didaktisierung ein großer Wert auf die improvisatorischen Lösungsstrategien gelegt. Das heißt, die Studenten sollten sich selbst darüber Gedanken machen, wer, wo und wie die zuständigen Personen in der Firma anzusprechen sind, sei es um Informationen auf der Internetseite zu holen oder andere Recherchestrategien anzuwenden. Dabei werden sie natürlich auf Missverständnisse aufmerksam gemacht, die bei einem nicht-adäquaten Übersetzen entstehen könnten.

3.2. Gebrauchsanweisungen/Gebrauchsanleitungen/ Bedienungsanleitungen

Übersetzungen von Gebrauchsanweisungen, Gebrauchsanleitungen, Bedienungsanleitungen werden in den Seminaren ausschließlich aus dem Deutschen realisiert; das geschieht aufgrund der höheren Anzahl der übersetzten Texte, die aus der Umfrage einiger Übersetzungsagenturen in der Slowakei hervorging³. Beim Übersetzen werden Studenten immer von dem Ausgangstext und seinem Stil beeinflusst, was in den Lehrveranstaltungen auch besprochen wird.

In dieser Kategorie haben wir folgende Schwierigkeiten definiert, denen wir in den Seminaren eine besondere Aufmerksamkeit schenken:

- Verzicht auf überflüssige Substantive (v.a. bei Funktionsverbgefügen), z.B.:
durch die Einschaltung von... – ...indem man einschaltet
na základe zapojenia – ...zapojením....
- Verzicht auf abstrakte Formulierungen, immer sachlich und konkret transferieren, z.B.:
Soweit nicht anders verordnet – Pokiaľ' lekár neurčí inak,.....

³ Umfrage wurde durch Asap-Agentur für Übersetzen und Dolmetschen am 12.02.2010 durchgeführt.

- Verzicht auf Passiv, Bevorzugung aktiver Formulierungen, z.B.:
*Aspirin darf nicht eingenommen werden - *Aspirin nesmie byť užívaný..., Aspirin sa nesmie užívať....*
- Verzicht auf Erklärungen von Abkürzungen, z.B.:
HR (Human Resources), KW (Kommunalverwaltung)
- Vernachlässigung von terminologischer Einheitlichkeit und Klarheit.

Ein Idealfall wäre, wenn in der Zielsprache nur ein, max. zwei Äquivalente zu dem entsprechenden Begriff vorkommen würden (z.B. den Begriffen *Saugschlauch, Saugrohr, Düse* in der Gebrauchsanweisung des Bodenstaubsaugers entspricht das slowakische Äquivalent *hubica*). Wenn aber in der Zielsprache solche Begriffe keine standardisierte Form haben (z.B. *Visier* des Helms für Motorradfahrer), sollte man zum Hersteller oder zur einschlägigen Vertriebsgesellschaft direkt Kontakt aufnehmen, um die problematischen Ausdrücke zu klären.

Die Texte weisen einen unterschiedlichen Grad an stilistischem Niveau auf. Beispielsweise muss der fachliche medizinische Stil bei den Texten wie *Packungsbeilage von Medikamenten* beibehalten werden, da die Texte nicht nur für Patienten gedacht sind, sondern auch für Apotheker und Ärzte. Deshalb ist es fast unmöglich, sich beim Übersetzen auf eine Variante zu einigen und so muss der fachliche Inhalt mit dem Experten oder mit entsprechenden Fachliteraten abgestimmt werden. Deswegen oszilliert oft dieser Texttyp zwischen einem Fachtext und einem Gebrauchstext, wobei dieser Rezipientengruppe sowohl Fachleute als auch Laien zugeordnet werden können.

Beispiel aus einer Packungsbeilage: *Dieses Medikament darf nicht angewandt werden bei Magen- und Zwölffingerdarmgeschwüren oder bei krankhaft erhöhter Blutungsneigung.*

Tento liek sa nesmie užívať pri žalúdokových alebo dvanástnikových vredoch alebo pri zvýšenej náchylnosti na krvácanie.

Bei den Gebrauchsanweisungen geht es hingegen darum, auf die Fachsprache und Fachterminologie teilweise zu verzichten, den Text in einfacheren Stil zu übertragen, um die Klarheit des Textes zu behalten und somit Doppeldeutigkeiten zu vermeiden.

Beispiel aus der Gebrauchsanweisung eines Bodenstaubsaugers: *Es empfiehlt sich, den Stecker bis kurz vor dem Anschlag am Gerät in der Hand zu halten.*

Nicht-adäquate Übersetzung einiger Studenten: **Odporúčame zástrčku držať v ruke, aby prudko nenarazila do vysávača. (!)*

Odporúčame, aby ste zástrčku kábla pri navíjaní držali v ruke až dotedy, pokým sa navinie celý kábel.

3.3. Übersetzungen von Gebrauchstexten für *Sonderzwecke*

Unter diesem Begriff verstehen wir Texte, die an einen speziellen Adressatenkreis gerichtet sind, seien es Behinderte, Fachkräfte, Interessentengruppen u.a. Diese Texte werden sehr häufig in mehreren Sprachen verfasst, worauf bei dem Übersetzungsprozess

häufig hingewiesen wird. Die im Internet verfügbaren Parallel- und Hintergrundtexte, Enzyklopädien, Glossare mit Bildern und Fachwörterbücher sind für die Studenten immer eine wichtige Informationsquelle. Die Diskussion über das Übersetzen bringt neue Herausforderungen mit sich, da die Studenten anhand der Bilder und Texte in anderen Sprachen selber erraten sollen, worum es sich beim Übersetzen handelt, bzw. wie das zu übersetzende Produkt oder der Gegenstand heißt und zu welchem Zweck er benutzt werden soll. Wir haben in der Lehrveranstaltung die Gebrauchsanweisung der Krücke für immobile Menschen übersetzt. Die Aufgabe für die Studenten liegt darin, die passende Bezeichnung zu dem Gegenstand zu finden.

3.4. Gebrauchstexte im Gastgewerbe

Als Gebrauchstexte im Gastgewerbe benutzen wir slowakische Texte, die aus Hotels, Restaurants, Lokalen, Kochbüchern übernommen wurden. In diesen Texten geht es primär darum, den stilistischen und lexikalischen Wert des Textes zu erhalten. Zu der ersten Gruppe der Texte, die wir übersetzen, zählen Speisekarten (aus dem Deutschen und ins Deutsche). Dabei stoßen wir auf zwei unterschiedliche Transferverfahren:

- a. Übersetzung der fachlichen kulinarischen Terminologie (z.B. *Salat mit Käse-
mugetten*),
- b. Übersetzung der metaphorischen Markenausdrücke (z.B. *Hirtens Freude*) mit der entsprechenden Erklärung der betreffenden Speise.

Zur zweiten Gruppe der Texte aus der Gastronomie gehören Kochrezepte. Beim Übersetzen der Rezepte muss der Übersetzer die Unterschiede zwischen dem Ausgangs- und Zieltext auf der stilistischen und morpho-syntaktischen Ebene wahrnehmen. Im Deutschen werden Kochrezepte meistens im Infinitiv verfasst, im Slowakischen in der 1. Person Plural, was einigen Studenten auch Schwierigkeiten bereitet. Die Rezepte zeichnen sich durch eine hohe Anzahl von Synonymen aus, wie z.B.: *scheiben/ streifen, zusammenrollen/ aufrollen, zugeben/ hinzufügen, salzen/ mit Salz abschmecken...*

3.5. Werbetexte für Tourismus und Reisen

Als Werbetexte übersetzen wir Reiseführer, Informationsbroschüren und Prospekte für die Werbung. Diese Textsorte kann unter Umständen als *expressiver Text* mit *appellativer Funktion* verstanden werden (Reiß 1991). Im Katalog des bekannten Versandhandels „Neckermann“ steht auf der Titelseite geschrieben: *Neckermann macht's möglich!* Dieser typisch deutsche Werbesatz wurde im slowakischen Katalog Wort-für-Wort übersetzt, was im Slowakischen andere Konnotationen hervorrufen mag: *Neckermann to umožní!* In Slowakisch kann man sich dabei die Frage stellen: (Čo?) Was wird möglich gemacht? Deshalb suchen wir in den Seminaren laut Skopos-Theorie (Vermeer 1984: 65) nach kontext-, situations- und rezipientenbezoge-

nen Übersetzungen, wie es das folgende Beispiel erhellt: *Neckermann Vám poskytnie všetko, čo hľadáte.*

Beim Übersetzen ins Deutsche befassen wir uns mit dem Transfer von Eigennamen, wie *Vogtland (Fojstvo)*, *das Oberlausitzer Bergland (Hornolužická vrchovina)*, *das Erzgebirge (Krušné hory)*, die auch ihre Äquivalente in der slowakischen Sprache haben. Da es sich um einen Text handelt, der die Aufmerksamkeit der Touristen auf sich ziehen soll, kann man den Text etwas freier umformulieren, in Rücksicht auf den Skopos (Zweck) und den Rezipienten.

Beispiel des Textes „Urlaub in Sachsen“: *So ist das östliche Bundesland mit über 1.000 Schlössern äußerst denkmalreich – da heißt es, Überblick zu bewahren!* Der zweite Satzteil: *da heißt es, Überblick zu bewahren* bereitete den Studenten Schwierigkeiten beim Übersetzen ins Slowakische. Es geht hier um Werbung, Propagierung des Landes, was beim Übersetzen in Betracht gezogen werden muss. In den Seminaren analysieren wir die bereits übersetzten touristischen Texte aus dem Slowakischen ins Deutsche, korrigieren die grammatischen, lexikalischen und stilistischen Fehler und suchen eigene Vorschläge. Beispiel einer Übersetzungsvariante: *Táto spolková krajina ležiaca vo východnej časti je mimoriadne bohatá na pamiatky – má vyše 1000 zámkov a preto máte čo robiť, aby ste ich všetky videli.*

Die Studenten haben in bereits übersetzten Paralleltexten viele orthographische Fehler entdeckt:

Die Abfahrtsstrecken führen (führen: „h“ fiel aus)

Atmosphäre („e“ statt „ä“: Atmosphäre)

Grammatische sowie lexikalische Fehler sind in den ins Slowakisch übersetzten Texten auch zu finden:

Inhalt des Minibar (die Minibar ohne Inhalt).....bekommen Sie frei Linien..... (freie Telefonleitung).... Wellen Sie zuerst..... (Wählen Sie zuerst....),warten Sie eine Weile auf das Signal.... (warten Sie kurz auf das Signal....)

Die meisten Fehler entstehen auf der stilistischen Ebene. Nach der Analyse mehrerer touristischer Broschüren, die auf Deutsch geschrieben wurden, betrachten wir die untypischen slowakischen Formulierungen als Hauptproblem in der Fremdenverkehrskommunikation. Die deutschen Sätze wirken oft unnatürlich und statisch, was auf die unterschiedlichen Ausdruckskonventionen zurückzuführen ist. Die slowakische Sprache benutzt die 2. Person (Sie), d.h. der Dienstleister wendet sich direkt an den Kunden. Im Deutschen wird die 1. Person bevorzugt (Wir). Hierzu wollen wir zwei Beispiele anführen, in denen die ausführliche slowakische Entsprechung auf Deutsch unverständlich scheinen mag:

1. *Ubytovat' sa môžete v niektorej zo 100 izieb, dvojpostel'ovej..... *Sie können in einem von..... untergebracht werden.*

Das Hotel bietet/Wir bieten Unterkunft in 100 Zweibettzimmern,....

2. *Ak máte hlad, stačí sa posadiť v jednej z dvoch reštaurácií.... *Wenn Sie Hunger haben/Im Falle, dass Sie Hunger haben, können Sie eins oder zwei Restaurants oder die Pizzeria besuchen.*

Zur Verpflegung dienen zwei Restaurants und eine Pizzeria.

4. Schlussfolgerungen

Das Übersetzen von Gebrauchstexten kann und muss Hand in Hand mit der Entwicklung der translationalen Software immer professioneller und schneller werden. Das bedeutet aber nicht, dass dies auch unbedingt die entsprechende Qualität mit sich bringt. Die Qualität wird vornehmlich von der didaktischen Vorgehensweise abhängen – in Bezug auf die Textbesonderheiten und Textkonventionen der jeweiligen Textsorte und der Zielkultur. Abgesehen von der Technologieentwicklung, werden die Übersetzer durch Computer niemals ersetzt (trotz der rasanten Computerentwicklung). Denn es liegt in der Natur der Übersetzung, die auf menschliche Denkprozesse angewiesen ist: Der Input muss nur von den geschulten Fachleuten und Übersetzungsexperten zugleich in die Übersetzungssysteme eingetragen werden, und der Output wieder der Kommunikationssituation gemäß von geschulten Übersetzern redigiert werden. Deshalb ist die Vorbereitung auf die Korrektur und Redaktion des Zieltextes aus semantischer Sicht (was die Computerprogramme noch nicht hundertprozentig machen können) unerlässlich und sollte daher in jedes Übersetzungsgebiet einbezogen werden.

Literaturverzeichnis

- Duden (2003). *Deutsches Universalwörterbuch*. Mannheim.
- MDÜ= *Fachzeitschrift für Dolmetscher und Übersetzer*, 56. Jahrgang, 1/10.
- MDÜ= *Fachzeitschrift für Dolmetscher und Übersetzer*, 56. Jahrgang, 2/10.
- Piel, Alexandra (2003). *Gebrauchstexte produzieren*. Mühlheim.
- Reiß, Katharina (1976). *Texttyp und Übersetzungsmethode*. Kronberg.
- Sachs, Rudolf (1999). *Deutsche Handelskorrespondenz*. München.
- Simunic, Vesna (2001). *Deutsche Geschäftskorrespondenz und Bürokommunikation*. Zagreb.
- Snell-Hornby, Mary et al. (1999). *Handbuch Translation 2.*, verbesserte Auflage. Tübingen.
- Stolze, Radegundis (1999). *Die Fachübersetzung. Eine Einführung*. Tübingen.
- Vermeer, Hans (1984). *Grundlegung einer Translationstheorie*. Tübingen.
- Reiß, K.-Vermeer, Hans (1991). *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*. Tübingen.
- Wrede, Olga (2010). „Blended Learning ako súčasť výučby prekladu“. In: *Nová koncepcia univerzitného vzdelávania prekladateľov a tlmočníkov na Slovensku*. Nitra. S. 177-187.

Internetquellen

www.iik-duesseldorf.de

Europäische Kommission: Klar und deutlich schreiben: <http://ec.europa.eu/translation>.

Abstract

Didactic issues in translation of functional texts

The paper deals with didactic issues at the translation of utility texts. It focuses on different text types and their specific features, in regard to target culture. In the translation analysis we used several examples and common mistakes from the translation seminars. The propositions refer to the newest tendencies of translation theory and their research, supported by pragmatic elements of intercultural transfer that need to be considered as well.

Text und Kontext als Mittel zum Verstehen zitiertes Bilder

1. Sprache und Bild in der multimodalen Alltagskommunikation

Auf dem breiten Bezugsgebiet wendet sich die Angewandte Linguistik unterschiedlichen Phänomenen zu, die durch linguistische Herangehensweise erklärt werden können (vgl. Knapp 2007). Linguistisch lassen sich derartige Handlungen in multimodalen Texten beschreiben, die dem sprachlichen Zeichensystem nicht entstammen. Gemeint werden vornehmlich ikonische Phänomene in Texten, wie z.B. Bilder, Farben, Schriftarten oder Textstrukturen. Dass die Bilder den kommunikativen Alltag überstürmen und erfolgreiche Transportmittel von Informationen sind und erfolgreich den persuasiven Aufgaben gerecht werden, muss man genauso nicht zusätzlich beweisen. Denn der mediale, mit Bildern überfüllte Alltag liefert uns genug gewollte und ungewollte Beispiele für die häufige Anwendung von Bildern auf Internetseiten, in Print- und Online-Zeitungen, Handys, Computerspielen und kommerziellen Texten (Produktverpackungen, Werbung, Plakate). In diesen Bereichen interagieren Bilder mit sprachlichen Texten und schaffen in ihrer Kooperationen effiziente und effektive Sinneinheiten. Sie eröffnen bestimmte Kanäle, konstruieren bestimmte Kommunikationsräume, in denen komplexe und komplizierte Informationen für Rezipienten verständlicher werden. Sprache und Bild erweisen sich als zentrale Codes in der Alltagskommunikation.

Eine im Entstehen begriffene linguistische Disziplin **Bildlinguistik** befasst sich mit dem Zusammenwirken von Sprache und Bild (vgl. Diekmannshenke/Klemm/Stöckl 2011).¹ Klemm und Stöckl (2011: 10) formulieren drei Aufgaben, die Bildlinguistik als getrenntes linguistisches Fach erfüllen soll. Zum einen handelt es sich um eine sorgfältige Ausarbeitung diverser Unterschiede und Gemeinsamkeiten der beiden Codes Sprache und Bild. Zum anderen sollen die

„Muster bzw. die Logiken der Verknüpfung von Sprache und Bild – wie auch weiterer Zeichensysteme – in medial bestimmten Gesamttexten“ (Klemm/Stöckl 2011: 10)

untersucht werden. Die letzte Aufgabe umfasst die Exploration von kommunikativen Situationen und in ihnen auftretenden Sprache-Bild-Bezügen. Dazu gehören auch multimodale, funktionale und strategische Besonderheiten der jeweiligen Kommunikationssituationen.

¹ Im Sammelband von Diekmannshenke/Klemm/Stöckl (2011) finden sich einige Beiträge zur Audiovisualität im Fernsehen oder auch zur Audiodeskription von Filmen für sehbehinderte Menschen. So kann Bildlinguistik zur multimodalen Linguistik erweitert werden.

Einigen diesen Aufgaben haben sich Medienwissenschaftler, Semiotiker und Linguisten bereits zugewandt. Was **semiotische Potentiale von Sprache und Bild** (Aufgabe 1) anbelangt, so gibt z.B. Schmitz (2011: 29ff.) einen kompakten Überblick über Gemeinsamkeiten und Unterschiede von sprachlichen und ikonischen Zeichen. Stöckl (2004a: 107) fasst in einer tabellarischen Form strukturelle, kognitive und semantische Charakteristika von Sprache und Bild zusammen. Unter Rückgriff auf die erwähnten Arbeiten gelten eine ganzheitliche Wahrnehmung von Bildern und eine lineare Lesart von sprachlichen Texten als der wichtigste Unterschied. Darüber hinaus stützen sich Bilder bei ihrer holistischen Vermittlung von Botschaften auf sprachliche Texte. Denn bildliche Darstellungen bieten als Abbilder der außersprachlichen Wirklichkeit sehr breite, inhaltlich offene Interpretationen. So können bildliche Mehrdeutigkeiten mit sprachlichen Kommentaren (z.B. als Bildunterschriften) ausgeräumt und darüber hinaus konkrete Interpretationen nahe gelegt werden. Theoretisch gesehen bedürfen sprachliche Texte der Bilder für das Veranschaulichen materieller Sachverhalte, die gewöhnlich längere sprachliche Deskriptionen benötigen. Bilder ermöglichen eine weniger aufwendige Rezeption, was in der rasanten Alltagskommunikation ein erheblicher Vorteil ist. Mit Bildern lässt sich auch effektiver appellieren, überraschen, das Augenmerk fesseln. Dies bedeutet jedoch nicht, dass der permanente Bildergebrauch alle Textsorten betrifft. Vergleicht man z.B. die *Bild-Zeitung* mit einer anderen Tageszeitung wie *Die Welt*, dann liegt es auf der Hand, dass die erste Zeitung größeren Wert auf einen emotionalen Appell mit Bildern und die andere auf ein sachliches Informieren legt.

Im Programm der Bildlinguistik steht auch die Frage nach **Verknüpfungsarten von Text und Bild** (Aufgabe 2). Grundlegende Typen liegen in den Bearbeitungen von Stöckl (1992), Geiger/Henn-Memmesheimer (1998), Schierl (2001: 239ff.), Stöckl (2004b: 253ff.) und Opilowski (2006: 114ff.) vor. In den genannten Studien werden vornehmlich appellative Textsorten fokussiert, während Zeitungstexte, Online-Texte oder audiovisuelle Textsorten in der gegenwärtigen Forschung weniger Beachtung finden. Im eingeschränkten Ausmaß sind Untersuchungen zu finden, die dem letzten Gebiet (Aufgabe 3) von Klemm/Stöckl (2011: 10) angehören. Die Exploration kommunikativer Situationen nach der sie konstituierenden Multimodalität von Texten ist angebracht. Die Bestimmung gegenseitiger Funktionen von Sprache und Bild in konkreten Kommunikationssituationen, Textsorten oder persuasiven Strategien ist ein Desiderat der bildlinguistischen Forschung.

Diesbezüglich wird mit dem vorliegenden Beitrag versucht, die genannten Forschungslücken mindestens zum Teil zu füllen. Es handelt sich insbesondere um den letzten Aufgabenbereich von Bildlinguistik, zu dem Untersuchungen kaum vorliegen. Am Beispiel einer besonderen persuasiven Strategie der **Bildreferenz** wird gezeigt, in welche kommunikativ-funktionale Interaktion sprachliche Texte (Bildunterschriften und -überschriften) mit Bildern eintreten. Den untersuchten Kommunikationsrahmen bilden erste Titelseiten der Presse (Covers) und Printwerbung. Die fokussierten Bilder werden zitiert, zusätzlich im Inhalt modifiziert und in die Umgebung sprachlicher Texte eingebettet. Theoretisch sind Bildbotschaften ohne Begleitung von sprachlichen Texten zu mehrdeutig oder gar nicht nachvollziehbar. Die Analyse von Fallbeispiel will vor Augen führen, inwieweit nichtmodifizierte und modifizierte Bildzitate der sprachlichen Umgebung im rezeptiven Verstehen bedürfen.

2. Prä-, Folge- und Metabilder in der gegenseitigen Beziehung

Da Bildzitate ein intentionales Handeln eines Produzenten des multimodalen Gesamttextes sind, muss ihre Originalform im gesellschaftlichen Gedächtnis verankert ist. Dieser Voraussetzung entsprechen solche visuellen Nachahmungen der Realität, die als **Präbilder** bezeichnet werden können. Das Bestehen und Funktionieren eines Präbildes lässt sich mit dem Begriff **Prätext** erklären, der ein Hauptbegriff in der Erscheinung der Intertextualität ist. Der Prätext ist ein diachron entstandener Text, wie z.B. ein phraseologischer Spruch, auf den sich ein anderer Text bezieht. Zitat, Anspielung, Übersetzung, Parodie und Plagiat sind wohl die bekanntesten Strategien der intertextuellen Referenz auf einen Prätext (vgl. Opilowski 2006: 47f.).

Dem gleichen referenziellen Mechanismus unterliegen Präbilder. Sie sind Abbilder der Wirklichkeit in Form eines materiellen Bildes, das anhand diverser Techniken (Zeichnen, Malen, Aufkleben, Fotografieren, Einritzen etc.) zustande kommt, in zahlreichen Text- und Bildsorten sowie medialen Kanälen auftritt und dessen Inhalt und/oder Form bekannt sind, d.h. im kommunikativ-kulturellen Gedächtnis einer Kommunikationsgemeinschaft verankert sind. Präbilder können demnach z.B. sein: weltberühmte Gemälde, bekannte Fotos, zahlreiche Verkehrspiktogramme, Filmszenen oder literarische Illustrationen. Aus unterschiedlichen Anlässen werden Präbilder in bestimmten multimedialen und thematischen Diskursen wiederholt, in neue Zusammenhänge eingebettet und oft modifiziert wiedergegeben, damit sie neuen kommunikativen und argumentativen Aufgaben gerecht werden. Ihr häufiges Auftreten und Wahrnehmen veranlasst zum kollektiven Speichern, so dass sich die Rezipienten der jeweiligen Kulturgemeinschaft an derartige Präbilder unproblematisch erinnern können.²

Analog dem Präbild plädiere ich für die Bezeichnung **Folgebild**, das den aktuellen Punkt der Referenz auf ein Präbild umfasst. Folgebilder sind z.B. Covers von Magazinen, Werbebilder, Bilder auf Homepages oder Plakaten. In diesem Zusammenhang bedient sich Nöth (2007: 62) des Begriffes *metapicture*, der generell dem Wesen des Folgebildes entspricht.

The term *metapicture* is coined after the term *metalinguage*, which means language about language. Terms such as *vowel*, *consonant*, *word*, *sentence*, *conjugation*, or *declension* are metalinguistics words, verbal signs which refer to nothing but language. (...) In analogy, the term *metapicture* should designate a picture about a picture or picture of a picture. (Nöth 2007: 62) (Hervorhebungen im Original)

Durch den Vergleich mit der Metasprache wird deutlich, dass ein Metabild sowohl selbstreferenzielle als auch fremdreferenzielle Beziehungen implizieren kann. An einer anderen, früheren Stelle räumt Nöth (2004) dem Metabild eine immaterielle Größe des Metaphorischen ein:

² In einer anderen Studie zu Präbildern (vgl. Opilowski 2008) habe ich mich mit medialen Quellen von Präbildern auf Magazin-Covers auseinander gesetzt.

Bildzitate und bildliche Allusionen sind Verweise von Bildern auf andere Bilder. Bilder können sich auf andere Bilder beziehen, indem sie diese abbilden, ähnlich wie Erzählungen durch Nacherzählungen erzählt werden können, und wenn sprachliche Metaphern etwas Metasprachliches an sich haben, so sind auch visuelle Metaphern Metabilder, denn sie beinhalten gewissermaßen zwei Bilder und geben dabei zugleich zu verstehen, dass nicht das eine, sondern das andere Bild gemeint ist. (Nöth 2004: 14)

In diesem Kontext lautet allerdings die Bezeichnung Folgebild überzeugender. Erstens spielt Folgebild stärker an die Begrifflichkeiten aus der Intertextualität an und zweitens können Metabilder für andere Referenzart stehen. Ein bestimmtes Bild (auch ein Folgebild) kann z.B. den Herstellungsakt des jeweiligen (Prä-)Bildes beinhalten, die Referenz allein zum Thema haben oder seinen Schöpfer beim Schaffen abbilden³ – ganz im Sinne einer metabildlichen Behandlung des Bildinhalts. Solche autoreflexiven Bilddarstellungen sollen als Metabilder gelten. Es lässt sich nicht ausschließen, dass ein Metabild in einem Folgebild vorhanden werden kann. Um nicht zuviel vor der eigentlichen Besprechung vorwegzunehmen, sei auf Kap. 3.4 verwiesen, das ein werbliches Metabild an der Schnittstelle von Präbild und Folgebild bespricht.

In aktuellen Medientexten stehen Präbilder nicht allein, sondern werden in einem multimodalen Gesamttext stets durch sprachliche Texte begleitet. Für die Kommunikation im multimodalen Gesamttext sind drei Referenzrichtungen relevant:

- a) ein aktuelles Folgebild, z.B. ein Titelbild eines Magazins bezieht sich auf ein Präbild (*Interikonizität als Bild-Bild-Referenz*),
- b) ein sprachlicher Text, z.B. eine Schlagzeile rekurriert auf das Folgebild und konstruiert mit ihm ein kohärentes Informationsangebot (*bimodale Referenz*),
- c) beide Referenzen (Bild-Bild- und bimodale Referenz) werden mit einem wissensgeleiteten Kontext des Präbildes und des Folgebildes, als dem diachronen und aktuellen Vorwissen des Rezipienten, unterstützt (*kontextuelle Referenz*).

Der in a) genannten **Interikonizität** liegen bereits einige Studien zugrunde: So begegnen wir der *Interbildlichkeit* von Rose (2006) im Sinne der umfassenden Referenzen auf und in literarischen Bildern (vgl. Rose 2006: 77ff.), der *Interpikturalität* und *Interpiktoralität* von Rosen (2003: 161ff.) oder der *Interikonizität* von Thomas Hensel (2000), der mit diesem Terminus ein „Zusammenspiel unterschiedlicher Bildmedien“⁴ meint. Am nächsten liegen der hier genannten *Interikonizität* Reflexionen von Zuschlag (2006). Er präzisiert allerdings diesen Terminus nicht,⁵ entwickelt jedoch, auf materiellen Bildern der bildenden Kunst basierend, einige treffende Grundgedanken für eine mögliche *Interikonizitätstheorie*, die er von der Intertextualitätstheorie ableitet.

Die hier vorgeschlagene Interikonizität stützt sich auf meine Ausführungen zur Interbildlichkeit (vgl. Opilowski 2008). Ich halte jedoch Interikonizität für einen adäqua-

³ So Nöth (2007: 63).

⁴ Ein unveröffentlichter Vortrag von Thomas Hensel (2000). Zitiert aus Zuschlag (2006: 91).

⁵ „In Analogie zum Terminus Intertextualität möchte ich für die Kunstgeschichte den Begriff Interikonizität vorschlagen, um ganz allgemein, im Sinne eines Oberbegriffs, den Bezug von Bildern auf andere Bilder zu umschreiben.“ (Zuschlag 2006: 90)

teren Begriff, der nicht nur materielle Präbilder im Sinne von ganzen Abbildungen enthält, sondern ihre Bestandteile (Linien, Farben, Strukturen etc.) und darüber hinaus mentale und diskursive Bilder und Bausteine referenzfähig macht. Dementsprechend fasse die Interikonizität auf als eine intentionale Bezugnahme eines materiellen oder immaterielles Folgebildes des diversen Typs, ästhetischer oder nicht ästhetischer Provenienz, auf ein anderes materielles oder immaterielles Präbild. Materielle Bilder sind exemplarische Abbildungen der Wirklichkeit in Gestalt von Fotos, Zeichnungen oder Gemälden, während immaterielle Bilder mental vorhandene Bilder sind und als ein Durchschnitt aus einem Bilddiskurs eine prototypische Qualität haben. Dabei können inhaltliche und formale Bildmerkmale interikonische Relationen schaffen. Der Interikonizität liegt eine Absicht des Produzenten zugrunde, eine funktionale Bildstrategie durchzuführen und folglich einen Einfluss auf den Rezipienten zu nehmen. Interikonizität ist demzufolge eine intendierte persuasive Strategie in der Alltagskommunikation.

3. Analyse von Präbildern

In den nachfolgenden Beispielen werden drei Referenzrichtungen (a–c im Kap. 2) verdeutlicht. Das Augenmerk konzentriert sich auf die Herstellung der inhaltlichen und funktionalen Kohärenz von Bild und Sprache in der relevanten Umgebung des diachronischen und aktuellen Kontextes. Damit wird der kommunikativ-funktionale Zweck der interikonischen Strategie in ausgewählten kommerziellen Textsituationen sichtbar.

3.1 „Der vitruvianische Mensch“

Die erste Seite jedes Preetitels gilt als Erkennungszeichen jeder Zeitung, Zeitschrift und jedes Magazins. Farbverwendung, Format, Umrahmung, Anteile von Text und Bild, Schrifttypen und -größe sorgen mit ihrer konstanten Verwendung für die schnelle Identifizierung eines bestimmten Preetitels unter vielen anderen Preeteezeugnissen. Der Titelseite kommt dabei eine wichtige persuasive Aufgabe zu: Sie soll den Rezipienten möglichst schnell zum Kauf dieses Heftes anregen. Um dieses Ziel zu realisieren, bedienen sich Magazin-Covers kreativer interikonischer Persuasionsstrategie und origineller Schlagzeilen.

Mit Feder und Tine gezeichnete Skizze „Der vitruvianische Mensch“ von Leonardo da Vinci ist ein Präbild im Folgebild des Magazins „Bild der Wissenschaft“ (Abb. 1). Dieses Cover stellt also einen interikonischen Bezug zum sehr bekannten Präbild, das im kollektiven Gedächtnis vieler Kulturgemeinschaften präsent ist. Das Präbild wird ikonisch nicht verändert. Eine inhaltliche Modifikation im Sinne der aktuellen Interpretation erfolgt durch sprachliche Teiltexthe (bimodale Referenz), die die Botschaft der historischen Skizze für einen neuen Zweck verwenden. „Der vitruvianische Mensch“ stellt eine menschliche Wohlgeformtheit, ein menschliches Idealmaß des Menschen, der allen Regeln der Geometrie entspricht. Man kann annehmen, dass dieser Kontext dem durchschnittlichen Leser eher bekannt ist und selbst wenn der Rezipient dieses geschichtlichen

Kontextes wenig bewusst ist, lässt sich die Bildbotschaft logisch vom geometrischen Einfügen des Menschen in die Form des Quadrates und des Kreises ablesen. Dieses kontextuelle Vorwissen und das Präbild selbst werden nun durch sprachliche Texte rund um die Abbildung genutzt: Moderne Medizin, Chirurgie und Arzneimittel lassen nahezu alle Makel und Krankheiten des heutigen Menschen beseitigen, so dass er sogar hübscher, wohlgeformter und gesunder als „Der vitruvianische Mensch“ sein kann. Obwohl das Präbild an sich nicht abgeändert wird, tritt es im Zusammenwirken des kontextuellen Vorwissens und der sprachlichen Kommentare in einen neuen Kommunikationsraum ein. Durch die Dekontextualisierung übernimmt das Präbild die Rolle einer autoritativen und persuasiven Verstärkung der Botschaft auf der Titelseite. Die Interikonizität gilt also als eine kompakte Methode der Aufmerksamkeitserregung. Ohne sprachliche Determinanten ist das eingebettete Präbild sehr mehrdeutig, deshalb schreiben sie ihm eine eigene, allerdings mit dem Präbild zusammenhängende Bedeutung zu. Dementsprechend zeigt die Sprache ihren „selegierenden Aspekt“ (Schieler 2001: 241f.) und die sprachlich-ikonische Verknüpfungsart gilt als „konstituierende Monosemierung“ (vgl. Opilowski 2006: 116f.).

3.2 „Evolutionkette des Menschen“

Wenn unmodifizierte Präbilder eines sprachlichen Kommentars bedürfen, kann man den Eindruck haben, dass abgeänderte Präbilder umso mehr durch Sprache monosemiert werden müssen. Die These lässt sich aber nicht immer bestätigen. Es reicht aus, dass der Kontext, d.h. das rezeptive Wissen von Entstehung, Botschaft, Motiven eines Präbildes relativ bekannt sind und eine ikonische Modifikation transparent ist, damit eine plausible ikonische Darstellung entsteht.

Das Titelbild als Folgebild in Abb. 2 referiert auf eine Skizze von Charles Darwin. Der Evolutionsweg des Menschen vom Affen zum Homo Sapiens wird aber am Ende durch einen gegenwärtigen, fest beleibten Mann modifiziert. Somit lässt sich der interikonischen Darstellung ohne sprachliche Kommentare eine Kritik am heutigen Ernährungs- und Lebensstil entnehmen. Die Bildunterschriften „Echt fett! Warum die Deutschen immer dicker werden – und wer daran schuld ist“ präzisieren lediglich das Verständnis der interikonischen Relation. Die kontextuelle Referenz ist in diesem Falle stabil und sicher, weil das Vorwissen vom Präbild aus Schulbüchern angeeignet wurde. Diese Interikonizität bedarf keiner besonderen Monosemierung, vielmehr fungiert die Verknüpfung von Sprache und Bild als „visuelle Präsentation – verbale Verankerung“ (Geiger/Henn-Memmesheimer 1998: 61). Das Bildzitat erfüllt eine persuasive, informative und autoritative Funktion, zu der immer noch eine unterhaltende Funktion (eine lächerliche, karikaturartige Gestalt des dicken Mannes) hinzukommt. Der ikonische Funktionskomplex ergänzt sich durch den kommentierenden Informationskomplex sprachlicher Bildunterschriften.

3.3 „Venus von Milo“

Zwei materielle Präbilder im Sinne von zweidimensionalen, auf das Papier gebrachten Abbildern hatten wir in Abb. 1 und Abb. 2. Nun präsentiert Abb. 3 einen etwas anderen Typ des Präbildes. Das ist weiterhin ein materielles Präbild, welches aber aus der Produktionsperspektive eine dreidimensionale, gegenständliche Form hat. Die im Cover von Focus dargebotene Interikonizität zeigt einen deutlichen Grad der präbildlichen Modifizierung an. Der Skulptur wird nämlich der rechte Arm hinzugefügt und von der Gürtellinie wird sie mit der Flagge von Griechenland umhüllt. Die nach vorne gestreckte Hand ähnelt dem Betteln. Der wissensgeleitete Kontext ist hier wiederum ausreichend, um die generelle Botschaft des interikonischen Covers zu verstehen. Das in Schulden steckende und die EU finanziell belastende Griechenland, welches von der verführerischen Venus verkörpert wird, bittet nun um eine Unterstützung. Diese kontextuelle Referenz findet ihre Bestätigung in der bimodalen, sprachlich-ikonischen Referenz. Denn die Schlagzeilen „Griechenland – und unser Geld!“ und „Womit Sie rechnen müssen“ konkretisiert das kontextuelle Verstehen. Das Folgebild (abgeänderte Skulptur) drückt einen Appell aus und dieser wird negativ verstärkt, indem sprachliche Texte an Deutsche eine deutliche Gefährdung und Warnung vermitteln.

3.4 „Mona Lisa“

Das letzte analysierte Präbild, das in diesem Beitrag leider nicht präsentiert werden kann, ist eine Illustration in der Werbeanzeige für ein Online-Stellenmarkt „jobpilot.de“.⁶ Das Werbebild referiert auf das weltberühmte das Gemälde „Mona Lisa“ von Leonardo da Vinci, das sich im Hintergrund der ganzen Anzeige befindet. Die Modifikation der Mona Lisa gestaltet sich hierbei sehr intensiv. In die malerische Landschaft und Umrahmung des Gemäldes zeichnet sich eine nicht näher bekannte, lächelnde Dame ein, die visuell nun von vielen Besuchern in einem Museum bewundert wird. Mona Lisa rückt somit zwangsläufig in der Großaufnahme neben dem Fließtext in den Vordergrund. Die beiden Damen tauschen also ihre Plätze. Die erste Modifizierung erfolgt deshalb mittels der Permutation, d.h. der Umstellung der Bildfiguren. An der Mona Lisa wird noch eine andere Modifikation vorgenommen und zwar die Substitution. Sie lächelt nämlich nicht mehr und hat ein betrübt und sogar grimmiges Antlitz. Im Unterschied zu vorangehenden Beispielen fällt uns schwer, den Sinn und das Ziel dieses Rollenwechsels zu verstehen. Die Unzufriedenheit und der Rollenwechsel sind ersichtlich, aber Gründe dieser bildlichen Darstellung sind nicht zu erraten. Der präbildliche Kontext, der deutlich und gut bekannt ist, erweist sich hierbei als wenig hilfreich. Erst gibt die bimodale Referenz (Sprache-Bild-Bezug) den Aufschluss über den Sinn des Präbildes im Folgebild: Schlagzeile „Verpassen Sie nicht den Job Ihres Lebens.“ und Bildunterschrift „Europas Karrieremarkt im Internet jobpilot.de“. Der Online-Stellenmarkt ermöglicht demnach einen erfolgreichen Einstieg in die Berufswelt.

⁶ Diese Anzeige ist im SPIEGEL 15/2001, S. 30-31 abgebildet.

In diesem Werberahmen benötigt das Bild viel mehr den sprachlichen Text als der sprachliche Text das Bild. So haben wir es hier mit dem Sprach-Bild-Bezug „determinierende Monosemierung“ (vgl. Opilowski 2006: 116f.) zu tun. Das interikonische Werbebild funktioniert als ein Blickfang mit einer gewissen Witzigkeit im Inhalt, weil es die beworbene Dienstleistung, d.h. Arbeitssuche über das Internet wenig sachlich und vor allem emotional thematisiert. Die Bildreferenz enthält darüber hinaus das Wesen des Präbildes und des Metabildes. Sie thematisiert nämlich nicht nur den Figurentausch, sondern den situativen Kontext des Präbildes (Museum) und Rezipienten (interessierte Museumsbesucher), also Faktoren, die zum harten, inhaltlichen Kern des Präbildes nicht gehören. Das Werbebild vermittelt metakommunikative Elemente des Präbildes. Sie konstruieren eine visuelle Metapher, weil die Situation des Museums auf einen künftigen Arbeitsplatz hinweist und Museumsbesucher mit künftigen Mitarbeitern bzw. Kunden vergleichbar ist.

4. Interfiguralität in der Interikonizität

Aus den angeführten Beispielen geht der figurative Charakter der Prä- und Folgebilder hervor. Menschen in Bildern und deren visuelle Nachahmungen besitzen ein reiches Bündel distinktiver Merkmale, so dass sie sich aus diesem Grunde und wegen zahlreicher bildlicher Wiederholungen zu langfristig memorierten Präbildern häufig etablieren. Interikonizität realisiert sich demnach über **Interfiguralität**.⁷ Figurative Präbilder in Appelltexten garantieren einerseits schnelle Erkennbarkeit und bieten deswegen einen großen Freiraum für eventuelle Abänderungen.

Es stellt sich hierbei die Frage, ob sich mit der Erscheinung des Präbildes ein neuer Bildtyp manifestiert. Neben dem Ikon, das die Wirklichkeit nachahmt, dem Index, der die hinweisende Funktion erfüllt und dem Symbol, das in einer konventionalisierten Relation zum Bezeichneten steht, kann das **Interbild** als vierter Bildtyp fungieren. Das Interbild hat Berührungspunkte mit den anderen visuellen Zeichenklassen und zwar das Verweisen wie ein Index und die Nachahmung wie ein Ikon. Das Unterscheidungsmerkmal ist dann ein Verweisen auf ein anderes materielles oder immaterielles (mental vorhandenes und diskursiv angeeignetes) Bild. Ein obligatorisches Merkmal des Interbildes ist darüber hinaus das Auftreten im kollektiven Gedächtnis der jeweiligen Gemeinschaft.

5. Schlussbemerkungen

Aus der durchgeführten Analyse wird ersichtlich, dass sich den modifizierten und unmodifizierten Präbildern keine festen Verknüpfungsarten von Sprache und Interbild zuschreiben lassen. Mit anderen Worten hat die veränderte oder unveränderte Wiedergabe keinen entscheidenden Einfluss auf den jeweiligen, monosemierenden oder kommentie-

⁷ Die hier gemeinte Interfiguralität hat natürlich einen bildlichen Charakter. Auf die sprachlich realisierte Interfiguralität als Anspielungen auf Namen bekannter Protagonisten verweisen Holthuis (1993: 130) und Rößler (1999: 273).

renden Verknüpfungstyp. Man kann jedoch den Schluss ziehen, dass eine durchdachte und kreative Abänderung eines Präbildes ein Leitthema eines Pressemagazins oder einer Anzeige nur ikonisch vermitteln kann. Dies scheint aus persuasiver Sicht eine bessere Strategie. Denn die Rezipienten kommen bereits aufgrund des kontextuellen Vorwissens im Präbild und im Folgebild zum Sinn und zur Botschaft eines Gesamttextes. Davon zeugen die Beispiele mit der „Evolutionskette“ (Abb. 2) und „Venus von Milo“ (Abb. 3), in denen veränderte Präbilder an sich plausibel und sinnstiftend sind. Sprachliche Schlagzeilen spielen dort eine fakultative, kommentierende Rolle. Andererseits aktivieren „Der vitruvianische Mensch“ (Abb. 1) und „Mona Lisa“ den Rezipienten stärker, weil er sich auf sprachliche Zusätze zum Verstehen dieser Präbilder stützen muss.

Der wissensgeleitete Kontext des Prä- und Folgebildes ist aus rezeptiver Sicht entscheidend. In erster Linie orientiert sich jeder Leser der ersten Presseseite und der Werbung am Bild und ergänzt es mit sprachlichen Texten. Interikonizität in multimodalen Gebrauchstexten erfordert also von Rezipienten die Aktualisierung der mental gespeicherten Präbilder, die Berücksichtigung eventueller Abwandlungen im Folgebild, was zu einer dynamischen Auseinandersetzung mit dem Gesamttext veranlasst. Eine abweichende Darstellung des Originalbildes macht ein Presse- oder Werbebild attraktiver, führt Emotionen wie Ironie oder Witz ein und bewegt somit die Rezipienten zur Akzeptanz der Botschaft, die das Ziel von meisten appellativen Bildern und Sprach-Texten ist. In Bildern lässt sich durch Fremdbezüge die Wirklichkeit knapp und bündig, verführerisch und anlockend verzaubern, was dem heutigen Lebens- und Wertestil der Gesellschaften entspricht.

6. Literaturverzeichnis

- Diekmannshenke, Hajo/Klemm, Michael/Stöckl, Hartmut (Hg.): *Bildlinguistik. Theorien – Methoden – Fallbeispiele*, Berlin 2011.
- Geiger, Susi/Henn-Memmesheimer, Beate: *Visuell-verbale Textgestaltung von Werbeanzeigen. Zur textlinguistischen Untersuchung multikodaler Kommunikationsformen*, in: *Kodikas/Code. Ars Semeiotica*, Vol. 21, No. 1-2, Tübingen 1998, 55-74.
- Holthuis, Susanne: *Intertextualität. Aspekte einer rezeptionsorientierten Konzeption*, Tübingen 1993.
- Janich, Nina: *Werbesprache. Ein Arbeitsbuch*, Tübingen 2010.
- Klemm, Michael/Stöckl, Hartmut: „Bildlinguistik“ – Standortbestimmung, Überblick, Forschungsdesiderate, in: Diekmannshenke, Hajo/Klemm, Michael/Stöckl, Hartmut (Hg.), 2011, 7-18.
- Knapp, Karlfried et al. (Hg.): *Angewandte Linguistik*, Tübingen 2007.
- Nöth, Winfried: *Zur Komplementarität von Sprache und Bild aus semiotischer Sicht*, in: *Mitteilungen des Deutschen Germanistenverbandes*, H. 1, Jg. 51, 2004, 8-21.
- Nöth, Winfried: *Metapictures and self-referential pictures*, in: Nöth, Winfried/Bishara, Nina: *Self-reference in the media*, Berlin/New York 2007, 61-78.
- Opilowski, Roman: *Intertextualität in der Werbung der Printmedien. Eine Werbestrategie in linguistisch-semiotischer Forschungsperspektive*, Frankfurt a. M. u.a. 2006.

- Opilowski, Roman: *Die Interbildlichkeit und deren sprachliche Unterstützung in den Titelseiten des Magazins Der Spiegel*, in: *Zeitschrift für Angewandte Linguistik* 49, 2008, 45-72.
- Rose, Margaret A.: *Parodie, Intertextualität, Interbildlichkeit*, Bielefeld 2006.
- Rosen von, Valeska: *Interpikturalität*, in: Pfisterer, Ulrich (Hg.): *Metzler Lexikon Kunstwissenschaft. Ideen, Methoden, Begriffe*, Stuttgart/Weimar 2003.
- Rößler, Elke: *Intertextualität und Rezeption. Linguistische Untersuchung zur Rolle von Text-Text-Kontakten im Textverstehen aktueller Zeitungstexte*, Frankfurt a. M. u.a. 1999.
- Schierl, Thomas: *Text und Bild in der Werbung. Bedingungen, Wirkungen und Anwendungen bei Anzeigen und Plakaten*, Köln 2001.
- Schmitz, Ulrich: *Sehflächenforschung. Eine Einführung*, in: Diekmannshenke, Hajo/Klemm, Michael/Stöckl, Hartmut, (Hg.), 2011, 23-42.
- Stöckl, Hartmut: *Der „picture relation type“ – ein praktischer Analysemodus zur Beschreibung der vielfältigen Einbettungs- und Verknüpfungsbeziehungen von Bild und Text*, in: *Papiere zur Linguistik*, Nr. 46, H. 1, 1992, 49-61.
- Stöckl, Hartmut: *Bilder – Konstitutive Teile sprachlicher Texte und Bausteine zum Textstil*, in: *Mitteilungen des Deutschen Germanistenverbandes*, H.2, Jg, 51, 2004a, 102-120.
- Stöckl, Hartmut (2004b): *Die Sprache im Bild – das Bild in der Sprache. Zur Verknüpfung von Sprache und Bild im massenmedialen Text*. Berlin/New York 2004b.
- Zuschlag, Christoph: *Auf dem Weg zu einer Theorie der Interikonizität*, in: Horstkotte, Silke/Leonhard, Karin (Hg.): *Lesen ist wie Sehen. Intermediale Zitate in Bild und Text*, Köln 2006, 89-99.

7. Abbildungen



Abb. 1: „Der vitruvianische Mensch“ (1492) von Leonardo da Vinci im Cover von *Bild der Wissenschaft* (Nr. 10/2011)



Abb. 2: „Evolutionskette des Menschen“ von Charles Darwin im Cover von *Stern* (Nr. 35/2011)



Abb. 3: Venus von Milo im Cover von *Focus* (Nr. 18/2010)

Abstract

Text and context as means to understand of quoted pictures

Multimodal texts use different persuasive strategies. One of them is referring of one picture to other pictures, called intericonicity. Particularly magazine covers and advertising images use this strategy very often. This article seeks to explore the meaning of newspaper and advertising headlines and the way, how their recipients interpret the pictorial quotations. The author shows that the contextual knowledge of recipients is crucial for the proper interpretation of pictorial quotations, regardless of whether the quotes are visually modified or not. Headlines have to play a double role: either to crystallize an interpicture, which is incomprehensible without them, or only additionally to comment it.

Zur Kohärenz poetischer Texte

1 Einleitung

In der Literaturwissenschaft hatte der Textbegriff zuvor eine philologische Bedeutung, und zwar unter dem Text hat man ausschließlich eine schriftliche Überlieferung verstanden, die von der Ursprungssituation und der personalen Vermittlung abgelöst wurde. Aus dieser Ablösung ergibt eine hermeneutische Konsequenz, und zwar sie entmächtigt den Autor und ermächtigt den Leser (vgl. KURZ 2000: 210). Schriftlich fixierte Texte unterliegen der Interpretation, bei der die Intention eines Autors zwar ein Maßstab bleibt, aber sie geht nicht der Interpretation voraus, sondern entsteht erst aus ihr. Aus dem Text muss das gewonnen werden, was an Kontext(en) fehlt. Erst im Horizont dieser philologischen Auslegungskultur erhielt der Textbegriff seine Evidenz. Aufgabe der Philologie als Textkritik war es, aus dem Gang der Überlieferung den ursprünglichen Text möglichst authentisch wiederherzustellen. Wie KURZ (2000: 211) weiter ausführt, wurden die Abweichungen innerhalb der Überlieferung als „Lesarten“ eines einheitlichen und in sich geschlossenen Textes bewertet.

Die heutige Textlinguistik stellt sich die Frage, ob eine produktorientierte Bestimmung des Textbegriffes möglich ist oder ein sprachliches Gebilde nur für Sprachverwender als Text fungieren kann? ADAMZIK (2004: 43) verweist darauf, dass zuerst objektive Kriterien für Texthaftigkeit im Vordergrund standen, Kriterien also, die man am Text selbst festmachen kann. Dabei wurden in nicht natürlicher Sprachverwendung Satzfolgen konstruiert, die Nicht-Texte darstellen sollten. Legt man solche Gebilde den kompetenten Sprechern vor, so finden sich solche, die ihnen einen Sinn abgewinnen können und daher sie als Texte akzeptieren. Damit wird also die Rolle des Rezipienten bei der aktiven Sinn-Konstruktion eines sprachlichen Gebildes betont. Dies erfasst LINKE (1996: 247) in folgender Feststellung: „Wenn jemand Satzfolge kohärent deutet, ist sie ein Text. Oder, anders formuliert: Keine Satzfolge ist davor geschützt, als Text verstanden zu werden“. Die meisten als abgeschlossen präsentierten Folgen schriftlicher Sätze sind davor geschützt, *nicht* als Text verstanden zu werden. Für die vielen sprachlichen Gebilde, die auch entsprechend textinternen Kriterien als Text aufzufassen sind, braucht man auf das Kriterium der subjektiven Sinnzuschreibung gar nicht zurückzugreifen. ADAMZIK (2004: 43) fasst Textualität als eine relative Größe auf, die mehr oder weniger stark ausgeprägt sein kann. Es ist sinnvoll, Kriterien zu benennen, die erlauben zu bestimmen, was einen Text zu einem mehr oder weniger guten, verständlichen, kohärenten, kommunikativ funktionalen usw. macht.

2. Kohäsion und Kohärenz

RICKHEIT/ SCHADE (2000: 275) zufolge sind die textlinguistischen Begriffe Kohäsion und Kohärenz einerseits inhärente Eigenschaften von wohl ausgearbeiteten Texten, andererseits aber werden die sprachverarbeitenden kognitiven Prozesse, also die Prozesse der Sprachproduktion und der Sprachrezeption in der neueren Forschung hinzugezogen. Um eine linguistische Fundierung der Begriffe Kohärenz und Kohäsion zu leisten und um anzugeben, in welchen Fällen Texte in einem linguistischen Sinn als kohärent bzw. kohäsiv angesehen werden können, bedarf es nach RICKHEIT/ SCHADE (2000: 276) einer Rückführung der Begriffe auf linguistische Merkmale. Kohäsion wird als Zusammenhang von Textteilen angesehen, der über solche linguistischen Merkmale vermittelt wird, die der Phonologie, der Morphologie oder der Syntax zuzurechnen sind. Zu den phonologischen Merkmalen, die diesen Zusammenhang herstellen, zählen in erster Linie die Mittel der Lyrik, etwa in der Form von Reimen und Betonungsmustern. Häufig sind die linguistischen Merkmale, die Kohäsion vermitteln, im Grenzbereich zwischen Morphologie und Syntax zu finden.

2.1 Linguistische Fundierung

Linguistische Fundierungen von Kohärenz lassen sich jeweils einem von drei Ansätzen zuordnen (vgl. VIEHWEGER 1989, 256-258). Der erste textgrammatische Ansatz geht auf HARRIS (1952) zurück. Kohärenz wird dabei verstanden als Texteigenschaft, die dann vorliegt, wenn bestimmte semantische Merkmale in der Form von denotationsidentischen Phrasen wiederholt auftreten. Im zweiten semantisch-thematischen Ansatz werden die Probleme des textgrammatischen Ansatzes berücksichtigt, indem für den zu definierenden inhaltlichen Zusammenhang auf semantische Faktoren verwiesen wird. Als Beispiel für diesen Ansatz gilt die Arbeit von HALLIDAY UND HASAN, die jedoch Kohärenz mit dem Ausdruck *cohesion* bezeichnen (vgl. RICKHEIT/ SCHADE 2000: 277-8). Ein anderes Beispiel für den semantisch-thematischen Ansatz liefert VAN DIJK (1980). Nach dieser Arbeit ist der Text kohärent, wenn sich jede seiner Propositionen unter die Makroproposition, die das Textthema repräsentiert, unterordnen lässt. Die lokale Dimension von Kohärenz, also der inhaltliche Zusammenhang zweier aufeinanderfolgender Textteile muss zur Vervollständigung eines umfassenden Kohärenzbegriffes hinzugefügt werden. Der dritte pragmatisch-funktionale Ansatz behandelt insbesondere die Fundierung der lokalen Kohärenz. HOBBS (1979; 1985) nennt die Aufeinanderfolge von Textteilen kohärent, sofern zwischen ihnen eine der definierten Relationen besteht, wenn z.B. der nachfolgende Textteil eine Aussage des vorangehenden weiter ausführt. Es können hier RICKHEIT/ SCHADE (2000: 278) zufolge unterschiedliche Funktionen grundlegend sein, etwa die Vermeidung eines Missverständnisses bzw. das Auflösen einer Mehrdeutigkeit oder die Vermittlung von Wissen zu einem zuvor eingeführten Diskursobjekt. Die beiden Autoren (RICKHEIT/ SCHADE 2000: 277) verweisen darauf, dass Kohärenz sich auf Texte und damit auf sprachliche Entitäten bezieht, sodass der Begriff linguistisch zu erklären ist. Eine Rückführung

von Kohärenz auf Kohäsion mit der zusätzlichen Annahme, dass das, was Kohärenz von Kohäsion unterscheidet, nicht linguistisch fassbar ist, ist wenig hilfreich. Eben-
sowenig kann die Fundierung des Kohärenzbegriffes dadurch geleistet werden, dass
Kohärenz als inhärente Eigenschaft von Texten postuliert wird, dass also die Kohärenz
gewissermaßen Texte von Nichttexten unterscheidet. Ein solcher Ansatz resultiert not-
wendigerweise in einer zirkulären Definition.

2.2 Psycholinguistische Fundierung

RICKHEIT/ SCHADE (2000: 279) befassen sich auch mit der psycholinguistischen Sicht-
weise auf Kohäsion und Kohärenz, die sich von der linguistischen dadurch unterschei-
det, dass die beiden Phänomene nicht mehr allein als textinhärente Eigenschaften,
sondern in Bezug auf die kognitiven Prozesse der Sprachproduktion und der Sprach-
rezeption definiert werden. Bezüglich der Sprachproduktion kann Kohärenz dann
konstatiert werden, wenn eine produzierte Äußerung bzw. ein produzierter Text nach
Ansicht des Produzierenden inhaltlich wohlgeformt ist, sodass insbesondere der Hör-
er/der Leser die Intention des Produzierenden erkennen kann. Kohäsion liegt dann
vor, wenn die Produktion nach Ansicht des Produzierenden in syntaktischer, mor-
phologischer und phonotaktischer Hinsicht wohlgeformt ist. Das Leitmotiv fast aller
psycholinguistisch orientierter Forschung besagt, dass Kohäsion und Kohärenz keine
Eigenschaft des Textes ist, sondern Eigenschaften der beteiligten kognitiven Prozesse.
In der klassischen Linguistik beziehen sich die Begriffe auf Eigenschaften des Tex-
tes, in der Psycholinguistik auf Eigenschaften kognitiver Prozesse. RICKHEIT/ SCHADE
(2000: 280-1) warnen davor, dass die Beschränkung auf eine der beiden Sichtweisen
für eine umfassende Grundlegung der Begriffe nicht genügt. Werden die Begriffe auf
Texteigenschaften bezogen, tritt der kommunikative Charakter von Texten und Äu-
ßerungen zu sehr in den Hintergrund, werden die Begriffe auf Prozesseigenschaften
bezogen, bleibt zu schnell außer acht, dass es sich um sprachverarbeitende Prozesse
handelt, die sich ihrerseits auf linguistische Eigenheiten gründen..

2.3 Pragmatische Fundierung

FEILKE (2000: 71) zufolge hat das neue Konzept „Text“ nach der pragmatischen Wen-
de die werkzentrierte hermeneutische Tradition entschieden überwunden. Das Kohä-
renzkriterium wird nicht mehr auf die Abfolge von Sätzen, sondern auf Folgen von
Handlungen in einem Text-Kontext-Gefüge bezogen, wobei diese Handlungen auch
auf unterschiedliche Akteure verteilt sein können. Die Transformation der pragma-
tischen Wende beruhte auch darauf, dass die Rezeptionsseite primär psychologisch
und die Bedingungen der Erzeugung textueller Kohärenz im Vordergrund standen.
Dies führte zu einer Assimilation textlinguistischer Kategorien an die kognitive Psy-
chologie. In den Brennpunkt der Aufmerksamkeit rückt zunehmend die sprachliche
Artikulation des Textes als textkonstitutiver Prozess und als Textqualität. Textproduk-

tion etabliert sich als ein neues Verständnis vom Gegenstand selbst, was FEILKE betont (2000: 77). Schriftlichkeit und Schreiben werden zum Paradigma einer pragmatisch intendierten Sprachanalyse. Kontextuelle Handlungs determinanten und Konstellationen bestimmen die Zeichenhaftigkeit des Textes. Ein verbindlicher Kontext muss für die Beteiligten selbst erst durch Kommunikation bzw. Interaktion – also durch Zeichengebrauch – festgelegt werden, führt weiter FEILKE (2000: 78) aus. Es zeichnet sich gerade eine veränderte Sichtweise ab, die der Oberfläche eine wichtige Rolle zuweist. Zu den textpragmatischen Orientierungen gehören folgende Denkansätze: Ist der Text ein originäres sprachliches Zeichen oder performative Resultante einer vor allem auf dem Satz als Handlungseinheit aufruhenden Komposition? Davon unterscheiden sich Ansätze, die die Verstehensproblematik und das Zustandekommen thematischer Kohärenz ins Zentrum der Textlinguistik rücken.

Schon früh entwickeln sich in der textpragmatischen Wende Ansätze, die das Kohärenzproblem stärker von der Seite der Rezipienten her aufgreifen. Der Akzent liegt hier auf den Voraussetzungen für das Erzeugen einer semantisch-thematischen Kohärenz von Texten. FEILKE (2000: 75) zufolge erweisen sich hier folgende Fragen als wichtig: Was braucht die rezeptive Seite, damit ein Text kohärent erscheinen kann? Von welchen sozialen und vor allem kognitiven Voraussetzungen hängt das Textverstehen ab? Die semantische Integration des Textes wird dabei durch diverse sprachliche Indices (phonologische, lexikalische, grammatische) gestützt und ist pragmatisch vorrangig orientiert an dem Ziel, den Empfänger hinsichtlich der Intention und des Verstehensmodus des Textes zu instruieren.

2.4 Die Ansätze von Beaugrande/Dressler, Brinker, Sandig und Adamzik

DE BEAUGRANDE/DRESSLER (1981: 13ff.) definieren „Textualität“ über ein Ensemble von sieben Kriterien bzw. konstitutiven Prinzipien, die völlig heterogenen Theorietraditionen verpflichtet sind: So verweist das Merkmal der Kohäsion auf die Textgrammatik. Sie ist Verbindung der Worte in der Textoberfläche. Das Merkmal der Kohärenz ist den Zielen der Textsemantik verpflichtet, sie wird aufgefasst als vorwiegend semantischer Textzusammenhang:

„Ein Text „ergibt Sinn“, weil es eine SINNKONTINUITÄT innerhalb des Wissens gibt, das durch Ausdrücke des Textes aktiviert wird. (...) Ein „sinnloser“ oder „unsinniger“ Text ist ein Text, in dem die Textempfänger keine solche Kontinuität entdecken können, gewöhnlich weil die Konstellation der ausgedrückten Konzepte und Relationen einerseits und das Vorwissen der Empfänger andererseits in gravierender Weise nicht übereinstimmen. Diese Sinnkontinuität möchten wir als die Grundlage der KOHÄRENZ ansetzen, (...).“ (BEAUGRANDE/ DRESSLER 1981: 88)

Intentionalität betont vor allem die sprecherseitigen Voraussetzungen und die Akzeptabilität sowie Informativität beziehen sich auf hörerseitige Konditionen des Textverstehens. Schließlich rekurriert Situationalität auf die kontextuelle Einbindung und das Kriterium der Intertextualität betont die diachrone Dimension. BEAUGRANDE/DRESSLER (1981: 35) wollen in der Textlinguistik das als Text akzeptieren, was die

Sprachverwender als Text akzeptieren; sie legen also ein verwender-orientiertes Kriterium zugrunde und heben selbst hervor, dass nach diesem subjektiven Kriterium bestimmte Äußerungen möglicherweise von manchen als Texte akzeptiert werden, von anderen dagegen nicht. Diesem Versuch einer kohärenzstiftenden Interpretation der Position von Beaugrande/Dressler steht natürlich ihre explizite Definition von Nicht-Texten entgegen, stellt ADAMZIK (2004: 52) fest. Die grundsätzliche Auffassung „des Textes als kommunikativen Ereignisses“ macht den Kern des Ansatzes von BEAUGRANDE/ DRESSLER aus.

Ein minimaler, besonders in der Anfangsphase der Textlinguistik gebräuchlicher Katalog von Textmerkmalen stammt von DRESSLER (1972). Er umfasst lediglich zwei Beschreibungsebenen, nämlich textinterne und textexterne Merkmale. Bei BRINKER (2001) findet sich eine ähnliche Gliederung. Ein Hauptkapitel ist der Textstruktur gewidmet und geht auf grammatische und thematische Bedingungen der Textkohärenz ein. Ein weiteres befasst sich mit der Textfunktion, hat also einen pragmatischen Charakter. SANDIG (2000: 108) betrachtet folgende Eigenschaften als zentral: die Textfunktion, Situationalität, Thema, Kohäsion und Kohärenz, die nicht wie Kohäsion den grammatisch-formalen, sondern den inhaltlichen Zusammenhang betrifft. An diesem Begriffspaar wird deutlich, dass die verschiedenen Dimensionen miteinander in Zusammenhang stehen; es handelt sich nicht um voneinander unabhängige Kriterien. BRINKER (2001: 18) weist die genannte Unterscheidung ausdrücklich zurück. Er geht von einem umfassenden Kohärenzkonzept aus, das nach verschiedenen Aspekten (grammatisch, thematisch, pragmatisch, kognitiv; explizit, implizit usw.) differenziert wird. BRINKER hält die Unterscheidung des textinternen Merkmals Kohäsion vom textexternen der Kohärenz für unpraktikabel und nicht gerecht. Diese Abgrenzung ist deshalb kaum möglich, weil textexterne Faktoren explizit verbalisiert werden können. Dabei kann nicht etwa nur die Funktion, Situation, usw. versprachlicht werden, vielmehr kann es auch vorkommen, dass erst der explizite Ausdruck deren Spezifik überhaupt konstituiert, stellt ADAMZIK fest (2004: 57). Sie (ADAMZIK 2004: 58) schließt sich Brinkers Auffassung von der Kohärenz als eines umfassenden Konzeptes an, das sowohl sprachliche und inhaltliche als auch funktionale und sogar situative Aspekte umfasst, d.h. in und zwischen den einzelnen Dimensionen muss jeweils untersucht werden, inwieweit Kohärenz gegeben ist und wodurch sie zustande kommt bzw. gestört ist. Als Kohärenzbruch betrachtet ADAMZIK den Fall, wenn inhaltlich sehr wohl zueinander passende Ausdrücke gegensätzlichen Stilniveaus gemischt werden, wenn das Thema oder auch ein bestimmter Ausdruck nicht zur Situation passt. Kohärenz ist keine eigenständige Dimension, sondern ein regulatives Prinzip von Textproduktion und –rezeption. Die Kohäsion wird ebenfalls nicht als eigene Hauptdimension behandelt, da die grammatischen Beziehungen zwischen Ausdrücken nur einen Aspekt der sprachlichen Gestalt des Textes darstellen. Eine scharfe Abgrenzung zwischen textexternen und textinternen Faktoren ist nicht möglich, sondern das Außersprachliche muss teilweise im Sprachlichen abgelesen werden, zum Teil aber auch durch die sprachliche Interaktion erst als solches konstituiert wird.

2.5 Kohärenz von literarischen Texten

Der Aufbau des Zusammenhangs erfordert RICKHEIT/ SCHADE (2000: 281-2) zufolge eine gewisse geistige Anstrengung. Damit werden dann aber Gefühle des Erfolgs und der Überraschung beim Rezipienten freigesetzt. Durch das Hervorbringen dieser Gefühle, eventuell sogar über die Nutzung von Inkohärenz (Ironie, Metaphern), werden also Motivation und Interesse beim Rezipienten geweckt bzw. erhalten. Ein geringeres Maß an Kohärenz und Kohäsion bzw. ein geeigneter Bruch derselben kann also intentional eingesetzt werden und eine kunstreiche Sprachverwendung kennzeichnen. Ein Maximum an Kohäsion und Kohärenz geht nicht mit einer besonders elaborierten Sprachverwendung einher. Das Beispiel moderner Lyrik lehrt, dass die Textkohärenz auch Sprünge und Brüche zulässt. Nur geben wir uns mit dem Konstatieren von Sprüngen und Brüchen nicht zufrieden, sondern fragen nach ihrer möglichen thematischen, also auch kohärenzbildenden Funktion. KURZ zufolge (2000: 215) widersprechen sich Kohärenz und Vieldeutigkeit eines poetischen Textes nicht, sondern verhalten sich komplementär. Durch die Unterstellung von Kohärenz wird ein Text auch vieldeutig, durch Vieldeutigkeit wird ein Text auch kohärent. Der Text ist nicht nur ein Träger und Speicher von Bedeutungen, sondern zeigt sich auch als eine Textfläche, als anschauliche Figuration. Der Text tendiert zum Bild, das Bild zum Text. Die Textur von Schrift und Bild hat auch eine mnemotechnische Aufgabe. Sie soll das Gedächtnis stützen und entlasten. Beispiele für Text-Bild-Zusammenhänge ist das Druckbild in der konkreten Poesie. Nach KURZ (2000: 211) hat die spezifische Verteilung der schwarzen Buchstaben auf dem Weiß des Papiers in der modernen Lyrik eine ästhetische Funktion. KURZ (2000: 216) formuliert die Methoden der Interpretation literarischer Texte in allgemeine Interpretationsregeln um:

1. Suche den relevanten Kontext für den Text.
2. Unterstelle für den Text eine Kohärenz und eine Struktur (gerade, um seine Brüche zu zeigen.)

Diese beiden Regeln sind noch nicht literaturspezifisch. Die beiden folgenden entsprechen der Einstellung auf einen literarischen Text:

3. Unterstelle, dass prinzipiell alles im Text von Bedeutung sein kann, nicht nur Absätze, Sätze, Wörter, sondern auch Silben, einzelne Phoneme (z.B. im Reim, in Alliterationen), Klänge, sogar die Form der Drucktypen, das Weiß des Papiers.
4. Unterstelle, dass der Text vieldeutig ist/sein kann und entwickle aus ihm so viel Bedeutung wie nach dem formalen und semantischen Potential des Textes möglich. Nach dieser Regel werden die Elemente des Textes in semantisch perspektivierenden Beziehungen gebracht, die sie mit Bedeutungen aufladen.

ADAMZIK betont (2004: 87), dass man bei literarischen Texten wohl am ehesten geneigt ist zu bezweifeln, dass der Autor sie für jemanden schreibt, sich kommunikativ an einen gedachten Rezipienten wendet. Dennoch können sie nicht situationsentbunden als Texte funktionieren, sondern müssen von Rezipienten reaktualisiert werden. ADAMZIK (2004: 94-5) legt besonderes Gewicht darauf, dass das Umgehen mit Tex-

ten kaum sinnvoll mit der Dichotomie 'Produktion versus Rezeption' erfasst werden kann, sondern dass beide Prozesse ineinander greifen. Der definitive Text gewinnt seinen kommunikativen Sinn erst, wenn er gelesen und verarbeitet wird. Diese Auseinandersetzung mit dem Text besteht zunächst in der kognitiven Verarbeitung, dem Textverstehensprozess: Der Text-auf-dem-Papier wird zum Text-im-Kopf. Jeder Rezipient reaktualisiert seine Version des Ausgangstextes. Es heißt auch oft, dass das Textverstehen nicht einer einfachen Reaktualisierung oder gar Dekodierung entspricht, sondern eher als aktive Re-Kreation aufzufassen ist.

Jürgen LANDWEHR (2006: 227) spricht vom Lesen als kreativem Handeln. Lesend muss gehandelt werden, erst dann wird das Geschriebene zu Literatur, zu Erzählungen, Gedichten, zu verwobenen Texten. Er schlägt folgendes vor:

- (i) Das ist ein Gedicht
- (ii) Du musst das anders lesen, das ist (nämlich) ein Gedicht
- (iii) Du musst das als Gedicht lesen.

„Als was“ das Schriftstück gelesen wird, ist eine Entscheidung, die wiederum das Leseverfahren, die Vertextung des Schriftstücks und die Leseergebnisse bestimmt. Man sollte unterschiedlichste Gedichte (als solche) lesen können, die Ausdifferenzierung der Lyrik, ihre formalen Varianten, ihre Traditionen und Konventionen und damit die Geschichte der Lyrik (vgl. LANDWEHR 2006: 233-4). Es geht nicht um das Verstehen, nicht um „Interpretieren“. Es geht vielmehr um das Lesen selbst, genauer: um den Prozess des Lesens, das Lesen als Handeln, als Performanz. Reimlose, freie Rhythmen, Reduzierungen, Minimalisierungen von poetischen Mustern werden zu einem Problem für das „Lesen-als-Gedicht“. In Gedicht-Schriften sind Partikeln und Konjunktionen, die logische Relationen herstellen, auf ein Minimum reduziert oder fehlen. Gedichte tendieren zum Asyndeton, zum bloßen Nacheinander, zur Parataxe, stellt LANDWEHR fest (2006: 239). Das durch keine grammatikalischen Signale, durch keine vorgegebene Logik verbundene Neben- und Nacheinander von Satzteilen, Szenen und Sprachbildern in einem Teil der modern genannten Lyrik wird zum Problem einer Lektüre. Diese logische Unbestimmtheit macht LANDWEHR zufolge (2006:240-1) viele „moderne“ Gedicht-Schriften zu Rätseln. In den anständigen älteren Gedichten seien eine Fülle von Vorgaben und Vorkorrelierungen gegeben, die nur aufzugreifen und, ihnen folgend, auszufüllen seien, während bei modernen Gedichten der Leser das meiste zu leisten hat. Nur auf der Folie jener „alten“ überstrukturierten Gedicht-Schriften konnten sich es die modernen Poeten leisten, die poetischen Merkmale bis zum Minimum des Zeilenbruches zu reduzieren. Wer jene modernen Gedicht-Schriften, die so simpel erscheinen können, „als Gedicht“ lesen will, muss geschult sein im Lesen jener anderen, „traditionellen“ Gedichten, denn nur an ihnen kann man jene Intensität der Wahrnehmung, der Aufmerksamkeit und der Beziehungsarbeit lernen, deren man gerade bei nur minimal vorstrukturierten Gedicht-Schriften bedarf, empfiehlt LANDWEHR (2006: 242). In allen Schriftstücken, die „als Gedicht“ gelesen werden sollen, stellt das Geschriebene Vorgaben für die Lektüre dar, und diese Vorgaben sind immer Aufgaben für die Lektüre. Zwei reimende Wörter fordern implizit auf: „Beziehe uns aufeinander (und zwar nicht nur lautlich, sondern auch semantisch)“; zwei asyndetisch

gereichte, aber parallel konstruierte Zeilen fordern implizit dazu auf: „Finde eine logische Relation, die unserem Neben- und Nacheinander einen Sinn gibt“ (LANDWEHR 2006: 242). Erinnert sei an Sartres Diktum „Lesen ist gelenktes Schaffen“.

Die Begriffe Sinn und Textsinn sind in der Linguistik geläufig, aber nicht der Gedanke, dass der Sinn von vielen Texten – wie etwa Romanen oder Gedichten – darin liegt, dass sie Erlebnisse vermitteln. Solche Texte sind Erlebnisangebote. Dieser Terminus hat HERMANN (2006: 268) in Anlehnung an einen wichtigen Begriff von Ulla FIX geprägt: *Bedeutungsangebote*. Ihm ergänzend, könnte man auch von Sinnangeboten sprechen. NIKULA (2003) betont, dass literarische und pragmatische Texte (Gebrauchstexte) sich formal nicht unterscheiden lassen und sieht das spezifisch Literarische von „Literatur“ in deren Rezeption, wie Hermanns im Erlebnis. In der Reaktion von Adressaten liegt stets der Sinn eines Textes. Denn sie ist das, worauf jeder Text – als Sprechakt – abzielt. Immer haben Äußerungen oder Texte ihren Sinn in einer intendierten Reaktion von Sprechaktadressaten. Die Texttheorie muss also fragen, was für Reaktionen es sind, auf die solche Texte wie Romane oder Gedichte zielen. Auf diese Frage gibt es noch keine Antwort (vgl. HERMANN 2006: 281-2). Der Sinn literarischer Texte könnte Hermanns zufolge darin liegen, dass sie Texterlebnisse verschaffen sollen. Bei Texten, die wir „literarisch“ nennen, handelt es sich ausnahmslos um fiktionale Texte. Auch Gedichte sind scheinbar wirkliche Sprechakte, immer fiktional in dem Sinne, dass sie stets Sprechakt – und manchmal mit allem, was dazugehört: Sender, Empfänger, Absicht des Sprechaktes, Medium, Textsorte usw. – simulieren, in den wir als Leser- oder Hörer sozusagen als Zaungäste hineinhören sollen, um ein Texterlebnis zu erleben.

Literaturverzeichnis:

- ADAMZIK, Kirsten (2004): *Textlinguistik. Eine einführende Darstellung*. Tübingen. Niemeyer.
- BEAUGRANDE, Robert-Alain/ DRESSLER, Wolfgang Ulrich (1981): *Einführung in die Textlinguistik*. Tübingen. Niemeyer.
- BRINKER, Klaus/ ANTOS, Gerd/ HEINEMANN, Wolfgang/ SAGER, Sven (Hg.) (2000): *Text- und Gesprächslinguistik. Linguistics of Text and Conversation. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung. An International Handbook of Contemporary Research*. 1. Halbband. Berlin. New York. Walter de Gruyter.
- BRINKER, Klaus (2001): *Linguistische Textanalyse. Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden*. Berlin. Erich Schmidt.
- DIJK, Teun A. van (1980): *Textwissenschaft. Eine interdisziplinäre Einführung*. Tübingen. Niemeyer.
- DRESSLER, Wolfgang (1972): *Einführung in die Textlinguistik*. Tübingen. Niemeyer.
- FIX, Ulla/ POETHE, Hannelore/ YOS, Gabriele (2003): *Textlinguistik und Stilistik für Einsteiger*. Frankfurt aM./ Berlin/ Bern. Peter Lang.
- FEILKE, Helmuth (2000): *Die pragmatische Wende in der Textlinguistik*. In: BRINKER, Klaus et al. (Hg.), 64-82.
- GARCIA-BERRIO, Antonio (2000): *Textlinguistik und Literaturwissenschaft*. In: BRINKER, Klaus et al. (Hg.), 772-782.

- HALLIDAY, Michael A. K./ HASAN, Ruqaiya (1976): *Cohesion in English*. London: Longman.
- HARRIS, Zellig (1952): *Discourse analysis*. In: *Language* 28, 1-30.
- HEINEMANN, Margot/ HEINEMANN, Wolfgang (2002): *Grundlagen der Textlinguistik. Interaktion – Text – Diskurs*. Tübingen: Niemeyer.
- HEINEMANN, Wolfgang/ VIEHWEGER, Dieter (1991): *Textlinguistik. Eine Einführung*. Tübingen: Niemeyer.
- HERMANN, Fritz (2006): *Textsinn, symbolisches Handeln. Erklärt am Beispiel eines Gedichts*. In: PROOST, Kristel et al. (Hg.), 257-285.
- HOBBS, Jerry R. (1979): *Coherence and coreference*. In: *Cognitive Science* 3, 67-90.
- KURZ, Gerhard (2000): *Methoden der Textinterpretation in literaturwissenschaftlicher Perspektive*. In: BRINKER, Klaus et al.(Hg.), 209-219.
- LANDWEHR, Jürgen (2006): *'Gedicht' ist ein performatives Verb. Über Handlungsanweisungen und anderes Performative um und in Gedichten*. In: PROOST, Kristel et al. (Hg.), 227-255.
- LINKE, Angelika/ NUSSBAUMER, Markus/ PORTMANN, Paul (1996): *Studienbuch Linguistik*. Tübingen. Niemeyer.
- NIKULA, Henrik (2003): *Gibt es den literarischen Text?* In: FORGÁCS, Erzsébet (Hg.): *Germanistik – Traditionspflege und neue Herausforderungen. Festschrift zum 110. Jahrestag der Gründung des Lehrstuhls für deutsche Sprache und Literatur an der Hochschulfakultät „Gyula Juhász“ der Universität Szeged*. Szeged. Grimm Kiadó, 47-54.
- PROOST, Kristel/ WINKLER, Edeltraud (2006) (Hg.): *Von Intentionalität zur Bedeutung konventionalisierter Zeichen. Festschrift für Gisela Harras zum 65. Geburtstag*. Tübingen. Narr.
- RICKHEIT, Gert/ SCHADE, Ulrich (2000): *Kohärenz und Kohäsion*. In: BRINKER, Klaus et al.(Hg.), 275-283.
- SANDIG, Barbara (2000): *Text als prototypisches Konzept*. In: MANGASSER-WAHL, Martina (Hg.): *Prototypentheorie in der Linguistik. Anwendungsbeispiele – Methodenreflexion – Perspektiven*. Tübingen. Stauffenburg.
- SARTRE, Jean-Paul (1969): *Was ist Literatur? Ein Essay*. Reinbek.
- VIEHWEGER, Dieter (1989): *Coherence: Interaction of modules*. In: HEYDRICH, Wolfgang/ NEUBAUER, Fritz/ PETŐFI, Janoš S./ Sözer, Emel (Hg.): *Connexity and Coherence. Analysis of Text and Discours*. Berlin, New York. de Gruyter, 256-274.

Abstract

Coherence of poetic texts

Poetic and literary texts are not the main subject of analysis for text linguistics which has focused instead on everyday language. However, as a shift of attention has been noticed, we address the problem of a linguistic definition of poetic texts. We investigate the way such texts are approached in linguistics and in literature studies, highlighting the issue of their coherence. Depending on the phase of development of text linguistics, the following views on coherence can be distinguished: grammatical, psycholinguistic and pragmatic. We propose a broad understanding of coherence,

emphasizing the role of perception as active re-actualization, multi-meaningness of poems, intended apparent incoherence, meaningful graphic and aesthetic layer and, finally, the fact that poetic texts trigger aesthetic sensations and emotions.

Koherencja (spójność) tekstów poetyckich

Teksty literackie i poetyckie nie są głównym obiektem badań lingwistyki tekstu, ustąpiły one bowiem miejsca tekstom użytkowym. Obecnie następuję jednak pewien zwrot, dlatego też autorka formułuje problem lingwistycznej definicji tekstów poetyckich. Konfrontuje pojmowanie tego rodzaju tekstów w literaturoznawstwie i lingwistyce, skupiając swą uwagę na zagadnieniu ich spójności. Stanowiska wobec koherencji można podzielić zależnie od faz rozwoju lingwistyki tekstu na gramatyczne (Harris, Viehweger), psycholingwistyczne oraz pragmatyczne. Autorka proponuje szerokie rozumienie spójności, podkreślając proces percepcji jako aktywnej re-aktualizacji, wieloznaczność wierszy, zamierzony efekt rzekomej nie-spójności, znaczenie warstwy graficznej i estetycznej i wreszcie wywoływanie przez teksty poetyckie przeżyć estetycznych i uczuć.

Werbung und Werbesprache

1. Einleitung

Nach Wolfgang Hars gibt es drei Dinge, über die man sich immer und überall unterhalten kann: diese sind das Wetter, der Fußball und die Werbung. Werbung ist eine Erscheinung, mit der wir täglich konfrontiert werden. Die Tourismuswerbung gewinnt angesichts der großen Angebotsvielfalt und im Zuge des sich sättigenden Marktes zunehmend an Bedeutung. Es ist eine hoch differenzierte Textwelt entstanden, die „unter dem Sammeletikett Tourismuswerbung den ganzen Globus nicht nur umspannt, sondern auch zum Werbegegenstand macht“ (HELD 2008: 150).

Im Beitrag wird einerseits der Frage nachgegangen, ob Werbesprache eine eigene Fachsprache sei. Zweitens wird der Versuch unternommen, Werbung, darunter Tourismuswerbung zu bestimmen und ihre charakteristischen Merkmale, sowie ihre Besonderheiten zu zeigen. Hypothese: es gibt zwischen der Tourismuswerbung und beliebiger Wirtschaftswerbung auf sprachwissenschaftlichen Beschreibungsebenen keine gravierenden Unterschiede. Von den Bauelementen der Werbung geht der Headline eine besondere Aufmerksamkeit zu. Obwohl heutzutage die Dominanz des Visuellen bzw. der bildlichen Elemente zu bemerken ist, bleibt die Sprache, besonders diejenige der Headline das bestimmende Element der Werbekommunikation. Beispiele aus der Fachzeitschrift „Magazin für Touristik und Business Travel“ (fww), Jahrgänge 2009–2010, sollen meine Hypothese bestätigen.

2. Was ist Werbung?

Um die Sprache der Werbung erfassen zu können, ist es zu klären, was Werbung eigentlich darstellt. Das gemeingermanische Stammverb, mhd. werben, ahd. hwerban, bedeutet „*sich drehen, bewegen, sich umtun, bemühen*“, wobei das Drehen bildlich an ein Vogelmännchen bei der Brautwerbung erinnern soll. Seit dem 19. Jahrhundert wird das Verb im Sinne von „*sich um Kunden bemühen*“ gebraucht (BAUMGART 1992: 27-28).¹

Werbung ist in erster Linie eine ökonomische Kategorie, ein Marketinginstrument im so genannten Marketing-Mix eines Unternehmens. Sie ist zugleich ein komplexes und vielschichtiges Phänomen, ein beliebter Forschungsgegenstand verschiedener

¹ Zur Wortetymologie vgl. auch Hundhausen (1969: 5), Römer (1971: 15), Janich (2003: 18), Sowinski (1998: 4)

Wissenschaften und Disziplinen. Entsprechend schwierig ist es daher eine allgemeingültige Definition von Werbung zu finden.

Die Wirtschaftswissenschaften schlagen folgende Definitionen von Werbung vor:

„Werbung ist eine Kommunikation, die in der Regel von Anbietern von Gütern und Dienstleistungen in Richtung der Abnehmer/Käufer gerichtet ist, mit dem Ziel, das Angebot, den Anbieter bekannt zu machen, um Vertrauen zu werben, um Käufe zu erreichen“ (GEML/GEISBÜSCH/LAUER 1995: 400).

„Unter Werbung versteht man die beabsichtigte Beeinflussung von marktrelevanten Einstellungen und Verhaltensweisen ohne formellen Zwang unter Einsatz von Werbemitteln und bezahlten Medien“ (SCHWEIGER/SCHRATTENECKER 1992: 9).

„Werbung ist eine absichtliche und zwangsfreie Form der Beeinflussung, welche die Menschen zur Erfüllung der Werbeziele veranlassen soll“ (BEHRENS 1975: 4)

In der letzteren Definition wird auf den pragmatischen Aspekt der Kommunikation hingewiesen. Was bei diesen Definitionen betont werden muss, ist die Tatsache, dass Werbung erst einmal der Versuch einer Beeinflussung ist, nicht schon Beeinflussung selbst.

Eine knappe, aber sehr treffende Antwort auf die Frage „Was ist Werbung?“ ist bei C. Hundhausen zu finden:

„Werbung sind alle Äußerungen, die sich an diejenigen richten, deren Aufmerksamkeit zu gewinnen versucht wird“ (HUNDHAUSEN 1969: 46).

In der obigen Definition erscheint, zwar implizit, die wichtigste Kommunikationsfunktion der Werbesprache: die Appellfunktion.

BROCHAND und LENDREVIE (2004) lösen den gordischen Knoten: die beste Definition für die Werbung ist die Werbung selbst.

2.1. Gliederung der Werbung

Es lassen sich zunächst die folgenden Großklassen unterscheiden: politische Werbung, religiöse, kulturelle, soziale Werbung und Wirtschaftswerbung (BRATSCHI 2005: 20).² Brandt (1998) erläutert in seiner Monographie „*Die Sprache der Wirtschaftswerbung*“ den Objektbereich Wirtschaftswerbung als Teilbereich des Komplexes Werbung. Nach Hundhausen (1969) sollen Wirtschaftswerbung, Public Relations und Propaganda als Unterbegriffe von Werbung verstanden werden. Römer (1971) verwendet Wirtschaftswerbung synonym mit Absatzwerbung, bzw. Reklame.

Innerhalb der Wirtschaftswerbung kann weiter differenziert werden, zum Beispiel nach der Vielfalt der Werbeobjekte. Die Werbung für Dienstleistungen erscheint gleichberechtigt neben der Waren- und Produktwerbung. Die Zunahme dieses Wer-

² Vgl. auch Janich (2003: 20), Behrens (1975: 5), Schweiger/Schrattenecker (1992: 11), Brandt (1998: 14-15)

bebereichs hängt zweifellos mit der Zunahme an Freizeit für die Menschen in den Industriegesellschaften zusammen. An der Spitze steht hier die Tourismuswerbung.

2.2. Über das Phänomen Tourismuswerbung

Werbung ist ohne Zweifel das traditionelle Marketing-Instrument im Tourismus. Mittels der Tourismuswerbung werden nicht nur Waren und Dienstleistungen, sondern ein ganzer Ort, ein Gebiet oder ein ganzes Land werblich „verkauft“. Dementsprechend treffen auf diese Art der Werbung selbstverständlich auch die Grundsätze der Wirtschaftswerbung zu: Schaffung eines Marketing-Konzeptes und darin eingebunden die Werbeplanung. Es wird aber in der Tourismuswerbung auch für kulturelle Dinge, Kunst, geschichtliche Ereignisse, Sport und Gesundheit geworben. Damit erklärt sich, dass die Tourismuswerbung „den Charakter einer Gemeinschaftswerbung hat oder zumindest ein starkes Element der Gemeinschaftswerbung in sich birgt“ (ALKJÆR 1970: 951). Die von Sowinski (1998) bestimmten Grundprinzipien der Werbung, d.h. Auffälligkeit, Originalität und Informativität sind auch für die Tourismuswerbung gültig.

Nach der Definition von SCHÖNEMANN (1989: 11) ist die Tourismuswerbung ein Beeinflussungsmittel des Menschen, das „ihn veranlassen soll, vorübergehend eine freiwillige Ortsveränderung vorzunehmen und dabei die Fremdenverkehrseinrichtungen zu benutzen.“

2.2.1. Über das Wesen der Destinationswerbung (DW)

Die Textsorte der DW hat die Aufgabe einen Raum – d.h. Länder, Regionen und Orte – als potenzielles Urlaubsziel ins Bewusstsein eines möglichst breiten Publikums zu lancieren (HELD 2008: 151). Im Gegensatz zu Held verstehe ich den Begriff Destination im weitesten Sinne des Wortes.³ Der Tourist konsumiert ein Leistungsbündel, das sich in einem bestimmten Raum befindet. Dieser Raum muss nicht unbedingt ein Ort sein. Es kann auch ein Ortsteil oder ein großes Feriencenter/Hotel sein mit allen Einrichtungen für den Aufenthalt und für Aktivitäten/Erholung. Nach der WTO (Welttourismus-Organisation) ist sowohl ein Resort als auch ein Ort mit einem Muster von Attraktionen und damit verbundenen Tourismuseinrichtungen und Dienstleistungen eine Destination (BIEGER 1997: 73, vgl. STEINECKE 2001).

Klassischer Bestandteil der Bewerbung touristischer Räume ist die Darstellung naturräumlicher und/oder soziokultureller Attraktivitäten. Im Vordergrund stehen dabei idealisierte Bilder der Region, es geht weniger um Objektivität. Bei der Bewerbung touristischer Destinationen spielt neben Idealisierung auch Emotionalisierung eine wesentliche Rolle. Es genügt nicht, wenn die touristische Destination mit ihren Attraktionen die potenziellen Touristen anzulocken versucht, sie muss auch einen emotionalen

³ Held hält die Bewerbung von touristischen Einrichtungen wie Ferienclubs, Hotels etc. nicht für DW.

Mehrwert vermitteln, der eben für diese und keine andere Destination charakteristisch ist (vgl. FLEISCHMANN 2004: 420). An die Stelle des USP (unique selling proposition) tritt im Falle der Tourismuswerbung immer häufiger die UPP (unique perception proposition) (DEUTSCHES SEMINAR FÜR FREMDENVERKEHR 1993: 14), der einmalige Attraktivitätswert des Produkts. Attraktivität ist an die Welt der Gefühle, Sehnsüchte und an das Unterbewusstsein gebunden. In der DW geht es weniger um die Information, die DW ist eher imaginativ. Die Strategien der DW versuchen „den Raum zum Traum zu transportieren“ (HELD 2008: 152).

3. Ist die Werbesprache eine Sondersprache?

Nach dem Überblick über den Gesamtkomplex Werbung, darunter Tourismuswerbung, muss geklärt werden, was unter Sprache der Werbung/Werbesprache verstanden werden soll.

Die deutsche Sprache weist neben der Standardsprache verschiedene Varietäten oder Subsysteme auf, wie zum Beispiel Dialekte, Fachsprache, Literatursprache, Jugendsprache etc. In der Werbesprachenforschung stellt sich die Frage, wo in diesem Varietätenmodell die Werbesprache ihren Platz hat. Die Frage ist, ob Werbesprache tatsächlich eine Fachsprache ist?

Schon von der Sprachwissenschaft der Prager Schule wurde erkannt, dass die Fachsprache nicht einheitlich ist. Dementsprechend gibt es keine einheitliche Fachsprachendefinition, doch „zeigen sich in der Definitionsdiskussion einige allgemeine Übereinstimmungen wie z. B. die Auffassung, dass Fachsprachen keine selbstständigen Sprachsysteme sind“ (FLUCK 1985: 14).

Nach der schon klassischen Definition von Schmidt (1969) ist Fachsprache:

„Mittel einer optimalen Verständigung über ein Fachgebiet unter Fachleuten; sie ist gekennzeichnet durch einen spezifischen Sprachwortschatz [...]; sie existiert nicht als selbständige Erscheinungsform der Sprache, sondern wird in Fachtexten aktualisiert, die außer der fachsprachlichen Schicht immer gemeinsprachliche Elemente enthalten.“

Fluck hat Hoffmanns Definition aus dem Jahr 1976 übernommen. Demnach ist Fachsprache „die Gesamtheit aller sprachlichen Mittel, die in einem fachlich begrenzten Kommunikationsbereich verwendet werden, um die Verständigung zwischen den in diesem Bereich tätigen Menschen zu gewährleisten“ (FLUCK 1985: 15). In diesem Sinne bilden Fachsprachen keine eigenen Sprachsysteme, sondern weisen vielfältige Beziehungen zur Gemeinsprache vor.

Es wäre möglich, die Werbesprache als „Fachsprache der in der Werbung Tätigen“ zu definieren. Andererseits hat die Werbesprache die spezielle Funktion, für den Kauf einer Ware oder die Inanspruchnahme einer Dienstleistung zu werben. Terminologisch könnte man zwischen „Werbefachsprache“ und „Werbesprache“ unterscheiden. Die Werbefachsprache dient der informativen Kommunikation innerhalb einer speziellen Berufsgruppe, die Werbesprache richtet sich dagegen an die Allgemeinheit

oder eine bestimmte soziale Gruppe in ausschließlich appellativer Absicht (BRANDT 1998: 20).

Unter Werbesprache wird die Sprache in der Werbung verstanden, die als Teil der Gegenwartssprache deren sprachliche Äußerungen umfasst. Sie weist aber – wie RÖMER (1971: 202) ausführt – sondersprachliche Charakteristika auf. Auch Sowinski (1998) ist der Meinung, dass Werbesprache gelegentlich fachsprachliche und umgangssprachliche Einsprengsel verwendet. KRÜGER (1978) charakterisiert Werbesprache als eine Funktionssprache, die sich an die Allgemeinheit oder an eine bestimmte soziale Gruppe wendet. Als Funktionssprache, deren Kommunikationsziel in der Überredung, Beeinflussung und Lenkung von Konsumenten besteht, ist sie gleichzeitig Teilmenge eines Sprachtypus, der als Propagandasprache bezeichnet wird (vgl. RÖMER 1971: 206). Krüger unterscheidet zwischen zwei Funktionsbereichen der Werbesprache: der Funktion des Benennens, und der der Beschreibung. Unter „Sprache der Werbung“ wird die letztere verstanden. Die Sprache der Werbung, so GROSSE (1975: 79), ist an das Papier gebunden; sie hat keine Sprechwirklichkeit. Sie wird nicht gesprochen, ist nicht die natürliche Sprache eines Menschen, sondern „ein abgehobenes, isoliertes Gebilde“ (RÖMER 1971: 203). Werbesprache schöpft aus der Alltagssprache, sie ist lebensnah und übermittelt die Botschaft kurz und prägnant. Werbesprache bedient sich auch anderer Varietäten wie der Dialekte, Fachsprachen oder der Jugendsprache, um geeignete Zielgruppen anzusprechen und bestimmte Assoziationen hervorzurufen. Über die religiösen Elemente in der Werbesprache kann in der Monographie von Baumgart „*Die Sprache der Anzeigenwerbung*“ (1992: 187-207) ausführlicher gelesen werden.

Nach der Zusammenfassung von BAUMGART (1992: 34) lässt sich resümieren, dass die Sprache der Werbung keine Sondersprache im eigentlichen Sinne ist, sondern „eine instrumentalisierte, zweckgerichtete und ausschließlich auf Anwendung konzipierte Sonderform der sprachlichen Verwendung darstellt, die naturgemäß eigenen Gesetzmäßigkeiten unterliegt, aber dennoch aufs engste mit der Alltagssprache verwoben ist.“

4. Beschreibungskategorien und Tendenzen über die Gestalt der Werbesprache

Die Werbung ist ein multifunktionales Phänomen. Sie nutzt viele Möglichkeiten, um Aufmerksamkeit zu erregen und solche Aufmerksamkeitssignale in ihre Sprache einzubauen. Diese können auf allen sprachlichen Ebenen auftauchen: lexikalisch, semantisch, pragmatisch, morphologisch, syntaktisch und auch stilistisch.

Im Folgenden werden Beschreibungskategorien und Tendenzen über die Gestalt der Werbesprache vorgestellt. Es wird anhand Headlines von Destinationswerbungen bestätigt, dass sowohl für die Sprache der Tourismuswerbung, als auch für die der Wirtschaftswerbung die gleichen Tendenzen gelten. Es wird gezeigt, wie sich die Kreativität der Verfasser von Werbetexten auf den einzelnen linguistischen Ebenen entfaltet.

Die Beispiele sind der Fachzeitschrift „*Magazin für Touristik und Business Travel*“ (fvtw), entnommen worden.⁴

⁴ Es werden 300 Headlines der Jahrgänge 2009–2010 analysiert.

4.1. Lexik

Werbesprache wählt ihre sprachlichen Mittel meistens aus der Alltagssprache aus. Die Fremdwörter, in erster Linie die Anglizismen⁵, sind weder der Alltagssprache noch der Werbesprache fremd. SCHÜTTE (1996) meint, dass die Verwendung von Fremdwörtern mit dem Neuigkeitsgrad der Werbung zusammenhängt: je später die Werbeanzeige entstanden ist, desto höher ist die Präsenz des Englischen in ihr. Der englische Ausdruck gilt als wahrer Blickfang (eye-catcher), der den Rezipienten zum Weiterlesen anregt:

Cool Japan Fusion with Tradition (2009.2.20.)
Perfekte Hideaways für Genießer und Golfer (2009.2.20.)
SPACE & THE CITY (2010.1.8.)

Die Verwendung der fremdsprachlichen Elemente ist produktgruppenabhängig: in der Destinationswerbung folgen dem Englischen das Französische, dann das Italienische und das Spanische. Das Wesentliche liegt dabei im Fremdsein, denn die Fremdheit erregt Aufmerksamkeit, sie signalisiert Modernität und Internationalität:

Für Dschungel-Gourmets (2009.4.3.)
Natur ganz nach Gusto (2009.8.21.)
Auf zur Isla Bonita! (2010.7.9.)

Das Deutsche ist bezüglich der (substantivischen) Komposita besonders kreativ, was durch Neologismen, vorwiegend Ad-hoc-Bildungen untermauert wird. Die Werbetexter verwenden jedes beliebige Mittel um die Aufmerksamkeit des Adressaten zu gewinnen, indem sie auffällige, sogar erstaunliche Wörter/Wendungen kreieren:

Das Fünf-Sterne-Erlebnis (2009.8.7.)
Entdecken Sie die wanderbare Welt Norwegens! (2009.8.7.)
Wohlfühloasen am Roten Meer (2009.2.20.)
Kilometerlange Puderzuckerstrände! (2010.2.5.)
Taucherherz – was willst du mehr? (2010.10.22.)

Phraseologismen, idiomatische Wendungen und deren Modifikationen sind ein begehrtes Mittel der Werbeschaffenden. Die verschiedenen Typen des Phraseologismus (phraseologische Ganzheiten, Vergleiche, Zwillingsformeln, feste Phrasen, Streckformen des Verbs etc.)⁶ sind grundsätzlich ein Teil der Alltagssprache und dem Adressaten bekannt, so sind sie leicht zu evozieren. Modifikationen erregen die Aufmerksamkeit des Lesers: er sucht nach der korrekten Form, fühlt sich hinsichtlich des persönlichen Wissenshorizont bestätigt und verbindet dieses positive Gefühl mit der beworbenen Destination. Beispiele für Phraseologismen aus dem Korpus:

Die einzige Weltstadt, die nicht die Welt kostet. (2009.8.7.)
Ideal für Groß & Klein (2009.7.24.)

⁵ Unter Anglizismen werden englische Elemente verstanden, unabhängig von dem Geberland.

⁶ vgl. JANICH (2003: 124-129)

Die Wege der Götter (2009.2.20.)

Genussvolle Themenreisen hoch im Kurs (2010.3.4.)

Hier fällt es schwer, nur den Ball im Auge zu behalten (2010.12.3.)

4.2. Morphologie

Es ist festzustellen, dass in den Headlines Substantive als Informationsträger dominieren. Die zweithäufigste Kategorie sind die Adjektive. Die Behauptung von RÖMER (1973: 77) bleibt auch heutzutage gültig: „Die Sprache der Werbung ist reich an Substantiven und Adjektiven. Besonders die textarmen Anzeigen, die häufig im elliptischen Telegrammstil abgefaßt sind, gebrauchen viele Substantive.“

Die Adjektive kommen in den Überschriften oft im Komparativ und Superlativ vor. Sie haben nicht nur die Funktion den Produkten (d.h. der Destination) positive Eigenschaften zuzuweisen, sie vergleichen auch, explizit oder implizit, das Produkt oder die Dienstleistung mit den gleichen der Konkurrenz. Der Superlativ beschränkt sich nicht immer auf den grammatischen Superlativ als der höchsten Steigerungsstufe des Adjektivs, mit dem das Produkt/die Dienstleistung angepriesen wird – der bestimmte Artikel oder sinngemäß superlativische Ausdrücke können die gleiche Wirkung erzielen.

Die relativ wenigen Verben im untersuchten Korpus sind im Präsens; damit wird auf Allgemeingültigkeit der Aussagen und Versprechen hingedeutet.

Beispiele aus dem Korpus:

Einzigartiges Singapur (2009.2.6.)

Ägyptens schönste Ausflugsziele (2009.8.21.)

Viel mehr als Wassersport (2009.3.5.)

Alles wovon Sie träumen (2009.5.15.)

Das größte Spielzimmer der Welt (2010.7.29.)

Von den Modi dominieren der Indikativ und der Imperativ. Bei der Aufforderung ist die höflich distanzierte Form mit dem Anredepronomen *Sie* charakteristisch; die vertraute Variante mit *Du* kommt seltener vor:

Lassen Sie Ihre Kunden diesen Winter nicht frieren – die Sonne Ägyptens erwartet Sie. (2009.2.20.)

Entdecke die vielen Farben des Meeres. (2009.7.10.)

Stellen Sie Ihren Kunden die schönsten Reiseziele Floridas vor. (2010.8.27.)

4.3. Syntax

„Die Sprache der Werbung bevorzugt einfache und kurze Sätze“ (RÖMER 1973: 164). Anhand meiner Untersuchungen lässt sich die obige Behauptung von Römer rechtfertigen: 78,3 % (235 Sätze) der Headlines sind Ellipsen, bzw. Satzungen. Die übrigen 21,7 % (65 Sätze) erscheinen als vollständige Sätze. Die Headlinegestalter halten die Kürze vor Augen; die Ellipsen fungieren als „Appetitanreger“ für den Leser, da es

nicht einfach ist, ohne Hintergrundkenntnisse die Zusammenhänge zwischen den einzelnen Wörtern herzustellen. Die Lexemanzahl war auch unterschiedlich: das Spektrum reicht von nur einem Lexem bis zu einem 25 Wörter umfassenden Exemplar. Betrachtet man die Häufigkeiten, so ist eine Tendenz trotz der Streuung erkennbar: die Schlagzeilen enthalten drei bis sechs Worte. Das ist dadurch zu klären, dass Headlines in diesem Bereich noch nicht zu lang sind, sie blockieren nicht die spontane Aufmerksamkeitsweckung, aber sie sind lang genug um bestimmte Informationen enthalten zu können. Beispiele:

Auf direktem Weg zur Kultur. (2009.4.17.)

Thailand erleben (2009.8.7.)

Malta (2009.2.20.)

Tradition in Aktion (2010.5.14.)

Die Perle der Kanaren (2010.9.23.)

4.4. Pragmatik

Die Headlines wurden bezüglich ihrer kommunikativen Funktionen untersucht: ich forschte danach, mit welchen sprachlichen Mitteln der Werbende den potenziellen Touristen zu überzeugen versucht, damit er sich für die gegebene Destination entscheidet. Im Korpus sind meistens Empfehlungshandlungen und Behauptungshandlungen zu finden. Die Empfehlung kann mit verschiedenen syntaktischen Formen geschehen. Es kommt vor, dass die Werbetexter Imperativ verwenden, obwohl die Gefahr bei einer direkten Aufforderung besteht, dass die Headline zu marktschreierisch klingt. Für die Empfehlungshandlung als Aufforderungssatz ist charakteristisch, dass sie nicht das Produkt selbst, sondern dessen positive Eigenschaften und Wirkungen empfiehlt:

Begegne Oman the Soul of Arabia (2009.9.4.)

Lassen Sie sich von meiner Energie, meiner Freude, meiner Kraft und meiner Wärme verzaubern... (2009.7.10.)

Kehr heim mit einem Unbekannten: mit dir (2010. 8.27.)

Das eigentlich Intendierte (Konsum) wird oft nicht offen zur Schau gestellt. Die Empfehlung kann implizit, d.h. durch Infinitiv, Verb im Passiv, Modalverb, sowie elliptische Form ausgedrückt werden. Bei elliptischen Empfehlungshandlungen handelt es sich um Konstruktionen, die sich sinngemäß in Aufforderungssätze, wie „Fahren/ Gehen Sie...“, oder in appellative Gefüge nach dem Muster „Ich empfehle Ihnen...“ transformieren lassen:

Erst golfen, dann entspannen (2009.7.24.)

Vom Sommer verwöhnt werden (2009.7.10.)

Japan will entdeckt werden (2009.2.20.)

Die Welt der Fjorde (2010.3.4.)

Eine fremde Welt zum Verlieben. (2010.10.22.)

Die Behauptungshandlung ist eigentlich eine einseitige Kommunikationsform, deren Aussage vom Adressaten nicht überprüft werden kann. Die Überschriften können als potenzielle Antworten des Werbenden auf die Fragen des Lesers aufgefasst werden:

Rodrigues ist ein Dorado für Natururlauber (2009.2.20.)

GRÜN REISEN LIEGT IM TREND (2009.3.18.)

Lapland strahlt (2010.3.4.)

Hier ist Kunst nicht nur in Museen (2010. 3.17.)

Der einzige Ort der Welt, wo die Tage 25 Stunden lang sind (2010. 11.19.)

4.5. Stilistik

Nach JANICH (2003: 159) sollten von den Varietäten der Sprache die Fachsprache, die Jugendsprache und der Dialekt in der Werbung geprüft werden. Die Verwendung von Fachwörtern sorgt für Exklusivität und wertet demzufolge auch das Produkt (in diesem Falle die Destination) auf. Die Fachwörter suggerieren außerdem Wissenschaftlichkeit und steigern die Glaubwürdigkeit der Werbebotschaft. Elemente der Jugendsprache können zwar in der Werbung auftauchen, aber ihre Zahl ist nicht bedeutend. Das erklärt sich damit, dass viele als jugendsprachlich klassifizierte Elemente nur regional verbreitet sind. Die größte Schwierigkeit bereitet aber die Tatsache, dass es nicht genau geklärt ist, was genau jugendsprachlich ist (vgl. JANICH/GREULE 2000: 269). Die Dialekte werden eher bei Werbungen für Produkte mit regionalem Bezug verwendet und auch da sehr selten. Das sind die Erklärungen dafür, dass ich im untersuchten Korpus kein Beispiel für die letzten zwei Varietäten gefunden habe. Als Beispiel für das Fachwort soll hier folgendes stehen:

Wo die Alm zur Energiequelle wird. (2009.4.3.)

MICE-Event in München und Hamburg (2009.7.24.)

Japan – Sumo, Sushi und Schinkansen (2009.2.20.)

Leinen los! (2009.7.24.)

Wir stellen Ihnen vor Australiens erstes nachhaltig-geführtes Resort. (2009.10.23.)

Die Sprache der Werbung ist im ständigen Wandel, so kann von einem generellen Werbestil nicht gesprochen werden. Dies würde den wesentlichsten Merkmalen der Werbung, Originalität und Auffälligkeit, widersprechen (vgl. JANICH 2003: 72). Die verschiedenen rhetorischen Figuren, wie Personifikation, Parallelismus, Alliteration, Antithese, rhetorische Frage, Metapher, Hyperbel, Anapher, Assonanz, Klimax usw. garantieren den gewünschten Auffälligkeitseffekt, erhöhen die Einprägsamkeit, fördern die Erinnerbarkeit und tragen zur Persuasion bei. Beispiele aus dem Korpus:

CHINAS ANTWORT AUF HAWAI (2009.3.18.)

Wogende Wälder, rauschendes Wasser (2010.5.28.)

Wie Urlaubsträume Wirklichkeit werden (2009.8.21.)

Zwischen Alpen und Pusztas (2010.4.16.)

Wer sagt denn, dass die Schönheit im Innern verborgen ist? (2010.12.17.)

Urbanes Herz in grünem Ambiente (2009.4.3.)

Zypern Urlaub auf der göttlichen Insel (2009.8.7.)

SO MALERISCH, SO GÜNSTIG. (2010.5.28.)

Machen Sie sich fit für Spanien! (2009.3.5.)

EIN SCHWIMMBAD, EINE TERRASSE, DAS MEER...

ENTDECKEN SIE, WIE WIR IN ÄGYPTEN IHRE TRÄUME WAHR WERDEN

LASSEN (2009.5.15.)

5. Zusammenfassung

Die Werbung hat als Ziel die Beeinflussung des Rezipienten, damit er sich für ein bestimmtes Produkt/eine bestimmte Dienstleistung entscheidet. Diese These gilt sowohl für die Destinationswerbung als auch für die Wirtschaftswerbung. Um die gezielte Werbewirkung zu erreichen, stehen dem Werbenden unendlich viele Sprachmittel zur Verfügung. Anhand der Untersuchungen an Werbeheadlines von DW wurde ersichtlich, dass die DW die gleichen sprachlichen Elemente verwendet, wie jede beliebige Wirtschaftswerbung. Die Headlines sind kurz und prägnant, meistens Aussagesätze, in denen die Substantive dominieren. Es ist festzustellen, dass es hinsichtlich der Werbeziele und der verwendeten sprachlichen Phänomene zwischen Werbungen der DW und beliebigen Produktwerbungen keine Divergenzen gibt.

Literaturverzeichnis

- ALKJÆR, Ejler (1970): *Fremdenverkehrswerbung*. In: Behrens, Karl Christian (Hrsg.): *Handbuch der Werbung mit programmierten Fragen und praktischen Beispielen von Werbefeldzügen*. Wiesbaden: Gabler 951-960.
- BAUMGART, Manuela (1992): *Die Sprache der Anzeigenwerbung. Eine linguistische Analyse aktueller Werbeslogans*. Heidelberg: Physica-Verlag
- BEHRENS, Karl Christian (1975): *Begrifflich-systematische Grundlagen der Werbung und Erscheinungsformen der Werbung*. In: Behrens, K. Chr. (Hrsg.): *Handbuch der Werbung mit programmierten Fragen und praktischen Beispielen von Werbefeldzügen*. Wiesbaden: Gabler
- BRANDT, Wolfgang (1998): *Die Sprache der Wirtschaftswerbung*. Hildesheim, Zürich, New York: Olms
- BRATSCHI, Rebekka (2005): *Xenismen in der Werbung*. Frankfurt am Main: Peter Lang GmbH
- BROCHAND, Bernard – LENDREVIE, Jacques (2004): *A reklám alapkönyve*. Budapest: KJK-KERSZÖV
- BIEGER, Thomas (1997): *Management von Destinationen und Tourismusorganisationen*. München, Wien: Oldenburg
- DEUTSCHES SEMINAR FÜR FREMDENVERKEHR (1993): *Werbung unter Druck*. Berlin
- FLEISCHMANN, Katharina (2004): *Touristische Bilderwelten: Zur Produktion von „Weltansichten“ durch Tourismuswerbung*. In: *Tourismus Journal*. 8. Jg. Heft 3. 419-434.
- FLUCK, Hans-Rüdiger (1985): *Fachdeutsch in Naturwissenschaft und Technik*. Heidelberg: Groos

- GEML, Richard/GEISBÜCH, Hans-Georg/LAUER, Hermann (1995): *Das kleine Marketing-Lexikon*. Düsseldorf: Verlag Wirtschaft und Finanzen GmbH
- GREULE, Albrecht/JANICH, Nina (2000): *...da weiß man, was man hat? Verfremdung zum Neuen im Wortschatz der Werbung*. In: Stickel, Gerhard (Hrsg.): *Neues und Fremdes im deutschen Wortschatz. Aktueller lexikalischer Wandel*. Berlin / New York: de Gruyter, 258-279.
- GROSSE, Siegfried (1975): *Reklamedeutsch (1966)*. In: Nusser, P. (Hrsg.): *Anzeigenwerbung*. München: Wilhelm Fink Verlag
- HELD, Gudrun (2008): *Der Raum als Traum.– intersemiotische Gestaltungsstrategien und ihre Realisierung in globalen Kampagnen der Tourismuswerbung*. In: Held, Gudrun/Bendel, Sylvia (Hrsg.): *Werbung – grenzenlos*. Frankfurt am Main: Peter Lang GmbH
- HUNDHAUSEN, Carl (1969): *Werbung. Grundlagen*. Berlin: Walter de Gruyter & Co.
- JANICH, Nina (2003): *Werbesprache. Ein Arbeitsbuch*. 3. Auflage. Tübingen: Gunter Narr
- KRÜGER, Cordula Andrea (1978): *Semantische Strategien in der Werbung und ihre pragmatische Bedeutung*. Dissertation. Hamburg
- RÖMER, Ruth (1971): *Die Sprache der Anzeigenwerbung*. Düsseldorf: Pädagogischer Verlag Schwann
- SCHMIDT, Wilhelm (1969): *Charakter und gesellschaftliche Bedeutung der Fachsprachen*. In: *Sprachpflege* 18/1. p. 17.
- SCHÖNEMANN, Klaus (1989): *Werbung im Tourismus-Marketing. Grundlagen der Fremdenverkehrswerbung* Heft 14. Berchtesgaden: Vonderthann'sche Buch Offsetdruckerei-Verlag
- SCHÜTTE, Dagmar (1996): *Das schöne Fremde. Angloamerikanische Einflüsse auf die Sprache der deutschen Zeitschriftenwerbung*. Opladen: Westdt. Verlag.
- SCHWEIGER, Günter/SCHRATTENECKER, Gertraud (1992): *Werbung. Eine Einführung*. 3. Auflage. Berlin: Fischer Verlag
- SOWINSKI, Bernhard (1998): *Werbung*. Tübingen: Niemeyer
- STEINECKE, Albrecht (2001): *Erlebnisswelten und Inszenierungen im Tourismus: Die Thematisierung des touristischen Raumes*. In: Kreilkampf, Edgar et.al. (Hrsg.): *Gemachter oder gelebter Tourismus? Destinationsmanagement und Tourismuspolitik*. Wien: Linde Verlag, 67-74.

Derywacja niemieckich rzeczowników z sufiksem -ung

Celem badania słowotwórczego rzeczowników derywowanych z -ung jest udzielenie odpowiedzi na pytanie, jakie klasy morfologiczne i semantyczne powstają w wyniku procesu derywacji w języku niemieckim oraz w jakim stopniu kształtują one język specjalistyczny (ekonomiczny) w porównaniu z językiem ogólnym. Nasze rozważania rozpoczniemy od przedstawienia etymologii afiksu słowotwórczego -ung.

1. Pochodzenie sufiksu -ung

Pochodzenie sufiksu -ung(a) jest niejasne. Jednym z możliwych wytłumaczeń jego pojawienia się w języku niemieckim jest koncepcja von Heusingera (1998), który poddał badaniom słowotwórczym teksty religijne pochodzące z okresu języka średnio-wysoko-niemieckiego przypadającego na wiek XIII–XVI. Jego badania polegały na porównaniu rzeczowników abstrakcyjnych z zakresu słownictwa mistyki języka niemieckiego z językiem łacińskim pod kątem słowotwórczym. Na podstawie badań von Heusinger (1998, 15) potwierdził tezę wysuniętą przez Lindquista (1936), iż niemieckie derywaty z -unga są kalkami łacińskich derywatów z sufiksem -(at)io: Potwierdza to następujący cytat: „Wie schon hervorgehoben wurde, sind diese wörter auf -unga charakteristische schöpfungen der unter dem banne des lateins arbeitenden übersetzer; fast alle sind sie mechanische copien lateinischer substantive auf -(at)io.“ (Lindquist 1936: 127).

Wg von Heusingera (1998: 5) sufiks ten wywodzi się z czasów ogólnogermańskich i z biegiem czasu zaczyna odgrywać coraz bardziej znaczącą rolę. Dominował w języku staro-wysoko-niemieckim przy tworzeniu rzeczowników abstrakcyjnych od podstaw werbalnych, konkurując jednakże z innymi sufiksami typu -î, -ida, -nissa, -heit, -ôd, -tuam i -scaft. Język środkowo-wysoko-niemiecki przejął powyższy inwentarz sufiksów z języka staro-wysoko-niemieckiego do tworzenia odczasownikowych rzeczowników abstrakcyjnych. W XII i XIII wieku abstrakta z -ung pojawiają się – ja twierdzi von Heusinger – w związku z używaniem języka narodowego do celów religijnych i kształcenia w szkołach narodowych.

O ile von Heusinger wywodzi sufiks -ung z czasów ogólnogermańskich, co jest określeniem bardzo nieprecyzyjnym, o tyle Szulc (1991: 118) uważa, iż sufiks ten wywodzi się z czasów pragermańskich. Miał on wówczas ustaloną formę /-ungō/ i zachował się w języku gockim¹. W swojej „Historii języka niemieckiego” lingwista przedstawia

¹ Język gocki obejmuje grupę wymarłych dialektów wschodniogermańskiego ludu Gotów. Miał duże znaczenie dla studiów nad językami germańskimi i indoeuropejskimi (por. Szulc 1991: 26 i n.).

dokładnie rozwój sufiksu -ung od czasów prajęzyka indoeuropejskiego do współczesnego języka niemieckiego. W języku staro-wysoko-niemieckim sufiks -unga służył – zdaniem Szulca – do tworzenia rzeczowników abstrakcyjnych pochodzących od czasowników odmiany słabej, np. *bredig-unga* [kazanie] od *bredigōn* [kazać], *man-unga* [ostrzeżenie] od *manōn* [ostrzegać]. Jak zauważa Szulc (1991, 133), słowotwórstwo języka średnio-wysoko-niemieckiego cechuje występowanie znacznie większej liczby wyrazów z sufiksem -unge w stosunku do języka staro-wysoko-niemieckiego, szczególnie w tekstach mistyków niemieckich, np. *inbild-unge* [mniemanie].

Badania wykazały, że sufiks -unga w języku staro-wysoko-niemieckim, a następnie sufiks -unge w języku środkowo-wysoko-niemieckim stał się najczęściej stosowanym sufiksem przez tłumaczy w tłumaczeniu abstrakcyjnych pojęć religijnych z języka łacińskiego zakończonych na -(a)tio. Jak pisze von Heusinger (1998, 15) „das schwere Suffix -unga konnte den Ableitungscharakter einer Neubildung von der verbalen Basis deutlicher zeigen”. Oto kilka przykładów przytoczonych przez badacza (von Heusinger, op. cit.):

Tab. 1: Użycie sufiksu -unga i -unge jako ekwiwalentów łacińskich terminów religijnych

Język łaciński	Język staro-wysoko-niemiecki	Język środkowo-wysoko-niemiecki
<i>protectio</i>	<i>beschirmunga</i>	<i>beschirmunge</i>
<i>refectio</i>	<i>labunga</i>	<i>labunge</i>
<i>laudatio</i>	<i>lobunga</i>	<i>lobunge</i>
<i>retributio</i>	<i>widergeltunga</i>	<i>widergeltunge</i>

W języku nowo-wysoko-niemieckim sufiks -ung występuje generalnie w połączeniu z podstawami werbalnymi i jest budulcem dewerbalnych nazw abstrakcyjnych (por. Wilmanns 1899: 369 i n.).

Przedstawiony schemat zaproponowany przez von Heusingera (1998: 4) ilustruje historyczne przemiany sufiksów abstrakcyjnych w języku niemieckim, w tym sufiksu -ung:

Tab. 2: Historyczne zmiany sufiksów abstrakcyjnych w języku niemieckim

Język staro-wysoko-niemiecki	-î, -ida, -nissa, -unga , -tuam, -scaf(t), -t, -heit, -ôd,
Język środkowo-wysoko-niemiecki	-e (< î), -ede (< îda), -nisse, -unge , tuom, -scaft, -heit
Język nowo-wysoko-niemiecki	-nis, -ung , -tum, -schaft, -heit

W literaturze przedmiotu panuje pogląd, iż przyrost nominalizacji zakończonych z -ung odnotowuje się od czasów języka staro-wysoko-niemieckiego (por. Wilmanns 1899; Fleischer 1974). Badania historyczne dowodzą, iż derywacja rzeczowników z -ung jest procesem morfologicznym, który był niezwykle produktywny w języku wczesno-nowo-wysoko-niemieckim (1500–1650). Zmiana produktywności derywacji z -ung związana jest – jak twierdzi Demske (2000: 10) – ze zmianą ich funkcji

znaczeniowej, która obecnie przede wszystkim uwarunkowana jest morfologią derywacyjną, a nie tylko kontekstem lingwistycznym. Fleischer/Barz (1995: 172) przypisują ograniczenia co do produktywności tego typu słowotwórczego przede wszystkim właściwościom morfologicznym i syntaktycznym wynikającym z werbalnych podstaw fundujących. Natomiast wspomniane badania diachroniczne Demskej wskazują na to, iż ograniczenia w zakresie produktywności uwarunkowane są właściwościami semantycznymi czasowników (por. Demske 2000: 11).

Od XVIII wieku rzeczowniki abstrakcyjne z -ung były poddawane krytyce przez purystów językowych (J. Grimm). Były one bowiem symbolem języka fachowego i określano je jako „unschöne Produkte einer gelehrten und unbeholfenen Wissenschaftssprache” (von Heusinger 1998: 8): „Schon Jacob Grimm hat festgestellt, dass die abstracta auf -unga in der poesie nicht beliebt sind, sondern in der lehrhaften und religiösen prosa ihren eigentlichen Nährboden haben.“ (Lindquist 1936: 47)

Podobnie Becker (1824: 116) uważa, że przykładem sztandarowym skostniałego języka fachowego jest sufiks dewerbalny -ung, należący do najbardziej produktywnych modeli słowotwórczych języka niemieckiego: „Bindung, Brechung, Hebung, Scheidung, Schreibung, Spaltung, Spannung, Weisung, Werbung, Ziehung kommen nur als eigentliche Kunstausdrücke oder doch als solche vor, die Begriffe aus dem künstlich gebildeten Leben bezeichnen. Man hört sie nie im Munde des Volkes, und sie haben für uns etwas Fremdartiges...“

Reasumując: sufiks -ungō pochodzi z czasów pragermańskich. W języku średnio- i nowo-wysoko-niemieckim ulegał zmianom historycznym aż do wykrystalizowania się obecnej formy -ung. Jak dowiódł von Heusinger, na szerzenie się formantu -ung miał wpływ język łaciński, ponieważ formant ten okazał się niezwykle użyteczny w tłumaczeniu łacińskich abstrakcyjnych pojęć religijnych z przyrostkiem -(a)tio. Ich niemieckie odpowiedniki utworzone za pomocą sufiksu -ung weszły na trwałe do niemieczyny. Produktywność formantu -ung była największa w okresie języka wczesno-wysoko-niemieckiego, natomiast we współczesnej niemieczynie spadła. Nie ma zgody pomiędzy językoznawcami co do przyczyn tego spadku.

2. Motywacja derywatów z -ung w języku ogólnym

W niniejszej części artykułu omówimy najważniejsze próby klasyfikacji morfologicznej derywatów z sufiksem -ung, jakie prezentują Jung (1973), Fleischer (1974), Czochrański (1990), Fleischer/Barz (1995) oraz von Heusinger (1998). Ponadto zwrócimy uwagę na różne typy ograniczeń w tworzeniu formacji z sufiksem -ung.

2.1. Klasyfikacja derywatów z -ung ze względu na motywację

Jung (1973: 419 i n.) dokonał prostego podziału derywatów z -ung ze względu na rodzaj bazy. Wyróżnił on dwa rodzaje podstaw motywujących wyrazy ze składnikiem -ung, tj. rzeczownik, np. *Satzung*, *Waldung*, *Zeitung* oraz czasownik, np. *Ausarbeitung*,

Anstrengung, Grundsteinlegung. W podziale Junga zabrakło przymiotnika, który także może fundować derywaty z -ung, np. *Festung, Dickung*. Do grupy derywatów motywowanych werbalnie, która wg Junga jest najbardziej liczna, zaliczył kilka rodzajów podstaw fundujących te derywaty. Mogą nimi być:

1. czasowniki złożone, np. *Ausarbeitung* ← *ausarbeiten, Bearbeitung* ← *bearbeiten*
Zdaniem Junga czasowniki niezłożone tworzą wyrazy pochodne poprzez konwersję, np. *das Arbeiten, das Drängen* lub wskutek derywacji implikatywnej, np. *die Arbeit* oraz *der Drang*
2. czasowniki zwrotne, np. *Anstrengung* ← *sich anstrengen*
3. połączenia syntaktyczne, np. *Grundsteinlegung* ← *Grundstein legen*
4. czasowniki motywowane pośrednio przymiotnikiem, np. *Beschönigung* ← *schön*

Ponadto Jung podaje przykłady derywatów z -ung, które wyszły już z użycia i zastąpione zostały derywatami z ucięciem, tj. utworzonymi w drodze derywacji implikatywnej, np. *Ausdrückung* ← *Ausdruck, Einführung* ← *Einfuhr, Ausführung* ← *Ausfuhr*

Ostatnie dwa przykłady pochodzą z języka ekonomicznego i oznaczają import oraz eksport. We współczesnej niemczyźnie derywaty te zachowały jedynie znaczenie w języku standardowym jako *Einführung* [wprowadzenie, przedmowa] oraz *Ausführung* [wykonanie, realizacja; wywód].

Bardziej rozbudowany podział z licznymi przykładami oraz z uwzględnieniem przymiotnika jako podstawy fundującej derywaty z -ung prezentują Fleischer (1974: 164 i n.), a następnie Fleischer/Barz (1995: 172 i n.). Dokonują oni podziału derywatów ze względu na rodzaj podstawy fundującej, którą może być czasownik (gr. I), rzeczownik (gr. II) lub przymiotnik (gr. III). Derywaty z -ung generalnie mają czasownik za swoją podstawę słowotwórczą. Rzeczownik i przymiotnik motywują sporadycznie derywaty z -ung. Struktura derywatów z -ung jest bardzo różnorodna. W obrębie pierwszej i największej grupy podstawę słowotwórczą mogą tworzyć:

Grupa I - Motywacja werbalna derywatów z -ung²

1. czasownik: V + Sf_(-ung):

W grupie tej czasownik jest wyrazem niezłożonym (prostym). Czasownik (cz.) może być przechodni, nieprzechodni lub zwrotny:

- 1.1. podstawą słowotwórczą jest cz. tranzytywny, np. V_{transitiv} + Sf_(-ung): *Bind-ung, Duld-ung, Glätt-ung, Röst-ung, Spalt-ung*
- 1.2. podstawą słowotwórczą jest cz. intransytywny, np. V_{intransitiv} + Sf_(-ung): *Atm-ung, End-ung, Fahnd-ung, Gleich-ung, Schwank-ung, Zuck-ung*
- 1.3. podstawą słowotwórczą jest cz. zwrotny, np. V_{reflexiv} + Sf_(-ung): *Ball-ung, Gabel-ung*

Ostatnia grupa (1.3.), w której podstawą słowotwórczą jest czasownik zwrotny, jest wg Fleischera (1974: 165) ograniczona do niewielu derywatów. Ponadto Fleischer (op. cit.) zwraca uwagę na to, iż wśród czasowników tranzytywnych i intransytywnych ist-

² Dla ułatwienia opisu wprowadzono zapis skrócony zawierający następujące symbole: V = czasownik, Sf = sufiks, P = prefiks, S = rzeczownik, A = przymiotnik, Adv = przysłówek.

nieją takie, które nie tworzą derywatów z -ung, np. **Bellung*, **Hörung*, **Dreschung*, chociaż regularności systemu dopuszczają ich utworzenie. Niektóre z nich były jeszcze obecne w XVI w., np. *Nehmung*, *Wundung*, *Findung*, *Sagung* (we współczesnym języku niemieckim zachował się w wyrażeniu *Weissagung*), ale dziś wyszły już całkowicie z użycia.

2. czasownik z przedrostkiem: $V_{(P=S/A/V)} + Sf_{(-ung)}$:

W grupie tej podstawą jest czasownik prefigowany (*Auf-schieb-ung*), chociaż może być pośrednio motywowany przymiotnikiem (*Er-stark-ung*) lub rzeczownikiem (*Er-mangel-ung*). Podstawa fundująca może mieć charakter przechodni, nieprzechodni lub zwrotny:

2.1. podstawą słowotwórczą jest prefigowany czasownik tranzytywny, np. $V_{transitiv} + Sf_{(-ung)}$:
Ablös-ung, *Aufheb-ung*, *Beleb-ung*, *Einführ-ung*, *Entlüft-ung*, *Überrasch-ung*, *Verbind-ung*

2.2. podstawą słowotwórczą jest prefigowany czasownik intransytywny, np. $V_{intransitiv} + Sf_{(-ung)}$:
Abdank-ung, *Einwirk-ung*, *Entsag-ung*, *Erstark-ung*, *Verrohr-ung*

Pewne regularności w motywacji derywatów z -ung ustalił von Heusinger (1998: 5), badając swój korpus tekstów religijnych. Skonstatował on, iż rzeczowniki abstrakcyjne z -ung tworzone są najczęściej od czasowników tranzytywnych, podczas gdy czasowniki intransytywne częściej tworzą derywaty oznaczające pojęcia abstrakcyjne w drodze wymiany samogłoski rdzennej (Ablaut) i/lub ucięcia wyrazu podstawowego (tzw. derywacji wstecznej), np. *die Ziehung der Lottozahlen* v. *der Zug der Vögel*. Regularności te ilustruje zamieszczona poniżej tabela z podanymi przez badacza przykładami derywatów motywowanych przez te same bazy, ale posiadającymi różne znaczenia – tranzytywne lub intransytywne.

Tab. 3: Derywaty motywowane przez te same bazy jako nośniki różnych znaczeń

Podstawa tranzytywna	Podstawa intransytywna
<i>Unterbrechung, Erbrechung</i>	<i>Ausbruch, Einbruch</i>
<i>Empfehlung</i>	<i>Befehl</i>
<i>Begehung, Übergang</i>	<i>Umgang, Übergang, Ausgang</i>
<i>Ausscheidung, Entscheidung</i>	<i>Abschied</i>
<i>Beschreibung, Verschreibung</i>	<i>Vorschrift, Inschrift</i>
<i>Besitzung</i>	<i>Versitz</i>

2.3. podstawą słowotwórczą jest prefigowany czasownik zwrotny, np. $V_{reflexiv} + Sf_{(-ung)}$:
Aneign-ung, *Bemüh-ung*, *Einbild-ung*, *Entschließ-ung*, *Erkält-ung*, *Verbeug-ung*

Liczba derywatów z -ung należących do grupy drugiej znacznie przewyższa liczebność grupy pierwszej. Często zdarza się tak, iż nie jest możliwe utworzenie derywatu z -ung od czasownika prostego, natomiast te same czasowniki z prefiksem z łatwością

tworzą tego typu derywaty, np. **Holung* ale *Erholung*, **Sprechung* ale *Besprechung*, **Scheinung* ale *Erscheinung*. Poza tym wszędzie tam, gdzie utworzony derywat z -ung od wyrazów prostych (simplizia) nie jest uzusem, funkcję nominalizacyjną przejmują inne procesy słowotwórcze, jak konwersja (*das Holen*), derywacja implikatywna (*der Schein*) itd.

3. czasownik z podwójnym przedrostkiem: $V_{(P1, P2 = S/A/V)} + Sf_{(-ung)}$:

Wyrazem fundującym jest czasownik z podwójnym prefiksem, np. *Abberuf-ung*, *Anerkenn-ung*, *Einverleib-ung*, *Verabred-ung*, *Vorentahlt-ung*

Grupę tę tworzy bardzo niewielka ilość derywatów.

4. czasownik z przyrostkiem (-ig-, -is-/ -ifiz-/ -ier-): $V_{(S/A/V, D1)} + Sf_{(-ung)}$: *Ängstig-ung*, *Festig-ung*, *Huldig-ung*, *Peinig-ung*; *Blockier-ung*, *Lackier-ung*, *Profilier-ung*; *Katalogisier-ung*, *Normalisier-ung*, *Periodisier-ung*; *Elektrifizier-ung*, *Klassifizier-ung*, *Qualifizier-ung*

Składnik dewerbalny stanowi konstrukcję z rozszerzeniem sufiksów, które ograniczają się w istocie do -ig-, -ier-, -is-, -ifiz-. Derywaty motywowane są bezpośrednio czasownikiem, a pośrednio innymi częściami mowy, np. rzeczownikiem (*Angst*), przymiotnikiem (*fest*).

5. derywat kombinowany: $V_{(P, A/S, D1)} + Sf_{(-ung)}$:

Wyrazem fundującym jest tu konstrukcja składająca się z prefiksu oraz sufiksu w odróżnieniu od grup poprzednich, w których występował albo przyrostek, albo przedrostek, np. *Verstaatlich-ung* ← *ver-staatlich(en)* ← *staat-lich*; *Verwirklich-ung* ← *verwirklich(en)* ← *wirk-lich*

Bazą derywatu może być – jak widać z powyższych dwóch przykładów – rzeczownik (*Staat*) lub werbalna podstawa słowotwórcza (*wirken*). Niemniej jednak ze względu na skomplikowaną historię derywacyjną należy przede wszystkim uwzględnić motywację bezpośrednią wykazującą minimalne różnice. Niewielka ilość konstrukcji słowotwórczych należących do tej grupy może być jeszcze bardziej skomplikowana, np. składać się z czterech elementów. Widać to wyraźnie, gdy prześledzimy historię derywacyjną wyrazu:

Versinnbildlichung: $S(V + Sf\{-ung\}) \leftarrow \text{versinnbildlich}(\text{en}) = V(P + A) \leftarrow \text{sinnbildlich} = A(S + Sf\{lich\}) \leftarrow \text{Sinnbild} = S_1 + S_2$.

6. złożenie werbalne: $V_{(Adv, V)} + Sf_{(-ung)}$:

Wyrazem motywującym nie jest czasownik prefigowany, lecz złożenie werbalne składające się z przysłówka i bazy czasownika, np. *Übereinstimm-ung*, *Aneinanderkoppel-ung*, *Hintereinander-schalt-ung*, *Heraus-schraub-ung* lub z uciętej formy przysłówka i bazy czasownika, np. *Rück-entwickl-ung*.

Fleischer (1974: 167) zalicza tu także konstrukcje słowotwórcze o jeszcze bardziej skomplikowanej budowie, np. *Zurückverweisung*, czyli: $S(Adv. + V\{P + V\}) + Sf_{(-ung)}$.

7. syntagma werbalna: S – V+ Sf_(-ung).

Wyrazem fundującym jest grupa wyrazowa (sfrazeologizowana), która po połączeniu z formantem -ung tworzy samodzielny wyraz, np. *Grundsteinleg-ung*, *Zugrundeleg-ung*.

Grupa siódma nie jest jednolita. W jej obrębie można spotkać konstrukcje typu (S-V) + Sf_(-ung), gdzie rzeczownik stanowi dopełnienie w bierniku, np. *Aufgabenstellung* lub jest wyrażeniem przyimkowym, np. *Indienstellung*. Czasownik może także posiadać przedrostek, np. *Bauausführung*, *Berichterstattung*, *Wasserverdrängung*.

W grupie wyrazowej pierwszym członem (determinans) może być nie tylko rzeczownik, lecz także przymiotnik (*Unschädlichmachung*), zaimek (*Selbstverstümmelung*) lub przysłówek (*Getrenntschreibung*).

Wśród językoznawców (por. Wilmanns 1899; Paul 1920; Henzen 1965; Fleischer 1974; Fleischer/Barz 1995) zajmujących się słowotwórstwem rzeczownika dominuje pogląd, iż granica między derywatami z -ung pochodzących od grup wyrazowych a typowymi złoženiami ze składnikiem z -ung jako członem określanym jest płynna, np. *Verzichtleistung* motywowane jest przez grupę wyrazową *Verzicht leisten* i stąd zalicza się tę konstrukcję do derywacji frazowej (Zusammenbildung), natomiast *Durchschnittsleistung* uważane jest za typowe złozenie (Zusammensetzung), które składa się z wyrazu określającego *Durschnitt(s)*- i wyrazu określanego *-leistung*.

Wg Fleischera/Barz (1995: 173) o tym, czy mamy do czynienia z derywatem z -ung pochodzącym od grupy wyrazowej czy typowym złoženiem z formantem -ung, decyduje semantyka składników w konstrukcji słowotwórczej.

Grupa II – Motywacja nominalna derywatów z -ung

Podstawą fundującą derywatów z -ung mogą być także rzeczowniki. Ten model słowotwórczy pojawia się dosyć rzadko i nie jest produktywny w słowotwórstwie niemieckim (por. Jung 1973: 419; Engel 1988: 517). Jest on charakterystyczny dla tzw. kolektywów, tj. rzeczowników zbiorczych, np. *Kleidung*, *Holzung*, *Satzung*, *Waldung*, *Stallung*. Do grupy tej należy silnie zleksykalizowany wyraz pochodny *Zeitung*. Podstawą fundującą tego typu derywatów są zawsze simplicia (wyrazy proste).

Grupa III – Motywacja przymiotnikowa derywatów z -ung

Podstawą fundującą derywatów z -ung mogą być także przymiotniki, np. *Dickung* ← *dick*, *Festung* ← *fest*, *Niederung* ← *nieder*; *Wüstung* ← *wüst*, *Teu(e)rung* ← *teuer*.

Grupa trzecia wg Fleischera/Barz (1995: 176) podobnie jak druga jest grupą nieproduktywną. Ponadto cechuje ją wysoki stopień leksykalizacji. Do grupy tej Fleischer/Stepanowa (1985: 120) zaliczają przede wszystkim nazwy rzeczy bądź przedmiotów zgodnie z cechą, jaką niesie baza, np. *Festung*.

Fleischer/Barz (1995: 177) wymieniają jeszcze jedną grupę nielicznych formacji z sufiksem -ung, których motywacja nie jest jednoznaczna. Większość z wyrazów fundujących te konstrukcje wyszła już z użycia lub stanowi okazy dialektalne. Derywaty te stoją w izolacji i są najczęściej motywowane przez czasownik, np. *Innung* [cech] ←

innen [przyjęcie do zrzeszenia, związku] (j. środkowo-wysoko-niemiecki); *Schöpfung* [wszechświat, stworzenie świata; stworzenie, utworzenie] ← *schepfen* [stwarzać] (j. środkowo-wysoko-niemiecki); *Dünung* [martwa fala, rozkołys] ← *dünen* [kołysać się, falować] (dialekt dolnoniemiecki) lub rzeczownik: *Böschung* [skarpa, stok] ← *Bosch* (*Strauch*) [krzak, krzew] (dialekt alemański).

Również w literaturze germanistycznej publikowanej w Polsce istnieje kilka prób podziału morfologicznego derywatów z -ung (por. Foss/Bzdęga 1961). Najważniejszy z nich to podział zaproponowany przez Czochralskiego (1990: 129), który opiera się na badaniach Fleischera oraz Schippan. Ze względu na kryterium strukturalne wyróżnia on następujące kategorie podstaw fundujących derywaty z -ung:

1. czasowniki proste, np. *drehen* → *Drehung*, *kühlen* → *Kühlung*
2. czasowniki prefigowane z prefiksem właściwym (nierozdzielny), np. *entdecken* → *Entdeckung*
3. czasowniki prefigowane z prefiksem wtórnym (rozdzielny), np. *einführen* → *Einführung*
4. frazy (grupy) czasownikowe, np. *in Stand setzen* → *Instandsetzung*
5. czasowniki derywowane za pomocą afksu nieciągłego³, np. (*Film*→) *verfilmen* → *Verfilmung*; (*Schein*→) *bescheinigen* → *Bescheinigung*

Podsumowując: wyrazami fundującymi dla derywatów z -ung mogą być czasowniki, rzeczowniki i przymiotniki. Najważniejszą rolę odgrywa jednak czasownik.

2.2. Typy ograniczeń w motywacji derywatów z -ung

Nawet najbardziej produktywny model słowotwórczy posiada ograniczenia co do możliwości utworzenia odpowiedniego derywatu. Ograniczenia takie – o ile nie mają charakteru idiosynkratycznego (niezgodnego z regułą) – są przedmiotem opisu lingwistycznego danego modelu słowotwórczego (por. Iluk 1988: 29).

Stein (1971: 198 i n.) w swojej dysertacji poświęconej prymarnym i sekundarnym przymiotnikom w języku angielskim i niemieckim wyróżniła kilka rodzajów restrykcyj systemowych na płaszczyźnie fonologicznej, morfologicznej, semantycznej i etymologicznej. O jeszcze jednej płaszczyźnie wspomina Toman (1983: 33), a mianowicie płaszczyźnie syntaktycznej.

2.2.1. Ograniczenia fonologiczne

Ograniczenia fonologiczne występują wtedy, gdy określone afksy nie mogą łączyć się z podstawami słowotwórczymi, które w nagłosie lub w wygłosie podobnie brzmią fonetycznie jak one. W celu uniknięcia tego typu nagromadzeń dźwiękowych uży-

³ *Verfilmen* i *bescheinigen* powstały od wyrazów motywujących *Film* i *Schein* poprzez równoczesne zastosowanie jednego morfemu nieciągłego *ver-* i *-en* oraz *be-* i *-en* rozdzielonego rzeczownikiem.

wa się afiksów synonimicznych lub innych wariantów morfologicznych (por. Stein 1971: 198).

Jeśli chodzi o ograniczenia fonologiczne w przypadku tworzenia derywatów z -ung, to można chyba zauważyć, że tematy czasowników kończą się głównie spółgłoską, np. *Hoffn-ung*, *Halt-ung*, *Brech-ung*, *Weis-ung*. Jeśli temat kończy się na samogłoskę, to musi pojawić się po niej spółgłoska -h (tzw. nieme h), np. *Entsteh-ung*, *Begeh-ung*, *Bedroh-ung*, *Zieh-ung*. Poza tym w przypadku -ung łączącego się z imiesłowem czasu przeszłego (Partizip II) następuje zawsze ucięcie podstawy o sufiks -t, np. *erstartt – Erstarrung*, *verbittert – Verbitterung*, *gesinnt – Gesinnung*.

Także podczas tworzenia rzeczowników z -ung od czasowników zakończonych na -eln oraz -ern mogą pojawiać się dwie formy wyrazów pochodnych, np. *verwechseln* → *Verwechslung* lub *Verwechsellung*, *erneuern* → *Erneuerung* lub *Erneuerung*, *vergrößern* → *Vergrößerung* lub *Vergrößerung* (por. PSNP 2003: 1210).

Liczne przykłady restrykcji fonologicznych można znaleźć u Fleischera (1974: 179) w przypadku dystrybucji nominalnych sufiksów zdrabniających -chen i -lein, np. *Büchlein* ale nie **Büchchen* oraz u Kühnholda et al. (1978: 41) w przypadku prefiksu negacyjnego a- przed spółgłoskami oraz an- przed samogłoskami, np. *anormal*, *anorganisch*.

2.2.2. Ograniczenia etymologiczne

Ograniczenia etymologiczne powstają wtedy, gdy proces afiksacji uwarunkowany jest pochodzeniem podstaw fundujących. Określone sufiksy mogą łączyć się wyłącznie z podstawami rodzimymi, np. *bergig*, *freudig*, ale nie *titanig*, *solidarig* (por. Iluk 1988: 29).

W przypadku derywatów z -ung nie stwierdzono ograniczeń etymologicznych. Zarówno podstawy rodzime, jak i pochodzenia obcego mogą tworzyć rzeczowniki ze składnikiem -ung, np. *Bedienung*, *Handlung*, *Diskriminierung*, *Moderierung*, *Annektierung*.

2.2.3. Ograniczenia morfologiczne

Ograniczenia morfologiczne zależą od struktury morfologicznej podstawy słowotwórczej. Fleischer (1974: 166) zalicza do tego typu ograniczeń kilka przypadków.

Często nie da się utworzyć derywatów z -ung od podstawy słowotwórczej czasowników prostych, natomiast jest to możliwe w przypadku czasowników z przedrostkiem, co widać na następujących parach wyrazów: **Holung* ← *Erholung*, **Stehung* ← *Entstehung*, **Sehung* ← *Vorsehung*, **Fahrung* ← *Erfahrung*, **Gebung* ← *Vergebung*, **Gehung* ← *Begehung*

Formant -ung jest szczególnie łączliwy z czasownikami prefigowanymi będącymi bazami derywatów z -ung.

Czasowniki posiłkowe modalne oraz złożenia, w których obydwie człony są czasownikami, np. *sitzen bleiben, kennen lernen, saugbohnern*, nie tworzą derywatów z -ung. Czochrański (1990: 185) nazywa tego typu złożenia grupami dwuczasownikowymi.

2.2.4. Ograniczenia semantyczno-kategorialne

W przypadku derywatów z -ung Fleischer (1974: 166) podaje kilka ograniczeń typu semantyczno-kategorialnego w tworzeniu rzeczowników z formantem -ung. Substantiva deverbalia z -ung nie tworzą:

1. czasowniki z sufiksem -eln- (-el- + n) mających znaczenie zdrabniającego lub zdrabniająco-powtarzającego się. Czochrański (1990: 174) mówi w tym kontekście o wyrażaniu czynności jakby zmniejszonych w stosunku do czynności „pełnych” wyrażonych czasownikiem zakończonym na -en, np. *tröpfeln* [pokapywać] → *tropfen* [kapać] → **Tröpfelung*, *lächeln* [uśmiechać się] → *lachen* [śmiać się] → **Lächelung* oraz o tzw. czynności iteratywnej (powtarzającej się), np.: *blinzeln* [mrugać] → **Blinzelung*, *wackeln* [chwiać się] → **Wackelung*, *taumeln* [zataczać się] → **Taumelung*. W przypadku zmiany bazy na czasownik z prefiksem właściwym lub wtórnym możliwe jest utworzenie derywatów z -ung, np. *einträufeln* [wkraplać] → *Einträufelung*, *auffädeln* [nawlekać] → *Auffädelung*, *zerstückeln* [pokrajać, porąbać na kawałki] → *Zerstückelung*, *veredeln* [uszlachetniać] → *Veredelung*. To samo dotyczy motywacji pośredniej przez czasownik, którego podstawa słowotwórcza jest rzeczownikiem, np.: *Gabelung*, *Spiegelung*, *Täfelung*. W przykładach tych sufiks -el- jest składnikiem nominalnym podstawy fundującej czasownika.
2. czasowniki mające charakter wyrazów onomatopiecznych, np. *lispeln* [seplenić] → **Lispelung*, *murmeln* [mruczeć] → **Murmelung*
3. niektóre czasowniki rezultatywne⁴ o charakterze tranzytywnym, np. *erdrücken* → **Erdrückung*, *entgelten* → **Entgeltung*, ale *erjagen* → *Erjagung*, *erkämpfen* → *Erkämpfung*
4. czasowniki inchoatywne⁵, tj. podkreślające początek czynności o charakterze intransytywnym, o ile nie posiadają one przymiotnika w podstawie fundującej, np. *erblühen* → **Erbblühung*, *erdröhnen* → **Erdröhnung*, *erglühen* → **Erglühung*

Fleischer (op. cit.) podkreśla, iż deverbativa z -ung można utworzyć od czasowników prostych nielączących się z prefiksem -er, np. *achten* → *erachten* → *Achtung* → **Erachtung*, *fordern* → *erfordern* → *Forderung* → **Erforderung*

Jeśli przymiotnik motywuje pośrednio czasownik z prefiksem er-, to wówczas zawsze możliwe jest utworzenie derywatów z -ung, np.: *erkranken* → *Erkrankung*, *erlahmen* → *Erlahmung*, *erkälten* → *Erkältung*

⁴ Fleischer (1974: 168) podaje, iż na 235 odpowiednich czasownikach odnotowanych w „Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache” 100 nie tworzy derywatów z -ung.

⁵ Czochrański (1990: 271) dzieli czasowniki terminatywne – ze względu na kryterium semantyczne – na ingresywne (inchoatywne), egresywne (rezultatywne), mutatywne oraz kauzatywne (faktywne).

Do ograniczeń semantyczno-kategorialnych należy zaliczyć także możliwość utworzenia liczby mnogiej od derywatów -ung. Schäublin (1972: 31) w obrębie podziału rzeczowników pochodnych derywowanych od werbalnych podstaw tranzytywnych jako kryterium uznał ich policzalność lub niepoliczalność. Badacz wyróżnia 3 grupy formacji z -ung:

1. rzeczowniki z -ung nietworzące liczby mnogiej, np. *Erhaltung, Erlernung, Erhaltung, Erweisung, Erzwingung, Vermeidung, Verschonung, Wahrung, Zurverfügungstellung*
2. rzeczowniki z -ung, których policzalność częściowo potwierdza się i częściowo neguje się, np. *Ausbildung, Beantragung, Bemessung, Beladung, Bemitleidung*
3. rzeczowniki z -ung tworzące jednoznacznie liczbę mnogą, np. *Prüfung, Impfung, Berufung, Befragung, Ausgrabung, Verfolgung*

O możliwości utworzenia liczby mnogiej decyduje – naszym zdaniem – wyłącznie znaczenie derywatu, częściowo dziedziczonego z podstawy słotwórczej.

2.2.5. Ograniczenia semantyczne

Ograniczenia systemowe natury semantycznej uwarunkowane są dopasowaniem odpowiednich składników w języku obcym. Działanie takich ograniczeń wyraża się w tym, że derywacja zachodzi tylko od podstaw posiadających określoną konfigurację cech semantycznych. Tego typu restrykcje są specyficzne dla danego języka i opierają się przede wszystkim na konwencji.

Tworzenie derywatów z -ung wg Fleischera (1974: 165) podlega ograniczeniom semantycznym. Przy dosyć jasno motywowanym morfologicznie derywacie typu *Deckung* (pochodzi od tranzytywnego czasownika *decken*) rzeczownik ten może oznaczać m. in.:

- *Nachfrage decken* → *Deckung der Nachfrage* [pokrycie zapotrzebowania]
- *den Rückzug decken* → *Deckung des Rückzugs* [zapewnienie odwrotu]
- *einen Wechsel decken* → *Deckung des Wechsels* [pokrycie kursu]
- *den Tisch decken* → **Deckung des Tisches* [nakrycie do stołu]
- *das Dach decken* → **Deckung des Daches* [pokrycie dachu]

Z powyższego można wyciągnąć wniosek, że pochodny rzeczownik z formantem -ung „nie dziedziczy” wszystkich wariantów znaczeniowych od czasownika będącego dla niego podstawą słotwórczą. W przypadku znaczenia *decken* jako *kłaść coś na czymś* lub *rozkładać coś na czymś* nie ma możliwości utworzenia derywatu *Deckung* w języku niemieckim w znaczeniu *rozkładania na czymś* czy *pokrywania czegoś*.

Innym przykładem ograniczeń semantycznych jest grupa czasowników, która – będąc nośnikiem określonego rodzaju znaczenia – nie tworzy nominalizacji z -ung. Toman (1983: 34) określa je jako „czasowniki wymiany” (verbs of exchange), np. *bringen* → **Bringung*, *nehmen* → **Nehmung*, *leihen* → **Leihung*, *holen* → **Holung*, *borgen* → **Borgung*

2.2.6. Ograniczenia syntaktyczne

Dalsze ograniczenia w tworzeniu derywatów z -ung wynikają z konkurencyjnych modeli derywacyjnych oraz właściwości składniowych podstaw fundujących (por. Toman 1983: 31 i n.). Brak jest nominalizacji typu **Rufung*, **Anfangung*, **Fahrung*, ponieważ w języku niemieckim wcześniej ukształtowały się derywaty wg innego schematu słotwórczego, jak *Ruf*, *Anfang*, *Fahrt*. Zdaniem Fleischera (1974: 168) tam, gdzie pojawia się derywacja implikatywna lub derywat z sufiksem -e, derywaty z -ung nie występują, np. *Verhör*, *Verbot*, *Verbleib*; *Abgabe*, *Abbitte*, *Aufgabe*.

Naumann (1972: 62 i n.) stwierdził, iż właściwości syntaktyczne podstaw fundujących wywierają wpływ na tworzenie derywatów z -ung. Większość z nich tworzona jest od czasowników tranzytywnych. Toman (1983: 33) ograniczył wpływ składni tylko do obecności cechy tranzytywności czasowników, oznaczając tę cechę jako [\pm transitiv]. Badania deskryptywne dowodzą, iż nominalizacje z -ung szczególnie tworzą czasowniki tranzytywne (por. Wellmann 1975: 211), np. *Verleihung*, *Aushändigung*, *Überweisung*.

2.4. Motywacja derywatów z -ung w języku ekonomicznym

Oprócz zbadania frekwencji de Cort/Hessmann (1977) zwrócili uwagę na typy motywacji struktur słotwórczych występujących w ich korpusie ekonomicznym wśród rzeczowników zakończonych z -ung. W całym korpusie występuje tylko jeden denominalny derywat z -ung, tj. *Satzung*. Pozostałe wyrazy to rzeczowniki odczasownikowe (deverbativa). De Cort/Hessmann (1977: 77 i n.) dokonali podziału rzeczowników dewerbalnych w oparciu o zaprezentowaną w powyższym rozdziale klasyfikację morfologiczną Fleischera/Barz (1995: 172 i n.). Wyróżnili oni siedem typów struktur ze względu na czasownik tworzący derywat z sufiksem -ung oraz w oparciu o swój korpus ustalili ich frekwencje:

1. baza czasownika + ung (69), np. *Wirkung*, *Tilgung*, *Eignung*
2. baza czasownika z prefiksem + ung (192), np. *Entfernung*, *Begründung*, *Ausleihung*
3. baza czasownika z dwoma prefiksami + ung (6), np. *Verausgabung*, *Verunsicherung*
4. baza czasownika z sufiksem + ung (34), np. *Subventionierung*, *Skizzierung*, *Pauschalierung*
5. baza czasownika z prefiksem i sufiksem + ung (19), np. *Verflüssigung*, *Vereinheitlichung*
6. baza czasownika z przysłówkiem + ung (70), np. *Gegenüberstellung*, *Aufwärtsentwicklung*
7. grupy wyrazowe i złożenia (337), np. *Ausgabenverteilung*, *Kenntlichmachung*, *Gefangenenerbefreiung*

Pierwsza grupa skupia 13 rzeczowników pochodzących od czasowników intransytywnych, np. *Handlung*, *Neuerung*, *Wirkung*, natomiast 55 pochodzi od czasowników

tranzytywnych, np. *Messung, Kündigung, Tilgung*. Tylko jeden rzeczownik derywowany z *-ung* pochodzi od czasownika zwrotnego, tj. *Eignung*. Także Fleischer/Barz (1995: 172) są zdania, iż czasowniki zwrotne rzadko stanowią podstawę słowotwórczą dla nominalizacji z sufiksem *-ung*. Kilka czasowników służących za podstawę fundującą dla rzeczowników z *-ung* wyszło już dziś z użycia, np. *gatten* [połączyć parę małżeńską] → *Gattung* [kiedyś: małżeństwo, zamążpójście; dziś: gatunek, rodzaj] lub posiada inne znaczenie niż rzeczownik pochodny, np. *währen* [trwać] → *Währung* [waluta].

Druga grupa jest bardzo liczna. Podstawą fundującą czasownika może być przymiotnik (*Ent-fern-ung*), partykuła (*Ver-nein-ung*) lub rzeczownik (*Be-gründ-ung* od rzeczownika *Grund*). Motywacją podstawową jest więc tu motywacja pośrednia, która lepiej oddaje znacznie derywatu przez wyraz pośrednio z nim związany (por. GWJP 1999: 386). Podstawa ta może być także w całości werbalna, np. *Be-schreib-ung*, wówczas mamy do czynienia z motywacją bezpośrednią, czyli derywat motywowany jest przez wyraz najbliższy formalnie (por. GWJP op. cit.). Liczebność tej grupy świadczy o tym, iż czasowniki prefigowane najczęściej tworzą derywaty z *-ung*. Do najczęściej występujących prefiksów wśród derywatów z *-ung* de Cort/Hessmann (1977: 78) zaliczają: *ab-* (17), np. *Abwägung, Abschreibung*; *an-* (13), np. *Anlieferung, Angleichung*; *auf-* (12), np. *Aufgliederung, Aufweichung*; *aus-* (15), np. *Auslastung, Auswertung*; *be-* (37), np. *Beschaffung, Befolgung*; *ein-* (15), np. *Einengung, Eintragung*; *ent-* (8), np. *Entlohnung, Entbehrung*; *er-* (27), np. *Erzielung, Ermittlung*; *ge-* (3), np. *Gefährdung*; *her-* (tylko w wyrazie *Herstellung*); *ver-* (43), np. *Verzollung, Vermarktung*; *zer-* (tylko w wyrazie *Zersiedelung*).

Najczęstszą podstawę słowotwórczą tworzy czasownik z prefiksem *ver-*. Wśród grupy derywatów od czasowników prefigowanych kilka wyrazów – zdaniem badaczy – pochodzi z leksyki fachowej, np. *Vermarktung*, jednak większość z nich pochodzi spoza języka specjalistycznego, np. *Ausdehnung, Verzerrung*. Podobnie jak w grupie pierwszej podstawą słowotwórczą są czasowniki przechodnie (*Abschneidung*), nieprzechodnie (*Abweichung*) i zwrotne (*Gestaltung*). W przypadku tych ostatnich chodzi tylko o tzw. czasowniki zwrotne niewłaściwe (*unechte reflexive Verben*), tj. takie, w których zamiast zaimka zwrotnego może wystąpić także inne odpowiednie uzupełnienie, np. *Abnutzung* ← *sich abnutzen* ≠ *etwas abnutzen*.

Do trzeciej grupy, która jest bardzo nieliczna, zaliczyć można zaledwie 6 wyrazów występujących w korpusie de Corta/Hessmanna. Są to połączenia typu: *Ver-aus-gab-ung, Ver-un-sicher-ung*.

W grupie czwartej znajdujemy podstawy fundujące czasownika, którymi mogą być – podobnie jak w grupie drugiej – przymiotniki, rzeczowniki itd. Występuje tu motywacja pośrednia. W badanym korpusie badacze stwierdzili tylko 1 sufiks *-ig-*, pozostałe to *-ier-*, np. *Universalisierung, Stabilisierung, Subventionierung*. Z łatwością zauważamy, iż podstawą fundującą derywatów są odpowiednio przymiotniki *universal* i *stabil* oraz rzeczownik *Subvention*. Zarówno bazy te, jak i sam sufiks *-ier-* są pochodzenia obcego. Należy dodać, iż w grupie tej znalazły się zniemczone podstawy motywujące z zakończeniem na *-ierung*, np. *Skizzierung, Pauschalierung, Plafondierung*. Większość leksemów tworzących typ 4 należy do leksyki fachowej, a niektóre

z nich są szczególnie typowe dla języka ekonomicznego, np. *Kontingentierung*, *Stabilisierung*, *Privatisierung*.

Do kolejnej grupy de Cort/Hessmann (1977: 79) zaliczają wyrazy typu: *Verwirklichung*, *Vernachlässigung*, *Vereinheitlichung*, *Einwilligung*. Analizując historię derywacyjną tych leksemów oraz zgodnie z definicją Fleischera (1974: 166) dewerbalna podstawa słowotwórcza składa się z przedrostka i derywatu sufiksального. Fleischer (op. cit.) określa ten typ motywacji jako tzw. derywat kombinowany.

Grupa szósta jest licznie reprezentowana przykładami wyekscerpowanymi przez badaczy belgijskich. Tu jednak nie przedrostek, a przysłówek jest składnikiem podstawy słowotwórczej rzeczownika, np. *Gegenüberstellung*, *Fortentwicklung*, *Darbringung*, *Aufwärtsentwicklung*. De Cort/Hessmann (1977: 79) zaliczają tu także konstrukcje bardziej skomplikowane ze względu na strukturę morfologiczną derywatu, jak np.

- podstawa słowotwórcza: czasownik z przedrostkiem + przysłówek, np. *Vor-abstimm-ung* (Adv. + P + V + Sf),
- podstawa słowotwórcza: czasownik z prefiksem i z sufiksem + przysłówek, np. *Unter-be-vollmäch-tig-ung* (Adv. + P + V + Sf + Sf).

Naszym zdaniem **vor-** i **unter-** nie należą do klasy przysłówka, lecz są przyimkami, dlatego nie zgadzamy się z poglądami de Corta/Hessmanna. Wynika to także z pozostałych podawanych przez nich przykładów deverbativa mających charakter specjalistyczny, jak *Gegenleistung* lub pochodzących z zakresu leksyki ogólnej, np. *Übereinstimmung*.

Najpowszechniejszy typ struktury słowotwórczej występującej w tekstach ekonomicznych to – zdaniem de Corta/Hessmanna (1977: 80) – grupy wyrazowe i złożenia. -ung pełni tu funkcję formantu tworzącego deverbativa motywowanych grupami wyrazowymi, np. *Ausgabenverteilung* → *Ausgaben verteilen*. W kompozitum składane są dwa wyrazy, z których jeden ma sufiks -ung, np. *Haupt* i *Versammlung* → *Hauptversammlung*.

De Cort/Hessmann (1977: 80) w obrębie 337 wyrazów należących do ostatniej grupy struktur słowotwórczych dokonali podziału na derywaty utworzone od grup wyrazowych i kompozita. Podstawą ich podziału był rodzaj parafrazy, dzięki której te pierwsze można było zamienić na zdanie, np. *Kennntlichmachung* to derywat pochodzący od grupy wyrazowej, ponieważ można utworzyć zdanie: *Er macht kenntlich*. Podobnie ma się sprawa z *Gefangenenbefreiung*, bo można powiedzieć *Man befreit Gefangene*. W przypadku *Hauptversammlung* nie da się utworzyć zdania, dlatego wyraz ten jest złożeniem składającym się z dwóch członów: określającego (determinans) *Haupt* i określanego (determinatum) *Versammlung*. W ślad za tak przyjętym podziałem wyróżnili oni 245 derywatów pochodzących od grup wyrazowych i 92 złożenia. W grupach wyrazowych nominalny człon określający spełnia funkcję dopełnienia, tj. może on mieć formę biernika lub bardzo rzadko wyrażenia przyimkowego, np. *Krediteinräumung* → *man räumt einen Kredit ein* lub *Quellenbesteuerung* → *man besteuert an der Quelle*, *Ratenzahlung* → *man zahlt in Raten*. Pierwszy człon tego typu derywatów może także pełnić funkcję okolicznika, np. *Optimalgestaltung* → *man gestaltet etwas (auf) optimale (Weise)*. W typowych złożeniach człon określający

to rzeczownik w funkcji przydawki dopełniaczowej np.: *Betriebsbedingungen*, *Dreieckshandels-beziehungen*, *Konjunkturbewegungen*.

Czasami zdarza się, iż determinantem może być przysłówek, np. *Gesamtrechnungen*, *Eventualforderungen*. Do rzadkości należą połączenia typu *Zurverfügungstellung*, które pochodzą od werbalnych fraz składniowych (Funktionsverbgefüge), tj. *etwas zur Verfügung stellen*. Gros słów z grupy 7 należy do zakresu leksyki specjalistycznej, którą trudno znaleźć jest w słownikach mono- i/lub bilingwalnych, np. *Gesamteinkommensmaximierung*, *Kapitalbestandsveränderung*, *Eigenkapitalausstattung*. Często są to formacje łączone z istniejących w obrębie leksykonu języka niemieckiego elementów.

Podsumowując badania de Corta/Hessmanna należy stwierdzić, iż liczebność derywatów z -ung w obrębie poszczególnych typów struktur słowotwórczych na podstawie klasyfikacji Fleischera/Barz jest różna. Wg badaczy belgijskich większość derywatów z -ung nienależących do słownictwa specjalistycznego występuje w obrębie typu 2 i 6. 7 typ jest z kolei najbardziej reprezentatywny dla języka fachowego, w tym języka ekonomicznego. Ponadto wyniki badań de Corta/Hessmanna potwierdzają, iż derywaty z -ung nie stanowią jednolitej kategorii funkcjonalnej. Schäublin (1972: 55 i n.) trafnie podsumowuje związek pomiędzy strukturą morfologiczną a semantyczną rzeczowników derywowanych z -ung, co oddaje poniższy cytat: „Die morphologische Struktur der -ung-Substantive zeigt zwar die Abkunft vom Verb an, nicht aber die Abkunft von einer bestimmten Form des Verbs. Diese Unschärfe der morphologischen Struktur ermöglicht gerade den inhaltlichen Bezug auf verschieden Formen des Verbs.“

2.5. Podział semantyczny derywatów z -ung

We współczesnym języku niemieckim sufiks -ung spełnia różnego rodzaju funkcje semantyczne. W niniejszym rozdziale dokonamy podziału derywatów z -ung ze względu na kryterium znaczeniowe wyrazu motywującego dany derywat.

Wellmann (1975: 94) wyróżnia 8 klas semantycznych ze względu na podział morfemów wg określonych wzorów derywacyjnych. W swoich tabelach umieścił on te morfemy, które nie są jednofunkcyjne, lecz służą do derywacji rzeczowników wg różnych wzorów. Poniżej zamieszczamy tabelę z sufiksem -ung:

Tab. 4: Podział semantyczny derywatów z -ung wg Wellmanna (op. cit.)

Klasa	Przykład	Wartość transformacyjna	Baza - część mowy	Stosunek procentowy
1	<i>Abfertigung</i> <i>Aussortierung</i>	die Tatsache, dass jmd. jdn. abfertigt, etw. aussortiert	czasownik	82,9%
2	<i>Entzückung</i> <i>Verblüffung</i>	die Tatsache, dass jmd. entzückt, verblüfft ist	czasownik	5,1 %
3	<i>Abbildung</i> <i>Dichtung</i>	das, was abgebildet, gedichtet wird	czasownik	4,1 %

Klasa	Przykład	Wartość transformacyjalna	Baza - część mowy	Stosunek procentowy
4	<i>Ausrüstung</i> <i>Abdichtung</i>	das, womit jmd. ausgerüstet ist; wodurch jmdm. etw. abgedichtet wird	czasownik	3,6 %
5	<i>Bedienung</i> <i>Regierung</i>	derj., der jmdn. Bedient diejn., die regieren	czasownik	2,3%
6	<i>Bestuhlung</i> <i>Bewölkung</i>	alle/die gesamten Stühle, Wolken	rzeczownik	1,2 %
7	<i>Niederlassung</i> <i>Wohnung</i>	Ort, an dem sich jmd. niederlässt, wohnt	czasownik	0,4 %
pozostała grupa	<i>Forstung</i> <i>Mauerung</i>	der Forst, die Mauer	rzeczownik	0,4%

Grupa 1 i 2 to tzw. *Ereignisabstrakta*. Obejmuje ona typowe derywaty określające nazwy czynności, procesów i stanów. Grupa 3 – zwana *nomina patientis* lub *nomina facti* – skupia derywaty oznaczające nazwy wytworów czynności. Grupę 4 tworzą *nomina instrumenti*, czyli nazwy środków czynności. Grupa 5 to *nomina subjecti* lub *nomina agentis* nazywająca subiekty czynności. Grupa 6 to *kollektiva* oznaczająca nazwy zbiorcze. Grupa 7, która została nazwana przez Wellmanna *nomina locativa*, obejmuje nazwy miejsc. Na pozostałą grupę składają się derywaty, w których następuje modyfikacja semantyczna wyrazu fundowanego pochodzącego od wyrazu podstawowego.

Również von Heusinger (1998: 4) dokonał podziału derywatów z -ung ze względu na ich semantykę. Jest on bardzo podobny do wyżej zaprezentowanej klasyfikacji semantycznej Wellmanna. Von Heusinger (op. cit.) wyróżnia 7 klas derywatów z -ung:

1. Ereignisnominalisierungen (nomina actionis) = nazwy czynności i procesów, np. *Einbettung, Einrichtung, Berufung*
2. Eigenschaftsnominalisierungen (nomina qualitatis)⁶ = nazwy właściwości, np. *Verlegenheit, Dummheit, Abgeschlossenheit*
3. Zustandsnominalisierungen (nomina acti) = nazwy stanów, np. *Bildung, Stimmung, Verwirrung, Verzweiflung, Lähmung*
4. Agensnominalisierungen (nomina agentis) = nazwy agensów, np. *Verwaltung, Leitung, Regierung, Bedienung*
5. Objekts- oder Resultatsnominalisierungen = nazwy obiektów i rezultatów, np. *Erfindung, Sammlung, Bedachung, Sendung, Lieferung*
6. Instrumentnominalisierungen = nazwy środków czynności (instrumentalne), np. *Lüftung, Verkleidung*
7. Kollektiva = nazwy zbiorcze, np. *Leitung, Bestuhlung*

Referowany badacz stwierdza, że różnica pomiędzy nominalizacjami oznaczającymi właściwości i stan jest czysto semantyczna i nie można jej jednoznacznie określić.

⁶ W grupie drugiej, tj. nazw właściwości, von Heusinger podaje przykłady derywatów z -heit, chociaż typologia powinna obejmować tylko derywaty z -ung.

Właściwości wyrażają bowiem cechy inherentne dla przedmiotu, podczas gdy stany są mniej trwałe. Formant -ung nie tworzy nazw właściwości, jedynie nazwy stanów, stąd też brak jest przykładów rzeczowników derywowanych z -ung w podziale von Heusingera w kategorii nominalizacji nazw właściwości. Nomina qualitatis powstają od przymiotników lub imiesłówów, natomiast nomina acti od czasowników.

Mniejszą ilość grup semantycznych wyodrębniają Fleischer/Stepanova (1985: 120). W zależności od rodzaju bazy derywatu wyróżniają oni następujące rodzaje znaczeń słowotwórczych, jakie niesie derywat zakończony sufiksem -ung:

1. w obrębie podstawy werbalnej derywatu:
 - 1.1. proces, np. *Belebung, Landung*
 - 1.2. rezultatywne określenie stanu lub rzeczy, np. *Verdünnung; Anschwellung, Lenkung*
 - 1.3. kolektywny nomen agentis, np. *Führung*
2. w obrębie podstawy nominalnej derywatu:
 - 2.1. kollektivum, np. *Waldung*
3. w obrębie podstawy adiektywnej derywatu:
 - 3.1. nazwy rzeczy wg cechy bazy, np. *Festung*

Badacze podkreślają, iż niektóre podane przez nich derywaty mogą mieć kilka znaczeń, np. 1.1. i 1.2. lub 1.1. i 1.3.

Podział semantyczny zaproponowany przez Fleischera/Stepanovą został uszczegółowiony i poparty licznymi przykładami w nowszym opracowaniu słowotwórstwa niemieckiego autorstwa Fleischera we współpracy z Barz z roku 1990. Podstawą tego podziału są kryteria przejęte od Schippan (1967: 103 i n.), która wprowadziła takie wielkości, jak powiązanie z agensem, czasowość, działanie z obligatoryjnym pustym miejscem dla przydawki dopełniaczowej.

Fleischer/Barz (1995: 174 i n.) wyróżniają 4 grupy znaczeń słowotwórczych derywatów z -ung:

1. Handlungsbezeichnungen (nomina actionis), np. *der Lehrer behandelte dieses Problem ausführlich* → *die ausführliche Behandlung des Problems durch den Lehrer; die Ausarbeitung der neuen Vortragskonzeption; die Nominierung der Kandidaten*

Do tej grupy Fleischer/Barz zaliczają przede wszystkim rzeczowniki utworzone od czasowników tranzytywnych wyrażające działanie. Posiadają one cechy tranzytywności, które określają jako „übergreifende Handlung” i czasowości („Temporalität), które przechodzą z zakresu werbalnego do nominalnego. W strukturze syntaktycznej dopełnienie w bierniku czasownika staje się przydawką dopełniaczową w derywacie z -ung. Okolicznik zamienia się w przydawkę przymiotną. Sprawca (agens) czynności wyrażany jest w transformacji za pomocą przyimka „durch”. Powyższe nomina actionis badacze nazywają rzeczownikowymi nazwami działań, czyli tzw. właściwymi nomina actionis.

W przypadku gdy podstawa słowotwórcza czasownika kończy się na -ieren, to derywat może mieć postać z -ung (*Liquidierung*) lub na -(at)ion (*Liquidation*). Konkurujące ze sobą derywaty na -(at)-ion mają większą tendencję do tworzenia drugiego

semu jako nomina acti, np. *Delegierung* oznacza tylko proces delegowania, a *Delegation* – to zarówno proces delegowania, jak i rezultat, czyli delegacja (nomen actionis i nomen acti). W tego typu parach formacje na -(at)ion mają znaczenie procesu lub rezultatu działania.

2. Vorgangsbezeichnungen (nomina actionis), np. *Landung des Flugzeuges*, *Verdunstung des Wassers*, *Herausbildung der Nationalsprache*, *Entstehung von Schwierigkeiten*

Do tej grupy należą rzeczowniki utworzone od czasowników intransytywnych i częściowo zwrotnych. Rzeczownikom tym brakuje cechy transytywności. Posiadają one tylko cechę czasowości. Sprawcę czynności wyrażamy za pomocą przydawki dopełniaczowej lub formy dla niej zastępczej z „von”, a nie przymikiem „durch”, jak w przypadku grupy pierwszej. Za pomocą derywatów z -ung należących do tej grupy utworzonych w liczbie mnogiej można wyrazić powtarzanie się wielu aktów pojedynczych, np. *Landungen* [lądownia], *Schwankungen* [wahania].

3. Resultatsbezeichnungen (nomina acti), np. *die gute Übersetzung des Romans*, *die Änderung des Anzugs*, *die Verfeinerung der Sitten*, *die Verteuerung der Waren*

Tu Fleischer/Barz zaliczają takie derywaty z -ung, które łączą ze sobą w strukturze znaczeniowej **jednego derywatu** zarówno określenie działania lub procesu prowadzącego do określonego stanu, jak i samą nazwę rezultatu (stanu). Stan ten wyrażony jest najczęściej w podstawie słowotwórczej, którą jest przymiotnik lub strona bierna stanu (Zustandspassiv), np. *die Schwächung des Körpers – der Körper ist schwach*; *die Abdichtung des Lecks – das Leck ist abgedichtet*; *die gute Übersetzung des Romans – der Roman ist gut übersetzt*

W przypadku tych derywatów obydwa warianty znaczeniowe, tj. procesu i rezultatu, są ze sobą mocno powiązane. Prawie wszystkie tego typu derywaty można stosować we dwóch wariantach. Jedyne cecha czasowości nie pojawi się, ponieważ związana jest ona z połączeniem znaczenia jako nomina actionis.

4. Sach-, lub Gegenstandsbezeichnung, np. *Ansiedlung* (Ort), *Sammlung von Briefmarken*, *verwertbare Erfindung*, *Erfrischung* (Getränk), *Lenkung* (Lenkvorrichtung), *Ladung* (Schriftstück), *Bescheinigung*, *Mischung*, *Verpackung*, *(Kopf)bedeckung*

Często derywat z -ung oznacza nazwy przedmiotów i rzeczy. Wiele nazw z tej grupy występuje w językach fachowych. Do grupy tej Fleischer/Barz zaliczają także:

4.1. kollektiva, np. *Abteilung*, *Bedienung*, *Führung*, *Leitung*, *Regierung*, *Vereinigung*, *Vermittlung*, *Vertretung*, *Begleitung*, *Verwaltung*, *Versammlung*, *Bemannung*

Derywaty z -ung jako kollektiva wyrażają ukryte nazwy pojedynczej osoby (*Begleitung*) lub kilku osób (*Bemannung*). Z reguły chodzi tu najczęściej o nieokreśloną bliżej grupę ludzi. Ponadto do grupy tej należy zaliczyć – zdaniem Fleischera/Barz – leksemy fachowe, szczególnie liczne z zakresu słownictwa technicznego (por. Wellmann 1975: 182), np. *Berohrung* (*Gesamtheit der Rohre*), *Beplankung* (*für die Planken*), *Bereifung* (*alle gesamten Reifen eines Fahrzeugs*), *Täfelung* (*Tafelwerk*), *Take lung*

(*Takehwerk*), *Verglasung* (*sämtliches Glas*) oraz słownictwa ogólnego, np. *Bezifferung*, *Bewölkung*, *Bebilderung*, *Bewaffnung*, *Bestuhlung*, *Bekleidung*

4.2. Derivate mit lokaler semantischer Komponente, np. *Die Abteilung ist im ersten Stock*.

W tej grupie nazwa odnosi się nie tylko do osób, lecz także do miejsca ich działania.

Podział semantyczny derywatów z -ung Fleischera/Stepanovej (1985), udoskonalony przez Barz (1995) nie jest podziałem spójnym i jednoznacznym. Wiele konstrukcji z tymi derywatami może należeć do różnych klas semantycznych, ponieważ swoistą cechą tego rodzaju derywatów jest wieloznaczność. W celu zakwalifikowania danego derywatu z -ung do danej klasy semantycznej niezwykle pomocny jest kontekst. W zależności od kontekstu wyraz *Kupplung* może oznaczać przykładowo przedmiot, tj. pedał sprzęgła używany w pojazdach mechanicznych lub czynność wysprzęglania podczas prowadzenia pojazdu.

Swoiste połączenie podziałów typów znaczeń słowotwórczych zakończonych z -ung zaproponowanych przez Fleischera/Barz i von Heusingera stanowi podział przedstawiony w cytowanej już wielokrotnie DPG (2000: 717 i n.) pod red. Engla⁷. Autorzy tego popularnego wśród germanistów polskich kompendium wyróżnili:

1. nomina actionis nazywające procesy: *Fütterung*, *Säuberung*, *Erkundigung*, *Beobachtung*, *Diskriminierung*, *Hilfeleistung*, *Untersuchung*, *Moderierung*
2. nomina acti (nomina resultati) nazywające wynik (rezultat) procesów: *Beschreibung*, *Zeitung*, *Erzählung*, *Abbildung*, *Bescheinigung*, *Berufung*, *Dichtung*, *Federung*, *Lieferung*
3. nomina agentis nazywające sprawcę zdarzenia lub czynności: *Bedienung*, *Regierung*, *Verwaltung*
4. nomina loci nazywające miejsca: *Niederlassung*, *Mündung*, *Siedlung*, *Umgebung*
5. nomina qualitatis nazywające właściwości i stany (w tym stan zdrowia): *Erkältung*, *Vergiftung*, *Verbitterung*, *Gesinnung*, *Erstarrung*

Często możliwe jest – jak słusznie podkreślają autorzy DPG – zaliczenie jednego derywatu do dwóch klas semantycznych. Najczęściej dotyczy to klasy 1 i 2, gdzie np. *Beschreibung* [opis] lub *Aufzählung* [wyliczenie] można zakwalifikować zarówno do nomina actionis, jak i nomina acti.

Podobne ujęcie klas semantycznych jak u Engla proponuje także Jung (1973: 421 i n.). Niewielkie różnice dotyczą jedynie ilości głównych klas semantycznych, ich nazewnictwa oraz podziału na podgrupy. W odróżnieniu do Engla Jung⁸ mówi o trzech

⁷ W wydanej przez Engla „Deutsche Grammatik” (1988: 517) można znaleźć liczniejsze przykłady dla podziału semantycznego rzeczowników tworzonych z sufiksem -ung przedstawionego w DPG. Cytowane przykłady dla klas 1-5 pochodzą z DPG oraz „Deutsche Grammatik”. Ponadto Engel zaliczył osobno wyodrębnione w „Deutsche Grammatik” choroby do nomina qualitatis w DPG. W przypadku nomina agentis Engel zwrócił uwagę w swojej gramatyce na to, iż częściowo posiadają one znaczenie dodatkowe, nazywając bowiem nie tylko grupy ludzi, lecz także instytucje, np. *Verwaltung* – to ludzie, którzy administrują oraz *Administration* jako instytucja.

⁸ Struktura trójdzielna w zakresie semantyki derywatów z -ung występuje również u Admoniego (1986: 94 i n.).

klasach głównych obejmujących nazwy osób, nazwy właściwości, stanów i sposobów zachowania oraz nazwy czynności i procesów. Do pierwszej zalicza nazwy kolektywne typu *Bevölkerung* czy *Versammlung*. Druga grupa odpowiada Englowskiej *nomina qualitatis* i dzieli się w zależności od okresu czasu, jaki te nazwy obejmują, na: początek stanu, np. *Besserung*, *Erkrankung* oraz rezultat stanu, np. *Krümmung*, *Lähmung*. Trzecia grupa u Junga to nazwy czynności oraz procesów i składa się z trzech podgrup: nazw czynności i procesów w swoim przebiegu lub ograniczeniu czasowym, np. *Landung*, *Sitzung*, nazw rzeczy i przedmiotów jako rezultatów czynności i/lub procesów, np. *Bildung*, *Verfassung* oraz nazw miejsc, np. *Siedlung*, *Mündung*. U Engla derywaty te zgrupowane są w *nomina actionis*, *resultati* i *loci*.

Nieco odmienne próby klasyfikacji podejmują autorzy „Grammatik der deutschen Gegenwartssprache” Dudena pod red. Drosdowskiego (1984: 480) oraz Czochrański (1990: 129 i n.). W „Gramatyce Dudena” lingwiści odwołują się do ogólnego rozróżnienia rzeczowników na dwie podstawowe klasy: rzeczowników abstrakcyjnych i rzeczowników konkretnych⁹. W obrębie abstraktów wyróżnili oni dwa, a w obrębie konkretów – trzy typy nominalizacji z derywatem z -ung:

Abstrakta:

1. Vorgangs- und Handlungsbezeichnungen aus Verben (*nomina actionis*): *Erwerbung*, *Stabilisierung*, *Grabung*, *Reinigung*, *Belieferung*, *Anlieferung*
2. Zustandsbezeichnungen aus Verben (*nomina acti*): *Verzweiflung*, *Erregung*, *Erschütterung*, *Erstarrung*, *Verblüffung*, *Erbitterung*

Konkreta:

1. Personenbezeichnungen aus Verben (*nomina agentis*): *Bedienung*, *Regierung*
2. Sachbezeichnungen aus Verben: *Erzählung*, *Dichtung*, *Ordnung*, *Zeichnung*, *Kleidung*
3. Gerätebezeichnungen aus Verben (*nomina instrumenti*): *Einfriedigung*, *Steuerung*
4. Raumbezeichnungen aus Verben: *Wohnung*, *Siedlung*

Z powyższego podziału wynika, iż sufiks -ung nie jest stosowany tylko do tworzenia rzeczowników abstrakcyjnych jako *nomina actionis* dla nazwania przebiegu zdarzenia, lecz także jako *nomina acti* dla oznaczenia momentu zakończenia lub wyniku zdarzenia i/lub procesu. Ponadto derywaty te stosuje się jako nazwy konkretnych rzeczy (*Zeichnung*, *Kleidung*), przestrzeni (*Wohnung*, *Siedlung*) lub osób (*Bedienung*), a nawet urządzeń (*Steuerung*, *Beleuchtung*).

Jeszcze bardziej zawężony podział, którego podstawą jest kryterium semantyczne, wprowadza Czochrański (1990: 129 i n.). Wyodrębnia on tylko cztery takie klasy derywatów:

1. klasa nazw czynności, np. *wirken* [działać] → *Wirkung* [działanie]; *schwanken* [wahać się] → *Schwankung* [wahanie]; *heizen* [ogrzewać] → *Heizung* [ogrzewanie]

⁹ Rzeczowniki abstrakcyjne (*Begriffswörter/Abstrakta*) oznaczają pojęcia (coś, co nie istnieje materialnie), np. wyobrażenia, cechy, stany, zjawiska, związki. Rzeczowniki konkretne (*Gegenstandswörter/Konkreta*) oznaczają przedmioty i istoty żywe (coś, co istnieje materialnie) (por. Hoberg/Hoberg 2002: 144 i n.).

2. klasa nazw rezultatów czynności, np. *erfinden* [wynaleźć] → *Erfindung* [wynalazek]; *bescheinigen* [zaświadczać] → *Bescheinigung* [zaświadczenie]
3. klasa nazw pojęć abstrakcyjnych, np. *verwalten* [administrować] → *Verwaltung* [administracja]; *vertreten* [reprezentować] → *Vertretung* [przedstawicielstwo]
4. klasa nazw przedmiotów konkretnych, np. *zünden* [zapalać] → *Zündung* [zapłon]; *dichten* [uszczelnić] → *Dichtung* [uszczelka]; *leiten* [przewodzić] → *Leitung* [przewód, instalacja]

Jak podaje Czochrański, klasa nazw czynności jest najbardziej liczna spośród wszystkich 4 klas. Pojęcia abstrakcyjne z klasy trzeciej oznaczają grupę osób lub przedmiotów. Wśród pojęć abstrakcyjnych należy wymienić rzeczowniki zbiorowe, np. *Leitung* [kierownictwo]. Podział Czochrańskiego różni się od podziałów Wellmanna oraz Fleischera/Barz terminologią oraz ilością wyodrębnionych grup. Czochrański pomija nomina subiecti, których także nie ma u Fleischera/Barz, oraz nomina locativa. Jego podział zbliżony jest terminologicznie najbardziej do podziału z gramatyki Dudena, przy czym jej autorzy w obrębie klasy abstraktów wyróżniają klasę nazw czynności i rezultatów czynności, a Czochrański umieszcza je jako dwie odrębne klasy nienależące do pojęć abstrakcyjnych. Lingwista niesłusznie zalicza do abstraktów nazwy oznaczające zarówno osoby, jak i przedmioty oraz rzeczowniki zbiorowe, które jak najbardziej mają postać materialną.

Z zaprezentowanych powyżej podziałów semantycznych wynika, iż derywaty z -ung spełniają w języku ogólnym zasadniczo 5 funkcji semantycznych: nazywania czynności, procesów i stanów, ich rezultatów, pojęć abstrakcyjnych oraz konkretnych przedmiotów lub rzeczy, osób, a także miejsc. Podziały te różnią się od siebie o tyle, że w każdym z nich występuje inna terminologia, pod którą kryją się te same grupy semantyczne. Grupy te są przy tym mniej lub bardziej rozbudowane.

W literaturze przedmiotu brakuje badań semantycznych odnoszących się do derywatów z -ung występujących w języku ekonomicznym. De Cort/Hessmann (1977: 82) w swojej pracy rezygnują z analizy semantycznej rzeczowników odczasownikowych z -ung, ponieważ analiza taka – jak twierdzą – nie dotyczy specyficznej problematyki fachowej. Autorzy odsyłają czytelnika do szczegółowych analiz przeprowadzonych przez Wellmanna (1975), Schippan (1967), Fleischera (1974) oraz Fleischera/Barz (1995), które jednak obejmują w pierwszej kolejności język ogólny i w nieznacznym zakresie język specjalistyczny, a pomijają w całości język ekonomiczny. Należy w tym kontekście wskazać na wyniki badań Kubackiego (2005, 2008) w zakresie analizy ilościowej i jakościowej derywatów z -ung w języku prawniczo-ekonomicznym oraz metod ich tłumaczenia na język polski.

2.6. Formy konkurencyjne dla derywatów z -ung

Z derywacją sufiksálną z -ung konkuruje derywacja implikatywna, np. *Beschließung/Beschluss der Stadt*, *Erweisung/Erweis der Wahrheit*, *Erwerbung/Erwerb eines neuen Buches*, przy czym Fleischer/Barz podkreślają, iż możliwy jest dalszy semantyczny rozwój derywatów z -ung, np. *Erwerbung* oznacza także to, co zostało nabyte (*meine*

neue Erwerbung). Taki rozwój znaczenia nie jest możliwy w przypadku derywacji implikatywnej. Podobnie wygląda sytuacja w przypadku czasownika *vertreiben* mającego znaczenie ogólne dosłowne: *wypędzać, wyganiać, przepędzać kogoś/coś* lub znaczenie ogólne przenośne: *wyleczyć (katar, ból gardła)*, czyli go „przepędzić”. Ponadto czasownik ten posiada znaczenie fachowe, tj. *sprzedać, rozprorowadzić*. Od *vertreiben* można utworzyć dwa derywaty, tj. *Vertreibung* [*wypędzenie, wygonienie; wyleczenie*] odnoszącego się do znaczenia dosłownego czasownika oraz *Vertrieb* [*sprzedaż, zbyt, kolportaż*] mającego znaczenie fachowe. Innym typem konkurencyjnym są derywaty na -e, które wyrażają przede wszystkim nazwy rzeczy lub są całkowicie zleksykalizowane, np. *Niederlegung – Niederlage, Maßnehmung – Maßnahme, Auslegung – Auslage*.

Jak podają autorzy „Gramatyki” Dudena (1984: 398 i n.) rzeczowniki substancywizowane w postaci bezokolicznika (zakończone sufiksem -en) oznaczają zazwyczaj proces, natomiast wiele rzeczowników abstrakcyjnych z -ung można użyć dla oznaczenia konkretnych rzeczy i zjawisk, tj.

- wynik zdarzenia, np. *die Mischung* [*mieszanka*] ≠ *das Mischen* [*mieszanie*]
- sprawcę zdarzenia, np. *die Regierung* [*ci, którzy są w rządzie*] ≠ *das Regieren* [*rządzenie*]
- środek/materiał, np. *die Bescheinigung* [*zaświadczenie*] ≠ *das Bescheinigen* [*poświadczenie*]
- miejsce zdarzenia, np. *die Mündung* [*ujście*]

Do tej samej konkluzji dochodzi rosyjski germanista Admoni (1986: 95). Uważa on bowiem, iż nomina actionis zazwyczaj wyrażane są rzeczownikami substancywizowanymi w postaci bezokolicznika, np. *das Verarbeiten, das Errichten*.

Fleischer/Barz (1995: 169) zwracają uwagę na specyficzne ograniczenia łączliwości bezokoliczników substancywizowanych, które wypadają na korzyść tworzenia derywatów z -ung. Częściej spotykamy zatem połączenia typu *Untersuchung vornehmen, Überprüfung anordnen, Erprobung durchführen* aniżeli *Untersuchen vornehmen, Überprüfen anordnen, Erproben durchführen*. Jeśli system języka nie dopuszcza utworzenie derywatu z -ung, to wówczas jedynie pozostaje możliwość utworzenia derywatu poprzez konwersję, np. *ins Rutschen kommen, ins Rollen kommen, ins Stocken kommen*. Jeżeli czasowniki substancywizowane z -en występują rzadko, tzn. są tworzone okazjonalnie, to pojawiają się wówczas formy synonimiczne z derywatem z -ung, np. *während des Überprüfens/der Überprüfung der Anlage, durch das Behandeln/die Behandlung mit Wasserstoff*. Derywaty te stosowane są wymiennie.

Ponadto należy jeszcze zwrócić uwagę na możliwość występowania bezokoliczników substancywizowanych w obrębie nomina actionis (por. Fleischer 1974: 170), np. *Entstehen von Schwierigkeiten, Abrutschen des Damms*. Rzeczowniki te wyrażają ciągłość procesu, podczas gdy konkurencyjne derywaty z -ung ukazują ten proces w sposób bardziej wyprofilowany, np. *Entstehung von Schwierigkeiten*. Proces ten można wyrazić także bardziej szczegółowo. Do tego służy często forma liczby mnogiej, wyrażająca kilka pojedynczych aktów, np.: *Schwankungen, Landungen*. Substancywizowany bezokolicznik w tym przypadku zawsze będzie oznaczać jakąś nieprzerwaną kontynuację jednego procesu, np.: *das Schwanken, das Landen*.

Natomiast bezokoliczniki substantywizowane – z punktu widzenia semantyki – występują częściej na określenie pewnych procesów technologicznych, np. *das Fräsen*, *das Schneiden*, *das Walzen*, ponieważ oznaczają czynność w jej przebiegu lub trwaniu (por. Fleischer 1974: 169; Czochrański 1990: 144). Są to więc formacje duratywne, którym w języku polskim odpowiadają rzeczowniki odczasownikowe niedokonane.

Formami konkurencyjnymi są także rzeczowniki pochodne utworzone od czasowników z sufiksem rozszerzonym -ieren (-ier + -en). Możliwe jest utworzenie dwóch derywatów, tj. z sufiksem pochodzenia obcego -tion lub z sufiksem rodzimym -ung, np. *Proklamation – Proklamierung*, *Delegation – Delegierung*. W parach tych derywaty z -tion oznaczają często proces oraz jego wynik, np. *Delagation* oznacza zarówno delegację oraz delegowanie, podczas gdy derywat z -ung (*Delegierung*) jest nośnikiem tylko znaczenia procesu.

Fleischer (1974: 171) wspomina również o relacji derywatów zakończonych z -ung i -heit w obrębie grupy semantycznej nomina acti (por. Drosdowski 1984: 471). Z użyciem synonimicznym derywatów z -ung i -heit mamy do czynienia wtedy, gdy bazę stanowi imiesłów czasu przeszłego (Partizip II), np. *Aufregung – Aufregtheit*, *Isolierung – Isoliertheit*, *Verstimmung – Verstimtheit*. Tendencja ta – jak pisze Fleischer – jest tym silniejsza, im bardziej imiesłów jako podstawa fundująca ma charakter przymiotnikowy, np. *Übersetzung* a nie **Übersetztheit* (por. Schäublin 1972: 53 i n.).

Z badań diachronicznych von Heusingera (1998: 7) wynika również, że zarówno -ung jak i -heit mogą tworzyć rzeczowniki o znaczeniu rezultatywnym, przy czym -heit nie tworzy nigdy Ereignisabstrakta, a -ung Eigenschaftsabstrakta. Von Heusinger tłumaczy to subtelne rozróżnienie zmianami historycznymi w XVI wieku, tj. okresu języka wczesno-nowo-wysoko-niemieckiego, przywołując poglądy Rössing-Hager (1988: 288): „Derivate mit dem Suffix -heit sind als Konkurrenten in die Übersicht aufgenommen wegen ihrer mehrfach vorhandenen semantischen Nähe zu den eigentlichen Deverbativen. Einige Deverbativa haben die Bedeutung eines Abstraktums auf -heit, z.B. Blendung – Blindheit; Das einmal belegte Blendung ist in der Verwendung bedeutungsgleich mit Blindheit. Das Derivat meint den Zustand der Verblendetheit als Resultat des Verblendet-worden-seins (...)“

Drugim wytłumaczeniem dla von Heusingera jest forma morfologiczna podstawy, tzn. -heit łączy się zawsze z imiesłowem czasu przeszłego czasownika.

2.7. Konkluzje

Sufiks -ung to sufiks rdzennie niemiecki pochodzący z czasów pragermańskich. Jego szerzenie się w Niemczech związane jest z wpływem języka łacińskiego, gdyż sufiks ten okazał się doskonałym ekwiwalentem łacińskiego sufiksu -(at)io. Dziś produktywność tego sufiksu jest mniejsza niż w okresie wczesno-wysoko-niemieckim, ale i tak pozostaje on dominującym sufiksem przy tworzeniu rzeczowników odczasownikowych zarówno w obrębie słownictwa specjalistycznego, jak i ogólnego. Derywaty z -ung są tworzone przede wszystkim na bazie czasowników, bardzo rzadko powstają od przymiotników i rzeczowników. Uwaga ta odnosi się również do derywatów

z -ung występujących w tekstach ekonomicznych. Wśród czasowników fundujących derywaty z -ung dominują czasowniki tranzytywne i intransytywne oraz czasowniki z przedrostkiem. Natomiast czasowniki zwrotne w niewielkiej liczbie stają się podstawą derywatów z -ung. Analiza ograniczeń derywacji za pomocą sufiksu -ung nie wykazała istnienia ograniczeń etymologicznych, natomiast wykazała obecność ograniczeń innego typu, tj. ograniczeń fonologicznych, morfologicznych, semantyczno-kategorialnych, semantycznych i syntaktycznych. Derywacja sufiksalna z formantem -ung nie jest jedynym sposobem uzyskania znaczeń wnoszonych przez formant -ung. W niektórych przypadkach znaczenia te uzyskuje się za pomocą derywacji implikatywnej oraz konwersji. W literaturze fachowej wyróżniono 6 głównych klas semantycznych derywatów z -ung: nazwy czynności, procesów i stanów; nazwy wytworów czynności; nazwy środków czynności; nazwy subiektów czynności; nazwy zbiorcze; nazwy miejsc. Klasy te dotyczą języka ogólnego, brak jest natomiast badań w tym zakresie w odniesieniu do języka ekonomicznego.

Bibliografia

- ADMONI, W (1986): *Der deutsche Sprachbau*. Moskwa.
- BECKER, K. F. (1824): *Die deutsche Wortbildung oder die organische Entwicklung der deutschen Sprache in der Ableitung*. Frankfurt/Main.
- CZOCHRALSKI, J. (1990): *Gramatyka niemiecka dla Polaków*. Warszawa.
- DE CORT, J./HESSMANN, P. (1977–78–79): *Die wissenschaftliche Fachsprache der Wirtschaft. Eine Untersuchung ihrer syntaktischen und syntaktisch-lexikalischen Merkmale. Teil I: Syntaktische Merkmale*. W: *Linguistica antverpiensia XI/1977*, 27-30. *Teil II: Syntaktisch-lexikalische Merkmale*. W: *Linguistica antverpiensia XIII/1979*, 55-102.
- DEMSKE, U. (2000): *Zur Geschichte der ung-Nominalisierung im Deutschen: Ein Wandel morphologischer Produktivität*. W: *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 122/2000. Tübingen, 365-411.
- DROSDOWSKI, G. (red.) (1984): *Duden. Grammatik der deutschen Gegenwartssprache*. t. 4, Mannheim.
- ENGEL, U. (1988): *Deutsche Grammatik*. Heidelberg.
- FLEISCHER, W. (1974): *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*. Leipzig.
- FLEISCHER, W./BARZ, I. (1995): *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen.
- FLEISCHER, W./STEPANOVA M. D. (1985): *Grundzüge der deutschen Wortbildung*. Leipzig.
- FOSS, G./BZDEGA, A. (1961): *Abriss der beschreibenden deutschen Grammatik*. Warszawa.
- HENZEN, W. (1965): *Deutsche Wortbildung*. Tübingen.
- HEUSINGER VON, K. (1998): *Abstraktionsnominalisierungen im Deutschen. Eine Bildungsgeschichte*. W: *Arbeitspapier 94. Fachgruppe Sprachwissenschaft Universität Konstanz*. Konstanz, 1-28.
- HOBERG, R./HOBERG, U. (2002): *Der kleine Duden. Mala gramatyka języka niemieckiego*. Warszawa.

- ILUK, J. (1988): *Privative Adjektive im Deutschen und Polnischen. Bildungen auf -los und -bez in kontrastiver Sicht*. Katowice.
- JUNG, W. (1973): *Grammatik der deutschen Sprache*. Leipzig.
- KUBACKI, A.D. (2005): *Strategie tłumaczenia derywatów z -ung na przykładzie tekstu prawniczo-ekonomicznego*. W: *Lingua Legis* 13/2005. Warszawa, 104-108.
- KUBACKI, A.D. (2008): *Analiza ilościowa i jakościowa derywatów z -ung w niemieckim języku prawniczo-ekonomicznym*. W: *Przegląd Glottodydaktyczny* 25/2008. Warszawa, 53-72.
- KÜHNHOLD, I./PUTZER, O./WELLMANN, H. (1978): *Deutsche Wortbildung. Typen und Tendenzen in der Gegenwartssprache*. Düsseldorf.
- LINDQUIST, A. (1936): *Studien über Wortbildung und Wortwahl im Althochdeutschen*. W: *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 60/1936. Tübingen, 1-131.
- NAUMANN, B. (1972): *Wortbildung in der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen.
- PAUL, H. (1920): *Deutsche Grammatik*. t. 5, cz. 4: *Wortbildungslehre*. Halle.
- RÖSSING-HAGER, M. (1988): *Textabhängige Wortverwendung in der Flugschriftensammlung „Bundesgenossen“ von Johann Eberlin von Günzburg*. W: H. Munske (red.): *Deutscher Wortschatz. Lexikologische Studien*. Berlin, 280-320.
- SCHÄUBLIN, P. (1972): *Probleme des adominalen Attributs in der deutschen Sprache der Gegenwart. Morphosyntaktische und semantische Untersuchungen*. Zürich.
- SCHIPPAN, T. (1967): *Die Verbalsubstantive der deutschen Sprache der Gegenwart*. Leipzig.
- STEIN, G. (1971): *Primäre und sekundäre Adjektive im Französischen und Englischen*. Tübingen.
- SZULC, A. (1991): *Historia języka niemieckiego*. Warszawa.
- TOMAN, J. (1983): *Wortsyntax. Eine Diskussion ausgewählter Probleme deutscher Wortbildung*. Tübingen.
- WELLMANN, H. (1975): *Deutsche Wortbildung. 2. Hauptteil: Das Substantiv*. Düsseldorf.
- WILMANN, W. (1899): *Deutsche Grammatik. Gotisch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch*. Voll. II: *Wortbildung*. Berlin.

Opracowania encyklopedyczne

- DPG Engel, U. (red.) (2000): *Deutsch-polnische kontrastive Grammatik*. Warszawa.
- GWJP Grzegorzczkowska, R./Laskowski, R./Wróbel, H. (red.) (1999): *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*. Warszawa.
- PSNP Bzdęga, A./Chodera, J./Kubica, S. (2003): *Podręczny słownik niemiecko-polski*. Warszawa.

Abstract

Derivation of German nouns suffixed with -ung

In the article the author discusses in detail the derivation of German nouns suffixed with -ung. Firstly, he presents the etymology of the suffix -ung and then he tries to answer the following questions: how are nouns suffixed with -ung formed in the German language, what semantic and morphological classes are formed by them and to what extent are they characteristic of the economic language as compared with the general language. Moreover, the author analyses the types of limitations with regard to the formation of derivatives suffixed with -ung. He distinguishes etymological, phonological, morphological, semantic and categorial, semantic and syntactic limitations. In conclusion, the author states that, firstly, derivatives suffixed with -ung are formed mainly from verbs – they are infrequently formed from adjectives and nouns. Secondly, in some cases the meanings conveyed by the suffix -ung are rendered through implicative derivation and conversion. Thirdly, six main semantic classes of derivatives suffixed with -ung have been found. However, these classes concern the general language since no research has been done with regard to the economic language.

Słowa kluczowe

translatoryka, językoznawstwo polskie, językoznawstwo niemieckie,
słowotwórstwo, grupa wyrazowa, derywat

◆ IV ◆

Zur Darstellung der Interdependenz zwischen den Selbst- und Fremdbildern

*„Der Mensch braucht Bilder,
um sich mit deren Hilfe
seiner selbst zu vergewissern“*
Benjamin Jörissen, Jörg Zirfas

1. Einleitung

Die Interdependenzen zwischen den Selbst- und Fremdbildern werden in der wissenschaftlichen Debatte einer ausführlichen Analyse unterzogen. Vor der Klärung der bestimmten Zusammenhänge, verdienen zuerst die oben erwähnten Begriffe eine Präzisierung. Im vorliegenden Artikel wird also eine ausführliche Behandlung eng miteinander verbundener Begriffe durchgeführt: des Begriffs des Selbst- und Fremdbilds und der zwischen ihnen bestehenden Interdependenzen.

2. Zum Begriff des Selbst- und Fremdbildes

In der Forschungsliteratur herrscht die Überzeugung, dass Selbstbilder (Autostereotype) und Fremdbilder (Heterostereotype) die verifizierbare und nicht stark geprägte Form der individuellen Urteile bezeichnen¹. Während Stereotype sich auf große soziale Gruppen beziehen², werden dagegen Fremdbilder „als individuell bezogene Bilder betrachtet, sie werden im Laufe der individuellen Erfahrung gewonnen, enthalten keine historische Dimension, sind relativ labil (können verifiziert, ergänzt, bzw. durch ein anderes Fremdbild ersetzt werden) und stellen eine Spezifizierung dar“ (Zawadzka 2004: 332). Für Fremdbilder ist laut Zawadzka (2004) eine ambivalente Struktur charakteristisch, d.h., es werden zahlreiche Gegenüberstellungen genannt, deren Trennlinie individuell verläuft, wie z.B.: Abwehr – Offenheit, Angst – Faszination, usw. Fremdbilder bezeichnet man als sekundär, und Stereotype als primär (vgl. Zawadzka 2004: 332-333).

In diesem Zusammenhang scheint auch Lüsebrinks (2005) Definition von großer Bedeutung zu sein. Der Wissenschaftler stellt wichtige Funktionen der Fremdbilder

¹ vgl. u.a.: Zawadzka (2004: 332), Lüsebrink (2005: 88).

² Dazu: Lippmann (1922/ 2008), Quasthoff (1973), Schaff (1980), Schönbach (1981), Krzysztofek (1983), Stroebe/Insko (1989), Kepiński (1990), Wejland (1991), Bartmiński/Panasiuk (1993), Prokop (1993), Bartmiński (1998), Chlebda (1998), Quasthoff (1998), Forgas/Tajfel (2000), Hansen (2000), Bergmann (2001), Baumer (2002), Gerdes (2004), Heringer (2004), Orłowski (2004), Zawadzka (2004), Lüsebrink (2005), Scollon/Wong-Scollon (2005), Bolten (2007), usw.

dar – sie sind ein bedeutsamer Teil der interkultureller Kommunikation und haben einen relevanten Einfluss auf die Selbstbilder (vgl. Lüsebrink 2005: 82): „Fremdbilder, d.h. Wahrnehmungsformen des Anderen, bilden einen zentralen Bestandteil interkultureller Kommunikation. Fremdbilder sind untrennbar verknüpft mit Identitätsbildern, mit persönlichen oder kollektiven Selbstbildern. Dies gilt für die unterschiedlichsten Ausprägungen von Fremdbildern, die zwischen den Polen von Faszination und Feindbild liegen. Fremdbilder sind soziale Konstruktionen, die untrennbar mit Formen der Selbstdarstellung und Selbstthematisierung verknüpft sind“ (Lüsebrink 2005: 82).

Schondelmayer (2008) erwähnt auch die bedeutsame Rolle des Individuums und der eigenen Identität in den zwischenkulturellen Begegnungen (Schondelmayer 2008: 47): „Die Auseinandersetzung mit Selbst- und Fremdbildern ist mit der Frage nach Identitätskonstruktion eines Individuums, einer Gruppe oder Nation auf das Engste verbunden. Oder anders gesagt, die Konstruktion der eigenen Identität, des eigenen Selbstbildes – ganz gleich, ob als Individuum oder als Gruppe – antizipiert den „Anderen“, den Fremden als Gegenhorizont, als Distinktionsmerkmal“ (Schondelmayer 2008: 47).

Im Bereich der Theoriebildung gibt es längst unterschiedliche, die Definition der Selbstbilder betreffende Bezeichnungen³. Selbstbilder werden als die individuelle Betrachtungsweise des Ichs und des Eigenkulturraums betrachtet und am meisten im Kontrast zu den Fremdbildern dargestellt, die mit den Darstellungen eines Fremdkulturraums eng verbunden sind⁴. Betrachtung verdient zuerst die Erläuterung von Schwemmer (1997), der zwischen dem Selbstbild eines Menschen und der Außenwelt eine Trennung beobachtet (vgl. Schwemmer 1997: 20-21): „Fast überall da, wo er sich ein Bild von sich selbst gemacht hat, war es die Differenz zur Welt, die strikte Trennungslinie zwischen ihm und allem anderen, die ihm die Definition seines Wesens liefern sollte. (...) In seinem Selbstverständnis steht der Mensch so jenseits von allem anderen in der Welt“ (Schwemmer 1997: 20-21).

Bolten (2007) weist auf die enge Abhängigkeit zwischen den Selbst und Fremdbildern (vgl. Bolten 2007: 53): „Selbst- und Fremdbilder stehen in einem wechselseitigen Zusammenhang und wären außerhalb dieses konkreten Zusammenhangs auch nicht denkbar. So können sich Selbsteinschätzungen in Abhängigkeit zu unterschiedlichen Fremdbildern vollkommen verändern“ (Bolten 2007: 53).

Im Vergleich zu den Stereotypen und Vorurteilen wird bei den Selbst- und Fremdbildern die positive und negative Voreingenommenheit berücksichtigt (vgl. Bolten 2007: 53): „Wie bei Selbstbildern, so gibt es auch bei Fremdbildern positive und negative Extreme, die so genannten Freund- bzw. Feindbilder. Beide haben fast immer die Funktion, die eigene Identität zu stärken: „Freundbilder“ in dem Sinne, dass Verbündete das Eigene stärken und bestätigen, Feindbilder dadurch, dass sie Abgrenzungen etwa in dem Sinne von „das will ich auf gar keinen Fall“ oder „ich bin das Gegenteil“ ermöglichen“ (Bolten 2007: 53).

³ Dazu: Haisch/Frey (1984), Hansen (2000), Thomas (2001), Lüsebrink (2005), Zawadzka (2004), Busch (2005), Juang/Matsumoto (2007), Bolten (2007), Schondelmayer (2008), usw.

⁴ vgl. Schwemmer (1997: 20-21), Lüsebrink (2005: 88), Zawadzka (2004: 332), Juang und Matsumoto (2007: 368), usw.

Schütz (1974), Wierlacher (1994) oder Juang und Matsumoto (2007) vertreten den Standpunkt, dass das Selbstverstehen als eine Art Basis für das Fremdverstehen berücksichtigt werden kann⁵: als Grundlage dafür „gehört die Überzeugung, dass man erst in der Erfahrung des Fremden zu sich selbst komme“ (Althaus/Mog 1992: 21).

Bolten (2007) vertritt eine ähnliche Ansicht und bezeichnet Fremdbilder als den „Spiegel des Selbstverständnisses“ (vgl. Bolten 2007: 51): „Wir können das Fremde nicht kennen und verstehen lernen wollen, wenn wir das Eigene nicht reflektieren – vor allem die Beziehung zwischen Eigenem und Fremdem“ (Bolten 2007: 59).

3. Zum Einfluss der Selbstbilder auf das Fremdverstehen

*„Das Ich ist da auf dem Weg,
das Fremde in sich anzuerkennen,
denn es sieht ein:
das Fremde ist immer da“*

*„Ich“
Annette von Droste-Hülshoff*

Das wissenschaftliche Interesse am Phänomen der zwischen den Selbst- und Fremdbildern bestehenden Interdependenz und des gegenseitigen Verstehens betrifft die „problematische Oppositionsbildung von Fremdheit und Vertrautheit“ (Wierlacher 2001: 62). Als wissenschaftstheoretischer Beitrag zu einer solchen Behauptung sind die folgenden Überlegungen von Schütz (1974), Göller (2000) und Wierlacher (2001) gemeint – die Wissenschaftler vertreten den Standpunkt, dass Fremdbilder nur im Hinblick auf Selbstbilder verstanden und interpretiert werden können. Selbstbilder werden hier als eine Art Vorbilder oder Muster berücksichtigt, die der Entdeckung des Fremden dienen – das Fremde wird also „auf Akten des Selbstverstehens“ (Wierlacher 2001: 63)⁶ verstanden und als eine Alternative zum Eigenen bezeichnet: „Menschen erwerben eine fremde Sprache und sehen eine fremde Kultur immer durch den Filter ihrer eigenkulturellen Vorverständnisse und Vorbilder. Das Fremde ist darum ist darum grundsätzlich als das aufgefasste Andere, als Interpretament der Andersheit und Differenz zu definieren. Es ist mithin keine objektive Größe und Eigenschaft des Fernen, Ausländischen, Nichteigenen, Ungewohnten, Unbekannten, des Unvertrauten oder Seltenen“ (Wierlacher 2001: 62).

Bei der Diskussion der Problematik des Einflusses der Selbstbilder auf das Fremdverstehen scheint auch das folgende Zitat eine bedeutsame Rolle zu spielen: „Überhaupt ist Fremdheit nur auf der Basis des jeweils Eigenen erfassbar: als Literatur in einer anderen gegenüber der eigenen Sprache, als fremde Kultur gegenüber der ver-

⁵ Vgl. Schütz (1974: 148 ff), Wierlacher (1994: 3), Juang und Matsumoto (2007: 368-401).

⁶ Vgl. Schütz (1974: 156), Wierlacher (2001: 62-63), Zawadzka (2004: 331), Juang/Matsumoto (2007: 374).

trauten; insofern besteht ein enger Zusammenhang zwischen der Auto- und der Heteroimago“ (www.litde.com, Stand: 16.03.2011.)⁷.

Wittes (2001) Ansatz ähnelt den oben erwähnten Bezeichnungen: „Wenn interkulturelles Verstehen ebenso den Blick auf die fremden Kulturen richtet wie auf die Bedingungen der eigenen, so heißt das, sich selbst als Beobachter zu sehen. Mit solcher Distanz zu sich selbst sind übertriebene Ansprüche an die eigene Objektivität und an die Vollständigkeit und Authentizität der eigenen Anschauung aufzugeben“ (Witte 2001: 457).

Auch Zawadzka (2004) spricht von der Selbstanalyse durch Fremdanalyse (und umgekehrt): „Das Fremde wird als ein Resonanzboden von Eigenheit, als ein Gegenbild, oder aber als eine Chance zur Ergänzung und Vervollkommnung der Selbsterfahrung, als ein Zusammenspiel sich wechselseitig hervorrufender Kontrastierungen betrachtet“ (Zawadzka 2004: 331).

Der Einfluss der Selbstbilder auf das Fremdverstehen kann laut Göller (2000) und Wierlacher (2001) auf unterschiedliche Art und Weise interpretiert werden⁸. Als Ausgangspunkt dieser Überlegungen kann die Tatsache in Erwägung gezogen werden, dass jede Kultur eine andere kulturelle Gedächtnis besitzt⁹. Im Anschluss daran stellen die Psychologen Juang und Matsumoto einen Versuch an, die zwei existierenden, kulturbedingten Bezeichnungen des Ichs zu skizzieren: es handelt sich um das unabhängige, in den westlichen, individualistischen Kulturen existierende Ich und um das abhängige, in den asiatischen, kollektivistischen Kulturräumen bestehende Ich (vgl. Juang/Matsumoto 2007: 368-401). Bei den Überlegungen zu dem Phänomen des Ichs sind nach Hellwig (1969), Wierlacher (2001) oder Juang und Matsumoto (2007) solche Aspekte, wie z.B. Individuum, Intelligenz, persönliche Ziele, Perspektiven und Grenzen zu berücksichtigen¹⁰. Aus xenologischer Perspektive spielt laut Hellwig (1969) und Wierlacher (2001) der Zusammenhang zwischen dem Ich/ dem Eigenen und der Grenzerfahrung des Fremden eine relevante Rolle: die Grenzen zwischen dem Eigenen und dem Fremden werden nicht als Abwehrlinien, sondern als „Brücken zwischen Identitäten und in Rücksicht auf deren Abhängigkeiten von Alteritäten als Bedingungen kultureller Eigenheit“ (Wierlacher 2001: 50 nach Hellwig 1969: 113-121) in Erwägung gezogen.

Das Fremdverstehen betrifft also die zwischen dem Eigenen und dem Fremden bestehende „unaufhebbare Differenz“ (Wierlacher 2001: 50). Bei der Wahrnehmung des Fremden ist also der Einfluss der Selbstanalyse auf die Fremdanalyse von großer Bedeutung (vgl. Wierlacher 2001: 50).

Bei der Selbstanalyse durch Fremdanalyse (und umgekehrt) verdient nach Wierlacher ein relevanter Aspekt Berücksichtigung – die eigene Identität soll bei der Fremdwahrnehmung immer in Betracht gezogen werden (vgl. Wierlacher 2001: 50): „weder ist das Eigene dem Fremden, noch das Fremde dem Eigenen zu opfern“ (Wierlacher

⁷ Dazu siehe: <http://www.litde.com/literatur-im-kulturellen-kontext/das-eigene-und-das-fremde-komparatistische-imagologie.php>, Stand: 16.03.2011.

⁸ Vgl. Wierlacher (2001).

⁹ Ebd.

¹⁰ Vgl.: Hellwig (1969: 113-121), Wierlacher (2001: 50), Juang/Matsumoto (2007: 370-371).

2001: 50). Eine bedeutsame Rolle bei der Bewahrung eigener Identität und bei der Bestimmung der Grenze zwischen dem Eigenen und dem Fremden spielt nach Witte das mit einem bestimmten Grad der Sicherheit verbundene Gefühl der Heimat (Witte 2001: 455): „Heimat schließt sich da auf als ein Sicherheit verbürgender Bezirk, als verlässliche Erinnerung und Eigentum“ (Witte 2001: 455).

Im Gegensatz zu dem unabhängigen Ich, wird laut Blumtritt, Iramitz und Wahl (2001) oder Juang und Matsumoto (2007) mit dem abhängigen Ich das starke Abhängigkeitsverhältnis zwischen den Vertretern einer Kultur und den in dieser Gesellschaft existierenden Regeln, Normen, Sitten und Traditionen gemeint. Aus diesem Grund wird hier der Einfluss des Selbstverstehens auf das Fremdverstehen anders als in dem Fall des unabhängigen Ichs berücksichtigt, weil auch hier die Betrachtungsweise des Fremden von der Eigenperspektive geprägt wird (vgl. Juang/Matsumoto 2007: 371; 374).

Erwähnenswert bleibt hier der Ansatz von Blumtritt, Iramitz und Wahl (2001). Die Forscher unterziehen einer Analyse die im Zusammenhang mit dem Einfluss der Selbstbilder auf das Fremdverstehen stehenden individuellen Gefühle und Emotionen (vgl. Blumtritt/Iramitz/Wahl 2001: 44): „Unsere individuellen Emotionen entstammen unterschiedlichen Wurzeln: einen Teil bringen wir als Großteils angeborene emotionale Dispositionen von klein mit auf, das wird oft unser Temperament genannt: ob wir der Welt ängstlich oder offen und neugierig begegnen. (...) Dieses Netzwerk der Emotionen motiviert unser soziales Verhalten, unseren Umgang mit anderen Menschen“ (Blumtritt/Iramitz/Wahl 2001: 44). Nach Larcher (1992) können die subjektiven Gefühle mit dem sog. Kulturschock eng verbunden sein, der durch massive Änderungen sozialer und persönlicher Art in einer fremden Umgebung hervorgerufen wird (vgl. Larcher 1992:187).

An dieser Stelle sollten einige Bemerkungen über den anderen Aspekt der Interdependenz zwischen den Selbst- und Fremdbildern ins Blickfeld der Erwägungen rücken. Im nächsten Unterkapitel wird also der Einfluss der Fremdbilder auf das Selbstverstehen anhand der sozialpsychologischen Vergleichstheorie einer detaillierten Erörterung unterzogen.

3. Zum Einfluss der Fremdbilder auf das Selbstverstehen

An dieser Stelle sollte auch der Einfluss der Fremdbilder auf das Selbstverstehen einer ausführlichen Analyse unterzogen werden. Göller (2000), Hansen (2000), Thomas (2001), Wierlacher (2001) und Bolten (2007) vertreten den Standpunkt, dass das Fremdverstehen einen großen Einfluss auf das Selbstverstehen ausüben kann¹¹: „Fest steht, dass ein Selbstverständnis nicht möglich wäre, wenn es nicht den „Anderen“, „Fremden“ gäbe, mit dem ich mich vergleichen könne. Umgekehrt ist auch mein Verständnis des Fremden in erster Linie davon abhängig, wie ich mich selbst in dieser Beziehung sehe“ (Bolten 2007: 52). Eine ähnliche Ansicht vertritt auch Hansen: „Das Verhältnis zum Fremden spiegelt das Verhältnis zu uns selbst“ (Hansen 2000: 320).

¹¹ vgl. Hansen (2000: 320), Thomas (2001: 265-266), Wierlacher (2001: 19-114), Bolten (2007: 52).

Grundsätzliche Untersuchungen zu den Aspekt des Einflusses der Fremdbilder auf das Selbstverstehen führt Wierlacher: „Kulturelle Fremdheitserfahrung ist ja immer auch eine Konfrontation mit möglichen (versäumten) Alternativen zur eigenen Lebenspraxis in der gegebenen gesellschaftlichen Wirklichkeit und provoziert als solche den prüfenden Rückblick auf die Welt und unseren je eigenen Selbstentwurf“ (Wierlacher 2001: 63f).

Thomas (2001) beruft sich auf die aus der Sozialpsychologie stammende soziale Vergleichstheorie, in der die vergleichende Betrachtung der anderen Menschen eine bedeutsame Rolle für das Selbstbetrachtung spielt (Thomas 2001 nach Haisch/Frey 1984: 75-96): „Die Sozialpsychologie konnte zeigen, dass es für Menschen wichtig ist, eine genaue Kenntnis über die Richtigkeit ihrer Einstellungen, Wertvorstellungen und daraus abgeleiteter Ansichten sowie über die Einschätzung ihrer Fähigkeiten durch andere zu erlangen. Dies gelingt über den sozialen Vergleich mit anderen Personen“ (Thomas 2001: 265). Die Vergleichstheorie kann laut Thomas auch für zwischenkulturelle Vergleiche gelten – das Fremdverstehen wird stark von dem Selbstverstehen geprägt. Mit der langsamen Annäherung des Unbekannten werden die Unterschiede nicht mehr so häufig einer Analyse unterzogen, weil die Fremdheit erlebt und erfahren wird (vgl. Thomas 2001: 265-266): „Wahrgenommene Ähnlichkeit führt zur Bereitschaft, häufiger miteinander zu interagieren, was die Chancen erhöht, einander ähnlicher zu werden, einander sympathischer zu finden und füreinander an Attraktivität zu gewinnen. Erlebte Fremdheit lässt eine Person als unähnlich erscheinen, reduziert ihre Chance zum sozialen Vergleich, schwächt die Interaktionsbereitschaft und damit die Attraktivität der Person und führt im günstigsten Falle zur Ignoranz, im ungünstigsten Falle zur Aversion“ (Thomas 2001: 265-266). Mithilfe von der Vergleichstheorie wird nicht nur der Einfluss der Fremdbilder auf das Selbstverstehen, sondern auch die Frage in Erwägung gezogen, „wie sich das Denken einer anderen Kultur als Antwort auf bestimmte Fragen und als Reaktion auf bestimmte Argumente artikuliert“ (von Barloewen 2001: 297).

Andererseits werden von Thomas (2001) Fälle dargestellt, in denen auch das erfahrene und erlebte Fremde als Motivation zu den interkulturellen Vergleichen in Erwägung gezogen wird. Thomas Erläuterung gemäß besteht hier die Notwendigkeit, solche Aspekte, wie Reduktion der Xenophobie oder Befriedigung menschlicher Neugier, in Betracht zu ziehen. Auf diese Art und Weise wird die Wechselbeziehung zwischen dem Eigenen und dem Fremden ständig berücksichtigt und die gegenseitigen Einflüsse werden permanent einer Analyse untergezogen (vgl. Thomas 2001: 266)¹²: „Erlebte Fremdheit kann nur dann Vergleichsverhalten anregen und die Attraktivität fremder Personen und Situationen erhöhen, wenn dadurch das Neugiermotiv aktiviert wird und zugleich Angst- und Verunsicherungseemotionen ausgeschlossen oder auf einem mittleren Niveau stabilisiert sind. Aus einer gefestigten und sozial abgesicherten Position heraus, z.B. als Entwicklungsexperte, als Wissenschaftler, als Missionar, als Kapitalgeber, als Manager mit begerhtem know how, kann eine Person sich gefahrlos auf Fremdheit einlassen. Es ist allerdings zweifelhaft, ob sie unter diesen Umständen

¹² Vgl. Wierlacher (2001: 50).

noch in der Lage ist, das Fremde in seiner ganzen Breite und Vielfalt zu erfassen“ (Thomas 2001: 266).

Es ist auch für Bolten (2007) keine Frage mehr, dass die soziale Vergleichstheorie eine bedeutsame Rolle für die zwischenmenschliche, fremdkulturelle Kontakte spielt (vgl. Bolten 2007: 52): „Wir definieren uns immer im Verhältnis zu anderen – und umgekehrt. Hierbei handelt es sich in der Regel nicht um einmalige Definitionen: Ob ich mich als „mager“, „dünn“, „vollschlank“ oder „dick“ bezeichne, hängt unter anderem auch davon ab, in welchem Bezugsverhältnis ich mich auf diese bestimmte Art und Weise einschätze“ (Bolten 2007: 52).

Busch vertritt die Ansicht, dass das individuelle Fremdverstehen keine wissenschaftliche Objektivität beinhaltet. Im Gegenteil, es ist stark von der Subjektivität und von den eigenen Interpretationen geprägt (vgl. Busch 2005: 67): „(...) Im Sinne der Hermeneutik ist selbst die individuelle Vorstellung (...) nur ein Konstrukt der Interpretation“ (vgl. Busch 2005: 67).

5. Schlussfolgerungen

Resümierend lässt sich feststellen, dass zwischen den Selbst- und Fremdbildern zahlreiche Interdependenzen bestehen. Nach der Untersuchung der oben erwähnten Aspekte kann man zu dem Schluss kommen, dass eine Selbstanalyse durch Fremdanalyse (und umgekehrt) möglich ist. An dieser Stelle sollten Überlegungen angestellt werden, was zum noch besseren Verständnis von dem Eigenen und dem Fremden führen kann und zugleich als Hilfe im Fremdkulturraum dienen. Die Wissenschaftler schlagen hier die Konzentration auf zwei wichtige Aspekte der Kommunikation, und zwar – auf die die zwischenkulturellen Kontakte erleichternde interkulturelle Kommunikation und auf die interkulturelle Kompetenz, die als eine Art Hilfe bei dem Verständnis des Fremdkulturraums und bei der Vermeidung interkultureller Missverständnisse, also als Hilfe bei dem Umgang mit dem unbekanntem Fremden betrachtet werden kann.

7. Abstract

The main focus the paper investigates is carrying out an analysis of the differences and similarities between the images of ourselves and the images of foreigners. More elaborately, this article focuses on the certain dependence that exists between the mentioned aspects. Firstly, it examines the influence of our own reality on the perception or estimation of the other reality which is usually classified as extraneous. Finally the paper highlights the importance of understanding the traditions and habits of foreigners. Expanded it means that the experience of the other culture may change the way of perceiving one's own nation.

8. Schlüsselwörter

Selbstbilder, Fremdbilder, Selbstverstehen, Fremdverstehen, Fremde, Eigene, Interdependenz.

9. Literatur

- Althaus, H.-J., Mog, P. (1992). Die Deutschen in ihrer Welt. Tübinger Modell einer integrativen Landeskunde. Berlin und München: Langenscheidt KG.
- Bartmiński, J., Panasiuk, J. (1993). Stereotypy językowe. In: Bartmiński, J. (1993). Współczesny język polski. Encyklopedia kultury polskiej XX wieku, Tom II. Wrocław: 363-387.
- Bergmann, W. (2001). Was sind Vorurteile?. In: Bundeszentrale für politische Bildung (2001). *Informationen zur politischen Bildung*. Bundeszentrale für politische Bildung (BpB): 3-9.
- Baumer, T. (2002). Handbuch Interkulturelle Kompetenz. Zürich: Orell Flüssli Verlag AG.
- Blumtritt, J., Iramitz, C., Wahl, C. (2001). Fremdenfeindlichkeit. Auf den Spuren extremer Emotionen. Opladen: Leske und Budrich.
- Bolten, J. (2007). Interkulturelle Kompetenz. Erfurt: Druckerei Sömmerda GmbH.
- Busch, D. (2005). Interkulturelle Mediation. Eine theoretische Grundlegung triadischer Konfliktbearbeitung in interkulturell bedingten Kontexten. Frankfurt am Main: Peter Lang GmbH Europäischer Verlag der Wissenschaften.
- Chlebda, W. (1998). Stereotyp jako jedność języka, myślenia i działania. In: Anusiewicz, J., Bartmiński, J. (1998). (Hrsg.). *Język a kultura, Tom 12: Stereotyp jako przedmiot lingwistyki. Teoria, metodologia, analizy empiryczne*. Wrocław: Towarzystwo Przyjaciół Polonistyki Wrocławskiej: 31-40.
- Forgas, J. P., Tajfel, H. (2000). Social Categorisation: Cognitions; Values and Groups. In: Stangor, C. (2000). (Hrsg.). *Stereotypes and prejudice*. Philadelphia: PSYCHOLOGY PRESS Taylor and Francis Group: 49-63.
- Gerdes, M. (2004). So sehe ich dich, so sehe ich mich, so erlebe ich dich und mich... Sensibilisierungsübungen zur interkulturellen Kommunikation in der Lehrerfortbildung für Deutsch als Fremdsprache. In: Badstübner-Kizik, C., Rozalowska-Żądło, R., Uniszewska, A. (2004). *Sprachen lehren, Sprachen lernen. Nauczanie i uczenie się języków obcych*. Gdańsk: Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- Göller, T. (2000). Kulturverstehen. Grundprobleme einer epistemologischen Theorie der Kulturalität und kulturellen Erkenntnis. Würzburg: Königshausen und Neumann.
- Haisch, J., Frey, D. (1984). Die Theorie sozialer Vergleichsprozesse. In: Frey, D., Irle, M. (1984). (Hrsg.). *Theorie der Sozialpsychologie*, Band 1. Bern: Huber: 75-96.
- Hansen, K.P. (2000). Kultur und Kulturwissenschaft. Eine Einführung. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag.
- Hellwig, F. (1969). Die Überwindung der Grenze. In: Grenzbildende Faktoren in der Geschichte. Forschungs- und Sitzungsberichte der Akademie für Raumplanung und Landesplanung 40. Hannover: 113-121.
- Heringer, H.J. (2004). Interkulturelle Kommunikation, Tübingen: UTB.

- Juang, L., Matsumoto, D. (2007). *Psychologia międzykulturowa*. Gdańsk: Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne Sp.z o.o.
- Kępiński, A. (1990). *Lach i Moskal. Z dziejów stereotypu*. Warszawa: PWN.
- Krzysztofek, K. (1983). *Komunikowanie międzynarodowe. Informacja, kultura, środki masowego przekazu, stosunki międzynarodowe*. Warszawa: PWN.
- Larcher, D. (1992). *Kulturschock. Fallgeschichten aus dem sozialen Dschungel*. Bozen
- Lippmann, W. (1922/ 1999). *Public Opinion*. New York: Harcourt, Brace and Company.
- Lüsebrink, H.-J. (2005). *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*. Stuttgart: Verlag J.B. Metzler.
- Orłowski, H. (2004). *Die Lesbarkeit von Stereotypem. Der deutsche Polendiskurs im Blick historischer Stereotypenforschung und historischer Semantik*. Wrocław: Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe.
- Quasthoff, U. (1973). *Soziales Vorurteil und Kommunikation*. In: Heringer, H-J. (2004). (Hrsg.). *Interkulturelle Kommunikation. Grundlagen und Konzepte*. Tübingen und Basel: A.Francke Verlag.
- Quasthoff, U. (1998). *Etnocentryczne przetwarzanie informacji. Ambivalencja funkcji stereotypów w komunikacji międzyludzkiej*. In: Anusiewicz, J., Bartmiński, J. (1998). (Hrsg.). *Język a kultura, Tom 12: Stereotyp jako przedmiot lingwistyki. Teoria, metodologia, analizy empiryczne*. Wrocław: Towarzystwo Przyjaciół Polonistyki Wrocławskiej: 11-30.
- Schaff, A. (1980). *Stereotypen und das menschliche Handeln*. Wien/ München/ Zürich: Europaverlag.
- Schütz, A. (1974). *Grundzüge einer Theorie des Fremdverstehens*. In: Schütz, A. (1974). *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Eine Einleitung in die verstehende Soziologie*. Frankfurt/M.: Suhrkamp.
- Schwemmer, O. (1997). *Die kulturelle Existenz des Menschen*. Berlin: Akademie Verlag GmbH.
- Scollon, R., Wong-Scollon, S. (2005). *Intercultural Communication. A Discourse Approach*. Oxford: Blackwell Publishing.
- Schondelmayer, S. (2008). *Stereotypisierung am Arbeitsplatz. Zur Handlungsrelevanz von Selbst- und Fremdbildern in der deutsch-polnischen Interaktion*. Münster: Waxmann Verlag GmbH.
- Schönbach, P. (1981). *Education and Intergroup Attitudes*. New York/ London: Academic Press.
- Stroebe, W., Insko C. A., (1989). *Stereotype Prejudice and Discrimination: Changing Conceptions in Theory and Research*. In: Bar-Tal, D., Graumann, C. F., Kruglanski, A. W., Stroebe, W. (1989). (Hrsg.). *Stereotyping and Prejudice. Changing Conceptions*. New York: Springer Verlag: 3-34.
- Thomas, A. (2001). *Fremdheitskonzepte in der Psychologie als Grundlage der Austauschforschung und der interkulturellen Managerausbildung*. In: Wierlacher, A. (2001). (Hrsg.). *Kulturthema Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdheitsforschung*. München: Indicium Verlag: 257-281.
- Von Barloewen, C. (2001). *Fremdheit und interkulturelle Identität. Überlegungen aus der Sicht der vergleichenden Kulturforschung*. In: Wierlacher A. (2001). (Hrsg.). *Kulturthema Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdheitsforschung*. München: Indicium Verlag: 297-319.

- Wejland, A. P. (1991). *Obrazy grup społecznych. Studium metodologiczne*. Warszawa: PAN.
- Wierlacher, A. (1994). (Hrsg.). *Das Fremde und das Eigene. Prolegomena zu einer interkulturellen Germanistik*. Bayreuth: iik Bayreuth: 3-28.
- Wierlacher, A. (2001). (Hrsg.). *Kulturthema Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdeheitsforschung*. München: Indicium Verlag.
- Witte, B.C. (2001). *Fremdeheitswissen als Basis auswärtiger Kulturpolitik*. In: Wierlacher, A. (2001). (Hrsg.). *Kulturthema Fremdheit. Leitbegriffe und Problemfelder kulturwissenschaftlicher Fremdeheitsforschung*. München: Indicium Verlag.
- Zawadzka, E. (2004). *Selbst- und Fremdbilder – nur ein fremdsprachendidaktisches Problem?*. In: Badstübner-Kizik, C., Rozalowska-Żądło, R., Uniszewska, A. (2004). (Hrsg.). *Sprachen lehren, Sprachen lernen. Nauczanie i uczenie się języków obcych*. Gdańsk: Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.

6. Internetquellen

www.litde.com, Stand: 16.03.2011

„Beim Schreiben spüre ich nur Grenzen“

Péter Esterházy im Gespräch mit Joanna Małgorzata Banachowicz

Joanna Małgorzata Banachowicz: Jó napot kívánok. Sie weilen in der letzten Zeit ziemlich oft in Wien. Mögen Sie diese Stadt?

PE: Wir haben keine große Beziehung. Ich habe zu viele Vorurteile. Und obwohl ich in der Tat ziemlich oft in der Stadt bin, meistens aber sehr kurz, kenne ich sie nicht wirklich. Meistens bin ich unaufmerksam gegenüber den Städten, in denen ich mich aufhalte. Na ja, vielleicht sollte ich höflicher sein...

JMB: Wie weit ist eigentlich Budapest von Wien? Sehen Sie viele Ähnlichkeiten? Worin besteht der Unterschied zwischen diesen beiden Städten?

PE: Vor 1990 war, aus Budapest kommend, Wien das Westen als solche. Das habe ich natürlich gemocht. Aber zurück, also etwa von Paris kommend, war Wien etwas, was sehr bekannt vorkam, und das war störend. Aber das sind alte Bilder, Wien wurde viel lebendiger, beweglicher – glaube ich.

JMB: Die Ausstellung im Wiener Theaternuseum, „Mantel der Träume. Ungarische Schriftsteller erleben Wien 1873–1936“, schilderte den bunten Ideenaustausch zwischen dem österreichischen und ungarischen Kulturraum. Ist die literarische Rezeption Wiens in Ungarn, Ihrer Meinung nach, heutzutage auch so inspirierend wie damals?

PE: Nein. Da spielt Berlin eine größere Rolle.

JMB: Welche österreichische Schriftsteller schätzen Sie am meisten?

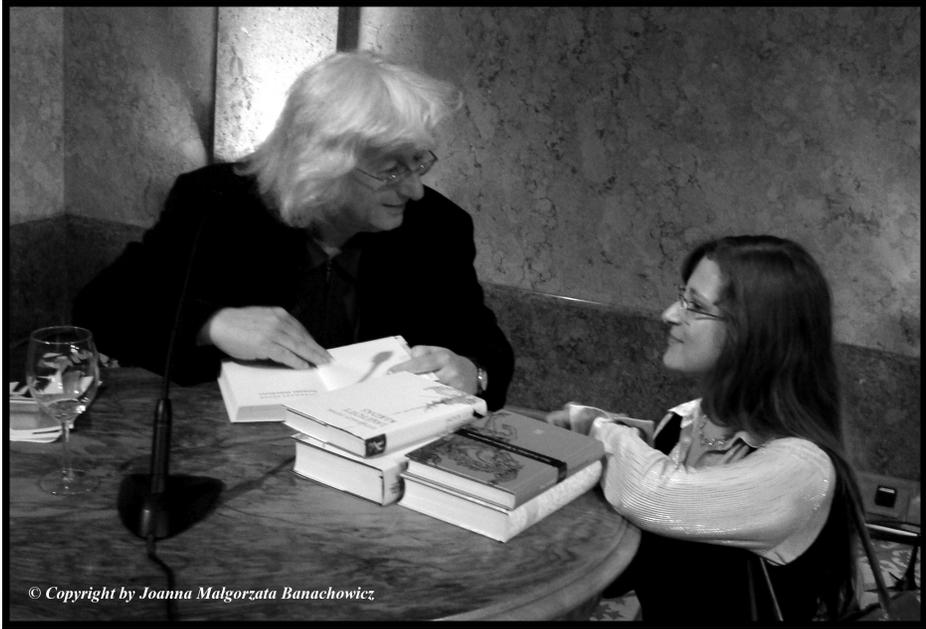
PE: Ich würde eher so sagen: die österreichische Literatur schätze ich oder bedeutet mir viel. Und wenn ich doch einen Namen nennen soll, dann: Jandl.

JMB: „Wien war nicht nur eine Stadt, sondern ein Klang, den man in seiner Seele hört, für immer, oder nie...“ – schrieb Sándor Márai. Wie klingt Wien für Sie? Wie Walzer, Csárdás oder vielleicht... Jazz?

PE: Früher Walzer und Csárdás zusammen, was ziemlich schrecklich ist. Jetzt eher Richtung Jazz. Bin, wie Sie sehen, ziemlich unmusikalisch.

JMB: Sie haben, aus politisch bedingten Gründen, Mathematik studiert. Ist Ihr Schaffen dadurch reicher geworden?

PE: Wer weiß... Theoretisch ja. Auf jeden Fall kann ich von der Schönheit der Mathematik etwas begreifen. Und die Wissenschaftsgeschichte lesen – das ist sehr lehrreich.



JMB: Sie haben mal gesagt, dass Sie nur an Geschichtenzyklen und Zusammenhängen arbeiten wollten. Betrachten Sie die Literatur nicht etwa mathematisch? Als ein System?

PE: Da könnte man viel bluffen.

JMB: Die Mathematik hat ihre Grenzen und wo sehen Sie die Grenzen der Literatur?

PE: Beim Schreiben spüre ich nur Grenzen. Die Literatur ist einerseits voll mit diesen Grenzen, andererseits unendlich. Es gibt kein „wo“, wo die Grenzen seien. Mal da, mal dort. Und für mich hier, und für Dante dort – um meine Bescheidenheit auch zeigen zu können.

JMB: Wie stellen Sie sich einen ideellen Leser vor?

PE: Der existiert – der ist schon ideal. Ehrlich gesagt, habe nie daran viel gegrübelt. Bei Márai gibt's eine schöne Passage über das Lesen, dass man großzügig lesen soll, nie von oben herab etc. Versuche so einer Leser zu sein.

JMB: „Kutya nehéz úgy hazudni, ha az ember nem ösmeri az igazságot.“ („Es ist elend schwer zu lügen, wenn man die Wahrheit nicht kennt.“) Schon der erste Satz und gewissermaßen auch Motto von „Harmonia caelestis“, Ihrem Opus Magnum, gibt zum Denken über das Verhältnis zwischen Dichtung und Wahrheit...

PE: Ich behaupte immer, dass ich keinen Unterschied mache oder genauer gesagt in meiner Literatur spielt das keine große Rolle. Die Wahrheit ist Dichtung: das ist die Wahrheit. Zum Beispiel.

JMB: Sie schildern die Geschichte Ihrer Familie, die zugleich die Geschichte Ungarns bildet. Wie ist Ihr Verhältnis zur Vergangenheit?

PE: Das Erinnern ist auch eine Konstruktion, durch das Erinnern ändert sich der Gegenstand der Erinnerung. So ist es auch mit der Vergangenheit. Besonders, wenn man darüber schreibt – dann entsteht sie durch das Schreiben. Ein anderer Aspekt: durch die Familie komme ich sehr nah zu der Geschichte, Vergangenheit, zu der Zeit.

JMB: „Nyelvében él a német“ („In seiner Sprache lebt ein Volk“), dem Széchenyi nach. Ist Ihnen die Sprache Heimat?

PE: Das klingt ein bisschen zu schön. Eher: Ein Heimatloser in der Heimat „Sprache“.

JMB: Sie spielen viel mit der Sprache...

PE: Müsste man nur das „Spielen“ definieren. Eher die Sprache spielt mit mir (oder dieser Satz ist schon ein Spiel mit der Sprache?).

JMB: Wenn wir schon beim Spielen sind, Sie sind ein großer Fußballfan, Warten Sie schon auf die Europameisterschaft 2012? Welcher Mannschaft drücken Sie die Daumen?

PE: Wie immer: Ungarn (auch wenn die nicht dabei sind).

JMB: Köszönöm szépen a beszélgetés!

PE: Es ist für mich ein Vergnügen.

Wien, den 20. Juni 2011

Silke Hassler
Wien

Kunst und Genitalien. Eine Betrachtung

Statement für einen Diskussionsabend
im Kreisky-Forum am 13. April 2010

Sehr geehrte Damen und Herren!

Ich wollte mein Eingangsstatement für diesen Abend mit einer Polemik beginnen und sagen: der Anteil weiblicher Dramatiker an den drei großen Wiener Theaterhäusern betrage höchstens 5 Prozent. Dann habe ich gedacht, ich sollte nachschauen und habe die Spielpläne der laufenden Saison am Burgtheater, Volkstheater und an der Josefstadt genau studiert: Von den insgesamt 67 Produktionen, die in dieser Saison angesetzt sind, sind von 25 Stücken am Burgtheater zwei von Frauen, von 20 Stücken am Volkstheater ebenfalls zwei, und von 22 Stücken an der Josefstadt ein halbes.

Ein halbes deswegen, weil es ein Stück ist, das ich gemeinsam mit dem Peter Turrini geschrieben habe. Fairerweise muß man sagen, es hätte im Oktober sogar ein Ganzes von mir gegeben, aber dessen Premiere wurde um ein Jahr verschoben. Vier-einhalb Stücke von 67 ergibt, wenn ich richtig gerechnet habe, einen Frauenanteil von 3,015 Prozent.

Ich habe daraufhin meine Verlegerin, Maria Teuchmann, angerufen, um sie zu fragen, ob dieser Wert vielleicht daran liege, daß es nicht so viele Dramatikerinnen gibt. Sie sagte mir, daß es tatsächlich weniger weibliche Autoren gibt, aber seit sie Geschäftsführerin des größten österreichischen Theaterverlages wurde, hätte sich dieser Anteil wesentlich gesteigert. Vor allem deshalb, weil sie einen neuen Modus für die Aufnahme von Autoren in den Verlag gefunden habe, und der habe zu einer stetigen Zunahme von Autorinnen geführt. Dieser Modus lautet: weibliche Autoren werden nach ihrer Qualifikation beurteilt, männliche Autoren nach ihrem Aussehen.

Diese Erfahrung, nicht nach der Qualifikation, sondern nach dem Aussehen, sprich der Ausstattung, sprich dem Genital, beurteilt zu werden, ist den meisten hier anwesenden Frauen wohl nicht fremd. Wenn ich mir die Zeitungsartikel und Kritiken, die in den letzten Jahren über mich erschienen sind, anschau, so fallen vor allem zwei Attribute auf: Bis vor kurzem die Beschreibung als „jung“ – jetzt steht nur noch lapidar in Klammern die Zahl „40“ – und die Bezeichnung „Lebensgefährtin von Turrini“.

Meine Versuche, in Interviews darauf hinzuweisen, daß „Lebensgefährtin“ kein eigener Beruf sei, haben nicht wirklich viel genützt. Also habe ich vor einem meiner letzten Interviews zu einem härteren Mittel gegriffen, die Journalistin angerufen und ihr gesagt, ich ertrage es nicht mehr, wieder nicht nur als „Autorin“, sondern als

„Lebensgefährtin“ bezeichnet zu werden. Außerdem erinnere es mich an ein Sachbuch mit dem Titel: „Der Hund. Dein Freund und Gefährte fürs Leben“.

Das Interview erschien und tatsächlich wurde ich diesmal nicht als „Lebensgefährtin“ bezeichnet, diesmal stand vor meinem Namen das Wort: „Gefährtin“.

Manche von Ihnen mögen jetzt einwenden, es gebe ein härteres Schicksal als mit einem berühmten österreichischen Dramatiker zusammenzuleben, und ich würde Ihnen antworten, daß Sie völlig recht haben. Es hat mir vermutlich in dem Maße genützt, wie es mir auch geschadet hat. Aber es ist auffällig, daß Frauen permanent über ihre Lebensumstände beurteilt und beschrieben werden und nicht über ihr künstlerisches Tun. Ich erzähle Ihnen ein Beispiel: Nachdem ich mich vierzehn Mal in Folge erfolglos um ein Stipendium beworben habe, rief mich eine Autorenkollegin an und sagte mir, ich solle es nicht persönlich nehmen, den Jurymitgliedern, zu denen sie auch gehört hatte, hätten meine Stücke sehr gefallen, aber sie seien zu dem Schluß gekommen, ich würde kein Stipendium benötigen, denn der Turrini verdiene ohnehin genug. Erfreulicherweise verdiene ich inzwischen selber mit meiner eigenen Arbeit genug, um mir ein Leben ohne Stipendium leisten zu können.

Ich komme noch einmal zurück zu dem statistischen Wert von 3,015 Prozent: Man könnte meinen, die Stücke von weiblichen Autoren seien einfach schlechter. Das glaube ich nicht, so wie ich auch nicht glaube, daß Stücke automatisch besser sind, nur weil sie von einer Frau geschrieben wurden. Es gibt genauso viele gute und schlechte Stücke von Frauen wie von Männern. Wenn, dann unterschieden sie sich in ihren Themen, in ihren Haltungen. Die Dramatik lebt in einem hohen Maße von Erfahrungen in der Wirklichkeit, und die sind einfach unterschiedlich. Aber letztendlich ist es eine Frage der Qualität, und nicht, ob der Ursprung eines Stückes Eier oder Eierstöcke sind. Es ist Ihnen als Theaterbesucher und Besucherin vermutlich völlig egal, ob Sie sich bei einem Stück eines Autors oder einer Autorin fadisieren. Langeweile ist eine genitalfreie Empfindung. Ich plädiere ausschließlich für eine gerechtere Betrachtung. Aber um gerechter betrachtet zu werden, muß man erst einmal gespielt werden.

Und selbst dann, ist es noch immer nicht gesagt, daß der künstlerische Anteil gerecht gehandhabt wird. Im Augenblick läuft an der Josefstadt in der Inszenierung von Herbert Föttinger das Volksstück „Jedem das Seine“, das ich gemeinsam mit dem Turrini geschrieben habe. Es gab insgesamt 16 Kritiken in österreichischen und deutschen Medien, die kein ideologisches Problem mit der Tatsache einer Ko-Autorenschaft hatten, bis auf drei Ausnahmen, wo mein Name entweder gleich in der Überschrift oder im Artikel selbst unterschlagen wurde. Soll ich annehmen, daß mein Name schlicht ein Opfer der maximalen Zeichenanzahl wurde? War einfach nicht mehr Platz vorhanden?

Dem alten Brechtschen Grundsatz folgend, auch Kritiker haben Namen und Adresse, habe ich nachgeschaut, wer diese drei Kritiken geschrieben hat, in denen mein Name unterschlagen wurde. Männer oder Frauen? Möchten Sie raten? Alle drei stammen von Frauen, und insofern ärgert mich das besonders.

Es wäre also unrecht und billig, die Fälle objektiver Verhinderungen nur Männern unterzujubeln, und so ungern ich das sage, von Anbeginn meiner Karriere als Autorin hatte ich immer wieder mit der Ignoranz von Frauen zu kämpfen, und nicht nur mit jener von Männern. Bei dem bereits angesprochenen Telefonat mit einer Journalistin,

in dem ich versucht habe, ihr das Wort „Autorin“ abzutrotzen, war ihre erste Reaktion: „Na, was glaubst du, wie’s mir geht!“ Das glaube ich ihr aufs Wort, aber warum muß man die eigenen Zurückweisungen, die eigenen Erniedrigungen, dann unbedingt an seine Kolleginnen weitergeben? Warum können nicht wenigstens wir Frauen uns gegenseitig den Platz einräumen, der uns zusteht? Warum müssen auch noch wir uns im Wege stehen?

Als die Sonja Ablinger und ich begannen, diesen Abend vorzubereiten, hatten wir die Idee, mehrere Künstlerinnen mit Eingangsstatements zu Wort kommen zu lassen. Aber schon bei der ersten Anfrage stießen wir auf unerwarteten Widerstand, und der betraf zuallererst den Titel dieser Veranstaltung: „Kunst und Genitalien“. Ob wir denn nicht ein neutraleres „Kunst und Genital“ hinschreiben könnten? Ich verneinte, denn schließlich ginge es ja um zwei, ein weibliches und ein männliches. Kann es sein, daß Frauen sich mit ihren Bedenken und Rückzügen selbst behindern?

Dieser freiwilligen Selbstbeschränkung bin ich bei männlichen Kollegen noch nie begegnet. Ich war Dramaturgin und Übersetzerin bei der Neuen Oper Wien. Bei der Hauptprobe einer Produktion wurde wie üblich die Applausordnung festgelegt, zuerst die Solisten, dann der Chor, dann der Dirigent und dann der Regisseur und der Bühnenbildner. Ich fragte den Regisseur, ob er es tatsächlich angemessen finde, daß nur er, der Dirigent und der Bühnenbildner auf die Bühne gingen, wo es doch auch eine Choreographin, eine Kostümbildnerin, eine Korrepetitorin, und mich als Dramaturgin und Übersetzerin gebe. Er dachte eine Minute nach und meinte, ich habe völlig recht und diesmal sollten alle mit auf die Bühne kommen. Erfreut von meiner Überzeugungsarbeit informierte ich meine Kolleginnen und war völlig überrascht von ihrer Reaktion: Sie wollten dort gar nicht hinauf, um sich den Jubel oder den Mißmut des Publikums anzuhören. Sie blieben, auch wenn sie wochenlang dafür gearbeitet hatten, lieber abwartend hinter den Kulissen stehen.

Natürlich ist es vor den Kulissen riskanter, schonungsloser, aber es ist auch schöner. Sehr geehrte Damen und Herren, mein Beitrag zum Wiener Theaterleben beträgt derzeit 0,335 Prozent. Sollte sich in der nächsten Saison in der Spielplangestaltung nichts Gravierendes ändern, wird er dank der Aufführung eines ganzen Stückes von mir in der Josefstadt auf 0,67 Prozent ansteigen. Offensichtlich bemüht man sich dort um Vermehrung des Dramatikerinnenanteils. Das gibt doch Aussicht auf Hoffnung.

Ich habe bisher nur über mich und meine Erfahrungen geredet, jetzt bin ich sehr neugierig auf Ihre und danke Ihnen fürs Zuhören.

Das „Sichtbare Zeichen gegen Flucht und Vertreibung“ aus polnischer Perspektive

Am 19. März 2008 verabschiedete die Bundesregierung einen Beschluss über die Errichtung des „Sichtbaren Zeichens gegen Flucht und Vertreibung“, einer Ausstellungs- und Dokumentationsstätte, in der die Flucht und Vertreibungen im 20. Jahrhundert gedacht und dokumentiert werden sollen.¹

Dieser Beschluss geht zurück auf die gemeinsame Erklärung der nach den Bundestagswahlen 2005 gebildeten großen CDU/CSU und SPD-Koalition: „Gemeinsam für Deutschland. Mit Mut und Menschlichkeit“, die sie in ihrem Koalitionsvertrag vom 11. November 2005 festgeschrieben hat. In dieser Erklärung heißt es:

„Die Koalition bekennt sich zur gesellschaftlichen wie historischen Aufarbeitung von Zwangsmigration, Flucht und Vertreibung. Wir wollen im Geiste der Versöhnung auch in Berlin ein sichtbares Zeichen setzen, um – in Verbindung mit dem Europäischen Netzwerk Erinnerung und Solidarität über die bisher beteiligten Länder Polen, Ungarn und Slowakei hinaus – an das Unrecht von Vertreibungen zu erinnern und Vertreibung für immer zu ächten.“²

Umgesetzt werden konnte dieser Koalitionsbeschluss erst nach der mehr als zwei Jahre dauernden Auseinandersetzung innerhalb der regierenden Schwarz-Rot-Koalition um die Form der geplanten Einrichtung und dank der „wohlwollenden Distanz“ seitens der polnischen Regierung zu ihr, die zwar den angebotenen Sitz in deren Stiftungsrat ablehnte, aber eine Beteiligung polnischer Historiker in deren wissenschaftlichem Beraterkreis nicht ausschloss.³

Dann folgte noch ein Jahr dauernder polnisch-deutscher diplomatischer Streit um den Sitz Erika Steinbachs in der Stiftung „Flucht, Vertreibung, Versöhnung“, in deren Trägerschaft das „Sichtbare Zeichen“ errichtet wird.

Mit der Zurückziehung ihrer Kandidatur vom Bund der Vertriebenen (BdV) am 4. März 2010, worauf außer der polnischen Regierung auch die SPD gedrängt hat,⁴

¹ Vgl. Kabinett beschließt „Sichtbares Zeichen“. In: Frankfurter Allgemeine Zeitung, vom 20.03.2008, Nr. 68, S. 1.

² Gemeinsam für Deutschland. Mit Mut und Menschlichkeit. Koalitionsvertrag von CDU, CSU und SPD, Berlin, 11. November 2005. http://www.cdu.de/doc/pdf/05_11_11_Koalitionsvertrag.pdf. Letzter Zugriff: 21.11.2009.

³ Vgl. Cichocki, Marek A.: „Widoczny znak“. Rząd polski nie zgłasza sprzeciwu... In: Rzeczpospolita, vom 26.03.2008. <http://new-arch.rp.pl/artykul/762882.html>, Letzter Zugriff: 29.11.2009.

⁴ Vgl. Carstens, Peter: Erika Steinbach: Anerkennung durch Verzicht. In: Frankfurter Allgemeine Zeitung, vom 04.03.2009. <http://www.faz.net/artikel/C30923/erika-steinbach-erkennung-durch-verzicht-30047750.html>. Letzter Zugriff: 15.05.2011.

wurde die fast zehn Jahre lang dauernde deutsch-polnische Auseinandersetzung um die Entstehung eines deutschnationalen Zentrums zum Gedenken der Flucht und Vertreibung auf offizieller staatlicher Ebene beendet. Seitdem scheint diese Initiative nur enge Elitenkreise zu interessieren, und ist in Polen mit Ausnahme einiger Medien wie z.B. der Tageszeitung *Rzeczpospolita* kaum präsent.

Im vorliegenden Artikel wird die inhaltliche Ausrichtung des „Sichtbaren Zeichens“ sowie einige seiner Ziele und Aufgaben, die in dem am 25. Oktober 2010 von Manfred Kittel, dem Direktor der Stiftung „Flucht, Vertreibung, Versöhnung“, vorgelegten Eckpunktepapier enthalten sind⁵, kurz besprochen.

Dabei wird vorwiegend anhand der polnischen in der Tageszeitung *Rzeczpospolita* geführten Debatte überlegt, ob nach der Übernahme der Realisierung dieser vor allem der Vertreibung der Deutschen gewidmeten Erinnerungs- und Dokumentationsstätte von der Bundesregierung und nach dem Verzicht Erika Steinbachs aus deren Stiftungsrat alle mit seinem Vorgängerprojekt, dem „Zentrum gegen Vertreibungen“ (ZgV), verbundenen Kontroversen verschwunden sind.

Abschließend sei hier anzumerken, dass alle Übersetzungen des Autors mit den Initialen „T.D.“ versehen werden.

Inhaltliche Ausrichtung des „Sichtbaren Zeichens“

Im „Sichtbaren Zeichen“ soll der Hauptakzent auf die Flucht und „Vertreibung“ der Deutschen gelegt werden.

Dabei wird dieses historische Ereignis in zwei Dimensionen dargestellt: im Kontext der Zwangsmigrationen in Europa im 20. Jh. sowie der Geschichte Deutschlands.⁶

Im Folgenden werden die beiden Dimensionen kurz besprochen.

Europäische Dimension

Das „Sichtbare Zeichen“ hat sich zum Ziel gesetzt, „das Schicksal der 60 bis 80 Millionen Flüchtlinge und Vertriebenen [zu] thematisieren, die aufgrund von Kriegen und Diktaturen während des 20. Jahrhunderts in Europa ihre Heimat verloren haben und Schreckliches an Leib und Seele erfahren.“⁷

Dieses Ziel kann als die Fortsetzung der vorgeschlagenen Darstellung des 20. Jh. als des „Jahrhunderts der Vertreibungen“ gesehen werden, was die deutsche Seite während der Debatte um die Errichtung eines europäischen Zentrums gegen Vertreibungen umzusetzen versuchte.⁸

⁵ Vgl. Eckpunkte für die Arbeit der Stiftung Flucht, Vertreibung, Versöhnung und die geplante Dauerausstellung. S. 1. <http://www.dhm.de/sfvv/docs/Eckpunkte.pdf>. Letzter Zugriff: 12.05.2011.

⁶ Vgl. ebd., S. 8, 21-24.

⁷ Ebd., S. 2.

⁸ Vgl. Den Sammelband: (Hg.) Stefan Troebst: *Vertreibungsdiskurs und europäische Erinnerungskultur: Deutsch-polnische Initiativen zur Institutionalisierung. Eine Dokumentation.* Osnabrück: Fibre, 2006.

Solch eine Interpretation der Geschichte des 20. Jh., wo die Zwangsmigrationen als Ansatzpunkt angenommen werden, ist für den polnischen Historiker Robert Żurek sehr kontrovers.⁹

Dieser Historiker sei der Meinung, dass das Übel dieser Zeiten, deren die beiden totalitären Regimes im 20. Jahrhundert: der Nationalsozialismus und der Kommunismus zugrunde lägen, aus der Sicht der Zwangsmigrationen gedeutet würden.¹⁰

„Die Nachkriegsdeportationen der Deutschen“, so Żurek, „werden unter vielen – in ihrem Umfang doch unterschiedlichen – Operationen verortet, angefangen bei der Vertreibung der Armenier aus der Türkei [in den Jahren 1915/16], über die Aussiedlung der Italiener aus Jugoslawien und Finnen aus Karelien [nach dem Zweiten Weltkrieg] bis hin zu „ethnischen Säuberungen“ in Bosnien und Kosovo Anfang der 90. Jahre des vergangenen Jahrhunderts.“¹¹

Durch die Einbettung der Nachkriegsvertreibung der Deutschen ins Panorama der Zwangsmigrationen im 20. Jh. gehe dagegen nach Meinung des Prof. Raphael Gross, eines der Mitglieder des wissenschaftlichen Beraterkreises des „Sichtbaren Zeichens“ ihr historischer Kontext verloren, denn wie er bemerkte, seien die „ethnischen Säuberungen“ im ehemaligen Jugoslawien, die Zwangsumsiedlungen der Armenier, Griechen oder Türken jeweils von anderen Umständen begleitet gewesen.¹²

Der polnische Historiker Tomasz Szarota ist dagegen der Ansicht, dass die Darstellung der Vertreibung der Deutschen vor dem Hintergrund ähnlicher Phänomene im vergangenen Jahrhundert zur Verwischung ihrer Unterschiede führen werde und es unmöglich mache, die Ursachen der ersteren im Einklang mit der historischen Wahrheit darzustellen.¹³

Hinter solch einer Vision der Geschichte, in der alle Zwangsmigrationen gleichgesetzt werden, verberge sich nach Żurek die These, dass alle Aussiedlungen in gleichem Maße übel und verbrecherisch gewesen seien und dass „das Sichtbare Zeichen“ eine symbolische Verehrung für alle Vertriebenen im vergangenen Jahrhundert sein werde.¹⁴

Wert darüber nach zu sinnen ist, ob durch die Annahme, dass alle Zwangsmigrationen ein Verbrechen waren, auch die durch das NS-Deutschland zur Realisierung seiner auf dem Rassengedanken basierenden Ideologie durchgeführte Aussiedlung der Polen aus den ans Dritte Reich angegliederten polnischen Gebieten Wartheland und Westpreußen ins Generalgouvernement¹⁵ nicht auch als ein politisches Instrument gesehen werden, und dass „[auch die letztere], sozusagen, den damaligen Normen

⁹ Vgl. Semka, Piotr: Niepokojące „stulecie wypędzeń”. In: Rzeczpospolita, vom 14.04.2008. <http://new-arch.rp.pl/artykul/768109.html>. Letzter Zugriff: 25.02.2010.

¹⁰ Vgl. Ebd.

¹¹ Ebd. (Übersetzung: T.D.)

¹² Vgl. Jendroszczyk, Piotr: Czemu służy pojednanie. In: Rzeczpospolita, vom 15.03.2010. http://www.rp.pl/artykul/268982,447505_Czemu_sluzy_pojednanie.html. Letzter Zugriff: 29.05.2011.

¹³ Vgl. Jendroszczyk, Piotr: Nowy kształt muzeum wypędzeń?. In: Rzeczpospolita, vom 26.10.2010. <http://www.rp.pl/artykul/554608.html>. Letzter Zugriff: 12.06.2011.

¹⁴ Vgl. [wie Anm. 9].

¹⁵ Vgl. Lemberg, Hans: „Ethnische Säuberung”: Ein Mittel zur Lösung von Nationalitätenproblemen? In: Aus Politik und Zeitgeschichte Nr. B/46 (1992), S. 27-38, hier 31.

entsprachen und deswegen sollen sie nicht als ein Sonderphänomen in der Geschichte behandelt werden.“¹⁶

Bei der Darstellung der Zwangsmigrationen im „Sichtbaren Zeichen“ sollen neben den Unterschieden auch Gemeinsamkeiten zwischen ihren einzelnen Vorgängen gezeigt werden.¹⁷

Hier entstehen aber Zweifel, ob die einzelnen Zwangsmigrationsituationen in historisch-politischem Sinne bei ihren unterschiedlichen kausalen Zusammenhängen von Wirkungen und Ursachen sich überhaupt vergleichen lassen. Denn was hatten beispielsweise der Bevölkerungstransfer zwischen Griechenland und der Türkei nach dem Ersten Weltkrieg mit der Vertreibung der Deutschen nach dem Zweiten Weltkrieg oder mit den jüngst während der Bürgerkriege im ehemaligen Jugoslawien durchgeführten „ethnischen Säuberungen“ gemeinsam?¹⁸

Als verbindendes Element für die Vertreibungsvorgänge könnten ohne Zweifel das von den betroffenen Menschen erlittene Leid und traumatische Erlebnisse sein, die sie durch den Heimatverlust erfahren haben. Wenn man aber berücksichtigt, dass im „Sichtbaren Zeichen“ der Focus auf die Vertreibung der Deutschen gelegt wird¹⁹, dann kann man annehmen, dass eben die persönlichen Erfahrungen dieser Vertriebenen-Gruppe in den Vordergrund rücken werden. Somit können eben Schicksale der Deutschen zu einer universalen Erfahrung werden.²⁰

Dies kann dazu führen, dass sich im Endeffekt im deutschen kollektiven Gedächtnis, auch bei der jungen Generation, die eine sehr wichtige Besuchergruppe dieses Museums sein soll, nur die deutschen Opfer einprägen werden.

Dauerausstellung des „Sichtbaren Zeichens“

Der Hauptakzent der Dauerausstellung des „Sichtbaren Zeichens“ sollen die Flucht und Vertreibung der Deutschen nach dem Zweiten Weltkrieg bilden.²¹

Im Gegensatz zum vom BdV geplanten ZgV sollen sie jedoch im Kontext der nationalsozialistischen Vernichtungs- und Expansionspolitik und vor dem Hintergrund des Zweiten Weltkriegs dargestellt werden.²²

Jetzt ist es natürlich noch zu früh, um eindeutig zu sagen, inwieweit es gelingt, den Kontext der NS-Politik objektiv wiederzugeben, denn die Ausstellung befindet sich noch in Planung und wird voraussichtlich erst im Jahr 2013 eröffnet.

Wenn man aber einige Fallstudien, die in diesem Zusammenhang gezeigt werden sollen, näher betrachtet, dann kann man besonders aus polnischer Sicht gewisse Vorbehalte haben.

¹⁶ Korn, Salomon. Zit. in: [wie Anm. 13].

¹⁷ Vgl. [wie Anm. 5], S. 8.

¹⁸ Vgl. Korn, Salomon. Zit. in: [wie Anm. 13].

¹⁹ Vgl. [wie Anm. 5], S. 8.

²⁰ Vgl. [wie Anm. 3].

²¹ Vgl. [wie Anm. 5], S. 16.

²² Vgl. Ebd., S. 21-24.

Als sehr kontrovers ist nach Meinung polnischer Historiker²³ die in der Ausstellung bei der Darstellung der NS-Besatzungspolitik in Polen mögliche Fallstudie zu den Ereignissen in Bromberg am 3. September 1939.²⁴

Diese verliefen wie folgt:

Nachdem sich am 3. September 1939 die Gerüchte um die bevorstehende Einnahme der polnischen Stadt Bydgoszcz (Bromberg) durch die Wehrmacht herumgesprochen haben, hat das unter den polnischen Bewohnern eine große Panik hervorgerufen, die in „pogromartige Überfälle polnischer Truppenteile und Zivilisten“ gegen die dort ansässige deutsche Minderheit ausartete.²⁵

Diese Studie wird vor allem deswegen in Polen kritisiert, denn „der Propagandaminister Hermann Göring erklärte [...] den in der NS-Sprache als »Bromberger Blutsonntag« apostrophierten Gewaltausbruch in der Folgezeit zum Kollektivverbrechen der polnischen Nation und benutzte ihn als Alibi für die kommende Polenpolitik.“²⁶

Und der „Bromberger Blutsonntag“ sei, wie Dr. Beata Halicka von der Universität Viadrina zurecht bemerkte, nach der Hitlerschen Propaganda das blutige Opfer der deutschen Nation gewesen.²⁷

Nicht weniger beunruhigend ist aus polnischer Sicht bei der Darstellung der Nachkriegsvertreibung der Deutschen die mögliche Fallstudie zum Internierungslager Lamsdorf im Schlesien²⁸, wo in den Jahren 1945/46 ca. 9000 Deutsche vor ihrer Aussiedlung verhaftet waren, wovon ca. 1000 starben.²⁹

Die Befürchtungen rühren daher, dass dieses Lager in vielen Büchern der Vertriebenen als polnisches „Konzentrationslager“ bezeichnet wurde und wie der Publizist Sven Kellerhoff konstatiert: „[war das] angesichts der auf polnischem Boden angelegten deutschen KZs und Vernichtungslager wie Auschwitz, Belzec oder Treblinka mit ihren Millionen Opfern eine völlige Verzeichnung der Realität.“³⁰

Hier stellt sich die Frage, ob durch die Auswahl der beiden oben kurz besprochenen Fallstudien, und auch anderer in denen die Verbrechen an deutschen Vertriebenen stark artikuliert werden, wie die Ereignisse in Postelberg in Sudetenland³¹, die Absicht der objektiven Darstellung des NS-Politischen Kontextes, in dem die Flucht und Vertreibung der Deutschen angesiedelt werden soll, nicht an ihrer Glaubwürdigkeit verlieren würde? Könnte durch die starke Betonung des „verbrecherischen Charakters“ der

²³ Vgl. Kałucki, Jarosław: Polscy historycy o wypędzeniach. In: Rzeczpospolita, vom 17.11.2010. http://www.rp.pl/artykul/268982,564968_Polscy_historycy_o_wypedzeniach.html. Letzter Zugriff: 28.05.2011.

²⁴ Vgl. [wie Anm. 5], S. 16, 23.

²⁵ Vgl. Franzen, Erik/Lemberg Hans. Die Vertriebenen: Hitlers letzte Opfer. Berlin: Propyläen, 2001, S. 55.

²⁶ Ebd., S. 56-57.

²⁷ Vgl. [wie Anm. 23].

²⁸ Vgl. [wie Anm. 5], S. 24.

²⁹ Vgl. Kellerhoff, Sven: „Sichtbares Zeichen“ nimmt Formen an. In: Die Welt, vom 26.10.2010. http://www.welt.de/print/die_welt/politik/article10539088/Sichtbares-Zeichen-nimmt-Formen-an.html. Letzter Zugriff: 29.05.2011.

³⁰ Ebd.

³¹ Vgl. [wie Anm. 5], S. 16, 24.

Vertreibung der Deutschen die durch Deutsche in den besetzten Ländern begangenen Kriegsverbrechen *volens volens* nicht relativiert werden?

Verbirgt sich dahinter nicht etwa die Absicht, zu zeigen, zu welchen Gräueltaten auch die anderen Länder fähig waren? Soll dies nicht einigermaßen als eine Schuldentlastung Deutschlands für den Zweiten Weltkrieg gesehen werden?

Hoffentlich werden in dieser Ausstellung ausgewogene Proportionen beibehalten und sich diese Befürchtungen somit als unbegründet erweisen.

Perspektive der Betroffenen als Erzählmittel der Ausstellung

Ein sehr wichtiger, wenn auch nicht entscheidender Faktor für die Botschaft des „Sichtbaren Zeichens“ ist die Perspektive, aus der in ihm die Flucht und Vertreibung dargestellt werden.

Nach Meinung des Doktors der Philosophie an der Universität Warschau Bogdan Dziobkowski hänge dies davon ab, ob die Stiftung „Flucht, Vertreibung, Versöhnung“ die axiologische Dimension der Aussiedlungen oder die psychologische akzentuiert werde, weil wir dadurch abweichende historische Narrativen erhielten.³²

„Bei der Annahme der psychologischen Perspektive“, so Dziobkowski, „wird die Aufmerksamkeit auf persönliche Tragödien der Deutschen gerichtet. [Und] sie haben – ohne Zweifel – gelitten. [...] Die zweite Perspektive ist die axiologische Perspektive. Hier wird der Schwerpunkt [bei der Darstellung der Geschichte der] Aussiedlungen nicht auf die Folgen dieser Ereignisse gelegt, sondern auf deren Ursachen. In den Vordergrund rücken dann Überlegungen über die Schuld. Wenn man bei der Erzählung der Nachkriegsaussiedlungen den Wert auf die psychologische Kategorie des Leidens legen wird, und wenn man sich nicht auf ihre Ursachen, sondern auf ihre Folgen konzentrieren wird, dann wird das „Sichtbare Zeichen“ zu einer Art des Denkmals, das des Martyriums der Deutschen Nation gedacht wird. [...] Im Falle der Annahme der axiologischen Perspektive wird das Zentrum nicht als ein Denkmal gesehen, sondern als eine Mahnung. Es werden keine Denkmäler für Personen errichtet, die aus eigener Schuld gelitten haben. Es ist wichtig, sie in Erinnerung zu bewahren, wenn dies eine Warnung für nächste Generationen wäre. Dann wäre dieses Zentrum ein Ort, der zum Nachdenken über die Schuld der deutschen Nation bringen würde.“³³

Die hier von Dziobkowski angeführte Reflexion über die Schuld der Deutschen ist eine Anlehnung an die 1946 von dem deutschen Philosophen Karl Jaspers veröffentlichte politische und moralphilosophische Schrift unter dem Titel: „Schuldfrage“, in der er sich mit der Schuld des deutschen Volkes während des NS-Regimes beschäftigte.³⁴

³² Vgl. Dziobkowski, Bogdan: Wina niewinnych Niemców. In: Rzeczpospolita, vom 18.03.2009. <http://new-arch.rp.pl/artykul/851798.html>. Letzter Zugriff: 01.11.2009.

³³ Ebd. (Übersetzung: T.D.)

³⁴ Vgl. Ebd.

Anhand seiner Schrift kann man zum Schluss kommen, dass alle Deutschen die politische Schuld für den Zweiten Weltkrieg getragen haben, denn alle Bürger sind für die politischen Handlungen ihres Staates verantwortlich.³⁵

Dieser Schrift ist auch zu entnehmen, dass die moralische Schuld auch auf viele Deutsche fällt. Dabei versteht er als die moralische Schuld „alle Einstellungen und Handlungen des Einzelnen, welche zur Katastrophe des Nationalsozialismus beigetragen hätten, darunter auch Selbsttäuschung, Mitläuferschaft und die Ausführung von menschenverachtenden Befehlen.“³⁶ Dabei betonte er aber, dass die Beurteilung der moralischen Schuld dem Gewissen jedes Einzelnen überlassen werden dürfte.³⁷

Hier ist es nicht die Absicht des Autors zu behaupten, dass die vertriebenen Deutschen Täter waren und somit die Schuld tragen. Es lässt sich aber nicht abstreiten, dass „[viele von ihnen]“ – um hier den Politikwissenschaftler Samuel Salzborn zu zitieren – „bekanntermaßen in Osteuropa während des Nationalsozialismus soziale und politische Konflikte geschürt [hatten], auf denen die NS-Außenpolitik zumindest so lange basierte, wie diese ihre Interessen noch nicht auf kriegerischem Weg verfolgte.“³⁸

Die Vertriebenen werden aber in Deutschland in der Regel nur als Opfer gesehen³⁹, was sich auch in der Grundkonzeption des „Sichtbaren Zeichens“ widerspiegelt.

Was für die Annahme der axiologischen Perspektive im „Sichtbaren Zeichen“ sprechen könnte, ist eine der Funktionen, die es erfüllen soll, weil es zur Schaffung „eine[s] dem dialogischen Prinzip[s] verpflichteten „Ort[es] lebendigen Gedächtnisses“, [...] der mahnt, aufklärt und zur Verständigung beiträgt“, dienen soll.⁴⁰

Wenn man aber berücksichtigt, dass in seiner Dauerausstellung die Zwangsmigrationen in erster Linie aus der Opferperspektive geschildert werden sollen, um durch persönliche, meist dramatische Erlebnisse zu zeigen, was es für die Betroffenen bedeutet, ihr Zuhause zu verlieren,

um auch das Mitgefühl bei der jungen Generation zu erwecken⁴¹, dann spricht diese Narrative mehr für die psychologische Perspektive, und dies umso mehr, dass in dieser Ausstellung auch viel Raum der Aufarbeitung der späteren psychischen Folgen bei den Betroffenen gewidmet werden soll. In der Grundkonzeption heißt es: „Die dramatischen Begleitumstände von Flucht und Vertreibung führen bei den unmittelbar Betroffenen noch Jahrzehnte später zu schwer zu überwindenden Traumata. Erfahrungen von Gewalt, Trennung, Verlust und Wurzellosigkeit haben aber auch die nachfolgende Generation stark geprägt.“⁴²

³⁵ Vgl. Torben Fischer/Matthias N. Lorenz (Hg.) Schuld- und Unschuldebatten. In: Lexikon der »Vergangenheitsbewältigung« in Deutschland. Debatten- und Diskursgeschichte des Nationalsozialismus nach 1945. Bielefeld: Transcript, 2007, S. 42-45, hier S. 42.

³⁶ ebd. S. 43.

³⁷ Vgl. ebd. S. 43.

³⁸ Salzborn, Samuel: Geschichtspolitik in den Medien: Die Kontroverse über ein „Zentrum gegen Vertreibungen“. In: (Hg.) Jürgen Danyel/Philipp Ther: Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 51. Jahrgang 2003, Heft 12, S. 1120-1131, hier S. 1124.

³⁹ Vgl. Mazur, Zbigniew. Centrum przeciwko Wypędzeniom (1999–2005). Poznań: Wydawnictwo Instytutu Zachodniego. 2006. S. 51.

⁴⁰ [wie Anm. 5], S. 11.

⁴¹ Vgl. ebd., S. 14.

⁴² Ebd. S. 17.

Wenn man berücksichtigt, dass diese Ausstellung in erster Linie den deutschen Vertriebenen gewidmet ist, kann man annehmen, dass es sich eben um ihr Leid und ihre traumatischen Erfahrungen handeln wird.

Es lässt sich nicht eindeutig feststellen, ob das „Sichtbare Zeichen“ in der Zukunft zu einem Denkmal des deutschen Martyriums wird. Dies kann man aber nicht ausschließen, denn, wie Dziobkowski bemerkte, dass es immer häufiger vor allem in Deutschland, aber auch in Polen von den ausgesiedelten Deutschen als von den unschuldigen Opfern des Zweiten Weltkriegs gesprochen werde, und wie er weiter konstatiert, wären deswegen dann irgendwelche Überlegungen über ihre Schuld fehl am Platz.⁴³

Vertreibungen als Unrecht ächten

Die Stiftung „Flucht, Vertreibung, Versöhnung“, in deren Regie das „Sichtbare Zeichen“ errichtet wird, hat sich zum Auftrag gemacht, „Vertreibung als gewalttätiges politisches Instrument und als Unrecht zu jeder Zeit und an jedem Ort zu ächten. Ihr Leitmotiv ist die Überzeugung von der Unteilbarkeit der Menschenrechte.“⁴⁴

Wenn man versucht, die Bedeutung dieses Auftrags zu analysieren, scheinen die in ihm beinhalteten beiden Formulierungen „zu jeder Zeit“ und „am jeden Ort“ sehr kontrovers zu sein, denn es lässt sich daraus schließen, dass alle Zwangsmigrationen, auch diese, die in Vergangenheit geschahen, ohne Ausnahme als Unrecht geächtet werden sollen.

Hier wäre es überlegenswert, ob bei der Bewertung der einzelnen Vertreibungssituationen nicht deren Ursachen und politische Beweggründe im Endeffekt entscheidend sein sollten, denn es besteht ein großer Unterschied, ob sie als ein Ziel des Krieges oder als dessen Folge, vertraglich oder ohne jede Vertragsgrundlage durchgeführt wurden und, ob sie dabei ethnisch, ideologisch oder politisch motiviert wurden.

Als Ziel des Krieges können gewiss die im Rahmen der Aktion „Heim ins Reich“ durch das NS-Deutschland durchgeführte Aussiedlung der polnischen Bevölkerung aus den ans Dritte Reich angegliederten polnischen Gebieten: Pommern und Westpreußen ins Generalgouvernement gesehen werden, die auch rassistisch motiviert wurden⁴⁵ oder die jüngst während der Bürgerkriege im ehemaligen Jugoslawien durchgeführten „ethnischen Säuberungen“.⁴⁶

Als die Folge des Krieges gilt ohne Zweifel die Vertreibung der Deutschen aus dem Ostmittel-, Ost- und Südosteuropa, die kraft politischer Alliiertenbeschlüsse durchgeführt wurde⁴⁷ und durch die der Frieden in Europa geschaffen werden sollte.⁴⁸ Wenn also die Umstände, von denen die einzelnen Vertreibungssituationen begleitet wurden, außer Acht gelassen werden, ist das mit der Gefahr verbunden, dass diese relativiert werden könnten.

⁴³ Vgl. [wie Anm. 32].

⁴⁴ [wie Anm. 5]. S. 2.

⁴⁵ Vgl. [wie Anm. 15]. S. 31.

⁴⁶ Vgl. ebd. S. 27.

⁴⁷ Vgl. Kranz, Jerzy: Dlaczego trudno się porozumieć?. In: Rzeczpospolita, vom 20.12.2003. <http://new-arch.rp.pl/arttykul/465803.html>. Letzter Zugriff: 13.09.2009.

⁴⁸ Vgl. Piskorski, Jan. Vertreibung und deutsch-polnische Geschichte. Eine Streitschrift. Osnabrück: Fibre 2005, S. 26.

Die in dem hier besprochenen Stiftungsauftrag beinhaltete Formulierung „zu jeder Zeit“ kann vor allem deswegen beunruhigend sein, weil, wenn man ihrer Logik folgt, müsste auch die Nachkriegsvertreibung der Deutschen als Unrecht geächtet werden. Diese Entwicklung ist übrigens in Deutschland seit einiger Zeit zu beobachten. Als Begründung macht man darauf aufmerksam, dass sie ein Verstoß gegen universelle Werte war.⁴⁹

Hier wäre es aber überlegenswert, ob sich die Deutschen durch all diese während des Zweiten Weltkriegs durch ihren Staat begangenen Verbrechen „selbst außerhalb der Geltung dieser Normen [nicht] befanden.“⁵⁰

Weil, wie in dem Artikel der polnischen renommierten Historikerin Krystyna Kersten „Das Jahrhundert der Übersiedler“ weiter zu lesen ist: „Im Vergleich zu den Gaskammern, Massensexekutionen und Konzentrationslagern erschienen Übersiedlungen sogar noch als humane Methode.“⁵¹

In diesem Zusammenhang stellt sich natürlich die Frage nach der Kollektivschuld, die nach dem modernen Rechts- und Werteverständnis überholt ist. Wenn man aber berücksichtigt, dass die Alliierten bei der Anordnung der Vertreibung der Deutschen, auf die politische Verantwortung, hier auf die Verantwortung Deutschlands für den Zweiten Weltkrieg, als die Begründung ihrer Entscheidung verwiesen haben – und wie bekannt, unterscheidet diese rechtliche Kategorie nicht zwischen Schuldigen und Unschuldigen – dann ist die Vertreibung der Deutschen kein Unrecht.⁵²

Strittig ist auch die in Deutschland weit verbreitete These, dass es sich bei der Vertreibung der Deutschen aus Polen – um sich jetzt auf dieses Land zu konzentrieren – um die „Vergeltung oder Bestrafung für die Verbrechen des NS-Regimes“ gehandelt hätte.⁵³ Es lässt sich zwar nicht abstreiten, dass in vielen Fällen besonders bei der „wild-vertreibung“ der Deutschen diese Motive eine nicht geringe Rolle spielten, aber dies lässt sich dadurch erklären, dass viele Polen durch den grausamen Krieg verroht waren. Nicht ohne Bedeutung war dabei, dass sie in der Zeit dieses Krieges Zeugen der deutschen Verbrechen an ihrem Volk waren.

Es scheint auch unrealistisch zu sein, dass nach so einem schrecklichen Krieg und der Westverschiebung der polnischen Grenze die Polen und Deutsche in einem Land überhaupt leben könnten.⁵⁴

Heutzutage, wo die Menschenrechte wie das „Recht auf Heimat“ und der Minderheitenschutz in vielen UN-Konventionen als untrennbare Menschenrechte garantiert werden,

⁴⁹ Vgl. Krasnodebski, Zdzisław: Polskie milczenie. In: Rzeczpospolita, vom 22.06.2002. <http://new-arch.rp.pl/artukul/390537.html>. Letzter Zugriff: 19.10.2009.

⁵⁰ Kersten, Krystyna: Das Jahrhundert der Übersiedler. Erzwungene Bevölkerungsverlagerungen – Versuch einer Typologisierung. In: (Hg.) Klaus Bachmann und Jerzy Kranz unter Mitarbeit von Jan Obermeier Verlorene Heimat: die Vertreibungsdebatte in Polen. Bonn: Bouvier, 1998, S. 103-115, hier S. 113.

⁵¹ Ebd. S. 113.

⁵² Vgl. [wie Anm. 47].

⁵³ Lemberg, Hans: Die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten. In: (Hg.) Bernd Faulenbach/Andreas Helle: Zwangsmigration in Europa Zur wissenschaftlichen und politischen Auseinandersetzung um die Vertreibung der Deutschen aus dem Osten. Essen: Klartext Verlag, 2005, S. 47-56, hier S. 52.

⁵⁴ Vgl. [wie Anm. 9].

um hier nur diese von der Generalversammlung der UNO 1948 verabschiedete allgemeine Erklärung der Menschenrechte zu nennen, ist die demokratische Welt, bestimmt auch durch die Ereignisse, die sich jüngst auf dem Balkan abgespielt haben, gegen Zwangsmigrationen als politisches Instrument zur Lösung von Konflikten viel mehr sensibilisiert. Deswegen wird alles getan, um diese jetzt und in der Zukunft zu vermeiden.

Es wäre aber wohl kaum vorstellbar, alle Vertreibungen, die es in der Vergangenheit gab, rückwirkend als Unrecht zu ächten. Denn wäre so gewesen, dann könnte dies gravierende rechtliche und politische Folgen für alle betroffenen Staaten nach sich ziehen. Davon, dass diese Vermutung nicht ganz grundlos sein muss, mögen die in letzter Zeit bei europäischen Gerichten vorgebrachten Klagen eines Teils deutscher Vertriebenen auf die Wiedererlangung ihres in den polnischen wiedergewonnenen Gebieten übergelassenen Vermögenseigentums zeugen. Diese werden von der Bundesregierung zwar nicht offiziell unterstützt, sind aber laut des deutschen bürgerlichen und auch des europäischen Rechts nicht verboten. Bis jetzt sind die Gerichtsverfahren in dieser Sache zwar eher Einzelfälle⁵⁵, aber dies könnte sich ändern, wenn die Vertreibungen als Unrecht geächtet werden. Und heute in der EU, wo die Freizügigkeit als eine der Grundfreiheiten garantiert wird, kann das „Recht auf Heimat“ doch anders verwirklicht werden.⁵⁶

Vertreibung erinnern

Eines der wichtigsten Ziele, das dank des „Sichtbaren Zeichens“ erreicht werden soll, und auf das hier abschließend aufmerksam gemacht wird, wurde wie folgt formuliert:

„Flucht und Vertreibung von etwa 14 Millionen Deutschen und der Verlust eines großen Teils des staatlichen Territoriums gehören zu den schwerwiegenden historischen Erfahrungen in der deutschen Geschichte. Diese historische Zäsur „muss im nationalen Gedächtnis einen zentralen Platz einnehmen.“⁵⁷

Es wäre hier überlegenswert, inwieweit die neueste Entwicklung, die seit einiger Zeit in der deutschen Erinnerungskultur zu beobachten ist, zur Realisierung dieses Zieles beitragen kann.

Nach Harald Welzer bestehe diese im sich vollziehenden Wandel in der deutschen Erinnerungskultur: von der Täter- bis hin zur Opfergesellschaft.⁵⁸ An der Stelle soll gesagt werden, dass die Selbstwahrnehmung der Deutschen als Opfer kein neues Phänomen ist, weil „sich die Bonner Republik als eine Gemeinschaft von Opfern [konstituierte]“⁵⁹, wobei die Vertriebenen eine zentrale Rolle spielten.⁶⁰

⁵⁵ Vgl. Świercz, Marek: Politycy sobie, życie sobie. Dziennik Zachodni, Vom 03.11.2006. <http://archiwum.naszemiasto.pl/archiwum/2723691.html>. Letzter Zugriff: 08.11.2008.

⁵⁶ Vgl. Semka, Piotr: Niemiecki kult wypędzeń. In: Rzeczpospolita, vom 02.07.2009. <http://new-arch.rp.pl/artykul/876081.html>. Letzter Zugriff: 01.11.2009.

⁵⁷ [wie Anm. 5], S. 4.

⁵⁸ Vgl. Welzer, Harald: Zurück zur Opfergesellschaft. Verschiebungen in der deutschen Erinnerungskultur. In: Neue Zürcher Zeitung, vom 03.04.2002.

⁵⁹ Franzen, Erik: In der neuen Mitte der Erinnerung Anmerkungen zur Funktion eines Opferdiskurses. In: (Hg.) Jürgen Danyel/Philipp Ther. Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 51. Jahrgang 2003, Heft 1, S. 49-53, hier 49.

⁶⁰ Vgl. ebd. S. 49.

Die 68er-Revolution führte dazu, dass deutsche Täter in den Mittelpunkt der vergangenheitspolitischen Auseinandersetzung in der Bundesrepublik rückten, wodurch die Kriegsoffer marginalisiert wurden, was aber nicht bedeutet, dass sie ganz verschwunden waren.⁶¹

Die erneute Selbstwahrnehmung der Deutschen als Opfer geht auf die 90er Jahre zurück, erreichte aber ihren bisherigen Höhepunkt im gegenwärtig in Deutschland geführten Opferdiskurs, das durch die Erscheinung der Novelle „Im Krebsgang“ von Günther Grass und des Romans „Der Brand. Deutschland im Bombenkrieg“ von Jörg Friedrich im Jahr 2002 ausgelöst wurde.⁶² Mit ihren Romanen haben Grass und Friedrich erreicht, dass „deutsche Opfer [der Vertreibung und der Alliierten-Bombenangriffe auf deutsche Städte] erneut in den Vordergrund rückten, und dass sie wieder in der Öffentlichkeit und dem kollektiven Gedächtnis integriert wurden.“⁶³

Wenn man also die neuste Entwicklung in der deutschen Erinnerungskultur, in deren Mittelpunkt erneut die Opfer liegen, berücksichtigt, sieht man, dass das „Sichtbare Zeichen“ deren wichtiger Bestandteil sein kann.⁶⁴

In diesem Zusammenhang ist die Überlegung des polnischen Publizisten Piotr Semka sehr interessant, ob das der Flucht und Vertreibung gewidmete Zentrum nicht stellvertretend zu einem Museum des gesamten während des Zweiten Weltkriegs von Deutschen erfahrenen Leidens würde, wenn man berücksichtigt, dass kein Museum entstanden sei, in dem deutsche Opfer der angelsächsischen Bombenangriffe oder der sowjetischen Offensive gedacht wären.⁶⁵

Die hier kurz besprochene Verschiebung der Akzente in der deutschen Erinnerungskultur kann aus polnischer Sicht auch deswegen beunruhigend sein, weil die Polen in Deutschland immer häufiger nicht nur als Opfer, sondern auch als Täter des Zweiten Weltkriegs dargestellt werden, was die Rezeption der in Polen 2001 geführten Debatte um die Ereignisse in Jedwabne, die von dem Buch des in den USA lebenden polnischen Soziologen Jan T. Gross „Śasiedzi“ „Nachbarn“ ausgelöst wurde, zeigt.⁶⁶

Diese Entwicklung bestätigen auch viele in Deutschland geschriebene Rezensionen zu seinem letzten Essay „Złote żniwa“ „Goldene Ernte“, das seit Anfang dieses Jahres in Polen heftig diskutiert wird.⁶⁷

Hoffentlich wird dies in Zukunft nicht dazu führen, dass die deutsche Täter- und polnische Opferrolle im Zweiten Weltkrieg relativiert wird.

Man darf Niemandem das Recht absprechen, ihrer Opfer zu gedenken, gleichzeitig sollte man aber seine historische Verantwortung immer in Erinnerung bewahren, hoffentlich wird diese auch im „Sichtbaren Zeichen“ stark genug artikuliert.

⁶¹ Vgl. Ebd. S. 52

⁶² Vgl. Pięciak, Wojciech: Naród ofiar. In: Rzeczpospolita, vom 02.08.2003. <http://new-arch.rp.pl/artykul/445912.html>. Letzter Zugriff: 04.11.2009.

⁶³ Ebd. (Übersetzung: T.D.)

⁶⁴ Vgl. Ebd.

⁶⁵ Vgl. Semka, Piotr: Widoczny znak – mamy prawo do obaw. In: Rzeczpospolita, vom 07.02.2008. <http://new-arch.rp.pl/artykul/749589.html>. Letzter Zugriff: 10.06.2011.

⁶⁶ Vgl. Majcherek, Janusz: Die Polen und ihre Nachbarn – Geschichtsmymen ade?. In: Jahrbuch des Deutschen Polen-Instituts Darmstadt 13 – 2002, S. 13-28.

⁶⁷ Vgl. Flückiger, Paul: Jan T. Gross: Polnische Goldgräber. In: Tagesspiegel, vom 14.02.2011. <http://www.tagesspiegel.de/politik/polnische-goldgraeber/3814912.html>. Letzter Zugriff: 10.06.2011.

Schlussfolgerungen

In diesem Artikel wurde gezeigt, dass mit dem Verzicht Erika Steinbachs auf den Sitz im Stiftungsrat des „Sichtbaren Zeichens“ aus der polnischen Sicht nicht alle Kontroversen um dieses Projekt verschwunden sind. Von polnischen Historikern wäre nach wie vor nicht zu akzeptieren, die europäische Geschichte im 20. Jh. aus der Perspektive der Zwangsmigrationen darzustellen. Auch die geplante Dauerausstellung dieses Museums lässt Zweifel aufkommen: In ihr soll die Flucht und Vertreibung der Deutschen zwar im Kontext der NS-Vernichtungs- und Expansionspolitik auch im eroberten Polen dargestellt werden, gleichzeitig können aber Fallstudien präsentiert werden, die Polen in ein schlechtes Licht stellen würden, weil deren Bewertung in der deutschen und polnischen Historiographie stark voneinander divergiert. Nicht anzunehmen wäre auch aus der polnischen Sicht der Stiftungsauftrag des „Sichtbaren Zeichens“: „Vertreibung [...] als Unrecht zu jeder Zeit und an jedem Ort zu ächten.“ Diese Einrichtung wird in Polen auch als Ausdruck des einhergehenden Wandels in der deutschen Erinnerungskultur: von der Täter- bis hin zur Opfergesellschaft gesehen.

Abstract

The article shows that after the resignation of Erika Steinbach, chairwoman of the Federation of Expellees (BdV), from her seat in the board of the Flight, Expulsion, Reconciliation Foundation there are still controversies from the Polish point of view concerning the exhibition and documentation centre dealing with forced migrations in the twentieth century which the foundation is building in Berlin. Polish historians argue that it is unacceptable to present the 20th century European history from the vantage point of forced migrations.

The focus of the permanent exhibition will be the flight and expulsion of Germans at the end and after World War II. Although this phenomenon should be shown in the context of national socialist expansionism and extermination policy pursued e.g. in the occupied Poland, some case studies have been proposed that are considered very controversial by Polish historians such as the incidents in Bydgoszcz (Bromberg) in September 1939 or in the Łambinowice (Lamsdorf) camp in Silesia.

One of the main goals of this foundation is to “denounce expulsions” but it cannot be accepted in Poland. In Poland the planned centre is also considered to be a part of the transformation in the German culture of remembrance, in which Germans are gradually beginning to perceive themselves as victims of the World War II.

Nina Nowara
Katowice

Humanisten aus Polen und Deutschland im fachübergreifenden Diskurs über den Zweiten Weltkrieg: ein Tagungsbericht

Vom 14. bis zum 16. Oktober 2010 fand in der Schlesischen Bibliothek in Katowice die internationale wissenschaftliche Tagung *Der Zweite Weltkrieg in der deutschen und polnischen Literatur, im Film und in der Musik*, statt. Die Tagung wurde vom Germanistischen Institut der Schlesischen Universität in Katowice, vom Germanistischen Institut der Rheinisch-Westfälischen Technischen Hochschule Aachen, dem Wilhelm-Szewczyk-Verein (Stowarzyszenie im. Wilhelma Szewczyka) und der Schlesischen Bibliothek veranstaltet. Finanziell wurde sie neben den genannten Institutionen durch das Marschallamt der Woiwodschaft Schlesien (Urząd Marszałkowski Województwa Śląskiego) und die Stiftung für Deutsch-Polnische Zusammenarbeit unterstützt.

Über fünfunddreißig Forscher aus Deutschland und Polen, darunter Germanisten, Polenisten, Musik- und Filmwissenschaftler trafen sich in Katowice, um sich an einem fachübergreifenden Diskurs zu beteiligen und neue Perspektiven auf scheinbar Bekanntes zu werfen.

Am ersten Tag der Konferenz, die von dem Dekan der Philologischen Fakultät der Schlesischen Universität, Prof. Dr. Rafał Molencki und der Direktorin des Germanistischen Instituts der Schlesischen Universität, Prof. Dr. Grażyna B. Szewczyk eröffnet wurde, wurden Beiträge mit dem Schwerpunkt *Der Kriegsausbruch in Literatur, Film und Dokument*, präsentiert. Die darauf folgenden Sitzungen fanden teilweise im Plenum und teilweise in Sektionen statt. Als erste ergriff das Wort Prof. Dr. Halina Ludorowska aus Lublin, die über die Darstellung des Kriegsausbruchs in der deutschen und polnischen Prosa sprach (u. a. über Jerzy S. Stawińskis *Eroika*). Dieses Referat gab zugleich den Anstoß dazu, über den Kriegsausbruch zu diskutieren. Dabei wurde die Forderung laut, dass man statt 'Kriegsausbruch' den Ausdruck 'Überfall auf Polen' benutzen sollte. Ein lebhafter Meinungs austausch schloss sich auch den folgenden Auftritten an. Als nächster äußerte sich zum Mythos der Kavallerie im Film *Lotna* von Andrzej Wajda Prof. Dr. Tadeusz Miczka aus Katowice. Er machte darauf aufmerksam, dass die sehr oft in der polnischen Literatur vorkommende stereotype Darstellung der Kavallerie, die gegen die deutschen Panzer mit Lanzen vorgeht, als eine antiquarische Tendenz anzusehen sei, die dem mythischen Denken verpflichtet sei. Das nächste Referat stammte von Dr. Michał Skop (Katowice), welchen besonders die Frage interessierte, wie der Ausbruch des Krieges in der „Kattowitzer Zeitung“ geschildert und kommentiert wurde. Einen regionalen Schwerpunkt hatte ebenfalls der Beitrag

von Prof. Dr. Krzysztof A. Kuczyński aus Łódź. Der Forscher verglich das Bild des Krieges bei den oberschlesischen Autoren Wilhelm Szewczyk und Leon Bielas. Prof. Dr. Stefan Zabierowski (Katowice) erörterte anschließend den historisch-literarischen Kontext, in welchem sich die Legende von Stefan Starzyński herausbilden konnte.

Nach dem Mittagessen fanden die Tagungen in zwei Sektionen statt, in denen man das Thema *Widerstand und Überlebensstrategien* zu analysieren versuchte. Prof. Dr. Stanisław Gębala aus Bielsko-Biała untersuchte die Dichtung von Tadeusz Różewicz, wobei er auf Adornos Diktum rekurrierte, dass es unmöglich sei, nach Auschwitz ein Gedicht zu schreiben. Eine genuine Analyse der lyrischen Werke von Hans Egon Holthusen bot das nächste Referat von Dr. habil. Robert Rduch (Katowice), der auf die von dem Dichter vorgenommene Korrektur der Kriegsbilder in seiner Lyrik hingewiesen hat. Dr. Grażyna Maroszczyk (Katowice) griff anschließend das Thema des Krieges und der Versöhnung in Andrzej Szczypiorskis Roman *Die schöne Frau Seidenmann* auf. Deutsch-polnische Beziehungen interessierten ebenfalls Prof. Dr. Andrzej Sulikowski (Szczecin), welcher der Frage nachging, was für die Polen der Graf Hans von Lehndorff bedeute. Abgeschlossen wurden die Sitzungen in der ersten Sektion durch den Beitrag von Prof. Dr. Grażyna Kwiecińska (Warszawa), die einige Bemerkungen über die Darstellung und Funktion von Kriegserfahrungen in Alfred Döblins Roman *Hamlet oder die lange Nacht nimmt kein Ende* und Reisejournal *Schicksalsreise* vortrug.

In der zweiten Sektion wurden die Sitzungen durch das Referat von Prof. Dr. Grażyna Barbara Szewczyk (Katowice) eingeleitet. Die Forscherin interessierte das Thema der Fahnenflucht in fiktionalen und dokumentarischen Texten, wobei sie schlussfolgerte, dass die von ihr untersuchten Texte als Selbstfindungsprojekte einzustufen seien und dass es kein homogenes Bild der Fahnenflüchtigen gebe. In einem ähnlichen thematischen Umkreis bewegte sich Prof. Dr. Irena Światłowska (Wrocław), die Klaus Manns Schicksal im Zweiten Weltkrieg referierte. Auf einen, wie der nächste Referent behauptete, zu unrecht vergessenen Autor machte dagegen Dr. habil. Thomas Schneider (Osnabrück) aufmerksam: der Schriftsteller Emil Ludwig verdiene seiner Ansicht nach u. a. deswegen Beachtung, weil er über 100 selbständige Publikationen lieferte. In seinem Referat stellte Schneider Ludwigs politische Aktivitäten im US-amerikanischen Exil während des Zweiten Weltkrieges dar. Die nächste Referentin interessierte dagegen der Beitrag von Autorinnen zum Thema des Zweiten Weltkrieges aus weiblicher Sicht. Von den psychoanalytischen Überlegungen zum Paradigma der friedfertigen Frau bei Margarethe Mitscherlich ausgehend, untersuchte Prof. Dr. Mirosława Czarnecka (Wrocław) die Versuche der Dekonstruktion dieses Paradigmas in der Literatur von Frauen (u. a. bei M. L. Kaschnitz, L. Rinser und G. Weil). Als letzter ergriff Prof. Dr. Louis Ferdinand Helbig (Chambéry / Zielona Góra) das Wort, der sich mit Überlebensstrategien zu Zeiten des Krieges in ausgewählten deutschen und polnischen Romanen befasste. Die Sicht des Autors auf das Kriegsgeschehen präsentierte nachher der Schriftsteller Fritz Deppert aus Darmstadt, der am Abend aus seinen Gedichten und Prosatexten vorlas.

Am 15. Oktober wurden die Plenarbeiträge um das Thema *Der Krieg in der Musik und im Film* zentriert. Und so untersuchte Prof. Dr. Leon Markiewicz aus Katowice

die Widerspiegelung der Kriegserlebnisse in der Musik und im Werk polnischer Komponisten, während Prof. Dr. Iwona Melson (ebenfalls Katowice) das *War Requiem* von Benjamin Britten als musikalischen Protest gegen den Krieg interpretierte. Kriegsbilder im deutschen Kino analysierte dann Prof. Dr. Andrzej Gwózdź (Katowice), wobei er sich auf den Zeitraum vor 1949 konzentrierte. Eine Fortsetzung dieses Themenkreises bot das Referat von Prof. Dr. Jutta Radczewski-Helbig (Chambéry / Zielona Góra), welche ihre Überlegungen zum Film *Gruppenbild mit Dame* (1977) von Alexander Petrovic nach dem gleichnamigen Roman von Heinrich Böll vortrug. Ihr Interesse galt dabei der Liebe im Krieg. Eine komparatistisch ausgerichtete Filmanalyse stellte das Referat von Dr. Zbigniew Feliszewski (Katowice) dar. Der Forscher verglich Emmerichs und Komorowskis filmische Kriegsbilder: *Die erste Polka* und *Ptaki ptakom*. Seine These lautete, dass sich beide Filme formalästhetisch in einem performativen Paradigma bewegen, in welchem der Krieg als Spiel erscheine. Einen synthetischen Charakter hatte der letzte Beitrag von Dr. Marek Kryś (Katowice): der Referent richtete sein Hauptaugenmerk auf die Darstellung des Zweiten Weltkriegs im Film des vereinten Deutschlands.

Am Nachmittag fanden die Sitzungen wieder in zwei Sektionen statt. Die erste Sektion beschäftigte sich mit dem Kriegsgeschehen in literarischen und dokumentarischen Texten. Dr. habil. Ewa Jurczyk (Katowice) ging der Frage nach, wie sich Wolfgang Borchert und Tadeusz Borowski mit dem Trauma des Krieges auseinanderzusetzen versuchten. Die Forscherin nahm an, dass das Fragmentarische als Schlüssel zum Verständnis des Ganzen angesehen werden könne. Dr. Jens Ebert (Berlin) warf die Fragen auf, ob es sich im Falle von Feldpostbriefen um authentisches Quellenmaterial oder literarischen Text handele und mit welchen Kriterien sie demzufolge untersucht werden sollten. Im Zeichen des Literarischen stand in der Folge der Aufsatz von Yara Staets aus Aachen (*Schuld-, Kriegs- und Nachkriegsdarstellung in Georg Hensels Roman „Nachtfahrt“*). Theoretische Zugänge zum Thema des Krieges in der Literatur präsentierte abschließend Prof. Dr. Jürgen Egyptien (Aachen). In seinem Beitrag erörterte er Probleme der Klassifikation und der gattungstheoretischen Bestimmung des Kriegsromans.

Im Mittelpunkt der Überlegungen in der zweiten Sektion standen *Holocaust und Lagerliteratur*. Die Präsenz des Holocaust-Themas in der DDR-Literatur untersuchte Prof. Dr. Wolfgang Emmerich aus Bremen. Ihm schloss sich das Referat von Prof. Dr. Hannelore Scholz-Lübbering (Berlin) an: die Referentin analysierte das Bild der Polinnen aus Ravensbrück in der Erinnerung von Freya Klier (*Die Kaninchen von Ravensbrück*). Prof. Dr. Hans-Edwin Friedrich (Kiel) nahm sich des Weiteren des Themas Holocaust im Werk von Herbert Achternbusch an. Die nächsten Beiträge waren der polnischen Literatur gewidmet: Dr. Izabella Sariusz-Skapska (Kraków) rückte in den Mittelpunkt ihrer Ausführungen Beitrag der polnischen Literatur über die sowjetischen Lager und die Konzentrationslager. Prof. Dr. Aleksandra Ubertowska (Gdańsk) sprach über die lokalen Beziehungen zwischen der Postmoderne und der polnischen Literatur zum Thema Holocaust. Am Abend besuchten die Referentinnen und Referenten das Konzert des Kammerchores aus Bielsko-Biała, das in der Marienkirche in Katowice stattfand.

Am letzten Konferenztag umkreisten die Beiträge die Themen *Erinnerung / Orte der Erinnerung und Gedächtnis*. Prof. Dr. Bożena Chojak (Warszawa) fragte, ob die Frauen vielleicht über ein anderes Gedächtnis verfügen, wenn es um ihre Erfahrungen in Schützengräben und Konzentrationslagern geht. Die Perspektive der emigrierten Zeitzeugin nahm anschließend Dr. Małgorzata Dubrowska (Lublin) unter die Lupe, welche Anna Seghers' „erinnerte“ und imaginierte Erinnerung an die NS-Zeit untersuchte. Sebalds Gedächtnisfahrten legte anschließend Prof. Dr. Zygmunt Mielczarek (Katowice) als die Wiederkunft der Vergangenheit aus. Prof. Dr. Barbara Gutkowska (Katowice) erforschte das Testament von „Sztuka i Naród” (Die Prosa von Andrzej Trzebiński). Ein komparatistisches Herangehen an die deutsche und polnische Literatur präsentierte Prof. Dr. Marion Brandt (Gdańsk), die die Zerstörung von Danzig in den beiden Literaturen verglich. Als letzte las ihr Referat Prof. Dr. Elżbieta Dzikowska (Łódź) vor. *Aporien der Erinnerung: Johnson und Liskowacki über Stettin* – so das Thema ihres Beitrags.

Am Nachmittag beteiligten sich die Konferenzteilnehmer an einer Exkursion nach Gliwice. Auf dem Plan stand der Besuch des Rundfunksenders und von Horst Bieneks Kindheitsviertel. Der Konferenzband ist in Vorbereitung.

Katarzyna Jopkiewicz
Wrocław

Einige kritische Überlegungen zu *Zehn Thesen zur Fachlexikographie* von Henning Bergenholtz

Wenn sich jemand für das Thema der Verfahrensweisen zur lexikographischen Kodifizierung der Fachterminologie im zweisprachigen Wörterbuch interessiert, zu diesem Thema entsprechend recherchiert und auf einmal einen Beitrag des bekannten Lexikographen Henning Bergenholtz unter dem vielversprechenden Titel „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ findet, kann er den Eindruck gewinnen, als ob er eine Art „Bibel der Wörterbuchschreibung in kurzer Fassung“ in den Händen halte.

Gerade Henning Bergenholtz, ein großer Sprachwissenschaftler dänischer Abstammung, unglaublich fruchtbarer Forscher zur Theorie der Wörterbuchschreibung und zugleich Autor angesehener Nachschlagewerke, sowie seine theoretischen Überlegungen könnten solchen Erwartungen doch nicht zuwiderlaufen. Der genannte Beitrag erschien in dem im Jahre 1994 veröffentlichten Sammelband „Fachlexikographie: Fachwissen und seine Repräsentation in Wörterbüchern“, bei dem Bergenholtz selbst neben Burkhard Schaefer als Herausgeber fungierte. Das Werk war vor allem als schriftliche Fassung von Vorträgen gedacht, die während zwei Kolloquien, die im Jahre 1991 an der Wirtschaftsuniversität Aarhus und im Jahre 1992 an der Universität-Gesamthochschule-Siegen stattfanden, gehalten wurden. „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ stellt dabei also eine schriftliche Fassung des Vortrags dar, der von Bergenholtz am 6.11.1992 an der Universität Siegen zum „Internationalen Kolloquium: das Fachwörterbuch“ gehalten wurde.

Die zehn von Bergenholtz aufgestellten Thesen will ich jetzt hinsichtlich der möglichen Verwirklichung des im Vorwort zum Sammelband angeführten Ziels des Werks überprüfen, das folgendermaßen lautet: „Insgesamt möchte der Sammelband dazu beitragen, das wissenschaftliche Interesse an der Fachlexikographie und den Fachwörterbüchern zu fördern, und zu weiteren Erkundungen auf diesem Feld zu ermuntern“. Mein weiteres Ziel besteht auch darin, die Aktualität der Thesen in Bezug auf den neuen Forschungsstand zu untersuchen.

Der Anfang des Beitrags ist sehr allgemein gehalten und handelt vom fehlenden Interesse für die fachsprachliche Metalexikographie. Der Autor stellt fest, dass jetzt eine solche Tendenz herrscht, die bestehenden Fachwörterbücher zu kritisieren und selbst keine Vorschläge für die Erstellung eines guten Nachschlagewerks zu liefern. Dies mag auch zutreffen, aber da Bergenholtz sich dazu äußert, kann angenommen werden, auf diese Art und Weise suggeriert er, diesen Fehler persönlich nicht begehen zu wollen.

Zu seiner ersten These: „Fachliche Sprachwörterbücher haben keinen großen Nutzwert“ wird argumentiert, dass nur ein Experte des jeweiligen Faches die in solchen Nachschlagewerken steckenden Informationen ohne Probleme verstehen und verwenden kann. Otto Normalverbraucher brauche jedoch nicht nur sprachliche Angaben, sondern auch enzyklopädische, um feststellen zu können, ob ein konkretes Äquivalent in einer konkreten Situation für ihn von Bedeutung ist. Deswegen schlägt Bergenholtz vor, den Ausdruck „Fachwörterbuch“ auf den Typ fachliches Allbuch zu beschränken, wobei er sich der Terminologie von Wiegand bedient. Wiegand [Wiegand 1994:110] versteht darunter solch eine Art des Nachschlagewerkes, in dem sowohl Eigenschaften der Fachausdrücke sowie Informationen zu Fachgegenständen (also die Sprache und die Sache im jeweiligen Fach) präsentiert werden.

Mit einer solchen Forderung, die Bergenholtz stellt, bin ich völlig einverstanden. Seine erste These mit ihrer ganzen Argumentation scheint beim Lesen überaus selbstverständlich und logisch zu sein, geradezu zu selbstverständlich, um sie überhaupt zu formulieren. Aber wenn man bedenkt, dass so viele fachliche Sprachwörterbücher entstanden sind, die wegen des Fehlens von fachlichen Informationen keinen großen Nutzwert haben, da weiß man, dass man irrt. Von der Notwendigkeit der ausdrücklichen Formulierung dieser These zeugen auch viele persönliche Bücherschränke, die sich traurig unter der Last der Wörterbücher biegen, die aber leider bei Übersetzungsproblemen keine Hilfe leisten können.

Auf diese heikle Situation verweist auch Schaefer:

Fachwörterbücher sind keineswegs – wie man häufig lesen kann – nur Sammlungen fachspezifischer Ausdrücke, Benennungen oder Termini, sondern eine spezielle Darstellungsform fachlicher Wissensbestände. Die allermeisten Fachwörterbücher werden diesem Umstand nicht hinreichend gerecht. [Schaefer 1994:71]

An einer anderen Stelle seiner Arbeit definiert Schaefer das Fachwörterbuch als eine spezielle Art des Datenspeichers, dessen primäre Aufgabe aber darin besteht, in fachlichen Fragen zu dienen [Schaefer 1994:22]. Als gravierend für den zukünftigen Erfolg des Werkes erweist sich später, ob der Lexikograph schon in der frühen Phase der Wörterbuchplanung möglichst präzise verfahren hat und sich seiner Zielsetzung ständig bewusst war. Bergenholtz, Nielsen und Tarp zeigen die Konsequenzen einer umgekehrten Verfahrensweise auf:

Dictionaries are reference tools that are intended to help users in various situations. (...) However, users have different needs in different situations but not all dictionaries provide the help sought, either because they have been designed to assist specific users in very specific situations or because they have been designed to help anyone in any situation with the result that they help no one. [Bergenholtz/ Nielsen/ Tarp 2009:7]

Der Lexikograph muss notwendigerweise das festgelegte Ziel seines Werkes im Auge behalten. Dieser Aufgabe wird er aber keinesfalls gerecht, wenn er auf fachliche Informationen in seinem Werk verzichtet. In einem solchen Falle wird das Endergebnis seiner Anstrengungen zur bloßen Auflistung angeblicher Äquivalente zweier Sprachen, wobei sich oft genug zeigt, dass es aus Mangel an erklärtem Sachwissen

zu Fehlverwendungen kommt. Darauf bezieht sich auch Schmitt, indem er die falschen Eindrücke kritisiert, die die Wörterbuchautoren bei den Rezipienten erwecken wollen:

Viele Wörterbücher, vor allem solche Fachwörterbücher, die lediglich „Wortgleichungen“ anbieten und keine Rücksicht auf Pragmatik, Kontext und Kotext nehmen (und das ist die Mehrzahl aller Fachwörterbücher), vermitteln den Eindruck, als hätten Wörter generell eine ihnen gleichsam innewohnende Bedeutung, die man folglich ohne weiteres isolieren und übersetzen könne. [Schmitt 1999:224]

Ein solcher Eindruck ist aber von Grund auf falsch. Die Bedeutung lässt sich keinesfalls an der Form des Wortes messen und das alleinstehende Wort lässt sich nicht immer fehlerfrei übersetzen. Die enzyklopädischen Informationen sind im Fachwörterbuch dringend nötig, wenn es seine Funktionen ausfüllen soll. Auf dieses Problem geht umfassend Rossenbeck [Rossenbeck 1994:138] ein, indem er erklärt, wer tatsächlich und vor allem als der Benutzer zweisprachiger Fachwörterbücher fungiert und welche Erwartungen er an das Fachwörterbuch bindet. Rossenbeck zählt drei Gruppen primärer Empfänger des genannten Nachschlagewerktyps auf: fortgeschrittene Studenten eines bestimmten Faches, Fachleute und professionelle Übersetzer. Er zeigt, dass sie meistens über fachsprachliche Fertigkeiten in der Fremd- sowie auch oft in der Muttersprache nicht verfügen und dass ihr Sachwissen auch nicht besonders umfangreich ist. Deswegen erscheint das Fachwörterbuch, in dem die fachliche Informationen ausgeklammert werden, für sie oft als völlig irrelevant. Rossenbeck nennt auch einen weiteren wichtigen Grund, warum gerade für diese Gruppe der Benutzer die enzyklopädischen Informationen von Bedeutung sind:

[Es wurde – K.J.] das Hauptargument für die Einbeziehung von enzyklopädischer Information in das zweisprachige Fachwörterbuch – und zwar sowohl auf der Ausgangs- wie auf der Zielsprachlichen Seite der Wörterbucheinträge! – geltend gemacht: allein diese Einbeziehung erschien geeignet, die angenommene fachliche Insuffizienz der Wörterbuchbenutzer zu kompensieren; vor allem sollten damit Nachforschungen in einsprachigen Nachschlagewerken – die bei Angabe bloßer Wortgleichungen oft notwendig werden und mit erheblichem Zeitaufwand verbunden sein können, wenn der Wörterbuchbenutzer eventuelle Zweifel an der Brauchbarkeit solcher unkommentierten Angaben ausräumen will – überflüssig gemacht werden. [Rossenbeck 1994:139]

Die oben besprochenen Ausführungen der Wissenschaftler bestätigen die erste These des dänischen Lexikographen. Obwohl sie auf den ersten Blick etwas zu selbstverständlich formuliert zu sein scheint, ist sie doch notwendig zu formulieren.

Mit seiner zweiten These scheint Bergenholtz wieder kein wissenschaftliches Neuland zu betreten. „Kein Teil eines Fachwörterbuchs soll nur von einem Laien, aber auch nicht nur von einem Fachmann des betreffenden Faches verfasst werden“ – damit also ein nützliches Wörterbuch erstellt wird, brauche man ein Team, das aus einem besteht. Bestimmt gibt es Leute, die dank dieser These nichts Neues erfahren können, weil sie sich schon früher ihres Inhaltes bewusst – und mit ihm auch völlig einverstanden waren. Man kann sich aber vorstellen, dass es ebenso Leute gibt, die glauben, dass sie alleine mit ihren Sprachkenntnissen irgendeinen Fachbereich

gut erforschen können. Für solche Leute wäre dann die Warnung von Bergenholtz zweckmäßig. Schmitt behauptet sogar, dass sehr oft und vielleicht auch meistens im Kreise der Lexikographen solche Meinungen vertreten werden und dass bis heute viele „Fachwörterbücher von erfahrenen Lexikographen oder einschlägigen Fachleuten erarbeitet“ werden [Schmitt 1999:321], wobei von keiner Zusammenarbeit der beiden Gruppen die Rede sein kann. Schmitt betont auch, dass wenn der Lexikograph bei seinem Nachschlagewerk eine bestimmte Qualität des Informationsangebots sichern will, er auch selbst genügend qualifiziert sein muss [Schmitt 1999:364]. Entsprechende Qualifikation bedeutet aber, dass der Lexikograph über zwei Typen der Fertigkeiten zugleich verfügt, und zwar sprachliche und fachliche. Mit solchem Fertigkeitenerwerb verbinden sich aber auch manche Schwierigkeiten, auf welche Engelberg und Lemnitzer in ihrem Werk verweisen:

Es gibt bis zum heutigen Tage keine geregelte Ausbildung und dementsprechend auch kein festes Berufsbild des Lexikographen. [Engelberg/Lemnitzer 2004:203]

Dem ist leider zuzustimmen. Die bestehende Situation an den Universitäten macht es praktisch fast unmöglich, eine von Grund auf zum Beruf des Fachlexikographen vorbereitete Person irgendwo auszubilden. In Polen z.B. befinden sich solche Bildungseinrichtungen nach den Ergebnissen meiner Recherche lediglich an den Universitäten in Lublin und Warschau, was bestimmt keinen Bedarf an Ausbildung in dieser Richtung befriedigen kann. Diese Angelegenheit führt leider dazu, dass die meisten Fachwörterbücher, die auf dem polnischen Markt erscheinen, eigentlich von Menschen erstellt werden, welche dabei erst die lexikographische Arbeitsweise zu lernen anfangen. Oft sind es Philologen bzw. Linguisten oder auch Experten eines bestimmten Faches. Darauf, dass aber die Sprachwissenschaft keinesfalls mit der Lexikographie gleichzusetzen ist, verweist Tarp, indem er die Unterschiede zwischen den Schwerpunkten zweier Wissenschaften aufzeigt:

The fundamental difference between lexicography and linguistics is that they have two completely different subject fields: The subject field of linguistics is language, whereas the subject field of lexicography is dictionaries and lexicographic works in general. Language is something inherent with in human beings without which we would not be human beings. Lexicographic works, on the other hand, are social and cultural products made by human beings in order to satisfy certain needs. [Tarp 2009:22]

Tarp schlägt auch entsprechend vor, Lexikographie als eine selbständige Wissenschaft anzuerkennen, die sich im Rahmen der Sozialwissenschaften bewegen könnte. Ihre Aufgabenstellung definiert er folgendermaßen:

The aim of this science is partly to gain greater knowledge about lexicographic works and their role as social culture-specific products; and partly to help develop new and better lexicographic works. [Tarp 2009:22]

Es ist zu hoffen, dass die Tarp'sche Forderung in der nahen Zukunft erhört wird, und dass die Fachwörterbücher, die wir benötigen werden, tatsächlich von den fachlich

ausgebildeten Lexikographen erstellt werden. Jetzt sieht aber die ganze Situation noch etwas anders aus: die tatsächlichen Autoren der Nachschlagewerke sind lediglich teilweise auf ihre Arbeit vorbereitet. Arntz und Picht versuchen, eine Lösung für diese heikle Angelegenheit zu finden:

Geht man von der Vorbildung der praktisch tätigen Terminologen aus, so lassen sich im wesentlichen zwei Gruppen unterscheiden: Die einen verfügen über eine primär fachsprachliche, die anderen über eine primär fachbezogene Ausbildung. Da in der Terminologearbeit fachsprachliche und fachinhaltliche Aspekte einander ständig ergänzen, liegen die Begrenzungen, denen jede dieser beiden Gruppen – zumindest zunächst – unterworfen ist, auf der Hand.

Jede der beiden dargestellten Gruppen muss daher versuchen, durch intensive Weiterbildung die Lücken zu schließen, die aus der jeweiligen „einseitigen“ Ausbildung herrühren. Denn jeder in betrieblichen oder behördlichen Sprachendiensten tätige Terminologe muss sicherlich auf die Dauer – ebenso wie der Fachübersetzer – sprachliche Kompetenz mit solider Fachkenntnis verbinden. [Arntz/ Picht 1995:221]

Die oben angeführte Forderung strebt die Erschaffung eines idealen Fachlexikographen an, scheitert aber leider schon bei der Idee. Die zweidimensionale Ausbildung ist natürlich erstrebenswert, aber zu zeitaufwändig, wenn man in einem konkreten Zeitraum das konkrete Nachschlagewerk erstellen soll. Der sprachlich ausgebildete Lexikograph soll natürlich über ein gewisses Maß an Fachwissen verfügen, das ihm ermöglichen könnte, das Wörterbuch auf Basis eines bestimmten Fachwortschatzes zu erstellen. Er soll aber als kein Orakel in dem Fachbereich fungieren. Vielmehr ist wichtig für ihn, schon zu Anfang seiner Tätigkeiten bei der Wörterbuchschreibung eine dauernde Zusammenarbeit mit dem Experten des betreffenden Faches aufzunehmen. Arntz und Picht berücksichtigen auch diese Lösung an einer anderen Stelle ihrer Arbeit, was einerseits von ihrer Inkonsequenz zeugt, da sie sich selbst auf diese Art und Weise widersprechen. Andererseits haben Sie m.E. gerade an diesem Punkt ihrer Arbeit Recht. Sie sehen nämlich zwei Möglichkeiten der Zusammenarbeit mit den Fachleuten vor:

- Sehr wichtig ist, dass Experten des betreffenden Fachgebietes von Anfang an – zumindest beratend – im Projekt mitarbeiten. [Arntz/Picht 1995:224]
- [Erwünschenswert ist, dass der sprachlich vorgebildete Lexikograph – K.J.] das fertige System einem Fachmann zur Überprüfung vorlegt, um sich der fachlichen Richtigkeit seiner Arbeit zu vergewissern. [Arntz/ Picht 1995:231]

Zusammenfassend lässt sich betonen, dass die oben besprochenen Meinungen der Wissenschaftler die zweite These von Bergenholtz keinesfalls widerlegen, sondern vielmehr bestätigen.

Die ersten zwei Thesen halte ich also für ganz angebracht, aber die zwei ihnen unmittelbar folgenden können leider enttäuschen. Da der Titel des Beitrags „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ lautet, kann angenommen werden, dass der Autor damit auf eine solche Empfängergruppe zielt, die schon weiß, was „Lexikographie“ und „Fachlexikographie“ ist, und die das Definitivische dazu nicht mehr braucht. Nun

bricht aber der Autor die lineare Anordnung seiner Thesen und geht plötzlich an den Anfang zurück, indem er erklärt, was Fachlexikographie und Terminographie ist. Eine unangenehme Überraschung für den Leser.

Die fünfte These: „Fachwörterbücher, die in einem Band viele Fächer erfassen, können kaum ausreichende Deckung der einzelnen Fächer bieten“ ist wieder ganz selbstverständlich. Eine Warnung davor wäre zweckmäßig, wenn sie sich an einen sich dessen noch nicht bewussten Lexikographen oder an einen Käufer richten würde. Da es aber eine immer bewusste Strategie ist, eine große Liste der Fachbereiche zu erstellen, die angeblich in dem Wörterbuch vollständig präsentiert werden, um den potentiellen Käufer zu täuschen, sinnlos scheint es, überhaupt darüber zu schreiben und die Lexikographen davor zu warnen. Interessant ist zwar die von Bergenholtz angeführte Aufzählung der Lemmata unter dem Buchstaben D in einem beispielhaften technischen Wörterbuch. Es stellt sich heraus, dass manche in der Liste der Fachbereiche angegebenen Fächer mit keinem Lemma mit dem Anfangsbuchstaben D repräsentiert werden. Das ist in der Tat bedenklich.

Wüster äußert auch sein Misstrauen gegenüber Wörterbüchern, in denen angeblich viele Fachbereiche präsentiert werden, indem er sie terminologisch von anderen Fachwörterbucharten abgrenzt:

So scheidet der Sachbereich die Fachwörterbücher von den Wörterbüchern der Gemeinsprache. Statt *Fachwörterbuch* sagt man auch *terminologisches Wörterbuch*. Die Fachwörterbücher spalten sich auf Hunderte von Fachgebieten auf. Wörterbücher, in welche viele Fachgebiete durcheinandergemengt sind, sind die *enzyklopädischen Wörterbücher*. Gegen diese ist Misstrauen am Platze. [Wüster 1991:109]

Natürlich ist es oft so, dass – wie es Bergenholtz beweist – „Fachwörterbücher, die in einem Band viele Fächer erfassen, kaum ausreichende Deckung der einzelnen Fächer bieten können“. Wir haben es aber auch oft genug mit der umgekehrten Situation zu tun, wenn „das betreffende Wörterbuch entgegen dem allumfassend formulierten Titel nur einen Ausschnitt des benannten Faches (...) bietet“ [Schaeder 1994:83]. Schaeder nennt dazu konkrete Beispiele der Fachwörterbücher, die angeblich den Wortschatz eines Fachbereichs abdecken sollten, stattdessen aber einen kleinen Unterbereich dieses Faches darstellen. Der Wissenschaftler nennt die Dinge beim Namen, indem er ein solches Verhalten als eine „(bisweilen die Marketingabteilungen der Verlage anzulastende) Irreführung potentieller Benutzer“ erklärt [Schaeder 1994:83].

Einige Jahre nach der Veröffentlichung von „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ versucht Bergenholtz in einem anderen Artikel, mit Hilfe einer ganz interessanten wahren Geschichte wieder zu beweisen, dass sich die Wörterbücher, in denen viele Wissensbereiche dargestellt werden, in der Tat meistens als unnützlich erweisen. Er erzählt von einem Wissenschaftler, der sich selbst als Nicht-Lexikograph empfunden hat, trotzdem aber ein Internetwörterbuch mit folgenden Eigenschaften erstellen wollte:

- Es soll die gesamte Sprache des 20. Jahrhunderts abdecken.
- Es soll somit nicht nur auf die Gegenwartssprache „beschränkt“ sein.
- Es soll alle Textsorten abdecken.

- Es sollte für einen breiten Nutzerkreis geeignet sein, „überhaupt für alle, die sich aus dem einen oder andern Grund für die deutsche Sprache interessieren“.
- Es soll so weit wie möglich mit den Mitteln der Computerlexikographie erstellt werden. [Bergenholtz 2006:134]

Der oben genannte Nicht-Lexikograph ist allem Anschein nach noch völlig unerfahren und sich dementsprechend auch dessen nicht bewusst, dass bevor man sich an die lexikographische Arbeit macht, man Festlegung der zukünftigen Empfängergruppe vollbringen muss. Bergenholtz äußert sich zu solchem Verhalten folgendermaßen: „Er will alles, d.h. nichts“ [Bergenholtz 2004:135] und hat auch m.E. dabei völlig Recht.

Seine sechste These berichtet, dass für die meisten Fächer und Sprachen die nötigen Fachwörterbücher fehlen. Dies kann zwar im ersten Moment das Ohr des Lexikographen erfreuen, ist aber an sich keine Entdeckung, dementsprechend auch leider nicht erwähnungswert.

Die nächste These liefert schon etwas Neues. Sie lautet folgendermaßen: „Je weniger ein Fachwörterbuch nur ein Wörterbuch ist, je eher kann es die erwünschten Funktionen erfüllen“. Zwar geht es hier in erster Linie wieder darum, dass das Fachwörterbuch die Form eines fachlichen Allbuches annehmen soll, wobei sich der Autor erneut wiederholt. Es wird aber zugleich betont, dass die Umtexte des Nachschlagewerks erweitert werden sollen, damit es möglichst komplexe Informationen liefert. Darauf bezieht sich auch zum Teil die achte These von Bergenholtz. Die Verweise auf Umtexte erscheinen hier als „Aspekte zur Ergänzung des alphabetischen Prinzips“ und „Einschränkungen der totalen Herrschaft des Alphabets“. Denn im Allgemeinen will uns der Autor mit dieser These mitteilen, dass „das Wörterbuch um seiner Benutzer willen auf eine alphabetische Anordnung seiner Artikel nicht verzichten kann“. Mit einer solchen Aussage kann man leider nicht ohne weiteres einverstanden sein und es wundert, dass die Ikone der Wörterbuchschreibung sich so zu dieser Angelegenheit äußert, denn es ist schon längst bekannt und bewiesen worden, dass die onomasiologische Anordnung der Lemmata in den Fachwörterbüchern günstiger für den Informationserwerb des Benutzers ist. Nach Arntz und Picht setzt sich sogar schon ausdrücklich die begriffliche Gliederung bei den Fachwörterbüchern durch, obwohl die alphabetische Gliederung – trotz ihrer Nachteile und der Einfachheit wegen – immer noch verbreitet ist [Arntz/Picht 1995:194f.]. Sie verweisen dabei konkret auf die oben genannten Schwächen, die mit der semasiologischen Arbeitsweise verbunden sind:

In der Terminologiearbeit hat die semasiologische Arbeitsmethode den entscheidenden Nachteil, dass der Terminologe, der sich bei der Gliederung des Wortschatzes allein am Alphabet orientiert, nicht überprüfen kann, ob er die Begriffe des betreffenden Fachgebietes vollständig erfasst hat. Bei dieser Arbeitsweise steht zwangsläufig die Benennung im Mittelpunkt des Eintrags. Eine einzige Benennung repräsentiert jedoch – insbesondere infolge von Polysemie – häufig zwei oder mehr Begriffe; in einem alphabetischen Wörterbuch müssen diese trotz ihrer Verschiedenheit im gleichen Eintrag bzw. in unmittelbar aufeinander folgenden Einträgen behandelt werden. [Arntz/ Picht 1995:194].

Einen weiteren Nachteil der alphabetischen Anordnung nennt auch Schaefer, der betont, dass eine solche Anordnung es dem Benutzer völlig unmöglich macht, den der Bedeutung des konkreten Wortes benachbarten Inhalten bewusst zu werden [Schaefer 1994:93], was auch Wüster bestätigt, indem er sich zu den Vor- und Nachteilen der Abc-Wörterbücher äußert:

Abc-Wörterbücher haben den großen Vorteil, dass Benennungen darin willkürfrei eingereiht und schnell gefunden werden können. Dem steht aber ein erheblicher Nachteil gegenüber: Benennungen, deren Bedeutungen verwandt sind, werden durch das dumme Alphabet (wie sich von Wartburg ausdrückt) auseinandergerissen. [Wüster 1991:126]

Arntz und Picht leisten auch einen Beitrag zu dieser Debatte und beziehen sich auf die Stärken und Schwächen der semasiologischen Gliederung. Sie behaupten, dass es wirklich unkompliziert ist, Fachwörter in alphabetischer Reihenfolge aufzulisten und sie auch so zu rezipieren [Arntz/ Picht 1995:222]. Andererseits bilden die begrifflich angeordneten Fachwörterbücher eine erheblich größere Hilfe für den Benutzer, weil sie die Auswahl der richtigen Benennung in der ZS dergestalt erleichtern, dass die Beziehungen zwischen den einzelnen Begriffen sichtbar werden [Arntz/ Picht 194f.].

Der Mensch ist aber ein Wesen, das sich ständig aufs Neue das Leben zu erleichtern versucht, und, wenn es sogar in der Zeit, in der „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ veröffentlicht wurden, hauptsächlich die oben genannten zwei Möglichkeiten der internen Gliederung des Fachwörterbuches in Erwägung gezogen wurden und es fast selbstverständlich war, dass das Nachschlagewerk nach Druck strebt, ist es in der heutigen Zeit der ständig zunehmenden Digitalisierung nicht mehr so selbstverständlich, und der Lexikograph muss sich eine weitere Frage stellen, und zwar: Will ich das Wörterbuch in einer elektronischen oder eher gedruckten Version fertig haben? Vieles spricht für die elektronische Form des Nachschlagewerkes. Mann betont z. B. die Aspekte der Benutzerfreundlichkeit:

Der schnelle Zugriff auf den gewünschten Artikel mittels eines Suchformulars gilt als Mehrwert des elektronischen Wörterbuchs. Wünschenswert ist, dass dieser Zugriff von jeder Seite des Wörterbuchs aus möglich ist. [Mann 2010:24]

Atkins und Rundell stellen sogar fest, dass es in unserem Zeitalter schon als unmöglich gilt, das gute Wörterbuch ohne Hilfe von modernen Technologien zu erstellen:

In the twenty-first century, all good dictionaries take corpus data as their starting point, and the contemporary lexicographer (typically querying the corpus online and recording dictionary data in a structured database) depends on a number of technologies – most of them of recent origin.[Atkins/ Rundell 2008:3]

In Erwägung aller hier angeführten Ausführungen, die das wechselseitige Verhältnis der Vor- und Nachteile des semasiologischen Prinzips und der elektronischen Form des Fachwörterbuches thematisieren, darf festgestellt werden, dass die onomasiologische Anordnung der Lemmata in einer elektronischen Datenbank entscheidend

mehr Nutzen dem Benutzer gegenüber bringt, als dies die semasiologische Gliederung tut. Diese Feststellung stimmt aber nicht mit der Meinung von Bergenholtz überein, der lediglich die A-B-C-Erstellungsweise für ein Fachwörterbuch akzeptiert. Nach ihm müsse man aber diese alphabetische Anordnung irgendwie ergänzen. Und dies solle mit Hilfe der Umtexte und expliziter Fachangaben auf der Mikroebene geschehen. Der Autor schlägt hier vor, solche Angaben wie Verweise auf die Fachsystematik, Verweise auf Hyperonyme, Hyponyme, Koponyme, Synonyme und Antonyme zu verwenden. Natürlich wäre es eine außerordentliche Vorgehensweise, die die Entstehung eines komplexen, umfangreichen Wörterbuchs bedingen könnte. Dies alles wäre aber leider nur im Bereich der Idee möglich. In der Realität ist der Lexikograph oft dazu gezwungen, unter Zeitdruck zu arbeiten und den letztendlichen Umfang des Nachschlagewerks die ganze Zeit im Auge zu behalten. Aus diesen einfachen Gründen kann er oft nicht alle von Bergenholtz genannten Informationen in seinem Wörterbuch angeben und muss wählen. Der Autor hat sich hier allzu sehr in die Sphäre der Theorie vertieft, so dass er schließlich das Praktische vergass. Dies würden auch die Aussagen vieler Wissenschaftler bestätigen, die darüber berichten, wie sie umfangreiche Wörterbücher schreiben sollten, aber durch den Zeitdruck, Budgetanforderungen und den vereinbarten Umfang dazu gezwungen wurden, auf die Angabe mancher Informationen überhaupt zu verzichten. So äußert sich z.B. Schmitt zu seiner Arbeit am Fachwörterbuch der Kraftfahrzeugtechnik:

Das Werk sollte von Grund auf neu und neuartig, aber innerhalb von drei Jahren auf dem Markt sein. Das Hauptproblem war somit der gesteckte Zeitrahmen. Außerdem musste es natürlich im Rahmen eines vorgegeben Budgets realisiert werden. Bei der Projektabwicklung waren folglich drei Hauptfaktoren zu beachten: Zeitbedarf, Qualität und Kosten – jeweils determiniert durch Unterfaktoren. [Schmitt 1999:359]

Die Bergenholtz'schen Voraussetzungen aus seiner achten These zur Fachlexikographie erweisen sich in der Zusammenstellung solcher Aussagen als allzu idealistisch und praktisch unmöglich zu realisieren.

Die vorletzte und letzte These zeugen leider wieder von der Tendenz des Autors zu Wiederholungen. Es sind eigentlich bloße Wiederholungen des Inhalts der ersten und siebten These, nun in andere Worte gekleidet: „Fachwörterbücher haben nicht nur die Aufgabe, Fachwörter anzuführen, sondern sollten sie auch in ihrem fachlichen Zusammenhang erklären und demonstrieren“, „Fachwörterbücher haben nicht nur die Aufgabe, Fachwörter anzuführen, sondern sollten ihren sprachlichen Gebrauch erklären und demonstrieren“. Das Fachwörterbuch soll also fachliches Allbuch sein, was eigentlich dem Empfänger nach der Lektüre vorheriger Thesen längst schon bekannt ist.

Es fällt auf, dass es am Ende des Beitrags an Schlussfolgerungen des Autors mangelt. Dies lässt vermuten, dass der Autor dadurch den unangenehmen Eindruck vermeiden wollte, der bestimmt entstehen würde, wenn dem Leser nach der Lektüre der zusammengefassten Überlegungen bewusst werden würde, dass die Thesen von Bergenholtz eigentlich keinen schönen runden Zehner bilden, sondern vielleicht knappe sechs zählen.

Die Schlussfolgerung, die ich selbst daraus ziehen würde, lautet: man soll bei der Erstellung des Fachwörterbuchs nicht nur sprachliche sondern auch fachliche Informa-

tionen einbeziehen. Das ist eine wichtige Bemerkung, die man beim Schreiben eines fachlichen Nachschlagewerkes unbedingt berücksichtigen muss. Dabei kann aber leider nicht gefallen, dass der Autor dasselbe, wenn auch anders formuliert, seinen ganzen Beitrag lang thematisiert: eine künstliche Verlängerung des Textes, weiter nichts.

Eine andere, unangenehme Überraschung, die auf den Leser des Beitrags wartet, bildet das Chaos, das zwischen den einzelnen Thesen herrscht. Es gibt keine Anordnung, die Thesen sind weder einander gleichwertig noch steuern sie auf eine Präzisierung oder Verallgemeinerung zu. Ganz plötzlich fängt der Autor an, sich mit der Definition von Lexikographie zu befassen, was fehl am Platz ist, wenn er beim Schreiben seines Beitrags annimmt, dass der Empfängergruppe das Wesen der Fachlexikographie bekannt sein muss, damit sie seine weiteren Überlegungen, die z.B. Lemmata und Mikrostruktur der Angaben betreffen, überhaupt verstehen kann. Vielleicht liegt die Ursache dieser Inkonsequenz darin, dass der Autor nicht allzu sehr in Betracht zog, an welche Empfängergruppe er sich überhaupt mit seinem Beitrag richten will. Manchmal kann man den Eindruck gewinnen, als ob einige Thesen für einen angehenden Lexikographen, manche für einen erfahrenen Wörterbuchautor und manche für einen Käufer verfasst wurden.

Für eine positive Seite des Beitrags kann jedoch gehalten werden, dass sich der Autor die ganze Zeit daran hält, was er in der Einleitung zu seinen „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ geschrieben hat. Er kritisiert nämlich ausdrücklich keine bestehenden Wörterbücher, sondern versucht einige Vorschläge zu machen, wie man ein gutes Nachschlagewerk erstellen kann. Ob diese Vorschläge jetzt gelungen oder misslungen sind, das ist schon eine ganz andere Sache.

Zusammenfassend muss betont werden, dass obwohl der Beitrag „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ von Henning Bergenholtz an einigen Stellen enttäuschen mag, er sein im Vorwort zum Sammelband angeführtes Ziel: „das wissenschaftliche Interesse an der Fachlexikographie und den Fachwörterbüchern zu fördern, und zu weiteren Erkundungen auf diesem Feld zu ermuntern“ erreicht. Er zwingt nämlich zur Kritik. Und auch Kritik bildet, auch Kritik öffnet neue Horizonte.

Literatur:

- Arntz, R., Picht, H. (1995): *Einführung in die Terminologearbeit*. Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag.
- Atkins, B., T., Rundell, M. (2008): *The Oxford Guide to Practical Lexicography*. Oxford, New York: Oxford University Press.
- Bergenholtz, H. (1994): Zehn Thesen zur Fachlexikographie. In: *Fachlexikographie: Fachwissen und seine Repräsentation in Wörterbüchern*, hrsg. von B. Schaefer, H. Bergenholtz. Tübingen: Narr, S. 43-56.
- Bergenholtz, H. (2006): Sprachkultur, Lexikographie und Wörterbuchbenutzung. Bemerkungen zu: Jürgen Scharnhorst (Hrsg.): *Sprachkultur und Lexikographie. Von der Forschung zur Nutzung von Wörterbüchern*. In: *Hermes – Journal of Language and Communication Studies* 37.

- Bergenholtz, H., Nielsen, S., Tarp, S. (2009): *Lexicography at a Crossroads: dictionaries and encyclopedias today, lexicographical tools tomorrow*. Bern: Peter Lang.
- Engelberg, S., Lemnitzer, L. (2004): *Lexikographie und Wörterbuchbenutzung*. Tübingen: Stauffenburg Verlag.
- Mann, M. (2010): Internet-Wörterbücher am Ende der „Nulljahre“: Der Stand der Dinge. Eine vergleichende Untersuchung beliebter Angebote hinsichtlich formaler Kriterien unter besonderer Berücksichtigung der Fachlexikographie. In: *Lexicographica. International Annual for Lexicography*, hrsg. von R. Gouws, U. Heid, S., J. Schierholz, W. Schweickhard, H., E. Wiegand, W. Wolski. Berlin/New York: de Gruyter.
- Rossenbeck, K. (1994): Enzyklopädische Information im zweisprachigen Fachwörterbuch. In: *Fachlexikographie: Fachwissen und seine Repräsentation in Wörterbüchern*, hrsg. von B. Schaeder, H. Bergenholtz. Tübingen: Narr.
- Schaeder, B. (1994): Das Fachwörterbuch als Darstellungsform fachlicher Wissensbestände. In: *Fachlexikographie: Fachwissen und seine Repräsentation in Wörterbüchern*, hrsg. von B. Schaeder, H. Bergenholtz. Tübingen: Narr.
- Schaeder, B. (1994): Zu einer Theorie der Fachlexikographie. In: *Fachlexikographie: Fachwissen und seine Repräsentation in Wörterbüchern*, hrsg. von B. Schaeder, H. Bergenholtz. Tübingen: Narr.
- Schmitt, P., A. (1999): *Translation und Technik*. Tübingen: Stauffenburg Verlag.
- Tarp S. (2009): Beyond Lexicography: New Visions and Challenges in the Information Age. In: *Lexicography at a Crossroads: dictionaries and encyclopedias today, lexicographical tools tomorrow*, hrsg. von H. Bergenholtz, S. Nielsen, S. Tarp. Bern: Peter Lang.
- Wiegand, H., E. (1994): Zur Unterscheidung von semantischen und enzyklopädischen Daten in Fachwörterbüchern. In: *Fachlexikographie: Fachwissen und seine Repräsentation in Wörterbüchern*, hrsg. von B. Schaeder, H. Bergenholtz. Tübingen: Narr.
- Wüster, E. (1991): *Einführung in die allgemeine Terminologielehre und terminologische Lexikographie*. Bonn: Romanistischer Verlag.

Abstract:

Specialized bilingual lexicography passes as the under-researched area that still requires developing and implementing a methodology for compiling the special terminology in the bilingual dictionaries. According to this situation H. Bergenholtz (1994) proposes in his article „Zehn Thesen zur Fachlexikographie“ ten solutions for the lexicographic problems.

The purpose of this paper is to explore and discuss, whether the thesis statements have a *raison d'être* or not, and whether the current research status doesn't refute them. The approach tends to agree with the claim that putting the encyclopedic information in the specialized dictionary is essential for its future market success, as well as with the thesis that the specialized dictionary, that tries to demonstrate many disciplines in one volume, in fact cannot present even a one discipline. It argues with the claim that the semasiological arrangement of entries in a dictionary is better than the onomasiological order. The paper will also present the profile of

a lexicographer of today and analyses his education possibilities with reference to current situation in Universities. It will put forward the claim that the specialized dictionary should be written by the experienced team of a linguist and a subject matter expert. The work concludes with a résumé of the Bergenholtz's article. It is hoped that the paper contribute to the elaboration of a lexicographical theory of specialized dictionaries.

Index Terms:

Specialized bilingual lexicography, entries, encyclopedic information, semasiological / onomasiological order, presented disciplines, lexicographer, education possibilities

Istota kompetencji glottodydaktycznej nauczycieli języka obcego

Pełnienie przez nauczyciela roli organizatora procesu glottodydaktycznego, jak również skuteczne realizowanie postawionych przed nim zadań, pozwala na określenie go za Zawadzką (2004) mianem ‘eksperta’, który, w świetle współczesnych paradygmatów edukacyjnych, jest rozumiany jednak nie jako „instruktor przekazujący wiedzę, lecz osoba w pełni (...) kompetentna do wykonywania swego zawodu” (Zawadzka 2004:109). W tradycyjnym ujęciu od eksperta oczekiwano przede wszystkim kompetencji specjalistycznych i dydaktycznych dotyczących odpowiednio przedmiotu i sposobów nauczania. W obecnym ujęciu, jak podkreśla cytowana powyżej autorka, o byciu ekspertem w dziedzinie nauczania języka obcego stanowi cały szereg, niezbędnych do wykonywania zawodu kompetencji obejmujących wiedzę, umiejętności oraz wartości i postawy (Zawadzka 2004:109).

W tym miejscu zasadne będzie pytanie, jakie podstawowe kompetencje są potrzebne nauczycielom, aby mogli występować w wyżej wymienionych rolach w celu realizacji wyszczególnionych czynności i zadań, wynikających z reformy systemu edukacji?

Poszukując jednakże sensownych kryteriów wyodrębniania i swoistego porządkowania profesjonalnych kompetencji nauczyciela natrafiamy na wiele dodatkowych trudności. Wynikają one, jak podkreśla Czerepaniak – Walczak (1997), zarówno ze wskazywanej wyżej istoty tego zawodu, a zwłaszcza dynamiki i niepowtarzalności sytuacji glottodydaktycznych, jak i z niejednoznaczności zakresu znaczeniowego wyrażenia ‘nauczyciel’ (Czerepaniak – Walczak 1997). Z tego względu podzielam opinię Kwaśnicy (1995), że „opis i interpretacja zawodowych kompetencji nauczyciela muszą być niepełne, to znaczy wybiórcze i założeniowe” (Kwaśnica 1995:91).

Kompetencja dydaktyczna w świetle literatury przedmiotu

Kompetencja – definicja pojęcia

Termin ‘kompetencja’ nie jest pojęciem jednoznacznym, o jasno sprecyzowanych ramach definicyjnych. Mnogość jej definicji oraz rozbieżność interpretacji, które budzi, wynika przede wszystkim z jej interdyscyplinarnego charakteru, a co za tym idzie z różnorodności kontekstów, w których się pojawia (Białek 2009:21). I tak, jak zauważa

Stech (2002), w literaturze przedmiotu z pojęciem kompetencja utożsamiane są słowa bliskoznaczne, takie jak: wiedza, sprawność, umiejętność oraz zdolność. Powyższe terminy, w ogólnym rozumieniu, oznaczają wprawdzie dyspozycje człowieka sprawiające, że jest on uznany za zdolnego do wykonywania określonych zadań, ale nie sposób jednocześnie nie zwrócić uwagi na fakt, że treść pojęcia ‘kompetencja’ bez wątpienia wykracza poza zakres każdego z tych terminów i ostatecznie nie da się sprowadzić do żadnego z nich (Stech 2002:11n).

W świetle powyższego funkcjonujące w literaturze definicje kompetencji mają coraz częściej charakter integracyjny, kompleksowy. Tak rozumiane określają kompetencje jako dyspozycje złożone, stanowiące spłot wiedzy, umiejętności, postaw, a niekiedy też motywacji i wartościowania. Takie rozumienie omawianego pojęcia pozwala patrzeć na ucznia i nauczyciela, jako elementy procesu glottodydaktycznego, w wymiarze wielu ich właściwości ujawniających kompetencje jak również umożliwia operacjonalizowanie tegoż pojęcia, to znaczy sprowadzanie go do postaci obserwowalnych (Czerepaniak-Walczak 1997:87).

Możliwość sprowadzenia kompetencji do postaci obserwowalnych w określonym, zdefiniowanym kontekście dyspozycji osoby, umożliwia bez wątpienia wyodrębnienie jej elementów, jakże ważnych przy projektowaniu procesu glottodydaktycznego i ocenianiu jego efektów. I tak, co akcentowałam powyżej, w literaturze przedmiotu kompetencje zwykło się pojmować jako integrację wiedzy, umiejętności i postaw, co oznacza, że warunkiem koniecznym istnienia kompetencji jest występowanie każdego ze wskazanych korelatów, a zmiana jednego z nich może wywoływać zmiany w pozostałych. Zaprezentowana struktura świadczy zatem bezspornie o współwystępowaniu tych trzech elementów składowych kompetencji, „pozostających ze sobą w dynamicznej relacji wzajemnego generowania” (Czerepaniak – Walczak 2006:131).

Reasumując powyższe rozważania pragnę jednak zauważyć, że mówiąc o strukturze kompetencji należy pamiętać o tym, że jest ona funkcją, a nie sumą wyszczególnionych elementów, a „każdorazowe wyodrębnianie części składowych i oddzielne skupianie się na ich zakresach znaczeniowych może prowadzić do zgubienia powiązań pomiędzy nimi” (ibid.:132). Podkreśla to także Dylak (1995), który akcentuje, iż aby uniknąć redukcji kompetencji jedynie do elementarnych obserwowalnych operacji, należy posługiwać się w jej opisie zbiorami ścieżek i wiązek (Dylak 1995:27).

Kompetencja dydaktyczna

Istotnym punktem w zmianach dokonujących się w edukacji zawodowej nauczycieli jest odejście od tego, co tradycyjnie nazywano ‘kwalifikacjami’, a w ich miejsce coraz częściej wprowadza się termin ‘kompetencje’. Dzieje się tak dlatego, iż zrutynizowane działania nauczyciela coraz częściej ustępują miejsca czynnościom bardziej złożonym i intelektualnym (Michalewska/Kowolik 2003). Ponadto, co podkreśla wielu autorów, kwalifikacje należy traktować jedynie jako wykształcenie i niezbędne do wykonywania zawodu przygotowanie, które jednak, jak akcentuje Bąbka (1997), nie warunkują posiadania przez nauczyciela określonych i pożądaných w jego zawodzie kompetencji dydaktycznych (Bąbka 1997:466).

Termin ‘kompetencja dydaktyczna’, podobnie jak termin ‘kompetencja’ w ogóle, nie jest pojęciem jednoznacznym, czego dowodem jest wielość ujęć definicyjnych występujących w literaturze przedmiotu¹.

I tak, zdaniem Stech (2002) na przykład, kompetencja dydaktyczna nauczyciela jest sprawnością złożoną, która predysponuje go do skutecznego wykonywania określonych zadań w procesie edukacyjnym (Stech 2002:12). W tym kontekście Czerepaniak – Walczak (1997) podkreśla jednak, że tak rozumiana sprawność jest kompetencją tylko wówczas, gdy jest ujawniana w konkretnie zdefiniowanych standardach. Oznacza to, że jeśli nauczyciel może wykonać zadanie, mówimy, że posiada sprawność; jeśli jednak potrafi wykonać to zadanie w danych warunkach, wówczas można powiedzieć, że ujawnia własne kompetencje (Czerepaniak – Walczak 1997:137).

Osobiście uważam jednak, iż pojmowanie kompetencji dydaktycznej w powyższy sposób, a zatem jedynie w kategoriach sprawności i nadawanie jej tym samym wyłącznie instrumentalnego charakteru jest, w świetle współczesnych paradygmatów edukacyjnych, zabiegiem mocno niewystarczającym. Nie pozwala bowiem mówić o nauczycielu kompetentnym, co podkreśla Stech (2002), jako o osobie postrzeganej w wymiarze wielu swoich dyspozycji, w tym także osobowościowych, sprawiających, że może on być uznany za przygotowanego do pełnienia różnych zakresów swojej roli zawodowej (Stech 2002:14).

Z tego też powodu bliskie jest mi pojmowanie kompetencji dydaktycznej w ujęciu Puśleckiego (2005), zdaniem którego kompetencja owa określa nie tylko odpowiedniość zakresu posiadanej wiedzy, umiejętności i doświadczeń pedagogicznych, lecz przede wszystkim sposobu zachowania się nauczyciela w interakcjach z uczniami. Wszelkie odstępstwa od tych założeń świadczą zdaniem Puśleckiego o brakach kompetencyjnych (Puślecki 2005:175).

Zdaniem Wysockiej (2003) braki kompetencyjne występują przede wszystkim u nauczycieli sfrustrowanych i niechętnych temu zawodowi, którzy nie troszczą się w ogóle o swoje zawodowe umiejętności, a w pracy dydaktycznej stosują najczęściej strategię wycofywania. Ponadto u osób, które nie mają pełnych kwalifikacji do wykonywania zawodu nauczyciela. Godny zaakcentowania jest również fakt, że w opinii Wysockiej braki kompetencyjne mogą pojawić się także u w pełni wykwalifikowanych absolwentów uniwersytetów lub kolegiów (Wysocka 2003:25nn). Biorąc pod uwagę opisane powyżej zjawiska, Wysocka wyodrębnia określone obszary niekompetencji, wskazując jednocześnie na źródła ich pochodzenia:

- **niekompetencja pierwotna** (*primary incompetence*) – związana z lukami w wykształceniu i przygotowaniu pedagogicznym, które mogły powstać jeszcze podczas studiów,
- **niekompetencja wtórna** (*secondary incompetence*), która ujawnia się w trakcie pracy dydaktycznej i jest efektem braku sukcesu w zastosowaniu określonych procedur,

¹ Abstrahując od definiowania sama już terminologia jest bardzo bogata. Kompetencja dydaktyczna określana jest w literaturze przedmiotu między innymi jako ‘kompetencja nauczycielska’, ‘kompetencja pedagogiczna’, ‘kompetencja zawodowa’ czy nawet ‘mistrzostwo pedagogiczne’.

- **niekompetencja edukacyjna** (*educational incompetence*) – odnosząca się do nauczycieli nie w pełni przygotowanych do wykonywania zawodu,
- **nadużycie kompetencji** (*excessive competence*) – związane z rozwijaniem przez nauczyciela swoich ulubionych i sprawdzonych zachowań dydaktycznych, które z czasem zaczyna stosować w nadmiarze, ponieważ dają mu poczucie pewności. Rzeczony nadmiar również jest zjawiskiem o charakterze negatywnym, gdyż prowadzi do rutynowych zachowań w klasie szkolnej, a w efekcie uniemożliwia dalszy rozwój zawodowy nauczyciela. Poruszanie się wyłącznie w obrębie własnych kompetencji również jest niekompetencją (Wysocka 2003:26n).

Wysocka (2003) podkreśla ponadto, iż przedstawiona charakterystyka dotyczy wyłącznie obszarów niekompetencji, które mogą zrodzić się w toku zorganizowanego procesu dydaktycznego. Nie można jednakże nie zauważyć istnienia dodatkowych obszarów niekompetencji charakterystycznych dla poszczególnych nauczycieli, a dotyczących na przykład umiejętności wychowawczych czy też jakichkolwiek innych czynności, pośrednio związanych z organizowaniem procesu glottodydaktycznego (Wysocka 2003:24nn).

Typologie kompetencji dydaktycznych

Podobnie jak o wielości ujęć definicyjnych można mówić także i o różnorodności klasyfikacji nauczycielskich kompetencji. Ich analiza jako szczególnych sprawności wyróżniających profesjonalistę niesie bowiem ze sobą trudności w doborze kryteriów ich wyodrębniania. Są one niewątpliwie pogłębione, wskazywaną we wcześniejszej części tekstu, niedookreślonością tego pojęcia. Jak jednak akcentuje Czerepaniak – Walczak (1997), dla wyodrębniania i klasyfikowania profesjonalnych kompetencji istotne jest krytyczne określenie ich roli w funkcjonowaniu warsztatu pracy nauczyciela (Czerepaniak – Walczak 1997:90).

Przyjmując za punkt wyjścia założenie o nauczycielu języka obcego jako animatore procesu glottodydaktycznego (Dylak 1995) za podstawowe wyróżnienie jakichkolwiek rodzajów kompetencji uznaję podział na kompetencje realizacyjne i interpretacyjne (Dylak 1995/Kwaśnica 1995). Wyłonienie przez Dylaka i Kwaśnicę tych właśnie rodzajów kompetencji warunkowane jest także założeniem, że to właśnie „nieustanna interpretacja, ustawiczne tworzenie samego siebie i sprawne działanie stanowią podstawowe wymiary kompetencji” (Dylak 1995:35) nauczyciela.

‘**Kompetencje realizacyjne**’ to wiedza natury technicznej i implikowane przez nią umiejętności posługiwania się określonymi metodami i środkami działania w procesie dydaktycznym. To właśnie ten rodzaj kompetencji pozwala na realizację zadań edukacyjnych, a tym samym sprzyja osiągnięciu założonego celu, w procesie glottodydaktycznym utożsamianego z nabyciem przez ucznia języka obcego (por. Dylak 1995).

Ze względu jednak na fakt, który podkreśla Kwaśnica (1995), że pracy nauczyciela nie można sprowadzić do zamkniętego systemu zasad, metod i technik działania, postuluje on, aby kompetencje realizacyjne dopełnić umiejętnością refleksyjnego, krytycznego, a przede wszystkim indywidualnego definiowania i analizowania rzeczywistości edukacyjnej (Kwaśnica 1995). Tylko wtedy bowiem, jak podkreśla

Wawrzyniak (1995), mają szansę stać się istotną częścią przygotowania nauczyciela języka obcego do zawodu. W świetle powyższego można powiedzieć, że bazą dla kompetencji realizacyjnych są **'kompetencje interpretacyjne'** (Stech 2002:15), które w literaturze przedmiotu definiowane są jako rodzaj doświadczenia (wartości, wiedza i umiejętności), umożliwiające zrozumienie sytuacji edukacyjnych (Kwaśnica 1995:18). Właśnie dzięki tym kompetencjom widzimy proces dydaktyczny nie tylko „jako przedmiot sprawczych oddziaływań, który trzeba technicznie opanować lecz jako rzeczywistość wymagającą stałej interpretacji” (ibid.). Podstawą interpretacji, zdaniem Ricoeura (1989), jest „dialektyka zdarzenia i znaczenia. (...) To, co chcemy zrozumieć, nie jest bowiem zdarzeniem, lecz znaczeniem, a więc czymś trwałym” (Ricoeur 1989:79). Podkreśla to także Kwiatkowska (1997) mówiąc, iż człowiek żyje w świecie zinterpretowanym i aby mógł funkcjonować, musi nieustannie tworzyć reprezentacje świata i dokonywać jego ustawicznej interpretacji (Kwiatkowska 1997:103). W świetle powyższego można zatem powiedzieć za Wojciszke (1989), że podstawą naszych działań nie jest istniejąca rzeczywistość, lecz wytworzona reprezentacja tej rzeczywistości, a to co człowiek odbiera, w sensie indywidualnych odczuć i przeżyć, to nie fakty, lecz ich interpretacje (Wojciszke 1989:7). Z tezy tej wynika, że jednostka w swoich działaniach kieruje się przede wszystkim podmiotową, własną wiedzą o świecie i że to ona jest najważniejszym regulatorem jej społecznych zachowań. Odnosząc to stwierdzenie do warunków uczenia się, nie waham się powiedzieć za Kwiatkowską (1997), że efekty procesu glottodydaktycznego zależne są bez wątpienia od wyników wzajemnych interpretacji, będących próbą porozumienia się podmiotów uczestniczących w tym procesie. W strukturze kwalifikacji nauczycielskich kompetencje interpretacyjne odgrywają zatem rolę kluczową, gdyż to z nich właśnie „płyną uprawomocnienia co do kierunku i sposobu podejmowanych przez nauczyciela działań” (Kwiatkowska 1997:103).

Reasumując warto zauważyć jeszcze jedną rzecz. Jeśli istota pracy nauczyciela polega na ciągłej interpretacji, a tym samym na możliwości rozumienia uwarunkowań własnego działania w procesie glottodydaktycznym, to za teoretyczną perspektywę opisu i interpretacji roli nauczyciela języka obcego przyjąć należy bezwzględnie racjonalność emancypacyjną (por. Czerepaniak – Walczak 2002:13). Ta osadzona w nurcie krytycznym koncepcja rozwoju jednostki wyraża się w stanowisku, że u podłoża wszelkich działań jednostki powinno leżeć rozumienie sytuacji edukacyjnych oraz zdawanie sobie sprawy z konsekwencji własnych wyborów i decyzji. Czerepaniak – Walczak (2002) podkreśla ponadto, że emancypacja jest „procesem uczenia się bycia niezależnym intelektualnie i emocjonalnie w sytuacjach sprzeczności i konfliktów oraz bycia odważnym w podejmowaniu krytycznych osądów i decyzji” (Czerepaniak – Walczak 2002:14). W tak rozumianym procesie szczególnego znaczenia nabiera zatem czynnik podmiotowy w myśl zasady, że rozwój możliwy jest tylko poprzez osobisty udział, a proces glottodydaktyczny, w świetle założeń przyjętego nurtu, powinien być źródłem jedynie podmiotowych doświadczeń, zarówno tych nauczycielskich, jak i uczniowskich.

Dylak (1995) dokonując klasyfikacji kompetencji nauczyciela wskazuje na jeszcze jeden ich rodzaj, a mianowicie **'kompetencje autokreacyjne'**. Jak podkreśla bowiem Dudzikowa (1994) kompetencja, mając z założenia charakter podmiotowy

i dynamiczny, nie może być raz na zawsze wykształcona i utrwalona, lecz należy ją rozumieć jako funkcję czasu oraz aktywności zawodowej nauczyciela. W świetle powyższego Dudzikowa postuluje, aby obok kompetencji interpretacyjnych, również i kompetencje autokreacyjne uznać za priorytetowe dla rozwoju nauczyciela, gdyż to właśnie one umożliwiają pedagogom pogłębioną krytyczną refleksję nad własnym działaniem edukacyjnym i jego efektami, a tym samym przyczyniają się do aktualizowania i konstruowania przez nauczyciela własnej wiedzy dydaktycznej (por. Dylak 1995/Dudzikowa 1994).

Tak wyróżnione kompetencje nauczyciela (realizacyjne, interpretacyjne, autokreacyjne) są względem siebie nieredukowalne, lecz w naturalny sposób się ze sobą łączą i wzajemnie uzupełniają. W tej perspektywie można przyjąć za Wawrzyniak (1995), że zagrożeniem dla nauczycielskiej profesji byłoby ograniczenie kompetencji nauczyciela wyłącznie do wymiaru kompetencji realizacyjnych. Wówczas byłby on jedynie wykonawcą zadań edukacyjnych, a taka „zgoda na uniwersalność porządku instrumentalnego pozbawiłaby pracę nauczyciela jego twórczego wymiaru związanego z refleksyjnym, krytycznym rozumieniem” (Wawrzyniak 1995:140) procesów dydaktycznych.

Podsumowując poczynione powyżej rozważania nie waham się stwierdzić za Zawadzką (2004), iż pojęcie kompetencji obejmuje wiele aspektów, a proces jej rozwijania polega na „rekonstrukcji, a nie na zastępowaniu starych form przez nowe” (Zawadzka 2004:109). Tym samym, bycie kompetentnym oznacza wykorzystywanie zdolności do posługiwania się wyuczonymi umiejętnościami w celu skutecznego działania w nowych sytuacjach, co oznacza, że atrybutem rzeczony kompetencji jest też antycypacja powiązana z umiejętnością dokonywania wyborów, wartościowania i ewaluacji (ibid. / por. Parzęcki 1998:28/Koć-Seniuch 2001:243).

Kompetencje zawodowe nauczyciela w perspektywie glottodydaktycznej

W literaturze przedmiotu powszechny jest pogląd, że nauczyciel języka obcego powinien posiadać wszystkie te kompetencje, którymi legitymuje się nauczyciel jako taki, niezależnie od wykładanego przezeń przedmiotu. Z tego względu uważam za zasadne przedstawienie standardów kompetencji zawodowych nauczycieli, opracowanych przez Zespół Konsultacyjny Departamentu Doskonalenia Nauczycieli Ministerstwa Edukacji Narodowej (1997). Są to następujące kompetencje:

- prakseologiczna, którą należy rozpatrywać przede wszystkim z punktu widzenia wiedzy i umiejętności niezbędnych do właściwego planowania i organizowania procesu glottodydaktycznego,
- komunikacyjna, która, ogólnie rzecz ujmując, odnosi się do sprawnego operowania językiem w różnych sytuacjach edukacyjnych,
- współdziałania, wyrażająca się w znajomości zasad i form współpracy nauczyciela i uczniów. Kompetencja ta implikuje zachowania prospołeczne nauczyciela, umiejętność działania integracyjnego, jak również organizowanie podmiotowej aktywności uczniów w procesie edukacyjnym,

- kreatywna, która obejmuje: innowacyjne i niestandardowe działania nauczycieli; preferencję działań na rzecz stymulowania rozwoju ucznia; umiejętność wyzwiania kreatywnych zachowań uczniów i wspomagania uczniów w rozwoju ich krytycznego, samodzielnego i twórczego myślenia; wykorzystywanie różnorodnych technik twórczego rozwiązywania problemów; tworzenie warunków do samodzielnego konstruowania wiedzy przez uczniów; zachęcanie uczniów do udziału w społecznych formach tworzenia wiedzy i jej wykorzystywania w praktycznym działaniu,
- informatyczna, wyraża się w umiejętności wykorzystywania przez nauczyciela nowych technologii informacyjnych, które mogą być składnikiem jego warsztatu pracy i stanowić pomoc dydaktyczną w nauczaniu języka obcego,
- moralna, przejawiająca się przede wszystkim w umiejętności myślenia i działania dla dobra uczniów, jak również w refleksyjnym przewidywaniu nauczycielskiego sprawstwa (Zespół Konsultacyjny Departamentu Doskonalenia Nauczycieli MEN:1997).

Zaprezentowane powyżej standardy kompetencji nauczyciela korelują także z licznymi definicjami oraz klasyfikacjami kompetencji, dokonywanymi stricte na płaszczyźnie glottodydaktyki. Należy jednak pamiętać, iż wszystkie zaprezentowane poniżej definicje odnoszą się wyłącznie do pojęcia *'kompetencji glottodydaktycznej specyficznie wykształconej'*, a nie tej wynikającej automatycznie ze znajomości języka obcego, chociażby w stopniu minimalnym. Jak podkreśla bowiem Franciszek Grucza (1993), nieodróżnienie obu tych rodzajów kompetencji glottodydaktycznej mogłoby prowadzić do wielu nieporozumień w kwestii pojęcia *'nauczyciela języka obcego'* (Franciszek Grucza 1993:27).

I tak, Kopperschmidt (1975) ujmuje kompetencję glottodydaktyczną nauczyciela jako „umiejętność samodzielnego rozwiązywania sytuacji dydaktycznych” (Kopperschmidt 1975:176 w: Barbara Grucza 1993:152), a zdaniem Szatiłowa i Szewiakowa (1986) „kompetencja ta obejmuje opanowanie przedmiotu *'język obcy'* we wszystkich jego aspektach i funkcjach na takim poziomie, który gwarantuje efektywne wypełnianie obowiązków dydaktyczno – pedagogicznych” (Szatiłow/ Szewiakow 1986:164 w: ibid.). Autorzy ci definiując pojęcie kompetencji glottodydaktycznej wymieniają trzy konstytuujące ją elementy: kompetencję teoretyczną – lingwistyczną, kompetencję komunikacyjną oraz metodyczną. Kompetencję teoretyczno-lingwistyczną ujmują oni jako „sumę wiadomości teoretycznych dotyczących podstawowych prawidłowości wewnętrznej struktury języka na płaszczyźnie jej realizacji systemowej i normatywnej” (ibid.). Kompetencja komunikacyjna obejmuje ich zdaniem wszystkie sprawności językowe ze szczególnym wyróżnieniem „zawodowej kompetencji komunikacyjnej”. Kompetencję metodyczną definiują natomiast jako „opanowanie podstawowych procedur i metod w określaniu celów, treści i rodzajów lekcyjnej działalności ćwiczeniowej na określonym poziomie nauczania z uwzględnieniem konkretnego układu uwarunkowań” (Szatiłow/Szewiakow 1986:164n w: Barbara Grucza 1993:152).

Wokół podobnych zakresów zogniskowana jest także koncepcja rozumienia kompetencji nauczyciela języka obcego w ujęciu Lattmanna (1978). W jego opinii kompetencję glottodydaktyczną konstytuują: kompetencja teoretyczna (znajomość podstawowych pojęć naukowych, fachowe informacje podstawowe z zakresu naucza-

nego przedmiotu), instrumentalna (umiejętność planowania, przeprowadzania i ewaluacji nauczania, stosowania środków dydaktycznych) oraz komunikatywna, definiowana jako umiejętność tworzenia procesów komunikacyjnych i interakcji z uczniami w procesie glottodydaktycznym (Latmann 1978:100nn w: *ibid.*).

Pfeiffer (2001) za nadrzędne w kształceniu nauczycieli uznaje kompetencje: językową, pedagogiczną, metodyczną, kulturoznawczą oraz medialną² i zalicza je do grupy kompetencji glottodydaktycznych, które nazywa 'podstawowymi kompetencjami nauczyciela języków obcych' (Pfeiffer 2001:194). Autor ten podkreśla jednocześnie, iż nie wyczerpują one wszystkich kompetencji nauczyciela języka obcego, gdyż dodatkowo powinien on posiadać jeszcze m.in. kompetencję fonetyczną oraz kolektywną³ (Pfeiffer 2001:195nn).

Na szczególną uwagę zasługuje fakt, iż w literaturze przedmiotu przy ustalaniu klasyfikacji kompetencji konstytuujących kompetencję glottodydaktyczną praktyką dość powszechną jest używanie pojęcia 'umiejętność' zamiennie z pojęciem 'kompetencja'. Rodzi to pewien chaos terminologiczny, gdyż słowa te, choć powszechnie uznawane za synonimiczne, mają jednak, w moim odczuciu, co akcentowałam we wcześniejszej części tekstu, odmienny zakres znaczeniowy. Stosowanie przez autorów terminu 'umiejętność' rodzi zatem obawę, czy aby tak precyzowane nie są automatycznie sprowadzane jedynie do poziomu kolejnej sprawności wzbogacającej warsztat pracy nauczyciela.

I tak, Pfeiffer (2001) wyróżniając kompetencje konstytuujące szeroko rozumianą kompetencję glottodydaktyczną nauczyciela, wskazuje na umiejętności planowania, obserwowania czy oceny procesów nauczania i nazywa je kompetencjami szczegółowymi (Pfeiffer 2001:196). Podobnie Płusa (1990), który ponadto w miejsce terminu kompetencja dydaktyczna postuluje wprowadzenie pojęcia kompetencja glottometryczna (Płusa 1990:17), wyróżnia w jej obrębie następujące umiejętności: percepcyjne, projektowania i planowania, adaptacyjne, komunikatywne, organizacyjne, poznawcze i wspomagające (Płusa 1990:19).

Chcąc dokonać swoistego podsumowania zaprezentowanego powyżej przeglądu klasyfikacji kompetencji, można zauważyć, że wyłaniane przez poszczególnych autorów zespoły kompetencji, niezależnie od stosowanej na ich określenie terminologii, krzyżują się i dopełniają (Stech 2002:19). Ten sam rodzaj kompetencji jest często włączany do różnych systemów klasyfikacyjnych i w ten sposób wchodzi w zakres odmiennych kategorii nadrzędnych kompetencji (*ibid.*).

Niezależnie jednak od istniejących pomiędzy poszczególnymi definicjami kompetencji glottodydaktycznej różnic, można odnieść wrażenie, że takie jej pojmowanie sprowadzałoby ją jedynie do poziomu kolejnej umiejętności, co implikuje pojmowa-

² Kompetencja medialna w ujęciu Pfeiffera (2001) wiąże się z umiejętnością sprawnej obsługi mediów oraz ze znajomością ich wielorakich funkcji dla efektywnego stosowania w procesie glottodydaktycznym (Pfeiffer 2001:198).

³ Kompetencja kolektywna wyraża nie tylko partnerski stosunek nauczyciela do uczniów w trakcie procesu glottodydaktycznego, ale także umiejętność organizowania i nadzorowania pracy grupowej oraz interakcji nauczyciel – uczeń, uczeń – uczeń, będącymi podstawą rozwijania tejże kompetencji (Pfeiffer 201:198).

nie jej wyłącznie w kategoriach aspektu instrumentalnego. Kompetencję glottodydaktyczną w tym ujęciu należałoby zatem utożsamiać wyłącznie z pojęciem kompetencji realizacyjnej, konstytuowanej przez wiedzę i umiejętności, pozwalające nauczycielowi na sprawną realizację zadań edukacyjnych.

Ze względu na fakt, jak podkreśla Kwaśnica (1995), że pracy nauczyciela nie można sprowadzić do zamkniętego systemu zasad i form działania, gdyż automatycznie pozbawilibyśmy ją jej twórczego wymiaru (Kwaśnica 1995), postuluję, aby kompetencję glottodydaktyczną dopełnić umiejętnością krytycznego, a przede wszystkim indywidualnego definiowania i analizowania rzeczywistości edukacyjnej. W świetle powyższego opowiadam się zatem za nasyceniem jej wymiarem interpretacyjnym, a tym samym zdolnością do podejmowania krytycznej refleksji nad własną rolą w układzie glottodydaktycznym oraz nad sensem wzajemnej relacji na płaszczyźnie nauczyciel – uczeń (Wawrzyniak 1995:137).

Wydaje się, że zbliżone do powyższego rozumienie istoty kompetencji glottodydaktycznej prezentuje Zawadzka (2004). Autorka przyjmując założenie o nauczycielu jako organizatorze efektywnego procesu glottodydaktycznego, wskazuje na następujące, konstytuujące szeroko rozumianą kompetencję glottodydaktyczną, kompetencje szczegółowe: językową, psychologiczno-pedagogiczną, metodyczną, wychowawczą, krajo- i kulturoznawczą, a także innowacyjno – kreatywną (Zawadzka 2004:110n). Krótka charakterystyka wyłonionych przez Zawadzką subkompetencji przedstawia się następująco:

- *kompetencję językową* należy rozpatrywać na dwóch płaszczyznach: biegłości językowej (do kategorii biegłości zaliczam także ‘dyskurs klasowy’), implikującej osiągnięcie wysokiego stopnia rozwoju językowej kompetencji komunikacyjnej⁴ oraz wiedzy o języku, którą uważam za niezbędną do jego nauczania (Werbińska 2004:15)
- *kompetencja międzykulturowa* jest tworzona zdaniem Komorowskiej (1999) przez wiedzę i umiejętności, pozwalające na: dostrzeganie podobieństw i różnic mię-

⁴ Zdaniem Pfeiffera (2001) byłoby najlepiej, gdyby nauczyciel osiągnął najwyższy stopień kompetencji językowej, czyli jak to ujmuję ‘kompetencję translatoryczną’. Podkreśla jednak, że faktem satysfakcjonującym jest już osiągnięcie przez nauczyciela ‘interkulturowej kompetencji komunikacyjnej’. W świetle powyższego uważam za zasadne zaprezentowanie pełnej stratyfikacji kompetencji językowej, przy czym scharakteryzowane zostaną jedynie trzy wyższe poziomy opanowania tej kompetencji, gdyż opanowanie trzech pierwszych uznaję za absolutnie konieczne w przypadku rozważań nad nauczycielem. W ujęciu Pfeiffera zatem kompetencje językową konstytuują: kompetencja elementarna, kompetencja podstawowa, kompetencja komunikacyjna. Kolejnymi, bardziej zaawansowanymi stopniami są natomiast: interkulturowa kompetencja komunikacyjna, interkulturowa kompetencja negocjacyjna, kompetencja translatoryczna. Interkulturowa kompetencja komunikacyjna zakłada znajomość podstawowych elementów kultury obcej rzeczywistości i umiejętność płynnego i adekwatnego użycia języka. Interkulturowa kompetencja negocjacyjna implikuje dobrą znajomość obcej kultury i bezrefleksyjne użycie języka obcego zbliżone do poziomu języka ojczystego. Kompetencję translatoryczną natomiast Pfeiffer nazywa szczególnym rodzajem kompetencji językowej, gdyż jej opanowanie wymaga od nauczyciela specjalistycznych studiów (Pfeiffer 2001:149).

dzy własną kulturą a kulturą społeczeństwa, którego język jest przedmiotem nauki; rozumienie punktu widzenia i tradycji członków innej kultury; tolerancję i bezkonfliktowe kontaktowanie się z przedstawicielami innej kultury (Komorowska 1999:20)

- *kompetencja wychowawcza* oraz stanowiąca jej podstawę kompetencja moralna, obejmują swym zakresem wychowanie w duchu tolerancji, odpowiedzialności i przestrzegania norm zgodnych z humanistycznymi wartościami (Zawadzka 2004:111)
- *kompetencja metodyczna*, definiowana przede wszystkim jako „umiejętność tworzenia i przeprowadzania efektywnych procesów glottodydaktycznych” (Pfeiffer 2001:195). Tak postrzeganą kompetencję rozumiem także w kategoriach funkcji nauczycielskich chęci i umiejętności partnerskiego współdziałania ze swoimi uczniami, dzięki czemu każdy z nich może doznawać poczucia podmiotowości i (lub) współpodmiotowości na każdym etapie procesu dydaktycznego (Kujawiński 2000:473)
- *kompetencja pedagogiczna* pokrywa się częściowo z kompetencją metodyczną. Jak jednak podkreśla Werbińska (2004) obejmuje ona tę sferę wiedzy i umiejętności nauczyciela, która umożliwi mu organizowanie procesu dydaktycznego niezależnie od wykładanego przezeń przedmiotu (Werbińska 2004:21)
- *kompetencja psychologiczna* obejmuje swym zakresem przede wszystkim kompetencję komunikacyjną wyrażającą się w znajomości zasad komunikacji międzyludzkiej, a tym samym umiejętności efektywnego porozumiewania się i współdziałania z uczniami. Jak podkreśla Werbińska (2004) jej osią jest przede wszystkim pozytywna postawa wobec ucznia, wyrażająca się m.in. w stosowaniu pochwał oraz umiejętności motywowania uczniów do nauki (Werbińska 2004:20/por. Komorowska 1993). W świetle powyższego kompetencja psychologiczna zwana bywa też niekiedy kompetencją emocjonalną
- *kompetencja innowacyjno – kreatywna* definiowana jest przez Smak (1996) jako „stan indywidualnych zdolności do przetwarzania właściwie sformułowanej idei zmiany jakościowej, mającej na celu polepszenie wyników działalności pedagogicznej w określonej dziedzinie” (Smak 1996:147). W świetle powyższego kompetencja ta polega na różnicowaniu projektów kształcenia oraz metod i technik nauczania w zależności od możliwości i potrzeb uczniów, a przede wszystkim na dokonywaniu przez nauczyciela pogłębionej analizy i krytycznej oceny własnej działalności pedagogicznej (Szempruch 2000).

Ze względu na zmiany w koncepcji uczenia się i nauczania Zawadzka (2004) akcentuje ponadto, aby tak wyróżnione kompetencje nauczyciela języków obcych porównać do kompetencji menedżerskich, których istotę, podobnie jak i nauczycielskich, stanowi przecież planowanie, kierowanie oraz dążenie do optymalnych rozwiązań (Zawadzka 2004:236).

O konieczności nasycenia kompetencji zawodowych nauczyciela wymiarem refleksyjnym, przekonuje także Płusa (1990). Wprawdzie, moim zdaniem, przyjęte przez niego kryteria wyróżniania elementów składowych, jak i poszczególnych poziomów kompetencji glottodydaktycznej nie są do końca jasne, jak również sam autor nie

wskazuje na żadne relacje pomiędzy kompetencją glottodydaktyczną a kompetencją glottometodyczną, który to termin postuluje wprowadzić. Niemniej jednak, abstrahując od powyższych uwag, Płusa, omawiając oba te pojęcia, wskazuje w definicji każdego z nich na konieczność dopełnienia ich umiejętnością indywidualnego analizowania rzeczywistości edukacyjnej. I tak, zdaniem Płusy, kompetencję glottodydaktyczną konstituują składowe takie jak: kompetencja sytuacyjna, kompetencja interakcyjna oraz kompetencja interpretacyjna. Na strukturę kompetencji glottometodycznej natomiast składają się między innymi: umiejętność przystosowania się do zmieniających się warunków nauczania, umiejętność modyfikowania i ulepszania procesów glottodydaktycznych, umiejętność analizowania i oceny własnej działalności (Płusa 1990:21).

Ciekawe, a jednocześnie zarazem najszersze, ujęcie interpretacyjne kompetencji glottodydaktycznej stanowi koncepcja Barbary Gruczy (1988). Można powiedzieć, że właśnie taki sposób zdefiniowania kompetencji stanowi pewnego rodzaju podsumowanie jakże niekiedy dalekich od siebie prezentowanych powyżej koncepcji, a tym samym pozwala ową definicję, w moim odczuciu, traktować jako nadrzędną w stosunku do pozostałych.

Bliski jest mi zatem pogląd Barbary Gruczy (1988), która opierając się na koncepcji glottodydaktyki zaproponowanej przez Franciszka Gruczę (1983, 1984), postuluje, aby kompetencję glottodydaktyczną zdefiniować jako „zbiór właściwości, które posiada/powinien posiadać nauczyciel języka obcego i które to właściwości umożliwiają mu wykonywanie jego funkcji w procesie glottodydaktycznym” (Barbara Grucza 1988:84).

W powyższym ujęciu definicyjnym odnaleźć można także odniesienie do zaakcentowanego przeze mnie pożądanego wymiaru interpretacyjnego kompetencji, które wyraża się w poglądzie Franciszka Gruczy (1993), iż tak pojmowaną kompetencję glottodydaktyczną, podobnie jak i kompetencję językową, należy rozumieć „kreatywnie”. Chodzi bowiem o to, by nauczyciel języków obcych potrafił opierając się na tej kompetencji nie tylko dobierać lecz przede wszystkim samodzielnie „obmyślać, stosowne metody czy procedury postępowania w zależności od sytuacji” (Franciszek Grucza 1993:29) w procesie glottodydaktycznym.

Autorka definicji akcentuje ponadto, iż pojęcie kompetencji glottodydaktycznej należy uznać za gradualne, analogicznie do kompetencji językowej mówcy – słuchacza możemy bowiem mówić jedynie o bardziej lub mniej kompetentnym glottodydaktycznie nauczycielu (Barbara Grucza 1993:155). Przyczyny takiego stanu rzeczy można dopatrywać się w fakcie, iż żadnej klasyfikacji właściwości glottodydaktycznych nie można uznać za ostateczną i skończoną, a w konsekwencji nie można mówić o kompetencji glottodydaktycznej nauczyciela jako o atrybucie, który on rozwinął w stopniu całkowitym bądź w ogóle nie rozwinął (Torenc 2007:164). Równocześnie „z rozwojem wiedzy glottodydaktycznej i zmianą uwarunkowań społecznych procesu glottodydaktycznego, nauczyciel języka obcego musi rozwijać nowe właściwości glottodydaktyczne, relewantne dla jego działalności” (Barbara Grucza 1993:155) zawodowej. Jednocześnie część posiadanych przez niego właściwości może tracić z biegiem czasu na znaczeniu. Oznacza to, iż dokonanie raz na zawsze opisu wszyst-

kich właściwości glottodydaktycznych, które powinien mieć nauczyciel języka obcego nie jest możliwe; „można natomiast przyjąć, że im szerszy, bogatszy jest repertuar właściwości glottodydaktycznych nauczyciela, tym większa jest jego kompetencja glottodydaktyczna” (ibid.:156).

W świetle powyższego ważne jest zaakcentowanie możliwości rozwijania omawianej kompetencji:

- kompetencja glottodydaktyczna podlega przeobrażeniom w toku życia nauczyciela, a tym samym dokonuje się jej restrukturyzacja,
- kompetencja glottodydaktyczna należy do dyspozycji wyuczalnych, których nauczyciel może nabyć w toku edukacji, a także przez wykorzystywanie swego doświadczenia,
- kompetencja glottodydaktyczna „jest zawsze własnością konkretnej osoby” (Torenc 2007:164). W związku z tym rozwijanie kompetencji glottodydaktycznej nauczyciela przebiega w każdym przypadku inaczej, w zależności od możliwości i celów danej osoby, a czynniki sprzyjające rozwijaniu kompetencji glottodydaktycznej mogą być natury zewnętrznej lub wewnętrznej (ibid.)

W takim postrzeganiu natury kompetencji glottodydaktycznej odnaleźć można analogię do pojmowania istoty kompetencji zawodowych w ujęciu Wallace (1995) i Wysockiej (2003), którzy podobnie jak i Franciszek Grucza (2000) podkreślają, że pojęcie ‘kompetencja zawodowa’ ma charakter dynamiczny.

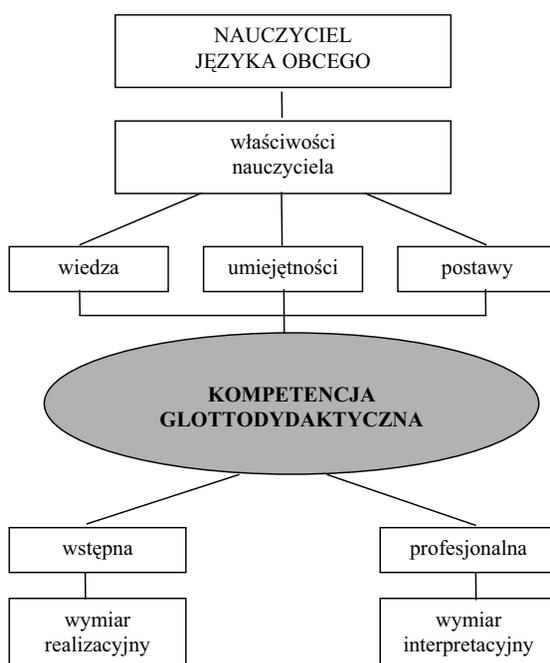
W świetle powyższego Wallace (1995), dokonując klasyfikacji kompetencji nauczyciela języka obcego, wyróżnia kompetencję wstępną (*initial competence*), przez którą rozumie formalne (poświadczony dyplomem), stwierdzenie, że ktoś spełnia stawiane mu wymagania i jest już uprawniony do wykonywania zawodu. Kompetencję tę przeciwstawia kompetencji profesjonalnej (*professional competence*) *sensu stricto*, określanej jako „ruchomy cel lub horyzont, w którego stronę profesjonaliści zmagają się przez całe swoje zawodowe życie, lecz nie są w stanie tego celu w pełni osiągnąć” (Wallace 1995:58 w: Wysocka 2003:11) także z powodu wielu zmiennych, do których bez wątpienia zaliczyć należy także stale pogłębiające się rozumienie natury zawodu. Podkreśla to także Franciszek Grucza (2000) mówiąc, iż proces rozwijania kompetencji glottodydaktycznej jest procesem ciągłym i z tego powodu nikt nie jest w stanie opanować tejże kompetencji w pełnym i absolutnym zakresie (Franciszek Grucza 2000:28). W konsekwencji oznacza to zatem także, iż każdy nauczyciel znajduje się na jakimś etapie rozwoju kompetencji glottodydaktycznej i nie może być mowy o nauczycielu, który nie dysponowałby żadną kompetencją glottodydaktyczną (Torenc 2007:164).

Bazując zatem na zaprezentowanych powyżej koncepcjach kompetencji glottodydaktycznej ujmuję ją w sposób następujący:

- kompetencję glottodydaktyczną utożsamiam z pojęciem kompetencji zawodowej nauczyciela języka obcego, pamiętając, że kompetencja ta nie jest właściwością obserwowalną wprost, a jej przejawem są jedynie działania nauczyciela w procesie glottodydaktycznym, na podstawie których można wnioskować o kompetencji,

- kompetencja glottodydaktyczna, obejmuje kompetencję wstępną oraz kompetencję profesjonalną,
- przyjmuję, że wstępna kompetencja glottodydaktyczna będzie miała wymiar przede wszystkim realizacyjny,
- przyjmuję, że profesjonalna kompetencja glottodydaktyczna powinna mieć wymiar interpretacyjny,
- kompetencję glottodydaktyczną oraz jej wyżej wymienione „podkategorie” konstytuują właściwości nauczyciela języka obcego,
- zbiór właściwości zawiera takie składowe jak: pewien kanon wiedzy, umiejętności oraz szeroko rozumiane postawy, które uznaję za czynnik niezbędny dla rozwoju kompetencji glottodydaktycznej.

Założenia te ilustruje poniższy schemat:



Schemat 1: Struktura kompetencji glottodydaktycznej (opracowanie własne).

Reasumując poczynione w tym artykule rozważania, pragnę zauważyć, iż dokonany przegląd klasyfikacji kompetencji nauczyciela języka obcego jest niewątpliwie daleki od ujęcia pełnego i wyczerpującego. Jego celem jest jednak przede wszystkim ukazanie złożoności i wielowymiarowości kompetencji jako osobowościowej dyspozycji nauczyciela, a także zwrócenie uwagi na fakt, jak różnorodne kryteria wyodrębniania kompetencji mogą być stosowane (Stech 2002:19). W świetle powyższego nie waham się mówić za wskazaną w poprzednim zdaniu autorką o „niekończącej się i trudnej do ograniczenia liczbie odmian tychże kompetencji, o niemożności wyczerpania

i zamknięcia listy” (ibid.). Mając świadomość tego, że „opracowania poszczególnych autorów nie mieszczą się w ramach jednej zamkniętej koncepcji rozumienia i klasyfikacji kompetencji zawodowych nauczyciela” (ibid.:20), trzeba bez wątpienia dostrzec sens dalszych poszukiwań, przyjmując jednocześnie postawę otwartości na różnorodność ujęć interpretacyjnych problematyki kompetencji nauczyciela języka obcego.

Bibliografia

- Bąbka I. 1997. „O specyficznych i niespecyficznych kompetencjach nauczycieli” w : *Wychowanie w Przedszkolu*. Nr 8, s. 465-469
- Białek, M. 2009. *Kształcenie międzykulturowe w edukacji językowej*. Wrocław: Oficyna Wydawnicza ATUT
- Czerepaniak – Walczak, M. 1997. *Aspekty i źródła profesjonalnej refleksji nauczyciela*. Toruń: „Edytor”
- Czerepaniak – Walczak, M. 2002. *Świadomość podmiotów edukacji gimnazjalnej – perspektywa pedagogiczna*. Szczecin: „Hogben”
- Czerepaniak – Walczak, M. 2006. *Pedagogika emancypacyjna*. Gdańsk: Gdańskie Wydawnictwo Psychologiczne
- Dudzikowa, M. 1994. „Kompetencje autokreacyjne – czy i jak są możliwe do nabycia w toku studiów pedagogicznych” w: Kwiatkowska, H. (red.) *Ewolucja tożsamości pedagogiki*. Warszawa: PTP, s. 199-212
- Dylak, S. 1995. *Wizualizacja w kształceniu nauczycieli*. Poznań: UAM
- Grucza, B. 1988. „Programy kształcenia nauczycieli języków obcych w Polsce, NRD i RFN a kompetencja glottodydaktyczna”, w : Grucza, F. (red.) *Problemy kształcenia nauczycieli języków obcych*. Warszawa: Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego, s. 77- 89
- Grucza, B. 1993. „O kształtowaniu kompetencji glottodydaktycznej nauczycieli języków obcych” w: Grucza, F. (red.) *Przyczynki do teorii i metodyki kształcenia nauczycieli języków obcych i tłumaczy w perspektywie wspólnej Europy*. Warszawa: Wydawnictwa UW, s.151-159
- Grucza, F. 1983. „Zum Gegenstand und zur inneren Gliederung der Linguistik und der Glottodidaktik“, w: *Kwartalnik Noefilologiczny*, nr 3, s.217-234.
- Grucza, F. 1984. „Lingwistyka, lingwistyka stosowana, glottodydaktyka, translatoryka“, w: *Materiały z X Sympozjum Instytutu Lingwistyki Stosowanej*. Warszawa: Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.
- Grucza, F. (red.). 1993. *Przyczynki do teorii i metodyki kształcenia nauczycieli języków obcych i tłumaczy w perspektywie wspólnej Europy*. Warszawa: Wydawnictwa UW
- Grucza, F. 2000. “Kultur aus der Sicht der Angewandten Linguistik” w: Schlosser, D.H. (red.), *Sprache und Kultur*. Frankfurt/ Main: Peter Lang, s. 17-29
- Koć-Seniuch, G. 2001. „Konteksty rozwoju kompetencyjności zawodowej nauczyciela” w: Ochmański, M. i in. (red.) *Edukacja w perspektywie integracji Europy*. Warszawa: WSP TWP, s. 239-251
- Komorowska, H. 1993. „Rola i styl kierowania a sukces zawodowy nauczyciela języka obcego” w: *Neofilolog*. Nr 6, s. 7-16
- Komorowska, H. 1999. *Metodyka nauczania języków obcych*. Warszawa: WSiP

- Kopperschmidt, J. 1975. „Linguistik und Hochschuldidaktik. Versuch einer systematischen Skizze des Problemfeldes” w: Baumann, H./Pleiners, J. (red.) *Linguistik und Hochschuldidaktik*. Kronberg/Ts
- Kujawiński, J. 2000. „Kompetencje metodyczne nauczyciela stale reformowanej szkoły” w: Koziół, E./Kobyłecka, E. (red.): *Pedagogika wobec problemów wychowania końca XX wieku*. Zielona Góra, s. 472-479
- Kwaśnica, R. 1995. „Wprowadzenie do myślenia o wspomaganianiu nauczycieli w rozwoju”, w: Kwiatkowska H. / Lewowicki T. (red.) *Studia Pedagogiczne LXI. Z zagadnień pedeutologii i kształcenia nauczycieli*. Warszawa: Wydawnictwo Instytutu Technologii Eksploatacji, s. 9-43
- Kwiatkowska, H. 1997. *Edukacja nauczycieli. Konteksty, kategorie, praktyki*. Warszawa: PWN
- Lattmann, U.P. 1978. „Qualifizierung des Lehrers für das Unterrichten“ w: Aregger, K./Lattmann, U.P./Trier, U.P. (red.) *Lehrerbildung und Unterricht*. Bern-Stuttgart: Haupt Verlag, s. 97-106
- Michalewska, T./Kowolik, P. (red.). 2003 *Kompetencje nauczycieli w reformowanej szkole*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
- Parzęcki, R. 1998. „Kwalifikacje i kompetencje zawodowe nauczycieli”, w: Parzęcki, R. (red.), *Współczesne przemiany kształcenia i doskonalenia pedagogicznego nauczycieli*. Bydgoszcz: WSP, s. 23-31
- Pfeiffer W. 2001. *Nauka języków obcych. Od praktyki do praktyki*. Poznań: WAGROS
- Plusa, P. 1990. *Optymalizacja kompetencji w procesie kształcenia i doskonalenia nauczycieli języków obcych. Studium porównawcze i próba modelowania na przykładzie języka francuskiego*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
- Puślecki, W. 2005. „Nauczyciel pełnomocny” w: Moroz, H. (red.) *Rozwój zawodowy nauczyciela*. Kraków: Oficyna Wydawnicza „Impuls”, s. 173-193
- Ricoeur, P. 1989. *Język, tekst, interpretacja*. Warszawa: PIW
- Smak, E. 1996. “Kształcenie nauczycieli do działalności innowacyjnej w wyższych szkołach niepublicznych” w: Bogusz, J./Knap, A. *Wyższe szkolnictwo niepaństwowe w systemie edukacji narodowej*. Warszawa: „Dajasz”, s. 144-152
- Stech, K. 2002. „Kompetencje zawodowe nauczyciela – spojrzenie na problem” w: Ferenz, K./ Koziół, E. (red.) *Kompetencje nauczyciela wychowawcy*. Zielona Góra: Uniwersytet Zielonogórski, s. 11-20
- Szatiłow, S.F./Szewiakow, W.N. 1986. “Funktional-inhaltliche Komponenten der beruflichen Kompetenz eines Fremdsprachenlehrers” w: *Deutsch als Fremdsprache*. Nr 3, s. 163-166
- Szempruch, J. 2000. *Pedagogiczne kształcenie nauczycieli wobec reformy edukacji w Polsce*. Rzeszów: WSP
- Torenc, M. 2007. *Nauczanie międzykulturowe – implikacje glottodydaktyczne*. Wrocław: Oficyna Wydawnicza ATUT
- Wallace, M.J. 1995. *Training Foreign Language Teachers*. Cambridge: CUP
- Wawrzyniak, R. 1995. „Kompetencje komunikacyjne nauczyciela w perspektywie emancypacyjnej funkcji szkoły” w: *Forum Oświatowe*. Nr 2, s. 135-141
- Werbińska, D. 2004. *Skuteczny nauczyciel języka obcego*. Warszawa: Fraszka Edukacyjna
- Wojciszke, B. 1989. *Teoria schematów społecznych. Struktura i funkcjonowanie jednostkowej wiedzy o otoczeniu społecznym*. Wrocław: Ossolineum

- Wysocka, M. 2003. *Profesjonalizm w nauczaniu języków obcych*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
- Zawadzka, E. 2004. *Nauczyciele języków obcych w dobie przemian*. Kraków: Oficyna Wydawnicza „Impuls”
- Zespół Konsultacyjny Departamentu Doskonalenia Nauczycieli Ministerstwa Edukacji Narodowej. 1997. *Standardy wykształcenia zawodowego nauczycieli*. Warszawa: MEN

Abstract

The Essence of Glottodidactical Competence of Foreign Language Teachers

Research into the knowledge and skills of a foreign language teacher, just like research in teaching in general, is conducted in two directions, one being developing the model of an *ideal* teacher and the other being examination of the *actual* teacher. However, regardless of which direction the research will focus on, the ultimate goal for either of them remains unchangeably to discover the properties that an effective foreign language teacher has or should have (Grucza, Barbara 1988:77). This is related to the attempt to answer the question of what distinguishes this profession from others, what special attributes the teacher has, i.e. what they know, what they can do, and eventually what makes up their competence.

The analysis of relevant studies proves, however, that the answers proposed to the above questions are not exhaustive, and many of them cast further doubts. A number of researchers participate in this quest, but as Franciszek Grucza (1993) emphasizes, in spite of particular authors' attempts to classify the attributes of philology graduates, education of foreign language teachers is probably the least recognized link in the whole glottodidactical process. This is because even the most basic properties constituting competence of a foreign language teacher have not been sufficiently scrutinised and determined (Grucza, Franciszek 1993:7nn). In the light of the above, it can be stated that one of the core objectives of glottodidactics was and still is the quest for the answer to the question of the essence of glottodidactical competence, and thus of how to develop the teacher's relevant glottodidactical properties (Grucza Barbara 1993:156). My study is a humble attempt to achieve that.

Bonifacy Miązek

Końskie

Jana Paławskiego monografia o twórczości Wiesława Myśliwskiego¹

O twórczości Wiesława Myśliwskiego napisano w Polsce wiele uczonych rozpraw, studiów, szkiców i recenzji. Pisarz zyskał sobie rozgłos już pierwszą powieścią *Nagi sad* (1967), przyjętą entuzjastycznie przez czytelników i krytykę, a w roku następnym wyróżnioną prestiżową Nagrodą im. Stanisława Piętaka. Doszły potem dalsze powieści: *Pałac* (1970), *Kamień na kamieniu* (1984), *Widnokraj* (1996), a po dziesięcioletniej przerwie *Traktat o luskaniu fasoli* (2006). W międzyczasie powstawała twórczość dramaturgiczna: *Złodziej* (1973), *Klucznik* (1978), *Drzewo* (1995), *Requiem dla gospodyni* (2000). Na podstawie trzech pierwszych powieści zostały zrealizowane filmy fabularne według scenariuszy Myśliwskiego. Powstało też wiele widowisk teatralnych i słuchowisk radiowych. Wiesław Myśliwski był też autorem scenariusza do niezrealizowanego serialu na podstawie *Przedwiośnia* Żeromskiego.

Zainteresowanie twórczością tego pisarza wydaje się być więc w pełni uzasadnione. Dodajmy na tym miejscu, że również za granicą jest on coraz częściej wydawany i to wyłącznie dzięki wysokim walorom artystycznym tej prozy, a nie jak to bywało – w niedalekiej jeszcze przeszłości – dzięki politycznej protekcji. Dotychczas przełożono tę twórczość na języki (w kolejności przekładów): niemiecki, angielski, litewski, łotewski, estoński, czeski, bułgarski, rosyjski, rumuński, węgierski, słowacki i ukraiński. Twórca otrzymał też wiele prestiżowych nagród literackich polskich i zagranicznych.

Monografia o twórczości Wiesława Myśliwskiego powstała z badawczej kontynuacji tematu o autorze *Kamienia na kamieniu*, i w ogniwie ogólnopolskiej recepcji tej twórczości jest ona bardzo ważną pozycją, oparta jest bowiem na wieloletnim zainteresowaniu Paławskiego tym pisarzem. Świadczą o tym chociażby dwa tomy studiów *O twórczości Wiesława Myśliwskiego* (Kielce 2001, 2007), zawierające prace krytyczne najwybitniejszych badaczy różnych środowisk uniwersyteckich. Inicjatorem i redaktorem tego wydawnictwa był Jan Paławski, który przedtem już ogłosił kilka rozpraw o pisarzu, jakie teraz zostały wkomponowane w tę monografię.

Praca *O pisarstwie Wiesława Myśliwskiego* została pomyślana według klasycznego wzorca przynależnego dla tego rodzaju dzieł naukowych. Otwierają ją *Wiadomości o pisarzu*, skąd dowiadujemy się, że Wiesław Myśliwski urodził się w Dwikozach koło Sandomierza 25 marca 1932 roku w rodzinie chłopskiej. Jego ojciec Julian pochodził z Ćmielowa, matka Marianna z Dwikóz. Przyszły pisarz do szkoły powszechnej uczęszczał początkowo w Starachowicach, gdzie pracował jego ojciec, a następnie w Dwikozach.

¹ J. Paławski, *A jeśli chodzi o moje pisanie... O pisarstwie Wiesława Myśliwskiego*, Wydawnictwo Uniwersytetu Humanistyczno-Przyrodniczego, Kielce 2011, ss. 180.

W roku 1951 uzyskał maturę w Sandomierzu. Paclawski kreśli dalsze losy Myśliwskiego przywołując najważniejsze wydarzenia z jego życia, takie jak ukończenie polonistyki na KUL-u w roku 1956 (praca magisterska u prof. Ireny Sławińskiej), zatrudnienie w Ludowej Spółdzielni Wydawniczej w Warszawie, stanowisko redaktora naczelnego „Regionów” (1975–1999) i „Sycyna” (1994–1999), a więc uwypuklenie takiej działalności, która miała znaczny wpływ na życie i charakter pisarstwa Myśliwskiego.

Temat główny można podzielić na dwa zasadnicze bloki. Pierwszy z nich *Przestrzeń chłopska, dworska i mieszczańska* omawia w porządku chronologicznym powieści i dramaty Myśliwskiego. W bloku drugim zatytułowanym *Syntezy* – analizie poddane zostały właściwości warsztatu pisarskiego określone tutaj jako *Zjawiska estetyczne, Publicystyka* oraz *Idee i intencje*. Pracę kończy krótka bibliografia przedmiotowa wybranych opracowań zwartych i indeks osób.

W bloku pierwszym, który otwiera szeroki wachlarz tematyczny twórczości Wiesława Myśliwskiego na uwagę zasługuje pewna propozycja metodologiczna. Paclawski wprowadza poprawkę: w tym pisarstwie obok wsi jako siedliska chłopów przedstawiono również dwór, a w konfiguracji tematycznej znalazło się także sporo miejsca dla miasta. Dotychczas Myśliwski bez reszty zaliczany był do nurtu chłopskiego, lecz tak naprawdę sprawdza się to jedynie w powieści *Kamień na kamieniu*, znakomitym dziele o zakroju epeicznym. Dwór doczekał się swojego portretu w *Pałacu*, zaś *Widnokrąg* i *Traktat o łuskaniu fasoli* – to w dużym stopniu utwory o społeczeństwach miejskich, zróżnicowanych zresztą pod wieloma względami. Uwaga ta, logiczna i widoczna przy lekturze tej twórczości jest ważnym spostrzeżeniem. Dotychczasowa krytyka nie zajmowała się tymi sprawami.

Jan Paclawski omawia kolejno wszystkie powieści Myśliwskiego, poczynawszy od *Nagiego sadu* aż po ostatni *Traktat* akcentując zwłaszcza zewnętrznotekstowe sytuacje charakterystyczne dla kulturowego kręgu wypowiedzi. Oczywiście, w tym wypadku byłoby rzeczą najprostszą wynotowanie miejsc szczególnie wywartościowanych w poszczególnych utworach (mam tu na myśli skalę wartości teoretycznoliterackich) w niektórych miejscach przypomnienie nawet akcji utworu, ale w ten sposób recenzent dałby jedynie obszernie streszczenie pracy, gdzie nie zawsze byłaby możliwość zaakcentowania walorów godnych uwagi.

Wybrałem drogę inną. Nie bardzo nawet wiem czy lepszą, ale z pewnością pozwalającą lepiej uwypuklić sens artystyczny samych utworów, a przy tym tu i tam przywołać zalety sztuki interpretacji Paclawskiego. Bo w tego rodzaju pracach o szerokim zakresie syntetycznym jesteśmy zawsze świadkami pewnego rytuału – podania klucza odczytań. Właśnie. Autor pracy *Wiesław Myśliwski* dokonuje poniekąd sakralnego obrzędu polonistycznego odtajemniczenia nie zawsze łatwych – przyznajmy tutaj szczerze – powieści tego twórcy. Niełatwych, bo aż za bardzo obciążonych konfliktami i śmiercią. Twórczość ta była przecież wrażliwym diagnozowaniem tamtych lat, tamtej kultury oficjalnej, tamtych warunków życia. Tamtych ludzi.

Wszystkie akcje powieściowe Myśliwskiego dzieją się w „tamtych czasach”, a opisane wydarzenia mają charakter modelowy. Weźmy np. *Pałac*. Nie ma w nim ściśle określonego miejsca, nie ma dokładnego czasu wydarzeń, bo jak stwierdza Paclawski, wypadki nurtujące w siatce narracyjnej mają mieć wymowę symbolu, przybrać

status ogólny, być właśnie modelem. Wojna, która się toczy nie dla wszystkich przynosi upragnione wyzwolenie. Właściciel pałacu, chociaż nigdy nie był kolaborantem, ucieka panicznie przed nadciągającą armią, bo wie co go czeka. „Taki pan, a uciekał jak zwykli ludzie, w strachu, przerażeniu, a jeszcze niecierpliwie kłuł laską stangreta, aby prędzej konie wydłużył” – komentuje pastuch Jakub siedząc na progu owczarni. Ten sam Jakub-dziedzic, nieco później, kiedy wejdzie na pańskie pokoje i zapadnie w pijacki sen, przejmuje systemy norm i zachowań byłego właściciela pałacu. Powracają znowu polowania, bez troskie bale, lekceważenie i ponizanie ludzi. To już – aby zacytować Paławskiego: „Feudał ponadczasowy, z prerogatywami, które bogactwo i ustrój społeczny mu zapewniają”. Jaki ustrój? „Feudał ponadczasowy”? Czy to aby nie wizja nowej władzy? W tym wypadku nie tylko Myśliwskiego, ale również publicystyczne skrótury Paławskiego trzeba czytać z uwagą.

Paławski zresztą, a to powinno być powiedziane, jest daleki od aktualnych przymiarek polityczno-socjalnych szablonów. Jego zainteresowania idą w kierunku klasycznego rozbioru dzieła, a więc temat, bohater, narracja, problematyka temporalna (ostatni termin powtarzany z upodobaniem). Wszystko to poparte solidnymi cytatami z omawianych utworów, opatrzone naukowym komentarzem, uniwersytecką wykładnią, dokonaną precyzyjnie, z użyciem „narzędzi” krytycznoliterackich. Ale Paławski to nie tylko poetyka tekstu. To również czujna uwaga syntezy i detektywistyczne odnotowanie pewnych zjawisk o charakterze motywu, czy może lepiej – sytuacji mających cechy powtarzalności. Dla przykładu jedna z nich. Chodzi o ewolucję awansu chłopstwa, bo i ten problem został odnotowany na marginesie niektórych powieści.

Paławski zauważa, że społeczny awans chłopca pisarz dokonuje w tej prozie poprzez oświatę i reformę rolną, a jeszcze wyraźniej przez udział w walce z okupantem. I tak, np. w *Nagim sadzie* i *Pałacu* chłop upatruje swój społeczny awans w stawianiu się panem albo przez wykształcenie albo przez przejęcie dworskiej ziemi. W dwu innych utworach chłopski mieszkaniec wsi nie tyle walczy o egzystencję, ale już o społeczną i polityczną nobilitację. W powieści *Kamień na kamieniu* dziedzic przekazuje tradycję swojej warstwy chłopu, w postaci konia i szabli, symboli walki wyzwoleniczej, w dramacie *Klucznik* podobną rolę odgrywają rekwizyty szlacheckiego pasa i karabeli, które hrabia przekazuje Kazimierzowi. A kiedy ten całą tę scenę traktuje jako jaśniepańską zabawę, hrabia odpowiada, że jego klucznik również może być panem, bo „jeżeli nawet syn zwykłego cieśli Bogiem został, czemuż ty nie mógłbyś być na moim miejscu...”.

Rozdział II zatytułowany *Syntezy* został podzielony na trzy podrozdziały: *Zjawiska estetyczne*, *Publicystyka* oraz *Idee i intencje*. W uwagach wstępnych do tego bloku Jan Paławski pisze, że prozę Wiesława Myśliwskiego, zwłaszcza tę dotyczącą środowiska chłopskiego i dworskiego, należy uznać za twórczość ze wszech miar nowoczesną, bo zrywa z wieloma przestarzałymi kalkami, jakie były dotychczas praktykowane w opisie tych środowisk. Wprowadza nowy sposób ujmowania tematyki, korzysta z wielu pomysłów formalnych wnoszących do techniki pisarskiej przemyślenia awangardowe. Niektóre te właściwości były już sygnalizowane przez autora monografii w rozdziale pierwszym, rozdział drugi przynosi wiele szczegółowych uzupełnień o charakterze pewnych odbić autobiograficznych, choć również dotyczących eksperymentalnej techniki pisarskiej Myśliwskiego.

Podrozdział *Publicystyka* to ważne źródło wiedzy o pisarzu, daje bowiem możliwość konfrontacji sądów interpretacyjnych z jego własnymi poglądami, a przede wszystkim, jak chce Paclawski uzupełnia obraz autora o bogatą sferę zjawisk psychologicznych, warsztatowych i raz na zawsze ustala wiele spraw dotyczących poglądów pisarza na temat kultury chłopskiej. Przytacza też ważną deklarację twórcy wyrażoną kiedyś w jednym z wywiadów: „w kulturze chłopskiej interesują mnie trzy plany: plan językowy, plan egzystencjalny oraz plan metafizyczny”. Ważnym przyczynkiem dla zrozumienia problematyki kultury chłopskiej tego twórcy jest również szkic *Kres kultury chłopskiej*, wydany jako druk okolicznościowy, który Jan Paclawski nazywa tekstem „kanonicznym” dla właściwego zrozumienia terminologii, a nade wszystko dla zrozumienia różnic między kulturą chłopską a kulturą ludową. Bo chociaż semantyka tych słów jest zbliżona, ich znaczenie pozostaje w dalszej konsekwencji zupełnie inne. Kultura ludowa to przecież nic innego jak tylko zjawisko kulturowe różnych grup społecznych, gdy kultura chłopska jest najściślej powiązana z jego historią, z jego społeczną samotnością, z pewnego rodzaju opozycją wobec innych klas, a nade wszystko z cierpieniem i milczeniem.

Ostatni już problem, jaki na koniec przyjdzie uwzględnić, to swojego rodzaju pytania o światopogląd Wiesława Myśliwskiego wpisany w jego teksty literackie. Paclawski rozważa te kwestie na końcowych stronach swojej monografii, sumując niejako pytania i odpowiedzi stawiane tej twórczości. Nie ukrywa zresztą, że to właśnie sam twórca nakreśla kierunek badań, a na potwierdzenie tego stanowiska przytacza jego słowa: „z kultury chłopskiej wynika określony system filozoficzny – bardzo praktyczny, odpowiadający na pytanie: jak żyć mimo, nawet w najgorszych warunkach, jak przetrwać”. Odpowiedź Paclawskiego brzmi: nie szukajmy daleko. Współczesna tematyka wyrasta na współczesnych zasadach filozoficznych, więc najłatwiej prześledzić w tej twórczości nawiązania do egzystencjalizmu. Tezy tego kierunku postrzega prawie we wszystkich powieściach, począwszy od *Nagiego sadu*. Wyraźne ślady egzystencjalizmu upatruje również w niektórych dramatach, zwłaszcza w *Złodzieju* i *Kluczniku*.

Czas na kilka zdań zamykających. Jan Paclawski dobrze jest znany w kręgach polonistycznych naszego kraju, jako niezwykle rzetelny i odważny badacz najnowszej literatury polskiej. Ogłosił wiele prac (m. in. o Gombrowiczu, Herlingu-Grudzińskim, Strykowski, Putramencie, Mortonie, Pruszyńskim, Konkolewskim) – o fundamentalnym znaczeniu nie tylko dla dalszych badań, co przede wszystkim wpisujących te nazwiska wielki register historii literatury polskiej wyraźnie zakreślając ich znaczenie i rangę. Położył też wielkie zasługi w recepcji twórców Ziemi Świętokrzyskiej, będąc inicjatorem i redaktorem od roku 1983 periodyku „Pisarze regionu świętokrzyskiego” (dotychczas ukazało się dwanaście numerów). Pomijam tutaj dydaktyczne dokonania Paclawskiego-profesora w kształceniu nowych kadr polonistycznych.

Monografia Jana Paclawskiego *O pisarstwie Wiesława Myśliwskiego* jest najbardziej udokumentowaną i obiektywną pracą sumującą w pewnym sensie całą dotychczasową wiedzę krytyczną, jaką dysponujemy o tym twórcy, ale również poszerzającą i wzbogacającą o nowe ustalenia krytycznoliterackie. Jest ona kluczem interpretacyjnym dla pełnego zrozumienia twórczości Myśliwskiego.

O trzech adaptacjach *Potopu* Henryka Sienkiewicza

Na wstępie powiedzmy o dwóch ważnych – z punktu widzenia naszych rozważań – tendencjach, zaistniałych w literaturze pozytywistycznej. „Sytuacja Polski porzobiorowej – stwierdza Ryszard Waksmund – nie sprzyjała preferowaniu literatury wolnej od zobowiązań patriotycznych i dydaktycznych. Cenzura zaborców sprawiła, że książki dla dzieci i młodzieży traktowano jako narzędzie pacyfikacji sumień”¹. O zwiększonym zapotrzebowaniu w wieku XIX na powieść historyczną dla młodzieży, zapotrzebowaniu będącym naturalną konsekwencją ówczesnej sytuacji Polski (utrata niepodległości, wprowadzenie do szkół podręczników deformujących prawdziwy bieg wydarzeń, likwidacja bądź znaczne zmniejszenie liczby godzin historii), przypomina także Krystyna Kuliczkowska: „Napisanie bodaj jednej powieści historycznej autorzy uważali za swój patriotyczny obowiązek. [...] Chcieli młodemu pokoleniu, wychowanemu w latach niewoli, «przypomnieć heroiczne czyny» ich przodków, nie dopuścić do prymatu «małych pragnień i małych wartości», wpoić w młode umysły przekonanie, że nie wolno «wątpić o wartości narodowej» [...]”². Zainteresowanie tematyką historyczną było w tamtych latach tak duże, że twórcy nie tylko pisali powieści adresowane do młodego odbiorcy, ale również adaptowali, czyli dostosowywali do możliwości percepcyjnych i intelektualnych nieletniego czytelnika prozę historyczną pierwotnie przeznaczoną dla dorosłych. Takim zabiegom szczególnie często poddawano powieści Henryka Sienkiewicza, jego twórczość – podkreśla Bogdan Zakrzewski – „[...] stanowi reprezentatywny przykład praktyk adaptacyjnych, niemający odpowiednika w naszej literaturze”³.

W dobie pozytywizmu – co z kolei wiązało się z realizacją hasła pracy u podstaw, edukowania maluczkich, niesienia kaganika oświaty najuboższym – bardzo popularna stała się też praktyka przerabiania arcydzieł literatury wysokoartystycznej. Zabiegom adaptacyjnym poddano szereg utworów; na podstawie *Dziurdziów* Elizy Orzeszkowej powstała *Czarownica* (1899), na kanwie *Placówki* Bolesława Prusa stworzono powieść *O ojcowiznę, czyli jak sobie jeden chłop z Niemcami poradził* (1899), uproszczona wersja *Chaty za wsią* Józefa Ignacego Kraszewskiego otrzymała tytuł *Cygańskie dziecko* (1890). *Trylogię* Sienkiewicza opracowywano wielokrotnie,

¹ R. Waksmund, *Literatura popularna a literatura dla dzieci i młodzieży*, w: *Słownik literatury popularnej*, pod red. T. Żabskiego, Wrocław 1997, s. 217.

² K. Kuliczkowska, *Literatura dla dzieci i młodzieży w latach 1864–1918*, Warszawa 1975, s. 46–48.

³ B. Zakrzewski, *Sienkiewicz dla maluczkich*, „Pamiętnik Literacki” 1966, z. 3, s. 168.

niektórych pozycji – o czym informuje Julian Krzyżanowski⁴ – nie odnotowują żadne bibliografie, były to bowiem książki wydawane w ośrodkach prowincjonalnych. Najpopularniejsze adaptacje *Potopu* stworzyli: Jadwiga z Szetkiewiczów Janczewska, Janina Sedlaczkówna oraz Władysław Grzymałowski.

Przybliżmy sylwetki tych autorów. Janczewska (1856–1941) była młodszą siostrą pierwszej żony Sienkiewicza. Odebrała staranne wykształcenie, przejawiała zdolności malarskie, a zdaniem przyszłego Noblisty – także literackie. Jak wspomina Maria Kornilowiczówna, odznaczała się niespotykaną urodą, „miała [...] cudowne, niesłychanie jasne popielatoblond olbrzymie włosy. I – co gorzej – jeszcze jaśniejszą, jakby wyblakłą, «owsianą» oprawę oczu. Dodawało to oryginalności, lecz piękne nie było”⁵. Sienkiewicz nazywał swą szwagierkę różnorako: Biała pani, Mały wróbelek, Mimoza, Dzideczek jasny i śliczny, Betsy, Szarotek kochany i najmiłszy, Kocie, Żabo (ze względu na fizjonomię – szeroko rozstawione oczy, zgrabne, nieco kokieteryjne ruchy) oraz Mgło, gdyż naturę miała subtelną i delikatną⁶. Około 1880 r. Janczewska – wówczas jeszcze Szetkiewiczówna – poślubiła znanego przyrodnika, przyszłego profesora botaniki i rektora Uniwersytetu Jagiellońskiego, Edwarda Janczewskiego. Z tego związku przyszedł na świat syn, Edward Walery. Przyjaźń Sienkiewicza z Janczewską trwała dość długo, praktycznie od pierwszego ich spotkania w Wenecji w 1879 r. aż do śmierci pisarza. Dowodem tej zażyłości są listy Sienkiewicza do Janczewskiej; pierwszy pochodzi z 17 września 1879 r., ostatni z 5 października 1916 r. Jak informuje Bokszczanin⁷, korespondencja ta jest bardzo obfita, obejmuje ponad pół tysiąca listów, dokładnie 564 listy. Zdaniem Krzyżanowskiego listy adresowane do Janczewskiej, w których pisarz dzieli się ze szwagierką bardzo osobistymi przeżyciami, zdradza plany artystyczne, stanowią „[...] coś w rodzaju [...] pamiętnika, bardzo nieraz intymnego i szczerego”⁸. Janczewska przygotowała adaptację *Potopu* dla ludu, zatytułowaną *Obrona Częstochowy. Opowiadanie z czasów wojny szwedzkiej przerbione przez S.J. z powieści „Potop” Henryka Sienkiewicza* (Warszawa 1902).

Sedlaczkówna (1868–1899) pisarka, poetka, pedagog, naczelna redaktor dwutygodnika dla kobiet „Przedświt”. Urodziła się we Lwowie i tam spędziła całe swoje życie. Otrzymała staranne wykształcenie domowe, a następnie ukończyła seminarium nauczycielskie. Najpierw podjęła pracę pedagoga, potem zaś redaktora. Drukiem ogłosiła kilkanaście powieści, opowiadań i szkiców historycznych, poświęconych Tadeuszowi Kościuszce (*O życiu i czynach Tadeusza Kościuszki* – 1888), Konstytucji 3 maja (*Rocznica 3 maja* – 1891, *O Sejmie Czteroletnim i Konstytucji 3 maja* – 1892), konfederacji barskiej (*Mały a zasłużony, powieść dla młodzieży z czasów konfederacji barskiej* – 1894), Adamowi Mickiewiczowi (*Adam Mickiewicz, jego życie i dzieła* –

⁴ Zob. J. Krzyżanowski, *Pokłosie Sienkiewiczowskie*, Warszawa 1973, s. 563.

⁵ M. Kornilowiczówna, *Onegdaj. Opowieść o Henryku Sienkiewiczu i ludziach mu bliskich*, Warszawa 1972, s. 73.

⁶ Zob. B. Wachowicz, *Marie jego życia*, Warszawa 1985, s. 274.

⁷ Zob. M. Bokszczanin, *Listy Sienkiewicza do Jadwigi Janczewskiej*, w: H. Sienkiewicz, *Listy*, t. II, cz. 1: Jadwiga i Edward Janczewscy. Listy opracowała, wstępem i przypisami opatrzyła M. Bokszczanin, Warszawa 1996, s. 15.

⁸ J. Krzyżanowski, *Henryka Sienkiewicza żywot i sprawy*, Warszawa 1966, s. 87.

1898). Opublikowała także kilka dramatów (m.in. *Pod sztandarem kobiety, drobnotka sceniczna w 1 akcie* – 1895; *Wystawa kościuszkowska, obraz sceniczny ze śpiewami dla młodzieży* – 1895). Na łamach „Kraju” Sedlaczkównę pożegnano takimi słowami: „Była to natura niezmiernie idealna, cicha, zapracowana i prawie mistycznie pojmująca swoją służbę publiczną. Biblioteki dla ludu i młodzieży zawdzięczają jej długą litanię doskonałych książek, pisanych z niemałym talentem przystępnego opowiadania. [...] Wydawała także dwutygodnik dla kobiet «Przedświt». Panna Janina nie propagowała w nim jaskrawego feminizmu, ale sama w praktycznym życiu uprawiała najszlachetniejszy jego rodzaj”⁹. Jako adaptatorka *Trylogii* J. Sedlaczkówna wydała: *Ogniem i mieczem. Powieść z lat dawnych Henryka Sienkiewicza dla dorastającej młodzieży opracowała Janina S.* (Złoczów 1896); *Potop. Powieść z lat dawnych Henryka Sienkiewicza dla dorastającej młodzieży opracowała Janina S.* (Złoczów 1896); *Pan Wołodyjowski. Powieść z lat dawnych Henryka Sienkiewicza dla dorastającej młodzieży opracowała Janina S.* (Złoczów 1897).

Grzymałowski, żył prawdopodobnie w latach 1843–1910, urodził się na Białorusi z Juliana Grzymałowskiego i Tekli z Domejków. Utrzymywał się z posady nauczyciela domowego, w takim charakterze pracował w majątku krewnych w okolicach Kowna. Zajmował się popularyzowaniem historii; jego *Dzieje Polski w krótkim zarysie* (Warszawa 1899) doczekały się kilkunastu wydań i były wielokrotnie omawiane, często krytycznie. Interesował się również dziejami Kościoła. Z tego zakresu opublikował: *Nasi święci patronowie* (według Piotra Skargi, Warszawa 1900), *Dzieje Kościoła Powszechnego w krótkim zarysie* (Warszawa 1902), *Żywoty świętych i świątobliwych ludzi* (Wilno 1905). Wydał następujące przeróbki *Trylogii*: *H. Sienkiewicz. Ogniem i mieczem. Powieść historyczna dla dojrzałszej młodzieży. Ułożył W. Grzymałowski* (Warszawa 1901); *H. Sienkiewicz. Potop. Powieść historyczna dla dojrzałszej młodzieży. Ułożył W. Grzymałowski* (Warszawa 1902); *H. Sienkiewicz. Pan Wołodyjowski. Powieść historyczna dla dojrzałszej młodzieży. Ułożył W. Grzymałowski* (Warszawa 1902).

Najwięcej wiemy o genezie *Obrony Częstochowy*. W korespondencji Sienkiewicza do szwagierki kilkakrotnie powraca kwestia „uludowienia” *Potopu*, pojawiają się uwagi na temat *Marcinka*, bo tak – przez wzgląd na głównego bohatera utworu Marcina Otrębę, „włościanina spod Częstochowy”¹⁰ – jak powie o nim narrator – Sienkiewicz nazywał omawianą adaptację. *Obrona Częstochowy* powstała na zamówienie firmy wydawniczej Gebethner i Wolff, która w końcu września 1888 r. zwróciła się do Litwosa z prośbą o przygotowanie *Potopu* dla ludu. W jednym z listów do Janczewskiej czytamy: „Znowu powtórzono prośbę o przerobienie z *Potopu* «Częstochowy». Chcą bić taką przeróbkę w 30 000 egz. – i prawią o takiej doniosłości – że po prostu uczucie obywatelskie nakazuje to zrobić. A przecie zajmie to dość czasu i trudu. – Koniecznie chcą wprawdzie zapłacić po 10 kop. za wiersz, ale co to jest wobec tego, co mógłbym zarobić”¹¹. Sienkiewicz, pochłonięty wówczas pracą nad kolejną powieścią (*Bez dogmatu*),

⁹ Z. R., *Śp. Franciszka Hoszard, Henryk Nagiel i Janina Sedlaczkówna*, „Kraj” 1899, nr 52, s. 16.

¹⁰ J. Janczewska, *Obrona Częstochowy...*, s. 6 (pozostałe cytaty lokalizuję bezpośrednio w tekście, podając w nawiasie numer strony. Pisownię zmodernizowano).

¹¹ H. Sienkiewicz, *Listy*, t. II, cz. 1..., s. 610.

nie mógł osobiście przygotować ludowej wersji swego arcydzieła, toteż zaczął poszukiwać odpowiedniego adaptatora. W tej sprawie zwrócił się do dwóch swych przyjaciółek – Marii Sobotkiewicz, późniejszej Dembowskiej, oraz Jadwigi Janczewskiej. Pomysł zrealizowała ta ostatnia, choć propozycję Sienkiewicza przyjęła bez entuzjazmu, niechętnie. Adaptowanie wątku jasnogórskiego, przystosowywanie go do potrzeb i możliwości intelektualnych ludowego odbiorcy, zajęło Janczewskiej blisko dwa lata. W tym czasie zmagiała się z poważnymi kłopotami zdrowotnymi, toteż Sienkiewicz nie ponaglał jej, przeciwnie – prosił, by się nie przemęczała, zabraniał myśleć o *Marcinku*¹², proponował nawet, iż sam dokończy *Obronę Częstochowy*. W 1890 r. adaptacja była gotowa, a jej kształt – jak wynika ze słów kierowanych do szwagierki – usatysfakcjonował przyszłego Noblistę: „Wczoraj powiedziano mi miłą rzecz z powodu *Marcinka*, którego oddałem w zeszlą jeszcze niedzielę Bogusławskiemu. Otóż zanim oddał, sam przeczytał – i zachwyty ogromne, a szczerze, bo mówił to Leowi, który dopiero mnie powiedział dziwiąc się, że o tym dotąd nic nie słyszał. Kazałem sobie starannie powtórzyć, co mówił; otóż końca pochwał nie było nad wprowadzeniem i prowadzeniem *Marcinka* jako postaci, która całości daje charakter ludowy, a jest przewybornie utrzymana, <tak, jak tylko Sienkiewicz potrafi>. – Piszę to bez żartów i najszczerzą prawdę. Naturalnie, nie powiedziałem ani słowa, że to nie ja przerabiałem cały ten ustęp, bo gdybym był powiedział, nawet tak wytrawny krytyk, jak Bogusławski, czytałby z pewnym uprzedzeniem”¹³.

Przez długie lata *Obronę Częstochowy* błędnie przypisywano Sedlaczkównie; źródłem nieporozumień stał się inicjał S.J., występujący w podtytule opowiadania. „Kryptonim S.J. – wyjaśnia Bokszczanin – łączący w sobie rodowe i mężowskie nazwisko szwagierki Sienkiewicza: z Szetkiewiczów Janczewska lub też imię i nazwisko panięskie Szetkiewiczówna Jadwiga, został mylnie rozszyfrowany przez Estreichera [...] jako: Janina Sedlaczkówna i powtórzony za nim przez A. Bara w *Słowniku pseudonimów i kryptonimów* [...]. Przyczyną omyłki był analogiczny tomik, przerobiony przez Janinę S. [Sedlaczkównę], mianowicie *Ogniem i mieczem*, wydany w Złoczowie w r.1896”¹⁴.

Trudniej mówić o okolicznościach, które złożyły się na powstanie *Potopu dla dorastającej młodzieży* Sedlaczkówny. Z listów Sienkiewicza do Adama Krechowieckiego wynika zaledwie tyle, iż adaptatorka prosiła pisarza nie tylko o zgodę na przerobienie *Trylogii*, ale również na druk jej powieści. Jako dowód niech posłuży fragment korespondencji do Krechowieckiego: „Pani Sedlaczkowa z <Przedświtu> przerobiła *Trylogię* dla dzieci i pyta mnie, czy to pozwolę drukować. Sam nie wiem! Jeśli to jest istotnie przeróbka, a nie przeważnie przedruk żywcem – to dobrze; w przeciwnym razie – nie. Czy by Pan nie był łaskaw spojrzeć na rękopis i rozstrzygnąć tę sprawę doraźnie? Mówiąc między nami, przeróbkę *Trylogii* uważam w zasadzie za niezbyt potrzebną, dzieci bowiem czytają doskonale oryginał, ale jeśli to jest kwestia, na której pani S. dużo zależy pod względem materialnym – i jeśli to jest osoba pracująca w ciężkich warunkach na kawałek chleba, to wołałbym, by sprawa była rozstrzygnięta

¹² Zob. Tenże, *Listy*, t. II, cz. 2 (Jadwiga i Edward Janczewscy). Listy opracowała, wstępem i przypisami opatrzyła M. Bokszczanin, Warszawa 1996, s. 45.

¹³ Tamże, s. 266-267.

¹⁴ Tenże, *Listy*, t. II, cz. 1..., s. 611-612.

w duchu jej żądań.”¹⁵. Jak widać, Sienkiewicz obawiał się o kształt nowych wersji *Potopu* czy *Ogniem i mieczem*, nie był przekonany o przydatności owych przeróbek, dawał na nie zgodę głównie ze względów humanitarnych.

Nie mamy żadnych informacji na temat genezy *Potopu dla dojrzałszej młodzieży* Grzymałowskiego. Adaptator prawdopodobnie nie był znany Sienkiewiczowi, jego nazwisko w ogóle nie pojawia w korespondencji pisarza. Jedno nie budzi wątpliwości – wobec narastającego zapotrzebowania na przeróbki *Trylogii* powieści Grzymałowskiego zostały entuzjastycznie przyjęte przez młodych czytelników. Czytamy o tym w recenzji Anieli Szycówny: „Ktokolwiek w ostatnich latach miał do czynienia z dziećmi, mógł się łatwo przekonać, jak wiele miejsca w ich myślach zajmuje *Trylogia* Sienkiewicza. Zdarzało mi się spotykać chłopców 10-12 letnich, którzy nie tylko czytali *Ogniem i mieczem*, lecz z wielkim uwielbieniem wspominali Skrzetuskiego, Longina, Wołodyjowskiego jako swych ulubionych bohaterów; niekiedy znów starsi chłopcy i dziewczynki lat 15-16 przyznawali, że czytali wprawdzie powieści historyczne Sienkiewicza, ale muszą się do nich raz jeszcze zabrać, bo czytali za wcześniej i niewiele rozumieli; inni jeszcze wstydzili się, że nie znają dzieła czytanego przez rówieśników, ale przerażała ich objętość kilkutomowa. Wobec takiego nastroju przeróbka p. W. Grzymałowskiego z pewnością mieć będzie powodzenie, jakkolwiek nie należy ona do najzręczniejszych”¹⁶.

Przybliżmy teraz *Obronę Częstochowy*, adaptację *Potopu* przeznaczoną dla ludu, adresowaną do mieszkańców wsi. Literatura dla ludu – jak głosi hasło słownikowe – to twórczość realizująca „[...] zadania wychowawcze, patriotyczno-narodowe, religijne i społeczne”, „[...] adresowana do określonego społecznie kręgu odbiorców, rekrutujących się z warstw ludowych [...], niezdolnych i nieprzygotowanych do korzystania w pełni z kultury ogólnonarodowej”¹⁷. Pamiętając o tej definicji, wypada powiedzieć, iż „uludowienie” *Potopu* pod piórem Janczewskiej dokonuje się poprzez wprowadzenie bohatera-chłopa, postaci rekrutującej się z tej samej co odbiorca warstwy społecznej, a przez to bardzo bliskiej ludowemu odbiorcy. Marcin Otręba staje się jakby lustrzanym odbiciem Andrzeja Kmicica; przeżycia Sienkiewiczowskiego herosa stają się jego przeżyciami, wspaniałe czyny Babinicza-Kmicica stają się jego czynami. Prześledźmy to podobieństwo głównego bohatera *Obrony Częstochowy* do chorążego orszańskiego. W tym celu przytoczmy najpierw fragment utworu Sienkiewicza, potem zaś Janczewskiej:

„– Chłopie? – spytał pan Andrzej – a co się to tak świeci?
– Kościół jasnogórski! – odrzekł kmicieć.
– Chwała Najświętszej Pannie! – zakrzyknął Kmicic i czapkę zdjął z głowy, za nim uczynili toż samo jego ludzie.

¹⁵ Tenże, *Korespondencja*, t. I, w: tegoż, *Dzieła*. Wydanie zbiorowe pod red. J. Krzyżanowskiego, T. 55, Warszawa 1951, s. 384.

¹⁶ A. Szycówna, *Sienkiewicz Henryk. Ogniem i mieczem. Powieść historyczna dla dojrzałej młodzieży. Ułożył W. Grzymałowski*, „Książka” 1901, nr 12, s. 462.

¹⁷ R. Górski, *Literatura dla ludu*, w: *Słownik literatury polskiej XIX wieku*, pod red. J. Bachorza i A. Kowalczykowej, Wrocław – Warszawa – Kraków 1991, s. 496.

Po tylu dniach zmartwień, z wątpienia i zawodów uczuł nagle pan Andrzej, że staje się z nim coś dziwnego. Ledwie słowa: «Kościół jasnogórski», przebrzmiały mu w uszach, gdy smutek opadł z niego, jakoby kto ręką odjął. Ogarnęła rycerza jakaś niewypowiedziana bojaźń, pełna czci, ale zarazem nieznaną radość, wielką, błogą. [...] Wstąpiło weń nowe życie i poczęło krążyć po żyłach wraz ze krwią. Odetchnął tak głęboko, jak chory budzący się z gorączki, z nieprzytomności¹⁸;

„– Bracie? – spytał go Marcin – a co się to tak świeci?”

– Kościół Jasnogórski – odrzekł kmiciec.

– Chwała Najświętszej Pannie! – zakrzyknął Marcin i czapkę zdjął z głowy.

Po tylu dniach zmartwień, z wątpienia i niepokoju, uczuł nagle Marcin, że staje się z nim coś dziwnego. Ledwie słowa «Kościół Jasnogórski» przebrzmiały mu w uszach, gdy smutek opadł z niego, jakoby kto ręką odjął. Ogarnęła go jakaś niespodziana bojaźń, pełna czci, ale zarazem nieznaną radość wielką, błogą. [...] Wstąpiło weń jakoby nowe życie i poczęło krążyć po żyłach wraz z krwią. Odetchnął tak głęboko, jak chory, budzący się z gorączki, z nieprzytomności” (s. 19).

Jak widać, Marcin, zbliżając się do jasnogórskiego sanktuarium, doświadcza takich samych przeżyć, jak Kmiciec. Podobnych analogii jest bardzo wiele; Marcin przynosi zakonnikom wieść o planowanym przez Szwedów oblężeniu częstochowskiej twierdzy, w oryginale – jak wiemy – czyni to Kmiciec; Marcin – znów niczym główny bohater *Potopu* – jako pierwszy rozpoznaje nadeżdżające wojska szwedzkie, wypowiada przy tym Kmicicowe słowa: „Na rany Chrystusa! To nie wiatr, to konie! Ucho mam wprawne okrutnie. Idzie moc jazdy... i blisko już są, jeno właśnie wiatr głużył...” (s. 41). Otręba – co także świadczy o jego podobieństwie do Sienkiewiczowskiej postaci – wymierza celny strzał w stronę żołnierza szwedzkiego, bluźniącego przeciwko Najświętszej Pannie; Marcinek Janczewskiej, wchodząc w rolę Kmicica, zachęca do nocnej wyprawy do obozu szwedzkiego, w czasie której rozprawia się z De Fossisem, a następnie ratuje dwóch zakonników, wziętych przez najeźdźców za zakładników. Ten ostatni epizod w hipoteckim relacjonowany jest następująco: „Kmiciec ani się spodziewał, że swymi strzałami uratował prawdopodobnie życie ojcom, bo wskutek nich Miller stanowczo przekonał się, że zakonnicy w ostatnim razie istotnie gotowi są dla dobra Kościoła i klasztoru poświęcić dwóch współbraci. [...] I nazajutrz zaprosił obydwóch uwięzionych zakonników na obiad, następnego zaś dnia odesłał ich do klasztoru. Płakał ksiądz Kordecki na ich widok, wszyscy brali ich w ramiona i zdumiewali się słysząc z ich ust, że właśnie owym wystrzałem winni są ocalenie. Przeor, który poprzednio gniewał się na Kmicica, przywołał go zaraz i rzekł:

– Gniewałem się, bo myślałem, żeś ich zgubił, ale ciebie widocznie Najświętsza Panna natchnęła. Znak to łaski, raduj się!...” (s. 209-210). Opowieść narratora hiper tekstu brzmi niemal identycznie, z tą oczywiście różnicą, iż zamiast Kmicica pojawia się Marcin Otręba.

Janczewska, przypisując włościaninowi spod Częstochowy wiele sukcesów Andrzeja Kmicica, dokonuje – co niezwykle istotne w utworze adresowanym do ludowego od-

¹⁸ H. Sienkiewicz, *Potop*, t. 2, Warszawa 1984, s. 138 (pozostałe cytaty z *Potopu* t. 1-3 lokalizuję bezpośrednio w tekście, podając w nawiasie numer tomu i stronę).

biorecy – heroizacji, idealizacji bohatera-chłopa, czyni zeń ostoję patriotyzmu i wzór religijności. W ten sposób autorka realizuje cel dydaktyczny, pokazuje swemu czytelnikowi postać godną naśladowania. W *Obronie Częstochowy* Kmicicowe wyczyny przejmuje jednak nie tylko Otręba, ale również Piotr Czarniecki, synowiec wielkiego hetmana. W arcydziele Sienkiewicza znajdziemy taki oto opis pana Andrzeja: „[...] odtracił mniei wprawnego puszkarza i sam pracować zaczął. A pracował tak dobrze, że wkrótce, chociaż to był listopad i dzień chłodny, zrzucił tołub lisi, zrzucił żupan i w samych tylko harawarach i koszuli pozostał. Ludziom nieobeznanym z wojną rosło serce na widok tego żołnierza z krwi i kości, dla którego to wszystko, co się działo, ów ryk armat, stada kul, zniszczenie, śmierć – zdawały się być tak zwyczajnym żywiołem jak ogień dla salamandry” (s. 172). W przeróbce *Potopu* zdania te odnoszą się do Piotra Czarnieckiego (s. 63–64); ponadto Janczewska wkłada w usta synowca hetmana słowa należące do Kmicica. Przypomnijmy: tuż po rozbrojeniu granatu Sienkiewiczowski bohater – wówczas nazywany jeszcze Babiniczem – w odpowiedzi na przestrożę Piotra Czarnieckiego, sugerującego, iż ten nadludzki, niezwykle bohaterski wyczyn mógł zakończyć się tragicznie, stwierdza: „Albo to nam prochów nie potrzeba? Nabilibyście mną armatę i jeszcze bym po śmierci napsuł Szwedów!” (s. 175). W utworze Janczewskiej kwestię tę wygłasza młody Czarniecki (w dialogu z hetmanem Zamoyskim), wcześniej zaś wsławił się rozbrojeniem nadlatującego pocisku. Mówiąc o kreacji Czarnieckiego, bez wątpienia wzorowanej na Kmicicu, warto przywołać jeszcze jedną scenę z *Potopu* i *Obrony Częstochowy*. Idzie o rozmowę Babinicza z posłem Kuklinowskim, w opowiadaniu Janczewskiej natomiast o wymianę zdań pomiędzy Czarnieckim i Kuklinowskim; ten ostatni w obu tekstach namawia bohaterskiego obrońcę Jasnej Góry do zdrady; zarówno w *Potopie*, jak i w jego przeróbce otrzymuje taką samą odpowiedź, rzecz jasna w pierwszym przypadku zwerbalizowaną przez Kmicica, w drugim zaś przez Czarnieckiego. Bohater Janczewskiej powtarza za herosem Sienkiewicza: „Tedy słuchajże mnie, panie Kuklinowski (tu pan Czarniecki nachylił się i spojrział w same oczy zabijaki) – jesteś szelma, zdrajca, łotr, rakarz i arcypies!” (s. 121). W *Potopie* przerobionym dla ludu postać szlachcica Andrzeja Kmicica zostaje usunięta w cień; autorka wspomina wprawdzie o panu Andrzeju, ale czyni to stosunkowo późno (dopiero na s. 84) i co więcej – nawet nie wymienia jego nazwiska. Kmicic z *Obrony Częstochowy*, a właściwie pan Andrzej – wysadza kolubrynę, po czym zostaje skazany na śmierć. Janczewska zatem, w przeciwieństwie do Sienkiewicza, wątek Kmicica kończy tragicznie. Z powyższego wynika, iż adaptacja *Potopu* różni się od pierwowzoru pod względem fabularnym; autorka, dostosowując swój utwór do potrzeb i oczekiwań ludowego odbiorcy, rezygnuje z bohatera-szlachcica na rzecz bohatera-włościanina, sławi jego czyny, a przy tym – ze zrozumiałych względów – podkreśla jego ludową proweniencję. Wkłada w jego usta słowa, w oryginale wypowiedziane przez „prostego chłopca”: „Bądź pochwalone Imię Pańskie!... Od trzech dni mówią, iż mogą fortecę wysadzić, czemuż nie wysadzają?” (s. 164).

Z przytoczonych fragmentów *Obrony Częstochowy* widać, iż Janczewska nie przekształca swego utworu pod względem stylistycznym. Zgodnie z życzeniem Sienkiewicza Janczewska odwzorowuje wiele fragmentów *Potopu*, obszerne partie arcydzieła przenosi do opowiadania w postaci niezmienionej. Tak jest chociażby w przypadku opisu

przygotowań jasnogórców do oblężenia. Narrator Sienkiewicza powiada: „Nazajutrz z rana dziwny i niezwykły ruch panował w klasztorze. Bramy były wprawdzie otwarte i nie tamowano przystępu pobożnym, nabożeństwo odbywało się zwykłym trybem, ale po nabożeństwie nakazano wszystkim obcym opuścić obręb klasztoru. Sam ksiądz Kordecki, w towarzystwie pana miecznika sieradzkiego i pana Piotra Czarnieckiego, oglądał szczegółowie blanki i skarpy podtrzymujące mury z wewnątrz i z zewnątrz. Nakazano też tu i ówdzie poprawki” (s. 150). Nadrzędny podmiot mówiący Janczewskiej powtarza niczym echo: „Nazajutrz z rana dziwny i niezwykły ruch zapanował w klasztorze [...] Nakazano też tu i ówdzie poprawki.” (s. 33). Także ksiądz Kordecki z *Obrony Częstochowy* przemawia językiem Sienkiewiczowskiego przeora. Ten ostatni, podnosząc walczących na duchu, stwierdza: „Bramy piekielne nie przemogą mocy niebieskich, uspokójcie się i otuchy w serca nabierzcie. Nie wstąpi noga heretycka w te święte mury, nie będzie luterski, ani kalwiński zabobon guseł swych odprawować w tym przybytku czci i wiary [...]. Nie wejdzie Szwed do tych murów – łaska stąd spłynie i ciemności tak nie zgaszą światła, jako ludzi” (s. 151). Mowa Kordeckiego w przeróbce *Potopu* brzmi identycznie (s. 35); subtelne różnice polegają wyłącznie na zastąpieniu zaimka „jako” formą „jak” oraz na połączeniu dwóch zdań pojedynczych w jedną konstrukcję złożoną. Dodajmy również, iż wystąpienia pana Zamoyskiego w utworze Janczewskiej pozostają w zgodzie z oryginałem. W *Obronie Częstochowy* odnajdziemy szereg opisów przeniesionych z *Potopu* w formie gotowej, traktujących o niezłomności jasnogórców oraz haniebnosci najeźdźców.

Dwie pozostałe adaptacje *Potopu*, przeznaczone – jak czytamy w podtytułach – *dla dorastającej* i *dla dojrzałszej młodzieży* wypada omówić łącznie, ponieważ występują w nich podobne zabiegi adaptacyjne. Sedlaczkówna i Grzymałowski przede wszystkim dynamizują akcję *Potopu*, zajmuje ich wyłącznie wątek Kmicica i Oleńki, pragną jak najszybciej i jak najciekawiej opowiedzieć burzliwe dzieje chorążego orszańskiego, kawalera o wielkiej fantazji, najpierw gwałtownika, podpalacza, porywacza i sprzymierzeńcy zdrajcy – Janusza Radziwiłła, później zaś częstochowskiego Hektora i bohaterskiego obrońcy króla Jana Kazimierza. W celu zintensyfikowania rozwoju wydarzeń autorzy ci albo rezygnują z opisów, które odnajdziemy w pierwowzorze, albo maksymalnie je skracają. Narrator Sienkiewicza rozpoczyna opowieść od prezentacji rodu Billewiczów, wymienia ich posiadłości, omawia koleje losu, potem dość szczegółowo przybliży inne „większe domy” (I, s. 6) w okolicy, by wreszcie poinformować czytelnika o straszliwej wojnie, która w roku 1654 „rozpałała się [...] wzdłuż całej wschodniej ściany Rzeczypospolitej” (I, s. 7). Inaczej postępuje nadrzędny podmiot mówiący przeróbek. W utworze Grzymałowskiego opowiadacz wychodzi od tego, iż „był na Żmudzi możny ród Billewiczów”¹⁹, nie zagłębia się jednak w jego dzieje, powiada o patriarsze Herakliusz Billewicz, następnie wylicza, nie zaś charakteryzuje żmudziankie rody szlacheckie, służące w chorągwi starego Billewicza, w końcu wspomina o roku 1654. Jeszcze bardziej lapidarna jest wypowiedź narratora Sedlaczkówny; na wstępie powiadamia on odbiorcę, iż Billewiczowie to prastary żmudzianki ród, potem przypomina o Herakliusz Billewicz i o zaściankowej szlachcie

¹⁹ W. Grzymałowski, *Potop...*, s. 1 (pozostałe cytaty lokalizuję w tekście. Pisownię zmodernizowano).

laudańskiej, której „[...] był [...] przyjacielem i ojcem”²⁰, nie wymienia żadnego rodu walczącego pod wodzą Billewicza, od razu mówi o wojnie polsko – szwedzkiej.

Aby udowodnić, iż adaptatorzy ograniczają partie opisowe, zestawmy fragmenty tekstu prymarnego i tekstów sekundarnych, odsłaniające przeżycia Kmicica wywołane widokiem króla Jana Kazimierza. Narrator Sienkiewicza – jak zwykle drobiazgowy i niezwykle skrupulatny powiada tak: „Kmicicowi [...] zdawało się, że ktoś mu żelazną dłonią ścisnął serce. Żal zawrzał w gorącej duszy junaka. Skrucha, litość i cześć oddech zaparły mu w gardle, poczucie winy niezmierniej podcięło mu kolana, aż drzeć począł na całym cieple, i nagle nowe, nieznanne uczucie powstało mu w piersi. Oto w jednej chwili pokochał tak ten bolesny majestat, że uczył, iż nie ma nic droższego na ziemi całej od tego ojca i pana, że gotów za niego poświęcić krew, życie, znieść torturę i wszystko w świecie. Chciałby się do tych nóg rzucić, kolana objąć i prosić o odpuszczenie win. Szlachcic, zuchwały warchoł, zmarł w nim w jednej chwili, a urodził się regalista oddany duszą całą swemu królowi” (II, s. 285). Nadrzędny podmiot mówiący w utworze Grzymałowskiego ogranicza się do wygłoszenia zaledwie dwóch zdań: „Pan Andrzej niezmiernie był tym widokiem wzruszony. Uczuł wielką litość i wielką cześć dla tego króla i ojca, którego zdradziły własne dzieci i który wycierpiał tyle” (s. 236). W adaptacji Sedlaczkówny opis ten ulega maksymalnemu skróceniu: „Żal ścisnął mu [Kmicicowi, A.W.] serce, [...] Kmicica oładnęła skrucha i współczucie, serce przyrosło do tej szlachetnej postaci i zdawało mu się w tej chwili, że dałby życie za króla” (s. 94-95).

Przyjrzyjmy się teraz zewnętrznym opisom postaci. Narrator Sienkiewicza wprost zasypuje odbiorcę informacjami o wymizerowanym wyglądzie Jana Kazimierza; zwraca uwagę na oczy (wilgotne i zaczerwienione) oraz twarz „żółtą i przezroczystą jak wosk kościelny” (II, s. 285), a oprócz tego z wyraźnymi oznakami wyczerpania spowodowanego poczuciem opuszczenia przez poddanych. „Biła z niego [z króla, A.W.] – na koniec dodaje epicki podmiot – nie tylko rezygnacja zdobyta przez wiarę i modlitwę, nie tylko majestat króla i bożego pomazańca, ale taka dobroć wielka, niewyczerpana, iż widać było, że dość będzie największym odstępcom, najbardziej winnym wyciągnąć tylko ręce do tego ojca, a ten ojciec przyjmie, przebaczy i krzywd własnych zapomni” (III, s. 285). Sedlaczkówna pozwala narratorowi powiedzieć zaledwie o tym, iż twarz monarchy była „[...] wymizerowana, żółta, zboląła, jakby wszystkie losy Rzeczypospolitej na niej się wybiły” (s. 94). Podobnie Grzymałowski, skraca, ogranicza mowę opowiadacza, w usta narratora wkłada informację o tym, iż oblicze króla było mizerne, żółte, z jednej strony pełne cierpienia, z drugiej natomiast rezygnacji.

Z powyższych przykładów wynika, iż autorzy *Potopu* adresowanego do młodzieży minimalizują opisy tła zdarzeń oraz postaci – zarówno zewnętrzne, jak i psychologiczne; redukcja tych ostatnich jednak – co należy w tym miejscu podkreślić – negatywnie wpływa na kształt powieści. Postaci Sedlaczkówny i Grzymałowskiego – odarte z pewnej części przeżyć, doznań, w jakie wyposażył je Sienkiewicz – tracą, stają się mniej skomplikowane wewnętrznie. Zubożenie duchowe bohaterów obu adaptacji, podyktowane – rzecz jasna – troską o dynamiczny rozwój wydarzeń, dokonuje się również na skutek rezygnacji autorów z części monologów wewnętrznych. Odbiorcy

²⁰ J. Sedlaczkówna, *Potop. Powieść z lat dawnych Henryka Sienkiewicza...*, s. 3 (pozostałe cytaty lokalizuję w tekście. Pisownię zmodernizowano).

Sienkiewiczowskiego arcydzieła mają możliwość zapoznać się z przeżyciami, rozterkami Wołodyjowskiego, poprzedzającymi jego decyzję o oświadczeniu się pannie Billewiczównie. Grzymałowski nie stwarza swym młodym czytelnikom takiej okazji; z obszernego monologu, w tekście prymarnym zajmującego kilka stron, zachowuje naprawdę niewiele, przytacza tylko jedną myśl Wołodyjowskiego, tę mianowicie, iż winien się ustatkować i założyć rodzinę. W powieści Sedlaczkówny zamiast monologu bohatera pojawia się lakoniczna wypowiedź narratora: „Ale mu się panna okrutnie podobała i pragnął jej choćby zaraz powiedzieć, że gotów zostać jej obrońcą na całe życie” (s. 21-22).

Mówiąc o zastosowanych przez Sedlaczkównę i Grzymałowskiego zabiegach służących zwiększeniu tempa wydarzeń, wspomnieć należy także o skróceniu dialogów. Jako przykład niech posłuży rozmowa Kmicica z Wołodyjowskim, odbywająca się w czasie rekonwalescencji pana Andrzeja, po przegranym pojedynku z małym rycerzem. W porównaniu do pierwowzoru wymiana zdań pomiędzy bohaterami jest okrojona; Grzymałowski opuszcza m.in. fragment, w którym Wołodyjowski wyjaśnia, iż nosi dwa imiona Jerzy i Michał, ale za patrona wybrał nie pogromcę smoka, lecz tego, który przewodził całym hufcom anielskim. W dialogu tym Wołodyjowski nie wypowiada także słynnych słów: „Dał ci Bóg nikczemną postać, jeśli się ludzie nie będą ciebie bali, to się będą z ciebie śmieli” (I, s. 116-117). Również Kmicic mówi trochę mniej niż w pierwowzorze. Grzymałowski skraca replikę, w której pan Andrzej opowiada o tym, jak haniebnie potraktowano jego kompanię. Usuwa fragment, w którym Kmicic zwierza się Wołodyjowskiemu, iż doświadczył widzenia duchów swych pomordowanych żołnierzy. W powieści Sedlaczkówny omawiany dialog jest jeszcze bardziej zmniejszony, uszczuplony. Kmicic zwraca się do Wołodyjowskiego w słowach: „Od takiego rycerza nie żał po łbie dostać” (s. 22). Pozostała część rozmowy bardzo krótko omawia narrator; informuje on, że bohaterowie rozprawiali o Oleńce tak długo, aż pan Andrzej uwierzył w jej przychylność.

W omawianych adaptacjach akcja ulega przyspieszeniu również dzięki temu, że autorzy streszczają, zwięźle przedstawiają treść obszernych partii arcydzieła. I tak na przykład, zamiast rozmowy Janusza Radziwiłła ze Skrzetuskim, Zagłobą i Wołodyjowskim mamy w powieści Grzymałowskiego krótkie omówienie dialogu przez narratora: „Pan hetman zwrócił się do przybyłych, powitał ich bardzo uprzejmie, wyraził swe zdziwienie, że pan Jan Skrzetuski za to, co pod Zbarażem uczynił, starostwa nie dostał, powiedział kilka pochlebnych słówek panu Zagłobie, a Wołodyjowskiemu obiecał dużą i intratną wieś. Rozmawiał z nimi dość długo, a na pożegnanie podał rękę każdemu z osobna” (s. 63). Podobne streszczenie występuje w utworze Sedlaczkówny: „W czas jakiś Kmicic tu przyciągnął. Jego zdawał się Książę najwięcej oczekiwać. Tamtych panów [Skrzetuskiego, Zagłobę, A.W.] poobdarzał hojnie, Wołodyjowskiemu dał nawet wieś na dożywocie” (s. 26). W omawianych adaptacjach znajdziemy także streszczenie dialogu Kmicica z Kiemliczami. W *Potopie dla dojrzałej młodzieży* zamyka się ono w słowach: „Przez drogę opowiadał stary Kiemlicz panu Andrzejowi, co słyhać w Rzeczypospolitej, pan Andrzej zaś słyhał tych nowin chciwie, gdyż i były one nader dla Szwedów niepomyślne i zwiastowały bliski już koniec panowania szwedzkiego w Polsce. Dowiedział się też

pan Kmicic i o tym, że hetman Radziwiłł już nie jest w Kiejdanach, ale w Tykocinie oblegany przez pana Sapiechę, przy którym się znajdował ze swą Laudańską chorągwią pan Wołodyjowski w towarzystwie obu Skrzetuskich i pana Zagłoby” (s. 234). A oto relacja narratora Sedlaczkówny o rozmowie Kmicica z Kiemliczami: „Przez drogę dokładnie opowiadał Kiemlicz panu Andrzejowi, co się dzieje w Rzeczypospolitej. On słuchał tych nowin chciwie, o własnym bólu zapominając. Dowiedział się, że pułkownicy już na własną rękę poczeli podjeżdżać Szwedów, że Radziwiłł obleżon w Tykocinie przez Sapiechę” (s. 92).

Podczas lektury adaptacji *Potopu* dla młodzieży nietrudno zauważyć, iż twórcy – zwłaszcza Grzymałowski – dokonują znacznej redukcji wątku historycznego. Autor ten, przenosząc do swej powieści obszerne fragmenty pierwowzoru, niejednokrotnie opuszcza całe ustępy mówiące o wojnie polsko-szwedzkiej. Rozdział X pierwszego tomu *Potopu* wprowadza czytelnika w pierwsze miesiące 1655 r., adaptator usuwa tę część ze swego utworu; zakończywszy dialog Kmicica z Wołodyjowskim od razu przechodzi do wydarzeń, które Sienkiewicz opisuje w rozdziale XI. Jeszcze jeden przykład. Narrator tekstu prymarnego, opowiedziawszy o jasnogórskim triumfie, dość szczegółowo mówi o stopniowym podnoszeniu się narodu polskiego z upadku, o coraz częstszych zwycięstwach nad nieprzyjacielem, nie zapomina też o uniwersale królewskim, mającym niemały wpływ na przebieg wydarzeń, co więcej – cytuje nawet jego treść. Dopiero potem zajmuje się losami Andrzeja Kmicica, jego wyprawą do Głogowej i spotkaniem z Janem Kazimierzem. W powieści Grzymałowskiego opowiadacz nie rozwija wątku historycznego, interesują go dzieje głównego bohatera, toteż od razu przenosi młodego czytelnika do Głogowej. Nadrzędny podmiot mówiący adaptacji prezentuje wydarzenia historyczne jakby przy okazji, mimochodem, w wielkim skrócie, tak, by nie na długo porzucić wątek Kmicica-Babinicza, by zbytnio nie odwrócić uwagi odbiorcy od losów bohatera. Zobaczmy, jak lakoniczna i ogólnikowa jest relacja tego narratora o finalnych miesiącach wojny polsko-szwedzkiej, o walkach o Warszawę: „Wojna ze Szwedami toczyła się po całym kraju. Walczyły wojska, szlachta i lud. Walczono po lasach, polach, po wsiach i miastach, walczono bez wytchnienia we dnie i w nocy i pod potęgą tych usiłowań ugięła się wreszcie moc nieprzyjacielska. Wszystkie miasta i twierdze, sama wreszcie Warszawa przeszła w moc Jana Kazimierza. Bili Szwedów: marszałek Jerzy Lubomirski, hetmani Gosiewski, Potocki i Sapieha, ale najwięcej kasztelan kijowski, Stefan Czarniecki” (s. 285-286). Grzymałowski usuwa ze swej powieści znaczące, warte przypomnienia – zwłaszcza młodzieży – epizody historyczne, w jego utworze – co zdecydowanie obniża wartość adaptacji, a z autora – jak słusznie wyraził się Zakrzewski – czyni „miernego popularyzatora historii”²¹, brakuje scen poddania się polskich możnowładców pod panowanie Karola Gustawa na początku wojny ze Szwedami, z wydarzeń późniejszych zaś brakuje oblężenia Zamościa, walk w Warszawie. Redaktorka „Przedświtu” także ogranicza wątek historyczny, ale nie czyni tego tak radykalnie jak Grzymałowski. Sedlaczkówna przybliży obronę Zamościa, opowiada o walkach Czarnieckiego o Malbork, przedstawia starcia ze Szwedami w stolicy, z uwagą śledzi układ sił w ostatnich miesiącach wojny polsko – szwedzkiej. Jako dowód przytoczmy

²¹ B. Zakrzewski, *Sienkiewicz dla maluczkich...*, s. 179.

fragment opisujący obronę Warszawy: „Dnia 1. lipca pod Warszawą odbyła się wielka msza polowa, a król ślubował, że za zwycięstwo nad Szwedami kościół Najświętszej Pannie wystawi. Potem każdy z dowódców uderzył, gdzie mu było najbliżej: hetmani od Nowomiejskiej bramy, Czarniecki na Gdański dom, Sapieha na kościół św. Ducha, gdzie się Szwedzi bronili, a Mazury i Wielkopoleanie od Krakowskiego Przedmieścia i Wisły” (s. 145). Trzeba w tym miejscu powiedzieć, iż znaczne okrojenie wątku historycznego – rażące w *Potopie* Grzymałowskiego – pociąga za sobą skutki dwojakiego rodzaju; z jednej strony – z korzyścią dla młodego odbiorcy – pozwala na zdynamizowanie fabuły, zmniejszenie rozmiarów powieści, z drugiej natomiast – ze stratą dla kilkunastoletnich czytelników – prowadzi do pominięcia ważnych faktów historycznych.

Podsumujmy tę część naszych rozważań. W celu przyśpieszenia biegu wydarzeń – dla młodych czytelników będącego ogromnym walorem utworu – Sedlaczkówna i Grzymałowski stosują szereg zabiegów; ograniczają opisy tła zdarzeń i postaci, rezygnują z części monologów wewnętrznych (przez co upraszczają wizerunki bohaterów), skracają partie dialogowe, streszczają rozległe fragmenty pierwowzoru, wreszcie – co szczególnie jaskrawo widać w adaptacji Grzymałowskiego – redukują wątek historyczny. Zdynamizowanie fabuły, osiąganego – jak widać – na różne sposoby, nie jest jednak jedynym zabiegiem mającym na celu dostosowanie tekstu do potrzeb potencjalnego odbiorcy. Adaptatorzy ograniczają także ilość postaci drugoplanowych i epizodycznych. Można powiedzieć, iż autorzy nieustannie pamiętają o tym, iż możliwości percepcyjne młodego odbiorcy są mniejsze niż dojrzałego czytelnika, toteż nie zasypują go ciągiem zbędnych nazwisk, nie rozpraszają jego uwagi. Nadrzędny podmiot tekstu prymarnego często stosuje wyliczenie: „Dalsze wybuchy zostały przerwane przez ludzi Laudańskich, którzy bieгли jeden przez drugiego witać swego pułkownika. Butrymi, Gościewiczze, Dymni, Domaszewicze, Stakjanowie, Gasztowtowie – cisnęli się naokoło wozu” (I, s. 267). Narrator Grzymałowskiego mówi prawie tak samo, z tą wszakże różnicą, iż nie wymienia przedstawicieli rodów szlacheckich, wiwatujących na cześć Wołodyjowskiego. Z podobną redukcją postaci epizodycznych mamy do czynienia także wówczas, gdy akcja przenosi się na dwór Janusza Radziwiłła. W powieści Sienkiewicza czytamy, że wśród gości książęcych znaleźli się m.in. księżna, posłowie szwedzcy, poseł moskiewski, biskup Parczewski, panowie Komorowski, Mierzejewski, Hlebowicz, wreszcie panie z otoczenia księżnej. Sedlaczkówna i Grzymałowski – unikając wyliczenia osób mało znaczących, nieodgrywających większej roli dla rozwoju akcji – wkładają w usta swego opowiadacza bardzo ogólną informację, iż „książe witał się uprzejmie ze wszystkimi” (s. 27), „kłaniał się uprzejmie na wszystkie strony, witał gości” (s. 68)²². W celu ograniczenia ilości postaci epizodycznych adaptatorzy decydują się także na niewielką zmianę fabularną. W *Potopie* dla młodzieży list zapowiedni dla Kmicica, skreślony ręką Janusza Radziwiłła, trafia nie do Charłampa – jak to się dzieje w pierwowzorze – lecz bezpośrednio do Wołodyjowskiego. Ten ostatni musi rozważyć, czy w ogóle oddać korespondencję adresatowi.

²² Oznaczenie z pierwszego nawiasu dotyczy *Potopu* Sedlaczkówny, w drugim nawiasie podaje numer strony z powieści Grzymałowskiego.

W interesujących nas przeróbkach nie znajdziemy nie tylko szeregu bohaterów epizodycznych stworzonych przez Noblistę, ale również postaci legendarnych, mitologicznych – w założeniu autorów – nieznanymi młodemu odbiorcy. Sedlaczkówna i Grzymałowski nie wspominają o tym, iż ród Billewiczów wywodził się od Mendoga Kmicica nigdy nie nazywają „Hektorem częstochowskim”, Sedlaczkówna posługuje się określeniem „zbawca częstochowski” (s. 111), Grzymałowski stosuje wyrażenie „bohater częstochowski” (s. 267, 268).

Adaptatorzy – co wynika z adresu ich utworów – upraszczają język swych powieści, czynią go łatwiejszym poprzez usunięcie łacińskich zwrotów i wyrazów archaicznych. Zarówno Sedlaczkówna, jak i Grzymałowski eliminują łacińskie formuły albo zastępują je rodzimymi odpowiednikami. Oto kilka przykładów. Wołodyjowski Sienkiewicza zwraca się do Kmicica w słowach: „Ze mną są ludzie Laudańscy, którzy z wojny wrócili, i ci mają z tobą obrachunki za rozbój i za krew niewinnie przelaną, i za tę pannę, którąś teraz porwał! A wiesz, co to jest raptus puellae?” (I, s. 91). W przeróbce Grzymałowskiego Wołodyjowski wypowiada się identycznie, z tą tylko różnicą, iż nie wygłasza ostatniego zdania. W pierwowzorze Radziwiłł, pisząc list do Wołodyjowskiego, czyni sugestię, iż gdyby Kmicic miał na sumieniu rozliczne „gravamina” (I, s. 112), nie powinien otrzymać listu zapowiedniego, wzywającego do służenia ojczyźnie. Radziwiłł Grzymałowskiego posługuje się wyłącznie ojczystym językiem, toteż przestrzega przed „swawolą” Kmicica i jego „hańbiącymi występami” (s. 50). Sedlaczkówna, unikając zwrotów łacińskich, usuwa z powieści list Radziwiłła, za pośrednictwem narratora informuje czytelnika, iż Wołodyjowski otrzymał od księcia listy zapowiednie, „[...] to jest dające władzę zaciągania do wojska” (s. 22). W obu przeróbkach Kmicic, zdając sprawę ze swego grzesznego życia, usprawiedliwiając się przed królem, odrzuci łacińską formułę „Mea culpa! Mea culpa!” (obecną na kartach tekstu prymarnego) na rzecz słownictwa rodzimego, ściślej – błaga o miłosierdzie. W utworze Grzymałowskiego – co należy podkreślić – przetrwało tylko jedno łacińskie zdanie, przeniesione – rzecz jasna – z *Potopu* Sienkiewicza, „Te Deum laudamus” (s. 234), pierwsze słowa hymnu na cześć Stwórcy, włożone w usta bohatera przeora po zwycięskiej obronie Jasnej Góry.

Jak już zostało powiedziane, adaptatorzy upraszczają język powieści, oczyszczając go ze zwrotów przestarzałych; wyrazy archaiczne – w ich przekonaniu niezrozumiałe dla młodzieżowego audytorium – zastępują bardziej współczesnymi określeniami. I tak na przykład, zamiast wyrażenia (pochodzącego z testamentu Herakliusza Billewicza), iż Kmicic i Billewiczówna „[...] stałdo uczynić mają” (I, s. 9), w przeróbkach padają słowa: „[...] Naznaczył jej na męża Andrzeja Kmicica, syna swego przyjaciela” (s. 4), „Za męża wnuczce swej przeznaczam tegoż pana Andrzeja Kmicica” (s. 3)²³. Podobnych przykładów zamiany archaizmu na wyraz współczesny jest w omawianych adaptacjach (zwłaszcza w *Potopie* Grzymałowskiego, Sedlaczkówna bowiem niejednokrotnie pomija wyrażenia przestarzałe) bardzo wiele. Kmicic Grzymałowskiego – inaczej niż heros Sienkiewicza – nie mówi o konterfekcie panny Billewiczówny, lecz o jej portrecie. Podobnie wyraża się Kmicic Sedlaczkówny (zwracając się do Oleńki): „Myślałem,

²³ Pierwszy cytat pochodzi z powieści Sedlaczkówny, drugi zaś z adaptacji Grzymałowskiego.

że twój portret pochlebiony, a widzę, że malarz, choć wysoko mierzył, jednak chybił” (s. 6). Narrator *Potopu dla dojrzałszej młodzieży*, wyjaśniając zachowanie Kulwiecówny, stwierdzi: „Nie podobała jej się ta poufałość” (s. 12), opowiadacz Litwosa z kolei powie: „Nie zdała jej się ta konfidencja” (I, s. 21). W pierwowzorze Janusz Radziwiłł, witając się z Oleńką, wspomina, iż poprzednio widział ją, gdy była jeszcze „młódką nierozkwitłą” (I, s. 207), w przeróbce Grzymałowskiego bohater użyje innych słów „[...] bom cię jeszcze dzieckiem ostatni raz widział” (s. 69-70).

Na koniec trzeba podkreślić, iż Grzymałowski – co odróżnia jego przeróbkę *Potopu* od adaptacji Sedlaczkówny – stosuje jeszcze inne zabiegi, mające na celu dostosowanie powieści do potrzeb młodego czytelnika. Przede wszystkim usuwa epizody – jak wyraziła się Szycówna – „mniej właściwe”²⁴, nieodpowiednie dla młodego wieku, albo zbyt okrutne, pełne przemocy, albo nieprzyzwoite, nieskromne. W *Potopie dla dojrzałszej młodzieży* nie ma zatem mowy o tym, iż oficerowie Kmicica ciągnęli panny na rozpustę; winą owej „bandy opojów, gwałtowników i banitów”²⁵ – jak nazywa ich *Słownik postaci literackich* – jest wyłącznie to, że wymusili na mieszkańcach Upity żywność dla siebie oraz obrok dla koni. Oszczędny, wyważony jest także opis zamordowanych kompanów Kmicica. Na początku narrator wprowadzie zaznacza, iż panu Andrzejowi „[...] włosy powstały [...] na głowie, tak straszny widok uderzył jego oczy” (s. 29), ale dalsza relacja opowiadacza nie jest aż tak przerażająca: „Wszyscy [...] towarzysze leżeli martwi, pokrwawieni, niektórzy pokaleczeni bardzo szpetnie, w podartych żupanach. Jeden Rekuć dawał słabe znaki życia” (s. 29-30). Znamienne, godne podkreślenia wydaje się to, iż Kmicic Grzymałowskiego w liście do Oleńki pisze o nielitościwym wymordowaniu jego kompanów, Kmicic Sienkiewicza zaś używa znacznie mocniejszych słów, podkreśla, iż zadano im śmierć, „[...] jaka by ich nigdzie, nawet u Kozaków lub Tatarów, spotkać nie mogła” (I, s. 74). Grzymałowski rezygnuje także ze sceny nieudanego uwiedzenia Oleńki przez Bogusława. Jego narrator informuje jedynie, iż Billewiczówna odrzuciła matrymonialną propozycję księcia, on zaś „[...] wściekłym zakipiał gniewem: twarz mu pobladła, usta zaczęły drgać, ale się pohamował i słowa nie rzekłszy, wyszedł i zamknął się w swoich komnatach. Nazajutrz, nie widząc się z Oleńką i miecznikiem, wyruszył na Podlasie przeciwko panu Sapieże” (s. 281). W omawianej przeróbce zachowała się wyłącznie jedna pełna grozy scena z Sienkiewiczowskiego arcydzieła – torturowanie Kmicica przez Kuklinowskiego. Z tego epizodu autor nie rezygnuje z powodów oczywistych, ściślej – by nie umniejszać bohaterstwa chorążego orszańskiego. Całe zdarzenie ulega jednak odpowiedniemu zmodyfikowaniu – Kuklinowski przypala pochodnią Kmicica, ten natomiast – by nie potęgować nastroju grozy, by nie wywołać u odbiorcy silnego uczucia lęku – nie odpłaca się prześladowcy tym samym.

Przez wzgląd na czytelnika Grzymałowski nieco odmienia także wizerunek narratora, ściślej – dokłada starań, by osoba opowiadacza ujawniała się częściej niż w *Potopie* Sienkiewicza, by stała się bardziej wyrazista, bliższa odbiorcy. Od samego początku nadrzędny podmiot przeróbki próbuje nawiązać kontakt z czytelnikiem; już na wstępie

²⁴ A. Szycówna, *H. Sienkiewicz. Potop. Powieść historyczna dla młodzieży. Ułożył W. Grzymałowski*, „Książka” 1901, nr 12, s. 462.

²⁵ A.Z. Makowiecki, *Słownik postaci literackich*, Warszawa 2000, s. 382.

w goście solidarności z młodzieżowym adresatem powie, iż główną bohaterkę „[...] nazywać będziemy Oleńka” (s. 5). Narrator ten wciąż podtrzymuje łączność z czytelnikiem. Jako dowody niech posłużą następujące jego kwestie: „Był to pan Tomasz Billewicz, miecznik rosiński, o którym wspomnieliśmy w początkach naszego opowiadania” (s. 63); Wodził tu rej pan Zagłoba, o którym już wiemy, że był w stanie każdego przecić i przegadać” (s. 64). Opowiadacz adaptacji uprzedza również pewne zdarzenia, przez co ułatwia lekturę tekstu. Jeszcze przed rozpoczęciem pojedynku Kmicica z Wołodyjowskim, dowiadujemy się o przegranej tego pierwszego, narrator bowiem stwierdza: „Spojrzał pogardliwie pan Andrzej na nikczemną urodę pana Michała, myśląc zapewne, że nietrudna będzie z nim sprawa, ale się pomylił” (s. 43-44).

Grzymałowski – inaczej niż Sedlaczkówna (ta wyodrębnia w swej powieści sześć części) – wprowadza podział na trzydzieści rozdziałów. Każdemu z nich – co ułatwia recepcję – nadaje tytuł, informujący o zawartości rozdziału. Przytoczmy kilka takich mówiących tytułów: *Testament pana Billewicza*, *Kłamstwo księcia Bogusława*, *Pan Babinicz przybywa do Częstochowy*, *Wysadzenie największej kolubryny*.

Sformułujmy wnioski końcowe. Najlepszą, najciekawszą, a zarazem najbardziej cenioną przez Sienkiewicza adaptacją *Potopu* jest *Obrona Częstochowy* Janczewskiej. Utwór ten odróżnia się od pierwowzoru pod względem fabularnym; w centrum opowiadania znajduje się Marcin Otręba – chłop spod Częstochowy, który przypomina Sienkiewiczowskiego Kmicica, przejmując jego heroiczne czyny. Ten ostatni staje się postacią epizodyczną, jego losy kończą się tragicznie, po wysadzeniu kolubryny pan Andrzej (nigdy nienazwany Kmicicem) ginie, ściślej: zostaje skazany na śmierć. Przeróbki Sedlaczkówny i Grzymałowskiego są sobie bliskie; autorzy stosują podobne zabiegi adaptacyjne, przede wszystkim zwiększają dynamikę zdarzeń. Efekt ten uzyskują na różne sposoby, m.in. poprzez usunięcie partii opisowych lub znaczne ich okrojenie, zmniejszenie monologów wewnętrznych, skrócenie dialogów, streszczenie obszernych partii pierwowzoru, wreszcie zredukowanie wątku historycznego (w utworze Grzymałowskiego – co obniża wartości poznawcze i wychowawcze dzieła – zbyt radykalne, rażące). Wspomniani twórcy ograniczają także ilość bohaterów epizodycznych, postacie mitologiczne i legendarne eliminują, poza tym rezygnują z archaicznej stylizacji języka oraz z jego barbaryzacji, uzyskanej za pomocą łacińskich zwrotów. Adaptacje *Potopu* dla młodzieży różnią się tym, iż Sedlaczkówna wykazuje większą dbałość o rozwój wątku historycznego, ten ostatni z kolei – przez wzgląd na kilkunastoletnich odbiorców – opuszcza epizody zbyt jaskrawe, mogące negatywnie wpłynąć na psychikę młodego człowieka, kreśli narratora próbującego nawiązać kontakt z odbiorcą, wreszcie wprowadza podział na rozdziały o mówiących tytułach.

Abstract

In the article three adaptations of *Potop* by Henryk Sienkiewicz are discussed: Jadwiga Janczewska's *Obrona Częstochowy*, Janina Sedlaczkówna's *Potop dla dorastającej młodzieży* and Władysław Grzymałowski's *Potop dla dojrzałszej młodzieży*. It is emphasized that Janczewska's adaptation (most highly valued by

Sienkiewicz) is the most interesting adaptation of *Potop*. In the centre of the story, developing the motif of Jasna Góra in *Potop*, there is a protagonist – a peasant, Marcin Otręba, a character coming from the same social class as the potential recipient, who takes over heroic acts of Kmicic becoming its mirror reflection. The two remaining adaptations are close to one another; they are characterized by the unusual dynamics of events achieved, among other things, by the reduction of descriptive and dialogue parts, eliminating some of the interior monologues, or the limiting of the historical theme. Sedlaczkówna and Grzymałowski remove from their novels episodic, legendary characters, they also get rid of the archaic stylization of language and its barbarisation (achieved with the use of Latin expressions). Grzymałowski – what decreases the value of his adaptation – too radically limits the historical theme, in exchange for that he introduces the additional, not found in Sedlaczkówna's text, adaptation techniques – he isolates chapters, eliminates scenes that are full of terror and cruelty, introduces a narrator that tries to establish contact with the reader.

Z dziejów paremiografii duńskiej. Część I: wiek XVI

1. Duński dorobek paremiograficzny – uwagi ogólne

Dzieje nowożytnej paremiografii europejskiej sięgają schyłku średniowiecza – z tego okresu zachowały się pierwsze dwujęzyczne zbiory przysłów spisywanych częściowo po łacinie, częściowo w językach narodowych. Za początek nowoczesnej nauki o przysłowiach powstałej w okresie renesansu, przyjmuje się opracowanie *Adagia* Erazma z Rotterdamu, po raz pierwszy opublikowane w Paryżu w roku 1500¹. Sześć lat później ukazał się pierwszy drukowany zbiór przysłów po łacinie i po duńsku², pięćset lat od tego momentu dostępna była jego wersja elektroniczna. Już to zestawienie faktów pozwala przypuszczać, że duńskie przysłowioznawstwo³ ma bogatą, wielowiekową tradycję, a duńskie przysłowia obecne były w europejskim obiegu kultury od początków doby nowożytnej. Taki też stan rzeczy faktycznie można stwierdzić z perspektywy początku XXI wieku: minione pięć wieków w dziejach kultury i języka Królestwa Danii obfitowały w liczne opracowania paremiograficzne, które dokumentują partycypację narodu duńskiego w ogólnoeuropejskim rozwoju myśli humanistycznej, wykazują jednak pewną specyfikę i odrębność, zaznaczając tym samym przynależność do tradycji nordyckich, dokumentując zarazem własny, narodowy charakter paremiów.

¹ Bässler, Andreas (2003): *Sprichwortbild und Sprichwortschwank. Zum illustrativen und narrativen Potential von Metaphern in der deutschsprachigen Literatur um 1500*, Berlin, str. 27.

² Dla porównania: pierwszy niemiecki zbiór przysłów *Drey hundert Gemeyner Sprichwörter, der wir Deutschen vns gebrauchen vnd doch nicht wissen, woher sie kommen* opublikował Johannes Agricola w Hagenau w 1529 roku. Druga część ukazała się w tym samym roku (*Das Ander teyl gemeyner Deutscher sprichwortter mit yhrer außlegung*), wydanie zbiorcze zaś w 1534 (*Sybenhundert ind Fünffzig Teutscher Sprichwörter*). Por. Beyer, Horst (1984): *Sprichwörterlexikon*, Leipzig, str. 11. Pierwsza polska publikacja z zakresu paremiologii: *Proverbiorum Polonicorum a Salomone Rysinio collectorum Centuria Decem et octo* (późniejsze wydania znane pod tytułem *Przypowieści polskie*) ukazała się w 1618 roku w Lubczu. Autorem był Salomon Rysiński herbu Ostoja, zwany Rysinius, Pantherus, Leucorussus (ok. 1565–1625), polski paremiolog i pisarz. Por. Krzyżanowski, Julian (red.) (1969): *Nowa księga przysłów i wyrażeń przysłowiowych polskich*, Warszawa, t. I., str. XX i nast.

³ Termin ten jest pojęciem nadrzędnym w stosunku do dyscyplin szczegółowych: paremiologii i paremiografii, analogicznie do terminologii niemieckiej: *Sprichwörterforschung*: *Parömiologie* versus *Parömiographie*, por. Mieder, Wolfgang (2003): *Grundzüge einer Geschichte des Sprichwortes und der Redensart*, [w:] Besch, Werner/ Betten, Anne/ Reichmann, Oskar/ Sonderegger, Stefan (wyd.): *Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, Berlin /New York, str. 2559–2569. W dalszej części artykułu określenia ‘przysłowie’, ‘paremia’, ‘proverbium’ oraz ‘sentencja’ użyte są synonimicznie.

Z perspektywy diachronicznej dorobek przysłowioznawstwa duńskiego można podzielić na trzy grupy. Pierwszą z nich stanowią najstarsze opracowania przysłów i zwrotów przysłowiowych w źródłach drukowanych i rękopiśmiennych z XVI i XVII wieku. Znane są same zbiory, niekiedy w kilku wersjach, niewiele jednak wiadomo o ich źródłach. Prawdopodobnie niektóre z nich to tłumaczenia i adaptacje łacińskich pierwotnych wzorów, część zaś jest udokumentowanym stanem tradycji ustnej ówczesnej duńskiej. Wiele umieszczonych w nich paremiów funkcjonowało pierwotnie w obiegu ustnym lub w formie pisanej na duńskim obszarze językowym⁴, w sąsiednich krajach skandynawskich, względnie na pograniczu duńsko-niemieckim. Losy większości z nich pozwala prześledzić dosyć obszerna literatura przedmiotu, przysłowia bowiem cieszyły się w Danii żywym zainteresowaniem we wszystkich epokach. Stanowiły one cenny materiał badawczy dla specjalistów różnych dziedzin. Sentencje powstałe w określonym czasie i środowisku mówią o stosunkach społecznych, religijnych i politycznych. Wykorzystywano je w badaniach nad historią języka, kultury i obyczajów, postaw społecznych i mentalności. Nawet pobieżna analiza duńskich nowości wydawniczych ostatnich lat prowadzi do konstatacji, iż materiał paremiologiczny wciąż bywa przedmiotem zainteresowań wydawców. W ostatnim dziesięcioleciu duński rynek księgarski zasilili liczne publikacje z zakresu przysłowioznawstwa, bardziej jednak o charakterze paremiograficznym, kompilacyjnym i komercyjnym niż paremiologicznym. Obok wznowień opracowań stanowiących klasyczne pozycje w historii dyscypliny⁵, obecne są prace prezentujące nowsze ujęcie⁶ oraz wydania rodzimego materiału regionalnego⁷. Materiał obcych kultur reprezentują wydania dwujęzyczne⁸ oraz kompilacje paremiów pochodzących z całego świata⁹. Obraz polityki wydawniczej uzupełniają wersje elektronicz-

⁴ Od czasów średniowiecza zakres wpływów Korony duńskiej, a zatem powierzchnia kraju jak i przebieg granic, zmieniały się – zwykle na niekorzyść – wielokrotnie. Do najbardziej dotkliwych strat należało odłączenie prowincji Skåne, Blekinge i Halland na Półwyspie Skandynawskim na wschód od cieśniny Øresund (ziemie przypadły w XVII wieku Szwecji i w jej granicach są do dnia dzisiejszego), zerwanie unii personalnej z Norwegią i jej uniezależnienie się od wpływów duńskich (1814), utrata północnej części prowincji Slesvig (1864), uniezależnienie się Islandii (1944).

⁵ Syv, Peder (2000): *Danske ordsprog*, Svendstrup; Jarvad, Pia, Vogel-Jørgensen, T. (2006): *Bevingede ord*, København; Vogel-Jørgensen, T./Zerlang, Poul (2001, 2002): *Bevingede ord*, København.

⁶ Arnheim, Paul (2003): *Nydanske ordsprog*, opdatering af 500 gamle danske ordsprog og talemåder, København; Petersen, Herluf (red.) (2003): *Dansk ordsprogsalmanak*, København; Storm Petersen, Robert (1998, 2003): *700 danske ordsprog*, samlet og illustreret af Storm P., København.

⁷ Skovmand, Sven (red.) (1997): *Udvalgte ordsprog fra Skiveegnen*, Skive; Jensen, Børge (2000): *Fynske mundheld*, indsat i en dialektmæssig og kulturhistorisk sammenhæng, Ørbæk; Christensen, Else (2003): *Oespråk å oebogh o synnejysk*, *Ordsprog og ordbog på sønderjysk*, Skærbæk.

⁸ Barlach, Else (red.) (2001): *Ordsprogsordbog*, dansk-engelsk, engelsk-dansk, København; Elkjær-Larsen, Knud (2004, 2008²): *Tyske ordsprog og talemåder*, Børkop; Hvidt, Eva (2008): *I spejlet ser man sin bedste ven, og andre jødiske ordsprog på jiddish og dansk*, København; Kjær Madsen, K. E. (1996, 1999): *En gæst og en fisk lugter ilde den tredje dag*, 2000 danske ordsprog med spanske paralleller, København.

⁹ Knudsen, Ole (2005): *Ordsprog fra hele verden*, København; Kragh, Ole (red.) (2000, 2003): *Aschehougs store bog med ordsprog og talemåder fra hele verden*, 9000 ordsprog fra 200 sprogråder og fem årtusinder, København.

ne najstarszych rodzimych zabytków¹⁰. W mniejszym stopniu widać zainteresowanie przysłowiami u współczesnych folklorystów i lingwistów¹¹. Znamiennym przykładem żywotności duńskich paremiów jest niebywała recepcja wspomnianego wyżej najstarszego drukowanego dykcyonarza z początku XVI wieku. Świadczy to o przywiązaniu użytkowników języka do utrwalonych tradycją form oraz potrzebie przechowywania i zachowania tych środków wyrazu, które znalazły akceptację popartą frekwencją użycia u wcześniejszych pokoleń, stając się językowym wykładnikiem pamięci narodu i przejawem zbiorowej świadomości¹².

Druga grupa zbiorów to pokłosie badań folklorystycznych oraz badań nad dialektami, których najbardziej intensywny okres przypada na romantyczną falę popularności tego gatunku w XIX wieku. Wiele z nich urozmaicało łamy ówczesnej prasy codziennej, periodyków czy wydawnictw okolicznościowych, spora jednak część do tej pory spoczywa w archiwach w postaci rękopisów, nie mogąc doczekać się opublikowania. Ich największym atutem jest autentyczność i obecność w użyciu w określonym czasie, w bardzo ściśle sprecyzowanej części kraju¹³.

Trzecią grupę stanowią najnowsze zbiory o charakterze popularnym. Bazują one zasadniczo na materiale dwóch pierwszych grup, stąd należy je – biorąc pod uwagę źródło – traktować jako zbiory sekundarne. Ze względu na charakter popularyzatorski zawierają uwspółcześnione wersje paremiów sprzed wieków. Swoją zawartością nie wnoszą w zasadzie nowych wątków do prac analitycznych żadnej z dyscyplin uwikłanych w badania nad przysłowiami.

Niniejsze opracowanie rozpoczyna projekt obejmujący serię artykułów, których celem jest syntetyczne ujęcie tradycji przysłowioznawczej i omówienie pięciusetletniego dorobku paremiografii duńskiej. Obok prezentacji nazwisk paremiografów i paremiologów odnotowanych w dziejach nauki oraz tytułów zachowanych opracowań, istotnym będzie wskazanie na zróżnicowaną rolę przysłów i rozmaite motywacje zbieraczy, wydawców i ich użytkowników. Innym celem, który w sposób wyraźny zaznaczy swoją obecność w niniejszym opracowaniu, będzie próba ukazania pewnych

¹⁰ Laale, Peder (2005): *Parabolaer*: <http://www.kb.dk/permalink/2006/manus/281/eng/>; Laale, Peder (2007): *Parabolaer*: http://base.kb.dk/manus_pub/cv/manus/ManusIntro.xsql?nnoc=manus_pub&p_ManusId=268&p_Lang=main.

¹¹ Wprawdzie paremiologia w swojej klasycznej formie wydaje się być obecnie obszarem dalece peryferyjnym we współczesnej lingwistyce, co podkreśla kopenhaski językoznawca Ken Farø (2003): *Ordsprog i nutidsdansk: funktioner og problemer*, [w:] Jørgensen, Mette K./Lundgreen-Nielsen, Flemming (wyd.): *Danske Studier* 2003, str. 39, to same przysłowia wykorzystywane są sekundarnie, np. w postaci modyfikacji, w tekstach reklamowych, w prasie, języku polityki i oczywiście w prozie artystycznej, co zapewnia im obecność w analizach językoznawczych i przekładoznawczych.

¹² Potwierdzają to badania empiryczne Kena Farø prowadzące do konstatacji, że współczesne minimum paremiologiczne, tzn. liczba przysłów należąca do aktywnej części leksykonu dzisiejszych użytkowników języka duńskiego, oscyluje w przedziale 300-500 jednostek. Zdaniem badacza liczba ta stale maleje. Por. Farø, Ken (2003), przyp. 11, str. 60.

¹³ Panująca wówczas moda na gromadzenie materiału paremiograficznego stała się doskonałym pretekstem do opracowania charakterystyki tego rodzaju twórczości dla poszczególnych regionów, a nawet pojedynczych miejscowości. Bardziej szczegółowe informacje na ten temat pojawiają się w części poświęconej temu okresowi.

zjawisk i tendencji w omawianej dyscyplinie na tle kontekstu europejskiego. W dalszej części wywodu postaram się wykazać, że o ile przysłowia skandynawskie są mało znane i raczej sporadycznie gościły w multilingwalnych opracowaniach europejskich, to same losy tego obszaru twórczości literackiej wykazują wiele cech paralelnych do rozwoju tej dziedziny w innych kulturach. Ujęcie rozwoju przysłów z punktu widzenia paremiografii implikuje wprowadzenie do analizy spostrzeżeń leksykograficznych. Te stanowić będą uzupełnienie obrazu dyscypliny obserwowanej z perspektywy diachronicznej.

2. Słownik Pedera Laale i jego przeznaczenie

Właściwa historia paremiografii duńskiej rozpoczyna się w XVI stuleciu wraz z pierwszym i jedynym zachowanym zbiorem z czasów skandynawskiego średniowiecza, który wszedł do historii literatury sygnowany nazwiskiem Peder Laale (Låle). Dosyć jednoznacznie został określony cel już w pierwszym wydaniu zbioru z roku 1506: *książka ta będzie bardzo pożyteczna i szczególnie rozpowszechniona w szkołach*¹⁴. Dwujęzyczne opracowanie obejmujące 1204 par¹⁵ przysłów, zaplanowane jako podręcznik do ćwiczeń mających ułatwić opanowanie łacińskich sentencji, było typowym bilingwalnym słownikiem w dzisiejszym rozumieniu: każdemu łacińskiemu przysłowiu, które drukowane było większymi czcionkami, odpowiadał duński ekwiwalent. Sentencje wyjściowe miały formę leonińskiego heksametru lub pentametru z rymem wewnętrznym i końcowym¹⁶. Przysłowia jako materiał dydaktyczny miały w średniowieczu swoje ustalone tradycją miejsce w procesie nauczania i stanowiły nieodzowną pomoc na lekcjach gramatyki i retoryki. Pamięciowemu opanowaniu paremiów sprzyjały ich rytmika, wsparta aliteracją, system rymów wewnętrznych i końcowych oraz repertuar figur retorycznych. W zamyśle autora widać podwójny zamiar dydaktyczny. Celem szczegółowym było m.in. opanowanie leksyki, metryki i docelowo gramatyki. W dalszej perspektywie upatrywano w przysłowiach źródła zasad, reguł postępowania, praw moralnych i wiedzy o świecie¹⁷. Dodatkowym ćwiczeniem dla uczących się była reprodukcja (która w dzisiejszej dydaktyce określana jest ćwiczeniami imitacyjnymi), tj. tworzenie własnych wypowiedzi utrzymanych w formie heksametrów na podstawie wzorca zawartego w przysłowiu. Oznacza to, że materiał zawarty w omawianej kompilacji mógł być użyty na różnych poziomach nauczania. Początkujący koncentrowali się na analizie treściowo-formalnej paremiów i memoryzowali je. Dla uczniów bardziej zaawansowanych w nauce języka formy te były punktem wyjścia

¹⁴ [...] *denne bog ganske nyttig og særledes udbredt i skolerne* – cytata zaczerpnięty z przedmowy wydawcy (tłum. J.J.).

¹⁵ Faktycznie duńskich przysłów było mniej, ponieważ wydawnictwo liczy ok. 115-120 dubletów, tj. form, które się powtarzają, por. Hansen, Aage (1991): *Om Peder Laales danske ordsprog*, København, str. 12.

¹⁶ Andersen, Vilhelm/ Petersen, Carl S. (1924–34): *Illustreret dansk Litteraturhistorie*, København, t. I, str. 97.

¹⁷ Kjær, Iver/ Petersen, Erik (wyd.) (1979): *Danmarks gamle ordsprog*. Bind 1. Peder Låles ordsprog, København, str. 739.

do ćwiczeń wymagających kreatywności. Na takie przeznaczenie słownika wskazuje wspomniany wyżej fragment rękopisu, w którym poszczególne pary przysłów zapisano z zachowaniem odstępu w celu sporządzania notatek i komentarzy. Taką samą rolę przypisać można dosyć szerokim marginesom. Świadczą o tym notatki naniesione przez piszącego w tych właśnie miejscach rękopisu.

Przeznaczenie zbioru do użytku szkolnego kwestionuje Hans Brix. Jego zdaniem zbiór powstał jako antologia dla uczonych i badaczy, później zaś jego rola została zdegradowana do roli podręcznika¹⁸. Stabilność formy oraz wspomniane cechy formalno-strukturalne i treściowe stały się gwarantem długowieczności niektórych paremiów: w ten sposób część duńskich przysłów popularnych w wiekach średnich przetrwało w języku do dzisiaj. Słownik nie zachował się w formie rękopisu średniowiecznego. Pełna treść zbioru znana jest natomiast w formie drukowanej z kilku wydań. Pierwszą edycję przygotował pochodzący z holenderskiego miasta Gouda Gotfred z Ghemen¹⁹: dykjonarz ukazał się natomiast w 1506 roku w Kopenhadze. Sam zbiór jest zapewne starszy, na co wskazuje wiele faktów. Badania językowe i paleograficzne odnalezionych szczątków rękopisu²⁰ sugerują, że mógł on powstać ok. 1450 roku. Przemawia za tym szwedzka wersja słownika pochodząca z pierwszej połowy XV wieku, w której formy łacińskie zostały zachowane, formy duńskie przetłumaczono na język szwedzki. Badania nad tymi zabytkami wskazują, że czas ich powstania można szacować na rok ok. 1450²¹. Nie wyklucza się hipotezy, że powstawał on na przestrzeni wielu lat, a jego najstarsze partie zostały zredagowane o wiele wcześniej, jeszcze w XIV wieku²².

3. Problem autorstwa

Podobnie jak historia powstania zbioru zagadkowa pozostaje postać autora (autorów²³) opracowania, a elementy jego życiorysu bazują na niepotwierdzonych domy-

¹⁸ Brix, Hans (1940): Om den danske Ordsprogsamling kaldet »Peter Laale«, [w:] *Analysér og Problemer V*, København, str. 27-109. Tu: str. 51.

¹⁹ Gotfryd z Ghemen (duń. Gotfred af Ghemen, holend. Govert van Ghemen) był pierwszym drukarzem książek w Kopenhadze. W latach 1486–1489 pracował jako wydawca w Goudzie, po czym przeniósł się do Kopenhagi, gdzie trudnił się wydawaniem książek w latach 1493–95. Do roku 1505 przebywał w Lejdzie, następnie wznowił działalność w duńskiej stolicy w latach 1505–1510 (por. Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 746). Znanych jest ok. 25 tytułów, które wydał, m.in.: *Den danske Rimkrønike* (1495), która była pierwszym tekstem wydanym drukiem w języku duńskim, *Karl Magnus' kronike* (1501), *Flores og Blantseflor* (1504), *Skånske Lov* (1505), *Eriks Sjællandske Lov* (1505), Peder Laale: *Parabola* (1506), *Gudelige Bønner* (1509), *Jesu Passionsvandring* (1509) og *Lucidarius* (1510).

²⁰ To, co ocalało, to dwie kartki o wymiarach 20,8x15 cm zawierające 20 par przysłów, tj. po 10 par na każdej stronie. Obie kartki zapisane zostały odmiennym charakterem pisma.

²¹ Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 728.

²² Kjær, Iver/ Holbæk, Bengt (1969): *Ordsprog i Danmark: 4000 ordsprog fra skrift og tale gennem 6000 år*, København, str. 76 n.

²³ Niektórzy historycy literatury przyjmują, że słownik może być produktem kilku osób, por. Winkel Horn, Frederik (1881): *Den danske Litteraturs Historie fra dens Begyndelse til vore Dage*, Kjøbenhavn, t. I, str. 57.

ślach i niekiedy sprzecznych ze sobą informacjach²⁴. Nazwisko autora pojawia się w źródłach w różnych odmiankach: Petrus laale, Petrus laalæ, Petrus lale, Petrus dictus laale, Petrus de Laale, Petri Legiste Laglandici. Spośród wielu ówczesnych postaci odnotowanych pod tym nazwiskiem wykluczono te, które ze względów chronologicznych lub społecznych nie spełniają kryteriów. Jest mało prawdopodobne, by autorem kompilacji przysłów była osoba pochodzenia chłopskiego²⁵. Nawet Kopenhascy uczeni, którzy współpracowali przy wydaniu zbioru drukiem²⁶, nie dysponowali wiedzą dotyczącą faktów z życia autora. Potwierdza to tekst wydawcy, w którym wypowiedzi o autorze charakteryzują się mocnym odcieniem modalnym, komunikując wprost, że nazwisko autora jest wprawdzie znane, sama zaś postać owiana tajemnicą: *der skal nu sættes en værdig slutning på denne bog, som Peder Låle siges at have lavet*²⁷. Nawet, jeśli pojawiają się atrybuty przy jego nazwisku w dalszej części tekstu redaktora, nie muszą one wynikać z wiedzy o autorze, a mogą być jedynie komplementem wypowiedzianym pod kierunkiem autora²⁸, który faktycznie jest raczej sformułowaną w sposób pośredni pochwałą odnosząca się do samej książki: *Forfatteren og samlere af denne bog siges at have været en fortreffelig mand, Peder kaldet Låle, en udmærket fortolker af sprogvitenskaben*²⁹. Stąd uzasadnione wydaje się twierdzenie, że żył on znacznie wcześniej, czyli właśnie w połowie XIV wieku. Jednym z argumentów przemawiającym za taką tezą jest fakt, że we wspomnianym szwedzkim opracowaniu zbioru w wielu miejscach powołuje się autor na zbiór duński, przywołując nazwisko Petera Laale. Ostatecznie na podstawie dokumentów w archiwach papieskich³⁰ ustalono, że autorem może być niejaki Peder Nielsen Låle (Petrus Nicolai alias dictus Lalo), który najprawdopodobniej urodził się ok. 1305–1310 w Odense³¹, gdzie zdobył wykształcenie i na początku lat trzydziestych XIV wieku był subdiakonem. Około roku 1330 został wysłany przez nuncjusza papieskiego w Danii i Szwecji o nazwisku Petrus Gervasii do papieża Jana XXII w Avignon. Dwa lata później powrócił z Avignon do Danii z listem papieskim, upoważniającym go do objęcia posady przy biskupstwie

²⁴ Nieco więcej szczegółów i wykluczających się wzajemnie faktów podają Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 729. Tu również wskazówki bibliograficzne dotyczące tej kwestii.

²⁵ Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 732.

²⁶ Informacja tej treści widnieje na jednej z początkowych stron: *lærde mænd ved Københavns Universitet* (uczni mężowie przy uniwersytecie Kopenhaskim, tłum. J.J.). Ponieważ żaden z owych uczonych nie jest wymieniony z imienia i nazwiska, nasuwa się wątpliwość, czy faktycznie chodzi o profesorów w dzisiejszym rozumieniu, zważywszy, że ówczesna kopenhaska Alma Mater liczyła zaledwie 27 lat (Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 745).

²⁷ [...] i godne zakończenie należy nadać tej książce, którą, jak mówią, Peder Låle sporządził (tłum. J.J.).

²⁸ Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 730.

²⁹ Materiał zebrał i zapisał w tej książce, jak mówią, dostojny mąż, Peder zwany Låle, wyśmienity znawca nauki o języku (tłum. J.J.).

³⁰ Chodzi o kopie listów, które związane są z jego osobą, datowane na 21. listopada 1331 oraz zapiski w księgach rachunkowych z 8. lutego 1332. Por. Kjær/ Petersen (1979): *Danmarks gamle ordsprog...*, str. 733.

³¹ Obecnie największe miasto na wyspie Fionia (duń. Fyn), trzecie co do wielkości miasto Danii, znane głównie jako miejsce urodzenia H. Ch. Andersena.

w Ribe. Czy otrzymał tę posadę, tego nie wiadomo³². Powyższa hipoteza zakładająca, że autor zbioru jest owym Pederem Laale z Avignon wynika m.in. z faktu, że pobyt Laale we Francji nie pozostał bez wpływu na językowe opracowanie zbioru³³. Część rymów łacińskich sentencji zakłada francuską wymowę³⁴, niekiedy w treść przysłówia wplatanie są wręcz francuskie zapożyczenia leksykalne, np. *follus* ‘błazen’, *guerra* ‘wojna’ i in., co z kolei stało się punktem wyjścia dla sformułowania hipotezy kolejnego wydawcy zbioru, Christierna Pedersena w 1515 roku, że autorem opracowania jest Francuz lub osoba francuskiego pochodzenia³⁵. Sam materiał językowy pozwala wyciągać wnioski odnośnie wykształcenia autora. Można przypuszczać, że posiadał on wiedzę prawniczą lub sam zajmował się prawem. Niewykluczone, że Laale pracował w sądzie, gdzie ludzie wnosili skargi na innych, bądź sami musieli się bronić przed skargami drugich, stąd autor mógł na bieżąco notować wypowiedzi interesantów, którzy pochodzili z różnych warstw społecznych, a ich wypowiedzi były bezpośrednim źródłem bogatego repertuaru powiedzeń, przysłów, maksym i reguł prawnych³⁶.

4. Treść, pochodzenie i zróżnicowanie gatunkowe przysłów

Szereg przysłów podejmuje właśnie tematykę prawną, a niektóre są wręcz cytacjami duńskiego kodeksu prawnego *Jyske Lov*³⁷, jak np. przysłowie otwierające dykcjonarz Laale: *Med lov skal man land bygge* (‘Prawem trzeba kraj budować’, tzn. stan państwa, jego rozwój zależy od tego, jak praktykuje się prawo³⁸). Następne przysłowie jest wręcz kontynuacją *Jyske lov*, a wiele innych ma językową postać reguły prawnej, niektóre zawierają terminy właściwe dla języka prawnego i prawniczego³⁹, co

³² Kjær/ Petersen (1979): Danmarks gamle ordsprog..., str. 733.

³³ Winkel Horn, Frederik (1881): Den danske Litteraturs Historie fra dens Begyndelse til vore Dage, Kjøbenhavn, t. I, str. 57.

³⁴ Andersen, Vilhelm/ Petersen, Carl S. (1924–34): Illustreret dansk Litteraturhistorie, København, t. I, str. 98.

³⁵ Kjær/ Petersen (1979): Danmarks gamle ordsprog..., str. 731.

³⁶ Bregenhøj, Carsten/ Pätt, Solveig (red.) (1994): Politikens Ordsprogleksikon, København, str. 20.

³⁷ *Prawo Jutlandzkie* Waldemara II Zwycięskiego z 1241 roku spisane w średniowiecznej kronice duńskiej *Codex Holmiensis*. W języku prawniczym stałe miejsce zajmują paremie prawnicze. Ich tradycje sięgają z reguły jeszcze czasów starożytnych i wywodzą się z prawa rzymskiego.

³⁸ Zasada ta ujmowana w zbiorach paremiologicznych utożsamiana jest z przysłowiem. Jej powszechną znajomość zawdzięcza się uwiecznieniu w postaci inskrypcji na budynku sądu miejskiego (duń. *byret*) w Kopenhadze przy placu Nytorv. Według oryginalnej pisowni pierwszego wydania słownika zdanie miało postać: *Met laaw scal man landh bygghæ*. W wydaniu paryskim z 1515 roku figuruje w nieco zmienionej formie: *Meth low skall mand land bygge*. Tradycje umieszczania paremiów prawniczych na budynkach wymiaru sprawiedliwości kontynuuje m.in. gmach Sądu Najwyższego w Warszawie, gdzie na 76 kolumnach budynku uwieczniono osiemdziesiąt sześć sentencji w języku polskim i łacińskim.

³⁹ Rozróżnienie obu terminów za: Wróblewski, Bronisław (1948): *Język prawny i prawniczy*, Kraków. W omawianym przypadku chodzi głównie o teksty będące źródłem prawa, tj. o język prawny. Niewykluczone, że niektóre ze sformułowań mają postać parafrazy, komentarza lub przeróbki reguły prawnej i tym samym kwalifikują się do miana języka prawniczego. Z tego też względu przytaczam obydwie terminy.

przejawia się w podwyższonej frekwencji terminu *lov* ('prawo', 'reguła prawna') w paremiach. Liczne sentencje werbalizujące tzw. niepisane prawo na stałe weszły do powszechnego użycia. Sama zaś strona tytułowa wydania z 1506 i 1515 zawiera określenia: *legifer* (duń. *lovbringer*, *lovgiver* 'prawodawca') i *legista* (duń. *lovkyndig* 'uczony, biegły w prawie'), które nie odnoszą się do osoby, lecz podkreślają charakter normatywny książki o odcieniu dydaktyczno-moralizatorskim: to przysłowia w swojej treści i wymowie są moralnym prawodawcą. Jednak bezwzględnie dominantą tematyczną zbioru stanowi życie wiejskie⁴⁰: przyzwyczajenia, mentalność, elementy kultury materialnej, życie rodzinne, problemy dnia powszedniego, rola religii, porządek społeczny, hierarchia wartości oraz zajęcia ludności⁴¹. Nieobecne są zaś paremia, które swą treścią nawiązują do środowiska mieszczan i życia w mieście, kreowany zaś obraz życia wiejskiego nosi cechy obrazu wyidealizowanego i uproszczonego, zwykle przedstawionego w konwencji czarno-białej⁴².

Sentencje uporządkowane zostały w kolejności alfabetycznej, za kryterium przyjęto pierwszą literę przysłowia łacińskiego. Taki system zapisu obecny był i w późniejszych zbiorach, nim zaczęto porządkować materiał paremiologiczny tematycznie lub według haseł kluczowych. Przysłowia zaczynające się na kolejną literę pisane były na początku nowej strony, co w sposób naturalny dzieliło zawartość i przestrzeń słownika na mini rozdziały.

Badacze wskazują na odmienne relacje między sentencją łacińską i jej duńskim ekwiwalentem. Ciekawe spostrzeżenia odnotowane zostały po przeprowadzeniu analizy językowej form wyjściowych. Postacie przysłów łacińskich zostały porównane z formami w innych multilingwalnych słownikach przysłów, co pozwoliło ustalić, że część łacińskich sentencji obecna jest w zbliżonej, bądź identycznej postaci w innych ówczesnych zbiorach, jednak większość form łacińskich jest wynikiem tłumaczenia paremiów duńskich⁴³. Analogiczne obserwacje można odnotować po analizie językowej przysłów duńskich: niektóre z nich wskazują jednoznacznie na tłumaczenia, bądź adaptacje materiału obcojęzycznego. Stanowisko pojednawcze zajmuje badacz i wydawca słownika Peder Laale, Aage Hansen. Według niego główny trzon materiału zgromadził autor omawianego słownika z przekazów ustnych i rodzimych ówczesnych źródeł literackich. W przypadku brakujących odpowiedników duńskich, tworzył je sam poprzez tłumaczenie łacińskich form wyjściowych⁴⁴.

Reasumując: w wielu przypadkach duńskie przysłowie było już w szerokim użyciu i pierwotne w stosunku do jego łacińskiego odpowiednika, który został stworzony

⁴⁰ Kristiansen, Kristian (1984): *Danske ordsprog og mundheld*, København, str. 10.

⁴¹ Wiele z przysłów, ze względu na ścisłą korelację z ówczesnymi realiami (tj. odmiennym kontekstem kulturowym) i na zmiany zaszłe w języku, nastęrcza trudności w zrozumieniu i interpretowaniu ich treści. Przysłowia o mnichach, prałatach czy rzemieślnikach typu garbarz, mydlarz i in. są tak naznaczone ówczesnym kolorytem średniowiecza, że nawet tłumaczenie na współczesny duński nie pozwala ustalić wymowy sentencji.

⁴² Stybe, Sven Erik (1978): *Dansk idehistorie, Grundbog, Første bog*, København, str. 21.

⁴³ Kock, Axel/ Petersens, Carl af (wyd.) (1889–94): *Östnordiska och latinska medeltidsordspråk I*, København, str. 78-90.

⁴⁴ Hansen, Aage (1966): *Peder Laales gammeldanske ordsprog med sideløbende oversættelse til nydansk, Ringkjøbing*, str. 124.

na potrzeby zbioru. Niekiedy zachodziła sytuacja odwrotna: autor dokonał wyboru łacińskich sentencji i przełożył je na ówczesny duński, tzn. łacińskie przysłowie było pierwowzorem i punktem wyjścia do utworzenia duńskiego ekwiwalentu. Nie można wykluczyć sytuacji, że wcześniej istniały zarówno duńskie jak i łacińskie formy, które autor tylko zebrał i zestawiał w oparciu o odpowiedniości treściowe. Niektóre łacińskie paremia pochodzą zapewne z innych zbiorów dwujęzycznych, zaś formy w języku ojczystym autora mogą być ich adaptacjami. Najlicniejszą grupę stanowią pary, w których pierwotnym było przysłowie duńskie. Cenne w zbiorze jest zaświadczenie i udokumentowanie pokażnej liczby przysłów w języku narodowym w ich pierwotnej formie językowej⁴⁵. Ze względu na brak przekazów dokumentujących zasób przysłów funkcjonujących w obiegu ustnym przed ukazaniem się zbioru Laale, trudno ocenić to źródło pochodzenia materiału paremiologicznego od strony kwantytatywnej. Nie ulega wątpliwości, że powszechne użycie zbioru Laale w szkołach jako materiału ćwiczebnego przyczyniło się do utrwalenia i popularyzacji niektórych sentencji. Co więcej, materiał w słowniku przeżył niezwykłą recepcję i stał się zasadniczym źródłem, wręcz zbiorem kanonicznym dla licznych opracowań w skandynawskim kręgu językowym i stał się wyznacznikiem repertuaru form paremiologicznych na długie lata w krajach Północy. Dla potwierdzenia tych słów przytaczam trzy przysłowia w wersji pierwotnej, współczesnej i ich polskie odpowiedniki (numery poprzedzające cytaty wskazują na ich kolejność w słowniku):

38

Monghe becke oc smaa gøre een stoor aa.

Mange bække og små gør en stor å.

→ Za pomocą strumyków rzeki płyną.

60

Hiemme ær hwnth diærffwesth.

Hjemme er hund djærvest (modigst).

→ Każdy pies na swych śmieciach śmielszy.

231

Thet ær een ont fwgell som skidher i sijn eghen rædhe.

Det er en dårlig fugl, som skider i sin egen rede.

→ Zły to ptak, co własne gniazdo kala.

Prace redakcyjne nad słownikiem mogą mieć mimo wszystko istotne znaczenie dla językoznawców, kulturoznawców i komparatystów literackich. Jak wspomniano, słownik Laale zawiera bowiem cytaty starych duńskich tekstów prawnych (*Jyske Lov*), które przetłumaczono na łacinę. Podobnego zabiegu dokonano, wykorzystując duńskie formy obecne w języku mówionym. W taki sposób zawarte w nich myśli i zasady mogły być przejmowane przez inne społeczności, wejść w obieg dóbr kultury zasilając dorobek humanistyki europejskiej. Z drugiej zaś strony przekład sentencji łacińskich pozwolił na przenikania obcych przysłów i zasilenie duńskiego systemu paremiologicznego.

Oceniając materiał językowy opracowania należy podkreślić, że jest on bardzo niejednorodny pod wieloma względami: spotykają się tu formy starsze z nowymi, przepla-

⁴⁵ Kjær/ Petersen (1979): Danmarks gamle ordsprog..., str. 741.

tają się wypowiedzi ustne z formami pisanymi, paremia oryginalne i powstałe w wyniku tłumaczenia, wypowiedzi ludowe oraz właściwe osobom wykształconym, tkwiące w tradycji nordyckiej, jak i nawiązujące do form europejskich, znanych w innych krajach⁴⁶. Taka konfiguracja cech paremiów stanowi utrudnienie w jednoznacznym ustaleniu pewnych faktów. Stąd niektóre wnioski wciąż przyjmuje się jako hipotezy. Jako podręcznik łaciny słownik był używany do 1530 roku. Jednak liczne galicyzmy w łacinie budziły zastrzeżenia późniejszych wydawców⁴⁷ i pedagogów. W końcu książkę wycofano z użytku szkolnego za czasów Christiana II ze względu „barbarzyńską” łacinę⁴⁸. Jego duńska część stała się jednak podstawowym źródłem literackiej tradycji paremiograficznej.

Opracowanie paremiograficzne Laale wskazuje na to, że przysłowie było już w średniowieczu rozwiniętym gatunkiem. Świadczą o tym zróżnicowane struktury, środki stylistyczne obecne już w tym pierwszym drukowanym opracowaniu. Dodać należy, że używane tutaj określenie *przysłowie* jest terminem umownym i dalece nieprecyzyjnym w odniesieniu do omawianego materiału językowego. Zestawione w słowniku Pedera Laale formy należą – z punktu widzenia dzisiejszej systematyki paremiów i form pokrewnych – do co najmniej kilku gatunków. Trzonem zbioru są oczywiście przysłowia we współczesnym rozumieniu: tj. wypowiedzi jedno- wzgl. wielozdaniowe (od dwóch do czterech zdań) charakteryzujące się alegorycznością, obrazowością, o wyraźnym charakterze dydaktycznym, stabilnej strukturze i powszechnym użyciu⁴⁹. Obok przysłów właściwych odnaleźć można zdania, które pozbawione są alegoryczności, zachowują jednak pozostałe z wyżej wymienionych cech. Odrębną grupę gatunkową tworzą tzw. przysłowia pogodowe (duń. *bonde- og vejrrægler*). Mają one zwykle charakter prognozy, zapowiadają przebieg zjawisk atmosferycznych, zawierają szereg wskazówek praktycznych, przestróg dla rolników, hodowców, myśliwych i podróżnych. Samodzielną grupę pod względem strukturalnym i treściowym tworzą welleryzmy (duń. *wellerismer* lub *citatorsprog*), które odróżniają się głównie bardziej złożoną formą i nieco odmienną funkcją. Określenie welleryzm jest terminem stosunkowo nowym, stworzonym przez paremiologa o nazwisku Archer Taylor w 1931 roku, a źródłem inspiracji był Samuel Weller, postać z powieści Ch. Dickensa *Klub Pickwicka*⁵⁰, który często wplatał tego typu wypowiedzi w dialogi. Gatunek ten, znany wprawdzie od starożytności, nie należy do bardzo rozpowszechnionych. Cechą charakterystyczną welleryzmów jest ich trójczłonowa budowa. Część wstępną stanowi oryginalne przysłowie, zwykle przytoczone w całości. Segment środkowy wprowadza osobę narratora, zwykle za pomocą *verba dicendi* w 3. os. liczby pojedynczej (rzadziej mnogiej): *powiedział, rzekł, stwierdził, zawołał* i in. Część trzecia charakteryzuje sytuację, w której przysłowie zostało użyte i zwykle tworzy kontrast treściowy z częścią pierwszą, co daje zwykle element humorystyczny. Welleryzmy są stosunkowo skromnie reprezentowane w historii literatury: od czasów starożytnej Grecji do

⁴⁶ Stybe, Sven Erik (1978): *Dansk idehistorie, Grundbog, Første bog*, København, str. 20.

⁴⁷ Winkel Horn, Frederik (1881): *Den danske Literaturs Historie fra dens Begyndelse til vore Dage*. Kjøbenhavn, t. I, str. 57.

⁴⁸ Kjær/ Holbæk (1969): *Ordsprog i Danmark...*, str. 79.

⁴⁹ Krzyżanowski, Julian (red.) (1969): *Nowa księga przysłów i wyrażen przysłowiowych polskich*, t. I, Warszawa, str. VII nast.

⁵⁰ Bregenhøj/ Påt (1994): *Politikens...*, str. 20.

średniowiecza wypowiedzi tego typu były rzadkością. Większą popularność zdobyły w okresie Odrodzenia⁵¹. Zaskakującym może być fakt, że w omawianym słowniku przysłów P. Laale odnajdujemy 9 wypowiedzi tego typu, np. *Jeg kender vel karssæ sadhe bondhen han aadh skarntywde*⁵². Formy te, zwykle reprezentowane przez nieliczne przykłady, odnotowują również późniejsze duńskie zbiory paremiów.

5. Późniejsze wydania – pięć wieków recepcji

Ciekawych obserwacji dostarcza analiza porównawcza zachowanych fragmentów rękopisu oraz pierwszego i kolejnych wydań drukiem. Na ocalałych dwóch kartkach rękopisu, podobnie jak w wersji drukowanej, paremia łacińskie pisane są większymi literami niż ich duńskie odpowiedniki. Podobieństwo w formie zewnętrznej słownika nie koresponduje z zawartością treściową par przysłów. O ile łacińskie formy w rękopisie zostały w niemal niezmienionej formie przeniesione do pierwszej wersji drukowanej, to duńskie paremia ulegały pewnym modyfikacjom ze strony kolejnych wydawców, a podyktowane były głównie kompetencjami tych ostatnich oraz zmianami zachodzącymi w języku. Dla ilustracji wspomnianych procesów przytaczam przykład przysłowia z rękopisu (a) i z wersji drukowanej z roku 1506 (b)⁵³:

(a) *Kan ouær gord ok kan ighen thet gor ee besth.*

(b) *Kanne offuer gaardh oc kanne i gheen holler lengst wænskab.*

Słownik Pedera Laale doczekał się w krótkim czasie kolejnych redakcji. Autor pierwszego wydania (Ghemmen) opublikował dzieło powtórnie w 1508. Nieco później zbiór został zaprezentowany szerszej publiczności europejskiej za sprawą Christierna Pedersena, który wydał pracę w Paryżu w 1515 roku w jednej z bardziej znanych wówczas drukarni Jodocusa Badiusa Asceniusa. Tytuł brzmiał: *Petri Laglandici Parabolæ*. Novum w wydaniu paryskim był łaciński komentarz do każdego z przysłów. Zawierał on zwykle uwagi odnośnie leksyki zawartej w przysłowiu – głównie w postaci przytoczenia synonimu cytowanego łacińskiego słowa – oraz wskazówki pomocne przy interpretacji przysłowia:

536 *Ira dei fit ei qui se facit officiperdi.*

(Guds vrede kommer over den, som gør sig til en øder af sit embede.)

Gud vorde den wred som sit embede er leet.

Guds vrede kommer over den, som gør sig til en *officiperdi*, dvs. til en sådan, at han har mistet hvervet at styre mange ting⁵⁴.

⁵¹ Bregenhøj/ Påt (1994): *Politikens...*, str. 20.

⁵² Forma współczesna przysłowia brzmi: *Jeg kender vel karse, sagde bonden, han åd skarntyde*, co w wolnym tłumaczeniu oznacza *Znam się dobrze na roślinach jadalnych, powiedział chłop, zjadając liście piohumu*.

⁵³ Hansen (1991): *Om Peder Laales...*, str. 15.

⁵⁴ Por. Kjær, Iver/ Petersen, Erik (1979): *Peder Låles ordsprog*. Bind 1:2: *Christiern Pedersens udgave 1515 i oversættelse*, København, str. 574. W nawiasie współczesna postać przysłowia: *Gniew Boga spadnie na tego, kto niszczy swoje rzemiosło* (tłum. J.J.).

Komentarz zawierał ponadto krytyczne uwagi odnośnie słownictwa, jego niedociągnięć stylistycznych, względnie niedoskonałości struktury metrycznej przysłówia.

W odróżnieniu od pierwszego wydawcy redaktor paryskiego wydania dołożył starań, by opublikować tekst wolny od potknięć językowych czy edytorskich. Mimo zabiegów korektorskich nie udało się opublikować tekstu pozbawionego niedociągnięć⁵⁵. Przede wszystkim sporo błędów drukarskich zawierało już pierwsze wydanie. Najprawdopodobniej druk przygotowywany był przez obcokrajowca, stąd duża liczba potknięć w tekście typu: *Wærck* zamiast *Mærck*, *fisne* zamiast *fiske*, czy *Waar* zamiast *Naar* i wiele innych⁵⁶. Lapsusy stwierdzono zarówno w formach łacińskich jak i duńskich. Wraz z rozwojem języka nieodzownym było wprowadzenie zmian w pisowni i morfologii, częściowo również w strukturach składniowych. Upływ czasu wymusił ponadto ingerencję w warstwę leksykalną paremiów. Wydawcy łagodzili i usuwali treści nieobyczajne i obsceniczne, aktualizowali słownictwo⁵⁷. Innowacje w postaci usuwania, uzupełniania oraz zmiany kolejności przysłów zauważalne są we wszystkich wersjach w porównaniu do wydania wcześniejszego, i tak np. zbiór wydany w Paryżu zawiera 6 przysłów, których nie ma w wydaniu kopenhaskim⁵⁸. Przyczyn zmian w inwentarzu duńskich form paremiologicznych w kolejnych edycjach słownika można upatrywać w odmiennym tłumaczeniu łacińskich form wyjściowych. W trosce o jak najwierniejsze ich oddanie poszukiwano translatów o wysokim stopniu ekwiwalencji, które zastępowały starsze, mniej udane odpowiedniki tłumaczeniowe. Opracowanie Pедера Laale okazało się sukcesem wydawniczym. Tak bowiem należy skomentować tytuł, po który często sięgali wydawcy. Wydanie z 1506, wznowione w 1508 należy do najczęściej drukowanych książek tamtych czasów⁵⁹.

Z edycji XVII-wiecznych zbiorów przysłów zachowały się jeszcze wydania przygotowane przez poetę i drukarza Hansa Hansena Skoninga (1579–1651). Jego publikacja *Liber Petri Laglandici. Det er Peder Lollis Boog* z 1614, wznowiona w 1626 i 1703 stanowi zestawienie już tylko duńskich paremiów według ich początkowych liter. Przysłowia zaczynające się na tę samą literę nie są dalej porządkowane, tzn. nie obowiązuje układ alfabetyczny w dzisiejszym rozumieniu, a jedynie podział na grupy, których cechą wspólną jest początkowa litera przysłówia. Opracowanie to ma siłą rzeczy odmienny układ od struktury słownika w wersji z pierwszego wydania. Materiałem źródłowym było najprawdopodobniej wydanie paryskie zbioru. Dalsze rozbieżności z poprzednimi edycjami dostrzec można w zawartości materiału. Obecne są przysłowia, które nieznanne są z poprzednich wydań, ani z innych obecnie dostępnych źródeł. Najprawdopodobniej pochodzą one z ustnych przekazów. Z umieszczenia niektórych przysłów wydawca zrezygnował ze względu na ich nieprzyzwoity charakter⁶⁰. Ingerencja w tekst przysłów polegała niekiedy na parafrazowaniu problematycznej leksyki. Wydawca naniósł ponadto poprawki dotyczące ortografii, morfologii i składni. Zabiegi zmierzające do zmodernizowania postaci graficznej przysłów

⁵⁵ Hansen (1991): Om Peder Laales..., str. 13.

⁵⁶ Hansen (1991): Om Peder Laales..., str. 9.

⁵⁷ Kjær/Petersen (1979): Danmarks gamle ordsprog..., str. 749.

⁵⁸ Hansen (1991): Om Peder Laales..., str. 17.

⁵⁹ Kjær/Petersen (1979): Danmarks gamle ordsprog..., str. 745.

⁶⁰ Kjær/Petersen (1979): Danmarks gamle ordsprog..., str. 748.

prowadziły bardzo często do nadania im lepszej, szlachetniejszej formy, czasem jednak prowadziła do spłaszczenia stylistycznego, niekiedy nawet do uproszczeń w wymowie ideowej paremiów.

Żadna jednak z sześciu wymienionych wersji (tzn. fragment rękopisu i sześć wydań drukiem: 1506, 1508, 1515, 1614, 1626, 1703) nie jest wierną kopią pierwotnego układu zbioru ze względu na wspomniane powyżej zabiegi redakcyjne. Wydawcy bowiem nie widzieli potrzeby rozpowszechniania opracowania w jego pierwotnej postaci. Zbiór Laale żył zatem swoim życiem, wykazując dynamikę form i układu graficznego wynikające częściowo z rozwoju języka, zmian w obyczajowości, niekiedy uwarunkowane upodobaniami wydawcy, czy zwykłymi zabiegami edytorskimi. Ożywione zainteresowanie materiałem folklorystycznym w dobie romantyzmu było zapewne inspiracją do ponownego opublikowania średniowiecznego zabytku: zbiór Pedera Laale ukazał się w 1805 roku za sprawą Rasmusa Nyerupa. Z jego inicjatywy ukazało się również opracowanie wydane w Kopenhadze w 1828 roku pt. *Peder Lolles Samling af danske og latinske Ordsprog, optrykt efter den ældste Udgave af Aar 1506 og med anmærkninger oplyst af R. Nyerup*. W 1842 roku zaś Chr. Sigfred Ley, student teologii, uporządkował przysłówia według grup tematycznych, ponownie uwspółcześnił ortografię i wydał w Kopenhadze pod tytułem *Danske Mundheld sankede til Lyst og Laerdom af Peder Laale*. Koniec XIX stulecia przynosi opracowanie szwedzkojęzyczne: Axel Kock i Carl af Petersens, *Östnordiska och latinska medeltidsordspråk, Peder Låles ordspråk och en motsvarande svensk samling utgivna för Samfund til Udgivelse af gammel nordisk Litteratur* (København 1889–1894). Z wydań 20-wiecznych na uwagę zasługuje wersja Aage Hansena i Chr. Behrenda *Peder Laales Danske Ordsprog* (København 1929), w którym oryginalne formy językowe zostały przetłumaczone na współczesny duński oraz opracowanie Aage Hansena z 1966 roku (wyd. w Ringkøbing) *Peder Laales Gammeldanske Ordsprog med sideløbende oversættelse til nydansk af Aage Hansen*. Publikacją szczególną jest wydanie zbiorowe (København 1979) obejmujące ocalałe fragmenty rękopisu oraz pierwsze pięć wydań słownika Pedera Laale: 1506, 1508, 1515, 1614, 1703 w serii pt. *Danmarks gamle ordsprog* (jako tom I:1, w tomie I:2 opublikowano zaś wydanie Ch. Pedersensa z 1515 w duńskim tłumaczeniu) pod redakcją Ivera Kjærsa i Erika Petersena⁶¹.

6. Rękopis Hansa Thomesena

Z wymienionych powyżej względów wydaje się rzeczą zrozumiałą, że recepcja przysłów Laale dostrzegalna jest w datowanym na ok. 1600 niepublikowanym wcześniej rękopisie, który niesłusznie wszedł do historii kultury duńskiej jako *Hans Thomissøns ordsprogsamling* (Zbiór przysłów Hansa Thomesena⁶²), ponieważ – jak donoszą póź-

⁶¹ Bibliografię dotyczącą zbioru odnaleźć można w ÖLM=Kock, Axel / Petersens, Carl af (wyd.) (1889–94): *Östnordiska och latinska medeltidsordspråk*, I, København. str. 134-136 oraz Kjær, Iver/Kolbek, Bengt (1972): *Ordsprog i Danmark*, København, str. 320-335.

⁶² Hans Thomesen, właściwie Hans Thomisson (1532–1573) – pochodzący z Ribe (południowo-zachodnia Jutlandia) duchowny, proboszcz parafii przy katedrze Marii Panny w Kopenhadze,

niejsze wyniki badań – autorem rękopisu musiał być ktoś inny. Sam rękopis zbioru przysłów jest na tyle zniszczony, że niektórych form nie można zrekonstruować. Jego zasadnicza część obejmuje 80 stron (jedna kartka zaginęła). Fragment, który dołączono później, zawiera 10 stron i jest nieco młodszy. Rękopis zawiera dokładny rok: w jednym miejscu jest to wrzesień 1648, w innym data 8. września 1649. Opracowanie obejmuje 2.577 paremiów zestawionych w porządku alfabetycznym, pisanych jednym charakterem pisma, z czego 49 to przysłowia, których użyto w funkcji synonimu, bądź parafrazy do wyjaśnienia treści innych form. Biorąc pod uwagę sentencje, które występują wielokrotnie, zbiór paremiów zamyka się liczbą 2.238, z czego jedno jest po łacinie, jedno w języku dolnoniemieckim, 4 w wysokoniemieckim, 7 jest mieszanką łaciny i duńskiego. 12 przysłów łacińskich użyto w formie komentarza-parafrazy do przysłów duńskich⁶³. Te bowiem stanowią główną część zbioru, a ich wiek szacuje się na okres 1585–1611. Wspomniana część druga rękopisu – uzupełnienie części głównej – to grupa 284 przysłów zestawionych bez wyraźnego kryterium porządkującego, najprawdopodobniej z roku 1549. Obie części zawierają zapiski, uzupełnienia, komentarze po łacinie i po duńsku. Tekst w języku duńskim nosi cechy dialektów północnojutlandzkich. Materiał rękopisu nie jest spójny gatunkowo, ponieważ obok przysłów właściwych zawiera zwroty przysłowiowe, sentencje, porównania, welleryzmy, przysłowia beczasownikowe (*De Rige i tasken de fattige i Asken*), wyrażenia w postaci fraz, czy pojedynczych wyrazów. Ten różnorodny zbiór paremiologiczno-frazeologiczny wzbogaca materiał odmienny językowo, spokrewniony jednak z przysłowiami poprzez odniesienia folklorystyczne: są to cytaty z piosenek ludowych i pieśni kościelnych. Opracowanie obejmuje obok przysłów znanych i rozpowszechnionych materiał nowy, nieznan z innych źródeł. Te ostatnie podawane są zresztą w sposób nadzwyczaj oszczędny. Wiadomo, że autor korzystał ze zbioru Laale: ok. 700 przysłów przytoczono w wersjach z wydania paryskiego z 1515⁶⁴. Innym źródłem był Stary i Nowy Testament, średniowieczne piosenki ludowe oraz Rimkrøniken⁶⁵. Rękopis cytowany i używany wielokrotnie w wielu mniejszych kompilacjach nie został nigdy opublikowany w całości.

7. Podsumowanie

Pierwsze stulecie w dziejach duńskiej paremiografii zdominował najstarszy zbiór łacińskich i duńskich sentencji średniowiecznych. Trzykrotne wydanie opracowania

zapisał się w historii głównie jako autor kazań, pieśni religijnych, wierszy i wydawca pierwszego oficjalnego zbioru hymnologicznego – śpiewnika *Den danske Salmebog* (1569), w którym zgromadził bogaty zbiór pieśni kościelnych doby reformacji, gdzie obok tekstów zaczerpniętych ze starszych opracowań, pojawiły się pieśni publikowane po raz pierwszy, por. *Bricka*, Frederik Carl (1887–1905): *Dansk biografisk Lexikon*, Kjøbenhavn, t. 17, str. 207.

⁶³ Sørensen, John Kousgård (wyd.) (1977): *Danmarks gamle ordsprog II*. »Hans Thomissons Ordsprog«. Paul Enevoldsen: Farago, København, str. 14.

⁶⁴ Sørensen, John Kousgård (wyd.) (1977): *Danmarks gamle ordsprog II...*, str. 16.

⁶⁵ Średniowieczne podania wierszowane spokrewnione z eposem rycerskim, Hansen, A.P./ Svarre Anders (red.) (1960): *Gyldendals Opslagsbog*. Bind 4, København, str. 57.

w krótkim czasie wynika z funkcji podręcznika, świadczyć też może o upodobaniu do tego gatunku, a przede wszystkim o popularności zawartych w nim form. Tak bezprecedensowe wydarzenie edytorskie w XVI-wiecznej Danii przyczyniło się niewątpliwie do popularyzacji zawartych w nich przysłów, wyznaczyło kierunek duńskiej i skandynawskiej paremiografii na dalsze stulecia i stworzyło punkt odniesienia dla wszystkich późniejszych opracowań. Słownik Laale ma ogromne znaczenie ze względu na swe korzenie w klasycznej średniowiecznej literaturze oraz ustnej ludowej tradycji staronordyckiej⁶⁶. Jest przede wszystkim pierwszym i głównym źródłem dokumentującym duńską tradycję paremiograficzną i najstarszym zachowanym zbiorem w piśmiennictwie skandynawskim. Trudno dziwić się zatem, że opracowanie Laale zawsze było obecne w skandynawskiej refleksji literaturoznawczej. Po dzień dzisiejszy jest ono nieodzownym źródłem materiału językowego dla wydawanych słowników przysłów, zbiorów, wyborów, antologii itp. Ich obecność we współczesnych wydawnictwach nie należy przypisywać bynajmniej walorom historycznym, lecz przede wszystkim faktowi, że są one ciągle w użyciu i stanowią aktywną część podsystemu paremiologicznego współczesnych rodzimych użytkowników języka duńskiego.

Artykuł omawia pierwsze stulecie duńskiej paremiografii, które zostało zdominowane przez zbiór przysłów autorstwa Pedera Laale. Książka została opublikowana w 1506 roku w Kopenhadze i zawiera 1204 przysłów łacińskich i ich duńskich odpowiedników. Materiał językowy zbioru jest zróżnicowany: obok typowych przysłów można odnaleźć frazeologizmy, welleryzmy i inne. Niektóre z nich są oryginalnymi przysłowiami łacińskimi, inne są tłumaczeniami i adaptacjami z języka duńskiego. Słownik służył pierwotnie jako podręcznik do nauki łaciny, stylistyki i retoryki. Niewiele wiadomo na temat autora: znane jest wprawdzie jego imię i nazwisko, zagadką pozostaje jego życiorys. Zbiór Laale cieszył się dużą popularnością w 16. i 17. stuleciu (7 wydań) i zajmuje bardzo ważne znaczenie w historii duńskiej kultury: jest pierwszym drukowanym dokumentem, który zawiera przysłowia używane do dzisiaj, jest źródłem wiedzy dla historyków, językoznawców i badaczy kultury.

Abstract

The History of Danish paremiography. Part I: The 16th century.

The article discusses the first century of the Danish paremiography, which was dominated by a collection of proverbs by Peder Laale. The book was published in 1506 in Copenhagen, and contains 1204 Latin proverbs and their Danish counterparts. The collection contains both typical proverbs, idioms, wellerisms and others. Some of them are original Latin proverbs, others are adaptations and translations from the Danish. The dictionary originally served as a textbook for learning Latin, style and rhetoric. Little is known about the author. Although his name

⁶⁶ Kristiansen (1984): *Danske ordsprog...*, str. 10.

appears on the cover, but no one knows who he was. The collection of proverbs enjoyed great popularity in the 16th and 17th century (7 editions) and it has a very important role in the history of Danish culture. It was the first printed document that contained proverbs, which are used until today. The dictionary is a source of information for historians, linguists and scholars of culture.

Key words

history of paremiography, proverb collection, Danish proverbs

Słowa kluczowe

historia paremiografii, zbiór przysłów, duńskie przysłowia

◆ Książki ◆

Books – Livres – Bücher

Moritz Csáky: *Das Gedächtnis der Städte. Kulturelle Verflechtungen – Wien und die urbanen Milieus in Zentraleuropa*. Wien-Köln-Weimar 2010.

Parallel zu der nach der Wende von 1989 einsetzenden politischen Inflation der Begriffs „Zentraleuropa“ zeichnete sich im Zuge der Debatte um die Postmoderne und Globalisierung das wachsende Interesse der Sozial- und Kulturwissenschaften an der historischen und kulturellen Problematik der damit bezeichneten Region ab. Der Anfang September 2011 in Wrocław tagende Europäische Kulturkongress wurde mit einem programmatischen Vortrag des polnischen Soziologen Zygmunt Bauman eröffnet, der seinen Betrachtungen als Titel die Frage voranstellte: *Was lehrt uns Zentraleuropa?* Der Auftritt Baumans war eine in der Tradition der aufklärerischen Kritik stehende Polemik gegen das Programm des Nationalstaates und ein leidenschaftliches Plädoyer für ein neues Europa, das sich immer deutlicher zu einer Ansammlung der sich gegenseitig überkreuzenden und überlappenden ethnischen Archipele entwickle. Der Redner wies dabei auf die Tradition Zentraleuropas als Beispiel und möglichen Wegweiser für die Gestaltung der im Zeichen der kulturellen Toleranz und hybriden Identitäten stehenden Zukunft des Kontinents hin. Er bezog sich in erster Linie auf die pluralistische Beschaffenheit und religiöse Toleranz der alten polnischen Adelsrepublik, aber ähnliche Qualitäten attestierte er auch der das Zentrum des Kontinents bis 1918 beherrschenden Habsburgermonarchie

Moritz Csáky ist ein prominenter österreichischer Kulturwissenschaftler, der bereits in den neunziger Jahren des vorigen Jahrhunderts die spezifische pluralistische

Beschaffenheit des Vielvölkerreiches der Habsburger in Zusammenhang mit Fragen der Postmoderne brachte und in dessen soziokultureller Realität Mechanismen und Kräfte entdeckte, die als Vorwegnahme der Entwicklungen der globalisierten Welt von heute aufgefasst werden können. Seine neueste Publikation *Das Gedächtnis der Städte. Kulturelle Verflechtungen – Wien und die urbanen Milieus in Zentraleuropa* ist das Ergebnis seiner jahrelangen wissenschaftlichen Bemühungen um die Korrektur der gängigen Klischees und Vorstellungen über die Vergangenheit Zentraleuropas, die die vom nationalen Narrativ dominierte Geschichtsforschung des 19. und 20. Jahrhunderts hervorgebracht hat. Diese Korrektur beruht auf der Grunderkenntnis, dass man der heterogenen gesellschaftlichen und kulturellen Wirklichkeit der gesamten Region, so wie sie durch die politischen Strukturen der Habsburgermonarchie bis 1918 zusammengehalten wurde, mit dem Instrumentarium und der Begrifflichkeit der nationalen Geschichtsschreibung nicht gerecht werden kann, weil ihre Sicht nicht ausreicht, um das in dieser Wirklichkeit stattfindende Aufeinandertreffen unterschiedlicher Sprachen, Traditionen und Einflüsse zu erfassen und entsprechend zu beschreiben. Die Erkenntnis der kulturellen Vielfalt gehört zwar seit langem zum festen Topos der Österreich-bezogenen kulturwissenschaftlichen und historischen Forschung, aber dieser Forschung fiel es schwer, aus der Erkenntnis auch methodologische Konsequenzen zu ziehen und neue Zugänge zu dieser pluralistischen Realität auszuarbeiten.

Das Besondere an der Publikation von Moritz Csáky ist eben die Hinwendung zu Quellen, in denen Erfahrungen und Geschehnisse gespeichert sind, die jenseits

des herkömmlichen, auf das staatspolitische Geschehen bzw. auf die Leistungen der Hochkultur fokussierten Diskurses der Geschichts- und Kulturgeschichtsschreibung liegen. Die Belege für die in der soziokulturellen Wirklichkeit Zentraleuropas stattfindenden Verschränkungen, Interferenzen und Überlappungen werden hier nämlich weder in den Staatsarchiven noch in den Imaginationsspeichern der jeweiligen Nationaltradition gesucht, sondern in den verschiedensten kulturellen Formationen der Städte der Region, deren mehrdeutige und mehrsprachige Texturen als „Archive des Schweigens“ aufgefasst werden, in denen bisher verdrängte und marginalisierte Inhalte erschlossen werden können. Die Stadt – ein äußerst komplexer Untersuchungsgegenstand – wird somit zum eigentlichen Träger der (Kultur)Geschichte, nicht so wie sie sich in den um homogene und homogenisierende Leitbilder bemühten Visionen der Ideologie, sondern in der wirklichen hybriden Erfahrung der modernen Menschen abgespielt hat. Sie ist nämlich für Csáky die Signatur der zentraleuropäischen Moderne, ein kultureller Mikrokosmos, in dem verschiedene Kommunikationsräume nebeneinander bestehen, sich gegenseitig verschränken und überlappen, was natürlich Konflikte generiert, aber gleichzeitig auch Kräfte freisetzt, die permanente gegenseitige Beeinflussung und Bereicherung bewirken. Die Perspektive steht übrigens in der besten Tradition des zentraleuropäischen Denkens, das schon immer eine besondere Fähigkeit zum analytischen Verfahren aufwies, in dem das Ganze, das Einheitliche und Eindeutige in die einzelnen Bestandteile zerlegt oder zumindest kritisch hinterfragt wurde. Man denke nur an die philosophischen Leistungen eines Ernst Mach oder Sigmund Freud, aber auch an die Tradition des Wiener Volkstheaters. Der österreichische Forscher versteht dabei die Kultur nicht als Summe der kreativen Möglichkeiten des

menschlichen Geistes, sondern als „das gesamte Ensemble von Elementen, das heißt von Zeichen, Symbolen oder Codes (...), mittels derer Individuen in einem sozialen Kontext, nach einem gewissen Regelsystem, verbal und nonverbal kommunizieren“ (S. 101). Der demokratische, kommunikative Kulturbegriff lässt in seinem Blickfeld sowohl Werke der Kunst, Literatur und Wissenschaft als auch Essgewohnheiten, Mode, Freizeitformen oder Bräuche der Stadtbewohner erscheinen. So kann aufgezeigt werden, wie sich ihre multiple Identität aus dem pluriethnischen und plurikulturellen Umfeld der jeweiligen Stadt und der gesamten Region speiste. Sie entstand im Zuge hybrider Interaktionen und grenzüberschreitender Verflechtungen, wies mehrfache Bezüge und Zugehörigkeiten auf und verweigerte sich somit den engen Zuweisungen und eindeutigen Klassifikationen des nationalen Denkens. Zu dieser Identität gehörte auch der Umgang mit dem Fremden, das aus der Lebenswelt der urbanen Milieus Zentraleuropas im 18. und insbesondere 19. Jahrhundert nicht wegzudenken war und deshalb viel leichter in das jeweilige individuelle Welt- und Menschenbild integriert werden konnte.

Die auf beeindruckender Materialbasis aufgebauten Forschungen von Moritz Csáky – es werden verschiedensprachige und recht unterschiedliche Bereiche der städtischen Milieus dokumentierende Quellen herangezogen – zeichnen sich gleichzeitig durch einen sehr hohen Grad des theoretischen Bewusstseins aus, das die historischen Fakten und Geschehnisse im Kontext der aktuellen kulturtheoretischen Konzepte betrachten und auswerten lässt. Besonders auffällig macht sich die Nähe zu den Positionen des postkolonialen Diskurses bemerkbar – die Arbeit zielt auf die Überwindung aller hegemonialen Ansprüche hin, so wie sie etwa im politischen Mitteleuropa-Konzept enthal-

ten waren und ihr latentes Dasein auch in verschiedenen gegenwärtigen Ost- bzw. Ostmitteleuropa-Entwürfen fortsetzen. Um dies zu vermeiden und seinen besonderen Standpunkt zu betonen, verzichtet der Autor auf den ideologisch belasteten Mitteleuropa-Begriff und benutzt für die Umschreibung der untersuchten Region den Begriff „Zentraleuropa“, eine Bezeichnung, mit der er weniger eine feste geographische oder kartenmäßige Wirklichkeit als vielmehr einen „entgrenzten Raum“ meint, der am besten durch im Zeichen der Pluralitäten, Heterogenitäten und Differenzen stehende kommunikative Prozesse definiert werden kann. Der postkoloniale Standpunkt kommt auch darin zur Sprache, dass diese Prozesse nicht in der üblichen Opposition von Zentrum und Peripherie untersucht (der immer natürlich eine verborgene Wertung zugrunde liegt), sondern in ihren gegenseitigen Auswirkungen und Folgen gezeigt werden. Die Maxime des Grafen Chojnicki aus der *Kapuzinergruft* von Joseph Roth: „Das Wesen Österreichs ist nicht Zentrum, sondern Peripherie“ wird hier gleichsam ins Methodologische übertragen. Der Blick des österreichischen Kulturwissenschaftlers orientiert sich nämlich nicht an Entwicklungen und Impulsen, die von Wien aus in die „Provinz“ ausgingen, um so etwa den deutschsprachigen Kultureinfluss in den weiten Gebieten der Monarchie aufzuzeigen (wie es oft die ältere Forschung tat), er konzentriert sich viel stärker auf Einflüsse und Einwirkungen, die das metropolitane Zentrum dem kulturellen Potential der Provinz(en) verdankte. Mehr noch: Das von Csáky entworfene Wien wird als ein Produkt dieser Provinz(en) aufgefasst. Er verfolgt nämlich anhand vieler Beispiele, wie die Zuwanderer aus der ganzen Monarchie ihre unterschiedlichen Sprachen, Sitten und kulturellen Codes in die Hauptstadt mitbrachten, die hier einen

spezifischen kommunikativen Kulturraum entstehen ließen, wo verschiedene Referenzsysteme nebeneinander bestanden, wo aber auch permanenter Austausch zwischen ihnen stattfand, einen Raum, in dem sich die soziokulturelle Vielfalt der ganzen Monarchie widerspiegelte. Der Prozess begann bereits im 18. Jahrhundert, aber er erreichte seinen Höhepunkt an der Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert. Aus den von Csáky zusammengestellten empirischen Daten geht klar hervor, dass das Wien der Jahrhundertwende keineswegs eine deutschsprachige Stadt war; deshalb kann auch die Genealogie der Wiener Moderne nicht aus der deutschen Literaturtradition abgeleitet werden. Um 1900 zählte die Donaumetropole 1,7 Millionen Einwohner, von denen nur 46% hier geboren waren. Die zugewanderten „Fremden“ machten also mehr als die Hälfte der Gesamtbevölkerung aus. Die Zuwanderer stammten in erster Linie aus Böhmen und Mähren, aber es waren auch Ungarn, Polen, Ukrainer und Juden. Sie alle haben viel von den Sitten, Gewohnheiten und der Sprache ihrer jeweiligen alten Heimat beibehalten, aber andererseits mussten sie sich auch die anderen Muster der kommunikativen Landschaft der Stadt aneignen. Diese vergessenen Spuren im kulturellen Gedächtnis der Stadt werden in der besprochenen Arbeit mit bewundernswürdiger Sachkenntnis rekonstruiert („Böhmisches Wien“, „Ungarisches Wien“, „Slowenisches Wien“, „Judentum – Bildung – Kultur“). Die Analyse läuft allerdings nicht auf die Beschreibung der Eigenart der jeweiligen „Parallelgesellschaft“ hinaus. Es kommt vielmehr auf die Ermittlung von Schnittstellen an, Orten, an denen sich Menschen mit verschiedener kultureller Prägung begegneten und im Zuge dieser Begegnung Energien freisetzen, die die erstaunliche Produktivität und Kreativität der Wiener Moderne erklären lassen. Eine solche Funktion schreibt der

Autor Institutionen wie Kaffeehaus oder Redaktion zu, ähnliche Rolle spielten auch der Prater und die Secession.

Interessant ist auch das hier präsentierte Konzept der Wiener Literaturen, wobei der Pluralform des Substantivs eine besondere Bedeutung zukommt. Es geht um Texte, die im urbanen Milieu Wiens entstanden, aber in verschiedenen Sprachen verfasst wurden und deshalb nicht als eine Literatur angesehen werden können. Ebenso falsch ist es aber – so Csáky – diese Texte den einzelnen Nationalliteraturen zuzuordnen, etwa der deutschen oder der tschechischen, weil sie auf diese Weise aus ihrem organischen multikulturellen zentraleuropäischen Kontext herausgerissen und recht willkürlich in das nationale Narrativ eingebettet, d.h. nationalisiert werden. Die Wiener Moderne beschränke sich deshalb keineswegs auf Werke, die auf Deutsch verfasst worden sind; von diesem Standpunkt aus lässt sich durchaus überzeugend nachweisen, dass zu demselben intellektuellen Diskurs auch Texte von nicht deutschsprachigen Autoren gehört haben, die nur von diesem multikulturellen urbanen Kontext her richtig interpretiert und verstanden werden können. Es geht um Schriftsteller wie z.B. Tadeusz Rittner, der aus einer polnischen Familie mit jüdischen Wurzeln stammte und bereits in seiner Jugend in das deutschsprachige Milieu Wiens hineinwuchs. So war er gleichzeitig in zwei, wenn nicht drei verschiedenen Kultursphären verwurzelt, in der polnischen, in der der deutschsprachigen Österreicher und auch in der jüdischen. Die Frage „entweder oder“ stellte sich in seinem Fall nicht. Er schrieb seine Dramen sowohl auf Deutsch als auch auf Polnisch, d.h. er wollte bewusst sein doppeltes kulturelles Referenzsystem beibehalten. Das wirkte sich allerdings negativ auf seine literarische Karriere aus, weil er von beiden Seiten als „Fremder“ bzw. als „Verräter“ abgelehnt wurde. Weil Rittner keineswegs

ein Einzelfall war – der Autor bespricht viele andere in Wien lebende Schriftsteller mit einer doppelten oder gar dreifachen kulturellen Prägung – ist es berechtigt, um die Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert neben einer deutschsprachigen auch von einer autochthonen tschechischen, slowenischen, polnischen, ungarischen oder ukrainischen Wiener Literatur zu sprechen.

Der Wiener Kulturraum bildet zwar in den Ausführungen von Moritz Csáky einen deutlichen Schwerpunkt, aber ebenso wichtig sind jene Kapitel der Arbeit, in denen die anderen städtischen Milieus Zentraleuropas im Hinblick auf die in ihr Gedächtnis eingeschriebenen Pluralitäten und Heterogenitäten untersucht werden. Dabei werden Ähnlichkeiten und Gemeinsamkeiten ermittelt, die sich zunächst überraschend ausnehmen, weil Städte wie Budapest, Bratislava (Pressburg) oder Wrocław (Breslau) längst im Kontext von eindeutigen nationalen Zuordnungen des 20. Jahrhunderts wahrgenommen werden. Die Besinnung auf ihre vergangenen Lebensformen und kulturellen Formationen lässt ihre Palimpsest-Struktur erkennen: Hinter der glatten Oberfläche der Gegenwart verbergen sich vergessene bzw. verdrängte Schichten einer pluralistischen Vergangenheit. Die am Schnittpunkt zweier Kommunikationsräume liegende geistige Formation des in Wien lebenden Tadeusz Rittner hatte ihre durchaus adäquate Entsprechung in der intellektuellen Perspektive von Franz Kafka, der in einem ähnlichen hybriden kulturellen Milieu Prags aufwuchs und sein ganzes Leben lang gleichzeitig in der deutschsprachigen, in der tschechischen und in der jüdischen Tradition präsent war, d.h. in seinem Schaffen und in seiner Lebenswelt auf Elemente von diesen drei unterschiedlich codierten Systemen zurückzugreifen wusste. So ist es in der Auffassung von Moritz Csáky ein reduktionistisches Verfahren,

wenn man ihn einer Prager deutschen Literatur zuordnet und den multikulturellen Kontext der Stadt außer Acht lässt. Kafka ist genauso wie Rittner ein paradigmatischer Fall eines in mehreren Sprach- und Kulturräumen beheimateten und zwischen ihnen permanent oszillierenden zentral-europäischen Schriftstellers. Die literarischen Beispiele und Zeugnisse werden hier übrigens sehr oft herangezogen, so dass die Arbeit gleichzeitig auch eine Fülle interessanter Einblicke in das bunte, sich in verschiedenen Sprachen manifestierende literarische Leben der Region um 1900 bietet. In den Diagnosen und Erfahrungen der hier damals lebenden Schriftsteller spiegelt sich wohl am besten die Identität einer Region wider, in deren sich überkreuzenden Kommunikationsräumen man ohne weiteres das hybride, von „Fremdheiten“ geprägte Gesicht unserer globalisierten Gegenwart erkennen kann. Mit dieser Analogie – schon Robert Musil sah in Kakanien Anzeichen einer Welt „ohne Eigenschaften“ – leistet die das kulturhistorische Bild Zentraleuropas in vielfacher Hinsicht revolutionierende Arbeit von Moritz Csáky auch einen wichtigen Beitrag zum besseren Verständnis der Welt des beginnenden 21. Jahrhunderts.

Lucjan Puchalski



Eva-Maria Siegel: *Gewalt in der Moderne. Kulturwahrnehmung, Narration, Identität*. Marburg: Tectum Verlag 2010. S. 264. ISBN: 978-3-8288-3261-7

Die Literatur erscheint als Bestandteil der Idee *Kolonialismus*. Sie gewährt Einblick in koloniale Darstellungs- und Verhaltensroutinen, in Mentalitäten und Weltbilder, darunter Selbst- und Fremdbilder sowohl in interkulturellen als auch in intra-

kulturellen Räumen. Koloniale Denk- und Verhaltensmuster als Teil der Moderne, wie sie sich in literarischen Texten manifestieren oder als Subtexte verbergen, sind auf mehr oder weniger raffinierte Weise mit Gewalt verflochten. In ihrer Studie *Gewalt in der Moderne* untersucht Eva-Maria Siegel diverse moderne Gewaltformen in literarischen Texten, in denen sich der Zusammenhang von Fremdwahrnehmung, Narrativität und Identitätsbildung in besonders ausgeprägten Formen manifestiert. Es werden Textbewegungen nachgezeichnet, die offene, aber auch versteckte, mit Ideen und Ideologien sorgfältig kaschierte, auf Profit- oder Machtsicherung abzielende Unterwerfungsmechanismen einfangen.

Die Autorin berücksichtigt dabei die von den literarischen Texten entfalteten besonderen Potentiale: Literatur wird als „Speicher der Wirkungsmacht physischer Gewalterfahrungen“ betrachtet, aber auch als „medialer Speicher von Wissenskonfigurationen“ (13), die Auskunft über Identitätsbildungsprozesse geben, und nicht zuletzt als „ein emotionaler Speicher und strukturierendes Element von Emotionen selbst“ (14). Literarische Texte spiegeln nicht nur die Gewaltphänomene in verschiedenen Dimensionen und Ausprägungen, sondern auch die medial erzeugte Wahrnehmung anderer Kulturen bzw. die Aneignung und Unterwerfung als eine diskursive Praxis, die jeweils Produkt eines historischen Kontextes ist und unterschiedliche Bedeutungen und Machteffekte generiert.

Die Untersuchung von Eva-Maria Siegel widmet sich in erster Linie Aspekten der eigenen kulturellen Wertordnung. Die analysierten literarischen Texte stammen aus drei historischen Kontexten bzw. Epochenzusammenhängen, die folgende Entwicklungen repräsentieren: die Herausbildung einer europäischen Identität im Verlauf des 18. Jahrhunderts,

die Abgrenzung und Inklusion nationaler Identitäten im Laufe des 19. Jahrhunderts und die Erfahrung grenzüberschreitender Identitätsbildungsprozesse im 20. und 21. Jahrhundert. Siegel nimmt sich Autorinnen und Autoren vor, denen bis dahin das Augenmerk einer breiten Forschungsöffentlichkeit galt (z. B. Forster, Brecht, Fichte), aber sie erweitert auch den Kanon an literarischen Beispielen um wenig bekannte bzw. vergessene Texte wie die Schriften des im südlichen Afrika tätigen österreichischen Missionars Franz Mayr.

Gegenstand der Untersuchung sind Texte von Ulrich Schmidel, Immanuel Kant, Alexander von Humboldt, Georg Forster, Franz Mayr, Frieda von Bülow, Hans Paasche, Bertolt Brecht, Egon Erwin Kisch, Maria Leitner, Hubert Fichte, Hans Pleschinski, Alex Capus, Wilfried N'Sondé und Kathrin Röggla. Gefragt wird nach manifesten Formen von physischer und struktureller Gewalt, nach Gebrauch und Funktion der Kategorie Fremdheit innerhalb hegemonialer Diskurse, nach Regeln von Exklusion und Inklusion, auch nach sanften, unscheinbaren, unheimlichen Gewaltformen, die die zeitgenössische Medienlandschaft durchziehen. Die Autorin arbeitet diverse Aspekte der Eroberung und gewaltförmigen Unterordnung wie die Reise als Ursprungsort kolonialer Praktiken, mentale Kartographierung, Wissensfundierung und -anhäufung, Tauschprozesse, Expansionsstrategien, Kriegsgewalt, Körperpolitiken, Arbeitsorganisation, Terror von Zuschreibungen oder Virtualität heraus, die sie in ihren jeweiligen kulturellen Kontexten von der Aufklärung, die auf koloniale Praktiken seit der Frühen Neuzeit zurückblickt, bis zu den Schauplätzen einer globalisierten Welt näher betrachtet. Die Konnexion von Eigenem und Fremdem, die die europäischen sozialen Bewegungen in der Moderne stets begleitet, zieht sich durch die interpretierten Texte wie ein roter Faden und verweist auf wir-

kungsmächtige kulturelle Topographien wie europäische Wissensmetropolen und periphere Kulturen, physiologische Topologien und naturwissenschaftliche Kategorien, kollektive Leidenschaften wie Begehren nach Austausch und ethische Begriffe wie Verantwortung. Historisch unterschiedliche Formen kolonialer Selbstbehauptung und kultureller Selbstdeutung sind stets mit Projektionen von Alterität und Abwertung des Fremden vermischt.

In der sich zwischen Ulrich Schmidels Reisebeschreibungen und Kathrin Rögglas Roman „wir schlafen nicht“ erstreckenden Entwicklung erblickt Eva-Maria Siegel einen Prozess, „in dessen Verlauf Gewalt sich vom zweckrationalen Einsatz physischer Kräfte zu einem Typus sozialen Handelns umgewandelt hat“ (243), das „weiche“ Konditionierungsformen und Mechanismen „leiser“ Gewalt einschließt und mit Hilfe von subtilen Kulturtechniken nach wie vor Exklusionen und Inklusionen erreicht. Das in der Gegenwartsliteratur inszenierte Universum von verschiedenen Gewaltformen ist offen für weitere Entwicklungen. Wünschenswert wäre allerdings – wie die Autorin der Monographie konkludiert – nicht nur die Kulturen in ihrer Fremdheit darzustellen, sondern mögliche Verständigungsweisen zwischen Kulturen anzuvisieren.

Siegels informative Studie zur Gewalt in der Moderne fokussiert diverse Aspekte der Gewalt als Macht- und Wissenskategorie und verbindet verschiedene Ansätze der kulturwissenschaftlich orientierten Literaturwissenschaft, um sie in Mikroanalysen am Textmaterial zu erproben und die Zusammenhänge von Kultur, Gewalt und Identität zu beleuchten. Die Monographie ist ein lesenswerter Beitrag zur Gewaltforschung im Schnittpunkt von postkolonialer Theorie, Narratologie und Raumwissenschaften.

Monika Szczepaniak



Andrzej Kaṭny/Katarzyna Lukas (Hrsg.): *Germanistik in Polen. Geschichte – Rezeption – interdisziplinärer Dialog* (= Danziger Beiträge zur Germanistik, Bd. 39, hrsg. von Andrzej Kaṭny). Peter Lang, Frankfurt am Main 2011, 252 S.

Der Titel des Bandes ist erschreckend vielversprechend, man wird regelrecht in die Knie gezwungen, wenn man „Germanistik in Polen“ samt den Untertiteln liest, was sich allerdings bei der Lektüre als viel harmloser und weniger flächendeckender erweist. Es ist erstens offensichtlich ein Jubiläumsband anlässlich des 20jährigen Bestehens der Germanistik in Danzig (wozu der Rezensent alle Mitarbeiter dieser Lehr- und Forschungsstelle herzlichst beglückwünschen möchte), andererseits ist das ein Sammelband, in dem „Konzepte“, „methodische Vorschläge“, „zukunftsweisende Perspektiven“ aufgezeichnet werden mit dem Blick, unsere schwindenden Studien und Forschungen neu zu reflektieren, neu zu konzipieren und letzten Endes neu zu organisieren. So verstehe ich zumindest die beiden einleitenden Aufsätze: von Andrzej Kaṭny (eher institutionell bezogen) und Katarzyna Lukas (eher methodisch ausgerichtet). Der Gesamtkorpus gliedert sich in drei thematische Komplexe: Der erste trägt den Titel: Germanistik in Polen: Rück- und Ausblicke, der zweite behandelt Literatur und Medialität im Spannungsfeld der Kulturwissenschaften, der dritte ist den sprachwissenschaftlichen Fragestellungen gewidmet und trägt die Überschrift: Sprachwissenschaft: Neuorientierungen und wissenschaftlicher Dialog. Zuerst die jubiläumsbezogene Dimension des Bandes. Eigentlich bekommt man dazu nicht allzu viel zu lesen. In der Einleitung von Andrzej Kaṭny wird mit der Nennung von einzelnen Leitern ein Absatz der Geschichte der Lehr- und Forschungsstelle gewidmet, wobei für den unbefangenen Leser nicht klar wird, wann die Danzi-

ger Germanistik eigentlich entstand: „Die Germanistik als eine wissenschaftlich-organisatorische Einheit wurde an der Universität Gdansk am 1. Oktober 1979 gegründet; erst nach der Wende, 10 Jahre später – am 1. Oktober 1989 wurde die Abteilung für Germanistik aus der Taufe gehoben und ab 1. 10. 1997 in das Institut für Germanistik umbenannt“ (S. 8). Vielleicht wird die in der Fußnote 5 versprochene „detaillierte Darstellung der Institutsgeschichte“ den beunruhigenden Sachverhalt gebührend aufklären. Wie eine Festrede liest sich der Aufsatz von Jürgen Joachimsthaler, der einen Bogen vom „Mitteleuropa“ zum Jubiläumskind schlägt: Germanistik in Mitteleuropa: Geschichte, Funktion und Aufgaben eines Faches. Überlegungen aus Anlass des 20-jährigen Jubiläums es Germanistikstudiums in Gdańsk/Danzig (S. 31-51). Da werden Vorzüge des Standortes im Kontext des spatial turn gerühmt, da wird auch das Germanistikstudium in seiner regionalen und „mitteleuropäischen“ Dimension zum wiederholten Male apostrophiert, da werden die letzten 20 Jahre angemahnt mit erfrischenden Hinweisen auf die Notwendigkeit, auch die dunklen Seiten unserer Fachgeschichte zu berücksichtigen – alles in einem ein echter Joachimsthaler, wie man ihn kennt, auch mit dem obligatorischen Memento: „Germanistik kann in Zeiten der Relativierung der Nationalstaaten und damit auch der nach nationalen Gegenständen gegliederten Philologien nur überleben, wenn sie das wird, was sie in Mitteleuropa, was sie in Danzig ohnehin schon ist: eine nur der fachlichen Objektivität verpflichtete internationale, eine europäische Wissenschaft“ (S. 46). Wie die angemahnte Objektivität mit dem ideologischen Konstrukt von Mitteleuropa zu vereinbaren ist, bleibt vorläufig dahingestellt. Keine Fachgeschichte bei Joachimsthaler also, eher eine Richtlinienbestimmung mit dem Hinweis auf die Möglichkeit des raschen Sterbens unseres geliebten Fa-

ches. Mehr Wissenschaftsgeschichte enthalten Aufsätze der drei Senioren unseres Faches: Polnische Germanistik im Wandel: „Von der traditionellen Philologie zur praxisorientierten Kulturwissenschaft“ von Marek Jaroszewski, der von 1997 bis 2002 die Danziger Germanistik leitete; „Die Aufgaben der Auslandsgermanistik am Beispiel der Österreich-Forschungen an der Adam Mickiewicz-Universität in Poznań“ von Stefan H. Kaszyński sowie „Die polnische Germanistik nach der Wende (im kulturpolitischen Kontext)“ von Jan Papiór. Der Aufsatz von Marek Jaroszewski ist aus einer persönlichen Perspektive geschrieben, weil er Erinnerungen eines Germanistik-Studenten in Warschau in den ersten Jahren nach der Neugründung des Institutes (1960/61) zumindest in seinem ersten Teil enthält. Er ist durchaus für die künftige Wissenschaftsgeschichte interessant, aber gerade durch die persönliche Perspektive eines Zeitzeugen auch eingeschränkt auf eben diese Perspektive, wobei zahlreiche angesprochene Aspekte (Ideologisierung der Studien, Kurse für Studierende, Rolle der DDR-Professoren) nicht gebührend durch die Forschungen des Wissenschaftlers Jaroszewski erhellt werden. Der zweite Teil der Ausführungen wirkt nur zugeklebt und – obwohl durchaus vernünftig als Erklärung der heutigen Misere unseres Faches – hat mit dem im ersten Teil behandelten Thema wenig zu tun. Der Aufsatz von Stefan Kaszyński reflektiert im ersten Teil die Voraussetzungen der Wissenschaftsgeschichte im Bereich der Auslandsgermanistik, wobei gerade dieser Begriff kritisch beleuchtet wird. Der Verfasser der vorliegenden Besprechung teilt zwar den Optimismus Kaszyńskis zur Qualität der wissenschaftlichen germanistischen Forschung in Polen nicht, und dazu geneigt ist, die beste Errungenschaft unserer Fachrichtung in der ehemals ausgezeichneten Sprachausbildung der Studierenden (also im Bereich der DaF) zu

sehen, im allgemeinen sind die Bemerkungen zu den „Umständen“ der germanistischen Forschung wichtig. Andererseits darf die eine Tatsache nicht verschwiegen werden: Die polnischen Germanisten hörten längst auf, profitierende Protegees der damaligen deutschen Großordinarien zu werden, sondern werden sofort in den Koordinaten einer Konkurrenz wahrgenommen und als solche kritisch bis böse beurteilt: Sie unterliegen eben dem harten Konkurrenzkampf und seinen Regeln. Zum zweiten Teil der strikt wissenschaftsgeschichtlichen Bemerkungen Kaszyńskis möchte ich nur eine Anmerkung fällen: das Entstehen der Studien zur österreichischen Literatur in den 60er Jahren an der Posener Germanistik, aber auch an derjenigen in Breslau, war keineswegs eine spontane, sondern eine höchstpolitisch motivierte Entscheidung der Kulturinstanzen, die schon damals die fortschrittliche österreichische zuungunsten der angeblich reaktionären deutschen Literatur aufzuwerten suchten. Eine präzise Beschreibung dieser politisch motivierten Förderungsmechanismen ist die Aufgabe einer künftigen Geschichte der „Germanistik in Polen“. Zum dritten wissenschaftsgeschichtlichen Beitrag, nämlich zu den Ausführungen Jan Papiórs „Die Polnische Germanistik nach der Wende (im kulturopolitischen Kontext)“ lässt sich folgendes bemerken: Fast keine von den Papiórschen Feststellungen, die fast apodiktisch vorgetragen werden, stimmt mit den bekannten und banalen Tatsachen überein. Es gab in der polnischen Germanistik nie eine „philologische“ Forschungsperspektive, gegen die Anhänger der Kulturwissenschaften ins Feld ziehen zu müssen glaubten (S. 75, Fußnote 1), es stimmt nicht, dass die Germanisten „im Vergleich mit anderen Berufen“ schlecht besoldet seien. Die meisten Professoren haben oder hatten ja während des so genannten „Bildungsbooms“ in Polen zwei oder drei Arbeitsstellen, die sie sich tüchtig honorie-

ren ließen (abgesehen von anderen Begünstigungen, zu denen Auslandsstipendien bzw. Vergütungen für wissenschaftliche Projekte keinesfalls gehörten), auch diejenigen Professoren, die sich über die zu große Zahl der angeblich schlechteren Privathochschulen beklagten, wirkten und zum Teil wirken an ihnen mit (S. 78), die polnische Germanistik war nie der philologisch orientierten deutschen Germanistik des 19. Jahrhunderts verpflichtet (S. 80), der Vorwurf der „Feminisierung“ des Lehrerberufes in Polen dagegen lässt aufhorchen, ist allerdings riskant. Der Verfasser wartet bereits mit Ungeduld auf das in der Fußnote 3 angekündigte Werk Jan Papiórs: „Germanistik in Polen im 19. und 20. Jahrhundert: Programme – Geschichte – Studien – Biographien“ (S. 76). Das begriffliche Chaos des Untertitels lässt schon das Herz des künftigen Rezensenten höher schlagen. Soweit die kritischen Bemerkungen zum ersten Begriff im Untertitel des besprochenen Werkes: „Geschichte“. Nun ist die so dargestellte Geschichte mit dem zweiten Begriff, nämlich mit den „Perspektiven“ verbunden. Hier möchte ich zwei Haltungen differenzierend erwähnen. Die erste Haltung scheint mir realistisch-hilflos zu sein und richtet sich nach der bestehenden Wirklichkeit, die man im Alltag eines jeden Dozenten erleben kann. Da Herr Żychliński auch an einem spezifischen Ort im Gefüge der Posener Universität arbeitet (an der von Prof. Polak geleiteten „Forschungsplattform“ Werkstatt für Grenzfragen), stellt er die Frage nach dem Nutzen der Literatur und des Literaturunterrichts für die jungen Menschen: Er schlägt vor, dass die „künftige Philologie“ (klingt wie Zukunftsmusik R. Wagners!) dezidiert einen stärkeren Gebrauch von der anthropologischen Dimension der Literatur macht“. Literatur sei doch „Leben“. Das kann man nur bejahend sowie enthusiastisch bestätigen, allerdings muss man von einer gewissen Kenntnis der Sprache, der Texte,

der Zusammenhänge und des Lebens eben ausgehen, man weiß also nicht, ob sich der Vorschlag in die gewünschte Richtung hin realisieren ließe, außerdem habe die Philologie schon so was gemacht, vor allem in den Grenzgebieten zwischen Philosophie und Literatur (Nietzsche, ein Erzphilologe lässt grüßen usw.). Die zweite dezisionistischere Haltung vertritt in Ihrer Einleitung (eigentlich im Einleitungs- und Programmaufsatz) die Mitherausgeberin des vorl. Bandes, Frau Katarzyna Lukas, die – gerade in dieser Hinsicht eine Schülerin von Papiór? – zuerst eine Unwirklichkeit konstruiert (Schuld an der germanistischen Misere sei eine philologische Ausrichtung der germanistischen Studien in Polen), um dann mit voller (Gott sei Dank nur theoretischen und von mir 600 km entfernten) Wucht mit „Interaktivität“, „außersprachlicher Realität“ „Neudefinierung des Textes“, Außerkraftsetzung der poetischen Funktion der Sprache, textexternen Kommunikationsprozessen, kulturellen Gedächtnissen, Erinnerungsorten, anthropologischen Ansätzen und anderen Sätzen sowie Grund- und Vorsätzen aus der gewesenen und längst ins germanistische Jenseits abgestellten Motte, den erwartenden Leser einfürend zu erschlagen und ihn danach zu disziplinieren. Um übrigens ihren überraschenden Rekurs auf die strukturalistisch-kommunikative Methode der polnischen LitWiss der frühen 70 Jahre zu verstehen, ist es notwendig die web.-site: <http://www.sejm-wielki.pl/b/sw.10156>, einzusehen. Nun im Ernst: viel ansprechender für die polnische Germanistik, leider mit wenig Aussagekraft über die Germanistik in Polen sind die Aufsätze von Robert Rduch (Erinnerungsorte), Małgorzata Korycińska-Wegner (Filmprobleme) und vor allem Ulrike Steierwald. Die beiden Texte von Rduch und Steierwald (die besten literaturwissenschaftlichen Abhandlungen im vorliegenden Band) konstruieren entweder eine kritische Perspektive

auf die modischen „Forschungs“-Richtungen (Erinnerungsorte), indem sie ihre außer jeder Diskussion stehende Ideologisierung diagnostizieren oder aber sich darum bemühen, den tradiert idealistischen Bildungsbegriff im praxisorientiert sein wollenden Master-Studiengang zum (Kultur-) Management als „Subtext“ oder als subkutane Sprache (wie das Rumänische bei Herta Müller) einzubauen. Warnung und Ausblick also, wobei die Betrachtungen von Katarzyna Grzywka (Der Briefwechsel der Brüder Kolberg) und Lech Kolago (Musik und Literatur) eher in die museale Sphäre einzuordnen sind. Alles in einem ein unerfreulicher Band, der allerdings symptomatisch nicht für die Germanistik in Polen zu sein scheint, sondern für manche in germanistischen Polen gebrauchten und offensichtlich brauchbaren Strategien zu sein scheint. Über den sprachwissenschaftlichen Teil des Bandes sollen die Fachleute das Wort ergreifen.

Wojciech Kunicki



Bolesław Cieślík, Liwiusz Laska, Michał Rojewski: *Egzamin na tłumacza przysięgłego. Komentarz, teksty egzaminacyjne, dokumenty*. Wydawnictwo C.H. Beck: Warszawa 2010. 174 S.

In der heutigen Welt sind gegenüber früheren Zeiten gewisse Veränderungen zu beobachten, die sich v.a. in der Berufswelt und auf dem Arbeitsmarkt vollziehen. Es handelt sich dabei um die damit verbundenen Erwartungen der jungen Leute, die bereits schon vor der Aufnahme eines Studiums überlegen, welche Chancen ihnen der eine oder andere Studiengang auf dem Arbeitsmarkt sichert. Die geisteswissenschaftlichen Studiengänge erfreuen sich heutzutage nicht mehr so großer Beliebtheit, da man v.a. an

die praktische Umsetzung des während des Studiums erworbenen Wissens denkt. So ist es auch im Bereich der Philologien. Das Interesse an der philologischen Ausbildung sinkt nämlich von Jahr zu Jahr. Aber wenn man sich für diese Ausbildung entscheidet, erwartet man, dass man mit praktischem Wissen ausgestattet wird, das einem später gutes Leben sichert. Wie aber die Situation auf dem Arbeitsmarkt zeigt, ist dies nicht so leicht, v.a. wegen der großen Konkurrenz. Im Rahmen der philologischen Ausbildung erfreuen sich nämlich Fähigkeiten im Bereich des Übersetzens und Dolmetschens einer großen Popularität. Jeder Student der Anglistik oder Germanistik erwägt ganz sorgfältig diese Möglichkeit und sucht im Laufe des Studiums nach Bildungsmöglichkeiten, um diese Fähigkeiten zu erwerben. Da sich auch in diesem Bereich in letzter Zeit vieles geändert hat und von dem zukünftigen Übersetzer oder Dolmetscher bestimmte Kenntnisse und Fähigkeiten erwartet werden, werden verschiedene Bildungsmöglichkeiten auf unterschiedlichem Niveau angeboten. Nicht anders ist es in Polen, wo 2004 das Gesetz über den Beruf eines vereidigten Übersetzers den Werdegang eines solchen, bestimmte Erwartungen, die an einen gestellt werden, und Prüfungsmodalitäten bestimmt hat. Es ist 2005 in Kraft getreten. Die Folgen des Gesetzes ließen nicht lange auf sich warten, da man einen großen Mangel im Bereich der didaktischen Mittel und Möglichkeiten anmerkte. Diesem Mangel abzuhelfen versuchen bestimmte Publikationen zu dieser Thematik, die von unterschiedlicher Qualität sind. Das, was man von Anfang an bemängelt hat, war das Fehlen der didaktischen Modelle für die Durchführung des Staatsexamens, dessen Ergebnis die Ernennung zum vereidigten Übersetzer ist. Diese Lücke schließt teilweise das vor kurzem erschienene Werk von Bolesław Cieślík, Liwiusz Laska, Michał Rojewski unter dem Titel: *„Egzamin na*

tłumacza przysięgłego. Komentarz, teksty egzaminacyjne, dokumenty”. Wydawnictwo C.H. Beck: Warszawa 2010.

Die Publikation soll als eine Art Kompendium für die zukünftigen vereidigten Übersetzer und Dolmetscher betrachtet werden und ist ein Ergebnis der Diskussionen und Zweifel in Bezug auf das 2005 in Kraft getretene Gesetz. Der Wert des Werks besteht darin, dass es zugleich Kommentar und Prüfungsmodell mit den Beispieltextrn für das Examen enthält.

Es besteht aus drei Teilen. Das erste Kapitel beinhaltet den Kommentar zu den Bestimmungen des Gesetzes. Der Text des Gesetzes wird sehr ausführlich und genau kommentiert. Es werden dabei Fragen beantwortet, die im Laufe des Examenverfahrens aufgetaucht sind, und Zweifel behoben, die sich aus der Lektüre des Gesetzes ergeben mögen.

Im zweiten Teil findet der Leser Beispiele der Examenstexte. Das Kompendium enthält Texte in fünf Sprachen: Englisch, Deutsch, Französisch, Russisch und Spanisch. Daneben gibt es auch Texte in polnischer Sprache, die in die jeweilige Fremdsprache übersetzt werden sollen. Es sind nur Beispieltextrn, aber sie ermöglichen, sich einen Überblick darüber zu verschaffen, was von einem Prüfungskandidaten erwartet wird. Man findet darunter Beispiele folgender Textsorten: *postanowienie, wyrok, odpowiedź na pozew, pouczenie, pouczenie pokrzywdzonego o podstawowych uprawnieniach i obowiązkach, ulotka, zaświadczenie, podstawowe obowiązki podejrzanego w procesie karnym, akt poświadczenia dziedzictwa, informacja dotycząca poświadczenia dokumentów urzędowych przeznaczonych do obrotu prawnego za granicą*. In einer der oben erwähnten Fremdsprachen wird auch eine Auswahl angeboten. Im Falle des Deutschen sind es: *Scheidungsurteil, Urteil in einer Strafsache, Vergleich vor einem Arbeitsgericht,*

Amtsbeschluss, Vollmacht, Arbeitsvertrag, Kaufvertrag, Protokoll, Bestätigungsmerk des Abschlussprüfers, Abschriften der Geburts- und Todesurkunde. Die gewählten Dokumente erschöpfen natürlich nicht das Repertoire der Prüfungstextrn, weisen aber darauf hin, welche Thematik zu erwarten ist und in dieser Hinsicht kann das zu besprechende Werk den künftigen Übersetzern sehr beihilflich sein.

Im dritten Teil wurden Muster der Schreiben veröffentlicht, die an das Justizministerium während des Verfahrens um das Erwerben der Rechte eines vereidigten Übersetzers gerichtet werden sollen. Hier beantworten die Autoren die von Übersetzern und Dolmetschern häufig gestellten Fragen in Bezug auf die Prozeduren, die nach einem erfolgreich bestandenen Examen anzuwenden sind, um als vereidigter Übersetzer arbeiten zu können. Es werden hier fertige Muster der Schreiben und Anträge präsentiert, von denen der potenzielle Übersetzer Gebrauch machen kann.

„Egzamin na tłumacza przysięgłego. Komentarz, teksty egzaminacyjne, dokumenty” ist eine Publikation, die in der Translationswissenschaft einen neuen Weg einschlägt. Seit dem Inkrafttreten des Gesetzes, in dem die Prüfungsmodalitäten für die vereidigten Dolmetscher und Übersetzer bestimmt werden, reiht sich das Werk in die Diskussion über den Beruf des Übersetzers ein und leistet damit einen guten Beitrag zu dieser Problematik. Es kann den angehenden Dolmetschern und Übersetzern, den Studenten der translatorischen Spezialisierung sowie den praktizierenden Übersetzern und Dolmetschern wertvolle Dienste leisten.

Joanna Szczęk



Artur Dariusz Kubacki: *Neue Auswahl deutschsprachiger Dokumente*. Warszawa 2011, S. 468.

Im politisch-gesellschaftlichen Verkehr, wo der Bedarf besonders an (Fach-) Übersetzungen und (Fach-) Übersetzern unaufhörlich steigt, ist die Rolle der übersetzerischen Tätigkeit und somit der qualifizierten Übersetzer, die die Verantwortung für die formal-sprachliche Qualität ihrer Übersetzungen übernehmen, nicht zu übersehen. Die Ausgestaltung der Übersetzungen ist durch viele Faktoren bedingt, zu denen nicht nur die sprachlichen Kompetenzen, sondern auch das pragmatische und Kulturwissen gezählt werden müssen. Eine besondere Schwierigkeit und eine Herausforderung zugleich stellt die Übersetzung von Fachtexten dar, wo nicht nur die Terminologie, sondern auch die den zielsprachlichen Normen entsprechende Konstruktion des ganzen Textes von Bedeutung ist. Die Unkenntnis der geltenden Sprach-, Form- und Stilkonventionen im Bereich der Verfassung von Texten dieser Art mag einerseits zu Missverständnissen führen, andererseits vom fehlenden Professionalismus zeugen.

Die Publikation von Kubacki als nächste Veröffentlichung ähnlicher Art – nach *Auswahl deutscher Dokumente* (Warszawa 1992), *Muster polnischer und deutscher Dokumente für Translationsübungen* (Katowice 2003) und *Wybór polskich i niemieckich dokumentów do ćwiczeń translacyjnych* (Warszawa 2006) – versucht auf dem Gebiet des übersetzerischen Tuns erneut Abhilfe zu schaffen. Es ist eine reiche Sammlung typischer deutschsprachiger Dokumente aus unterschiedlichsten Sparten, ohne dabei den Anspruch auf Vollständigkeit zu erheben. Einen besonderen Vorteil dieser Publikation stellt die Tatsache dar, dass der Autor darum bemüht war, wegen der bestehenden terminologisch-kompositionellen Unterschiede im Bereich deutscher, schwei-

zerischer und österreichischer Dokumente Texte aus dem gesamten deutschsprachigen Raum zusammenzustellen, um eben für die bestehenden Diskrepanzen zu sensibilisieren. *Neue Auswahl deutschsprachiger Dokumente* richtet sich vor allem an Germanistikstudenten sowie an angehende, aber auch erfahrene Übersetzer, die dadurch die Möglichkeit gewinnen, mit authentischen Fachtexten konfrontiert zu werden, zu denen der Zugang wegen Vertraulichkeit der dort befindlichen Angaben meistens beschränkt oder sogar unmöglich ist. Diese Tatsache mag selbstverständlich die Arbeit der Übersetzer wesentlich erschweren, weil sie deshalb keine Einsicht in die typischen Konstruktionsmuster von Texten dieser Art, sowie in die terminologisch-formale Diskrepanzen nehmen können. Wie der Autor im Vorwort schreibt, besteht die primäre Aufgabe dieser Dokumentensammlung vor allem darin, „dem Übersetzer/Dolmetscher die richtige Terminologie und Phraseologie zur Verfügung zu stellen, welche in den Originaltexten anzutreffen ist“ (S. 9). Es ist insofern von Belang, als die terminologischen Disparitäten im Bereich der Rechts-, Verwaltungs- und Wirtschaftssysteme und –sprache eigenartig und sehr augenfällig sind.

Die zu rezensierende Veröffentlichung besteht aus 10 Kapiteln und einem alphabetischen Verzeichnis der angefügten Dokumente. Im ersten Kapitel wurden die repräsentativsten arbeitsrechtlichen Unterlagen zusammengestellt wie z.B. Antrag auf Arbeitsgenehmigung –EU, Arbeitszeugnis, Zeugenerklärung, Führungszeugnis sowie unterschiedliche Bescheinigungen oder Bestätigungen (Bescheinigung des Arbeitgebers, Bestätigung von Beschäftigungszeiten, Bestätigung über den Vorweggewinn, Einkommensbestätigung). Kapitel 2 enthält eine Auswahl von Dokumenten, die den Bereich rund um das Auto abstek-

ken. Darunter sind Fahrzeugbriefe und Bescheinigungen unterschiedlichster Art zu finden wie Zulassungsbescheinigung, Schadenfreiheitsbescheinigung, EG-Übereinstimmungsbescheinigung für Lkw und Pkw, Abmeldebescheinigung sowie Mustertexte der Kaufverträge und Versicherungen. Eine umfangreiche Palette von Dokumenten führt das nächste Kapitel auf, wo die typischen Firmendokumente vorhanden sind. So finden wir hier Textbeispiele für Stellenbeschreibung, Bestellungen, Rechnungen, Eintragung im Handelsregister, Bankkorrespondenz, Gewerbe – An- und Abmeldung sowie eine Reihe von Dokumenten, die sich auf Steuerangelegenheiten beziehen (z.B. Bescheinigung über die umsatzsteuerliche Erfassung eines Unternehmers, Erklärung über Steuerpflicht, Fragebogen zur steuerlichen Erfassung, Umsatzsteuererklärung, Einkommenssteuererklärung, u.a.). Die weiteren Kapitel (4 und 6) der besprochenen Publikation beinhalten eine umfangreiche Auswahl von Texten, die für das Gerichtswesen und notarielle Tätigkeit charakteristisch sind. Im Rahmen der gerichtlichen Schriftstücke werden solche Dokumente zusammengestellt wie Klageschrift, unterschiedliche Beschlüsse und Urteile (Ehescheidung, Adoption, Pflegeschäftsache, Ermittlungsverfahren, Verwaltungsstreitsache), Vorladungen sowie Protokolle und Zustellung der Anklageschrift und die des Beschlusses. Notarielle Urkunden umfassen dagegen Beispiele für Vollmachten (Veräußerungsvollmacht, Verkaufsvollmacht u.a.), Unterschriftsbeglaubigung, Bescheinigung der Echtheit von Unterschriften, Vertretung der Gesellschaft, Verfügung von Todeswegen und Einantwortungsbeschluss. Im Bereich des Amtlichen bleiben auch die nächsten Kapitel (7-10) der Textsammlung. Während das Kapitel 7 ausgewählte Schuldokumente aufführt wie Schulbesuchnachweis, un-

terschiedliche Zeugnisse, Gutachten, Sprachscheine oder Diplome, beinhaltet das nächste Kapitel standesamtliche Urkunden und Meldedokumente, darunter Auszüge aus dem Geburts- oder Eheregister, Geburts-, Abstammungs- und Sterbeurkunden, Ehefähigkeitszeugnis, Bescheinigung über Namensänderung, (Ab- und An-)Meldebestätigung und Aufenthaltsgenehmigung. Dokumente aus dem Bereich des Strafrechtes und Verwaltungswesen stehen im Mittelpunkt der zwei letzten Kapitel. Als Beispiele für strafrechtliche Schriftstücke sind hier Ausweisungsverfügung, Grenzübertrittsbescheinigung, Meldung einer strafbaren Handlung, Bußgeldbescheid, Anhörungsbogen oder Befristung der Ausweisungsverfügung zu finden. Als Beispiele der Verwaltungsunterlagen hat der Autor folgende Dokumente angefügt: Antrag auf Aussetzung der Vollziehung, Abfindung einer Rente, Unbedenklichkeitsbescheinigung, Statusfeststellungsverfahren, Einbürgerungszusicherung, Belastungsanzeige wegen Auslandszahlung oder Staatsbürgerschaftsnachweis u.a. Anderen als Amts- oder Verwaltungsfragen ist Kapitel 4 gewidmet. Hier rücken nämlich medizinische Fragen ins Zentrum des Interesses. Die Textauswahl ermöglicht es, Einsicht in solche deutschen Dokumenten zu nehmen wie Unfallmeldung, Unfallbehandlung-Befundbericht, Notfall-Protokoll, Ambulanzkarte, Arztbrief oder Arztbericht.

Die rezensierte Veröffentlichung ist breiten Empfängerkreisen zu empfehlen, weil sie einen weiteren, nicht zu übersehenden Beitrag im Rahmen der Translationspraxis leistet. Übersetzern, Germanistikstudenten und allen anderen, die sich für Fachübersetzungen interessieren, wird somit eine unschätzbare Hilfestellung geboten. Und das nicht nur deshalb, weil sie hier mit dem für die jeweilige Branche typischen

Fachwortschatz und Stil vertraut gemacht werden können, sondern auch deswegen, weil sie Antworten auf viele andere Fragen finden sowie für potentielle Übersetzungsfälle sensibilisiert werden können. Diese Fachtextauswahl kann offensichtlich zur Erlangung oder weiteren Entwicklung und Vervollkommnung der translatorischen Kompetenz des Übersetzers beitragen sowie die Entstehung seines handfesten Instrumentariums weitgehend begünstigen.

Iwona Wowro



Hajo Diekmannshenke / Michael Klemm / Hartmut Stöckl (Hg.): *Bildlinguistik. Theorien – Methoden – Fallbeispiele* (= Philologische Studien und Quellen, H. 228). Erich Schmidt Verlag, Berlin 2011, 384 S.

Lange hat der Sammelband zur Bildlinguistik auf sich warten lassen. Selbst wenn dies ein vorweggenommenes Lob vor der eigentlichen Rezension ist, verdient eine Tatsache eine Beachtung: Seit dem Beitrag von Ulrich Schmitz aus 2005 „Blind für Bilder. Warum sogar Sprachwissenschaftler auch Bilder betrachten müssen“ erscheinen immer mehr Monographien, Studien und Sammelbände, die sich den Beziehungen von Sprache und Bild in den heutigen Medientexten zuwenden (vgl. Fix/Wellmann 2000, Stöckl 2004, Maar/Burda 2004, Eckkrammer/Held 2006, Roth/Spitzmüller 2007, Held/Bendel 2008, Große 2011). Keine dieser Studien kündigt eine neue linguistische Subdisziplin wie Bildlinguistik an. Nun scheint aber die beste und höchste Zeit gekommen zu sein, bisherige Untersuchungen von Sprache und Bild auf dem neuen Zweig der Linguistik – Bildlinguistik – anzusiedeln. Zur Klassik gegenwärtiger Medientexte gehört die Verknüpfung von Sprache, Bild und Ton. Der erste Versuch, zwei zentrale

Zeichensysteme – Sprache und Bild – in ihrer Interaktion, Wirksamkeit und Funktion zu verstehen, wird in diesem zu besprechenden Sammelband unternommen.

Erwähnung verdient der Aufbau des Buches. Eingeteilt wird es in zwei Großbereiche: „Theoretische und methodische Grundlagen“ und „Empirische Analysen – Bilder in Funktion“. Jeder von 14 Beiträgen beginnt mit einer zusätzlichen Einführung von Hartmut Stöckl. Den Sammelband runden kommentierte Literaturhinweise von Hajo Diekmannshenke und Hartmut Stöckl (S. 369-379) ab, in denen bedeutende Veröffentlichungen zu Interaktionen von Sprache und Bild näher gebracht sind. Das beschreibende Verzeichnis von Autorinnen und Autoren (S. 381-384) ist der letzte Buchteil. Zum Aufbau des Buches gehört sicherlich eine innovative und durchaus kluge Darstellung des von einzelnen Autoren angeführten Bildmaterials. Farbige Illustrationen sind in wissenschaftlichen Publikationen ein kostspieliges Unternehmen. Ein Sammelband über Bildlinguistik kann andererseits auf Farben in Bildern nicht verzichten. Deshalb haben die Herausgeber das gesamte Text- und Bildkorpus (Videos, Bilder, Graphiken, Transkriptionen) auf dem Online-Server des Verlages (Erich Schmidt) zur Verfügung gestellt – eine sehr praktische und einfallsreiche Idee.

Einen einleitenden Aufriss der Bildlinguistik geben Michael Klemm und Hartmut Stöckl („Bildlinguistik“ – Standortbestimmung, Überblick, Forschungsdesiderate S. 7-18). Drei wesentliche Schwächen der Bildwissenschaft werden aufgelistet, die ihrerseits die Etablierung der Bildlinguistik notwendig machen: Bildwissenschaft (u.a. Kunstwissenschaft, Semiotik, Kommunikationswissenschaft) ist an dem Bild orientiert und berücksichtigt zu wenig Formen und Funktionen von Bildern im sozialen Kontext. Außerdem betrachtet sie Bilder als isolierte Phänomene, ohne Rück-

sicht auf andere Zeichentypen in multimodalen Texten zu nehmen. Bilder werden auch zum Erreichen einzelner Ziele genutzt, wie z.B. Wahrnehmen, Verstehen, Bedeutungsvermittlung. Vorsichtshalber formulieren die Autoren das Programm dieser neuen Teildisziplin der Linguistik, weil keine genuine Untersuchungsmethoden und eindeutige Abgrenzungen der Bildlinguistik von z.B. der heutigen Textlinguistik oder Textsemiotik vorliegen. Man muss sich dabei im Klaren sein, dass die uns umgebende Alltags- und Medienkommunikation nicht nur von Sprache und Bild, sondern von vielen anderen Zeichen (Musik, Geräusch, Gestik, Duft, Tasten u.a.) geprägt ist. Im Grunde genommen sollen solche Interaktionen von Zeichen (mit Akzent auf Zeichen) das Interessengebiet der Semiotik sein. Die Interaktion allein ergibt zu viele Möglichkeiten der wechselseitigen Beeinflussung von Zeichen. So ist es in erster Annäherung wohl richtig, zwei zentrale Zeichenmodalitäten – Sprache und Bild – unter die Lupe zu nehmen, prototypische Formen und Funktionen der sprachlich-ikonischen Verknüpfung in diversen medialen und sozialen Kontexten herauszuarbeiten, um davon ausgehend weiter führende Kontakte zwischen Zeichen erkennen zu können.

An einer alltäglichen Bild-Text-Sorte der Nahrungsmittelverpackung (Deckel eines Nutella-Döschens) legt Ulrich Schmitz („Sehflächenforschung. Eine Einführung“, S. 23-42) genuine Merkmale und interaktive Synergie von Sprache und Bild vor. Zu bewundern ist die Kunst des Autors, einfache, manchmal übersehene, denn in den Alltag fest eingeschriebene, Zusammenwirkungen von Sprache und Bild zu reflektieren. Gemeinsame Felder von Texten und Bildern werden in überschaubarer Weise nach der Herkunft, dem Aussehen und der Funktion dargelegt, während die Unterschiede im Lichte von Art, Mittel

und Zweck der Repräsentation wie auch von Wahrnehmungsweise erläutert werden. Binnen der Sehflächenforschung, die die Bildlinguistik umspannt, postuliert Schmitz eine nach bestimmten Kriterien geleitete Einordnung von Text-Bild-Sorten (wie z.B. Briefmarken, Werbeflyern, Landkarten etc.). Die Mannigfaltigkeit der Einstufungskriterien und der Text-Bild-Sorten allein macht ein solches Vorhaben sehr schwierig. Anstatt relativ konstante Schemata der Abhängigkeit bzw. Relevanz von Text-Bild-Sorten aufzustellen, wäre es ratsamer, analytische Methoden der semantisch-funktionalen Synergie einer bestimmten Text-Bild-Sorte, eingetaucht in einen sozial-medialen Kontext, zu bearbeiten. Und zu solchen Untersuchungsmethoden bewegt Schmitz den Leser seines Beitrags, indem er am Ende des Aufsatzes eine Fundgrube von forschungsbezogenen und didaktisch profilierten Fragen nach der Partnerschaft der medialen Sehflächen bietet. Ein solches Raster von 26 Fragen regt zum kreativen Nachdenken über den Stand, die Zukunft und Aufgaben der Bildlinguistik an.

Der Beitrag von Hartmut Stöckl („Sprache-Bild-Texte lesen. Bausteine zur Methodik einer Grundkompetenz“, S. 45-70) ist um analytische Kriterien und Ebenen bemüht. Kennzeichnend sind in diesem Aufsatz zahlreiche definitorische Bestimmungen von leitenden Begriffen: u.a. Text, Multimodalität, Bildverstehen. Manche Unterteilungen sind im Kontext von anderen benachbarten Zusammenstellungen von Kriterien und Analyseebenen gewissermaßen unübersichtlich. Den Aufsatz kennzeichnet eine hohe Dichte wissenschaftlicher Reflexion, die in zwei oder drei getrennte Aufsätze eingeteilt werden könnte – weniger wäre also mehr gewesen. Unter allen methodischen (Teil-)Ansätzen finde ich eine dreiteilige Beschreibung- und Typologisierungsebene von Sprache-Bild-Texten für besonders relevant und praktisch: Nach räumlich-syn-

taktischen, informationsbezogenen und rhetorisch-semantischen Mustern lassen sich Sprache-Bild-Texte bezüglich ihrer semantisch-funktionalen Leistung kategorisieren und auch beschreiben. Alle Werbebeispiele, die Stöckl für die genannten Muster anführt und kompetent bespricht, veranschaulichen diese Muster hervorragend.

Schriftbildlichkeit am Beispiel großstädtischer Graffitis ist ein Leitthema des Aufsatzes von Thomas Metten („Schrift-Bilder – Über Graffitis und andere Erscheinungsformen der Schriftbildlichkeit“, S. 73-93). Der Autor reflektiert die Abhängigkeiten zwischen Schrift und Bild vor dem Hintergrund der gesprochenen Sprache, hebt die zunehmende Bedeutung der Schriftlichkeit aufgrund kommunikativer und technischer Möglichkeiten der Schriftgestaltung hervor und schlägt einen analytischen Zugang zur Schriftbildlichkeit vor. Form, Farbe, Anmutung, Schreibtechnik einerseits (intensive Perspektive) sowie Ziel, historische, kulturelle und stilistische Tendenzen andererseits gestatten das semiotische Spektrum moderner Schriftbilder zu erfassen. Lobenswert ist der geschichtliche und zeitgenössische Hintergrund für das Entstehen und das gesellschaftliche Funktionieren der Graffitis.

Eine bildsemantische und -rezeptive Herangehensweise an das Bildphänomen charakterisiert den Text von Klaus Sachs-Hombach und Jörg R. J. Schirra („Prädikative und modale Bildtheorie“, S. 97-119). Hervorzuheben sind die Bezogenheit und Erklärung sprachlicher Erscheinungen (Nomination, Prädikation, Proposition und Illokution) im Hinblick auf visuelle Kommunikation, was dem Anliegen des Sammelbandes völlig entspricht. Während die prädikative Bildtheorie (rezeptive Zuweisung von visuellen Eigenschaften dem abgebildeten Objekt; nominale und prädikative Bildfunktion) in der Bearbeitung von Sachs-Hombach transparent ist, stößt man

bei der modalen Bildtheorie (Modalität als Art und Weise des Erscheinens einer visuellen Größe als Bild) in der Bearbeitung von Schirra auf gewisse Verstehensschwierigkeiten. Das Stichwort der modalen Bildtheorie – Kontextbildung – könnte man mit bildexternen Faktoren wie Ort, Zeit und Raum präziser ausdrücken. Fehlende Bildbeispiele und ihre Analyse würden sicherlich den Anspruch der modalen Bildtheorie verständlicher und übersichtlicher machen. Obwohl die Autoren die Gegenüberstellung beider Theorien nahe legen (vgl. S. 118), sollen sie m.E. eher als ergänzende Theorien betrachtet werden, denn erstens der bildsemantische (prädikative) und handlungsbezogene (modale) Bildansatz ergänzen einander in der Bildkommunikation und zweitens die sich daraus ergebenden Bildfunktionen (vergegenwärtigende, prädikative und nominale) tragen gemeinsam zum Wahrnehmen einer Sehfläche als Bild bei.

Der Aufsatz von Hans-Jürgen Bucher („Multimodales Verstehen oder Rezeption als Interaktion. Theoretische und empirische Grundlagen einer systematischen Analyse der Multimodalität“, S. 123-156) schließt den wichtigsten, theoretisch-methodologischen Teil des Buches ab. Die größte Ursache für die visuelle oder sogar multimodale Wende sieht Bucher darin, „dass neue und neuartige Mischformen der verschiedensten Kommunikationsmodi und -kanäle entstanden sind [...]“ (S. 123). Variation, Montage, Abweichung, Verknüpfung und Hybridisierung von Kommunikationsformen machen die Bildlinguistik erforderlich. Dass Ton, Musik und Geräusch zunächst einmal außer der Klammer stehen, soll niemanden wundern, denn „Bild und Text sind – aufgrund der philologischen Wissenschaftsgeschichte und ihres derzeitigen visuellen Paradigmenwechsels – nur die prominentesten Vertreter einer Vielfalt von Kommunikationsmodi wie Design, Typographie, Farben, Grafiken, Piktogramme oder operationale Zeichen.“

(S. 123). Den Beitrag charakterisiert außerdem eine tiefe Durchsicht und Ausarbeitung theoretischer, begrifflicher (z.B. Multimodalität, Non-Linearität, Interaktion) und rezeptiver Phänomene, wobei der Hauptakzent auf das multimodale Verstehen im Sinne einer interaktiven Rezeptionstheorie gesetzt wird.

Das zweite Großkapitel „Empirische Analysen – Bilder in Funktion“ enthält Aufsätze, die Theorien und Methoden der Bildlinguistik an konkreten Beispielen reflektieren. So füllt Hajo Diekmannshenke („Schlagbilder’. Diskursanalyse politischer Schlüsselbilder“, S. 161-184) die Forschungslücke der Sprache-Bild-Beziehungen in der politischen Kommunikation aus, indem er die sog. Schlagbilder fokussiert. Sie sind im kollektiven Gedächtnis verankert und vermitteln durch die sprachliche Einbettung und Unterstützung eine politische Propaganda. In Postkarten, Wahlplakaten, Titelbildern des SPIEGEL dokumentiert der Autor die assoziative, affektive und argumentative Funktion der politischen Schlagbilder, von denen einige ihre Prägnanz und Persuasion auf dem Weg der ausdrücklichen interikonischen Relationen vermitteln (vgl. Abb. 4, S. 170, Abb. 9, S. 173 und Abb. 10, S. 175) und modifiziert in neue Kontexte eintreten. Mit der Spezifik von Bildern im politischen Kontext befasst sich auch Michael Klemm („Bilder der Macht. Wie sich Spitzenpolitiker visuell inszenieren [lassen] – eine bildpragmatische Analyse“, S. 187-209). Der Autor überträgt das Wesen sprachwissenschaftlich etablierter Sprachhandlungsmuster auf Bildkommunikation und stellt in Fotos auf Websites von Spitzenpolitikern solche Bildhandlungsmuster wie Demonstrieren oder Argumentieren fest. In diesen Mustern finden sich einzelne illokutive Bildhandlungen, wie z.B. Kompetenz demonstrieren, Erfolg belegen und Volksnähe zeigen. Das Foto ist dabei ein sehr wirksamer Bildtyp, eine un-

verfälschte und glaubwürdige Realität und Umgebung zu präsentieren und eine eindeutige Interpretation bei Wählern zu erzielen. Mit der Produktion und Koordination von Sprache und Bild im journalistischen Schaffen setzen sich im Weiteren Aleksandra Gnach und Daniel Perrin auseinander („Kritische Situationen und Gute Praktiken: Text-Bild-Strategien kooperativer Nachrichtenproduktion“, S. 213-229). Dieser Beitrag basiert auf den Erkenntnissen des Nationalfondprojekts „Idée suisse: Sprachpolitik, Sprachnorm und Sprachpraxis am Beispiel der SRG“ (die Schweizerische Radio- und Fernsehgesellschaft). Die Autoren kommen zu drei wichtigen produktionsgerichteten Faktoren, die journalistische Sprache-Bild-Strategien wesentlich beeinflussen: 1. Digitale Redaktions- und Produktionssysteme erhöhen die Qualität der Sprache-Bild-Produktion, 2. Simultane Mehrfachautorenschaft in der Vorbereitung von Texten in Wort und Bild ermöglicht eine erfolgreiche Planung und Kontrolle, 3. Integriertes Personalmanagement gibt eine Chance, sprachlich-bildliche Erfahrungen des Personals aus anderen Fernsehformaten (z.B. Film) in Nachrichtsendungen zu nutzen, um eine andere Ästhetik (Dynamik, Bildschnitt, Dramaturgie etc.) den Nachrichtenbeiträgen zu verleihen. Im nachfolgenden Beitrag von Werner Holly („Bildüberschreibungen. Wie Sprechtexte Nachrichtenfilme lesbar machen [und umgekehrt]“, S. 233-253) handelt es sich um die sog. sekundäre Audiovisualität in Nachrichtenfilmen, wobei die primäre Audiovisualität eine klassische Face-to-face-Kommunikation umfasst. Unter Rückgriff auf Ludwig Jägers Transkriptivität erwägt Holly die Semantisierung der Nachrichtenfilme mittels der Sprache und des bewegten Bildes. Aus dem Vergleich der drei Versionen eines Nachrichtenfilmes von ZDF, CNN und Euronews resultieren diverse Strategien der Darstellbarkeit und Glaub-

würdigkeit desselben Geschehens. Sprechertexte determinieren Filmbilder, schreiben ihnen den Sinn zu und im Gegenzug beziehen sich die Filmbilder auf die Sprechertexte, um die Authentizität des Geschehens vor Augen zu führen. Die Verschränkungen von Sprache und Bild in Nachrichtenproduktionen werden mit dem Artikel von Martin Luginbühl („Vom kommentierten Realfilm zum multimodalen Komplex – Sprache-Bild-Beziehungen in Fernsehnachrichten im diachronen und internationalen Vergleich“, S. 257-276) abgerundet. Den Autor interessieren zwei Grundfragen: kontrastive und diachronisch orientierte Unterschiede im Textdesign und in der multimodalen Bedeutung der Schweizer *Tagesschau* und der CBS *Evening News* (von 1968 bis heute) und der Wandel multimodalen Stils der Fernsehnachrichten im Hinblick auf Wertevermittlung. Ergebnis: Multimodalität nimmt zu, Verknüpfungen und Verschränkungen von Sprache und Filmbild werden auch immer komplexer, eine einfache Orientierung von Sprache-Bild-Verhältnissen an Wechselwirkung, Dominanz, Komplementarität reicht heutzutage nicht mehr aus und der multimodale Stil bietet vielfältige Repräsentationen der Welt (z.B. Neutralität vs. Subjektivität) an. Die Studie von Eva Lia Wyss („Erzählen in bewegten Werbebildern. Narrative Muster und Logiken des Werbens zwischen Story und Produkt“, S. 279-301) beinhaltet genauso wie einige zuvor besprochene Beiträge das Medium Fernsehen, aber diskutierte Objekte sind nicht mehr Fernsehnachrichten, sondern Werbespots. Ihre Persuasionsstrategie ist eine Art Darbietung und Darstellung eines beworbenen Produkts – das Erzählen, dem „spezifische audiovisuelle narrative Muster oder Logiken des Werbens“ (S. 280) angehören. Narrative Muster in der Werbung realisieren sich u.a. durch die Dramaturgie des Erzählens mit einigen Etappen (vom Zustand des Gleichgewichts über Störung

und Lösung, für die das jeweilige Werbeprodukt steht, bis zum wiederhergestellten Zustand des Gleichgewichts), durch Akteure (stereotype Figuren wie schöne Frauen oder fiktive wie märchenhafte Helden) und diverse Handlungsräume. Obwohl eine klassische Werbeerzählung als Story erkennbar ist, wird der Bezug der audiovisuellen Werbung auf unterschiedliche narrative Muster und deren Mischung bis hin zur Hybridisierung parallel sichtbar. Der Audiovisualität ist auch der Beitrag von Ulla Fix („Bilder wahrnehmen, ohne zu sehen? Bildlichkeit in der Audiodeskription von Hörfilmen“, S. 305-329) gewidmet. Ein relevantes Stichwort und Herausforderung für Bildlinguistik im Kontext des Hörfilmes ist die Audiodeskription, die dem sehbehinderten und blinden Publikum die Rezeption und das Verstehen der Filme durch zusätzliche Sprachtexte ermöglicht. Materielle, mentale und ethische Bilder und die Theorie semantischer Prototypen sind Grundlagen für die Transposition filmischer Bilder in Sprachtexte. Die Autorin kommt nach der Analyse der Audiodeskription des Hörfilms „Laura, mein Engel“ aus der Reihe „Tatort“ zum Schluss, dass aus rezeptiver Sicht mentale Bilder der wichtigste Orientierungspunkt für die Audiodeskription sind. Von der produktiven Seite her werden ausgewählte materielle Bildsequenzen zusätzlich sprachlich wiedergegeben. Die Audiodeskription verzichtet auf die Vermittlung von Emotionen, sondern strebt Objektivität und Nüchternheit der Bildbeschreibung an. Ulla Fix hält nicht an diesen Feststellungen und unterbreitet einige, sprachwissenschaftlich begründete Verbesserungsvorschläge: Die Reihenfolge von Wörtern und Informationen im Satz kann die Spannung im Film vermitteln und so die Handlung und den Sinn des Filmes adäquater widerspiegeln; man muss mentale und ethische Bilder von nichtsehenden Menschen besser kennen lernen, weil sie sich von den der sehenden

Menschen unterscheiden; das Gleiche betrifft das Frame- und Szenariowissen von sehbehinderten Menschen, die über andere Vorstellungen von Raum und Verlauf von Handlungen verfügen können. Mit der Bildberichterstattung über den Zweiten Persischen Golfkrieg (1990/1991) befasst sich Markus Lohoff („Mediale Transformationen. Vom technisch-operationalen Bild zum globalen Stereotyp“, S. 333-353). Cockpit- und Raketenbilder, in Medien dargestellt und auf den Pressemeetings präsentiert, haben einen dramaturgischen Kriegsverlauf vermittelt und so erstes Mal eine affektorientierte Berichterstattung dargeboten. Solche militärischen Bilder gelten in der massenmedialen, außermilitärischen Kommunikation als Symbolbilder und Visiotype und werden zum Zweck der Kriegspropaganda, politischen Legitimation und Selbstinszenierung genutzt. Eine ähnliche Problematik der Dekontextualisierung von Bildern finden wir bei Wolf-Andreas Liebert („Mit Bildern Wissenschaft vermitteln. Zum Handlungscharakter visueller Texte“, S. 357-368). Technobilder, Satellitenbilder, komplizierte Grafen werden immer häufiger in Zeitungstexten abgedruckt. Sie fungieren dort als Leseanreiz, sind mit dem journalistischen Text kaum koordiniert und entstammen anderen Kontexten. Die Wissenschaftsbilder, darunter Fotos, spielen demnach in der Presse eine affektive Rolle und gelten als persuasive Argumente für Zeitungstexte.

Alle im Sammelband enthaltenen Beiträge vermitteln ein breites Spektrum bildlinguistischer Fragen. Diverse Medien (Internet, Fernsehen, Presse) und diverse Themen (Werbung, Politik, Wissenschaft) werden behandelt. Viele Fragen werden von den AutorInnen bereits kompetent beantwortet, andere als Anstöße zum Nachdenken offen gelassen. Dies legt ein umfangreiches Aufgabengebiet und die Notwendigkeit der Bildlinguistik als linguistischer Subdisziplin dar. Ein durchsichtiger und facettenrei-

cher Aufbau sowie behandelte Themen, Methoden und angeführte Beispiele positionieren diese Einführung in die Bildlinguistik als ein richtungweisendes Werk, welches viele Sprach- und Medienwissenschaftler zum Beschäftigen mit dem Thema von Sprache und Bild nachhaltig animieren wird.

Roman Opilowski



Franziska Große: *Bild-Linguistik. Grundbegriffe und Methoden der linguistischen Bildanalyse in Text- und Diskursumgebungen* (= Germanistische Arbeiten zu Sprache und Kulturgeschichte, Bd. 50). Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main u.a. 2011, 301 S.

Obwohl die Bildlinguistik sich als eine neue Subdisziplin der Linguistik noch nicht etabliert hat, regt die Monographie von Franziska Große zur Konstitution einer solchen Disziplin an. Erste Impulse für Bildlinguistik als gesondertes linguistisches Fach kommen vom Sammelband von Diekmannshenke / Klemm / Stöckl (2011). Da das Buch von Große einige wenige Monate nach dem genannten Sammelband erschienen ist, konnte die Autorin das primäre Programm der Bildlinguistik in ihrer Monographie nicht berücksichtigen. Was in erster Linie, bereits auf dem Cover des Buches, auffällt, ist eine Schreibweise des Untersuchungsziels: Bild-Linguistik. Der Bindestrich weist also auf eine linguistische Betrachtung des Bildes hin und nicht auf die Bildlinguistik als linguistische Disziplin. Es handelt sich also in der Monographie von Große um die Überprüfung und Übertragung linguistischer Termini, Ansätze und Analysekriterien auf bildliche Handlungen. Die Bildlinguistik als postulierte Disziplin beschäftigt sich mitunter mit semiotischen, kognitiven, semantischen und pragmatischen Potentialen der Sprache und des Bildes sowie mit ihren

Interaktionsmechanismen in multimodalen Texten (vgl. Klemm / Stöckl 2011:12). So wird im Buch von Große ein gewisser theoretischer und praktischer Ausschnitt der entstehenden Bildlinguistik thematisiert.

Der „Bild-Linguistik“ liegt eine Dissertation von Große zugrunde, die in 2009 an der Uni Göttingen verteidigt wurde. Das Buch besteht aus acht Kapiteln, enthält zahlreiche Tabellen und sowohl schwarz-weiße als auch farbige Abbildungen. Sachwort- und Personenregister erleichtern die Orientierung im Buch sowie Recherche.

Im Vorwort signalisiert die Autorin das Ziel und das analytische Vorgehen, die die strukturelle, semantische, pragmatische und kommunikativ-funktionale Analyse von Bildern und Sprache-Bild-Komplexen umfasst (S. 7f.). Im ersten Kapitel „Prolog“ formuliert die Autorin grundlegende Problematik der sprachlich-visuellen Kommunikation, ihre Zunahme in diversen Kommunikationssituationen und steckt den textlinguistischen Rahmen für die Untersuchung ab. Das ist insoweit richtig, weil die Textlinguistik (neben der Stilistik) eine sprachwissenschaftliche Disziplin ist, die den Akzent allerdings weiterhin auf die sprachliche Konstitution von Texten legt, aber immer häufiger außersprachliche Elemente in die Analysen von Texten einbezieht. Dementsprechend kann man der Autorin nicht verzeihen, dass sie im Kap. I / 7.4 sich nur auf zwei Beiträge von Hartmut Stöckl bezieht und seine exzellente Monographie zur Verknüpfung von Sprache und Bild – Stöckl 2004 – an dieser Stelle und im ganzen Buch außer Acht lässt (S. 28). Das darf kein zufälliges Übersehen sein.

„Basiskonzepte der Betrachtung von Sprache-Bild-Beziehungen“ (S. 29ff.) lautet der Titel des zweiten Kapitels. Hierin führt Große die Begriffe des Bild-Textes, Sprach-Textes und des Sprache-Bild-Textes, was m.E. sehr sinnvoll für die Abgrenzung einzelner sprachlicher, ikonischer und textueller Phänomene ist, insbesondere dass manche

Forscher der Sprache-Bild-Kommunikation den Begriff des Textes sowohl auf sprachliche als auch sprachlich-visuelle Texte parallel verwenden. Die anschließenden kontrastiven, kommunikationstheoretischen, vergleichenden und kommunikativ-funktionalen Perspektiven auf Sprache und Bild erhehlen die Eigenschaften ihres Funktionierens in der Alltagskommunikation.

Im dritten Kapitel „Zum Bildbegriff“ (S. 40ff.) erläutert Große semiotische, kommunikative, grammatische, semantische und pragmatische Bedingtheiten bildlicher Darstellungen, indem sie theoretisch vorgeht und diese Kategorien an Verkehrspiktogrammen, Spielkarten, Morsecode, Karikaturen, Werbeanzeigen, Zeitungsartikeln und Cartoons veranschaulicht. In diesem Kapitel fehlt aber Folgendes: Es wäre ratsam hervorzuheben, welche Bildbegriffe und Bildtypen für die Interaktion mit Sprache von Bedeutung sind (z.B. materielle, mentale, kognitive, sprachliche Bilder?). Darüber hinaus interpretiert Große (S. 85f.) zwei Abbildungen im Sinne des „metasemiotischen Potentials“, wobei sie mit der Kategorie der Interikonizität bzw. Interbildlichkeit präziser aufzufassen sind. Spätestens wird in diesem Kapitel deutlich, dass die Autorin dem Leser einen allzu komplexen und ‚schweren‘ Beschreibungsstil mit langen Sätzen bietet, was der heutigen Orientierung an der möglichst einfachen Formulierung in der Wissenschaft nicht entspricht.

Die Überlegungen zum Textbegriff erfüllen den Inhalt des vierten Kapitels (S. 98ff.). Große (S. 103) wiederholt hier den semiotischen Textbegriff von Roland Posner (1991:46), der bereits früher im Prolog (S. 19) dargelegt wird. Angebracht wäre im Weiteren die Erklärung der Begrifflichkeiten multimodal vs. multimedial. So könnte man die „multimediale Substitution“ innerhalb eines Gesamttextes (S. 105) eher als bimodale Substitution bezeichnen. Darüber hinaus sollten sich pragmatisch-kommu-

nikative sowie kognitive Merkmale der Textualität vielmehr im nächsten Kapitel befinden, das eine Zusammenstellung von allen Textualitätsmerkmalen enthält.

Die Diskussion von sieben Merkmalen der Textualität nach de Beugrande / Dressler (1981), wie oben angedeutet, eröffnet das fünfte Kapitel (S. 131ff.). Zu diesen Merkmalen fügt Große (S. 139ff.) die Kulturalität und Materialität von Sprache-Bild-Gefügen hinzu. Die Bezogenheit der Textualitätskriterien auf ikonische Zeichen bereitet den Boden für das nachfolgende Analyseinstrumentarium. Es umfasst kommunikativ-funktionale, thematisch-strukturelle und grammatisch-strukturelle Ebenen mit entsprechenden Kriterien, die sich auf linguistische Studien von Brinker⁵2001, Heinemann/Heinemann 2002 und Adamzik 2004 stützen. Alle Ebenen werden an überzeugenden Beispielen erklärt, deren Herkunft – Zeichnungen, Anzeigen, Verkehrsschilder, Fahndungsfotos, Grußkarten, Karikaturen, Schau- und Instruktionsbilder und nicht zuletzt Diagramme – eine treffende Interpretationsbasis bietet. Hervorzuheben ist hier vor allem die Auslegung sprachlicher Illokutionsklassen in Bezug auf bildliche Artefakte. Damit wird bewiesen, dass mit Bildern, ähnlich wie mit Sprache, kommunikativ gehandelt wird. In Anlehnung an die sechs Illokutionsklassen unterscheidet die Autorin bestimmte Bildsorten, d.h. Bild-Texte der Information, des Appells, der Obligation, des Kontakts, der Deklaration und der Unterhaltung. Ob Bildsorten mit Bildtypen gleichzusetzen sind, wird von der Autorin nicht geklärt, obwohl Linguistik eben Texttypen nach kommunikativen Textfunktionen klassifiziert (z.B. Heinemann / Heinemann 2002:143).

Diskurs, Diskurssegmente und Diskursstränge, Visualisierungsmethoden, intertextuelle und intermediale Hypertexte, Bildstereotype und Kollektivsymbolik sind Hauptgegenstände des sechsten Kapitels (S.

194ff.). Diskursstrang wird von Große (S. 200f.) zunächst innerhalb des sprachlich-ikonischen Textes als Zusammenfügen von einzelnen Diskurssegmenten betrachtet, um später (S. 226) auf die Ebene inter- und transmodaler Textbeziehungen ausgedehnt zu werden. Fragwürdig scheint mir die Kategorie der expliziten und impliziten Intertextualismen, u.a. weil diese Bezeichnungen in der Intertextualitätsdebatte für funktionalisierte (absichtliche) und universelle (immanente) Anwesenheit eines Textes in einem anderen stehen. Alle von Große angeführten Beispiele (S. 223f.) veranschaulichen typische Fälle der expliziten Intertextualität. Dass manche Folgetexte und Folgebilder die referentialisierten Prätexte und Präbilder modifizieren, entstellen und verfremden, zeugt vom Grad der Dialogizität, von der semantisch-formalen Spannung zwischen Text- und Bildelementen und nicht von der expliziten oder impliziten Bezugsmarkierung. Mit „impliziten Verweisen“ (S. 222) haben wir es im Falle der permanenten und unterbrochenen Präsenz eines Textes oder einer Textsorte in einem anderen Textgefüge zu tun, z.B. immer wenn ein Textexemplar sich auf sein abstraktes Textmuster bezieht oder wenn Werke eines Schriftstellers unter dem latenten, thematisch-formalen Einfluss der jeweiligen Epoche stehen.

Das siebte Kapitel „Anmerkungen zum Analysemodell“ präsentiert in der tabellarischen Form ein „ganzheitliches Analysemodell der linguistischen Bildanalyse von Sprache-Bild-Texten“ (S. 250 ff.), das im Grunde genommen nicht vornehmlich auf das Bild ausgerichtet ist, sondern ein ganzheitliches Analysemodell von zwei Zeichenmodalitäten im Text ist, d.h. von Sprache-Bild-Texten. Hierbei nennt Große zwei Analysestufen (situative Faktoren des Sprache-Bild-Textes und interne Faktoren des jeweils Bild- und Sprache-Textes) und zwei Synthesestufen. Die erste Synthesestufe

umfasst eine Korrelation von externen und internen Faktoren im Sprach-Bild-Text und im übergreifenden Diskurs. Auf der weiteren Stufe vollzieht sich eine Integration und Bewertung der Ergebnisse. Obwohl das Analyseschema, angelehnt an die linguistische Textanalyse von Brinker (⁵2001), recht komplex erscheint, enthält es im Hinblick auf linguistische Herangehensweise alle relevanten Analyseschritte. Um jedoch die Interaktion von Sprache und Bild in einem multimodalen Text beschreiben zu können, müssten einem solchen Analyseschema mindestens Verknüpfungstypen von Sprache und Bild (z.B. nach Stöckl 2004: 253-284) hinzugefügt werden.

Das letzte, achte Kapitel enthält einen mit farbigen Beispielen unterstützten Überblick über visuelle Gestaltungsmethoden und Prinzipien.

Fazit: Zu bewundern ist in der Studie von Franziska Große eine sorgfältige Ausarbeitung linguistischer Ansätze und deren theoretische Übertragung auf sprachlich-bildliche Darstellungen. Genauso lobenswert ist eine imponierende Auswahl von sehr unterschiedlichen Bildsorten, auf die linguistische Methodik bezogen wird. Zugleich wird deutlich, dass eine konkrete linguistische Analyse des Bildes, die im Haupt- und Untertitel deutlich ausgedrückt ist, kaum realisiert wurde. Aus der Untersuchung geht eben hervor, dass die Verschmelzung beider Zeichenressourcen so eng, dynamisch und vielfältig ist, dass eine Analyse des Bildes im Kontext der Sprache einen geringeren Nutzen mit sich bringt als eine gleichrangige Analyse von Sprache und Bild in einem multimodalen Text. In der Arbeit fehlt an kompakten und transparenten Inhalten, es gibt zu viele Wiederholungen und zu wenig stringente Entwicklung einzelner Kapitel. Es wäre für die Autorin und potenzielle Leser sicherlich hilfreich, mehr Phänomene aus der multimodalen Linguistik zu klären, z.B. neue Textauffassungen, Typen von

Sprache-Bild-Bezügen, Multimodalität, Intertextualität vs. Interikonizität und nicht zuletzt Transkriptivität. Auf diese Weise könnte man einen besseren Aufbau und Progression der Untersuchung sowie das Verständnis einzelner Buchfragmente sichern. Da das Buch einen allzu wissenschaftlichen Formulierungsstil enthält, ist es Studierenden aus diesem und den oben genannten Gründen nicht zu empfehlen. Medienwissenschaftler und Linguisten können dem Buch eine lediglich zum Teil gelöste Problematik von Sprache-Bild-Gefügen in der Alltagskommunikation entnehmen. Die genannten inhaltlichen und methodologischen Unzulänglichkeiten in der Arbeit von Große beweisen das komplizierte Terrain der Bild-Linguistik und formulieren gegenwärtige und künftige Herausforderungen für die Bildlinguistik.

Roman Opilowski



Deutsche Stimmen zum Erscheinen von „Lektion der Stille“ / „Lekcja ciszy“ Karla Dedeciusa w glosach krytyki niemieckiej. W 50-lecie I wydania przełożył i do druku podał Marek Zybur. Wydawnictwo Gajt, Wrocław 2009, 94 S.

1959 erschien in Westdeutschland mit dem unscheinbaren Bändchen *Lektion der Stille* die inzwischen legendär gewordene Anthologie der neuen polnischen Lyrik in der deutschen Übertragung von Karl Dedecius.

Dem damals unbekanntem Amateur-Übersetzer, der seine Übersetzertätigkeit als Hobby nach Feierabend betrieb, fiel es nicht leicht, die Entscheidungsträger vom renommierten Münchener Carl Hanser Verlag für sein Projekt zu begeistern. In der Tat war die Idee, dem deutschen Leser Ende der Fünfzigerjahre eine Poesieprobe seines östlichen Nachbarn anzubieten, nicht

nur im Hinblick auf unsere komplizierte Geschichte, ein kühnes Unternehmen. Viele Jahre später erinnert sich Dedecius (*Karl Dedecius. Ein Europäer aus Lodz. Erinnerungen*. Suhrkamp 2006), wie mühevoll die Beschaffung der modernen polnischen Lyrik war, wie er wenige ihm zugängliche Kultur- und Literaturzeitschriften durchblätterte, sich lyrische Sammelbände aus dem kommunistischen Polen zukommen ließ und eine Zeitlang sogar unter dem Verdacht stand, im Dienst der feindlichen Großmächte (CIA) tätig zu sein. Dennoch fand Dedecius' Anthologie der polnischen Lyrik sowohl bei der deutschen Kritik als auch dem deutschen Lesepublikum eine unerwartet gute Aufnahme. Das Erscheinen der Anthologie eröffnete eine erste Phase intensiver Rezeption der polnischen Kultur in Westdeutschland, die unter dem Begriff „polnische Welle“ in die Geschichte unserer gemeinsamen kulturellen Beziehungen eingegangen ist. Das verstärkte Interesse der Deutschen an der polnischen Kunst setzte Ende der Fünfzigerjahre ein, politischen Spannungen zwischen Ost und West zum Trotz. Besonders intensiv wahrgenommen wurden damals polnische Plakatkunst und Grafik, abstrakte Malerei sowie polnisches Theater, vertreten von Witold Gombrowicz, Sławomir Mrożek und Tadeusz Różewicz. Für die Vermittlung des geschriebenen Wortes dagegen sorgte Dedecius mit seiner *Lektion der Stille*, die heute einen einmaligen Versuch darstellt, dem westlichen Leserkreis die neue polnische Lyrik der Nachkriegszeit zugänglich zu machen.

Ein halbes Jahrhundert nach dem Erscheinen der Anthologie von Dedecius erinnert uns Marek Zybura mit seiner nennenswerten zweisprachigen Publikation *Deutsche Stimmen zum Erscheinen von „Lektion der Stille“ / „Lekcja ciszy“ Karla Dedeciusa w głosach krytyki niemieckiej* an die Reaktionen der deutschen Presse und des Rundfunks auf Dedecius' Anthologie. Marek Zybura, der

sich u.a. durch die Erforschung des deutsch-polnischen Kulturtransfers einen Namen gemacht hat, führt auf knapp hundert Seiten Fragmente aus bedeutenden Buchbesprechungen sowie Auszüge aus den Gratulationsbriefen an Dedecius an. Dem Bändchen ist ein kurzes Vorwort vorangestellt, in dem der Herausgeber über die Entstehungsumstände der Publikation informiert. Dedecius' Anthologie stellt er in eine Reihe mit den berühmten Lyrikanthologien *Menschheitsdämmerung* (1919) von Kurt Pinthus und *Museum der modernen Poesie* (1960) von Hans Magnus Enzensberger. Die Sammlungen, um die sich schon Legenden ranken, seien Meilensteine „auf dem Entwicklungsweg einer Nationalliteratur“, und dem Werk von Dedecius komme eine besondere Rolle „im Kommunikationsprozess zwischen den verschiedenen Literaturen“ (6) zu. Literaturanthologien, die dem Leser verständlicherweise nur eine eingeschränkte Auswahl von Texten anbieten können, üben einen enormen Einfluss auf die Rezeption einer Literatur aus. Man erwartet von Anthologieherausgebern ein möglichst repräsentatives Spektrum abgedruckter Werke, in der Hoffnung, sich einen Überblick über die literarische Entwicklung in einem bestimmten Zeitraum verschaffen zu können. Mit ihrer durchaus subjektiven Auswahl nehmen die Herausgeber an der Herausbildung des literarischen Kanons teil. *Lektion der Stille*, die sich zum Ziel setzte, dem deutschen Leser polnische Lyrik zu präsentieren, beeinflusste nachhaltig die Rezeption der polnischen Literatur in Deutschland und bildete zweifellos einen Kanon polnischer Lyrik der Nachkriegszeit. Aufgenommen wurden in den Band die Gedichte solcher Autoren wie etwa Białoszewski, Gałczyński, Grochowiak, Harasymowicz, Herbert, Jastrun, Miłosz, Różewicz, Szymborska und Karpowicz, nach dessen Gedicht *Lektion der Stille* Dedecius seine Anthologie benannte.

Die im Band von Marek Zybura abgedruckten Besprechungen sind ein echtes Fundstück. Ende 1959 schickte der Hanser Verlag einige Dutzend Mappen mit maschinenschriftlich angefertigten Abschriften der Presse- und Rundfunkstimmen zum Erscheinen des Buches von Dedecius nach Polen. Eine dieser Mappen mit den „deutschen Stimmen“ blieb im Breslauer Tymoteusz-Karpowicz-Archiv erhalten. Auf eine andere, die eine Kopie der Karpowicz-Mappe ist, stieß Zybura im Nachlass des verstorbenen Übersetzers Heinrich Kunstmann. Nun liegt die Sammlung dieser wichtigen Zeugnisse der Rezeption polnischer Kultur im Deutschland der Nachkriegszeit vor. Die Beiträge werden sowohl im Original als auch in sorgfältiger polnischer Übertragung zitiert, was ein großer Vorteil der Publikation ist.

Aus der Vielfalt der durchaus positiven Stimmen geht hervor, wie sehr die deutschen Literaturkenner nach dem Erscheinen von Dedecius' Buch überrascht waren. Günther Wirth, einer der zitierten Kritiker, staunt über „eine große Anzahl talentierter Autoren“ und spricht „von einer Blütezeit der Lyrik in Polen“ (40). Er verzeichnet „ein überraschend gleichmäßig hohes Niveau“ (40) junger literarischer Produktion und charakterisiert mit schmeichelhaften Worten die Gedichte von Różewicz, Grochowiak, Karpowicz, Białoszewski, Harasymowicz und Herbert. Auch die Dichterkollegen geizen nicht mit dem Lob. Hans Franke will etwa „verblüffende Erkenntnisse über das literarische Leben in Polen“ gewonnen haben und konstatiert eine „westlich-individuelle“ (16) Orientierung der jungen polnischen Lyriker. Karl Krolow gibt sich in der Sendung des Norddeutschen Rundfunks vom 30. April 1959 „ein wenig hilflos und überrascht“ angesichts dieser „schönen und mutigen, nicht selten erschütternden lyrischen Gebilde[...]“ (50). Diverse Stimmen der jungen polnischen Lyriker „vereinigen

sich [] zu einem merkwürdigen Chorus von zuweilen unwiderstehlicher Poesie.“ (50) Heinz Piontek hingegen unterstreicht in seiner Buchbesprechung für die „Süddeutsche Zeitung“ die geistige Unabhängigkeit der neuen polnischen Dichtung, die zwar hinter dem Eisernen Vorhang entstanden ist, sich aber von der sozialistischen Propaganda nicht vereinnahmen ließ. Einen ähnlichen Ton schlägt Thilo Röttger in einer Sendung für Radio Bremen an. Ihm seien die „Sprachkunstwerke“ der jungen Dichter „ein Beweis dafür, wie sehr Polen – trotz jahrzehntelanger nationalsozialistischer und kommunistischer Abschnürung vom freien Europa – geistig, sprachlich, dichterisch den Zusammenhang mit eben diesem Europa bewahrt hat“ (90). Obwohl sich die neue Poesie ganz „dem Weltstil der Moderne“ verschrieben hat, bleibt sie doch „bis zum letzten Buchstaben von polnischer Wirklichkeit erfüllt“ (92). Um breite Leserkreise für die Anthologie zu gewinnen, führen die Gutachter ganze Gedichte an. Am häufigsten zitiert werden der brüderliche Ruf *An einen unbekanntem Deutschen im Westen* von Jerzy Waleńczyk und *Lektion der Stille* von Tymoteusz Karpowicz.

In der Fülle der deutschen Stimmen darf der Beitrag von Marcel Reich-Ranicki nicht übersehen werden. In seinem Brief an Dedecius vom 1. April 1959 spricht der Literaturpapst zwar sein Lob aus, allerdings mit einem Vorbehalt gegen die Auswahl der präsentierten Gedichte („ obwohl mich die von Ihnen getroffene Wahl oft befremdet hat“, 30). Vier Monate später ändert er seinen Ton. In der Buchbesprechung für „Die Welt“ ist seine Anerkennung uneingeschränkt. Nun bringt er Verständnis für die getroffene Wahl und verteidigt sogar die Konzeption des Ganzen: „Dedecius vermittelt nicht etwa einen allgemeinen Überblick der polnischen Poesie seit 1945, sondern präsentiert vornehmlich diejenigen Lyriker, die als ‚modern‘ gelten können.“ (72) Viel

Platz widmet Reich-Ranicki auch der meisterhaften Eindeutschung der polnischen Gedichte. Damit schließt er sich dem Kreis anderer Literaturkenner an, die Dedecius' Übertragung „kongenial“, „vorzüglich“ und „ausgezeichnet“ finden.

Die sorgfältig erstellte Veröffentlichung von Marek Zyburas, die als eine Gedenkgabe zum 50. Jahrestag der Erstveröffentlichung von Dedecius' Anthologie gedacht ist, ist eine empfehlenswerte Lektüre nicht nur für Germanisten und Polonisten, sondern für alle, die an den deutsch-polnischen Literatur- und Kulturbeziehungen nach dem Zweiten Weltkrieg interessiert sind.

Barbara Pogonowska



Sigrid Grün: *„Fremd in einzelnen Dingen“*. *Fremdheit und Alterität bei Herta Müller*, Stuttgart: *ibidem*-Verlag 2010, S. 128.

Das nicht besonders umfangreiche Buch von Sigrid Grün, einer jungen Germanistin und Kulturwissenschaftlerin, die sich unter anderem auch mit der Migrationsliteratur und dem zeitgenössischen Theater beschäftigt, lässt sich als einen recht guten Einstieg in das literarische Prosa- und Essaywerk der neusten deutschen Nobelpreisträgerin – Herta Müller – betrachten. Allerdings ist es eine profilierte Einführung, in der sich deren Verfasserin bemüht, das literarische Schaffen der aus Rumänien stammenden und Deutsch schreibenden Schriftstellerin, die nun seit mehreren Jahren in Berlin wohnt, aus der Perspektive der in ihren Romanen stets präsenten Fremdheit anzugehen und diese neben der in ihnen ebenfalls vorhandenen Formen der Andersartigkeit als literarische Strategie aufzuzeigen. Sie dient der rumänisch-deutschen Autorin, wie Sigrid Grün plausibel überzeugt, belastende, nicht selten repressive (Macht-)Ordnungen in Frage

zu stellen oder gar zu sprengen. Möglich ist es durch die Anwendung der schon in der Tradition der literarischen Moderne bewährten Montage- und Collage-Technik. Was nun die Verfasserin interessiert, sind jedoch nicht nur die poetologischen Fragestellungen im Prosawerk Herta Müllers, sondern auch dessen thematische Schwerpunkte, die wegen des begrenzten Umfangs der Monographie eher schlaglichtartig präsentiert werden. Nichtsdestotrotz bekommt man einen guten Überblick über die im literarischen Schaffen der Nobelpreisträgerin immer wieder vorkommenden Themenkreise wie Fremdheit und Sprache, Ethnozentrismus, Geschlechterordnungen, Migrationserfahrungen und nicht zuletzt Verfremdung der Existenz oder auch existenzielle Fremdheit in einem totalitären System bzw. Staat. Bereits diese Auflistung der thematischen Schwerpunkte, die im Prosa- und Essaywerk von Herta Müller zu finden sind, mag nach wie vor die zentrale Stellung der Erfahrung von Fremdheit und Alterität in deren Texten bestätigen. Diese Erfahrung auch aufzuspüren, d.h. sie in erster Linie zu analysieren und dann zu interpretieren, ist schließlich das grundlegende Ziel der Monographie von Sigrid Grün.

Die Verfasserin formuliert eine klare These, dass das Fremde und das Andere konstitutive Bestandteile der Literatur Herta Müllers seien. Und diese Behauptung verortet sie in einen theoretischen Rahmen, der sozial- und geisteswissenschaftliche Theorieansätze integriert, um optimal die Kategorien der Fremdheit und Andersartigkeit zu untersuchen. Beachtet werden hier soziologische Zugänge (Georg Simmel und Alfred Schütz aber auch Niklas Luhmann), psychologische Sichtweisen (allen voran Sigmund Freud und Jacques Lacan sowie Julia Kristeva) und philosophische Ansätze (Edmund Husserl, Emmanuel Levinas wie auch Bernhard Waldenfels). Allerdings liefert die Verfasserin an dieser

Stelle keine umfangreiche oder auch ausführliche Diskussion der von ihr gewählten Theorien, sondern eher einen orientierenden Streifzug durch die Möglichkeiten einer späteren – sicherlich noch zu vertiefenden – Beleuchtung der Prosa Herta Müllers im Rückgriff auf die bereits genannten theoretischen Ansätze. Für Sigrid Grün scheint trotz dieser theoretischen Oberflächlichkeit jedoch wichtig zu sein, auf die breite Palette der potentiellen Betrachtungsmöglichkeiten von Fremd- und Andersartigkeit hinzuweisen, zumal sie sich dann in den weiteren Kapiteln ihrer Studie auf die jeweiligen von ihr eingangs signalisierten Theorieansätze bezieht. Nach wie vor hat es aber nur einen – wie schon erwähnt – Signalcharakter.

Neben den sozial- und geisteswissenschaftlichen Fragestellungen geht die Verfasserin ebenfalls auf poetologische Aspekte ein, um auch kurz erörtern zu können, inwiefern es sich im Falle von Prosa- und Essaytexten Herta Müllers von einem autobiografischen Schreiben sprechen lässt oder aber würde es sich hier vielmehr um die so genannte Autofiktionalität handeln. Die biografische Parallelisierung der aus der Feder Herta Müllers stammenden Literatur ist eines der Kennzeichen ihres Schaffens, denn – wie die Verfasserin der Monographie bemerkt – die Bewältigung des selbst Erlebten im literarischen Schreiben gilt für die rumänisch-deutsche Nobelpreisträgerin als eine der Möglichkeiten der schriftstellerischen Tätigkeit. Allerdings sieht sie ihr eigenes Prosawerk im Kontext der Autofiktionalität, in der sie – in Anlehnung an das ästhetische Konzept Georges-Arthur Goldschmitds – die erinnerte Wirklichkeit als eine literarisch erfundene auslegt. Von daher positioniert sich Herta Müller eindeutig gegen eine autobiografisch angelegte und dadurch auch vereinfachende Lesart ihrer Literaturtexte. Ihr Gegenvorschlag und zugleich ein ästhetischer Entwurf ist nun das Konzept einer erfundenen Wahrnehmung, das von Sigrid

Grün auch eingehend kommentiert wird, die darin eine Strategie erkennt, der zufolge die Übersetzung der realen Wirklichkeit in poetische Bilder im Endeffekt eine eigene Welt erschafft und einen Zufluchtsort vor den Gefahren und Bedrohungen wie auch den daraus resultierenden Ängsten entstehen lässt. Solch eine Wahrnehmungserfindung kulminiert in einem verfremdenden oder auch fremden Blick, der jedoch – wie die Verfasserin zu Recht erkennt – einen eindeutigen Zustand des Alleinseins herbeiführt, in dem trotz eines gewissen Selbstbetrugs doch ein (relativ kleiner) Freiheitsraum möglich ist.

Der fremde Blick gilt zum einen als eines der wichtigsten literarischen Mittel in der Prosa und Essayistik Herta Müllers, zum anderen ist es eine reale Sichtweise, d.h. die Art und Weise, wie das die Welt betrachtende Subjekt diese auch wahrnimmt, und zwar als eine stets fremde Wirklichkeit. Diese fremde Perspektive ergibt sich – wie Sigrid Grün richtig bemerkt – aus der Erfahrung der Verfolgung und Überwachung in einem totalitären Staat, die zu einem maßgeblichen Teil des Lebens der aus Rumänien stammenden Nobelpreisträgerin wurde, zumal sie die kommunistische Diktatur von Nicolae Ceaușescu am eigenen Leibe recht deutlich spüren konnte. Im Endeffekt lässt sich an dieser Stelle eine beinahe präfigurierende Feststellung machen, dass diese fremde Realität, die durch den fremden Blick dann literarisch von Herta Müller fixiert und verarbeitet wird, Schritt für Schritt auch verfremdet, bis man selber zu einer oder einem Fremden wird. Die schon einleitend signalisierte Fremdheit, die in den Prosatexten der Nobelpreisträgerin so allgegenwärtig ist, hat in dieser hier bereits angedeuteten Konstellation ihren formalen (nun autobiographischen) Ursprung.

Sigrid Grün bemüht sich diesen Konstellationen der Fremdheit bzw. der Verfremdung auf die Spur zu kommen und sie suk-

zessive auch zu ergründen. Die richtet ihren Blick auf die jeweiligen Romane Herta Müllers, um sie zuerst thematisch zu erschließen und im zweiten Schritt interpretatorisch zu kommentieren. Zu den von der Verfasserin beleuchteten Themenfeldern in der Prosa sowie Essayistik der Nobelpreisträgerin gehören solche Aspekte wie die schon eingangs genannte Beziehung zwischen der Sprache und Fremdheit, allerdings in einem relevanten Spannungsverhältnis der deutschen Muttersprache, hier einer Minderheitensprache und der rumänischen Landessprache oder gar der offiziellen, dadurch auch ideologisch infizierten bzw. entstellten Staatssprache Rumäniens. Für Herta Müller ist es die Sprache der Lüge, in der man sehr schnell fremd wird, zumal sie die Realität massiv verfälscht. Als eine Antwort darauf wählt Herta Müller in ihren Texten den bereits erwähnten befremdlichen Blick mit einer oft surrealen Beschreibungs- bzw. Schilderungsperspektive. Und die fremde Existenz innerhalb der engstirnigen Dorfgemeinschaft, der zuzugehören sich Herta Müller sowohl in ihrem realen Leben als auch in der Kreation ihrer literarischen Figuren weigert, ist ein weiteres Thema der Literatur von Herta Müller. Was sie beispielsweise auf gar keinen Fall überzeugt und auf sie fremd wirkt, sind es die Mythen der deutschen Heimat sowie das Gefühl der Überlegenheit der Banatdeutschen (mit ihrem Sinn für Fleiß und Sauberkeit) den Rumänen gegenüber. Das Eigene wird hier zu einer verbildlichen Norm, und alles, was dieser Norm nicht entspricht, im Endeffekt ausgeschlossen bzw. ausgesondert wird. Denn alles Fremde – wie es Sigrid Grün trefflich bemerkt – erweist sich als Bedrohung der dörflichen Ordnung und ruft in erster Linie Furcht und Angst hervor. Als einzige Möglichkeit der Existenz des Fremden in der lokalen Gemeinschaft gilt die Anpassung. Die strenge Normierung des Alltags im Dorf beeinflusst nicht zuletzt die

Geschlechterbeziehungen, die von klaren patriarchalen Machtverhältnissen geprägt sind. Dadurch neigt Herta Müller in ihren Romanen zu einer negativen Schilderung der Männerfiguren. Und schließlich ergibt sich dann aus der männlichen Dominanz – wie die Verfasserin feststellt – Passivität und Selbstunterwerfung der Frauen und dies sowohl in der banatschwäbischen Realität des Dorfes als auch in den literarisch kreierte Welten. Was die Schriftstellerin der Männerwelt zum Vorwurf macht, ist ihre Neigung zur Gewalt, insbesondere den Frauen gegenüber. Im Kontext der Sexualität, die bei Herta Müller nie einen Tabubereich darstellt, ist die männliche Gewalt ganz offensichtlich, zumal diese die Frauen zu Sexualobjekten degradiert, die primär der Lustbefriedigung der Männer dienen. Solch eine Fokussierung der Beziehungen zwischen den Geschlechtern rückt das Schreiben Herta Müllers – die es von Sigrid Grün richtig bemerkt wird – in die Nähe der feministischen Schreibstrategien. Die männliche Gewalt in der Dorfgemeinschaft ist allerdings nicht die einzige, mit der Herta Müller und ihre Protagonisten konfrontiert werden. Sie wird gewissermaßen im totalitären Staat noch verlängert, in dem sie in der Diktatur zur staatlichen Gewalt wird. Und die brandmarkende Norm des Dorfes verwandelt sich in die Norm des diktatorischen Staates. Beiden gemeinsam ist der Hang zu Norm setzender Homogenität, die keine Differenz, somit Unangepasstheit duldet und das Unangepasste ausgrenzt. Demzufolge wird jede Abweichung von der geltenden Norm – so Sigrid Grün – zur Bedrohung der Macht. Das Fremde trägt diese Bedrohung in sich schlechthin. Allerdings lässt sich auf der anderen Seite dieses Fremdsein als Strategie der Selbstbehauptung auslegen, d.h. eine Strategie des Widerstandes, die eine marginalisierte Existenz erlaubt, die jedoch nur ein Schein der Freiheit ist. Inwiefern das einen Selbstbetrug darstellt,

mag hier dahingestellt bleiben. Klar steht aber die Tatsache, und diese beweist Herta Müller an mehreren Stellen ihrer Prosatexte, die dann ausgiebig von Sigrid Grün zitiert werden, dass diese scheinbare Freiheit durch die permanente Angst erkaufte wird. In einem totalitären Staat wie zu seiner Zeit im Rumänien der Ära Nicolae Ceaușescu war die Suche nach einer Nische der Freiheit nach wie vor recht vergeblich, zumal dem „Auge des Diktators“, die Herta Müller in ihren Prosatexten sinnbildlich für das (kommunistische) Regime gebraucht, schließlich nichts entgehen konnte. Allerlei Ventile haben – so Sigrid Grün in Anlehnung an die Meinung der Nobelpreisträgerin – eine kurzweilige Dauer, wogegen diese Angst stets da ist und folglich alles beherrscht.

Die Erfahrung der Fremdheit, die so grundlegend für das literarische Schaffen Herta Müllers ist, begleitet somit nicht nur sie als reale Person, sondern auch ihre Protagonisten. Es ist einerseits die Erfahrung ihres Heimatlandes, d.h. Rumäniens, andererseits auch ihrer Wahlheimat – der Bundesrepublik Deutschland. Denn auch wenn das Deutsche Herta Müllers Muttersprache ist und ihr auch die deutsche Mentalität ebenfalls vertraut ist, machen sie diese beiden Elemente immerhin fremd, zumal sich dieses Fremdsein aus dem Inneren der rumänisch-deutschen Schriftstellerin ergibt, und zwar aus dem Bereich des Erlebten und sie Stigmatisierenden. Die Erlebnisse aus der Zeit der kommunistischen Diktatur im Osten lassen sich keinesfalls im Handumdrehen vergessen, auch nicht im kapitalistischen Westen. Insbesondere die jahrzehntelang entzogene Konsumwelt, die nun in der Bundesrepublik auf Schritt und Tritt zugänglich ist, kann im Endeffekt nicht befriedigen oder das Geschehene, von dem man schmerzlich betroffen bleibt, verdrängen bzw. tilgen. Sigrid Grün findet in ihrer Monographie allerdings wichtige Begriffe, die in diesem Kontext sowohl die litera-

risch kreierte Figuren in Herta Müllers Prosatexten als auch sie selbst sehr gut beschreiben. Zum einen ist es die Kategorie der intersubjektiven Fremdheit und zum anderen die nomadische Subjektivität der transitorisch-hybriden Räume. Sicherlich können sie als interpretatorischer Schlüssel zum Prosa- und Essaywerk der Nobelpreisträgerin gelten. Wie sie von Sigrid Grün im Einzelnen gehandhabt werden, lässt sich ihrem durchaus lesenswerten Text entnehmen.

Sebastian Mrozek



Harry Walter, Ewa Komorowska, Agnieszka Krzanowska i zespół: *Deutsch-polnisches Wörterbuch biblischer Phraseologismen mit historisch-etymologischen Kommentaren*. Szczecin – Greifswald 2010. 342 S.

Das Buch der Bücher wird in der sprach- und kulturwissenschaftlichen Forschung als eine der wichtigsten Quellen der Inspiration gehalten. Nach dem Text der Bibel greifen viele, die nach einem entsprechenden Ausdruck oder Beispiel suchen. Sie gibt nach wie vor zahlreiche Denkanstöße für Gläubige und Ungläubige. Der durchschnittliche Sprachbenutzer ist sich aber oft dessen nicht bewusst, dass zahlreiche Ausdrücke, die im alltäglichen Gebrauch vorkommen, ihre Entstehung der Bibel verdanken. Es wimmelt nämlich in vielen Sprachen von Redewendungen, Beispielen, Vergleichen aus der Bibel und es verwundert auch nicht, dass sie zu den meistgelesenen Büchern gehört.

Auf die Suche nach der Etymologie der sog. „Bibleismen“ begaben sich die Autoren des neu erschienenen „Deutsch-polnischen Wörterbuchs biblischer Phraseologismen mit historisch-etymologischen Kommentaren“. Das Werk ist ein Ergebnis der wissenschaftlichen Zusammenarbeit zwischen

dem Institut für Slawistik an der Universität Szczecin und dem Institut für fremdsprachige Philologien an der Universität Greifswald. Es ist besonders beachtenswert, dass das Wörterbuch infolge der Zusammenarbeit der deutschen und polnischen Studenten beider Universitäten unter wissenschaftlicher Betreuung von Prof. Harry Walter und Prof. Ewa Komorowska entstanden ist. Die einzelnen Lemmata wurden von Studenten und Doktoranden beider Hochschulen bearbeitet. Wie die Autoren selbst angeben, soll das zu besprechende Werk als eine Ankündigung seiner umfangreicheren Ausgabe betrachtet werden. Die Arbeit an dem präsentierten Wörterbuch schuf für die Autorinnen und Autoren die Möglichkeit, lexikographische Erfahrungen zu erwerben.

Das Werk ist die erste deutsch-polnische Bearbeitung dieses Typs und reiht sich in die Gruppe der deutsch-polnischen phraseologischen Nachschlagewerke ein.

Nach dem Vorwort der Herausgeber folgt ein Kapitel, in dem ein Überblick über die lexikographischen Bestände der biblischen Phraseologie im Polnischen verschaffen wird. Die Autoren besprechen die ersten und die ihnen folgenden Bearbeitungen zu der Phraseologie biblischen Ursprungs. Es werden dabei Wörterbücher, Lexika und Sammlungen biblischer Phraseologismen im Polnischen genannt. Danach besprechen die Verfasser die philologischen Abhandlungen zu dieser Problematik. Einen wichtigen Platz nehmen darunter Bearbeitungen älteren Datums (z.B. von Krasnowolski, Bystroń, Szober, Skorupka) ein. Die Autoren heben hervor, dass auch heutzutage das Interesse an der biblischen Phraseologie nicht schwindet und immer noch lebendig ist. Es werden dabei ihre stilistischen, translatorischen, kulturellen und literarischen Aspekte erörtert.

Nach diesem Überblick gehen die Autoren des Wörterbuchs zur Besprechung

der Methodologie über. Es werden zuerst Kriterien angeführt, nach welchen die präsentierten phraseologischen Einheiten ausgewählt wurden. Die Grundlage des präsentierten Materials bilden die deutschen Phraseologismen biblischen Ursprungs. Deutsch war auch die Ausgangssprache. Für die Zusammenstellung des Korpus war die Definition des Bibleismus nach Chlebda verbindlich: „jednostka języka o dającym się ustalić pochodzeniu od tekstów biblijnych, niezależnie od swej postaci formalnej i statusu semantycznego kodowania w pamięci językowej danego narodu i odtwarzana w produkcji tekstów danego języka” (S. 12). Es werden dabei phraseologische Einheiten, Sprichwörter und Sentenzen berücksichtigt.

Das Wörterbuch wird alphabetisch nach den sog. Schlüsselwörtern, die im Komponentenbestand der Bibleismen vorkommen, angelegt. Es besteht aus zwei Hauptteilen: dem Wörterbuchteil und Index der aufgenommenen Einheiten. Am Ende wird eine umfangreiche Bibliographie der wissenschaftlichen Werke zu der biblischen Phraseologie angeführt.

Die einzelnen Lemmata werden nach einer bestimmten Struktur aufgebaut. Das Lemma wird in seiner Infinitivform im Deutschen angeführt. Es werden dabei auch in vielen Fällen vorkommende mögliche fakultative Varianten der jeweiligen Komponenten genannt. Danach erfolgt die Bedeutungserklärung in polnischer Sprache, zu der auch die wörtliche Übersetzung des deutschen Phraseologismus hinzugefügt wird. Erst dann werden die polnischen Äquivalente angeführt. Den meisten Platz in dem jeweiligen Lemma nimmt der historisch-etymologische Kommentar ein. Es wird dabei der biblische Kontext aus „*Biblia Tysiąclecia*“ angeführt, um dem Wörterbuchbenutzer das gesamte Assoziationsnetz der Bedeutungen im Text zu präsentieren. Danach erfolgen der historisch-sprachliche Kommentar und

lexikographische Quellenangaben der polnischen Äquivalente. In manchen Fällen werden auch Äquivalente in den anderen Sprachen angegeben. Die Autoren unterstreichen, dass es nicht in jedem Falle möglich war, den deutschen biblischen Phraseologismen polnische Entsprechungen zuzuordnen. Das Ganze wird durch das Abkürzungsverzeichnis ergänzt.

„Ein gutes Werk lobt sich selbst“ – das kann man zweifelsohne im Falle des „*Deutsch-polnischen Wörterbuchs biblischer Phraseologismen mit historisch-etymologischen Kommentaren*“ feststellen. Es leistet gute Dienste für alle, die an der Sprache interessiert sind: Studenten, Akademiker, aber auch für durchschnittliche Leser, die an dem Ursprung mancher sprachlichen Ausdrücke interessiert sind. In dem Sinne schließt das Wörterbuch eine Lücke einerseits, und weist andererseits darauf hin, dass die Bibel ihren Namen als „Buch der Bücher“ wohl verdient hat. Das Werk kann auch bei der translatorischen Tätigkeit besonders behilflich sein, da es die polnischen Entsprechungen für einen Teil der Bibleismen enthält. Es bleibt nur zu hoffen, dass diesem deutsch-polnischen Wörterbuch auch umfangreichere polnisch-deutsche Bearbeitungen dieser Art folgen.

Joanna Szczyk



Lech Zieliński, Klaus-Dieter Ludwig, Ryszard Lipczuk (Hrsg.): *Deutsche und polnische Lexikographie nach 1945 im Spannungsfeld der Kulturgeschichte* (= Danziger Beiträge zur Germanistik, Bd. 35). Frankfurt am Main u.a. 2011.

Auf dem polnischen Büchermarkt sind viele Wörterbücher vorhanden, die ein Ergebnis langjähriger Arbeit sind. Sehr selten ist man sich dessen bewusst, dass hinter dem fertigen Produkt eine wahre „Heidenarbeit“ steckt,

und scheut nicht, ganz kritisch alle Mängel des gerade erschienenen Nachschlagewerks hervorzuheben und Korrekturvorschläge zu machen. Hinzu kommen noch unterschiedliche Einflüsse, denen ein lexikographisches Werk ausgesetzt werden mag.

Eine Dokumentation der deutschen und polnischen Lexikographie nach 1945 liefert der gerade im Peter Lang Verlag erschienene Sammelband: *Deutsche und polnische Lexikographie nach 1945 im Spannungsfeld der Kulturgeschichte* von Lech Zieliński, Klaus-Dieter Ludwig, Ryszard Lipczuk. Das Werk ist eine Frucht des wissenschaftlichen Vorhabens von Lech Zieliński, dessen Ziel war, „den Wissenstransfer zwischen polnischen und deutschen Wissenschaftlern auf dem Gebiet der Lexikographie und Metalexikographie zu intensivieren“ (S. 9). Für das Projekt wurden Germanisten und Polonisten gewonnen, die sich in ihrer Forschung mit dieser Thematik auseinandersetzen. Die Krönung des Vorhabens war die polnisch-deutsche Tagung zum genannten Thema, die 2009 an der Nikolaus-Kopernikus-Universität veranstaltet wurde.

Die Folge der Tagung ist der gerade publizierte Sammelband mit 19 Beiträgen. Die Herausgeber haben sie in vier folgende thematische Bereiche gegliedert:

1. Allgemeine Fragen der deutschen und polnischen Lexikographie nach 1945

Der erste Teil enthält drei Beiträge, in denen Fragen zur deutschen und polnischen Lexikographie nach 1945 aufgeworfen werden. Der Band wird mit dem Text von Piotr Źmigrodzki eröffnet, in dem der Autor die Entwicklungstendenzen in der polnischen Lexikographie nach 1990 bespricht. Der Verfasser unterstreicht, dass die Jahre 1989 und 1990 eine wichtige Zäsur darstellen, und dies wegen der politischen Ereignisse, die nicht ohne Einfluss auf die Entwicklung der polnischen Lexikographie blieben. Das Ergebnis war die lexikographische Wende

in den Jahren 1991/92. Als Zeichen, die diese Wende ankündigen sollten, galten die Ausgaben von „Słownik języka polskiego“ von M. Szymczak und „Praktyczny słownik współczesnej polszczyzny“ von H. Zgólkowa. Daneben hat man auch die alten Lexika und Wörterbücher neu herausgegeben. Der Autor hebt auch hervor, dass der technische Fortschritt die Entwicklung der Lexikographie wesentlich geprägt habe, da gerade in dieser Zeit neue Formen der Produktion und Ausarbeitung von Wörterbüchern entstanden sind. Dies führte dazu, dass unkontrolliert viele Wörterbücher verlegt worden sind, die aber unterschiedlicher Qualität waren. Es sei auch auf gewisse Veränderungen in der polnischen lexikographischen Praxis hinzuweisen, deren Ergebnisse heute zu beobachten sind.

Die Problematik der deutsch-polnischen Wörterbücher in Deutschland im Lichte des Kultur- und Medienwandels greift Krzysztof Petelencz auf. Das Thema scheint besonders interessant zu sein, da das Interesse an der polnischen Sprache in Deutschland allmählich wächst. Der Autor unterstreicht, dass der technische Wandel einen immer größer werdenden Einfluss auf die lexikographische Praxis hat. Man greift nämlich immer häufiger nach Online-Wörterbüchern, die gerade von Nicht-Lexikographen erarbeitet werden. Es wird hervorgehoben, dass Deutschland nach dem Prinzip der Gegenseitigkeit im Rahmen der Kulturpolitik verfähre. Im Zentrum stehe also „nicht mehr einseitiger Kulturexport, sondern in gleicher Weise eine Öffnung Deutschlands für Kultur und Sprache anderer Länder“ (S. 34). Der Verfasser sieht die Realisierung dieser Konzeption u.a. in der Erarbeitung der deutsch-polnischen Wörterbücher. Dies wird im Beitrag am Beispiel des großen PONS-Wörterbuchs besprochen. Der Autor postuliert die sog. „partizipative Lexikographie“, mit der ganz neue Perspektiven in der lexikographischen Praxis eröffnet werden.

Die Problematik von „Political Correctness“ am Beispiel der Gleichbehandlung der Frauen und anderer Minderheiten bespricht in seinem Text Matthias Wermke. Der Verfasser analysiert drei Wörterbücher des Duden-Verlags. Es wird von der These ausgegangen, dass ein Wörterbuch ein Zeitdokument und Quelle der Sprachinformation sei. Der Autor untersucht die femininen Berufsbezeichnungen in den Wörterbuchlemmata. Es wird dabei auf die Tendenz hingewiesen, dass immer mehr maskuline Bezeichnungen „feminisiert“ und in das Wörterbuch aufgenommen werden. Die Frage danach, wer über die Aufnahme solcher Bildungen in das Wörterbuch entscheiden soll, bleibt offen.

2. Ein- und zweisprachige Wörterbuchprojekte

Diesen thematischen Teil eröffnet der Text von Hartmut Schmidt, in dem „Das Deutsche Wörterbuch“ (= DWB) der Brüder Grimm und dessen Vollendung und Neubearbeitung durch Lexikographen in Ost und West besprochen wird. Der Autor liefert einen Überblick über die Etappen der Arbeit an dem DWB und konzentriert sich dabei auf die Zusammenarbeit zwischen Berlin und Göttingen zur Zeit der DDR. Anhand der einzelnen Lemmata werden Probleme bei der Integration mancher Lemmata in den Wörterbuchtext besprochen. Es wird besonders hervorgehoben, dass trotz politischen Drucks diese Zusammenarbeit möglich war. Und gerade die Nichteinmischung der Politik in die sprachwissenschaftliche Arbeit sichert eine Garantie für den Erfolg der lexikographischen Arbeit.

Dem ersten größeren Neologismenwörterbuch ist der Beitrag von Doris Steffens gewidmet. Das Werk ist ein Ergebnis des Projekts, das am Institut für Deutsche Sprache in Mannheim durchgeführt wurde. Das Ziel der Forscher war die Ermittlung und Beschreibung des in die deutsche Sprache

Ende des 20. Jahrhunderts eingegangenen deutschen Wortschatzes. Es wurden dabei verschiedene Formen der Wortschatzerweiterung berücksichtigt, wie etwa: Wortbildung, Entlehnung, Bedeutungserweiterung und Phraseologisierung. Die Autorin hebt deutlich hervor, dass neue Wortschatzeinheiten aus dem Bedürfnis nach Schließung der Benennungslücken entstehen (S. 69). In dem Beitrag wird die Geschichte des Projekts besprochen und das Verfahren bei der Zusammenstellung der Lemmata genau beschrieben. Das Wörterbuch ist auch online zugänglich, was seinen Benutzerkreis wesentlich erweitert.

Lexikographische Probleme bei der Erstellung des „Großwörterbuchs Polnisch-Deutsch“ des PWN-Verlages werden eingehend von dessen Redaktoren: Józef Wiktorowicz und Agnieszka Frączek in ihrem Beitrag dargestellt. Die Autoren gehen von der Annahme aus, dass es notwendig war, ein neues polnisch-deutsches Wörterbuch zu redigieren. Die Probleme, die sich bei der redaktionellen Bearbeitung des Wörterbuchs ergaben, kreisen v.a. um folgende Bereiche: Lemmatisierung von perfektiven und imperfektiven Verben, Lemmatisierung der Phraseologismen und der Homonyme, die sich grundsätzlich aus den Systemunterschieden ergeben. Es wird dabei von den Autoren hervorgehoben, dass die Grundannahme bei der Erstellung dieses Nachschlagewerks war, für die Benutzer freundlich zu sein.

Der Besprechung des historischen Wörterbuchs zum deutsch-polnischen Sprachkontakt ist der Beitrag von Martin Renz gewidmet. In dem Text wird ein Überblick über die redaktionelle Arbeit der Wörterbuchautoren: Andrzej de Vincenz und Gerd Hentschel geliefert. Das Werk umfasst ca. 2500 deutsche Lehnwörter im Polnischen und wird in digitalisierter Form als relationale Datenbank angelegt.

Eine sehr interessante Problematik des universitären Wortschatzes, der bisher nicht

beschrieben worden ist, greift in seinem Beitrag Burkhard Schaefer auf. Der Autor bespricht die Struktur des vorhandenen „Universitätswörterbuchs“ (2008) und stellt die Grundlagen des Projekts „Universitätswörterbuch deutsch-polnisch“ dar. Es wird dabei von der These ausgegangen, dass ein solches Nachschlagewerk sehr nötig sei, da die Universitätsbegriffe immer häufiger in den Allgemeinwortschatz beider Sprachen eingehen. Der Autor schlägt auch eine Struktur des Wörterbuchs vor, indem er bestimmte Gebiete aufzählt, die dabei berücksichtigt werden sollen.

Der polnischen lexikographischen Forschung ist der Beitrag von Maciej Grochowski, Anna Kisiel und Magdalena Żabowska gewidmet. Die Autoren stellen hier die Konzeption eines Wörterbuchs der polnischen Partikeln dar. Es werden dabei die Mikro- und Makrostruktur des geplanten Nachschlagewerks detailliert besprochen. Das von den Autoren beabsichtigte Vorhaben scheint sehr interessant zu sein.

Mit der lexikographischen Darstellung der lexikalisierten und stabilen Einheiten der Sprache – der Phraseologismen – befasst sich Dorota Misiek. Der Beitrag entstand im Rahmen des von der Stettiner Germanistik realisierten Projekts: „Phraseologismen in polnisch-deutschen und deutsch-polnischen Wörterbüchern. Elektronisches biblinguales Wörterbuch des Phraseologismen als MYS-QL-Database“. Im Rahmen des Projekts werden phraseologische Einheiten in zwei polnisch-deutschen und deutsch-polnischen Wörterbüchern untersucht. Das Ziel sei dabei „[...] zu helfen, eine kohärente, klare und benutzerfreundliche Präsentationsweise der phraseologischen Einheiten in biblingualen Wörterbüchern auszuarbeiten“ (S. 131). Die Autorin präsentiert die einzelnen Schritte der Analyse und hebt hervor, dass die Projektmitarbeiter sich grundsätzlich auf die Untersuchung der Mikroebene konzentrieren.

Von einem Desiderat der germanistischen Lexikographie spricht Klaus-Dieter Ludwig in seinem Beitrag, der einem Wörterbuch der Archaismen gewidmet ist. Der Autor unterstreicht, dass die Suche nach den sog. „bedrohten Wörtern“ schon lange betrieben wird, wobei aber ein einheitliches Nachschlagewerk zu diesem Teil der deutschen Lexik immer noch fehlt. Es wird die Erarbeitung eines entsprechenden Lexikons vorgeschlagen, in dem die archaischen sprachlichen Einheiten des deutschen Wortschatzes verzeichnet werden sollen.

3. Ausgewählte Aspekte der einsprachigen deutschen und polnischen Lexikographie nach 1945

Diesen thematischen Kreis eröffnet der Beitrag von Mirosław Bańko und Agnieszka Zygmont, in dem die Darstellung der Männer und Frauen in „Nowy słownik poprawnej polszczyzny PWN“ präsentiert wird. Die Autoren gehen von der Definitionen der Geschlechtsstereotype aus und liefern hiermit ein detailliertes Bild beider Geschlechter. Sie weisen auch darauf hin, dass manche Belege in dem Wörterbuch eine „feminisierende“ Korrektur erfahren haben, indem man die männlichen Konjugationsformen durch weibliche ersetzt hat. Es wird eine Schlussfolgerung gezogen, dass Frauen „schrittweise ihren adäquaten Platz in den polnischen Wörterbüchern finden“ (S. 175).

Mit der Problematik der semantischen Relation zwischen Bezeichnungen von Gefühlen nach ISJP setzt sich Adam Bednarek auseinander. Der Verfasser geht von den gängigen Definitionen „des Gefühls“ aus und hebt hervor, dass der Begriff nicht kategorisch und eindeutig geklärt wird. Es wird dabei auf weitere Unzulänglichkeiten in der Definierung und Zuordnung der einzelnen Gefühlseinheiten hingewiesen.

Die Analyse eines schon als historisch geltenden Wörterbuchs liefern in ihrem

Beitrag Hanna Biaduń-Grabarek und Józef Grabarek. In dem Text wird nämlich „das Spitzenprodukt der DDR-Lexikographie“ – „Handwörterbuch der deutschen Gegenwartssprache“ dargestellt. Die Autoren unterstreichen den Einfluss der Politik auf die lexikographische Arbeit und konzentrieren sich auf die Sprachmanipulation, die in dem zu besprechenden Werk deutlich zum Ausdruck kommt. Aus der heutigen Perspektive kann das Werk eher als das Dokument seiner Zeit betrachtet werden, das es darin von den Beispielen für Sprachmissbrauch wimmelt.

Die Untersuchung des Phraseologismenvorkommens in den Metatexten der einsprachigen Lernerwörterbücher des Deutschen als Fremdsprache steht im Mittelpunkt des Beitrags von Monika Bielińska. Die Autorin hat ein Kriterienkatalog erarbeitet, nach denen das Vorkommen der Phraseologismen in den Außentexten der Wörterbücher untersucht wird. In Bezug auf die analysierten Wörterbücher postuliert die Autorin die Berücksichtigung in der Untersuchung und Benutzung der nichtintegrierten Außentexte.

Im Zentrum der Analyse von Sylwia Firyn steht die österreichische Standardlexik, deren Vorkommen in den Wörterbüchern des Deutschen und einem deutsch-polnischen Wörterbuch untersucht wird. Die Autorin bespricht zwei Gruppen der österreichischen Lexik: falsche Freunde und spezifisch österreichische Lexeme und gelangt zum Schluss, dass eben in den Wörterbüchern des Deutschen die Austriazismen am besten beschrieben worden sind.

Eine neue Perspektive der sog. Wörterbucharbeit wird in dem Beitrag von Emilia Kubicka eröffnet. Die Autorin beschreibt „Wielki słownik frazeologiczny“ von Piotr Müldner-Nieckowski aus der Blickwinkel der Didaktik. Sie konzentriert sich auf gewisse Merkmale, die das zu besprechende Werk zu einem didaktischen Text machen: Belehrung, Abgeschlossenheit, normatite/

imperative Funktion und hebt hervor, dass „Wielki słownik frazeologiczny języka polskiego“ einen bewussten Versuch darstellt, die Autorität des Wörterbuchs für die Erziehung eines guten, klugen Menschen und Polen einzusetzen“ (S. 241).

Der Ideologisierung der Sprache am Beispiel eines Wörterbuchs ist der Beitrag von Lech Zieliński gewidmet. Der Autor analysiert „Das Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache“ von Ruth Klappenbach und Wolfgang Steinitz unter dem Aspekt des ideologischen Einflusses und stellt fest, dass dieser in gewissen Phasen der Wörterbuchentstehung besonders stark waren und heutzutage sehr sichtbar sind.

4. Ausgewählte Aspekte der deutsch-polnischen Lexikographie nach 1945

Diesen thematischen Kreis eröffnet Andrzej Kałny mit seinem Beitrag „Zur Erfassung und Behandlung von Phraseologismen im „Wielki słownik niemiecko-polski“ von PONS. Der Autor geht von dem Phraseologiebegriff in dem zu untersuchenden Nachschlagewerk aus und beklagt dessen Knappheit, weil in dem Wörterbuchteil zahlreiche Phraseologismen unterschiedlicher Art, wie etwa: Sprichwörter, Routineformeln, phraseologisierte Teilsätze phraseologische Wortpaare, komparative Phraseologismen verzeichnet sind. Es wird auf folgende Aspekte der Darstellung von Phraseologismen eingegangen: Anordnung der Phraseologismen in der Mikrostruktur, Zuordnungsprinzipien eines Phraseologismus zum Lemma, Nennform, Äquivalenz- und Bedeutungsangaben.

Auf das selten angesprochene Problem der Direktionalität eines Wörterbuchs am Beispiel der polnisch-deutschen Wörterbücher geht Ryszard Lipczuk ein. Das Problem wird im Lichte der Analyse der Mikrostruktur der zu untersuchenden Nachschlagewerke erörtert. Der Autor gelangt zur Schlussfolgerung, dass man in diesem

Bereich einen Umbruch feststellen kann: die älteren Wörterbücher scheinen monodirektional zu sein, wobei die neueren versuchen, den Deutschen und Polen gerecht zu werden.

Die Problematik der Verbindung von Bild und Wort in der zweisprachigen Lexikographie wird von Magdalena Lisiecka-Czop aufgegriffen. Die Autorin analysiert Kinder-, Lerner- und Fachwörterbücher unter diesem Aspekt. Es wird deutlich hervorgehoben, dass abhängig von dem Empfänger Bildwörterbücher eine besondere Gruppe der Nachschlagewerke darstellen, in denen die Bilder oft die Rolle der Bedeutungsangaben übernehmen.

Der Syntax und den syntaktischen Informationen in gegenwärtigen deutsch-polnischen Wörterbüchern ist der Beitrag von Janusz Taborek gewidmet. Der Autor bespricht das Problem am Beispiel der Verben mit einem Subjektsatz. Es wird dabei gefordert, dass die satzförmigen Ergänzungen in der lexikographischen Darstellung der Valenz von Verben berücksichtigt werden sollen.

Mit dem Sammelband „Deutsche und polnische Lexikographie nach 1945 im Spannungsfeld der Kulturgeschichte“ wurde ein Stück gute Arbeit geleistet. Die Redaktoren waren bemüht, das aufgeworfene Problem aus mehreren Blickwinkeln zu erläutern und auf neue Forschungsperspektiven hinzuweisen. Daher kann die Publikation jedem empfohlen werden, der an der lexikographischen Forschung interessiert ist bzw. nach neuen Forschungsinspirationen sucht. Es bleibt nur zu hoffen, dass die Autoren der in den Beiträgen beschriebenen Vorhaben diese realisieren und deren Ergebnisse publizieren.

Joanna Szczek



Agnieszka Błażek, Aleka Rapti, Burkhard Schaefer: *UNILEX Universitätswörterbuch Deutsch-Polnisch. Ein Leitfaden zur studentischen Mobilität*. Warszawa: Fundacja Rozwoju Systemu Edukacji, 2010.

Mit dem UNILEX Universitätswörterbuch Deutsch-Polnisch bietet das deutsch-polnische Autorenteam das derzeit aktuellste und in dieser Art einzigartige Wörterbuch in der Wörterbuchlandschaft.

Es versteht sich selbst nicht nur als thematisches Wörterbuch, sondern auch als Rezeptions-, Produktions- und Übersetzungswörterbuch (S. 13).

Das UNILEX Universitätswörterbuch Deutsch-Polnisch ist an der Adam-Mickiewicz-Universität (Poznan) im Rahmen eines Projektseminars am Institut für Angewandte Linguistik unter der Leitung von Dr. Agnieszka Błażek entstanden. Es hätte jedoch ohne Zusammenarbeit mit Prof. Dr. Burkhard Schaefer und Dr. Aleka Rapti (Siegen) nicht entstehen können.

Laut Vorwort (S. 17) stellt das UNILEX „eine zweisprachige Version des 2008 im Universitätsverlag Universi der Uni Siegen erschienenen einsprachigen deutschen UNILEX Universitätswörterbuch für in- und ausländische Studierende von Prof. Dr. Burkhard Schaefer und Dr. Aleka Rapti dar“.

Die zu rezensierende Publikation wird eröffnet durch die Informationen zum Herausgeber – die polnische Stiftung *Fundacja Rozwoju Systemu Edukacji* (S. 4) und Angaben zu Autor und Autorinnen (S. 5). Hierbei ist bemerkenswert, dass das Wörterbuch unentgeltlich (auch im Internet unter: http://www.erasmus.org.pl/s/p/artykuly/88/88/unilex_internet.pdf) zugänglich ist.

Das leserfreundlich gestaltete, zweisprachige deutsch-polnische Inhaltsverzeichnis (S. 6-11) bietet einen ersten Einblick in die Mannigfaltigkeit der Stichwortpalette und der Themenbereiche.

Es fällt dabei gleich auf, dass der Wortbestand im UNILEX nicht alphabetisch, sondern thematisch geordnet wurde (vgl. S. 13). Dem Inhaltsverzeichnis folgen das Vorwort und Benutzungshinweise, die entsprechend auf Deutsch (S. 12-17) und Polnisch (S. 18-23) verfasst wurden.

Im Vorwort werden u.a. Funktionen des Wörterbuchs genannt, Inhalt und Aufbau des Wörterbuchs sowie Arten der Wörterbuchartikel dem Leser näher gebracht. Darüber hinaus wird detailliert erläutert, wie jeder Wörterbuchartikel aufgebaut ist (S. 14-15).

Das Wörterbuch hat nach den AutorInnen den Zweck „polnischen Studierenden mit guten Kenntnissen der deutschen Sprache, die an einer deutschen Hochschule studieren bzw. studieren wollen, als fachliches Nachschlagewerk zu dienen“. Darüber hinaus liefert es fachliche Informationen und kann nicht zuletzt als Verstehens- und Übersetzungshilfe denen dienen, die sich für das deutsche Hochschulwesen interessieren (vgl. S. 12).

Das Wörterbuch enthält 9 Kapitel, die sich weiter in kleinere Unterkapitel gliedern.

Kapitel 1 (*Erste Schritte am Hochschulort*) (S. 27-39) begleitet den Leser bei seinen ersten Schritten am Hochschulort – von *Einwohnermeldeamt* (Kap. 1. 2) über *Ausländerbehörde* (Kap. 1. 3) bis zur *Bank* (Kap. 1. 4). Die Stichwortpalette reicht von ZKB-Wohnung in Kap. 1. 1 *Wohnung* bis hin zum Versicherungsnachweis in Kap. 1. 5 *Versicherung*.

In Kapitel 2 (*Bewerbung, Immatrikulation, Sprachkurse, Sprachtests, Stipendium*) (S. 40-61) finden sich Lemmata wie z. B. Akademisches Auslandsamt, Erasmus-Programm, Learning Agreement, Transcript of Records, auf die zweifelsohne jeder ausländische Studierende des Öfteren stößt (Kap. 2. 1). Weitere Unterkapitel können sich des Weiteren bei der Bewerbung um einen

Studienplatz (Kap. 2. 2), Immatrikulation (Kap. 2. 3), Sprachkursen und Sprachtests (Kap. 2. 4) sowie Stipendien (Kap. 2. 5) für den polnischen Leser als große Hilfe erweisen.

Kapitel 3 (*Interessenvertretungen der Studierenden*) (S. 62-69) ist zwar nicht umfangreich, beinhaltet aber sehr nützliche Informationen. Auf acht Seiten erfährt der Leser, was sich hinter den deutschen Stichwörtern wie z.B. Studierendenschaft, Fachschaft, Ausländerbeauftragter verbirgt.

Kapitel 4 (*Studium, Lehre und Forschung*) (S. 70-147) – das umfangreichste Kapitel im UNILEX- bilden die Stichwörter zu den Themenbereichen Studium, Lehre und Forschung:

Wissen sie noch nicht, wer oder was sich hinter den Abkürzungen B. Sc., Dipl.-Ing., Dipl.-Math., Dr. rer. nat. verbirgt? Gibt es überhaupt einen Unterschied zwischen dem Magister- und Mastergrad? Stehen Sie vor der Qual der Wahl: Blockseminar, Abschiedsvorlesung, Doktorandenkolloquium, Proseminar, Tutorium, Wahlpflichtveranstaltung?

Um Antworten auf die oben gestellten Fragen (und auf manche andere) zu finden, genügt es, sich in Kapitel 4 des UNILEX zu vertiefen.

Kapitel 5 (*Personal der Hochschule*) (S. 148-174) bringt Mitglieder und Angehörige der Hochschule näher. Wer ist Gastdozent, Juniorprofessor oder außenplanmäßiger Professor? Was versteht man unter C2-, C3- oder C4-Professur? Wofür stehen die Abkürzungen wiss. Ang., LfBA, stud. HK? Das und viel mehr findet man in Kap. 5 des Wörterbuchs.

Kapitel 6 (*Zentrale Einrichtungen*) (S. 175-189) beinhaltet Stichwörter, die thematisch mit zentralen hochschulischen Einrichtungen wie Zentraler Studienberatung (Kap. 6. 1), Universitätsbibliothek (Kap. 6. 2), Hochschulrechenzentrum (Kap. 6. 3), Medienzentrums (Kap. 6. 4) und hochschuldidaktischem Zentrum (Kap. 6. 5) verbunden sind.

Kapitel 7 (*Verfassung, Verwaltung, Organe und Gremien*) (S. 190-210) liefert fachliche Informationen über Hochschultypen (Kap. 7. 1) und Verfassung (Kap. 7. 2) sowie Verwaltung bis hin zu Informationen über Fakultätsrat/Fachbereichsrat (Kap. 7. 9).

Aus dem vorletzten Kapitel des Wörterbuchs- Kapitel 8 (*Soziales*) (S. 211-216) erfährt der Leser Wissenswertes über das Deutsche Studentenwerk, Essen und Trinken, Jobvermittlung, Kindertagesstätte und Fundbüro.

Kapitel 9 (*Kultur, Freizeit, Kontakte*) (S. 217-221) richtet sich an ausländische Studierende – insbesondere an Liebhaber von Hochschulkino, Theater, Musik, Sport und Radio.

Es wird mit Kap. 9.6 *Sonstiges* abgeschlossen, das den in Deutschland studierenden Leser mit zweifelsfrei nützlichen Begriffen aus dem studentischen Alltag wie Copyshop, Fete und Mitfahrgelegenheit vertraut macht.

Den Abschluss des Wörterbuches bilden Literatur (S. 222-223), Internetadressen (S. 224-227) und Stichwortregister am Ende des Wörterbuchs (S. 228-256).

Interessant sind die Hinweise auf anderssprachige Universitätswörterbücher wie z.B. ein deutsch-albanisches, deutsch-englisches oder deutsch-chinesisches Universitätswörterbuch, die man in der Literaturliste findet (vgl. S. 222f.).

Die Struktur des Wörterbuches hat sich vom alphabetischen Aufbau der Wörterbücher gelöst, ein Stichwortregister am Ende der Publikation (S. 228-256) ermöglicht aber das Auffinden der insgesamt etwa 1200 Lemmata (vgl. Vorwort und Benutzungshinweise S. 12f.).

Die Lemma-Aufarbeitung ist sehr gut gelungen. Jeder Wörterbuchartikel besteht aus einem deutschsprachigen und einem polnischen Teil, der eine vollständige Übersetzung des deutschsprachigen Teils darstellt.

Als besonders positiv hervorzuheben, sind die Paraphrasen, die bei fehlenden

Äquivalenten erscheinen (gekennzeichnet durch XX) und die Kommentare (K), die immer dort zu finden sind, wo ein Phänomen im polnischen Universitätssystem anders ist als im deutschen oder überhaupt nicht besteht (vgl. Vorwort S. 16). Erfreulich ist des Weiteren, dass man im Wörterbuch auch Stichwörter findet (worauf auch die Autoren im Vorwort hinweisen), die in den gängigen allgemeinen Wörterbüchern der deutschen Gegenwartssprache nicht verzeichnet sind sowie diese, „die erst seit Kurzem zum Universitätswortschatz gehören (wie z. B. Exzellenzinitiative, Globalhaushalt, Juniorprofessur)“ (S. 12).

Schwächen zeigt das Wörterbuch an einigen Stellen. Beim näheren Hinsehen sind vor allem „technische Fehler“ (unnötige Bindestriche in Wörtern) zu bemängeln.

Um ein beliebiges Beispiel zu nennen – „technischer Fehler“: Studienabschlüsse (S. 12); Tippfehler: eine vorangesetztes Gitter statt ein vorangesetztes Gitter (S. 16).

Von diesen technischen Unzulänglichkeiten abgesehen, ist das Wörterbuch allen am deutschen Hochschulwesen Interessierten zu empfehlen.

Wer Deutsch als Fremdsprache lernt bzw. unterrichtet, einen Aufenthalt an einem deutschen Hochschulort plant bzw. Hilfe bei der Übersetzung von Texten mit Universitätswortschatz braucht, wird auf dieses zur Zeit konkurrenzlose Universitätswörterbuch kaum verzichten können.

Den AutorInnen dieses Wörterbuchs ist es gelungen, dem Leser ein fundiertes Nachschlagewerk an die Hand zu geben, das eine große Bereicherung für die Wörterbuchlandschaft darstellt.

An den Untertitel (*Ein Leitfadens zur studentischen Mobilität*) anknüpfend, kann zusammenfassend festgestellt werden, dass mit dem UNILEX die studentische Mobilität unterstützt wird. Das UNILEX ist somit allen, die mit der deutschen Sprache privat oder beruflich zu tun haben, insbesondere aber

den an deutschen Hochschulen studierenden Polen, vorbehaltlos zu empfehlen.

Katarzyna Trojan



Katarzyna Siewert: *Semantische Analyse juristischer Fachwörter am Beispiel der Terminologie des Handelsrechts. Eine deutsch-polnische kontrastive Studie*. Wydawnictwo Uniwersytetu Kazimierza Wielkiego, Bydgoszcz 2010.

Das Buch behandelt die mit der Fachsprache verbundene Thematik mit besonderer Berücksichtigung ihrer Definition, ihres Verhältnisses zu Gemeinsprache sowie ihrer Terminologie (am Beispiel der Terminologie des Handelsrechts). Als Korpus sind über 200 deutsche und polnische Termini des Handelsrechts aus einigen Rechtsakten exzerpiert worden, die anschließend einer Analyse in Anlehnung an die Merkmalsemantik unterzogen wurden. Der analytische Teil ist unilateral deutsch-polnisch bearbeitet worden, wodurch er besonders für Deutsche, v. a. diejenigen, die in Polen investieren wollen, von großer Bedeutung ist. Dabei schafft die Autorin nicht nur eine große theoretische Leistung. Ihre gute Fachkenntnis resultiert, außer der wissenschaftlich-didaktischen Tätigkeit an der Universität in Bydgoszcz, auch aus der eigenen Berufspraxis als vereidigte Übersetzerin und Dolmetscherin für Deutsch in Polen.

Die Arbeit zeichnet sich durch einen hohen Grad der theoretischen Reflexion aus. Die Autorin geht an die semantische Analyse (Kapitel 4) nach einer gründlichen Durcharbeitung der bis dahin erschienenen Fachliteratur heran (Kapitel 1). Danach folgt eine Diskussion zu theoretischen Grundlagen samt Erörterung wichtigster Fachtermini. Die Autorin steht hier

kritisch dem bisherigen Forschungsstand gegenüber, indem sie feststellt, dass es in der zugänglichen Fachliteratur an einer einheitlichen Definition der Termini *Fachwort* und *Fachsprache* mangelt. Dabei gibt sie ihre eigene Definitionen der diskutierten Probleme an.

Sehr eingehend sind von der Autorin auch die Werke der Merkmalsemantik behandelt worden, welche sich bei jedem Analyseschritt in ihrem Buch bemerkbar machen. Dabei zeigt die Autorin ein sachliches Herangehen an die Problematik, was von einer sehr guten Kenntnis der behandelten Thematik zeugt. Zugleich bewegt sie sich in ihren semantischen und fachsprachlichen theoretischen Erwägungen mit einer großen Spontaneität. Bewundernswert ist die bei der Buchlektüre zur Sprache kommende Sachkenntnis, die aus der reichen Berufspraxis der Autorin als vereidigte Übersetzerin und Dolmetscherin resultiert.

Den Stil der Autorin, die ein sehr gutes Deutsch gebraucht, charakterisiert Kohärenz und Harmonie. Sie erfasst dabei Aspekte, die für die Ausbildung der Fachsprachler, sowohl Juristen, als auch Linguisten (Übersetzern und Dolmetschern) unabdingbar sind. Zum Ausdruck kommt dabei eine wortwörtlich fließende Kenntnis der Rechtssprache der Autorin, die sich in ihrem Fachbereich völlig frei zu bewegen versteht. Dadurch liest sich das Buch gut und verschafft Überblick über die behandelte Problematik. Berücksichtigt werden die neuesten linguistischen Entwicklungstendenzen, wie z. B. Textlinguistik, Sprachpragmatik und Sprechaktheorie, die für die Fachsprachen von großer Bedeutung sind. Bei ihren theoretischen Überlegungen bleibt die Autorin sehr sachlich und befasst sich mit Erörterung konkreter Probleme. Bemerkenswert wird u. a. auch der große Beitrag der Polonisten zu der Fachsprachenforschung.

Sehr detailliert und gründlich wird die Merkmalsemantik behandelt. Erfasst werden dabei die interessantesten Herangehen,

wie das als *tertium comparationis* fungierende System von übereinzelsprachlichen Komponenten (Noemen), oder das Problem des psychologisch-neurophysiologischen Status der Seme (Wotjak), was der Linguistik von Morgen gehört. Interessant ist die unternommene Unterteilung in Kernseme und Ergänzungsseme, die Relation zwischen Fachsprache einerseits und Gemein- oder Gesamtsprache andererseits, die Berücksichtigung der Logik in terminologischen Untersuchungen, das Problem der Kontextunabhängigkeit der Fachtermini, das der homonymen und polisemen Fachtermini, der wortfeldmäßigen Einordnung der Fachtermini sowie der unternommenen Ausgrenzung zwischen Begriff und Terminus. Behandelt wird auch der dynamische Aspekt der als 'weitmaschig' bezeichneten Fachtermini, die in ihrem Gebrauch einer fachmäßigen Anpassung unterliegen und das Problem der allgemeinen Verständlichkeit der Rechtssprache. Bemerkenswert ist die Tatsache, dass die Spontaneität, mit welcher sich die Autorin in der behandelten Problematik bewegt, mit einer geradezu unglaublichen Präzision des Ausdrucks zusammenhängt. Der Theoretische Teil schließt mit der Darstellung eines translationstheoretischen Äquivalenzmodells, das im Kapitel 4 weiter angewandt wird.

Sehr viele sachliche Erwägungen erscheinen im ganzen Buch als Fußnoten, könnten aber ebenso dem eigentlichen Buchtext angehören. Einige Probleme werden bereits im Forschungsüberblick angekündigt, um anschließend in weiteren Kapiteln eingehend behandelt zu werden. Dort wird auf ihre frühere Ankündigung verwiesen, es sollte eigentlich aber bereits bei der ersten Erwähnung eines Problems, z. B. was die Dichotomie zwischen Gesamtsprache und Fachsprache anbetrifft, auf die eigentliche breitere Behandlung des Themas hingewiesen werden.

Die Fachtermini werden unter dem Gesichtspunkt ihrer Entstehungsweise ana-

lysiert. Unterschieden wurden dabei die Terminologisierung, die Wortbildung und die Entlehnung als Quelle für ihre Entstehung. Als Ergebnis der Untersuchung wurde festgestellt, dass sowohl im Deutschen, als auch im Polnischen die Entlehnung als Hauptmodell bei der Entstehung juristischer Fachwörter gebraucht wird. Das Buch enthält auch ein sehr reiches Literaturverzeichnis.

Die gegensätzlichen Anforderungen, denen die Rechtssprache genügen soll, und die sie zugleich sehr gut charakterisieren, sind übersichtlich anhand eines Diagramms dargestellt worden. Die Autorin schaffte es, mit ihrem Buch die seit langem bestehende Kluft zwischen dem Fachbereich der Rechtssprache und der Gemeinsprache zu überbrücken, und, was damit zusammenhängt, die Kluft zwischen dem Kompetenzbereich eines Juristen und eines Linguisten (darunter auch Übersetzer und Dolmetscher). Als solches ist das Buch für alle, die an der deutschen und polnischen Rechtssprache interessiert sind, besonders empfehlenswert.

Janusz Stopyra



Marek Hałub (Hg.): *Ausgewählte Quellen im Diskursfeld „Identitäten“: Deutschland. Ein Arbeitsbuch für Breslauer Germanistikstudenten*. Wrocław 2009, 362 S.

Von Tacitus „Germania“ zum Einbürgerungstest für Zuwanderer – das vorliegende Quellenkompendium zum Thema „deutsche Identitäten“ schlägt einen weitgespannten Bogen vom 1. bis ins 21. Jahrhundert. Insgesamt 120 Texte von einer bis zu sechs Seiten Umfang geben Einblick in kollektive deutsche Identitäten und Selbstverortungen, die vor allem die Nation als übergeordnetes „Identifikationsgebilde“ (Vorwort, S. 11) in den Mittelpunkt stellt.

Das Kompendium richtet sich an Germanistikstudenten in Wrocław und soll als

Textgrundlage für landeskundliche Lehrveranstaltungen dienen. Deshalb und wegen des zuvor genannten Rekurses auf die Nation, versammelt es nicht nur literarische, sondern in der Mehrzahl historisch-politische Texte, teilweise Primärtexte wie Verträge und Parteiprogramme, teilweise Auszüge aus reflektierenden Texten von Schriftstellern, Philosophen und Historikern.

Inhaltlich erfolgt der Zugang über die Themenbereiche deutsche Sprache und konfessionelle Auseinandersetzungen, Nationsbildung und Reichsmythos, Nationalsozialismus und die Schuldfrage, die Teilung und Wiedervereinigung Deutschlands; einige Texte thematisieren das deutsch-polnische Verhältnis, das auch geprägt ist von deutschen Polenstereotypen, die bis ins ausgehende 18. Jahrhundert zurück verfolgt werden.

Auch die ausgewählten literarischen Texte, sämtlich von Autoren, die auch in der Ausbildung der Germanisten in Wrocław zum Kanon gehören dürften, wie Wolfram von Eschenbach, Gotthold E. Lessing, Johann W. Goethe, Friedrich Schiller, Heinrich Heine, Thomas Mann, Wolfgang Borchert, Günter Grass u.a., wurden größtenteils ausgewählt wegen ihres Bezugs zu historischen Themen des Bandes, wie z.B. Bertolt Brechts Gedicht *Die Lösung* zum Aufstand des 17. Juni 1953 in der DDR.

So zeigt die Quellensammlung die Deutschen mit dem einen Schwerpunkt als „Volk der Dichter und Denker“, mit dem anderen das politische Deutschland zwischen nationaler Selbstfindung im 19. Jahrhundert, über die Weimarer Republik und eine zumal im deutsch-polnischen Diskurs zwangsläufig breite Berücksichtigung des NS, zu Quellen aus dem geteilten Deutschland bis hin zur Wiedervereinigung. Dass dabei auch Themen wie der Kirchenkampf, der Versailler Vertrag, der studentische Widerstand der „Weißen Rose“, die Ostflüchtlinge und der Schießbefehl in der DDR präsentiert werden, zeugt von der Ausgewogenheit der

vorliegenden Auswahl, dem Streben des Herausgebers nach Vollständigkeit und dem Wunsch, eine historische Entwicklung nachvollziehbar aufzuzeigen.

Insgesamt ist eine Auswahl von Texten aus dem Rahmen germanistischer Pflichtlektüre und wichtiger nationalhistorischer Ereignisse für Studierende legitim und nachvollziehbar. Dennoch wird, auch wer sich beispielsweise keine Illusionen über die Möglichkeiten von Frauen zur Teilhabe an politischen Entscheidungen bis weit ins 20. Jahrhundert macht, bedauern, dass nur einem Text eine weibliche Perspektive eignet, dem Programm des Allgemeinen Deutschen Frauenvereins von 1905 (Text 64). Weibliche Stimmen in der Literatur zu finden, wäre ein leichtes gewesen (evtl. Bettine von Arnims: Dies Buch gehört dem König [1843]), und vielleicht könnte eine Neuausgabe dieser so wichtigen Quellensammlung nicht mehr das Bild eines nur von Männern erdachten, geschaffenen und regierten, erklärten und kritisch hinterfragten Deutschlands vermitteln. Auch andere Texte aus außerparlamentarischen gesellschafts-politischen Zusammenhängen und Texte, die Einblick geben in Alltagsleben und kollektive Befindlichkeiten jenseits von Politik, Philosophie und Literatur, könnten das Bild weiter abrunden. Die Texte 118 und 119, die Deutschland während der Fußball-WM 2006 und das Label Made in Germany zum Thema haben, sowie die Liedtexte der „Prinzen“ und Herbert Grönemeyers kommen diesem Zugang weit näher als – für den Leser zudem trockene – Gesetzestexte und Parteiprogramme, deren Aussagekraft über die Identitäten breiter Bevölkerungskreise fraglich bleibt, kennt doch auch in Deutschland kaum jemand diese wirklich. Die Gefahr, bei der Suche nach Widerspiegelungen von vorgeblich „typisch deutschen“ Eigenschaften oder Vorlieben Stereotypen zu bedienen, ist natürlich weit größer als bei anspruchsvollen philosophi-

schen, literarischen und politischen Texten; da der Herausgeber sich dieser Gefahr jedoch in vollem Umfang bewusst ist, wie aus seinem Vorwort hervorgeht, und auch das Volk der Dichter, Denker und Machtmenschen (zitiert werden u.a. Friedrich II., Otto v. Bismarck, Adolf Hitler, Helmut Kohl) letztlich ein Stereotyp bedient, kann in dieser Hinsicht ruhig etwas mehr gewagt werden, was auch eine selbstironische und kritische Sichtweise, der nicht am „Identitätsdiskurs“ Beteiligten und von ihm Profitierenden (weil ihre Wichtigkeit bestätigenden) einschließen könnte.

Am Ende dieser Besprechung bleibt dennoch hervorzuheben, wie wichtig die Idee einer Quellenauswahl für das Studium, wie gelungen und umfassend diese Auswahl trotz der hier vorgebrachten Kritik ist; sie zeugt von intimer Kennerschaft der deutschen Literatur- und Geistesgeschichte, der politischen Entwicklung sowie der deutsch-polnischen Beziehungen und bildet eine hervorragende Grundlage für die weiter führende Beschäftigung mit Deutschland. Die Erfahrungen, die die Lehrenden mit dieser Auswahl machen (werden), die Reaktionen der Studierenden zumal, werden sicher einfließen in spätere Ausgaben, denn dass sie sich als didaktisches Mittel bewähren wird und sich der Herausgeber mit einem Feld, „[] auf dem immer wieder neue Fragen auftauchen“ (Vorwort, S. 13), offen umgehen wird, steht m.E. außer Zweifel.

Darüber hinaus – auch dies nicht selbstverständlich – ist der Band hervorragend redigiert, übersichtlich aufgebaut, haben die Texte einen der Aufgabe angemessenen Umfang und werden kurz und prägnant eingeführt. Eine Idee, die unbedingt zur Nachahmung empfohlen wird und zur Weiterentwicklung einlädt.

Heinke Kalinke



Renata Dampc-Jarosz: *Zwierciadła duszy. Estetyka listów pisarek niemieckich epoki klasyczno-romantycznej*. Oficyna Wydawnicza Atut, Wrocław 2010

Renata Dampc-Jarosz legt mit ihrem Band interessante und aufschlussreiche Untersuchungen zur Briefästhetik der deutschen Schriftstellerinnen in der Klassik- und Romantik-Zeit vor. Den Ausgangspunkt für ihre Betrachtungen bilden Briefsammlungen von drei deutschen Schriftstellerinnen dieser Epoche – Caroline Schlegel-Schelling, Dorothea Veit-Schlegel und Sophie Mereau-Brentano. Dampc-Jarosz setzt sich dabei zum Ziel, den Wissensstand sowohl über die deutschen Schriftstellerinnen in der Klassik- und Romantik-Zeit, als auch über ihr wichtigstes Medium – Brief – in Ordnung zu bringen. Ihrer These nach lassen sich anhand der profunden Briefanalysen Prozesse der weiblichen Identitätsbildung, der Liebesdiskurs der Epoche, die weiblichen Lebenswelten und der Anteil von Frauen an der schriftlichen Kultur der Zeit rekonstruieren.

Die Arbeit besteht aus zehn Kapiteln, wobei der Briefanalyse ein einleitender theoretischer Teil vorausgeht. Es werden die deutschen Geschlechtstheorien um die Jahrhundertwende (18./19. Jh.) rekonstruiert und die reale Situation der Frau nachgezeichnet. Die Autorin weist darauf hin, dass die Männer einen riesigen Einfluss auf das Leben der Frauen ausübten. Die deutschen Schriftstellerinnen in der Klassik und Romantik blieben im Schatten der schreibenden Männer. Die Rolle der Frauen und der Männer in der Gesellschaft stellte man oft zur Debatte. Die weibliche Stimme ist jedoch von der männlichen dominiert worden. Im Laufe der Zeit gewannen die Beiträge der Frauen im Geschlechtsdiskurs an Bedeutung. Einen wichtigen Beweis für das Engagement der Frauen präsentiert die Autorin des Buches, indem sie die Zeitschriften, die Texte über Erziehung oder Ehe erwähnt.

Weitergehend versucht die Autorin, romantische Briefe zu charakterisieren, indem sie kontrastreiche Theorien und Stellungnahmen darstellt. Briefe, die trotz ihrer Formentwicklung immer noch „Pseudoliteratur“ bleiben, stellten die Briefautorinnen in den literarischen Hintergrund. Die wichtigsten Theoretiker der Briefästhetik, Schlegel und Novalis, bezeichneten die Briefgattung als „Übung zum Romanschreiben“, was zur Popularisierung der Briefe unter den im 18. und 19. Jahrhundert schreibenden Frauen beitrug.

Biografische Angaben über die drei deutschen Schriftstellerinnen – Caroline Schlegel-Schelling, Dorothea Veit-Schlegel und Sophie Mereau-Brentano – leiten direkt in die Frauenwelt ein. Dampc-Jarosz entdeckt für die Leser drei weiblichen Seelen: Esprit de Caroline, die man Madame Lucifer nannte; Esprit de Dorothea – „Bestie Veit“ und Esprit de Sophie, die man zwei hundert Jahre nur als Frau von Clemens Brentano betrachtete. Die Schriftstellerinnen, die trotz des gemeinsamen Aufenthalts in Jena keine Freundschaft schließen wollten noch konnten, hinterließen Briefe, die heutzutage Zeugnisse ihrer Existenz sind und die dank ihrer Familien und Freunden herausgegeben werden konnten.

Bei der Rekonstruktion der weiblichen Lebenswelten ihrer Autorinnen konzentriert sich Renata Dampc-Jarosz auf drei wichtigste Aspekte des weiblichen Lebens – Tochter- und Schwester-Sein, Ehe und Mutterschaft. In den familiären Kontext werden Briefe eingebettet, die eine wahre Fundgrube mit Fülle von Informationen über Alltag, Beziehungen in der Familie und Gefühle der schreibenden Frau sind.

Nach dem biografischen Teil und der Beschreibung des Alltags der drei Schriftstellerinnen wird der Schwerpunkt auf Briefe als Zeugnisse der inneren Entwicklung der Frau gelegt. Die analysierten Briefe widerspiegeln das Interesse der damaligen Frauen an Literatur, Ausbildung oder Argu-

mentationstechniken. In den Briefen von Caroline sind Beschreibungen der Werke und Kritik deren Autoren zu finden, bei Dorothea ist Begeisterung von „Faust“ von Goethe sichtbar, und die Briefe von Sophie enthalten Beschreibungen der ausgewählten Szenen der Oper von Mozart.

Die Korrespondenz der drei deutschen Schriftstellerinnen enthält auch Beschreibungen des gesellschaftlichen Lebens. Die Salons verlieren ihren positiven Wert in den Augen der Autorinnen und werden eher als Vergnügungs- und Gerüchtezentren gesehen.

Die Autorin verweist auf die Rolle, die Goethe im Leben der deutschen Schriftstellerinnen spielte. In den Briefen von Dorothea und Sophie kommt es zum Ausdruck, dass Goethe Inspiration, Liebe und Vorbild für die Frauen war. Die Briefe von Caroline enthalten keinen unterwürfigen Stil dem Meister gegenüber, Faszination oder Liebe sind in ihren Briefen nicht sichtbar.

Die Untersuchungsperspektive reicht über den familiären Kontext hinaus und umfasst auch Reisen und Welterkundung als bedeutende Faktoren, die einen großen Einfluss auf innere Entwicklung der Frauen ausüben. In den analysierten Briefen sind zahlreiche Reisebeschreibungen und Gedanken über die besuchten Städte und Orte zu finden. Die Auseinandersetzung zwischen der nächsten Umgebung („Heimat“) und der Fremde ist immer mit Reisen verbunden.

Reisen, politische Ansichten, Religion, Literatur und Wahrnehmung der Welt – alle Themen, die die deutschen Schriftstellerinnen der Epoche der Klassik und Romantik in ihren Briefen ansprechen, stehen im engen Zusammenhang mit der Suche der Frauen nach der eigenen Identität. Traumatische Erlebnisse, wie der Tod des Ehemannes, oder Glücksmomente, die das ganze Leben mitgestalteten, geben der Frauen die Möglichkeit, eine Lebensbilanz zu machen und in das eigene Leben und Schaffen mehr bewusst hineinzusehen.

In einem der letzten Kapiteln untersucht Renata Dampc-Jarosz den Liebesdiskurs der Epoche und diskutiert anhand der Briefe ihrer Autorinnen verschiedene Liebesmodelle.

Mit ihrem Buch bringt Renata Dampc-Jarosz die wissenschaftliche Diskussion über die deutschen Schriftstellerinnen ein Stück weiter. Die genauen Ausführungen der Briefästhetik der deutschen Schriftstellerinnen in der Klassik- und Romantik-Zeit bringen Wissen in diesem Bereich in Ordnung und verstehen sich als Ergänzung des Wissensstands in der deutschen Literatur des 18. und 19. Jahrhunderts. Einen besonderen Wert haben sie für eine komparatistische Untersuchung, die die Rolle von Frauen in deutscher und polnischer Literatur und literarischen Kultur jener Zeit erschließen will.

Marta Morawiak



Germanistik in Polen. Zur Fachgeschichte einer literaturwissenschaftlichen Auslandsgermanistik – 18 Porträts. Hrsg. von Wojciech Kunicki und Marek Zyburka. Fibre-Verlag, Osnabrück, 2011.

Tytuł tomu wydanego przez wrocławskich germanistów: Wojciecha Kunickiego, kierownika Zakładu Historii Literatury Niemieckiej do 1848 r. Uniwersytetu Wrocławskiego oraz Marka Zyburę, kierownika Katedry Germanistyki w Centrum Studiów Niemieckich i Europejskich im. W. Brandta Uniwersytetu Wrocławskiego, zapowiada studium na temat dyscypliny naukowej, jaką jest germanistyka, uprawianej w Polsce. Jego sprecyzowanie przynosi podtytuł, który można by objaśnić następująco: o historii dyscypliny w ramach literaturoznawczej germanistyki uprawianej poza granicami niemieckiego obszaru językowego. Na tom składa się 18 portretów

germanistów. Wydawcy wybrali uczonych, germanistów aktywnych zawodowo w XX wieku w Polsce – niekoniecznie będących polskimi uczonymi, zważywszy, że przed I wojną światową ani w Krakowie, ani we Lwowie polscy uczeni nie mieli dostępu do germanistycznych katedr uniwersyteckich. Przez pryzmat ich dokonań czytelnik zapoznaje się z dziejami badań germanistycznych, z naukowymi i organizacyjnymi osiągnięciami germanistyki w Polsce. Wyłania się z nich specyfika polskiej germanistyki, przede wszystkim jako dyscypliny uprawianej w kraju bezpośrednio sąsiadującym z Niemcami a poza tym jako dyscypliny uprawianej w swych początkach na terenie Polski w czasie zaborów nie przez Polaków, lecz przedstawicieli innych narodowości.

Jak postrzega dzieje germanistyki czytelnik należący do pokolenia, któremu nie było dane zetknąć się osobiście z żadnym ze sportretowanych uczonych, którego wiedza o dziejach tej dyscypliny musi zatem oprzeć się na tym, co znajdzie dziś w źródłach drukowanych?

Tom otwiera umieszczone na okładce zdjęcie wrocławskiego pomnika Friedricha Schillera, postawionego w stulecie śmierci pisarza w roku 1905, zburzonego w roku 1945 i odbudowanego w roku 1995 w procesie rekonstrukcji niemieckiej spuścizny kulturowej. Jak podkreślają wydawcy tomu – to proces, w którym germaniści wrocławscy uczestniczą od wielu lat w bardzo szczególnie sposób – poprzez pielęgnację i naukową penetrację spuścizny kultury i literatury śląskiego baroku i Śląska w XIX w. Na cokole odbudowanego pomnika umieszczono dodatkowo fragment „Ody do radości” w języku polskim i niemieckim: *Wszyscy ludzie będą braćmi – Alle Menschen werden Brüder*.

Każdy wybór pozostawia niedosyt, tak samo, jak i brak wyboru, stąd kwestia sięgnięcia po te, a nie inne nazwiska jest suwerennym prawem Wydawców tomu, pod warunkiem, że jasne są kryteria ich doboru.

Wybór przedstawionych 18 sylwetek nieżyjących germanistów, działających na różnych uniwersytetach w Polsce, wydaje się w przypadku jednej sylwetki – Wilhelma Szewczyka, prozaika, publicysty, tłumacza, literaturoznawcy, ale nie uczonego związanego z uniwersytetem – całkowicie odbiegający od kryteriów zastosowanych przez Wydawców w przypadku 17 pozostałych postaci. We wstępie czytamy, że Wydawcom chodziło o osoby zasłużone dla organizacji germanistyki w Polsce, niekoniecznie wykazujące się dokonaniem naukowymi. Wyłom poczyniony dla Wilhelma Szewczyka nie znajduje i w takim kluczu uzasadnienia, ponieważ nieakademickich, a wielce zasłużonych dla germanistyki postaci znalazłoby się zdecydowanie więcej, chociażby Egon Naganowski (1913–2000) czy Aleksander Rogalski (1912–1996). Zatem obszernie uzasadnienie dla wyboru Szewczyka, znajdujące się we wstępie do tomu, a odwołujące się do szczególnych zasług Szewczyka na polu niemiecko-polskich kulturalnych i politycznych stosunków – nie przekonuje. Nieuzasadnione umieszczenie sylwetki Szewczyka w tomie nie byłoby aż tak rażące, gdyby przedstawione przez Wojciecha Kunickiego fakty z życia katowickiego pisarza i krytyka literackiego były w stu procentach pewne i wolne od hipotez, od których w biografii się roi: „zypuszczalnie, prawdopodobnie, nie jest pewne czy...”. Tam, gdzie fakty nie są znane, Kunicki stwierdza, że należałoby przeprowadzić gruntowne badania, przyznając w ten sposób, że jego wiedza o działalności Wilhelma Szewczyka nie jest kompletna. Mimo tego, nie waha się podsumować jednego z okresów działalności Szewczyka m.in. wyrażeniem: „ten zmyślny Górnoszlązak” („der pfiffige Oberschlesier”). Szewczyk, nie związany z uniwersytetem, nie pracujący ze studentami, nie odpowiadający za stan nauki ani nie będący mistrzem dla kadry naukowej, lecz działający jako krytyk literacki i pro-

zaik, publicysta, przedstawiciel katowickiej bohemy, poruszał się w swoistej przestrzeni – był „wolnym strzelcem”, i w takich kategoriach powinno się dziś oceniać jego germanistyczną aktywność: jako bardzo zaangażowanego w sprawy niemieckie publicystę i tłumacza, doskonale władającego językiem niemieckim.

18 portretów naszkicowało dziewięciu germanistów pochodzących z różnych ośrodków w Polsce, reprezentantów kilku pokoleń. Koncepcja poszczególnych portretów opiera się zawsze na podobnym schemacie: fakty z życiorysu, obszerna analiza i omówienie dorobku naukowego poszczególnych uczonych, fotografie. Te ostatnie, niezwykle cenne, często pochodzące z prywatnych zbiorów, dopełniają całości sylwetki przedstawionych uczonych, pozwalają spojrzeć im w oczy i poruszają swoją silną wymową. Oto przed czytelnikiem rysuje się poczet polskich germanistów literaturoznawców, najczęściej pionierów aktywnych w różnych ośrodkach akademickich, panorama wybitnych uczonych, ich osiągnięć, ich trudu uniwersyteckiej pracy jako badaczy i pedagogów a równocześnie, co znamienne dla tych uczonych, trudu organizacji życia naukowego. Nie było im dane pracować w spokoju – albo ich pracę przerwała wojna, albo – w przypadku większości spośród nich – czas ich aktywności zawodowej przypadł w dużej mierze na okres niestającej, dyktowanej przez władze PRL organizacji, reorganizacji, dezorganizacji i ponownej organizacji życia akademickiego. Łączy ich wszystkich jedno: wywarli ogromny wpływ na rozwój filologii germańskiej w Polsce. Wychowali wielu wybitnych uczniów – swoich następców, tworząc w ten sposób rodzinę naukową, obejmującą wiele pokoleń aż po dzień dzisiejszy. Trwali na straży nauki mimo trudnych czasów, usytuowali polską germanistykę na wyżynach naukowych dokonań, zapewniając jej wśród zagranicznych germanistyk jedno z czołowych miejsc,

nierzadko tworząc własne szkoły metodologiczne, pielęgnując i rozwijając w sobie i swoich uczniach najlepsze tradycje.

Dzięki portretom zawartym w tomie ustalić można dziś, kto czyim był uczniem i czyim mistrzem, jak rozrastała się siatka germanistów, pokrywając z czasem najważniejsze ośrodki uniwersyteckie w Polsce, idąc z czasem coraz dalej i szerzej w głąb kraju. Wszyscy oni byli intelektualistami zaangażowanymi w przybliżanie i przyswajanie niemieckiej literatury i kultury w Polsce, ale każdy z nich miał swoją własną odrębną historię sukcesów i trudów. Każdy germanista czytający tom wydany przez Kunickiego i Zyburek znajdzie w nim niejako genealogię swojego germanistycznego rodowodu. Biogramy wydobywają z życia opisywanych uczonych te elementy, które zadecydowały o ich drodze zawodowej. Uświadamiają, jak bardzo różne dzieje jednego ludzkiego życia rzutowały na drogę życia kolejnych pokoleń. Zestawione obok siebie w tak szerokiej reprezentacji i z perspektywy ponad stulecia, losy twórców germanistyki w Polsce uzmysławiają z całą mocą, ile odpowiedzialności ciąży na tych, którzy wychowują dziś następne pokolenia germanistów.

Autorom poszczególnych biogramów udało się, obok opisu losów i dorobku naukowego, zbadać także fakty z życia poszczególnych uczonych, wokół których przez lata narastały domysły albo niewłaściwe oceny. Ich rzeczowe wyjaśnienia odsłaniają prawdę. Przytoczę tu dwa wybrane przykłady. Biogram Spiridiona Vukadinovića (1870–1938) z Uniwersytetu Jagiellońskiego wyjaśnia historię powołania jego następcy, prof. Kleczkowskiego, odrzucając szereg pomówień skierowanych wtedy niesłusznie przeciwko Kleczkowskiemu. Maria Kłańska, krakowska germanistka i autorka portretu Vukadinovića, konkluduje: „Wydaje się, że Kraków posiadał w nim uczzonego o randze europejskiej, wrażliwego, niezwykle utalentowanego tłumacza,

cza literatury polskiej, którego wskutek nieszczęśliwych politycznych komplikacji zbyt wcześnie stracił (...). Niech niniejszy portret przyczyni się do bardziej sprawiedliwej oceny niemiecko-słowiańskiego germanisty i do ponownego pochylenia się nad jego dziełem”. Joanna Smereka, germanistka z Wrocławia, w biogramie Marii Kofty (1914–1992) objaśnia szczegółowo owianą od lat tajemnicą i niejednoznacznością kwestię jej rozprawy habilitacyjnej, rozwiewając dotychczasowe wątpliwości: „nie musiała przedkładać rozprawy habilitacyjnej, wystarczyło, że wykazała się niezbyt obszernym dorobkiem w formie artykułów i drobnych tekstów”.

W tomie nie brakuje zakulisowych ciekawostek, wspomnień, które odtworzono dzięki dziś żyjącym i jeszcze wiele pamiętającym osobom. Chociażby o tym, jaką drogą nazwisko Żygulski tożsame z nazwiskiem wybitnego wrocławskiego germanisty Zdzisława Żygulskiego (1888–1975) trafiło do jednego z rozdziałów „Czarodziejskiej góry” Tomasza Manna, co dla mannologów może być nader ciekawe – w biogramie Żygulskiego napisanym przez Wojciecha Kunickiego, czy barwny opis osobowości Elidy Marii Szaroty (1904–1994) autorstwa Karola Sauerlanda: „była nieobliczalna (...) uwielbiała być wożona, chętnie piła wino i chętnie dobrze jadła. Miała w sobie coś z arystokratki, ale równocześnie była demokratycznie usposobiona, co objawiało się szczególnie wtedy, kiedy trzeba było rozwiązywać problemy studenckie. (...) Dziś oczywiście każdy powie, że takie właśnie są silne i wielkie osobowości”.

Niewątpliwie tom w istotnym stopniu przyczyni się do tego, w jaki sposób zostaną zapamiętani twórcy polskiej germanistyki w przyszłości, jakie znaczenie miał ich dorobek naukowy. Pięknie, że wśród najwybitniejszych znalazły się aż cztery damy: Zofia Ciechanowska (1896–1972), wspomniane już Elida Maria Szarota i Maria Kofta oraz Olga Dobijanka (1921–2006).

Zaskakujący jest zawarty w napisanym przez Marka Zyburę biogramie Mariana Szyrockiego (1928–1992) szeroko rozbudowany wątek lustracyjny. Zwrócę uwagę na trzy zasadnicze aspekty, wobec których narrację Zybury o Szyrockim oceniam jako nieprofesjonalną.

1. Dlaczego tylko w przypadku prezentacji Szyrockiego autor skorzystał ze źródeł IPNowskich? Zasadą tą nie objęto innych biogramów. Takie niekonsekwentne posługiwanie się źródłami dało obraz jakoby spośród całej osiemnastki jeden Szyrocki „wyróżniał się” aktywnością na tym polu, kiedy wiemy dziś doskonale, że przynajmniej każdy wnioskujący o paszport (to był najbardziej korzystny moment dla „bezpieki” na kontakty z obywatelami) czy współpracujący z obcokrajowcami (trudno być germanistą bez kontaktów z Niemcami) musiał rozmawiać ze „smutnymi panami”, zatem potencjalne grono zdanych na przymusowe z nimi kontakty i posiadających swoje teczki było w środowisku neofilologów szczególnie szerokie. Brakuje precyzyjnych badań, częściowo nie zachowały się już dokumenty, zatem Wydawców tomu powinna w tej kwestii obowiązywać bardzo szczególna ostrożność. Wiemy dziś, że statystyki „współpracowników” SB w latach osiemdziesiątych, zbliżały się do poziomu 100000 i ponad jedna trzecia z nich legitymowała się wyższym wykształceniem. Nie jeden Marian Szyrocki składa się na tę statystykę.

2. Szeregu swoich spostrzeżeń Marek Zyburę nie dokumentuje, a jeśli, to co najwyższej esbeckimi dokumentami, najczęściej domyślając się na zasadzie: skoro mu powierzono zadania (bo na to jest kwit), to musiał je wypełnić (ale tu już kwitu nie ma) (por. przypis 72, s. 366), nie wiedząc (bo brak dowodów) czy je wypełnił. Elementarna zasada domniemania niewinności, skoro nie ma sprawdzonych wszystkich źródeł, u Zybury nie zadziałała.

Przeprowadzanie analizy własnej dyscypliny jest w przypadku nauk filologicznych

uprawianiem nauki, zatem obowiązują tu reguły fachowej filologicznej analizy tekstu. Gdyby... obiektywnie stwierdzić, że w aktach SB są ślady dokumentów świadczące o intensywnych kontaktach esbeckich urzędników z wybitnym profesorem. Gdyby... zmienić sposób narracji i pisać jak filolog powinien: z całą ostrożnością podejścia do wiarygodności tych źródeł, z obiektywizmem polegającym na korzystaniu ze WSZYSTKICH dostępnych źródeł na dany temat – tego przecież już w rozprawie doktorskiej uczy się każdy adept akademickiej germanistyki: że punktem wyjścia dla hermeneutyki muszą być wszelkie dostępne źródła, że nie może w nim zabraknąć żadnej pozycji, a jeśli tak się stanie – momentalnie wytknąć to recenzje. Wszak nie tylko znany każdemu germaniście Dilthey należał, by „szczegółowo pojmovać w świetle kontekstu całości”. A więc gdyby... – wymowa biogramu i zawarty w nim obraz Mariana Szyrockiego byłyby zupełnie inne. Dziś profesor Szyrocki, najbardziej znaczące źródło, nie może już przemówić w tej sprawie, ale przecież żyje rzesza świadków – ich narracja umyka uwadze autora biogramu. Chyba że zdanie: „Tymczasem w naszej pamięci, jego dawnych studentów i współpracowników, pozostało jego jasne, przyjazne, wspierające, wzorowe oblicze” uznamy za wspólnie złożone świadectwo znających Szyrockiego i z nim obcujących.

3. Dzieje germanistyki polskiej, będące swoistym leksykonem, powinny informować o dokonaniach germanistycznych, natomiast wątki polityczno-agenturalne, o ile nie miały wpływu na stan i jakość badań germanistycznych, na jakość dydaktyki, na politykę kadrową – nie należą do zadań autorów tomu. Jeśli można dziś wykazać, które kierunki badań, które publikacje powstawały pod dyktando polityczne – należy na nie wskazać w leksykonie germanistyki w Polsce. Gdyby wydawcy zamierzali natomiast przygotować *Leksykon germanistó-*

w- 'agentów' – (tylko kto by się w nim znalazł, sam Szyrocki?), musieliby podejść do dostępnych źródeł profesjonalnie i ustalić kto był 'agentem', a nie, jak w omawianym tomie, korzystać z tego, co akurat wpadło w ręce. Dziś, kiedy mamy za sobą doświadczenie wielu procesów lustracyjnych, jasne stało się, że poziom wiarygodności akt безпеki obejmuje wiele aspektów i dla filologa musi oznaczać jedno: jest narracją jednostronną, tendencyjną, wymagającą rozwikłania wielu aspektów, nie do przyjęcia jako metanarracja. Powszechna jest dziś świadomość, że jeśli były współpracownik sam się nie przyzna, strzępy akt, (nie wspomnę o domysłach typu: „z pewnością musiały...”) nie są wystarczające dla wiarygodnych ustaleń.

Wartości dokonania germanistów należy szukać w ich badaniach, w ich sposobie uprawiania germanistyki, a nie w ich ewentualnej aktywności politycznej. Nietrudno o szereg przykładów doskonałych fachowych tekstów napisanych przez politycznie niejednoznaczne osoby. Czy pisząc historię np. filozofii należy snuć domysły na temat życia filozofów?

Na zakończenie jeszcze jedna refleksja. Życie i dokonania człowieka trzeba oceniać przede wszystkim według tego, do czego dążył, jakie stawiał priorytety. Nie według tego tylko, w czym nie podolał, czy wręcz zawiódł.

Dla polskiej germanistyki ważne jest dziś opowiedzenie się, czy wobec przyszłych pokoleń będzie swoich korzeni, dokonania i dumy poszukiwać w solidnym dorobku naukowym, w setkach opublikowanych książek – nierzadko standardowych podręczników światowej germanistyki, w setkach artykułów i przekładów czy w aktach Służby Bezpieczeństwa.

Maria Wojtczak



Weronika Wilczyńska, Anna Michońska-Stadnik: *Metodologia badań w glottodydaktyce. Wprowadzenie*. Wydawnictwo AVALON, Kraków 2010, 295 s.

Glottodydaktyka jest terminem znajdującym swoje etymologiczne źródło w języku greckim, gdzie *glotta* oznacza język, zaś *didachein* wyraża nauczanie. Jeżeli natomiast *didaxis* jest to nauka o nauczaniu, to glottodydaktyce, będącej uszczegółowieniem tego terminu, przypisać można nie tylko wymiar praktyczny ukierunkowany na nauczanie i uczenie się języków obcych, lecz także wymiar stricte naukowy. Glottodydaktyka jest więc także nauką o procesach nauczania i uczenia się języków obcych. Wyniki badań archeologicznych prowadzonych na obszarze Sumerii, Egiptu, Grecji czy Włoch, jak również liczne zapisy historyczne wskazują co prawda na to, że zorganizowane nauczanie języków obcych jest wynikiem kilku tysięcy lat poszukiwań, badań i doświadczeń w zakresie dydaktyki i metodyki nauczania. Niemniej, glottodydaktyka, w rozumieniu dyscypliny akademickiej, jest nauką stosunkowo młodą. Liczy bowiem zaledwie kilkadziesiąt lat. Ów młody wiek sytuuje ją wśród dyscyplin o dużym potencjale rozwojowym. Jednocześnie przesądza o jej niedostatecznym jeszcze naukowym ugruntowaniu zarówno w zakresie teorii, jak i empirii. Prawdopodobnie przyczynia się do tego również jej interdyscyplinarny charakter. Sprawia on, że glottodydaktyka zmuszona jest dziś konkurować z innymi dziedzinami nauki, z których dorobku dotychczas czerpała. Wszak, w dalszym ciągu znajduje się ona na pograniczu różnych dyscyplin naukowych. To zaś w pewnym zakresie podważa jej status dyscypliny autonomicznej. Co więcej, złożoność czy też wielokontekstowość przedmiotu badań glottodydaktyki dodatkowo komplikuje proces jej autonomizacji i konsolidacji. Reperkusje tego metodologicznego nieładu

ciężą zaś na coraz liczniejszym gronie osób wkraczających w obszary badań glottodydaktyki, z racji wykonywanego zawodu bądź w ramach swoich życiowych pasji. A o ile w zagranicznej literaturze przedmiotu dość często podejmowane są próby uporządkowania czy syntezy w tym zakresie, zwłaszcza w odniesieniu do współczesnego obrazu glottodydaktyki, która w swojej krótkiej historii niewątpliwie przeszła istotną transformację, to rodzime publikacje na ten temat należą do rzadkości.

Tym większą uwagę skierować należy na nową pozycję bibliograficzną, która pojawiła się w ostatnim czasie w obiegu naukowym. Książka autorstwa Weroniki Wilczyńskiej i Anny Michońskiej-Stadnik pt.: *Metodologia badań w glottodydaktyce. Wprowadzenie* jest długo wyczekiwaną odpowiedzią na potrzeby, jakie generuje coraz bardziej dynamiczny rozwój młodej dyscypliny naukowej – glottodydaktyki. Licząca 295 stron książka ukazała się w 2010 roku nakładem krakowskiego wydawnictwa AVALON. Jest ona pierwszym w Polsce tak obszernym, kompleksowym w zakresie treści i jednocześnie aktualnym opracowaniem metodologii badań ukierunkowanych na teoretyczną i empiryczną analizę szeroko pojmowanych procesów nauczania i uczenia się języków obcych. Co prawda w słowie wstępnym autorki adresują książkę przede wszystkim do młodych badaczy, stawiających dopiero pierwsze naukowe kroki na gruncie tej wymagającej dziedziny, jednak lektura dalszych jej kart utwierdza w przekonaniu, że książka może służyć także bardziej zaawansowanym i doświadczonym badaczom. Warto zatem odnotować fakt jej pojawienia się w bibliotekach i księgarniach.

Książka składa się z pięciu wyodrębnionych rozdziałów. Poprzedzające je wprowadzenie *Wprowadzenie: wiedza, poznanie, metodologia* (s. 16-27) można uznać za teoretyczną podbudowę dla rozważań

podejmowanych w kolejnych rozdziałach. Szczególną wartość może mieć ono właśnie dla studentów i początkujących badaczy, którzy nie zawsze są świadomi znaczenia elementarnych, ale jakże istotnych terminów, podziałów czy rządzących nimi zasad. Omówienie ich przed przystąpieniem do pogłębionych studiów nad metodologią badań w glottodydaktyce jest więc zabiegiem uzasadnionym. Ułatwia bowiem orientację w zakresie bardziej złożonych treści. Orientację taką, jak również sam proces percepcji przedłożonej czytelnikowi wiedzy, wspomagają ponadto praktyczne przykłady, obrazujące teoretyczne ustalenia poczynione przez autorki książki. Zamieszczone są one najczęściej w wyróżniających się „info-ramkach”. W ramach tych prezentowane są również informacje uzupełniające, o charakterze porządkującym lub też podsumowującym. Za cenne uznać należy także schematyczne konspekty postępowania badawczego, które z powodzeniem mogą zostać wykorzystane na etapie projektowania konkretnych przedsięwzięć badawczych. Wartość szaty graficznej podręcznika, a za taką uznać raczej należy książkę W. Wilczyńskiej i A. Michońskiej-Stadnik, wynika także z zamieszczenia w nim licznych kolorowych rysunków i schematów. Ich prostota a jednocześnie przemyślany charakter ułatwiają zrozumienie przedłożonych treści, pobudzają wyobraźnię i aktywizują procesy nie tylko świadomej, ale i mimowolnej ich analizy. Nie mniej wartościowe i użyteczne są syntetyczne podsumowania zamieszczane na końcu poszczególnych podrozdziałów oraz glosariusz wyjaśniający podstawową terminologię stosowaną w publikacji (s. 279-293).

Wartość recenzowanej książki jest nieprzeceniona. Uwagę zwraca już sam spis treści zamieszczony na pierwszych jej kartach. Jego uszczegółowienie, chronologia i logika układu pozwalają w krótkim czasie odszukać interesujące informacje niczym

w leksykonie tematycznym. W pewnym zakresie *Metodologia badań w glottodydaktyce*. Wprowadzenie funkcję takiego leksykonu może pełnić. Wiele jest tu terminów, wiele definicji, które przy zachowaniu zasady prezentacji „od ogółu do szczegółu” z jednej strony uzmysławiają, jak złożony obraz przedstawia współczesna glottodydaktyka, a tym bardziej badania prowadzone na jej gruncie. Z drugiej strony ich lektura pozwala na zrozumienie istoty często trudnych i niejednoznacznych zagadnień, które w książce omówione są w sposób bardzo przystępny ze wskazaniem występujących między nimi powiązań i zależności. Taki, uporządkowany, sposób prezentacji kolejnych treści zostanie prawdopodobnie doceniony nie tylko przez grono czytelników dopiero rozpoczynających swoją naukową przygodę z glottodydaktyką, lecz także przez badaczy zaawansowanych, pracowników naukowych pełniących funkcję promotorów prac (licencjackich, magisterskich a nawet doktorskich) czy kierowników innych projektów badawczych. Książka W. Wilczyńskiej i A. Michońskiej-Stadnik syntetyzuje wiedzę z zakresu badań glottodydaktycznych, a jednocześnie dostarcza cennych wskazówek na to, jak poprowadzić seminarium i jakie treści z zakresu metodologii badawczej w nim uwzględnić.

Przekrojowy charakter niniejszej publikacji uniemożliwia odniesienie się do wszystkich poruszanych w niej zagadnień w tak krótkiej formie pisarskiej, jaką jest recenzja. Posiłkując się zatem spisem treści tejże publikacji warto wskazać jedynie główne wątki tematyczne, które zostały w niej omówione. Dodać należy, że autorki uczyniły to rzeczowo, konsekwentnie, w sposób przemyślany i niewątpliwie nie tylko w oparciu o literaturę przedmiotu, lecz przede wszystkim na podstawie wieloletniego doświadczenia w tej trudnej i jednocześnie niezwykle interesującej materii, jaką jest glottodydaktyka.

Rozdział pierwszy *Glottodydaktyka jako dziedzina badawcza* (s. 29-77) stanowi kontynuację rozważań podjętych już we wstępie. A właściwie jest ich uszczegółowieniem. Objasniony zostaje tu status glottodydaktyki, jako dziedziny nauki o nauczaniu i uczeniu się języków obcych. Wieloznaczność terminów „nauczanie” i „uczenie się”, jak również złożoność procesów wyrażanych przez te terminy, nie ułatwia jednak zadania. „Konsekwencją powyższego, szerokiego rozumienia formuły N/U jest jej otwarcie na różnorodność i ogromną złożoność czynników, które mogą determinować proces rozwoju KK, pojmowanej jako efekt N/U (N/U – nauczanie/uczenie się; KK – kompetencja komunikacyjna). Tradycyjnie wymienia się tu bardzo wiele kategorii, np. czynniki indywidualne i społeczne, biologiczne i kulturowe, językowe i pozajęzykowe, obiektywne i subiektywne, osobiste i interpersonalne, itd. Stąd ogromne znaczenie dla jakości badawczych prac glottodydaktycznych będzie miało zawsze zdefiniowanie koncepcji ramowej, zawierającej pewien wybrany układ czynników i uwarunkowań, traktowanych jako istotne w danej koncepcji. Posłuży ona dalej jako układ odniesienia dla zdefiniowania konkretnego przedmiotu badań, ale także pośrednio do usytuowania go względem całościowej problematyki rozważań i badań glottodydaktyki” (s. 32). Ta wyjątkowa złożoność uwidacznia się i rodzi określone konsekwencje na każdym z poziomów badań glottodydaktycznych: empirii, modelowania, budowania teorii wyjaśniających, aplikacji oraz metaglottodydaktycznym (s. 35-38). Trudność w jednoznacznie zdefiniowaniu zakresu tych badań czy też w ogóle glottodydaktyki, jako dziedziny badawczej wynika również z tego, że glottodydaktyka łączy w sobie dwie, niekiedy skrajnie postrzegane sfery: sferę działań praktycznych i sferę działań stricte naukowych. Stąd też różne na jej te-

mat wyobrażenia i różne przypisywane jej funkcje, i to zarówno w kontekście ewolucji dziedziny uwarunkowanej historycznie, jak i stosownie do regionalnego czy też kulturowego osadzenia glottodydaktyki (s. 42-47). „Badacz-glottodydaktyk powinien być świadomy tego rodzaju różnic i odpowiednio je uwzględniać, zwłaszcza gdy korzysta (co przecież naturalne dla neofilologów) z literatury specjalistycznej powstałej w kręgu danej tradycji” (s. 46-47). Świadomość ta niewątpliwie ułatwia klasyfikację głównych pól badawczych glottodydaktyki, które w gruncie rzeczy i tak podczas badań podlegają uszczegółowieniu, niekiedy używając status autonomicznych zakresów badawczych (s. 53-56). Autorki książki zwracają przy tym uwagę na znaczenie kontekstów edukacyjnych, które również w istotny sposób warunkują nie tylko sam przedmiot badań glottodydaktyki, ale także sposób postępowania badawczego. W zakres podstawowej typologii takich kontekstów wliczają: wiek uczących się, poziom nauczania w zakresie danego J2 (język drugi/obcy, nieprymarny dla uczącego się), intensywność nauczania oraz inne parametry, jak liczebność grupy, odmiana języka, forma organizacyjna kursu, metody pracy, materiały dydaktyczne, itd. (s. 56-57). Wszystko to przesądza o specyfice metodologicznej glottodydaktyki. Interdyscyplinarny charakter tej dziedziny z jednej strony utrudnia badania w jej ramach, potęgując czas, siły i środki potrzebne do ich przeprowadzenia. Z drugiej strony rozszerza spektrum tychże badań przesądzając o ich niemal nieograniczonym potencjale. To jednak bezpośrednio przekłada się na zakres kompetencji badacza, które powinny być wysoce wyspecjalizowane. I taki też m.in. cel przypisać należy tej książce: profesjonalizacji w zakresie prowadzenia badań glottodydaktycznych.

W rozdziale drugim *Konceptualizacja przedmiotu badań* (s. 79-114) W. Wilczyńska i A. Michońska-Stadnik omawiają kluczo-

wy problem tak dla podejmowania jednostkowych badań glottodydaktycznych, jak i dla rozwoju glottodydaktyki jako całości – docelowo dziedziny autonomicznej, teoretycznej i empirycznie ugruntowanej. Jest to problem konceptualizacji przedmiotu badań – rozłożonych w czasie rozważań teoretycznych zmierzających do zdefiniowania określonego problemu badawczego, a następnie jego rozwiązania w drodze dociekań teoretycznych oraz badań empirycznych (s. 84). Autorki, uznając konceptualizację za nieodłączny element pracy naukowej, przesądza ją o jej celowości i skuteczności, szczegółowo definiują poszczególne etapy tego jakże ważnego procesu intelektualnego. Na wstępie podjętych rozważań odnoszą się jednak do problemu postawy badacza, która w zależności o pozytywnego/negatywnego nacechowania warunkuje „naukowy”, „naukowy” czy nawet „nieetyczny” charakter finalnego efektu jego działań (np. artykułu, raportu z badań, monografii itd.). Zdaniem W. Wilczyńskiej i A. Michońskiej-Stadnik, aby sprostać wymaganiom, jakie wyznacza specyfika dziedziny badawczej (glottodydaktyki) i aby można było mówić o pracy „naukowej”, badacz powinien cechować się postawą „poszukującą”. „Chodzi tu o swoisty zbiór cech, które dotyczą zarówno charakteru, mentalności, zasad etycznych, stylu działania, jak i kontroli emocjonalnej i zamiłowania do tego typu pracy. Cechy te determinują wysoką jakość podejmowanych badań” (s. 82). I choć trudno byłoby zapewne wśród badaczy-glottodydaktyków znaleźć takich, którzy spełnialiby wszystkie z zaproponowanych przez autorki kryteriów w tym względzie, to należy zgodzić się z tezą, że cechy badacza powinny przesądzać o jego wysokim zaangażowaniu osobistym w projekt badawczy, o jego etycznej wiarygodności, a także o wysokim poziomie autonomii w czasie realizacji projektu (s. 82-83). Pomimo, że w tej części książki autorki poświęcają szczególnie wiele uwa-

gi procesowi konceptualizacji, to jednak, co ważne, jego omówienie następuje w kontekście wszystkich etapów projektu badawczego: fazy wstępnej, stricte konceptualnej oraz finalnej. Dzięki temu czytelnik zaznajomiony zostaje z metodologią i podstawowymi zasadami takich czynności badacza, jak: wybór tematu i opracowanie wstępnego projektu badawczego, opracowanie i realizacja pełnego projektu badawczego, studium literatury przedmiotu, konceptualizacja przedmiotu badań, przeprowadzenie badań empirycznych, wypracowanie struktury pracy, wypracowanie toku wywodu autorskiego czy w końcu redagowanie pracy. I choć działania te mogą mieć dynamiczny charakter, a przy tym czasookres ich podejmowania może być istotnie zróżnicowany (przyśpieszony, opóźniony, równoległy itp.), to niewątpliwie powinny się one wzajemnie uzupełniać. Sposób ich wdrożenia powinien też warunkować całościowo spójny i logiczny obraz projektu badawczego. Tego też próbują dowieść autorki, a przytaczane argumenty uznać należy za przekonujące.

Rozdział trzeci *Badania empiryczne: charakterystyka ogólna i typy badań* (s. 115-174) jest w pewnym sensie rozdziałem pośrednim, łączącym dwa skrajne bieguny dziedziny naukowej, które siłą rzeczy muszą być ze sobą ściśle powiązane. W rozdziale tym następuje swoiste przejście od rozważań ukierunkowanych na analizę teoretycznych aspektów sytuujących glottodydaktykę w określonym nurcie naukowo-badawczym do rozważań praktycznych, koncentrujących się na możliwościach empirycznej weryfikacji jej szeroko rozumianego potencjału. W tej części swojej książki W. Wilczyńska i A. Michońska-Stadnik zapoznają czytelnika z kryteriami poprawności metodologicznej. Następnie omawiają główne orientacje metodologiczne (jakościową, ilościową, pluralistyczną). Ze szczególną dbałością przedstawiają katalog najczęściej spotykanych w glottodydaktyce

metod (obserwacja, badanie w działaniu, studium przypadku, eksperyment), a także technik i narzędzi badań empirycznych (wywiad, introspekcja, retrospekcja, technika głośnego myślenia, notatki badawcze, dzienniki, pamiętniki, arkusze obserwacji, analiza dokumentów, testy, kwestionariusze). Nawiązują przy tym do swoich wcześniejszych wywodów dotyczących umiejscowienia glottodydaktyki w dynamicznym zbiorze dyscyplin naukowych oraz problemu konceptualizacji przedmiotu badań glottodydaktycznych. Warto odnotować, że autorki wiele uwagi poświęcają analizie kryteriów poprawności tychże metod/technik/narzędzi, ich wartości poznawczej oraz ograniczeń w zastosowaniu. Kwestie te przesądzą bowiem o wiarygodności wyników prowadzonych badań, poniekąd więc i o naukowym statusie glottodydaktyki.

Za niezwykle cenny, w kontekście nabywania wiedzy badawczo użytecznej, uznać należy czwarty rozdział książki *Badanie empiryczne: procedura i opracowanie wyników* (s. 175-230). Jest to kontynuacja rozważań podjętych w rozdziale trzecim z tą tylko różnicą, że na kartach czwartej części książki przedstawione zostały zasady, sposoby czy też konkretne działania umożliwiające pełne wykorzystanie potencjału ukrytego w omówionych wcześniej metodach/technikach/narzędziach badawczych. Autorki podejmują tu próbę opracowania przepisu na skuteczne przejście przez wszystkie etapy procedury badawczej, włącznie z etapem końcowym tj. opracowaniem danych uzyskanych w badaniu empirycznym i przygotowaniem sprawozdania z przeprowadzonych badań. Trzeba przyznać, że jest to próba udana. A znaczny w tym udział mają wspomniane już „info-ramki”, w których zgromadzone zostały praktyczne, podparte przykładami, uwagi o sposobach i kierunkach postępowania badawczego. Stopień uszczegółowienia przedłożonych czytelnikowi informacji

zasługuje w tym przypadku na szczególnie wyrazy uznania. Zaproponowany sposób przekazu treści charakteryzuje się przejrzystością i logicznym układem. Z pewnością zgromadzona w rozdziale czwartym wiedza okaże się użyteczna nie tylko dla adeptów badań naukowych prowadzonych na gruncie glottodydaktyki. Może ona stać się przyczynkiem do uzupełnienia czy nawet przewartościowania „warsztatu pracy” badaczy ze znacznie dłuższym i bogatszym doświadczeniem w tej materii.

W ostatnim, piątym rozdziale książki *Redagowanie prac naukowych* (s. 231-276) autorki koncentrują się na finalnym etapie pracy naukowej, za który niewątpliwie uznać należy proces publikacji wyników przeprowadzonych uprzednio badań (teoretycznych i/lub empirycznych). O wartości poznawczej pracy badawczej oraz o uznaniu jej w kręgach naukowych świadczy bowiem nie tylko zakres nowych informacji, jakie wnosi ona do zasobów wiedzy już poznanej, lecz w niemniejszym stopniu także sposób przedstawienia tych informacji. „Dyskurs akademicki i naukowy znacznie różni się od np. publicystyki czy nawet publikacji popularno-naukowych” (s. 231). To zaś implikuje istotne wymagania względem badaczy-glottodydaktyków. Zapewne też dlatego W. Wilczyńska i A. Michońska-Stadnik postanowiły zwięźzić swój metodologiczny wykład szczegółową analizą tego właśnie aspektu pracy badacza. W ostatnim rozdziale swojej książki omawiają zatem zasady komunikacji naukowej w procesie budowania wiedzy. Następnie charakteryzują wybrane gatunki prac naukowych takie, jak: praca licencjacka, magisterska, doktorska, artykuł naukowy, komunikat naukowy czy też abstrakt. Określają przy tym przypisywane im funkcje oraz podstawowe zasady ich przygotowania. Rozważania te kontynuowane są w kolejnym podrozdziale *Zasady redakcji prac naukowych*, jednak w stopniu znacznie

bardziej uszczegółowionym. Zwłaszcza dla studentów i początkujących naukowców część ta może okazać się bardzo użyteczna. Jej uzupełnieniem jest podrozdział poświęcony omówieniu wymogów redakcji technicznej publikacji. Rozdział piąty zamyka komentarz przybliżający czytelnikowi wymogi ustnej komunikacji naukowo-akademickiej. Uwzględnia on zarówno sytuacje wystąpień przed szerszym audytorium (np. podczas konferencji, w czasie seminarium, podczas obrony pracy magisterskiej czy rozprawy doktorskiej itp.), jak i w relacjach osobistych np. z promotorem, recenzentem, redaktorem czasopisma, wydawcą, itd.

Metodologia badań w glottodydaktyce. Wprowadzenie autorstwa Weroniki Wilczyńskiej i Anny Michońskiej-Stadnik jest w moim przekonaniu publikacją niezwykle potrzebną. Dotyczy szerokiego spektrum problemów, na które bardzo często w swojej pracy naukowo-badawczej natrafiają młodzi glottodydaktycy. Zawiera liczne praktyczne porady, wskazówki i ostrzeżenia, na których podstawie możliwa staje się optymalizacja działań badawczych. Jednocześnie książka ta stanowi przystępną w formie syntezę wiedzy z zakresu metodologii badań w tej trudnej przecież dziedzinie, jaką jest glottodydaktyka. To czyni ją użyteczną także dla grona zaawansowanych naukowców. Nie dostrzegłam żadnych mankamentów, które ujmowałyby wartości tejszej publikacji. Być może warto byłoby każdy z jej rozdziałów rozszerzyć o dodatkowe ćwiczenia oraz o wykaz uzupełniającej literatury przedmiotu. Wówczas książka nabrałaby jeszcze więcej cech typowego podręcznika akademickiego. Być może nie o to jednak chodziło autorkom tej pracy. Poza tym, nawet w swojej aktualnej postaci książka jest opracowaniem kompleksowym, przy czym uwaga ta odnosi się zarówno do zawartego w niej wywodu teoretycznego, jak i do wyraźnie zaakcentowanej sfery działań praktycznych. Dlatego

też bez wahania można polecić ją wszystkim tym glottodydaktykom, którzy pragną rozwijać bądź udoskonalać swoje kompetencje metodologiczne w zakresie prowadzenia badań naukowych. Oddając wyrazy uznania dla pracy auterek książki pozostaje tylko wyrazić nadzieję, że takich „poszukujących” badaczy-glottodydaktyków będzie przybywało. Recenzowana książka może się niewątpliwie do tego przyczynić.

Anna Jaroszevska



Maja Król: *Język duński od A do Z. Repetytorium. Gramatyka, ćwiczenia, tabele odmian*. Wydawnictwo Kram, Warszawa 2010, 232 s.

Lektura tytułu przynosi pewne refleksje: nieco kontrowersyjna wydaje się fraza *tabele odmian*. Osoby znające podstawy języka duńskiego wiedzą, że jego uproszczona morfologia w części nominalnej i werbalnej raczej nie przewiduje bardzo rozbudowanych tabel gramatycznych, jak to może mieć miejsce choćby w blisko spokrewnionym języku niemieckim. Cytowany element tytułu ma funkcję pragmatyczną: informuje czytelnika o syntetycznym i przejrzystym ujęciu wiedzy o języku, o praktyczności i przydatności podręcznika. Z podobną intencją zredagowano tekst na drugiej stronie okładki, w którym autorka (lub wydawnictwo) nakreśla ogólnie profil podręcznika i jego potencjalnych odbiorców. Z pewną rezerwą należy potraktować frazę charakteryzującą zawartość książki: „cały materiał gramatyczny”, która lekko przecenia zakres ujętych w niej zagadnień.

Repetytorium składa się z 13 rozdziałów i klucza. Każdy rozdział obejmuje część destrukcyjną i ćwiczeniową. Tytuły rozdziałów stanowią zwykle nazwy klas wyrazów, użytych w nieco nietypowej formie liczby

mnogiej: rzeczowniki, przymiotniki, zaimki, liczebniki, przysłówki, przyimki, spójniki, czasowniki. Pozostałe rozdziały dotyczą form czasownikowych: czasy, tryby, strona bierna, imiesłowu. Charakter kompilacyjny ma rozdział pt. Rekcje. Podręcznik zamyka rozdział Odpowiedzi, który mieści rozwiązania wszystkich 49 zadań ujętych w podręczniku. Książkę otwiera alfabet duński, który opatrzone uproszczonymi znakami oddającymi ich wartość dźwiękową, przy czym nie chodzi o wymowę pojedynczych liter alfabetu w oderwaniu od kontekstu, a raczej – przynajmniej w przypadku niektórych liter – ich wartość w konkretnych kontekstach, co jest z punktu widzenia uczącego się o wiele cenniejszą informacją, niż wartość dźwiękowa litery wypowiedziana w izolacji, bez kontekstu innych dźwięków. Obecność w transkrypcji polskich znaków graficznych, wzgl. opisowa charakterystyka głosek, choć daleka od profesjonalnej transkrypcji, daje uczącemu się wyobrażenie o brzmieniu poszczególnych dźwięków. I tu autorka wywiązała się z zadania w stopniu zadowalającym. Trudno zawrzeć wszystkie zawiłości duńskiej wymowy przy prezentacji alfabetu. Pozytywnie należy ocenić również dodatkowe odniesienia interlingwalne odsyłające do gramatyki angielskiej lub niemieckiej. Języka duńskiego uczą się Polacy zazwyczaj jako drugiego lub trzeciego języka obcego. Pewne elementy wiedzy lub istniejące sprawności językowe (np. sposób artykulacji samogłosek zaokrąglonych) można z powodzeniem przenieść na kolejny język obcy.

Jeśli chodzi o zakres i sposób prezentacji materiału gramatycznego w dalszych rozdziałach, stwierdzić należy, że wyraźną zaletą podręcznika jest mnogość przykładów, niezadowolający jest jednak poziom merytoryczny przedstawionych zasad gramatycznych oraz razi niedbałość w sposobie opisu. Autorka formułuje zasady funkcjonowania współczesnej duńszczyzny niekiedy w spo-

sób wybiórczy: dokonuje pewnych uproszczeń, pomija niektóre fakty językowe, co może prowadzić do ich błędnego interpretowania i stosowania; zastrzeżenie budzą dodatkowo sformułowania o charakterze potocznym, które w konsekwencji prowadzą do nieporozumień, np.

1. „rzeczowniki jednosylabowe zakończone na spółgłoskę b, d, f, g, k, l, m, n, p, r, s, t w formie określonej podwajają spółgłoskę”. Zasada jest prawdziwa, ale tylko w odniesieniu do leksemów z krótką samogłoską rdzenną, np. kop → koppen, kopper, kopperne. Obecność długiej samogłoski nie prowadzi do podwojenia spółgłoski wygłosowej przy tworzeniu form morfologicznych, por. hus → huset, huse, husene. Tego komentarza repetytorium już nie zawiera.
2. „Tryb rozkazujący może wyrażać nakaz, prośbę [...]. Tryb ten tworzy się tylko z czasownikami czynnościowymi (dynamicznymi) pozbawionymi końcówki -e (oprócz czasowników jednosylabowych)” (str. 185). Nieprawdą jest, że tylko czasowniki czynnościowe tworzą formy trybu rozkazującego (por. *have, være, blive*). To nie czasowniki pozbawione końcówki (np. *at se, at bo, at gå*) nie tworzą trybu rozkazującego, jak może wynikać z zapisu, tylko tworzenie form trybu rozkazującego polega na pozbawieniu bezokolicznika końcówki -e;
3. „Imiesłów czasu teraźniejszego tworzy bezokolicznik z końcówką -ende” (str. 197). Według takiego opisu derywacji forma imiesłowu powinna mieć postać *komme+-ende* → *kommeende*, podczas gdy poprawna forma to *kommende* (*komm- + -ende*);
4. nieprawdą jest, że „imiesłów może pełnić w zdaniu funkcję orzeczenia” (str. 198). Funkcja ta zarezerwowana jest dla form osobowych czasownika i zwykle imiesłów bierny z czasownikiem posiłkowym *have* lub *være* tworzy orzecz-

- nie złożone w czasie perfektum oraz plusquamperfektum lub z czasownikiem *blive* formy strony biernej;
5. przy opisie użycia czasu przyszłego: „czas przyszły złożony może wyrażać czynność dokonana w przyszłości” (str. 181);
 6. brak informacji, że czas terażniejszy *nutid* jest regularnym środkiem językowym do opisu czynności, procesów i stanów odnoszących się do przyszłości.

Z innych niedociągnięć wymienić należy następujące fakty.

Brak korelacji między zasadą gramatyczną a materiałem przykładowym: „rzeczowniki zakończone na nieme -c, -s, -t” (str. 19), wzmocnienia przymiotnika (str. 59). Zbędne jest podwójne wymienienie czasowników modalnych jako formy konkurencyjne trybu rozkazującego (str. 187). Przykłady trybu życzącego na str. 188 nie zawierają czasownika, nie pasują zatem do opisywanej kategorii morfologicznej czasownika. Zbyt ogólnie potraktowano użycie strony biernej. Za niewystarczające uważam wyjaśnienia odnoszące się do zakresu użycia strony biernej z morfemem –s i tworzonej za pomocą czasownika *blive*.

Przykładem bardzo chybionego opisu jest deklinacja przymiotnika. Rozwlekły, mało przejrzysty opis, brak syntetycznego zestawienia końcówek deklinacyjnych nie sprzyja ich opanowaniu.

Listy wyrażen w rozdziale *Rekje* rażą niechlujnością wykonania i błędami merytorycznymi. Przykładem pierwszego niedociągnięcia jest lista z przykładami rekcji czasownika. Z niewiadomych przyczyn pominięto partykułę bezokolicznika *at* przy niektórych czasownikach (str. 205). Niekiedy brak przymyka przy rzeczowniku dyskwalifikuje czasownik jako ośrodek rekcji (np. *at se ud* – wyglądać). W tabeli rekcji rzeczownika widnieją formy uznane za przymyki wtórne (*med hensyn til*), zaskakuje niekonsekwencja w użyciu rodzajnika przy

rzeczownikach – obok form bez rodzajnika (kontakt med), widnieją rzeczowniki z rodzajnikiem określonym (magten over) i nieokreślonym (en jagt på). Niekiedy autorka zamieszcza frazy werbalne w liście rekcji rzeczownika (*at have ret i, at have ret til*, str. 201). Sporadycznie zdarzają się błędy w druku: *Befyndelse* zamiast *begyndelse* (str. 199). Błędy zawiera również rozdział z odpowiedziami: Ćw. 12, przykład 7 (powinno być *et gammelt*). Zaskakiwać może ponadto obecność listy przymików zastawnych w rozdziale *Rekje*.

Prawdziwym rozczarowaniem jest brak autonomicznego rozdziału o budowie zdania. Opis zagadnień składniowych ogranicza się do wymienienia spójników, które przedstawiono tradycyjnie w dwóch grupach: współrzędne i podrzędne. Różnica w użyciu między jednym a drugim wyjaśniona została w dwóch zdaniach, z których jedno najprawdopodobniej zostało niepoprawnie przetłumaczone z duńskiego i wymienia okolicznik zamiast przysłówka w pozycji między podmiotem a orzeczeniem w zdaniu podrzędnie złożonym (str. 134). Trudno wybaczyć takie przejęzyczenie (duń. *adverbium* przysłówek, *adverbial* okolicznik), jeszcze trudniej pogodzić się z brakiem ilustracji przykładowej jednej z naczelnych reguł składni duńskiej na poziomie elementarnym. Za zupełną ignorancję uważam brak jakiegokolwiek zadania utrwalającego tę istotną zasadę w części ćwiczeniowej. Ta ostatnia obejmuje problemy składniowe w trzech ćwiczeniach, z czego dwa polegają na znalezieniu właściwego spójnika w podanych kontekstach, jedno zaś jest ćwiczeniem tłumaczeniowym, które z racji swej specyfiki jest chyba najmniej godnym polecenia do utrwalania zagadnień składniowych. Zagadnienia składni najlepiej utrwalac na materiale obcojęzycznym poprzez automatyzację szyku w ćwiczeniach substytucyjnych, transformacyjnych, uzupełniających, rzadziej w testach wielokrotnego wyboru, tzn. we wszystkich

typach ćwiczeń, gdzie problemem nie jest obca leksyka, jak to ma miejsce przy tłumaczeniu, a punkt ciężkości spoczywa tylko na konkretnych, ściśle sprecyzowanych w poleceniu, zagadnieniach składni. Trudno sobie wyobrazić osobę początkującą, która po lekturze rozdziału o spójnikach, gdzie wprowadza się ponad 60 form, poddała ćwiczeniom zawierającym polecenie *Wstaw odpowiedni spójnik* (str. 143-144). Uczący się nie dostaje żadnej pomocy ze strony autorki ćwiczeń, jest zdany na żmudne i długie wertowanie i kartkowanie rozdziału z wyjaśnieniami gramatycznymi. Z innych nieobecnych w omawianym repetytorium wspomnieć należy dział słowotwórstwa.

Fachowej korekty należałoby dokonać w stosowanej terminologii językoznawczej. W wielu miejscach autorka posługuje się terminami, które najprawdopodobniej utworzyła samodzielnie pod wpływem duńskich form wyjściowych. Czas przeszły prosty (*datid*) określany jest w Repetytorium mianem *imperfektywny*, czas przeszły złożony *fortutid* zaś jako *perfektywny*. Terminy te służą w gramatykach zwykle do charakterystyki semantycznej czasowników, dla określenia form czasowych można się posłużyć terminami pochodzenia łacińskiego *imperfektum* i *perfektum* i to tylko w tej formie. Czas przyszły prosty to według Autorki formy opisowe *at ville/ at skulle* + bezokolicznik (str. 180). Termin „czas zaprzeszyły złożony” (str. 179) sugeruje istnienie czasu zaprzeszyłego prostego. Takiej formy morfologicznej czasownika język duński nie notuje, stąd wystarczy określenie „czas zaprzeszyły”. Podobnie z terminem „imiesłów czasu przeszłego złożonego”. Termin powstał w wyniku kontaminacji składniowej. Istnieje jedynie imiesłów czasu teraźniejszego oraz imiesłów czasu przeszłego. Ten ostatni służy do tworzenia form czasu przeszłego złożonego.

Zawartość części ćwiczeniowej, oferowana typologia ćwiczeń przypomina pod-

ręczniki 19. wieku, w których jedynymi narzędziami automatyzacji i ewaluacji sprawności językowych jest tłumaczenie, test wyboru i test z lukami. Trudno wyobrazić sobie współczesną glottodydaktykę bazującą na tak skromnym instrumentarium. Poważne zastrzeżenia budzi nie tylko jakość i różnorodność ćwiczeń, często zaskakuje ich znikoma ilość. Repetytoria z zasady są wydawnictwami do ćwiczenia sprawności. Obecność jednego ćwiczenia do utrwalenia form czasów (str. 172) osłabia tę funkcję publikacji, o ile nie wyklucza jej zupełnie i nie stawia funkcjonalności podręcznika pod znakiem zapytania. O wartości podręcznika ćwiczeniowego decyduje atrakcyjność i różnorodność aktywności językowych. Pomysłowe typy ćwiczeń o charakterze komunikacyjnym, ich zróżnicowana struktura ułatwią memoryzację materiału, przyspieszą rozwój umiejętności i sprawności językowych, wzmocnią motywację uczącego się. Tego elementu zabrakło w Repetytorium. Książka spełnia zatem w pewnym stopniu funkcję organizacji i systematyzacji materiału nauczania, w niewielkim stopniu służy utrwalaniu sprawności językowych.

Mocno rozczarowuje strona techniczno-typograficzna, tj. minimalistyczne podejście do szaty graficznej podręcznika i to zarówno w doborze materiału ikonograficznego, kolorystyki, jak i w doborze kroju pisma (czcionki), a czasem w rozplanowaniu treści na stronie. Ascetyczne użycie możliwości graficznych współczesnych edytorów tekstu rzutuje również na recepcję treści. Mało przejrzyste są partie tekstu, w których trudno odróżnić fragmenty traktujące o regułach gramatycznych od przykładów ilustrujących ich użycie. Podobnie mało przejrzysty jest zapis tłumaczenia przykładów tę samą czcionką i krojem pisma, co materiał oryginalny. Przy zastosowaniu takiej dyferencjacji funkcjonalnej fragmentów tekstu podręcznik zyskałby na przejrzystości, a przedstawiane zasady funkcjonowania ję-

zyka byłyby łatwiejsze do ogarnięcia wzrokiem i łatwiejsze do zapamiętania. Z powodzeniem realizuje funkcję koncentrowania uwagi ramka, jedyny wyróżnik graficzny tekstu stosowany w Repetytorium. Zawiera ona zwykle wyjątki (str. 39), bądź wskazówki mnemotechniczne (str. 23). Języków obcych uczą się na ogół ludzie młodzi, którzy przywykli do rozbudowanego repertuaru środków ikonograficznych w procesie nauczania (słusznie zresztą wprowadzanych we wszystkich podręcznikach). Rezygnacja z zastosowania systemu symboli obniża wartość podręcznika, sprawia wrażenie przygotowania w pośpiechu, bez dbałości o detale i spycha publikację do poziomu wydania amatorskiego.

Opisywane wydawnictwo ma pewną wartość poznawczą i popularyzatorską, szczególnie w obliczu bardzo skromnej oferty wydawniczej dla języka duńskiego w Polsce. Szkoda jednak, że jeden z podstawowych materiałów do opanowania języka, jakim jest (obok podręcznika sensu stricto i słownika) repetytorium gramatyczne, cechuje się niską wartością dydaktyczną. Należy wyrazić nadzieję, że autorka wzbogacona o powyższe refleksje przebuduje i uzupełni część ćwiczeniową, by odpowiadała standardom współczesnej glottodydaktyki oraz uzupełni część deskrypcyjną, by sposób przedstawienia systemu języka odpowiadał standardom współczesnych gramatyk. Niektóre niedociągnięcia zaskakują, gdyż pewnym wzorcem na wysokim poziomie merytorycznym mogły być publikacje poznańskiego skandynawisty Eugeniusz Rajnika (*Gramatyka języka duńskiego – morfologia*, Poznań 1999 oraz *Podstawy gramatyki języka duńskiego z ćwiczeniami*, Poznań 2006). Wystarczyło wzorować się na sposobie przedstawienia zasad funkcjonowania języka i skonsultować terminologię językoznawczą.

Józef Jarosz



Romana Łobodzińska (red.): *Nazwy własne a społeczeństwo*. Łask 2010, Oficyna Wydawnicza Leksem, t. 1: 464 ss, t. 2: 614 ss.

Licząca ponad tysiąc stron publikacja zawierająca osiemdziesiąt sześć artykułów o zróżnicowanej tematyce jest niewątpliwie dowodem ogromnego zainteresowania badaczy problematyką nazw własnych. Dwutomowe wydawnictwo obejmuje wyniki badań czołowych polskich onomastów, filologów innych specjalności (w tym neofilologów) oraz badaczy z Czech, Słowacji, Ukrainy oraz Bułgarii. Publikacja ta ma charakter kompilacyjny i dotyka rozmaitych problemów nazewniczych pogrupowanych zgodnie z typologią przyjętą w dyscyplinie. Prawdziwie imponująca objętość wydawnictwa znajduje uzasadnienie w samym charakterze dziedziny oraz obranej koncepcji, której wykładnikiem jest tytuł *Nazwy własne a społeczeństwo*. Onimy towarzyszą człowiekowi od momentu powstania języka i wraz z jego rozwojem stanowiły pole badawcze nie tylko językoznawców, ale stały się przedmiotem zainteresowania filozofów, literaturoznawców, tłumaczy, psychologów, historyków, archeologów, przyrodników, geografów i in. Materiał nazewniczy jest, ze względu na stosunek użytkowników języka do tej grupy leksyki, specyficznym nośnikiem treści kulturowych, w tym wykładnikiem tożsamości i wymaga kompleksowej, wieloaspektowej analizy. Rzeczona publikacja ukazała się pod redakcją Romany Łobodzińskiej, która jest pracownikiem Zakładu Historii Języka Polskiego przy Instytucie Filologii Polskiej Uniwersytetu Wrocławskiego, członkiem Komisji Onomastycznej Komitetu Językoznawstwa Państwowej Akademii Nauk. Jej nazwisko ze względu na zainteresowania naukowe, publikacje oraz dzięki redakcji czasopisma *Onomastica Slavogermanica* na stałe wpisa-

ło się w krajobraz badawczy i wydawniczy polskiej onomastyki.

Struktura omawianej publikacji charakteryzuje się niebywałą, niemal podręcznikową przejrzystością. Na tom pierwszy składają się dwa rozdziały. Rozdział I *Zagadnienia teoretyczne i metodologiczne* stanowi wprowadzenie w dziedzinę i jej metodologię. Obok prac o charakterze ogólnym (R. Śrámek, M. Harvalík, M. Biolík) odnajdujemy przegląd dorobku onomastów polskich – Marii Malec oraz Kazimierza Rymuta (A. Cieślíkowa), opracowania syntetyczne (A. Nowakowska), bardziej szczegółowe (K. Sitkowska) czy prognostyczne (M. Rutkiewicz-Hanczewska). Treścią tekstu Iriny Prociak jest opis projektu pierwszego słownika nazw własnych na Ukrainie. Za najbardziej rudymen tarne opracowanie uznać należy artykuł Śrámka, najbardziej reprezentatywny dla współczesnego nurtu badań językoznawczych jest szkic M. Biolík *Nazwy własne w użyciu pragmatycznym* (str. 49-59). Wstępna ocena merytoryczna pierwszego rozdziału omawianego wydawnictwa prowadzi do konstatacji, że zestaw publikacji o charakterze ogólnym i teoretycznym – mimo swej heterogeniczności tematycznej i metodologicznej – wykazuje pewne luki. Poza niesłychanie istotnymi tekstami o relacjach ‘nazwa własna – rzeczywistość’ (R. Śrámek) czy artykule o propriach w ujęciu pragmatycznym (M. Biolík) oraz konotacjach w kontekście nazwy własnej (E. Bogdanowicz) nie znajdziemy właściwego wprowadzenia w teorię onimów w szerszym ujęciu. Takie opracowania publikowano wprawdzie wcześniej, jednak syntetyczne ujęcie problemu dopełniłoby zawartość rozdziału pierwszego. Oczywiście każdy z artykułów w tym dziale wnosi ze sobą znaczącą ilość materiału teoretycznego, brakuje jednak obszernego samodzielnego tekstu poświęconego jednostkom onimicznym, opartego o klasyczne teksty z tego zakresu (np. J.R.

Searle). Zabrakło ponadto choćby jednego opracowania przybliżającego problematykę propriów w przekładzie.

Rozdział II *Antroponimia* grupuje opracowania koncentrujące się na problematyce propriów osobowych. Jest on obszerniejszy niż część poświęcona artykułom o charakterze teoretycznym lub ogólnym, co z pewnością należy przypisać frekwencji jednostek antroponimicznych w języku i w związku z tym wzmó żonemu zainteresowaniu badaczy. Mnogości tekstów towarzyszy szeroki zakres tematyczny, przy czym rozdział zdominowały prace o charakterze empirycznym. Rozdział otwiera tekst Z. Abramowicz *Antroponimia a tożsamość narodowa* ukazujący korelację systemów imienniczych z wyznawaną religią. Jednym z kryteriów porządkujących dobór materiału badawczego w kilku artykułach jest struktura formalna antroponimów z określonym sufiksem (M. Klinkosz, J. Lipowski, A. Dąbrowska-Kamińska). Innym motywem przewodnim są kontakty językowe i wpływy innych kultur na kształtowanie się systemu onimicznego (L. Dacewicz, J. Bauko, I. Sarnowska-Giefing, Z. Lica, S. Sochacka, E. Palinciuc). Dalsza część analiz koncentruje się wokół przemian społecznych i współczesnych tendencji nazewniczych (W. Szulowska, I. Kałużyńska, V. Jaros). Zagadnieniem nazw osobowych konkretnie zdefiniowanej grupy społecznej zajęli się A. Piechnik /B. Ziajka oraz K. Zawodzińska-Bukowiec. Zawartość rozdziału dopełnia analiza A. Rybińskiej dotycząca antroponimii żydowskiej (na podstawie inskrypcji nagrobnych) oraz opracowanie E. Brezy o polskich imionach utworzonych od nazw bóstw rzymskich.

Pierwszy z pięciu rozdziałów drugiego tomu został poświęcony nazwom miejscowym (*Toponimia*). Swoją objętością dorównuje części o antroponimach, przy czym znaczna ilość artykułów zajmujących się toponimami podejmuje wątek lokalnych zjawisk onimicznych. Przedmiotem

analiz są zwykle grupy onimów rozpatrywane na tle tradycji nazewniczych regionu. Toponimy Pomorza Zachodniego analizowała B. Afeltowicz, nazewnictwo górskie Sudetów omówił J. Malicki, podkarpackie mikrotoponimy były przedmiotem analizy A. Myszki, hydronimy w dorzeczu Wisły rozpatrywała U. Bijak. Przypadkiem jednostkowym jest opracowanie dotyczące jednego onimu (W. Mańczak). Sporą część rozdziału stanowią opracowania onomastów czeskich, słowackich i ukraińskich (12 tekstów).

Nieco skromniejsza ilościowo jest zawartość rozdziału IV *Chrematonimia* (7 artykułów). Jednostki onimiczne tej grupy wciąż stanowią przedmiot sporów i stale sprawiają badaczom trudności w wypracowaniu kryteriów podziału i typologii. W opracowaniach tego działu wyraźnie dominuje pragmatyczne podejście do onimów. Poza tekstem o duńskich nazwach domów z 19. i początku 20. wieku (J. Jarosz) są tu głównie artykuły poświęcone współczesnym zjawiskom onomastycznym: nazwom firm, instytucji, produktów, niejednokrotnie z uwzględnieniem społecznego odbioru (D. Kopertowska) czy rozpatrywane pod kątem identyfikacji, oceny i aksjologii czy też kognitywnych aspektów konotacji (I. Matusiak). Uwikłanie jednostek onimicznych w strategię marketingowe porusza M. Dawidziak-Kładoczna, A. Tomecka-Mirek oraz B. Hryniewicz-Adamskich. Wymienione teksty świadczą o zdomowieniu się refleksji onomastycznej w obszarze badań lingwistycznych związanych z analizą języka reklamy i środków perswazji w języku.

Urbanonimia ujęta w rozdziale V to zestaw 6 opracowań, które ukazują punkty styeczne nazewnictwa z takimi dziedzinami jak: architektura, urbanistyka, planowanie przestrzenne czy polityka nazewnicza (B. Jancewicz) i potwierdzają niezwykle istotny aspekt badań onomastycznych, jakim jest konieczność ujęcia interdyscyplinarnego.

Zaskakująco skromnie reprezentowany jest rozdział VI poświęcony onomastyce literackiej. W omawianej publikacji nie znajdziemy tekstu teoretycznego wprowadzającego w problematykę, funkcję i typologię onimów w kontekście utworu literackiego. Zabrakło również opracowań onimów literackich w przekładzie. Nie oznacza to, że dziedzina ta nie jest obecna we współczesnych badaniach filologicznych. Świadczą o tym powstałe w ostatnich latach prace empiryczne i teoretyczne (np. opracowanie monograficzne Ilony Kromp *Eigennamen in der deutschen und polnischen Kinderliteratur unter textlinguistischem und translatorischem Aspekt*, Frankfurt/M. 2008 czy praca Marzenny Cyzman *Osobowe nazwy własne w dziele literackim z perspektywy jego ontologii*, Toruń 2009), które wskazują jednocześnie, że to pole badawcze nie wyczerpało jeszcze kluczowych tematów. Na opracowania monograficzne czekają jeszcze m.in. jednostki onimiczne z utworów literackich anglojęzycznego obszaru językowego z gatunku science fiction i fantazy, które odniosły ogólnoswiatowy sukces czytelniczy, cieszą się żywą recepcją i odnotowują duży zasięg oddziaływania na współczesną kulturę w postaci przekładów, ekranizacji, gier elektronicznych (np. Harry Potter, proza J. R. R. Tolkiena). Nie ulega wątpliwości, że ten obszar badawczy jest niezwykle ważny we współczesnej kulturze i zasługuje na bliższą uwagę.

Tom drugi zamyka rozdział VII *Varia* obejmujący 5 artykułów. Znajdziemy tu m.in. niezwykle interesującą analizę z pogranicza astronomii o „oswajaniu” Kosmosu (E. Jakus-Borkowa) czy wprowadzający w zagadnienia tzw. onimii religijnej (właściwej i niewłaściwej) tekst o kultycznym podłożu nazwy własnej w społecznościach kulturowych Polski i Włoch (A. Gałkowski).

Pod względem metodologicznym omawiana publikacja cechuje się typową dla

wydawnictw zbiorowych pluralizmem metodologicznym i dużym potencjałem poznawczym. Trzeba jednoznacznie zaznaczyć, że publikacja skierowana jest dla szerszego kręgu odbiorców, choćby ze względu na wybór tekstów odnoszących się do materiału językowego kilku języków słowiańskich, rozpatrywanego w ujęciu historycznym. Mimo mocno kompilacyjnego charakteru publikacja stanie się zapewne rodzajem kompendium dla onomastów oraz wszystkich, których problematyka propriów zajmuje naukowo, gdyż zawiera centralne zagadnienia nauki o nazwach własnych i nazewnictwie, a kombinacja rozważań teoretycznych i badań empirycznych pozwala uchwycić specyfikę dyscypliny, kluczowe problemy i propozycje ich rozwiązania.

Omawiany tytuł ma obok znaczenia historycznego, tj. udokumentowanie stanu badań nazewniczych w pierwszym dziesięcioleciu XXI wieku, znaczenie praktyczne – ukazuje miejsce onimów w różnych kontekstach życia społecznego i aktywności człowieka oraz prognostyczne, gdyż wskazuje na obecność i konieczność analiz onomastycznych w nowych kontekstach i nowych obszarach badawczych.

Rafał Jakiel



Zygmunt Tęcza: *Gramatyka angielska i niemiecka w opisie równoległym*. Wydawnictwo Uniwersytetu Rzeszowskiego, Rzeszów 2010, 691 s.

Nauka języków angielskiego i niemieckiego jest w Polsce zjawiskiem powszechnym. Istnieje też coraz więcej osób, które nabywają lub studiują *obydwa* te języki germańskie. Bliskie pokrewieństwo między nimi stanowi przy tym czynnik, który zarówno ułatwia, jak też utrudnia ich nabywanie. Zdobyć przez uczących się

wiedzy metajęzykowej na temat podobieństw i różnic między językami sprzyja pozytywnemu transferowi interlingwalnemu i równocześnie redukuje transfer negatywny, w konsekwencji przyczyniając się do efektywizacji procesu rozwoju językowego. Równocześnie analiza kontrastywna języków angielskiego i niemieckiego sama w sobie stanowi niezwykle interesujący obszar badawczy.

Z powyższych powodów wydany w tym roku podręcznik autorstwa Zygmunta Tęczy stanowi pozycję niezwykle potrzebną na polskim rynku wydawniczym. Książka stanowi kontrastywne opracowanie gramatyk angielskiej i niemieckiej. Prezentuje ona w niezwykle solidny sposób podobieństwa i różnice między językami angielskim i niemieckim na poziomach strukturalnym oraz semantycznym/funkcyjnym. Pozycja przeznaczona jest dla studentów filologii germańskiej, filologii angielskiej i lingwistyki stosowanej, jednakże jej przystępność powoduje, że korzystać z niej mogą, jak autor pisze we Wstępie (str. 9), także osoby niebędące filologami. Niezwykle szczegółowy i skrupulatny sposób podejścia do prezentowanych zagadnień sprawi jednak przypuszczalnie, że odbiorcami pozycji staną się przede wszystkim osoby dorosłe, być może począwszy od uczniów szkół ponadgimnazjalnych.

Pierwsze siedem rozdziałów monografii opisuje zagadnienia związane z tworzeniem form poszczególnych części mowy oraz łączeniem ich z innymi wyrazami w zdaniu. Dotyczą one kolejno: czasownika (rozd. 1), rzeczownika i rodzajnika (rozd. 2), zaimka (rozd. 3), przymiotnika (rozd. 4), przysłówka (rozd. 5), liczebnika (rozd. 6) oraz przyimka i spójnika (rozd. 7). Następne pięć rozdziałów analizuje natomiast strukturę różnych rodzajów zdań. Omawiają one kolejno: wewnętrzną budowę zdania (rozd. 8), klasyfikację zdań samodzielnych (rozd. 9), klasyfikację zdań pobocznych (rozd.

10), sposoby budowania zdań pytających i przeczących (rozdz. 11) oraz sposoby tworzenia zdań w mowie zależnej (rozdz. 12). Znajdujące się na końcu książki aneksy zawierają przydatne dla uczącego się zestawienie angielskich i niemieckich czasowników nieregularnych oraz kognatów.

Monografia prezentuje w sposób kontrastywny wszelkie aspekty gramatyczne obydwu języków, które wykazują chociażby minimalne analogie. Jedynie te zagadnienia, które absolutnie nie dają się ze sobą zestawić, zostały omówione w odrębnych rozdziałach. Autor uwzględnia także cały szereg wyjątków.

Punkt ciężkości monografii stanowią aspekty syntaktyczne i morfologiczne grammatyk angielskiej i niemieckiej. Uważny czytelnik poszerzy jednak także swą wiedzę na temat różnic leksykalnych i ortograficznych między obydwojema językami. Oprócz tego, w książce zostały niekiedy wspomniane zasady fonologiczne i fonetyczne (np. w rozdziale traktującym o czasownikach złożonych opisana została zależność między rozdzielnnością czasownika złożonego i akcentem – por. str. 171-172, a w Aneksie II opisane zostały podstawowe prawidłowości fonetyczne – por. str. 670). Jako, że różnice między językami angielskim i niemieckim na poziomie fonologicznym/fonetycznym są często przyczyną błędów interferencyjnych, fakt ten stanowi istotną zaletę omawianej pozycji. Gdyby do przyszłej edycji książki załączona została płytka CD z komparatywnym zestawieniem angielskich i niemieckich fonemów, wybranych wyrazów (np. kognatów) i wybranych przykładów intonacji zdaniowej, stałoby się to niewątpliwie dodatkowym atutem niniejszej pozycji.

Tekst charakteryzuje godna uwagi przejrzystość. Łatwości odbioru sprzyja prosty, klarowny język, jak też to, że „książka korzysta z tradycyjnych metod opisu oraz tradycyjnej terminologii, znanej polskiemu czytelnikowi choćby ze szkolnej gramaty-

ki języka ojczystego” (str. 10). W tekście nierzadko pojawiają się odniesienia do wiedzy czytelnika na temat gramatyki języka polskiego, co ułatwia zrozumienie opisywanych zagadnień. Autor podaje także anglo- i niemieckojęzyczne ekwiwalenty omawianych pojęć, dzięki czemu czytelnik może poszerzyć swoją wiedzę językową, a także bez trudu odszukać określone zagadnienia w gramatykach obcojęzycznych. Na uwagę zasługują też przykłady, które są naturalne (tzn. mogłyby stanowić rzeczywiste wypowiedzi osób anglo- i niemieckojęzycznych), wykorzystują nieskomplikowane słownictwo i zostały podane wraz z ich tłumaczeniami na język polski. Sprzyja to niewątpliwie koncentracji na omawianych zagadnieniach gramatycznych.

Warto także zwrócić uwagę na przejrzystość graficzną tekstu, umożliwiającą bezproblemowe odnalezienie opisów wybranych zagadnień oraz przykładów. Numeracja poszczególnych podrozdziałów ułatwia selektywne korzystanie z zawartych w książce informacji. Wyraźnie zostały oznaczone paragrafy wskazujące na podobieństwa, jak też te pokazujące różnice międzyjęzyczne. Umieszczone w tekście liczne odsyłacze umożliwiają szybkie znalezienie dodatkowych informacji na dany temat, które zostały umieszczone w innych częściach książki. Dzięki znakowaniu graficznemu możliwe jest także selektywne dotarcie do informacji na temat jednego tylko języka.

Podsumowując, *Gramatyka* Zygmunta Tęczy stanowi efekt solidnego i rzetelnego zastanowienia nad podobieństwami i różnicami między językiem angielskim i niemieckim. Nie ulega wątpliwości, że stanowi ona pozycję godną polecenia zarówno studentom-filologom, jak też osobom po prostu uczącym się obydwu języków w sposób paralelny.

Zofia Chłopek



Pół wieku tłumaczenia. Rozmowy z Karlem Dedeciusiem 1959–2009. Wybór, wstęp i posłowie Ernest Kuczyński i Krzysztof A. Kuczyński, Płock: Wydawnictwo Państwowej Wyższej Szkoły Zawodowej w Płocku, 2011, ss. 373; Krzysztof A. Kuczyński: *Karl Dedecius. Szkice z życia i twórczości*, Płock: Wydawnictwo Państwowej Wyższej Szkoły Zawodowej w Płocku, 2011, ss. 224.

W przeddzień wielkiego jubileuszu słynnego tłumacza literatury polskiej, Karla Dedeciusa (ur. 20 maja 1921 r.), ukazały się dwie książki pióra znanych łódzkich badaczy, pracowników Katedry Badań Niemcoznawczych Uniwersytetu Łódzkiego, prof. Krzysztofa A. Kuczyńskiego i dra Ernesta Kuczyńskiego. Po lekturze tych prac można stwierdzić, że w dużym stopniu wzbogacają one naszą wiedzę o wybitnym humaniście z Frankfurtu nad Menem.

Pierwsza z nich jest wyborem wywiadów, których Karl Dedecius udzielił na przestrzeni minionego półwiecza dziennikarzom i krytykom literackim polskich pism w kraju i na emigracji. Okazało się całkiem nieoczekiwanie, iż rozproszone na łamach wielu gazet i czasopism rozmowy z wielkim tłumaczem wnoszą sporo nowych treści do naszej wiedzy o jego życiu i twórczości.

Ta obszerna pozycja, licząca sobie blisko czterysta stron, jest skonstruowana według klucza chronologicznego, przy czym uwzględnionych pięćdziesiąt osiem wywiadów zostało uszeregowanych w trzy bloki czasowe. Pierwszy z nich przynosi dziewięć rozmów z lat 1959–1979 i jest stosunkowo skromny objętościowo, ale też, jak informuje o tym tytuł podrozdziału, Karl Dedecius znajdował się wówczas dopiero w drodze do wielkiej sławy.

Blok drugi wywiadów jest najobszerniejszy i zawiera czterdzieści jeden rozmów z mistrzem przekładu, które przeprowa-

dzone zostały w latach 1980–1997, a więc w okresie rozkwitu wielkiej formy translatorskiej, jak i działalności organizacyjnej „czarodzieja z Darmstadt”.

Wreszcie część trzecia składa się z wywiadów uzyskanych od Karla Dedeciusa po jego odejściu z Niemieckiego Instytutu Kultury Polskiej w Darmstadt na emeryturę i obejmuje lata 1998–2009, prezentując osiem tekstów.

Wywiady przynoszą – jak już wspomniano – ogrom wiedzy z życiorysu Karla Dedeciusa, ale przede wszystkim są kopalnią informacji o jego dokonaniach twórczych i tajnikach warsztatu translatorskiego. Jak czytamy w ciekawej i bardzo rzeczowo napisanej przedmowie: „Analizując istniejący dorobek nt. twórczości Karla Dedeciusa autorzy niniejszej antologii doszli do wniosku, że jednym z najciekawszych sposobów poznania Karla Dedeciusa jest lektura udzielonych przez niego wywiadów. Widać w nich ogromną konsekwencję (a także spójność) słowa mówionego w wykonaniu wybitnego tłumacza i znawcy literatury polskiej, co przez 50 lat przekładało się na przekuwanie go w czyn, tzn. Karl Dedecius z niespotykaną wolą, by nie rzec z uporem – a wiemy przecież o licznych trudnościach, na jakie napotykał zwłaszcza w pierwszych dziesięcioleciach działalności translatorskiej – realizował swoje artystyczne i naukowe zamierzenia, o których mówił w rozmowach z dziennikarzami i krytykami i które można było w niedługim czasie podziwiać w postaci książek, a których wydał Karl Dedecius grubo ponad 100! [...] Uważny czytelnik bez trudu zauważy, że prezentowane wywiady stanowią logiczną wypadkową rozrastającego się równomiernie dorobku twórczego Karla Dedeciusa, tzn. rozmowy prowadzone np. w latach 80-tych są z natury rzeczy bardziej obszerne i ogarniają większe połacie tematyczne, niż to mogło mieć miejsce w latach 60-tych, kiedy dokonania Karla Dedeciusa były z oczywistych

powodów skromniejsze. Także fachowe przygotowanie osób przeprowadzających wywiady z frankfurckim tłumaczem zwiększało się (w zasadzie) wraz z upływem lat. Coraz częściej byli to uznani dziennikarze, krytycy literatury i pracownicy nauki, których pytania świadczyły o dobrym rozeznanii w temacie i – co ważne – prowokowały Karla Dedeciusa do coraz ciekawszych, głębszych wypowiedzi”. I rzeczywiście, na przestrzeni półwiecza o rozmowę z Karlem Dedeciusiem ubiegali się często znani ludzie pióra, aby wymienić m.in. Witolda Wirpszę, Florianą Śmieję, Olgierda Budrewicza, Janusza Reitera, Jerzego Hordyńskiego, Stanisława Szenica, Zbigniewa Barana, Krystynę Chwin czy również jednego z redaktorów omawianej książki, Krzysztofa A. Kuczyńskiego.

Autorzy wyboru zadbali o niezwykle staranne opracowanie publikacji. Przed wszystkim imponuje kompetencja w doborze wywiadów. Ze znalezionych około stu trzydziestu rozmów łódzcy badacze uwzględnili w tomie – jak wspomniano – pięćdziesiąt osiem. Zadbano przy tym – powtórzmy – o instruktywny, pogłębiony wstęp, a także posłowie, które w komplementarny sposób przybliżają czytelnikowi uznaną, wielką postać polsko-niemieckiego dialogu okresu powojennego, jaką jest bezdyskusyjnie Karl Dedecius.

Można bez obawy popełnienia pomyłki już dzisiaj powiedzieć z przekonaniem, że wybór wywiadów z Karlem Dedeciusiem *Pół wieku tłumaczenia. Rozmowy z Karlem Dedeciusiem 1959–2009* stanowić będzie przez długie lata sztandarowe dzieło polskiej i europejskiej wiedzy o wielkim tłumaczu.

Bardzo niewielu prorokom udaje się być zrozumianymi we własnym kraju. Karl Dedecius ma to szczęście. Bowiem właśnie w mieście, z którego się wywodzi znalazł najwierniejszych propagatorów swojej twórczości. Katedra Badań Niemcoznawczych UŁ prowadzi o całą długość

w wyścigu badań „dedeciusologicznych” w Polsce, a również i w kraju zachodniego sąsiada. Krzysztof A. Kuczyński jest w tym momencie autorem, bądź współautorem wszystkich czterech istniejących opracowań polskojęzycznych (jeśli pominiemy bibliografie) poświęconych Karlowi Dedeciusowi oraz pomysłodawcą i redaktorem naczelnym „Rocznika Karla Dedeciusa”, jednego z dwóch wydawnictw seryjnych dedykowanych w całości mistrzowi translacji. Najnowszy, czwarty tom „Rocznika” ukazał się równoległe z recenzowanymi książkami. Artykuły poświęcone wybitnemu łodzianinowi, które wyszły spod pióra Krzysztofa A. Kuczyńskiego, liczyć można w dziesiątkach przyczynków, często w postaci bardzo obszernych esejów naukowych. Mówiąc o seriach wydawniczych związanych z „czarodziejem z Darmstadt” należy wymienić w tym miejscu także tytuł drugiej serii, mianowicie redagowanej przez uznanego germanistę z Wrocławia, prof. Edwarda Białka, *Scripta Caroli Dedecii*, choć przynosi ona dzieła pióra Karla Dedeciusa, a nie prace analizujące jego życie i dorobek.

Uznanie budzi fakt, że także Ernest Kuczyński, drugi współredaktor tomu rozmów z wielkim tłumaczem posiada, mimo młodego wieku, spory dorobek w tej materii. Karlowi Dedeciusowi poświęcił on bowiem wiele głębokich analiz.

Krzysztof i Ernest Kuczyńscy współtworząc oba opracowania wykazali się zmysłem dokumentalistów i odnieśli sukces badawczy. Do badań nad sylwetką i działalnością twórczą Karla Dedeciusa wnieśli nową jakość, uznawszy, że źródło udostępniane ludziom nauki i pozostałym czytelnikom na kartach książki stanowi często większą wartość, niż subiektywnie napisane opracowanie. Wywiady zawarte w pierwszej z omawianych książek obrazują życie tłumacza w sposób wielopłaszczyznowy. Wielość faktów i dat, których nie znajdziemy w in-

nych opracowaniach sprawia, że postać Dedeciusa zaczyna funkcjonować w nauce w kilku wymiarach. Przekładowca przestaje być znaną powszechnie postacią z wciąż jeszcze po części anonimowym życiorysem, a staje się „pełnokrwistym człowiekiem” o bardzo rozbudowanej filozofii życiowej.

Wywiady ukazują losy Karla Dedeciusa kolejno w realiach sanacyjnej Polski, Niemiec hitlerowskich okresu wojny, NRD, następnie RFN czasu zimnej wojny i wreszcie wolnej, zjednoczonej Europy. Pojedyncze rozmowy translatora z dziennikarzami składają się na swoisty wywiad-rzekę, którego „mędrzec z Darmsztadu” udzielił na przestrzeni lat.

Pytania, zadane przez dziennikarzy reprezentujących różne opcje polityczne, sposoby myślenia, warsztat oraz różnorodną wiedzę, tworzą niepowtarzalną mozaikę. Wybierając – choćby losowo – poruszane problemy, natykamy się na zapytania takie, jak: „czy Pan zdecydował o Noblu dla Miłosza?”, „czy wybór Jana Pawła II na Stolicę Apostolską wywołał jeszcze żywsze zainteresowanie kulturą, literaturą polską w Niemczech Zachodnich?”, „czy był Pan na Warmii?”, „kiedy poznał Pan Wisławę Szymborską?”, „czuł się Pan w młodości bardziej Polakiem czy Niemcem?”, „a jak się Pan potem znalazł pod Stalingradem?”, „jak ówczesne władze w Polsce [tj. w PRL – przyp. B.K.] odnosiły się do Instytutu?”, „czy popiera Pan tezę o nieprzetłumaczalności [...] np. Bolesława Leśmiana?”, „a Herbert?”, „...uważa Pan polską literaturę na przestrzeni wieków za literaturę wybitną czy też za nie wykraczającą poza przeciętność?”. Czytelnik nie zdaje sobie sprawy, jak bardzo ucierpiałaby jego ciekawość, gdyby tuż pod pytaniem nie odnalazł odpowiedzi. W tym tkwi wartość całego zestawienia.

Autorzy wywiadów zwracają się do Dedeciusa np. następującymi słowami: „pisze Pan, że państwowość, Europa, Niemcy

czy Polska to były dla Pana w wielokulturowej Łodzi pojęcia drugorzędne”. Jeden z żurnalistów kieruje do mistrza translacji ciekawą uwagę nt. Baczyńskiego i Gajcego: „pisze Pan, że na ich grobach składał wiersze zamiast kwiatów”. Rozwinięcie tych myśli daje nam syntezę poglądów i przemyśleń przekładowcy. Interesujące rozmowy mówią o nim więcej, niż ogrom artykułów, w których publicyści posługują się wyeksploatowanymi niekiedy schematami, nie mającymi większej wartości poznawczej. Z posłowania książki dowiadujemy się np., że „zdaniem Dedeciusa literaturę polską wyróżnia «przede wszystkim historia i los Polaków, które zawsze były inne niż losy Niemców, Francuzów i Włochów. W poezji wszystko to się krystalizuje. Stąd literatura ta ma do powiedzenia nam, na Zachodzie, coś zupełnie innego, nowego»”. W ten sposób udaje się redaktorom tomu zachować w ich dziele najciekawsze *aurea dicta* wybitnego humanisty.

Twórczość Dedeciusa jest – dziś można już to stwierdzić – dobrze poznana. Jego szczegółowe *curriculum vitae* byłoby polskiemu czytelnikowi prawie nieznaną, gdyby nie liczne książki, które Krzysztof A. Kuczyński dedykował „czarodziejowi z Darmstadt”, jak i oczywiście również autobiografia samego Karla Dedeciusa – 2006 wyd. niemieckie, wyd. polskie 2008.

Pojedyncze artykuły z niektórych gazet zawierają powielane schematy i ogólnikowe treści, często znaleźć można w nich drobne pomyłki. Dzięki wykazującym się zawsze pedantyzmem faktograficznym E. i K. Kuczyńskim, Karl Dedecius funkcjonuje w nauce jako postać osadzona w określonej sytuacji historyczno-politycznej, rangą równa takim osobistościom, jak np. Günter Grass, Marcel Reich-Ranicki, Marion Dönhoff czy – by dać przykład ze strony polskiej – Władysław Bartoszewski. Dzięki nim wychodzi on daleko poza znajomość środowisk germanistycznych, a znajduje

należne mu miejsce w świadomości wszystkich badaczy zajmujących się stosunkami polsko-niemieckimi po drugiej wojnie światowej.

Przechodząc pokrótce do omówienia drugiej pozycji pt. *Karl Dedecius. Szkice z życia i twórczości* należy nadmienić, że jeden ze współredaktorów powyższego tomu, a mianowicie Krzysztof A. Kuczyński, zaprezentował obecnie niewielki wybór swoich wcześniej opublikowanych prac o Karlu Dedeciusie. Są to – jak czytamy w podtytułach – „szkice z życia i twórczości” wielkiego tłumacza, które, jak pisze autor, nie pretendują do roli monografii, ale – trzeba podkreślić – w bardzo ciekawy i wartościowy sposób opisują i analizują wybrane aspekty działalności kulturalno-literackiej tłumacza rodem z Łodzi.

Nowym, bardzo istotnym trendem tej książki jest szerokie uwzględnienie korespondencji Karla Dedeciusa z wieloma koryfeuszami polskiej i niemieckiej sceny literackiej i naukowej, jak m.in. z Kazimierzem Wyką, Hermannem Buddensiegiem, Günтером Grassem czy Marion hr. Dönhoff. Warto dodać, że wszystkie te listy – podobnie zresztą, jak i większość z opisywanych powyżej wywiadów – pochodzą ze zbiorów Archiwum Karla Dedeciusa przy Collegium Polonicum w Słubicach. Łódzki niemieckoznawca chętnie para się upowszechnianiem wszelkiego rodzaju źródeł, doceniając m.in. wartość edytowanych listów. Krzysztof A. Kuczyński chętnie wciela się w rolę pośrednika pomiędzy twórcą tej szczególnej formy literatury użytkowej, a badaczem czy odbiorcą z kręgów pozanaukowych. I tak autor prezentuje w poszczególnych szkicach kontakty Karla Dedeciusa m.in. z Hermannem Buddensiegiem, Egonem Naganowskim, Horstem Bienkiem, Gottholdem Rhode. W tomie odnajdujemy dalej listy założyciela i wieloletniego dyrektora Deutsches Polen-Institut do Henryka Bereski, Witolda Wirpszy i Heinricha Olschowsky'ego. Jak

trafnie zauważa edytor „spektrum nazwisk jest w przypadku korespondencji Karla Dedeciusa bardzo szerokie, praktycznie kierował on listy do wszystkich znanych twórców współczesnych, a także do wielu instytucji naukowych, czasopism i wydawnictw”.

Poszczególne rozdziały tej wartościowej i interesującej pozycji są istotnym krokiem w coraz lepszym poznawaniu dorobku życia Karla Dedeciusa. Należy podkreślić, że jest to skromny, acz dość reprezentatywny wybór prac K.A. Kuczyńskiego.

Ze swoich licznych tekstów, często analitycznych, autor zawarł w książce dwa, w których bada on fenomen przekładu literackiego „Europejczyka z Łodzi” oraz porównuje jego warsztat translatorski z warsztatem innego słynnego tłumacza literatury polskiej na język niemiecki, Henryka Bereski.

Na szczególną uwagę zasługuje opracowanie historyczno-literackie, w którym opisuje Kuczyński okoliczności wydania legendarnej antologii Dedeciusa *Lektion der Stille* (1959). Z tekstów *stricto* historycznych wybrał autor do ponownego druku np. prezentujące kontakty tłumacza z Płockiem (którego jest on honorowym obywatelem), genezę i fakty z dziejów „Rocznika Karla Dedeciusa” oraz te, w których zarysował historię instytucji współwydającej periodyk, czyli Archiwum Karla Dedeciusa. Przedstawił on również (a właściwie zrecenzował) inny projekt wydawniczy, w którym Archiwum miało swój wkład, mianowicie tom pierwszy wspomnianych wyżej *Scripta Caroli Dedecii*. Publikację zamykają dwa, bardzo interesujące wywiady, które z bohaterem opracowania przeprowadził przed laty jego autor.

Polska poezja to dokument historyczny. Zawsze rozumiał to Karl Dedecius, dowodzi tego choćby jego najnowsza antologia *Meine polnische Bibliothek* (2011) stanowiąca kwintesencję polskości, wybór

togo, co dla polskiej kultury jest najbardziej reprezentatywne. Utwory w niej zebrane stanowią coś więcej, niż tylko dzieła literatury. Tak charakterystyczne wobec czasów, w których powstały, o historii Polaków mówią więcej niż wiele niemieckich syntez historycznych. Słynny translator składa swe antologie „według profilu tematycznego oraz historyczno-literackiego”. Te metody zaadaptowali niemcoznawcy z Łodzi, widzący zawsze historię niemieckiej kultury, literatury i polityki, jako jedną całość. Należący do szkoły Karla Dedeciusa łódzcy uczeni widzą wspólnotę narodu niemieckiego wieloaspektowo, tak też patrzą na słynnego pośrednika pomiędzy kulturami Polski i Niemiec.

Wśród licznych punktów tegorocznych uroczystości jubileuszowych z okazji dziewięćdziesiątej rocznicy Karla Dedeciusa, te dwie prace uznać należy bezsprzecznie za bardzo cenne i inspirujące dokonania polskiej nauki. Nie mogliby chyba badacze z miasta fabryk z czerwonej cegły sprawić mistrzowi piękniejszego prezentu.

Blazej Kaźmierczak



Čulenová, Eva/György, Ladislav/Harpáň, Michal/Huťková, Anita/Prando, Patrizia/Šuša, Ivan: *Kultúrne paralely a diverzity vo filológii*. Fakulta humanitných vied Univerzity Mateja Bela v Banskej Bystrici 2010. 153 S.

Vedecká monografia nazvaná *Kultúrne paralely a diverzity vo filológii* sa zaoberá problematikou a otázkami spoločných a rozdielných kultúrnych komponentov v dobe globalizácie, pričom upozorňuje aj na dôležitú úlohu kultúrneho rozmeru národa. Dopĺňa nedostatky v oblasti kontextu vnútro-literárnych a medziliterárnych vzťahov, analyzuje lingvistické jazy cez tzv. translačné

úkony, používanie jazykov v multikulturálnom kontexte a zaoberá sa aj problematikou osvojovania si slovenčiny u cudzincov.

Publikáciu otvárajú dve štúdie fundovaného literárneho teoretika a komparatistu Michala Harpáňa súborne nazvané *Literárne paralely juhoslovenskej a slovenskej poézie na pozadí diel vybraných autorov*. V prvej (*Funkcia južnoslovenských prvkov v poézii S. H. Vajanského*) autor na viacerých rovinách identifikuje a pomenúva funkcie južnoslovenských prvkov v poézii Svetozára Hurbana Vajanského. Druhý príspevok, *Nový pokus o Vaska Popu a Jána Ondruša*, je akýmsi návratom k téme, ktorú autor načrtol už dávnejšie (pred viac ako tridsiatimi rokmi). Nový pokus o Vaska Popu a Jána Ondruša je opätovným potvrdením paralel, ktoré sa prelínajú a spájajú v poézii a poetike (a tak trochu aj živote) oboch autorov. Slovanmi M. Harpáňa: „V podstate u oboch ide o tragický životný pocit a vo vzťahu k tomu báseň nemá len očistnú funkciu – tento pocit je permanentný.“

Autorský tandem Patrizia Prando – Ivan Šuša načiera do memoárovej literatúry s témou šoa. V komparatívnej, slovensko-talianskej štúdii *Paralely a diverzity talianskej a slovenskej memoárovej literatúry s témou šoa* autori vyčerpávajúco pomenúvajú spoločenské fakty a faktory, následne približujú skúmanú tvorbu, aby ju po dôkladnej analýze zaradili do kontextu vnútro-literárnych a medziliterárnych vzťahov. Sústredia sa najmä na interpretácie memoárov Prima Leviho a Lea Kohúta (aj v spektre ich estetickéj hodnoty), ale dávajú nahliadnuť aj do ďalších diel talianskej a slovenskej proveniencie s danou tematikou.

Z primárne translačného hľadiska prispieva k zrejmovaniu slovensko-maďarských komunikačných paralel kapitola Anity Huťkovej *Lingvistické diverzity a paralely slovenčiny a maďarčiny z aspektu translatológie*. Na pozadí šiestich diel (beletrie) maďarskej proveniencie a ich slo-

venských prekladov, ako aj vopred stanovenej metodiky – analyzovania lingvistických javov cez tzv. translačné úkony, autorka opisuje a vysvetľuje povinné a fakultatívne prekladateľské riešenia. Zameriava sa iba na štyri vybrané typy (lexikálne spájanie a rozdelenie významov, premiestnenie a zmenu významov), pričom sa v ďalšej (pod)typológii pôvodnej klasifikácie K. Klaudyovej pridrižiava len orientačne a ponúka novú stratifikáciu, charakteristickú pre prekladateľský smer z maďarčiny do slovenčiny.

Do oblasti slovensko-maďarského bilingvizmu zaciľil svoj výskum Ladislav György. V rozsiahlej štúdií *Slovenčina v kontexte slovensko-maďarského bilingvizmu* analyzuje hovorenú podobu jazyka istej komunity v širšom regionálnom a sociálnom kontexte, pristavuje sa aj pri vybraných špecifických javoch, napr. pri prenášaní a vypožičiavaní jazykových jednotiek, pri interlingválnom a intralingválnom prepínaní a miešaní kódov, pomenúva javy transferencie, odchýlky od spisovnej normy slovenského jazyka na všetkých rovinách apod. V práci uplatňuje sociolingvistický prístup, ktorý – ako píše – „chápe vznik, celkový vývin a samotnú realizáciu bežného hovoreného prejavu komplexne v jednote komunikačnej, sociálnej a jazykovej zložky, umožňujúc tým zvýrazniť a zviditeľniť sociálno-komunikačný charakter jazyka.“

Monografiu uzatvára kapitola Evy Čulenovej *Slovenčina v kontaktoch a spôsoby jej osvojovania*, ktorá sa sústreďí na problematiku osvojovania si slovenčiny u cudzincov. Záverečná štúdia prezentuje výsledky niekoľkoročnej autorkinej práce so zahraničnými študentmi, ozrejmuje preferované didakticko-metodické postupy, ale aj logistické a manažérske „zručnosti a nutnosti“ učiteľskej práce. Tematicky široká oblasť je prehľadne usporiadaná v jednotlivých podkapitolách.

Autorský kolektív z oddelenia prekladateľstva a tlmočníctva Katedry slovenského

jazyka a literatúry Fakulty humanitných vied v spolupráci s Katedrou politológie Fakulty politických vied a medzinárodných vzťahov Univerzity Mateja Bela, položil na stôl vedecky pestrú a dôležitú publikáciu.

Zaujímavá monografia oslovuje čitateľa oživením témy kultúrnej blízkosti a vzdialenosti krajín južnej Európy a Slovenska. Medzikultúrna komunikácia sa tu realizuje v najširšom význame slova. Diverzity a paralely sa stávajú zdrojom spoznania vzdialeného, cudzieho a nepoznaného, čo prispieva k akceptovaniu inonárodných kultúrnych elementov a špecifik. Tým sa zároveň podporuje kultúrny rast národa, ktorý sa nebojí konfrontovať „svoje“ s „cudzím“. Hľadanie paralel a pomenovanie diverzít je súčasťou zvyšovania sebapoznania národa. Národ, ktorý pozná svoje hodnoty, históriu a váži si kultúru, sa v čase „stierania hraníc“ nemusí obávať straty vlastnej identity.

Zoltán Németh



Janka Klincková: *Verbálna komunikácia z pohľadu lingvist(i)ky*. Fakulta humanitných vied UMB: Banská Bystrica 2008. 155 s. ISBN 978-80-8083-626-9

Etablovaná syntaktička a sociolingvistka doc. PhDr. Janka Klincková, PhD. sa už niekoľko rokov venuje problematike jazykovej interakcie v špecifickom prostredí, osobitostiam manažérskej komunikácie i verbálnemu a neverbálnemu prejavu vo všeobecnosti. Odborníci, laici, kolegovia i študenti preto s očakávaním siahajú po autorkinej monografii sústredenej (výhradne) do okruhu problematiky o verbálnej komunikácii.

Publikácia je koncipovaná do šiestich nosných kapitol, ukončených krátkou úvahou o budúcnosti a perspektívach verbálnej komunikácie. Osobitnú prílohu tvorí užito-

čný slovník použitých pojmov a bohatý zoznam bibliografických odkazov, ktorý svedčí nielen o autorkinej pripravenosti vypovedať o danej téme s patričným nadhľadom, ale predstavuje výborný sumár potenciálnych zdrojov pre štúdiá a ďalšie spracovanie tejto tematiky – napr. pre doktorandov a pod.

Slovná hračka v názve [...] z *pohľadu lingvist(i)ky* dáva tušiť, že autorka si od témy zachová i nezachová odstup, že tu nájdeme všetky fakty, staršie i novšie teórie, avšak nastolenú problematiku skúsená didaktička podáva prístupným, prehľadným, miestami až učebnicovým spôsobom. Objektom výskumu sa stala formálna, pracovná komunikácia, pričom efektívne využitie jazyka v procese dorozumievania v danej sfére autorka vníma ako súčasť sociálnych kompetencií, spolu so schopnosťou tímovej spolupráce, zvládania konfliktov a pod.

Pragmatická koncepcia práce sa odzrkadľuje aj v postupnom rozvetvovaní ponúkaných informácií v jednotlivých kapitolách, a to od základných postulátov – ako sú komunikačné ciele, funkcie, kanály, modely atď., cez osobitosti verbálnej komunikácie na pozadí diskurzu, metakomunikácie, verbálnej manipulácie a jazykovej obrany, až k osobitým, konkrétnym a jedinečným javom ústiacim do tzv. „mäkkých“ komunikačných zručností (počúvanie, zlozvyky, kladenie otázok, odpovede, rozhovor, presvedčanie a pod.), všetko starostlivo dokladované názornými príkladmi. Tematické jadro uzatvára v súčasnosti často skloňovaná podtéma o prezentácii a prezentačných zručnostiach.

Na tomto mieste musíme konštatovať, že práve uvedené prepojenie vedkyne a praktickej pedagogičky je v predkladanej práci mimoriadne sympatické a obojstranne užitočné. J. Klincková nepodáva dokonalé návody na verbálne postoje v komunikačných situáciách, ale poukazuje na možnosti „manažovania slova“, na potenciál, ktorý sa v komunikačnom priestore ponúka každé-

mu jej účastníkovi, expedientovi i participantovi.

Už teraz sa tešíme na ďalšiu pripravovanú monografiu z pera autorky – o neverbálnej komunikácii!

Anita Hut'ková



Christoph Hein: *Weiskerns Nachlass*, Frankfurt a. M., Suhrkamp Verlag, 2011, 319 S.

Nein, das Flugzeug wird nicht abstürzen. Rüdiger Stolzenburg (59) wird in Basel ankommen, wo er einen schlecht bezahlten Vortrag an der Kunsthochschule halten wird. Am Flughafen muss er noch die Information abwarten, ob der Institutsdirektor die Taxikosten übernehmen wird. Er selbst kann sich ein Taxi in Basel kaum leisten, denn finanziell und auch in jeder anderen Hinsicht befindet sich der Uni-Dozent in einer Krise.

Nach zwei schwächeren Romanen, „In seiner frühen Kindheit ein Garten“ (2005) und „Frau Paula Trousseau“ (2007) beweist Hein mit dem neuen Roman „Weiskerns Nachlass“ (2011), dass er wieder in guter schriftstellerischer Form ist. Der Leser erkennt den alten, guten Christoph Hein wieder, der mit knapper, präziser Sprache Figuren zeichnet, die überzeugen. Die triste Stimmung aus „Frau Paula Trousseau“ ist auch verflogen, das neue Buch ist eine Satire auf die Geisteswissenschaften im Bologna-Prozess und zugleich eine kritische Betrachtung der gesellschaftlichen Polarisierung in Zeiten der Wirtschaftskrise.

Der Protagonist des Romans, Stolzenburg, ist Dozent an der Universität Leipzig, wo er seit 14 Jahren eine halbe Stelle am Kulturwissenschaftlichen Institut innehat. Eine vom Finanzamt berechnete Steuernachzahlung bringt Stolzenburg in eine ernste finanzielle Lage, aus der ihm teilweise ein junger Finanzfachmann heraushilft. Der

alternde Dozent muss erleben, wie sich sein junger Helfer in wenigen Stunden vor dem Computer eine goldene Nase verdient. In allen Pressebesprechungen des Romans wird die Kurzbeschreibung aus dem Buchcover übernommen, die den Protagonisten treffend als „prototypisches Mitglied des akademischen Prekariats“ bezeichnet: sehr gebildet und nur ein wenig über der in Deutschland gesetzten Armutsgrenze lebend. Die deutschen Universitäten sind auf Sparkurs. Der Bologna-Prozess hat Umstrukturierungen zu Folge, in denen traditionelle geisteswissenschaftliche Fächer durch neue, schwerdefinierbare Modefächer ersetzt und vor allem Stellen abgebaut werden. Germanistik ist an Stolzenburgs Institut bereits gestrichen, die Kulturwissenschaften – Stolzenburgs Unterrichtsfach – kämpfen um das Überleben. Der mittelmäßige und korrupte Konkurrent Stolzenburgs, Krupfer, ist durch sein Fach abgesichert, das im Kommen ist: Kommunikative Theorie, das Stolzenburg mit dem Wort „Geschwätz“ quittiert. Doch das Buch wäre kein Christoph Hein-Roman, wenn sich der Leser mit Stolzenburg identifizieren könnte. Stolzenburg ist einerseits in bedrängter Lage, andererseits neigt er zur Arroganz, Überheblichkeit und sexistischen Urteilen über das andere Geschlecht. Das Altern wird für ihn zunehmend zum empfindlichen Problem. Stolzenburg, der sich bisher ironisch als „bindungsunfähig“ definierte – „bindungsunfähig, aber bettfähig“, wie seine Geliebte kommentierte – möchte eine feste Beziehung mit einer ihm (ausnahmsweise) bildungsmäßig nicht unterlegenen Frau. Doch Henriette ist nach zwei misslungenen Ehen „beziehungs geschädigt“: „Männer werden geboren, um Frauen unglücklich zu machen, und genau deswegen gehe ich ihnen aus dem Weg.“ Die Rettung in eine feste Beziehung wird für Stolzenburg nicht klappen, genauso wenig wie sein jahrelang geführtes Forschungsprojekt, Weiskerns Nachlass herauszugeben.

Um den Nachlass Friedrich Wilhelm Weiskerns – eines Schauspielers, Topographen und Librettisten von Mozart – baut Hein einen Kriminalplot in die Handlung des Romans ein, was der Spannungserzeugung dient. Der Titel suggeriert bei Hein oft das eigentliche Thema des Romans, sein Zentrum. Es ist das Scheitern der letzten, rein idealistischen Begeisterung der Hauptfigur für den vergessenen Librettisten Mozarts. Eine schöne, gut edierte Buchausgabe sollte Stolzenburgs Nachlass sein. Der Erzähler kommentiert bei Hein nicht, eine Metaebene wird in den bildlichen Motiven geschaffen. Das wiederkehrende Motiv ist der Flug, genauer gesagt: der Propeller des Flugzeugs, der sich in Stolzenburgs Vision am Anfang des Romans nicht mehr bewegt – eine Täuschung, die Stolzenburgs Beklemmung und Todesangst zum Ausdruck bringt. Es ist das bunte Kinderspielzeug – ein kleiner Windpropeller – den Stolzenburg aufhebt und auf den Balkon stellt, der dann aber im herbstlichen Matsch zertreten auf dem Weg liegt. Und am Ende des Romans erneut der Flug: der Propeller setzt aus, aber diesmal erfasst Stolzenburg nicht nur Angst, sondern auch Erleichterung, dass es zu Ende geht. Was ist aus der Leichtigkeit geworden, aus freien, begeisterten Gedanken? Er war nicht immer so gewesen. Er war einer der beliebtesten und engagiertesten Dozenten. Das Hochschulsystem hat ihn zermürbt, andererseits hat er nichts unternommen, um einen anderen Berufsweg einzuschlagen. Er ist insofern ein Produkt des Systems, da er jede Lösung vom Staat erwartet. Seine Seminare erlebt Stolzenburg so: „Es gibt kein Leuchten und kein Licht, keine Idee, keinen Geistesblitz, keine Erkenntnis, weder bei ihm noch bei den Studenten. In den zwei Stunden taucht kein einziger Gedanke auf, der, wie unausgegoren auch immer, es wert wäre, entfaltet oder aufgeschrieben zu werden.“ Die Studenten sind desinteressiert und suchen auf allen erdenklichen Wegen,

gute Noten zu erschleichen: sei es durch Plagiate, Bestechungsversuche oder Sex-Angebote. Der Stolzenburg am meisten ärgende Student, Hollert, bietet ihm für ein gutes Examen 25 Tausend Euro an. Hollert hat auch über seinen reichen Onkel, einen Sammler, die Möglichkeit, Stolzenburg Zutritt zu Autogrammen von Weiskern zu verschaffen. Der Dozent schwankt zwischen Hass, Neid, Versuchung und Bewunderung für die Leichtigkeit der Reichen. Er wird das Angebot nicht annehmen, dafür ist er zu sehr aus der alten Schule, in der ethische Bedenken ernst genommen werden. Der sprechende Name bezeugt diese Qualität. Die Hasstiraden Stolzenburgs entbehren nicht einer echten Komik. Den Dozenten plagen im Roman noch andere Sorgen, z.B. eine ihn verfolgende, gewalttätige Mädchengang, doch die größte ist, dass es enger und einsamer um ihn wird. Der Flug ist keine Befreiung, er geht langsam nach unten. Hein gelang mit dem Roman eine kritische, aber – dank mancher grotesker Überzeichnung – nicht deprimierende Schilderung unserer Gegenwart.

Ewa Matkowska



Wielki Słownik Polsko-Niemiecki. Wielki Słownik Niemiecko-Polski. Józef Wiktorowicz, Agnieszka Frączek (red.), Wydawnictwo naukowe PWN, Warszawa 2008–2010.

Wielki Słownik Polsko-Niemiecki i *Niemiecko-Polski* Wydawnictwa Naukowego PWN jest pierwszym słownikiem o objętości 500 tys. haseł na polskim rynku od 30 lat. Słownik powstał na zupełnie innych zasadach, niż słowniki dotychczasowe. O ile dotąd, pisząc słownik, wykorzystywano słowniki aktualnie dostępne na rynku, to pisząc *Wielki Słownik Polsko-Niemiecki* i *Niemiecko-Polski* kierowano się przede

wszystkim uzusem językowym, zarówno w oparciu o korpusy elektroniczne dostępne dla języka polskiego i niemieckiego, jak i opinie rodzimych użytkowników języka. Efekt okazał się być niezwykle udany. O ile dotychczas, sięgając do słownika, można było oczekiwać głównie skodyfikowanego tam słownictwa oficjalnego, a wychodząc na ulicę słyszało się już język zupełnie inny, to *Wielki Słownik* jest również „językiem ulicy” – językiem mediów, prasy, literatury itp. – uwzględniającym jednak w dużej mierze także wyrażenia potoczne i - dzięki swemu autentyzmowi – stanowi wiernie odbicie uzusu językowego Polski oraz krajów niemieckojęzycznych. Słownik ten stanowi równocześnie indyktor rozwoju współczesnego języka niemieckiego i polskiego, zmierzającego ku większemu uwzględnieniu potoczności oraz zawężeniu się granicy pomiędzy językiem oficjalnym, a potocznym.

Największym atutem *Wielkiego Słownika* jest jego aktualność, polegająca nie tylko na uwzględnieniu leksykalizacji najnowszych współcześnie spotykanych zjawisk, lecz także nowych znaczeń słów używanych dotychczas. Zwraca uwagę zupełnie inny wybór haseł, niż w słowniku Jana Pipreka i Juliusza Ippoldta, uwzględniających, obok słów języka oficjalnego, również wszelkie wyrażenia dnia codziennego, z potocznej, niedbałej, a nawet wulgarnej warstwy stylistycznej, opatrzone stosownymi kwalifikatorami i wyjaśnieniami znaczeń. Dla *Wielkiego Słownika* nie ma językowego tabu, czytelnik odnajdzie w nim otaczający go świat, znany nie tylko z bibliotek, szkół czy teatru. Uderzająca wprost autentyczność *Wielkiego Słownika* przystaje do rozwoju społecznego ostatnich dziesięcioleci, przeciwstawiając się „koturnowości” epoki poprzedniej. Definicje haseł rodem z tej ostatniej zostały merytorycznie „wyprostowane” oraz podane w sposób dla nas naturalny i komunikatywny. *Wielki Słownik* zawiera zwroty rzeczywiście używane, nie

tylko oficjalne, stylistycznie upiękkszane czy wybrane. Hasła sprzed roku 1989 opatrzone kwalifikatorem „Hist.”.

Wiąże się to również z faktem, że *Wielki Słownik* nie unika haseł kłopotliwych i „niewygodnych” dla tłumacza, jak np. *widzimisie, mieć coś na podorędziu, nieklamany* oraz z trafnością ekwiwalentów niemieckich. Widać tu ogromne doświadczenie autorów i redaktorów dzieła, a także duży wkład pracy rodzimych użytkowników języka z Austrii, Szwajcarii oraz różnych części Niemiec, którzy zadowalają się nie tylko uwzględnieniem dotychczasowej leksyki oficjalnej, lecz także aktywnie poszukują leksykalizacji nowych. Ciepłe przyjęcie *Wielkiego Słownika* w prasie jest więc zupełnie nieprzypadkowe. Spośród aktualnych wyrażenń odnajdziemy w nim np. *rachmistrz, plomba, becikowe*, zatwierdzone znaki towarowe jak np. *Tipp-Ex*; spośród potocznych np. *korki* (tj. ‘korepeytycje’), *odfajkować*, spośród najnowszych zapożyczeń np. *jacuzzi, czy baner*. Swoją język w *Wielkim Słowniku* odnaleźć może także młodzież, por. np. hasła *ful-wypas, czy bajer*. Zasygnalizowano też jedynie kontekstowe występowanie niektórych haseł – np. *bagaż – bagaż doświadczeń* – lub ich poszczególnych znaczeń oraz duży zestaw wyrażenń i zwrotów.

Wszelkie informacje hasłowe zostały, przy wykorzystaniu najnowszych edytorów, w perfekcyjny sposób uporządkowane, poszczególne polisemy danego hasła umieszczono w układzie gniazdowym, homonimy zaś jako rozpoczynające się od nowej linii hasła odrębne. Wszystkie warianty znaczeniowe opatrzone eksplikacją znaczenia, które nie są kilkuliniowymi definicjami encyklopedycznymi, lecz jedynie hasłowo zwracają uwagę użytkowników na znaczenie, o które w danym hasle chodzi. Układ w obrębie poszczególnych haseł jest „intuicyjny”, wszelkie potrzebne informacje można znaleźć tam, gdzie się ich spo-

dziewamy. Słownik również znakomicie ujmuje polsko-niemieckie konwergencje i dywergencje leksykalne, tak ważne dla uczących się języka. W części polsko-niemieckiej odnajdziemy m. in. nie mniej ważny spis polsko-niemieckich tautonimów, szczególnie istotny dla uczniów początkujących, którzy w ten sposób mogą szybko zorientować się co do międzyjęzykowych podobieństw w obrębie leksyki. W części niemiecko-polskiej zamieszczono ‘Zarys gramatyki języka niemieckiego’, niemieckie czasowniki mocne i nieregularne, nowe zasady niemieckiej pisowni, a także wzory korespondencji prywatnej i biznesowej. Ciekawostką jest też spis polskich imion wraz z ich niemieckimi odpowiednikami, nazw stałych i ruchomych świąt używanych w obu językach oraz znaków zodiaku.

Wielki Słownik Polsko-Niemiecki i Niemiecko-Polski Wydawnictwa Naukowego PWN można uznać za niezwykle udaną kolejną generację *Wielkiego Słownika Polsko-Niemieckiego i Niemiecko-Polskiego* Jana Pipreka i Juliusza Ippoldta, długo oczekiwana, lecz z tym większą satysfakcją przyjętą przez niemiecką i polską społeczność językową. Jego aktualność, autentyczność oraz fachowość przesądzą o powodzeniu, jakie zyskuje on pośród coraz szerszych rzesz użytkowników obu języków. Można z całym przekonaniem powiedzieć, że oczekiwania uczniów i studentów co do tej wersji całkowicie się spełniły.

Janusz Stopyra



A. Wzorek: *Świat opowiadań Stanisława Rogali*. Kieleckie Towarzystwo Naukowe, Kielce 2011, ss. 159.

Praca Anny Wzorek nosi tytuł *Świat opowiadań Stanisława Rogali* i ukazała się nakładem Kieleckiego Towarzystwa Naukowego.

W uwagach wstępnych autorka naszkicowała życiorys oraz twórczy dorobek pisarza. Trzeba przyznać, że jest to dorobek imponujący: 10 tomów poezji, 8 powieści, 7 zbiorów opowiadań, 9 książek o charakterze naukowym. Do tego należy jeszcze dodać blisko 70 rozpraw, szkiców i wypowiedzi naukowych, dziesiątki recenzji współczesnej poezji i prozy, setki innych wypowiedzi drukowanych zarówno w periodykach naukowych, jak i w prasie codziennej, regionalnej i ogólnopolskiej. Nic więc dziwnego, że nazwisko Stanisława Rogali i jego twórczość prezentują wszystkie najnowsze słowniki i przewodniki bibliograficzne. Autorka wymienia również w uwagach wstępnych spory katalog tekstów krytycznoliterackich omawiających tę twórczość.

Główny akcent badawczy został położony na małych formach narracyjnych Rogali. Punktem wyjścia dla prezentowanych dociekań, jak pisze autorka, stały się jej wcześniejsze wypowiedzi na temat tych opowiadań, w przedstawionej książce jednak zdecydowanie poszerzone, uzupełnione i na nowo zredagowane. Zaznacza również, że jej praca nie obejmuje wszystkich bez wyjątku zjawisk obecnych w tej miniaturowej prozie, pragnie jedynie, aby w centrum jej uwag znalazły się tylko najważniejsze, najbardziej typowe problemy dla krótkich form narracyjnych, dla opowiadań właśnie, i to w bardzo zawężonym wyborze.

Praca składa się z czterech pokaźnych rozdziałów, zatytułowanych: *Przegląd krótkich form narracyjnych Stanisława Rogali*, *Postacie mężczyzn*, *Postacie kobiet* i rozdział ostatni

O autocenzurze w zbiorze „Gdzie jest Siwobrody?” oraz w „Zgrai”. Na końcu tych rozdziałów znajdujemy teksty: *Zamiast zakończenia*, *Rozmowa z pisarzem Stanisławem Rogalą*, *Bibliografia* oraz *Indeks nazwisk*.

Z obowiązku recenzenta wypadnie najkrócej naszkicować zasadniczą tematykę

tych rozdziałów, a w pierwszym rzędzie odpowiedzieć na pytanie, jakie zbiory opowiadań Rogali wybrała sobie autorka za przedmiot interpretacyjnych penetracji. Wymienia cztery tytuły następujących zbiorów: *Ucieczki* (1984), *Gdzie jest Siwobrody?* (1993), *Marcowy śnieg* (1997) oraz *Ktoś taki jak ty* (1994). Ten ostatni tom adresowany jest do młodego czytelnika, Anna Wzorek omawia go na końcu, więc i ja podejmuję ten podział chcąc wiernie oddać sugestie badaczki.

Anna Wzorek pisze, że trzy pierwsze zbiory opowiadań układają się w pewną charakterystyczną całość. Posiadają bowiem wspólną czasoprzestrzeń, są sobie bliskie ze względu na ich „kieleckość”, ich akcja (z wyjątkiem tytułowego *Marcowego śniegu*, który przenosi czytelnika na Lubelszczyznę) rozgrywa się w Kielecczyźnie, mają wyraźny związek z biografią autora. Ale rozpatrując już od strony tematycznej – opowiadania te posiadają własną specyfikę, własny krąg konfliktów i zagadnień, a wreszcie sobie tylko właściwych bohaterów.

Sporo uwagi poświęciła opowiadaniom zebranych w tomie *Ucieczki*. Ich akcje można umiejscowić na kieleckim Dolnym SzydłóWKu, w latach pięćdziesiątych i sześćdziesiątych, w dobie intensywnej urbanizacji miasta na tym obszarze. Nowe bloki mieszkalne nie tylko burzyły zielone oazy przedmieścia, co przede wszystkim burzyły dotychczasowy porządek i układy społeczne, burzyły atmosferę swojskości i często były powodem konfliktów. Przykładem tego może być opowiadanie *Obcy*. Narrator opowiada w nim historię chłopca, Rynia, który podkopał się pod dźwig i uszkodził maszynę budowlaną, gdyż była ona przyczyną śmierci jego gołębi, a teraz odsiaduje w zakładzie poprawczym dwuletni wyrok.

Opowiadania z drugiego tomu *Gdzie jest Siwobrody?* mają już inny koloryt. Nie ma tam obrony zielonego przedmieścia, na któ-

re rozsypano teraz pudełka bloków. Autor zajmuje się opisem mieszkańców tych osiedli, w pewnym sensie wybranej intelektualnej elity, co nie przeszkadza mu tu i tam nakreślić ich sylwetki w karykaturalnych przerysowaniach. Tak jest z Siwobrodym, tak jest z Przybyszem i Szczurem, tak jest z rzeźbiarzem Jurusiem oraz z innymi postaciami. Ukryte szyderstwo, pisze Anna Wzorek, nieprzypadkowo wpisane w strategię narracyjną utworów o Siwobrodym i jego towarzyszach, pozwoliło pisarzowi podjąć rozrachunek z postawami pokolenia zetempowców. Środowisko literatów i artystów (właściwie pseudoliteratów i pseudoartystów) zaprezentowane w tym tomie, odznaczało się bezideowością, twórczym marazmem, brakiem wyższych etycznych wartości. Ich dążenia skierowane są w jednym kierunku – do walki o przywileje i stanowiska, bo drzemała w nich „lisia czujność, podejrzliwość, donosicielstwo”. Zbiór opowiadań *Gdzie jest Siwobrody?* jest literackim rozrachunkiem Rogali z pokoleniem uwikłanym w protekcję, partyjne awanse społeczne, w niektóre rehabilitacje ostatnich lat. Opowiadania te dotyczą nie tylko Kielecczyny, mają szerszą ogólnopolską wymowę.

Kolejny zbiór *Marcowy śnieg* jest zapisem historycznych fascynacji pisarza. Składa się z siedmiu utworów. Ich akcja rozgrywa się w latach 1915–1968, począwszy od potyczki walk legionowych, aż po skomplikowane losy Polaków po ostatniej wojnie: wywózka na Syberię (*Strażniczka*), kolektywizacja wsi (*Powrót*) czy opisana w opowiadaniu tytułowym zmagania młodzieży akademickiej walka o wolną i inną Polskę.

I wreszcie ostatni tom opowiadań adresowanych do młodego czytelnika *Ktoś taki jak ty* rejestruje szeroką gamę problemów, takich jak rozbitcie rodzin, śmierć bliskich, ale główny akcent jest w tych tekstach położony raczej na trudnym wyrastaniu

z dzieciństwa. W zakończeniu tego rozdziału autorka stwierdza, że Stanisław Rogala, postrzegany w początkowej fazie swojej twórczości jako „kronikarz chłopskiego losu”, nie zatrzymuje się na etapie tematyki wiejskiej, bo nieustannie wzbogaca swoją twórczość i prezentuje postaci z innych środowisk, wpisując losy bohaterów w ważne wydarzenia dziejowe.

Dwa następne rozdziały (*Postacie mężczyzn, Postacie kobiet*) ukierunkowane są na poszukiwania wybranych typów charakterów. Autorka stwierdza, że postacie męskie u Rogali są zawsze usytuowane na pierwszym planie i cieszą się zdecydowanie większym zainteresowaniem autora niż postacie kobiece. I co jest ciekawe, że niemal wszyscy bohaterowie nie noszą imion czy nazwisk, ale przezwiska lub pseudonimy, jakie zawsze wypływają z bezpośredniej charakterystyki osoby, z jej zachowania z wewnętrznych przeżyć. Choć nie tylko. Wiele postaci z tej prozy jest wzorowanych na autentycznych osobach, niektóre noszą cechy samego autora, jego przyjaciół bądź ludzi, z którymi autor zetknął się w życiu zawodowym. Rozdział ten kończy podsumowanie, że postacie męskie można tu podzielić na trzy grupy: „kolegów z boiska, twórców nieudaczników oraz bohaterów uwikłanych w historię”.

Rozdział *Postacie kobiet* liczy sobie dziesięć stron (podobnie jak poprzedni) i stanowi próbę ustalenia charakterystycznych typów kobiecych. Autorka stwierdza, że niemal w równej mierze Stanisław Rogala kreśli portrety bohaterek według wzorców tradycyjnych, jak i nowoczesnych. Znajdujemy w tych tekstach zarówno typ kobiety będącej nosicielką takich cech, jak patriotyzm, emocjonalność, wrażliwość, skłonność do poświęcenia się dla innych, kobiety o dużym ładunku odwagi w walce z przeciwnościami. Lecz są tam również typy kobiety „nowej” – młodej, atrakcyjnej fizycznie, emanującej seksualnością, przekładającej swobodne

związki z mężczyznami nad małżeństwo, lekceważące normy obyczajowe i odrzucające dotychczasowe wzorce kulturowe.

I wreszcie rozdział ostatni *O autocenzurze w zbiorze „Gdzie jest Siwobrody?”*. Autorka przypomina, że opowiadania z tego zbioru prawie wszystkie powstawały pod wpływem sytuacji rzeczywistych. Opowiadania te poprzedza nawet wymowny apel autora „Wskazane jest doszukiwanie się i identyfikacja sytuacji i postaci literackich z sytuacjami i postaciami rzeczywistymi”. Oczywiście, autor nie ułatwiał tej identyfikacji. I nie o to chodziło. Zresztą co musi być powiedziane na tym miejscu, Siwobrody jest symbolem ludowego działacza, który przyrósł do stołka, siedzi na nim dobrze, chce „pokazać” co potrafi. Wyposażył go autor w symbolikę pokolenia działaczy partyjnych, tak go „oprawił” w ramy ironii i groteski, że pozostał nierozpoznawalny jako konkretna osoba, ale rozpoznawalny wyłącznie w wielkim katalogu działaczy politycznych – dla nich właśnie Rogala wystosował apel o „doszukiwaniu się identyfikacji”. Zabieg ten, w połączeniu z treściami o znaczeniu społecznym, dodaje tym utworom wymowy szerszej, wpisuje je w topografię rozrachunkowej literatury ogólnopolskiej.

Łączenie postaci z jakąś konkretną osobą, zwłaszcza osobą ze środowiska artystycznego zaprzecza sam autor. W zamieszczonej *Rozmowie z pisarzem Stanisławem Rogalą* stwierdził on: „opowiadanie o Siwobrodym i jego kumplach nie są opowieścią o środowisku artystycznym [...] Opowiadania spod znaku Siwobrodego są o zagubionych ludziach i podłości tamtych czasów”

Praca Anny Wzorek *Świat opowiadań Stanisława Rogali* podejmuje tematykę trudną i szeroką. Trudną, bo musiała poddać tę prozę dokładnej analizie krytycznoliterackiej, a wiadomo przecież, że do każdego odrębnego tematu, do każdego charakteru występującej postaci trzeba zastosować

odrębne klucze interpretacyjne. A szeroką dlatego, że na tym polu badawczym nie była wyłącznie sama. Miała już przed sobą wcale a wcale pokaźne grono krytyków, często profesorów uniwersytetów, którzy „opieczętowni” tę twórczość swoimi uwagami. I po ten rozległy materiał trzeba było sięgnąć. Uporządkować metodologicznie, dokonać selekcji, zaprowadzić hierarchię przydatności, czy nawet poddać pewnej demystyfikacji.

Anna Wzorek postawiła sobie zadanie bardzo ambitne, do którego zresztą przygotowywała się długo. Od kilku lat zbierała materiały dotyczące twórczości Stanisława Rogali, systematyzowała obszerny zakres tematyczny, opublikowała w międzyczasie szereg studiów, które następnie wkomponowała w niniejszą pracę. W przypisach (naliczyłem ich aż 155, w tym około 130 przypisów odwołujących się do prac innych autorów, zajmujących się tą twórczością), gdy je tylko z uwagą prześledzić, widać dopiero trudne, szerokie pole badawczej perspektywy, dotyczącej głównie teorii literatury, historii Polski oraz najnowszych publikacji z pogranicza polityki, czy zagadnień społecznych. I chociaż o twórczości Rogali pisało wielu badaczy – przypomnę tutaj nazwiska takie jak – Leszek Bugajski, Janusz Detka, Zbigniew W. Fronczek, Marek Kątny, Jan Bolesław Ożóg, Jan Paclawski, Józef Rurawski, Leszek Żuliński – to przecież pozostaje jeszcze sporo problemów zawsze nieopracowanych lub niedopracowanych. Właśnie te problemy wypełnia praca *Świat opowiadań Stanisława Rogali*, wypełnia i poszerza, systematyzuje osiągnięcia innych badaczy, wzbogaca o nowe ustalenia, o nową interpretację.

Ponadto praca Anny Wzorek *Świat opowiadań Stanisława Rogali* wpisuje tę twórczość w ogólne dziedzictwo literatury polskiej. Zaraz jednak dopowiadam, że książka ta, to przede wszystkim odbita twarz naszego regionu. Powinni sięgnąć po nią studenci

polonistyki, jak również nauczyciele szkół ponadgimnazjalnych.

Bonifacy Miqzek



Arsen Djurović / Eva Matthes (Hg.): *Freund- und Feindbilder in Schulbüchern. Concepts of Friends and Enemies in Schoolbooks*. Verlag Julius Klinkhardt, Bad Heilbrunn 2010, 327 S.

Der Sammelband von Arsen Djurović und Eva Matthes enthält eine Reihe von interessanten Beiträgen, die Aufschluss darüber geben, wie und in welchem Maße die Freund- und Feindbilder in Schulbüchern (für die Fächer Geschichte, Geographie, Sozialkunde usw.) dargestellt und vermittelt werden. Die untersuchten Lehrbücher wurden in unterschiedlichen geschichtlichen Perioden und in heterogenen Kulturkreisen herausgegeben, wodurch diese Problematik facettenreich erörtert werden konnte. Das Buch besteht aus 8 Themenkreisen. Die darin enthaltenen Artikel sind Ergebnis der Tagung der Internationalen Gesellschaft für historische und systematische Schulbuchforschung, die im Jahre 2009 in Belgrad veranstaltet wurde.

Der erste Themenkreis beinhaltet vorwiegend theoretische Reflexionen der Forscher über das Wesen der Freund- und Feindbilder. Max Liedtke (*Zur Entstehung von Feind- und Feindbildern am Beispiel des deutschsprachigen Schulbuchs. Historische Darstellung und evolutionstheoretische Hintergründe*) zeigt auf, wie die Freund- und Feindbilder konstruiert und neben den Bildungsinhalten mitgeliefert werden. Ausgangspunkt seiner Überlegungen ist die Behandlung des Themas ‚Krieg‘, das in den deutschsprachigen Lehrwerken für allgemein bildende Schulen im Zeitraum von etwa 1700 bis 2005 immer präsent war.

Peter Menck (*Enemies and Their Place in Textbooks – Some Remarks from the Point of View of Curriculum Theory*) geht unter Berücksichtigung der Lehrplentheorie davon aus, dass die Feindbilder im Unterricht unentbehrlich sind und ihren festen Platz in Schulbüchern finden sollten. Außerdem schlägt er eine Strategie vor, mit deren Hilfe man mit diesem Phänomen konstruktiv umgehen kann.

Im zweiten Themenkreis werden Geschichtslehrbücher und österreichische Schulbücher aus der Zeit des Nationalsozialismus einer weiteren Analyse unterzogen. Christian Vorein (*Von ‚nordischen Herren‘ und ‚slawischen Untertanen‘ – Textstrategien zur Etablierung von Freund- und Feindbildern in Geschichtslehrbüchern der NS-Zeit*) behandelt ausgewählte Techniken, die das totalitäre System verwendete, um die Schüler für sich zu gewinnen, von seinen Werten zu überzeugen sowie die Eigengruppe (Germanen) von der Fremdgruppe (Slawen) abzugrenzen.

Susanne Blumesberger (*Welche Wahrscheinlichkeit für das Vorhandensein eines jüdischen Merkmals ... ? Feindbilder in österreichischen Schulbüchern während der Zeit des Nationalsozialismus*) exemplifiziert, wie stark die Inhalte von Schulbüchern durch NS-Ideologie geprägt waren, was in erster Linie darauf abzielte, die Lernenden bereits von klein auf mit dem nationalsozialistischen Gedankengut vertraut zu machen.

Im dritten Themenkreis vergleicht Elke Urban (*Freund- und Feindbilder in Rechenbüchern der NS-Zeit und der DDR*) Mathematikbücher miteinander, die in beiden deutschen Diktaturen, im Nationalsozialismus und im DDR-Sozialismus, in den Schulen eingesetzt wurden. Gegenstand des Vergleichs sind die Rechenaufgaben, die die Schüler zum Hass erziehen sollten. Die Feindbilder, die die ideologische Weltanschauung bestimmen sollen, wurden da-

durch verfestigt und gehörten notwendig zu deren Inhalt.

Eva Matthes (*Freund- und Feindbilder in Fibeln und Staatsbürgerkundebüchern der DDR*) und Alexandra Budke (*Freund- und Feindbilder in Geographieschulbüchern der DDR*) weisen darauf hin, wie das damalige politische System den Schülern durch Texte und Bilder seine Ideologie und Werte beizubringen versuchte. Bemerkenswert sind dabei die Reaktionen der Lehrer und Schüler, die mit der Freund- und Feinddichotomie direkt konfrontiert wurden.

Der nächste Themenkreis ist am umfangreichsten. Die Autoren gehen der Frage nach, ob und gegebenenfalls welche Freund- und Feindbilder in serbischen Schulbüchern vorhanden sind. Arsen Djurović (*The Presentation of Germany and Austro-Hungary in History Textbooks in the Kingdom of Serbia at the End of the 19th Century*) und Alexandra Ilić (*'We and the Others' in Textbooks for Elementary Schools in Serbia at the End of the 19th and the Beginning of the 20th Century*) untersuchen die Lehrbücher, die von 1878 bis 1918 in den Schulen in Gebrauch waren, während Ljiljana Stankov (*Friends and Enemies – Their Presentation in Textbooks and Educational Programmes in Teacher Training Colleges in The Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes – Yugoslavia (1918–1941)*) den Zeitraum von 1918 bis 1941 analysiert. Entscheidend ist jeweils die Frage, wie das serbische Volk in Bildungsinhalten dargestellt wird und welche Länder ihm als Verbündete und welche als Gegner gegenübergestellt wurden.

Im Beitrag von Ljubodrag Dimić (*World War II and the Socialist Period in Serbian and Croatian History Textbooks*) wird eine vergleichende Analyse von serbischen und kroatischen Schulbüchern der neueren Zeit durchgeführt. Gegenstand der Untersuchung sind Freund- und Feindbilder, die im Zweiten Weltkrieg und im Sozialismus galten sowie später widergespiegelt wurden.

Árpád Hornyák (*The Picture of Hungarians in Serbian History Textbooks in the 2nd Half of the 20th Century*) stellt das Bild Ungarns in serbischen Geschichtslehrbüchern in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts dar. Nikola Samardžić (*The U.S. History in the Actual Serbian Education Agenda and in Textbooks. Analysis and Suggestions*) verdeutlicht, wie die USA aus der Freund-/Feindperspektive in den aktuellen serbischen Lehrbüchern präsentiert werden.

Im fünften Themenkreis wird die Rolle von Freund- und Feindbildern in Schulbüchern im Prozess der Bildung nationaler Identität hervorgehoben. Ariclê Vechia und António Gomes Ferreira (*Communism, Integralism, and Nationalisms: Internal and External Enemies of Brazil, 1930–1945*) unternehmen den Versuch, interne und externe Freunde/Feinde in Bildungsinhalten aufzudecken, derer sich das totalitär regierte Brasilien in den Jahren 1930–1945 bediente, um auf diese Weise seine kulturelle und ideologische Homogenität gewährleisten zu können.

Katri Annika Wessel (*Aspects of the Representation of the Finnish War of 1918 and the Winter War (1939–1940) in Finnish Textbooks*) analysiert finnische Geschichtsbücher und ergründet, wie die Konfliktparteien im Krieg von 1918 und im Winterkrieg von 1939 bis 1940 dargestellt wurden.

Der Beitrag von Kira Mahamud Angulo (*Infidels, Vicious, Traitors, Reds ... The Representation of Enemies in Spanish Primary Schoolbooks During the Franco Dictatorship (1939–1959)*) geht auf das Feindbild in spanischen Grundschulbüchern näher ein, das während der Franco-Diktatur (1939–1959) verbreitet wurde.

Harutyun Harutyunyan (*Feindbilder und Selbstbilder in armenischen Schulbüchern. Ausgewählte Beispiele aus dem aktuellen Religions-, Geschichts- und Literaturunterricht*) verdeutlicht am Beispiel armenischer Schulbücher, wie manche mittelal-

terlichen Feindbilder weitergegeben und auf die heutigen Nachbarländer übertragen werden, um damit gegenwärtige Konfliktsituationen rechtfertigen zu können.

Die Beiträge des sechsten Themenkreises zielen auf die Offenlegung von Freund- und Feindbildern in Schulbüchern ab, die infolge sich verändernder politischer Verhältnisse im Wandel begriffen sind. Iris Ser-Hersch (*Did Friends and Enemies Change upon Decolonization? A Sudanese History Handbook for Elementary Schools, 1949–1958*) veranschaulicht mit dem Geschichtsbuch für sudanische Grundschulen, inwiefern die Entkolonisierung des Sudan im Jahre 1956 die Lehrbuchinhalte und die Darstellung von Freunden und Feinden determinierte.

Angesichts weltpolitischer Veränderungen, die nach dem Zweiten Weltkrieg erfolgten und bis heute andauern, untersucht Zsolt Vitéri (*Friends for Millennia? Representation of Hungarians and Hungary in History and Geography Textbooks of the Federal Republic of Germany, 1949–2007*) das Bild Ungarns in den Geschichts- und Geographielehrbüchern, die in der Bundesrepublik Deutschland verbreitet waren.

Bente Aaomotsbakken (*The Depiction of the Germans in Norwegian History Textbooks. Former Enemy – Present Partner*) analysiert dagegen norwegische Geschichtslehrbücher daraufhin, wie Deutschland und die Deutschen dort dargestellt werden.

Im weiteren Themenkreis untersucht Oldimar Cardoso (*Friends and Enemies in South American Schoolbooks: The Case of the 'War of the Triple Alliance' (1864–1870)*) aktuelle südamerikanische Schulbücher sowie populärwissenschaftliche Geschichtsmagazine und beleuchtet, wie der so genannte Tripel-Allianz-Krieg (1864–1870) vermittelt wird.

Jinyoung Yu (*Freund- und Feindbilder in südkoreanischen und japanischen Geschichtsbüchern für die Mittel- und*

Oberschule. Darstellung aus koreanischer Sicht) konzentriert sich auf die Debatte über die südkoreanischen und japanischen Geschichtslehrbücher, in denen sich Freund- und Feindbilder je nach der Perspektive eines Nachbarstaates wechselseitig verschieben, was schließlich Kontroversen unter Verdacht der Geschichtsverfälschung hervorruft. Es werden einige strittige Themen miteinander verglichen, die unterschiedliche historische Perspektiven zulassen. Der Beitrag von Verena Voigt (*Schulbücher im Konflikt: Der Streit um anti-israelische Inhalte in palästinensischen Schulbüchern*) behandelt noch den Streit um die Schulbücher in Palästina, die friedens- bzw. konfliktfördernde Inhalte mitliefern.

Im letzten Themenkreis wird schließlich die Frage erörtert, ob Schulbücher ohne Freund- und Feindbilder überhaupt existieren können. Sylvia Schütze (*Freund- und Feindbilder in Schulbüchern der Bundesrepublik Deutschland? Eine Analyse von Sozial- und Gesellschaftskundebüchern vor 1989*) nimmt ausgewählte bundesdeutsche Sozial- und Gesellschaftskundebücher aus den 70er und 80er Jahren unter die Lupe. Sie erklärt, auf welche Weise politische und gesellschaftliche Gegner und Verbündete der BRD dargeboten werden. Zugleich überlegt sie, ob die Freund- und Feinddichotomie ebenso klar wie in Büchern der DDR vertreten ist.

Andreas Müller (*The Representation of 9/11 in French and German History Textbooks*) widmet sich modernen französischen und deutschen Geschichtsbüchern. Er setzt sich damit auseinander, wie die terroristischen islamistischen Anschläge auf das World Trade Center in New York vom 11. September 2001 in Texten und insbesondere in Bildmaterialien festgehalten werden. In diesem Zusammenhang macht er auf die Rolle der Lehrer aufmerksam, die darum bemüht sein sollten, dass den Schülern

wahrheitsgetreue Tatsachen und keine falschen Feindbilder vermittelt werden.

Resümierend ist zu sagen, dass die Gesamtheit aller Beiträge einen sehr guten Eindruck hinterlässt. Die Autoren zeigen durch konkrete Texte und Bilder aus Schulbüchern präzise auf, wie sich die Freund- und Feindbilder in der schulischen Wirklichkeit über einen längeren Zeitraum etabliert haben. Der Leser bekommt einen informativen Überblick über diese Problematik, die aus historischer, pädagogischer, soziologischer, didaktischer und fachwissenschaftlicher Sicht detailliert erörtert wird. Der hier behandelte Aspekt ist auch für die Schulbuchautoren sowie Lehrkräfte in ihrer Praxis relevant, denn gerade sie sind vor allem dafür zu sensibilisieren, dass Feindbilder und klischeehafte Einstellungen die Lernenden insbesondere stark beeinflussen können. Pädagogisch gesehen sollten sie deshalb in Schulbüchern nicht auftreten, obwohl sie als unzertrennlicher Bestandteil des menschlichen Lebens gelten.

Mariusz Jakosz



Niezatarte świadectwo... Życie i dzieło Henryka Bereski. Das schwer verwischbare Zeugnis... Leben und Werk von Henryk Bereska. Pod red. Błażeja Kaźmierczaka i Krzysztofa A. Kuczyńskiego, Słubice – Włocławek 2010, ss. 279

Henryk Bereska (1926–2005) znany jest jako najwybitniejszy – oczywiście obok Karla Dedeciusa – tłumacz literatury polskiej na język niemiecki. Jego dorobek translatorski był praktycznie ceniony zawsze, sam zaś tłumacz (oraz jego wysiłek i twórczej) doceniony został właściwie dopiero po roku 1989. Był to – w najlepszym znaczeniu – człowiek „pogranicza”: sty-

ku i przemieszania języków, kultur, poglądów. Przybliżając literaturę polską czytelnikowi niemieckiemu stawał się pośrednikiem i orędownikiem wzajemnego poznania i zbliżenia dwóch jakże odmiennych mentalności narodowych. Za dewizę swego kulturalnego posłannictwa – posłannictwa książek – uznał dwa słowa: pasja i upór. Świadczyły one, że tłumacz nie może ograniczać swych poczynań jedynie do doskonalenia znajomości języka i rozpoznawania nowych kontekstów, przede wszystkim powinien być przygotowany na pokonywanie rozmaitych trudności, piętrzących się w obszarze jego poczynań.

Trudności owe – oraz sposoby ich przezwyciężania przez Henryka Bereskę – dokumentują i komentują autorzy prac, które złożyły się na dwujęzyczny tom pt.: „*Niezatarte świadectwo...*”. *Życie i dzieło Henryka Bereski*. „*Das schwer Verwischbare Zeugnis...*”. *Leben und Werk von Henryka Bereska* (Pod red. Błażeja Kaźmierczaka i Krzysztofa A. Kuczyńskiego, Słubice-Włocławek 2010.

Los zdarzył, że z Henrykiem Bereską zetknąłem się bezpośrednio tylko raz – w dodatku w Polsce, w Łodzi, a przecież w latach siedemdziesiątych ubiegłego wieku spędziłem szmat czasu z Berlinie, pracując jako lektor języka polskiego i wykładowca literatury polskiej na Uniwersytecie Humboldta. Bereska wywierał duże wrażenie na rozmówcy – zapamiętałem go jako człowieka pełnego humoru, choć był to humor zdecydowanie podszyty ironią. Dziś mogę jedynie żałować, że nasze berlińskie szlaki nie przecięły się, choć mieszkaliśmy dość blisko siebie i wędrowaliśmy po tych samych ulicach i zaułkach, a nawet – po drodze – odpoczywaliśmy w tych samych typowych berlińskich „knajpkach”. Kiedy czytam wspomnienie Gildy Bereski, opisujące spacer jej małżonka wokół Wyspy Muzeów, podczas których częstokroć poszukiwał on twórczego natchnienia – wy-

obrażam sobie treść rozmów, jakie mogłyby stać się naszym udziałem. Do spotkania jednak nie doszło. Być może z tego względu, że Henryk Bereska był na swój sposób człowiekiem „osobnym”, skoncentrowanym nade wszystko na swej pracy (by nie powiedzieć: misji). Pielęgnował własny krąg znajomych. Dużo czasu spędzał w swej wiejskiej samotni w malowniczo położonym podberlińskim Kolbergu. Tam chętnie pracował.

Wydaje się, że treść niedoszłych rozmów mogłaby dotyczyć wielu spraw, o których mowa w recenzowanej książce. Po pierwsze – kwestia biografii, zdeteminowanej miejscem urodzenia i przynależności pokoleniowej, a także wyborem Berlina (Wschodniego) jako miejsca zamieszkania i pracy. Życiowe perypetie znakomitego tłumacza szczegółowo przedstawiają artykuły Grażyny Barbary Szewczyk i Tadeusza Kijonki oraz przedruki wywiadów, jakie z Henrykiem Bereską przeprowadzili Gabriela Matuszak i Dariusz Makselon. Klarownie z nich wynika, co w życiu Bereski było losem, co przypadkiem, a co świadomym wyborem. Takim właśnie zasadniczym wyborem okazały się polonistyczne i germanistyczne studia na berlińskim Uniwersytecie Humboldta i w konsekwencji podjęcie translatorskiego wysiłku, najpierw – krótko – w Aufbau Verlag, a potem w charakterze „wolnego strzelca”. W rezultacie w kilkunastu oficynach wydawniczych (na obszarze całych Niemiec) ukazywały się dokonane przez Henryka Bereskę przekłady kilkudziesięciu znaczących utworów literatury polskiej od Odrodzenia po współczesność.

Po drugie – zagadnienia związane z kształtowaniem się i doskonaleniem umiejętności translatorskich. O sztuce przekładu Henryka Bereski pisze między innymi Grażyna Barbara Szewczyk, Lidia Głuchowska, Agata Paluszek i Mirosława Zielińska. Swój wyjątkowy warsztat translatorski zbudował Bereska na przekonaniu, w myśl któ-

rego tłumacz literatury („przewoźnik” – jak siebie określał) musi pozostać wierny oryginałowi, na ile to tylko możliwe. Powinien jednak uwspółcześniać przekład, dotyczy to zwłaszcza klasyków. Rzecz bowiem w tym, by dzisiejszy odbiorca rozumiał, co czyta. Dlatego też nieprzetłumaczalne metafory Henryk Bereska wymyślał po prostu na nowo. Pracował zresztą nie tylko przy biurku – zajmował się tłumaczeniem na przykład w ogrodzie czy w lesie, ponieważ przyroda – jak przyznawał – ułatwiała mu „polowanie na słowa”.

Po trzecie – na słowa polował Bereska również w twórczości oryginalnej. Na podkreślenie zasługuje fakt, iż współautorzy książki o jego życiu i dziele ukazują go jako poetę, autora dziennika, eseistę i publicystę, dając pełen konterfekt człowieka słowa. A Henryk Bereska traktował słowa wręcz sensualistycznie – zmysłowo i namacalnie.

Wyznawał:

[Słowo]
 kładę na język
 smakuję je,
 dobrze rozpuszczam,
 miksuję z dźwiękiem i barwą
 z zapachem i rytmem,
 zanurzam w tym, co widziałem, przeżyłem,
 i zapamiętałem –
 (przeł. G.B. Szewczyk)

Lirykę Henryka Bereski analizują – w różnych kontekstach – Brygida Helbig-Mischewski, Lidia Głuchowska, Agata Paluszek, Grażyna Barbara Szewczyk i Przemysław Chojnowski. Z dopełniających się analiz wyłania się wizerunek poety niezwykle świadomego roli poetyckiego warsztatu, jednocześnie zaś hołdującego prostocie na tyle, na ile to tylko w uprawianiu poezji możliwe. I choć wątki polityczne nie zdominowały twórczości Bereski, to przecież w szerszym zbiorze zaistniał on jako poeta dopiero po upadku Niemieckiej Republiki Demokratycznej.

W jeszcze mniejszym zakresie Henryk Bereska był znany jako eseista i krytyk literacki. Tę sferę jego działalności prezentuje i porządkuje bardzo instruktywny artykuł Krzysztofa A. Kuczyńskiego. Zasadnicze zainteresowania Bereski oscylują, rzecz prosta, wokół literatury – jej dziejów, funkcji, rozmaitych uwikłań pisarzy, zwłaszcza w obszarze polityki. Krzysztof A. Kuczyński w precyzyjny sposób systematyzuje wypowiedzi Bereski, zarysowuje ewolucję jego historycznoliterackich i krytycznoliterackich poglądów i przywraca eseistyce Henryka Bereski należne jej miejsce. Bez niej literacki portret znakomitego tłumacza byłby przecież niepełny. Rejestr dokonañ Henryka Bereski dopełnia sporządzona przez Agatę Paluszek podmiotowa i przedmiotowa bibliografia oraz opracowany przez Błażeja Kaźmierczaka przegląd spuścizny po Henryku Beresce, pozyskanej do Biblioteki Uniwersytetu Europejskiego Viadrina we Frankfurcie nad Odrą.

Zredagowany przez Błażeja Kaźmierczaka i Krzysztofa A. Kuczyńskiego tom, stanowiący w pewnej mierze pokłosie wspomnieniowo-naukowej sesji, zorganizowanej pod koniec 2005 roku przez Collegium Polonicum w Słubicach, poszerza wiedzę zarówno o życiu Henryka Bereski, jak i jego twórczym dorobku. Dopełnia wcześniejsze – polskie i niemieckie – opracowania. Nade wszystko zaś uświadamia, że pasja i upór jako atrybut ludzi zajmujących się posłannictwem książek coraz więcej znaczą w sytuacji, gdy książka stała się towarem i podlega prawom rynku.

Tadeusz Błażejowski



Wojciech Kunicki, Marek Zybura (Hrsg.) (2011): *Germanistik in Polen. Zur Fachgeschichte einer literaturwissenschaftlichen Auslandsgermanistik – 18 Porträts*. Osnabrück: fibre Verlag. 400 S. (= Studia Brandtiana).

Germanistik in Polen ist eine Publikation ganz besonderer Art und verdient ein ganz besonderes Interesse. Zu dem von Wojciech Kunicki und Marek Zybura herausgegebenen, von angesehenen Gutachtern zum Druck empfohlenen Sammelband lässt sich in der polnischen Germanistik – im Hinblick auf Umfang und kritische Sicht – vorläufig nichts Vergleichbares finden. Anhand von 18 Porträts bereits verstorbener Wissenschaftler und Deutschlandexperten, auf Grund individueller Lebensgeschichten, der Darstellungen von Hochdekorierten und solchen mit gebrochenem Lebenslauf, werden wichtige Schwerpunkte eines in Polen agierenden Fachgebiets, dessen Forschungswege und -ergebnisse, ins Visier genommen. Das von den Herausgebern und anderen Autoren des Bandes zusammengetragene Material liefert Einblicke in wissenschaftliche und außerwissenschaftliche Bedingtheiten germanistischer Aktivitäten in Polen seit Spiridion Wukadinović (1870–1938), „dem ersten Germanistikprofessor in Krakau“ (S. 21), einem Goethe-Forscher und Übersetzer der polnischen Literatur ins Deutsche, dessen Leben und Wirken in kenntnisreicher Präsentation von Maria Kłańska dokumentiert wird. Einzelne Lebens- und Forschungsgeschichten sind zugleich ein Beitrag zur Erkenntnis der Eigenart der jeweiligen Institute: Wrocław/Breslau, Warschau, Krakau, Posen und Łódź.

Im Umgang mit dem abgeschlossenen Kapitel der germanistischen, bisweilen politisch-ideologisch belasteten Literaturwissenschaft in Polen samt deren besonderen, geschichtlich fundierten Anfängen, in der Rückbesinnung auf das Frühere, will das

hier rezensierte Buch respektlos sein – u.a. im Hinblick auf „die wirkliche Bedeutung der Wissenschaftler auch im internationalen Maßstab“ (S. 8). Die Leistungen der Porträtierten, ihre Taten und auch Untaten wie etwa rücksichtslose Rivalitäten, die politische und geheimpolizeiliche Servilität mit allen ihren noch zu sichtenden Zeugnissen und Konsequenzen für den Universitätsbetrieb und die Forschung selbst, werden zielbewusst einer schonungslosen Revision unterzogen. Die Germanistik von heute soll all das – so die Herausgeber im einleitenden Kapitel – in bilanzierender Absicht und befreiender Selbsterkenntnis, im Bruch mit „der korporativen *political correctness*“ (S. 8), eher lobrednerisch als sachlich orientierten Untersuchungen, tun.

Zugleich kommt der Rezensionsgegenstand den Arbeiten der Vorgänger mit *expressis verbis* geäußertem Verständnis für historische, aus Begleitumständen resultierende Engpässe in Forschung und Lehre der einzelnen Akteure entgegen – „unter Berücksichtigung der Chancen, die sie hatten und Beschränkungen, denen sie im Berufsleben unterworfen waren.“ (S. 8) Mit einem Wort: Die Herausgeber bedingen sich das Recht auf beides aus: auf Kompromisslosigkeit und Nachsicht – die Forschung bezieht ja einen Standpunkt zu Literatur und Literaturbetrieb im Horizont ihrer Zeit, bei weitem bewegt sie sich in vorgegebenen Bahnen. Im Editorial wird folgerichtig der Rahmen skizziert, innerhalb dessen sich das Anliegen des Projektes behauptet und eindeutige, scharf umrissene Wertungsansätze zur Sprache kommen. Dieser Teil der Publikation versteht sich auch als eine an polnische germanistische Einrichtungen übermittelte Einladung zum unverzüglichen Mitschreiben der eigenen Vergangenheit. Es wäre doch angebracht, heißt es in besagter Einleitung, „wenn die jeweiligen Institute [...] dem Breslauer Vorbild folgen und sich für die Nachlässe

ihrer ehemaligen, jetzigen und künftigen Mitarbeiter einsetzen und in ihre institutionelle Obhut übernehmen würden.“ (S. 14) Mit solchem Postulat wird freilich äußerste Vorsicht verlangt. Denn: Ist erst einmal ein Urteil gefällt, kann man es kaum mehr aus der Welt schaffen.

Den Einzelporträts, die in den Sammelband eingegangen sind, ist eine ähnliche Struktur eigen. Sie sind rekonstruktiv angelegt, haben jeweils einen biografischen Ansatz und geben Rechenschaft von faktisch nachweisbar Vorhandenem. Unter allen Tätigkeiten, denen sich die Forscher stellten, rückt in den Mittelpunkt der Betrachtung die „Rolle, die sie als Germanisten gespielt haben“ (S. 8), und diesem von den Herausgebern hervorgehobenen Aspekt wird auch die vorliegende Buchbesprechung gerecht.

Germanistik in Polen behandelt, was selbstverständlich ist, wissenschaftliche Leistungen von verschiedener Qualität. Unter ihnen sind sowohl äußerst fragliche, von den Beitragern als diskursiv dürrtige, theorie- und kontextscheu qualifizierte Untersuchungen als auch solche, die weiterhin ihre Geltung behalten und nach wie vor Prestige verleihen. Akzentuiert wird in diesem Zusammenhang Zygmunt Łempickis Interesse am synthetischen Vorgehen, seine Arbeit an begrifflicher Kategorisierung in Geisteswissenschaften unter besonderem Hinweis auf die Aufklärung und Romanistik. Łempicki (1886–1943, Tod in Auschwitz), der Verfasser der *Geschichte der deutschen Literaturwissenschaft bis zum Ende des 18. Jahrhunderts*, wird in Karol Sauerlands kulturphilosophisch konzipiertem Beitrag als „der bedeutendste Germanist Polens in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts“ (S. 33) beurteilt und gilt als ein „Anhänger von Ideen Herders, Humboldts und Diltheys“ (S. 53). Seine Leistung für die Literaturwissenschaft besteht vor allem darin, dass er sehr stark vom Methodologischen ausging und der intellektuellen, the-

oretisch-modellhaften Sicht der Dinge vertraute – eine in der polnischen Germanistik der Zwischenkriegszeit nicht weit verbreitete Forschungshaltung. Zu diesem bemerkenswerten Komplex gehören ferner die Erkenntnisse von Maria Elida Szarota über den deutschen Barock, darunter über Jesuitendramen und deren Inszenierungen als eine Vorwegnahme moderner Massenmedien. Die These des Szarota gewidmeten Beitrags von Sauerland ist nämlich die, dass sie eine Gelehrte europäischen Formats war, ihre umfangreichen Studien in anerkannten Auslandsverlagen (Bern, Wien/München/Zürich, Berlin/New York) publizierte und zu beweisen verstand, „was Wissenschaft ist, wie man Philologie zu betreiben hat.“ (S. 180) In diesem Kontext ist es heutzutage auch von großem Interesse zu verfolgen, dass „Ansätze der Rezeptionsästhetik“ (S. 30) sich bereits bei Wukadinović nachweisen lassen.

Unter den erwähnenswerten philologischen Errungenschaften seien in der Veröffentlichung *Germanistik in Polen* sonst noch folgende genannt: Pipreks Monumentalwerk – *Großwörterbuch Deutsch-Polnisch* und *Polnisch-Deutsch* (Vorarbeit: Juliusz Ippoldt), Szyrockis Goethe-Monographie in polnischer Sprache („eine herausragende Leistung [...], die wegen ihrer inhaltlichen und sprachlichen Vorzüge ihren Wert noch lange nicht einbüßen wird“, S. 360), Żygulskis Hebbel-Studie, Adlers „Teilnahme an einem Editionsprojekt zum handschriftlichen Nachlass Herders“ (S. 225), die philologische Sorgfalt der von Dobińska-Witzakowa edierten Dramen Schillers, das in den 70er Jahren sehr nützliche, nicht nur an Germanisten adressierte Lexikon deutschsprachiger Literatur von Chodera und Urbanowicz, Choderas Abhandlung *Die deutsche Polenliteratur 1918–1939*, Urbanowiczs „Beitrag zum Verständnis der schlesischen Regionalität innerhalb der deutschen romantischen Literatur“ (S. 314)

und schließlich die Schriften von Tadeusz Namowicz – allen voran die über Herder. Namowicz trat für die soziohistorisch begründete Forschung ein, diesem Anspruch genügen seine Arbeiten über die deutsche Aufklärung, Klassik und Romantik.

Die genannten Leistungen erhielten ihren unbestreitbaren Wert dadurch, dass sie seinerzeit auf wissenschaftlich akzeptablem Niveau Voraussetzungen für weitere Erkenntnisse schufen. In ihnen erscheint die germanistische Literaturwissenschaft in Polen als Philologie und Kulturtransfer mit dazugehörigem zeitaktuellen Hintergrund wie etwa die schlesische Problematik in der Volksrepublik Polen (ein Nachweis von deutschen Spuren in Schlesien war allemal ein riskantes Unterfangen), die ideologische Infizierung der DDR-Elite durch polnische Intellektuelle während des Tauwetters 1956, die Ereignisse von 1968 mit antijüdischer, von oben inspirierter Strategie der Verunsicherung, die dazu führte, dass z.B. Emil Adler, ein Posener Germanist, Marxist und überzeugtes Parteimitglied, Autor der ersten polnischen Herder-Monographie, sich gezwungen sah, aus Polen zu emigrieren. Viel Aufmerksamkeit bei gleichzeitigem Versuch, dem Werk eine differenzierte Sicht entgegenzubringen, gebührt der *Literatura niemiecka w XX wieku* (Deutsche Literatur im 20. Jahrhundert) von Wilhelm Szewczyk (S. 298-301). Obwohl dieser Schriftsteller und Publizist außerhalb der akademischen Zunft wirkte und nicht wissenschaftlich arbeitete, fand er Platz im Buch von Kunicki und Zybur – und zwar aus folgenden Gründen: Er „[prägte] die Rezeption der deutschen Literatur in Polen wesentlicher [...] als manche institutionelle Germanistik“ (S. 305), machte dadurch bedeutende Entwicklungen und Zusammenhänge sichtbar, und folglich ist „sein Wirken als Vermittler zwischen den Kulturen“ (S. 282) unübersehbar. Die weit verstandene germanistische Tätigkeit bringt sich üb-

rigens *sensu stricto* in eine interkulturelle, dialogische Position.

Nach dem Zweiten Weltkrieg sah sich die polnische Germanistik einer harten Probe ausgesetzt, die Einrichtungen in Warschau, Krakau und Łódź wurden geschlossen. Die Biografien von Jan Piprek, dem „Begründer der polnischen Germanistik in Breslau“ (S. 63), und Ryszard Ligacz, einem „nationalbewussten Polen“ (S. 151), sind für diese von oben verordnete Krisis sprechende Beispiele. Piprek und Ligacz, Germanisten ober-schlesischer Herkunft, wurden in ein politisch-ideologisch untermauertes Netz von Intrigen und Infamien hineingestellt – mit allen Konsequenzen für ihre akademische Laufbahn; in der Intensität des öffentlichen Wirkens, wie es die Beiträger genau belegen, gingen sie beide eigentlich im Gleichschritt. In ihren Lebensläufen fallen Taten und weltanschauliche Positionen auf, die ihnen noch heutzutage unvermindert Respekt verschaffen: Teilnahme am Dritten Polnischen Aufstand in Oberschlesien, KZ-Haft, Mitgliedschaft der nach Londoner Exilregierung orientierten Heimatarmee (Ligacz) aber auch Pipreks Verhaftung und Einlieferung in das in äußerst schlechtem Ruf stehende Gestapo-Gefängnis «Pawiak» in Warschau, was sich natürlich mit angehaltenem Atem liest. Diese beiden Germanisten waren – ähnlich wie Zygmunt Łempicki – im Geheimunterricht im Untergrund tätig.

Gleiches Gewicht wird Haltungen eingeräumt, die für die jeweiligen Institute und folglich die Gesamtgermanistik in Polen als Basisarbeit eingeschätzt werden können. Gemeint sind z.B. die von Jerzy Kałużny beschriebenen Verdienste von Jan Chodera, dem „die hohe Position“ der Posener Germanistik „weitgehend zu verdanken [ist]“ (S. 280) sowie die von Zdzisław Żygulski, dessen Realitätssinn bewirkt hat, dass „die Breslauer Germanistik in der schwierigen Stalin-Zeit überhaupt bestehen bleiben“ (S. 106) und apolitisch funktionieren konnte.

Der hier präsentierte Sammelband gibt Aufschlüsse über einen Teil der polnischen Germanistik, über mehr oder weniger bekannte, für ihre Disziplin in höchst unterschiedlichem Grade verdiente Wissenschaftler, er lässt oft vergessene Schriften und Biografien aufleben und ins Bewusstsein des heutigen Lesers zurückbringen. Das Schlimmste an der Rezeption dieses Buches wäre, es lediglich aus Sensationslust zu lesen, denn es ist vor allem ein Versuch, literaturwissenschaftliche und publizistische Leistungen, das Werk und Wirken von verstorbenen Forschern, einer kritischen, für die Wissenschaft jedoch unerlässlichen Prüfung zu unterziehen und zu objektivieren; die Beiträger beweisen dabei eine detailgetreue Kenntnis des von ihnen Dargestellten.

Die Aufsatzsammlung von Kunicki und Zybura macht deutlich, dass die Wissenschaft ständig mit ihrer eigenen Produktion konfrontiert bleibt, sich immer wieder neu entdeckt und dass aus ihrer Hypothek gelernt werden muss. Überdies weckt der Band die Sensibilität für akademisches Ethos und Textqualität, damit nie wieder möglich ist, dass eine Dissertation „aus etlichen Zitatensreihen [besteht]“ (S. 247) und ein und „dieselbe Arbeit einige Jahre später zur Grundlage für die Verleihung“ (S. 247) eines wissenschaftlichen Grades erneut vorgelegt wird.

Ein besonderes Augenmerk gilt dem Marian Szyrocki gewidmeten Beitrag, in dem Marek Zybura, Wort für Wort abwägend, mit beweiskräftiger, nicht von der Hand zu weisender, dokumentarisch gesicherter Argumentation keinen Zweifel daran lässt, dass wissenschaftliche Texte und sonstige öffentliche Aktivitäten eines Gelehrten wie etwa dessen geheimdienstliches Engagement den Gesetzen bedingungsloser Aufdeckung und Aktualisierung unterworfen sind und dass der Rückgang ihrer Legitimationskraft nach Ablauf einiger Zeit, infolge tief-

greifender Erkundung der Gesamttätigkeit eines Einzelnen unvermeidlich sein kann. Neben Jan Piprek und Zdzisław Żygulski war Szyrocki ein Mitbegründer der Nachkriegsgermanistik in Wrocław/Breslau, er hat sich um ihre Entwicklung als „Organisator und Vermittler“ (S. 358) verdient gemacht und „wesentlich zum Renommee unseres Faches beigetragen.“ (S. 339) In der polnischen Nachkriegsgermanistik hat Marian Szyrocki Barock-Forschungen in die Wege geleitet und schlesische Dichter des 17. Jahrhunderts ediert; seine Barock-Untersuchungen werden nun aber einer kritischen Systematik und Neubewertung unterzogen. Das feststehende Maß, dem der Aufsatz von Marek Zybura dabei folgt, lautet, dass der Weg zur wissenschaftlichen Kritik einzig und allein über aufmerksames Dokumentieren und unvoreingenommenes Herangehen an den Gegenstand führt.

Die Präsenz der meisten im Band Porträtierten ist begründet, sie lässt eigentlich keine grundlegenden Bedenken aufkommen. Man fragt sich bei der Lektüre des Bandes allerdings danach, ob ein solches Segment wie etwa das Kapitel über Michał Cieśla nicht gegenstandslos ist. Dieser Germanist hat schließlich keine ernstzunehmende literaturwissenschaftliche Studie hinterlassen, und sein Hauptwerk *Dzieje nauki języków obcych w zarysie* (Geschichte des Fremdsprachenunterrichts – ein Abriss) gehört auch nicht in die Literaturwissenschaft. Durch derartige Einwände soll jedoch die geschichtswissenschaftliche Relevanz der Publikation von Wojciech Kunicki und Marek Zybura nicht im Geringsten bezweifelt werden.

Zygmunt Mielczarek

Spis treści

Contents – Sommaire – Inhalt

I

<i>Agata Rębkowska (Université de Wrocław, Pologne)</i> Autour des codes de politesse dans <i>Bienvenue chez les Ch'tis</i> et sa version polonaise	7
<i>Annie Kasprzyk (Université de Charles de Gaulle – Lille 3)</i> Les nuances de la politesse dans la nouvelle <i>Proszę państwa do gazu</i> [<i>Mesdames et Messieurs, veuillez vous faire gazer, s'il vous plaît !</i>] de Tadeusz Borowski dans leur expression polonaise et leurs traductions françaises	19
<i>Dagmara Gut (Université Charles de Gaulle – Lille 3)</i> La compétence interculturelle et les stratégies didactiques du polonais langue étrangère (PLE) : les formules de politesse dans les méthodes pour les débutants	33
<i>Ludmila Kastler (Université Stendhal-Grenoble 3)</i> Les nouveaux rituels verbaux en russe moderne	49
<i>Monika Grabowska (Université de Wrocław, Pologne)</i> Formes d'adresse au service de la politesse : une approche interculturelle polono-française	55
<i>Renata Krupa (Université Paris IV Sorbonne)</i> La catégorie grammaticale de la personne et la politesse. <i>Pan/pani</i> dans les traductions françaises	71
<i>Ewelina Marczak (Université de Wrocław, Pologne)</i> Autour de la sémiotique du corps : ce que révèlent le geste et la mimique dans le dialogue romanesque	83

II

<i>Monika Szczepaniak (Bydgoszcz)</i> Der verliebte Heros. Zum Narrativ der männlichen Liebe in heroischen Mythen und in der deutschsprachigen Literatur am Beispiel Herakles	107
<i>Brigitte Schultze (Mainz – Göttingen)</i> Philologische und translatorische Arbeit auf dem Prüfstand: innerslavische (interslavistische) und slavisch-deutsche Beispiele aus drei Jahrhunderten	125

<i>Nina Nowara (Katowice)</i> Über die „Aufrichtung eines geheimnisvollen geistigen Matriarchats“. Das Thema der Mütterlichkeit im Prosawerk Ina Seidels.....	141
<i>Andrzej Kotin (Zielona Góra)</i> J.W. Goethes <i>Die Leiden des jungen Werther</i> – ein Adoleszenzroman?.....	153
<i>Cezary Lipiński (Zielona Góra)</i> „Niemand lebt bloß im Augenblick“. Jan Assmanns Programm der Neuverortung des Alten Ägyptens und Konzeption des kulturellen Gedächtnisses in der deutschen Presse seit 1995	167
<i>Maria Kłańska (Kraków)</i> Olga Dobijanka-Witczakowa (1921–2006)	189
<i>Stephan Wolting (Poznań)</i> „Wenn jemand eine Reise tut, so kann er was erzählen.“ (Matthias Claudius).....	211
<i>Ksenia Olkusz (PWSZ w Raciborzu)</i> Skandalista Michelangelo Merisi da Caravaggio. Kilka uwag o powieści Petera Dempfa <i>Testament Caravaggia</i>	223
<i>Marta Ratajczak (Zielona Góra)</i> Zainszenizowane dorastanie. Powieść adolescencyjna <i>Mit Haut und Haar</i> (<i>Z kretesem</i>) Hansa-Christiana Kirscha jako kronika pokolenia i jednostki	237
<i>Anna Gemra (Wrocław)</i> Ciemno, cicho, pusto: budowanie nastroju grozy w <i>Studni i wahadle</i> Edgara Allana Poeego	253
<i>Kamila Patrycja Augustyn (Wrocław)</i> „Arystokracje i upadki”, czyli słów kilka o powstawaniu i ginięciu w <i>Hanemannie</i> Stefana Chwina.....	265
<i>Anna Mądrecka (Wrocław)</i> „Zepsute mechanizmy” miłości w wybranych utworach Włodzimierza Odojewskiego i Juliana Strykowskiego	277
<i>Grzegorz Kowal (Wrocław)</i> Bóg umarł. Friedrich Nietzsche	287

III

<i>Joanna Szczęk (Wrocław)</i> Absage, Eisschreiben, Aperitifbrief? – Zur Analyse der Antworten auf Bewerbungen.....	301
<i>Jozef Štefčík (Nitra/Slowakei)</i> Didaktische Vorgehensweise beim Übersetzen der Gebrauchstexte.....	309
<i>Roman Opiłowski (Wrocław)</i> Text und Kontext als Mittel zum Verstehen zitierter Bilder	319

<i>Ewa Żebrowska (Olsztyn)</i>	
Zur Kohärenz poetischer Texte	331
<i>Andrea Csapóné-Horváth (Győr)</i>	
Werbung und Werbesprache	341
<i>Artur Dariusz Kubacki (Katowice)</i>	
Derywacja niemieckich rzeczowników z sufiksem -ung	353

IV

<i>Joanna Zator-Peljan (Poznań)</i>	
Zur Darstellung der Interdependenz zwischen den Selbst- und Fremdbildern.....	381
„Beim Schreiben spüre ich nur Grenzen“	
Péter Esterházy im Gespräch mit Joanna Małgorzata Banachowicz	391
<i>Silke Hassler (Wien)</i>	
Kunst und Genitalien. Eine Betrachtung	395
<i>Tomasz Dziura (Wrocław)</i>	
Das „Sichtbare Zeichen gegen Flucht und Vertreibung“	
aus polnischer Perspektive	399
<i>Nina Nowara (Katowice)</i>	
Humanisten aus Polen und Deutschland im fachübergreifenden Diskurs	
über den Zweiten Weltkrieg: ein Tagungsbericht	411
<i>Katarzyna Jopkiewicz (Wrocław)</i>	
Einige kritische Überlegungen zu <i>Zehn Thesen zur Fachlexikographie</i>	
von Henning Bergenholtz	415
<i>Anna Pol (Wrocław)</i>	
Istota kompetencji glottodydaktycznej nauczycieli języka obcego	427
<i>Bonifacy Miązek (Końskie)</i>	
Jana Pačlawskiego monografia o twórczości Wiesława Myśliwskiego.....	443
<i>Anna Wzorek (Kielce)</i>	
O trzech adaptacjach <i>Potopu</i> Henryka Sienkiewicza	447
<i>Józef Jarosz (Wrocław)</i>	
Z dziejów paremiografii duńskiej. Część I: wiek XVI	463

Książki

Books – Livres – Bücher

Moritz Csáky: Das Gedächtnis der Städte. Kulturelle Verflechtungen – Wien und die urbanen Milieus in Zentraleuropa (*Lucjan Puchalski*) – 481; Eva-Maria Siegel: Gewalt in der Moderne. Kulturwahrnehmung, Narration, Identität (*Monika Szczepaniak*) – 485; Andrzej Kątny/Katarzyna Lukas (Hrsg.): Germanistik in Polen. Geschichte – Rezeption – interdisziplinär

närer Dialog (*Wojciech Kunicki*) – 487; Bolesław Cieślík, Liwiusz Laska, Michał Rojewski: Egzamin na tłumacza przysięgłego. Komentarz, teksty egzaminacyjne, dokumenty (*Joanna Szczęk*) – 490; Artur Dariusz Kubacki: Neue Auswahl deutschsprachiger Dokumente (*Iwona Wowro*) – 492; Hajo Diekmannshenke / Michael Klemm / Hartmut Stöckl (Hg.): Bildlinguistik. Theorien – Methoden – Fallbeispiele (*Roman Opilowski*) – 494; Franziska Große: Bild-Linguistik. Grundbegriffe und Methoden der linguistischen Bildanalyse in Text- und Diskursumgebungen (*Roman Opilowski*) – 499; Deutsche Stimmen zum Erscheinen von „Lektion der Stille“ / „Lekcja ciszy“ Karla Dedeciusa w głosach krytyki niemieckiej. W 50-lecie I wydania przełożył i do druku podał Marek Zybura (*Barbara Pogonowska*) – 502; Sigrid Grün: ‚Fremd in einzelnen Dingen‘. Fremdheit und Alterität bei Herta Müller (*Sebastian Mrozek*) – 505; Harry Walter, Ewa Komorowska, Agnieszka Krzanowska i zespół: Deutsch-polnisches Wörterbuch biblischer Phraseologismen mit historisch-etymologischen Kommentaren (*Joanna Szczęk*) – 508; Lech Zieliński, Klaus-Dieter Ludwig, Ryszard Lipczuk (Hrsg.): Deutsche und polnische Lexikographie nach 1945 im Spannungsfeld der Kulturgeschichte (*Joanna Szczęk*) – 510; Agnieszka Błażek, Aleka Rapti, Burkhard Schaefer: UNILEX Universitätswörterbuch Deutsch-Polnisch. Ein Leitfadens zur studentischen Mobilität (*Katarzyna Trojan*) – 515; Katarzyna Siewert: Semantische Analyse juristischer Fachwörter am Beispiel der Terminologie des Handelsrechts. Eine deutsch-polnische kontrastive Studie (*Janusz Stopyra*) – 517; Marek Hałub (Hg.): Ausgewählte Quellen im Diskursfeld „Identitäten“: Deutschland. Ein Arbeitsbuch für Breslauer Germanistikstudenten (*Heinke Kalinke*) – 519; Renata Dampc-Jarosz: Zwierciadła duszy. Estetyka listów pisarek niemieckich epoki klasycyzmu-romantycznej (*Marta Morawiak*) – 521; Germanistik in Polen. Zur Fachgeschichte einer literaturwissenschaftlichen Auslandsgermanistik – 18 Porträts. Hrsg. von Wojciech Kunicki und Marek Zybura (*Maria Wojtczak*) – 522; Weronika Wilczyńska, Anna Michońska-Stadnik: Metodologia badań w glottodydaktyce. Wprowadzenie (*Anna Jaroszevska*) – 527; Maja Król: Język duński od A do Z. Repetytorium. Gramatyka, ćwiczenia, tabele odmian (*Józef Jarosz*) – 532; Romana Łobodzińska (red.): Nazwy własne a społeczeństwo (*Rafał Jakiel*) – 536; Zygmunt Tęcza: Gramatyka angielska i niemiecka w opisie równoległym (*Zofia Chłopek*) – 539; Pół wieku tłumaczenia. Rozmowy z Karlem Dedeciussem 1959–2009. Wybór, wstęp i posłowie Ernest Kuczyński i Krzysztof A. Kuczyński / Krzysztof A. Kuczyński: Karl Dedecius. Szkice z życia i twórczości (*Błażej Kaźmierczak*) – 541; Čulenová, Eva/György, Ladislav/Harpán, Michal/Huťková, Anita/Prando, Patrizia/Šuša, Ivan: Kultúrne paralely a diverzity vo filológii (*Zoltán Németh*) – 545; Janka Klincková: Verbálna komunikácia z pohľadu lingvisti(i)ky (*Anita Huťková*) – 546; Christoph Hein: Weiskerns Nachlass (*Ewa Matkowska*) – 547; Wielki Słownik Polsko-Niemiecki. Wielki Słownik Niemiecko-Polski. Józef Wiktorowicz, Agnieszka Frączek (red.) (*Janusz Stopyra*) – 549; A. Wzorek: Świat opowiadań Stanisława Rogali (*Bonifacy Miązek*) – 550; Arsen Djurović / Eva Matthes (Hg.): Freund- und Feindbilder in Schulbüchern. Concepts of Friends and Enemies in Schoolbooks (*Mariusz Jakosz*) – 554; Niezatarte świadectwo... Życie i dzieło Henryka Bereski. Das schwer verwischbare Zeugnis... Leben und Werk von Henryk Bereska. Pod red. Błażeja Kaźmierczaka i Krzysztofa A. Kuczyńskiego (*Tadeusz Błażejowski*) – 557; Wojciech Kunicki, Marek Zybura (Hrsg.) (2011): Germanistik in Polen. Zur Fachgeschichte einer literaturwissenschaftlichen Auslandsgermanistik – 18 Porträts (*Zygmunt Mielczarek*) – 559.

